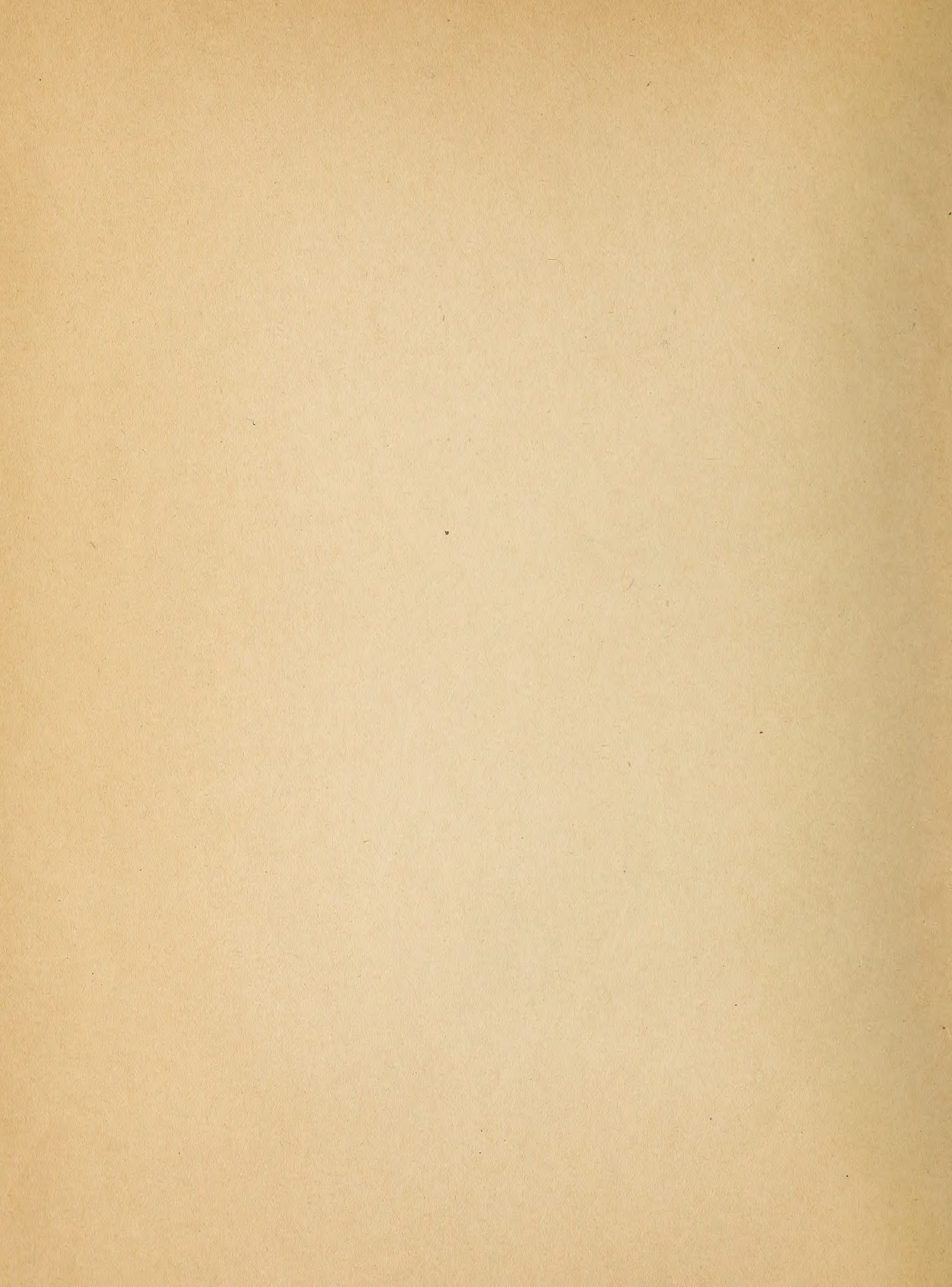












COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DU ROI

ET PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

DEUXIÈME SÉRIE

HISTOIRE DES LETTRES ET DES SCIENCES



OUVRAGES

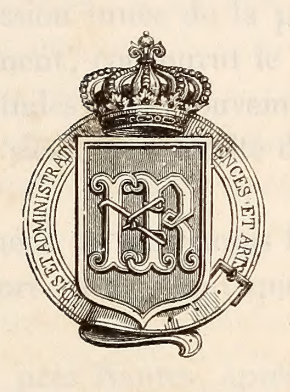
INÉDITS

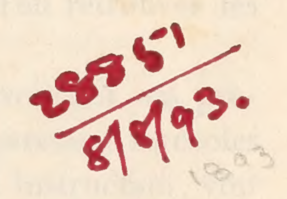
D'ABÉLARD

POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE EN FRANCE

PUBLIÉS

PAR M. VICTOR COUSIN





PARIS
IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVI





INTRODUCTION.

J'ai fixé ailleurs[1] le caractère général, marqué les périodes, signalé les grands noms, esquissé les principaux systèmes de la philosophie scolastique. J'ajoute ici que la scolastique appartient à la France, qui produisit, forma ou attira les docteurs les plus illustres. L'université de Paris est au moyen âge la grande école de l'Europe. Or, l'homme qui par ses qualités et par ses défauts, par la hardiesse de ses opinions, l'éclat de sa vie, la passion innée de la polémique et le plus rare talent d'enseignement, concourut le plus à accroître et à répandre le goût des études et ce mouvement intellectuel d'où est sortie au treizième siècle l'université de Paris, cet homme est Pierre Abélard.

Ce nom est assurément un des noms les plus célèbres; et la gloire n'a jamais tort : il ne s'agit que d'en retrouver les titres.

Abélard, de Palais, près Nantes, après avoir fait ses premières études philosophiques en son pays, et parcouru les écoles de plusieurs provinces pour y augmenter son instruction, vint se perfectionner à Paris, où d'élève il devint bientôt le rival et le vainqueur de tout ce qu'il y avait de maîtres renommés :

[1] Cours de 1829, leçon 9e, pag. 333-389. On peut aussi consulter Tennemann, *Manuel de l'histoire de la philosophie*, trad. franç., tom. I, pag. 331-392.

il régna en quelque sorte dans la dialectique. Plus tard, quand il mêla la théologie à la philosophie, il attira une si grande multitude d'auditeurs de toutes les parties de la France et même de l'Europe, que, comme il le dit lui-même, les hôtelleries ne suffisaient plus à les contenir ni la terre à les nourrir[1]. Partout où il allait, il semblait porter avec lui le bruit et la foule; le désert où il se retirait devenait peu à peu un auditoire immense[2]. En philosophie, il intervint dans la plus grande querelle du temps, celle du réalisme et du nominalisme, et il créa un système intermédiaire. En théologie, il mit de côté la vieille école d'Anselme de Laon[3], qui exposait sans expliquer, et fonda ce qu'on appelle aujourd'hui le rationalisme. Et il ne brilla pas seulement dans l'école; il émut l'église et l'état, il occupa deux grands conciles[4], il eut pour adversaire saint Bernard, et un de ses disciples et de ses amis fut Arnauld de Brescia[5]. Enfin, pour que rien ne manquât à la singularité de sa vie et à la popularité de son nom, ce dialecticien, qui avait éclipsé Guillaume de Champeaux, ce théologien contre lequel se leva le Bossuet du XIIe siècle, était beau, poëte et musicien; il faisait en langue vulgaire des chansons qui amusaient les écoliers et les

[1] Abælard. opp. ed. Amb., *Hist. Calamit.*, pag. 19 : « Ut nec locus hospitiis nec terra sufficeret alimentis. » Voyez aussi la lettre de Foulques à Abélard. *Ibid.*, pag. 218 : « Roma suos tibi docendos transmittebat alumnos.... Nulla terrarum spatia, nulla montium cacumina, nulla concava vallium, nulla via difficili licet obsita periculo et latrone, quominus ad te properarent, retinebat. Anglorum turbam juvenum mare interjacens et undarum terribilis procella non terrebat.... Remota Britannia ... Andegavenses.... Pictavi, Vascones et Hiberi; Normania, Flandria, Theutonicus et Suevus.... Prætereo cunctos Parisiorum civitatem habitantes.... »

[2] *Ibid.*, pag. 28 : « Oratorium quoddam.... ex calamis et culmo primum construxi.... Scholares cœperunt undique concurrere, et relictis civitatibus et castellis solitudinem inhabitare. »

[3] *Histoire littéraire de la France*, tome X, page 170.

[4] Le concile de Soissons en 1121, et celui de Sens en 1140.

[5] Condamné au concile de Sens avec Abélard.

dames[1]; et, chanoine de la cathédrale, professeur du cloître, il fut aimé jusqu'au plus absolu dévouement par cette noble créature qui aima comme sainte Thérèse, écrivit quelquefois comme Sénèque, et dont la grâce devait être irrésistible puisqu'elle charma saint Bernard lui-même[2]. Héros de roman dans l'église, bel esprit dans un temps barbare, chef d'école et presque martyr d'une opinion, tout concourut à faire d'Abélard un personnage extraordinaire. Mais de tous ses titres celui qui se rapporte à notre objet, et qui lui donne une place à part dans l'histoire de l'esprit humain, c'est l'invention d'un nouveau système philosophique et l'application de ce système et en général de la philosophie à la théologie. Sans doute avant Abélard on trouverait quelques rares exemples de cette application périlleuse, mais utile, dans ses écarts mêmes, aux progrès de la raison; mais c'est Abélard qui l'érigea en principe; c'est donc lui qui contribua le plus à fonder la scolastique, car la scolastique n'est pas autre chose. Depuis Charlemagne et même auparavant, on enseignait dans beaucoup de lieux un peu de grammaire et de logique; en même temps un enseignement religieux ne manquait pas; mais cet enseignement se réduisait à une exposition plus ou moins régulière des dogmes sacrés : il pouvait suffire

[1] *Hist. littéraire de la France,* tome IX, page 173; tome XII, page 135. — Abæl. opp. Epistol. Helois., pag. 46 : « Duo autem, fateor, tibi specialiter inerant quibus fœminarum quarumlibet animos statim allicere poteras, dictandi videlicet et cantandi gratia...... amatorio metro vel rythmo composita reliquisti carmina, quæ præ nimia suavitate tam dictaminis quam cantus sæpius frequentata tuum in ore omnium nomen incessanter tenebant. »

[2] *Histoire littéraire de la France,* tome XII, page 642, article Héloïse : « Les plus grands hommes de son temps se firent une gloire d'être en relation avec elle.... Saint Bernard, depuis sa rupture avec Abélard, ne cessa point d'estimer Héloïse, malgré l'attachement inviolable qu'il lui connaissait pour son époux. Elle, réciproquement, conserva toujours les mêmes sentiments de vénération pour l'abbé de Clairvaux. Hugues Metel, autre adversaire d'Abélard, ne fut pas moins zélé partisan de l'abbesse du Paraclet. » Voyez les deux lettres de Metel, citées dans cet article, et la lettre de Pierre le Vénérable.

à la foi, il ne fécondait pas l'intelligence. L'introduction de la dialectique dans la théologie pouvait seule amener cet esprit de controverse qui est et le vice et l'honneur de la scolastique. Abélard est le principal auteur de cette introduction; il est donc le principal fondateur de la philosophie du moyen âge : de sorte que la France a donné à la fois à l'Europe la scolastique au XIIe siècle par Abélard, et au commencement du XVIIe, dans Descartes, le destructeur de cette même scolastique et le père de la philosophie moderne. Et il n'y a point là d'inconséquence; car le même esprit qui avait élevé l'enseignement religieux ordinaire à cette forme systématique et rationnelle qu'on appelle la scolastique, pouvait seul surpasser cette forme même et produire la philosophie proprement dite. Le même pays a donc très-bien pu porter, à quelques siècles de distance, Abélard et Descartes; aussi remarque-t-on entre ces deux hommes une similitude frappante, à travers bien des différences. Abélard a essayé de se rendre compte de la seule chose qu'on pût étudier de son temps, la théologie; Descartes s'est rendu compte de ce qu'il était enfin permis d'étudier du sien, l'homme et la nature. Celui-ci n'a reconnu d'autre autorité que celle de la raison; celui-là a entrepris de transporter la raison dans l'autorité. Tous deux ils doutent et ils cherchent; ils veulent comprendre le plus possible et ne se reposer que dans l'évidence : c'est là le trait commun qu'ils empruntent à l'esprit français, et ce trait fondamental de ressemblance en amène beaucoup d'autres; par exemple, cette clarté de langage qui naît spontanément de la netteté et de la précision des idées. Ajoutez qu'Abélard et Descartes ne sont pas seulement Français, mais qu'ils appartiennent à la même province, à cette Bretagne dont les habitants se distinguent par un si vif sentiment d'indépendance et une si forte personnalité. De là, dans les deux il-

lustres compatriotes, avec leur originalité naturelle, une certaine disposition à médiocrement admirer ce qui s'était fait avant eux et ce qui se faisait de leur temps, l'indépendance poussée souvent jusqu'à l'esprit de querelle, la confiance dans leurs forces et le mépris de leurs adversaires[1], plus de conséquence que de solidité dans leurs opinions, plus de sagacité que d'étendue, plus de vigueur dans la trempe de l'esprit et du caractère que d'élévation ou de profondeur dans la pensée, plus d'invention que de sens commun; abondants dans leur sens propre plutôt que s'élevant à la raison universelle, opiniâtres, aventureux, novateurs, révolutionnaires.

Abélard et Descartes sont incontestablement les deux plus grands philosophes qu'ait produits la France, l'un au moyen âge, l'autre dans les temps modernes; et cependant, il y a douze années, la France n'avait point une édition complète de Descartes, et elle attend encore une édition complète d'Abélard. Le volume donné en 1616 par le conseiller d'état François d'Amboise[2], contient toute l'Histoire des rapports d'Abélard avec Héloïse, le Commentaire sur l'épître de saint Paul aux Romains et l'Introduction à la théologie; mais les pièces si précieuses de ce recueil sont publiées sans aucun ordre, je pourrais dire sans aucun soin. Quelques autres écrits d'Abélard sont épars et presque perdus dans les collections bénédictines[3]. Un bon nombre d'ouvrages jadis célèbres sont en-

[1] Pour Descartes, voyez le Discours sur la Méthode et toute sa correspondance; pour Abélard, la fameuse lettre, *Hist. Calamit.,* où il s'accuse lui-même d'arrogance, et tous ses ouvrages. Othon de Freisingen, son contemporain, qui l'avait connu personnellement, s'en exprime ainsi, *De Gestis Friderici,* lib. I, cap. 47 : « Tam arrogans suoque tantum ingenio confidens, ut vix ad audiendos magistros ab altitudine mentis suæ humiliatus descenderet. »

[2] Petri Abælardi opera, in-4°, avec des notes de Duchesne.

[3] La *Theologia Christiana* et l'*Hexameron,* dans le *Thesaurus novus anecdotorum* de Mar-

core ensevelis dans la poussière des bibliothèques de la France et de l'Europe[1]. J'appelle de tous mes vœux, je seconderais de tous les moyens qui sont en moi, une édition complète des œuvres de Pierre Abélard. Si j'étais plus jeune, je n'hésiterais point à l'entreprendre, et je signale ce travail à la fois patriotique et philosophique à quelqu'un de ces jeunes professeurs, pleins de zèle et de talent, auxquels j'ai ouvert la carrière, et que j'y suis avec tant d'intérêt. Je veux du moins me charger d'une partie de cette tâche, en publiant et en faisant connaître ici quelques ouvrages jusqu'alors inédits de ce Descartes du XIIe siècle.

C'est l'application régulière et systématique de la dialectique à la théologie qui est peut-être le titre historique le plus éclatant d'Abélard; c'est par là qu'il exerça une action si vive sur les hommes de son temps. Mais l'instrument de cette action était la philosophie d'alors, la dialectique, et il n'appartenait qu'au plus grand dialecticien de son siècle d'appliquer avec un pareil succès la dialectique à la théologie. Le dialecticien est en quelque sorte dans Abélard le père du théologien; c'est le génie de l'un qui a fait la gloire, les erreurs et les infortunes de l'autre. La dialectique était l'étude chérie d'Abélard, son goût dominant, son talent suprême; elle avait fait l'occupation de sa jeunesse et rempli de ses luttes pacifiques toute la première moitié si brillante et si heureuse de sa vie.

Quelle était donc la dialectique d'Abélard, sa philosophie proprement dite? Il est impossible de supposer qu'il n'ait été que professeur : il avait beaucoup écrit. Dans le prologue

tenne et Durand, 1717, tom. V; l'*Ethica* seu liber : *Scito te ipsum*, dans le *Thesaurus anecdotorum novissimus* de B. Pez, 1721, tom. III, pag. 626-688.

[1] M. Rheinwald a publié à Berlin, en 1831, le *Dialogus inter philosophum, Judæum et Christianum*.

de l'*Introductio ad Theologiam*, il dit lui-même : « Cum enim « a nobis plurima de philosophicis studiis et sæcularium « litterarum scriptis studiose legissent, ac eis admodum lecta « placuissent....[1] » Voilà des écrits et même des écrits nombreux de philosophie, *plurima*, avoués par leur auteur. Plus bas, dans cette même Introduction, Abélard cite son traité de la quantité : « Sicut de quantitate tractantes ostendimus, « cum grammaticam scriberemus[2]. » Dans le quatrième livre de la *Theologia Christiana*[3], il cite encore sa grammaire : « Sed « de hoc diligentem, ut arbitror, tractatum in retractatione præ- « dicamentorum nostra continet grammatica. » Enfin, au même livre de cette même théologie, à l'occasion d'une règle de dialectique, il s'exprime ainsi : « Sed de qualibus quidem argumen- « tationibus in dialectica nostra latius persecuti sumus[4]. » Ces témoignages sont positifs et irrécusables. Abélard avait composé plusieurs ouvrages philosophiques, entre autres un traité de dialectique ; et il paraît que Duchesne avait entre les mains ce traité, puisqu'il promet de le publier[5]. Malheureusement, il n'a pas accompli son dessein, et l'on ne sait ni ce qu'est devenu le manuscrit qu'il possédait, ni d'où il l'avait tiré ; de sorte que le public ne connaît pas aujourd'hui le plus petit écrit philosophique de l'homme qui a rempli de sa dialectique tout le XII[e] siècle, et que, pour se faire une idée de son système, on est réduit à quelques indications rares et obscures éparses dans ses autres ouvrages, ou à des témoignages étrangers d'une fidélité très-douteuse. Nous nous

[1] Abæl. opp., pag. 1125.

[2] *Ibid.*

[3] *Thes. Anecd.*, tom. V, pag. 1341.

[4] *Ibid.*, pag. 1307.

[5] Et hæc dialectica, sive logica propediem in philosophiæ candidatorum gratiam favente Deo seorsim edetur. Abæl. opp. not., pag. 1160.

sommes donc adressé à la Bibliothèque royale de Paris, et nous avons recherché si, parmi les monuments de philosophie scolastique dont elle abonde, elle ne possédait pas la dialectique d'Abélard signalée par Duchesne et dont la trace a disparu, ou quelque autre ouvrage du même genre. Nous avons trouvé à la Bibliothèque royale trois manuscrits inédits d'Abélard, qui ont trait à la dialectique; ce sont : 1° Le manuscrit du fonds du Roi n° 7493; 2° un manuscrit du fonds de Saint-Germain, n° 1310; 3° un manuscrit du fonds de Saint-Victor, n° 844. Voici les résultats de l'étude attentive et scrupuleuse que nous avons faite de ces trois manuscrits.

Description du manuscrit du Roi, n° 7493.

Le manuscrit n° 7493 est un in-4° en parchemin, aux armes de France et au chiffre de Charles IX, comprenant 183 feuillets numérotés au recto sans aucune interruption, mais écrits de différentes mains et à diverses époques.

Il contient d'abord le traité de Grammaire de Diomède, et une table de notes Tyroniennes. Ces deux morceaux sont d'une main très-ancienne et comprennent dans le manuscrit jusqu'au feuillet 167. Les seize autres feuillets sont d'une tout autre main, écrits sur deux colonnes avec de nombreuses abréviations, mais en lettres parfaitement tracées et qui présentent tous les caractères de l'écriture du XIIIe siècle. L'ouvrage qu'ils renferment est intitulé : *Petri Abailardi super Topica glosæ incipiuntur felici omine.* L'Histoire littéraire de la France[1], dans la notice sur les ouvrages inédits d'Abélard, indique ce manuscrit comme étant un commentaire sur les Topiques d'Aristote. Il n'en est rien. En parcourant ce manuscrit, on reconnaît d'abord que c'est tout simplement un commentaire sur le traité de Boëce : *De differentiis topicis*[2]. Ce commentaire,

[1] Tom. XII, pag. 129.

[2] Edit. Bas., in-fol., 1546, pag. 857.

comme le titre l'indique, est une glose où, après un assez court préambule sur le but, la forme et l'utilité de l'ouvrage de Boëce, l'auteur s'attache à son texte, le suit pas à pas, et explique plus ou moins longuement chaque phrase, et souvent même chaque mot. Cette glose est incomplète et comprend seulement le premier livre et le commencement du second livre du traité de Boëce, lequel est divisé en quatre livres : il manque donc près des trois quarts de cette glose.

Mais cet écrit est-il d'Abélard, et quelle en est la valeur? Je répondrai à la dernière question qu'un pareil écrit ne pouvait servir qu'à des écoliers, auxquels il facilitait l'intelligence littérale du texte de Boëce. Rien d'alambiqué ni de subtil, mais en revanche rien d'intéressant. La diction en est assez claire et assez correcte, mais de la plus grande sécheresse. Quant à savoir si cette glose est d'Abélard, le titre, qui est ancien et du XIIIe siècle, comme le reste du manuscrit, le dit positivement; et dans le corps de l'ouvrage, s'il n'y a rien qui confirme cette inscription, il n'y a rien non plus qui la démente. Pour les preuves internes, outre qu'il faut être fort réservé sur ce genre de preuves, ici le défaut absolu d'ouvrages analogues d'Abélard, nous ôtant toute comparaison, rend toute induction très-difficile. Le peu de valeur de cette glose, prise en elle-même, n'est point une raison pour en révoquer en doute l'authenticité. Le genre de la glose admis, il fallait bien s'y conformer, et, précisément pour être un bon glossateur, se borner à expliquer littéralement le texte pour des commençants qu'on suppose n'avoir aucune connaissance ni du sujet ni de l'ouvrage. C'est d'ailleurs un éloge que Jean de Salisbury dans le *Metalogicus* fait de la manière d'Abélard, que dans son enseignement il s'attachait avant tout à être compris, qu'il se mettait à la portée de ses auditeurs, et que,

malgré l'usage contraire de la plupart des professeurs de son temps, il évitait dans ses leçons une profondeur déplacée et s'en tenait aux explications les plus simples, à des explications presque verbales[1]. Si telle était la manière d'Abélard dans le commentaire et la glose, au rapport de J. de Salisbury, qui l'avait entendu lui-même, cette glose, quelque simple qu'elle soit, peut très-bien appartenir à Abélard; et nous avons cru devoir en publier le prologue, qui en est la partie la moins aride. Mais assurément ce n'est pas ce manuscrit qui nous donnera les lumières que nous cherchons sur la dialectique d'Abélard : tout au plus y apprendrons-nous ce que pouvaient être ses leçons à ses plus faibles écoliers. Nous serons plus heureux avec les deux autres manuscrits.

Voici ce que disent de ces deux manuscrits les auteurs de l'Histoire littéraire de la France :

« Il y a quatre ouvrages d'Abélard conservés dans la biblio-
« thèque de Saint-Victor, dont le premier est intitulé: *Petri*
« *Peripatetici libri quatuor Categoriarum, sive super Prædicamenta*
« *Aristotelis.* Le second : *Petri Peripatetici Analyticorum liber primus*
« *et secundus.* Le troisième : *Petri Peripatetici liber Divisionum* (ce
« même livre se trouve dans la bibliothèque de Saint-Germain-
« des-Prés). Le quatrième : *Petri Peripatetici liber Definitionum.* »

Description du manuscrit de Saint-Germain, n° 1310.

Commençons par examiner dans ce peu de lignes ce qui se rapporte au manuscrit de Saint-Germain-des-Prés.

Il semblerait que ce manuscrit renferme un seul ouvrage

[1] Joh. Sarisb., *Metalogicus,* lib. III, cap. I. « Quomodo Porphyrium legi oporteat et alios auctores. — Equidem ex animi mei sententia sic omnem librum legi opportet ut quam facillime potest eorum quæ scribuntur habeatur cognitio. Non enim occasio quærenda est ingerendæ difficultatis, sed ubique facilitas generanda. Quem morem secutum recolo Peripateticum Palatinum..... malens instruere et promovere suos in puerilibus quam in gravitate philosophorum esse obscurior; faciebat enim studiosissime quod in omnibus præcipit fieri Augustinus, id est rerum intellectui serviebat. »

d'Abélard : *Petri Peripatetici liber Divisionum.* On va voir que rien n'est plus inexact.

Oudin (*de Scriptoribus ecclesiasticis,* tome I, c. 1172) fait beaucoup mieux connaître ce manuscrit.

D'abord Oudin fait mention d'un manuscrit de la bibliothèque de Fleury qui contiendrait la logique d'Abélard avec celle de Raban-Maur. « In bibliotheca floriacensi, littera A. 4. « exstat logica Petri Abælardi, una cum logica Rhabani. » Puis arrivant au manuscrit de Saint-Germain, il a l'air d'en parler comme si c'était un autre manuscrit, avouant d'ailleurs qu'il ne l'a pas eu entre les mains. « In bibliotheca Sancti-Germani « de Pratis, codice 635, *Petri Abælardi divini Peripatetici dialec-* « *tica.* Paucis autem post titulum carie exesis : intentio de pro- « positione categorica una apta categorico syllogismo regulari. » Il résultera de la description fidèle que nous allons donner du manuscrit de Saint-Germain qui est à la Bibliothèque du Roi, que celui dont parle si négligemment l'Histoire littéraire, celui de la bibliothèque de Fleury et celui dont Oudin rapporte le titre et la première ligne, sont un seul et même manuscrit.

C'est un petit in-4° en parchemin écrit de plusieurs mains, presque toujours à deux colonnes. L'écriture est du XIIIe siècle. Il a aujourd'hui pour numéro 1310; sur la première page est l'inscription : « Sancti Germani à Pratis numero 1310, olim 635. » C'est donc bien évidemment le manuscrit de Saint-Germain cité par Oudin. De plus sur le recto du 9e feuillet, dans l'intervalle des deux colonnes, est écrit, il est vrai d'une main récente : Bibliotheca Floriacensis; et en effet nous montrerons tout à l'heure que ce manuscrit contient un écrit de logique de Raban-Maur, à la suite de divers écrits du même genre d'Abélard, comme Oudin le dit du manuscrit de Fleury. L'identité des deux manuscrits est donc évidente.

Notre manuscrit renferme, 1° la règle de saint Augustin; 2° une collection de sentences et de décisions ecclésiastiques; 3° le dialogue de saint Augustin : *de Qualitate et Quantitate animæ;* 4° des lettres et extraits de saint Augustin, de saint Basile, de saint Jérôme et autres pères : après ces divers écrits vient un traité de logique d'Abélard dont le titre est à moitié effacé : *Petri Abæ...... summi Peripatetici ed.......*, puis, à la ligne, en lettres ordinaires : *intentio A. est........ de propositione cathegor...... una a...... cathegorico sillogismo regulari*, etc. C'est le titre et le début cités par Oudin, qui donne par erreur *divini* au lieu de *summi,* et qui ajoute gratuitement *dialectica,* titre qui n'est pas dans le manuscrit. En parcourant ce traité, on se convainc facilement que c'est un commentaire spécial sur le traité d'Aristote, *de l'Interprétation.* Le titre à demi effacé doit avoir été : *Petri Abælardi junioris Palatini summi Peripatetici « editio super Aristotelem de Interpretatione,* et le début : Intentio « Aristotelis est in hoc opere tractare de propositione cate- « gorica, una ac de categorico syllogismo regulari. » Ce traité d'Abélard est une véritable glose du même genre que celle du manuscrit du Roi 7493 sur le traité de Boëce : *De differentiis topicis.* Il y a d'abord un petit prologue, puis la citation des diverses phrases d'Aristote avec une explication littérale. Cette glose n'est pas achevée.

Au feuillet 18 est une lacune, et au 19 recto commence un nouveau traité d'Abélard dont le titre écrit en encre rouge est parfaitement lisible : *Petri Abælardi junioris Palatini summi Peripatetici de Divisionibus incipit.* Et cet écrit est évidemment celui que citent les auteurs de l'*Histoire littéraire,* lesquels dans ce manuscrit n'auront fait attention qu'à ce traité, parce que celui-ci y est en effet plus facile à discerner que tous les autres. D'où il suit que le manuscrit dont parle l'Histoire

littéraire n'est différent ni de celui de la bibliothèque de Fleury, ni de celui de la bibliothèque de Saint-Germain mentionné par Oudin, et que ces trois manuscrits se réduisent au nôtre. L'inscription de ce traité d'Abélard *de Divisionibus*, nous a permis de rétablir avec certitude celle de l'ouvrage précédent; et nous verrons que partout dans ce manuscrit Abélard est désigné sous le nom de *junioris Palatini summi peripatetici*, c'est-à-dire Abélard le grand péripatéticien moderne de Palais, ou plutôt Abélard le jeune de Palais. Car Abélard nous apprend lui-même qu'il avait cédé à ses frères son droit d'aînesse[1]; il était donc volontairement devenu *junior*. Voici la première phrase de ce commentaire : « Intentio Boethii est in « hoc opere agere de divisionibus et dare præceptiones ad com- « ponendum divisiones. »

Cette glose est semblable à la précédente; seulement elle est complète et s'étend jusqu'au feuillet 29 recto, où se rencontre un autre traité d'Abélard : « *Petri Abælardi j.* (ju- « nioris) *p.* (palatini) *s.* (summi) *p.* (peripatetici) *editio super* « *Porphyrium incipit.* — Intentio Porphyrii est in hoc opere « tractare de sex vocibus et de genere et de specie et de diffe- « rentia et de proprio et de accidenti et de individuo et de « significatis eorum. » C'est encore une glose, mais incomplète, qui s'étend jusqu'au feuillet 35 verso, où se présente une nouvelle lacune. On pouvait espérer de trouver dans ce commentaire quelques renseignements sur l'opinion d'Abélard touchant les universaux. Loin de là, l'auteur se borne encore à l'explication littérale du texte. On ne peut s'empêcher de penser, en lisant cette glose, que c'est après l'avoir entendue que Jean de Salisbury a tracé le modèle d'une interprétation de Porphyre, et qu'il fait allusion à cette glose lorsqu'il

[1] Abæl. opp. *Hist. Calamit.*, p. 4.

vante la manière simple, brève et appropriée à l'enfance (puerilem) qu'Abélard employait dans ses leçons aux commençants. Le passage du *Metalogicus* que nous avons cité[1], si bien d'accord avec le caractère du commentaire que nous avons sous les yeux, démontre l'authenticité de ce dernier; et en même temps la parfaite conformité de manière de cette glose avec les précédentes et avec celles que nous allons rencontrer, est une démonstration de l'authenticité de toutes et même de la glose sur les Topiques de Boëce, indépendamment de la preuve extrinsèque qui se tire des inscriptions de la plupart de ces traités. Mais poursuivons la description de notre manuscrit.

Le feuillet 36 est en blanc : au recto du feuillet 37, sans aucun titre, commence brusquement un autre ouvrage : *Propterea ita determinandum est........;* et ce nouvel ouvrage, de la même écriture que les précédents, s'étend jusqu'au feuillet 41; en le lisant on reconnaît que c'est un fragment d'une glose sur les *Catégories*. Elle a le même caractère que les gloses précédentes. Il est donc très-permis de supposer qu'elle est également d'Abélard.

Au feuillet 41 recto commence, avec une autre écriture et sans aucun titre, un morceau d'un genre tout différent. Ici la forme aride de la glose disparaît et fait place à une manière plus libre et plus heureuse. Il y est traité du tout et des parties, du genre, de l'espèce et des individus; et, à cette occasion, la question des universaux est vivement controversée. Ce fragment est incontestablement d'Abélard, car l'auteur y parle de Guillaume de Champeaux comme de son maître, il combat à la fois les réalistes et les nominaux, et expose cette opinion

[1] Voyez plus haut, pag. x.

intermédiaire qui depuis a été appelée le conceptualisme.

Ce morceau important s'étend du feuillet 41 recto au feuillet 48 verso; au milieu de la première colonne est un petit intervalle, indice d'une solution de continuité. Ici se rencontre un nouveau morceau sans titre sur les propositions modales, lequel va jusqu'au recto du feuillet 50, à la fin de la première colonne. Ce fragment a le même caractère de style que le précédent, mais il n'a pas le moindre intérêt. Il n'y a pas de raison pour ne pas le considérer comme appartenant aussi à Abélard.

A la deuxième colonne du recto du feuillet 50, l'écriture ou plutôt l'encre change, et on tombe dans un morceau assez insignifiant où il est encore question de la différence, de l'espèce, du genre et de l'accident, avec des citations de Porphyre.

Au verso du feuillet 52 vient encore une encre nouvelle et un fragment nouveau, comprenant les deux colonnes de ce verso, et se rapportant au commencement du traité de l'Interprétation. Aux trois quarts de la 2e colonne de ce verso est une lacune, et au feuillet 53 recto, sans aucun titre, on trouve une écriture nouvelle, d'une finesse extrême, remplie d'abréviations et presque illisible; elle s'étend jusqu'au feuillet 57 : c'est encore un fragment d'une glose assez étendue sur ce même traité de l'Interprétation.

Avant le feuillet 57, au recto du feuillet 56, est encore une assez forte lacune. Au feuillet 57 l'écriture change de nouveau jusqu'au feuillet 63, où se présente une lacune nouvelle. Ces six feuillets contiennent la fin d'une glose sur les Catégories, sans nom d'auteur. Ce fragment commence avec le commencement des *Post-prædicamenta* et finit à la fin du chapitre *de motu*. Il manque donc la glose sur le dernier cha-

pitre *de habere*, et le dernier fragment est terminé par ces mots : *Finis laboris.*

Au feuillet 63 se rencontre une glose, toujours sans nom d'auteur, mais complète, sur le traité des divisions de Boëce. Elle commence ainsi, f° 63, 2e col. : « Intentio Boethii est in « hoc opere de regularibus divisionibus disputare », et au verso du feuillet 66, 1re colonne, on lit : *Expliciunt glossæ.*

Le reste du verso est rempli par des règles et des exemples de syllogismes hypothétiques, également empruntés à Boëce.

Au feuillet 67, 1re colonne, recommence une glose nouvelle, continue et complète sur les Catégories d'Aristote, sans nom d'auteur, avec un prologue et les titres des divers chapitres du texte, y compris les *Post-prædicamenta.* 1re ligne du prologue : « Intentio Aristotelis est in hoc opere de primis vocibus « prima rerum genera significantibus disputare. » Et feuillet 81, verso, colonne 2 : *Explicit de prædicamentis.* Viennent ensuite les *Post-prædicamenta*, et feuillet 85 verso : *explicit.* Maintenant de qui est cette glose? on ne peut guère supposer qu'Abélard ait fait deux gloses sur le même ouvrage, et le premier fragment de celle que nous avons rencontrée précédemment semble bien lui appartenir; mais il serait possible qu'il y eût plusieurs cahiers différents de la même glose, comme nous croyons avoir prouvé ailleurs[1] qu'il y a plusieurs rédactions différentes du commentaire d'Olympiodore sur le Phédon. Il serait possible encore qu'il y eût dans cette collection des morceaux de différents auteurs mêlés à des écrits d'Abélard; car ce volume paraît être une collection de gloses dialectiques.

En effet, après les écrits dont nous venons de parler, vient une glose de Raban-Maur, sur l'introduction de Porphyre;

[1] *Journal des Savants*, année 1835.

elle porte le titre de *Rhabanus super Porphyrium*, et commence ainsi : « Intentio Porphyrii est in hoc opere facilem intellec-« tum ad Prædicamenta præparare, tractando de quinque rebus « vel vocibus, etc. » Le prologue s'étend depuis le feuillet 86, 1re colonne, jusqu'au feuillet 87 verso, au milieu de la 2e colonne; suit la glose avec un titre à chaque nouveau chapitre. Cette glose n'est pas complète, et elle s'arrête au folio 93 verso.

Au feuillet 94 recto, 1re colonne, on trouve un fragment sans nom d'auteur sur le traité de Boëce, *De differentiis topicis*.

Enfin, au feuillet 95, recto, 2e colonne, nous retrouvons une glose de Raban-Maur, sur le traité de l'Interprétation, avec ce titre : *Rhabanus super terencivaa* [sic], et commençant ainsi : « Intentio Aristotelis est in hoc opere de simplici enun-« tiativa interpretatione et de ejus elementis, nomine scilicet « atque verbo, gratia ipsius simplicis enuntiativæ interpreta-« tionis pertractare. » Cette glose s'étend jusqu'au feuillet 100 verso, et ne paraît pas achevée.

Elle est suivie d'un commentaire anonyme sur les psaumes, qui termine le manuscrit.

Pour résumer cette longue et minutieuse description, nous croyons avoir établi que notre manuscrit 1310 est bien l'ancien manuscrit de Saint-Germain, mentionné par Oudin et l'Histoire littéraire ; que ce manuscrit ne renferme pas seulement, comme l'Histoire littéraire semble le dire, un traité d'Abélard sur les Divisions, mais bien divers écrits dialectiques d'Abélard, en totalité ou en fragment, avec ou sans nom d'auteur, tantôt sous la forme de glose, tantôt sous une forme plus libre et plus développée. Tout ce qui est glose ne renferme rien d'important; on y trouve seulement la confirmation de ce que J. de Salisbury nous apprend de la manière

d'enseigner d'Abélard. Il nous a donc paru suffisant de publier quelques pages de chacune de ces gloses, et nous avons cru devoir placer ces différents morceaux, non dans l'ordre qu'ils occupent en ce manuscrit, mais dans celui qui est le plus naturel, et que suivait probablement Abélard dans son enseignement, à savoir : 1° la glose sur l'Introduction de Porphyre[1]; 2° la glose sur les Catégories[2]; 3° la glose sur le traité de l'Interprétation[3]. Quant à la glose sur le traité des Divisions de Boëce, et quant au fragment de celle sur le traité *De differentiis topicis*, du même auteur, nous croyons d'autant moins les devoir reproduire, que, pour donner une idée du manuscrit du Roi 7493, nous publions[4] le prologue de la glose que ce manuscrit renferme sur ce même traité *De differentiis topicis,* et qu'il attribue positivement à Abélard.

La plupart de ces publications n'auront guère d'autre avantage que de faire connaître la forme de l'enseignement d'Abélard, et encore de la partie de son enseignement qui s'adressait aux commençants. Il n'en est point ainsi du fragment sur les genres et les espèces. Nous le publions en entier[5], avec la conviction que nous ne possédons rien de plus important sur la philosophie de cette époque, et qu'une fois mis en lumière et livré aux historiens de la philosophie, ce fragment sera désormais la pièce la plus intéressante du grand procès du nominalisme et du réalisme, dans le siècle d'Abélard.

Description du manuscrit de Saint-Victor, n° 844.

Passons maintenant au manuscrit de Saint-Victor. Ce manuscrit contiendrait, selon l'Histoire littéraire de la France, quatre ouvrages : 1° *Petri Peripatetici libri quatuor Categoriarum, sive super Prædicamenta Aristotelis;* 2° *Petri Peripatetici Analyticorum liber primus et secundus;* 3° *Petri Peripatetici liber Divisionum;* 4°

[1] De la présente édition, page 553. — [2] *Ibid.*, page 579. — [3] *Ibid.*, page 597. — [4] *Ibid.*, page 605. — [5] *Ibid.*, page 507-550.

Petri Peripatetici liber Definitionum. Il est vraiment inconcevable que les auteurs de l'Histoire littéraire aient donné une description aussi superficielle et presque toujours aussi fausse du manuscrit de Saint-Victor, et cela quand ils avaient sous les yeux la description détaillée qu'Oudin a faite de ce manuscrit, qu'il déclare avoir vu et examiné lui-même. Nous allons reproduire la description d'Oudin :

« In Victorina canonicorum regularium divi Augustini, « codex eximius notatus M. M. M. C. ubi omnia fere philosophica « *Petri Abælardi Palatini Peripatetici.* In hoc itaque ms. codice « *Logicalia dicti Abælardi* ordine isto procedunt :

« *Super Prædicamenta Aristotelis,* folio 117. Commentarius incipit : *Unum vero universaliter in generibus substantiarum accipiendum est*, etc. »

« Ejusdem *de modis significandi*, folio 127. *Evolutus superius textus ad discretionem significationis nominum et rerum, naturas quæ vocibus designantur, diligenter secundum distinctionem decem Prædicamentorum aperuit.* »

« Ibid., folio 132. *Petri Abælardi Palatini Peripatetici Analyticorum priorum liber primus.* Incipit : *Justa et debita serie textus exigente, post tractatum singularum dictionum,* etc. »

« Folio 137. *Explicit liber primus, incipit secundus eorumdem, hoc est Categoricorum : Categoricarum igitur propositionum partibus sex membris quibus ipsæ componuntur, diligenter pertractatis.* »

« Folio 143. *Explicit secundus, incipit tertius : Quoniam autem propositionum naturas, in his enuntiationibus ostendimus,* etc. »

« Folio 149. *Petri Abælardi Palatini Peripatetici Topicorum primus. Sicut ante categoricorum syllogismorum constitutionem ipsorum materiam in categoricis propositionibus oportuit præparari*, etc. »

« Folio 183. *Petri Abælardi Palatini Peripatetici Topicorum liber*

explicit. Petri Abælardi Palatini Peripatetici Analyticorum posteriorum primus. Novam accusationis calumniam adversus me de arte dialectica scriptitantem æmuli mei novissime excogitaverunt, affirmantes quidem de his quæ ad fidem non pertinent christiano tractare non licere, etc. »

« Folio 187. *Explicit primus hypotheticorum, incipit secundus. Omnium autem hypotheticarum propositionum natura diligenter pertractata, ad earum syllogismos discedamus,* etc. »

« Folio 191. *Petri Abælardi Palatini Peripatetici Analyticorum posteriorum secundus liber explicit. Petri Abælardi Palatini Peripatetici de Divisionibus. Dividendi seu diffiniendi peritiam non solum ipsa doctrinæ necessitas commendat.* »

« Folio 199. Ejusdem de Diffinitionibus. *Hactenus quidem de Divisionibus tractatum habuimus, de quibus satis est disputasse; nunc vero consequens est ut ad definitiones nos convertamus, quia, sicut dictum est, ex divisionibus nascuntur.* »

Il est évident que le manuscrit que vient de décrire Oudin est bien le nôtre, celui qui est inscrit à la Bibliothèque royale au n° 844, fonds de Saint-Victor. Il porte à l'extérieur les armes de l'abbaye de Saint-Victor, et à l'intérieur, sur le verso de la feuille qui sert de couverture, le numéro M. M. M. C., qui était celui de ce manuscrit à la Bibliothèque de Saint-Victor, et le numéro même cité par Oudin. C'est un petit in-folio en parchemin, à une seule colonne, composé de deux parties bien distinctes et de deux mains différentes. La première partie est un recueil de lettres de divers papes; la seconde, une collection d'écrits logiques d'Abélard. Cette seconde partie comprend depuis le feuillet 117 recto jusqu'au feuillet 202 verso. Le feuillet 117 porte un titre qu'Oudin n'a pas fidèlement transcrit. Il y a dans notre manuscrit : *Scripta super Prædicamenta Aristotelis;* et ce titre, qui devait s'appliquer à l'ensemble

de la collection (*scripta*), est très-inexact, puisque cette collection embrasse beaucoup plus que les Catégories d'Aristote. Mais le premier écrit qui s'y rencontre roule en effet sur les Catégories. Le commencement manque, et en supposant que cet écrit suivît l'ordre des chapitres d'Aristote, le commentaire des deux premiers chapitres aurait péri, et notre manuscrit tomberait sur le troisième de ces chapitres, intitulé : *De la substance.* Oudin a mal cité la première ligne ; il faut lire : *Unde non universaliter,* etc. Ce premier ouvrage s'étend jusqu'au feuillet 127, où se rencontre non pas un autre écrit d'Abélard, mais la suite du même écrit sous le titre : *De modis significandi.* Ce titre couvre une sorte de commentaire sur le livre de l'Interprétation. Au verso du feuillet 128 est une lacune apparente, et non réelle ; car le feuillet 129 est une continuation de ce qui précède, et ce commentaire se poursuit jusqu'au feuillet 132 verso, où pour la première fois paraît le nom d'Abélard, dans le titre suivant : *Petri Abælardi Palatini Peripatetici Analyticorum priorum primus.* Ici on peut se demander si les deux écrits qui précèdent sur les Catégories et sur l'Interprétation appartiennent aussi à Abélard, dont le nom ne se trouve dans aucun des titres que nous avons rapportés. Tout doute disparaît quand on entre un peu dans le contenu de ces deux écrits. D'abord ils sont intimement liés à ceux qui les suivent, lesquels portent le nom d'Abélard, de sorte que l'auteur des derniers est nécessairement celui des premiers. Ensuite, dans le traité sur les Catégories, qui par parenthèse n'est nullement divisé en quatre livres, comme le dit, on ne sait pourquoi, l'Histoire littéraire de la France, et aussi dans le traité sur l'Interprétation, l'auteur parle sans cesse, comme dans les traités qui suivent, de Guillaume de Champeaux comme de son maître. Il y a plus : il se nomme lui-même, et à l'occasion de l'imposition des noms et du rapport des

mots à la nature des choses, il dit (fol. 127 v°[1]) : « Eas igitur so-
« las oportet exequi (voces), quæ ad placitum significant,
« hoc est secundum voluntatem imponentis, quæ videlicet,
« prout libuit ab hominibus formatæ, ad humanas locutiones
« constituendas sunt repertæ et ad res designandas impositæ,
« ut hoc vocabulum Abælardus mihi in eo collocatum est, ut
« per ipsum de substantia mea agatur. »

Au verso du feuillet 132 se trouve, comme le dit Oudin, expressément attribué à Abélard, un ouvrage intitulé : *Analytica priora*, ouvrage divisé en trois livres, et qui s'étend jusqu'au feuillet 149 verso. Mais ces premières Analytiques forment la suite des deux écrits qui précèdent, comme le commentaire sur l'Interprétation était la suite du commentaire sur les Catégories. Le début de chacun de ces écrits résume l'écrit précédent, et marque la continuité du tout.

Au verso du feuillet 149 commence encore, sous le nom d'Abélard, et toujours avec la désignation de *Palatini Peripatetici*, un traité des Topiques en un seul livre, quoique le titre, fidèlement cité par Oudin (*Topicorum primus*), semblât annoncer plusieurs livres. Ce traité, où les ouvrages qui précèdent sont rappelés et les suivants indiqués d'avance, forme un tout parfaitement complet qui comprend jusqu'au feuillet 183 recto, où revient, toujours sous le nom d'Abélard, la deuxième partie des Analytiques, les Analytiques secondes divisées en deux livres, et qui vont jusqu'au feuillet 191 recto.

Là commence un traité des Divisions et des Définitions, intitulé seulement *Divisionum*. Le traité des Divisions proprement dit s'étend jusqu'au feuillet 199 verso, où se trouve sans aucun titre particulier le traité des Définitions, qui comprend jusqu'au feuillet 202 recto, et termine le manuscrit.

[1] De la prés. édit., page 212.

S'il pouvait rester le moindre doute sur l'authenticité de ce traité des Divisions et des Définitions, il serait entièrement levé par une phrase où l'auteur, parlant des noms propres, se désigne lui-même : Ut Abælardus quod mihi uni adhuc convenire videtur (fol. 197, r°[1]).

J'ai déjà fait remarquer que les divers ouvrages de dialectique que contient ce manuscrit, et qui appartiennent incontestablement à Abélard, se lient les uns aux autres, et forment un seul et même corps, un ouvrage unique. C'est ce que n'a pas vu Oudin, et ce que démontre un examen attentif de notre manuscrit. Au lieu de gloses séparées sur les diverses parties de la logique d'Aristote, nous avons ici un traité de logique parfaitement régulier et méthodique, où l'auteur parle en son nom et pour son propre compte, mais, en s'appuyant sur Aristote et sur Boëce, et en adoptant les formes et les titres des principaux écrits dont se compose l'Organum. Voici le plan de l'ouvrage entier, tel que que nous le tirons de l'étude approfondie du manuscrit de Saint-Victor.

Plan de l'ouvrage de dialectique renfermé dans le manuscrit de Saint-Victor.

La logique commence par constater et classer les éléments les plus simples de la pensée, lesquels, exprimés en paroles, deviennent les éléments mêmes, les parties du discours. Telle est la première partie de toute logique, et de la logique d'Abélard. Cette portion de l'ouvrage d'Abélard s'appelait le *livre des parties, liber Partium,* parce qu'elle roulait sur les parties du discours. Ce *liber Partium* se divisait en trois livres particuliers; un premier, qui correspondait très-probablement à l'Introduction de Porphyre, et qui établissait les éléments les plus simples de la pensée et du discours; puis un second livre, correspondant aux Catégories d'Aristote, où ces éléments de la pensée et du discours étaient plus amplement

[1] De la prés. édit. page 480.

éclaircis et développés; enfin un troisième livre où ces éléments étaient considérés plus particulièrement dans le discours et sous un point de vue grammatical, correspondant à celui de l'Interprétation. C'est ce qui résulte évidemment de divers passages de notre manuscrit. Ainsi, au fol. 132 verso[1], avant les Analytiques, Abélard s'exprime ainsi: « Hactenus quidem... de « partibus orationis quas dictiones appellamus, sermonem « texuimus; quarum tractatum tribus voluminibus comprehen- « dimus. Primam namque partem libri Partium ante Prædica- « menta posuimus; dehinc autem Prædicamenta submisimus, « denique vero post Prædicamenta novissime adjecimus, in « quibus Partium textum complevimus. » Rien de plus clair. Le livre des parties en comprenait trois autres, et nous possédons le troisième, appelé ici *Postprædicamenta,* expression qui ne doit pas rappeler les *Postprædicamenta* d'Aristote, car les *Postprædicamenta* d'Aristote sont ici renfermés dans le second livre ou *Prædicamenta*, et ce second livre, ces *Prædicamenta*, nous les possédons aussi; seulement le commencement nous manque. Mais ce qui nous manque entièrement, c'est ce qu'Abélard appelle *primam partem libri Partium.* Cette *prima pars,* ce premier livre du livre total des parties, devait traiter du genre, de l'espèce, du propre, de la différence, de l'accident. C'était le livre essentiel, et, à proprement parler, c'était tout le livre des parties. Aussi Abélard, en y renvoyant souvent, l'appelle-t-il plus d'une fois *le livre des Parties,* comme si à lui seul celui-là renfermait tous les autres. Par exemple au fol. 123 recto[2], où il parle incidemment de l'espèce et de l'individu, il renvoie aux développements qu'il a donnés, dit-il, dans le livre des Parties: « Neque enim substantia specierum diversa est ab essentia in- « dividuorum, sicut in libro Partium ostendimus. » Et plus bas:

[1] De la prés. édit., page 226. — [2] *Ibid.,* page 204.

« Si quæ vero de speciei aut individuorum natura hic minus « dicta sunt, in libro Partium requirantur[1]. » On en pourrait citer beaucoup d'autres exemples.

Après les parties du discours doit venir et vient ici en effet le discours ou la proposition elle-même, et avec la proposition le syllogisme, qui est composé de propositions, comme les propositions sont composées de leurs parties, ou idées simples. Les propositions se divisent en catégoriques et hypothétiques; les syllogismes se divisent de même. De là deux traités distincts, l'un sur les propositions et syllogismes catégoriques, qui doit suivre immédiatement le traité des parties de la proposition; l'autre qui doit venir après, et qui renferme les propositions et les syllogismes hypothétiques. C'est ce qui est parfaitement exposé dans le début des premières Analytiques, fol. 132 verso[2] : « Justa et debita serie textus exigente, post tracta- « tum singularum dictionum occurrit comparatio orationum. « Oportuit enim materiam in partibus præparari, ac demum « ex ea totius perfectionem conjungi. Sicut ergo partes natura « priores erant, ita quoque in tractatu procedere debuerant, « atque ad ipsas compositionem totius subsequi decebat. Non « autem quarumlibet orationum constructionem exequimur, « sed in his tantum opera consumenda est quæ veritatem « seu falsitatem continent, in quarum inquisitione dialecticam « maxime desudare meminimus. Unde cum inter propositio- « nes quædam earum simplices sint et natura priores, ut cate- « goricæ, quædam vero compositæ ac posteriores, ut quæ ex « categoricis junguntur hypotheticæ, has quidem quæ simplices « sunt prius esse tractandas ex supra posita causa, unaque ea- « rum syllogismos ex ipsis componendos esse apparet. » En conséquence Abélard traite d'abord des propositions catégo-

[1] De la prés. édit., page 205. — [2] *Ibid.*, page 227.

riques et des syllogismes qui s'en forment. Cette partie de sa logique en est en quelque sorte la seconde, qu'il appelle les premières Analytiques, divisées en trois livres, ainsi terminées (fol. 149 v°[1]) : « Hæc de categoricis tam propositionibus quam « syllogismis dicta doctrinæ sufficiant. »

Après les premières Analytiques devaient venir naturellement les secondes, destinées à traiter des propositions hypothétiques et des syllogismes auxquels elles donnent lieu. Mais tout syllogisme hypothétique, comme toute proposition hypothétique, suppose quelque chose d'accordé, sans quoi la conséquence ne serait pas solide, quelque chose de général, des axiomes, des principes qui constituent la force cachée de l'argumentation. Il ne serait donc pas rigoureux de traiter de l'argumentation, du syllogisme et de la proposition hypothétique avant de s'être expliqué sur le compte de ces axiomes, de ces principes appelés ordinairement lieux communs. De là la nécessité de faire intervenir un traité des Topiques entre les Analytiques premières et les Analytiques secondes, pour ne laisser aucune lacune dans la dialectique. Abélard explique fort bien (fol. 149 v°[2]) l'introduction de cette nouvelle partie : « Sicut, ante categoricorum syllogismorum constitu- « tionem, ipsorum materiam in categoricis propositionibus « oportuit præparari, ita et ante hypotheticorum compositio- « nem eorum propositiones hypotheticas, unde et ipsi nomi- « nantur, necesse est tractari. Nullæ autem idoneæ proposi- « tiones in constitutione syllogismi sumuntur, nisi quibus « auditor consensit, hoc est quas pro veris recipit, sicut ex « diffinitione syllogismi quam in extrema parte Categoricorum « posuimus, manifestum est. Quoniam ergo hypotheticæ enun- « tiationes quarum sensus sub consecutionis conditione pro-

[1] De la prés. édit., page 323. — [2] *Ibid.*, page 324.

« ponitur, inferentiæ suæ sedem ac veritatis evidentiam ex « locis quammaxime tenent, ante ipsas rursus hypotheticas « propositiones Topicorum tractatum ordinari convenit, ex « quo maxime hypotheticarum propositionum veritas seu fal- « sitas dignoscitur. » Viennent ensuite les Analytiques secondes, exactement sur le même plan que les premières Analytiques (fol. 183 v° [1]). « Sicut, ante ipsorum categoricorum (syllo- « gismorum) complexiones, categoricas propositiones oportuit « tractari, ex quibus ipsi materiam pariter et nomen ceperunt, « sic et Hypotheticorum tractatus prius est in hypotheticis pro- « positionibus eadem causa consumendus. » Ces Analytiques secondes comprennent deux livres dans lesquels sont exposées en détail les règles des syllogismes hypothétiques.

Enfin un traité de logique n'eût pas été complet s'il n'eût fini par l'exposition des règles de la définition; et la défini- tion supposant la division, cette dernière partie de la dia- lectique d'Abélard devait comprendre la division et la défini- tion dans un seul et même livre où la division précède et où la définition termine. « Quoniam vero (fol. 191, r° [2]) divisiones « diffinitionibus naturaliter priores sunt, quippe ex ipsis cons- « titutionis suæ originem ducunt, ut posterius apparebit, in « ipso quoque tractatu divisiones merito priorem locum ob- « tinebunt, diffinitiones vero posteriorem. Quæ etiam qualiter « divisionibus ipsis necessariæ sint non prætermittemus, qui- « bus ita quoque adjunctæ sunt, ut eosdem terminos partici- « pent atque in eadem materia consistant; unde et recte « earum tractatus conjunximus, de quibus deinceps disseren- « dum est. »

Tel est l'ouvrage que renferme le manuscrit de Saint-Victor. On voit qu'il se divise de lui-même en cinq parties, l'une

[1] De la prés. édit., page 437. — [2] *Ibid.*, page 450.

qui traite des éléments ou parties de la proposition, la seconde, des propositions simples dites propositions catégoriques et des syllogismes qui en dérivent; la troisième, des lieux communs ou principes de toute argumentation; la quatrième, des propositions et syllogismes hypothétiques; la cinquième, de la division et de la définition. L'auteur, sans distinguer aussi expressément ces parties que nous le faisons ici, les indique clairement, marque et sans cesse rappelle leur enchaînement dans l'économie de la composition générale. Lui-même, au commencement des premières Analytiques (fol. 132 v°[1]), dans un passage du plus grand intérêt pour l'histoire et sur lequel nous reviendrons plus tard, en faisant mention des ouvrages qu'il a employés dans la composition du sien, nous révèle tout le plan de sa dialectique, et ses diverses parties : « Sunt autem tres quorum septem codicibus « omnis in hac arte eloquentia latina armatur. Aristotelis « enim duos tantum, Prædicamentorum scilicet et Peri erme- « nias libros usus adhuc latinorum cognovit; Porphyrii vero « unum, qui videlicet de quinque vocibus conscriptus, genere « scilicet, specie, differentia, proprio et accidente, introduc- « tionem ad ipsa præparat Prædicamenta. Boethii autem qua- « tuor in consuetudinem duximus libros, videlicet Divisionum « et Topicorum cum syllogismis tam categoricis quam hypo- « theticis. Quorum omnium summam nostræ dialecticæ textus « plenissime concludet et in lucem usumque legentium ponet, « si nostræ Creator vitæ tempora pauca concesserit, et nostris « livor operibus frena quandoque laxaverit. »

Que cet ouvrage est probablement la Dialectique d'Abélard.

Ce passage résume l'ouvrage entier et montre la haute importance qu'y attachait Abélard. Il y avait employé toutes les ressources de son érudition, et il nous est permis de supposer

[1] De la prés. édit., pag. 228-229.

que nous possédons ici sa fameuse Dialectique. Cette conjecture paraît bien vraisemblable quand on rapproche de plusieurs passages de notre manuscrit celui de la *Theologia christiana,* où Abélard cite lui-même sa Dialectique. Ce passage que nous avons cité plus haut[1], pour démontrer qu'Abélard avait en effet composé un traité de dialectique, renvoie à une exposition étendue de la règle célèbre : Tout ce qui s'affirme de l'attribut, s'affirme du sujet, avec les distinctions qu'elle admet et les exemples dont elle a besoin. Or, cette règle est exposée tout au long dans notre manuscrit, feuillet 163 v°[2], sous ce titre: *a prædicato vel subjecto.* Il y a quelque chose encore sur cette matière, feuillet 135 v°[3], sous le titre *de prœdicato.* Mais c'est surtout au feuillet 145 r°[4], sous ce titre : *De unis et multiplicibus seu compositis et simplicibus propositionibus,* qu'on trouve développée la relation, portée quelquefois jusqu'à l'identité par la disposition des mots, du sujet et de l'attribut, avec les mêmes exemples qu'apporte la *Theologia christiana.* On pourrait établir d'autres rapprochements encore; on pourrait même retrouver dans notre manuscrit cet autre ouvrage cité dans les deux autres passages que nous avons mentionnés[5], l'un de l'*Introductio ad theologiam ;* l'autre de la *Theologia christiana,* ouvrage qu'Abélard appelle lui-même sa grammaire. Duchesne, qui a connu et rapporté le premier passage, celui de l'*Introductio,* propose d'y lire[6] *dialecticam* au lieu de *grammaticam,* parce qu'il s'agit d'un sujet de logique, *la quantité,* laquelle est en effet une des catégories d'Aristote. Mais à ce compte, dans l'autre passage de la *Theologia christiana,* il faudrait donc introduire le même changement et lire aussi *dialectica,* au lieu de *grammatica,* car il s'agit aussi de lo-

[1] Page VII. — [2] De la prés. édit., page 380. — [3] *Ibid.,* page 246. — [4] *Ibid.,* page 294. — [5] Page VII. — [6] Abæl. opp., pag. 1125, 1160.

gique et d'une sorte de commentaire ou révision des Catégories, *in retractatione Prædicamentorum.* Ces changements ne sont point nécessaires. D'abord en principe, les deux copistes n'ont pu s'entendre pour faire tous deux la même faute dans deux ouvrages différents, et l'identité des deux leçons est une preuve de leur commune authenticité. Ensuite la logique et la grammaire, surtout la grammaire générale dont il est question, se ressemblent fort, et Abélard a très-bien pu appeler grammaire la première partie de sa logique, celle qui traitait des parties de la pensée et du discours, *de partibus orationis,* et qui contient dans notre manuscrit les commentaires sur Porphyre, sur les Catégories d'Aristote, et sur l'Interprétation. Cette hypothèse semble se vérifier quand on rencontre dans notre commentaire sur les Catégories un traité de la quantité, *de Quantitate* (feuillet 117, v° [1]), ce qui est le titre de l'ouvrage cité par l'*Introductio,* et dans ce même commentaire encore un traité des relations, *de Relativis* (fol. 122 recto [2]), où les relations sont démontrées n'avoir d'existence que dans leurs sujets, ce qui est la thèse même du passage de la *Theologia christiana.* On y retrouve précisément le même exemple à la fois logique et théologique. De tout cela on pourrait induire l'identité de la Grammaire d'Abélard et de sa Dialectique, et surtout on peut en conclure que sa Dialectique est bien en effet l'ouvrage contenu dans notre manuscrit.

Mais quelque plausibles que nous paraissent à nous-même ces conjectures, n'oublions pas que ce ne sont que des conjectures. Après tout, il serait possible qu'Abélard, qui avait beaucoup écrit sur la dialectique, *plurima,* comme il le dit lui-même, eût fait un traité de grammaire différent de son traité de dialectique, bien que ces deux écrits dussent avoir plus

[1] De la prés. édit., page 178. — [2] *Ibid.,* page 201.

d'un trait de ressemblance et plus d'une matière commune; et il serait possible encore que le manuscrit de Saint-Victor ne fût ni l'un ni l'autre de ces deux écrits. Faute d'un témoignage positif et irrécusable, il vaut mieux nous en tenir à ce que nous avons; et, soit que notre manuscrit renferme ou non l'ouvrage auquel la Théologie chrétienne fait allusion et le traité de dialectique que paraît avoir possédé Duchesne, nous pouvons affirmer du moins avec la plus entière certitude qu'il contient un monument de dialectique d'une vaste étendue, parfaitement ordonné, composé avec le plus grand soin, qui peut représenter à nos yeux les autres écrits d'Abélard sur les mêmes matières, et qui nous donne une idée exacte et complète de ses idées et de ses travaux dialectiques. Nous publions donc presque intégralement cet important ouvrage [1].

Il n'est pas très-facile de déterminer l'époque où il a pu être composé. Nous n'avons trouvé dans le texte aucun fait, aucune donnée positive qui nous permette de prétendre ici à un résultat certain.

Date probable de la composition de ce traité de dialectique.

Les gloses du manuscrit de Saint-Germain ont été très-probablement composées pendant le cours de l'enseignement d'Abélard, qu'elles reproduisent; mais ce ne sont point ici des gloses, ce n'est pas même un commentaire, à proprement parler; c'est un ouvrage original où Abélard a librement employé et mis à profit tous les auteurs qui faisaient autorité sur la matière. Ce ne sont plus des cahiers de professeur, rédigés avec négligence, c'est un livre travaillé avec soin. Il est adressé à un frère de l'auteur. On sait par Abélard lui-même [2] qu'il avait plusieurs

[1] De la prés. édit., pag. 173-503.

[2] Abæl. opp. *Histor. Calam.*, pag. 4. Abélard était certainement l'aîné de ses freres. Cela résulte de la phrase : *Sic itaque primogenitum suum quanto cariorem habebat* (pater), *tanto diligentius erudiri curavit.* La phrase qui suit, bien entendue, loin de contredire la première, la confirme : *Tanto earum* (litterarum) *amore illectus sum, ut militaris gloriæ*

frères auxquels il avait cédé son droit d'aînesse. On sait encore, par le registre du Paraclet cité par Duchesne[1], qu'un de ses frères se nommait Raoul, *Radulphus*. Celui auquel ce livre est adressé y est appelé Dagobert, *Dagobertus*. Abélard en parle avec tendresse; il a composé ce livre à sa prière, pour l'instruction de ses neveux : (Fol. 132 v°[2]) « Cum voluminis « quantitatem mentis imaginatione collustro, et simul quæ « facta sunt respicio et quæ facienda sunt penso, pœnitet, fra- « ter Dagoberte, petitionibus tuis assensum præstitisse, ac « tantum agendi negotium præsumpsisse. Sed cum lasso mihi « jam et scribendo fatigato tuæ memoria caritatis ac nepotum « disciplinæ desiderium occurrit, vestri statim contemplatione « mihi blandiente, languor omnis mentis discedit; et animatur « virtus ex amore, quæ pigra fuerat ex labore, ac quasi jam re- « jectum onus in humeros rursus caritas tollit, et corroboratur « ex desiderio quæ languebat ex fastidio. » Cependant, quoique Abélard ait particulièrement destiné cet ouvrage à sa famille, il avait aussi en vue le public et l'utilité commune : (Fol. 191 v°[3]) « Ad tuam, frater, imo ad communem omnium utilitatem. » Partout, dans cet ouvrage, respire une fierté qui va souvent jusqu'à l'orgueil et qui éclate à travers une mélancolie profonde. Souvent Abélard parle de ses ennemis et de ses malheurs en homme découragé et abattu; mais souvent aussi le sentiment de son génie et la grandeur de ses desseins le relèvent, et ce dialecticien du XIIe siècle s'exprime quelquefois comme plus tard auraient pu le faire Roger Bacon ou Galilée. Je citerai pour exemple le début des premières Analytiques : (Fol. 132 v°[4]) « Nec propter æmulorum detractationes obliquasque invi-

pompam cum hæreditate et prærogativa primogenitorum meorum fratribus derelinquens, etc. Lisez *meis* au lieu de *meorum*.

[1] Abæl. opp. Notæ, pag. 1142. — [2] De la prés. éd., pag. 229. — [3] *Ibid.*, pag. 450. — [4] *Ibid.*, pag. 227.

« dorum corrosiones, nostro decrevimus proposito cedendum,
« nec a communi doctrinæ usu desistendum. Etsi enim invidia
« nostræ tempore vitæ scriptis nostris doctrinæ viam obstruat,
« studiique exercitium apud nos non permittat, tum saltem eis
« habenas remitti non despero, cum invidiam cum vita nostra
« supremus dies terminaverit, et in his quisque quod doctrinæ
« necessarium sit inveniet.... Post omnes tamen ad perfectio-
« nem doctrinæ locum studio nostro reservatum non ignoro....
« Confido autem in ea quæ mihi largius est ingenii abundantia,
« ipso cooperante scientiarum dispensatore, non pauciora vel
« minora me præstiturum eloquentiæ Peripateticæ munimenta
« quam illi præstiterunt quos latinorum celebrat studiosa doc-
« trina. » Ce langage, à la fois superbe et inquiet, trahit un homme plein du sentiment de ses forces et de la beauté de son entreprise, mais qui a déjà éprouvé ce qu'il en coûte d'oser appliquer la dialectique à la théologie, et cet écrit suppose incontestablement pour nous la première condamnation d'Abélard au concile de Soissons en 1121; car auparavant il n'aurait pu dire, comme il le fait ici, qu'on lui a interdit d'enseigner et d'écrire.

Il y a même un autre passage qui pourrait faire placer cet écrit après le concile de Sens. On sait qu'à ce dernier concile une des principales accusations intentées contre Abélard fut de trop imiter Platon et de défigurer l'idée du Saint-Esprit en le considérant comme l'âme du monde. En effet, cette analogie est tout au long développée par Abélard dans l'Introduction et dans la Théologie. *Introd.* lib. I, pag. 1015. « Bene autem Spi-
« ritum Sanctum animam mundi quasi vitam universitatis po-
« suit.... Quod dicit vero Deum excogitasse tertium animæ ge-
« nus, quod animam mundi dicimus, tale est ac si tertiam a
« Deo et νοῷ personam adstruat esse Spiritum Sanctum in illa

« spirituali divina substantia. » *Theol. christ.*, lib. I, p. 1186 : « Nunc autem illa Platonis verba de anima mundi diligenter discutiamus, ut in eis Spiritum Sanctum integerrime designatum esse agnoscamus. » Sur quoi saint Bernard s'était écrié : « Dum multum sudat quomodo Platonem faciat christianum, se probat ethnicum » (*Epist. ad. pap. Innoc.*). Ici, au contraire, Abélard combat cette même doctrine qu'il a professée dans l'Introduction et la Théologie. Ce morceau est trop important pour ne pas être rapporté tout entier (fol. 195, v° [1]). « Sunt autem nonnulli « catholicorum qui, allegoriæ nimis adhærentes, Sanctæ « Trinitatis fidem in hac consideratione conantur ascribere, « cum videlicet ex summo Deo quem *Tagaton* appellant, *Noi* « naturam intellexerunt quasi filium ex patre genitum; ex *Noi* « vero animam mundi esse quasi ex filio Spiritum Sanctum « procedere. Qui quidem spiritus cum totus ubique diffusus « omnia contineat, quorumdam tamen fidelium cordibus per « inhabitantem gratiam sua largitur charismata quæ vivificare « dicitur suscitando in eis virtutes, in quibusdam vero dona « ipsius vacare videntur quæ sua digna habitatione non invenit, cum tamen et ipsis præsentia ejus non desit, sed virtutum exercitium. Sed hæc quidem fides Platonica ex eo « erronea esse convincitur quod illam quam mundi animam « vocat, non coæternam Deo sed a Deo, more creaturarum, « originem habere concedit. Spiritus enim Sanctus ita in perfectione divinæ Trinitatis consistit, ut tam patri quam filio « consubstantialis et coæqualis et coæternus esse a nullo fidelium dubitetur; unde nullo modo tenori catholicæ fidei « adscribendum est quod de anima mundi Platoni visum est « constare. » Cet avis s'adresse à quelqu'un des philosophes

[1] De la prés. édit., page 475.

platoniciens du XIIe siècle, et vraisemblablement à Bernard de Chartres[1]; mais il peut aussi fort bien s'appliquer à Abélard. C'est un désaveu indirect très-positif, et saint Bernard lui-même aurait dû s'en tenir pour satisfait. Il semblerait donc impossible de ne pas admettre que ce morceau, de la plus rigoureuse orthodoxie, a dû suivre et non pas précéder le concile de Sens. En ce cas il faudrait supposer que l'ouvrage que nous examinons a été composé après 1140, dans les dernières années de la vie d'Abélard, lorsqu'après sa dernière condamnation il était retiré à Cluny, auprès de Pierre le Vénérable. Dans cet asile, il écrivait et travaillait encore, comme nous l'apprend la lettre de Pierre le Vénérable à Héloïse[2]. « Nec mo- « mentum aliquod præterea sinebat quin semper aut oraret aut « legeret aut scriberet aut dictaret..... antiqua sua revocans « studia, libris semper incumbebat. » A l'appui de cette hypothèse, on pourrait dire encore qu'excepté quelques échappées d'amertume et de fierté douloureuse, il règne en général dans cet écrit un ton assez calme sur les hommes et sur les choses. Dans l'*Historia calamitatum* écrite à Saint-Gildas entre ses deux condamnations, Abélard s'exprime sur son maître Guillaume de Champeaux avec irritation et dédain. Ici il le critique quelquefois, plus souvent il le défend, toujours il le traite avec une considération marquée. A l'égard de Roscelin, la violence de la lettre à l'évêque de Paris qui se trouve dans la collection de d'Amboise[3] contraste singulièrement avec le langage exempt de passion du manuscrit de Saint-Victor. La doctrine de Roscelin y est censurée sévèrement, mais sans aucun fiel. Il semble même que toutes ces querelles dialectiques sont déjà bien loin d'Abélard, car il en

[1] Voyez l'Histoire littéraire de la France, tome XII, page 271.

[2] Abæl. opp. epist. 23, p. 341. — [3] *Ibid.*, p. 334.

parle comme de souvenirs d'un autre âge..... *memini..... dicere solebam.....* Ces formules reviennent sans cesse. A ce propos, il faut remarquer que le fragment de Saint-Germain est d'un ton bien différent. C'est une polémique serrée, vigoureuse, incisive : on y sent une âme encore tout engagée dans les luttes de l'école. Il serait donc possible que ce fragment appartînt à une époque de la vie d'Abélard plus voisine de sa jeunesse, tandis que le tranquille, l'orthodoxe, le mélancolique ouvrage que nous a conservé notre manuscrit, semble avoir été composé dans la dernière partie de la vie d'Abélard, après sa seconde condamnation, dans la paisible et laborieuse solitude où cet ardent génie est allé s'éteindre.

Mais une grave difficulté s'oppose à cette conclusion. Si le traité que renferme le manuscrit de Saint-Victor est en effet postérieur à la seconde condamnation d'Abélard, il s'ensuit qu'il n'a pu être cité dans la *Theologia christiana*, et que par conséquent il n'est pas la célèbre dialectique à laquelle la *Theologia christiana* fait allusion. Ou si l'on persiste à reconnaître la dialectique dans le manuscrit de Saint-Victor, il faut alors renoncer à soutenir que notre traité ait été composé dans les dernières années de la vie d'Abélard. Quelle que soit donc la véritable date de la composition de cet écrit, nous allons le considérer et l'étudier en lui-même, et le réunissant au fragment de Saint-Germain *sur les genres et les espèces,* ainsi qu'aux diverses gloses du même manuscrit, rechercher ce que ces anciens monuments, publiés pour la première fois et rassemblés dans ce volume, peuvent nous fournir de lumières nouvelles sur Abélard, sur sa philosophie et sur celle de son siècle.

Des ouvrages d'Abélard, jusqu'alors inconnus, qu'indiquent nos manuscrits.

I. Une des premières questions que la curiosité adresse à tout ouvrage d'un auteur célèbre, qui voit le jour pour la pre-

mière fois, est celle-ci : Ce monument jusqu'alors inconnu ne nous en révélerait-il pas d'autres encore du même auteur? Puisque Abélard avait fait tant d'ouvrages de philosophie, la découverte de l'un d'eux pourrait conduire à celle de quelques autres; ainsi c'est l'*Introductio ad theologiam* et la *Theologia christiana* qui nous ont appris qu'Abélard avait composé un traité de dialectique, traité que nous croyons avoir retrouvé dans celui que nous publions. Celui-ci, à son tour, ne pourrait-il nous mettre sur la trace de quelque autre écrit, aujourd'hui perdu ou peut-être encore enseveli dans la poussière d'une bibliothèque, comme le nôtre l'était il y a si peu de temps? A cet égard, le manuscrit de Saint-Victor nous fournit plus d'un document précieux. D'abord, comme nous l'avons déjà dit, il nous apprend, par plus d'un passage, que la Dialectique commençait par un livre qui, dans l'économie générale de ce grand traité, occupait la place de l'Introduction de Porphyre dans l'*Organum,* et vraisemblablement roulait sur les mêmes matières. Ce livre, appelé le livre des Parties, *liber Partium,* manque dans notre manuscrit, et probablement il est à jamais perdu pour nous; car le manuscrit de Saint-Victor paraît unique en Europe. C'est dans ce *liber Partium* que devaient se trouver les questions les plus curieuses et les plus importantes de la dialectique, et, à en juger par le reste de l'ouvrage dont il formait le commencement, il devait être aussi étendu et aussi développé que la glose sur l'Introduction de Porphyre est brève et aride. A défaut du livre lui-même, du moins en avons-nous quelques fragments dans les allusions nombreuses qu'Abélard fait à son propre ouvrage. Ces allusions recueillies feraient suffisamment connaître ce premier livre de la Dialectique[1]; mais ce n'est pas là le seul document que con-

[1] Elles sont dans la prés. édit. aux pages 204, 205, 227, 337, 400, 447, etc.

tienne le manuscrit de Saint-Victor. Il nous révèle encore l'existence d'un autre ouvrage d'Abélard que rien jusqu'ici ne pouvait nous faire soupçonner. Il paraît qu'outre ses gloses sur Porphyre, sur Aristote et sur Boëce, et notre grand traité de dialectique, Abélard avait aussi composé un autre traité de dialectique beaucoup plus élémentaire que le nôtre, à l'usage des commençants. Voici, en effet, ce que nous trouvons fol. 137 r°[1] : « Quæ autem invicem contrariæ propositiones vel « contradictoriæ, quæ etiam subalternæ vel subcontrariæ « dicantur aut quas ad invicem inferentias vel differentias qua-« lesque conversiones habeant, in his introductionibus dili-« genter patefecimus quas ad tenerorum dialecticorum eru-« ditionem conscripsimus. » Et ailleurs, fol. 147 r°[2] : « Quam « etiam diffinitionem (syllogismi) Boethius in secundo Catego-« ricorum suorum commemorat ac diligenter singulas expe-« diendo differentias pertractat, sicut in illa altercatione de « loco et argumentatione monstravimus quam ad simplicem « dialecticorum institutionem conscripsimus. » Ailleurs encore, fol. 151 v°[3] : « Non est autem prætermittenda ad cognitionem « loci differentiæ doctrina introductionum nostrarum quas ad « primam tenerorum institutionem conscripsimus, in qui-« bus. . . . » Il semble bien que cette introduction élémentaire à la dialectique portait le nom d'Introduction, *Introductiones;* car ce nom, que nous avons déjà rencontré deux fois, revient constamment. (Fol. 167, v°[4].) « Non est autem prætereundum illas « determinationes cassas et inutiles esse quæ a quibusdam minus « eruditis maximis propositionibus apponuntur superflue, quasi « integris vestimentis panniculi quidam assuantur; quas quidem « in his introductionibus quas ad parvulorum institutionem

[1] De la prés. édit., page 254. — [2] *Ibid.*, page 332. — [3] *Ibid.*, pages 305, 306. — [4] *Ibid.*, page 366.

« conscripsimus nos posuisse meminimus. » Il résulte de cette dernière citation, que ces *Introductiones* avaient été composées par Abélard à une époque déjà éloignée de lui et probablement dans sa jeunesse : on pourrait même supposer que leur vrai titre n'était pas seulement *Introductiones*, mais *Introductiones parvulorum;* car on trouve cette formule, fol. 163 v°[1] : « Sicut in in- « troductionibus parvulorum ostendimus; » et encore, fol. 185 v°[2] : « Unde me in introductionibus parvulorum confirmasse me- « mini talium consequentiarum conversiones. » Toutes ces citations ne peuvent donc laisser aucun doute sur l'existence d'un ouvrage élémentaire de dialectique composé par Abélard dans sa jeunesse, et qui avait pour titre : *Introductiones parvulorum.*

Faut-il voir encore l'indication d'un ouvrage nouveau dans cette phrase où, à propos d'un sophisme de dialectique, Abélard dit, fol. 180 r°[3] : « Hujus autem supra positæ argumen- « tationis sophisticæ solutionem primus fantasiarum nostrarum « liber plene continet. » Le manuscrit donne bien *fantasiarum;* mais ce mot nous est fort suspect. Abélard a-t-il pu faire et publier un ouvrage sous ce titre : *Mes Rêveries, Mes Caprices?* Mais nous ne sommes pas encore au temps où les écrivains traitent assez familièrement le public pour lui adresser leurs fantaisies. Ou bien *fantasiæ* désignerait-il d'avance les *quodlibeta* du XIVe et du XVe siècle? On lit encore, fol. 147 r°[4], à l'occasion des diverses propositions du syllogisme et de leurs rapports : « Sed de his quidem quæ utroque termino participant in secundo « Poicherii nostri satis dictum esse arbitror. » Le manuscrit donne bien *poicherii* comme il donnait *fantasiarum.* Mais *Poicherii* n'a pas de sens; c'est évidemment une leçon corrompue. Ces deux mots cachent-ils des opuscules inconnus d'Abélard, ou faut-il y voir seulement des citations altérées d'ouvrages

[1] De la prés. éd., page 381. — [2] *Ibid.*, page 440. — [3] *Ibid.*, page 424. — [4] *Ibid.*, page 308.

déjà connus? En tous cas, il s'agit toujours du même sujet; de sorte que nous serions tenté de retrouver encore ici les *Introductiones*, et, par exemple, au lieu de *poicherii*, de lire *enchiridii*, ou tout autre mot qui désignerait le manuel déjà mentionné. Sans doute il ne faut pas tourmenter les textes pour les ramener à une hypothèse; mais il ne faut pas non plus être esclave des fautes d'un copiste, et, sur de trompeuses apparences, multiplier sans nécessité les écrits d'un auteur. Nous nous garderons donc de conclure des deux phrases que nous venons de citer qu'Abélard, outre les *Introductiones parvulorum*, avait composé deux autres écrits de dialectique, l'un nommé *Poicherium*, l'autre *Fantasiæ;* nous nous contenterons de tirer avec certitude des nombreuses citations que nous avons mises sous les yeux du lecteur, l'existence incontestable de ces *Introductiones parvulorum,* Introduction à la dialectique à l'usage des commençants; puis ramenant l'inconnu au connu, l'absurde au raisonnable, nous pourrions proposer de réduire les deux autres écrits que désignent les deux phrases en question, à des altérations diverses du titre du même ouvrage authentique, tant de fois cité par notre manuscrit.

Ainsi l'existence d'un traité élémentaire de dialectique, que n'indiquait aucun catalogue, que rien ne permettait de soupçonner, pas même la plus légère allusion ou d'Abélard ou de quelqu'un de ses contemporains, tel est le premier renseignement que fournit cette nouvelle publication à l'histoire de la philosophie du XIIe siècle. Ce renseignement n'est point à dédaigner; en voici un autre plus important.

Que Roscelin a été le maître d'Abélard.

II. C'est un problème longtemps agité et non encore résolu parmi les historiens de la philosophie, si Abélard a eu Roscelin pour maître : Abélard lui-même, dans l'*Historia calamitatum*, raconte en détail ses études sous Guillaume de Champeaux,

leurs querelles et sa victoire; et nos manuscrits disent sans cesse: *magister noster V.* et *W.* Mais Roscelin a-t-il été aussi le maître d'Abélard? Aventinus, *Annal. Boior.*, lib. VI, dit positivement: « Hisce quoque temporibus fuisse reperio Rucelinum, ma-« gistrum Petri Abælardi. » Aventinus a évidemment emprunté cette opinion à Othon de Freisingen, contemporain d'Abélard, *De Gestis Friderici*, lib. I, cap. XLII: « Habuit tamen primum « præceptorem Rocelinum quemdam, qui primus nostris tem-« poribus in logica sententiam vocum instituit. » L'autorité de ce dernier témoignage est telle, qu'elle semble devoir emporter tout le reste; cependant on y a résisté, et par des raisons qui ont leur poids. La première est que, dans cette hypothèse, il est impossible de comprendre comment Abélard, qui, dans l'*Historia calamitatum*, nous raconte toute sa vie et nous entretient de ses rapports avec Guillaume de Champeaux, aurait oublié un maître aussi célèbre que Roscelin; la seconde est que, s'il avait eu Roscelin pour maître, il l'aurait un peu plus ménagé dans sa lettre à l'évêque de Paris. Mais la raison la plus solide est l'extrême difficulté de trouver l'époque de la vie d'Abélard où il aurait pu étudier sous Roscelin. Abélard est mort en 1142, à l'âge de soixante-trois ans, quelque temps après sa condamnation au concile de Sens, en 1140. D'un autre côté, il semble bien que Roscelin n'a pu enseigner, soit à Compiègne, soit à Paris, soit ailleurs, qu'avant sa condamnation au concile de Soissons, en 1092; car, depuis, il vécut dans l'exil en Angleterre; et quand, exilé aussi d'Angleterre, il revint en France, il dut y être trop en disgrâce pour qu'il lui fût permis d'enseigner. Or, en 1092, Abélard n'avait pas plus de treize ans. Ces raisons sont si fortes qu'elles ont entraîné presque tout le monde, et les auteurs de l'*Histoire littéraire*[1], et Mei-

[1] Tome IX, art. *Roscelin.*

ners[1], et en dernier lieu Tennemann[2]. Cependant voici un passage qui met au néant toutes ces raisons. Fol. 194 v°[3], Abélard dit lui-même : « Fuit autem, memini, magistri nostri Ros. (évidemment Roscelini) tam insana sententia, ut nullam rem partibus « constare vellet, sed sicut solis vocibus species, ita et partes adscribebat. » Ainsi nous n'avons plus seulement le témoignage d'Othon de Freisingen, nous avons celui d'Abélard, qui n'a pas pu se tromper sur un pareil point. Si donc il est certain que Roscelin a été le maître d'Abélard, il faut bien que la chose ait été possible. Aventinus dit que Roscelin était de Bretagne comme Abélard; Othon, qu'il fut le premier maître d'Abélard; et celui-ci nous apprend lui-même que de très-bonne heure il eut la passion des lettres et de la dialectique. Il n'est donc pas impossible que, vers l'âge de treize ans, ou même un peu plus tard, car on place aussi le premier concile de Soissons vers 1093, Abélard ait eu pour premier maître en Bretagne dans sa première jeunesse son compatriote Roscelin. Mais il est plus vraisemblable qu'à son retour en France, Roscelin, sans enseigner en public, aura fait quelques leçons dans l'ombre, et qu'Abélard, avant de se fixer à Paris, l'aura entendu ou en Bretagne ou à Compiègne, dans les dernières années du XIe siècle ou dans les premières du XIIe, c'est-à-dire vers l'âge de vingt ans. Ce premier enseignement lui aurait inculqué de bonne heure le nominalisme, dont il ne rejeta que les extravagances, et expliquerait comment, en arrivant dans l'école de Guillaume de Champeaux, il s'y trouva tout formé en quelque sorte pour résister au réalisme. Si Abélard ne parle pas de Roscelin dans l'*Historia calamitatum,* c'est qu'alors sous le poids d'une condamnation, et ayant eu gravement à se plaindre

[1] *Comm. Gott.,* tome XI. *De Nominalium ac Realium initiis, etc.*, pag. 29.

[2] Tome VIII, 1re p., page 170. — [3] De la prés. éd., page 471.

de Roscelin, il ne pouvait lui convenir sous aucun rapport de rappeler ce qu'il lui devait; et il était encore bien moins tenté de le faire dans sa lettre à l'évêque de Paris, où, attaqué par Roscelin, il se défend avec l'amertume et l'emportement de sa situation et de son caractère. D'ailleurs, tout cède à l'autorité du témoignage d'Abélard lui-même : et ce témoignage décisif, qui met fin à toute discussion, nous le devons à notre manuscrit.

Qu'Abélard était très-ignorant en mathématiques.

III. Le savoir d'Abélard, l'étendue et les limites de ce savoir, forment un problème qui a bien plus d'importance encore que le précédent. En effet, il ne s'agit plus seulement d'Abélard, mais de son siècle entier : car il est bien vraisemblable qu'Abélard savait tout ce qu'on savait de son temps; et les bornes de ses connaissances peuvent être considérées comme celles des connaissances mêmes du XIIe siècle. Si l'on en croit dom Gervaise, Abélard n'aurait rien ignoré[1]. L'auteur de l'article *Abélard,* dans l'*Histoire littéraire de la France,* dom Clément, a fort réduit le catalogue des connaissances d'Abélard, mais sans apporter plus de preuves de ses jugements, sévères quelquefois jusqu'à l'injustice, que dom Gervaise n'en donnait de ses éloges exagérés. Parmi les connaissances que celui-ci attribue à notre auteur, sont les mathématiques et l'astronomie. L'*Histoire littéraire* remarque que « la géométrie, l'arithmétique et l'astronomie étaient des sciences aussi communes que peu approfondies au XIIe siècle; qu'on se contentait alors d'en apprendre « les éléments, et qu'il ne paraît pas qu'Abélard ait porté ses « recherches plus loin[2]. » Ces assertions avaient au moins besoin de preuves. Le manuscrit de Saint-Victor nous les fournit. Abélard, qui nulle part n'exagère la modestie, y avoue lui-même son entière ignorance en mathématiques.

[1] *Vie d'Abél.*, tome II, page 267. — [2] *Histoire littéraire*, tome XII, page 148.

Déjà on avait très-bien senti, d'après Boëce, la difficulté de tirer le solide du point qui considéré rigoureusement est ou semble une abstraction. Dans cet embarras, Abélard déclare adopter l'opinion de son maître Guillaume de Champeaux, qui dérivait la ligne du point, et en général le composé du simple, fol. 117 v°, au chapitre: *De puncto et quæ ex eo nascuntur quantitatibus, linea, superficie, corpore; insuper de loco*[1]. « Afferunt quoque adversus hanc constitutionem li-« neæ quæ de punctis est, quod in arithmetica Boethius ponit, « cum scilicet ait : Si punctum puncto supraponis, nihil effi-« cies, tanquam si nihilum nihilo jungas. Cujus quidem solu-« tionis etsi multas ab arithmeticis solutiones audierim, nullam « tamen a me præferendam judico, quia ejus artis ignarum om-« nino me cognosco. Talem autem, memini, rationem magistri « nostri sententia prætendebat, » etc.... Il est donc certain qu'Abélard était dépourvu de toute connaissance mathématique. La citation qu'il fait de Boëce prouve qu'il connaissait son traité d'arithmétique ; il est probable qu'il connaissait aussi le peu de pages insignifiantes que Boëce a laissées sur la géométrie, mais il ne connaissait rien au delà; et nul en France, ni même en Europe, n'en savait davantage au XIIe siècle, excepté peut-être ceux qui, comme Adélard, de Bath, et avant lui Constantin et Gerbert, avaient voyagé en Espagne ou en Orient, et puisé à des sources arabes un savoir plus étendu.

Qu'il ne savait pas le grec.

Maintenant Abélard savait-il le grec? Jusqu'ici la critique n'avait guère le droit d'aller au delà du doute. Il était même naturel de supposer qu'Abélard savait le grec, puisqu'il en cite très-souvent des mots il est vrai isolés, et que ces mots sont écrits en grec dans l'édition de d'Amboise. Ensuite, dans la lettre qu'il écrit aux religieuses du Paraclet, *de Studio litterarum*[2], il leur re-

[1] De la prés. éd., page 180. — [2] Abæl. opp., pag. 251.

commande d'étudier non-seulement le latin, mais le grec et l'hébreu. Il insiste sur l'utilité et la nécessité de savoir ces deux langues, pour lire dans l'original le Nouveau Testament; il propose aux religieuses du Paraclet l'exemple de leur abbesse Héloïse, qui sait à la fois, dit-il, le latin, l'hébreu et le grec : « Magisterium habetis in matre.... quæ non solum latinæ, « verum etiam tam hebraicæ quam græcæ non expers litteraturæ, sola hoc tempore illam trium linguarum adepta peri-« tiam videtur. » Il n'est guère vraisemblable que le maître n'en sût pas autant que l'écolière. Enfin, on se rappelle la lettre d'Abélard à saint Bernard, sur le *panem supersubstantialem*[1], qu'Abélard avait persuadé aux religieuses du Paraclet de substituer, dans l'oraison dominicale, à *panem quotidianum,* sur divers motifs, et d'après l'autorité de l'église grecque, qui dit : τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον. On peut très-bien préférer la leçon grecque à la leçon latine, dans ce cas comme en d'autres. Pour réfuter les hérétiques dans la question de la Trinité, n'a-t-on pas eu recours à un mot grec qui rend parfaitement les rapports des trois personnes entre elles, à savoir le mot ὁμοούσιον ? Toute cette érudition semble attester une connaissance même assez grande de la langue grecque ; et cependant il n'en est rien. Le manuscrit de Saint-Victor contient plusieurs passages qui démontrent qu'Abélard ne savait pas le grec. Nous allons rapporter ici intégralement ces divers passages.

Premier passage, fol. 121 v°[2] : « De his quidem prædicamentis « (*quando, ubi, situ, habere*) difficile est pertractare quorum doc-« trinam ex auctoritate non habemus, sed numerum tantum. « Ipse enim Aristoteles, in tota prædicamentorum serie, sui « studii operam non nisi quatuor prædicamentis adhibuit, « substantiæ scilicet, quantitati, ad aliquid, qualitati ; de fa-

[1] Abæl. opp., pag. 244. — [2] De la prés. éd., page 200.

« cere autem vel pati nihil aliud docuit, nisi quod contrarie-
« tatem ac comparationem susciperent. De quibus quidem,
« Boethio teste, ipse in aliis operibus suis plene perfecteque
« tractaverat. De reliquis autem quatuor, quando scilicet,
« ubi, situ, habere, eo quod manifesta sunt, nihil præter
« exempla posuit. Manifesta autem hæc quatuor vel inde dixit
« quod ex aliis innascantur, vel ex eo quod in aliis operibus
« suis de his satis tractatum sit. De ubi quidem ac quando, ipso
« quoque attestante Boethio, in Physicis, de omnibusque altius
« subtiliusque in his libris quos Metaphysica vocat, exequitur.
« Quæ quidem opera ipsius nullus adhuc translator latinæ
« linguæ aptavit; ideoque minus natura horum nobis est
« cognita. »

Deuxième passage. Au chapitre sur le relatif, *de Relativis*, fol. 123 v°[1], après avoir examiné la définition de Platon et celle d'Aristote, et avoir pris parti pour cette dernière, il dit : « Hæc quidem de relativis Aristotelem plurimum se-
« quentes diximus, eo scilicet quod ex ejus operibus latina
« eloquentia maxime sit armata, ejusque scripta antecessores
« nostri de græca in hanc linguam transtulerint. Qui fortasse
« si etiam scripta magistri ejus Platonis in hac arte novisse-
« mus, utique et ea reciperemus, nec forsitan calumnia dis-
« cipuli de diffinitione magistri recta videretur. Novimus
« etiam ipsum Aristotelem et in aliis locis adversus eumdem
« magistrum suum et primum totius philosophiæ ducem, ex
« fomite fortassis invidiæ aut ex avaritia nominis, ex manifes-
« tatione scientiæ insurrexisse, quibusdam et sophisticis argu-
« mentationibus adversus ejus sententias inhiantem dimicasse,
« ut in eo quod de motu animæ Macrobius meminit........
« Sed quoniam Platonis scripta in hac arte nondum cognovit

[1] De la prés. édit., pages 205, 206.

« latinitas nostra, eum defendere in his quæ ignoramus non « præsumamus. »

Troisième passage, fol. 132 v° [1] : « Sunt autem tres quo- « rum septem codicibus omnis in hac arte eloquentia latina « armatur. Aristotelis enim duos tantum, Prædicamentorum « scilicet et Peri ermenias libros, usus adhuc latinorum cog- « novit; Porphyrii vero unum, qui videlicet de quinque « vocibus conscriptus, genere scilicet, specie, differentia, pro- « prio et accidente, introductionem ad ipsa præparat Prædi- « camenta. Boethii autem quatuor in consuetudinem duximus « libros, videlicet Divisionum et Topicorum cum syllogismis « tam categoricis quam hypotheticis. Quorum omnium sum- « mam nostræ dialecticæ textus plenissime concludet, et in « lucem usumque legentium ponet...... »

Quatrième passage, fol. 168, v° [2] : « De contrarietate autem « in vi prædicamentorum nihil omnino in textu Prædica- « mentorum quem habemus determinavit, horum scilicet : « quando, ubi, situs, habere. Nec nos quidem quod aucto- « ritas indeterminatum reliquit determinare præsumemus, « ne forte aliis ejus operibus quæ latina non novit eloquentia « contrarii reperiamur. »

De ces quatre passages jusqu'ici entièrement inconnus, et qui s'éclairent et se développent l'un l'autre, nous allons tirer une suite de conséquences certaines, qui mettront dans une lumière manifeste le véritable état de l'érudition philosophique d'Abélard et de son siècle.

La première de ces conséquences résout la question si Abélard savait le grec. Il ne le savait pas; il en convient lui-même quatre fois dans le manuscrit de Saint-Victor, puisqu'il y convient quatre fois qu'il est condamné à ignorer tout ce qui n'est

[1] De la prés. édit., pages 228, 229. — [2] *Ibid.*, page 399.

pas écrit en latin. Cette preuve de fait est au-dessus de toutes les apparences contraires, et une fois admise elle les explique facilement. D'abord, il a plu à d'Amboise d'écrire en grec les mots grecs que cite de loin en loin Abélard; mais il est probable que, dans les manuscrits de d'Amboise, ils étaient écrits en latin : car ceux qui se rencontrent dans la *Theologia christiana* sont écrits en latin, et l'habile éditeur s'est bien gardé de leur restituer leur vraie forme, il l'a réservée pour les notes. Il en est de même de nos manuscrits et de notre édition. D'ailleurs, quand Abélard aurait écrit lui-même dans leur forme véritable quelques mots grecs, cela ne prouverait nullement qu'il sût le grec; car presque tous ces mots sont déjà dans plusieurs Pères latins, par exemple, dans saint Jérôme; et nous ne voulons pas dire qu'Abélard ignorait le grec au point de ne pouvoir se rendre compte de quelques mots isolés dont il avait sous les yeux la traduction. Il est possible qu'il eût quelque teinture des éléments de la grammaire grecque; mais il ne savait pas véritablement le grec, et il ne pouvait mettre à profit les Pères et les auteurs grecs en très-petit nombre qu'on possédait à cette époque. Et même, quoi qu'il en dise, ou plutôt, sans excéder ses propres paroles, nous soupçonnons fort que l'habileté d'Héloïse en ce genre, se bornait à ne pas être étrangère à la langue grecque, *græcæ...., non expers litteraturæ,* et à en connaître les éléments comme Abélard pouvait les connaître lui-même : car elle, qui sans aucune pédanterie se complaît à citer tant d'auteurs latins, comment aurait-elle manqué à citer aussi quelques passages d'auteurs grecs alors non traduits, si l'un et l'autre eussent pu lire ces auteurs?

Si donc Abélard ne savait pas le grec, il est clair, et il le dit lui-même, qu'il ne pouvait connaître de l'antiquité philo-

sophique que ce qui en avait été traduit en latin ; et ici on se demande quels étaient les auteurs grecs, j'entends les philosophes, dont il existait des traductions latines au XIIe siècle ? Par exemple, existait-il à cette époque une traduction latine de Platon ou du moins de quelques-uns de ses dialogues ?

Qu'Abélard ne connaissait, tout au plus, de Platon que le Timée dans la version de Chalcidius.

Il semble, au premier coup d'œil, qu'Abélard était très-familier avec Platon. Il y a dans l'*Introductio ad theologiam* et dans la *Theologia christiana* des allusions au Timée assez fréquentes pour faire penser qu'Abélard possédait une traduction latine de ce dialogue; et en effet, le Timée de Chalcidius était connu et répandu dans tout le moyen âge. Rien ne s'oppose donc à ce qu'Abélard connût le Timée de Chalcidius. Et pourtant il est à remarquer que nulle part Abélard ne nomme une seule fois Chalcidius, et qu'il n'en emploie jamais la traduction. Toutes ses citations sont empruntées à Macrobe qu'il nomme expressément. Peut-on supposer que, s'il avait eu entre les mains le Timée de Chalcidius, il ne l'aurait pas cité de préférence à Macrobe ? D'ailleurs, dans un des passages que nous avons tirés du manuscrit de Saint-Victor, Abélard dit lui-même qu'il ne connaît pas les ouvrages de Platon, parce que ces ouvrages n'ont pas été traduits en latin; il le dit avec un regret qui témoigne assez que, si un seul des ouvrages de Platon avait été traduit en latin et lui eût été connu, il n'eût pas manqué d'en faire la remarque; mais il n'en excepte aucun. « Si etiam scripta magistri ejus Platonis in hac arte novisse-« mus.....; sed quoniam Platonis scripta in hac arte non-« dum cognovit latinitas nostra, eum defendere in his quæ « ignoramus non præsumamus..... » Et il ne faut pas être dupe de la restriction apparente cachée dans les mots *in hac arte ;* car cette restriction, prise à la lettre, n'irait pas à moins

qu'à attribuer à Abélard la connaissance de tous les ouvrages de Platon qui ne sont pas consacrés à la dialectique. Il ne peut être question pour ces ouvrages, à savoir le Timée et peut-être aussi le Phédon et la République, que d'une certaine connaissance très-générale, d'après des témoignages étrangers, ceux de Cicéron, de saint Augustin, et surtout de Macrobe; tandis que, pour la théorie dialectique de Platon, ces auteurs n'en disant absolument rien, tous les témoignages latins manquent; par conséquent, Abélard en est réduit à ce qu'en dit Aristote, et n'en peut porter aucun jugement assuré. Tel est, selon nous, le seul sens raisonnable de la phrase de notre manuscrit.

Qu'Abélard ne connaissait d'Aristote que l'*Organum*, et de l'*Organum* que les parties traduites par Boëce.

Du moins cette phrase même semble-t-elle indiquer qu'à défaut des ouvrages de Platon, ceux d'Aristote étaient alors traduits en latin, et qu'ils étaient connus d'Abélard. Mais M. Jourdain a soutenu et démontré[1] que la plupart des grands ouvrages d'Aristote étaient inconnus en Europe et en France avant le XIIIe siècle; qu'on ne possède aucun manuscrit d'une traduction latine de la Physique et de la Métaphysique antérieure à cette époque; et que jusque-là nul philosophe scolastique ne parle de ces deux ouvrages comme les ayant véritablement lus. Le premier passage d'Abélard, que nous avons emprunté au manuscrit de Saint-Victor, est péremptoire : « Quæ quidem opera (la Physique « et la Métaphysique) ipsius nullus adhuc translator latinæ « linguæ aptavit, ideoque minus natura horum nobis est co- « gnita. » Toutes les recherches de M. Jourdain aboutissent à cette phrase, qui les confirme et les résume.

Il est donc établi qu'Abélard et ses contemporains n'a-

[1] Recherches critiques sur l'âge et sur l'origine des traductions latines d'Aristote, 1819.

vaient point de version latine de Platon, et que d'Aristote ils ne possédaient que la logique, ce qu'on appelle l'*Organum,* à savoir : les Catégories avec l'Introduction de Porphyre, l'Interprétation, les Analytiques, les Topiques et le Traité des arguments sophistiques, dans la traduction et avec les commentaires de Boëce. C'est à quoi les critiques les plus sévères ont réduit l'érudition philosophique avant le XIIIe siècle. C'est là l'opinion aujourd'hui régnante. Cette opinion nous paraît trop indulgente encore. Selon nous, il faut réduire encore la part déjà si faible du XIIe siècle ; selon nous, le XIIe siècle ne connaissait pas même tout l'*Organum,* mais seulement ses trois premières parties : l'Introduction de Porphyre, les Catégories et l'Interprétation. Les trois dernières, à savoir : les Topiques, les Analytiques et les Arguments sophistiques, n'étaient connues que par les commentaires de Boëce. Nous pensons qu'à ne pas sortir des textes, on ne peut aller au delà, et que plusieurs passages authentiques du manuscrit de Saint-Victor placent cette opinion, au moins en ce qui regarde Abélard, au-dessus de toute contestation.

M. Jourdain (*Recherches,* etc., page 32) fait observer que les œuvres d'Abélard offrent des citations de l'Introduction de Porphyre, des Catégories, de l'Interprétation, des Topiques et des Arguments sophistiques, et que plusieurs contemporains d'Abélard citent les Analytiques ; mais la question est de savoir si ces citations sont de première ou de seconde main. Nul doute qu'au XIIe siècle on ne sût parfaitement qu'Aristote avait écrit tous les ouvrages dont se compose l'*Organum,* comme on savait que Platon avait fait le Timée, le Phédon, la République; mais il s'agit de savoir si on possédait ces ouvrages mêmes traduits en latin. Incontestablement Abélard connaissait l'Introduction de Porphyre, les Catégories et l'Interpré-

tation : notre publication le démontre, puisqu'elle contient des gloses détaillées d'Abélard sur ces trois ouvrages. Ces gloses portent sur la traduction latine de Boëce, et elles témoignent d'une connaissance entière des commentaires de Boëce sur ces trois premières parties de l'*Organum*. Il est encore manifeste qu'Abélard connaissait, car il les cite sans cesse, les Topiques et les Analytiques de Boëce, et son Traité de la Division ; mais pour démontrer qu'il connût aussi les Analytiques, les Topiques et les Arguments sophistiques d'Aristote, il faudrait dire quelle traduction il en avait : car Boëce n'a traduit aucun de ces trois ouvrages. Remarquez que dans cette multitude de gloses dialectiques d'Abélard, que contient le manuscrit de Saint-Germain, il n'y en a pas une seule sur aucun de ces trois traités, qui certes en avaient grand besoin, et qu'Abélard aurait étudiés et commentés s'il les avait eus. Le continuateur de la Chronique de Robert Dumont s'exprime ainsi, sous l'année 1228 : « Jacobus « clericus de Venitia transtulit de græco in latinum quosdam « libros Aristotelis et commentatus est, scilicet Topica, Ana- « lyticos priores et posteriores et Elenchos, quamvis antiqua « translatio super eosdem haberetur. » Nous avons cherché cette *antiqua versio* des Analytiques, des Topiques et des Arguments sophistiques, et nous déclarons n'en avoir pas trouvé la moindre trace parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et nous ne connaissons pas plus de version latine de ces trois ouvrages, antérieure au XIIIe siècle, que de la Physique et de la Métaphysique elle-même. Quant au livre des Arguments sophistiques, Abélard ne le cite qu'une fois, et cette unique citation, que rapporte M. Jourdain, prouve seulement qu'Abélard n'ignorait pas qu'Aristote avait composé un traité sous ce titre, et il ne pouvait pas ne pas le savoir par le commentaire de Boëce ; mais elle ne prouve nullement qu'il

connût le traité même d'Aristote. Voici cette citation, Abæl. opp., p. 239-240 : « Unde et a scriptoribus dialecticæ nec « hujus artis tractatus est prætermissus, cum ipse Peripatetico-« rum princeps, Aristoteles, hanc quoque tradiderit, elenchos « scribens sophisticos. » Dans le long traité de dialectique que contient le manuscrit de Saint-Victor, les citations que nous rencontrons des Arguments sophistiques ne sont guère plus significatives. Ainsi, fol. 138 v°[1] : « Sex autem sophismatum « genera Aristotelem in sophisticis elenchis suis posuisse Boe-« thius in secunda editione Peri ermenias commemorat. » Peut-on admettre qu'Abélard eût cité de cette façon les Arguments sophistiques, s'il les eût connus directement et par lui-même ? Nous convenons qu'Abélard cite quelquefois d'une manière un peu plus directe les Analytiques et les Topiques, et nous ne dissimulons pas que Jean de Salisbury donne des Topiques et des Analytiques une analyse[2] qui semble attester une vraie connaissance de ces deux ouvrages : mais Jean de Salisbury est déjà postérieur à Abélard. Pour ce dernier, tous les doutes doivent céder au passage péremptoire que nous avons tiré du manuscrit de Saint-Victor. Abélard dit positivement, qu'il n'y avait, de son temps, que sept ouvrages de dialectique écrits en latin : deux d'Aristote, les Catégories et l'Interprétation ; un de Porphyre, l'Introduction; et quatre de Boëce (outre ses commentaires sur les trois précédents ouvrages), savoir, le Traité des divisions, le Traité des Topiques (c'est-à-dire, *de Differentiis topicis*), et les Analytiques, divisés en deux traités, les Syllogismes catégoriques et les Syllogismes hypothétiques. Abélard déclare qu'il n'a connu et employé que ces sept ouvrages. Le passage est formel : « Aristotelis enim duos tantum, Prædicamento-

[1] De la prés. éd., page 258.

[2] *Metalogicus*, libb. III et IV.

« rum scilicet et Peri ermenias libros usus adhuc latinorum cog-
« novit. » On ne peut pas s'expliquer plus nettement : il n'a connu que deux ouvrages dialectiques d'Aristote, car nul autre n'avait été traduit. Ce passage authentique, écrit au milieu du XIIe siècle, renverse toutes les objections et toutes les apparences contraires ; et nous regardons désormais, sur l'autorité irréfragable d'Abélard lui-même, comme un point démontré et acquis à la critique, qu'Abélard ne connaissait de l'*Organum* que l'Introduction de Porphyre, les Catégories et l'Interprétation dans la traduction de Boëce ; qu'il n'avait aucune traduction ni des Topiques, ni des Analytiques, ni des Arguments sophistiques ; qu'aucune traduction latine de ces trois ouvrages n'existait ou du moins n'était répandue de son temps ; et qu'outre les trois écrits ci-dessus mentionnés de Porphyre et d'Aristote, il n'avait à sa disposition d'autres ouvrages de l'ancienne dialectique que ceux de Boëce.

Si ces conclusions, déduites des passages précédemment cités du manuscrit de Saint-Victor, sont incontestables, on est frappé et comme effrayé de la pénurie des ressources philosophiques de cette époque. Quatre écrits de Boëce, commentateur clair et méthodique, mais sans profondeur; d'Aristote lui-même, l'Interprétation, c'est-à-dire un traité de grammaire, et les Catégories, qui, n'étant plus rattachées à la Métaphysique et à la Physique, n'offrent guère qu'une classification dont on n'aperçoit pas toute la portée ; enfin l'Introduction de Porphyre, évidemment destinée à des commençants, et où l'auteur évite à dessein toutes les grandes questions et s'arrête à la surface des choses : tels sont les seuls matériaux que possédaient Abélard et son siècle. Je dis son siècle; car il n'est pas admissible qu'Abélard, si curieux de philosophie, si passionné pour Platon et pour Aristote, n'ait pas recherché avec

le plus grand soin toutes les traductions qui pouvaient exister de son temps des écrits de ces deux grands hommes. S'il y en avait eu, il les aurait connues; et s'il n'en connaissait pas, c'est évidemment qu'il n'y en avait point. Ses contemporains n'étaient donc pas plus riches que lui, et ses deux maîtres de la fin du XIe siècle et du commencement du XIIe, Roscelin et Guillaume de Champeaux, devaient être tout aussi dépourvus que leur disciple. Il n'y a pas non plus de raison pour que le IXe et le Xe siècle eussent possédé des traductions qui n'existaient plus au XIe. Une traduction de quelque ouvrage d'Aristote eût été conservée avec religion, copiée et répandue avec zèle et avec amour. Nous nous sommes engagé dans la lecture des diverses gloses de Raban-Maur que contient le manuscrit de Saint-Germain [1]. Sur quoi portent ces gloses? Sur l'Introduction de Porphyre, dont la fin manque, sur l'Interprétation, et sur les Topiques de Boëce. La traduction de Porphyre et d'Aristote sur laquelle sont établies ces gloses, est celle de Boëce. Il n'y a de gloses ni des Topiques d'Aristote ni des Analytiques ni des Arguments sophistiques. Dans tout le manuscrit, il n'y a pas un seul mot qui puisse faire soupçonner que Raban connût ces ouvrages, et il y a un passage qui prouve formellement qu'il n'avait jamais eu entre les mains les Analytiques. « Volunt enim « quemdam librum esse qui vocetur liber demonstrationum, qui « apud nos in usu non est [2]. » Ainsi Boëce, et le peu qu'il avait traduit et commenté d'Aristote et de Porphyre, voilà le point de départ de l'esprit humain au moyen âge, voilà le cercle dans lequel il se meut en tâtonnant pendant plusieurs siècles.

Ici on se demande naturellement ce qu'on a pu faire avec

[1] *Rabanus super Porphyrium*, fol. 86 r°, col. 1, jusqu'au fol. 100 v°, col. 2. Voyez plus haut, page XVII, et plus bas, page LXXVI.

[2] Fol. 86 v°, col. 2.

de si faibles ressources; et après avoir recueilli les divers documents que contenaient nos manuscrits pour l'histoire extérieure de la philosophie dans le siècle d'Abélard, nous allons instituer, avec leur secours, des recherches d'un ordre différent et entrer, pour ainsi dire, dans les entrailles mêmes de la scolastique.

Que la philosophie scolastique est sortie d'une phrase de Porphyre, traduite par Boëce.

Nous l'avons vu : Boëce peut être considéré au moyen âge comme le lien entre le passé et les temps nouveaux. Chrétien et latin, il traduit de la philosophie grecque et païenne ce qui pouvait servir à polir et à façonner un peu la rude enfance du christianisme barbare. Remarquez que la grammaire et la logique péripatéticienne convenaient admirablement à cette éducation ; car l'*Organum* n'est pas plus païen que chrétien : il formait l'esprit sans compromettre la foi. Aussi l'étude de Boëce devint-elle aisément universelle, et elle fut longtemps utile pour aiguiser, assouplir, fortifier la pensée et lui imprimer l'habitude de la rigueur et de la précision; mais tombant uniquement sur la forme, elle eût fini, trop prolongée, par épuiser l'esprit humain en le retenant dans une dialectique aride, sans fond et sans but. Heureusement dès le début de l'*Organum,* dans l'Introduction de Porphyre, se rencontrait une phrase d'un tout autre caractère, une phrase qui n'était plus seulement logique et grammaticale, et qui, au lieu d'imposer une théorie, présentait un problème avec l'alternative de deux solutions opposées, entre lesquelles on pouvait choisir sans compromettre sa loyauté envers Porphyre, qui posait le problème et ne le résolvait pas, ni envers Aristote, qui ne l'abordait pas directement, ni même envers Boëce, qui n'avait pas l'air d'y attacher une grande importance. Plusieurs siècles de gloses et de commentaires passèrent sur ce problème sans en apercevoir la portée; on ne l'entrevit guère qu'au milieu du XIe siècle. Mais à peine livré à

l'examen, les deux solutions contraires qu'il présentait se partagèrent les esprits; et bientôt agité en tous sens, et fécondé à la fois par la témérité et par la sagesse, il en sortit à la fin du XIe siècle, et surtout au commencement du XIIe, la philosophie scolastique dans toute son originalité et sa grandeur.

Quel était donc le problème qui contenait un pareil avenir? C'était un débris de la philosophie antique; non de celle qu'avait commentée Boëce, à l'usage des contemporains de Théodoric, mais de cette grande philosophie qui avait rempli douze siècles de ses admirables développements. Ce problème, aujourd'hui glacé et comme pétrifié sous le latin de Boëce, avait été vivant jadis dans un autre monde; il avait occupé Platon et Aristote, il avait provoqué des luttes immortelles et enfanté des systèmes qui s'étaient longtemps maintenus debout l'un contre l'autre. Ces luttes avaient cessé; cette noble philosophie était éteinte; la société qu'elle éclairait était à jamais ensevelie; la langue même dans laquelle toutes ces grandes choses avaient été pensées et écrites avait fait place à une autre langue, qui elle-même n'était qu'une transition à une langue nouvelle. Ainsi marche l'humanité; elle n'avance que sur des débris. La mort est la condition de la vie; mais pour que la vie sorte de la mort, il faut que la mort n'ait pas été entière. Si dans les orages de l'humanité le passé disparaissait tout entier, il faudrait que l'humanité recommençât à frais nouveaux sa pénible carrière. Le travail des pères serait perdu pour les enfants; il n'y aurait plus de famille humaine; il y aurait solution de continuité entre les générations et les siècles. Et d'un autre côté, si le monde, qui doit faire place à un monde nouveau, laissait un trop riche héritage, il empêcherait que le nouveau ne s'établît. Il

faut que quelque chose subsiste du passé, ni trop ni trop peu, qui devienne le fondement de l'avenir et maintienne, à travers les renouvellements nécessaires, la tradition et l'unité du genre humain. Ainsi, la plupart des langues de l'Europe moderne ont leur germe primitif dans la langue latine, qu'elles supposent et dont elles s'écartent. Otez le roman, il n'y aurait pas eu de français, et le roman est une ruine du latin. Cette ruine est devenue peu à peu le plus admirable édifice. Il est prouvé aujourd'hui qu'un certain nombre de procédés de l'art antique n'avaient pas entièrement péri au moyen âge, et que ces procédés ont puissamment servi à l'art nouveau. Dans l'architecture, ce premier de tous les arts, entre les deux extrémités du style grec et du style gothique est l'intermédiaire du style byzantin. En poésie, le Dante assurément ne vient pas de Virgile; mais lui-même n'eût jamais été sans une certaine culture latine qui guidait, à son insu même, l'inspiration de la muse chrétienne. Tant qu'il ignore absolument l'antiquité, le moyen âge demeure barbare. Dès qu'il connaît assez l'antiquité pour qu'elle le polisse, sans la connaître assez pour qu'elle le subjugue, alors il porte avec une fécondité admirable les plus belles choses, que le monde n'avait pas encore vues. Avant ce point, tout est barbarie; passé ce point, et quand plus tard l'antiquité sort de son tombeau et reparaît tout entière à la lumière, dans cet âge qu'on célèbre tant sous le nom de renaissance, il n'y a plus guère en tout genre qu'un commencement d'imitation, qui tue peu à peu l'inspiration et produit l'abâtardissement, et par suite encore la manière, la petitesse ou le faux grandiose. Il en devait être de même, et il en a été de même en philosophie. De Charlemagne jusqu'à la fin du XI[e] siècle est la barbarie de la pensée, le règne de la glose et du commentaire verbal. Au milieu du

XIe siècle, une ère nouvelle commence. L'antiquité, un peu mieux connue, fait éclore un mouvement intellectuel d'abord très-faible, mais qui, s'accroissant par degrés, éclate au XIIe siècle, et jusqu'à la fin du XVe produit sans relâche des chefs-d'œuvre originaux. Le point de départ de ce grand mouvement a été la philosophie ancienne et l'*Organum* de Boëce. Otez ce premier mobile, et le mouvement n'aurait pas eu lieu; mais une fois né, il s'est soutenu par sa propre force et s'est développé par ses effets mêmes : les pensées heureuses ont suscité d'autres pensées dignes d'elles; les chefs-d'œuvre ont enfanté des chefs-d'œuvre et les grands hommes des grands hommes. On était parti des plus faibles restes de la philosophie ancienne, et on est arrivé au développement le plus original dans sa substance et même dans ses formes, à part un peu de pédanterie. Cependant, à la fin du XVe siècle, la philosophie ancienne reparaît presque tout entière. On possède enfin tout Aristote; on acquiert Platon; on lit dans leur langue ces deux grands esprits; on s'enchante, on s'enivre de cette merveilleuse antiquité; on devient platonicien, péripatéticien, pythagoricien, épicurien, académicien, stoïcien, alexandrin; on n'est presque plus chrétien et assez peu philosophe. On est savant avec plus ou moins d'imagination et d'enthousiasme; on imite à tromper les plus habiles; on est plein d'esprit; on a peu de génie. Le XVIe siècle tout entier n'a pas produit un seul grand homme en philosophie, un vrai penseur, un philosophe original. Toute l'utilité, la mission [1] de ce siècle n'a guère été que d'effacer et de détruire le moyen âge sous l'imitation artificielle de l'antique, jusqu'à ce qu'enfin, au XVIIe siècle, un homme de génie, assurément très-cultivé mais sans aucune érudition, Descartes, enfante la philosophie moderne avec ses immenses

[1] Cours de 1829, 10e leçon, pag. 389-436.

destinées. Entre la philosophie ancienne et la vraie philosophie moderne est la philosophie du moyen âge, la scolastique. Elle est née d'une certaine connaissance de l'antiquité, vivifiant le génie et vivifiée par lui; elle est morte à la fin du XV[e] siècle, à la renaissance de l'antiquité, dans une érudition sans critique, animée et gâtée par l'imagination. Le théâtre de la philosophie du moyen âge a sans doute été toute l'Europe chrétienne; car l'Europe était une alors par la religion, comme aujourd'hui elle tend à le devenir par les mœurs et le gouvernement représentatif; mais dans cette forte unité se détache la France, qui crée la philosophie scolastique et demeure jusqu'à la fin le foyer où elle prend sans cesse de nouvelles forces et d'où elle se répand sur l'Europe entière. On peut dire que la philosophie scolastique est née à Paris et qu'elle y est morte. Une phrase de Porphyre, un rayon dérobé à l'antiquité, la produisit; l'antiquité tout entière l'étouffa.

Du problème de la nature des genres et des espèces, tel qu'il est posé dans la phrase de Porphyre.

Voici cette phrase de Porphyre, telle que la rencontra le moyen âge dans le latin de Boëce, avec ce qui la précède et ce qui la suit immédiatement : « Cum sit necessarium, Chrysaori, « et ad eam quæ est apud Aristotelem Prædicamentorum doctri- « nam, nosse quid sit genus, quid differentia, quid species, « quid proprium, et quid accidens, et ad diffinitionum assi- « gnationem, et omnino ad ea quæ in divisione et in demons- « tratione sunt, utili istarum rerum speculatione, compendio- « sam tibi traditionem faciens, tentabo breviter, velut intro- « ductionis modo, ea quæ ab antiquis dicta sunt, aggredi : « ab altioribus quidem quæstionibus abstinens, simpliciores « vero mediocriter conjectans. *Mox de generibus et speciebus « illud quidem sive subsistant sive in solis nudis intellectibus posita « sint, sive subsistentia corporalia sint an incorporalia, et utrum « separata a sensibilibus an in sensibilibus posita et circa hæc con-*

« *sistentia, dicere recusabo.* Altissimum enim negotium est hujus-
« modi, et majoris egens inquisitionis. Hoc vero quemadmodum
« de his ac de propositis probabiliter antiqui tractaverunt, et
« horum maxime Peripatetici, tibi nunc tentabo monstrare. »

« Chrysaore, puisqu'il est nécessaire pour comprendre la
« doctrine des catégories d'Aristote de savoir ce que c'est que
« le genre, la différence, l'espèce, le propre et l'accident, et
« puisque cette connaissance est utile pour la définition, et en
« général pour la division et la démonstration, je vais essayer,
« dans un abrégé succinct et en forme d'introduction, de par-
« courir ce que nos devanciers ont dit à cet égard, m'abstenant
« des questions trop profondes et m'arrêtant même assez peu sur
« les plus faciles. Par exemple, *je ne rechercherai point si les genres et*
« *les espèces existent par eux-mêmes ou seulement dans l'intelligence,*
« *ni, dans le cas où ils existeraient par eux-mêmes, s'ils sont corpo-*
« *rels ou incorporels, ni s'ils existent séparés des objets sensibles ou*
« *dans ces objets et en faisant partie :* ce problème est trop difficile
« et demanderait des recherches plus étendues. Je me bornerai
« à indiquer ce que les anciens, et parmi eux surtout les Péri-
« patéticiens, ont dit de plus raisonnable sur ce point et sur
« les précédents. »

Il faut mettre aussi sous les yeux du lecteur le grec même de Porphyre :

Αὐτίκα περὶ γενῶντε καὶ εἰδῶν, τὸ μὲν εἴτε ὑφέστηκεν εἴτε καὶ ἐν μόναις ψιλαῖς ἐπινοίαις κεῖται, εἴτε καὶ ὑφεστηκότα σώματά ἐστιν ἢ ἀσώματα, καὶ πότερον χωριστὰ ἢ ἐν τοῖς αἰσθητοῖς καὶ περὶ ταῦτα ὑφεστῶτα παραιτήσομαι λέγειν· βαθυτάτης οὔσης τῆς τοιαύτης πραγματείας, καὶ ἄλλης μείζονος δεομένης ἐξε-τάσεως.

A ce langage harmonieux, à cette manière de s'exprimer nette et précise et en même temps gracieuse encore, il est impossible

de ne pas oublier un moment le moyen âge, pour reporter sa pensée vers l'ancien monde, et songer aux deux grandes écoles et aux deux grands hommes qui y représentent la philosophie. Platon et Aristote sont évidemment les deux termes opposés de l'alternative que renferme la phrase de Porphyre. Pour Platon, les espèces et les genres, c'est-à-dire, les *Idées*, sont l'essence même des choses; non-seulement elles existent, mais elles existent seules d'une existence permanente, tandis que les individus, les choses particulières sont dans un mouvement perpétuel et paraissent et disparaissent tour à tour. Les *Idées* ne sont pas de simples conceptions de l'esprit, des notions abstraites purement subjectives, comme on dirait dans la langue de la philosophie moderne (et c'est là le vrai sens de ψιλαῖς ἐπινοίαις, que Boëce traduit d'une manière presque inintelligible par *nudis intellectibus*); elles ont une valeur indépendante de l'esprit même qui les conçoit, une réalité objective, ὑφέστηκεν. Selon Platon, les *Idées* n'ont rien de corporel; et alors même qu'elles feraient leur apparition dans les objets sensibles, elles n'en font point partie, elles ne s'y rapportent point comme la partie au tout, la qualité au sujet, l'accident à la substance; mais elles en sont sinon séparées, χωριστά, du moins séparables. Aristote, au contraire, sans adopter absolument la thèse opposée, y incline; il a bien l'air de réduire les espèces et les genres à de simples notions générales, et de ne leur accorder qu'une valeur psychologique et logique; du moins il se prononce sans cesse et avec la plus grande force contre leur indépendance des objets particuliers; il tient pour des chimères les *Idées* hors des choses, et les genres et les espèces sont pour lui dans les individus eux-mêmes, dans les objets sensibles : ἐν τοῖς αἰσθητοῖς καὶ περὶ ταῦτα ὑφεστῶτα. Or, Platon est tout entier dans

la théorie des *Idées*, et l'on peut dire avec une rigueur parfaite que la *Métaphysique* d'Aristote est une polémique perpétuelle contre cette théorie[1]. Ce n'est pas là une querelle de détail, c'est toute la différence qui sépare ces deux grands hommes, car c'est là le problème même de la philosophie. Les expressions de ce problème varient suivant les diverses époques de la philosophie et de la civilisation. Les données en sont plus ou moins nettement posées, les conséquences plus ou moins rigoureusement développées; mais le problème est toujours celui qui à toutes les époques tourmente et féconde l'esprit humain, et, par les diverses solutions qu'il soulève, engendre toutes les écoles. Il se teint en quelque sorte de toutes les couleurs du temps où il se développe; mais partout il est le fond duquel partent ou auquel aboutissent les recherches philosophiques. Il a l'air de n'être guère qu'un problème de psychologie et de logique, et en réalité il domine toutes les parties de la philosophie; car il n'y a pas une seule question qui dans son sein ne contienne celle-ci : tout cela n'est-il qu'une combinaison de notre esprit faite par nous à notre usage, ou tout cela a-t-il en effet son fondement dans la nature des choses? La théorie platonicienne des *Idées* a donné son nom à tout un côté de la philosophie, l'idéalisme, et l'idéalisme a survécu à Platon; il a traversé les âges, il vit et vivra autant que l'esprit humain et la philosophie. En revanche, la théorie contraire n'est pas moins vivace. La longue rivalité des deux écoles platonicienne et péripatéticienne est le combat des deux solutions opposées, et la phrase de Porphyre, au IIIe siècle, est le résumé de ce grand différend. Ce résumé lui-même n'est qu'un point de départ pour l'école d'Alexandrie. Au IVe siècle, le plus grand

[1] Voyez dans notre écrit intitulé *De la Métaphysique d'Aristote*, la note ou sont indiqués tous les passages d'Aristote relatifs à la *Théorie des Idées*.

représentant de cette école, Proclus, a composé sur le Parménide de Platon un commentaire qui n'est pas autre chose qu'un nouvel et dernier examen du fatal problème, envisagé sous toutes ses faces et poursuivi dans tous ses développements. Cet immense commentaire, achevé et complété au VI[e] siècle par Damascius, est comme le dernier mot de la philosophie ancienne : c'est une longue et régulière apologie des *Idées*. La question de Porphyre y est reprise en sous-œuvre, et la solution platonicienne enrichie de toutes les nouvelles lumières, et fortifiée de tout le progrès de l'esprit humain pendant plus de huit siècles. Porphyre avait décomposé en trois questions précises la question générale; Proclus retranche judicieusement la seconde question de Porphyre, et divise les deux autres en quatre questions : 1° si les Idées sont; 2° de quelles choses il y a des Idées; 3° quelle est la nature des Idées; 4° comment les choses sensibles, les objets particuliers, les individus, participent des Idées[1]. Il n'y a pas une de ces quatre questions qui ne se décompose elle-même en un certain nombre d'autres questions dont les développements embrassent les sept livres du commentaire alexandrin et toute la philosophie ancienne.

Mais il faut supposer le monde ancien détruit, la philosophie ancienne ensevelie avec la civilisation dont elle faisait partie, et la longue et brillante polémique qui avait fait la vie même de cette philosophie, réduite à la phrase de Porphyre dans la traduction latine de Boëce. C'est sur cette phrase et

[1] Proclus, *Comm. in Parmenidem Platonis*, liv. III, pag. 4 et 5 du tome V de notre édition : Τεττάρων τοίνυν ὄντων ἐν ταῖς περὶ τῶν ἰδεῶν ζητήσεσι προβλημάτων, πρώτου μέν, εἰ ἔστι τὰ εἴδη· τί γὰρ ἂν τις καὶ περὶ αὐτῶν ἐπισκέψοιτο μὴ τοῦτο προομολογησάμενος; δευτέρου δὲ, τίνων ἔστι καὶ τίνων οὐκ ἔστι τὰ εἴδη· καὶ γὰρ τοῦτο πολλὰς ἔχει διαμφισβητήσεις· τρίτου δὲ, ὁποῖα δή τινα ἔστι τὰ εἴδη, καὶ τίς ἡ ἰδιότης αὐτῶν· τετάρτου δὲ, πῶς μετέχεται ὑπὸ τῶν τῇδε, καὶ τίς ὁ τρόπος τῆς μεθέξεως.

autour d'elle que va peu à peu se reformer une philosophie nouvelle. Les commencements de cette philosophie seront bien faibles, il est vrai, et se ressentiront de la profonde barbarie du temps; mais une fois née, la puissance de l'éternel problème la développera et lui ouvrira une carrière immense.

La scolastique a trois époques : 1° du XIe siècle jusqu'au XIIIe et jusqu'à l'organisation de l'Université de Paris; c'est l'enfance de la scolastique; 2° du XIIIe siècle jusqu'au XVe; c'est l'âge de sa virilité, où toutes les grandes universités de l'Europe, les grands ordres religieux fleurissent; 3° du XVe siècle jusqu'à la fin du XVIe; c'est le temps de son déclin, où elle languit et s'éteint peu à peu dans la décadence du moyen âge, sous les premiers essais de réforme en tout genre, aux approches d'une langue nouvelle, d'un esprit nouveau, d'une nouvelle époque de l'humanité. Et si dans la scolastique on écarte la théologie pour considérer seulement la philosophie proprement dite, cette philosophie est tout entière dans la querelle du nominalisme et du réalisme, et cette querelle peut se diviser aussi en trois époques : 1° elle naît à l'occasion de la phrase de Porphyre, et sa naissance est celle de la philosophie scolastique; 2° aux luttes vives et passionnées de cette première époque succède le règne au moins apparent de l'une des deux opinions rivales; 3° l'opinion vaincue dans la première époque et condamnée au silence dans la seconde reparaît dans la troisième et finit par triompher, et son triomphe est le tombeau de la scolastique. De ces trois époques, la seconde et la troisième sont assez connues, surtout la seconde, qui forme, pour ainsi dire, les beaux jours de la philosophie du moyen âge. C'est le temps des dominicains Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Vincent de Beauvais; des franciscains Alexandre de Hales, saint Bonaventure, Duns

Scot, Roger Bacon. Les ouvrages de ces illustres personnages ont été depuis longtemps, pour la plupart, recueillis et appréciés. Mais, comme toutes les origines, celles de la philosophie scolastique sont couvertes de profondes ténèbres. Les deux opinions qui commencent à se montrer dans la première époque ont par leurs luttes réveillé l'esprit humain, c'est là leur gloire; mais elles étaient trop faibles encore pour produire aucun monument durable. L'opinion vaincue a presque entièrement péri dans sa défaite; et on est réduit à en rechercher quelques lambeaux dans les rares écrits des vainqueurs. C'est cette première époque si intéressante à la fois et si obscure que nous allons parcourir et éclairer, s'il est possible, à l'aide de nos manuscrits, car cette époque est celle que représente et couronne Abélard.

Point de départ de la philosophie scolastique : opinion de Boëce sur le problème des espèces et des genres.

Pour voir clair dans la naissance et les commencements de la philosophie scolastique, il faut se reporter au point de départ du grand débat dont elle est sortie, c'est-à-dire à Boëce, et se rappeler que Boëce n'avait pas seulement traduit la phrase de Porphyre, mais qu'il l'avait aussi commentée, et qu'il s'était expliqué sur les deux solutions contraires du problème posé par le philosophe alexandrin.

Il y a deux commentaires de Boëce sur l'Introduction de Porphyre.

Le premier est présenté sous la forme du dialogue, et il est beaucoup plus court que le second. Boëce examine les trois questions sur les genres et les espèces : s'ils existent par eux-mêmes ou s'ils ne sont que des conceptions de l'esprit; s'ils sont corporels ou incorporels; s'ils existent seulement dans les objets sensibles ou s'ils en sont séparés; et il applique ces questions non-seulement au genre et à l'espèce, mais aussi à la différence, au propre et à l'accident. Sur la première question, qui peut

nous tenir lieu des deux autres, Boëce déclare positivement que le genre, l'espèce, la différence, le propre, l'accident existent réellement; et la raison qu'il en donne est que sans eux rien ne serait, puisqu'il n'y aurait ni accident ni propriété ni différence ni espèce ni genre[1]. Ici il est évident que Boëce n'a pas compris la question de Porphyre. Porphyre n'a jamais demandé si la différence, l'accident, le propre existent par eux-mêmes; car il suffit de poser la question pour la résoudre négativement. Porphyre n'a pas non plus mis en question la réalité ou la non-réalité du genre et de l'espèce considérés abstractivement; car il serait trop clair aussi que ce ne sont que des conceptions de l'esprit, des généralisations commodes pour la pensée et pour le langage. Porphyre se demande si les genres et les espèces, et non pas l'espèce et le genre, existent réellement : par exemple, si tel genre déterminé, à savoir l'humanité, existe indépendamment des individus qui le composent; ou bien, si ces individus seuls existent, et si le genre humanité n'est pas une pure abstraction. Sans doute Porphyre, dans son Introduction, traite du genre et de l'espèce, de la différence, du propre et de l'accident, d'une manière abstraite, logique et grammaticale, puisque son Introduction est une préparation aux Catégories, lesquelles, avec l'Interprétation, forment un traité de gram-

[1] Boeth. opp. edit. Bas. 1546, pag. 8. « Scienda enim sunt utrum vere sint, nec esset de his disputatio consideratioque si non sint. Sed si rerum veritatem atque integritatem perpendas, non est dubium quin vere sint. Nam cum res omnes quæ vere sunt, sine his quinque esse non possent, has ipsas quinque res vere intellectas esse non dubites. Sunt autem in rebus omnibus conglutinatæ et quodam modo conjunctæ atque compactæ. Cur enim Aristoteles de primis decem sermonibus genera rerum significantibus disputaret, vel eorum differentias propriaque colligeret et principaliter de accidentibus dissereret, nisi hæc in rebus intimata et quodam modo adunata vidisset? Quod si ita est, non est dubium quin vere sint et certa animi consideratione teneantur, quod ipsius quoque Porphyrii probatur assensu. »

maire et de logique. Mais à l'occasion de ces cinq notions abstraites sans lesquelles il n'y a ni pensées ni paroles, et qui sont par conséquent le fondement de toute logique et de toute grammaire, et particulièrement à l'occasion des notions du genre et de l'espèce, γένος, εἶδος, Porphyre se fait une question d'une tout autre nature; il se demande si les genres et les espèces, γενών τε καὶ εἰδῶν, existent ou n'existent pas réellement. C'est là, pour ainsi dire, un regard détourné sur un problème d'un tout autre ordre que Porphyre pose et abandonne en même temps, pour revenir au sujet de son Introduction. Boëce n'a pas compris cela, et il a converti la grande et légitime question de la réalité des genres et des espèces, en la question insensée, et qui n'en fut jamais une, de la réalité du genre, de l'espèce, de la différence, du propre et de l'accident. Cette confusion placée dans l'ouvrage du maître a produit un mal-entendu perpétuel dans toute la polémique ultérieure. Encore une fois, Porphyre n'a fait qu'une introduction à la logique et à la grammaire; et le titre de son ouvrage le dit assez : *De quinque vocibus*, περὶ τῶν πέντε φωνῶν, des cinq voix ou mots. Il ne traitait donc que d'abstractions verbales; mais parce qu'à cette occasion et pour déterminer avec plus de précision son sujet même, il indique, pour l'écarter, une question de haute métaphysique, la question de la réalité ou de la non-réalité des espèces et des genres, voilà Boëce, le péripatéticien Boëce, qui, brouillant tout, confondant tout, réalise les cinq noms, et ouvre par là la porte à ce double danger : si on le suit, de réaliser toutes les abstractions, ce qui n'est plus difficile dès qu'on a réalisé cinq abstractions aussi manifestes que les cinq noms dont il s'agit, et de se jeter ainsi dans un réalisme absurde; ou bien, si on lui résiste, si on s'aperçoit que le genre, l'espèce, la différence, le

propre, l'accident, ne sont que des notions abstraites et des noms, de confondre avec ces abstractions et ces noms les genres et les espèces, qui peut-être ne sont pas de purs noms, et, par l'exagération même d'une vérité utile, de se précipiter dans un nominalisme universel. Nous croyons signaler ici la source première et la racine historique de la querelle que nous avons à raconter.

Ainsi, dans son premier commentaire, Boëce, au moyen d'une confusion ridicule, est plus platonicien que Platon lui-même et que tous les alexandrins; il est réaliste absurde, et il prétend donner son opinion pour celle d'Aristote et de Porphyre. Maintenant dans le second commentaire[1] nous allons trouver un tout autre Boëce, avec une opinion diamétralement opposée à celle que nous venons de rapporter. Et ici Boëce nomme quelquefois les genres et les espèces *universalia*, expression empruntée à la philosophie antique, τὰ καθ' ὅλου, et que plus tard on a traduite en français par celle des *universaux,* et selon nous avec beaucoup de raison; car par là on laisse indécise la question de leur réalité. Au contraire, traduit-on par idées, et prend-on le mot ideés dans le sens platonicien? on est réaliste; ou prend-on le mot idées dans son sens ordinaire, celui de notions et de conceptions? on fait évidemment des idées de simples abstrations dont il est trop facile de démontrer ensuite la non-réalité. Il faut donc s'en tenir au mot universaux : c'est la formule de la scolastique; et il importe de prendre la langue du siècle que l'on veut faire connaître; autrement, on confond les siècles en confondant les langages. La nouvelle opinion de Boëce sur la nature des universaux, des genres et des espèces, est que les genres et

[1] Boeth. opp. edit. Bas. 1546, pag. 54.

les espèces ne peuvent avoir d'existence réelle. Il en donne les deux arguments suivants:

1° Tout ce qui est, est nécessairement un; or, le genre est commun à plusieurs objets, donc il n'a pas d'unité, donc il n'est pas[1]. Cet argument, dont Boëce n'indique pas la source, appartient à Aristote dans la polémique contre la réalité de l'idée platonicienne, *Métaphysique*, livre III[2] et livre VII[3]. Comme Boëce n'en cite pas l'auteur, on le lui a attribué jusqu'au XIIIe siècle, où la Métaphysique d'Aristote commença à être connue. C'est un des arguments constamment employés contre la réalité des universaux.

2° Si le genre n'est pas un, dira-t-on qu'il est multiple, et que c'est encore là une manière d'exister? Mais s'il est multiple, il faut un genre supérieur qui comprenne cette multitude, et ainsi à l'infini, ce qui est absurde[4]. Ce second argument est encore d'Aristote, qui l'a présenté lui-même sous des formes diverses; c'est l'argument si célèbre dans l'antiquité sous le nom

[1] Boeth. opp. edit. Bas. 1546, pag. 54. « Omne quod commune est uno tempore pluribus, id in se unum esse non poterit. Multorum enim est quod commune est, præsertim cum una atque eadem res in multis uno tempore tota sit. Quantæcumque enim sunt species, in omnibus genus unum est, non quod de eo singulæ species quasi partes aliquas carpant, sed singulæ uno tempore totum genus habeant : quo fit ut totum genus in pluribus singulis uno tempore positum, unum esse non possit. Neque enim fieri potest ut, cum in pluribus totum uno sit tempore, in semetipso sit unum numero. Quod si ita est, unum quiddam genus esse non poterit, quo fit ut omnino nihil sit; omne enim quod est, idcirco est quia unum est. Et de specie idem convenit dici. »

[2] Ed. Brand., pag. 62. — [3] *Ibid.*, pag. 158 et 174.

[4] Boeth. opp. *ibid.* « Quod si est quidem genus ac species, sed multiplex, neque unum numero, non erit ultimum genus, sed habebit aliud super se positum genus, quod illam multiplicitatem unius sui nominis vocabulo concludat. Ut enim plura animalia quoniam habent quiddam simile, eadem tamen non sunt, et idcirco eorum genera perquirunt: ita quoque quoniam genus quod in pluribus est, atque ideo multiplex, habet sui similitudinem quod genus est, non est vero unum, quoniam in pluribus est: ejus generis quoque genus aliud quærendum est, cumque fuerit inventum eadem ratione quæ superius dicta

d'argument du troisième homme[1]. Si l'homme est multiple, il lui faut un genre supérieur, un homme universel, lequel ne pouvant être un à cause du premier argument, et condamné à être multiple, suppose de nouveau un autre homme plus universel, et toujours ainsi sans fin. Cet argument, longtemps rapporté à Boëce, comme le premier, a été aussi un des arguments favoris du nominalisme.

La conséquence est donc que l'universel n'étant ni un ni plusieurs n'a pas de réalité et n'existe que dans l'intelligence.

Boëce s'explique ensuite sur la nature et l'origine des universaux considérés comme simples conceptions de l'esprit.

Toute conception a un sujet, « subjecta res ; » nous dirions aujourd'hui un objet, auquel elle se rapporte. Cette conception est telle ou elle n'est pas telle que son objet. Dans le premier cas, c'est-à-dire si la conception générale était telle que l'objet de cette conception, l'universel aurait une véritable réalité et serait ailleurs que dans l'intelligence ; hypothèse écartée par la précédente démonstration. Dans le second cas, le seul admissible, si la conception n'est pas telle que son objet, cette conception est vaine. Mais il faut distinguer : il n'y a erreur et fausseté que dans la réunion de ce qui est séparé dans la nature ; il n'y en a pas dans la division ou abstraction. La conception d'un abstrait, pour n'être pas conforme à la réalité, « ut sese res habet, » n'est pas fausse pour cela ; par exemple l'idée abstraite de la ligne n'est pas une idée fausse, quoique la ligne n'ait d'existence réelle que dans un corps. L'esprit peut donc séparer dans la nature l'incorporel du corporel, et en cela il n'y a pas d'erreur.

est, rursus genus tertium vestigatur ; itaque in infinitum ratio procedat necesse est, cum nullus disciplinæ terminus occurrat. »

[1] Voyez l'écrit déjà cité *De la Métaphysique d'Aristote*, page 164

Les universaux se forment de la manière suivante : L'intelligence recueillant dans plusieurs individus une ressemblance, la contemplant et l'examinant dans sa vérité, cette ressemblance devient une espèce, et la ressemblance des espèces devient à son tour un genre[1]. Les universaux existent donc en tant que pensées; et il ne faut entendre par espèce qu'une pensée recueillie en vertu d'une ressemblance substantielle en une multitude d'individus dissemblables[2]. Dans le particulier, cette ressemblance est sensible; dans l'universel, elle est intelligible; et réciproquement, sensible elle demeure dans le particulier; conçue, elle devient universelle[3]. Le sujet de l'universalité et de la particularité est donc le même, mais considéré sous deux points de vue. Il est universel dans la conception, particulier pour les sens[4].

La conclusion dernière de Boëce, par rapport aux trois questions renfermées dans la phrase de Porphyre, est que : 1° les genres et les espèces dans un sens existent par eux-mêmes, et dans un autre n'existent que dans l'esprit; 2° ils sont incorporels, mais ils n'existent que dans les choses corporelles et sensibles ; 3° quoiqu'ils n'aient d'existence réelle que dans un objet par-

[1] Boeth. opp., pag. 56. « Cum genera et species cogitantur, tunc ex singulis in quibus sunt eorum similitudo colligitur, ut ex singulis hominibus inter se dissimilibus humanitatis similitudo ; quæ similitudo cogitata animo veraciterque perspecta fit species ; quarum specierum rursus diversarum considerata similitudo, quæ nisi in ipsis speciebus aut in earum individuis esse non potest, efficit genus. »

[2] *Ibid.* « Cogitantur vero universalia nihilque aliud species esse putanda est nisi cogitatio collecta ex individuorum dissimilium numero substantiali similitudine; genus vero cogitatio collecta ex specierum similitudine. »

[3] *Ibid.* « Hæc similitudo cum in singularibus est, fit sensibilis, cum in universalibus, fit intelligibilis, eodemque modo, cum sensibilis est, in singularibus permanet; cum intelligitur, fit universalis. Subsistunt ergo circa sensibilia, intelliguntur autem præter corpora. »

[4] *Ibid.* « Singularitati et universalitati unum quidem subjectum est, sed alio modo universale est cum cogitatur, alio singulare cum sentitur. »

ticulier et sensible, on peut les concevoir à part du sensible et du particulier comme quelque chose d'incorporel et de subsistant par soi-même[1]. Selon Platon, dit Boëce, les genres et les espèces, les universaux, n'existent pas seulement en tant que conçus, mais en eux-mêmes et hors des corps; selon Aristote, ils n'ont d'existence réelle que dans les objets sensibles, et ils ne sont universels et immatériels que dans l'intelligence[2]. Au reste, Boëce ne prétend pas se prononcer entre l'un et l'autre : la décision de ce débat appartient à une branche plus haute de la philosophie. S'il a exposé de préférence l'opinion d'Aristote, ce n'est pas qu'il l'approuve plus que celle de Platon; c'est que le livre qu'il commente est une introduction à celui des Catégories, dont l'auteur est Aristote[3].

On voit par cet exposé fidèle que si, dans son premier commentaire, Boëce a l'air de favoriser sans mesure et fort peu judicieusement l'opinion platonicienne, dans le second, sans avoir une opinion qui lui soit propre sur la nature des universaux, en sa qualité de traducteur et de commentateur d'Aristote, il adopte l'opinion péripatéticienne, l'expose assez clairement, et la développe avec quelque étendue, tandis qu'il accorde une seule ligne à l'opinion de Platon; de sorte que, des deux grandes écoles qui avaient partagé l'antiquité,

[1] Boeth. opp. « Genera et species subsistunt quidem alio modo, intelliguntur vero alio modo : et sunt incorporalia, sed sensibilibus juncta subsistunt in sensibilibus; intelliguntur vero præter corpora ut per semetipsa subsistentia, ac non in aliis esse suum habentia. »

[2] *Ibid.* « Plato genera et species cæteraque non modo intelligi universalia, verum etiam esse atque præter corpora subsistere putat; Aristoteles vero intelligi quidem incorporalia atque universalia, sed subsistere in sensibilibus putat. »

[3] *Ibid.* « Quorum dijudicare sententias aptum non duxi; altioris enim est philosophiæ. Idcirco vero studiosius Aristotelis sententiam executi sumus, non quod eam maxime probaremus, sed quod hic liber ad Prædicamenta conscriptus est, quorum Aristoteles auctor est. »

une seule, celle d'Aristote, était un peu connue, et présentait sur le problème de Porphyre une doctrine plus ou moins satisfaisante, mais du moins nette et bien arrêtée. Ajoutez à cela que l'Introduction de Porphyre et les deux ouvrages d'Aristote traduits par Boëce sont des ouvrages de logique et de grammaire; qu'ils étaient seuls étudiés et commentés, toujours d'après Boëce; et que de cette étude exclusive il ne pouvait guère sortir que des tendances et des habitudes intellectuelles entièrement opposées au réalisme. Mais d'un autre côté, Aristote et Boëce avaient un puissant rival, et ce rival était le christianisme. En effet la religion chrétienne est une religion essentiellement idéaliste, qui porte l'âme et l'esprit au culte et à la foi de l'invisible, commande le sacrifice des sens, et adore le Verbe increé comme le fils de Dieu et Dieu même. Le christianisme est né et s'est formé sous le règne de la doctrine platonicienne; les Pères grecs sont en général platoniciens, et saint Augustin, le représentant et l'oracle de l'église latine, saint Augustin est enthousiaste de Platon, et tous ses écrits respirent et répandent l'idéalisme. L'esprit chrétien était donc pour Platon, et toutes les habitudes d'école, toute l'éducation savante étaient pour Aristote. Aussi dans la scolastique, en apparence, tout est péripatéticien, et la méthode et le langage; car on n'avait pas d'autres ouvrages philosophiques que ceux d'Aristote; mais, en réalité, tout est platonicien; et on pourrait, avec une parfaite vérité, définir la philosophie du moyen-âge, la lutte du fond chrétien avec une forme étrangère, que le fond décompose quelquefois et refait à son usage, et qui, à son tour, réagit souvent sur le fond, règle son développement, et quelquefois aussi l'entrave ou l'égare.

Voilà donc au VIe siècle, grâce à Boëce, la solution péripatéticienne du problème de Porphyre déposée dans le monde

chrétien, comme le dernier résultat de la sagesse du monde antique. Voyons ce que va devenir ce germe semé dans toutes les écoles et sans cesse favorisé par la culture assidue de la grammaire et de la logique péripatéticienne.

Nous savons par des témoignages certains que, dans toute l'étendue de la première époque de la scolastique, Boëce, avec les parties de Porphyre et d'Aristote qu'il nous a conservées, partagea d'abord, pour la dialectique, le sceptre de l'école avec Martianus Capella et Cassiodore, et finit par les remplacer. L'*Organum* devait donc présider à l'enseignement de la dialectique dans toutes les grandes écoles. On devait y commenter sans cesse et Porphyre et Aristote, à l'aide de Boëce. Que sont devenues tant de gloses, tant de commentaires, qui retentissaient d'un bout de l'Europe à l'autre ? Chose admirable ! Pendant six siècles on n'a connu, on n'a expliqué que l'*Organum*, et de tout ce travail il ne reste rien, ou du moins rien n'a vu le jour. De Boëce jusqu'à Albert, du VIe jusqu'au XIIIe siècle, on ne possède aucun commentaire de cet *Organum* tant commenté, pas même la moindre glose. Notre publication interrompt seule ce long silence; elle met en lumière pour la première fois des gloses du XIIe siècle, sur Boëce, sur Porphyre et sur Aristote. Pourquoi n'existerait-il pas de semblables monuments du même siècle ou des siècles antérieurs ? Heureusement dans le même manuscrit de Saint-Germain où nous avons trouvé plusieurs gloses dialectiques d'Abélard, se rencontrent aussi d'autres gloses sur l'*Organum* que ce manuscrit attribue à Raban-Maur, le plus célèbre disciple d'Alcuin. Nous avons déjà dit un mot de cette partie du manuscrit de Saint-Germain; nous croyons devoir en parler ici avec un peu plus d'étendue, puisque c'est le seul monument qui nous fournisse quelques renseignements sur l'état de la question qui nous occupe, au IXe siècle.

Opinion de Raban-Maur au IXe siècle.

Rodolphe, élève de Raban, qui a laissé une vie de son maître, y donne un long catalogue de tous ses écrits[1], parmi lesquels un assez bon nombre ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Dans cette liste, il n'y en a aucun qui se rapporte directement ou indirectement à la dialectique ; et pourtant nous trouvons dans notre manuscrit une glose sur l'Introduction de Porphyre, intitulée : *Rabanus super Porphyrium.* Cette glose n'est pas achevée ; elle est suivie d'un fragment de quelques feuilles sur le *De differentiis topicis* de Boëce ; le commencement manque, ce qui explique le défaut d'inscription ; mais l'identité de la manière et du style, et la place de ce fragment après une glose positivement attribuée à Raban et avant une autre qui lui est également attribuée, ne permettent guère de douter que ce court morceau n'appartienne au même auteur. Vient ensuite un autre écrit intitulé : *Rabanus super Terencivaa :* ce dernier mot n'a pas de sens, et c'est probablement, comme nous l'avons dit plus haut[2], une corruption d'un titre, tel que *Rabanus super Aristotelem de Interpretatione,* car cet écrit est un commentaire sur le traité de l'Interprétation. Ces gloses du IXe siècle prouvent qu'alors on possédait et on commentait dans les écoles et l'Introduction de Porphyre et l'Interprétation d'Aristote, ainsi que les Catégories, auxquelles se rattache l'Introduction, et les Topiques de Boëce, et Boëce tout entier. En effet, une étude attentive de ces gloses nous permet d'affirmer 1° que la traduction de l'Introduction et de l'Interprétation qui y est employée, est la traduction même de Boëce ; 2° que, pour l'Introduction, l'écrit de Raban est une pure glose extraite des deux commentaires de Boëce, et que, pour l'Interprétation, ce n'est plus une glose, mais un commentaire, avec d'assez

[1] Opp. Raban., tom. I, pag. 8.

[2] Pag. XVII et LV.

longs développements, mais toujours d'après Boëce ; 3° que non-seulement on se servait alors des commentaires de Boëce pour commenter Aristote, mais que Boëce lui-même était une grande autorité; et qu'on le commentait à défaut d'Aristote, ainsi que le prouve la glose sur le traité *De differentiis topicis;* 4° que les formes de cette glose et de ce commentaire du IXe siècle sont à peu près les formes des gloses et du commentaire d'Abélard au XIIe siècle, ce qui établit une tradition non interrompue dans la forme de l'enseignement dialectique ; 5° qu'on possédait au IXe siècle ni plus ni moins les mêmes ressources qu'au XIIe, c'est-à-dire tout Boëce, et rien que Boëce.

Nous avons déjà donné le commencement du commentaire de Raban sur Porphyre : « Intentio Porphyrii est in hoc opere « facilem intellectum ad Prædicamenta præparare, tractando de « quinque rebus vel vocibus, genere scilicet, specie, differentia, « proprio et accidente, quorum cognitio valet ad Prædicamen- « torum cognitionem. » On voit par ces mots, « tractando de « quinque rebus vel vocibus, » que Raban avait eu la sagesse de mettre en doute si dans cette Introduction Porphyre veut parler de choses réellement existantes ou simplement de noms. En avançant dans ce commentaire, on s'aperçoit que ce doute n'est pas particulier à l'auteur; on apprend qu'il y avait déjà deux partis sur cette question et comme deux écoles constituées, et que l'une de ces écoles prétendait que Porphyre ne considère dans cette Introduction le genre, l'espèce, la différence, le propre, l'accident, qu'abstractivement et comme des noms. Raban nous fait connaître les arguments de cette école; il en énumère deux qui depuis ont été souvent employés par l'école nominaliste, et que nous trouvons ici dès le IXe siècle: 1° Le genre dont parle Porphyre ne peut pas être le genre en

soi, mais la notion, le mot de genre, puisqu'il le définit : le genre est ce qui se dit de, etc. : or, être dit s'entend des noms et non des choses, car une chose n'est pas dite, énoncée, proférée. 2° L'Introduction de Porphyre aux Catégories d'Aristote doit être de même nature que l'ouvrage auquel elle conduit : or, dans les Catégories, Aristote ne traite pas de choses, mais de mots; et c'est là l'opinion de Boëce, qui dans son premier commentaire sur les Catégories appelle ces catégories des noms[1].

Raban ne fait pas connaître les arguments de l'école opposée; il dit seulement qu'elle peut aussi invoquer l'autorité de Boëce, qui, dans le traité de la Division, déclare que la division du genre est relative à la nature et par conséquent aux choses[2].

Quoique Raban se contente de rapporter les opinions des deux écoles opposées, à la complaisance avec laquelle il fait

[1] Manuscrit de Saint-Germain, 1310. Fol. 86. r°, col. 1. « Quorumdam tamen sententia est Porphyrii intentionem fuisse in hoc opere non de quinque rebus sed de quinque vocibus tractare, id est Porphyrium intendere naturam generis ostendere, generis dico in vocum designationem accepti. Dicunt etiam quod si Porphyrius in designatione rerum tractat de genere et de cæteris, non bene diffinit : genus est quod prædicatur, etc.; res enim non prædicatur; quod hoc modo probant : si res prædicatur, res dicitur; si res dicitur, res enuntiatur; si res enuntiatur, res profertur. Sed res proferri non potest. Nihil enim profertur nisi vox; neque enim aliud est prolatio quam aeris plectro linguæ percussio; aeris autem plectro linguæ percussio nihil aliud est quam vox. Si igitur Porphyrius de genere in rerum assignatione tractaret, male generis diffinitionem dedisset dicendo : si genus est quod prædicatur, etc., cum genus in rerum designatione acceptum nullatenus prædicatur. Ejus igitur intentionem dicunt esse de genere non in rerum sed in vocum designatione tractare. Adhuc alia ratio cur Porphyrius tractet de genere accepto non in rerum sed in vocum designatione. Cum enim tractatus iste introductorius sit ad Aristotelis Categorias, et Aristoteles in Categoriis de vocibus principaliter agere intendat, conveniens non eum esset de rebus agere qui ad librum de vocibus principaliter tractare intendebat..... Præterea ex Boethii autoritate in primo super Categorias commento confirmatur genera et species voces significare. Dicit enim illa nomina novem esse; quod si voces non significarent, nullo modo nomina novem esse possent. »

[2] *Ibid.*, fol. 86 v° c. 1. « Non tamen genus in rerum designatione accipi posse negant (je lirais volontiers *negandum* ou *potest negari*) ; dicit enim Boethius in libro Divisionum

valoir les arguments de la première, il est aisé de voir qu'il appartient à cette école.

Quand il arrive au problème de la réalité ou de la non-réalité des genres et des espèces, il suit Boëce pas à pas, ou plutôt il le transcrit mot pour mot; il adopte entièrement son opinion, et cette opinion est la non-réalité des espèces et des genres, la réalité renfermée dans les objets particuliers, dans l'individu, les universaux conçus seulement comme des points de vue des choses individuelles, et les genres et les espèces comme de simples ressemblances, abstractivement considérées [1].

Il termine en citant d'après Boëce l'opinion d'Aristote et celle de Platon [2].

L'ouvrage dont nous venons de rendre compte, peut nous représenter l'enseignement dialectique de l'école de Tours que dirigeait Alcuin et où Raban fut élevé, et celui de l'école de Fulde qu'il dirigea lui-même avant de passer au siége archiépiscopal de Mayence. Le commentaire de Raban reproduit à peu près celui de Boëce; il est pour la solution péripatéticienne du problème de Porphyre: et il n'en pouvait guère être

generis divisionem esse ad naturam, id est ad res (le manuscrit : *apud omnes*); per quod demonstratur Boethius non in vocum sed in rerum designatione genus accepisse.»

[1] Man. de S. Germ. 1310, fol. 87 v°, c. 1. «Nihil aliud est genus quam substantialis similitudo ex diversis speciebus in cogitatione collecta.» Plus bas : «Alio namque modo universalis est (substantia eadem) cum cogitatur, alio singularis cum sentitur. Hic innuit nobis Boethius quod eadem res individuum et species et genus est, et non esse universalia individuis quasi quiddam diversum, ut quidam dicunt, scilicet speciem nihil esse quam genus informatum, et individuum nihil aliud esse quam speciem informatam. Aliter autem non diceretur universalitas et singularitas eidem subjecto accidere. Iis ita determinatis, ut dicit Boethius, supradicta quæstio soluta est.»

[2] *Ibid.* Hæc enim, ut dicit Boethius, sententia est Aristotelis; Plato vero genera et species non tantummodo intelligi universalia sed etiam præter individua subsistere putavit. Quorum, ut ipse dicit, Boethius in commento sententias dijudicare noluit, etc.»

autrement. Boëce restait seul debout sur les ruines de l'antiquité, et dans la nuit profonde où dormait alors l'esprit humain, son opinion, quelle qu'elle fût, devait être la lumière du temps et l'autorité souveraine en matière de philosophie.

Opinion d'un anonyme du xe siècle.

Si au IXe siècle, comme il vient d'être démontré, on connaissait et on commentait les trois premières parties de l'*Organum* avec les commentaires de Boëce, il n'y a aucune raison de supposer qu'il n'en ait pas été de même au xe siècle, et que le travail des écoles carlovingiennes se soit arrêté ou ralenti. Malheureusement on ne possède aucun monument dialectique de cette époque, excepté la petite dissertation de Gerbert, depuis le pape Sylvestre II, adressée à l'empereur Othon III sur une difficulté que cet empereur avait rencontrée dans l'Introduction de Porphyre. L'explication de Gerbert est aussi vaine que la difficulté de l'empereur Othon; mais ce petit écrit [1] nous apprend au moins qu'au xe siècle on continuait à s'occuper avec zèle de l'*Organum*, puisqu'un jeune empereur, au milieu des soucis d'une guerre périlleuse, proposait à Gerbert et aux savants de sa cour des difficultés sur Porphyre. Il est donc plus que vraisemblable qu'il doit exister des commentaires du xe siècle sur l'*Organum*. Mabillon [2] et, d'après lui, l'*Histoire littéraire de la France* nous signalent l'existence d'un commentaire inédit de ce temps sur la dialectique et les Prédicaments dans le manuscrit de Saint-Germain n° 613. Nous nous sommes empressé de rechercher ce manuscrit dans le fonds de Saint-Germain de la Bibliothèque royale. Mais le catalogue particulier des manuscrits de ce fonds indique comme perdu le manuscrit coté autrefois sous le n° 613 : 613 *deest;* et nous désespérions de le retrouver, lorsqu'en exami-

[1] *Thesaur. Anecd. noviss.*, tom. II, part. II, pag. 151.

[2] *Nouveau traité de diplomatique*, tome III, page 349; *Hist. littér.*, tome XII, page 461.

nant divers livres du même fonds et à peu près du même siècle, nous avons rencontré l'ouvrage que déjà nous ne cherchions plus, dans un manuscrit de Saint-Germain coté aujourd'hui 1108 et autrefois 442. La démonstration sans réplique que ce manuscrit est bien celui de Mabillon, c'est qu'il renferme la note célèbre sur l'existence des antipodes que le savant bénédictin a tirée du manuscrit 613 et que rapporte l'Histoire littéraire. C'est une note marginale au feuillet 30 verso. Elle fait partie d'une glose sur le traité des Catégories attribué à saint Augustin, et qui est précédé dans le manuscrit par la Dialectique également attribuée au même Père[1]. Les éditeurs des œuvres de saint Augustin avaient sous les yeux ce même manuscrit en imprimant le traité des Catégories dont nous venons de parler, et sans indication de numéro ni de siècle ils l'appellent « Codex sangermanensis pervetustus. » Ils en ont tiré un prologue en vers d'Alcuin. Cet ancien manuscrit, qui est important à plus d'un égard, contient, parmi beaucoup d'autres opuscules, l'Introduction de Porphyre, l'extrait des Catégories attribué à saint Augustin, et l'Interprétation d'Aristote, avec des gloses interlinéaires et marginales sans nom d'auteur. La traduction latine de l'Introduction et de l'Interprétation est toujours celle de Boëce, et c'est encore à Boëce que ces gloses sont empruntées. Nous en extrairons seulement ce qui se rapporte au problème de Porphyre.

L'opinion de ce dialecticien anonyme du xe siècle ne diffère guère de celle de Raban et de Boëce; quelquefois elle va plus loin dans le même sens.

Selon notre auteur, les genres et les espèces ont un seul et même sujet, à savoir, telle ou telle chose. Sous le point de

[1] August. opp., tom. X, *Append.*

vue de l'existence, cette chose est individuelle, sensible, matérielle; mais le point de vue de la conception est tout différent. En effet, l'intelligence conçoit un genre comme étant commun à plusieurs choses individuelles, et par conséquent comme n'étant pas exclusivement renfermé dans l'une d'elles : en ce cas les genres sont conçus comme universels et incorporels. Le caractère du système de Platon est de ne pas admettre seulement la notion des universaux dans l'intelligence, mais leur existence indépendante en dehors des choses individuelles et corporelles[1].

Arrivant aux trois questions dans lesquelles se décompose le problème général de Porphyre, sur la première question, si les genres et les espèces ont une existence réelle, l'anonyme répond avec Boëce, dans son premier commentaire, qu'assurément ils existent, puisque sans eux rien ne serait; et il n'a pas l'air de se douter plus que Boëce que cette réponse, sérieusement examinée, ne serait pas très-facile à concilier avec l'opinion formellement exprimée dans le passage précédent[2].

Sur la seconde question, si les genres et les espèces sont matériels ou immatériels, notre anonyme s'explique plus nettement que Raban-Maur. Les genres, dit-il, sont matériels ou immatériels selon le point de vue sous lequel on les considère. Sous le point de vue de l'existence, comme ils n'existent substantiellement que dans les choses sensibles et matérielles,

[1] Fol. 46 recto. « Genera et species, id est universale et singulare, unum quidem subjectum habent. Subsistunt vero alio modo, intelliguntur alio. Et sunt incorporalia; sed sensibilibus juncta subsistunt in sensibilibus, et tunc est singulare; intelliguntur ut ipsa substantia, ut non in aliis esse suum habentia, et tunc est universale. Sed Plato genera et species non modo intelligi universalia, verum etiam esse atque præter corpora subsistere putat. »

[2] « *Illud quidem sive subsistant.* Prima quæstio est utrum genera et species vere sint. Sed sciendum est quod non esset disputatio de eis si non vere subsisterent; nam res omnes quæ vere sunt, sine eis non esse possunt. »

on peut dire qu'ils ne sont point immatériels; mais ils le sont si on les considère sous cet autre point de vue, que le genre est commun à plusieurs espèces, comprend sous lui plusieurs espèces. A ce titre, l'espèce aussi est incorporelle, l'espèce homme, par exemple, si on ne la considère que par cet endroit qu'elle est comprise sous le genre, car pouvoir être compris sous un genre n'est rien de matériel; et à ce titre encore, la différence est immatérielle; par exemple, le quadrupède, si on le considère non pas en lui-même, mais en tant que différent du bipède, et ainsi du reste : c'est-à-dire, en d'autres termes, que les genres comme les espèces et les variétés n'existent que comme des abstractions de l'esprit, et que c'est en cela seul que consiste leur immatérialité [1].

Sur la troisième question, si les genres existent hors des choses ou dans les choses, l'auteur se prononce moins directement que sur la question précédente. En tant qu'immatériels, les genres peuvent exister hors des choses, mais cela n'empêche pas qu'ils ne puissent aussi exister dans les choses, comme l'âme dans le corps, de telle sorte qu'ils soient à la fois inséparables des corps sans cesser d'appartenir aux êtres immatériels. Comme existant dans les choses, on peut les comparer à ces dimensions des corps qui sont immatérielles, puisqu'elles ne tombent pas sous les sens, et qui pourtant n'abandonnent jamais les corps; et d'un autre côté, on peut aussi les comparer à l'âme qui vit dans le corps sans

[1] « *An corporalia ista sint an incorporalia*. Quod duobus modis accipitur. Nam genus si in eo quod genus sit, non quod res natura constat consideratur, semper incorporale est; verbi gratia, si substantia non consideratur in eo quod substantia est, sed in eo quod sub se species habet, incorporalis est. Item si species quæ est homo consideratur tantummodo in eo quod sub genere est, est incorporalis et ipsa; eodem modo et differentia quadrupes non respicitur quod sit quadrupes differentia, sed unde a bipede differt, ac per hoc et ipsa incorporalis est. Similiter de cæteris accipiendum est. »

y être nécessairement attachée : question ardue sur laquelle Porphyre déclare qu'il veut garder le silence.[1]

Un autre passage confirme ce que nous avons déjà vu dans le commentaire de Raban-Maur, qu'il y avait à cette époque des philosophes, plus platoniciens que Raban et notre auteur, qui n'admettaient point cette solution équivoque, que les genres sont à la fois corporels et incorporels, et qui pensaient qu'ils sont seulement incorporels. Cette autre école s'appuyait aussi sur Porphyre et essayait de le mettre de son côté[2].

L'auteur revient encore sur sa comparaison de l'immatérialité des genres avec celle des dimensions du corps. Les dimensions d'un corps n'existent que dans ce corps, et cependant on les conçoit comme étant immatérielles, par exemple, la surface; et c'est là le premier degré de l'immatérialité, la première transition du corporel à l'incorporel. On peut comparer à cette immatérialité celle du genre et de l'espèce. L'animal et l'homme conçus abstractivement sont immatériels, mais ils sont corporels dans les individus dans lesquels seuls ils existent[3].

[1] « Acceptio (le manuscrit : *exceptio*) itaque incorporalitatis genere fit quod et præter corpora separatum esse possit et corporibus jungi patiatur, ut anima, sed ita ut, si corporibus juncta fuerint, inseparabilia sint a corporibus neque ab incorporalibus separentur, et utrasque in se contineant potestates. Nam si corporalibus junguntur, talia sunt qualis illa prima versus terminos incorporalitas quæ nunquam discedit a corpore. Si vero incorporalibus, talia sunt qualis est animus qui nunquam corpori copulatur. Hic se Porphyrius tacere pollicetur. »

[2] « Hi qui genus et speciem incorporalia solummodo dicunt, hoc probare videntur Porphyrii ipsius sententia, qui, veluti jam probato quod incorporea sint, ita ait : *et utrum separata an ipsis sensibilibus juncta*. Quod et si hæc aliquando corporalia extitissent, absurdum esset quærere utrum (le manuscrit : *utrum incorporalia sej.*) sejuncta essent a sensibilibus, an juncta, cum sensibilia ipsa sint corpora. »

[3] « .... Termini cum sint semper circa corpora quorum termini sunt, incorporei tamen intelliguntur, sicut est epiphania (ἐπιφάνεια); et hæc prima incorporalitas, primus

La conclusion de l'anonyme est exactement celle de Boëce que déjà Raban avait adoptée : le genre n'est pas autre chose qu'une conception formée de la ressemblance de plusieurs espèces comparées entre elles[1].

Il résulte de ces différents passages qu'au xe siècle comme au IXe, les premières parties de l'*Organum* étaient connues et étudiées dans la traduction de Boëce, et commentées à l'aide des commentaires de ce même Boëce; que le problème posé par Porphyre dans les premières lignes de l'Introduction excitait déjà quelque attention ; que la solution péripatéticienne répandue par Boëce prévalait généralement, mais qu'il y avait pourtant à côté de celle-là une solution différente, qui, sans être aussi accréditée, avait aussi ses partisans. Voilà donc deux doctrines, deux écoles en présence au IXe et au xe siècle. Mais il ne suffit pas que deux opinions soient déjà dans un temps pour appartenir à l'histoire. Le réalisme et le nominalisme étaient sans doute en germe, et dans la phrase de Porphyre et dans le commentaire de Boëce et dans celui de Raban-Maur et dans les notes marginales de notre anonyme; mais leurs vrais principes avec leurs nécessaires conséquences étaient profondément ignorés, leur rapport à toutes les grandes questions religieuses et politiques n'était pas même soupçonné. Ce n'étaient encore que deux manières différentes d'interpréter une phrase de Porphyre, qui restaient inaperçues dans l'obscurité de l'école et vivaient assez bien ensemble sous la foi de leur insignifiance commune; mais en se connaissant mieux, en grandissant et en se développant, ces deux interprétations

transitus a corporibus ad incorporea.... Huic ergo incorporalitati assimilatur generis et speciei incorporalitas. Nam, verbi gratia, animal et homo, licet per se intellecta incorporalia sint, in individuis tamen quibus substant, corporalia sunt.»

[1] «Genus est cogitatio collecta ex singularum similitudine specierum.»

étaient appelées à soulever des discussions mémorables, à troubler l'Église et l'État, et à prendre ainsi leur rang dans l'histoire.

Comment s'est opérée cette métamorphose? comment le péripatétisme indécis de Boëce, de Raban-Maur et de l'anonyme est-il devenu cette doctrine altière qui rompit d'abord en visière avec toutes les doctrines et toutes les puissances du temps? C'est le XIe siècle qui a mis au monde le nominalisme. Tout était préparé pour cet enfantement. L'esprit humain, formé pendant plusieurs siècles dans les écoles fondées par Charlemagne, sous la discipline de la dialectique péripatéticienne et d'une théologie sublime, était mûr pour les questions sérieuses. Les événements de ce siècle disent assez quel était son esprit. La lutte naissante du sacerdoce et de l'empire, de Henri IV et de Grégoire VII, annonçait les luttes morales qui se préparaient dans l'intérieur même du moyen âge, et le siècle de Bérenger pouvait bien être celui de Roscelin.

Nominalisme de Roscelin.

Du Boulay a le premier cité, et, d'après lui, la plupart des historiens de la philosophie répètent cette phrase d'une vieille chronique, qui raconte les faits écoulés depuis le roi Robert jusqu'à la mort de Philippe Ier : « In dialectica hi « potentes extiterunt sophistæ : Joannes, qui eamdem artem « sophisticam vocalem esse disseruit; Robertus Parisiacensis, « Roscelinus Compendiensis, Arnulfus Laudunensis. Hi Joannis « fuerunt sectatores, qui etiam quam plures habuerunt audi- « tores[1]. » L'auteur du nominalisme serait donc un certain Jean, qui aurait eu un bon nombre d'élèves, parmi lesquels aurait été Roscelin. Ce fait, s'il était bien certain, n'aurait rien d'étrange au XIe siècle, puisque déjà au IXe et au Xe nous trouvons le

[1] Duboulay, *Histor. Univ. Par.,* tome I, page 443.

principe du nominalisme, et que ce principe était dans Boëce lui-même. Selon Duboulay, Jean, dont il est ici question, avait été le médecin du roi Henri I[er]. Il était de Chartres, et il fut appelé *Surdus*, à cause de sa grande surdité. Ainsi Roscelin n'aurait pas, à proprement parler, inventé le nominalisme; mais encore une fois, pour l'histoire, l'auteur d'une opinion n'est pas celui qui la soupçonne le premier, mais celui qui lui donne son vrai caractère en l'appuyant sur des preuves nouvelles, en en tirant des développements nouveaux, surtout en la répandant parmi les hommes. Or, à tous ces titres, on ne peut mettre en doute que Roscelin ne soit l'auteur du nominalisme.

Si Roscelin s'était contenté de choisir dans les deux solutions indiquées par Porphyre du problème philosophique la solution péripatéticienne; s'il eût répété Boëce et Raban-Maur, ou même si, comme son maître Jean, les universaux ayant été réduits par ses devanciers à de simples conceptions de l'esprit, il eût réduit à son tour ces conceptions à des produits du langage, à des mots, il n'eût été peut-être ni plus célèbre ni plus persécuté que Jean son maître et ses autres condisciples; mais ce qui fit sa réputation et ses malheurs, c'est la hardiesse merveilleuse avec laquelle cet homme du XI[e] siècle alla d'abord presque aussi loin qu'Occam au XIV[e]. En effet, Roscelin a fait ces trois choses : 1° en philosophie il a établi le nominalisme; 2° il a transporté le nominalisme dans la théologie, et attaqué le dogme de la Trinité, sur lequel repose le christianisme; 3° enfin, passant de la philosophie et de la théologie à la politique, il a attaqué la plus grande puissance du temps, la puissance ecclésiastique, dans un de ses abus les plus répandus et les plus choquants.

Il n'est pas facile de se faire une idée nette de l'opinion

philosophique de Roscelin. Othon de Freisingen dit seulement : « Roscellinum quemdam qui primus nostris temporibus sen-« tentiam vocum instituit[1]. » Jean de Salisbury, dans les deux endroits où il parle de Roscelin, ne nous en apprend guère davantage. « Alius[2] ergo consistit in vocibus, licet hæc opinio « cum Roscelino suo fere omnino jam evanuerit. » « Fuerunt « et qui voces ipsas genera dicerent et species, sed eorum jam « explosa sententia est, et facile cum autore suo evanuit[3]. » Ainsi Roscelin soutenait que les genres et les espèces ne sont que des mots : mais comment le soutenait-il ? Quel était l'ouvrage où il avait déposé son opinion ? Était-ce un traité spécial de dialectique ? était-ce un simple commentaire de Porphyre ? Tous les monuments se taisent à cet égard, et nous en sommes réduits sur la doctrine de Roscelin à deux documents très-peu sûrs, la réfutation qu'en a donnée saint Anselme, réfutation beaucoup plus théologique que philosophique, dans le *De fide Trinitatis sive Incarnatione Verbi, contra blasphemias Roscellini*, et la lettre d'Abélard à l'évêque de Paris. C'est là qu'il nous faut chercher avec une extrême précaution quelqu'ombre du principe philosophique qui a conduit Roscelin à ses doctrines théologiques.

Saint Anselme se plaint de la mauvaise philosophie qui, s'introduisant de son temps dans la théologie, y mine les grandes vérités du christianisme. Il s'élève contre ces dialecticiens, hérétiques même en dialectique, qui prétendent que les universaux ne sont que des paroles[4]. Ce qu'il ajoute nous fait pénétrer davantage dans l'opinion de Roscelin. Ces dialecticiens,

[1] Voyez plus haut, pag. XLI.

[2] *Metalogicus*, II, 17.

[3] *Polycraticus*, VII, 12.

[4] Anselm. opp. ed. Gerberon, pag. 41. « Illi utique nostri temporis dialectici, imo dialectice hæretici, qui non nisi flatum vocis putant esse universales substantias. »

dit-il, admettent bien l'existence du corps coloré, mais non pas celle de la couleur; et par la sagesse d'un homme, ils n'entendent pas autre chose que l'âme de cet homme[1]. Leur raison est tellement enveloppée dans des imaginations corporelles, qu'elle n'en peut sortir et distinguer les objets qu'elle seule peut apercevoir[2]. Or, dès qu'on ne reconnaît d'autres réalités que celles qui tombent sous les sens; quand on ne peut pas concevoir l'existence de la couleur d'un cheval distincte du cheval lui-même; quand on n'admet comme existant que ce qui est individuel; quand on ne peut pas comprendre que plusieurs hommes individuels contiennent en eux quelque autre chose encore que ce qui les distingue, et que, dans ces différents hommes, il y a une seule et même humanité, comment pourrait-on comprendre que les trois personnes de la Trinité, dont chacune est Dieu, ne constituent qu'une seule et même divinité[3]? Il suit de ce passage important que Roscelin n'admettait de réalité que dans les individus, et que, selon lui, tout ce qui n'était pas l'individu lui-même, n'existait pas, était un pur nom. Et il résulte encore de ce même passage qu'il n'attaquait pas seulement les universaux, mais qu'il s'en prenait aussi aux qualités des corps,

[1] «Qui colorem non aliud queunt intelligere quam corpus, nec sapientiam hominis aliud quam animam.»

[2] «In eorum quippe animabus ratio, quæ et princeps et judex omnium debet esse quæ sunt in homine, sic est in imaginationibus corporalibus obvoluta ut ex eis se non possit evolvere, nec ab ipsis ea quæ ipsa sola et pura contemplari debet, valeat discernere.»

[3] «Qui enim nondum intelligit quomodo plures homines in specie sint homo unus, qualiter in illa secretissima natura comprehendet quomodo plures personæ, quarum singula quæque est perfectus Deus, sint Deus unus? Et cujus mens obscura est ad discernendum inter equum suum et colorem ejus, qualiter discernet inter unum Deum et plures relationes? Denique qui non potest intelligere aliud esse hominem, nisi individuum, nullatenus intelliget hominem nisi humanam personam.»

par exemple, à la couleur : il ne l'admettait pas en elle-même, il admettait seulement le corps coloré ; et ceci doit nous aider à comprendre cette autre opinion qu'on lui attribue, qu'il niait la réalité des parties et les regardait aussi comme de purs mots. C'est du moins ce qu'on peut inférer de la lettre d'Abélard à l'évêque de Paris : « Aussi faux dialecticien que faux chrétien, dit Abélard, il soutient dans sa dialectique que nulle chose n'a de parties, et corrompt par là le sens des Saintes Écritures ; car, à ce compte, dans l'endroit où l'Écriture rapporte que Jésus mangea une partie d'un poisson, il devrait dire qu'il s'agit seulement d'une partie du mot poisson, et non pas d'une partie de la chose elle-même[1]. »

Voilà les seuls documents qui subsistent sur le nominalisme de Roscelin. Cette disette extrême de témoignages donne le plus grand prix aux moindres renseignements nouveaux qui nous peuvent survenir, et par conséquent à un passage du manuscrit de Saint-Victor, où Abélard nous fait connaître l'opinion de Roscelin avec brièveté, mais non pas sans précision. Livre de la Division et de la Définition, fol. 199 v°[2] : « Fuit autem, memini, magistri « nostri Roscelini tam insana sententia, ut nullam rem parti- « bus constare vellet ; sed sicut solis vocibus species, ita et partes « adscribebat. » Ce passage confirme pleinement celui de la lettre à l'évêque de Paris. Roscelin ne se contentait pas de réduire les universaux à des abstractions verbales ; en vertu du même principe, *sicut*, il prétendait que les parties n'ont point d'existence. Abélard ne s'en tient pas là : il nous fait connaître

[1] Abæl. opp., pag. 334. « Hic sicut pseudo-dialecticus, ita et pseudo-christianus, cum in dialectica sua nullam rem partes habere æstimat, ita divinam paginam impudenter pervertit, ut eo loco quo dicitur Dominus partem piscis comedisse, partem hujus vocis, quæ est piscis, non partem rei intelligere cogatur. »

[2] De la prés. édit., page 491.

l'argumentation même sur laquelle s'appuyait Roscelin; et comme nous avons démontré qu'il avait eu Roscelin pour maître et avait suivi ses leçons, c'est de sa bouche même qu'il avait dû recueillir cette argumentation; elle mérite donc toute notre confiance.

Roscelin faisait deux arguments pour prouver que les parties n'ont pas d'existence réelle : 1° Dire qu'une partie d'une chose est aussi réelle que cette chose, c'est dire qu'elle fait partie d'elle-même, car une chose n'est ce qu'elle est qu'avec toutes ses parties; 2° La partie d'un tout devrait précéder ce tout; car les composants doivent précéder le composé; mais la partie d'un tout fait partie du tout lui-même; donc la partie devrait se précéder elle-même, ce qui est absurde. Citons textuellement cette argumentation : « Si quelqu'un disait que cette chose, qui est une maison, consiste en d'autres choses, à savoir les murs et les fondements, Roscelin lui opposait ce raisonnement : Si cette chose qui est un mur est une partie de cette chose qui est une maison, comme la maison n'est rien que le mur lui-même, le toit, le fondement, etc., il en résulte que le mur sera une partie de lui-même et du reste; or, comment pourrait-il être une partie de lui-même? De plus, toute partie précède naturellement son tout; or, comment le mur peut-il se précéder lui-même et le reste, puisque rien ne peut en aucune manière se précéder soi-même? » « Si quis autem rem illam quæ domus est, rebus « aliis, pariete scilicet et fundamento, constare diceret, tali « ipsum argumentatione impugnabat : si res illa quæ est paries, « rei illius quæ domus est, pars sit, cum ipsa domus nihil « aliud sit quam ipse paries et tectum et fundamentum, pro« fecto paries sui ipsius et cæterorum pars erit. At vero quo« modo sui ipsius pars fuerit? Amplius : omnis pars naturaliter

« prior est suo toto. Quomodo autem paries prior se et aliis « dicetur, cum se nullo modo prior sit [1] ? »

Voilà donc en quoi consistait le nominalisme de Roscelin : il soutenait que les universaux, à savoir les genres et les espèces, ne sont que des mots; et que de même, les parties d'une chose n'existant que dans cette chose, dès qu'on les en sépare on n'a plus aussi que des mots. On peut supposer qu'il en disait autant des qualités par rapport à leur sujet. Le principe commun de ces diverses théories est qu'en réalité il n'existe que des individus, des choses particulières, et que hors de là il n'y a que des conceptions et abstractions de l'esprit et par conséquent des mots. Le principe admis, la conséquence semble irréprochable. En effet, si les genres et les espèces, si les universaux existent autre part que dans l'entendement de l'homme, s'ils sont autre chose que des conceptions et des abstractions de notre esprit, il est impossible de les réduire à des noms; mais si les universaux ne sont que des notions abstraites, évidemment alors toute la réalité appartient ou aux choses individuelles auxquelles ces notions sont empruntées ou à l'esprit qui a la puissance de former de pareilles abstractions; et ces abstractions en elles-mêmes sont de purs mots. La conséquence est légitime; elle est même fort naturelle. Mais le génie consiste souvent à tirer une conséquence nouvelle, à découvrir une face nouvelle d'un principe déjà connu. Or, on ne peut nier qu'avant Roscelin ou son maître Jean, au XI[e] siècle, personne n'avait songé à tirer cette conséquence de la doctrine que tout le monde enseignait. Raban-Maur et notre anonyme enseignaient aussi que les genres et les espèces, les universaux, sont des conceptions de l'esprit, et qu'ils n'ont de réalité que dans les indi-

[1] De la prés. édit., page 491.

vidus où l'esprit les recueille par voie de comparaison et d'abstraction. De là à conclure que les universaux ne sont que des mots, il n'y avait qu'un pas; mais ce pas, ni Raban, ni l'anonyme ne l'ont fait; Boëce non plus n'avait pas été jusque-là. Dans l'Introduction de Porphyre, cette expression, les *cinq mots,* ne s'applique, comme nous l'avons déjà dit[1], qu'aux *Prædicabilia,* aux abstractions évidemment verbales, à savoir, le genre, l'espèce, la différence, le propre, l'accident, et nullement aux universaux proprement dits, les genres et les espèces. Porphyre, dans la double solution qu'il énonce du problème de la nature des universaux, n'indique en opposition à la solution platonicienne que la solution péripatéticienne, et celle-ci n'allait pas jusqu'au nominalisme. Dans toute l'antiquité, le péripatétisme, développé et commenté par tant d'esprits pénétrants et rigoureux, et dans une indépendance philosophique illimitée, ne produisit jamais une telle conséquence, ou du moins cette conséquence n'y eut jamais le rang et la dignité d'une doctrine. Si donc le nominalisme n'est qu'une conséquence du péripatétisme, et si par là il se rattache à la philosophie ancienne, il faut reconnaître que c'en est une conséquence nouvelle, inconnue, inouie; c'est un fruit tout à fait nouveau, éclos à la fin du XIe siècle, et donné à la philosophie moderne par la scolastique et par un Français. Or, une époque philosophique, religieuse ou politique, n'existe qu'à une condition : qu'elle possède un principe nouveau, qui devienne le fondement d'un grand débat et produise un grand mouvement. Ce grand mouvement, ce grand débat est ici la lutte du nominalisme et du réalisme; et cette lutte ne pouvait prendre de l'importance et de la grandeur qu'autant que s'élèverait une opinion nouvelle, nette et pré-

[1] Voyez plus haut, pag. LXVII-LXIX.

cise, qui, allant droit à toutes ses conséquences, éclaircît d'abord l'horizon nébuleux du péripatétisme indécis légué par Boëce aux écoles carlovingiennes. La scolastique, comme époque originale de l'histoire de la philosophie, commence avec la querelle du nominalisme et du réalisme : c'est le nominalisme qui a engagé cette querelle, c'est donc lui qui l'a produite, et avec elle la philosophie scolastique.

Dès qu'un principe nouveau est déposé dans le monde, s'il a de la vie et de la force, il le fait voir, en se développant, par la variété et l'importance de ses applications. Le nominalisme, à peine né, s'appliqua d'abord à la théologie, qui était la grande affaire, l'intérêt vivant de l'époque. Roscelin transporta dans la théologie le même esprit d'indépendance et de conséquence qu'il avait montré en dialectique. Ici nous possédons ses propres paroles, rapportées par saint Anselme. Jusque-là la théologie consistait dans l'exposition plus ou moins régulière des dogmes sacrés; Roscelin essaya d'introduire une méthode nouvelle. « Les païens, dit-il, défendent leur reli-« gion, les juifs défendent la leur; nous aussi, chrétiens, il faut « que nous défendions notre foi. » « Pagani defendunt legem « suam, judæi defendunt legem suam; igitur et nos christiani « debemus defendere fidem nostram [1]. » Ici défendre voulait dire expliquer : mais les premières explications ne furent pas heureuses; celles de Roscelin détruisaient le christianisme dans le dogme de la Trinité. En effet, si les parties, les qualités et les rapports n'existent pas et ne sont que des mots, les rapports des trois personnes divines entre elles s'évanouissent, et il n'y a plus ou qu'un seul Dieu sans trinité de personnes, ou trois personnes, ou plutôt trois êtres, trois Dieux, sans unité ; car l'unité qui n'est pas celle de l'individu est pour le nomi-

[1] Anselm. Opp. *De fide Trinitatis,* pag. 43.

nalisme un pur mot. De là le dilemme de Roscelin : Ou les trois personnes de Dieu ne sont pas seulement trois personnes, mais trois choses qui existent chacune individuellement et séparément, comme existent trois anges ou trois âmes, et n'ayant de commun entre elles que la ressemblance ou l'identité de volonté et de puissance ; ou bien les trois personnes ne font qu'un seul Dieu, et dans ce cas ce Dieu seul existe sans distinction de personnes ; il agit tout entier quand il agit ; et par conséquent il faudrait dire que le Père et le Saint-Esprit ont dû s'incarner quand le Fils s'est incarné. Or, cette dernière hypothèse est absurde : donc il faut adopter la première, et admettre que les trois personnes sont en effet trois êtres distincts, et pour ainsi dire trois Dieux. Telle est l'opinion renfermée dans trois passages dont la ressemblance atteste assez qu'ici encore nous possédons les paroles mêmes de Roscelin. Le premier de ces passages est la lettre d'un nommé Jean à saint Anselme, pour lui demander son avis sur la question soulevée par Roscelin : « Hanc enim inde quæstionem Roscelinus de Compendio movet. Si tres personæ sunt una tantum « res et non sunt tres res per se, sicut tres angeli aut tres animæ, « ita tamen ut voluntate et potentia omnino sint idem ; ergo « Pater et Spiritus Sanctus cum Filio incarnatus est[1]. » C'est après avoir reçu cette lettre que saint Anselme, encore abbé du Bec, écrivit à Fulcon, évêque de Beauvais : « Audio.... quia « Roscelinus clericus dicit in Deo tres personas esse tres res ad « invicem separatas, sicut sunt tres angeli, ita tamen ut una sit « voluntas et potestas ; aut Patrem et Spiritum Sanctum esse in- « carnatum, et tres Deos vere posse dici, si usus admitteret[2]. » Le dernier passage est celui du *De fide Trinitatis*, écrit plus tard, et

[1] Baluze, *Miscell.*, tom. IV, pag. 478, 479.
[2] Anselm. Opp., *Epistol.* lib. II, *epist.* 41, pag. 357.

qui ne porte plus sur de simples bruits. « Si in Deo tres personæ « sunt una tantum res, et non sunt tres res, unaquæque per se se« paratim, sicut tres angeli aut tres animæ, ita tamen ut volun« tate et potentia omnino sint idem, ergo Pater et Spiritus Sanc« tus cum Filio incarnatus est. » Encore une fois, c'est là ou la nondistinction des personnes de la Trinité et leur confusion dans un seul être réel, ou bien la substitution de trois substances réelles à la simple distinction de personnes. Cette dernière opinion est celle de Roscelin : c'est un trithéisme absolu ; il dérive du principe métaphysique qu'il n'y a de réalité que dans les individus et dans les choses particulières, et cette métaphysique était absolument incompatible avec le christianisme.

Arrivé à cette nouvelle conséquence, le nominalisme ne pouvait manquer de soulever contre lui l'esprit du temps et l'autorité ecclésiastique. Roscelin, né peut-être en Bretagne [1], et qui était chanoine de Compiègne [2], et probablement y enseignait, fut traduit devant un concile, celui de Soissons, en 1092 ou en 1093. Il paraît qu'il essaya de se mettre à l'abri sous l'autorité de Lanfranc et de saint Anselme, auxquels il attribua son opinion; mais hautement désavoué par ce dernier, il fut obligé d'abjurer, non par conviction, mais dans la crainte d'être massacré par le peuple [3]. Il ne fut pas moins condamné, forcé de quitter la France et de se réfugier en Angleterre [4]. La leçon était sévère; elle fut inutile : en Angleterre, Roscelin déclara qu'il persistait dans son opinion [5], et il la répandit même en secret; c'est alors que saint Anselme, qui, de l'ab-

[1] Aventinus, *Annal. Boior.* lib. VI, pag. 195.

[2] *Passim. Histoire littéraire,* tome IX, page 359.

[3] Anselm. Opp. *De fide Trinitatis,* pag. 42. « .... Audivi præfatæ novitatis auctorem.... dicere se non ob aliud abjurasse nisi quod dicebat quod a populo interfici timebat. »

[4] Ab. Opp. pag. 334, 335. « . . . hæresis . . . exilio punita. »

[5] Anselm. Opp. *ibid.* « in sua perseverantem sententia. »

baye du Bec, était passé à l'archevêché de Cantorbéry, se décida à publier contre lui son traité de la Trinité et de l'Incarnation.

Mais ni sa première condamnation ni la nouvelle accusation que lançait contre lui le puissant et vénéré archevêque de Cantorbéry ne corrigèrent Roscelin. En philosophie, il avait troublé l'école avec le nominalisme; en théologie, il avait attaqué le dogme fondamental du christianisme : il ne lui manquait plus, pour combler ses malheurs et pousser jusqu'au bout son rôle de novateur, que de s'attaquer à la puissance ecclésiastique elle-même. On sait qu'à cette époque les mœurs du clergé anglais étaient fort relâchées; beaucoup de prêtres avaient des concubines; souvent même ils étaient mariés; leurs enfants entraient dans l'église, et par la protection de leurs pères envahissaient les bénéfices. Roscelin s'éleva contre cet abus. Un Français qui était comme lui en Angleterre, et enseignait à Oxford, Thibault d'Étampes, prit la défense du clergé anglais dans une lettre adressée à Roscelin; et, en réfutant ses arguments, il nous les a conservés [1]. « Roscellino Compendioso magistro Theobaldus Stam-« pensis magister Oxfordiæ : Non plus sapere quam oportet, « sed sapere ad sobrietatem. » Roscelin prétendait 1° que les enfants de prêtres, nés en dehors d'un légitime mariage, sont hors de la loi, *exleges*, et qu'il était injuste de les préférer à ceux qui n'avaient pas contre eux une pareille origine; 2° que le baptême de ces enfants effaçait leurs péchés, mais sans changer leur condition; 3° qu'en ne les recevant pas dans les ordres, on empêcherait le scandale d'enfants de prêtres élevés aux dignités ecclésiastiques. Sans doute, Roscelin exagérait, et ce qu'il demandait était injuste relativement à des

[1] Dachery, *Spicilegium*, tom. III, pag. 142.

enfants qui ne devaient pas être punis des fautes de leurs pères; mais il est certain qu'en admettant trop facilement dans l'Église de pareils candidats, on ouvrait la porte à mille abus, on laissait impunie une licence coupable, et on avait l'air de l'autoriser. Aussi l'Église elle-même prit-elle à cet égard de sages mesures, aussi éloignées d'une injuste rigueur que d'une scandaleuse indulgence[1]. Mais le clergé d'Angleterre trouva plus commode de persécuter Roscelin que de réformer ses mœurs, et il s'éleva contre notre pauvre compatriote un tel orage, qu'il courut risque de la vie et fut contraint de quitter l'Angleterre[2] et de venir redemander un asile à la France. Il paraît qu'il dut faire une rude pénitence et subir de sévères corrections, « ut aiunt, à canonicis verberatus, » sans pouvoir rentrer dans ses droits et dans ses fonctions de chanoine[3]. Dans sa détresse, Roscelin s'adressa à Yves, évêque de Chartres, et lui demanda une place dans son église. Mais la réputation de Roscelin était si mauvaise, qu'Yves n'osa point le recevoir; et dans une lettre qui nous est parvenue, le prélat motive son refus sur la crainte de se rendre suspect lui-même en accueillant Roscelin, et que son arrivée à Chartres n'y soit l'occasion de graves désordres : il va même jusqu'à dire qu'on pourrait bien le lapider[4]. D'ailleurs il reconnaît qu'on l'a injustement dépouillé[5]. Mais il se plaint qu'après sa condamna-

[1] Au concile de Clermont, il fut décidé que les fils de prêtres n'entreraient dans les ordres qu'avec une dispense spéciale.

[2] Abæl. opp., *ibid.* « Ab utroque regno in quo conversatus est, tam Anglorum scilicet quam Francorum, cum summo dedecore expulsus est..... ut ad regis anglici imperium ab Anglia turpiter impudens ejus contumacia sit ejecta et vix tum cum vita evaserit. »

[3] *Ibid.* « Et in ipsa, cujus pudore canonicus dicitur, beati Martini ecclesia, nunquam, ut aiunt, a canonicis verberatus, morem solitum servaverit. »

[4] Iv. Carnot. opp. *epistol.* VII. « .... Et audito nomine tuo et pristina conversatione tua, more suo solito, ad lapides convolarent et lapidum aggere præfocarent. »

[5] *Ibid.* « Si.... te afflixit et rebus tuis te nudavit quorumdam violentorum rapax avaritia. »

tion il ait recommencé à répandre sa doctrine et d'autres tout aussi mauvaises. Il lui insinue qu'il doute de la sincérité de sa conversion actuelle, et l'engage à publier une rétractation formelle : à ce prix, il lui promet sa protection, le pardon de l'Église et un bénéfice [1]. Roscelin ne suivit pas ce conseil. Est-ce alors ou auparavant qu'il écrivit une lettre contre le bienheureux Robert d'Arbrisselle, qui allait faisant partout des prédications ardentes, des conversions et des miracles? Abélard appelle cette lettre insolente : « Contumacem ausus « est epistolam confingere [2]? » Roscelin reparaît dans l'histoire vers 1121, pour dénoncer à l'évêque de Paris, Guillaume, Geoffroi ou un autre [3], le livre d'Abélard sur la Trinité. On ne voit pas bien quel avait pu être son motif, mais il trouva dans Abélard un adversaire impitoyable. Celui-ci écrivit à l'évêque de Paris une lettre où, en repoussant la dénonciation de Roscelin, il l'accable sous l'histoire de sa vie, et lui prodigue les plus durs sarcasmes. Depuis, Roscelin disparaît entièrement, et on ne sait comment il a fini; mais il n'y a pas un seul texte véritablement applicable à Roscelin d'où on puisse conclure qu'il se soit rendu et qu'il ait fait ses soumissions [4].

Telle fut la destinée du père du nominalisme. Il souffrit toute sa vie pour la même cause pour laquelle souffrit aussi, 300 ans plus tard, l'Anglais Occam, qui, sous tous les rapports, a tant de ressemblance avec Roscelin. Tous deux sont comme les héros du nominalisme, et ils en ont presque été les martyrs. Mais Occam, au XIVe siècle, devançait à peine son temps:

[1] Iv. Carnot. opp. *epistol.* VII. « Restat igitur ut palinodiam scribas..... sic..... beneficiis poteris ampliari. »

[2] Abæl. opp. *ibid.* — [3] *Ibid.*

[4] Il n'est pas possible d'admettre à ce sujet les hypothèses de Mabillon ni celles des autres auteurs. *Histoire littéraire*, tome IX, page 363.

même dans ses attaques contre l'autorité papale, il avait de son côté la moitié de son siècle, et il s'appuyait sur un roi et sur un empereur. A la fin du XIe siècle, Roscelin combattit et souffrit sans espérance. Il a laissé à la philosophie moderne ces deux grands principes : 1° Il ne faut pas réaliser des abstractions; 2° La puissance de l'esprit humain et le secret de son développement sont en grande partie dans le langage. Roscelin est le précurseur de l'école empirique. Sans doute cette école est bien faible encore dans Roscelin, mais elle commence avec lui pour ne plus finir. Il paraît qu'indépendamment de la témérité de ses opinions, l'inquiétude et l'opiniâtreté de son caractère ajoutèrent à ses malheurs; mais il ne faut pas oublier d'abord que nous le connaissons seulement par ses adversaires; ensuite que les opinions hardies et les innovations prématurées veulent de pareils caractères, et que ce n'est pas la parfaite sagesse qui entreprend et achève les révolutions même les plus utiles. Enfin, on ne peut pas du moins lui refuser une constance qui ne s'est jamais démentie. A tous ces titres, Roscelin a sa place dans l'histoire de l'esprit humain. Le nominalisme du XVe et du XVIe siècle le désavoua, par calcul peut-être; celui du XVIIIe siècle ne s'est pas même souvenu de lui, et c'est un adversaire déclaré de l'école à laquelle il appartient qui le premier en France lui rend ce juste et tardif hommage[1].

Nous avons raconté les orages que souleva le nominalisme de Roscelin. L'anathème qui accabla les conséquences remonta jusqu'au principe. En voyant où conduisait la solution péripatéticienne du problème de Porphyre, on devait être na-

[1] Il y a en Allemagne un écrit assez insignifiant sur Roscelin : Chladenii dissertatio historica de vita et hæresi Roscellini; Erlang. 1756. Réimprimé dans le *Thesaurus Bio- et Bibliographicus* de *Waldau;* Chemnitz, 1792.

turellement tenté de se rejeter à l'extrémité opposée et dans la solution platonicienne, plus conforme et plus favorable à l'esprit du christianisme. La première solution avait jusqu'alors prévalu et régné presque sans partage, dans la parfaite ignorance des résultats qu'elle renfermait : le martyr Boëce et le bienheureux Raban-Maur sont péripatéticiens. C'est dans la résistance au nominalisme naissant que renaît à son tour et commence à se montrer sur la scène la solution platonicienne; car une opinion fortement prononcée a toujours pour effet de susciter une opinion contraire d'une égale énergie. Ainsi s'engage la lutte, et par la lutte marche l'esprit humain.

Le premier adversaire de Roscelin est, ainsi que nous l'avons vu, et devait être un prêtre orthodoxe.

Réalisme théologique de saint Anselme.

Anselme, Italien, que l'église a canonisé pour ses vertus et aussi pour son dévouement à la cause de l'autorité ecclésiastique, était élève de son compatriote Lanfranc, l'adversaire de Bérenger, et sortait de la célèbre école du Bec. Né avec le génie de la méditation, dans un autre siècle il eût été peut-être un grand métaphysicien; au XIe siècle, il concentra toutes ses forces sur la théologie, et avec un esprit naturellement vigoureux et élevé, il arriva à cette philosophie chrétienne qui lui a dicté le *Monologium*, le *Proslogium* et le *Dialogus de veritate.* Sa méthode, car il en a une[1], est de partir des dogmes consacrés, et sans s'écarter jamais de ces dogmes, en les prenant tels que les donne l'autorité, mais en les fécondant par une réflexion profonde, de s'élever, pour ainsi dire, des ténèbres visibles de la foi à la pure lumière de la philosophie: *fides quærens intellectum*[2]. Dans le *Monologium* et le *Proslogium* il a dérobé à Descartes la preuve fameuse de l'existence réelle

[1] *Cours de l'Histoire de la philosophie*, de 1829, leçon IXe, page 346.

[2] Anselm. opp., pag. 29.

de Dieu, par la seule conception d'un idéal de grandeur et de perfection absolue, sur lequel nous mesurons toutes les perfections et les grandeurs relatives. Dans le *Dialogue sur la vérité*, avec une simplicité qui n'ôte rien à la rigueur, il a démontré que la vérité est le fond et l'essence même des choses; que par conséquent ce qui est faux n'est pas, et que par conséquent encore tout ce qui est est bien, le vrai et le bien étant la même chose : d'où il suit que le mal lui-même a sa raison légitime, qu'il doit être à la fois et qu'il ne doit pas être; il ne doit pas être, car c'est une infraction de la volonté humaine à l'éternelle loi du bien; et il doit être, car cette infraction, qui témoigne de la liberté de la volonté, témoigne par là de la bonté du système général dont cette liberté fait partie[1]. Enfin, comme toutes les grandeurs supposent une grandeur absolue, de même toutes les vérités supposent une vérité unique. Saint Anselme compare la vérité au temps. Quand on parle de la durée de telle ou telle chose, il ne faut pas entendre que c'est telle ou telle chose qui dure par elle-même et qui contient intégralement la durée; loin de là, c'est la durée qui, dans son sein, comprend toutes choses et la succession mobile des événements qui la mesurent et ne la constituent pas. De même, quand on parle de la vérité de telle ou telle chose, ce n'est pas que la vérité appartienne à ces choses, ce sont bien plutôt ces choses qui appartiennent à la vérité, car la vérité n'appartient qu'à elle-même[2]. Saint Anselme se soutient à cette hauteur tant qu'il reste dans les régions de la

[1] Anselm. opp., *Dial. de Ver.*, c. VII, pag. 111. « Est igitur veritas in omnium quæ sunt essentia..... quod falso est non est..... omne quod est, recte est..... Debet enim esse et non esse (malum), quia bene et sapienter ab eo quo non permittente fieri non posset, permittitur; et non debet esse quantum ad illum cujus iniqua voluntate concipitur. »

[2] Anselm. opp. *Dial. de Ver.* c. XIII. « Quod una sit veritas in omnibus veris. Sicut

métaphysique chrétienne; mais il retombe dans la barbarie de son temps dès qu'il abandonne le christianisme et aborde la philosophie d'alors, la dialectique scolastique. Ainsi le dialogue[1] *de Grammatica,* qui est malheureusement de lui, roule sur une misérable difficulté du livre d'Aristote de l'*Interprétation;* et il est tout aussi vain et tout aussi insignifiant que le morceau de Gerbert, adressé à l'empereur Othon, sur une difficulté de l'Introduction de Porphyre. Ce n'est pas là qu'il faut chercher saint Anselme; c'est dans les trois ouvrages que nous avons cités, ainsi que dans ses grands traités de théologie, et particulièrement dans le traité : *De fide Trinitatis,* composé contre Roscelin.

Ce traité est exclusivement théologique. Saint Anselme n'était plus alors écolâtre et prieur du Bec, mais archevêque de Cantorbery; et dans la haute et périlleuse situation où il se trouvait, il avait mis la plume à la main, non dans l'intérêt de telle ou telle théorie philosophique, mais pour défendre le dogme sur lequel repose le christianisme, et que Roscelin avait attaqué; c'est donc seulement d'une manière indirecte qu'il réfute l'opinion de Roscelin sur la nature des universaux, et qu'il lui échappe quelques mots dont on peut tirer une sorte de théorie. Nous nous sommes déjà servi de ce passage, et nous allons le reproduire intégralement : « Illi utique nostri temporis dialectici, imo dialectice hæretici, qui « non nisi flatum vocis putant esse universales substantias, et « qui colorem non aliud queunt intelligere quam corpus nec

tempus per se consideratum non dicitur tempus alicujus, sed cum res quæ in illo sunt consideramus, dicimus tempus hujus vel illius rei, ita summa veritas per se subsistens nullius rei est; sed cum aliquid secundum illam est, tunc ejus dicitur veritas seu rectitudo. »

[1] Anselm. opp. *Dial. de Ver.*, c. XIII, pag. 134.

« sapientiam hominis aliud quam animam, prorsus a spiritua-
« lium quæstionum disputatione sunt exsufflandi. In eorum
« quippe animabus ratio, quæ et princeps et judex omnium
« debet esse quæ sunt in homine, sic est in imaginationibus
« corporalibus obvoluta, ut ex eis se non possit evolvere, nec
« ab ipsis ea quæ ipsa sola et pura contemplari debet, valeat
« discernere. Qui enim nondum intelligit quomodo plures ho-
« mines in specie sint unus homo; qualiter in illa secretissima
« et altissima natura comprehendet quomodo plures personæ,
« quarum singula quæque est perfectus deus, sint unus deus?
« Et cujus mens obscura est ad discernendum inter equum
« suum et colorem ejus; qualiter discernet inter unum deum
« et plures relationes ejus? Denique qui non potest intelligere
« aliquid esse hominem, nisi individuum, nullatenus intel-
« liget hominem, nisi humanam personam. »

Ce passage fait naître les observations suivantes :

1° Saint Anselme appelle les universaux, *substantias univer-sales,* expression évidemment réaliste.

2° Il rattache le nominalisme à l'empirisme, rapport que l'histoire entière démontre, mais qu'au moyen âge saint Anselme a le premier signalé; et il rattache le réalisme à cette autre philosophie qui admet au-dessus des sens et des facultés qui en dérivent, un moyen spécial de connaître, une faculté propre et indépendante, l'intelligence, la raison. Selon l'empirisme, comme on ne peut ni voir ni toucher les universaux, et pas davantage se les représenter « sic est in ima-« ginationibus corporalibus obvoluta ut ex eis se non possit « evolvere, » on en conclut fort naturellement que ce sont de vains mots. On arrive à un tout autre résultat avec la philosophie qui admet la raison comme distincte des sens et de l'imagination, comme étant la faculté de connaître par excellence,

« ratio quæ princeps et judex omnium debet esse », et comme ayant des objets qui lui sont propres et de la réalité desquels elle est seule juge compétente « ea quæ ipsa sola con-« templari debet. » Ce langage est à peu près celui que Platon adresse à Protagoras, les Alexandrins aux Péripatéticiens, et l'idéalisme moderne à Hobbes, à Gassendi et à Condillac, qui sont nécessairement et ouvertement nominalistes, parce que pour eux la raison n'est point une faculté spéciale et indépendante, et que toutes nos facultés viennent de la sensibilité, pour laquelle assurément les universaux sont des chimères.

3° Saint Anselme reproche au nominalisme de ne reconnaître d'autre réalité que les choses particulières, dans l'homme, par exemple, que l'individu : « non potest intelli-« gere aliquid esse hominem, nisi individuum, etc. » Donc, en attribuant à saint Anselme la doctrine contraire à celle qu'il réfute, nous croyons pouvoir légitimement conclure de ce qui précède que, selon saint Anselme, l'homme n'est pas tout entier dans l'individu. Il accuse le nominalisme de ne pas comprendre comment plusieurs hommes particuliers ne sont qu'un seul et même homme, « nondum intelligit quomodo plures « homines in specie sint unus homo; » donc il pensait que non-seulement il y a des individus humains, mais qu'il y a en outre le genre humain, l'humanité, qui est une, comme il admettait qu'il y a un temps absolu que les durées particulières manifestent sans le constituer, une vérité une et subsistante par elle-même, un type absolu du bien, que tous les biens particuliers supposent et réfléchissent plus ou moins imparfaitement, selon la doctrine du *Monologium*, du *Proslogium* et du *Dialogus de veritate*. Et ici nous ne pouvons nous empêcher de donner raison à saint Anselme contre Roscelin, au réalisme

contre le nominalisme, et en général à l'idéalisme contre l'empirisme. Il nous est impossible de ne pas croire avec le sens commun et le vulgaire, qu'il y a en effet un genre très-réel, appelé le genre humain, composé de mille et mille individus, tous très-différents entre eux, mais qui tous aussi ont quelque chose de commun. Or, ce quelque chose qui leur est commun à tous, au milieu de toutes les différences qui les séparent, ce quelque chose de commun ne peut pas être individuel aussi; car tout ce qui est individuel et particulier est nécessairement dissemblable. Il faut donc bien que ce quelque chose de commun à tous les êtres humains, individuels et dissemblables, soit quelque chose d'universel et d'un, qui constitue ce qu'on appelle le genre humain. Ainsi le genre humain n'est pas un mot, ou bien il faut prétendre qu'il n'y a réellement rien de commun et d'identique dans tous les hommes, que la fraternité et l'égalité de la famille humaine sont de pures abstractions, et que, la seule réalité étant l'individualité, la seule réalité est par conséquent la différence, c'est-à-dire l'inimitié et la guerre, sans autre droit que la force, sans autre devoir que l'intérêt, sans autre remède que la tyrannie; tristes mais nécessaires conséquences que la logique et l'histoire imposent au nominalisme et à l'empirisme, et qui soulèvent contre eux, avec le christianisme, le sens commun et la conscience du genre humain.

4° Jusqu'ici le réalisme de saint Anselme a raison contre le nominalisme de Roscelin; mais le réalisme devait avoir aussi ses exagérations pour que la querelle, qui devait être si utile à l'esprit humain, pût être continuée; car c'est par leurs erreurs que les systèmes se combattent, et c'est par leurs combats qu'ils se développent et se perfectionnent. Voici le point sur lequel le réalisme perd ses avantages, prête le flanc aux

attaques du nominalisme, et par là le rend nécessaire et le légitime.

Oui, sans doute, il y a dans les êtres, sous leurs éléments particuliers et individuels, quelque chose de commun et de général qui nous permet de les ranger en diverses classes, dont chacune a son unité : cet élément général, pris en lui-même, a sa réalité et n'est point un pur mot; mais il ne s'ensuit nullement qu'on puisse prendre au hasard dans une chose, au lieu de son attribut fondamental et générique, telle ou telle qualité accidentelle pour la considérer séparément, et s'imaginer alors que cette qualité accidentelle possède en effet quelque réalité hors du sujet individuel où elle a été prise ou hors de l'esprit qui la considère : ce serait réaliser des abstractions. C'est là la pente et l'écueil du réalisme; c'est donc là le point d'attaque et le triomphe du nominalisme. Saint Anselme admet très-légitimement la réalité du genre humain distincte de la réalité des individus dont il se compose. A la bonne heure; mais, la carrière une fois ouverte à l'abstraction, le platonicien saint Anselme y commence cette longue suite de faux pas et d'erreurs qui vont à leur tour décrier le réalisme. Il reproche à Roscelin de ne pas savoir distinguer la sagesse d'un homme de l'âme dans laquelle cette sagesse réside, « non... queunt intelligere... sapientiam hominis aliud « quam animam. » Il y aurait ici bien des explications à demander. Mais saint Anselme va plus loin; il reproche à Roscelin de ne pas savoir distinguer la couleur d'un corps de ce corps, colorem « non aliud queunt intelligere quam corpus; » et plus bas : « cujus mens obscura est ad discernendum inter « equum suum et colorem ejus. » Entendons-nous. Roscelin n'avait pu nier que l'esprit de l'homme a la faculté de considérer une qualité à part de son sujet; mais il avait nié qu'une qua-

lité ainsi abstraite de son sujet eût aucune réalité. C'est la réalité de cette abstraction et non pas sa possibilité qui était en cause; et, ou le reproche que saint Anselme adresse au nominalisme n'a pas de sens, ou il en faut conclure que saint Anselme admettait que la couleur a de la réalité hors du corps coloré, comme le genre humain a sa réalité indépendamment des individus qui le composent. Or, cette assimilation du prétendu universel, la couleur, avec les vrais et légitimes universaux, n'est pas soutenable. Le nominalisme pouvait répondre à saint Anselme, et aujourd'hui toute saine philosophie répondrait que la couleur est à la fois une sensation de l'âme et une modification des corps, qu'une sensation n'existe que dans l'âme qui l'éprouve, et une modification dans le sujet modifié; que, dans cette modification, les seuls éléments réels sont, d'une part, la lumière, de l'autre, le corps avec ses formes et ses propriétés, et que c'est la combinaison de ces élémens qui produit l'accident appelé la couleur. On peut bien dire que cet accident a sa réalité comme accident, mais rien de plus; et il n'y a point là d'universel. Sans trop insister, car il nous faut bien subordonner la discussion philosophique à l'histoire, on voit poindre déjà une de ces abstractions réalisées, une de ces entités imaginaires qui ont fait si beau jeu à l'école nominaliste et ont tant nui à la réputation des universaux et aux véritables réalités.

Nous venons de reconnaître pour ainsi dire le champ de bataille de la scolastique naissante, le caractère, les prétentions, les vices et les avantages des deux écoles qui la constituent en la divisant. L'école réaliste admet la réalité des universaux, c'est-à-dire des espèces et des genres, du genre humain par exemple; et cet exemple qui remonte à Aristote,

une fois mis en circulation par Boëce, et accepté par saint Anselme, comme il l'avait été très-probablement par Roscelin, devient l'exemple sur lequel les deux partis se donnent rendez-vous. Dans ces limites, l'école réaliste a raison; mais elle en sort, et, confondant avec les vrais universaux, avec les vrais genres, de pures abstractions comme la couleur séparée du corps coloré, elle tombe dans le vice célèbre de réaliser des abstractions. D'un autre côté le nominalisme montre l'illusion des abstractions réalisées, et il en donne le secret; ce secret c'est la puissance du langage, qui réalise en quelque sorte les conceptions de l'esprit en les revêtant d'une forme à laquelle ensuite on s'arrête, comme si elle avait une réalité intrinsèque. Le nominalisme a donc raison à son tour, et il est utile, en signalant le danger des abstractions réalisées et en appelant l'attention sur la merveille du langage; mais il a tort, et il est lui-même profondément dangereux, lorsqu'il réduit des attributs essentiels à des qualités accidentelles, et confond avec des conceptions purement verbales des existences immatérielles, il est vrai, mais réelles, qui sans doute sont des conceptions dans la pensée de l'homme et des mots dans le langage, mais qui sont indépendantes des conceptions que l'homme s'en forme et des mots dont il les revêt; des existences sans lesquelles les conceptions que nous nous en formons, et toute conception générale, et par conséquent le langage lui-même, serait impossible; des existences enfin dont la réalité détruite emporte avec elle celle de toutes nos sciences avec leurs classifications, et les réduit à des arrangements conventionnels dépourvus de vérité et indignes d'occuper un seul jour un homme sérieux. Ne voir partout que des conceptions abstraites empruntées aux données sensibles et réalisées par des mots, c'est la tendance du nominalisme et de l'école

dont il est l'expression extrême mais fidèle, à savoir, l'école empirique; et réaliser des abstractions est la tendance de l'école opposée et la pente fatale où la pousse le génie de l'idéalisme. Telles sont les deux écoles que représentent, à la fin du XI[e] siècle et au commencement du XII[e], Roscelin et saint Anselme. Nous allons les voir en se développant manifester leurs qualités et leurs défauts, et par les uns comme par les autres servir presque également à leur insu la véritable philosophie.

Réalisme plus scientifique de Guillaume de Champeaux.

Le traité de *la Trinité*, composé quelque temps après le concile de Soissons, peut être considéré comme le manifeste du christianisme contre le nominalisme. Dans la polémique que nous venons de retracer, saint Anselme représente l'Église; Guillaume de Champeaux est en quelque sorte le représentant de la science. L'archevêque de Cantorbery n'avait touché la philosophie de Roscelin que pour arriver à sa théologie; Guillaume de Champeaux paraît s'être attaqué spécialement à la partie philosophique du nominalisme. Saint Anselme est réaliste presque sans le savoir et sans le vouloir; Guillaume l'est, le sachant et le voulant, et c'est sans doute pour cela que les historiens de la philosophie le considèrent comme le fondateur de l'école réaliste et le véritable adversaire de Roscelin.

Guillaume de Champeaux est ainsi appelé du village de Champeaux en Brie, près de Melun, où il était né vers le milieu du XI[e] siècle. La date précise de sa naissance est inconnue, ainsi que les événements de sa jeunesse. L'histoire ne le rencontre que dans les premières années du XII[e] siècle, à Paris, archidiacre de Notre-Dame, et enseignant lui-même dans l'école de la cathédrale, avec le plus grand succès. C'est dans cette position que nous le fait voir, en 1103, la chronique de Lan-

dulphe[1]. Guillaume continua son enseignement, à Notre-Dame, jusqu'en 1108, où il quitta l'école du cloître et sa vie de savant et de professeur pour se faire moine. Il se retira dans un faubourg de Paris, auprès de la chapelle de Saint-Victor. Mais il ne put échapper à sa renommée et résister longtemps aux sollicitations de ses amis et de ses élèves, qui le supplièrent de reprendre ses leçons. Il le fit gratuitement pendant cinq années, et c'est ainsi que s'établirent l'abbaye et l'école de Saint-Victor. Il faut donc reconnaître que Guillaume de Champeaux est le fondateur de cette grande école de Saint-Victor de Paris qui jeta depuis un si grand éclat sous Hugues et sous Richard; comme il est le premier maître célèbre de l'école de la cathédrale, où professèrent après lui Abélard et Pierre le Lombard. C'est le talent de Guillaume qui donna du lustre à l'école du cloître, et c'est sa retraite qui donna naissance à l'école de Saint-Victor. En 1113, il fut nommé évêque de Châlons-sur-Marne. Il se consacra tout entier à ses nouvelles fonctions, se lia intimement avec saint Bernard, et fut l'âme de plusieurs conciles. Il mourut au commencement de 1121.

Voilà les faits certains, dégagés des anecdotes, des interprétations, et du commérage des contemporains qui a passé jusque dans l'histoire, sur la foi de l'*Historia calamitatum*. Les ennemis de Guillaume prétendent[2] qu'il ne se fit moine que par ambition, pour se faire une réputation de sainteté et arriver à l'épiscopat; mais c'est une accusation gratuite; car il est attesté[3] que Guillaume refusa trois fois l'épiscopat, et ne l'accepta que malgré lui. Si d'ailleurs il s'opposa à ce qu'Abélard lui succédât immédiatement dans l'école de la cathédrale,

[1] Muratori, *Rer. Italic.*, tom. V, pag. 485.

[2] Abæl. opp., *Hist. calam.*, pag. 5.

[3] Voyez la Chronique de Rupert, *Histoire littéraire*, tome X, page 310.

et même à ce qu'il enseignât dans Paris [1], il ne fit que rendre à Abélard guerre pour guerre; car celui-ci l'avait attaqué, à Notre-Dame et à Saint-Victor, avec une violence et un acharnement qui avaient bien pu blesser Guillaume et changer sa première affection pour Abélard en des sentiments contraires. Mais toutes ces misères n'appartiennent point à l'histoire. Ce qui importe à l'histoire, c'est de savoir ce qu'enseignait Guillaume de Champeaux à Saint-Victor et à Notre-Dame, et en quoi consistait le réalisme qu'on lui attribue. Malheureusement il n'a été publié de notre auteur que deux opuscules théologiques, très-probablement de la fin de sa vie; l'un, qui est un fragment *sur l'Eucharistie* [2]; l'autre, un petit traité *sur l'origine de l'âme* [3]. La bibliothèque du Roi, fonds de Notre-Dame, possède un autre écrit de Guillaume, intitulé *les Sentences*, qu'on a donné [4] pour un abrégé de théologie, et comme l'antécédent du fameux livre des Sentences de Pierre le Lombard. Mais c'est une erreur; nous avons examiné avec soin le manuscrit de Notre-Dame [5], et c'est tout simplement un recueil d'explications sur certains points de doctrine, sur des vertus et des vices, ainsi que sur des passages de l'Écriture sainte. Quant aux nombreux ouvrages philosophiques que Guillaume avait composés, *quibus*, dit de Wisch [6], *realium doctrinam non parum illustravit*, il n'en reste pas un seul, qui soit inscrit du moins dans aucun catalogue; on n'a même conservé le titre d'aucun d'eux, et Guillaume de Champeaux n'est plus qu'un nom célèbre.

[1] Abæl. opp., *Hist. calam.*, pag. 6.

[2] Mabillon, *Annal.*, tom. V; *Hist. litt.*, tome X, page 312.

[3] Martenne, *Thesaur. nov. anecdot.*, tom. V, pag. 881.

[4] L'abbé Lebœuf, *Dissert.*, tome II, page 130.

[5] Coté n° 220, d'une écriture du XIIIe siècle.

[6] *Biblioth. cisterc.*, pag. 133.

Nous savons qu'il avait défini l'invention en dialectique, la science de trouver le moyen terme; et Jean de Salisbury, sans donner cette définition comme parfaite, la trouve au moins excellente, et déclare qu'il ne connaît rien de plus propre à faire découvrir la vérité [1]. En effet, l'invention en dialectique ne consiste pas à construire des majeures, des axiomes généraux d'une abstraction très-souvent stérile, mais à trouver des mineures, c'est-à-dire ces propositions plus voisines des faits, qui rapprochent par leur intermédiaire efficace les généralités de la majeure de la conclusion spéciale à laquelle le raisonnement aspire. Mais, faute de renseignements, on ne peut savoir quelle était la portée de cette définition dans l'esprit de son auteur. Nos manuscrits ne nous fournissent à ce sujet aucun éclaircissement. Ils renferment d'ailleurs plus d'un document intéressant sur la dialectique de Guillaume de Champeaux. On trouve dans le manuscrit de Saint-Victor et dans le fragment de Saint-Germain un assez grand nombre de passages [2] où, plus juste envers son ancien maître, Abélard se plaît à rappeler les arguments que, dans leur première liaison, il faisait valoir en faveur des opinions du professeur de Notre-Dame. Il n'y a pas une des parties du manuscrit de Saint-Victor où ne se rencontre quelque allusion à l'enseignement de Guillaume de Champeaux. Pour ne pas trop multiplier les citations, nous nous contenterons de signaler le fol. 117 v° [3]

[1] *Metalogicus,* lib. III, c. IX. « Versatur in his inventionis materia quam hilaris memoriæ Gulielmus de Campellis, postmodum Catalaunensis episcopus, definivit, etsi non perfecte, esse scientiam reperiendi medium terminum, et inde eliciendi argumentum. Cum enim de inhærentia dubitatur, necessarium est aliquod inquiri medium, cujus interventu copulentur extrema : qua speculatione an aliqua subtilior et ad rem efficacior fuerit, non facile dixerim. »

[2] Par exemple, manuscrit de Saint-Victor, fol. 131 v° et 136 v°; de la prés. édit., pag. 224 et pag. 251. — [3] *Ibid.*, pag. 179-201.

du Commentaire sur les Catégories; les fol. 127 v°[1], 128 r°[2], 129 v°[3], 131 v°[4] du commentaire sur l'Interprétation; les fol. 136 r°[5] et 140 v°[6] des Analytiques, le fol. 152 r°[7] des Topiques; peut-être même le chapitre qui termine le livre des Divisions et des définitions, fol. 202 r°[8]. Tant de citations qui se rapportent aux questions soulevées par les diverses parties de la logique d'Aristote semblent bien attester un commentaire sur l'Organum. Mais ce n'est pas là seulement une conjecture. Dans le manuscrit de Saint-Victor, fol. 132 r°[9], à propos d'une opinion de Guillaume de Champeaux, il est fait mention d'un de ses ouvrages, et cet ouvrage est une glose sur le livre de l'Interprétation : *In glossulis ejus super Peri ermenias invenies.* Voilà donc enfin le titre certain d'un écrit dialectique de Guillaume. Or, s'il avait commenté l'Interprétation, il n'y a pas de raison pour qu'il n'eût pas aussi commenté l'Introduction et les Catégories.

Ces renseignements ne sont pas sans intérêt; mais nous attachons un bien autre prix à ceux qui peuvent éclairer la grande querelle qui nous occupe, celle du réalisme et du nominalisme. C'est le rôle de Guillaume de Champeaux dans cette querelle qui a sauvé son nom de l'oubli : c'est donc sur ce point qu'il importe de recueillir soigneusement toutes les lumières que nous pouvons tirer de nos manuscrits.

Jusqu'ici on ne possédait qu'un seul document sur le réalisme de Guillaume de Champeaux, le passage célèbre de l'*Historia calamitatum.* Tous les historiens de la philosophie ont cité ce passage et nous le citerons à leur

[1] De la prés. édit., page 210. — [2] *Ibid.*, page 214. — [3] *Ibid.*, page 219. — [4] *Ibid.*, page 224. — [5] *Ibid.*, page 250. — [6] *Ibid.*, pages 267-274. — [7] *Ibid.*, page 335. — [8] *Ibid.*, page 495. Si le nom de Guillaume de Champeaux n'est pas cité dans ce passage, son école y est clairement indiquée. — [9] *Ibid.*, page 225.

exemple. Abélard y raconte comment, après avoir fait à Guillaume, à l'école de Notre-Dame, beaucoup d'objections qui l'avaient embarrassé, il l'avait de nouveau attaqué à Saint-Victor sur la question des universaux, et avait fini par le forcer à changer d'opinion. « Inter cætera dispu-« tationum nostrarum conamina, antiquam ejus de universa-« libus sententiam patentissimis argumentationum disputatio-« nibus ipsum commutare, imo destruere compuli. Erat autem « in ea sententia de communitate universalium, ut eamdem « essentialiter rem totam simul singulis suis inesse adstrueret « individuis; quorum quidem nulla esset in essentia diversitas, « sed sola multitudine accidentium varietas. Sic autem istam « suam correxit sententiam, ut deinceps rem eamdem non essen-« tialiter, sed individualiter diceret. Et quoniam de universa-« libus in hoc ipso præcipua semper est apud dialecticos « quæstio, ac tanta ut eam Porphyrius quoque in Isagogis suis, « cum de universalibus scriberet, diffinire non præsumeret, « dicens : altissimum enim est hujusmodi negotium; cum « hanc ille correxisset, imo coactus dimisisset sententiam, in « tantam lectio ejus devoluta est negligentiam, ut jam ad « dialecticæ lectionem vix admitteretur : quasi in hac scilicet « de universalibus sententia tota hujus artis consisteret « summa[1]. » Les conclusions immédiates à tirer de ce passage sont : 1° Que la question des universaux était alors plus que jamais la question fondamentale de la dialectique. 2° Que toute la philosophie de Guillaume de Champeaux était dans sa doctrine des universaux, puisque cette doctrine renversée ou modifiée avait détruit sa réputation. 3° Qu'il professait depuis longtemps cette doctrine, « antiquam ejus de uni-« versalibus sententiam, » c'est-à-dire non-seulement à Saint-

[1] Abæl. opp., pag. 5-6.

Victor, mais à l'école du cloître, au commencement du XIIe siècle et probablement aussi à la fin du XIe, à l'époque où le nominalisme de Roscelin faisait le plus de bruit. 4° Enfin que cette doctrine avait fini par subir sous les attaques d'Abélard une modification importante, et que Guillaume aux deux extrémités de sa carrière avait eu deux opinions différentes sur la nature des universaux. Ce sont ces deux opinions en elles-mêmes et dans leur rapport dont il s'agit de nous bien rendre compte.

Quelle était la première opinion de Guillaume de Champeaux sur les universaux? Abélard l'exprime en peu de mots, mais avec la plus parfaite précision. L'universel, selon Guillaume de Champeaux, c'est-à-dire le genre, est quelque chose de réel, *rem*, qui est identique, *eamdem*, essentiellement, *essentialiter*, intégralement et simultanément, *totam simul*, dans tous les individus qui en participent et composent le genre; de sorte que ces individus ne diffèrent aucunement dans leur essence, *quorum quidem nulla esset in essentia diversitas*, mais seulement dans leurs éléments accidentels, *sed sola multitudine accidentium varietas*. Rien de plus net que cette théorie : c'est le réalisme dans toute sa rigueur, à savoir, l'essence des choses attribuée aux universaux et aux genres, et l'individu réduit à un simple accident. Mais il n'est pas aisé de se faire une idée aussi claire de l'autre théorie, celle à laquelle, selon le passage en question, Guillaume de Champeaux aurait été poussé par son antagoniste. Elle est tout entière dans cette ligne : *rem eamdem non essentialiter sed individualiter*. Les historiens de la philosophie, Tennemann entre autres, reproduisent l'un après l'autre cette ligne sans aucune remarque, comme si elle portait son évidence avec elle-même. Meiners[1] s'est le premier avisé de mettre en

[1] *De nominalium ac realium initiis*, Comment. Götting., tom. XI, pag. 30.

doute sa signification. En effet, elle ne signifie absolument rien, ou même elle renferme une absurdité : « Une chose est la même « qu'une autre, non par son essence, mais par son individua- « lité. » C'est bien là le contraire, il est vrai, de la première théorie de Guillaume de Champeaux : qu'un individu est identique à un autre, non par ses côtés individuels et accidentels, mais par son essence; mais cette nouvelle théorie est en ellemême absurde et intolérable; car il est trop évident qu'une chose ne peut pas être identique à une autre par son individualité, l'individualité d'une chose étant précisément ce qui la sépare d'une autre. Aussi l'édition de d'Amboise donne-t-elle la variante *indifferenter* au lieu de *individualiter*. M. Baumgarten-Krusius[1] approuve cette variante, et pense qu'elle va mieux au sens : *sensus certe expeditior : non numero eadem sed natura tamen*. Nous adoptons aussi la variante des manuscrits de d'Amboise; mais nous l'entendons tout autrement que M. Baumgarten et de la manière suivante. L'identité des individus d'un même genre ne vient pas de leur essence même, car cette essence est différente en chacun d'eux, mais de certains éléments qui se retrouvent dans tous ces individus sans aucune différence, *indifferenter*. Cette nouvelle théorie diffère de la première en ce que les universaux ne sont plus l'essence de l'être, la substance même des choses; mais elle s'en rapproche en ce que les universaux existent réellement, et qu'existant dans plusieurs individus sans différence, ils forment leur identité et par là leur genre. La différence des deux théories est grande, il est vrai, mais elle ne va pas jusqu'à mettre en cause la réalité des universaux. Celle-ci subsiste dans l'une et l'autre théorie. Passer de l'une à l'autre, c'était changer sans

[1] *De vero scholasticorum realium et nominalium discrimine*, Annal. Acad. Jenensis, tom. I, pag. 328.

doute, mais ce n'était pas abandonner le réalisme, et la seule conséquence qu'il faut tirer de la phrase d'Abélard, c'est que, dans son premier enseignement à Notre-Dame, Guillaume de Champeaux faisait des universaux l'essence même des individus du même genre, et que, dans son second enseignement à Saint-Victor, il finit par les considérer non plus comme constituant l'essence des individus d'une même classe, mais comme formant leur identité, parce que dans tous ces individus, différents d'ailleurs, ils se retrouvent sans différence.

Ces inductions, qu'autoriserait déjà la seule variante donnée par d'Amboise, nos manuscrits les convertissent en démonstrations historiques.

Le manuscrit de Saint-Victor renferme deux passages où il est fait allusion à l'opinion de Guillaume de Champeaux sur la nature des universaux : le premier, dans le commentaire sur les Catégories, fol. 119 r° [1]; le deuxième, au livre des Définitions et des Divisions, fol. 192 v° [2]. Ce dernier passage mérite d'être cité; il reproduit deux points de doctrine entièrement conformes à la première théorie réaliste que l'*Historia calamitatum* attribue à Guillaume de Champeaux : 1° les différences vont quelquefois jusqu'à constituer une espèce; il faut alors les prendre substantivement, de sorte que raisonnable ait la valeur d'animal raisonnable, et animé, celle d'être animé; 2° d'ailleurs les différences sont de purs accidents. « Quæ (dif- « ferentiæ) a quibusdam sumi dicuntur in officio specialium « nominum ac pro speciebus designandis usurpari, ut tantum- « dem rationale valeat quantum rationale animal, et tantum- « dem animatum quantum animatum corpus, ut non solum « formæ significatio, verum etiam materiæ teneatur in nomi- « nibus differentiarum. Quæ quidem sententia W. magistro

[1] De la prés. édit., page 190. — [2] *Ibid.*, page 455.

« nostro prævalere visa est. Volebat enim, memini, tantam
« abusionem in vocibus fieri, ut cum nomen differentiæ in
« divisione generis pro specie poneretur, non sumptum esset a
« differentia, sed substantivum speciei nomen poneretur. Alio-
« quin subjecti in accidentia divisio dici potest secundum ip-
« sius sententiam, qui differentias generis per accidens inesse
« volebat. Per nomen itaque differentiæ speciem ipsam volebat
« accipere. »

Mais c'est surtout le fragment de Saint-Germain qui nous fournit des documents précieux. Ce fragment est encore tout plein de l'ardeur de la grande querelle dans laquelle intervint Abélard, et il contient sur toutes les écoles contemporaines d'abondants renseignements, mêlés à la polémique dirigée contre ces écoles. Plus tard, nous ferons amplement usage de cette pièce; ici nous devons nous en servir avec une extrême circonspection, parce que les diverses écoles y sont attaquées sans désignation d'aucun nom propre. La longue discussion d'Abélard contre le réalisme doit renfermer bien des traits relatifs à Guillaume de Champeaux, qui était le grand réaliste de ce temps. Mais, pour éviter toute erreur et toute confusion, nous ne détacherons de cette vive polémique que ce qu'il est impossible à la critique la plus scrupuleuse de ne pas rapporter à Guillaume de Champeaux, bien qu'il ne soit pas nommé, et ce qui confirme, éclaircit et développe la phrase de l'*Historia calamitatum*.

Dans les premières pages, et comme à l'entrée du fragment de Saint-Germain, se rencontre une discussion sur le tout et les parties, qui a une relation étroite avec la discussion qui suit, sur les genres et les espèces; car on peut dire que les espèces sont, par rapport au genre, ce que sont les parties par rapport au tout. Aussi Roscelin embrassait-il ces deux ques-

tions. L'exemple sur lequel opère Guillaume de Champeaux (fol. 41 r° c. 1[1]) est toujours celui de la maison, exemple emprunté à un passage de l'Interprétation, plusieurs fois reproduit par Boëce, et que nous avons vu employé par Roscelin, aussi usuel, à ce qu'il paraît, dans la question du tout et des parties que l'exemple de l'humanité dans celle des universaux. La discussion sur le tout et les parties conduit bientôt l'auteur aux genres et aux espèces. Ici Abélard distingue nettement dans l'école réaliste deux théories qui rappellent de la manière la plus frappante celles que l'*Historia calamitatum* attribue à Guillaume de Champeaux.

Citons d'abord les passages qui se rapportent à la première opinion de Guillaume : « Il est des philosophes, dit Abélard, « qui font des genres et des espèces des essences universelles, « qu'ils croient exister intégralement et essentiellement dans « chacun des individus. » « Alii vero quasdam essentias universales « fingunt quas in singulis individuis totas essentialiter esse cre- « dunt (fol. 41 r° c. 2[2]). » Cette théorie est bien évidemment celle de Guillaume. Les explications qui suivent la mettent dans tout son jour. « L'homme est une espèce, une chose essentiellement « une, à laquelle adviennent accidentellement certaines formes « qui font Socrate. Cette chose, tout en restant la même essen- « tiellement, reçoit de la même manière d'autres formes qui « font Platon et les autres individus de l'espèce homme; et « à part les formes qui s'appliquent à cette matière pour faire « Socrate, il n'y a rien dans Socrate qui ne soit le même en « même temps dans Platon, mais sous les formes de Platon. « C'est ainsi que ces philosophes entendent le rapport des « espèces aux individus, et des genres aux espèces. » « Homo « quædam species est, res una essentialiter, cui adveniunt

[1] De la prés. édit., pag. 507-513. — [2] *Ibid.*, page 513.

« formæ quædam et efficiunt Socratem : illam eamdem essen-
« tialiter eodem modo informant formæ facientes Platonem
« et cætera individua hominis; nec aliquid est in Socrate,
« præter illas formas informantes illam materiam ad facien-
« dum Socratem, quin illud idem eodem tempore in Platone
« informatum sit formis Platonis. Et hoc intelligunt de singu-
« lis speciebus ad individua et de generibus ad species. » Un peu plus bas : « Suivant cette école, lors même que la rationalité ne serait pas en quelque individu, elle n'en subsisterait pas moins réellement. » « Secundum eos, etsi rationalitas non
« esset in aliquo, tamen in natura remaneret. »

Voici maintenant des passages qui se rapportent à la seconde opinion de Guillaume de Champeaux. La preuve manifeste que dans l'*Historia calamitatum* il faut lire *indifferenter* et non pas *individualiter,* c'est que nous retrouvons dans le fragment de Saint-Germain cette expression, élevée à l'importance d'une théorie, la théorie de la non-différence; et il paraît que c'était un nom reçu, qui avait cours dans la classification des opinions et des écoles du temps : « Nunc illam quæ
« de indifferentia est sententiam; » et plus bas : « Ipsi tamen ad
« indifferentiam currentes, » pour dire les partisans de la non-différence. Les mots d'*indifferens* et d'*indifferentia* sont prodigués dans tout ce morceau. Nous tenons donc la variante de d'Amboise pour incontestable, et nous regardons comme définitivement résolu par nos manuscrits ce point de critique si souvent controversé. Il y a plus : on pouvait supposer, d'après la seule phrase que l'on possédât, que l'opinion à laquelle Guillaume avait été réduit était celle d'Abélard, et comme nous n'avions pas jusqu'ici un seul mot d'Abélard sur sa propre doctrine, cette conjecture était fort spécieuse. Mais nos manuscrits la renversent entièrement; car, au lieu de s'arrêter à la théorie de la non-différence

comme fondement de l'identité des individus d'un même genre, Abélard l'attaque avec tout autant de vivacité que celle qui fait des universaux l'essence des êtres. Il l'attaque et avec l'autorité et avec la raison; ce qui a bien l'air de prouver que cette seconde opinion de Guillaume n'avait pas été aussi mal accueillie du public que le prétend l'*Historia calamitatum*. Abélard l'expose avant de la combattre, comme il a fait pour la première opinion. Le principe de la nouvelle théorie est que l'essence de chaque chose est leur individualité, que les individus seuls existent, et qu'il n'y a point en dehors des individus d'essences appelées les universaux, les espèces et les genres; mais que l'individu lui-même contient tout cela, selon les divers points de vue sous lesquels on le considère. Ainsi Socrate, pris en ce qui le fait être Socrate, est un individu, parce qu'il est ce dont la propriété ne se retrouverait jamais tout entière en un autre; car il y a d'autres hommes, mais il n'y en a pas d'autres que Socrate où soit la socratité. Mais on peut négliger la socratité pour ne considérer dans Socrate que l'homme, c'est-à-dire l'animal raisonnable et mortel; et voilà l'espèce. Si on néglige encore la rationalité et la mortalité, pour ne considérer que l'animal, voilà le genre. Si enfin, négligeant toutes les formes, on ne considère dans Socrate que ce qu'exprime le mot substance, c'est ce qu'il y a de plus général. On peut en dire autant de Platon sous tous ces rapports. Socrate, en tant que Socrate, n'a que des éléments de différence. Il n'a rien de non-différent qui puisse ainsi se retrouver en un autre; mais, en tant qu'homme, il a des éléments non-différents qui se retrouvent en Platon et en d'autres individus; car Platon est un homme comme Socrate est un homme, quoiqu'il ne soit pas essentiellement le même homme que Socrate. Et il en est de même de l'animal et de la substance.

(Fol. 43 r° c. 2[1]) : « Nihil omnino est præter individuum, sed « et illud aliter et aliter attentum, species et genus et genera- « lissimum est. Itaque Socrates in ea natura in qua subjectus « est sensibus, secundum illam naturam quam significat adesse « Socrati, individuum est ideo quia tale est, proprietas cujus « nunquam tota reperitur in alio. Est enim alter homo, sed « socratitate nullus homo præter Socratem. De eodem Socrate « quandoque habetur intellectus non concipiens quidquid notat « hæc vox *Socrates;* sed socratitatis oblitus, id tantum pers- « picit de Socrate quod notat idem *homo,* id est animal ratio- « nale mortale, et secundum hoc species est; est enim prædi- « cabilis de pluribus in quid de eodem statu. Si intellectus « postponat rationalitatem et mortalitatem, et id tantum sibi « subjiciat quod notat hæc vox *animal,* in hoc statu genus est. « Quod si, relictis omnibus formis, in hoc tantum conside- « remus Socratem quod notat *substantia,* generalissimum est. « Idem de Platone dicas per omnia. Quod si quis dicat pro- « prietatem Socratis in eo quod est homo non magis esse in « pluribus quam ejusdem Socratis in quantum est Socrates ; « æque enim homo qui est socraticus in nullo alio est nisi in « Socrate, sicut ipse Socrates; verum, quod concedunt; ita « tamen determinandum putant : Socrates in quantum est « Socrates nullum prorsus indifferens habet quod in alio « inveniatur; sed in quantum est homo, plura habet indiffe- « rentia quæ in Platone et in aliis inveniuntur. Nam et Plato « similiter homo est, ut Socrates, quamvis non sit idem homo « essentialiter qui est Socrates. Idem de animali et substantia. »

Grâce à nos manuscrits, nous avons restitué pour la première fois la seconde opinion de Guillaume de Champeaux, et nous pensons que cette opinion appartenait encore au réa-

[1] De la prés. édit., page 518.

lisme; mais nous convenons avec Abélard que la substitution de cette opinion à la première dut paraître et est en effet une concession à l'école nominaliste. C'est la première théorie qui contient véritablement le réalisme de Guillaume de Champeaux; c'est celle-là qui fit sa réputation de son vivant et à laquelle son nom demeure attaché dans l'histoire. Elle est juste le contrepied de la théorie de Roscelin. Pour Roscelin, les individus seuls existent et constituent l'essence des choses; le reste n'est qu'abstraction de l'esprit et jeu du langage. Au contraire, pour Guillaume de Champeaux, l'essence des individus est dans le genre auquel ils se rapportent; en tant qu'individus ils ne sont que des accidents. Il y avait bien quelque chose de cette doctrine au fond de la théologie de saint Anselme; mais Guillaume est le premier qui l'ait dégagée et élevée à une formule nette et précise, diamétralement opposée à celle de Roscelin, et capable à son tour de porter et de soutenir toute une école. Aussi est-ce de Guillaume de Champeaux que date l'école réaliste, comme l'école nominaliste date de Roscelin. Une fois érigé en doctrine philosophique, le réalisme fleurit à l'ombre du christianisme, qu'il servit et qui le protégea. La vie de Guillaume de Champeaux fut aussi heureuse que celle de Roscelin avait été agitée. Sa philosophie était selon l'esprit du temps, c'est-à-dire selon l'esprit de l'église; et l'esprit du temps l'en récompensa en lui donnant de longs succès, une belle renommée, une dignité éminente, et l'amitié de saint Bernard.

Développements du réalisme. Odon de Cambray et Bernard de Chartres.

Sous les auspices de saint Anselme et de Guillaume de Champeaux, le réalisme ne pouvait manquer de nombreux partisans : parmi les plus remarquables sont Odon, à la fin du XIe siècle, et surtout Bernard de Chartres, dans la première moitié du XIIe.

C'est une vieille chronique du XIIe siècle, l'histoire du monastère de Saint-Martin de Tournay, qui nous fait connaître Odon[1]. Il était d'Orléans; il enseigna d'abord à Toul, puis à Tournay; fonda ou releva en 1092 le monastère de Saint-Martin, près de cette ville, embrassa définitivement l'état monastique en 1095, et devint évêque de Cambray en 1106. C'était à la fois un dialecticien, un mathématicien et un poëte. Il avait écrit plusieurs ouvrages qui ne se trouvent plus; l'un intitulé *le Sophiste*, l'autre le *livre des Complexions*, le troisième *de la Chose et de l'Être*. Tant qu'il fut à la tête de l'école de Tournay, c'est-à-dire avant 1092, il y enseigna le réalisme, pendant qu'à Lille un nommé Raimbert enseignait la nouvelle doctrine de Roscelin. Mais de ces deux écoles, soit à cause de la supériorité d'Odon, soit à cause de la défaveur que les opinions théologiques de Roscelin répandirent sur sa philosophie, l'école de Tournay effaça bientôt celle de Lille. Nous ne savons en quoi consistait précisément le réalisme de maître Odon. La chronique dit seulement qu'il n'enseignait pas la dialectique d'après les nouveaux professeurs nominalistes, mais à la manière de Boëce et des anciens docteurs réalistes[2]. Or, nous avons vu quel était le réalisme de Boëce, au moins dans son second commentaire sur l'Introduction de Porphyre. Ce n'était guère qu'un péripatétisme équivoque, plus voisin du nominalisme que de la doctrine de Guillaume de Champeaux.

Le réalisme de Bernard de Chartres nous est beaucoup mieux connu, et il est tout autrement prononcé. Bernard

[1] Dachery, *Spicilegium*, tom. II, pag. 888; *Histoire littéraire*, tome IX, page 583.

[2] Dachery, *ibid.* « Sciendum tamen de eodem magistro quod eamdem dialecticam non juxta quosdam modernos in voce, sed more Boethii antiquorumque doctorum in re discipulis legebat. Unde et magister Raimbertus qui eodem tempore in oppido Insulens dialecticam clericis suis in voce legebat..... »

enseigna très-longtemps avec le plus grand succès à Chartres, dans l'école illustrée par Fulbert. Contemporain de Guillaume de Champeaux, il lui survécut et poussa sa carrière jusqu'au milieu du XIIe siècle[1]. L'auteur du *Metalogicus* nous apprend que Bernard avait formé l'entreprise difficile de concilier Aristote et Platon[2]. Mais il penchait du côté de ce dernier. Il adoptait la théorie des idées, qu'il identifiait avec les genres et les espèces[3]. Il admettait l'éternité des idées[4]; mais il n'osait pas les dire coéternelles à Dieu, la coéternité ne pouvant exister qu'entre ce qui a même pouvoir et même dignité, par exemple entre les trois personnes de la Trinité. L'idée n'est donc qu'éternelle : elle est postérieure à Dieu, comme l'effet est postérieur à la cause; mais, pour être, elle n'a besoin que de Dieu et ne relève d'aucune cause extérieure[5]. Bernard avait développé cette doctrine dans une exposition de Porphyre que nous n'avons plus[6]. Il l'avait aussi développée dans un poëme dont Jean de Salisbury nous a conservé quelques vers[7]. En effet, Bernard de Chartres était poëte aussi bien que philosophe, et la Bibliothèque royale possède plusieurs exemplaires d'un traité de cet auteur, divisé en deux parties, le grand monde et le petit monde, *Megacosmus* et *Microcosmus*, ouvrage

[1] *Histoire littéraire*, tome XII, page 263.

[2] *Metalogicus*, lib. II, c. 17. « Egerunt operosius Bernardus Carnotensis et ejus sectatores ut componerent inter Aristotelem et Platonem, sed eos tarde venisse arbitror et laborasse in vanum ut reconciliarent mortuos qui, quamdiu in vita licuit, dissenserunt. »

[3] *Ibid.*, lib. IV, c. 35. « Ille ideas ponit, Platonem æmulatus et imitans Bernardum Carnotensem, et nihil præter eas genus dicit esse vel speciem. »

[4] *Ibid.* « Ideam vero æternam esse consentiebat, admittens æternitatem Providentiæ. »

[5] *Ibid.* « Ideam vero, quia ad hanc parilitatem non consurgit, sed quodammodo natura posterior est, et velut quidam effectus, manens in arcano consilii, extrinseca causa non indigens, sicut æternam audebat dicere, sic coæternam esse negabat. »

[6] *Ibid.* « Ut enim ait in expositione Porphyrii.... »

[7] *Ibid.* « Bernardus quoque Carnotensis perfectissimus inter Platonicos sæculi nostri, hanc fere sententiam metro complexus est. »

mêlé de prose et de vers, à l'imitation de Boëce. C'est un système de l'univers à la manière de Platon, et qui atteste un esprit nourri de Macrobe et peut-être même du Timée. L'*Histoire littéraire* a fait connaître cette composition singulière et en a donné quelques extraits. Nous l'avons étudiée à notre tour, dans le beau manuscrit du fonds du Roi, nº 6415, et nous en tirerons un petit nombre de passages relatifs à notre sujet. Selon Bernard de Chartres, les deux éléments primitifs et éternels sont la matière et l'idée. La Providence applique l'idée à la matière, et la matière s'anime et prend une forme [1]. Dans l'intelligence divine étaient d'avance les exemplaires de la vie, les notions éternelles, le monde intelligible et la prescience des choses qui doivent arriver un jour. Or, ce qui est dans l'intelligence suprême lui est conforme, et l'idée est divine de sa nature [2]. Dans la formation des choses la Providence a été des genres aux espèces, des espèces aux individus, et des individus elle revient à leurs principes dans un cercle perpétuel. Le monde est éternel; il ne connaît ni vieillesse ni décrépitude. Du monde intelligible est sorti le monde sensible, production parfaite d'un principe parfait. Celui qui a produit était plein, et sa plénitude devait produire la plénitude. Le monde est complet parce que Dieu l'est. Il est beau parce que Dieu est beau;

[1] « Yle (ὕλη) cæcitatis sub veterno quæ jacuerat obvoluta vultus vestivit alios idæarum signaculis circumscripta. »

[2] « In qua vitæ viventis imagines, notiones æternæ, mundus intelligibilis, rerum cognitio præfinita. Erat igitur videre velut in speculo tersiore quicquid operi Dei secretior destinaret affectus. Illic in genere, in specie, in individuali singularitate conscripta quicquid yle, quicquid mundus, quicquid parturiunt elementa; illic exarata supremi digito dispunctoris textus temporis, fatalis series, dispositio sæculorum; illic lacrymæ pauperum, fortunaque rerum; illic potentia militaris; illic philosophorum felicior disciplina; illic quicquid angelus, quicquid ratio comprehendit humana; illic quicquid cœlum sua complectitur curvatura. Quod igitur tale est, illud æternitati contiguum, idem natura cum Deo, nec substantia est disparatum. »

il est éternel dans son exemplaire éternel. Le temps a sa racine dans l'éternité et il retourne dans le sein de l'éternité. C'est le temps qui de l'unité tire le nombre et de la stabilité le mouvement. Le temps est le mouvement même de l'éternité. Le monde est gouverné par le temps, mais le temps est gouverné par l'ordre. Tout ce qui paraît est l'enfantement de la volonté divine et des exemplaires éternels qu'elle porte dans son sein [1].

Ces extraits, que nous aurions pu multiplier, prouvent quel essor avait pris le réalisme au commencement du XIIe siècle. Obscur encore et indécis dans saint Anselme, il se dessine nettement dans Guillaume de Champeaux; et dans Bernard il va jusqu'à un platonisme où sont même d'assez fortes

[1] « Sic igitur Providentia de generibus ad species, de speciebus ad individua, de individuis ad sua rursus principia repetitis anfractibus rerum originem retorquebat..... Mundus nec invalida senectute decrepitus nec supremo est obitu dissolvendus.... Ex mundo intelligibili mundus sensibilis perfectus natus est ex perfecto. Plenus erat qui genuit, plenumque constituit plenitudo. Sicut enim integrascit ex integro, pulchrescit ex pulchro, sic exemplari suo æternatur æterno. Ab æternitate tempus initians, in æternitatis resolvitur gremium, longiore circuitu fatigatum. De unitate ad numerum, de stabilitate digreditur ad momentum..... Has itaque vias itu semper redituque continuat, cumque easdem totiens totiensque itineribus æternitatis evolverit, ab illis nitens et promovens, nec digreditur nec recedit.... Ea ipsa in se revertendi necessitate et tempus in æternitate consistere et æternitas in tempore visa est commoveri. Suum temporis est quod movetur. Æternitas est ex qua nasci, in quam et resolvi habet; quod in immensum porrigitur. Si fieri possit ne decidat in numeros, ne defluat in momentum, idem tempus est quod æternum. Solis successionum nominibus variatur, quod ab ævo nec continuatione nec essentia separatur. Æternitas igitur, sed et æternitatis imago tempus, in moderando mundo curam et operam partiuntur. Mundus igitur tempore, sed tempus ordine dispensatur. Sicut enim divinæ semper voluntatis est prægnans, sic exemplis æternarum quas gestat imaginum Noys Endelychyam, Endelychia Naturam, Noys Ymarmenem, quid mundo debeat informavit. Substantiam animis Endelychia subministrat; habitaculum animæ corpus artifex natura de initiorum materiis et qualitate componit; continuatio temporis ymarmenem, quæ continuatio temporis est, sed ad ordinem constituta disponit, texit et retexit quæ complectitur universa. »

teintes alexandrines[1]. L'imagination s'y mêle à la raison, une poésie barbare colore le style et la pensée, et dans ce professeur de Chartres il y a quelque chose de Jordano Bruno. Le commencement du XIIe siècle est donc le moment le plus brillant de l'école réaliste dans la première époque de la philosophie scolastique. A peine alors rencontre-t-on quelques traces de l'école nominaliste. Roscelin l'avait sans doute élevée très-haut; mais il l'avait précipitée bien vite, en faisant tomber sur elle le poids de sa propre condamnation. Après le concile de Soissons en 1092 ou 1093, le nominalisme demeura longtemps abattu. Jean de Salisbury nous dit que de son temps il était presque (*fere*[2]) éteint, et qu'après Roscelin, ceux qui restaient attachés à cette doctrine désavouaient son auteur, et n'osaient pas aller jusqu'au bout de leur opinion[3]. L'école nominaliste subsistait donc, mais dans l'ombre et presque entièrement éclipsée, et l'école opposée était à peu près maîtresse du champ de bataille. Mais cette école restée seule se fût perdue dans son triomphe, si la lutte à laquelle elle devait sa naissance se fût arrêtée. La victoire absolue, c'est la mort en philosophie : un système rival est nécessaire au meilleur système, et la critique est la vie de la science. Il fallait donc au réalisme, dans son intérêt même, une contradiction puissante : il la trouva dans son propre sein. Le nominalisme, battu et flétri sous son nom propre, s'amenda dans sa défaite, se métamorphosa, s'insinua

[1] Dans un manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds de Sorbonne, n° 526 A (olim R 580 c.), parmi un grand nombre d'opuscules de toute espèce, se trouve un ouvrage de Bernard de Chartres dont nul auteur et nul catalogue ne font mention; c'est un commentaire sur l'Énéide, où l'esprit alexandrin est plus manifeste encore que dans le *Mégacosme*. Tout y est présenté sous un point de vue allégorique.

[2] *Metalogicus*, lib. II, c. 17.

[3] *Polycraticus*, lib. VII, c. 12.

dans le cœur même du réalisme, et y fomenta des dissensions qui éclatèrent bientôt par de nouveaux combats. Déjà cette lutte intérieure du réalisme victorieux se trahit dans la modification que Guillaume de Champeaux dut apporter à sa doctrine. Ce premier succès était le signal d'une école nouvelle qui, sortie du nominalisme, tout en l'abandonnant dans ses conclusions extrêmes, prétendait retenir ce qu'il pouvait avoir de sain et de bon, et, en adoptant le réalisme, n'en pas épouser non plus les exagérations, et qui, participant ainsi et s'écartant de l'un et de l'autre, aspirait à les comprendre et à les surpasser tous les deux : cette école nouvelle est celle d'Abélard.

Entreprise d'Abélard.

Telle est la place d'Abélard dans la philosophie du XIIe siècle. Formé d'abord, nous l'avons démontré, à l'école de Roscelin, il assiste ensuite au premier enseignement de Guillaume de Champeaux à l'école de Notre-Dame; il y étudie et y reçoit la doctrine réaliste. Il était donc en possession des deux doctrines contraires. Il pouvait les comparer, les critiquer l'une par l'autre, et il n'était pas homme à y manquer. S'il commence par se montrer disciple docile et même zélé de son nouveau maître, il n'oublie pas pour cela les leçons de l'ancien; car, encore élève à Notre-Dame, il propose déjà contre la doctrine enseignée des objections, probablement empruntées au nominalisme, qui embarrassent le célèbre professeur; et dans le second enseignement de Guillaume, à l'école de Saint-Victor, l'écolier n'embarrasse plus seulement le maître, il le fait reculer, il lui arrache une concession importante, et lève enfin un nouvel étendard. Cet étendard nouveau appelle la foule, et au bout de quelque temps le nouveau système est victorieux à son tour; il prend possession de l'école du cloître; et à travers les fortunes les plus diverses, tantôt dans la gloire et

tantôt dans la persécution, par ses principes et par ses conséquences, par ses erreurs comme par ses vérités, surtout à l'aide de l'esprit d'indépendance et de critique qu'elle représente et qu'elle propage, l'école d'Abélard éclipse toutes les autres écoles à Paris et dans toute la France, pendant la première moitié du XII[e] siècle, et, par ses disciples et ses adversaires, prolonge son influence à travers la seconde moitié de ce siècle, jusqu'à la fin de la première époque de la philosophie scolastique.

Il y a trois choses dans l'entreprise d'Abélard : 1° une polémique contre les deux écoles qui l'avaient précédé ; 2° l'établissement d'une école nouvelle ; 3° l'application de la nouvelle philosophie à la théologie, application qui faisait alors l'intérêt et l'éclat d'un système, comme le font aujourd'hui son caractère social et ses conséquences politiques. Or, de ces trois points, jusqu'ici un seul nous est bien connu, la théologie d'Abélard; mais sur le premier et sur le second, c'est-à-dire sur le fond même de l'entreprise, tout nous manque, et nous ne possédons d'Abélard que la phrase toute négative de l'*Historia calamitatum*. Là, il nous apprend qu'il attaqua et renversa le réalisme de Guillaume de Champeaux, « patentissimis argu« mentorum disputationibus. » Mais quels étaient ces arguments évidents ? il ne nous en dit pas un mot ; pas un mot non plus de son opinion sur l'école nominaliste ; pas la moindre mention du système qu'il établissait sur les ruines des deux écoles rivales ; et nous en sommes réduits sur tout cela à une tradition incertaine et au témoignage équivoque de Jean de Salisbury. Grâce à Dieu, nos manuscrits nous permettent aujourd'hui de combler toutes ces lacunes, de reproduire la polémique de notre philosophe contre les deux écoles qu'il voulait remplacer, et de faire connaître pleinement et d'après

lui-même son propre système. Nous allons établir et développer ces deux points essentiels de l'entreprise d'Abélard avec tout le soin et toute l'étendue qu'ils réclament.

I. Polémique d'Abélard contre les deux écoles réaliste et nominaliste.

Réfutation du réalisme.

Abélard lui-même, dans le fragment du manuscrit de Saint-Germain, signale et décrit les deux écoles qu'il trouva aux prises l'une contre l'autre. La première était l'école nominaliste, qui prétendait que les genres et les espèces ne sont que des mots pris dans un sens universel ou dans un sens particulier, et qu'il n'y a en réalité ni genres ni espèces; la seconde était l'école réaliste, qui soutenait que les genres et les espèces existent réellement. Mais cette dernière école se divisait elle-même en deux écoles: l'une qui imaginait certaines essences universelles qu'elle considérait comme étant essentiellement et intégralement dans chaque individu; l'autre, d'après laquelle les espèces et les genres, les plus élevés comme les plus inférieurs, sont les individus eux-mêmes, considérés sous divers points de vue. (Fol. 42 r° c. 2-42 v° c. 1 [1]). « De generibus et speciebus diversi diversa sentiunt. Alii namque voces solas genera « et species universales et singulares esse affirmant, in rebus « vero nihil horum assignant. Alii vero res generales et speciales « universales et singulares esse dicunt; sed et ipsi inter se di- « versa sentiunt. Quidam enim dicunt singularia individua esse « species et genera, subalterna et generalissima, alio et alio « modo attenta. Alii vero quasdam essentias universales fin- « gunt, quas in singulis individuis totas essentialiter esse « credunt. »

La première école que combat Abélard dans notre manus-

[1] De la prés. édit., page 513.

crit n'est pas l'école nominaliste ; c'est l'école réaliste, et dans celle-ci l'école particulière à laquelle se rapporte la première doctrine de Guillaume de Champeaux, qui est en effet l'expression la plus rigoureuse et la plus élevée du réalisme.

Cette polémique est fort étendue : on sent qu'Abélard a devant lui une école puissante et nombreuse. Aussi, tout en rapportant précédemment à Guillaume de Champeaux quelques traits de la doctrine ici combattue, lorsque des indications positives nous y autorisaient, nous n'avons pas osé lui attribuer cette doctrine dans sa totalité ; car Abélard ne cite aucun nom, et il y a un passage qui évidemment ne s'applique pas à Guillaume de Champeaux, mais à Bernard de Chartres[1]. C'est donc l'école réaliste elle-même, non pas dans tel ou tel de ses représentants, mais dans ses principes les plus généraux et dans ses arguments les plus accrédités, qu'Abélard entreprend de réfuter, et qu'il nous fait connaître en la réfutant. Sous ce rapport nous répétons que le fragment de Saint-Germain est du plus grand prix. Mais c'est surtout l'argumentation d'Abélard qui doit nous occuper.

Avant d'attaquer l'école réaliste, il rappelle d'abord la thèse qu'elle soutenait : « L'humanité est une chose essentiel-« lement une, qui ne possède pas en elle-même mais à laquelle « adviennent certaines formes qui font Socrate. Cette chose, en « restant essentiellement la même, reçoit de la même manière « d'autres formes qui font Platon et les autres individus de « l'espèce homme ; et hormis ces formes qui s'appliquent à cette « matière pour faire Socrate, il n'y a rien en Socrate qui ne « soit le même en même temps dans Platon, mais sous les « formes de Platon[2]. » La polémique d'Abélard contre cette

[1] Voyez plus bas, page CXLII.

[2] Voyez plus haut, page CXX.

doctrine est longue et serrée, et il est bien difficile d'en détacher quelques anneaux; mais les divers arguments dont elle se compose tiennent à un premier et fondamental argument, qui la représente presque tout entière, et dont les autres ne sont guère que des développements. Cet argument est en quelque sorte la protestation du sens commun contre le réalisme; et, comme tout argument tiré du sens commun, il attaque par le ridicule, et il a l'air irrésistible. Aussi Abélard le présente-t-il avec la plus grande confiance : il déclare que nulle réplique n'est possible. Le voici, dans sa plus simple expression : Si le genre est l'essence de l'individu, et s'il est tout entier dans chaque individu, de sorte que la substance entière de Socrate est en même temps la substance entière de Platon, il s'ensuit que, quand Platon est à Rome et Socrate à Athènes, la substance de l'un et de l'autre est en même temps à Rome et à Athènes, et par conséquent en deux lieux à la fois. Autre forme de l'argument : La substance de Socrate, l'homme universel dans Socrate, l'homme devenu Socrate, c'est l'homme socratique, ou en d'autres termes Socrate lui-même : or, l'homme universel, en revêtant la forme de Socrate, l'a admise tout entière dans son essence, et la transporte partout où il est; donc, quand l'homme universel dans Platon et dans Socrate est à Rome et à Athènes, l'homme socratique, c'est-à-dire Socrate, est à la fois à Athènes et à Rome; et de même pour Platon, et pour les autres hommes. S'il en est « ainsi, dit Abélard, comment pourra-t-on nier que So- « crate soit dans le même temps à Rome et à Athènes? En « effet, là où est Socrate, là est aussi l'homme universel, « qui a dans toute sa quantité revêtu la forme de la socratité; « car tout ce que prend l'universel, il le prend en toute sa « quantité. Si donc l'universel qui est tout entier affecté de

« la socratité est à Rome dans le même temps tout entier « dans Platon, il est impossible qu'en même temps et au « même lieu ne se trouve pas la socratité qui contenait cette « essence tout entière. Or, partout où la socratité est dans un « homme, là est Socrate; car Socrate est l'homme socratique. « A cela un esprit raisonnable n'a rien à répondre. » (Fol. 42 v°, c. 1 [1]). « Quod si ita est, quis potest solvere quin Socrates eodem « tempore Romæ sit et Athenis? Ubi enim Socrates est, et « homo universalis ibi est, secundum totam suam quantita- « tem informatus socratitate. Quicquid enim res universalis « suscipit, tota sui quantitate retinet. Si ergo res universalis, « tota socratitate affecta, eodem tempore et Romæ est in Pla- « tone tota, impossibile est quin ibi etiam eodem tempore sit « socratitas, quæ totam illam essentiam continebat. Ubicumque « autem socratitas est in homine, ibi Socrates est; Socrates « enim homo socraticus est. Quid contra hoc dicere possit, ra- « tionabile ingenium non habet. »

Peut-être cet argument n'est-il point aussi irrésistible que le croit Abélard, et un esprit raisonnable pourrait y faire plus d'une réponse solide. Toute la force de cet argument repose sur la confusion, dans Socrate, du genre et de l'individu, de l'homme universel et de l'homme particulier, de l'humanité et de Socrate. Mais cette confusion, c'est Abélard qui l'impose gratuitement à l'école réaliste, dont le principe au contraire est la distinction en chaque chose d'un élément général et d'un élément particulier. Ici, les deux extrémités également fausses sont ces deux hypothèses : ou la distinction de l'élément général et de l'élément particulier portée jusqu'à leur séparation, ou leur non-séparation portée jusqu'à l'abolition de leur différence; et la vérité est que ces deux élé-

[1] De la prés. éd. page 513.

ments sont à la fois essentiellement distincts et inséparablement unis. Toute réalité est double : le lien de cette dualité est l'organisation, et son résultat la vie. Abélard suppose toujours qu'un universel, pour parler ce langage, ne peut prendre une forme sans la retenir constamment dans toute sa quantité : « quidquid res universalis suscipit, tota sui quantitate retinet, » proposition très-équivoque qui implique que, quand le genre humanité a pris la forme de Socrate et qu'il vient à prendre une autre forme, celle de Platon; il garde la première, ce qui est absurde; et qu'une substance ne peut prendre successivement plusieurs formes et rester identiquement la même, ce qui pourtant est incontestable. Prenons l'exemple le plus évident et le plus voisin de nous, à savoir, nous-mêmes. Ce moi identique et un que nous sommes, est essentiellement tout entier dans chacune de ses manifestations. C'est essentiellement et intégralement le même moi qui raisonne, qui se ressouvient, qui veut, qui pense, etc. Le sens commun le dit et la conscience l'atteste; le moi ne change ni ne s'altère, ne diminue ni ne s'agrandit dans la diversité et la mobilité de ses manifestations; nulle d'elles ne l'épuise et n'est absolument adéquate à son essence; il ne prend aucune forme pour la garder à toujours et dans tout son développement; car il est essentiellement distinct de chacun de ses actes, même de chacune de ses facultés, quoiqu'il n'en soit pas séparé. Le genre humain soutient le même rapport avec les individus qui le composent; ils ne le constituent pas : c'est lui au contraire qui les constitue. L'humanité est essentiellement tout entière et en même temps dans chacun de nous, comme nous sommes essentiellement, intégralement et simultanément dans nos différents actes et nos différentes facultés. L'humanité n'existe que dans les individus et par les individus; mais, en retour,

les individus n'existent, ne se ressemblent et ne forment un genre que par l'unité de l'humanité, qui est en chacun d'eux. Voici donc la réponse que nous ferions au problème de Porphyre, πότερον χωριστὰ (γένη) ἢ ἐν τοῖς αἰσθητοῖς : distincts, oui; séparés, non; séparables, peut-être; mais alors nous sortons des limites de ce monde et de la réalité actuelle. Dans le véritable réalisme, le genre n'absorbe pas plus l'individu que l'individu n'absorbe le genre; il n'y a donc pas de contradiction à prétendre que le même genre est à la fois tout entier dans deux individus qui demeurent l'un à Athènes et l'autre à Rome; car deux individus qui participent du même genre, de la même essence, ne forment pas pour cela un seul et même individu; et par conséquent il ne faut pas dire que cet individu existe en deux lieux à la fois, quand les deux individus sont loin l'un de l'autre. S'il y a en effet du ridicule à supposer que Socrate soit en même temps en deux lieux différents, c'est Abélard qui tombe dans ce ridicule, puisqu'il confond dans Socrate l'espèce et l'individu. Ou si, en se moquant de l'homme universel, il n'admet dans l'individu que l'individu même, alors il tombe dans un bien autre ridicule, celui de faire des individus qui n'appartiendraient à aucune espèce, et, par exemple, un Socrate et un Platon qui, comme individus, étant absolument différents, et habitant d'ailleurs des lieux différents, n'auraient rien d'identique entre eux, et seulement quelques ressemblances qui se perdent sous mille différences. Nous lui demanderons si c'est bien là l'humanité, si, à ces traits, le genre humain se reconnaît, et si l'adversaire de Guillaume de Champeaux n'a pas à son tour contre lui l'argument du ridicule et le sens commun de l'espèce humaine.

Nous avons insisté sur le premier argument d'Abélard

contre l'école réaliste, parce que cet argument est celui qui revient sans cesse dans le cours de la discussion. Ainsi ce qu'Abélard a dit tout à l'heure du rapport de l'individu Socrate et de l'individu Platon au genre humain, il le dit de la santé et de la maladie par rapport à l'animal, et du blanc et du noir par rapport au corps. Nous nous contenterons de traduire presque littéralement ce morceau; on y pourra juger de la manière d'Abélard.

« Si[1] l'animal qui existe tout entier en Socrate est affecté « de maladie, il l'est tout entier, puisque tout ce qu'il prend, « il le prend dans toute sa quantité, et dans le même moment « il n'est nulle part sans maladie; or ce même animal universel « est tout entier dans Platon; il devrait donc y être malade « aussi; mais il n'y est pas malade. Il en est de même pour la « blancheur et la noirceur, relativement au corps. Que nos « adversaires ne pensent pas échapper en disant: Socrate est « malade, mais non pas l'animal; car s'ils accordent que Socrate « est malade, ils accordent que l'animal est malade aussi dans « l'individu.... S'ils s'imaginent[2] que l'animal universel n'est « point malade quand l'individu l'est, ils se trompent bien; « car l'animal universel et l'animal individuel sont identiques. « Ils ajoutent: l'animal universel est malade, mais non pas en « tant qu'universel. Plaise à Dieu qu'ils s'entendent eux-mêmes! « S'ils veulent dire: l'animal n'est pas malade en tant qu'uni- « versel, c'est-à-dire que ce n'est pas de son universalité qu'il « tient d'être malade, qu'ils disent donc aussi: il n'est pas « malade en tant qu'individu, puisqu'il ne tient pas de son

[1] Fol. 42 v°, c. 1. De la prés. édit., pag. 514. « Quod si animal totum existens.... et animal concedunt in inferiori. »

[2] Fol. 42 v°, c. 2. De la prés. édit. *Ibid.* « Si attendunt animal..... nec enim hoc video illis refugium. »

« individualité d'être malade. S'ils disent : il n'est pas malade « en tant qu'universel, c'est-à-dire que son universalité l'em- « pêche d'être malade; il ne sera jamais malade, puisqu'il « est toujours universel. Et semblablement son individua- « lité l'empêche d'être malade, puisqu'aucun individu n'est « malade en tant qu'individu........ S'ils ont recours à l'ex- « pression d'*état* (*status*), et qu'ils disent : l'animal en tant qu'uni- « versel n'est pas malade dans l'état universel, qu'ils nous ex- « pliquent ce qu'ils veulent dire par ces mots : dans l'état « universel. S'agit-il d'une substance ou d'un accident? Si c'est « d'un accident, nous accordons que rien n'est malade dans « l'accident; si d'une substance, c'est de la substance animal « ou de quelque autre substance. Si c'est d'une autre, nous « accordons encore que l'animal n'est pas malade dans une « substance autre que la sienne. Si enfin il s'agit de l'animal, « il est faux que l'animal ne soit pas malade dans l'état uni- « versel, c'est-à-dire que l'animal en soi ne soit pas malade « quand l'animal est malade. Je ne vois pas qu'il y ait ici « moyen d'échapper. »

Vient ensuite une argumentation à peu près semblable sur le rapport des espèces aux genres. Il s'agit de savoir si la différence qui en s'ajoutant au genre fait l'espèce, a ou non son fondement dans le genre, et plus particulièrement quel rôle joue dans l'homme la raison, la rationalité. « Toute[1] différence qui advient au genre prochain fait une « espèce, comme par exemple la rationalité dans l'animal. En « effet, dès que la rationalité touche cette nature, à savoir « l'animal, aussitôt se forme une espèce où la rationalité trouve « son fondement. Elle donne donc sa forme à l'animal tout

[1] Fol. 42 v°, c. 2; 43 r°, c. 1. De la prés. édit., pag. 515-517. « Item omnis differentia.... tamen in natura remaneret. »

« entier ; car tout ce que prend le genre, il le prend en toute « sa quantité. Mais, de la même manière, l'irrationalité donne « sa forme dans le même temps à l'animal tout entier. On a « donc deux opposés en un même sujet et relativement à la « même chose. Et que nos adversaires ne disent point qu'il n'y « a pas d'absurdité à admettre deux opposés en un même uni- « versel ; car Porphyre réclame et nie qu'en un même universel « se trouvent deux opposés. « L'animal (dit-il en parlant du « genre) n'a point les différences opposés ; car on aurait alors « des opposés en une même chose[1]. » Puis il ajoute : « rien ne se « fait de ce qui n'est pas, et des opposés ne se rencontrent pas « dans le même[2]. » Qu'ils ne croient pas échapper en disant « que Porphyre ne voit pas d'absurdité à ce que deux opposés « se rencontrent dans le même, pourvu qu'ils ne soient pas « dans la constitution du sujet où ils se rencontrent ; car « alors il n'y aurait pas d'absurdité à ce que dans le même « sujet se trouvassent ensemble la blancheur et la noirceur, « parce qu'elles ne le constituent pas. Il est donc plus simple « de dire, comme le font quelques-uns, que les différences « adviennent au genre, mais qu'elles n'ont pas leur fondement « dans le genre ; et c'est pour cela que le genre est dit être par « lui-même, parce qu'il est à lui-même son propre sujet. Mais je « dis : l'espèce est faite du genre et de la différence substantielle ; « et comme dans une statue l'airain est la matière et la figure « est la forme, de même le genre est la matière de l'espèce, et la « différence en est la forme. La matière est ce qui prend la forme. « Ainsi, dès que l'espèce est constituée, elle y sert de substrat « à la forme ; car dès qu'elle est constituée, elle est composée « de matière et de forme, c'est-à-dire de genre et de différence, « et nous voilà ramenés à cette proposition que la différence

[1] Porphyr. *Isagog.*, c. 3, ed. Buhle, t. I. pag. 391. — [2] *Ibid.*

« elle-même est fondée dans le genre. A cela nos adversaires « répondent : la rationalité a son fondement dans le corps, « dans la chair[1] qui est un genre en dehors de l'espèce, mais « non pas dans l'espèce elle-même. Ils admettent ainsi deux « impossibilités; la première, que le genre est en dehors de « l'espèce et de ses individus, tandis que Boëce dit : le genre[2] « résulte de la ressemblance d'espèces différentes, laquelle « ressemblance ne peut se trouver que dans des espèces « et dans leurs individus; la seconde, qu'il y a dans l'es- « pèce quelque chose qui est identique dans le même mo- « ment avec le genre en dehors de l'espèce, et qui pourtant « n'est pas le genre. Ensuite, si la forme a son fondement dans « l'espèce, elle a son fondement en une chose qui est constituée « par elle-même et par le genre; de sorte que ce qu'elle cons- « titue lui sert de fondement. L'intelligence pourrait alors sé- « parer le fondement et la forme; car c'est le pouvoir de l'esprit « d'unir ce qui est séparé et de séparer ce qui est uni. Mais « quel est l'esprit qui pourrait séparer de l'homme la rationa- « lité ? De plus, si la rationalité est quelque chose, elle doit être « contenue dans quelqu'un des membres de cette division d'A- « ristote : une chose se dit d'un sujet et n'est pas en un sujet, « ou bien elle est en un sujet et ne se dit pas d'un sujet, ou « elle se dit d'un sujet et elle est en un sujet, ou elle n'est pas en « un sujet ni ne se dit d'un sujet[3]. On la rangera, je pense, « parmi les choses qui se disent d'un sujet et sont en un sujet; « car la rationalité s'affirme d'un sujet qui est telle ou telle « rationalité, et elle est en un sujet qui est l'homme. Si elle « est dans l'homme comme en un sujet, elle n'y est pas comme

[1] « Rationalitas quidem fundatur in carne. »

[2] Boeth. opp., pag. 56.

[3] Aristot., *Categ.*, ed. B., pag. 447.

« une partie, mais elle ne peut jamais en être séparée; car « c'est là la définition que donne Aristote de ce qui est en un « sujet; cependant elle est une partie formelle de l'homme, et par « là elle est une partie; il faut donc lui chercher un autre sujet « dont elle ne soit pas une partie. Nos adversaires diront : la « rationalité est dans l'homme comme en un sujet; elle n'y est « point comme partie intégrante; et c'est tout ce que demande « Aristote. Mais je nie que l'animal puisse être dans l'homme « comme en un sujet sans y être comme partie intégrante. « S'ils disent que la dernière partie de la définition, ce qui ne « peut jamais être séparé de ce en quoi il est, ne convient pas à « l'animal, parce que l'animal peut être sans l'homme et sans « aucune des espèces inférieures, en prenant être dans un sens « large et non dans le sens de l'existence actuelle, j'en dirai au- « tant de la rationalité; car, suivant eux, lors même que la ra- « tionalité ne serait pas en quelque individu, elle n'en subsiste- « rait pas moins réellement..... »

Voici maintenant un autre argument qui, comme le premier dont nous avons rendu compte, a été depuis mille fois répété. Il est ici principalement dirigé contre Bernard de Chartres. Celui-ci avait ramené les espèces et les genres aux Idées de Platon; or les Idées sont éternelles; elles semblent donc de la même nature que Dieu; et c'est pour prévenir cette objection ou y répondre que Bernard, selon le témoignage déjà cité de Jean de Salisbury dans le *Metalogicus,* avait admis l'éternité des Idées, mais non pas leur coéternité avec Dieu[1]. Dans un autre endroit du même ouvrage[2], Jean de Salisbury, sans nommer Bernard, combat sa doctrine et rappelle un dilemme qu'on opposait alors à la théorie des Idées : tout ce

[1] Voyez plus haut, page CXXVII.

[2] *Metalog.*, lib. IV, c. 37.

qui est, est ou créateur ou créature. Ces diverses indications sont éclaircies et développées par le passage suivant d'Abélard : « Les[1] genres et les espèces sont ou créateur ou créature. « S'ils sont créature, le créateur a dû être avant sa créature. « Ainsi Dieu a été avant la justice et la force, que quelques-« uns n'hésitent pas à considérer comme étant en Dieu, et « comme quelque chose de différent de Dieu; de sorte que « Dieu aurait été avant d'être juste ou fort. Mais il y en a qui « ne considèrent pas comme suffisante cette division : tout ce « qui est, est créateur ou créature, et qui voudraient y subs-« tituer celle-ci : tout ce qui est, est ou engendré ou inen-« gendré. Or, on appelle les universaux inengendrés; par con-« séquent, il faudrait les appeler coéternels; de sorte que, suivant « ceux qui avancent cette proposition, l'âme (ce qu'on ne peut « dire sans sacrilége) n'est soumise en rien à Dieu puisqu'elle « a toujours été avec Dieu, et ne tire son origine que d'elle-« même. Et Dieu n'a fait aucune chose, car Socrate est com-« posé de deux choses coéternelles à Dieu. Il n'y a donc rien « eu de nouveau qu'une réunion; il n'y a pas eu de création[2] : « car la forme est universelle comme la matière, et comme « elle coéternelle à Dieu. Combien cela est loin du vrai, c'est « ce qu'il est facile de voir..... »

Telle est l'augmentation d'Abélard contre cette partie de l'école réaliste qu'on pourrait appeler la branche platonicienne de cette école. Il nous reste à faire connaître les combats qu'il a livrés à l'autre branche de la même école, celle qu'on en pourrait appeler la branche péripatéticienne, par opposition à la première, et qui considérait les espèces et les genres comme des manières d'être des individus, lesquelles manières d'être

[1] Fol. 43 r°, c. 2; de notre édition, page 517.

[2] Voyez plus haut, l'extrait du *Megacosmus*, page CXXVIII.

n'ayant aucune différence entre elles dans les différents individus y constituent les universaux; d'où la théorie de la non-différence, *indifferentia*. Cette école nous est comme révélée par le fragment du manuscrit de Saint-Germain. Le seul vestige qu'on en pouvait trouver avant notre publication est la variante *indifferenter* pour *individualiter* dans la phrase de l'*Historia calamitatum*. Voici comment Abélard expose cette théorie avant de la discuter :

« Examinons maintenant, dit-il, [1] la théorie de la non-différence, qui met en avant la thèse suivante : Il n'y a rien autre « chose que l'individu; l'individu, considéré sous différents « points de vue, devient l'espèce, le genre, et ce qu'il y a de plus « général. Ainsi Socrate est un individu, parce qu'il est une « chose dont la propriété ne se retrouverait jamais tout entière « en une autre; car, s'il y a d'autres hommes, il n'y en a pas « d'autre que Socrate où se trouve la socratité. Mais on peut « quelquefois penser à Socrate sans penser à tout ce que « désigne ce mot de Socrate; on peut négliger la socratité « pour ne considérer dans Socrate que ce que signifie le mot « *homme*, c'est-à-dire l'animal raisonnable mortel, et sous ce « rapport il est espèce; car il peut s'affirmer comme essence « de plusieurs choses. Si on abstrait encore la rationalité et « la mortalité, pour ne considérer que ce qu'exprime le mot « *animal*, à ce nouvel état c'est le genre. Si enfin, négligeant « toutes les formes, on ne considère Socrate que dans ce qu'ex- « prime le mot *substance*, c'est ce qu'il y a de plus général. « On peut en dire autant de Platon sous tous ces rapports. Si « on oppose que la propriété de Socrate, en tant qu'homme, « n'est pas plus en plusieurs choses que la propriété de Socrate

[1] Fol. 43 r° c. 2, 43 v° c. 1. De la prés. édit., page 518. « Nunc itaque illam quæ de indifferentia est sententiam.... Idem de animali et substantia. »

« en tant que Socrate, attendu que l'homme socratique n'est « en aucun autre homme que Socrate, pas plus que Socrate « lui-même, ils l'accordent, mais avec l'explication suivante : « Socrate, en tant que Socrate, n'a rien en soi qui se retrouve « en un autre sans aucune différence; mais en tant qu'homme, « il a plusieurs qualités qui se retrouvent non différentes en « Platon ou en d'autres individus. Car Platon est un homme « comme Socrate est un homme, quoiqu'il ne soit pas essen- « tiellement le même homme que Socrate. Le même raison- « nement s'appliquera à l'animal et à la substance. »

Abélard divise en deux parties son argumentation contre cette théorie. Il l'attaque 1° par l'autorité, 2° par le raisonnement.

1°[1] « Porphyre dit: « Il y a[2] dix genres; les espèces sont en un « certain nombre, mais qui n'est pas infini; les individus sont « en nombre infini. » Au contraire, dans l'hypothèse que nous « examinons, tous les individus, par cela seul qu'ils existent, « sont des genres; d'où il suit que les genres sont aussi « nombreux que les individus. Nos adversaires se tirent de « cette difficulté en disant : que les genres sont, il est vrai, « infinis en nombre sous le rapport de l'essence, mais qu'ils « ne sont que dix sous celui de la non-différence. Car autant « d'individus existants, autant d'essences générales; mais tous « ces genres ne forment qu'un seul et unique genre, parce « qu'ils sont non-différents entre eux. En effet, Socrate, en « tant que substance, n'est pas différent à l'égard de toute subs- « tance en tant que substance. Porphyre ajoute un peu après[3] : « L'espèce rassemble plusieurs choses en une seule et même

[1] Fol. 43 v° c. 1, 43 v° c. 2. De la prés. édit., pag. 519-520 « Porphyrius dicit..... omnes apponere autoritates quæ hanc sententiam abnuunt, gravaremur. »

[2] Porph. *Isagog.*, ed. B., pag. 381.

[3] *Ibid.*, pag. 382.

« nature, et le genre encore plus que l'espèce. » C'est ce qu'on ne
« peut pas raisonnablement dire de Socrate; car Socrate ne com-
« munique pas à Platon quelque nature qui soit en lui, puisque
« ni l'homme qui est Socrate, ni l'animal qui est en lui ne
« sont en aucun autre qu'en Socrate. Cependant ils recourent
« à leur *non-différence,* et disent que Socrate en tant qu'homme
« réunit Platon et tous les hommes; d'où il suit que, l'essence
« n'étant pas différente dans l'homme, Socrate est Platon. Por-
« phyre dit encore[1] : « Le genre est ce qui s'affirme, relativement
« à l'essence, de plusieurs choses différentes d'espèce; l'espèce, ce
« qui s'affirme de plusieurs choses numériquement différentes. »
« Si donc Socrate en tant qu'animal est un genre, il se trouve en
« plusieurs choses d'espèces différentes; si en tant qu'homme il
« est une espèce, il s'affirme de plusieurs choses numériquement
« différentes; ce qui est absolument faux, car ni l'animal ni
« l'homme qui est Socrate n'est en un autre qu'en Socrate. Mais
« nos gens répondent : Socrate en aucun état n'est essentielle-
« ment en un autre qu'en lui-même; mais à l'état d'homme il
« est dit être en plusieurs individus, parce que ces individus
« sont des hommes qui ne diffèrent pas de lui; et il en est de
« même pour l'animalité. Boëce réfute en plusieurs endroits
« l'opinion que nous attaquons ici : « On ne doit, dit-il[2], entendre
« autre chose par espèce qu'une conception collective, qui se
« forme en vertu d'une ressemblance substantielle sur des indi-
« vidus différents en nombre. » Ce qui ne s'accorde pas avec l'o-
« pinion que Socrate en tant qu'homme serait une espèce; car
« on ne peut le recueillir en tant qu'espèce en plusieurs indi-
« vidus, s'il n'est pas en plusieurs. Cependant, ils rapportent
« encore cela à leur *non-différence,* et disent : Socrate en tant

[1] Porph., *Isagog.,* ed. B., pag. 373.
[2] Boeth. opp., pag. 56.

« qu'homme se recueille en lui-même, en Platon, et en tous « les autres hommes; tout individu en tant qu'homme peut « être recueilli de lui-même. Il est facile de voir combien « cette explication est ridicule, si l'on remarque que de toute « chose on pourrait dire également qu'elle est un homme, par « cela seul qu'elle contient quelque chose de non différent à « l'égard de l'homme. Nous lisons aussi dans le commentaire « sur les Catégories : « Les[1] genres et les espèces ne résultent « pas de la considération d'un seul individu; ce sont des con- « ceptions que l'esprit recueille en tous les individus pris en- « semble. » Boëce déclare formellement dans ce passage, que « le mot homme exprime une essence qui n'est pas tirée de « Socrate tout seul, mais recueillie en tous les hommes. Or, « ceux qui disent que Socrate en tant qu'homme est une es- « pèce, tirent l'espèce d'un seul individu. Il serait fatigant « d'accumuler toutes les autorités qui sont contraires à cette « opinion.

2°[2] « Dans ce système, chaque individu humain, en tant « qu'homme, est une espèce. D'où il suit que l'on pourrait « dire de Socrate : cet homme est une espèce. Il est certain « que Socrate est cet homme; donc on peut conclure avec « toute raison, suivant les règles de la troisième figure du « syllogisme : Socrate est une espèce. Car si une chose s'af- « firme d'une autre, et qu'il y ait encore un autre sujet au « sujet, le sujet du sujet sert de sujet au prédicat du prédi- « cat : c'est ce que personne ne peut raisonnablement nier.

« Je poursuis. Si Socrate est une espèce, Socrate est un

[1] Boeth. opp., pag. 129.

[2] Fol. 43 v° c. 2, 44 r° c. 1. De la prés. édit., pag. 520-522. « Sed nunc ut rationi sit consentanea videamur..... nam Socrates notat hominem Socraticum, in quo et hominem. »

« universel; et s'il est universel, il n'est pas singulier; d'où « cette conséquence : il n'est point Socrate. Ils se refusent à « cette conséquence : s'il est universel, il n'est pas singulier; « car, dans leur système, tout universel est singulier, et tout « singulier est universel sous des rapports différents. Cepen- « dant lorsqu'on dit : toute substance est universelle ou sin- « gulière, personne, je pense, ne niera qu'une division sem- « blable ne soit une division par l'accident, comme dit Boëce, « dans le livre des Divisions : « La règle[1] commune à toutes les « divisions de cette nature, c'est qu'elles se partagent en op- « posés. » Ainsi, si nous partagions un sujet en ses accidents, « nous ne dirions pas : les corps sont ou blancs ou doux, car « ce ne sont pas là des opposés; mais bien : les corps sont ou « blancs ou noirs, ou ni blancs ni noirs. Il faut de même con- « sidérer comme selon l'accident cette division : toute substance « est universelle ou singulière; car universel et singulier sont « plus opposés que blanc et doux[2]. Ils répondent que Boëce n'a « pas voulu parler de toutes les divisions par l'accident; mais seu- « lement de celles qui sont régulières. Si vous leur demandez « quelles sont celles qui sont régulières, ils répondent : celles « auxquelles cela s'applique. Voyez quelle impudence! ce que « l'autorité affirme d'une manière si explicite, lorsqu'en par- « lant des divisions par l'accident, elle dit : c'est là la règle com- « mune de toutes ces divisions, ils nient, contre toute évidence, « que ce soit un précepte universel. Mais ils ne pourront tenir « dans cette position; car l'autorité s'exprime d'une manière for- « melle sur l'universel et le singulier : Aucun universel n'est sin- « gulier, et aucun singulier n'est universel. En effet, Boëce, « dans son commentaire sur les Catégories, dit, en parlant de

[1] Boeth. opp., pag. 541.

[2] Le manuscrit : hæc *non* magis... Lisez : hæc *enim* magis... De la prés. édit. page 521.

« cette division[1] : « Toute substance est universelle ou singu-
« lière. Il est impossible qu'un accident prenne la nature
« d'une substance, ou une substance la nature d'un accident.
« Or, la particularité et l'universalité ne s'impliquent pas, car
« l'universalité peut bien s'affirmer de la particularité, comme,
« par exemple, l'animal de Socrate ou de Platon, et la parti-
« cularité reçoit l'universalité comme son prédicat; mais il
« est impossible que l'universalité soit particularité, ni que
« ce qui est particularité devienne universalité. » Universalité
« et particularité sont pris ici pour universel et particulier;
« c'est ce que prouvent les exemples qui sont donnés ensuite,
« comme l'animal dans son rapport à Socrate.

« A cela on ne peut faire aucune réponse raisonnable.
« Cependant ceux à qui nous avons affaire ne se tiennent pas
« en repos. Ils disent : Aucun singulier, en tant que singulier,
« n'est universel, et réciproquement; mais pris comme uni-
« versel, le singulier est universel, et réciproquement. A
« quoi je réponds : Ces mots : « aucun singulier en tant que
« singulier » semblent vouloir dire : aucun singulier demeu-
« rant singulier n'est un universel demeurant un universel :
« ce qui est certainement faux; car Socrate, tout en demeu-
« rant Socrate, est un homme qui demeure homme. Il se
« pourrait encore que l'on voulût dire : L'universel ne dérive,
« dans aucun singulier, de sa singularité, ou bien c'est la
« singularité qui interdit l'universalité à l'homme singulier;
« ce qui est absolument faux, dès que l'on considère le rap-
« port de Socrate et de l'homme; car, dans Socrate, cela même
« qui est Socrate exige la présence de l'homme. Et d'ailleurs
« rien n'empêche aucun singulier d'être universel, s'il est vrai,
« comme ils le prétendent, que tout singulier est universel.

[1] Boeth. opp., pag. 120.

« De même, s'ils disent : Socrate, en tant que Socrate, c'est-« à-dire dans toute la propriété qui est désignée par ce mot « de *Socrate,* n'est pas un homme en tant qu'homme, c'est-à-« dire dans la propriété qu'exprime le mot d'*homme;* cela est « encore faux; car Socrate désigne l'homme socratique et « par conséquent l'homme..... »

Avant de quitter la polémique du manuscrit de Saint-Germain contre l'école réaliste, peut-être conviendrait-il de rechercher aussi dans le manuscrit de Saint-Victor et de reproduire tous les passages qui se rapportent à cette polémique. Dans l'impuissance d'accumuler tant de citations, nous voulons du moins signaler les fol. 193 r°[1], 195 v° et 196 r°[2], 198 v°[3], surtout le fol. 168 v°[4] et le chapitre entier du livre de la Division sur le tout et les parties[5]. Ces documents réunis font connaître suffisamment l'opinion d'Abélard sur l'école réaliste, considérée dans ses deux grandes divisions, et nous croyons pouvoir passer à l'argumentation de notre auteur contre l'école nominaliste. Nous l'emprunterons encore au manuscrit de Saint-Germain.

Réfutation du nominalisme.

Cette argumentation est bien plus brève que celle dont nous venons de rendre compte; on s'aperçoit qu'elle est dirigée contre une école qui est loin d'avoir la même puissance et le même crédit que la première. Toutefois, la formule qui revient sans cesse : *Exponunt.... dicunt.... ipsi qui hanc sententiam tenent,* etc., fait assez voir que cette école n'était pas tout entière dans Roscelin; et c'est ce qui nous a empêché, en parlant de ce dernier, de lui attribuer toutes les propositions nominalistes ici mentionnées; mais il est probable que la plupart lui appartiennent, et certainement le fonds de toutes lui

[1] De la prés. édit., page 458. — [2] *Ibid.,* pages 477-478. — [3] *Ibid.,* page 485 sqq. — [4] *Ibid.,* page 399 sqq. — [5] *Ibid.,* pages 460-479.

appartient. On y reconnaît l'esprit d'indépendance qui caractérise l'école nominaliste. Elle ne craignait pas d'affirmer que, si Aristote et Boëce ne sont point allés jusqu'au nominalisme, c'est que, par dissimulation et par mensonge, ils n'ont pas osé proclamer cette conséquence de leur doctrine; et elle soutenait que toutes les expressions d'Aristote et de Boëce qui ont une apparence réaliste ne sont que des figures sous lesquelles est véritablement renfermé le nominalisme. Voici ce morceau dans son intégrité :

« Examinons[1] cette opinion suivant laquelle les genres et « les espèces ne sont pas des choses, mais des mots, universels et « particuliers, pris comme prédicats et comme sujets. »

« L'autorité affirme que les genres et les espèces sont des « choses. Boëce dit dans son second commentaire sur Porphyre[2]: « On ne doit entendre par espèce qu'une conception recueillie « en vertu d'une ressemblance substantielle sur une multitude « d'individus dissemblables; par genre, une conception qui ré- « sulte de la ressemblance des espèces. » Que ces ressemblances « soient appelées par lui des choses, c'est ce que démontre clai- « rement un passage qui se trouve un peu plus haut : « Il y a « donc des choses de cette nature dans les objets corporels et sen- « sibles, mais elles sont conçues indépendamment des objets « sensibles. » Le même Boëce dit encore dans son commentaire « sur les Catégories[3] : « Puisqu'il y a dix premiers genres des « choses, il fallait qu'il y eût aussi dix mots simples que l'on pût « appliquer aux choses simples. » Mais nos adversaires entendent « par genres des manières de parler[4]. Cependant Aristote, dans

[1] Mss. de Saint-Germain, fol. 44 r°, c. 2; 44 v° c. 1. De la prés. éd., pag. 522-524. « Nunc illam sententiam quæ voces solas genera et species..... Et de hic hactenus. »

[2] Boeth. in Porphyr., pag. 56.

[3] Boeth. in Prædicam., pag. 113.

[4] « Hi tamen exponunt genera, id est manerias. » Faute de passages analogues, il est

« l'Interprétation[1], reconnaît des choses universelles : « Parmi les « choses, les unes sont universelles, les autres sont singulières. » « Mais ils expliquent *choses* par *mots*. Nous lisons encore dans le « commentaire de Boëce sur les Catégories[2] : « Quand je dis ani- « mal, je désigne une substance qui s'affirme de plusieurs. » Cette « autorité affirme donc qu'il y a des universaux, puisqu'elle parle « d'une chose affirmée de plusieurs; ce qui est la définition de « l'universel. Que ce soient aussi des choses que l'on prend pour « prédicats et pour sujets c'est ce que Boëce atteste en ces termes, « dans les Hypothétiques[3] : « La proposition catégorique énonce « que la chose dont elle fait le sujet, prend le nom de celle qui « est le prédicat. » Ne pouvant donc nier avec quelque raison des « autorités si formelles, ou bien on accuse l'autorité de men- « songe, ou bien en s'efforçant de l'expliquer on lui fait vio- « lence et on l'écorche[4]. »

« Les mots ne sont ni des genres ni des espèces, ni univer- « sels ni singuliers, ni prédicats ni sujets, puisqu'ils ne sont « aucunement; car ce qui est purement successif ne forme « pas un tout réel; nos adversaires sont d'accord avec nous « sur ce point. Si donc les mots ne sont pas, ils ne sont ni « genres ni espèces, ni universels ni singuliers, ni prédicats « ni sujets. Mais ils disent qu'en tout cela l'autorité ne s'est « pas trompée, mais qu'elle a menti. En outre, de même « que la statue est composée d'airain, qui en est la ma- « tière, et d'une figure, qui en est la forme, de même l'es- « pèce a pour matière le genre et la différence pour forme :

très-difficile de déterminer avec certitude le sens du mot *manerias*, et nous ne donnons notre interprétation que comme une conjecture.

[1] Aristot. édit. B, t. II, de Interpret., pag. 23.

[2] Boeth. in Prædicam., pag. 131.

[3] Boeth. de Syllog. hypoth., pag. 607.

[4] « Quia excoriare nesciunt, pellem incidunt. »

« ce qu'on ne peut dire de simples mots; car l'animal est bien « le genre de l'homme, mais il n'y a point de mot qui soit « la matière d'un autre mot; l'un ne pouvant être dans l'autre « ni être fait de l'autre. Le mot *homme* n'est pas fait du mot « *animal,* et n'est pas en ce mot. Mais ils disent que toute cette « locution n'est qu'une figure; que cette proposition : le « genre est la matière de l'espèce, ne veut rien dire autre « chose sinon : ce que signifie le genre est la matière de ce « qui est signifié par l'espèce; mais cela, suivant eux-mêmes, « est insoutenable[1]. En effet, puisque, suivant eux, il n'y a « rien que des individus, et que cependant ces individus sont « exprimés tant par des mots universels que par des mots sin- « guliers, animal et homme signifieront absolument la même « chose; d'où il suit que l'on pourra renverser la proposition « énoncée plus haut, et dire : que ce qui est signifié par l'es- « pèce est la matière de ce qui est signifié par le genre. S'ils « l'accordent, et ils ne pourront raisonnablement s'y refuser, « ils sont contredits par Boëce, qui, au traité des Divisions, « donne pour marque de la différence du genre et du tout[2], « que le genre est la matière des espèces, tandis que le « tout a pour matière les parties. Or, si les espèces sont la « matière des genres, comme les parties le sont du tout, il « n'y a plus là différence : il y a identité. De plus, ce que « signifie le genre ne peut être la matière de ce que si- « gnifie l'espèce, si le genre et l'espèce ont le même sens, « ce que l'on a appelé *non-différence;* car ce n'est pas la même « chose qui se constitue elle-même en prenant la forme. Mais, « nous dit Boëce[3], « le genre, en prenant la différence, passe

[1] Le manuscrit : *Sed hoc secundum eos stabile est.* Lisez : *non stabile est.*

[2] Boeth. de Divis., pag. 640.

[3] Boeth. *ibid.*

« à l'espèce. » Une même chose n'est pas partie d'elle-même ; « car si la même chose était à elle-même tout et partie, le « même serait opposé à lui-même. En voilà assez sur cette « opinion. »

Ces dernières lignes sur le tout et les parties nous rappellent l'argumentation de Roscelin que nous a conservée le manuscrit de Saint-Victor. Nous avons déjà cité cette argumentation[1], et nous la reproduisons ici, en y joignant la réfutation d'Abélard :

« Mon maître Roscelin, dit-il, professait cette opinion in- « sensée, qu'aucune chose n'est formée de parties; il réduisait « à de purs mots les parties, comme il faisait les espèces.

« Si quelqu'un disait que cette chose, qui est une maison, « consiste en d'autres choses, savoir les murs et les fondements, « il lui opposait cette argumentation : Si cette chose qui est un « mur est une partie de cette chose qui est une maison, comme « la maison n'est rien que le mur lui-même, le toit et le fon- « dement, il en résulte que le mur sera une partie de lui-même « et du reste. Or, comment pourrait-il être une partie de lui- « même ? De plus, toute partie précède naturellement son « tout. Or, comment le mur peut-il se précéder lui-même et « le reste, puisque rien ne peut en aucune manière se précéder « soi-même ? »

Abélard réfute Roscelin en ces termes :

« On peut dire du mur qu'il fait partie de lui-même et du « reste, mais en tant que réunis et pris ensemble. Lorsqu'on « dit que la maison est ces trois choses, le mur, le toit et « le fondement, on ne veut pas dire qu'elle est chacune d'elles « prise à part, mais toutes trois unies et prises ensemble; de « même le mur est une partie de lui-même et du reste réunis, « c'est-à-dire de la maison entière, mais non pas de lui-même

[1] Voyez plus haut, page XCI.

« tout seul : il précède lui et le reste réunis, mais il ne se pré-
« cède pas pour cela lui-même, car le mur a été avant d'être
« réuni au reste. Il faut semblablement que chaque partie
« existe avant de former la collection où elle sera comprise. »

II. Exposition du système d'Abélard.

Conceptualisme d'Abélard.

Nous pouvons maintenant nous faire une idée exacte de la polémique d'Abélard contre les deux écoles qu'il rencontra au commencement du XIIe siècle : sa tactique est de les combattre l'une par l'autre. Au nominalisme, il emprunte son principe fondamental, que rien n'existe que le particulier et l'individu, et ce principe il l'oppose au réalisme. La première division du réalisme, l'école de Guillaume de Champeaux, disait : L'universel, le genre et l'espèce sont l'essence même de l'individu, et l'individu, la forme; la différence n'est qu'un accident. Abélard répond avec le nominalisme qu'au contraire l'individu est sa propre substance à lui-même. La seconde division de l'école réaliste, la doctrine de la non-différence, en acceptant le principe que rien n'existe que l'individu, trouvait dans l'individu même l'espèce, le genre, l'universel, comme états divers de l'individu, lesquels états étant absolument les mêmes, au sein de toutes les différences, sont les fondements des espèces ou des genres. Abélard répond encore avec le nominalisme que dans l'individu tout est individuel, et qu'il n'y a point d'état universel dans aucune chose particulière. Ainsi l'espèce, le genre, l'universel ne sont pas l'essence des individus, et ils n'en sont pas non plus des états, des éléments intégrants. D'un autre côté, sont-ce de purs mots, comme le veut l'école nominaliste? Ici Abélard, après avoir tourné les principes du nominalisme

contre le réalisme, invoque les arguments de celui-ci contre celui-là; il soutient que les universaux ne sont pas non plus de purs mots, car de purs mots ne sont rien, et assurément les universaux sont quelque chose. Voilà pour le raisonnement. Quant aux autorités, il oppose au platonisme traditionnel de l'école réaliste les inductions qui se tirent de l'*Organum* d'Aristote et les explications positives de Boëce; et contre le péripatétisme de l'école nominaliste, il s'arme encore de ce même Aristote, et de son interprète, Boëce, qui, en effet, n'a jamais dit que les universaux ne sont que des mots. Mais entre ces deux écoles qui se réfutent et se détruisent réciproquement, quel système élèvera donc Abélard? Un seul est possible encore. Si les universaux ne sont ni des choses ni des mots, il reste qu'ils soient des conceptions de l'esprit. C'est là toute leur réalité; mais cette réalité est suffisante. Il n'existe que des individus, et nul de ces individus n'est en soi ni genre ni espèce; mais ces individus ont des ressemblances que l'esprit peut apercevoir, et ces ressemblances, considérées seules et abstraction faite des différences, forment des classes plus ou moins compréhensives qu'on appelle des espèces ou des genres. Les espèces et les genres sont donc des produits réels de l'esprit : ce ne sont ni des mots, quoique des mots les expriment, ni des choses en dehors ou en dedans des individus; ce sont des conceptions. De là ce système intermédiaire qu'on a nommé le *conceptualisme*.

Tout ce que les historiens de la philosophie ont avancé sur le conceptualisme d'Abélard est emprunté aux témoignages plus ou moins fidèles d'écrivains postérieurs; mais jusqu'à présent nous ne possédions pas une seule ligne d'Abélard lui-même sur son propre système, et le fragment de Saint-Germain est à cet égard un monument unique. Nous sommes

presque embarrassé de l'abondance des documents qu'il nous fournit. Et ici encore, il n'est pas facile d'abréger; car notre manuscrit ne contient pas une simple exposition, mais toujours une polémique, non plus contre le nominalisme et le réalisme en eux-mêmes, mais contre les objections que ces deux écoles opposaient à la nouvelle doctrine. Ces objections et les réponses d'Abélard forment une longue discussion dont, sans doute, toutes les parties n'ont pas pour le XIXe siècle la même clarté et la même importance, mais on n'en peut retrancher aucune sans nuire à la vérité de l'ensemble et sans affaiblir la fidélité historique du tableau de cette grande controverse. Au risque donc de fatiguer quelquefois le lecteur, nous donnerons ce morceau presque en entier, et nous laisserons le plus possible Abélard s'expliquer lui-même, comme il l'a fait pour ses contemporains, pour ses partisans et ses adversaires. Nous abrégerons quelquefois, nous traduirons presque toujours, et nous nous effacerons nous-même pour faire assister directement le lecteur à une polémique des écoles de Paris au XIIe siècle.

Commençons par dégager l'opinion d'Abélard : cette opinion fait de l'espèce et du genre une simple notion collective qui se forme par comparaison et par abstraction.

« Puisque[1] nous avons réfuté par le raisonnement et par « l'autorité les doctrines dont il a été question jusqu'ici, il nous « reste à exposer, avec l'aide de Dieu, l'opinion que nous « croyons devoir adopter.

« Tout individu est composé de forme et de matière. Socrate « a pour matière l'homme et pour forme la socratité. Platon « est composé d'une matière semblable qui est l'homme, et « d'une forme différente qui est la platonité, et ainsi des autres

[1] Fol. 44 v°, c. 1. De notre éd., page 524. « Quoniam supradictas sententias rationibus « et auctoritatibus confutavimus....... Illud essentialiter alibi non est. »

« hommes. Et de même que la socratité, qui constitue formel-
« lement Socrate, n'est nulle part hors de Socrate, de même
« cette essence d'homme qui est, en Socrate, le substrat de la
« socratité n'est nulle part ailleurs qu'en Socrate; et ainsi des
« autres individus. J'entends donc par espèce, non pas cette
« seule essence d'homme qui est en Socrate ou en quelque
« autre individu, mais toute la collection formée de tous les
« individus de cette nature. Toute cette collection, quoique
« essentiellement multiple, les autorités l'appellent une es-
« pèce, un universel, une nature, de même qu'un peuple,
« quoique composé de plusieurs personnes, est appelé un.
« Ensuite chaque essence particulière de cette collection que
« l'on appelle humanité est composée de forme et de matière;
« la matière est l'animal; la forme n'est pas une, mais plusieurs;
« c'est la rationalité, la mortalité, la bipédalité, et tous les
« autres attributs substantiels de l'homme. Et ce que nous
« avons dit de l'homme, savoir, que cette portion d'homme
« qui est le sujet de la socratité n'est pas essentiellement celui
« de la platonité, cela s'applique également à l'animal. Car
« cet animal, qui est le substrat de la forme d'humanité qui est
« en moi, ne peut être essentiellement ailleurs.... »

Vient ensuite la discussion proprement dite; elle est divisée en deux parties, l'une au nom du raisonnement, l'autre au nom de l'autorité.

Dans la première partie de cette discussion, Abélard a bien l'air de répondre la plupart du temps non pas à des objections qu'il se fait à lui-même, mais aux objections que lui faisaient ses adversaires, et surtout l'école réaliste, qui paraît jouer le plus grand rôle dans ce débat.

La doctrine d'Abélard était que l'espèce, l'humanité par exemple, est une collection d'individus semblables entre eux.

Or, disait l'école réaliste, l'espèce est la matière des individus; d'où il suit que, la matière étant ce qui prend la forme, c'est l'espèce homme qui prend la forme de la socratité; argument qui tend à réduire la socratité, c'est-à-dire l'individu, à une accidence et qui réserve la substantialité à l'espèce. Mais Abélard nie la conséquence. « Ce qui prend la forme de la socra- « tité, dit-il[1], ce n'est pas l'humanité en soi, mais ce qu'il y a « d'humanité en Socrate. Or, l'espèce n'est pas cette portion « seule d'humanité, mais son rapport, sa réunion avec toutes « les humanités semblables. Faites attention. Toute espèce est « la matière de son individu et en prend la forme; oui : mais « ce n'est pas que tous les individus de cette espèce prennent « cette forme. Un seul la prend; mais comme il est semblable « par sa composition à tous les autres individus de cette nature, « les auteurs veulent que tout ce qu'il prend soit pris en même « temps par toute la collection qui se compose de cet individu et « des autres. Ils n'ont pas considéré cet individu qui fait partie « de la collection comme différent de la collection elle-même; ils « les ont pris comme identiques, non pas que l'un soit l'autre, « mais parce que l'un et l'autre sont de même nature pour la « forme comme pour la matière. Le langage commun prouve « encore qu'il en est ainsi. Lorsque nous voyons une masse de « fer dont on doit fabriquer un couteau et un stylet, nous « disons : ceci sera la matière d'un couteau et d'un stylet, « quoique la masse ne doive pas prendre tout entière chaque « forme, mais une partie celle du stylet, et l'autre celle d'un « couteau.

« Nouvelle objection[2] : L'espèce est ce qui s'affirme de plu-

[1] Fol. 44 v°, c. 2. De notre éd., page 526. « Illud tantum humanitatis informatur « socratitate..... pars styli, pars cultelli. »

[2] *Ibid.* « Item species est quæ de pluribus in quid prædicatur...,. Hoc vero diversum. »

« sieurs choses, selon leur caractère fondamental. S'affirmer « d'une chose, c'est être en elle; mais la collection qui fait « l'espèce n'est pas en Socrate; car de toute cette collection, il « n'y a qu'une seule essence particulière qui touche Socrate. « Ecoutez et faites attention. On dit qu'être affirmé d'une chose, « c'est être en elle. Je sais que cette proposition est en usage, « mais je ne l'ai point trouvée dans les autorités : je l'admets « cependant; mais, tout en accordant que l'humanité est en « Socrate, je n'accorde pas qu'elle soit épuisée en Socrate; il « n'y en a qu'une partie qui prenne la forme de la socratité. « Ainsi on dit que je touche à un mur sans que pour cela toutes « les parties de mon corps soient appliquées à ce mur, pourvu « que j'y touche seulement du bout du doigt; de même on dit « d'une armée qu'elle touche à un mur ou à un endroit quel- « conque, sans que tous les individus de cette armée y touchent; « il suffit d'un seul. Il en est de même pour l'espèce, quoique « l'identité soit plus grande entre un être de la collection et la « collection totale qu'entre l'armée et une personne de l'armée; « car chaque être de la collection est identique avec son tout, « tandis qu'il n'en est pas de même pour l'armée.

« On ajoute [1] : L'espèce s'affirme de l'individu selon son ca- « ractère fondamental. Or, s'affirmer selon le caractère fonda- « mental, c'est s'affirmer selon l'essence; et s'affirmer selon « l'essence, c'est être identique. Lors donc que l'on dit : Socrate « est un homme, l'espèce s'affirmant ici de Socrate selon l'essence, « le sens de cette proposition est : Socrate est cette multitude « d'êtres; ce qui est absolument faux. Et nous retombons dans « la même absurdité que les autres doctrines : le singulier est « universel. Car Socrate étant homme, est cette multitude : or

[1] Fol. 44 v°, c. 2. De notre éd., page 527. « Item species in quid prædicatur...... « quibus inhæret illa species. »

« l'homme est une espèce; d'où il suit que le singulier est univer-
« sel. Écoutez bien : s'affirmer selon le caractère fondamental,
« c'est, dit-on, s'affirmer selon l'essence. Je le veux bien, mais je
« nie que l'identité en suive. Car, selon Boëce[1], s'affirmer selon
« l'essence, c'est s'affirmer d'un sujet; or ce qui s'affirme d'un
« sujet, c'est ce qui s'affirme d'une chose qu'il contient et dont
« il est l'essence. Cela est commun aux genres, aux espèces et
« aux différences substantielles, à l'égard des choses qui en
« tiennent leur essence. Car l'homme et la rationalité s'affir-
« ment également de Socrate selon l'essence et comme d'un
« sujet. On ne dit pas pour cela : Socrate est rationalité,
« mais Socrate est raisonnable, c'est-à-dire qu'il est une chose
« en laquelle est la rationalité. De même encore l'espèce
« homme s'affirme de Socrate : on dit Socrate est un homme,
« c'est-à-dire Socrate est une chose où l'humanité est en subs-
« tance; et l'on ne dit pas pour cela : Socrate est l'espèce
« homme, mais bien : Socrate est un des individus où se trouve
« cette espèce.

« A cela on répond[2] : la comparaison n'est pas légitime,
« car *raisonnable* est le nom d'une chose à laquelle il est imposé,
« c'est-à-dire de l'animal, et il y a une autre chose qu'il ex-
« prime par son sens principal, savoir la rationalité, dont il
« fait un prédicat et un sujet. Mais l'*homme* n'exprime et ne
« signifie autre chose que l'espèce homme. Ce raisonnement
« est inadmissible; non-seulement raisonnable et homme,
« mais tout universel, est le nom substantif d'une chose à
« laquelle s'applique ce qu'il exprime principalement. Par
« exemple, les noms de raisonnable ou blanc ont été donnés à

[1] Boeth. in Prædicam., pag. 124.

[2] Fol. 45 r°, c. 1. De notre éd., page 527. « Sed, dicunt, similitudo non procedit.....
« ridiculum est vel sine intellectu. »

« Socrate, ou à un objet sensible quelconque, par rapport aux « formes que ces mots expriment principalement; de la même « manière, le nom d'homme a été donné à tout être maté- « riellement constitué par l'homme, pour le désigner par « rapport à sa matière, c'est-à-dire par rapport à l'espèce que « ce nom désigne principalement. Lors donc que l'on dit : « Socrate est un homme, le sens est : Socrate est un des indi- « vidus qui ont l'homme pour matière, et pour ainsi parler, « Socrate est un des humains. De même quand on dit : Socrate « est raisonable, cela ne veut pas dire : le sujet est le prédicat, « mais bien : Socrate est un des sujets de cette forme qui est « la rationalité. Que le nom d'homme ait été imposé à ceux « qui sont matériellement constitués par l'homme, c'est-à-dire « aux individus et non pas à l'espèce, c'est ce que dit Boëce « dans ce passage du commentaire sur les Catégories[1] : « Celui « qui le premier a dit homme n'avait pas en pensée l'homme « qui résulte de la collection des individus, mais un homme « individuel et singulier auquel il voulait donner ce nom « d'homme. » Et notez qu'on appelle substantifs ces noms-là « seuls qui sont donnés à quelqu'un pour le désigner, soit par « rapport à sa matière, comme *homme* et tous les autres subs- « tantifs universels, soit par rapport à son essence expresse, « comme Socrate; car Socrate désigne une chose une et iden- « tique, le composé de l'homme et de la socratité. On appelle « adjectifs les noms qui sont donnés à quelque chose à cause « de la forme qu'ils désignent principalement; ainsi raisonnable « et blanc nomment les choses où se trouvent la *rationalité* et « la *blancheur*. Car de dire, comme on le fait ordinairement, « que l'adjectif est ce qui signifie l'accident, et le substantif ce

[1] Boeth. in Prædicam., pag. 129.

« qui signifie l'essence, c'est une définition ridicule ou même « dépourvue de sens........

« On objecte encore : Si l'homme, qui est le nom des indi- « vidus, désigne dans son sens principal l'espèce, et si l'espèce « n'est autre chose qu'une collection d'individus, l'homme ex- « prime une multitude; l'esprit de celui qui entend ce mot « d'homme embrasse donc dans sa conception cette multi- « tude, et ainsi il conçoit ou un seul individu de cette collection « ou plusieurs, ou il en conçoit la totalité : toutes hypothèses « également fausses ; car celui qui entend dire *homme* ne des- « cend pas par la pensée à aucun individu de la collection que « ce mot exprime. Cela est vrai, je l'avoue ; car souvent nous « avons la conception d'une multitude d'hommes que nous « voyons de loin, sans en connaître aucun individu. Nous ne « descendons pas pour cela par la pensée à un individu ou à « plusieurs ou à tous, et cependant notre pensée se porte « sur la multitude entière. Ainsi nous voyons souvent un « monceau[1], sans diriger notre esprit sur aucune partie de ce « monceau. C'est là, ce me semble, ce que Boëce a voulu dire « dans ce passage de son second commentaire sur l'Interpré- « tation[2] : « Lorsque nous considérons quelque chose de ce « genre, notre pensée ne se promène pas sur chaque personne, « mais, sous ce nom d'*homme*, elle embrasse tous les individus « qui participent à la définition de l'humanité. » Et ailleurs[3]: « L'humanité, recueillie dans les natures des différents indi- « vidus, se résume en une seule et même conception, en une « seule et même nature. »

[1] Fol. 45 r°, c. 2; 45 v°, c. 1. De notre éd., pag. 529-530. « Item opponitur : si homo..... intelligentiam atque naturam. »

[2] Boeth. opp., pag. 339.

[3] *Ibid.*, pag. 340.

« On nous fait encore l'objection suivante[1] : Si l'espèce n'est « autre chose qu'un composé de plusieurs individus, toutes « les fois que le composé changera, l'espèce changera aussi : « or ce composé change à toute heure. Par exemple, supposons « que l'humanité soit constituée par dix hommes seulement, « qu'un homme vienne à naître, voilà une autre humanité ; « car dix individus et onze individus ne constituent pas la « même collection. Bien plus : les individus humains qui « avaient formé l'espèce *homme* ont certainement péri tous, il y « a plus de mille ans, et de nouveaux ont paru, dont est formée « l'espèce actuelle de l'humanité. Par conséquent, si l'on ne « change à tout instant le sens du mot homme, on ne peut pas « dire deux fois de suite : *Socrate est un homme;* en effet, lorsqu'on « le dit pour la seconde fois, si l'on parle de l'humanité dont il « était question auparavant, on émet une proposition fausse; « car cette humanité n'est déjà plus. Faites attention. Il est « vrai que cette humanité qui existait il y a mille ans ou même « hier n'est pas celle qui existe aujourd'hui, mais elle est iden- « tique avec elle, c'est-à-dire d'une nature semblable ; car « tout ce qui est identique avec une chose n'est pas pour cela « cette chose même : ainsi l'homme et l'âne sont identiques « dans le genre, et l'un n'est pourtant pas l'autre. Socrate « homme fait est composé de plus d'atomes que Socrate enfant, « et cependant il est le même. La signification du mot ne « change pas non plus parce que le sujet change : ainsi César « désigne encore la même chose après que César est mort, « quoiqu'il ne soit plus vrai de dire : César est César. Lors- « qu'on dit aujourd'hui : César a vaincu Pompée, on pense à la « même chose qu'on l'eût pu faire du vivant de César, et cepen-

[1] Fol. 45 v°, c. 1. De notre éd., pag. 530-531. « Item contra dicitur : si nihil aliud est species... ex quantislibet essentiis humanitatis constante. »

« dant César aujourd'hui n'est plus César. Semblablement le mot
« homme nomme quelque chose qui a pour matière l'homme,
« c'est-à-dire l'humanité ; mais ce mot n'exprime pas par lui-
« même si c'est une humanité formée de dix individus ou de
« plusieurs. Il sera donc vrai de dire : Socrate est un homme,
« aussi longtemps qu'il aura sa matière dans l'humanité, de
« quelque nombre d'individus humains qu'elle soit composée.

« En outre [1] : l'espèce est ce qui s'affirme de plusieurs choses
« différentes en nombre, selon leur caractère fondamental ; en
« d'autres termes, c'est ce qui est matériellement en plusieurs
« choses. Or, s'il est vrai que tout ce qui s'affirme de cette ma-
« nière est une espèce, l'humanité ne sera pas une seule espèce,
« mais plusieurs. Supposons, en effet, que dix individus hu-
« mains constituent l'humanité, je dis que cinq de ces indi-
« vidus formeront une espèce, et les cinq autres une seconde.
« Car cette collection de cinq s'affirme de plusieurs, c'est-à-
« dire est comme matière en plusieurs, en cinq individus
« qu'elle constitue matériellement ; et il en est de même de
« l'autre collection de cinq. Mais vous devez savoir que l'autorité
« ne dit nulle part clairement ce que c'est que s'affirmer d'une
« chose. Car de dire que s'affirmer d'une chose c'est être en
« elle, c'est une définition usuelle, mais qui ne procède d'au-
« cune autorité. Pour moi il me semble que s'affirmer d'une
« chose, c'est être la signification principale du mot qui sert
« de prédicat ; et qu'être sujet, c'est être la signification prin-
« cipale du mot qui sert de sujet. . . . . Revenons, et
« voyons si cette simple collection de cinq individus s'affirme,
« comme on l'a dit, de plusieurs choses selon le caractère fon-
« damental. Lorsque l'on dit : *Socrate est un homme,* on n'affirme

[1] Fol. 45 v°, c. 1, c. 2. De notre éd., pag. 531-533. « Amplius species est quæ.... omnis natura quæ pluribus inhæret individuis materialiter, species est. »

« de lui que ce qui est constitué par tous les individus réunis
« de l'humanité; car le nom d'homme n'a pour signification
« principale que cette collection tout entière; il ne désigne pas
« d'une manière actuelle un seul individu pris à part ou une
« collection partielle d'un certain nombre de ces individus. Il
« ne faut pas, du reste, dans la définition de l'espèce, prendre
« à la rigueur cette expression : *s'affirmer actuellement;* autrement,
« si personne ne parlait, il n'y aurait plus d'espèce, car rien
« alors ne serait expressément signifié : il faut entendre par là
« être en état d'être affirmé d'une chose, c'est-à-dire, d'être la
« signification principale du prédicat; ce qui ne peut s'appli-
« quer à une collection de cinq individus. En effet, on ne
« pourrait imaginer deux noms dont l'un signifiât l'une des
« deux collections, et l'autre la seconde; car on ne pourrait con-
« cevoir aucune diversité de matière, ni de forme, ni même
« d'effets; et les deux mots ne produiraient qu'une seule et
« même conception, comme glaive et épée. On peut nous dire
« aussi : Cette collection de cinq individus est en état d'être
« affirmée de plusieurs choses; demain peut-être elle le sera
« sous le nom d'homme : car il peut arriver que l'humanité,
« qui est formée aujourd'hui de dix individus, le soit demain
« de cinq seulement. Il n'en est rien. Cette collection de cinq
« individus, si elle fait partie de l'ensemble d'une humanité
« constituée par un nombre d'individus plus considérable,
« n'est pas en état de former une conception unique, quoi-
« qu'elle doive en former une dès que l'humanité sera réduite
« au nombre de cinq individus. Comme un mot, avant d'avoir
« reçu son application, a la puissance de signifier, mais n'est
« pas pour cela en état de le faire; et comme une plume a la
« puissance d'écrire avant d'être taillée, et n'est cependant pas
« encore en état de le faire, de même la collection de cinq

« individus, tant qu'elle fait partie d'une humanité constituée « par un plus grand nombre, a la puissance, il est vrai, d'être « signifiée par le mot humanité, mais n'est pas encore en état « de l'être. Que si l'on prend *être affirmé* d'une chose pour *être* « en cette chose, ce que nous admettons, car nous ne voulons « pas abolir un bon usage, il faut s'exprimer ainsi : Toute na- « ture qui est matériellement en plusieurs individus est une « espèce. »

« Si l'on nous oppose[1] que la collection de cinq indivi- « dus est une espèce, puisqu'elle est matériellement en plu- « sieurs individus, répondez seulement : cela ne fait rien « à l'affaire, parce que ce n'est pas une nature; or il ne s'agit « ici que de natures. Vous me demanderez ce que j'entends « par nature; écoutez : j'appelle nature toute chose essen- « tiellement différente de tout ce qui n'est pas cette chose ou « ne se rapporte pas à cette chose, qu'elle soit du reste un seul « individu ou plusieurs; ainsi, Socrate est une chose essen- « tiellement différente de tout ce qui n'est pas Socrate. De « même l'espèce homme est une chose essentiellement dif- « férente de toutes les choses qui ne sont pas cette espèce ou « quelque individu de cette espèce; ce qui n'est pas vrai d'une « collection quelconque, d'un nombre quelconque d'individus « de l'humanité. Mais cette collection partielle n'est pas une « chose essentiellement différente des autres individus compris « dans l'espèce.

« On demande[2] encore si cette propriété de s'affirmer de plu- « sieurs choses, selon leur caractère fondamental, s'applique à « toute espèce. Si nous répondons affirmativement, on objecte « que cela s'applique pourtant au phénix, qui n'est pas le résultat

[1] Fol. 46 r°. De notre éd., page 533. « Quod si quis opponat.... in illa specie sunt. »

[2] *Ibid.* « Amplius quæritur utrum.... ita scilicet ut hoc non sit illud. »

« de la collection de plusieurs individus, mais bien un seul et « unique individu, et qui ne peut être en plusieurs choses, « ni être une signification principale comme matière de plu- « sieurs sujets, puisqu'étant une seule essence indivisible, il « ne peut se trouver dans le même temps en plusieurs individus. « Nous répondons avec Boëce[1] : « il y a beaucoup de choses « qui sont en essence sans être en acte » : ainsi, quoique le « phénix ne s'affirme pas actuellement de plusieurs indi- « vidus, cependant il est en état d'en être affirmé; ce que je « n'entends pas, à moins que l'on ne dise : cette matière qui « est le sujet de la forme de ce phénix peut la perdre, et, en « prenant une autre forme, constituer un autre individu; et de « la sorte, la même matière, qui n'est autre chose que l'espèce, « peut, mais dans différents temps et non pas dans le même « temps, être en plusieurs individus. Voici donc comment il « faut prendre la définition en question : l'espèce est cette na- « ture qui peut être affirmée de plusieurs individus, etc., soit « dans le même temps, soit en des temps différents. On dira « peut-être : puisque la matière du phénix est une seule et uni- « que essence, ce phénix pourrait être considéré avec raison « comme sa matière à lui-même; ce qui ne peut se dire des « individus humains et de l'espèce, c'est-à-dire de l'homme; « Socrate n'est pas ces différents individus qui sont l'espèce. « Mais je le nie; autrement nous tomberions dans cette contra- « diction que le singulier serait l'universel, par le raisonnement « que voici : ce phénix est sa matière même; or, cette matière est « un universel, donc ce phénix est un universel. Au contraire, « nous disons d'une manière générale que toute matière est « opposée à ce dont elle est la matière, de sorte que l'une n'est « pas l'autre.

[1] Boeth. in Prædicam., pag. 71.

« On dira encore[1] : cette essence d'homme qui est en moi est « quelque chose ou rien; si elle est quelque chose, elle est « substance ou accident; si elle est substance, elle est substance « première ou seconde; substance première, elle est individu; « substance seconde, elle est genre ou espèce. Nous répondons « que cette sorte d'essence n'a pas reçu de nom ni d'une ma- « nière directe, ni par métaphore. Car les auteurs n'ont donné « de noms qu'aux natures véritables; or, nous avons montré « que cette essence n'est pas une nature. On ne peut donc dire « proprement que ce soit quelque chose ni que ce soit une « substance. Si cela semble absurde, nous accorderons que ce « soit quelque chose, une substance; mais nous n'accordons « pas que, si elle est une substance, elle est une substance pre- « mière ou une substance seconde; car cette division n'a été « faite que pour les natures véritables. Et si en effet nous nous « y soumettions ici, nous tomberions dans cette difficulté de « faire de l'essence dont nous parlons, ou bien un individu, ou « bien un genre ou une espèce; car les secondes substances sont « les espèces et leurs genres, comme dit Aristote[2]. Et que l'on « ne s'étonne pas de nous voir avancer que toute substance « n'est pas nécessairement première ou seconde; d'autres font « de même, lorsqu'ils disent qu'homme blanc est une substance « et n'est pourtant ni une substance première ni une substance « seconde. »

Après avoir ainsi parcouru les objections de ses adversaires et opposé à ces objections les réponses que nous venons de rapporter, Abélard passe à l'autre partie de la discussion, l'examen des autorités. Comme il y a un peu de tout dans Boëce, les adversaires d'Abélard avaient essayé de tourner contre

[1] Fol. 46 r°, c. 1, c. 2. De notre édit., pag. 534. « Amplius opponetur : illa essentia hominis... nec tamen primam vel secundam. » — [2] Categ., pag. 451.

lui plusieurs passages de Boëce, qu'il s'attache à expliquer ici dans un sens favorable à sa doctrine. Nous traduirons encore ce morceau, parce qu'il est court et que cette partie de la discussion avait, au XIIe siècle, une importance égale ou supérieure même à la première.

« Boëce[1] dit dans son second commentaire sur Porphyre[2] : « Quelque nombreuses que soient les espèces, il y a en toutes « un seul et unique genre : non pas que chaque espèce en « prenne une partie, mais de telle sorte que chacune le contient « tout entier dans le même temps. » Ici il semble nier formel- « lement ce que nous disons. Car dans notre opinion une partie « des individus qui constituent le genre animal, prend la forme « de la rationalité pour constituer l'homme; une autre partie « prend celle de l'irrationalité pour constituer l'âne, et jamais « la quantité totale n'est dans quelqu'une des espèces. Or, Boëce « dit tout au contraire que ce n'est jamais la partie, mais le « tout qui est en chacune. Voici notre solution : Boëce s'exprime « ainsi dans le traité où il prouve que les genres et les espèces ne « sont pas; ce qui ne pouvait se prouver que par un sophisme. « Nous soutenons donc que ce qu'il dit est faux; et il n'y a rien « d'impossible à ce qu'en faisant un sophisme il glisse une « proposition fausse; car on ne peut prouver l'absurde que « par le faux. On peut dire encore : lorsque Boëce nie que les « espèces prennent des parties du genre, il ne parle pas des « individus qui composent la collection, mais des parties de « la définition. Par exemple, l'animal, qui est un genre, est « composé d'un corps qui en est la matière et de la sensibi- « lité qui en est la forme. Lors donc qu'il passe dans les es-

[1] Fol. 46 r°, c. 2; 46 v°, c. 1, c. 2. De notre édit., pag. 535-537. « Boethius....... diligens logicorum scriptorum inquisitor inveniet. »

[2] Boeth. in Porph., pag. 54.

« pèces, une des espèces ne prend pas la matière sans la
« forme, et l'autre la forme sans la matière; mais dans cha-
« cune des espèces est la forme et la matière du genre. De
« même dans le traité de la différence, à propos de ce passage :
« La différence[1] est ce par quoi l'espèce surpasse le genre. »
« Boëce dit[2] : « En effet, il n'en est pas du genre comme d'un
« corps, où une partie est blanche et une autre noire; car le
« genre, considéré en lui-même, n'a point de parties, si on ne
« le rapporte aux espèces. Ainsi tout ce qu'il possède, il le
« possède en toute sa grandeur, c'est-à-dire en toute sa quan-
« tité. » Cela semble contre nous; car, selon nous, l'animal, qui
« est le genre prend en une partie de lui-même la rationalité
« et en une autre l'irrationalité, et il est impossible que la par-
« tie affectée de la rationalité prenne l'irrationalité; car c'est
« par là que nous échappons à l'absurdité d'admettre des opposés
« en une même chose; absurdité que ne peuvent éviter ceux
« qui tiennent pour la doctrine que nous combattons. Voici
« notre solution : Boëce dit cela dans un passage où il prouve
« que les différences ne sont rien, ou bien que deux opposés
« se rencontrent en une même chose; ce qui est faux et ne peut
« être prouvé que par un sophisme. Il a donc glissé dans son
« argumentation cette proposition fausse, et il n'est pas pour
« cela dans l'erreur; car il voyait bien la fausseté de sa propo-
« sition, mais il ne l'en a pas moins avancée pour mener à fin
« son sophisme. Vous pourriez dire encore qu'il n'appelle pas
« quantité celle qui est formée des individus qui composent le
« genre, mais celle qui est constituée par les parties de la défi-
« nition; et sous ce rapport on pourrait dire : chaque individu
« de ce genre a la quantité du genre. Quant à cette proposition,

[1] Porphyr. *Isag.*, pag. 391.
[2] Boeth. in Porph., pag. 87.

« que le genre et l'espèce ne sont pas composés de parties in-
« tégrantes, nous la déclarons absolument fausse; à moins que
« l'on ne veuille admettre que les auteurs n'ont appelé parties
« intégrantes que celles qui sont de nature différente : et dans
« ce cas ils n'auraient pu appeler parties les individus dont se
« composent les genres ou les espèces; car ces individus sont
« de nature tout à fait semblable. Boëce dit encore dans le même
« commentaire[1] : « De même que la même ligne est convexe et
« concave, de même c'est une même chose qui est le sujet de
« l'universalité et de la particularité. » Boëce semble vouloir
« dire que le singulier est universel. Mais au fond nous ne
« sommes pas en contradiction avec lui ; il suffit de se rendre
« compte de ses paroles. Il n'a pas pris particulier pour singu-
« lier, comme on se l'imagine, mais pour espèce; car il a dit :
« Les genres et les espèces, c'est-à-dire l'universalité et la parti-
« cularité, ont même sujet. » Il a donc entendu par universalité
« le genre, et par particularité l'espèce du genre. Voici donc
« quel est le sens de ce passage : de même qu'une seule et même
« ligne est le sujet de la concavité et de la convexité, considérées
« comme ses accidents, de même Socrate est le sujet du genre
« et de l'espèce, de l'homme et de l'animal, considérés comme
« ses prédicats. Ou bien autrement : la matière de ce phénix et
« l'individu sont même chose, c'est-à-dire ne diffèrent pas subs-
« tantiellement. Mais la matière est le sujet de l'universalité, et
« l'individu de la singularité; et cependant le singulier n'est pas
« l'universel, quoique l'un soit identique avec l'autre, ainsi qu'il
« a été dit plus haut.

« Voilà les autorités qui semblent le plus contraires à notre
« opinion. Mais il serait fastidieux d'énumérer toutes celles
« qui l'appuient. Citons-en seulement quelques-unes. Por-

[1] Boeth., pag. 56.

« phyre dit[1] : « L'espèce est ce qui exprime la collection de « plusieurs choses en une même nature, et le genre encore « davantage. » Boëce dit dans son second commentaire sur « Porphyre[2] : « Lorsque l'on pense aux genres et aux espèces, « on en recueille la ressemblance dans les individus où ils se « trouvent, et ainsi d'hommes dissemblables entre eux se forme « la ressemblance de l'humanité. Cette ressemblance, envisagée « et achevée par l'esprit, devient l'espèce. De la ressemblance « de ces espèces, qui ne peut se trouver que dans les espèces « elles-mêmes ou dans leurs individus, résulte à son tour le « genre. Il ne faut voir dans l'espèce autre chose qu'une con- « ception qui résulte, en vertu d'une ressemblance substantielle, « d'une multitude d'individus dissemblables. » De même dans « le commentaire sur les Catégories[3] : « Les genres et les espèces « ne résultent pas de la considération d'un seul individu; l'in- « telligence les tire de la collection de tous. » Cela est évidem- « ment contre la doctrine de la non-différence. Nous lisons en- « core dans le même ouvrage : « Celui[4] qui le premier dit *homme* « n'avait pas en pensée l'homme général, qui se forme de tous les « individus, mais tel ou tel individu particulier auquel il vou- « lait donner ce nom d'homme. » Ainsi dans le second com- « mentaire sur le traité de l'Interprétation[5] : « Le nom d'homme « ne promène pas notre pensée sur chaque homme en parti- « culier, mais sur tous ceux en général qui participent à la « définition de l'humanité. » Et dans le même commentaire[6] : « L'humanité, recueillie dans les natures différentes des diffé- « rents hommes, est résumée en quelque sorte en une même « conception, en une même nature. » On pourrait à peine comp-

[1] Porph. *Isag.*, pag. 382. — [2] Boeth. in Porph., pag. 56. — [3] Boeth. in Prædicam., pag. 129.

[4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*, pag. 339. — [6] Boeth., pag. 340.

« ter toutes les autorités que l'on trouverait à l'appui de notre « opinion en feuilletant attentivement les traités de logique. »

Il semble que la discussion pourrait être considérée comme épuisée, mais Abélard a réservé pour la fin l'objection la plus épineuse, qui transforme en quelque sorte la question des universaux, et lui donne une face nouvelle. La doctrine d'Abélard repose sur ce principe qu'il n'existe que des individus et dans l'individu rien que d'individuel. Dans l'individu Socrate il n'y a pas autre chose que la forme qui le fait être Socrate, la socratité; et le sujet de cette forme, n'est pas l'humanité en soi, mais ce quelque chose de la nature humaine qui est la nature de Socrate. La matière dans l'individu Socrate est donc tout aussi individuelle que sa forme. Or, cette conséquence soulève l'objection suivante : mais est-il possible que dans ce composé qu'on appelle l'individu il n'y ait rien que d'individuel, et ne reste-t-il pas à chercher d'où viennent et cette forme et cette matière tout individuelles auxquelles l'analyse s'est arrêtée? Il y a dans tout composé des éléments antérieurs à ce composé; par exemple, le feu, la terre, l'eau, l'air, ou bien le sec, l'humide, etc. Ces éléments eux-mêmes supposent un sujet, un sujet corporel ou incorporel. Et si, au terme de l'analyse, on est forcé de supposer quelque chose de simple au delà de quoi il n'y a plus rien à chercher, ce quelque chose de simple, cette substance, cette essence pure est alors le fondement de tout le reste, le substratum de tous les accidents ultérieurs et de toutes les formes, le sujet véritable dans lequel s'opérera plus tard la merveille de l'individualisation; or, ce sujet dans cet état n'est-ce pas l'universel? Ainsi la doctrine des éléments appliquée à la question des universaux, conduit Abélard à la question de l'origine et de la formation des individus.

« C'est là[1], dit-il, une dure question dont aucun de nos « maîtres, à mon sens, n'a donné une solution raisonnable. « Voici cependant ce qui me semble le plus vrai. Les physi- « ciens, faisant de la nature l'objet de leurs recherches, s'occu- « pèrent primitivement des objets visibles qui tombaient sous « leurs sens. Mais il leur était impossible de connaître la nature « de ces composés sans connaître les propriétés des parties. Ils « s'attachèrent donc à subdiviser les parties composantes, jus- « qu'à ce qu'ils fussent parvenus à la partie la plus petite qu'il « fût possible de concevoir, et qui ne fût plus divisible en « parties intégrantes. Le terme de la division des parties inté- « grantes une fois atteint, ils se mirent à chercher si un pareil « petit être était composé de forme et de matière, ou s'il était « absolument simple. Le raisonnement trouva que c'était un « corps chaud ou froid, ou de toute autre forme; car c'est là, « je pense, ce que Platon a nommé les éléments purs. Laissant « donc la forme, il se demanda si la matière du moins était « simple. Il trouva que c'était un corps, et que par consé- « quent elle était constituée par la corporéité et par la subs- « tance. Pour la substance, il la trouva encore constituée « par une forme, la faculté de recevoir les contraires, et par « une matière, l'essence pure. En considérant cette matière « de tous les côtés, on la trouva absolument simple, et non « plus constituée par une forme et une matière. Cette essence « pure, avec tous les autres sujets essentiels des formes sensibles, « on l'appella universel, c'est-à-dire sans forme, non qu'elle « ne soit pas le sujet des formes, mais parce qu'elle n'est pas « constituée par des formes. Vous direz peut-être : l'âme est « donc constituée par un universel; si en effet elle est constituée

[1] Fol. 46 v°, c. 2; 47 r°, c. 1, 2. De notre édit., pag. 538-541. « Et dura est hæc provincia...... Et hæc hactenus. »

par une substance, constituée elle-même par l'essence pure « que l'on appelle universelle, il faut bien qu'elle soit cons- « tituée par un universel.

« Si vous voulez savoir comment se fait la constitution des « choses corporelles, faites attention.... Prenons pour exemple « Socrate, afin que ce que le raisonnement nous fera découvrir « en lui, nous n'hésitions pas à l'appliquer à d'autres. Il y a « donc dans Socrate une pure essence que l'on appelle univer- « selle.... Il faut de plus la faculté de recevoir les contraires, « qui donne la forme, et il en résulte alors une essence réelle. « Mais la faculté de recevoir les contraires, qui advient à « toute l'essence, advient aussi à chacune de ses parties. En- « suite ce résultat de l'essence pure qui est en Socrate et de la « faculté de recevoir les contraires, prenant la forme de la cor- « poréité, il s'en fait une certaine essence de corps. Mais dès « l'instant où le tout est affecté de la corporéité, toutes les « différentes parties de ce tout sont affectées de corporéités « particulières, et forment des êtres corporels. L'animation « advient à ce tout de la même manière, et donne une essence « de corps animé. Mais l'animation n'advient pas pour cela à « toutes les parties de ce tout, mais bien son contraire, l'ina- « nimation ; car, tandis que le tout est animé, ses parties sont « inanimées. De même advient au tout la sensibilité, qui donne « une essence d'animal, et aux parties d'autres formes qui « donnent des essences d'espèces, dont les noms ne me viennent « pas maintenant à l'esprit. De même encore advient au tout « la faculté d'apprendre, qui constitue l'homme, et aux diffé- « rentes parties d'autres formes qui donnent d'autres essences « animées. Enfin la socratité donne sa forme à toute cette « essence d'humanité, et il en résulte Socrate. Mais au même « instant d'autres atomes de cette essence de l'humanité sont

« affectés des couleurs et des formes du feu, d'où résulte le feu ;
« d'autres des formes de l'eau, d'où résulte l'eau; d'autres
des formes de l'air, d'où résulte l'air; d'autres des formes de
« la terre, d'où résulte la terre; et de la sorte toutes les diffé-
« rentes particules sont feu, eau, air ou terre. Ainsi il n'est pas
« plus impossible que Socrate soit formé de quatre éléments,
« qu'il ne l'est qu'il soit formé de pieds et de mains; car ces
« éléments sont aussi des parties composantes. Nous avons ex-
« pliqué l'origine des éléments et l'origine des individus » . . . .

Nous doutons fort que ces explications satisfassent le lecteur et éclaircissent à ses yeux le mystère de l'individualisation. Du moins faut-il convenir que cette discussion est l'antécédent de celle qu'instituèrent sur ce profond sujet les maîtres les plus célèbres du siècle suivant. La question *de principio individuationis,* tant agitée au XIIIe siècle, n'est pas autre chose que le point de vue métaphysique et ontologique du problème général de Porphyre; point de vue qui remplit toute la seconde époque de la philosophie scolastique, de même que le côté logique de ce problème remplit la première. L'histoire a marché comme la raison. La raison, la méthode, veulent qu'on gravisse successivement les hauteurs de l'ontologie et de la métaphysique, par les degrés de la psychologie et de la logique. Aussi la première époque de la philosophie scolastique a-t-elle été toute dialectique; et c'est dans la seconde que sont arrivées toutes les grandes questions et les grandes solutions, sous la double inspiration de la physique et de la métaphysique d'Aristote, enfin connues, et de la théologie chrétienne, interrogée avec une indépendance suffisante et une admirable intelligence. Le problème de Porphyre s'est développé régulièrement à travers ces deux époques; mais dans la première même, où il se réduit en général au point de vue dialectique, on peut dire

qu'il a eu aussi son progrès. Les écoles carlovingiennes l'exhument pour ainsi dire et le livrent à la discussion. On commence par répéter en bégayant les solutions équivoques qu'en avait laissées Boëce. Enfin Roscelin le soumet à une critique indépendante; mais il est évident qu'il ne l'envisagea d'abord que sous le point de vue logique, puisqu'il arriva à une solution toute grammaticale. Guillaume de Champeaux le considéra sous un point de vue plus relevé. Sa première opinion est déjà métaphysique; la seconde est presque un retour à la psychologie et à la logique. Abélard embrassa les différents points de vue de ses devanciers et les agrandit encore. La polémique que nous venons de reproduire est sans contredit le mot le plus avancé et le plus compréhensif du XIIe siècle et de la première époque de la philosophie scolastique. Toutes les manières d'envisager le problème fondamental sont, dans Abélard, plus ou moins développées; mais Abélard est de son siècle, et la face du problème de Porphyre qu'il a le plus considérée est sa face logique; et la solution qu'il en a donnée, élevée à sa formule la plus générale, a reçu un nom qui témoigne assez de son caractère essentiel, un nom psychologique et dialectique en quelque sorte, le conceptualisme.

Maintenant quelle est la valeur de cette solution et de l'école intermédiaire que prétendit élever Abélard entre le réalisme et le nominalisme? Cette école est-elle en effet également éloignée des deux écoles qu'elle combattait? A-t-elle un caractère qui lui soit propre? et quel service a-t-elle rendu à la philosophie et à l'esprit humain? Ce sont là des questions auxquelles aboutit naturellement cette longue exposition des faits.

Il ne faut pas s'y tromper : l'école que fonda Abélard n'est pas une école éclectique; c'est même précisément tout le contraire. Le drapeau de l'éclectisme est ce grand mot de Leibnitz : « Tous

« les systèmes sont vrais en grande partie par ce qu'ils affirment;
« ils sont faux par ce qu'ils nient. » L'éclectisme, s'il est profond, doit donc être positif; il doit emprunter aux écoles rivales toutes leurs parties positives, et ne leur laisser que leurs parties négatives, leurs contradictions et leurs querelles. L'éclectisme, au XIIe siècle, dans la querelle des universaux, eût consisté à discerner dans le réalisme et le nominalisme les vérités essentielles sur lesquelles ces deux systèmes reposaient, et à les réunir et à les organiser dans le sein d'un système plus vaste. Ce n'est point là le moins du monde ce que fit Abélard. Au lieu de mettre à profit les trésors de l'école réaliste, dépositaire de tant de vérités, toujours anciennes et toujours nouvelles, il se borna à la combattre, et il ne lui emprunta aucune maxime positive : il n'eut guère de réaliste que la négation du nominalisme. Il est vrai qu'il emprunta davantage à l'école nominaliste : il y avait été formé, et s'il était d'un parti, il était de celui-là. A l'égard du réalisme, il n'est qu'adversaire; à l'égard du nominalisme, il est adversaire sans doute, car il le combat dans ses conséquences excessives; mais il en garde l'esprit et le principe fondamental, à savoir que rien n'existe que l'individu et dans l'individu rien que d'individuel. On pourrait donc avancer que l'école fondée par Abélard est une branche nouvelle, un développement du nominalisme; développement où les principes nominalistes, dégagés des extravagances qui les décriaient, ont pu reparaître à la lumière, se soutenir contre les principes de l'école opposée, et faire leur chemin à travers les siècles. Ce rapport du prétendu système intermédiaire d'Abélard avec le nominalisme est attesté par l'histoire; car dans l'histoire le rôle le plus marqué d'Abélard, comme philosophe, est sa querelle avec Guillaume de Champeaux : or, l'adversaire public et constant et sans réserve de

Guillaume de Champeaux était, qu'il le sût ou qu'il l'ignorât, un allié de Roscelin; et c'est peut-être par le sentiment confus de cette vérité qu'à une certaine distance, et quand le temps eut mis en oubli les intentions et fait paraître les choses sous leur véritable jour, plus d'un historien[1] a rangé Abélard dans l'école nominaliste.

En effet, examinons le conceptualisme en lui-même, et nous reconnaîtrons aisément que ce n'est pas autre chose qu'un nominalisme plus sage et moins conséquent. D'abord, le nominalisme renferme nécessairement le conceptualisme. Abélard argumente ainsi contre son ancien maître[2]: Si les universaux ne sont que des mots, ils ne sont rien du tout; car les mots ne sont rien; mais les universaux sont quelque chose : ce sont des conceptions. Roscelin aurait très-bien pu répondre : Qui a jamais songé à nier cela? Assurément, quand la bouche prononce un mot, l'esprit y attache un sens, et ce sens qu'il y attache est une conception de l'esprit.

Je suis donc conceptualiste comme vous. Mais vous, pourquoi n'êtes-vous pas nominaliste comme moi? Dire que les universaux ne sont que des conceptions de l'esprit, c'est dire implicitement qu'ils ne sont que des mots; car, dans mon langage, les mots sont les opposés des choses, et, n'admettant pas que les universaux soient des choses, j'ai dû en faire des mots. Je n'ai rien voulu dire de plus; rejetant le réalisme, j'ai conclu au nominalisme, en sous-entendant le conceptualisme.

Bien plus; ces conceptions de l'esprit, auxquelles vous avez réduit les universaux, sont, comme vous l'avez démontré, des abstractions, des généralisations, nées de comparaisons plus ou moins étendues. Or, la comparaison, l'abstraction, la gé-

[1] Entre autres, les auteurs de l'*Histoire littéraire,* tome XI, page 359.

[2] Voyez plus haut, page CLII.

néralisation, exigent et supposent un plus ou moins long emploi de la mémoire; et un emploi quelque peu long de la mémoire exige et suppose des signes, un langage, des mots; car les mots ne servent pas seulement à s'entendre avec les autres, mais ils servent d'abord à s'entendre avec soi-même. Pour abstraire et généraliser au point d'arriver à cette conception que vous appelez une espèce, il faut des mots, et ces mots-là sont nécessaires pour permettre à l'esprit de s'élever à une abstraction et à une généralisation plus haute encore, celle du genre. Vous me dites que, si les espèces et les genres sont des mots, comme les genres sont la matière des espèces, il s'ensuit qu'il y a des mots qui sont la matière d'autres mots[1]. Au langage près, qui vous appartient, tout cela n'est pas si déraisonnable. Comme c'est avec des idées moins générales que, dans la doctrine du conceptualisme, qui nous est commune, on arrive à des idées plus générales, de même c'est avec des mots moins abstraits qu'on fait des mots plus abstraits encore. Il est incontestable que, sans l'artifice du langage, il n'y aurait pas d'universaux, en entendant les universaux comme nous l'entendons tous les deux, à savoir: de pures notions abstraites et comparatives. Donc, encore une fois, les universaux, précisément parce qu'ils ne sont que des notions, des conceptions abstraites, ne sont que des mots; et, si le nominalisme part du conceptualisme, le conceptualisme doit aboutir au nominalisme.

Nous ne savons trop ce qu'Abélard aurait pu répliquer à cette réponse de son premier maître, et nous ne connaissons qu'un seul moyen de le faire, c'est de se placer dans la doctrine de son second maître, Guillaume de Champeaux. Si le réalisme est faux, le nominalisme est vrai; mais si le

[1] Voyez plus haut, page CLIII.

réalisme est vrai, le nominalisme est faux. Or, le conceptualisme est le principe du nominalisme; c'est le nominalisme lui-même, sauf la conclusion, qui pourtant est nécessaire, et qui, dans sa nécessité à la fois et dans son extravagance, trahit le vice du conceptualisme.

Il y a un rapport si intime entre le conceptualisme et le nominalisme que, selon les temps et les circonstances, et le plus ou moins de force et de hardiesse des esprits, le nominalisme, sans se détruire, se réfugie et se métamorphose dans le conceptualisme, ou le conceptualisme se développe en nominalisme. Ainsi, après l'orage qui, au concile de Soissons, éclata sur Roscelin, le nominalisme, proscrit et couvert d'anathèmes, se réduisit au conceptualisme, perdant ainsi de sa rigueur, mais sauvant ses principes, où sont déposées toutes ses conséquences. Et quand le conceptualisme, après avoir laissé passer l'orage et le règne de l'orthodoxie et du réalisme, eut fait ainsi quelque temps son chemin dans l'ombre, dès qu'il trouve au quatorzième siècle de meilleures circonstances, il reprend sa forme et son nom de nominalisme. Avancez dans l'histoire; entrez dans la philosophie moderne : le nominalisme y passe tour à tour par les mêmes métamorphoses. Il se montre dans Hobbes à visage découvert; mais Hobbes décrie le nominalisme au commencement du XVIIe siècle, comme Roscelin à la fin du XIe. Aussi, entre les mains du sage et inconséquent auteur de l'Essai sur l'entendement humain, le nominalisme s'efface un peu sans cesser d'être, et redevient une sorte de conceptualisme. L'esprit plus libre du XVIIIe siècle lui restitue son caractère et son nom : Condillac et, après lui, M. de Tracy l'érigent en une doctrine régulière et complète, avec tous ses principes et toutes ses conséquences, sans aucune limite, mais aussi sans aucun contre-poids. On

ne peut pas s'arrêter au conceptualisme; il faut ou remonter jusqu'au réalisme ou descendre jusqu'au nominalisme. Il y a cinquante ans, le judicieux Reid[1] rencontre sur son chemin cette vieille querelle des universaux, et rejetant tout d'abord le réalisme sans accepter pourtant le nominalisme, il témoigne une certaine sympathie pour le conceptualisme. L'école écossaise fait un pas. Dugald Stewart[2] développe la doctrine de son maître, et il ne s'arrête plus au point fixé par Reid : il s'avance jusqu'au nominalisme. Quelquefois aussi, quand le conceptualisme se rencontre dans une doctrine qui incline à l'idéalisme, alors ne pouvant suivre la pente qui d'ordinaire l'entraîne au nominalisme, et ne pouvant pas non plus s'arrêter à ce point indécis et mobile qui est, à proprement parler, le conceptualisme, il remonte invinciblement jusqu'au réalisme. C'est ainsi qu'en Allemagne, nous avons vu le conceptualisme de Kant s'élever successivement jusqu'au système le plus réaliste et le plus objectif qui ait été depuis Platon. Au fond, Abélard est un nominaliste qui s'ignore ou qui se cache. Moins conséquent et moins hardi, il ne révolte plus le sens commun, et il regagne en bonne apparence tout ce qu'il perd en profondeur. Plus faible dans la doctrine, il est plus fort dans la polémique, il prête moins le flanc aux attaques du réalisme et le combat avec plus d'avantage. Quand Abélard descendit dans l'arène, le nominalisme ne pouvait plus soutenir la lutte, et le réalisme était victorieux sur tous les points. Abélard renouvela la lutte; il força le parti vainqueur de compter avec le parti vaincu; il maintint sous un autre nom les droits du nominalisme; il le sauva en le tempérant; et d'un autre côté, sans le vouloir, en combattant le réalisme il l'épura. On ne peut donc nier qu'il

[1] *Essais sur les facultés de l'esprit humain*, Essai V, ch. VI.

[2] *Philosophie de l'esprit humain*, ch. IV, sect. 2, avec les notes.

n'ait par-là servi d'une manière mémorable la cause de la philosophie et celle de l'esprit humain.

III. Application de la philosophie d'Abélard à la théologie.

Nous avons reconnu le rapport du réalisme et de l'orthodoxie chrétienne dans saint Anselme et dans Guillaume de Champeaux. Roscelin nous a montré la tendance hétérodoxe du nominalisme; nous retrouvons cette même tendance dans Abélard et dans toute son école. Abélard est en théologie ce qu'il est en philosophie : ni tout à fait orthodoxe, ni tout à fait hérétique; mais beaucoup plus près de l'hérésie que de l'orthodoxie, et cela par une conséquence nécessaire de l'esprit du nominalisme.

Méthode théologique d'Abélard. Du *Sic et non*, d'après les manuscrits de Saint-Michel et de Marmoutiers.

Roscelin, au lieu de se borner à l'exposition fidèle du dogme chrétien, avait tenté de l'expliquer, et en l'expliquant dans le sens du nominalisme, il l'avait détruit. Abélard entra d'un pas ferme dans la route frayée par Roscelin, et ce qui n'avait été jusqu'alors qu'une tentative incertaine, il l'érigea en un principe général, il en fit une méthode. Partout dans ses ouvrages imprimés, il proclame l'introduction de la philosophie dans le domaine de la foi[1]. Mais on ne démontre que ce qui est ou paraît douteux, et pour convertir les dogmes en démonstrations, il faut d'abord en faire des problèmes; et il faut poser ces problèmes avec le pour et le contre, avec des solutions contraires tirées d'autorités presque égales, avant d'établir soi-même la véritable solution. C'est ce qu'Abélard a fait dans un ouvrage original et hardi qui représente et résume toute sa méthode théologique.

[1] Abæl. opp. *Invectiva in quemdam ignarum dialectices*, pag. 238; le début de l'*Introductio in theologiam christianam*, pag. 974, et le second et le troisième livre de la *Theologia christiana* dans le *Thesaurus anecd. noviss.* de Pez, tom. V.

Cet ouvrage est le fameux *Sic et non*, le *oui* et le *non*, que nous avons retrouvé et que nous publions ici pour la première fois. Il convient donc à tous égards de faire connaître en détail ce curieux monument.

Guillaume de Saint-Thierry en dénonçant à saint Bernard la théologie d'Abélard, déférée plus tard et condamnée au concile de Sens, en 1140, lui parle du *Sic et non* comme d'un ouvrage suspect qui circulait mystérieusement parmi les élèves et les partisans d'Abélard [1]. C'est là la seule mention qu'on rencontre du *Sic et non* dans tout le moyen âge. Cependant l'ouvrage oublié n'avait point péri. Martène et Durand [2] nous apprennent qu'il existait encore de leur temps à Saint-Germain, et que leur confrère Dachery avait songé à le mettre au jour; mais qu'après l'avoir examiné sérieusement, il n'avait osé le publier de peur de scandale [3]. Ce que les historiens de la philosophie ont dit du *Sic et non* n'a pas d'autre fondement que ce peu de lignes des deux savants bénédictins [4]. L'auteur de l'article Abélard, dans l'*Histoire littéraire de la France*, D. Clément, en parle seulement sur les notes laissées par ses prédécesseurs; car il déclare qu'il n'a pu retrouver à Saint-Germain le manuscrit qu'avaient

[1] S. Bernard. opp., tom. I, pag. 301. « Sunt autem, ut audio, adhuc alia ejus opus- « cula, quorum nomina sunt : *Sic et non, scito te ipsum*, et alia quædam de quibus timeo « ne, sicut monstruosi sunt nominis, sic etiam sint monstruosi dogmatis; sed, sicut « dicunt, oderunt lucem, nec etiam quæsita inveniuntur. »

[2] Préface du tome IV du *Thesaur. nov. anecd.*

[3] *Ibid.* « Est penes nos ejusdem Abælardi liber in quo, genio suo indulgens, omnia « christianæ religionis mysteria in utramque partem versat, negans quod asserueral « et asserens quod negaverat; quod opus aliquando publici juris facere cogitaverat noster « Dacherius, verum serio examinatum æternis tenebris potius quam luce dignum de « virorum eruditorum consilio existimavit »

[4] Brucker, tome III, page 763; Tiedemann, tome IV, page 286, et Tennemann, tome VIII, page 190.

eu entre les mains Dachery, Martène et Durand; il suppose que ce manuscrit n'appartenait pas à Saint-Germain et que c'était l'un des deux exemplaires qui se voyaient de son temps, à ce qu'il assure, à la bibliothèque de Marmoutiers et à celle du mont Saint-Michel[1]. En effet, le *Sic et non* n'est point aujourd'hui dans le fonds de Saint-Germain conservé à la bibliothèque royale de Paris. Il n'est pas non plus et il ne passe point pour avoir jamais été dans l'ancien fonds du Roi, ni dans ceux de Saint-Victor, de Sorbonne et de Notre-Dame. Toutes nos espérances se reportaient donc sur Marmoutiers et sur Saint-Michel; et elles n'ont pas été trompées.

De la dévastation de la bibliothèque du mont Saint-Michel pendant la révolution, nous savions qu'il était échappé un bon nombre de manuscrits qui avaient été transportés au chef-lieu du département, à Avranches. Un écrit récent[2] donne une sorte de catalogue de ces manuscrits, fait par M. de Saint-Victor. On y trouve l'indication suivante : *Commentarius in psalterium ac in Sic et non,* sans nom d'auteur. Il n'était pas bien difficile de soupçonner sous ce titre le *Sic et non* d'Abélard; et ayant obtenu la communication de ce manuscrit par l'entremise de M. le ministre de l'instruction publique, en l'ouvrant nous y lûmes d'abord en caractères rouges, parfaitement formés : *Incipit prologus Petri Abœlardi in Sic et non.* Et la preuve incontestable que ce manuscrit est bien celui de Saint-Michel, c'est que sur le dernier feuillet est écrit d'une main ancienne : *Iste liber est monasterii montis sancti Michaelis in periculo maris.*

Sur le dos de la couverture est le titre suivant : *In psalterium ac in Sic et non,* avec le n° 2381, qui est probablement

[1] *Hist. littér. de la France,* tome XII, page 131.

[2] *Histoire pittoresque du Mont-Saint-Michel,* par Max. Raoul. Paris, 1833, in-8°.

celui de la bibliothèque d'Avranches, tandis qu'à l'intérieur sur la marge du premier feuillet, est marqué, d'une écriture beaucoup plus ancienne, le n° 237, qui doit avoir été celui de la bibliothèque de Saint-Michel.

Le manuscrit est in-4°, en parchemin, réglé, écrit avec soin, mais avec beaucoup d'abréviations; il appartient certainement au XIIIe siècle.

Il contient deux ouvrages : le commentaire de Bruno de Segni sur le psautier, qui a été publié[1], et le *Sic et non,* sans autre titre que celui-ci : *Incipit prologus Petri Abælardi in Sic et non;* ce dernier ouvrage occupe 176 feuillets, qui forment le tiers du manuscrit.

Cependant notre parfaite confiance dans l'exactitude de Dom Clément nous laissait convaincu que le *Sic et non* devait se trouver aussi parmi les manuscrits de l'abbaye de Marmoutiers, et par conséquent à la bibliothèque publique de la ville de Tours où ces manuscrits sont déposés aujourd'hui. Aussi, au premier examen, et sur les indications que nous avions transmises, le *Sic et non* fut-il trouvé sous le n° 99, dans un in-folio, intitulé : *Glossæ in sacram scripturam;* et nous parvînmes à obtenir de la ville de Tours que ce manuscrit nous fût envoyé, afin de le collationner avec celui d'Avranches, et de tirer de l'un et de l'autre un texte plus sûr.

Nul doute que ce manuscrit ne soit celui de l'abbaye de Marmoutiers; car on lit sur le premier feuillet : *Glossæ in scripturam sacram majoris monasterii congr. S. Mauri.* C'est un in-folio en parchemin, d'une écriture qui appartient, comme celle du manuscrit d'Avranches, au XIIIe siècle.

Ce manuscrit est une collection d'un grand nombre de

[1] Voyez Fabricius, *Bibl. med. lat.,* art. *Bruno.*

pièces de toutes sortes. Un savant bénédictin, peut-être Dachery, Martène ou Durand, en a fait un examen approfondi et a déterminé le sujet et le titre de chacune de ces pièces, dans un index placé en tête du volume.

Le *Sic et non* occupe dans le manuscrit de Tours vingt-sept feuillets, à deux colonnes.

Quand on compare ce manuscrit à celui d'Avranches, on le trouve plus complet sous certains rapports et moins complet sous quelques autres. L'ouvrage comprend d'abord une préface, appelée prologue, *prologus,* exactement de la même étendue dans les deux manuscrits. Puis vient l'ouvrage lui-même, composé d'un certain nombre de chapitres, sous la forme de questions. Chacune de ces questions a son titre soigneusement marqué en encre rouge dans le manuscrit d'Avranches, tandis que les titres manquent assez souvent dans celui de Tours. Souvent aussi plusieurs questions sont réunies en une seule dans ce dernier manuscrit; celui d'Avranches divise davantage. Quelquefois l'ordre des chapitres ou questions n'est pas le même dans tous les deux, et il y a une foule de morceaux qui dans celui-ci se rapportent à telle question et dans celui-là à telle autre; et dans chaque question, l'ordre des paragraphes n'est pas le même non plus. Enfin les dernières questions manquent entièrement dans le manuscrit de Tours. Mais, en revanche, il contient de fort longs extraits de Bède le Vénérable, qui peuvent très-bien avoir été faits par Abélard dans le même but que le reste de l'ouvrage; à la suite de ces extraits viennent encore d'autres extraits du livre des *Retractationes* de saint Augustin, que le *prologus* promettait formellement dans l'un et l'autre manuscrit, et que celui d'Avranches ne donne point.

Si maintenant on examine ces deux manuscrits sous le rapport de la pureté du texte, celui de Tours nous paraît en

général préférable. Il présente rarement de ces fautes grossières qui trahissent un copiste sans intelligence. Nous avons donc pris pour base de notre travail le manuscrit d'Avranches, à cause de son ordonnance, de ses divisions bien marquées, de ses titres commodes, et nous l'avons fréquemment rectifié dans le détail sur le manuscrit de Tours.

Mais il est temps d'arriver à l'ouvrage lui-même. Expliquons-en d'abord le sujet et le titre.

Le dialecticien Abélard, en entrant dans la théologie, y transporta d'abord ses habitudes philosophiques. Il conçut l'idée très-simple en elle-même, mais très-féconde, d'établir sur tous les points de quelque importance le pour et le contre, à l'aide de passages des saintes écritures et des saints pères qui semblent se combattre et dire le oui et le non, le *sic et non.*

Au premier coup-d'œil, c'est donc ici une pure compilation d'autorités contraires; mais, en réalité, c'est une construction de problèmes et d'antinomies théologiques puissamment établis, qui condamnent l'esprit à un doute salutaire, le prémunissent contre le danger de toute solution étroite et précipitée, et le préparent à des solutions meilleures. Mais ces solutions ne sont pas même indiquées, et elles ne devaient pas l'être; car Abélard eût fait alors un traité de théologie, et non pas ce qu'il voulait faire, une préparation critique à la théologie. Et il ne faut point s'effrayer ici, avec Dachery, Durand et Martène, de l'apparence du scepticisme; car ce scepticisme n'est que provisoire: Abélard se réservait de lever ensuite les contradictions qu'il avait d'abord amassées, et de reconduire à la foi et à l'orthodoxie chrétienne à travers le doute et par la puissance même de la dialectique.

Les questions du *Sic et non* embrassent la théologie tout entière, et forment en quelque sorte la table des matières des

traités dogmatiques de théologie et de morale composés par Abélard. Chaque question ou chapitre suppose une assez grande lecture, et le choix des autorités une érudition bien entendue. Les auteurs les plus fréquemment employés sont, avec les saintes écritures, les pères et les docteurs de l'Eglise latine, surtout saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Hilaire, saint Isidore, saint Grégoire, Bède le Vénérable. Les pères de l'Église grecque sont bien plus rarement invoqués, et on se sert toujours des traductions latines. Boèce revient souvent et comme théologien et comme philosophe. Des autorités profanes sont mêlées aux autorités sacrées. Aristote est cité plusieurs fois, et dans la traduction latine de Boèce. A côté de Boèce et d'Aristote, sujets habituels des études d'Abélard, on rencontre quelquefois Sénèque et Cicéron. Un seul poëte est cité, et ce poëte est Ovide, et Ovide dans l'*Art d'aimer.*

Quant aux questions elles-mêmes, elles sont posées avec une grande indépendance. Par exemple, les questions suivantes contiennent et renouvellent les vieilles controverses de l'arianisme et du sabellianisme : Q. 6. *Quod sit Deus tripartitus? et contra.* 7. *Quod in trinitate non sunt dicendi plures æterni? et contra.* 9. *Quod non sit substantia? et contra.* 11. *Quod divinæ personæ ab invicem differunt? et contra.* 12. *Quod in trinitate alter sit unus cum altero? et contra.* 13. *Quod Deus sit causa filii? et contra.* 14. *Quod sit filius sine principio? et contra.* 15. *Quod Deus non genuit se.* 17. *Quod solus pater dicatur ingenitus? et contra.* 18. *Quod æterna generatio filii narrari vel sciri vel intelligi possit? et contra.* Voici des questions qui ne sont pas sans rapport au nestorianisme : 62. *Quod Deus personam hominis non susceperit, sed naturam? et contra.* 63. *Quod filius Dei mutatus sit suscipiendo carnem? et contra.* En voici d'autres qui remuaient les cendres du pélagianisme : Q. 27. *Quod prædestinatio Dei in bono tantum*

sit accipienda? et contra. 35. *Quod nihil fiat Deo nolente? et contra.* 54. *Quod homo liberum arbitrium peccando amiserit? et contra.* Je veux encore signaler la question 23. *Quod philosophi quoque trinitatem seu verbum Dei crediderint? et non;* question qui peut nous faire comprendre cette autre accusation portée contre Abélard, qu'il était trop favorable à la philosophie païenne et surtout à Platon [1]. Du reste, il est impossible de donner une idée plus précise du travail d'Abélard : ce serait citer des citations; nous renvoyons à l'ouvrage lui-même [2]. Nous avons publié intégralement toutes les questions qui présentent encore aujourd'hui quelque intérêt, et nous avons eu soin de donner le titre de toutes les autres et de marquer leur place, afin qu'on eût une idée exacte de l'ensemble de cette singulière composition.

Mais la partie la plus curieuse du *Sic et non,* celle qui lui donne son vrai caractère, c'est l'introduction, le *prologus,* où Abélard indique lui-même le but qu'il s'est proposé, et découvre de loin en loin l'indépendance de ses vues. Il s'y rencontre plus d'un germe, faible encore, que le temps a développé.

1° Abélard commence par remarquer l'extrême difficulté de l'interprétation des textes sacrés, et il en énumère plusieurs raisons; celle sur laquelle il insiste davantage, est le caractère particulier du langage des saintes écritures et même de la plupart des saints pères. Ce langage n'était pas destiné aux doctes; il a été fait pour les ignorants, et il en est d'autant mieux approprié aux besoins du peuple. A cette occasion Abélard prend vivement le parti de cette façon d'écrire et de parler, et, en manière d'apologie des saints pères, et par la

[1] Epistol. ad papam Innocentium. S. Bern. Opp. tom. I., pag. 650.
[2] De la prés. édit., pag. 3 - 160.

bouche de saint Augustin il adresse aux professeurs de son temps les conseils de la sagesse la plus ingénieuse et la plus hardie.

2° La seconde difficulté d'une bonne interprétation est la corruption des textes, et la multiplicité des ouvrages apocryphes. Ici Abélard est encore plus en avant de son temps. Il n'hésite pas à déclarer que souvent — « on a mis parmi les livres « sacrés bien des ouvrages qui ne le sont pas, afin de leur donner « de l'autorité. ».... « Et dans les ouvrages authentiques, et qu'il « faut véritablement attribuer à l'esprit saint, beaucoup de « passages sont corrompus. » Il ne s'en tient point à cette assertion générale; il l'explique et il donne un assez bon nombre d'exemples décisifs. Or, « s'il en est ainsi dans le texte des saintes « écritures, à plus forte raison en est-il de même dans les ou- « vrages des pères. La source de ces altérations est l'ignorance « des copistes. Les églises primitives étaient composées de gentils « ignorants, et le copiste qui ne comprenait pas tel ou tel mot, « tel ou tel tour de phrase, croyait faire merveille en les chan- « geant; et pour corriger de prétendues erreurs, il en introdui- « sait de véritables[1]. »

3° Une condition essentielle d'une saine interprétation, est de rechercher si le passage de tel ou tel père, dont on s'autorise, n'a pas été rétracté par lui; par exemple, il y a beaucoup d'assertions de saint Augustin, sur lesquelles on pourrait être tenté de s'appuyer, si on ne connaissait pas ses Rétractations.

4° Il y a dans les pères bien des choses qui se sentent de leur érudition profane, et qu'ils ont avancées sans y attacher une grande importance.

5° Ils parlent quelquefois selon le sens apparent, et d'après les opinions reçues de la multitude à laquelle ils s'adressent.

[1] Et ut errorem emendaret, fecit errorem.

6° Leurs contradictions apparentes viennent souvent de la diversité du sens que les différents pères attachent quelquefois au même mot.

7° Quand les contradictions ne peuvent pas être résolues de cette manière, il faut s'en rapporter aux témoignages les plus accrédités; et pour les passages dont on ne peut pas se rendre compte, il faut les abandonner en se disant, non que tel père a tort, mais que le manuscrit dont on se sert est défectueux, ou telle autre raison qui n'ôte rien à l'autorité générale de ce père.

8° Distinguer les écritures canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament, où tout est nécessairement vrai, d'avec tous les autres écrits ecclésiastiques, qu'il faut consulter sans qu'on soit tenu de les suivre. Faire exception en faveur des apôtres, mais des apôtres seuls, et bien se garder encore de confondre les commentaires avec les textes.

Ces dernières règles sont exposées par Abélard avec beaucoup de réserve et entourées d'une foule d'autorités. On voit qu'il redoute de passer pour un téméraire, et de paraître trop donner à la raison; aussi va-t-il jusqu'à recommander de porter dans l'interprétation sacrée l'esprit d'humilité et cette charité « qui croit tout, espère tout, supporte tout, et ne soup- « çonne pas aisément les défauts de ceux qu'elle aime. » Il faut avouer que, sous cet appareil de précautions et de citations, la pensée d'Abélard fléchit au milieu de ce prologue, et le style avec la pensée; mais l'un et l'autre se relèvent à la fin, quand Abélard arrive au but du *Sic et non*. Là il proclame hautement, que la vraie clef de la sagesse est le doute. « Hæc quippe « prima sapientiæ clavis definitur, assidua scilicet seu frequens « interrogatio.... Dubitando enim ad inquisitionem venimus; « inquirendo veritatem percipimus[1]. » Il s'appuie sur Aristote.

[1] De la prés. édit., page 16.

Il cite le témoignage de la Vérité elle-même, qui a dit : *Cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira.* Il invoque et présente à ses auditeurs l'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui dès l'âge de douze ans s'asseyait parmi les docteurs, interrogeait, étudiait et faisait l'office d'écolier. C'est précisément, dit Abélard, parce que les saintes écritures sont inspirées qu'il faut s'efforcer davantage d'en pénétrer le sens caché.

Il resterait à rechercher l'époque à laquelle a pû être composé le *Sic et non.* On voit par la lettre de Guillaume de Saint-Thierry qu'il parut dans le monde vers le même temps que les deux traités de théologie et de morale, et quelques autres ouvrages, par lesquels probablement il faut entendre l'*Hexameron* et surtout le commentaire sur les épîtres de saint Paul, commentaire évidemment écrit après l'*Introduction à la théologie,* qui y est citée, et avant la *Théologie morale,* qui y est annoncée. Le *Sic et non* parut donc ou plutôt commença à être connu en même temps que ces différents ouvrages; mais nous regardons comme assez vraisemblable qu'il aura été composé auparavant. En effet, il semble impliquer qu'on pose des questions après les avoir résolues. Il eût été aussi inutile pour Abélard que pour les autres de revenir sur des contradictions qu'il aurait déjà levées; et c'est un homme au début de la carrière, et non pas un athlète consommé, qui fait ainsi provision de passages et d'autorités. Par cette même raison, on pourrait penser que cet écrit est même antérieur au concile de Soissons; car on ne conçoit guère que notre auteur ait pu entreprendre un traité dogmatique de la Trinité, avant les études d'érudition et de critique que représente le *Sic et non.* Nous inclinerions donc à le placer avant le concile de Soissons, c'est-à-dire avant 1121. Dans ce cas, il ne resterait que deux époques à choisir : ou, lorsqu'après les

malheurs qui résultèrent de sa liaison avec Héloïse, retiré à Saint-Denis, Abélard donna dans un lieu voisin de cette abbaye ces leçons qui attirèrent tant d'auditeurs, lui firent tant d'ennemis, et frayèrent la voie à sa première condamnation; c'est l'époque certaine de la publication du traité sur la Trinité[1]; ou lorsque, avant de connaître Héloïse, à son retour de Laon, il commença à appliquer la dialectique à la théologie, et que, en possession de l'école du cloître, il faisait, comme il le dit lui-même, des leçons de philosophie et de théologie[2], avec des succès incroyables, attestés par la lettre de Foulques[3]. Cette dernière hypothèse semble préférable, parce qu'il est difficile d'admettre aucune publication ni aucun enseignement théologique régulier d'Abélard avant ce premier travail, en quelque sorte préparatoire. Il y a une analogie frappante entre notre prologue et un opuscule du même auteur, inséré dans la collection de d'Amboise[4], contre un ignorant en dialectique, qui prétendait qu'elle était contraire à la théologie. Une grande partie des citations que renferme ce petit écrit sont celles dont se compose la première question du *Sic et non : Quod fides humanis rationibus sit adstruenda?* Aristote y est cité comme dans le prologue, avec le titre de *Peripateticorum princeps,* presque à l'égal de Jésus-Christ. Sans doute on reconnaît dans ces deux écrits un homme qui se tient en garde contre les interprétations fâcheuses; mais son aventure de Laon, à l'occasion de son début en théologie et de son commentaire sur Ézéchiel[1], suffit à expliquer ces précautions; et les écrits qu'Abélard a composés depuis sa première condamnation, entre le concile de Soissons et celui de Sens, contiennent des précautions bien autrement fortes et une apologie bien plus explicite. Le

[1] Abæl. opp., pag. 19, 20. — [2] *Ibid.* pag. 9. — [3] *Ibid.*, pag. 218. — [4] *Ibid.*, 238-252. — [5] *Ibid.*, pag. 9.

Sic et non serait donc de la même époque que l'*Invectiva;* ce serait le premier ouvrage théologique d'Abélard, ouvrage qui n'aurait pas été d'abord fort répandu dans le monde : ce qui explique la plainte tardive de Guillaume de Saint-Thierry; parce qu'il avait été composé pour les besoins personnels du professeur, comme une compilation commode d'autorités diverses, où il pouvait puiser dans l'occasion, et peut-être aussi comme un texte à son enseignement. Par tous ces motifs, et sans prétendre donner ces conjectures pour des démonstrations, il nous semble que le *Sic et non* peut être considéré comme l'ouvrage de théologie le plus ancien que nous possédions d'Abélard, et comme un monument précieux de la première application de sa méthode théologique.

Doctrine théologique d'Abélard.

Maintenant à quelle théologie cette méthode l'a-t-elle conduit? Le *Sic et non* ouvrait une voie périlleuse; comment Abélard y a-t-il marché? A-t-il vraiment expliqué la foi chrétienne, ou, comme Roscelin, a-t-il détruit ce qu'il entreprenait d'expliquer? Ici les écrits d'Abélard et tous les monuments du XIIe siècle parlent assez haut. On sait qu'Abélard, dès ses premiers pas dans la théologie, y rencontra le dogme de la Trinité, ce fondement de la foi chétienne, et qu'il y échoua comme avait fait avant lui Roscelin. On sait qu'en 1121, traduit à un nouveau concile de Soissons comme Roscelin l'avait été en 1092 à un concile du même nom, il y fut obligé de désavouer l'explication qu'il avait donnée du redoutable mystère; et que, malgré ses rétractations, ayant persévéré dans sa doctrine, il fut vingt ans plus tard traduit à un autre concile, celui de Sens, condamné de nouveau et relégué dans la solitude. Le premier écrit sur la Trinité, qu'il fut contraint de brûler lui-même en 1121, n'a laissé aucune trace; mais les écrits

condamnés au concile de Sens subsistent et sont imprimés. Ce sont, avec le *Sic et non*, l'*Introductio ad theologiam* et la *Theologia christiana*. Nous avons donc le corps du délit en quelque sorte, et l'acte d'accusation préparé par Guillaume de Saint-Thierry, dressé et soutenu par saint Bernard; car saint Bernard a été pour Abélard ce que saint Anselme avait été pour Roscelin. « Habemus in Francia, dit saint Ber-« nard, novum de veteri magistro theologum qui ab ineunte « ætate sua in arte dialectica lusit et nunc in scripturis sanctis « insanit........ Et dum paratus est de omnibus reddere ra-« tionem, etiam quæ sunt supra rationem, et contra ratio-« nem præsumit et contra fidem[1]. » En effet, quand on lit aujourd'hui les deux ouvrages incriminés, l'*Introduction à la théologie* et *la Théologie chrétienne,* on y trouve la dialectique, placée à la tête de la théologie, et l'esprit caché du nominalisme y minant les bases du christianisme, au lieu de les attaquer directement. C'est là la seule différence qui sépare ici comme ailleurs le disciple du maître. Le principe fondamental du nominalisme est que rien n'existe qui ne soit individuel, c'est-à-dire un. Mais le mystère de la Trinité est bien difficile à concilier avec ce principe, et Roscelin n'avait pu se tirer de cette alternative : ou Dieu seul, qui est un, existe, et les trois prétendues personnes de la Trinité n'ont pas d'existence propre et ne sont que des points de vue de notre esprit, ou les trois personnes existent réellement, et alors ce sont trois réalités non-seulement distinctes pour l'esprit, mais séparées entre elles et formant chacune une

[1] Epistol. ad pap. Innocent. — Opp. S. Bern., tom. I, pag. 644, sqq. Guillaume de Saint-Thierry s'exprime de même (*ibid.*, tom. I, pag. 301), ainsi que Gautier de Mortagne (Dachery, *Spicilegium,* tom. III, pag. 524). Voyez aussi une lettre d'un anonyme dans le *Thesaurus anecd. noviss.* de Pez, tom. V, pag. 551.

unité indépendante, et dans ce cas l'unité qui les comprend est une chimère. Abélard, qui part du même principe et qui est imbu du même esprit, rencontra la même alternative, et il y succomba également mais différemment. Roscelin avait sacrifié la réalité de l'unité de Dieu à la réalité des trois personnes; Abélard paraît avoir sacrifié la réalité des trois personnes à l'unité de Dieu. Il est certain, du moins, que les interprétations qu'il a données des trois personnes ont bien l'air de substituer des distinctions logiques à de véritables existences. Tantôt il compare les trois personnes de la Trinité aux divers termes d'un syllogisme[1]; tantôt à l'empreinte d'un cachet relativement à ce cachet lui-même, ou bien encore à la forme relativement à la matière[2]. Plus d'une fois il assimile les rapports des trois personnes entre elles au rapport dialectique de l'espèce et du genre[3], analogie dont il résultait une subordination de rangs, une hiérarchie entre les trois personnes[4]. Il aime à comparer la Trinité chrétienne à celle de Platon, et dans cette comparaison le Saint-Esprit

[1] *Introd.,* lib. II, pag. 1078. « Idem igitur est propositio quomodo conclusio, sed dif« ferunt, etc. etc. » *Theolog. christ.,* lib. III, pag. 1281; lib. IV, pag. 1295.

[2] *Introd.,* lib. II, pag. 1081. *Ibid.,* lib. IV, pag. 1305 et 1317.

[3] *Ibid.,* lib. II, pag. 1083.

[4] S. Bern. opp., tom. XI, pag. 647 « Execranda illa de genere et specie non similitudo « sed dissimilitudo...... quoniam cum genus quidem et species quod ad se invicem sunt, « alterum superius, altera inferior sit, Deus autem unus..... Absit ut huic acquiescamus « dicenti hoc esse filium ad patrem quod speciem ad genus, quod hominem ad animal, « quod æreum sigillum ad æs, quod aliquam potentiam ad potentiam.... *Ibid.,* pag. 648. « Tenemus autem te docente ad hominis positionem poni animal, sed non e converso, « secundum regulam dialecticæ tuæ qua non quidem posito genere ponitur species, sed « posita specie ponitur genus. Cum ergo patrem ad genus, filium ad speciem referas, « nonne id oratio similitudinis postulat ut similiter posito filio, patrem poni ostendas « et non converti : ut quomodo qui homo est, necessario animal est, sed non conver« titur; ita quoque qui filius est necessario pater sit, et æque non convertatur? Sed con« tradicit tibi in hoc catholica fides. »

est l'âme du monde[1]. Mais, dans cet abaissement du Saint-Esprit, le dogme augustinien de la grâce devait nécessairement recevoir quelqu'échec; de sorte qu'à parler sincèrement, saint Bernard était assez fondé à lancer contre Abélard ces formidables paroles[2] : « Cum de trinitate loquitur sapit Arium, cum « de gratia sapit Pelagium, cum de persona Christi sapit « Nestorium. » On peut le dire aujourd'hui, si Roscelin était trithéiste, Abélard était sabellien. Car, encore une fois, dès qu'on admet que rien n'existe que ce qui est individuel et un, ou la Trinité se résout en trois dieux, ou les trois personnes ne sont plus que ce que sont les genres et les espèces, c'est-à-dire des ressemblances mêlées de différences, c'est-à-dire des points de vue divers de la même chose, des conceptions distinctes de notre esprit, que le langage personnifie. Le conceptualisme, en philosophie, donne le sabellianisme en théologie, et le conceptualisme n'est pas autre chose que le nominalisme dans son principe, moins ses conséquences extrêmes qui en révèlent toute la portée[3].

Conclusion.

Tel fut Pierre Abélard. Il est, avec saint Bernard, dans l'ordre intellectuel le plus grand personnage du XIIe siècle. Comme saint Bernard représente l'esprit conservateur et l'orthodoxie chrétienne, dans son admirable bon sens, sa profondeur sans

[1] *Introd.*, lib. II, pag. 1015. *Theol. christ.*, lib. I, pag. 1186. S. Bernard. opp., *ibid.*

[2] S. Bern. opp., tom. I, pag. 185, epistol. ad Guidonem de Castello.

[3] Ce jugement est celui qu'a porté de la théologie d'Abélard un de ses contemporains les plus éclairés, Othon de Freisingen, *de Gestis Frid.*, lib. I : « Sententiam vocum « seu nominum in naturali tenens facultate non caute theologiæ admiscuit. Quare de « sancta theologia docens et scribens, tres personas quas sancta ecclesia non vacua « nomina tantum, sed res distinctas suisque proprietatibus discretas hactenus et pie cre- « didit et fideliter docuit, nimis attenuans, non bonis usus exemplis, inter cætera dixit : « sicut eadem oratio est propositio, assumptio et conclusio, ita eadem essentia est « pater et filius et spiritus sanctus. »

subtilité, sa pathétique éloquence, mais aussi dans ses ombrages et dans ses limites parfois trop étroites, de même Abélard et son école représentent en quelque sorte le côté libéral et novateur du temps, avec ses promesses souvent trompeuses et le mélange inévitable de bien et de mal, de raison et d'extravagance. Il exerça sur son siècle une sorte de prestige. De 1108 à 1140, il obtint dans l'enseignement des succès inouis jusqu'alors, et qui, s'ils n'étaient attestés par d'irrécusables témoins, ressembleraient à des inventions fabuleuses. Il avait trouvé à Paris deux écoles célèbres, celle du cloître et celle de Saint-Victor, et il en suscita une foule d'autres pour soutenir ou pour combattre son système, et c'est de là qu'est née l'Université de Paris. Malgré ses erreurs et les anathèmes de deux conciles, sa périlleuse mais féconde méthode est devenue la méthode universelle de la théologie scolastique. Les erreurs s'effacèrent, et la méthode resta, comme une conquête de l'esprit d'indépendance. Pierre le Lombard est le fondateur reconnu de la théologie scolastique; or, Pierre le Lombard est un élève direct d'Abélard, et l'héritier sinon de sa doctrine, au moins de sa méthode épurée et perfectionnée : le *Sic et Non* est l'antécédent du livre des *Sentences*[1]. Voilà pour la théologie. En philosophie, l'école que fonda Abélard eut un succès presque universel par le moyen terme commode qu'elle avait l'air de présenter à toutes les opinions. Chose assez rare, la modération du conceptualisme fit sa fortune. Toute son originalité consistait peut-être à ne pas aller jusqu'au bout de ses principes : cette retenue lui conquit les esprits prudents, et l'autorité de Boëce lui donna la foule. Il resta bien encore quelques nominalistes, mais sans aucun crédit; le réalisme se soutint honorablement; mais les es-

[1] *Hist. litt.*, tom. XII, page 588.

prits les plus distingués passèrent sous les drapeaux d'Abélard. Le conceptualisme est en possession du sceptre des écoles, il joue le principal rôle dans le curieux et frappant tableau que Jean de Salisbury[1] nous trace du mouvement des études et des luttes des écoles à Paris au milieu du XIIe siècle. Jean de Salisbury, sans contredit le plus bel esprit de son temps, libre penseur, élégant écrivain, est un disciple fidèle d'Abélard[2], et partout, dans le *Policraticus*[3] et dans le *Metalogicus*[4], il expose ouvertement son opinion sur les universaux, et cette opinion est celle d'Abélard, c'est-à-dire le conceptualisme.

Ainsi finit la première époque de la philosophie scolastique. Cette première époque s'est formée et développée sur le problème antique de la nature des universaux, transmis par Boëce à l'Europe chrétienne. Les diverses solutions de ce problème ont fait toute la philosophie de ce temps et les trois systèmes qui la partagent, à savoir, le nominalisme, le réalisme et le conceptualisme; nous avons vu aussi comment ces trois systèmes philosophiques, dans leur application à la théologie, ont engendré autant de systèmes théologiques, dont chacun porte les caractères du principe qui l'a

[1] Mort vers 1180. *Hist. littér.*, tome XIV, page 89.

[2] *Metalog.*, II, 10. Ibi ad pedes ejus prima artis hujus (la dialectique) rudimenta accepi, et pro modulo ingenioli mei, quidquid excidebat ab ore ejus, tota mentis aviditate excipiebam.

[3] *Policratic.*, lib. II, c. XVIII. Quod (universale) forte facilius in intellectu quam in natura rerum poterit inveniri, in quo genera et species, differentias, propria et accidentia, quæ universaliter dicuntur, planum est invenire, cum in actu rerum substantiam universalium quærere exiguus fructus sit et labor infinitus, in mente vero utiliter et facillime reperiuntur....

[4] *Metalog.* II, 17. Alius sermones intuetur et ad illos detorquet quidquid alicubi de universalibus meminit scriptum. In hac autem opinione deprehensus est Peripateticus Palatinus Abælardus noster, qui multos reliquit et adhuc quidem aliquos habet hujus sectatores. Amici mei sunt......

produit et qui le domine toujours. Et c'est ici qu'il faut se donner le spectacle de la puissance des principes. Un problème, digne à peine, ce semble, d'occuper les rêveries des philosophes, donne naissance à divers systèmes de métaphysique. Ces systèmes troublent les écoles; mais d'abord ils ne troublent que les écoles. Bientôt de la métaphysique ils passent dans la religion, et de la religion dans l'état. Les voilà sur la scène de l'histoire; ils interviennent dans les événements de ce monde, suscitent des conciles, occupent des rois. Un Guillaume le Conquérant est mis en mouvement par le clergé d'Angleterre contre le nominaliste Roscelin, et Louis VII préside l'assemblée où saint Bernard, le héros du siècle, porte la parole contre le conceptualiste Abélard, le maître d'Arnaud de Brescia. Encore n'est-ce là qu'un prélude. Laissez marcher le temps : le conceptualisme, qui pendant près de deux siècles a retenu dans son sein le nominalisme, le laisse échapper enfin, et cette nouvelle conséquence, ou plutôt cette conséquence renouvelée du même principe, trouvant des temps plus favorables, jette un bien autre éclat, soulève de bien autres tempêtes. Un autre Roscelin, Occam, en appliquant encore une fois le nominalisme à la théologie et par la théologie à la politique, fait échec au pape, met dans sa querelle un roi et un empereur, et s'abritant contre les foudres de Rome sous les ailes de l'aigle impériale, il peut dire avec un légitime orgueil au chef du saint empire : « Défends-moi avec ton épée; « moi, je te défendrai avec ma plume. Tu me defende gladio, « ego te defendam calamo. » Abandonné par le roi de France, secouru par l'empereur d'Allemagne, l'indompté franciscain, échappé au cachot de Roger Bacon, meurt dans l'exil à Munich; mais il a enseigné à Paris; et cette terre n'a jamais laissé périr aucun des germes qui lui ont été confiés. L'université de

Paris embrasse la doctrine proscrite; le nominalisme victorieux répand l'esprit d'indépendance; cet esprit nouveau produit les conciles de Constance et de Bâle, où siégent les grands nominalistes, Pierre d'Ailly, Jean Gerson, ces pères de l'église gallicane, sages réformateurs dont la voix n'est pas écoutée, et que remplace bientôt cet autre nominaliste, qui s'appelle Luther. Il ne faut donc pas tant plaisanter avec la métaphysique; car la métaphysique ce sont les principes premiers et derniers de toutes choses. La philosophie scolastique a donc aussi sa grandeur: elle mérite l'intérêt de l'histoire et par elle-même et par les événements auxquels elle se lie; et quelque chose de cet intérêt doit se réfléchir jusque sur son enfance, si obscure et si négligée. La première époque de la philosophie scolastique est une époque de barbarie à la fois et de lumière : c'est Charlemagne qui l'ouvre; ce sont les écoles carlovingiennes qui la remplissent; tout son trésor est l'Aristote de Boëce, tout son travail est la glose, et son résultat une première polémique où luttent déjà toutes les opinions. Abélard résume cette polémique et couronne cette époque. A ce titre, il méritait d'être sérieusement étudié, et nous croyons avoir jeté quelques lumières nouvelles et sur l'école qu'il a fondée et sur celles qui l'ont précédé, à l'aide des manuscrits que nous avons retrouvés, et que la munificence nationale nous a permis de tirer de la poussière des bibliothèques et de livrer à l'étude des amis de la philosophie.

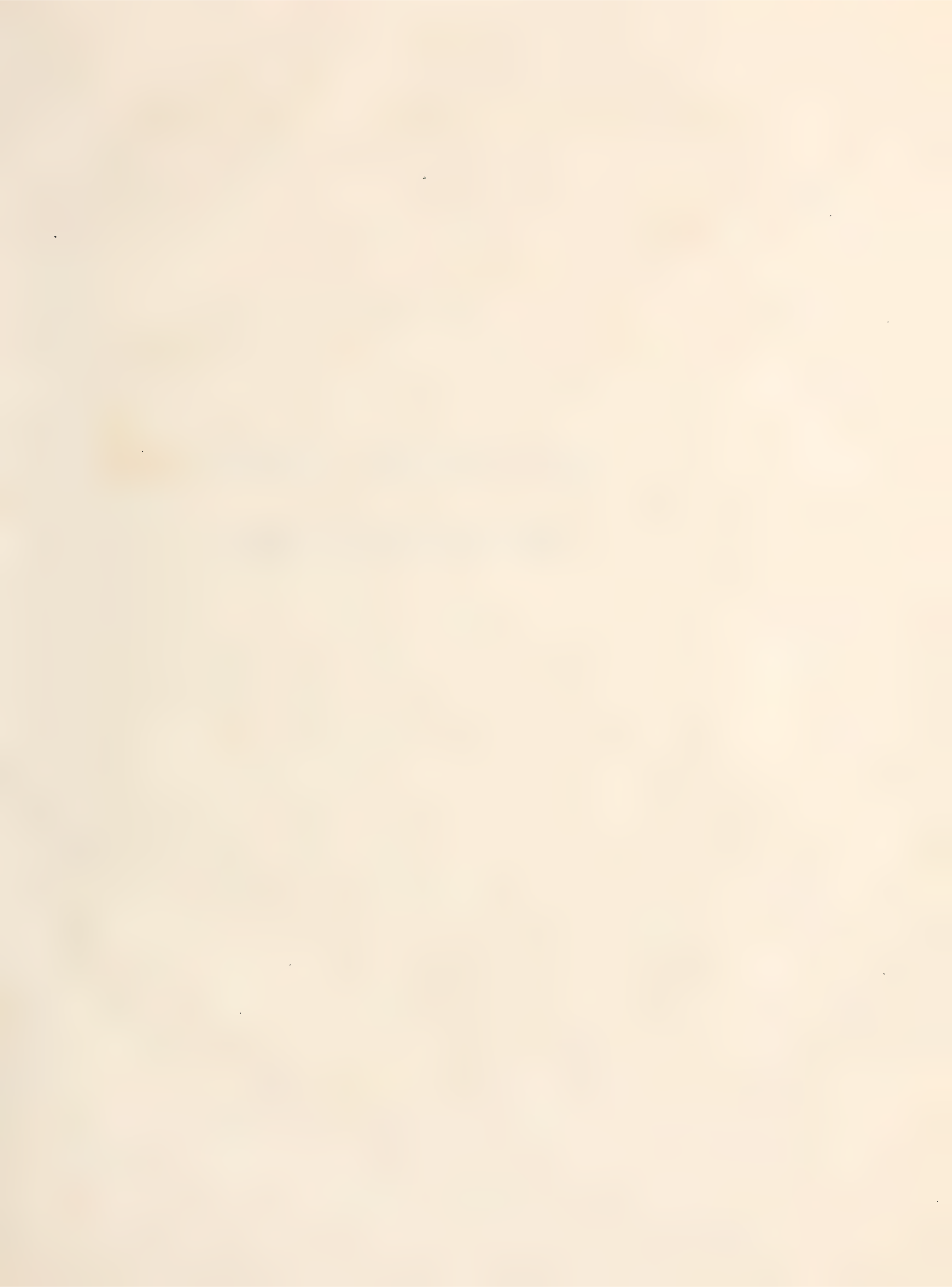
V. Cousin.

En Sorbonne, ce 1er juin 1836.



SOMMAIRE DE L'INTRODUCTION.







PETRI ABÆLARDI

SIC ET NON.



PETRI ABÆLARDI
SIC ET NON.

INCIPIT[1]
PROLOGUS PETRI ABÆLARDI[2]
IN SIC ET NON.

Cum in tanta verborum multitudine nonnulla etiam sanctorum dicta non solum ab invicem diversa, verum etiam invicem adversa videantur, non est temere de eis judicandum per quos mundus ipse judicandus est, sicut scriptum est : *Judicabunt sancti nationes;* et iterum : *Sedebitis et vos judicantes;* nec tamquam mendaces eos arguere aut tamquam erroneos contemnere præsumamus, quibus a domino dictum est : *Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit.* Ad nostram itaque recurrentes imbecillitatem, nobis potius gratiam in[3] intelligendo deesse quam eis in scribendo defuisse credamus, quibus ab ipsa dictum est Veritate : *Non enim vos estis qui loquimini, sed spiritus patris vestri qui loquitur in vobis.* Quid itaque mirum si, absente nobis spiritu ipso, per quem ea et scripta sunt et dictata atque ipso quoque scriptoribus intimata, ipsorum nobis desit intelligentia, ad quam nos maxime pervenire impedit inusitatus locutionis modus ac plerumque earumdem vocum significatio diversa, cum modo in hac, modo in illa significatione vox eadem sit posita? Quippe, quemadmodum in sensu suo, ita et in verbis suis unusquisque abundat. Et

[1] *Incipit* deest in Turon. — [2] Turon. *Abailardi.* — [3] Deest *in* in Codd.

cum juxta Tullium in omnibus identitas mater sit satietatis, id est fastidium generet, oportet in eadem quoque re verba ipsa variare, nec omnia vulgaribus et communibus denudare verbis; quæ, ut ait beatus Augustinus, ob hoc teguntur ne vilescant, et eo amplius sunt gratiora quo sunt majore studio investigata et difficilius conquisita. Sæpe etiam, pro diversitate eorum quibus loquimur, verba commutari oportet; cum frequenter eveniat ut verborum propria significatio nonnullis sit incognita aut minus usitata. Quibus quidem si ad doctrinam, ut oportet, loqui volumus, magis eorum usus quam proprietas sermonis æmulandus est, sicut et ipse grammaticæ princeps et locutionum instructor Priscianus edocet. Quod etiam diligentissimus ecclesiæ doctor beatus attendens Augustinus, cum in quarto de *doctrina christiana* ecclesiasticum instrueret doctorem, omnia illum quæ intelligentiam præpediunt eorum quibus loquitur, præterire admonet, et tam ornatum quam proprietatem sermonis contemnere, si absque istis ad intelligentiam facilius poterit pervenire; *non curante*[1], inquit, *illo qui docet quanta eloquentia doceat, sed quanta evidentia. Diligens appetitus aliquando negligit verba cultiora. Unde ait quidam, cum de tali genere elocutionis ageret, esse in ea quamdam diligentem negligentiam.* Item : *In bonis doctoribus tanta docendi cura sit ut verbum quod, nisi obscurum sit*[2] *vel ambiguum, latinum esse non potest, vulgi autem more, sicut*[3] *dicitur, ut ambiguitas obscuritasque vitetur, non sic dicatur ut a doctis, sed potius ut ab indoctis dici solet. Si enim non piguit dicere interpretes nostros* de sanguinibus[4], *quoniam senserunt ad rem pertinere ut eo loco pluraliter enuntietur hoc nomen, quod in latina lingua singulariter tantummodo dicitur; cur pietatis doctorem pigeat imperitis loquentem* ossum *potius quam* os *dicere, ne ista syllaba non ab eo quod sunt* ossa, *sed ab eo quod sunt* ora *intelligatur? Quid enim prodest locutionis integritas quam non sequitur intellectus audientis, cum loquendi omnino nulla sit causa, si quod loquimur non intelligunt propter quos, ut intelligant, loquimur? Qui ergo docet vitabit verba omnia quæ non docent.*

[1] Opp. Aug., tom. III, P. 1, pag. 73, ed. Paris. — [2] *Sit* deest in Codd. — [3] Edit. *sic.* — [4] Psalm. xv, 4 : *Non congregabo conventicula eorum de sanguinibus.*

Item[1]: *Insignis est indolis in verbis verum amare, non verba. Quid enim prodest clavis aurea, si aperire quod volumus non potest? aut quid obest lignea, si hoc potest, quando nihil quærimus nisi patere quod clausum est?*

Quam sit etiam temerarium de sensu et intelligentia alterius alterum judicare, quis non videat? cum soli Deo corda et cogitationes pateant, qui nos etiam ab hac præsumptione revocans ait : *Nolite judicare et non judicabimini.* Et Apostolus : *Nolite,* inquit, *ante tempus judicare, quoadusque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum et manifestabit consilia cordium;* ac si aperte dicat : Illi committite in talibus judicium, qui solus omnia novit atque ipsarum quoque discretor est cogitationum, juxta quod et de occultis ejus mysteriis tropice super agno paschali scriptum est : *Si quid residuum fuerit, igni comburatur;* hoc est, si quid est divinorum mysteriorum quod intelligere non valeamus, spiritui per quem scripta sunt docenda potius reservemus quam temere definiamus.

Illud quoque diligenter attendi convenit ne, dum aliqua nobis ex dictis sanctorum objiciuntur, tamquam sint opposita vel a veritate aliena, falsa tituli inscriptione vel scripturæ ipsius corruptione fallamur. Pleraque enim apocrypha ex sanctorum nominibus, ut auctoritatem haberent, intitulata sunt; et nonnulla, in ipsis etiam divinorum testamentorum scriptis, scriptorum vitio corrupta sunt. Unde fidelissimus doctor et veracissimus interpres Hieronymus, ad Lætam de institutione filiæ scribens, nos præmunivit dicens[2] : *Caveat omnia apocrypha; et si quando ea non ad dogmatum veritatem, sed ad signorum reverentiam legere voluerit, sciat non eorum esse quorum titulis prænotantur, et grandis esse prudentiæ aurum in luto quærere.* Idem super LXXVII psalmum, de inscriptione tituli ejus quæ est hujusmodi intellectus[3], Asaph, ait : *Sic scriptum est secundum Matthæum : cum locutus fuisset Dominus in parabolis et illi non intelligerent, etc.; hæc,* inquit, *facta sunt ut adimpleretur quod scriptum est per Isaiam prophetam : aperiam in parabolis os meum. Evangelia usque hodie ita habent. Hoc Isaias non*

[1] Opp. Aug., *ibid.,* pag. 74. — [2] Opp. Hieron., tom. IV, pag. 596, edit. Bened. — [3] Sic Codd.?

loquitur, sed Asaph. Item ergo simpliciter dicamus quomodo scriptum est in Matthæo et Johanne, quod Dominus hora sexta crucifixus sit, in Marco quidem hora tertia; error scriptorum fuit, et in Marco hora sexta scriptum fuit; sed multi pro episimo græco[1] putaverunt esse gamma, sicut ibi error fuit scriptorum, ut pro Asaph Isaiam scriberent. Scimus enim quod plurima ecclesia de imperitis congregata fuit gentilibus. Cum ergo legerent in evangelio : *Ut impleretur quod scriptum est in Asaph propheta,* ille qui primus scribebat evangelium cœpit dicere : quis est iste Asaph propheta? Non erat notus in populo. Et quid fecit? ut errorem emendaret, fecit errorem. Dicamus aliquid simile in alio loco secundum Matthæum : *Retulit,* inquit, *XXX argenteos, pretium appretiati, sicut scriptum est in Jeremia propheta*[2]. In Jeremia hoc penitus invenire non possumus, sed in Zacharia; evidens[3] ergo quod hic error fuit sicut ibi. Quid itaque mirum, si in evangeliis quoque nonnulla per ignorantiam scriptorum corrupta fuerint, ita et in scriptis posteriorum patrum, quæ longe minoris sunt auctoritatis, nonnunquam eveniat? Si itaque aliquid a veritate absonum in scriptis sanctorum forte videatur, pium est et humilitati congruum atque caritati debitum, quæ omnia credit, omnia sperat, omnia suffert, nec facile vitia eorum quos amplectitur suspicatur, ut aut eum scripturæ locum non fideliter interpretatum aut corruptum esse credamus, aut nos eum non intelligere profiteamur.

Nec illud minus attendendum esse arbitror, utrum talia sint ea quæ de scriptis sanctorum proferuntur, quæ vel ab ipsis alibi retractata sint et, cognita postmodo veritate, correcta, sicut in plerisque beatus Augustinus egit; aut magis secundum aliorum opinionem quam secundum propriam dixerunt sententiam, sicut in plerisque Ecclesiastes dissonas diversorum inducit sententias, imo et tumultuanter[4] interpretatur, beato in quarto Dialogorum attestante Gregorio; aut sub quæstione potius reliquerunt ea inquirentes quam

[1] Codd. *episomo. Episimus,* vox infimæ latinitatis, ex græco *ἐπίσημον*, *signum.* — [2] Matth. XXVII, 9. — [3] Codd. *videns.* — [4] Codd. *tumultuator.*

certa definitione terminarent, sicut prædictus venerabilis doctor Augustinus in editione super Genesim ad litteram se fecisse perhibet, ita de hoc opere in primo Retractationum suarum commemorans: *in quo opere*, inquit, *plura quæsita*[1] *quam inventa sunt*[2], *pauciora firmata, cætera vero ita posita velut adhuc requirenda sint.* Beato quoque attestante Hieronymo, novimus morem catholicorum doctorum hunc fuisse ut in commentariis suis nonnullas hæreticorum pessimas opiniones suis insererent sententiis, dum, perfectioni studentes, nulla antiquorum præteriisse gauderent. Unde rescribens ad beatum Augustinum, cum ab eo super expositionem cujusdam loci epistolæ Pauli ad Galatas pulsaretur, ait[3]: *Quæris cur dixerim in commentariis epistolæ Pauli ad Galatas, Paulum id in Petro non potuisse reprehendere quod ipse fecerat. Et asseris simulationem apostolicam non fuisse dispensatoriam, sed veram, et me non debere docere mendacium. Respondeo debere prudentiam tuam præfatiunculæ commentariorum meorum meminisse, quod, imbecillitatem virium mearum sentiens, Origenis commentarios sum secutus. Scripsit enim ille vir in epistolam Pauli ad Galatas volumina; prætermitto Didymum videntem meum*[4] *et Apollinarem Laodicenum de ecclesia nuper egressum et Alexandrum veterem hæreticum, qui et ipsi nonnullos super hac re commentarios reliquerunt. Legi hæc omnia, et in mentem meam plurima coacervans, accito notario, vel mea vel aliena dictavi.* Item: *Eruditionis tuæ fuerat quærere utrum ea quæ scripsimus haberentur in Græcis; ut, si illi non dixissent, tunc meam proprie sententiam condemnarem, præsertim cum libens*[5] *in præfatione confessus sim Origenis commentarios me esse secutum, et vel mea vel aliena dictasse, ut lectoris arbitrio derelinquerem utrum probanda essent an improbanda.* Sic et beatum Hilarium et nonnullos sanctos multa ex ipsius Origenis vel aliorum errantium scriptis interseruisse sententiis non ambigimus, opinionem nobis aliorum potius præsentantes quam sententiam proferentes; quod tamen non tam per

[1] Opp. Aug., tom. I, pag. 28. Turon. *requisita.* — [2] Turon. *quam inventa sunt, et eorum quæ inventa sunt p.* — [3] Tom. IV, pag. 618. — [4] Sic Codd. Vid. not. edit. Bened. — [5] Abrinc. et Edit. *libere.*

ipsos nobis quam per alios postmodo innotuit. Unde et prædictus doctor Hieronymus ad Vigilantium presbyterum, cum se excusaret quod Origenis dicta nonnunquam vel poneret vel transferret : *Si hoc*, inquit, *crimen est, arguatur confessor Hilarius qui psalmorum interpretationem et homelias in Job ex libris ejus transtulit*[1]. Ubi quidem cum nonnulla reperiremus a veritate dissona vel aliorum sanctorum dictis contraria, Origeni potius quam Hilario sunt imputanda, licet ipse hoc Hilarius non distinguat quale est illud statim quod primum psalmum de capite[2] non esse intelligendum adstruere nititur, sed generaliter de quolibet alio justo esse accipiendum. Quod et ipse Hieronymus in quadam expositione quorumdam psalmorum, Origenem similiter prosecutus, posuit. Ipsum quoque fortasse Origenem, ipso attestante, non ambigendum est nonnulla magnis erroribus implicita juxta opinionem aliorum protulisse. Unde et Hieronymus ad Avitum scribendo presbyterum, multiplices colligens errores quos Origenes in libris suis *peri arcon*[3] posuit, de ipso ita locutus est Origene : *Post tam nefandam disputationem quæ lectoris animum vulneravit, hæc*, inquit, *juxta nostram sententiam non sunt dogmata, sed quæsita tantum atque projecta, ne penitus intacta videantur.* Sic et ipse supra Hieronymus dixit sua vel aliena sæpe dictasse, ut lectoris arbitrio derelinqueret utrum probanda essent an improbanda. Beatus quoque Augustinus, pleraque ex operibus suis retractando ac corrigendo, multa se ibi ex opinione magis aliorum quam ex propria posuisse sententia profitetur. Nonnulla etiam in Evangelio juxta opinionem hominum magis quam secundum veritatem rerum dici videntur; veluti cum Joseph pater Christi a matre quoque ipsius domini, juxta opinionem et morem vulgi, appellatur, ita quidem dicente : *Ego et pater tuus dolentes quærebamus te*[4]. Et juxta quod aspectu percipitur, modo cœlum stellatum dicimus, modo non; modo solem calidum, modo vero minime, vel modo lunam plus vel minus

[1] Opp. Hieron., tom. IV, pag. 276. — [2] Pro *filio Dei*, ut docet Hilarius, *in primum psalm.*, pag. 14, et *in sec. psalm.*, pag. 28, Ed. Paris. — [3] Sic Codd. *περὶ ἀρχῶν*. — [4] Hæc ab *Et juxta* usque ad *Samuel quoque* desunt in Turon.

lucere, modo etiam penitus non lucere, cum tamen æqualiter hæc semper in perpetuum maneant quæ non nobis æqualiter semper apparent. Et Apostolus, in plerisque dicta derogantium sibi secutus, aliter de se ipso quam sentiat esse, non veretur profiteri; quale est illud : *Nos stulti propter Christum, vos autem prudentes in Christo.* Idem etiam apostolus Melchisedech sine patre et matre et sine genealogia dicit, nec initium dierum aut finem habere; quia hoc scilicet nostram notitiam latet quod scriptura non docet, non quod ita rei veritas sese habeat. Samuel quoque in phantasmate apparuisse Pythonissæ dicitur, non tam secundum veritatem quam secundum rei similitudinem, quæ intuentibus falsam gignebat opinionem. Ut enim beatus meminit Augustinus, phantasma illud Samuel appellatum est, quia similitudinem Samuelis exhibebat, sicut et aliquis in somnis se Romam vidisse dicit, quia similitudinem ejus mente concepit.

Poeticæ quoque seu philosophicæ scripturæ pleraque ita juxta opinionem loquuntur quasi in veritate consistant, quæ tamen a veritate penitus discrepare liquet. Unde est illud ovidianum :

> Fertilior seges est alienis semper in agris,
> Vicinumque pecus grandius uber habet [1].

Boetius quoque in quarto Topicorum accidens et substantiam duo prima rerum genera cum dixerit, ad opinionem potius quam ad veritatem aspexit. Quod vero philosophi quoque pleraque juxta opinionem aliorum magis quam juxta suam proferant sententiam, Tullius, lib. II *de Officiis,* his verbis manifeste profitetur : *Justitia cum sine prudentia satis habeat auctoritatis, prudentia sine justitia nihil valet ad faciendam fidem. Quo enim quisque versutior et callidior, hoc invidiosior et suspectior, detracta opinione probitatis.* [2] *Quamobrem intelligentiæ justitia conjuncta quantum volet habebit ad faciendam fidem virium. Justitia sine prudentia multum poterit; sine justitia nil valebit prudentia. Sed ne*

[1] Ovid., *Art. Am.*, lib. I, v. 350. — [2] Hæc a *Quamobrem* usque ad *Quid itaque mirum* desunt in Turon.

quis sit admiratus cur, quod inter omnes philosophos constet a meque ipso disputatum sæpe sit, qui unam habet omnes habere virtutes, nunc ita sejungam, quasi possit quisquam, cum non idem prudens sit, justus esse : alia est illa cum veritas ipsa limatur in disputatione, alia cum ad omnes accommodatur oratio. Quamobrem, ut vulgus, ita nos loquimur, ut alios fortes, alios bonos viros, alios prudentes esse dicamus; popularibus enim verbis est agendum et usitatis cum loquimur. Quotidiani denique sermonis usus est juxta judicium corporalium sensuum, pleraque dici aliter quam in re consistat. Cum enim nullus in toto mundo vacuus omnino sit locus, qui non vel aere vel aliquo corpore repleatur, vacuam tamen prorsus arcam esse dicimus in qua nihil esse visu percipimus. Qui res juxta oculorum aspectus judicat, modo cœlum stellatum dicit, modo non, et modo solem calidum, modo vero minime, vel modo lunam plus vel minus lucere, modo etiam penitus non lucere, cum tamen æqualiter hæc semper in re permaneant quæ non nobis æqualiter semper apparent. Quid itaque mirum si a sanctis quoque patribus nonnulla ex opinione magis quam ex veritate nonnunquam prolata sint aut etiam scripta? Diligenter et illud discutiendum est, cum de eodem diversa dicuntur, quid ad præcepti discoarctationem [1], quid ad indulgentiæ remissionem vel ad perfectionis exhortationem intendatur, ut secundum intentionum diversitatem adversitatis quæramus remedium; si vero præceptio est, utrum generalis an particularis, id est, an ad omnes communiter an ad aliquos specialiter directa. Distinguenda quoque tempora sunt et dispensationum causæ, quia sæpe quod uno tempore est concessum, alio reperitur prohibitum; et quod ad rigorem sæpius præcipitur, ex dispensatione nonnunquam temperatur. Hæc autem in institutionibus ecclesiasticorum decretorum vel canonum distingui maxime necesse est. Facilis autem plerumque controversiarum solutio reperietur, si eadem verba in diversis significationibus a diversis auctoribus posita defendere poterimus.

His omnibus prædictis modis solvere controversias in scriptis sanc-

[1] Sic Abrinc.; *coarctationem* Turon.

torum diligens lector attentabit. Quod si forte adeo manifesta sit controversia, ut nulla possit absolvi ratione, conferendæ sunt auctoritates, et quæ potioris est testimonii et majoris confirmationis, potissimum retinenda. Unde illud est Isidori ad Massionem episcopum: *In fine autem epistolæ hoc adducendum putavi ut, quotiescumque in gestis conciliorum discors sententia invenitur, illius teneatur magis sententia cujus antiquior aut potior extat auctoritas.* Constat vero[1] et prophetas ipsos quandoque prophetiæ gratia caruisse, et nonnulla ex usu prophetandi, cum se spiritum prophetiæ habere crederent, per spiritum suum falsa protulisse; et hoc eis ad humilitatis custodiam permissum esse, ut sic videlicet verius cognoscerent quales per spiritum Dei et quales per suum existerent, et se eum qui mentiri vel falli nescit ex dono habere, cum haberent. Qui etiam[2], cum haberent[3], sicut non omnia uni confert dona, ita nec de omnibus mentem ejus quem replet, illuminat, sed modo hoc, modo illud revelat, et cum unum aperit, alterum occultat. Quod quidem beatus Gregorius, in prima super Ezechielem homelia, manifestis declarat exemplis, ipsum etiam apostolorum principem, qui tot divinæ gratiæ donis et miraculis coruscabat, præter illam quoque specialem a domino promissam sancti spiritus effusionem, qui ejus discipulos omnem doceret veritatem, lapsum in[4] errorem de circumcisionis adhuc et quorumdam antiquorum rituum observantia, cum a coapostolo suo Paulo graviter atque salubriter publice correctus esset, a perniciosa simulatione desistere non puduit. Quid itaque mirum, cum ipsos etiam prophetas et apostolos ab errore non penitus fuisse constat alienos, si in tam multiplici sanctorum patrum scriptura nonnulla propter suprapositam causam erronee prolata seu scripta videantur? Sed nec tamquam mendacii reos argui sanctos convenit, si nonnulla quandoque aliter quam se rei veritas habeat, arbitrantes, non per duplicitatem, sed per ignorantiam dicant; nec præsumptioni vel peccato imputandum est quidquid ex caritate ad aliquam ædificationem dicitur, cum apud dominum omnia discuti juxta intentio-

[1] Abrinc. *quippe.* — [2] Abrinc. *est.* — [3] Turon. *habent.* — [4] *In* deest in Codd.

nem constet, sicut scriptum est : *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit.* Unde et illud est beati Augustini de ecclesiastica disciplina tractantis : *Habe*, inquit, *caritatem, et fac quod vis.* Item super epistolam Johannis : *Qui non habent caritatem, non sunt ex Deo; quidquid vis, habe; hoc solum nisi habeas, nihil tibi prodest; alia si non habeas, hoc habe, et implesti legem.* Item : *Semel ergo breve præceptum tibi præcipitur: dilige, et quod vis fac.* Item, de *doctrina christiana*, libro primo : *Quisquis*[1], inquit, *divinas scripturas vel quamlibet earum partem intellexisse sibi videtur, ita ut eo intellectu non ædificet istam geminam caritatem Dei et proximi, nondum intellexit. Quisquis vero talem inde sententiam dixerit ut huic ædificandæ caritati sit utilis, nec tamen hoc dixerit quod ille quem legit eo loco sensisse probatur, non perniciose fallitur, nec omnino mentitur. Inest quippe in mentiente voluntas falsa dicendi.* Idem contra mendacium[2] : *Mendacium est falsa significatio cum voluntate fallendi.* Idem in Enchiridio[3], cap. XXIII : *Nemo sane mentiens judicandus est qui dicit falsum quod putat verum; quoniam, quantum in ipso est, non fallit ipse, sed fallitur. Non*[4] *itaque mendacii, sed aliquando temeritatis arguendus est qui falsa incautius credita pro veris habet. Potius e contrario ille mentitur, qui dixit verum quod putat falsum*[5], *quantum ad animum ejus attinet, quia non quod sentit, hoc dicit; non verum dicit, quamvis verum inveniatur quod dicit, nec ullo modo liber est a mendacio qui ore nesciens verum loquitur, sciens autem voluntate mentitur.* Item : *Omnis qui mentitur, contra id quod animo sentit loquitur, voluntate fallendi.* Idem super Evangelia, lib. II[6] : *Jacob autem quod matre fecit auctore, ut patrem fallere videretur, si diligenter attendatur, non est mendacium, sed mysterium.* Verax enim significatio nullo modo mendacium recte potest dici. Mendacium quippe hoc loco spiritualis doctor non nisi peccatum accipit, quod magis juxta intentionem loquentis quam secundum qualitatem locutionis. Dominus, qui cordis et renum probator est, compensat, non tam ea quæ

[1] Op. Aug., tom. III, P. 1, pag. 17. — [2] *Ibid.*, tom. VI, pag. 464. — [3] *Ibid.*, tom. VI, pag. 202. — [4] Hæc a *Non itaque* ad *Potius e contrario* desunt in Turon. — [5] Hæc a *quantum* ad *Mendacium quippe hoc loco sp.* desunt in Turon. — [6] Tom. VI, p. 461.

fiunt quam quo animo fiunt attendens. A quo quidem immunis est, quisquis prout existimat sincere ac non fraudulenter neque per duplicitatem loquitur, juxta quod scriptum est: *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.* Alioquin et apostolus Paulus mendacii arguendus esset qui existimationem suam magis quam veritatem rei secutus, scribens ad Romanos[1], ait: *Hoc igitur cum consummavero, et assignavero fructum hunc, proficiscar per vos in Hispaniam.* Aliud itaque est mentiri, aliud itaque est errare loquentem, et a veritate in verbis per errorem, non per malitiam, recedere. Quod si forte sanctis ipsis, ut diximus, accidere Deus permittat, in his quidem qui nullum fidei detrimentum habent, nec id etiam illis infructuose accidit, quibus omnia cooperantur in bonum; hoc et ipsi ecclesiastici doctores diligenter attendentes et nonnulla in suis operibus corrigenda esse credentes, posteris suis emendandi vel non sequendi licentiam concesserunt, si qua illis retractare et corrigere non licuit. Unde et supra nominatus doctor Augustinus *Retractationum* libr. 1: *Scriptum est,* inquit, *ex multiloquis non effugere peccatum.* Item apostolus Jacobus: *Sit,* inquit, *omnis homo velox ad audiendum, tardus ad loquendum*[2]. Item: *In multis offendimus omnes. Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir*[3]. *Ego mihi hanc perfectionem nec nunc arrogo, cum sim senex; quanto minus cum juvenis cœpi scribere?* Idem, in *prologo* libr. III, *de trinitate: Noli meis litteris quasi scripturis canonicis inservire; sed in illis, quod non credebas, cum inveneris, constanter crede. In istis autem, quod certum non habebas, nisi certum intellexeris, noli firmiter retinere.* Idem, ad Vincentium[4], libr. II: *Negare non possum nec debeo, sicut in ipsis moribus, ita multa esse in tam multis opusculis meis quæ possunt justo judicio et nulla temeritate culpari.* Item, in epistola ad Vincentium Victorem: *Noli, frater, contra divina tam clara testimonia colligere velle calumnias ex episcoporum scriptis, sive nostrorum sive Hilarii sive Cypriani et Agrippini; quia hoc genus litterarum ab auctoritate canonis distinguendum est.*

[1] xv, 28. — [2] Epist. cath. Jacob., I, 19. — [3] *Ibid.,* III, 2. — [4] Opp. Aug., tom. I, pag. 2.

Non enim sic leguntur, tanquam ita ex eis testimonium proferatur, ut contra sentire non liceat, sicubi forte aliter sapuerint quam veritas postulat. Idem, ad Fortunatianum : *Neque quorumlibet disputationes, quamvis catholicorum et laudatorum hominum velut scripturas canonicas habere debemus, ut nobis non liceat, salva honorificentia quæ illis debetur hominibus, aliquid in eorum scriptis improbare atque respuere, si forte invenerimus quod aliter senserunt quam veritas habet. Talis ego sum in scriptis aliorum quales volo esse lectores meos in meis.* Idem, contra Faustum, lib. I, cap. XI[1] : *Paulum aliquando errasse et proficiendo mutasse sententiam, absit ut dicamus. De his enim libris dici potest aliquid eos habere non consonum, qui non præcipiendi auctoritate, sed proficiendi exercitatione scribuntur a nobis.* Item : *Nos eorum*[2] *sumus quibus idem dicit apostolus : et si quid aliter sapitis, id quoque nobis Deus revelabit.* Quod genus litterarum non cum credendi necessitate, sed cum judicandi libertate legendum est.

Cui tamen ne intercluderetur locus, et adimeretur posteris ad quæstiones difficiles tractandas atque versandas linguæ et stili saluberrimus labor, distincta est a posteriorum libris excellentia canonicæ auctoritatis veteris et novi testamenti. Ibi si quid veluti absurdum moverit[3], non licet dicere : auctor hujus libri non tenuit veritatem; sed aut codex mendosus est, aut interpres erravit, aut tu non intelligis. In opusculis autem posteriorum quæ libris innumerabilibus continentur, si qua forte propterea putantur a vero dissentire quia non ut dicta sunt intelliguntur, tamen liberum habet ibi lector auditorve judicium quod vel approbet quod placuerit, vel improbet quod offenderit, et ideo cuncta hujusmodi, nisi vel certa ratione vel canonica auctoritate defendatur, ut demonstretur sive omnino ita esse sive fieri potuisse quod vel ibi disputatum est vel narratum; si cui displicuerit, aut credere noluerit, non reprehenditur. Scripturas itaque canonicas veteris et novi testamenti dicit instrumenta in quibus a veritate aliquid dissentire hæreticum est

[1] Tom. VIII, pag. 222. — [2] Edit. *eorum*. Codd. *enim*. — [3] Sic Codd. Sub. *quis*, aut leg. *invenis* aut *noveris*.

profiteri[1]. De quibus quidem scripturis, idem in epistola quarta ad Hieronymum ita meminit: *In expositione quoque epistolæ Pauli apostoli ad Galatas invenimus quoddam quod nos multum mordeat. Si enim ad scripturas sanctas admissa fuerint vel officiosa mendacia, quid in eis remanebit auctoritatis? quæ tandem de scripturis illis sententia proferetur? cujus pondere contentiosa falsitatis obteretur improbitas?* Idem ad eumdem de eisdem scripturis: *Mihi videtur exitiosissime credi aliquid in sacris libris esse mendacium, id est eos homines, per quos nobis illa scriptura ministrata est atque* [2] *conscripta, aliquid in suis libris fuisse mentitos. Admisso enim semel in tantum auctoritatis fastigium officioso mendacio aliquo, nulla illorum librorum particula remanebit quæ non, ut cuique videbitur, vel ad mores difficilis vel ad fidem incredibilis, eadem perniciosissima ad mentis auctoris consilium officiumque referatur.* Beatus quoque Hieronymus, cum inter ecclesiasticos doctores quosdam cæteris anteferret, ita nobis legendos esse consuluit, ut eos magis dijudicemus quam sequamur. Unde est illud ejus consilium ad Lætam de institutione filiæ: *Cypriani*, inquit, *opuscula semper in manu teneat; Athanasii opuscula et Hilarii librum inoffenso currat pede; illorum tractatibus, illorum ingeniis delectetur quorum pietas fidei non vacillat; cæteros sic legat ut magis dijudicet quam sequatur*[3]. Idem, in psalmo LXXXVI, quasi auctoritatem his omnibus penitus auferens, ait: *Dominus narrabit in scriptura populorum et principum horum qui fuerunt in ea. Non dixit qui sunt in ea, sed qui fuerunt. Populorum non sufficit, sed etiam principum dicit; et quorum principum? Qui fuerunt. Videte ergo quomodo scriptura sancta sacramentis plena est. Legimus Apostolum dicentem: an experimentum ejus quæritis qui in me loquitur Christus? Quod Paulus loquitur, Christus loquitur: qui enim vos recipit, me recipit. In scripturis principum, in scriptura populorum quæ est scripta populis omnibus. Videte quid dicat: qui fuerunt, non qui sunt; ut, exceptis apostolis, quodcumque aliud postea dicatur, abscindatur, non habeat postea auctoritatem. Quamvis ergo sanctus sit aliquis*

[1] Sic Codd. Post *dicit* supplendus videtur *Augustinus* qui infra laudatur. — [2] Turon. *atque aliquando consc.* — [3] Hæc ab *Idem* ad *His autem prælibatis* desunt in Turon.

post apostolos, quamvis disertus sit, non habeat auctoritatem. Idem, ad Vigilantium : *Quisquis multorum tractatorum opuscula legit, debet esse sicut probatus nummularius, ut si quis nummus adulterinus est et figuram Cæsaris non habet nec signatus moneta publica, reprobetur; qui autem Christi faciem claro præfert lumine, in cordis marsupio recondatur.* Non enim præjudicata doctoris opinio, sed doctrinæ ratio ponderanda est, sicut scriptum est : *Omnia probate : quod bonum est tenete.* Hoc tamen de commentatoribus dictum est, non de canonicis scripturis, quibus indubitatam fidem convenit adhibere. Idem ad Paulinum de sanctis doctoribus, in ea[1] : *Bonus homo de bono cordis thesauro. Taceo de cæteris vel defunctis vel adhuc viventibus, super quibus in utramque partem post nos judicabunt alii.*

His autem[2] prælibatis, placet, ut instituimus, diversa sanctorum Patrum dicta colligere, quando[3] occurrerint memoriæ, aliquam[4] ex dissonantia quam habere videntur, quæstionem contrahentia[5], quæ teneros lectores ad maximum inquirendæ veritatis exercitium[6] provocent et acutiores ex inquisitione[7] reddant. Hæc quippe prima[8] sapientiæ clavis definitur : assidua scilicet seu frequens interrogatio; ad quam quidem toto desiderio arripiendam[9] philosophus ille omnium perspicacissimus Aristoteles in prædicamento *ad aliquid,* studiosos[10] adhortatur, dicens : *Fortasse autem difficile est de hujusmodi rebus confidenter declarare nisi pertractatæ sint sæpe*[11]. *Dubitare autem de singulis non erit inutile*[12]. Dubitando enim[13] ad inquisitionem venimus; inquirendo veritatem percipimus; juxta quod et Veritas ipsa : *Quærite,* inquit, *et invenietis, pulsate et aperietur vobis.* Quæ nos etiam proprio exemplo moraliter instruens, circa duodecimum ætatis annum sedens et interrogans in medio doctorum inveniri voluit, potius[14] discipuli nobis formam per interrogationem exhibens quam magistri per præ-

[1] Suppl. aut sub. *epistola.* — [2] Histoire littéraire de la France, tom. XII, pag. 132 : *itaque.* — [3] Ibid. *prout.* — [4] Ibid. et in Turon. *aliqua.* — [5] Ibid. *continentia.* — [6] Ibid. *studium.* — [7] Ibid. *in executione.* Turon. *in exquisitione.* — [8] Ibid. *primæ.* — [9] Ibid. *amplectendam.* — [10] Ibid. *studiose.* — [11] Ibid. deest *sæpe.* — [12] *Categ.* V. Ed. Buhle, tom. I, pag. 486. — [13] Ibid. et in Turon. *autem.* — [14] Codd. *primum.*

dicationem, cum sit tamen in ipsa Dei plena ac perfecta sapientia. Cum autem aliqua scripturarum inducuntur dicta, tanto amplius lectorem excitant et ad inquirendam veritatem alliciunt, quanto magis scripturæ ipsius commendatur auctoritas. Unde placuit nobis huic operi nostro, quod ex sanctorum dictis compilavimus in unum volumen congregatis, decretum illud [1] Gelasii papæ [2] de authenticis libris præscribere [3], quo videlicet sciatur nihil nos ex apocryphis induxisse. Excerpta etiam retractationum beati Augustini adjunximus, ex quibus appareat nihil hic, ex his quæ ipse retractando correxerit, positum esse.

EXPLICIT PROLOGUS [4].

Incipiunt sententiæ ex divinis scripturis collectæ, quæ contrariæ videntur. Pro qua quidem contrarietate, hæc compilatio sententiarum *Sic et Non* appellatur.

I [5].

Quod fides humanis rationibus sit adstruenda, et contra.

Gregorius, in homelia XXVI [6] *:* Sciendum nobis est quod divina operatio, si ratione comprehenditur, non est admirabilis; nec fides habet meritum, cui humana ratio præbet experimentum. *Idem, in homelia V* [7] *:* Ad unius jussionis vocem Petrus et Andreas, relictis re-

[1] Hist. litt. l. l. deest *illud.* — [2] Ibid. deest *papæ.* — [3] Decretum illud Gelasii, quod ibi afferendum laudatur, abest in Codd. Vid. Bullarium roman. Pontif., tom. I, pag. 71. et 409. — [4] Turon. deest *explicit prol.* usque ad *Gregorius in hom.* — [5] Deest hic in Turon. quæstionum titulus : *Quod fides hum. etc.* Numeros quæstionibus adscripsimus, quo facilius quæque ad usum foret. — [6] Opp. Greg., edit. Paris., tom. I, pag. 1552. — [7] *Ibid.* pag. 1451.

tibus, secuti sunt redemtorem. Nulla vero hunc facere miracula viderant; nihil ab eo de præmio æternæ retributionis audierant; sed[1] ad unum Domini præceptum, hoc quod possidere videbantur, obliti sunt. *Idem, in moralibus, lib. XX*, hinc rursum ait : Mel invenisti; comede quod sufficit tibi, ne forte satiatus evomas illud. Dulcedinum quippe spiritualis intelligentiæ qui ultra quam capit appetit, etiam quod comederat evomit; quia, dum summa intelligere ultra vires quærit, etiam quod bene intellexerat amittit. *Hinc rursum dicit* : Sicut qui mel multum comedit, non est ei bonum; sic qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria : quippe invisibilis conditoris majestas, quia moderate inquisita nos erigit, ultra vires perscrutata premit. *Ex libro primo Augustini contra Faustum*, Faustus[2] : Sed tamen et hoc enervis est fidei confessio in Christo, sine teste et argumento non credere. Nempe ipsi vos dicere soletis, idcirco nihil esse curiosius exquirendum, quia simplex sit et absoluta christiana credulitas; quomodo ergo nunc fidei simplicitatem destruitis, judiciis eam ac testibus fulciendo? *Ex vita sancti Silvestri*[3] ubi ei cum Judæis disputanti Roasi rabi dixit : Rationi humanæ non est committenda fides, quæ dominum hunc suadeat credi quem tu vivum dominum, patrem et filium et spiritum sanctum confiteris. *Augustinus, de fide symboli, ad Laurentium papam :* Propheta dicit : Nisi credideritis, non intelligetis; item quomodo sane Deus pater genuerit filium, nolo discutias, nec te curiosius inferas in profundum hoc aquarum, ne forte, cum in accessu lucis fulgorem pertinacius perscrutaris, exiguum ipsum quod mortalibus divino numine concessum est, perdas aspectum. *Idem, de baptismo parvulorum :* Ubi de re obscurissima disputatur, non adjuvantibus divinarum scripturarum certis clarisque documentis, cohibere se debet humana præsumptio, nihil faciens in alteram partem declinando. *Item, in libro de moribus ecclesiæ, contra Manichæos, caput II:* Naturæ quidem ordo ita se habet, ut, cum aliquid dicimus, ratio-

[1] Edit. *et tamen* pro *sed*. — [2] Opp. Aug., tom. VIII, pag. 225. — [3] Disputatio Christianorum et Judæorum Romæ habita, etc. Romæ, 1544.

nem præcedat auctoritas; nam infirma videri ratio potest, quia, cum reddita fuerit, auctoritatem postea per quam firmetur assumit. *Idem:* Innumerabiles sunt in sacra scriptura quæstiones quæ non finiendæ sunt ante finem, ne finiatur vita sine fide; sed, plane retenta jam fide, ad exercitandam delectationem fidelium mentium studiose requirendæ sunt, et quod in eis eluxerit, sine superbia communicandum, et quod latuerit, sine salutis dispendio tolerandum. *Idem, in psalmo XXXIX:* Nonne superbus inveniris, cum dicis: primo videam et sic credam? *Idem, super Johannem, homel. XXVII:* Audiat consilium qui dicit: nondum intellexi. Vidit utique Christus hoc profundum non omnes intellecturos, et in consequenti dedit consilium: intelligere vis, crede; Dominus enim per prophetam dicit: nisi credideritis, non intelligetis. Ad hoc pertinet, quod etiam secutus adjunxit: si quis voluerit voluntatem ejus facere, cognoscet de doctrina utrum a Deo sit, an ego a me ipso loquor. Si non intellexisti, inquam, crede; intellectus enim merces est fidei. Noli ergo quærere intelligere ut credas, sed crede ut intelligas, quia, nisi credentes, non intelligetis. Quid est: cognoscet de doctrina? hoc est, intelliget. Quid est: si quis voluerit voluntatem ejus facere? hoc est, credere. Quis nesciat hoc esse facere voluntatem Dei operari opus ejus? Ipse autem Dominus alio loco ait: hoc est opus Dei ut credatis in eum quem ille misit. *Idem, homel. XXXVII:* Nos ergo, fide præeunte quæ sanat oculum cordis, quod intelligimus, sine obscuritate capiamus; quod non intelleximus, sine dubitatione credamus. *Idem, libr. VIII, de civitate:* Priusquam intelligamus, credere debemus, vigilandum quod nobis est ne ficta sit fides nostra. Si autem falsum de illa credimus, inanis erit spes et non casta caritas. *Ambrosius:* Si ratione convincor, fidem abnuo. *Hieronymus, super Jerem., libr. VI:* Quid sibi in loco hoc voluerit editio vulgata possem dicere et sensum aliquem reperire, nisi de verbo Dei humano sensu argumentari esset sacrilegium. *Gregorius Dominico episcopo*[1]: Quamquam ergo hoc se ita habeat et

[1] *Epist.* lib. V, *indict. XIII, epist.* 5.

desideremus omnes hæreticos a catholicis sacerdotibus vigore semper rationeque compesci. *Idem, in pastorali, cap. XXX :* Aliter admonendi sunt sapientes hujus sæculi, atque aliter hebetes; illos plerumque rationis argumenta, istos nonnunquam melius exempla convertunt. Illis nimirum prodest ut in suis allegationibus victi permaneant; istis vero aliquando sufficit ut laudabilia eorum facta cognoscant. *Idem*[1], *moralium libr. XIX :* A veritate avertentes judicium ad fabulas convertunt; scripta Dei ubique reperta opponuntur oculis, sed hæc cognoscere homines dedignantur; pæne nullus quærit scire quod crediderit. *Idem Bonifacio*[2]*:* Si ita, ut audieram, Magnitudo vestra intentione sollicita de animæ suæ vita cogitaret, nequaquam mihi de fide sua per epistolas, sed per semet ipsam posceret respondere; et vos de nostra ratione, et nos de vestra credulitate gauderemus. Nam nos, licet in omnibus causis, in his tamen præcipue quæ Dei sunt, ratione magis stringere homines quam potestate festinamus. *Nicolaus papa ad concilia Bulgarorum, cap. XII :* De his qui christianitatis bonum suscipere renuunt, nihil aliud scribere possumus, nisi ad fidem rectam monitis et exhortationibus et ratione eos potius quam vi convincatis. *Isidorus, sententiarum libr. II, cap. II :* Fides nequaquam vi extorquetur, sed ratione atque exemplis suadetur; quibus autem exigitur violenter, perseverare in eis non potest; exemplo, ut ait quidam, novellæ arboris, cujus si quis cacumen violenter depresserit, denuo cum laxatur, in id quod fuerat, confestim revertitur. *Hilarius, de trinitate, in lib. XII*[3] *:* Oportet eos, qui Christum prædicant mundo, irreligiosis mundi imperfectisque doctrinis per scientiam sapientis omnipotentiæ contra ire, juxta dictum Apostoli : *Nostra enim arma non sunt carnalia, sed potentia Deo ad destructionem munitionum, rationes destruentia et omnem altitudinem elevatam adversus cognitionem Dei.* Fidem non nudam Apostolus atque inopem rationis reliquit; quæ quamvis potentissima ad salutem sit, tamen nisi per doctrinam instruatur, habebit quidem

[1] Locus hic omnino deest in Turon. — [2] *Epist.* lib. IV, *indict. XII*, *epist.* 43. — [3] Pag. 1122. Vid. not.

inter adversa tutum diffugiendi recessum, non etiam retinebit constantem obnitendi securitatem; eritque, ut infirmioribus sunt post fugam castra, non etiam, ut castra habentibus, adest interrita fortitudo. Contundendæ ergo sunt insolentes adversus Dominum disputationes, et destruenda rationum fallacium munimenta, et elevata ad impietatem ingenia conterenda, nec carnalibus armis, sed spiritualibus, nec terrena doctrina, sed cœlesti sapientia, ut quanta rerum divinarum humanarumque discretio est, tanta ultra terrena studia ratio cœlestis excedat. *Hieronymus, in epistola ad Galatas, lib. I*, laudans sanctam Marcellam: Scio equidem ardorem ejus, scio fidem, quam flammam habeat in pectore, superare sexum, oblivisci homines, et divinorum voluminum tympano concrepante rubrum hujus sæculi pelagus transfretare. Certe, cum Romæ essem, nunquam me tam festina vidit ut non de scripturis aliquid interrogaret; nec vero, more pythagorico, quidquid responderem, rectum putabat, nec sine ratione præjudicata apud eam valebat auctoritas, sed examinabat omnia, et sagaci mente universa pensabat, ut me sentirem non tam discipulam habere quam judicem. *Augustinus ad Valerium Comitem*, judicans de nuptiis et concupiscentia: Quod licet fide robustissima irriseris, bonum est tamen ut noveris etiam defendendo adjuvare quod credimus. Et apostolus enim Petrus paratos nos esse præcipit ad satisfactionem omni poscenti nos rationem de fide et spe nostra. Et apostolus Paulus: Sermo, inquit, vester sit in gratia sale conditus, ut sciatis quomodo oporteat vos unicuique respondere. *Idem, in tractatu de anima:* Petite orando, quærite disputando, pulsate rogando. *Idem, in secundo de doctrina christiana:* Restant ea quæ non ad corporis sensum, sed ad rationem pertinent, ubi disciplina regnat disputationis et numeri[1]. Sed disputationis disciplina ad omnia genera quæstionum, quæ in sanctis libris sunt, penetranda plurimum valet. Tantum ibi cavenda est libido rixandi, et puerilis quædam ostentatio decipiendi adversarium. Sunt enim multa quæ

[1] Sic Codd. et Edit., tom. III, P. 1, p. 38.

appellantur sophismata, falsæ conclusiones rationum, et plerumque ita veras imitantes ut non solum tardos, sed ingeniosos etiam minus attentos decipiant. Quod genus captiosarum conclusionum scriptura, quantum existimo, detestatur illo loco ubi dictum est: *Qui sophistice loquitur odibilis est. Beda, in I epistola Pauli apostoli:* Duobus modis de spe et fide nostra rationem poscentibus reddere debemus, ut et justas spei ac fidei nostræ causas omnibus intimemus, sive fideliter sive infideliter quærentibus, et ipsam fidei ac spei nostræ professionem illibatam semper teneamus etiam inter pressuras adversantium.

II.

Quod fides sit de non apparentibus tamen, et contra [1].

Gregorius, homel. VII, lib. II in Evangeliis: Cum Apostolus dicat: est enim fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium; profecto liquet quia fides illarum rerum argumentum est quæ apparere non possunt. Quæ enim sunt apparentia fidem non habent, sed agnitionem: sed aliud vidit, aliud credidit. A mortali quippe homine divinitas videri non potuit; hominem igitur vidit et Dominum confessus est dicens: dominus meus et Deus meus. *Idem, Dialogorum lib. IV, cap. VII.* Cum Paulus dicat: est enim fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium; hoc veraciter dicitur credi quod non valet videri; nam credi jam non potest quod videri potest. *Haimo* [2] *in epistola Pauli ad Romanos:* Fides igitur est qua veraciter credimus id quod nequaquam videre valemus. Sin autem quod credimus jam videmus, fides non est habenda, sed cognitio. *Augustinus,* de verbo domini et quibusdam sententiis Pauli apostoli, *sermone LXXX:* Justus ex fide vivit, quia credit quod non vidit; filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus; quia

[1] Qui titulus deest in Turon. — [2] Alcuini discipulus. Fabric., *Biblioth. mediæ latinitatis*, lib. VIII.

nondum apparuit, ideo fides. Modo ergo fides, antequam appareat quod erimus; scimus quidem : cum apparuerit, similes ei erimus. Quare? quia videbimus eum sicut est. Apostolus dicit habitare Christum per fidem in cordibus nostris : modo per fidem, tunc per speciem; modo per fidem, quamdiu in vita, quamdiu in peregrinatione; quamdiu enim sumus in corpore, peregrinamur a Domino; per fidem enim ambulamus, non per speciem. Quid erit species, audi, ut sit Deus omnia in omnibus. Quicquid hic quærebas, quicquid hic pro magno habebas, ipse tibi erit. Cum venerimus, tenebimus; jam visio erit, non fides; jam res erit, non spes; amabimus videndo et tenendo. Ergo caritas perfecta erit, sicut ait Apostolus : fides, spes, caritas, tria hæc : major autem horum caritas. Securi, illo adjuvante, perseverantes in eo dicamus : Quis nos separabit a caritate Christi? tribulatio? an angustia? an gladius? etc. *Idem, de baptismo parvulorum*[1] : Quid enim magnum erat, videndo non mori eos qui crederent, credere se non morituros? quanto est majus ita credere, ut se speret moriturus sine fine victurum! Denique hoc quibusdam in fine largietur, ut mortem istam repentina commutatione non sentiant, sed simul cum resurgentibus rapiantur obviam Christo, et sic semper cum Domino vivant. Et recte illis, quia non erunt jam posteri, qui propter hoc credant, non sperando quod non vident, sed amando quod vident; quæ nec fides[2] omnino dicenda est, quia quidem fides ita definita est : fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. *Idem, super Johannem,* homel. : Et nunc dico vobis priusquam fiat, ut, cum factum fuerit, credatis. Quid est hoc, cum magis credere habeo antequam fiat id quod credendum est? hæc est enim laus fidei, siquidem creditur, non videtur; nam quid magnum est si id creditur quod videtur? scilicet secundum illam Domini sententiam qua discipulum arguit dicens : *quia vidisti, credidisti; beati qui non viderunt et crediderunt.* Nam ipsa fides est definita : est autem fides sperandarum substantia rerum

[1] Tom. X, pag. 63. Hic locus omnino deest in Turon. — [2] Ed. *quæ fides est enervis et debilis, nec fid....*

quæ non videntur. Quapropter quid sibi vult, ut, cum factum fuerit, credatis? nam et ille cui dictum est : quia vidisti, credidisti, non hoc credidit quod vidit; cernebat carnem et credebat Dominum in carne latentem. Sed etsi dicuntur credi quæ videntur, sicut dicit unusquisque oculis suis se credidisse, non tamen ipsa est quæ in nobis ædificatur fides; sed ex rebus quæ videntur, agitur in nobis ut ea credantur quæ non videntur. *Idem :* Credituri non fide nova sed aucta, aut certe, cum mortuus esset, defecta, cum resurrexisset, refecta. *Idem, homel. XXXVIII :* Quid promittit credentibus? cognoscetis veritatem. Non quia cognoverunt, sed ut cognoscerent, crediderunt. Credimus ut cognoscamus, non cognoscimus ut credamus. Quid est enim fides nisi credere quod non vides? fides ergo est, quod non vidisti, credere; veritas, quod credidisti, videre : veritas est, sed adhuc creditur, non videtur. *Idem, lib. II quæst. evangel. :* Intelligitur quidem fides qua creduntur ea quæ non videntur; sed tamen est fides rerum, quando non verbis, sed rebus ipsis præsentibus, creditur quod futurum est, cum jam per speciem manifestam se contemplandam præbebit sanctis Dei sapientia. De qua fide rerum lucisque ipsius præsentatæ forsitan Paulus dicit : Justitia enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem. Dicit enim et alio loco : Nos autem, revelata facie Dei gloriam speculantes, in eamdem imaginem transformamur de gloria in gloriam. Sicut enim dicit hic de gloria in gloriam, ita et ibi ex fide in fidem; de gloria scilicet evangelii, quo nunc credentes illuminantur in gloriam manifestæ veritatis. *Haimo, super epistolam ad Ephesios :* Et ipse dedit quosdam quidem apostolos, etc.; donec occurramus omnes obviam Christo in resurrectione in veritatem fidei et agnitionem filii Dei, scilicet quousque unam fidem habeamus post resurrectionem et omnes æqualiter Dominum cognoscamus. In præsenti siquidem sæculo, sicut est diversitas scientiæ, ita et diversa fides, quia alius plus, alius minus de Deo intelligit, et simul quod intelligit et cognoscit, habet fidem. Post resurrectionem autem jam non erit diversitas fidei, quia, sicut tunc æqualiter Dominum videbunt, ita æqualiter fidem habebunt. *Boetius,*

super topica Ciceronis, lib. I: Multa enim sunt quæ faciunt fidem; sed quia rationes non sunt, nec argumenta esse possunt; ut visus facit fidem his quæ videntur, sic quia ratio non est visus, nec argumentum esse potest.

III.

Quod sit credendum in Deum solum, et contra[1].

Augustinus ad neophytos, homel. III: Quod autem interrogavimus: credis sanctam ecclesiam? non eo modo interrogavimus, ut, quomodo in Deum creditur, sic et in ecclesiam sanctam. Non ergo diximus ut in ecclesiam quasi in Deum crederetis. *Idem, super Johannem, tract. XVII:* Dominus alio loco ait: ut credatis in eum quem ille misit, ut in eum, non ut ei: dæmones credebant ei, et non credebant in eum. Credimus Paulo, sed non in Paulum; Petro, sed non in Petrum. Credenti in eum qui justificat impium. Quid est credere in eum? credendo amare, credendo diligere, credendo in eo ire et ejus membris incorporari. Ipsa est fides quam definit plenissime Apostolus, dicens: sed fides quæ per dilectionem operatur. *Idem, de baptismo parvulorum, lib. I:* Credenti in eum qui justificat impium. Quisquis ergo fuerit ausus dicere: justifico te; consequens est ut dicat etiam: crede in me; quod nemo sanctorum recte dicere potuit, nisi sanctus sanctorum: credite in Dominum et in me credite. *Idem, in epistolam Johannis, serm. X:* Quid poterant plus credere dæmones quam ut dicerent: scimus quia sis filius Dei? Quod dixerunt dæmones, hoc dixit et Petrus: tu es Christus, filius Dei vivi; et audit a Domino: beatus es Simon Barjona, etc. Hoc dicebant dæmones ut Christus ab eis recederet, nam dixerunt: quod venisti ante tempus perdere nos. *Item:* Cum dilectione fides christiani; sine dilectione fides dæmonis. Qui autem non credunt, pejores sunt quam dæmones et tardiores. Quisquis non vult credere

[1] Turon. deest hic titulus.

in Christum, adhuc nec dæmones imitatur; jam credit in Christo, sed odit Christum; habet confessionem fidei in timore pœnæ, non in amore coronæ; nam et illi puniri timebant. Ex symbolo fidei quod Romæ habetur, post altare sancti Pauli, in tabula argentea ligno superposita, quam Leo tertius fecit componi ad cautelam fidei catholicæ, sicut in eadem tabula subjunctum est : Credo in unum dominum patrem omnipotentem, factorem cœli et terræ, visibilium omnium et invisibilium; et in unum dominum Jesum Christum, filium Dei unigenitum, et ex patre natum ante omnia sæcula; lumen de lumine, deum verum de deo vero, natum non factum, consubstantialem patri, per quem omnia facta sunt; propter nos homines et propter nostram salutem, descendentem de cœlo, et incarnatum spiritu sancto et Maria virgine humanatum [1], crucifixumque pro nobis sub Pontio Pilato, et passum et sepultum, et resurgentem tertia die, sicut scriptum est, et ascendentem in cœlum et sedentem ad dextram patris, et iterum venturum cum gloria judicare vivos et mortuos; cujus regni non erit finis; et in spiritum sanctum, dominum et vivificatorem, ex patre procedentem, cum patre et filio coadorandum et glorificandum, qui locutus est per prophetas; in unam sanctam, catholicam et apostolicam ecclesiam. Confiteor unum baptismum in remissionem peccatorum. Spero resurrectionem mortuorum et vitam venturi sæculi. Amen. Leo indignus tertius episcopus pro amore et cautela orthodoxæ fidei fecit. *Ambrosius, de sacramentis, sermone primo :* Credit etiam catechumenus in crucem domini Jesu, qua et ipse signatur. *Idem, sermone II :* Interrogatus es : credis in Deum patrem omnipotentem? Dixisti credo; et meruisti. Iterum interrogatus es : credis in dominum nostrum Jesum Christum, et in crucem ejus? Dixisti credo. *Idem, in libro de mysteriis :* Constringeris ut credas in filium sicut et in patrem, similiter in spiritum sanctum; hoc solo excepto quod in cruce solius domini Jesu fateris tibi esse credendum. *Hieronymus ad Paulam et Eustochium, in expositione Pauli ad Philemonem :* Credidit populus

[1] Sic Codd.

domino et Moïsi servo ejus; una atque eadem credulitas in Moïsen referetur et dominum, cum populus qui credebat in domino, æque credidisse scribatur in servum. Hoc autem non solum in Moïsi, sed in omnibus sanctis est, et quicunque credit Deo, aliter fidem ejus recipere non queat nisi credat et in sanctos ejus. Quod autem dico tale est, nisi prius crediderit de sanctis ejus vera esse quæ scripta sunt; item non valebit adduci ad fidem veteris testamenti, nisi quæcunque de patriarchis et prophetis et aliis insignibus viris narrat historia, comprobarit, ut ex fide legis ad fidem veniat evangelii, et justitia Dei in eo reveletur ex fide in fidem. *Idem, in disputatione Luciferiani et Orthodoxi:* Luciferianus ait: Sed laïco viro ignoscendum est quia ecclesiam Dei putans simpliciter accessit, et juxta fidem suam baptizatus est. Orthodoxus dixit: novam rem asseris, ut christianus quisquam factus sit ab eo qui christianus non est. Accedens ad Arianos, in qua fide baptizatus est? nempe in ea quam habebant Ariani. Aut, si jam ipse bene credebat et sciens ab hæreticis baptizatus est, erroris veniam non meretur. *Item*: Præterea cum solemne sit in lavacro post trinitatis confessionem interrogare: credis in sanctam ecclesiam? credis remissionem peccatorum? in quam ecclesiam credidisse eum dicis? In Arianorum? sed non habent nostram? Sed extra hanc baptizatus non potuit in eam credere quam nescivit.

IV.

Quod agnitio non sit de non apparentibus, sed fides tamen, et contra [1].

Gregorius, homel. IV, lib. II: In Evangelio profecto liquet quia fides illarum rerum argumentum est quæ apparere non possunt; quæ enim apparentia sunt, fidem non habent, sed agnitionem. *Haimo, in epistola Pauli ad Rom.:* Fides igitur est qua veraciter credimus id quod nequaquam videre valemus. Sin autem quod credi-

[1] Non tantum titulus, sed quæstio ipsa deest in Turon.

mus jam videmus, fides non est habenda, sed cognitio. *Paulus, in II epist. ad Corinth.:* Et nos credimus, propter quod et loquimur; scientes quoniam qui suscitavit Jesum, et nos cum Jesu suscitabit et constituet nobiscum. *Item:* Scimus enim quia, si terrestris domus nostra dissolvatur, generaliter[1] habemus domum æternam in cœlis. *August., lib. I retractationum:* Quod dixi multum interesse utrum aliquid certa mentis ratione teneatur, quod scire dicimus; an fama vel litteris credendum posteris utiliter commendetur. *Et paulo post:* Quod scimus igitur, rationi debemus; quod credimus, auctoritati: non sic accipiendum est, ut in sermone usitatiore vereamur nos dicere scire quod idoneis testibus credimus; proprie quippe cum loquimur, id solum scire dicimus quod mentis firma ratione comprehendimus. Cum vero loquimur verbis consuetudini aptioribus, non dubitemus dicere scire nos et quod percipimus nostri corporis sensibus et quod fide dignis credimus testibus. *Idem, ad Paulinum:* Satis est ut inter videre et credere hoc distare dicamus, quod præsentia videntur, creduntur absentia. *Item:* Constat igitur nostra scientia ex visis rebus et creditis. *Item:* Non autem immerito scire nos dicimus non solum ea quæ videntur vel videmus, verum et quæ idoneis commoti testimoniis credimus.

V.

Quod non sit Deus singularis, et contra.

Athanasius, in symbolo fidei: Et tamen non tres Dei, sed unus est Deus. *Augustinus, quæst. veteris et novæ legis, cap. LIX:* Unus quidem est, sed non singularis; habet ex æternis in mysterio alterum qui sit cum altero. *Item:* Deus pater in se habet alterum cum altero, sicut dixi. *Ambrosius, de fide, ad Gratianum imperatorem:* Quod unius est substantiæ separari non potest, nisi non sit singularitatis sed unitatis. Singularitas ad personam pertinet, unitas ad naturam. *Hila-*

[1] Sic Cod. Vid. cap. V, 1.

rius, de trinitate, libr. IV : Et dixit Deus : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Sustulit singularis intelligentiam professione consortii; consortium autem esse aliquis solitario sibi non potest; neque rursus recipit solitarii similitudo faciamus. *Item :* Solitario convenit faciam et meum, non solitario vero faciamus et nostram. *Item :* De rubo apparuit Dei angelus Deus, non ideo Deus quia angelus Dei est; neque rursum angelus Dei non idcirco quia Deus est. Sic significata personarum distinctione ac manifesta sacramentorum cœlestium dispensatione, non solitarium decuit deum opinandum[1]. *Hormisdas papa ad Justinum imperatorem :* Servemus propria unicuique personæ, ut nec personis singularitas denegetur, nec ad essentiam hoc quod proprium nominum est transferatur. *Gregorius Leandro episcopo :* Reprehensibile esse nullatenus potest infantem in baptismate vel ter vel semel mergere, quando et in tribus mersionibus personarum trinitas et in una potest divinitatis singularitas designari. *Isidorus, Etymologiarum libr. VI, cap. IV :* Trinitas in relativis personarum nominibus est; deitas vero non triplicatur, sed in singularitate est; quia, si triplicetur, deorum inducimus pluralitatem. Nomen autem deorum in angelis et in sanctis hominibus ideo pluraliter dicimus quod non sunt merito æquales; de quibus psalmus : ego dixi, dii estis. De patre autem et filio et spiritu sancto, propter unam et æqualem divinitatem, non nomen deorum sed Dei esse ostenditur.

VI.

Quod sit Deus tripartitus, et contra.

Augustinus, in Enchirid., cap. IX : Satis est christiano rerum creatarum causam non nisi credere bonitatem creatoris qui est Deus unus; nullamque esse naturam quæ non aut ipse sit aut ab ipso, eumque tripartitum, patrem scilicet et filium et spiritum sanctum.

[1] Hilar. opp., p. 847.

Idem, de trinitate, libr. VII, cap. VII: Non quia Deus trinitas, ideo triplex putandus est; alioquin minor esset in singulis quam in tribus pariter

VII.

Quod in trinitate non sunt dicendi plures æterni, et contra [1].

Athanasius, in symbolo fidei: Et tamen non tres æterni, sed unus æternus. *Item:* Sic totæ tres personæ coæternæ sibi sunt et coæquales. *Augustinus, in libro contra hæreses:* Pater pater est, filius filius est; et ille nunquam non pater fuit, et iste nunquam non filius fuit; ambo æterni nec cœperunt esse nec desistunt. *Item:* Ignis et splendor temporales sunt, pater autem et filius æterni sunt. Qualitas in patre, unitas est in deitate. *Idem, in libro de agone christiano:* Credimus ergo in patrem et filium et spiritum sanctum. Hæc æterna sunt et incommutabilia, scilicet unus Deus unius substantiæ, trinitas æterna; Deus, ex quo omnia, per quem omnia, in quo omnia.

VIII.

Quod non sit multitudo rerum in trinitate, et quod non sit trinitas aliquod totum, et contra.

Ex libro sententiarum Prosperi, cap. CCXXVIII [2]*:* In trinitate divina tanta est substantiæ unitas ut æqualitatem teneat, pluralitatem non recipiat. In hac quoque trinitate cum dicimus personam patris, non aliud dicimus quam substantiam patris, quia persona patris non aliud est quam pater. Ad se quippe dicitur persona, non ad filium vel ad spiritum, sicut Deus et similia. Hoc ut [3] solum nomen est, quod cum dicatur de singulis, ad se pluraliter non singulariter accipitur in summa; dicimus namque: pater est persona et filius persona

[1] Hæc quæstio deest in Turon. — [2] Initium hujus quæstionis usque ad *In hac quoque Trinitate* deest in Turon. — [3] Abrinc. *enim* pro *ut.*

et spiritus sanctus persona. Pater tamen et filius et spiritus sanctus non sunt una persona, sed tres personæ[1]. Cum dicimus tres personas unam essentiam, neque ut genus de speciebus neque ut speciem de individuis prædicamus. Videtur posse dici ut tantum[2] tres homines una natura; sed plus sunt duo homines quam unus. Sed non est major[3] essentia pater et filius quam solus pater aut solus filius. Item non tantum est unus homo quantum tres homines simul, et plus aliquid sunt duo homines quam unus homo. At in Deo non est ita; non enim major essentia pater et filius simul quam solus pater aut solus filius, sed tres simul personæ æquales sunt singulæ. *Ex epistola sanctorum Augustini et Alypii ad Maximum, medicum thenitanum :* Hæc trinitas unius ejusdemque naturæ atque substantiæ non minor in singulis quam in omnibus, nec major in omnibus quam in singulis; sed in solo patre vel in solo filio tanta est quanta in patre simul et filio, et tanta in spiritu sancto quanta simul in patre et filio. *Augustinus super Johannem, tractatu XXXVII :* Tres personæ, sed non tres dii. Est ibi aliquid ineffabile quod verbis explicari non possit, ut et numerus sit, et numerus non sit, sed tres. Quid tres? deficit numerus; ita Deus nec recedit a numero nec capitur numero, quia tres sunt, tamquam inest numerus. Si quæris : quid tres? non est numerus : unde dictum est; *magnus Deus noster et magna virtus ejus, etc.* Ubi cogitare cœperis, incipis numerare; ubi numerabis, quid numeraveris non potes respondere. Quid sunt isti tres? pater et filius et spiritus sanctus : non tres dii, non tres omnipotentes, non tres creatores. Hoc solum numerum insinuat quod ad invicem sunt, non quod ad se sunt : pater ad se est Deus, ad se est omnipotens, non ad se est pater sed ad filium; non est quod dicamus tres, nisi patrem et filium et spiritum sanctum. *Boetius, de trinitate,* loquens de simplicitate divinæ substantiæ : Quod non est, inquit, hoc atque hoc, sed tantum hoc est; illud vere est id

[1] Abrinc. *una persona, sed tres personæ vel unum; cum dicimus.* Turon. deest *sed tres personæ vel unum.* — [2] Turon. deest *tantum.* — [3] Abrinc. *major quantum tres homines simul est essentia.*

quod est, et hoc fortissimum est quod nullo nititur. Quocirca hoc est vere unum, in quo nullus numerus, nullum in eo aliud præter id quod est. Neque enim fieri subjectum potest : forma enim est, formæ vero subjectæ esse non possunt. *Item :* Nulla igitur in eo diversitas, nulla ex diversitate pluralitas, nulla ex accidentibus multitudo, atque idcirco nec numerus. *Item :* Ubi vero nulla est differentia, nulla est pluralitas; quare nec numerus; igitur unitas tantum. *Item :* Numerus enim duplex est : unus quidem quo numeramus, alter vero qui innumerabilibus rebus constat. *Item :* Ergo in numero quo numeramus, repetitio unitatum facit pluralitatem; in rerum vero numero non facit pluralitatem unitatum repetitio : velut si de eodem dicamus : gladius unus, mucro unus, ensis unus, repetitio quædam est ejusdem, non numeratio diversorum; velut si dicamus : sol, sol, sol. Non igitur de patre et filio et spiritu sancto, tertio prædicatur Deus, idcirco trina numeratio numerum facit. *Item :* Non vero ita dicitur pater et filius et spiritus sanctus, quasi multivocum quoddam; nam mucro et ensis et ipse est et idem; pater vero ac filius et spiritus sanctus idem quidem est, non vero ipse; in qua re paulisper considerandum est, requirentibus enim ipse est pater qui filius, minime inquiunt; rursus idem alter qui alter negatur; non est igitur inter eos in re omni indifferentia; quare [1] subintrat numerus quem ex subjectorum diversitate confici superius explanatum est. *Item :* De forma ejus superius demonstratum est, quoniam is sit forma et unum vere, nec ultra pluralitas. *Item :* Quare secundum rei alicujus in eo quod ipsa est, proprietatem non faciunt prædicationem, nihil alternare vel mutare queunt, nullamque omnino variare essentiam. Quocirca si pater ac filius ad aliquid dicuntur, nihilque aliud, ut dictum est, differunt nisi sola relatione; relatio vero non prædicatur ad id de quo prædicatur, quasi ipsa sit, sed [2] secundum rem de qua dicitur, non faciet alteritatem rei de qua dicitur. Sed si dici potest, quo quidem modo id

[1] Edit. *qua.* — [2] Edit. *et* pro *sed.*

quod vix intelligi potuit, interpretatum est personarum. *Item :* Pater Deus et filius Deus et spiritus sanctus Deus. Deus vero nullas habet differentias quibus differat a Deo : a nullo eorum differt. Differentiæ vero ubi absunt, abest pluralitas; ubi abest pluralitas, adest unitas. Sed quia nulla relatio ad se ipsam referri potest, facta quidem est trinitatis numerositas in eo quod est prædicatio relationis, servata vero unitas in eo quod est indifferentia vel substantiæ vel operationis vel omnino ejus quæ secundum se dicitur prædicationis. Ita igitur substantia continet unitatem, relatio multiplicat trinitatem; nam idem pater qui filius non est, nec idem uterque qui spiritus sanctus, idem tamen Deus est et pater et filius et spiritus sanctus; idem justus, idem bonus, idem magnus, idem omnia quæ secundum se poterunt prædicari. Sane sciendum est non semper talem esse prædicativam relationem ut semper ad differens prædicetur; nam æquale æquali æquale est, et simile simili simile est, et idem ei quod est idem idem est; et similis est relatio in trinitate patris ad filium, et utriusque ad spiritum sanctum, ejus quod est idem ad id quod est idem. Quod si id in cunctis aliis rebus non potest inveniri, hoc facit cognata caducis rebus alteritas. *Athanasius, de trinitate, lib. VI, cap. II :* Maledictus qui secundum tres personas diversas substantias in his confitetur, fiat, fiat. *Item :* Maledictus qui, propter tria nomina personarum, tres Deos aut tres substantias aut tres spiritus confitetur, fiat, fiat. *Hieronymus, in epistola de explanatione fidei, ad Damasum papam :* Confundentes Arium, unam eamdemque dicimus trinitatis substantiam. Item impietatem Sabellii declinantes, tres personas expressas sub proprietate distinguimus. *Item :* Non enim nomina tantummodo, sed etiam nominum proprietates, scilicet personas, vel, ut Græci exprimunt, hypostasis [1], hoc est subsistentias confitemur. Itaque substantia unum sunt, personis ac nominibus distinguuntur. *Idem ad eumdem, de novo nomine trium hypostasium :* Interrogemus quid hypostasis posse arbitrentur intelligi. Tres personas subsistentes ajunt : respondemus nos ita cre-

[1] Sic Codd. ὑποστάσεις.

dere. Non sufficit sensus, ipsum nomen efflagitant, quia nescio quid veneni in syllabis latet Si quis autem, hypostasim usian[1] intelligens, non in tribus personis unam hypostasim dicit, alienus a Christo est. *Item :* Tota sæcularium litterarum schola nihil aliud hypostasim nisi usian novit. Et quis unquam, rogo, ore sacrilego tres substantias prædicabit? Una est sola Dei natura. Quisquis tria esse, hoc est tres hypostasis dicit, tres naturas conatur asserere. Et si ita est, cur ab Ario parietibus separamur, perfidia copulati? Sufficit nobis dicere unam substantiam tres personas perfectas, coæquales, coæternas. Non bonæ suspicionis est, cum in eodem sensu verba dissentiunt; aut si rectum putatis tres hypostases cum interpretationibus suis debere nos dicere, non negamus. Sed mihi credite, venenum sub melle latet; transfigurat se angelus Satanæ in angelum lucis. *Hilarius, super psalm. CXXIX :* Quisquis ita volet credere ut corporalis Deus sit, quia ad imaginem ejus homo factus est, compositum Deum esse statuet. Quidquid autem compositum est, necesse est non fuerit æternum, quia compositio habet initium quo corporatur ut maneat. *Gennadius, de orthodoxa fide:* Omousion[2] ergo est coessentialis in divinitate patri filius; omousion patri et filio spiritus sanctus. *Isidorus, etymolog. libr. VI, cap. IV:* Trinitas appellata est quod fiat totum unum ex quibusdam tribus quasi trinitas. *Item :* In hac trinitate alia appellativa nomina, alia propria sunt. Propria sunt essentialia, ut Deus et dominus omnipotens, immutabilis, immortalis; et inde propria, quia ipsam significant substantiam, idem sunt. Appellativa vero : pater et filius et spiritus sanctus et procedens; eadem et relativa. *Augustinus, in libr. I de doctrina christiana :* Res aliæ sunt quibus fruendum est, aliæ quibus utendum. Illæ quibus fruendum est, nos beatos faciunt; istis, quibus utendum est, tendentes ad beatitudinem vivamus. Frui est inhærere amore alicui rei propter se ipsam; uti autem, quod in usum venerit ad id quod amas obtinendum referre, si tamen amandum est. Nam usus illicitus, abusus potius vel abusio nomi-

[1] Sic Codd. *οὐσίαν*. — [2] Sic Codd. *ὁμοούσιον*.

nanda est. Si redire in patriam volumus, ubi beati esse possumus, utendum est mundo, non fruendum, ut invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciantur. Res igitur quibus fruendum est: pater et filius et spiritus sanctus, eademque trinitas summa una quædam res est, communisque omnibus fruentibus ea, si tamen res et non rerum omnium causa sit, si tamen et causa. *Idem, lib. VII de trinitate, cap. IV:* Et dum intelligatur saltem in ænigmate quod dicitur, placuit ita dici ut diceretur aliquid, cum quæreretur quid tria sint, quæ tria esse fides vera pronuntiat, cum et patrem non dicit esse filium, et spiritum sanctum, quod est donum Dei, nec patrem dicit esse nec filium. *Item:* Cum conaretur humana inopia loquendo proferre ad hominum sensus quod tenet de domino Deo, timuit dicere tres essentias, ne intelligeretur in illa summa æqualitate ulla diversitas. Rursus non esse tria quædam non poterat dicere, quod Sabellius, quia in hæresim lapsus, dixit. *Item:* Loquendi causa de ineffabilibus, ut fari aliquo possemus modo quod effari nullo modo possumus, dictum est a nostris Græcis una essentia tres substantias, a Latinis una essentia vel substantia tres personas, quia, sicut jam diximus, non aliter in sermone latino essentia quam substantia solet intelligi. *Item:* Quod de personis secundum nostram, hoc de substantiis secundum Græcorum consuetudinem, ea quæ diximus oportet intelligi. Sic enim illi dicunt tres substantias unam essentiam, quemadmodum nos dicimus tres personas unam essentiam vel substantiam. *Idem, libr. V, cap. VIII:* Quapropter illud præcipue teneamus, quidquid ad se dicitur divina sublimitas, substantialiter dici; quod autem ad aliquid non substantialiter, sed relative, tantamque vim esse ejusdem substantiæ in patre et filio et spiritu sancto, ut quidquid de singulis ad se ipsos dicitur, non pluraliter in summa, sed singulariter accipiatur. *Item:* Quidquid ergo ad se ipsum dicitur Deus, et de singulis personaliter dicitur, et simul de ipsa trinitate non pluraliter, sed singulariter dicitur. *Idem*[1], *libr. VII, cap. VII:* Pater ad se dicitur persona,

[1] Hæc usque ad *Hieronymus in psalm.* desunt in Turon.

non ad filium vel spiritum sanctum. *Idem, de concordia evangelistarum:* Hæc sententia, quod filius doctrina patris est, dissolvit Sabellii hæresim qui ausus est dicere patrem et filium duo nomina esse, sed unam rem. Alicujus est enim doctrina filii, si sua non est. *Idem, in expositione ad papam Laurentium:* Quomodo ignis cœlestis generat ex se ipso splendorem lucis et producit vaporem, et cum sint tria in rebus, unum sint in substantia, ita trinitas est majestas. *Hieronymus, in psalm. LXXXVI: Fundamenta ejus in montibus sanctis,* sive Dei, sive certe ecclesiæ. Quæ sunt autem fundamenta nisi pater et filius et spiritus sanctus? Loquitur Paulus: Quasi sapiens architectus fundamentum posui, hoc est fidem trinitatis. *Et alio loco:* Exspectabant enim civitatem habentem fundamenta, cujus artifex et conditor Deus. Quomodo possumus dicere montes Apostolos? in illis erant fundamenta ubi primum posita est fides ecclesiæ. *Idem:* De tribus virtutibus David in psalmo tres spiritus postulat dicens: *Spiritu principali confirma me; spiritum rectum innova in visceribus meis; spiritum sanctum tuum ne auferas a me.* Qui sunt isti tres spiritus? principalis spiritus pater est; rectus spiritus Christus est; spiritus sanctus spiritus sanctus est. *Idem*[1], *in psalm. L:* Spiritum rectum ad vivendum et discernendum sicut antea rectus fuit in me. *Item:* Tu qui legis sanctam scripturam, hic trinitatem summam intellige; spiritum sanctum, hoc est, spiritum prophetiæ; spiritum principalem, patrem; spiritum rectum, filium; spiritum sanctum, ipsum spiritum sanctum. *Origenes, super epistolam Pauli ad Romanos, libr. VIII:* Quam beati pedes evangelizantium bona! Quæ sint bona quæ bonis addidit, requiramus; unum et verum bonum, quia in patre et filio et spiritu sancto est, bona nominavit.

[1] Hæc usque ad *Boetius de trinitate* desunt in Turon.

IX.

Quod non sit substantia, et contra[1].

Boetius, de trinitate : Decem omnino prædicamenta traduntur quæ de rebus omnibus universaliter prædicantur, id est, substantia, qualitas, quantitas, etc. *Item* de Deo : substantia in illo non est substantia, sed ultra substantiam; item qualitas, etc... quæ evenire queunt. Nam, cum dicimus Deus, substantiam quidem significare videmur, sed eam quæ sit ultra substantiam; cum vero justus, qualitatem quidem, sed non accidentalem, sed eam quæ sit substantia ultra substantiam. Neque enim aliud est quod est, aliud quod justus est, sed idem est esse Deo quod justum. Item, cum dicitur magnus vel maximus, quantitatem quidem significare videmur, sed eam quæ sit ipsa substantia talis qualem esse diximus ultra substantiam. *Idem, in secundo topicorum :* Substantia est quod omnibus accidentibus possit esse subjectum; albedo autem nullis accidentibus subjecta esse potest; albedo igitur substantia non est. *Augustinus, in VII lib. de trinitate, cap. IV :* Nam si hoc est Deo esse quod subsistere, ita non erunt dicendæ tres substantiæ, ut non dicantur tres essentiæ; quemadmodum, quia hoc est Deo esse quod sapere, sicut non essentias tres, ita non tres sapientias dicimus. Sic enim quia hoc illi est esse Deum quod esse, tam tres essentias quam tres Deos dici fas non est; si autem aliud est Deo esse, aliud subsistere, sicut aliud est Deo esse, aliud patrem esse vel dominum esse; quod enim est, ad se dicitur, pater autem ad filium, et dominus ad servientem creaturam; relative ergo subsistit, sicut relative gignit et relative dominatur. Ita jam substantia non erit substantia, quia relativum erit; sicut enim ab eo quod est esse appellatur essentia, ita ab eo quod est subsistere substantiam dicimus[2]. Absurdum est autem ut substantia relative dicatur; omnis enim res ad se ipsam subsistit; quanto magis Deus?

[1] Turon. deest titulus. — [2] Turon. *ab eo quod est esse essentiam dicimus, ita ab eo quod est subsistere substantia nominatur.*

Si tamen dignum est ut Deus dicatur subsistere, de his rebus recte intelligitur in quibus subjectis sunt ea quæ in aliquo subjecta esse dicuntur, sicut color in corpore. *Item :* Res mutabiles neque simplices proprie dicuntur substantiæ. Nefas est autem dicere ut subsistat et subsit Deus bonitati suæ, atque illa bonitas non substantia sit, vel potius essentia, neque ipse Deus sit bonitas sua, sed in illo sit tanquam in subjecto. Unde manifestum est Deum abusive substantiam vocari, ut nomine usitatiore intelligatur essentia. Est enim vere solus, quia incommutabilis est, idque suum nomen esse Moysi nuntiavit, cum ait : *Ego sum qui sum; et dices ad eos : qui est misit me ad vos.* Sed tamen, sive essentia dicatur quod proprie dicitur, sive substantia quod abusive, utrumque ad se dicitur, non relative. Unde hoc est Deo esse quod subsistere; et ideo summa essentia trinitas, una etiam substantia. *Item, in eodem cap. ejusd. lib. :* Loquendi causa de ineffabilibus, ut fari aliquo modo possemus quod effari nullo modo possumus, dictum est a nostris Græcis una essentia tres substantias; a Latinis una essentia vel substantia tres personas; quia, sicut jam diximus, non aliter in sermone latino essentia quam substantia solet intelligi. Quod enim de personis secundum nostram, hoc de substantiis secundum Græcorum consuetudinem. Sic enim dicunt illi tres substantias unam essentiam, quemadmodum nos dicimus tres personas unam essentiam vel substantiam. *Item, lib. V :* Sic intelligamus Deum quantum possumus, sine qualitate bonum, sine quantitate magnum, sine indigentia creatorem, sine situ præsentem, sine habitu omnia continentem, sine loco ubique totum, sine tempore sempiternum, sine ulla sui mutatione mutabilia facientem, nihilque patientem. Quisquis Deum ita cogitat, etsi nondum omnino potest invenire quid sit, pie tamen cavet quantum potest aliquid de illo sentire quod non sit; est tamen sine dubitatione substantia, vel, si melius hoc appellatur, essentia. *Hieronymus ad Damasum, de novo nomine trium hypostasium :* Interrogemus quid hypostasis posse arbitrentur intelligi. Tres personas subsistentes ajunt : respondemus ita nos credere. Non sufficit sensus, ipsum nomen efflagitant, quia nescio quid ve-

neni in syllabis latet. Si quis autem, hypostasim usian intelligens, non in tribus personis unam hypostasim dicit, alienus a Christo est. *Item :* Tota sæcularium litterarum schola nihil aliud hypostasim nisi usian novit. Et quis unquam, rogo, ore sacrilego tres substantias prædicabit? una est sola Dei natura. Qui tria, hoc est, tres hypostases dicit, tres naturas conatur asserere. Et si ita est, cur ab Ario parietibus separamur, perfidia copulati? Sufficit nobis dicere unam substantiam tres personas perfectas, æquales, coæternas. Non bonæ suspicionis est, cum in eodem sensu verba dissentiunt; aut si rectum putatis tres hypostasis cum interpretationibus suis nos debere dicere, non negamus. Sed mihi credite, venenum sub melle latet; transfigurat se angelus Satanæ in angelum lucis. *Idem ad eundem :* Confundentes Arium, unam eamdemque dicimus trinitatis substantiam. Item impietatem Sabellii declinantes, tres personas expressas sub proprietate distinguimus. *Et post aliqua :* Non enim nomina tantummodo, sed etiam nominum proprietates, scilicet personas, vel, ut Græci exprimunt, hypostasis, scilicet subsistentias confitemur. *Item:* Itaque substantia unum sunt, in personis ac nominibus distinguuntur[1].

X.

Quod Deus inter omnia connumerandus sit, hoc est, unum aliquid ex omnibus, et non[2].

Paulus, in epistola prima ad Corinthios: Omnia enim subjecit sub pedibus ejus. Cum autem dicat : omnia subjecta sunt ei, sine dubio præter eum qui subjecit ei omnia. *Ambrosius, de incarnatione dominica :* Caveamus ne et nostrum alicui dicatur : si recte offeras, recte autem non dividas, peccasti, quiesce; hoc est, si nesciamus quæ propria divinitatis incarnationisque distinguere, si creatorem cum suis operibus conferamus, si auctorem temporum dicamus cœpisse post tempora;

[1] Cf. eosdem locos, in quæst. VIII, pag. 34. Tam multi vero auctorum loci crebro iterantur, ut lectorem monere operæ pretium non sit. — [2] Hæc quæstio omnino deest in Turon.

neque enim potest fieri ut per quem sunt omnia, sit unus in omnibus. Nolo, nobis credatis, scriptura recitetur; non ego dico a me quod *in principio erat verbum*, sed audio; non ego affingo, sed lego, quod omnes legimus, sed non omnes intelligimus; et cum legitur, audimus omnes : *In principio erat verbum*, hoc est, remaneat cœlum. Denique in principio fecit Deus cœlum et terram : aliud est fecit, aliud est erat; quod fit, incipit; quod erat, principium non accepit, sed prævenit. Remaneant et tempora, quia post cœlum tempora. Remaneant etiam angeli, etsi principium eorum non invenio, erat tamen quum non erant. Si ergo principium eorum invenire non possum, quod certum est habere, quomodo possumus invenire verbi principium, a quo omne principium non solum creaturarum, sed etiam cogitationum nostrarum? *Idem, de fide, ad Gratianum :* Non enim inter omnia, sed super omnia spiritus sanctus est. *Item :* Quod si non servit spiritus, omnia autem serviunt, super omnia est spiritus, quia non servit sicut omnia. Servire autem omnia liquet, sicut scriptum est : *universa serviunt tibi,* dixit os spiritus per prophetam. Ergo cum universa serviunt, si non servit spiritus, utique inter universa spiritus sanctus non est. *Item :* Omnia per filium scriptura dicit esse quæ facta sunt. Cum autem erectus non doceatur spiritus sanctus, utique nec ut inter omnia probari potest. Item scriptum est : *Nobis autem unus Deus pater, ex quo omnia et nos per ipsum; et dominus Jesus, per quem omnia et nos per ipsum.* Cum dicit : *Jesus per quem omnia,* ab omnibus utique excepit Dei filium, qui excepit et patrem. Itaque qui putant spiritum inter omnia debere numerari, quia omnia legunt facta per ipsum, etiam filium inter omnia adnumerandum putent, quia legunt ex Deo omnia.

XI.

Quod divinæ personæ ab invicem differunt, et contra[1].

Athanasius, in symbolo fidei : Alia est persona patris, alia filii, alia spiritus sancti. *Item :* Pater a nullo est factus nec creatus nec genitus; fi-

[1] Turon. deest titulus.

lius a patre solo est, non factus nec creatus, sed genitus; spiritus sanctus a patre et filio, non factus nec genitus nec creatus, sed procedens. *Leo papa, in sermone Pentecostes :* In trinitate divina nihil dissimile, nihil impar est. *Ambrosius, de fide, ad Gratianum, lib. II :* Apostolus dicit imaginem patris Christum esse. Arius dicit esse dissimilem, et vult ut pater dissimilem genuerit sui, quasi impotens qui generare sibi similem non potuerit. *Item :* Imago docet non esse dissimilem. *Augustinus, quæstion. veteris et novæ legis, cap. CXLVIII: qui me videt, videt et patrem,* quia una sunt natura pater et filius, hoc est, in nullo discrepare alterum ab altero. *Item, cap. LVIII:* Unum qui videt, videt tres; dum nihil differt alter ab altero. *Hilarius, de trinitate, lib. I:* Deus a Deo, ab ingenito unigenitus, alter ab altero nihil differens, quia vita viventis in vivo est. *Lib. IV:* Cum itaque legimus : *faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram,* quia sermo uterque ut non solitarium tantum, ita neque differentem significat, nobis quoque nec solitarius tantum nec diversus est confitendus.

XII.

Quod in trinitate alter sit cum altero, et contra [1].

Hymnus ambrosianus ad tertiam [2] *:* Nunc sancte nobis spiritus, unus patri cum filio. *Hieronymus* [3], *in epistola ad Galatas, lib. II :* Qui cum secundum Deum unum sit ipse cum patre, secundum mediatoris officium alius ab eo intelligitur. *Hilarius, de trinitate, lib. I,* de patre loquens et filio : Ut unum fide nostra sit, uterque non unus.

XIII.

Quod Deus pater sit causa filii, et contra [4].

Augustinus, lib. I super Genesim, contra calumnias Manichæorum : Qui dicit : quare Deus fecit cœlum et terram? respondendum est illi

[1] Turon. deest titulus. — [2] Cf. amb. hymn. *Corp. Poet.* ed. Maitt. tom. II, pag. 1564. — [3] Locus Hieron. deest in Turon. — [4] Turon. deest titulus.

quia voluit; voluntas enim Dei causa est cœli et terræ, et ideo major quam cœlum et terra. Qui autem dicit : quare voluit? majus aliquid quærit quam est voluntas Dei; nihil autem majus inveniri potest. *Idem, in libro quæstionum LXXXIII, cap. XXX:* Qui quærit quare Deus voluit mundum facere, causam quærit voluntatis Dei. Sed omnis causa efficiens est; omne autem efficiens majus est quam quod efficitur; nihil autem majus voluntate Dei; non ergo ejus causa quærenda est. *Idem, in lib. VII confessionum,* loquens ad Dominum : Nec cogeris invitus ad aliquid, quia voluntas tua non est major quam potentia; esset autem major, si te ipso tu ipse major esses. *Item :* Voluntas et potentia Dei Deus ipse est. *In libro quæstionum LXXXIII, cap. VII,* de filio Dei disserens ait : Deus omnium quæ sunt causa est. Quod autem omnium causa est, et sapientiæ suæ causa est, nec unquam Deus sine sapientia sua fuit. Qui igitur sempiternæ sapientiæ causa est sempiterna, nec tempore prior est quam sua sapientia.

XIV.

Quod sit filius sine principio, et contra[1].

Hieronymus, in psalmo CXIX : Tecum principium, pater principium, sed et filius principium. Principium non habet principium; si enim habuerit aliud principium, jam ipsum desinet esse principium. Quicquid ergo dederimus patri, hoc demus et filio; si enim pater in filio et filius in patre, et omnia patris filii sunt et omnia filii patris sunt, et principium patris principium filii est. Ergo[2] quod dicit, hoc est eo tempore quo patiebaris, dicebas : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum;* et quasi de hominis loquebaris affectu, non quasi imbecillis rogabas. Tecum erat principium, tecum erat divinitas, sed propterea deprecabaris auxilium, ut accepto auxilio dares sanctis

[1] Turon. deest titulus. — [2] Hæc usque ad *Fulgentius, in lib.* desunt in Turon.

tuis ut illi splendeant. Iterum per hominem loquitur; si enim corpus hominis assumsit, necesse est ut et hominis verba suscipiat. *Fulgentius, in lib. de immensitate filii Dei :* In principio erat verbum : an forte, quia in principio erat aliquid, filio existendi audebimus assignare principium, et ideo sine initio natus esse non creditur? absit. Ipse dixit : *Ego sum alpha et omega, initium et finis;* quia ipse inchoavit perficienda, ipse perfecit inchoata. Credimus igitur Dei filium sine aliquo suæ divinitatis initio de patris substantia genitum. *Joh. Chrysostomus, super epistolam Pauli ad Hebræos, in sermone XII :* Melchisedech quomodo initium dierum neque finem vitæ habuerit; quomodo in illo non est narrata ejus genealogia, sic et Christus, ipsa natura rei, et sine initio et sine fine est. Sicut enim istius nescimus nec initium nec finem vitæ, quod non sit scriptum, sic etiam nescimus filii nec initium nec finem. *Item :* Intuens sine initio filium, non quia non habet causam ex qua sit; hoc enim impossibile est; habet namque patrem; alioquin, quomodo filius? sed quia non habebat initium vitæ neque finem. *Item, in expositione symboli*, quæ sic incipit : Universalis ecclesia congaudet. Istum unicum Dei filium de substantia patris natum et genitum profitemur, et initium de patre habere dicimus. *Augustinus, de trinitate, lib. V, cap. VII :* Dicitur relative pater, idemque relative dicitur principium; sed pater ad filium dicitur principium ad omnia quæ ab ipso sunt. Item et principium dicitur filius; cum enim diceretur ei : *tu qui es?* Respondit : *Principium, qui et loquor vobis.* Creatorem quippe se ostendere voluit, cum dixerit se esse principium, sicut et pater principium est creatorum, quia ab ipso sunt omnia. *Item :* Unum ergo principium ad creaturam dicitur Deus, non duo vel tria principia; ad se tamen invicem in trinitate, si gignens ad id quod gignit principium est, pater ad filium principium est, quia gignit eum. Utrum autem et ad spiritum principium sit pater, quum dictum est : principium sit : pater de patre procedit, non parva quæstio est. *Item, post aliqua, in sequenti cap. :* Si et quod datur, principium habet eum a quo datur, fatendum est patrem et filium principium esse spiritus sancti. *Item :* Cognosci quod ab illo

procedat qui tamen a filio procedit[1]. Sed totius divinitatis, sive melius dicitur, deitatis principium pater est. *Idem, in lib. quæstionum veteris et novæ legis, cap. LVIII :* Caput filii pater est, caput spiritus sancti filius, quia de ipso accepit, et sicut pater misit filium, ita et filius misit spiritum sanctum. *Item, cap. XXXIII :* Hoc est ad imaginem Dei factum esse hominem, ut, sicut ab uno Deo sunt omnia, ita ab uno homine totum genus humanum. Mulier de eo facta est, ut per eam nativitas oriretur; filius vero Dei ideo natus est ut per ipsum fieret creatura. *Item, cap. XCIV :* Filium Dei perfectum a Deo natum nemo fidelium ambigit. Omnia enim divinitatis paternæ accepit nascendo de Deo patre. Tunc ergo accepit nomen quod est super omne nomen, scilicet ut hoc dicatur quod pater Deus; nam nihil apud eum futurum dicitur; omnia enim ante se habet; ideo ad hæc omnia creanda et restauranda natus est. Nam utique ordo et ratio hoc habet ut paterno nomine omne genu flectatur, hoc pater donavit filio propter ea quæ erat acturus; donavit autem, quum genuit. Sic enim illum genuit ut in eodem honore esset quo ipse pater est. *Gennadius, de orthodoxa fide ecclesiasticorum dogmatum, cap. I :* Credimus unum Deum esse patrem et filium et spiritum sanctum : filium eo quod habeat patrem; spiritum sanctum eo quod sit ex patre et filio; pater ergo principium deitatis, a quo filius natus, a quo spiritus sanctus non natus, sed ex Deo patre et Deo filio Deus procedens.

XV.

Quod Deus non genuit se, vel quod etiam secundum divinitatem filius factus sive creatus dicatur; vel quod principatu quodam sine auctoritate procedat patris, et contra[2].

Augustinus, in I. de trinitate : Qui putat hujus potentiæ Deum ut se ipsum ipse genuerit, eo plus errat quod non solum Deus ita non est, sed nec spiritualis creatura nec corporalis. Nulla enim res est omnino

[1] August. Opp., tom. VIII, pag. 841. — [2] Turon. deest titulus.

quæ se ipsum gignat. *Idem, in libro quæstionum veteris et nov. leg., cap. VII*[1]: Deus perfectio est et nullius eget. Quid ergo opus fuit Christo ut nasceretur? Deus pater, cum ea quæ non erant voluisset existere, et majestatis suæ in hoc condignum opus sciret, prius de se filium generavit in quo ipso videretur, qui nihil ab eo distaret, ut magnitudini suæ congruus responderet effectus. Quid enim ultra posset facere quam ut ex se alterum qui perfectus est generaret? hoc ergo perfectum opus, quo non potest videri præstantius aliud. Deus enim ex quo sunt omnia, volens et de creatura prius filium, quem in mysterio in se vel apud se habebat, generavit, per quem faceret quæ facta sunt, ut ostenderet creaturæ mysterium quod latuit in illo ex æternis, sicut dicit Apostolus. *Item, cap. CXLVIII:* Deus omnipotens, cum magnitudine ac bonitate præstantior sit, magnum aliquid et maximum bonum edere ex se atque exhibere debuerat. Sed si quid edidisset quod contra modum excellentiæ suæ foret, aut non potuisse amplius, quod in omnipotentem non cadit, aut noluisse, quod inbenignissimum esse videretur. Certe in summo Deo grande non fuerat fecisse quod intra se positum vim plenæ summitatis non esset habiturum; supra se ergo nihil erat; nihil est enim quod Deum vincat. Infra se parum fuerat quod minus maximo non congruebat. Simillimum itaque suum filium creans, edidit ex se quasi alterum se. *Item :* Qui ergo habuit filium totis sibi similitudinis partibus congruentem, hoc est, unicus unicum, beatus beatum, maximus maximum, sempiternus sempiternum, habuit itaque ante mundum creatæ sobolis principatum, de quo rebus oriundis impertiebat exemplum, ut gignentium germina suis respondere seminibus cogerentur. Nec sane aliter sinebat ordo legitimus quam ut pater rerum futurus antea esse debuerit pater proprius, hoc est, proprii sui fœtus. *Item :* Ex se id quod in se et secum semper habuit, eduxit et protulit; ut si lucem ex sole nasci dicam quod ab eo procedat, non utique quia aliqua sine luce sol aut esse non possit aut fuerit. *Idem, in lib. V hæres. :* Hermes, qui latine Mercurius dicitur, scripsit librum qui logos teleos[2] appellatur, scilicet verbum perfectum. Magnum nomen

[1] Vid. August. Opp., tom. III. Append. P. 1, pag. 61. — [2] Sic Codd. λόγος τέλεος.

libri ejus, quia magnus est de quo scriptus est. Audiamus quid loquatur de verbo perfecto. Dominus, inquit, etiam omnium factorum deorum secundum fecit dominum; hunc fecit primum et solum et verum. Bonus autem ei visus est et plenissimus omnium bonorum. Quantum plenissimus sit, evangelista dicat: de plenitudine ejus omnes accepimus. Lætatus est valde et dilexit tanquam unigenitum suum, quem primo factum dixit, unigenitum suum appellavit postea. *Item, alio loco, dixit:* Filius benedicti Dei atque bonæ voluntatis. Quærebas, pagane, conjugem Dei? audi Mercurium: Conjugem Dei quæris? conjux Dei, bona voluntas est. *Idem, in libro quæstionum vet. et nov. legis, cap. LVIII:* Spiritum sanctum, qui tertius sit a patre, secundus autem a Christo secundum numeri ordinationem; juxta substantiam autem non esse et non differre unum ab altero. *Ex libro quæstionum Orosii;* ad Augustinum Orosius: Voluntate pater genuit filium an necessitate? Augustinus: Nec voluntate nec necessitate; quia in Deo necessitas non est, præire voluntas sapientiam non potest. Igitur prius fuit rationabiliter sapere quam rationabiliter velle; nam quidam nostrum, cum eum interrogasset hæreticus, utrum volens an nolens genuerit pater filium, laudabiliter respondisse fertur: Dic, inquit, et tu, hæretice, Deus pater necessitate est Deus an voluntate? Si dixisset: necessitate; sequebatur grandis absurditas; si voluntate, respondebatur illi: ergo voluntate Deus est, non natura. *Idem, de verbis Domini, sermone X:* Insinuatur in nobis: in patre auctoritas, in filio nativitas, in spiritu sancto patris filiique communitas. Ecclesiasticus: *Omnis sapientia a domino Deo est, et cum illo fuit semper et est in omne ævum.* Sapientiam Dei præcedentem omnia, quis investigavit? Prior omnium creata est sapientia, et intellectus prudentiæ ab ævo; fons sapientiæ Dei in excelsis. *Hilarius, super psalm. CXXXVII:* Tu formasti me et posuisti super me manum tuam. Utrumque significat ut quod formavit, antiquum sit; quod superposuit manum, novissimum sit. Quod enim secundum naturam divinitatis formatus sit, Apostolus docet dicens, *qui cum in forma Dei esset;* quod enim in forma est, formatur, in forma et ei pater, naturæ et divinitatis est ut referri

possit ad patrem et formatus ab ipso sit[1]. *Idem, de trinitate, lib. III:* Secundum Apostolum, quia *in Christo habitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.* Sed incomprehensibiliter, inenarrabiliter ante omne tempus et sæcula, unigenitum ex his quæ ingenita in se erant, procreavit, omne quod Deus est per caritatem atque virtutem nativitati ejus impertiens; ac sic ab ingenito, perfecto æternoque patre unigenitus et perfectus et æternus est filius. Ea autem, quæ ei sunt, secundum corpus quod assumsit, bonitatis ejus ad salutem nostram voluntas est[2]. *Idem, in XI: Verba quæ loquor vobis, non a me loquor.* Nam, dum non a se loquitur, auctori eum necesse est debere quod loquitur. Item ad id quod agit secundum nativitatem, sibi pater auctor est. *Rursus in XII,* de non nato Deo patre et nato ab eo filio loquens, ait : Neque id ipsum est non natum atque nasci : quia illud ab altero, hoc vero a nemine est. Et aliud est sine auctore esse semper æternum, aliud quod patri, id est, auctori esse æternum. Ubi enim pater auctor est, ibi et nativitas est. At vero ubi auctor æternus est, ibi et nativitas æternitas est; quia sicut nativitas ab auctore est, ita et ab æterno auctore æterna nativitas. Itemque ex æterno natum est; id si non æterno[3] natum, jam non erit et pater auctor æternus. Si quid igitur ei qui ab æterno patre natus est, ex æternitate defuerit, id ipsum auctori, qui pater est, non est ambiguum defuisse, quia quod gignenti est infinitum, infinitum est etiam nascenti. *Item :* Ex æterno nihil est aliud quam æternum, quod si non æternum, jam nec pater qui generationis auctor est, æternus est. *Item :* Ex te natus ostenditur, ut nihil aliud quam te sibi significet auctorem. *Item, in XII:* Filius ex te Deo patre Deus verus et a te genitus; post te ita confitendus, ut tecum, quia æternæ originis suæ auctor æternus es. Nam dum ex te, secundus a te est. *Ambrosius*[4]*, in epist. prima Pauli ad Corinth:* Caput Christi est Deus. Dignum est ut filii caput pater dicatur, quia est genitor ejus. *Idem, in secunda:* Omnia autem ex

[1] Opp. S. Hilarii, pag. 511. Vid. ibi not. — [2] Sic Codd. et Ed. pag. 809. — [3] Turon. *sine æterno nat.* Abrinc. *si non æternum.* — [4] Turon. hæc omnino desunt usque ad sequentem quæstionem.

Deo. Quamvis Christus nos redemerit, omnia tamen ex Deo, quia ab ipso est omnis paternitas; ideoque necesse est præferri personam patris. *Item, in epistola ad Ephesios : Unus Deus et pater omnium, qui super est,* etc.; patrem Deum, quia nulli debet quod est, super omnia esse dixit, etc. *Hieronymus, nicæni concilii fidem exponens :* Absit ergo in filio Dei aliquid plus minusve, aut in loco aut in tempore aut in potentia aut in scientia aut in æqualitate aut in subjectione, cum dicitur hoc : ut deitati ejus, non carni adscribantur. Si enim plus minusve aliquid invenitur, excepto hoc quod genuerit pater filium, et excepto hoc quod filius non ex semet ipso natus est, sed de patre natus est proprie, aut invidens aut impotens pater, insuper et temporalis agnoscitur. *Augustinus, de incarnata deitate, ad Januarium,* de filio Dei sic ait : Videamus etiam qualiter sentiendum sit, quod in sapientia Salomonis legimus, qui ait de sapientia, quia vapor est quidam virtutis Dei, etc. *Item :* Ex quo ostenditur semper fuisse vaporem istum virtutis Dei, nullum habentem initium, nisi ipsum Deum; neque enim decebat aliud esse initium nisi ipsum unde etiam est et nascitur. *Item, post aliqua :* Imago bonitatis ejus; principalis namque bonitas sine dubio pater est, ex quo filius natus qui per omnia imago est patris; procul dubio etiam bonitatis ejus convenienter imago dicitur. Non enim aliqua alia bonitas existit in filio, præter eam quæ est in patre. Item principalis bonitas in Deo patre scienda est, ex quo vel filius vel procedens spiritus sanctus. *Chrysostomus, super Matthæum :* Ductus est Jesus in desertum a spiritu; a spiritu sancto ductus est, sed non quasi minor majoris præcepto, sed major minoris hortatu. Nam non solum ductus aut adductus dicitur qui alicujus potestate ducitur, sed etiam ille qui aliter exhortatione rationabiliter placatur. Item dixit pater familias procuratori suo. Sine dubio filius dicit spiritui sancto, et, si volueris, concedo tibi ut pater filio dicat. Non quæro utrum filius sit patris procurator, aut spiritus sanctus filii; sed hoc dico quia procurator domus et pater familias nec ejusdem substantiæ possunt esse, nec una persona esse nec æqualis dignitas. Si ergo alter pater familias, alter procurator patris familias, quomodo locum habeat trinitas tua? Si autem

ejusdem substantiæ est, et est minor, injuriam facis substantiæ. Si non æqualis dignitas, ubi est una substantia? *Item :* Et vidit spiritum sanctum descendentem sicut columbam et manentem super se [1]. Non dixit : hic est filius noster dilectus, ut ne, quemadmodum Deus, ita et spiritus sanctus videatur pater Christi fuisse. Nam si æquales sunt per omnia, quemadmodum ille est paternitate honoratior, sic et spiritus sanctus. Si autem Deus quidem pater est quia filium habet, spiritus autem sanctus non est pater quia nec filium habet, non est per omnia æqualis. Nec dictum est : hi sunt filii mei dilecti, nec cum Christo etiam filius est quemadmodum Christus. Si autem non est filius quemadmodum Christus, sed minister fidelis Christi, non est æqualis Christo. Paulus apostolus ad Philippenses : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu; qui, cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo. Athanasius, in symbolo fidei :* Filius a patre solo est, non factus, non creatus, sed genitus. *Item :* Sed in hac trinitate nihil prius ac posterius, nihil majus aut minus; sed totæ tres personæ coæternæ sibi sunt et coæquales.

XVI.

Quod filius dicatur a patre gigni, non tamen genitus, et contra.

Gregorius, in Job, lib. XXXIII: Lingua mea calamus scribæ; quod loquimur transit, quod scribimus permanet. Lingua patris calamus scribæ dicitur, quia ab eo verbum illius coæternum ac sine transitu generatur. *Ambrosius, de fide, ad Gratianum imperatorem :* Non hæc sunt in Deo ut corporaliter existimanda; incomprehensibiliter generatur filius; impassibiliter generat pater, et tamen ex se generat et ante omnem intellectum generat Deus verus Deum verum. *Hieronymus, in definitione fidei catholicæ nicænique concilii symboli :* Quod de substantia patris natus est, semper ipse ait Salvator in Evangeliis : quod nascitur de carne caro est, et quod nascitur de spiritu spiritus est.

[1] Matth. III, 16.

Augustinus, de trinitate, lib. V, cap. XIII: Si gignens ad id quod gignit principium est, pater ad filium est principium, quia gignit eum. *Idem,* de generatione filii ex Deo patre disserens, in *lib. LXXXIII quæstionum, cap. XXXVIII:* Melius est, inquit, semper natus, quam semper nascitur; aliud est enim nasci, aliud natum esse; ac per hoc nunquam filius, si nunquam natus; et si semper filius, semper igitur natus. *Idem, ad Pascentium comitem Arianum*[1]*:* Quid ergo dicimus? si natus est filius de patre, jam pater destitit gignere, et, si destitit, cœpit; si autem cœpit gignere, fuit aliquando sine filio; sed nunquam fuit sine filio, quia filius ejus sapientia ejus est; ergo semper gignit pater et semper nascitur filius. Hic rursus timendum est ne putetur imperfecta generatio, si non dicimus natum esse, sed nasci. Compatere mecum, obsecro, in his angustiis humanæ cogitationis et linguæ; et pariter confugiamus ad spiritum Dei per prophetam dicentem: *Generationem ejus quis enarrabit? Gregorius, super Job lib. XXIX:* Dominus Deus Jesus Christus, in eo quod virtus et Dei sapientia est, de patre ante tempora natus est, vel potius quia nec cœpit nasci nec desiit, dicamus verius semper natus. Non autem possumus dicere: semper nascitur, ne imperfectus esse videatur. At vero ut æternus designari valeat et perfectus, semper dicamus et natus, quatenus et natus ad perfectionem pertineat, et semper ad æternitatem, quamvis hoc ipso quod perfectum dicimus, multum ab illius veritatis expressione deviamus; quia quod factum non est, non potest dici perfectum; et tamen infirmitatis nostræ verbis Dominus condescendens, *estote,* inquit, *perfecti, sicut et pater vester cœlestis perfectus est*[2].

XVII.

Quod solus pater dicatur ingenitus, et non.

Isidorus, etymologiarum lib. VI: Pater solus non est de alio, ideo solus appellatur ingenitus. *Athanasius, de trinitate, lib. VIII*[3]*:* Nativitas

[1] Hæc usque ad *Gregorius super Job* desunt in Turon. — [2] Greg. opp., tom. I, pag. 917. — [3] Hæc usque ad *Augustinus de orthod. f.* desunt in Turon.

filii Dei ante principium apud patrem est. Confiteor unum innascibilem et unum natum. Confiteor patrem omnipotentem sine initio, sine fine, qui omnia tenet et a nullo tenetur, omnia gubernat et a nullo gubernatur. Quantam habet pater virtutem, tantam habet et filius. Non diminuitur genitus ab eo, qui est innascibilis. Spiritus sanctus nec natus nec innascibilis; si autem dixero natum, duos filios statuo. *Augustinus, de orthodoxa fide :* Pater, inquit, principium deitatis, a quo filius natus, a quo spiritus sanctus non natus, quia non est filius, nec ingenitus, quia non est pater. *Gregorius, in registro, cap. I:* Spiritum vero sanctum nec genitum nec ingenitum, sed coæternum, de patre et filio procedentem. *Augustinus, in quæstionibus ab Orosio propositis et ab ipso solutis, cap. II :* Spiritum sanctum nec genitum nec ingenitum fides certa declarat; quia, si dixerimus ingenitum, patrem affirmare videbimur; sin autem genitum, duos filios credere culpamur; sed, quod certa fides tenet, nec ingenitus est nec genitus, sed ab utrisque procedens, scilicet a patre et filio. *Idem, in lib. V de trinitate, cap. VII :* Quod ergo dicitur ingenitus, hoc ostendit quod non sit filius; sed genitus et ingenitus commode dicuntur; filius autem latine dicitur, sed infilius ut dicatur non admittit loquendi consuetudo. Nihil autem intellectui demitur, si dicatur non filius; quemadmodum etiam, si dicatur non genitus, pro eo dicitur ingenitus, nihil aliud dicitur. *Item :* Non ergo jam dicemus ingenitum, quamvis latine dici possit; sed pro eo dicamus non genitum, quod tantum valet; non ergo aliud dicimus quam non filium. *Item :* Ingenitus porro quid est nisi non genitus? Sicut enim genitus non ad se ipsum dicitur, sed quod ex patre sit, ita, cum dicitur ingenitus, non ad se ipsum dicitur, sed quod ex genitore non sit, ostenditur. *Ambrosius, de incarnatione dominica*[1]*:* Cum dudum audierint quidam, dicentibus nobis, filium Dei qui generatus sit patri qui generavit inæqualem esse non posse, quamvis ille generatus sit et iste generaverit, quia generatio non potestatis est, sed naturæ; adversus illam quidem quæstionem vocem sibi arbitrantur occlusam. Sed vestigium

[1] Turon. deest hic Ambr. locus.

vertunt, mutatione sermonis dicentes: quomodo possunt ingenitus et genitus esse unius naturæ atque substantiæ? Ergo, ut respondeam, primum omnium ingenitum in scripturis divinis nusquam invenio, non legi, non audivi. Cujus mirabilitatis sunt homines istius modi, ubi dicant nos usurpare non scripta, cum scripta dicamus, et ipsi objiciant quod scriptum non sit? Item asserant ubi ingenitum patrem legerunt; item verbum ingeniti ubi legerunt, demonstrent. Lectum est, inquiunt; nam Arius dixit ingenitum patrem, et genitum et creatum filium. Quo auctore contra apostolica scripta contendunt. Si modo Arii se discipulos fateantur! Sed si illi dicunt quod Arius justius, ego debeo dicere quod Apostolus dixit: patrem non ingenitum, filium et genitum dixit. Quod legi, non nego, imo libenter usurpo; quod non legi, usurpare non debeo. Sed usurpent ne forte dicant quia genitum non legimus patrem, ideo ingenitum existimare debemus. Intelligitur ergo hoc, non legitur; sed nec spiritum sanctum genitum legi. Ergo et spiritus sanctus ingenitus secundum nostram sententiam nominandus est.

XVIII.

Quod æterna generatio filii narrari vel sciri vel intelligi possit, et non.

Hieronymus, super Ecclesiastem, ubi dicitur: *Quis scit spiritum filiorum hominum, si ascendat sursum et spiritus pecoris descendat deorsum in terram?* adjiciendo: quis difficultatem rei voluit demonstrare? per nomen enim *quis* in scripturis sanctis non pro impossibili sed pro difficili semper accipitur, ut ubi: *generationem ejus,* scilicet Christi, *quis enarrabit? Idem, in prologo super Isaiam:* Neque, ut Montanus somniat, prophetæ in extasi sunt locuti ut nescirent quid loquerentur, et, cum alios erudirent, ipsi ignorarent quid dicerent. Sic, juxta Salomonem qui loquitur in proverbiis: *sapiens intelligit quæ profert de ore suo, et in labiis suis portabit sententiam,* et ipsi sciebant quid dicerent. *Item:* Quomodo sapientes prophetæ,

instar brutorum animalium, quid dicerent ignorabant? Legimus et in alio Apostoli loco : Spiritus prophetarum prophetis subjecti sunt, ut in sua habeant potestate quando taceant, quando loquantur. *Idem, super Isaiam, libr. I: Auditu audivi a Domino.* Propter hoc enim proprie videntes vocabantur, qui dicere poterant : *oculi nostri semper ad Dominum.* Istos cordis oculos et sponsa habebat in Cantico canticorum, cum ei sponsus dicit : *vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, uno ex oculis tuis.* Et in evangelio legitur : *lucerna corporis tui est oculus tuus.* In veteri quoque dicitur testamento quod populus audivit vocem Dei. Ex quo Montani deliramenta conticeant, qui in extasi et cordis amentia prophetas putat ventura dixisse; neque enim videre poterant quod ignorabant. *Origenes*[1], *in epistola Pauli ad Romanos : Secundum revelationem mysterii temporibus æternis taciti, etc.* Sed requirendum est utrum ita dicat in silentio habitum, ut omnino nullus agnoverit, nec ipsi quidem qui annuntiabant prophetæ. Mihi quidem valde absurdum videtur ut dicamus prophetas ita scripsisse de sacramentis divinis, ut non intelligerent quæ dicebant, cum scriptura dicat : *Sapiens intelliget quæ de ore ejus procedunt et in labiis portat intellectum.* Si vero non intellexerunt quæ de ore proprio proferebant, non erant sapientes. Unde si stultum est prophetas negare sapientes fuisse, restat ut intellexerint quæ proferebant. Paulus dicit se audisse verba quæ non licet homini loqui; non quod ipse ignoret quod audierit, sed quod aliis pandere quæ sibi sunt indicata non liceat. Ita ergo potest et hoc loco dictum videri, sacramentum in silentio habitum, quod scirent quidem prophetæ, sed hominibus, scilicet vulgo, non manifestaverint, si silentio texerunt sanctum præceptum Dei usque quoad tempus adesset, et verbum caro fieret. *Augustinus, super Johannem : In principio erat verbum, et verbum erat apud Deum, et Deus erat verbum.* Hoc animalis homo non percipit. Quid ergo, fratres? silebimus hinc. Quare ergo legitur, si siletur? aut quare auditur, si non exponitur? aut quid exponitur, si non intelligitur? Itaque quum rursus esse non

[1] Turon. deest hic locus Origenis.

dubito in numero vestro quosdam a quibus possit non solum expositum capi, sed et, antequam exponatur, intelligi, non fraudabo eos qui possunt capere, dum timeo superfluus esse auribus eorum qui non possunt capere. *Idem, de trinitate, libr. II:* Non aliud est illi esse de patre, vel nasci de patre, quam videre patrem; aut aliud videre patrem operantem, quam pariter operari. *Hieronymus, super Matth., libr. generationis Jesu Christi:* In Isaia legimus: *generationem ejus quis enarrabit?* Non ergo putemus evangelium prophetæ esse contrarium, ut quod ille impossibile dixit, effatu hic narrare incipiat; quia ibi de generatione divinitatis, hic de incarnatione dictum est. *Augustinus, lib. II contra Maximum:* Distinguere inter hanc generationem et hanc processionem nescio, non valeo, non sufficio, quia et illa et ista est ineffabilis, sicut propheta de filio ait: *generationem ejus quis enarrabit? Athanasius*[1], *de trinitate, libr. VI cap. II:* Maledictus qui inenarrabiliter filium vere genitum de substantia patris esse non confitetur, fiat, fiat. *Idem, libr. VIII:* O homo, deitatem quæris, vitupero te. Si credis, bene facis; credere tibi jussum est, non discutere permissum. Si autem discutis et dicis: quomodo pater? de lumine excidisti; et si dixeris: quomodo filius? occurret tibi: *generationem quis enarrabit?* Unde ergo ne similiter excidas a lumine; nemo enim novit patrem nisi filius, nec filium nisi pater. *Ambrosius, de fide, ad Gratianum imperatorem:* Mihi impossibile est generationis scire secretum; supra potestates, supra angelos, supra cherubim, supra seraphim, supra omnem sensum est. Scrutari non licet superna mysteria; licet scire quod natus, non licet discutere quemadmodum. *Item:* Credere jussum est, et non discutere permissum est. *Item:* Mysterium patris nec angeli potuerunt comprehendere. *Augustinus, quæstion. veteris et novæ legis:* Cherubim et seraphim non comprehenderunt penitus quid Deus sit, quia nemo novit patrem nisi filius.

[1] Hi duo Athanasii loci desunt in Turon.

XIX.

Quod de æterna generatione filii illud sit accipiendum : *Ego hodie genui te.*

Augustinus, super secundum psalmum: Filius meus es tu; ego hodie genui te. Quamquam possit etiam ille dies in prophetia dictus videri quo Dominus secundum hominem natus est, tamen *hodie* quia præsentiam significat, atque in æternitate nihil præteritum est, quasi esse desierit, nec futurum quasi nondum sit, sed præsens tantum accipitur hoc quod dictum est : *ego hodie genui te;* quo sempiternam generationem sapientiæ Dei, quæ est unigenitus filius, fides sincera et catholica prædicat. *Idem in libro V, contra hæreses :* Audi adhuc, qui negas Deum genuisse filium, audi quid pater dicat per Isaiam : *Numquid ego, qui alios parere facio, ipse non pariam?* dicit Dominus. Si ego qui generationem cæteris aliis tribuo, sterilis ero? dicit Dominus. Cui dictum est : *filius meus es tu; ego hodie genui te.* Irrides, cum audis *hodie;* apud Deum nunquam crastinum, nunquam hesternus dies est, sed semper *hodie. Idem*[1], *in Enchiridio, cap. XLIX :* Non enim renascebantur qui baptismate Johannis baptizabantur, sed quodam præcursorio ministerio, qui dicebat : *parate viam Domino.* Huic, in quo solo renasci poterant, parabantur. Hujus enim baptisma est non in aqua tantum, sicut fuit Johannis, verum etiam in spiritu sancto, ut de illo spiritu sancto regeneraretur quisquis in Christum credit; de quo Christus generatus regeneratione non eguit. Unde vox illa patris quæ super baptizatum facta est : *ego hodie genui te;* non unum illum temporis diem quo baptizatus est, sed immutabilis æternitatis ostendit, ut illum hominem ad unigeniti patrem pertinere monstraret. Ubi enim dies, nec hesterni fine inchoatur nec initio crastini terminatur, semper hodiernus dies est. In aqua ergo baptizari voluit a Johanne, ut magna ejus commendaretur hu-

[1] Hic locus deest in Turon.

militas. *Idem, in sermone II feriæ paschalis,* qui sic incipit: Non minus etiam nunc lætari debemus quam hesterno die lætati sumus. Christus qui nos illuminavit nobis dies factus est; ipse pro nobis hodie genitus est, secundum quod David ex persona Dei patris ait: *Filius meus es tu; ego hodie genui te.* Non quod in die illa genuerit filium, sed quod ipsum filium, diem lucemque genuerit, qui fulgeat cunctis, luceat universis. *Hodie* autem dicitur quod velut præsens et indeficiens lumen de ipsa perpetuitate fulgoris una dies esse videatur; quod enim nec vetusta antiquitate subterfugiunt nec futura ignoratione prætereunt. *Item :* Quo autem tempore dictum sit filio: *ego hodie genui te,* scire debemus non illo quo ex Maria secundum carnem natus est, nec illo quo secundum divinitatem ex Dei patris ore processit, sed illo tempore quo a morte resurrexit. Sicut enim apostolus Paulus ait : Resuscitans dominum Jesum, sicut scriptum est in psalmo : *Filius meus es tu; ego hodie genui te.* Recte ergo tunc *hodie* vocitatur, quia de inferorum tetra nocte ad superos, velut præclarum lumen, emicuit. *Idem, in tractatu de incarnatione Domini:* De eo quod minor est patre et consubstantialis est matri [1], propheta cecinit dicens : *ego hodie genui te. Item :* Illa prophetia nativitatem futuræ carnis ostendit, eo quod de Maria virgine nuper natus est. Nam de æqualitate divinitatis ejus cum patre non dicit : *hodie genui te,* sed, *ante luciferum genui te,* scilicet antequam dies vel angeli fierent. *Ambrosius, de sacramentis, lib. III :* Quid est regeneratio? habes in actibus Apostolorum, quod ille versiculus in psalmo : *Filius meus es tu; ego hodie genui te,* ad resurrectionem spectare videatur. Namque in actibus Apostolorum Petrus apostolus sic interpretatus est, quod tunc quando resurrexit filius a mortuis, vox patris resultaverit : *Filius meus es tu, etc.* Unde et primogenitus a mortuis dicitur; resurrectio est quando de morte ad vitam transimus. Sic et in baptismate, quia similitudo mortis est dum mergis, dum resurgis similitudo fit resurrectionis[2]. Recte itaque secundum interpretationem

[1] Sic Codd. Locus hic non reperitur in Edit. tom. VIII. Append., pag. 51 seqq. — Ambr. opp., tom. II, pag. 361.

apostoli Petri, sicut illa resurrectio generatio fuit, ita et ista resurrectio regeneratio est. *Hilarius super Matth.*[1], *cap. II, de Domino baptizato :* Nam baptizato eo, reseratis cœlorum aditibus, spiritus sanctus emittitur et specie columbæ visibilis agnoscitur, et istius modi paternæ pietatis unctione perfunditur; vox deinde de cœlo ita locuta est : *Filius meus, etc. Idem, in II psalm. :* Natus est rursum ex baptismo et [2] fuit tum Dei filius, ut et in id ipsum et in id aliud nasceretur. Scriptum est autem, cum ascendisset ex aqua : *Filius meus es tu : ego hodie genui te;* sed secundum generationem hominis renascentis, tunc quoque ipse Deo renascebatur in filium. Sed id quod nunc in psalmo est : *Filius meus es tu, etc.,* non ad virginis partum, neque ad lavacri regenerationem, sed ad primogenitum ex mortuis pertinere apostolica auctoritas est. Namque in libro actuum Apostolorum ita dictum est : suscitans dominum nostrum Jesum, sicut in psalmo primo scriptum est : *Filius meus, etc.*, cum suscitavit eum a mortuis, amplius non regressurum in interitum. *Idem, in lib. XI de trinit. :* Jesus quemadmodum in virtute et spiritu Dei unctus sit, non ambiguum est tunc, cum ascendente eo de Jordane vox patris audita est : *Filius meus es tu, etc.,* ut per hoc testimonium sanctificatæ in eo carnis unctio spiritalis virtutis cognosceretur. *Item :* Denique ille prophetiæ sermo posteriorem unctionem hanc, quæ in tempore esset, ostendit dicens : *Dilexisti justitiam, et odisti iniquitatem, etc.* Meruisse posterius est quam esse. Si igitur nativitati unigeniti unctionem Dei deputamus [3], quæ unctio ob meritum dilectæ justitiæ et perosæ iniquitatis indulta sit, provectus potius per unctionem unigenitus Deus quam genitus intelligetur; jamque per incrementa et profectus deus consummabitur, qui non natus deus sit, sed in deum sit unctus, ex merito; et jam per causam erit deus Christus, et non omnis causa per dominum nostrum Jesum [4] Christum.

[1] Turon. deest prior hic Hilarii locus usque ad : *Hilarius super secundum psalmum :* Natus est, etc. — [2] Turon. deest. *et* — [3] Edit. pag. 1094. *deputabimus.* — [4] Turon. ut in Edit. deest *nostrum Jesum.*

XX.

Quod primus psalmus de Christo sit accipiendus [1].

Hieronymus, in majore breviario [2] *: et in via peccatorum non stetit.* Non dixit : non ambulavit ; hoc quippe impossibile est ; quia nullus absque peccato non stetit, hoc est non perseveravit in delicto, sed per pœnitentiam ad meliora conversus est. *Item : et omnia quæcunque faciet prosperabuntur.* Judæi hunc psalmum dictum esse existimant de Josia, quod solus inter profanos reges non abierit in consilio impiorum, sed secutus sit legem Dei. Unde hoc : *et omnia quæcunque faciet prosperabuntur,* de nullo sanctorum accipi potest, nisi forte in futuro sæculo. Melius igitur de eo intelligimus homine qui a Salvatore assumptus est, non quo alium assumsisse, alium assumtum esse testemur ; sed quo unus atque idem filius Dei et filius hominis. *Idem, in minore breviario,* quod sic incipit : Psalterium est quasi magna domus. *Beatus vir qui non abiit.* Quidam putant ut beatus iste vir secundum hominem, Christus sit. Bona quidem voluntas, sed imperitia est ; si enim vir beatus hic Christus est, et Christus legem dedit, quomodo de Christo dicitur : *in lege domini voluntas ejus.* Denique quomodo alteri ligno comparatur, et dicitur : *et erit tamquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum.* Omne quod comparamus, minus est ab eo qui comparatur. Videtis igitur quia super Domini persona non potest interpretari psalmus, sed generaliter de quolibet.

XXI.

Quod illud : *eructavit cor meum,* de generatione filii sit accipiendum [3].

Hieronymus, in psalmo XLIV : *Eructavit cor meum verbum bonum.* Psalmus iste nuntiatur voce paterna. *Eructavit cor meum verbum,* non de conjunctione corporea, sed de corde ; protulit æquale sibi verbum,

[1] Deest hæc quæstio in Turon. — [2] Opp. Hieron., tom. II, Append. pag. 122. — [3] Turon. deest hæc quæstio.

per quod facta sunt omnia; *dico ego opera mea regi;* loquor ipsi verbo, regi filio, et cuncta perficiuntur. *Idem, de filio prodigo :* Vitulus saginatus, qui ad patriæ immolatur salutem, ipse Salvator est, cujus quotidie carne pascimur, cruore potamur, pinguedine saturati, virtutum laudem ejus erumpimus dicentes : *eructavit cor meum, etc.;* licet quidam superstitiose magis quam vere, non considerantes textum psalmi, ex patris persona hoc arbitrantur intelligi.

XXII.

Quod solus filius ex substantia patris non sit, et contra [1].

Hieronymus, lib. II ad Pammachium et Marcellam : contra accusatorem defensio. Multa in libro Eusebii scandala reperiuntur et apertissimæ blasphemiæ. Dicit filium patris ministerium, spiritum sanctum non de eadem patris filiique substantia. *Ambrosius, lib. IV de trinitate, cap. V : Inventa est in utero habens de spiritu sancto.* Quod ergo ex aliquo est, aut ex substantia est aut ex potestate ejus; ex substantia, sicut filius, qui ait : *Ex ore Altissimi prodivi, sicut spiritus* qui a patre procedit; ex potestate, sicut illud est : *Unus Deus pater, ex quo omnia. Nicæna synodus :* Credimus in unum Deum patrem omnipotentem, omnium visibilium invisibiliumque factorem; et in unum dominum Jesum Christum, filium Dei unigenitum, hoc est ex substantia patris, deum ex deo, lumen de lumine, etc.

XXIII.

Quod *spiritus domini ferebatur super aquas* intelligendum sit de spiritu sancto [2].

Ambrosius, de sacramentis, sermone I : Vidisti aquas non solas, crede divinitatis illic adesse præsentiam. *Spiritus ferebatur super aquas,* dicit propheta. *Verbo Domini cœli firmati sunt, et spiritu oris ejus*

[1] Turon. deest hæc quæstio. — [2] Turon. multa sunt turbata et hoc disposita ordine: 1° *Hieronymus super Genesim* usque ad *spiritum tuum et creabuntur.* 2° *Ambrosius de sacra-*

omnis virtus eorum. Qui super ferebatur, operabatur. Accipe aliud testimonium : *Non permanebit,* inquit, *spiritus meus in hominibus, quia carnes sunt;* quo ostendit Deus quia carnalem immunditiam gratia spiritualis avertit. *Idem, in Hexameron, de die primo : Et spiritus Domini ferebatur super aquas.* Spiritum sanctum accipimus, ut in constitutione mundi opera divinitatis[1] eluceant. Præmisso enim quia *in principio fecit Deus cœlum et terram,* id est, in Christo vel per filium Deus fecit, quia *omnia per ipsum facta sunt,* supererat plenitudo operationis in spiritu, sicut scriptum est : *Verbo Domini cœli firmati sunt, etc.* Spiritus Dei superferebatur aquas; ornando enim polos cœli, germinaturis terris pulchre spiritus superferebatur, quia per ipsum habebant novorum partuum semina germinare, secundum quod dixit propheta : *Emitte spiritum tuum, etc.* Denique Syrus, qui vicinus Hebræo est, sic habet : *et spiritus Dei fovebat aquas,* id est vivificabat, ut in novas cogeret[2] creaturas et fotu suo animaret ad vitam. Nam et spiritum sanctum legimus creatorem, dicente Job : *spiritus divinus qui fecit me. Item :* Sive, ut quidam volunt, aerem accipiant, respondeant qua ratione dixerit spiritum Dei, cum satis fuerit spiritum nuncupare. *Hieronymus super Genesim, in libro hebraicarum quæstionum : Et spiritus Dei ferebatur super aquas;* pro eo quod in nostris codicibus scriptum est *ferebatur,* in hebraico habet : merefeth[3], quod nos appellare possumus *incubabat* sive *confovebat,* in similitudinem volucris ova calore animantis. Ex quo intelligimus non de spiritu mundi dici, ut nonnulli arbitrantur, sed de spiritu sancto, qui et ipse vivificator omnium a principio dicitur ; si autem vivificator, et conditor; quod si conditor, et Deus. *Emitte,* inquit, *spiritum tuum et creabuntur. Augustinus super Genesim, libr. I : Spiritus Domini ferebatur super aquas.* Egenus atque indigens amor ita diligit, ut rebus quas diligit subjiciatur; propterea, cum commemoretur spiritus Dei, in quo sancta ejus benevolentia dilectioque intelligitur, su-

mentis usque ad *spiritualis avertit.* 3° *Augustinus super Genesim* usque ad *amare putaretur.* 4° *Idem in libro quæstionum* usque ad *omnem creaturam.* — [1] Abrinc. *trinitatis.* — [2] Abrinc. *foveret.* — [3] Vid. Hieron. opp. tom. II, pag. 508.

perferri dictus est, ne facienda opera sua per indigentiæ necessitatem potius quam per abundantiam beneficentiæ Deus amare putaretur. *Idem, de incarnata deitate, ad Januarium :* Spiritus igitur Dei qui super aquas ferebatur in principio, puto quod non sit alius quam spiritus sanctus, non tantum secundum historiam, sed secundum intelligentiam spiritualem. *Idem, in libro quæstionum veteris et nov. leg., cap. LVI :* Si ideo spiritus sanctus putatur quia Dei spiritus esse legitur, inanis est assertio. Ait Dominus : *Non permanebit spiritus meus in istis hominibus, propterea quod sint caro.* Et in subjectis : *sed delebo,* inquit, *omnia ab homine usque ad pecus.* Hoc utique dixit, quia diluvium inducere habuit super terram. Numquid [1] hic spiritus sanctus potest intelligi? De animabus enim dixit. Et in Ezechiele sic dictum est : *Hæc dicit Dominus ossibus istis : extendam super vos cutem, et dabo in vos spiritum meum, et vivetis. Item :* Et anima hominis spiritus dicitur et ventus similiter, et aer, et anima pecoris, et angeli, et quæcunque acceperunt ut vivant per substantiam propriam. *Item :* Quotiescunque autem spiritum, qui proprie de Deo est, vult scriptura significare, addit dicens spiritum sanctum, ut per hoc creatura non intelligatur. Moyses autem cum creaturam hylicam [2], id est confusionem rerum describeret quæ utique sensu bruta est, super terram et abyssum tenebrosam spiritum Dei superferri interfatus est, ut ex eo spiritu et loco in quo ferebatur, superior creatura, quam spiritalem dicimus, cognoscatur. Nam ex eo quod superferri illum dixit, creaturam illum significavit; quia omnis creatura Dei fertur virtute, a quo accepit ut sit. Nam quis ordo est, ut spiritus sanctus super aquas ferretur, quem constat utique super omnem esse creaturam?

XXIV.

Quod spiritus sanctus pater quoque et filius dici possit, et non [3].

Augustinus, de trinitate, lib. V : Spiritus sanctus secundum id quod scriptum est, quod Deus est spiritus, potest idem universaliter dici,

[1] Sic Codd. Edit. *nunquam.* — [2] Sic Codd. *ὑλικήν.* — [3] Turon. deest hic titulus.

quia et pater spiritus, et filius spiritus, et pater sanctus, et filius sanctus. *Et post pauca:* Spiritus sanctus quædam patris filiique communio est, et ideo fortasse sic appellatur, quia patri et filio potest eadem appellatio convenire. Ut ergo, ex nomine quod utrique convenit, utriusque communio significetur, vocatur donum amborum spiritus sanctus. *Idem, in lib. XV:* Multis exemplis doceri potest, multarum rerum vocabula et universaliter poni et *proprie quibusdam adhiberi.* Hoc ideo dixi, ne quis propterea[1] nos inconvenienter existimet caritatem appellare spiritum sanctum, quia et Deus pater et Deus filius potest caritas nuncupari. *Item :* Denique si in nobis Dei nihil majus est caritate et nullum majus est donum Dei quam spiritus sanctus, quid consequentius quam ut ipse sit caritas, quæ dicitur Deus et ex Deo? Et si caritas, qua pater diligit filium et patrem diligit filius, ineffabiliter communionem amborum demonstrat, quid convenientius quam ut ille proprie dicatur caritas, qui spiritus est communis amborum? *Ambrosius, de fide :* De spiritu Dei virgo concepit, et quod concepit hoc peperit, scilicet Deum, homini suo sociatum; sicut ipse dixit : *Quod nascitur de carne caro est, et quod nascitur de spiritu spiritus est, quia Deus spiritus est et de Deo natus est;* sicuti angelus ad Mariam dixit : *Spiritus Dei veniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi, propterea quod nascetur ex te sanctum vocabitur filius Dei*[2]. Vides ergo ipsum spiritum, id est filium Dei, venisse ad virginem, et inde Dei et hominis filium processisse; nec tamen ipso indumento carnis Dei filium esse mutatum. *Ephraem diacon., lib. V :* Deus, spiritus sanctus, solus sine peccato, propter te proprio filio non pepercit; et tu, infelix, tui non misereris. *Hieronymus, super psalmum XVII :* Spiritus sanctus nec pater est nec filius, sed dilectio quam habet pater in filio et filius in patre. *Beda, in homel. I post ascensionem :* Cum spiritus gratia datur hominibus, profecto mittitur a patre spiritus, mittitur et a filio, procedit a patre, procedit et a filio, quia et ejus missio ipsa est processio quæ ex patre procedit et filio. *Augustinus, in V. de trinitate :* Quod datum est, et ad eum qui dedit refertur, et ad eos quibus dedit; ita spiritus sanctus dici-

[1] Turon. deest *propterea.* — [2] Evang. Luc., cap. I, v. 35.

tur et Dei, qui dedit, et nostri[1], qui accepimus. Unde scriptum est de Johanne, quod in spiritu Eliæ veniret; hoc et de Moyse intelligendum est, cum ait Dominus : *Tollam de spiritu tuo et dabo eis,* hoc est, de spiritu sancto quem tibi dedi. *Item :* Si non procedit nisi cum datur, nec procederet utique prius quam esset cui daretur[2]. Nam donum potest esse et antequam donetur; donatum autem, nisi datum fuerit, nullo modo dici potest. *Item :* Nec moveat quod spiritus sanctus, cum sit coæternus patri et filio, dicatur tamen aliquid ex tempore, veluti hoc ipsum quod donatum dicimus. Nam sempiterne spiritus donum, temporaliter autem donatum; nam et si dominus non dicitur, nisi cum habere incipit servum, et ista appellatio relativa ex tempore est Deo : non enim sempiterna creatura est, cujus est ille dominus. *Item :* Ecce dominum esse non sempiternum habet, ne cogamur etiam creaturam sempiternam dicere, quia etiam ille sempiterne non dominaretur, nisi etiam ista sempiterne famularetur.

XXV.

Quod philosophi quoque trinitatem seu verbum Dei crediderint, et non[3].

Paulus apostolus, ad Romanos : Quod notum est Dei, manifestum est in illis; Deus enim illa revelavit; invisibilia enim ipsius, etc. *Augustinus, in lib. VIII de civitate Dei :* Homo christianus, litteris tantum ecclesiasticis eruditus, caveat eos qui secundum elementa hujus mundi philosophantur; admonetur enim præcepto apostolico : *Cavete ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem seductionem, secundum elementa mundi.* Deinde ne omnes tales arbitretur, audit ab eodem apostolo dici de quibusdam, quia *quod notum est Dei manifestum est in illis... Invisibilia,* etc. Et ubi, Atheniensibus loquens, cum rem magnam

[1] Sic Codd. *noster* Ed. Opp. Aug., tom. VIII, pag. 841. — [2] Turon. *Nisi prius esset cui detur.* — [3] Hæc quæstio deest in Turon. Verum hic reperitur sine titulo quæstio VII : *Quod in trinitate non sint dicendi plures æterni, et contra.* Et subsequitur absque titulo quæstio LXVI : *Quod Deus et homo in Christo partes esse videantur.*

de Deo dixisset et quæ a paucis possit intelligi, quod *in illo vivimus, movemur et sumus,* adjecit : *Sicut et vestri quidam dixerunt :* novit sane etiam ipsos, in quibus errant, cavere. *Idem super Johannem, tract. II:* Quidam philosophi hujus mundi exstiterunt et inquisiverunt creatorem per creaturam, evidenter dicente Apostolo: *invisibilia enim ipsius,* etc. Viderant quia per verbum Dei facta sunt omnia; illud potuerunt videre quod est; noluerunt tenere humilitatem Christi, et sorduit eis crux Christi. *Idem, in lib. XIII de trinitate* : Præcipui gentium philosophi, qui invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspicere potuerunt, sine mediatore, id est, sine homine Christo philosophati sunt, quem nec venturum prophetis nec venisse apostolis crediderunt. *Idem, de spiritu et littera :* Vita sapiens quæ fecit mundum contemplato mundo intelligitur; interroga mundum, ornatum cœli, terram fructificantem herbis et lignis, animalibus plenam, mare, quantis natalibus plenum est; aerem, quantis volatilibus; interroga omnia, et vide si non sponte sua tamquam voce respondeant tibi : Deus nos fecit. Hoc philosophi nobiles quæsiverunt, et ex arte artificem cognoverunt. *Idem, in expositione quarundam propositionum in epistola Pauli ad Romanos :* Ait et Salomo de sapientibus mundi : Si enim tantum potuerunt scire ut possent æstimare factum, quomodo ipsius mundi dominum et creatorem non facilius invenerunt? Sed quos arguit Salomo, non cognoverunt per creaturam creatorem; quos vero arguit Apostolus, cognoverunt, sed gratias non egerunt. Sapientes gentium quod invenerunt creatorem manifeste vel Apostolus, cum Atheniensibus loqueretur, ostendit. Cum enim dixisset quia *in illo vivimus et movemur et sumus,* addidit: *sicut quidam secundum vos dixit. Hieronymus, ad Paulinum presbyterum, de omnibus divinæ historiæ libris:* Johannes rusticus, piscator indoctus; et unde illa vox, obsecro : *In principio erat verbum,* etc.? Hoc doctus Plato nescivit; hoc Demosthenes eloquens ignoravit. *Perdam,* inquit, *sapientiam sapientium,* etc. *Item :* Taceo de mei similibus qui, si forte ad scripturas sanctas post sæculares litteras venerint, et sermone composito aurem populi mulserint quicquid dixerint, hoc legem Dei putant, nec scire dignantur quid apostoli et

prophetæ senserint; sed ad sensum suum incongrua aptant testimonia, quasi grande sit et non vitiosum ad voluntatem suam scripturam trahere repugnantem; quasi non legerimus Homerocentonas et Virgiliocentonas, ac non sic etiam Maronem sine Christo possimus dicere christianum quia scripserit: *Jam redit et virgo*, etc. *Jam nova progenies*, etc. Et patrem loquentem ad filium : *Nate, meæ vires, mea magna potentia solus*. Et post verba Salvatoris in cruce : *Talia perstabat memorans fixusque manebat.*

XXVI.

Quod de præscientia judicet Deus, et non [1].

Ambrosius, in epist. ad Romanos : Quod si volens Deus ostendere iram, etc. De præscientia Pharaonem damnandum censuit, sciens eum non se correcturum; apostolum vero Paulum elegit, præscius utique quod futurus esset fidelis. Quibusdam autem data est gratia in usum, ut Saüli; vide quibus dixit : *Ecce nomina vestra scripta sunt in cœlo, et prius abierunt retrorsum. Item :* Nomina eorum scripta erant in cœlo propter justitiam cui deserviebant; secundum vero præscientiam in numero malorum erant. De justitia enim Deus judicat, non de præscientia; unde et Moysi dicit : *Si quis peccaverit ante me, delebo eum de libro vitæ;* ut secundum justitiam judicis tunc videatur deleri, cum peccat; juxta præscientiam tamen nunquam in libro vitæ fuerat [2]; e contra tunc videtur adscribi, cum malus esse desinit, qui secundum præscientiam nunquam defuit.

XXVII.

Quod providentia Dei causa sit eventuum rerum, et non [3].

Boetius, de consolatione, lib. IV : Quidam ajunt non ideo quid esse eventurum, quum providentia id futurum esse prospexerit, sed e con-

[1] Hæc quæstio deest in Turon. — [2] *Fuisse* Ed., pag. 81, tom. II. — [3] Hæc quæstio deest in Turon.

trario potius, quum quid futurum est, id divinam providentiam latere non posse, eoque modo necessarium hoc in contrariam relabi partem. Neque enim est necesse contingere quæ providentur, sed necesse est ea quæ futura sunt provideri. *Item :* Jam vero quam præposterum est ut æternæ præscientiæ temporalium rerum eventus causa esse dicatur? Quid est autem aliud arbitrari ideo Deum futura, quia sunt eventura, providere, quam putare quæ olim acciderunt causam summæ illius esse providentiæ? *Origenes, super epistolam Pauli ad Romanos : et quos vocavit.* Quomodo quos vocavit, justificavit, cum constet multos esse vocatos, paucos electos? Sed omnes quidem vocati sunt, non tamen omnes secundum propositum vocati; nam hi qui secundum propositum bonum et bonam voluntatem, quam circa cultum digerunt, vocantur, ipsi sunt qui secundum propositum vocati dicuntur. Quod si secundum propositum ad Deum referatur, hoc est, ut secundum propositum Dei, qui sciens [1] in eis religiosam mentem et salutis inesse desiderium, vocati dicantur; non videbitur his quæ exposuimus, contrarium. Hoc ergo pacto, nec in præscientia Dei vel salutis vel perditionis nostræ causa consistit, neque justificatio ex sola vocatione pendebit, neque gloriari de nostra penitus potestate sublatum est. Nam et si communi intellectu de præscientia sentiamus, non propterea aliquid erit, quia id scit Deus futurum, sed quia futurum est, scitur a Deo antequam fiat. Ut autem scias quia non in præscientia Dei uniuscujusque salutis causa ponitur, sed in proposito et actibus suis, vide Paulum, verentem ne forte, cum aliis prædicaverit, ipse reprobus efficiatur, macerare corpus suum, etc.

XXVIII.

Quod nihil fiat casu, et contra [2].

Augustinus, quæstionum LXXXIII, *cap.* XXVII : Quidquid casu fit, temere fit; quidquid temere fit, non fit providentia. Si ergo casu aliqua

[1] Sic Cod. et Edit. Orig. opp., tom. IV, pag. 605. — [2] Hæc quæstio deest in Turon.

fiunt in mundo, non providentia universus mundus administratur. *Item :* Illud bonum, cujus participatione sunt bona cætera; nam non propter aliud, sed per semet ipsum bonum est quod divinam etiam providentiam vocamus. Nihil igitur casu fit in mundo. *Item, Retractationum cap. I :* Non mihi placet totiens me appellasse fortunam, quamvis non aliquam deam voluerim hoc nomine intelligi, sed fortuitum rerum eventum; unde et illa verba sunt quæ nulla religio dici prohibet : forte, forsitan, fortasse, fortuitum; quod tamen tantum ad divinam revocandum est providentiam. Pœnitet me illic nominasse fortunam, cum homines habeant in pessima consuetudine, ubi dici debet: *hoc Deus voluit,* dicere : *hoc voluit fortuna. Item, in libro de concordia evangelistarum :* Nihil fortuitu fit ab eo qui omnia disponit, quamvis nullus intelligat causam. Unde Dominus : *Ego veni, ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant.* Ipsa est enim altitudo divitiarum, sapientiæ et scientiæ Dei, qua fit ex eadem massa aliud vas in honorem, aliud in contumeliam, et qua dicitur carni et sanguini : *O homo! tu quis es qui respondeas Deo?*

XXIX.

Quod prædestinatio Dei in bono tantum sit accipienda, et non [1].

Augustinus, de prædestinatione sanctorum : Prædestinatio est gratiæ præparatio quæ sine præscientia non potest esse; potest autem esse sine prædestinatione præscientia. Prædestinatione quippe Deus ea præscivit esse quæ fuerat ipse facturus. Unde dictum est : fecit quæ futura sunt; præscire autem potens est et quæ ipse non facit, sicut quæcunque peccata. Quocirca prædestinatio Dei quæ in bono est, gratiæ, ut dixi, est præparatio; gratia vero est ipsius prædestinationis effectus. *Item :* Prædestinationis nomine non aliqua voluntatis humanæ coactitia necessitas exprimitur, sed misericors et ita divini operis sempiterna dispositio. *Item :* Contingit cre-

[1] Hæc quæstio deest in Turon.

dere Deum præsciisse peccatores quia nihil eum latere potuit; non tamen prædestinasse quemlibet hominem ad peccandum. Quia si ad peccatum hominem prædestinaret, pro peccatis hominem non puniret. Dei prædestinatione aut peccatorum præparata est pia remissio aut peccatorum justa punitio. *Idem, in expositione quarundam propositionum in epistola Pauli ad Romanos :* Non prædestinavit aliquem, nisi quem præscivit crediturum. *Idem super Johannem : sed vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis.* Dixit : non estis ex ovibus meis, quia videbat eos ad sempiternum interitum præparatos. *Item : non rapit eas quisquam de manu mea.* Quid potest fur et latro? Non perdunt nisi ad interitum prædestinatos. De illis autem ovibus, de quibus dicit Apostolus : *Novit Dominus qui sunt ejus et quos præscivit et prædestinavit; quos autem prædestinavit, etc., nec lupus rapit, nec fur tollit, nec latro interimit. Idem in Enchiridio, cap. CIV : Magna opera Domini, exquisita in omnes voluntates ejus :* ut per creaturæ voluntatem qua factum est quod creator noluit, impleret ipse quod voluit; bene utens et malis tanquam summe bonus ad eorum damnationem quos juste prædestinavit ad pœnam, et ad eorum salutem quos benigne prædestinavit ad gloriam. *Responsiones Prosperi ad Rufinum :* In præscientia et bona novit et mala. *Item :* Prædestinatio Dei semper in bono est, aut ad retributionem justitiæ aut ad damnationem pertinens gratiæ. *Item :* Potest itaque sine prædestinatione esse præscientia; prædestinatio autem sine præscientia esse non potest. *Ex dictis Ambrosii de prædestinatione :* His omnibus testimoniis prædestinati ostenduntur mali ad pœnam, sed non prædestinati ad peccatum, quoniam eorum quæ facturus est, Deus prædestinator est; quæ vero non facit nec facturus est, ea non prædestinavit. *Item :* Impios prædestinavit ad pœnam, et pœnam prædestinavit illis; ad peccatum autem eos non prædestinavit, quoniam non est auctor iniquitatis; quoniam, sicut justitia ex Deo est et omne bonum, ita iniquitas et omne opus pravum ex diabolo. *Item :* Iniquos itaque quos præscivit Deus hanc vitam in peccato terminaturos, prædestinavit supplicio. In quo prædestinatio justissime laudanda est

ultionis, ut agnosceretur non ab eo prædestinatum hominem ad peccatum, quem prædestinavit peccati merito puniendum. Deus itaque omnia opera sua, sive bona sive mala, præscivit; sed sola bona prædestinavit; mala vero futura opera eorum, quos non prædestinavit ad regnum sed ad interitum, præscivit et ordinavit provida bonitate. *Isidorus, de summo bono, lib. II, cap. VI:* Gemina est prædestinatio, seu electorum ad requiem, seu reprobatorum ad mortem. *Ex dictis ejusdem:* Deus potuit, sicut voluit, quosdam prædestinare ad gloriam, quosdam ad pœnam. Quosdam autem prædestinavit ad pœnam, non prædestinavit ad culpam.

XXX.

Quod peccata etiam placeant Deo, et non [1].

Ambrosius Rutpertus, in Apocalypsi lib. IX : Deus enim dedit in cordibus eorum ut faciant quod illi placitum est, ut dent regnum suum bestiæ, donec consummentur verba Dei. Præcedentium iniquitatum merita exigunt ut reprobi in errorem a Deo ire permissi ita agant, ut non misericordia parcentis solvantur, sed justitia punientis damnentur. Ideo enim Dei placitum perficiunt, quod [2] iniquitatem amando, quam Deus odit, justitiæ se damnandos præparant, quæ Deo super omnia placet, cum dicitur: *dilexisti justitiam, etc.* Cui enim placere non potest iniquitas, placet justitia quæ damnat perpetuas iniquitates. Quamobrem unde displicent, inde quod illi placitum est perficiunt.

XXXI.

Quod Deus quoque malorum causa vel auctor sit, et non [3].

Dominus, per Isaiam : Ego Dominus, et non est alter formans lucem et creans tenebras, faciens pacem et creans malum; ego Dominus faciens hæc. *Amos propheta :* Non erit malum in civitate, quod Do-

[1] Hæc quæstio deest in Turon. — [2] Cod. *perficiant quo.* — [3] Hæc quæstio deest in Turon.

minus non fecit. *Simeon* ad Mariam de Christo : Ecce positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum. *Et ipse Christus :* Si non venissem et locutus eis non fuissem, peccatum non haberent. *Et alibi :* In judicium ego veni in hunc mundum, ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant. *Et Apostolus, in epistola ad Romanos :* Propter quod tradidit illos Deus in passiones ignominiæ, etc. *Et paulo post :* Tradidit illos Deus in reprobum sensum, etc. *Idem infra :* Quod quærebat Israël, hoc non est consecutus; electio vero consecuta est; cæteri vero excæcati sunt, sicut scriptum est : Dedit illis spiritum compunctionis, oculos ut non videant, et aures ut non audiant usque in hodiernam diem. *Idem, in II ad Corinth. :* Quod si opertum est evangelium nostrum, in his qui pereunt est opertum, in quibus Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium, ut non fulgeat illuminatio evangelii gratiæ Christi. *Augustinus, quæstionum vet. et nov. legis cap. LXXXVI :* Nam omne quod permittit Deus, facere dicitur, quia si non permittit non sit. Unde dicit Dominus ad Pilatum : *Non haberes potestatem in me, nisi datum esset desuper. Idem, in Enchiridio :* Non fit aliquid nisi Omnipotens fieri velit, vel sinendo ut fiat, vel ipse faciendo. Nec dubitandum est Deum facere bene, etiam sinendo fieri quæcunque sunt male. Non enim hoc nisi justo judicio sinit; et profecto bonum est omne quod justum est. *Item :* Nam nisi esset hoc bonum, ut essent mala nullo modo esse sinerentur ab omnipotente bono. *Idem, de gratia et libero arbitrio :* Scriptura divina, si diligenter inspiciatur, ostendit hominum voluntates ita esse in Dei potestate, ut eos quo voluerit faciat inclinari, vel ad beneficia quibusdam præstanda, vel ad pœnas quibusdam ingerendas. Nam invenimus aliqua peccata etiam pœnas esse aliorum peccatorum : sicut vasa iræ, quæ perfecta dicit Apostolus in perditionem; sicut est induratio Pharaonis, cujus etiam causa dicitur ad ostendendam in illo virtutem Dei. *Item :* Et dixit David [1] : *Ecce filius meus quærit animam meam, et adhuc modo filius Jemini. Sinite illum ut maledicat, quoniam dixit illi Deus.* Quomodo dixerit Dominus huic homini male-

[1] Reg. II, 16, 11.

dicere? Non enim jubendo dixit ubi obedientia laudaretur, sed quod ejus voluntatem vitio suo malam in hoc peccatum judicio justo et occulto inclinavit. *Item :* Per Ezechielem dixit Deus : *Et propheta si erraverit et locutus fuerit, ego Dominus seduxi illum prophetam, et exterminabo eum de medio populi mei Israel. Idem, in epistola Pauli ad Romanos :* Propterea tradidit illos Deus, etc. *Et ad Thessalonicenses, in epist. secund.*, ait de quibusdam : Pro eo quod dilectionem veritatis non receperunt ut salvi fierent, ideo mittet illis operationem erroris ut credant mendacio , ut judicentur omnes qui non crediderunt veritati, sed consenserunt iniquitati. *Idem, de gratia et libero arbitrio :* Scriptum est in proverbiis : *Cor regis in manu Dei est : quocunque voluerit inclinat illud.* Et in psalmo legitur de Egyptiis : *Convertit cor eorum ut oderint populum ejus et Dei, etc.* Apostolus quoque : *Propterea tradidit illos in desideria cordis, in immunditiam.* Talibus testimoniis satis, quantum existimo, manifestabitur operari Deum in cordibus hominum ad inclinandas eorum voluntates quocunque voluerit, sive ad bona pro sua misericordia, sive ad mala pro meritis eorum, judicio utique aliquando aperto, aliquando occulto, semper autem justo. Ac per hoc quando legitis a Deo seduci homines aut obtundi aut obdurari corda eorum, nolite dubitare præcessisse mala merita eorum, ut juste ista paterentur; ne incurratis illud proverbii Salomonis : *Insipientia viri violat vias ejus; Deum autem causatur in corde suo. Idem, de correptione et gratia :* Electi sunt ad regnandum cum Christo, non quomodo Judas ad opus cui congruebat; ab illo quippe electus est qui novit bene uti etiam malis, ut per ejus opus damnabile illud propter quod ipse venerat, opus venerabile compleretur. Cum itaque audimus : *Nonne ego vos duodecim elegi? et unus ex vobis diabolus est*, illos debemus intelligere electos per misericordiam, illum per judicium. Ergo elegit illos ad obtinendum regnum suum, illum ad effundendum sanguinem suum. *Idem, in libro XX quæstionum Exodi :* Causa obdurationis cordis Pharaonis non solum fuit quod incantatores similia faciebant, verum etiam ipsa Dei patientia quæ parcebat secundum corda, quibusdam utilis ad pœnitendum,

quibusdam inutilis ad resistendum Deo et in malo perseverandum. *Hieronymus, ad Castricianum :* Magna ira est, quando peccantibus irascitur Deus. Item de pœna est, dum suæ peccator relinquitur voluntati; unde est quod peccata patrum in tertiam et quartam progeniem restituit, dum non vult statim percutere peccantes; sed innocens primis postrema condemnat[1]. *Idem, in Osee libr. I:* Grandis offensa est posteris, quando peccaveris, iram Dei non vereri. *Item :* Qui vicinis iratus est, ut nequaquam percutiat delinquentes. *Isidorus, de summo bono, lib. II, cap. XVIII :* Præcedentia peccata sequentium sunt criminum causa, ut illa quæ sequuntur sunt præcedentium pœna. Pœna ipsa dicitur induratio veniens de divina justitia. Hinc est quod ait propheta : *Indurasti cor nostrum, ne timeremus te.* Sicut et Apostolus dicit : *Quoniam veritatem Dei non receperunt, immisit illis Deus spiritum erroris.* Facit ergo Deus quosdam peccare, sed in quibus jam talia peccata præcesserunt ut justo judicio ejus mereantur ire in deterius. *Ex libro III Regum :* Dixit Micheas propheta : Audi sermonem Domini; vidi Dominum sedentem super solium ejus, et omnem exercitum ejus assistentem ei a dextris et a sinistris. Et ait Dominus : quis decipiet Achab regem Israel, ut ascendat et cadat in Ramoth Galaad? Et dixit unus verba hujuscemodi, et alius aliter. Egressus est autem spiritus et stetit coram Domino et ait : ego decipiam illum. Cui locutus est Dominus : in quo? et ille ait : egrediar et ero spiritus mendax in ore omnium prophetarum ejus. Et dixit Dominus : Decipies et prævalebis; egredere et fac ita. Nunc igitur ecce dedit Dominus spiritum mendacem in ore omnium prophetarum tuorum qui hic sunt, et Dominus locutus est contra te malum. *Hieronymus, in epistola Pauli ad Romanos :* Propterea tradidit illos Deus; non quod ipse sit causa; per longanimitatem et patientiam non inducendo vindictam, patitur eos secundum cordis sui agere voluntatem. *Item :* Tradere dicitur cum non retinet delinquentes sicut dixit : *et dimisi eos secundum desideria cordis eorum. Augustinus question. LXXXIII, cap. XXII :*

[1] Non in Edit. Hieron. epistola ad Castricianum, neque hic locus in edita epist. ad Castrucium reperitur.

utrum Deus mali auctor sit. Quisquis omnium quæ sunt auctor est, et ad cujus bonitatem id tantum pertinet ut sit omne quod est, non esse ad eum pertinere nullo modo potest. Omne autem quod deficit, ab eo quod est esse deficit, et tendit ad non esse. Esse autem et in nullo deficere bonum est, et malum deficere. At ille ad quem non esse pertinet, non causa est deficiendi, id est, tendendi ad non esse, quia, ut ita dicam, essendi causa est; boni igitur tantummodo causa est, et propterea ipse bonum summum est. Quocirca mali auctor non est, quia omnium quæ sunt auctor est, et quia in tantum sunt in quantum bona sunt. *De prædestinatione divina : Quem vult indurat* non ita intelligendum est quasi Deus in homine ipsam, quæ non est, cordis duritiam operetur. Quid enim est aliud duritia quam Dei obviare mandatis? *Item :* Indurare dicitur eum quem mollire noluerit. *Gregorius, super Ezechielem, homel. XI :* Nobis cum tremore considerandum est, quomodo Deus, cum præcedentibus peccatis irascitur, permittit ut cæca mens malis labatur. Unde Moyses ait : *Nondum completa sunt peccata Amorrhæorum.* David quoque : *Appone iniquitatem super iniquitatem eorum, etc.* Paulus ait : *Ut impleant peccata sua.* Johanni quoque per angelum dicitur : *Qui nocet, noceat adhuc; et qui in sordibus est, sordescat adhuc.* Unde nunc et Dominus dicit : *Si conversus a justitia sua fecerit iniquitatem, ponam offendiculum coram eo ;* ac si aperte dicat : quia videre pœnitendo noluit ubi jam impegit, justo judicio eum deserens ponam ei ut alibi impingat. Quid tamen Dei ponere est? nequaquam ad peccatum premere, sed nolle a peccato liberare; sicut de Pharaone dicitur : *Ego indurabo cor ejus.* Non enim cor peccatis Dominus obdurat, sed obdurare dicitur, cum ab obduratione non liberat. *Responsiones Prosperi ad Rufinum, cap. III :* Et quod ex Deo non nisi bonum est, et quod bonum est mali causa non est. Non itaque recte opinatur qui putat prorogatorem vitæ lapsuris auctorem esse peccati. Non enim relicti sunt a Deo ut relinquerent Dominum, sed reliquerunt et relicti sunt.

XXXII.

Quod omnia possit Deus, et non[1].

Chrysostomus, homel. XXVI, in expositione symboli, quæ sic incipit : Universalis ecclesia congaudet : *Credo in Deum, patrem omnipotentem.* Creditis Deo omnipotenti, quia posse illius non potest inveniri non posse; tamen aliqua non patrem puta mentiri, fallere, ignorare, initium et finem habere, non prævidere, præterita oblivisci, præsentia attendere, futura nescire; ad ultimum negare se ipsum non potest. Tamen ideo est omnipotens, quia superius reprehensa non potest. *Idem, in homel. XXVIII, de expositione symboli*, quæ sic incipit : Super fabricam totius ecclesiæ : *Credo in Deum, patrem omnipotentem.* Omnipotens dicitur quia posse illius non potest inveniri non posse, dicente propheta : *Omnia quæcunque voluit fecit.* Ipse est ergo omnipotens ut totum quod vult possit. *Hieronymus, in epistola ad Eustochium :* Audacter loquar; cum omnia possit Deus, suscitare virginem non potest post ruinam : valet quidem liberare de pœna, sed non vult coronare corruptam. *Ambrosius Chromatio:* Impossibile est Deum mentiri; impossibile istud non infirmitatis est, sed virtutis, sed majestatis, quia veritas non recipit mendacium. Hoc impossibile ejus plenitudinis ejus est; ex quo colligitur impossibile Dei potentissimum esse. Quid enim potentius quam nescire quidquid infirmitatis est? est tamen et illud infirmum Dei quod fortius est hominibus, et stultum Dei quod sapientius est hominibus; sed hoc crucis, illud divinitatis. *Augustinus, contra epistolam Gaudentii:* Cur hoc fieri non posset, nisi quia juste fieri nullo modo possit? Sic et dicimus : atque utinam possim me occidere! Sic et Dominus Loth : *Non potero*, inquit, *facere rem, donec tu illuc introeas*[2]. Non posse dixit se, quia sine dubio poterat per potentiam, sed non poterat per justitiam. *Augustinus, in Enchiridio:*

[1] Turon. desunt titulus et plurima hujus quæstionis. — [2] Genes. XIX, 22.

Neque enim ob aliud veraciter vocatur omnipotens, nisi quoniam quidquid vult potest, nec potestate cujuspiam creaturæ voluntatis omnipotentis impeditur effectus. *Idem, in libro de spiritu et littera:* Non potest facere injusta, quia ipse est summa justitia et bonitas. Omnipotens vero est, non quod omnia possit facere, sed quia potest facere quidquid vult, ita ut nihil valeat resistere ejus voluntati quin compleatur, aut aliquo modo impedire eam. *Idem, quæstion. vet. et nov. leg. cap. CXLIX:* Omnia quidem potest Deus; sed non facit nisi quod conveniat veritati ejus ac justitiæ. *Idem, in tractatu de symbolo:* Deus non potest mori, non potest mutari, non potest falli.

XXXIII.

Quod Deo resisti non possit, et contra[1].

Psalmista: Tu terribilis es; et quis resistet tibi? *Esther:* Domine, rex omnipotens, in tua ditione cuncta sunt posita, et non est qui possit resistere tuæ voluntati. *Apostolus, ad Romanos:* Voluntati enim ejus quis resistit? *Psalmista:* A resistentibus dextræ meæ custodi me. *Stephanus, in actibus Apostolorum:* Vos semper spiritui sancto resistitis, sicut et patres vestri. *Marcus:* Dicebat eis Jesus: quia non est propheta sine honore nisi in patria et cognatione sua et in domo sua. Et ideo non poterat ibi virtutem ullam facere; nisi paucos infirmos impositis manibus curavit. Et mirabatur propter incredulitatem eorum.

XXXIV.

Quod Deus non habeat liberum arbitrium, et contra[2].

Hieronymus Damaso, de filio prodigo: Nulli videatur periculosum, nulli esse blasphemum, quod et in apostolos invidiæ malum diximus potuisse subrepere, cum etiam de angelis hoc dictum pute-

[1] Turon. deest hæc quæstio. — [2] Turon. quæstio deest.

mus : *Sidera quippe non sunt munda in conspectu ejus, et contra angelos suos perversum quid intellexit.* Et in psalmis : *Non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* Non ait : *omnis homo*, sed *omnis vivens*, id est, non evangelista, non apostolus, et ad majora conscendendo, non angeli, non throni, non dominationes, cæteræque virtutes. Solus Deus est in quem peccatum non cadit. Cætera cum sint liberi arbitrii, in utramque partem possunt suam flectere voluntatem[1]. *Idem, ad Paulam et Eustochium*, in expositione epistolæ Pauli ad Philemonem : Ut non velut ex necessitate bonum tuum esset, sed voluntarium. Quod a plerisque quæritur de præsenti loco, solvi potest. Si enim Deus voluntarie et non ex necessitate bonus est, debuit hominem facere ad suam imaginem et similitudinem, ita ut ipse voluntarie et non ex necessitate bonus esset. Ex quo manifestum est rem eos inter se postulare contrariam; nam ex eo quod dicunt : debuit homo Deo similis fieri, illud petunt ut liberi fieret arbitrii, sicut Deus ipse est; ex eo autem quod inferunt : talis debuit fieri qui malum recipere non posset, cum necessitatem ei boni important, illud volunt ut homo Deo non similis fieret[2]. *Augustinus, quæstion. LXXXIII, cap. IV :* Melior homo est qui voluntate quam qui necessitate bonus est. Voluntas ergo libera danda homini fuit. *Idem, super Genesim :* Sic oportebat primum hominem fieri, ut et velle bene posset et male; postea vero sic esse ut male velle posset et bene; postea vero sic esse ut male velle non posset nec ideo uti libero arbitrio. Multo quippe liberius erit arbitrium, quod omnino non poterit servire peccato. Neque enim voluntas libera dicenda non est, quia beati volumus sic esse ut esse miseri non solum non velimus, sed nec esse possimus. *Idem, de civitate Dei, lib. XXII :* Id etiam beata illa civitas magnum in se bonum videbit, quod nulli superiori ullus inferior invidebit, sicut nunc non invident archangelis angeli. Nec ideo liberum arbitrium non habebunt, quia peccata eos delectare non poterunt; magis quippe erit liberum a delectatione peccandi usque ad delectationem non peccandi. *Item :* Sicut prima immortalitas fuit,

[1] Hieron., tom. IV, pag. 159. — [2] *Ibid.*, pag. 450.

quam peccando Adam perdidit, posse non mori, novissima erit non posse mori : ita primum liberum arbitrium posse non peccare, novissimum non posse peccare. *Item :* Certe Deus ipse numquid, quoniam peccare non potest, ideo liberum arbitrium habere negandus est? Erit ergo illius civitatis in singulis voluntas libera, ab omni malo liberata, impleta omni bono, oblita culparum, oblita pœnarum; nec ideo tamen suæ liberationis oblita, ut liberatori suo sit ingrata. Quantum ergo attinet ad scientiam rationalem, memor præteritorum etiam malorum suorum; quantum autem ad sensum, prorsus immemor. *Idem, de correptione et gratia :* Quid est liberius libero arbitrio, quum non poterit servire peccato? quæ futura erit et homini sicut et angelis sanctis merces meriti. *Item :* Prima ergo libertas voluntatis erat posse non peccare, novissima erit multo major : non posse peccare. *Item :* Illi ergo sine peccato ullo data est, cum qua conditus est, libera voluntas, et eam fecit servire peccato. Horum vero cum fuisset voluntas serva peccati, liberata est per illum qui dixit : *Si vos filius liberaverit, vere liberi eritis* [1].

XXXV.

Quod ubi deest velle Dei, desit et posse, et contra [2].

Ex vita sancti Hieronymi, quæ sic incipit : Hieronymus noster, sanctus Hieronymus Eustochio ad meliora studuit hortando mandare : Cum omnia possit Deus, virginitatem suscitare non potest post ruinam, quod non posse Dei non velle alio omni modo dici poterat verbo; per quemdam namque sapientem dicitur Deo : Tu autem dominator virtutis, cum tranquillitate judicas, et cum magna reverentia disponis. Subest enim tibi, cum volueris, posse; ergo ubi non est velle Dei, deest posse : Deus quippe ut immutabilis naturæ, ita immutabilis est voluntatis. *Augustinus, in tractatu de symbolo :* Quod [3]

[1] August. opp., tom. X, pag. 770. — [2] Hæc quæstio in Turon. sub hoc titulo est : *Quod Deus faciat quidquid potest, et contra.* — [3] Turon. *quidquid.*

non vult Omnipotens, hoc solum non potest. *Item :* Sed quoniam dixi hoc solum Omnipotentem non posse quod non vult, ne quis me temere dixisse arbitretur aliquid Omnipotentem non posse. Hoc et Apostolus ait : Si non credimus, ille qui fidelis permanet, negare se ipsum non potest, quia et velle non potest. Non enim potest justitia velle facere quod injustum est. *Item :* Si ergo potest esse quod non vult,. omnipotens non est. Est autem omnipotens; ergo quidquid vult potest, et ideo quod non vult esse non potest; qui propterea dicitur omnipotens, quoniam quidquid vult potest. *Idem, de trinitate, lib. XIII, cap. X :* Eos sane, qui dicunt : itane defuit Deo modus alius quo liberaret homines, ut unigenitum filium hominem fieri vellet, mortalemque factum nostram mortem perpeti? parum est sic refellere ut istum modum, quo nos liberare dignatur, asseramus bonum esse; etiam ut ostendamus non alium modum possibilem Deo defuisse, cujus potestati cuncta æque subjacent, sed sanandæ nostræ miseriæ convenientiorem alium modum non fuisse, cur non fieret mors Christi, imo cur non, prætermissis innumerabilibus modis quibus ad nos liberandos uti posset Omnipotens, ipsa potissimum eligeretur[1]. *Item :* Poterat utique Deus hominem aliunde suscipere, in quo esset mediator Dei et hominum; non de genere illius Adam, sicut ipsum, quem primum creavit, non de genere creavit alicujus; poterat ergo, vel sic, vel alio quo vellet modo, creare unum alium de quo vinceretur victor prioris; sed melius judicavit de ipso, quod victum fuerat, genere hominem assumere[2]. *Idem, in lib. quæst. vet. et nov. legis :* Potuit Deus simul cuncta facere, sed ratio prohibuit; poterat animam limo terræ admiscere, et sic formare corpus, sed ratione infirmabatur, quia primum oportebat domum compaginari et sic habitatorem induci. *Idem, in Enchiridio :* Omnipotentis voluntas mala esse nunquam potest. Præterea[3] multa potest facere quæ non facit, nec vult. Potuit enim efficere ut XII legiones angelorum pugnarent contra eos qui eum ce-

[1] August. opp., tom. VIII, pag. 936. — [2] *Ibid.*, pag. 943. — [3] Turon. deest *mala esse numquam potest. Præterea.*

perunt. Evangelista Matthæus : *An putatis quia non possum rogare patrem, et exhibebit mihi plus quam XII legiones angelorum? Item :* Tunc in clarissima sapientiæ luce videbitur quod nunc fides habet : quam certe immutabilis et efficacissima sit voluntas Dei, quam multa possit et non velit, nihil autem velit quod non possit. *Idem, in libro de spiritu et littera :* Absurdum tibi videtur dici aliquid fieri posse, cujus desit exemplum; cum, sicut credo, non dubites nunquam esse factum ut per foramen acus camelus transiret, et tamen ille hoc quoque dixit Deo esse possibile. *Item :* His addi possunt etiam illa quæ leguntur in *libro Sapientiæ,* quoniam multa posset nova tormenta exercere Deus in impios, ad nutum sibi serviente creatura, quæ tamen non exercuit. Potest et de monte illo, quem fides in mare transferret, facere quod tamen nusquam factum esse vel audimus vel legimus. Quisquis horum aliquid Deo dixit impossibile, vides quam desipiat, quamque adversus fidem ejus scriptura loquatur. Multa alia hujusmodi possunt occurrere vel legenti vel cogitanti, quæ possibilia Deo negare non possumus, quamvis eorum desit exemplum. *Idem, in libro de natura et gratia :* Dominus Lazarum suscitavit; sine dubio potuit[1]. Quia vero Judam non suscitavit, numquid dicendum est : non potuit? Potuit ergo, sed noluit. Nam si voluisset, eadem etiam hoc potestate fecisset; quia filius quos vult vivificat[2].

XXXVI.

Quod quidquid vult Deus faciat, et non.

David, in psalmo CXXXIV : Omnia quæcumque voluit Dominus, fecit in cœlo et in terra, etc. *Et Apostolus, ad Romanos :* Voluntati ejus quis resistit? *Idem, in epistola prima ad Timotheum :* Hoc enim bonum et acceptum est coram salvatore nostro Deo, qui vult omnes salvos fieri. *Et per semetipsam Veritas ad Jeremiam* loquitur : Quoties volui congregare filios tuos, etc. *Hieronymus, super Danielem, in tertia*

[1] Turon. deest *sine dubio potuit.* — [2] August. opp., tom. X, pag. 130.

visione, ubi de Deo et de Nabuchodonosor sic loquitur : Juxta voluntatem enim suam facit tam in cœlo quam in terra ; et non est qui resistat manui ejus et dicat : quare fecisti? Loquitur quemadmodum homo scilicet. Non enim quod vult hoc facit, sed quod bonum est, hoc vult Deus. Nabuchodonosor autem sic locutus est, ut, dum potentiam Dei prædicat, justitiam ejus videatur arguere, quod immerito pœnas sustinuerit [1].

XXXVII.

Quod nihil fiat Deo nolente, et contra.

Ex verbis Habacuc prophetæ : Domine, non dico sine te quicquam fieri, et te nolente tantam esse potestatem impii. Cum ergo sis omnium creator et dominus, necesse est ut facias quod sine te fieri non potest. *Augustinus, in libro de spiritu et littera :* Infideles quidem contra voluntatem Dei faciunt, cum ejus evangelio non credunt. *Idem, de civitate Dei, libro XXII :* Multa fiunt quidem contra voluntatem Dei, sed tantæ sapientiæ ille tantæque virtutis ut in eos exitus sive fines, quos bonos et justos ipse præscivit, tendant omnia quæ voluntati ejus videntur adversa. *Item :* Deus est qui operatur in nobis et velle; secundum ergo hanc voluntatem, qua Dominum velle dicimus quod alios effecit velle, multa vult nec facit. Multa enim volunt fieri sancti ejus ab illo inspirati sancta voluntate, nec fiunt, sicut orant pro quibusdam pie sancteque; et quod orant, non facit. *Idem, in Enchiridio :* Aliquando homo bona voluntate vult, aliquando non vult, tanquam si bonus filius patrem velit vivere, quem Deus bona voluntate vult mori. Et rursus fieri potest ut hoc velit homo voluntate mala, quod Deus vult bona; velut si malus filius mori patrem velit, hoc etiam Deus. *Item : Omnes homines vult salvos fieri;* tamquam si diceretur : nullum hominem salvum fieri, nisi quem fieri salvum

[1] Post hanc quæstionem in Turon. subito ad prædestinationem filii transitur et ad questionem LXIX.

esse voluit; aut certe sic dictum : *omnes homines,* id est de omni genere hominum, salvos fieri.

XXXVIII.

Quod omnia sciat Deus, et non.

Apostolus, ad Hebræos, de spiritu Dei : Omnia nuda sunt et aperta oculis ejus, etc. *Ex libro sententiarum Prosperi, cap. CCLXXXI :* Cum Salvator dicit unum passerem non cadere in terram sine voluntate Dei, et quod fœnum agri post paululum mittendum in clibanum ipse tamen formet ac vestiat, nonne confirmat non solum totam mundi partem, rebus mortalibus et corruptibilibus deputatam, verum etiam vilissimas ejus abjectissimasque particulas divina providentia regi, ne fortuitis perturbari motibus ea quorum causas comprehendere non possumus, existimemus? *Hieronymus, super Habacuc prophetam,* exponens ista ejus verba[1]: *Domine, mundi sunt oculi tui; ne videas malum, et respicere ad iniquitatem non poteris. Quare non respicis super iniqua agentes, et taces impio devorante justiorem se? Et facies homines quemadmodum pisces maris, et quemadmodum reptile non habens principem.* Non dico sine te quidquam fieri, et te nolente tantam esse potestatem impii. Cum ergo sis omnium creator et dominus, necesse est ut facias quod sine te fieri non potest. Non quod propheta sic sentiat, sed quod humanam impatientiam in sua persona exprimat, sicut Apostolus multas in se personas transformat; unde : *Hoc autem, fratres, transfiguravi in me, etc.* Aliter enim non potest Deus habere homines quemadmodum pisces maris et quemadmodum reptilia non habentia principem, quorum angeli quotidie vident faciem patris qui in cœlis est. Sicut ergo in hominibus etiam per singulos currit Dei providentia, sic etiam in cæteris animalibus generalem quidem dispensationem et ordinem cursumque rerum intelligere possumus; verbi gratia : quomodo nascatur piscium mul-

[1] Hieron. opp., tom. III, pag. 1600.

titudo et vivat in aquis; quomodo reptilia et quadrupedalia oriantur in terra, et quibus alantur cibis. Sed absurdum est ad hoc Dei deducere majestatem ut sciat per momenta singula quot culices nascantur, quotve moriantur; quæ pulicum et muscarum sit multitudo; quanti pisces in aqua natitent et qui de minoribus majorum prædæ cedere debeant. Non sumus tam fatui adulatores Dei ut omnem potentiam ejus etiam ad ima detrudamus, in nosque ipsos injuriosi simus, eamdem irrationabilium providentiam esse dicentes. Unde liber ille apocryphus stultitiæ deputandus, in quo scriptum est quemdam angelum, nomine *Tyn,* præesse reptilibus, et similiter piscibus et arboribus et bestiis universis proprios in custodia angelos assignatos.

XXXIX.

Quod opera hominum nihil sint, et contra.

Augustinus, in Enchiridio, cap. IX : Satis est Christiano rerum creatarum causas non nisi bonitatem intelligere creatoris, qui est Deus, nullamque naturam esse quæ non aut ipse sit aut ab ipso. *Idem, de moribus ecclesiæ catholicæ* [1] *:* Creatura, Paulus clamat, vanitati subjecta est, neque nos potest a vanitate separare veritatique connectere quod subjectum est vanitati. Et hoc nobis spiritus sanctus præstat. Creatura igitur non est, quia omne quod est aut Deus aut creatura est. *Paulus, in epistola prima ad Corinthios :* Scimus quia nihil est idolum in mundo. *Prudentius, hymn. :* Isis, Apollo, Venus nihil est; Maximianus et ipse nihil : Illa nihil, quia facta manu, Hic manuum quia facta colit [2]. *Ex psalmo CXIII:* Simulacra gentium argentum et aurum, opera manuum hominum.

[1] August. opp., tom. I, pag. 696. — [2] Prudentius, Peristeph. Hymn. III.

XL.

Quod Deus quoque loco moveatur vel locatus sit, et non.

XLI.

Quod Deus ipse sit qui antiquis patribus apparebat, et non.

XLII.

Quod solus filius in angelis olim apparebat, et non.

XLIII.

Quod nullus creatus spiritus loco moveatur, et contra.

XLIV.

Quod solus Deus sit incorporeus, et non.

XLV.

Quod Deus per corporales imagines non sit repræsentandus, et contra.

XLVI.

Quod angeli ante cœlum et terram vel cæteras omnes creaturas facti sint, et quare omnes angeli æquales et beati creati sint, et non.

XLVII.

Quod ante creationem hominis angelus ceciderit, et contra.

XLVIII.

Quod boni angeli sive sancti, visione Dei fruentes, omnia sciant, et non.

XLIX.

Quod omnes ordines cœlestium spirituum generaliter angeli vocentur, et non.

L.

Quod in cœlesti vita nemo proficiat.

LI.

Quod primi parentes creati sint mortales, et non.

LII.

Quod Adam extra paradisum sit conditus, et contra.

LIII.

Quod peccatum Adæ magnum fuerit, et non.

LIV.

Quod primum hominis peccatum non cœpit a persuasione diaboli, et contra.

LV.

Quod Eva sola, non Adam, seducta sit, et contra.

LVI.

Quod homo liberum arbitrium peccando amiserit, et non.

Augustinus, in Enchiridio : Nam libero arbitrio male utens homo et se perdidit ipsum. Sicut enim qui se occidit utique vivendo se occidit nec se ipsum resuscitare poterit, ita cum libero peccaretur

arbitrio, victore peccato amissum est etiam liberum arbitrium. *A quo enim quis devictus est, hujus servus factus est.* Quæ autem potest servi esse libertas, nisi quando eum peccare delectat? liberaliter enim servus, qui sui domini libenter voluntatem facit; per hoc et ad peccandum liber est qui peccati servus est[1]. *Idem, de correptione et gratia:* Liberum arbitrium et ad bonum et ad malum faciendum confitendum est nos habere. Sed in male faciendo liber quisque est justitiæ, peccatique servus. *Idem, de gratia et libero arbitrio :* Semper est in nobis voluntas libera, sed non semper est bona; aut enim a justitia libera est, quando servit peccato, et tunc est mala; aut a peccato libera est, quando servit justitiæ, et tunc est bona. Gratia vero Dei semper est bona, et per hoc fit ut sit homo voluntatis bonæ, qui prius fuit malæ. *Item :* Non enim homo sic gratiam suscepit ut propriam perdat voluntatem. Tamen ne ipsa voluntas sine gratia Dei putetur, boni aliquid posse subjecit: non ego autem, sed gratia Dei mecum, id est non solus, ac propter hoc nec gratia Dei sola nec ipse solus.

LVII.

Quod Adam in loco calvariæ sepultus sit, et contra.

LVIII.

Quod Adam salvatus sit, et contra.

LIX.

Quod de promisso sancti spiritus Maria dubitaverit, et non.

LX.

Quod verbum Dei in utero virginis sanctæ animam et carnem susceperit.

[1] August. opp., tom. VI, pag. 207.

LXI.

Quod Josephus non sit suspicatus Mariam adulteram, et contra.

LXII.

Quod Christus clauso utero virginis natus sit, et contra.

LXIII.

Quod Christus secundum carnem non fuerit de tribu Juda, et contra.

LXIV.

Quod Deus personam hominis non susceperit sed naturam, et contra.

Augustinus, de fide, ad Petrum, ita : *Verbum caro factum est;* ut, quamvis naturaliter non sit verbum quod caro, quia duarum naturarum veritas manet in Christo, secundum unam tamen personam idem verbum caro ab ipso fieret maternæ conceptionis initio. Deus enim verbum personam non accepit hominis, sed naturam. *Boetius, contra Eutychen et Nestorium :* Hoc iterum constet quod inter naturam personamque differre prædiximus; quoniam natura est cujuslibet substantiæ specificata proprietas, persona vero rationabilis naturæ individua subsistentia. *Ambrosius, super epistolam Pauli ad Romanos : Servus Jesu Christi;* utrumque posuit, id est, Jesu Christi, ut Dei et hominis personam significaret, quia in utroque est Dominus. *Item :* Quoties scriptura aut Jesum dicit aut Christum, aliquando personam Dei, aliquando personam hominis significat. *Augustinus, lib. II contra Manichæos :* Reliquit patrem, cum dixit : *a patre exivi;* apparendo hominibus, tum verbum caro factum est; quod non commutationem naturæ Dei significat, sed susceptionem inferioris personæ, id est, humanæ.

LXV.

Quod filius Dei mutatus sit suscipiendo carnem, et non.

Hieronymus, in psalmum LXXVI : Hæc mutatio dexteræ Excelsi; nisi dextera ejus, hoc est, filius ejus mutatus fuerit et corpus ejus acceperit, nos misericordiam accipere non possumus. Qui cum in forma Dei esset constitutus, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed exinanivit semet ipsum, formam servi accipiens. *Augustinus, de natura summi boni :* Naturæ corruptibiles, ideo non incommutabiles sunt, quia nihil est unde factæ sint. *Item :* Omnis enim mutatio facit non esse qui erat; vere ergo ille est qui incommutabilis est. *Item :* Vera immortalitas hæc est summa illa incommutabilitas quam solus Deus habet. *Isidorus, de summo bono, cap. I :* Quid est Dei immortalitas nisi ejus incommutabilitas? Nam angeli et animæ immortales sunt, sed incommutabiles non sunt. Solus Deus dicitur immortalis, quia solus incommutabilis. Nam anima moritur, dum, deserente Deo, de bono in malum mutatur; sic et angelus, dum, deserente Deo, lapsus est. Quod materiam habet, unde existat, mutabile est, quia de informi ad formam transit; quod vero non habet materiam, immutabile est, sicut Deus[1].

LXVI[2].

Quod Deus et homo in Christo partes esse videantur, et non.

Athanasius : Nam sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus. *Hieronymus, in psalmum II :* Vox Christi : *Ego autem constitutus sum rex ab eo;* pro parte carnis dicitur : *Idem, in psalmum XXIII :* Quis est iste rex gloriæ? vox angelorum

[1] Isidori Sententiarum lib. I, pag. 1, tom. II Edit. Matrit. — [2] Hæc quæstio valde turbata est in Turon. Deest *Augustinus in libro sententiarum Prosperi* et *in epistola ad Volusianum,* necnon et *Remigius in psalmum XXXIV.* Locus *de prædestinatione sanctorum* alibi est.

qui apud patrem semper fuerunt. Ac si dicerent : nos patrem et filium semper insimul esse videmus. Iste rex gloriæ quis est ? pro parte carnis dicebatur. *Augustinus, in libro sententiarum Prosperi :* Hoc est quod dicimus, quod modis omnibus approbare contendimus, sacrificium ecclesiæ duobus confici, duobus constare : visibili elementorum specie et invisibili domini nostri Jesu Christi carne et sanguine ; sacramento et re sacramenti, id est, corpore Christi ; sicut Christi persona constat et conficitur Deo et homine, cum ipse Christus verus sit Deus et verus homo qui omnes illas res, illarum rerum naturam et veritatem in se continet, ex quibus conficitur. Est igitur sacramentum et res sacramenti, id est corpus Christi. *Idem, in libro quæst. Orosii ad ipsum :* Sicut anima et caro unus est homo, ita verbum et homo[1] unus est Christus. Duas substantias accipimus in uno filio Dei, divinitatis et humanitatis, non duas personas. Si dixerimus duas esse personas, jam non erit trinitas sed quaternitas. *Idem, de trinitate, lib. IV :* Ita sane factum ut ibi sit non tantum verbum Dei et hominis caro, sed etiam rationalis hominis anima, atque hoc totum et Deus dicatur propter Deum et homo propter hominem. Quod si difficile intelligitur, mens fide purgetur. *Idem, de prædestinatione sanctorum :* Ipsa est illa ineffabilis facta hominis a Deo verbo susceptio singularis, ut filius Dei et filius hominis simul, et filius hominis propter susceptum hominem et filius Dei propter suscipientem Deum, veraciter et proprie diceretur, ne quaternitas sed trinitas crederetur. *Idem, in epistola ad Volusianum de incarnatione Christi :* Sicut in unitate personæ anima utitur corpore ut homo sit, ita in unitate personæ Deus utitur homine ut Christus sit. In illa ergo persona mixtura est animæ et corporis; in hac persona mixtura est Dei et hominis; ergo persona hominis est mixtura animæ et corporis, persona autem Christi mixtura est Dei et hominis. Cum enim verbum Dei permixtum est animæ habenti corpus, simul et animam suscepit et corpus. Illud quotidie fit ad procreandos homines; hoc semel factum est ad liberandos homines. Unde tamen dua-

[1] Turon. *caro* pro *homo*.

rum rerum incorporearum commixtio facilius credi debuit quam unius corporeæ et alterius incorporeæ; ac per hoc verbi Dei et animæ credibilior debuit esse permixtio quam animæ et corporis. Verbum ergo Dei longe alio modo quodam quam in eo quo creaturis cæteris adest, suscepit hominem, seque et illo fecit unum Jesum Christum. *Remigius, in psalmum XXXIV: Et oratio mea in sinu, etc.* Scimus quippe Christum in duabus et ex duabus substantiis constare, divina scilicet et humana. *Augustinus, contra Maximinum:* Nulla sit partium divisio in trinitate deitatis; Christus una persona est geminæ substantiæ, nec tamen Deus pars hujus personæ dici potest, alioquin filius Dei, antequam formam servi susciperet, non erat totus, et crevit cum homo divinitati ejus accessit. Quod si in una persona absurde dicitur quia pars illius rei non potest esse Christus, quanto magis trinitatis esse non potest quicunque unus in tribus? In trinitate ergo, quæ Deus est, pater est Deus, et filius etiam Deus, et spiritus sanctus est Deus, et simul hi tres unus Deus, nec hujus trinitatis tertia pars est unus : nec major pars duo quam unus est ibi; nec majus aliquid sunt omnes quam singuli, quia spiritualis non corporalis est magnitudo[1]. *Idem, super Johan. homel. XLV:* Per similitudinem Christus multa est, quæ per proprietatem non est. Per similitudinem: et petra est et ostium et lapis angularis et agnus et pastor et leo, et alia quæ connumerare longum est. Si autem proprietates discutias rerum quas videre consuevisti, nec petra est nec ostium, etc. *Item : pono,* inquit, *animam meam.* Quis ponit? quam ponit? Quid est Christus? verbum et homo; nec sic homo, ut sola caro sit, quia homo constat ex carne et anima; totus autem homo in Christo; non enim partem deteriorem suscepit et meliorem deseruit; pars quippe hominis melior est anima quam corpus; quia ergo totus homo in Christo, quid est Christus? verbum et homo. Quid est verbum et homo? verbum, anima et caro. Tene ergo quia nonnulli fuerunt hæretici et in ista sententia; Apollinaristæ hæretici ausi sunt dogmatizare quod Christus non sit verbum et caro, et animam humanam non eum habuisse

[1] August. opp., tom. VIII, pag. 698.

contendunt. Quis ponit animam et iterum sumit? Christus, ex eo quod verbum est, animam ponit et iterum sumit? An ex eo quod anima humana est, ipsa se ponit et sumit? An ex eo quod caro est, animam ponit et sumit? Si dixerimus quia verbum Dei posuit animam et iterum sumsit, metuendum nobis est ne dicatur : ergo anima illa aliquando reparata est a verbo, et aliquando verbum illud ex quo suscepit animam, fuit sine anima [1]. *Item :* Quid fecit passio, quid fecit mors, nisi corpus ab anima separavit, animam vero a verbo non separavit? *Mortuus est Dominus;* sine dubio [2] caro ipsius expiravit; anima ad tempus deseruit carnem, a verbo autem animam separatam esse non dico. Latronis animæ dixit : *Hodie mecum eris in paradiso.* Latronis animam non deserebat et deserebat suam? absit; sed suam inseparabiliter habuit. Sicut Christus animam suam posuit, sic et nos debemus animas pro fratribus ponere. Ponere animam, mori est; sic et Petro dixit : *Animam meam pro te ponam,* id est, pro te moriar. Carni hoc tribue : caro ponit animam et iterum sumit. *Et inclinato capite tradidit spiritum,* hoc est ponere animam; caro illum tradidit, emisit, expiravit; ideo dicitur expirare extra spiritum fieri, quomodo exulare extra solum fieri, exorbitare extra orbitam fieri. Si ergo caro animam posuit, quomodo Christus animam posuit? non est caro Christus. Ita plane et caro Christus et anima Christus et verbum Christus; nec tamen tria hæc tres Christi, sed unus Christus. Quomodo est enim unus homo anima et corpus, sic unus Christus verbum et homo. Videte quid dixerim, et intelligite : anima et corpus duæ res sunt, sed unus homo; verbum et homo duæ res sunt, sed unus Christus. De homine quære ubi est? ubi est apostolus Paulus modo? si quis respondeat : in requie cum Christo, verum dixit; si quis : Romæ in sepulcro, et ipse verum dicit; illud enim de anima, hoc de ejus carne accipitur. Nec tamen duos dicimus apostolos, unum qui requiescit in sepulcro, alterum qui requiescit cum Domino. *Idem, de trinitate, lib. I :* Quia forma Dei accepit formam servi, uterque Deus, uterque homo; sed uterque Deus propter accipientem Deum,

[1] August. opp., tom. III, p. 2, pag. 611. — [2] Abrinc. deest *sine dubio.*

uterque homo propter acceptum hominem. *Item :* Ex forma servi crucifixus, est et tamen gloriæ Deus crucifixus est. Talis enim erat illa susceptio, quæ Deum hominem faceret et hominem Deum; quid tamen propter quid, et quid secundum quid dicatur diligens lector intelligit[1]. *Idem, lib. IV:* Ita sane factum ut ibi sit non tantum verbum Dei et hominis caro, sed etiam rationalis hominis anima, atque hoc totum et Deus dicatur propter Deum et homo propter hominem. Quod si difficile intelligitur, mens fide purgetur.

LXVII.

Quod Christus sive Deus non sit dicendus creatura aut servus, et contra.

LXVIII.

Quod Christus secundum carnem factus sit, et contra.

LXIX.

Quod filius Dei prædestinatus sit, et contra.

LXX.

Quod Deus minorari non possit, et contra.

LXXI.

Quod etiam secundum divinitatem filius minor patre videatur, et contra.

Hieronymus, de symbolo nicæni concilii: Absit ergo [2] in filio Dei aliquid plus minusve aut in loco aut in tempore aut in potentia aut in scientia aut in æqualitate aut in subjectione, cum dicitur, hoc ut deitati ejus, non carni adscribatur. Si enim plus minusve aliquid

[1] Cf. August. opp., tom. VIII, pag. 767-768. — [2] Abrinc. deest *ergo*.

invenitur, excepto quod genuit pater filium et[1] excepto hoc quod filius non ex semet ipso natus est, sed de patre natus est proprie, aut invidus aut impotens pater, insuper etiam temporalis agnoscitur. *Hilarius, de trinitate, lib. IX:* Ut sacramentum nativitatis in ministerium assumpti corporis manifestaret, ait: *quia pater major me est,* a quo scilicet esset gloriam resumpturus, apud quem et in quo esset glorificandus. *Item:* Glorificaturus filium pater, major est; glorificatus in patre filius, minor non est. Aut quomodo minor est qui in gloria Dei patris est? aut numquid pater major non est? major itaque pater est, dum pater est; sed filius, dum filius est, minor non est. Nativitas filii patrem constituit majorem; minorem vero filium esse nativitatis natura non patitur. Major pater est dum gloriam assumpto homini rogatur ut reddat; filius minor non est dum gloriam resumit apud patrem; atque ita sacramentum nativitatis et dispensatio corporationis impletur. Nam et pater, dum pater est et glorificat nunc[2] filium hominis, major est; et pater et filius unum sunt; ex patre natus filius post assumptionem[3] terreni corporis glorificatur in patrem.

LXXII.

Quod Christus secundum corpus etiam non creverit, et contra.

LXXIII.

Quod humanitas Christi non creverit in sapientia, vel quod tantumdem scierit quantum divinitas, et contra.

LXXIV.

Quod Christus corporaliter quoque unctus fuisse legatur, et contra.

[1] Abrinc. deest *excepto quod genuit pater filium et.* — [2] Abrinc. deest *nunc.* — [3] Turon. *ascensionem.* Vid. Hilar. opp., pag. 1022.

LXXV.

Quod in Christo is qui est filius Dei non sit ille qui est filius hominis, sive is qui est æternus non sit is qui est temporalis, et contra [1].

Hieronymus, in psalmum CXIV : juravit Dominus. Hoc quod dicit *juravit* non ei qui ante Luciferum genitus est, sed ei juravit qui post Luciferum natus est ex virgine. *Item :* Ipse enim est iste Melchisedec sine patre, sine matre, sine generatione. Ab omnibus ecclesiasticis dictum est : sine patre secundum carnem, sine matre secundum Deum. *Idem, de sermone in assumptione sanctæ Mariæ :* Verbum quod erat in principio et apud Deum erat verbum ; ipsum Deum genuit gloriosa virgo Maria ex se carnem factum [2]. *Item :* Qui elegit nos ante mundi constitutionem, quia profecto quicquid Deus fecit ab initio, Christus fecit totum per unitatem sacramenti ; et ideo jam Christus erat in filio, quoniam semper per sacramenti unitatem in Deo fuisse non dubitatur. *Item :* Unus in carne, unus in sacramento atque unus in spiritu, nec omnino admittit ut alius filius hominis, alius filius Dei intelligatur, quia nec tempore perscribitur nec passione separatur. Sed totus Deus in Christum et Christus in Deum transiit, ut quidquid Dei filius est, Christus dicatur, et quidquid Christus pertulit, id Deus pertulisse recte dicatur. Nec nos hominem seorsum colimus nec adoramus, sed Deum incarnatum, qui proprium sibi corpus animatum univit. *Item :* Ipsum Dei filium adoramus, qui nihil in se pro assumpto homine est auctus, nihilque quod verbum caro factum est imminutus vel mutatus, et ideo unus idemque semper cum Deo patre filius adoratur, non recedens ex tempore, non alienus natura vel genere. Quod si tibi novum videtur quod hominem assumpsit, noveris quod semper cum eo et in ejus consilio fuit. *Item :* In Christo Jesu in quo est Deus et homo, sic unus in una persona, ut legatur

[1] Turon. hæc quæstio habet titulum hunc : *Quod Deus sive filius Dei passus dicendus sit, et non.* — [2] Turon. *carnefactum.*

quam sæpe in divinis litteris homo Deo coæternus propter unitatem substantiæ, ac deinde homini Deus videatur compassus, cum nec initialis [1] homo nec passibilis Deus. Sic tamen unitus est Deus suo corpori ut nullam patiatur fieri inter Deum et hominem humana opinione distantiam, ne forte, quod absit, filius alius Dei et alius filius hominis credatur, præsertim cum scriptura sic connectit et corporat Deum et hominem ut nec in tempore admodum hominem quidem a Deo, nec in passione Deum possit ab homine discernere. Unde, si ad tempus respicias, invenies semper filium hominis cum filio Dei; si ad passionem, invenies semper cum filio hominis eumdem filium Dei ita unitum et individuum, quantum ad vocem scripturæ pertinet, ut nec homo a Deo separari in tempore nec ab homine Deus valeat in passione. Siquidem, ut hoc apertius intelligatis, ipsius Christi verba discutite: *Nemo*, inquit, *ascendit in cœlum nisi qui descendit de cœlo, filius hominis, qui est in cœlo. Item :* Deus et homo in una substantia vel persona sine divisione aut commixtione. *Item :* Verbum tamen est Deus et non caro, quamquam carnem animatam assumpserit. Similiter et caro caro est animata et non verbum, licet Dei verbum caro conspecta sit ac visa. Unde Johannes: *Quod fuit ab initio, quod vidimus ac prospeximus et manus nostræ tractaverunt de verbo vitæ;* cum nemo Deum verbum videre aut tractare possit manibus, nisi per sacramentum sibi uniti hominis, quum nimirum unio tam mira est ut discerni nequeat. *Item :* Hinc est quod unus idemque manens filius unigenitus, indisseparatus in utrisque naturis conspicitur, et quæ sunt utriusque substantiæ operatur secundum uniuscujusque essentiam vel naturalem proprietatem. *Item :* Emmanuel dum unus est, et in eo ipso uterque, id est Deus et homo, quæ utriusque naturæ sunt veraciter gessit, secundum aliud et aliud operans, secundum quod Deus, quæ divina sunt, secundum quod homo idem ipse, quæ humana sunt. Et non alius miracula operatus est, alius perpetravit humana passionesque sustinuit; at unus idemque Christus, filius Dei atque filius hominis, qui et divina gessit et humana; siquidem inseparabiliter

[1] Sic Edit. Codd. *initiabilis*. Abrinc. *dicatur* pro *Deus*.

atque indivise communes Christus habuerit actiones. Sed intelligendæ sunt ipsorum operum qualitates, contemplandumque est semper ad quæ provehitur humilitas carnis, ad quæ inclinatur altitudo divinitatis. *Idem, de similitudine carnis et peccati:* Prior homo de terra, terrenus; secundus e cœlo, cœlestis. Quis est iste cœlestis? Ille sine dubio qui eum quem gestabat in baptismate, fecit audire : *Filius meus es tu; ego hodie genui te.* Et qualiter dicitur *hodie?* si in principio verbum erat apud Deum, quia non istud verbum quod semper apud patrem fuisse et esse filius[1] credendum est; sed homo, quem Deus verbum susceperat, audivit quod hic filius hominis, per Dei filium Dei esset filius, in Dei filio promeretur. *Ambrosius, de sacramentis, lib. VI: Ego sum,* inquit, *panis vivus, etc.* Sed caro non descendit de cœlo, quomodo descendit de cœlo panis vivus, quia idem dominus noster Jesus Christus consors est et divinitatis et corporis; et tu qui accipis carnem ejus, divinæ substantiæ in illo participaris alimento. *Augustinus*[2], *contra Maximinum, lib. II :* Una persona est Christus, Deus et homo. Propterea quod etiam : *Nemo,* inquit, *ascendit in cœlum nisi qui de cœlo descendit, filius hominis, qui est in cœlo.* Si ergo attendas distinctionem substantiarum : *filius Dei de cœlo descendit, filius hominis crucifixus est;* si unitatem personæ : *et filius hominis de cœlo descendit et filius Dei crucifixus est;* propter hanc ergo unitatem personæ non solum filium hominis dixit descendisse de cœlo, sed esse dixit in cœlo cum loqueretur super terram. *Idem, lib. I de trinitate :* Ex forma servi crucifixus est, et tamen gloriæ dominus crucifixus est. Talis enim erat illa susceptio, quæ Deum hominem faceret et hominem Deum; quod tamen propter quid dicatur prudens lector intelligit. Nam ecce diximus quia, secundum quod Deus est, glorificat nos, secundum hoc utique quod Dominus gloriæ est; et tamen Dominus gloriæ crucifixus est. Quia recte dicitur et Deus crucifixus, non ex virtute divinitatis, sed ex infirmitate carnis. *Idem, contra Faustum :* Ipsum dominum gloriæ, in quantum homo factus est, Dei filium prædestinatum esse dicimus. Clamat doctor gentium : qui factus est ei ex semine

[1] Turon. deest *filius.* — [2] Hinc cætera desunt in Turon.

David secundum carnem, qui prædestinatus est filius Dei in virtute, ut qui futurus erat secundum carnem filius David, esset tamen in virtute filius Dei secundum spiritum sanctificationis, quia natus est de spiritu sancto et virgine. Ipsa est illa ineffabiliter facta hominis a Deo susceptio singularis, ut filius Dei et filius hominis simul; et filius hominis propter susceptum hominem, et filius Dei propter suscipientem Deum veraciter et proprie diceretur, ne non trinitas sed quaternitas crederetur. *Ex libro de bono perseverantiæ:* Ita ut qui suscepit et quod suscepit una esset in trinitate persona. Neque enim homine assumpto quaternitas facta est, sed trinitas mansit, assumptione illa ineffabiliter faciente personæ unius in Deo et homine veritatem.

LXXVI.

Quod humanitas Christi ignoraverit diem judicii, et non.

LXXVII.

Quod Judæi vel dæmones Christum agnoverint etiam ante passionem ejus, et non.

LXXVIII.

Quod Christus servilem timorem habuisse videatur, et non.

LXXIX.

Quod Christus fefellerit, et non.

LXXX.

Quod Christus nec secundum hominem passus fuerit aut timuerit, et contra.

LXXXI.

Quod in morte Christi separatio divinitatis et humanitatis sit, et non.

LXXXII.

Quod in Christo suggestio etiam delectationis fuerit, et contra.

LXXXIII.

Quod Christus vel sancti mori voluerint, et non.

LXXXIV.

Quod Christus descendens omnes liberavit inde, et non.

LXXXV.

Quod incertum sit qua hora Dominus resurrexerit, et contra.

LXXXVI.

Quod Dominus resurgens primo apparuerit Mariæ Magdalenæ, et non.

LXXXVII.

Quod illi qui cum Domino resurrexerunt, iterum mortui sint, et non.

LXXXVIII.

Quod Christus post resurrectionem cicatrices, non vulnera, dubitantibus demonstraverit, et contra.

LXXXIX.

Quod creatura sit adoranda, et non.

XC.

Quod Dominus post ascensionem non sit locutus in terra, et contra.

XCI.

Quod sola Maria in anima passa sit, et contra.

XCII.

Quod ante pentecosten, vel in ipsa, de omnibus sint edocti apostoli, et non.

XCIII.

Quod Petrus vel Paulus et cæteri apostoli sint æquales, et contra.

XCIV.

Quod Petrus instinctu diaboli Domino persuaserit vitare mortem, et contra.

XCV.

Quod solus Christus fundamentum sit ecclesiæ, et contra.

Paulus, in prima epistola ad Corinthios: Fundamentum enim aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus. *Augustinus, retractationum contra epistolam Donatiani:* Dixi de apostolo Petro quod in illo tamquam in petra fundata sit ecclesia; qui sensus etiam cantatur in versibus beati Ambrosii, ubi de gallo gallinaceo ait: hoc, ipsa petra ecclesiæ canente, culpam diluit; sed scio me postea sic exposuisse quod dictum est : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam,* ut super hunc intelligeretur, quem confessus est Petrus dicens: *Tu es Christus, filius Dei vivi;* ac si Petrus, ab hac petra appellatus, personam ecclesiæ figuraret, quum super hanc

petram ædificaretur. Non enim dictum est illi : Tu es petra ; sed tu es Petrus; petra autem erat Christus. *Cyprianus, in epistola de disciplina et habitu virginum :* Petrus etiam, cui oves suas Dominus pascendas tuendasque commendat, super quem posuit et fundavit ecclesiam, etc. *Idem, ad Juvaianum*[1]*, de recitando*[2] *hæreticorum baptismo :* Manifestum est autem ubi et per quos remissio peccatorum dari possit. Nam primum Petro Dominus super quem ædificavit ecclesiam, dedit ut id solveret in terris quod ille solvisset. *Idem, de eodem, ad Quintum :* Petrus, quem Deus primum elegit et super quem ædificavit ecclesiam suam. *Origenes, super Matthæum : Quæcunque ligaveris super terram.* Quoniam autem qui episcopatus vindicant locum, utuntur hoc textu, quemadmodum Petrus, et claves regni cœlorum a Christo acceptas docent : qui ab eis ligati fuerint in cœlo esse ligatos, et qui ab eis soluti fuerint, id est remissionem acceperint, esse et in cœlo solutos : dicendum est, quum benedicunt, si opera habeant illa propter quæ dictum est illi Petro : *Tu es Petrus,* et si tales sint ut super eos ædificetur ecclesia Christi. *Ecclesiastica historia, lib. VI,* de his quæ in expositione primi psalmi dicit Origenes : Petrus vero, super quem fundatur ecclesia, duas tantum epistolas scribit. *Ambrosius, in Hexameron,* de operibus quintæ diei, cum de gallo loqueretur : Hoc postremo, canente ipsa petra ecclesiæ, culpam suam diluit, quam, priusquam gallus cantaret, negando contraxerat. *Hieronymus, in epistolam primam ad Corinthios :* Si quis enim superædificat, super fidem ædificat quilibet doctor. *Item :* Hic magistros et doctores significat super fundamentum, quod est Christus, homines recte instruere vel prave ; in quibus magistrorum doctrina in die judicii in igne revelabitur, ubi consumptis peccatoribus probati manebunt. Doctores autem super his qui probati fuerint, mercedem retributionis accipient; in illis vero quos ignis exusserit, damno afficientur, quia in vacuum laboraverunt. *Idem, super Jeremiam, in lib. III: Et venabuntur eos de omni monte et de cavernis petrarum.* Non solum Christus petra, sed et Petro apostolo donavit ut vocaretur petra. *Idem,*

[1] Vid. Cypriani opp. Epist. LXXIII, pag. 131. Ed. Baluz. — [2] Sic Codd. Fortasse *iterando.*

ad Marcellam, de fide nostra et Montani hæretici dogmate: Si igitur apostolus Petrus, super quem Deus fundavit ecclesiam, etc. *Idem, in psalmum LXXXVI: Fundamenta ejus in montibus sanctis.* Fundamenta ejus sive Dei sive certe ecclesiæ. Quæ sunt autem fundamenta Dei? pater et filius et spiritus sanctus. Loquitur Paulus : *Quasi sapiens architectus fundamentum posui,* hoc est, fidem trinitatis. Et in alio loco : *Expectabant enim civitatem habentem fundamenta, cujus artifex et conditor Deus.* Quos[1] nos possumus dicere montes? apostolos; in illis erant fundamenta, ubi primum posita est fides ecclesiæ. *Diligit Dominus portas Sion.* Legamus Apocalypsim et Isaiam, ubi ædificatur civitas Hierosolyma, et XII portæ ipsius dicuntur; manifestum est quod de apostolis scripsit; aliter mihi videntur portæ Sion esse virtutes. *Idem, super Matthæum : Et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.* Sicut ipse lumen apostolis donavit, ut lumen mundi appellarentur, cæteraque ex Deo sortiti vocabula sunt, ita et Simoni, qui credebat in petram Christum, petræ largitus est nomen; ac, secundum metaphoram petræ, recte dicitur ei : *ædificabo ecclesiam meam super te. Item : Absit a te, Domine, non erit tibi hoc*[2]. Consideret, qui hoc quærit, petram illam, benedictionem ac potestatem et ædificationem super eum ecclesiæ in futuro promissam, non in præsenti datam. *Ædificabo,* inquit, *super te ecclesiam meam, et portæ inferni,* etc. Quæ si statim dedisset ei, nunquam in eo pravæ confessionis error invenisset locum. *Leo universis provinciæ episcopis:* Dominus Jesus instituit ut veritas, quæ antea legis et prophetarum præconio continebatur, per apostolicam tubam in salutem universitatis exiret, sicut scriptum est : *In omnem terram exivit sonus eorum.* Sed hujus muneris sacramentum ita ad omnium apostolorum officium pertinere voluit, ut in beatissimo Petro principaliter collocaret, ut ab ipso quasi quodam capite dona sua velut in omne corpus diffunderet, ut exsortem beneficii intelligeret esse divini qui ausus fuisset a Petri soliditate recedere. Hunc enim in consortium individuæ unitatis assumptum, id quod ipse erat voluit nominare dicendo : *Tu es Petrus,* etc., ut æterni templi ædificatio mirabili munere gratiæ in

[1] Hieron. opp., tom. II, pag. 347. — [2] Matt. cap. XVI, 22.

Petri soliditate consisteret. *Sermo primus Maximi episcopi in festivitate apostolorum Petri et Pauli :* Hic est Petrus cui Christus Dominus communionem sui nominis libenter indulsit. Ut enim, sicut apostolus Paulus edocuit, petra erat Christus, ita per Christum Petrus factus est petra, dicente Domino : *Tu es Petrus,* etc. Nam sicut in deserto dominico sitienti populo aqua fluxit e petra, ita universo mundo perfidiæ ariditate lacerato de ore Petri fons salutiferæ confessionis emersit.

XCVI.

Quod Petrus non negaverit Christum, et contra.

XCVII.

Quod Petrus et Paulus eodem prorsus die, non revoluto anni tempore, passi sint, et contra.

XCVIII.

Quod Paulus ante conversionem quoque tam Paulus quam Saulus vocatus sit, et contra.

XCIX.

Quod Jacobus justus, frater Domini, filius fuerit Josephi, sponsi Mariæ, et contra.

C.

Quod Jacobus justus, frater Domini, primus fuerit episcopus Hierosolymæ, et contra.

CI.

Quod Jacobus justus, frater Domini, primam de septem canonicis epistolam scripserit, et contra.

CII.

Quod Philippus diaconus et Philippus apostolus idem non fuerint, et contra.

CIII.

Quod omnes apostoli, extra Johannem, uxores habuerint, et contra.

CIV.

Quod, in figuris quatuor animalium, Matthæus per hominem, Marcus per leonem præsignatus sit, et contra.

CV.

Quod eadem Maria tam caput quam pedes Domini unxerit, et contra.

CVI.

Quod sine baptismo aquæ nemo jam salvari possit, et contra.

CVII.

Quod omnia peccata baptismus deleat, tam originalia quam propria, et contra.

Augustinus, in Enchiridio : Nullus est qui non peccato moriatur in baptismo ; sed parvuli tantum originali ; majores autem et his omnibus quæcumque male vivendo addiderunt ad illud quod nascendo traxerint. *Idem, in lib. I de civitate Dei,* de his qui se occidunt : Quam causam si voluerimus admittere, eo usque progressa perveniet ut hortandi sint homines tunc se potius interimere, cum lavacro sanctæ regenerationis abluti universorum remissionem acceperint peccatorum. Tunc enim tempus est cavendi omnia futura peccata, cum sunt omnia deleta præterita. *Item :* O mentes amentes ! quis est hic tantus

non error, sed furor? *Gennadius, de orthodoxa fide:* Baptizatus suam fidem confitetur coram sacerdote; hoc idem martyr coram persecutore facit. Illi omnia peccata remittuntur; isti extinguuntur. *Ex concilio carthaginiensi, cap. I:* Qui episcopus ordinandus est, ante examinetur si credat si in baptismo omnia, id est, tam illud originale contractum quam illa quæ voluntarie admissa sunt, dimittantur, etc. Cum his omnibus examinatus, pleniterque instructus repertus fuerit, tunc ordinetur episcopus. *Ambrosius, lib. I de pœnitentia:* In baptismo itaque remissio peccatorum omnium est. Quid interest utrum per pœnitentiam an per lavacrum hoc jus sibi datum sacerdotes vindicent? unum in utroque mysterium est. *Idem, in lib. de mysteriis:* Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet; sed est mundus totus. Mundus erat Petrus; sed plantam lavare debebat; habebat enim primi hominis de successione peccatum, quando eum supplantavit serpens et persuasit errorem. Ideo planta ejus abluitur, ut hæreditaria peccata tollantur. Nostra enim propria per baptismum relaxantur. *Idem, de sacramentis, lib. III:* Ascendisti de fonte; quid secutum est? audisti lectionem; succinctus summus sacerdos tibi pedes lavit. Quid istud mysterium? *nisi lavavero,* inquit, *tibi pedes, non habebis mecum partem.* Non ignoramus quod ecclesia romana hanc consuetudinem non habeat, cujus typum et formam in omnibus sequimur. Hanc tamen consuetudinem non habet ut pedes lavet; forte propter multitudinem declinavit. Sunt enim qui dicant et excusare conentur, quia hoc non in mysterio faciendum est, non in baptismate, non in regeneratione, sed quia hospiti pedes lavandi sunt. Aliud est humilitatis, aliud sanctificationis. Denique audi quod mysterium est et sanctificatio: *Nisi lavavero tibi pedes, non habebis mecum partem;* hoc ideo dico non quod alios reprehendam, sed mea officia ipse commendem. In omnibus cupio sequi ecclesiam romanam, sed tamen et nos homines sensum habemus; ideo quod alibi rectius servatur, et nos rectius custodimus. Ipsum sequimur apostolum Petrum, ipsius inhæremus devotioni. Ad hoc ecclesia romana quid respondet? Utique ipse auctor est nobis hujus assertionis Petrus apostolus, qui sacerdos fuit eccle-

siæ romanæ; ipse Petrus ait : *Domine, non solum pedes, sed et manus.* Vides fidem; quod ante excusavit, humilitatis fuit; quod postea obtulit, devotionis et fidei. Respondet Dominus : *Quem lavi, non necesse est iterum lavare,* nisi solos pedes : quare hoc? quia in baptismate omnis culpa diluitur. Recedit ergo culpa, sed quia Adam supplantatus est a diabolo, et venenum ei effusum est supra pedes, ideo lavas pedes ut in ea parte in qua insidiatus est serpens, majus subsidium sanctificationis accedat, quo postea te supplantare non possit; lavas ergo pedes, ut laves venena serpentis. *Item :* Post fontem superest ut perfectio fiat, quando ad invocationem sacerdotis spiritus sanctus infunditur, spiritus sapientiæ et intellectus, etc. Istæ sunt VII virtutes quando consignaris. *Item :* Post hoc venire habes ad altare.

CVIII.

Quod parvuli peccatum non habeant, et contra.

Hieronymus, super Ezechielem : Quoniam Domini anima in infantia constituta est, peccato caret. *Idem, ad Heliodorum, in epitaphio Nepotiani :* Regnavit mors ab Adam usque ad Moysem et in eos, etc. Si Abraham et Isaac et Jacob in inferno, quis in cœlorum regno? Si amici tui sub pœna offendentis Adam, et qui non peccaverunt alienis peccatis tenebantur obnoxii, quid de his credendum est qui dixerunt in cordibus suis : non est Deus[1]? *Augustinus, de fide, ad Petrum :* Ideo nec æternitas irrationabilibus spiritibus data est, nec aliquod eis judicium præparatum est in quo eis vel beatitudo pro bonis vel damnatio pro malis reddatur operibus. Ideo in eis nulla operum discretio requiretur, quia nullam intelligendi facultatem divinitus acceperunt. Propterea igitur eorum corpora resurrectura non sunt; quia nec ipsis animalibus aut æquitas aut iniquitas fuit, pro qua eis aut æterna beatitudo sit tribuenda vel pœna. *Idem, in libro quæstion. veter. et nov. legis :* Quomodo reus constituitur qui nescit quod fecerit? *Idem, in sermone in hanc lectionem : Cum enim essemus in carne,* ait Apostolus,

[1] Hieron. opp., tom. IV, pag. 267.

passiones peccatorum, etc.; concupiscentiam nesciebam nisi lex diceret: non concupisces; homo quod bonum putabat, malum esse cognovit; voluit frænare concupiscentiam; conatus est, victus est; cœpit esse non solum peccator, sed etiam prævaricator. Peccator enim et antea erat, sed antequam legem audiret, peccatorem se esse nesciebat; factus prævaricator qui fuit ante nescius peccator. *Haymo, super epistolam Pauli ad Romanos :* Sine enim lege naturali et Moyse peccatum mortuum erat, id est, latebat, ignorabatur, non apparebat. Antequam lex naturalis et intellectus incipiat vigere in parvulis aliisque hominibus, licet percutiant patrem et matrem et maledicant, non peccant. Similiter, antequam lex Moysi data esset, erant quædam peccata quæ ignorabantur peccata esse, quæ commissa non tantæ gravitudinis erant; etiamsi cognoscebantur esse peccata, latebat qua pœna digna essent. *Augustinus, in sermone de verbis Apostoli :* Ecce infantes in suis utique operibus innocentes sunt, nihil nisi quod de primo parente traxerunt habentes. Responde mihi, quare moriuntur, si omnes homines, quoniam peccant, ideo moriuntur? Quid putatis dici potuisse? Peccarunt et ipsi. Ubi peccarunt? rogo te; quando? quomodo? bonum et malum quid sit nesciunt; peccatum accipiunt, qui præceptum non capiunt? Quid de illis dicis qui in utero moriuntur? Et ipsi, inquis, peccaverunt. Contradicit Apostolus; magis Apostolum audio quam te: *Nondum natis nec aliquid agentibus boni et mali, etc. Isidorus, de summo bono, lib. I :* Innoxios esse infantes opere, non esse innoxios cogitatione, quia motum quem gerunt in mente, nondum possunt exercere opere; ac per hoc in illis ætas est imbecillis, non animus; ad nutum enim voluntatis non obtemperat illis fragilitas corporis, nec adeo opere nocere possunt, sicut cogitatione moventur. *Gregorius, dialog. lib. IV, cap. XVIII, de puero blasphemo :* Et si omnes baptizatos infantes atque in infantia morientes ingredi regnum cœleste credendum est, omnes tamen parvulos qui jam loqui possunt, regna cœlestia ingredi credendum non est, quia nonnullis parvulis ejusdem regni cœlestis aditus a parentibus clauditur, si male nutriantur. Nam

quidam in hac urbe notissimus ante triennium filium habuit, annorum, sicut arbitror, quinque, quem nimis carnaliter diligens, remisse nutriebat, atque idem parvulus, quod dictu grave est, mox ejus animo ut aliquid obstitisset, majestatem Dei blasphemare consueverat. Qui, in hac ante triennium mortalitate percussus, venit ad mortem. Cumque eum pater in sinu teneret, sicut testati sunt qui præsentes fuerunt, malignos spiritus ad se venisse puer adspiciens cœpit clamare : Obsta, pater, obsta! Mauri homines venerunt, qui me tollere volunt. Qui cum hoc dixisset, majestatis nomen protinus blasphemavit et animam reddidit. Ut enim Deus ostenderet pro quo reatu talibus fuisset executoribus traditus, unde viventem pater suus noluit corrigere, hoc morientem permisit intrare, quatenus reatum suum pater ejus agnosceret, qui parvuli filii animam negligens non parvulum peccatorem gehennæ ignibus nutrisset.

CIX.

Quod tantumdem valebat circumcisio in antiquo populo quantum nunc baptismus, et contra.

CX.

Quod baptizatus a quocumque non sit rebaptizandus, et contra.

CXI.

Quod ficto etiam per baptismum peccata dimittantur.

CXII.

Quod una baptismi immersio sufficiat, et non.

CXIII.

Quod etiam sine sacramento altaris baptismus sufficiat, et non.

CXIV.

Quod in baptismo Johannis peccata dimittebantur, et non.

CXV.

Quod nihil adhuc definitum sit de origine animæ, et contra.

Augustinus, retractationum lib. I : Item alio loco de animo dixi securior : rediturus in cœlum. Iturus autem quam rediturus dixissem securius, propter eos qui putant animos humanos, pro meritis peccatorum suorum de cœlo lapsos sive dejectos, in corpora ista detrudi. Sed ita dixi in cœlum, tanquam dicerem ad Deum, qui ejus est conditor, sicut beatus Cyprianus non cunctatus dicere : nam cum corpus e terra, spiritum possideamus e cœlo. Et in libro Ecclesiastæ scriptum est : *Spiritus revertitur ad Deum qui dedit illum.* Quod itaque sic intelligendum est, ut non resistamus Apostolo dicenti nondum natos nihil egisse boni aut mali. Sine controversia ergo quædam originalis regio beatitudinis animi Deus ipse est, qui eum non quidem de se ipso genuit, sed de nulla re alia condidit. Quod autem attinet ad ejus originem, utrum de illo uno sit qui primus creatus est, quando factus est homo, an similiter fiant singuli singulis, nec tunc sciebam nec adhuc scio. *Gregorius Secundo*[1], *servo Dei incluso :* De origine animæ inter sanctos patres requisitio non parva est versata. Sed utrum ipsa ab Adam descenderit, an certe singulis detur, incertum remansit ; eamque in hac vita insolubilem fassi sunt esse quæstionem. Gravis enim est quæstio, nec valet ab homine comprehendi ; quia, si de Adam substantia anima cum carne nascitur, cur non etiam cum carne moritur? Si vero cum carne non nascitur, cur in ea carne quæ de Adam prolata est, obligata peccatis tenetur? Sed cum hoc sit incertum, illud incertum non est quia, nisi sacri baptismatis gratia fuerit renatus homo, omnis anima originalis peccati vinculis est obstricta.

[1] Sic Codd. Edit. *Secundino.* Cf. Greg. papæ opp., tom. II, pag. 964 sqq.

Hinc enim scriptum est : *Non est mundus in conspectu ejus nec unius diei infans super terram.* Hinc David ait : *in iniquitatibus conceptus sum. Ex libro Sapientiæ :* Sortitus sum animam bonam, et cum essem magis bonus, veni ad corpus coinquinatum. *Ex obsequio mortuorum,* quo ad Deum dicitur : Ut animam ad te revertentem blande leniterque suscipias. *Ex libro Jeremiæ, apud Augustinum*[1], qui sic incipit : De reliquis quæ ad finem pertinent, an certe quod ecclesiasticum est, secundum eloquia Salvatoris : Pater meus usque mecum operatur et ego operor; et illud Isaiæ : Qui format spiritum hominis in ipso ; et in psalmis : Qui per singulos corda eorum ; quotidie Deus fabricatur animas et conditor esse non cessat. *Item :* Qui dicunt prius animas fuisse quam nati sint, et non corpori secundum exemplum primi hominis a Deo quotidie fieri, anathema sint. *Ambrosius, libro II de Cain et Abel :* Inseritur hoc loco dogma de incorruptione animæ, quod in ipsa vera et beata vita sit, qua unusquisque bene cum suis vivit, multo purius ac beatius cum hujus carnis anima nostra deposuerit involucrum, et quasi quodam carcere isto fuerit absoluta corporeo, in illum superiorem evolans locum, unde nostris infusa visceribus cum passione corporis ejus ingemuit. *Gennadius, de dogmate christiano :* Animas hominum non esse ab initio inter cæteras intellectuales naturas, nec simul creatas sicut Origenes fingit, neque cum corporibus per coitus seminari, sicut Luciferiani, Cyrillus et aliqui Latinorum præsumptores affirmant, quasi naturæ consequentia serviente ; sed dicimus corpus tantum per conjugii copulam seminari, Dei vero judicio coagulari atque compingi et formari, ac formato jam corpore animam creari et infundi, ut vivat homo ex anima constans et corpore ; creationem vero animæ solum creatorem nosse. *Idem :* Anima humana non cum carne moritur, quia, ut dictum est, nec cum carne seminatur, sed, formato in ventre matris corpore, Dei judicio creari et infundi. *Hilarius, super psalmum CXXIX :* Deus, hominem ad imaginem sui faciens, eum ex humili natura cœlestique composuit, anima videlicet et corpore ; et prius quidem animam de uno illo et incomprehensibili

[1] Nullus in Edit. apud Augustinum Jeremiæ liber repertus est.

nobis virtutis suæ opere constituit. Non enim cum ad imaginem Dei hominem fecit, tunc et corpus effecit. Genesis edocet, longe postea quam ad imaginem Dei homo erat factus, pulverem sumptum formatumque corpus; dehinc rursum in animam viventem per inspirationem Dei factum, naturam hanc, id est terrenam atque cœlestem, quodam inspirationis fœdere copulatam. *Augustinus, de fide, ad Petrum :* Credimus jam formato corpore animam creari et infundi, ut vivat in utero homo constans ex anima et corpore. *Idem, in libro quæstionum vet. et nov. legis, cap. XXIII :* Inhonestum puto animas generari, ut anima nascatur ex anima. Nam si cum semine et anima existit, multæ animæ quotidie pereunt cum fluxo semine. *Item :* Quod manifestius declarat Moyses dicens : Si quis mulierem habentem in utero percusserit et abortaverit, si quidem formatum fuerit, reddet animam pro anima; si vero informatum fuerit, pecunia mulctetur; manifeste declarans non esse animam ante formam. *Item :* Consideremus facturam Adæ; in Adam enim exemplum datum est, ut intelligatur quia jam formatum corpus accepit animam. Non poterat animam limo terræ admiscere et sic formare corpus; sed primum oportebat domum compaginari et sic habitatorem induci animam. *Idem, de quantitate animæ :* Anima est facta similis Deo, quia Deus fecit eam immortalem, indissolubilem, quæ de nihilo facta est. *Item :* Sicut elementa pura non habent aliqua præjacentia vel actu vel natura, ex quibus naturaliter componantur, ita nec anima. *Idem, in libro de origine animæ :* Anima non de Deo est, sed ab ipso de nihilo est creata. *Item :* Si autem de nulla re alia facta est, de nihilo facta est, procul dubio, sed ab ipso. *Idem, ad Hieronymum :* Hoc certe sentis quod singulas animas singulis nascentibus modo Deus faciat. *Idem, ad Optatum :* Beatus Hieronymus, tam sanctum Victorinum martyrem quam plerosque secutus Catholicos, se potius fieri quam propagari animas credere significavit, illud etiam adjungens animarum propaginem occidentalem? tenere solere[1]. *Idem, ad eumdem :* Qui animarum propaginem inconsiderata temeritate defendunt. *Idem, ad eumdem :* Quis hæc ita intelligere malit : omnes animæ eorum qui exierunt

[1] Cf. August. opp., tom. II, pag. 705-706.

ex femoribus ejus, ut etiam sic possit intelligi secundum corpus tantum exiisse homines de femoribus patris? *Idem rursus, in epistola ad Hieronymum,* de eodem loquens : Optarem ut hæc sententia vera esset; si vera est, ut a te invictissime defendatur. Non enim quod dictum est : *spiritus revertitur ad Dominum qui dedit illum,* istam sententiam confirmat quam volumus esse nostram. *Idem, ad eumdem,* de eo quod dicitur Deus requievisse septimo die ab omni opere : Novas, inquit, creando animas singulis singulas, suam cuique nascenti, non aliquid facere dicitur quod ante non fecerat. Jam enim fecerat hominem hunc, et nunc facit non instituendo quod non erat, sed multiplicando quod erat. *Idem, super Genesim ad litteram :* Si quæratur unde Christus animam habuerit, malim dicere unde Adam quam de Adam. *Item :* Qui amat carnes in uteris matrum ut oriantur. *Remigius, super psalmum: Domine, quando respicies, restitue animam meam, etc.:* Unica vocatur anima Christi, quæ, unice ex virgine nata, unice conversata, singulariter resurrexit, singulariter cœlos ascendit. *Isidorus, de summo bono, lib. I, cap. XII :* Animam non esse priusquam corpori misceatur; sed tunc eam creari, quando et corpus creatur cui admisceri videtur, credimus.

CXVI.

Quod peccata patrum reddantur in filios, et contra.

CXVII.

De sacramento altaris. Quod sit essentialiter ipsa veritas carnis Christi et sanguinis [1], et contra.

CXVIII.

Quod eucharistia nunquam sit danda intincta, et contra.

CXIX.

Quod præsbyter uxoratus a subjectis non sit abjiciendus, et contra.

[1] Abrinc. deest *et sanguinis.*

CXX.

Quod hæretici non prosit oblatio, et contra.

CXXI.

Quod missa ante horam tertiam non sit celebranda, nisi in natali [1].

CXXII.

Quod omnibus nuptiæ concessæ sint, et contra.

CXXIII.

Quod conjugium fuerit inter Josephum et Mariam, et contra.

CXXIV.

Quod liceat habere concubinam, et contra.

CXXV.

Quod non sit conjugium inter infideles, et contra.

CXXVI.

Quod, demissa fornicante uxore, viro liceat alteram ducere, et contra.

CXXVII.

Quod adultera nullo modo retinenda sit, et contra.

[1] Abrinc. deest *nisi in natali*.

CXXVIII.

Quod sæpius nubere liceat, et non.

CXXIX.

Quod nullus humanus concubitus esse possit sine culpa, et contra.

CXXX.

Quod nulli liceat eam cum qua fornicatus fuerit in conjugium ducere, et contra.

CXXXI.

Quod sterilis non videatur ducenda, et contra.

CXXXII.

Quod virginitas non præcipiatur, et contra.

CXXXIII.

Quod nuptiæ quoque præcipiantur, et non.

CXXXIV.

Quod nuptiæ sint bonæ, et contra.

CXXXV.

Quod dilectio proximi omnem hominem complectatur, et non.

Augustinus, de doctrina christiana, lib. I: Omnes autem æque diligendi sunt. Sed, cum omnibus prodesse non possis, his potissimum consu-

lendum est qui locorum et temporum vel quarumlibet rerum opportunitatibus constrictius tibi quasi quadam sorte juncti sunt[1]. *Item :* Quare se vult diligi? Non ut sibi aliquid, sed ut eis qui diligunt, æternum præmium conferatur. Hinc efficitur ut inimicos etiam diligamus. Non enim eos timemus qui nobis quod diligimus auferre non possunt, sed miseramur potius qui tanto magis nos oderunt, quanto ab illo quem diligimus separati sunt. *Item :* Utrum ad illa duo præcepta etiam dilectio pertineat angelorum, quæri potest. Nam quod nullum[2] exceperit, quum præcepit ut proximum diligamus, et Dominus ostendit et apostolus Paulus. *Item :* Duo præcepta protulerat atque in eis pendere totam legem prophetasque dixerat. *Item :* Dominus ait : vade et fac similiter; ut videlicet esse eum proximum intelligamus, cui vel exhibendum est officium misericordiæ si indiget, vel exhibendum si indigeret. Ex quo est jam consequens ut etiam ille a quo nobis hoc vicissim exhibendum est, proximus sit noster; proximi enim nomen ad aliquid est, nec quisquam esse proximus nisi proximo potest. *Item :* Paulus dicit : non adulterabis ; non homicidium facies; non furaberis; non concupisces, et si quid est aliud mandatum, in hoc sermone recapitulatur : diliges proximum tuum tamquam te ipsum. *Item :* Quisquis ergo arbitratur non de omni homine Apostolum præcepisse, cogitur fateri, quod scelestissimum est, visum fuisse Apostolo non esse peccatum, si quis aut non christiani aut inimici adulteraverit uxorem. *Item :* Jam vero si vel cui præbendum vel a quo nobis præbendum officium misericordiæ, recte proximus dicitur, manifestum est hoc præceptum quo jubemur diligere proximum, et sanctos angelos continere[3], a quibus tanta nobis misericordiæ impenduntur officia. *Ambrosius, super epistolam Pauli ad Romanos :* Nemini quicquam debeatis. Pacem vult nos habere, si fieri potest, cum omnibus; dilectionem cum fratribus. Qui enim diligit proximum, legem implevit, legem Moysis. Nam novæ legis mandatum est etiam inimicos diligere. Diliges proximum tuum sicut te ipsum; hoc scriptum est in Levitico. *Item :* Dilectio proximi malum non operatur; pleni-

[1] Turon. *junguntur.* — [2] Turon. *nullum hominem.* — [3] Codd. *contineri.*

tudo enim[1] legis est Dei. Malum non operatur, quia bona est dilectio, nec peccari potest per illam quæ legis est perfectio; sed quia tempore Christi addi aliquid oportuit, non solum proximos sed inimicos diligi præcepit. Unde plenitudo legis est dilectio, ut justitia sit diligere proximum; abundans vero et perfecta justitia etiam inimicos diligere.

CXXXVI.

Quod sola caritas virtus dicenda sit, et non.

Augustinus, ad Macedonium judicem: Virtus nihil est aliud quam diligere quod diligendum est; id eligere, prudentia est; nullis inde averti molestiis, fortitudo est; nullis illecebris, temperantia; nulla superbia, justitia. *Idem, de moribus ecclesiæ catholicæ*[2]*:* Nihil igitur aliud est optimum hominis cui hærere beatissimum sit, nisi Deus, cui hærere certe non valemus nisi dilectione. Namque illud quod quadripartitum dicitur, virtus, ex ipsius amoris vario quodam affectu ducitur, ut temperantia sit amor integrum se præbens ei quod amatur, fortitudo autem amor facile tolerans omnia propter id quod amatur; justitia, amor soli amato serviens, et propterea recte dominans; prudentia, amor ea, quibus adjuvatur, ab eis quibus impeditur, sagaciter seligens; sed hunc amorem non cujuslibet sed Dei esse diximus. Definire etiam licet ut temperantiam dicamus esse amorem Deo se integrum incorruptumque servantem; fortitudinem, amorem omnia propter

[1] Abrinc. *ergo* pro *enim.* — [2] Turon. *Idem, de moribus ecclesiæ, contra Manichæos: Erit aliud optimum bonum, nisi cui est hærere beatissimum? id autem solus Deus, cui hærere non valemus nisi dilectione, amore, caritate. Quod si virtus ad beatitudinem nos ducit, nihil omnino virtutem affirmaverim nisi summum amorem Dei. Itaque illas quatuor virtutes sic etiam definire non dubitem, ut temperantiam dicamus esse amorem Deo se integrum incorruptumque servantem; fortitudinem, amorem omnia propter Deum facile perferentem; justitiam, amorem Deo tantum servientem, et ob hoc bene imperantem cæteris quæ homini subjecta sunt; prudentiam, amorem Dei bene discernentem ea quibus adjuvatur in Deum ab his quibus impediri potest. Idem, de moribus ecclesiæ catholicæ : Nihil igitur aliud est optimum hominis,* etc. Cf. Aug. opp., tom. I, pag. 696 sqq.

Deum facile perferentem ; justitiam, amorem Deo tantum servientem, et ob hoc bene imperantem cæteris quæ homini subjecta sunt ; prudentiam, amorem Dei bene discernentem ea quibus adjuvetur in Deum ab his quibus impediri potest. Quid amplius de moribus disputatur? Si enim Deus est summum bonum, quod negari non potest, sequitur quoniam summum bonum appetere est bene vivere, ut nihil sit aliud bene vivere quam toto corde Deum diligere, ut incorruptus in eo amor atque integer custodiatur, quod est temperantiæ ; nullis frangatur incommodis, quod est fortitudinis ; nulli alii serviat, quod est justitiæ ; vigilet in discernendis rebus, ne fallacia paulatim dolusve subripiat, quod est prudentiæ[1]. *Ex libro Prosperi sententiarum Augustini, cap. VII :* Dilectio Dei et proximi propria et specialis virtus est piorum atque sanctorum, cum cæteræ virtutes bonis ac malis possunt esse communes. *Gregorius, super Ezechielem homel. XVI:* Tres sunt virtutes sine quibus is qui operari aliquid potest, salvari non potest, videlicet : Fides, spes, caritas. *Idem, in homel. VII evangeliorum:* Scientia etenim virtus est ; humilitas etiam custos virtutis[2]. *Isidorus, de summo bono, lib. II, cap. XXXVI:* Fides, spes, caritas summæ virtutes sunt ; nam a quibus habentur, utique veraciter habentur ; aliæ vero virtutes mediæ sunt, quæ et ad utilitatem et ad perniciem possunt haberi, si de eis arroganter quisque intumuerit ; ut, puta, doctrina, jejunium, castitas, scientia sive temporales divitiæ, de quibus scilicet et bene operari possumus et male. *Paulus apostolus, in I epist. ad Corinthios:* Volo autem omnes homines esse sicut me ipsum : sed unusquisque proprium donum habet ex Deo ; alius quidem sic, alius vero sic. Dico autem non nuptis et viduis : bonum est si sic permaneant sicut et ego ; quod si se non continent, nubant. *Tullius, de officiis, lib. II :* Justitia cum sine prudentia satis habeat auctoritatis, prudentia sine justitia nihil valet ad faciendam fidem. Quo enim quisque versutior et callidior, hoc invidiosior et suspectior, detracta

[1] Turon. interponitur locus Augustini *de nuptiis et concupiscentia* qui ad aliam quæstionem referendus videtur, et infra locus Hieronymi a quæstione quoque prorsus alienus. — [2] Turon. deest hic Gregorii locus.

opinione probitatis. Quamobrem intelligentiæ justitia conjuncta, quantum volet habebit ad faciendam fidem virium. Justitia sine prudentia multum poterit, sine justitia nil valebit prudentia. Sed ne quis sit admiratus cur non inter omnes philosophos constet a meque ipso disputatum sæpe sit, qui unam habet omnes habere virtutes, nec ita sejungam quasi possit quisque, qui non idem prudens sit, justus esse; a ia est illa cum veritas ipsa limatur in disputatione, alia cum ad omnes accommodatur oratio. Quamobrem ut vulgus, ita nos hoc loco loquimur, ut alios fortes, alios viros bonos, alios prudentes esse dicamus. Popularibus enim verbis est agendum et usitatis, cum loquimur. *Hieronymus, ad Fabiolam, de mansionibus filiorum Israel:* De alia provincia ad aliam transeuntes; non enim semper uni virtuti danda est opera, sed sicut scriptum est: ibunt de virtute ad virtutem; quia ita inter se connexæ sunt, ut, qui una caruerit, omnibus careat. *Ex libro primo dialogorum ejusdem contra Pelagium,* Pelagius: Nullus ergo sanctorum, quamdiu in isto sæculo est, cunctas potest habere virtutes. Hieronymus: Nullus, quia nunc ex parte prophetamus et ex parte cognoscimus. Neque enim possunt omnino esse in hominibus, quia non est immortalis filius hominis. Pelagius: Et quomodo legimus, qui unam habuerit, omnes habere virtutes? Hieronymus: Participatione, non proprietate. Necesse est enim ut singuli excedant in quibusdam; et tamen hoc ubi scriptum sit, nescio. Pelagius: Ignoras hanc philosophicam esse sententiam? Hieronymus: Sed non apostolorum. Neque enim curæ mihi est quid Aristoteles, sed quid Paulus doceat. *Augustinus Hieronymo, de sententia Jacobi apostoli*[1] *:* Quando dicit: *Quicunque totam legem observaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus;* quomodo intelligendum est? Obsecro te; itane qui furtum fecerit, imo vero qui dixerit diviti: hic sede, pauperi autem: tu sta illic; et homicidii et adulterii et sacrilegii reus est? *Item:* Consequens videtur, nisi alio modo intelligendum ostendatur, ut qui dixerit diviti: hic sede, et pauperi: sta illic, huic ampliorem honorem quam illi deferens, et idolatres et blasphemus et adulter et homicida, et ne, quod longum est,

[1] Aug. opp., tom. II, pag. 595 sqq.

cuncta commemorem, reus omnium criminum judicandus sit. Offendens quippe in uno factus est omnium reus. At enim qui unam virtutem habet, omnes habet, et qui unam non habet, nullam habet; hoc si verum est, confirmatur ista sententia. Sed ego eam exponi volo, non confirmari, quæ est per se ipsam apud nos omnium philosophorum auctoritatibus firmior; et illud quidem de virtutibus et vitiis si veraciter dicitur, non est consequens ut propter hoc omnia peccata sint paria. Nam illud de inseparabilitate virtutum, et si forsitan fallor, tamen si verum, memini, omnibus philosophis placuit qui easdem virtutes agendæ vitæ necessarias esse dixerint; hoc autem de parilitate peccatorum soli Stoici ausi sunt disputare contra omnem sensum generis humani. Quam eorum vanitatem in Joviniano illo qui in hac sententia Stoicus erat, dilucidissime convicisti, et præclarissima disputatione satis evidenter apparuit non placuisse auctoribus nostris, vel ipsi potius, quæ per eos locuta est, Veritati, omnia paria esse peccata. *Item:* Certe hinc persuadent qui unam virtutem habuerit, habere omnes, et omnes deesse cui una defuerit; quod prudentia nec ignava nec injusta nec intemperans potest esse. Nam et si aliquid horum defuerit, prudentia non erit. Porro si prudentia tum erit, et si fortis et justa et temperans sit, profecto ubi fuerit, secum habet cæteras. Sic fortitudo imprudens esse non potest vel intemperans vel injusta. Sic temperantia necesse est ut prudens, fortis et justa sit; sic justitia non est si non sit prudens, fortis, temperans. Ita ubi vera est aliqua earum, et aliæ similiter sunt. Ubi autem aliæ desunt, vera illa non est, etiamsi aliquo modo simul esse videatur; sunt enim, ut scis, quædam initia specie fallaci similia[1]. *Item :* Catilina, ut de illo scripserunt qui nosse potuerunt, frigus, sitim, famem ferre poterat, eratque patiens inediæ, algoris, vigiliæ supra quam cuique credibile est; ac per hoc præditus fortitudine videbatur. Sed hæc fortitudo prudens non erat; mala enim pro bonis eligebat; temperans non erat; corruptelis enim turpissimis fœdabatur; justus non erat, nam contra patriam conjuraverat, et ideo nec fortitudo erat, sed duritia

[1] Turon. deest *Ubi autem* usque ad *Item : Catilina.*

sibi, ut stultos falleret, nomen fortitudinis imponebat. Nam si fortitudo esset, virtus esset; si autem virtus esset, a cæteris virtutibus tamquam inseparabilibus comitibus nunquam relinqueretur. Quapropter cum quæritur etiam de vitiis, utrum similiter omnia sint ubi unum erit, aut nulla sint ubi unum non erit, laboriosum est id ostendere, propterea quod uni virtuti duo vitia opponi solent, et quod aperte contrarium est, et quod specie similitudinis adumbratur. *Item:* Cogimur fateri vitia plura esse virtutibus. Unde aliquando vitium vitio tollitur. *Item :* Virtus vero quo una ingressa fuerit, quoniam secum cæteras ducit, profecto vitia cedunt quæcunque inerant. Hæc utrum ita se habeant, diligentius inquirendum est; non enim et ista divina sententia est qua dicitur : qui unam virtutem habuerit, omnes habet, eique nullam esse cui una defuerit. Ego vero nescio quemadmodum dicam. Non dico virum a quo denominata dicitur virtus, sed etiam mulierem, quæ viro suo servat tori fidem, si hoc faciat propter præceptum Dei, et quæ [1] primitus sit fidelis, non habere pudicitiam, aut pudicitiam nullam vel parvam esse virtutem; sic et maritum qui hoc idem servat uxori; et tamen sunt plurimi tales quorum sine aliquo peccato esse neminem dixerim, et utique illud qualecumque peccatum ex aliquo vitio venit. Unde pudicitia conjugalis in viris fœminisque religiosis, cum procul dubio virtus sit, non tamen secum habet omnes virtutes; nam si omnes ibi essent, nullum esset vitium, nullum omnino peccatum. Quis ergo sine aliquo vitio, id est, fomite quodam vel quasi radice peccati, cum clamet qui super pectus Domini recumbebat : *Si dixerimus quia peccatum non habemus, nos ipsos seducimus, etc. Item:* Scriptum est : in multis offendimus omnes. *Item :* Caritas de corde puro et conscientia bona et fide non ficta magna et vera virtus est, quia ipsa est finis præcepti, merito dicta fortis sicut mors. Quia sicut mors avellit a sensibus carnis animam, sic caritas a concupiscentiis carnalibus. Cur ergo non dicimus, qui hanc virtutem habent, habere omnes, cum plenitudo legis sit caritas? *Item:* An forte quia plenitudo legis caritas est qua Deus proximusque diligitur, in quibus præceptis

[1] Cf. Edit. ibid. pag. 598.

caritatis tota lex pendet et prophetæ, merito fit reus omnium, qui contra illam facit in qua pendent omnia? Nemo autem facit peccatum nisi adversus illam faciendo; quare non adulterabis, non homicidium facies et si quod est aliud mandatum, in hoc sermone recapitulatur: Diliges proximum tamquam te ipsum. Dilectio proximi malum non operatur. Reus itaque fit omnium faciendo contra eam in qua pendent omnia. *Origenes, super epistolam Pauli ad Romanos, lib. VIII:* Habent enim zelum Dei, sed non secundum scientiam. Similiter potest dicere Apostolus de aliis quod timorem Dei habeant, sed non secundum scientiam, et de aliis quia caritatem Dei habeant, sed non secundum scientiam; si enim habeat quis affectum erga Deum, ignoret autem quia caritas patiens debet esse, benigna, etc.; hæc et his similia si in caritate non habeat, sed in solo affectu diligat Deum, competenter et ad ipsum dicitur quia caritatem Dei habeat, sed non secundum scientiam.

CXXXVII.

Quod caritas semel habita nunquam amittatur, et contra.

Salomon, in proverbiis, cap. XVIII: Omni tempore diligit qui amicus est, et frater in angustiis comprobatur. *Idem, in cantico canticorum:* Aquæ multæ non poterunt extinguere caritatem, nec flumina obruent illam. *Paulus apostolus, in epistola ad Romanos:* Quis nos separabit a caritate Dei? tribulatio, an angustia? etc. *Idem, in epistola I ad Corinthios:* Caritas nunquam excidit, sive prophetiæ evacuabuntur sive linguæ cessabunt sive scientia destruetur. *Hieronymus, super epistolam ad Corinthios:* Caritas nunquam excidit, hoc est, ipsa illa sola permanet in futuro, aut certe quæ vera est non finitur. *Idem, ad Heliodorum:* Caritas nunquam excidit[1]; hæc vivit semper in pectore. *Idem, ad Rufinum:* Amicitia quæ desinere potest, vera nunquam fuit. In amico non res quæritur, sed voluntas. Amicitia quæ finiri potest, nunquam vera fuit; magis enim in insidiis nostrorum periclitamur

[1] Turon. deest *nunquam excidit; hæc.*

quam aliorum. Unde dicitur : Etenim homo pacis meæ in quo, etc. Nonnulli altioribus gradibus dediti mutant mores, et quos conglutinatos habebant, postquam ad culmen honoris perveniunt, amicos habere despiciunt. Amicitia enim vera nulla vi excluditur, et nullo tempore aboletur, et, ubicumque se vertit tempus, illa firma perdurat, quia veraciter diligit amicum ; quantaslibet ab eo patiatur injurias, nullatenus ab amore ejus avertitur. Omni tempore diligit qui amicus est et frater[1]. *Augustinus, super psalmum XXI:* Amate, sed quid ametis videte. Amor Dei, amor proximi caritas dicitur; amor hujus sæculi, cupiditas. *Idem, lib. IV, de doctrina christiana:* Caritatem voco motum animi ad fruendum Deo propter ipsum, et se atque proximo propter Deum; cupiditatem autem, motum animi ad fruendum se et proximo et quolibet corpore, non propter Deum. *Idem, in lib. quæstion. LXXXIII, cap. XXXVII:* Nihil aliud est amare quam propter semetipsum rem aliquam appetere. *Item :* Amor rerum amandarum caritas vel dilectio melius dicitur. *Item, cap. XXXVIII:* Est autem cupiditas adipiscendi aut obtinendi temporalia. *Idem, super illum versiculum :* Voluntarie sacrificabo tibi, etc. Quid offeram nisi quod ait : Sacrificium laudis honorificabit me. Quare voluntarie? quia gratis amo quod laudo. Gratuitum sit quod amatur et quod laudatur. Quid est gratuitum? ipse[2] propter se, non propter aliud. Si enim laudas Deum ut det tibi aliquid, jam non gratis amas Deum. Erubesce ; si te uxor tua propter divitias amaret, et forte tibi paupertas accideret, de adulterio cogitaret. Cum ergo te a conjuge gratis amari vis, tu Deum propter aliud amabis? quod præmium accepturus es a Deo, o avare? Non tibi terram, sed semetipsum servat, qui fecit cœlum et terram. Voluntarie sacrificabo tibi ; noli ex necessitate. Si enim propter aliud laudas, ex necessitate laudas ; si adesset tibi quod amas, non laudares. Laudas, verbi gratia, ut tibi det pecuniam; si haberes aliunde, numquid laudares? Si igitur propter pecuniam laudas, non voluntarie sacrificas, sed ex necessitate, quia præter illum nescio quid aliud amas. Contemne omnia, ipsum attende et hæc

[1] Turon. deest *omni tempore diligit qui amicus est et frater.* — [2] Turon. *ipsum.*

quæ dedit, propter dantem bona sunt. Nam dat prorsus ista temporalia, et quibusdam bono eorum, quibusdam malo eorum, secundum altam profunditatem judiciorum suorum. Ipsum autem gratis dilige, quia melius ab eo non invenis quod det, quam se ipsum, aut, si invenis melius, hoc pete. Voluntarie sacrificabo tibi, quia gratis. Quid est gratis? Et confitebor nomini tuo, Domine, etc.; nihil aliud nisi quia bonum est. Numquid ait, quia das mihi aurum? *Idem, de moribus ecclesiæ contra Manichæos :* Bonorum summa nobis Deus est; Deus nobis est summum bonum. Neque enim infra remanendum nobis est, neque ultra quærendum ; alterum enim periculosum, et alterum nullum. *Item :* Sicut scriptum est : quia propter te afficimur tota die. Caritas non potuit signari expressius, quoniam id dictum est propter te. *Idem, de disciplina ecclesiastica tractans :* Habe caritatem, et fac quidquid vis. *Idem, super epistolam Johannis, sermone II :* Dilectio sola discernit inter filios Dei et filios diaboli. *Item :* Non discernuntur filii Dei a filiis diaboli, nisi caritate. *Idem, sermone VI :* Habere baptismum et malus esse potest; habere prophetiam et malus esse potest; accipere sacramentum corporis et sanguinis Domini, et malus esse potest; habere autem caritatem et malus esse non potest. Quid ipse Spiritus interpellat pro sanctis, nisi ipsa caritas quæ in te per Spiritum facta est? Ideo dicitur idem Apostolis : *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum. Tullius, in secundo Rhetoricæ :* Amicitia est voluntas erga aliquem, bonarum rerum illius ipsius causa quem diligit, cum ejus pari voluntate. *Idem, in libro de amicitia :* Præstat amicitia propinquitati, quod ex propinquitate benevolentia tolli potest, ex amicitia non potest. Sublata enim benevolentia amicitiæ nomen tollitur, propinquitatis manet. Quanta autem vis amicitiæ sit, ex hoc intelligi potest quod ex societate instituta generis humani, quam conciliavit ipsa natura, ita contracta est res et adducta in angustum ut omnis caritas aut inter duos aut inter paucos jungeretur. Est enim amicitia nihil aliud nisi omnium divinarum humanarumque rerum cum benevolentia et caritate consensio. Qua quidem haud scio an, excepta sapientia, quidquam me-

lius sit hominibus a diis immortalibus datum. *Augustinus, de trinitate, lib. XIV, cap. IX:* Utrum autem etiam tunc virtutes, quibus in hac mortalitate bene vivitur, desinant esse, cum ad æterna perduxerint, nonnulla quæstio est. Quibusdam enim visum est desituras, et bonos animos sola beatos esse cognitione [1], hoc est contemplatione naturæ quæ creavit omnes cæteras; cui regenti esse subditum, si justitiæ est, immortalis est omnino justitia, nec in illa beatitudine desinet, sed talis et tanta erit ut perfectior et major esse non possit. Fortassis et aliæ tres virtutes : prudentia sine ullo jam periculo erroris, fortitudo sine molestia tolerandorum malorum, temperantia sine repugnatione libidinum erit in illa felicitate, ut prudentiæ sit nullum bonum Deo præponere vel æquare ; fortitudinis, fortissime cohærere ; temperantiæ, nullo deflexu [2] noxio delectari. Nunc autem quod agit justitia in subveniendo miseris, quod prudentia in præcavendis insidiis, quod fortitudo in perferendis molestiis, quod temperantia in coercendis delectationibus pravis, non ibi erit ubi nihil omnino mali erit. Ac per hoc ista virtutum opera, sicut fides ad quam referenda sunt, et aliam nunc faciunt trinitatem, cum ea præsentia tenemus, aliam tunc factura sunt, cum ea non esse sed fuisse in memoria reperiemus. *Item :* De tribus virtutibus, prudentia, fortitudine, temperantia, cum dicitur quod desinant, nonnihil dici videtur. Justitia vero immortalis est. Tullius in hac tantum vita communi quatuor necessarias dixit esse virtutes; nullam vero earum, cum ex hac vita migrabimus. *Item :* Regenti naturæ esse subditum, si justitiæ est, immortalis est justitia. *Idem, super Genesim :* Istæ quippe virtutes quæ nunc propter transigendam istam peregrinationem valde necessariæ sunt, nec erunt in illa vita propter quam adipiscendam necessariæ sunt. *Idem, in psalmum XXI :* Erat tunica, dicit Evangelista, desuper texta. Quæ est illa tunica, nisi caritas quam nemo potest dividere? Quæ est ista caritas, nisi unitas? In ipsam sors mittitur; nemo illam dividit. Sacramenta sibi hæretici diviserunt, caritatem non; et quia dividere non potuerunt, recesserunt. Illa

[1] *Cogitatione* Turon. — [2] Edit. *defectu.* Cf. August. opp., tom. VIII, pag. 956.

autem integra manet; qui habet hanc, securus est. Nemo illam movet de ecclesia catholica; et si foris illam incipiat habere, intus mittitur quomodo ramus olivæ a columba. *Idem:* Fides gratiæ christianæ, id est, ea quæ per dilectionem operatur, posita in fundamento, neminem perire permittit. *Idem, super illum locum evangelii Johannis: Hæc mando vobis ut,* etc. Merito itaque magister bonus dilectionem sic sæpe commendat, tamquam sola præcipienda sit, sine qua non possunt prodesse cætera bona, et quæ non potest haberi sine cæteris bonis quibus homo efficitur bonus. *Idem, in sermone III super epistolam Johannis:* Ut sciatis quia unctio quam accepimus, ab eo permanet in vobis. Unctio invisibilis caritas illa est quæ, in quocunque fuerit, tamquam radix illi erit, quamvis ardente sole arescere non potest. Omne quod radicatum est, nutritur calore solis, non arescit[1]. *Idem, in sermone V:* Si quis paratus sit mori etiam pro fratribus, perfecta est in illo caritas. Sed numquid mox ut nascitur, jam prorsus perfecta est? ut perficiatur, nascitur; cum fuerit nata, nutritur; cum fuerit nutrita, roboratur; cum fuerit roborata, perficitur; cum ad perfectionem venerit, quid dicit? Mihi vivere Christus est, et mori lucrum; optabam dissolvi et esse cum Christo. *Item, sermone VII:* Semel ergo breve præceptum tibi præcipitur: dilige, et quod vis fac; radix sit intus dilectionis. Non potest de ista radice nisi bonum existere. *Item, sermone VIII:* Radicata est caritas, securus esto; nihil mali procedere potest; amplius non potuit dilectio commendari quam ut diceretur Deus: Deus dilectio est, et qui manet in dilectione, in Deo manet, et Deus in eo. Habitas in Deo ut continearis; habitat in te Deus ut contineat, ne cadas. *Item, sermone IX:* Manet in te Deus ut te contineat; manes in Deo ne cadas, quia de ipsa caritate Apostolus dicit: Caritas numquam cadit. Quomodo cadit quem continet Deus? In hoc perfecta est dilectio Dei in nobis, ut fiduciam habeamus in die judicii *Item:* Carissimi, et si cor nostrum non male senserit, fiduciam habeamus ad Deum. Cor non male senserit, quia germana dilectio est

[1] Turon. post *radicatum,* cætera desunt usque ad *nutrita, roboratur* Cf. August. opp., tom. III, pag. 849.

in nobis non ficta, salutem fraternam quærens; nullum emolumentum exspectans a fratre, nisi salutem ipsius. *Item :* Quisquis ergo habuerit caritatem fraternam, corque ejus interrogatum sub justo examine non ei aliud responderit quam germanam ibi esse radicem caritatis, unde boni fructus existant, habet fiduciam apud Deum. *Idem, in psalmum CIII, super illum locum : Qui tegis aquis superiora ejus.* In omnibus scripturis supereminentissimum locum caritas obtinet; hanc nobiscum non communicant mali. Ipse enim est fons proprius bonorum, proprius sanctorum, de quo dicitur : nemo alienus communicet tibi. Qui sunt alieni? omnes qui audiunt : non novi vos. *Idem, ad Julianum comitem :* Caritas quæ deseri potest, nunquam vera fuit. *Gregorius, Moralium lib. X*[1] *:* Valida est dilectio ut mors; quia nimirum mentem quam semel ceperit, a dilectione mundi funditus occidit et insensibilem contra terrores reddit. *Ex Levitico :* Ignis in altari semper ardebit, quem nutriet sacerdos, subjiciens mane ligna per singulos dies. *Item :* Ignis est iste perpetuus, quia nunquam deficiet de altari. *Gregorius, lib. XXV Moralium :* Altare Dei est cor nostrum, in quo necesse est ad Deum caritatis flammam indesinenter accendere; cui, ne in eo caritatis flamma deficiat, tam exempla præcedentium quam sacræ scripturæ testimonia congerere non desistat. Quia enim interna novitas nostra ipsa quotidie hujus vitæ conversatione veterascit, ignis iste nutriendus est[2]. *Item :* Ignis enim iste in altari Domini, id est in corde nostro, citius extinguitur, nisi solerter adhibitis exemplis patrum et dominicis testimoniis reparetur. *Item :* Quia vero eadem caritas in cordibus electorum inextinguibilis manet, aperte subditus ignis est iste perpetuus qui nunquam deficiet de altari, quia etiam post hanc vitam eorum viribus fervor caritatis accrescit, ut Deus quo magis visus fuerit, amplius diligatur. *Ambrosius, in apologia David :* Paulus merito gloriatur in infirmitatibus. Sciebat enim virtutis abundantia plurimos etiam sanctos sine remedio corruisse.[3] *Hieronymus, in Ezechielem :* Non enim ex præteritis sed ex presentibus judicamur; cavendumque et semper timendum ne

[1] Hic locus deest in Turon. — [2] Gregor. papæ opp., tom. I, pag. 794. — [3] Hæc usque ad *Gregor. homel. XXXVIII* desunt in Turon.

veterem gloriam et solidam firmitatem unius horæ procella subvertat. *Responsiones Prosperi ad Rufinum, cap. III :* A sanctitate ad immunditiam, a justitia ad iniquitatem, a fide ad impietatem plerosque transire non dubium est, et tales ad prædestinationem filiorum Dei cohæredum Christi non pertinere certissimum est. *Item, cap. VII :* Ex regeneratis in Christo Jesu quosdam, relicta fide et piis moribus, apostatare a Deo et impiam vitam in sua aversione finire, multis, quod dolendum est, probatur exemplis. *Gregorius, homel. XXXVIII :* Tres pater meus sorores habuit, quæ cunctæ tres sacræ virgines fuerunt. Quarum una Tharsilla, alia Gordiana, alia Emiliana dicebatur[1]. Uno omnes ardore conversæ, uno eodemque tempore sacratæ, sub districtione regulari degentes, in domo propria socialem vitam ducebant, etc. *Item :* Gordiana autem, oblita dominici timoris, oblita pudoris et reverentiæ, oblita consecrationis, conductorem agrorum suorum postmodum maritum duxit. Ecce omnes tres uno prius ardore conversæ sunt, sed non in uno eodemque studio permanserunt; quia, juxta dominicam vocem, multi vocati, pauci vero electi. Hæc igitur dixi, ne quis in bono jam opere positus sibi vires boni operis tribuat, ne quis de propria actione confidat; quia, etsi novit hodie qualis sit, adhuc cras quid futurus sit nescit. Nemo ergo de suis jam operibus securus gaudet, quando adhuc in hujus vitæ incertitudine quis se finis sequatur ignorat[2]. *Idem, in pastorali, cap. III :* David factus est in morte viri crudeliter rigidus, quia in appetitu fœminæ enerviter fluxerat; quem profecto ab electorum numero culpa longius raperet, nisi hunc ad veniam flagella revocassent. *Idem, in homelia illius lectionis evangelicæ : Si quis diligit me, sermonem meum,* etc. Ipse namque spiritus amor est; unde et Johannes dicit : Deus caritas est. Qui ergo virtute integra Deum desiderat, profecto jam habet quem amat. Neque quisquam posset Deum diligere, si eum quem diligit non haberet. Sed si ecce unusquisque vestrum requiratur an diligat Dominum, et respondet : diligo; in ipso autem lectionis exordio, audistis quid Veritas dixerit : *Si quis diligit,* etc.; probatio ergo dilectionis

[1] Nomina sororum desunt in Turon. — [2] Greg. opp., tom. I, pag. 1642 sqq.

exhibitio est operis. Hinc, in epistola sua, idem Johannes dicit : Qui dicit quia diligo Deum et mandata ejus non custodit, mendax est. Vere enim diligimus si mandata ejus servamus ; nam qui adhuc per illicita desideria defluit, profecto Deum non amat, quia ei in sua voluntate contradicit. *Item :* Nunquam amor Dei est otiosus; operatur etenim magna, si est; si vero operari renuit, amor non est. *Idem*[1], *Moralium XXIX :* Multos enim videmus quotidie, quia justitiæ luce resplendeant, et tamen ad finem suum nequitiæ obscuritate teneantur. *Item :* Quis discernat vel quis perduret in malo vel quis perseveret in bono vel quis ab infimis ad summa convertatur vel quis a summis revertatur ad infima? Latro de patibulo transivit ad regnum, Judas de apostolatus gloria est lapsus in tartarum. *De usu nominum, cap. LXXXI :* Non accipies personam nec munera, quia munera excæcant oculos sapientum et mutant verba justorum. *Augustinus, super epistolam Johannis, sermone II :* Qui habent caritatem, nati sunt ex Deo; qui non habent, non sunt ex Deo. Quicquid vis, habe; hoc solum nisi habeas, nihil tibi prodest; alia si non habeas, hoc habe, et implesti legem. Qui enim diligit alterum, legem implevit, ait Apostolus, et plenitudo legis caritas. *Idem, in lib. de caritate, super hoc caput :* Omnis qui natus est ex Deo, non facit peccatum, quia semen ejus in ipso manet, et non potest peccare, quia ex Deo natus est. Fortasse secundum quoddam dixit peccatum, non secundum omne, et tale peccatum est illud ut, si quis hoc admiserit, confirmet cætera; si non admiserit, solvat cætera. Quid est hoc peccatum? facere contra mandatum. Quid est mandatum? Mandatum novum do vobis. *Isidorus, de summo bono, lib. II, cap. III :* Dilectio Dei morti comparatur, dicente Salomone : Valida est ut mors dilectio; quia, sicut mors violenter separat animam a corpore, ita dilectio Dei segregat hominem a mundano et carnali amore. Qui præcepta Dei contemnit, Deum non diligit; neque enim regem diligimus, si odio leges ejus habemus. *Ex Evangelio :* Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis. *Item :* Tu scis, Domine, quia amo

[1] Hæc usque ad : *Augustinus super epistolam Johannis,* desunt in Turon.

te. *Item :* Si diligeretis me, gauderetis utique. *Augustinus, super Johannem :* Si me quæritis, sinite hos abire, ut impleretur sermo quem dixi, quia quos dedisti mihi, non perdidi ex eis quemquam. Cur ergo, si tunc morerentur, perderet eos, nisi quia nondum sic in eum credebant quomodo credunt quicumque non pereunt? *Idem, quæstion. veteris et novæ legis :* Etiam Maria, per quam mysterium incarnationis gestum est, in morte Domini dubitavit, ita ut in resurrectione Domini firmaretur. Omnes enim in morte Domini dubitaverunt; et quia omnis ambiguitas resurrectione Domini recessura est, pertransire dixit gladium. *Idem, in libro de correptione et gratia :* Accepi enim fidem quæ per dilectionem operatur, sed in illa usque in finem perseverantiam non accepi. *Item :* Fides quæ per dilectionem operatur, profecto aut omnino non deficit, aut, si qui sunt quorum deficit, reparatur antequam vita ista finiatur, et deleta quæ intercurrerat iniquitate, usque in finem perseverantia deputatur. Qui vero perseveraturi non sunt, procul dubio nec illo tempore, quo bene pieque vixerint, in istorum numero computandi sunt. *Item :* Hic si a me quæritur cur eis Deus perseverantiam non dederit, qui eam qua christiane viverent dilectionem dederit, me ignorare respondeo. *Item :* Mirandum est quidem, multumque mirandum, quod filiis suis quibusdam Deus quos regeneravit in Christo, quibus fidem, spem, dilectionem dedit, non dat perseverantiam, cum filiis alienis scelerum tantum dimittat, atque impertita gratia faciat filios suos. *Idem, in eodem*[1] : Credendum est quosdam de filiis perditionis, non accepto dono perseverandi usque in finem vitæ in fide quæ per dilectionem operatur, incipere vivere, et aliquando fideliter ac juste vivere, et postea cadere, neque de hac vita priusquam hoc eis contingat, auferri. *Item :* Justus si a justitia sua recesserit, et defunctus in impietate sua fuerit, in pœnas ibit, nec ei sua præterita justitia proderit. Si autem tunc mortuus esset quando justus erat, tunc requiem invenisset. *Idem, in eodem :* Fecit Deus hominem rectum ab ini-

[1] Hinc usque ad finem quæstionis in Turon. plura sunt alio posita ordine, quædam addita, nonnulla omissa.

tio humanæ creaturæ. Qui ex rectitudine in qua Deus eum primitus fecit, sua mala voluntate decidens, pravus effectus est. Si autem jam regeneratus et justificatus in malam vitam sua voluntate relabitur, certe iste non potest dicere : non accepi, quod acceptam gratiam Dei suo in malum libero amisit arbitrio. *Item :* An adhuc et iste nolens corripi potest dicere : quid ego feci, qui non accepi? quem constat accepisse, et sua culpa, quod acceperat, amisisse? Possum, inquit, possum omnino, quando me arguit quod ex bona vita in mala mea voluntate lapsus sim, dicere adhuc : quid ego feci qui non accepi? accepi enim fidem quæ per dilectionem operatur, sed in illa usque in finem perseverantiam non accepi. *Item :* Dicit Apostolus his qui secundum propositum vocati sunt; propositum autem non suum, sed Dei, de quo alibi dicit, ut secundum electionem propositum Dei maneret. Horum fides quæ per dilectionem operatur, profecto aut omnino non deficit, aut, si quorum deficit, reparatur. Qui vero perseveraturi non sunt ac sic a fide christiana et conversatione lapsuri sunt ut tales eos hujus vitæ finis inveniat, procul dubio nec illo tempore quo bene pieque vivunt, in istorum numero computandi sunt; et tamen quis eos neget electos, cum credunt et baptizantur et secundum Deum vivunt? Plane dicuntur electi a nescientibus quid futuri sint, non ab illo qui eos novit non habere perseverantiam, quæ ad beatam vitam perducit electos. *Item :* Ex nobis exierunt, sed non erant ex numero filiorum, Dei vox est. Johannes loquitur quod, ubi fuissent ex nobis, permansissent utique nobiscum. Quid aliud dicitur nisi : non erant filii, etiam quando erant in professione et nomine filiorum; non quia justitiam simulaverunt, sed quia in ea non permanserunt. Neque enim ait : nam si fuissent ex nobis, veram non fictam justitiam tenuissent utique nobiscum, sed permansissent utique nobiscum. In bono illos volebat procul dubio permanere. Erant itaque in bono, sed in eo non permanserunt. *Idem, de trinitate Dei :* Septenarius pro universo sæpe ponitur, sicuti : septies cadit justus et resurgit, id est, quotiescunque ceciderit, non peribit; quia non de iniquitatibus sed de tribulationibus ad humilitatem perducentibus

intelligi volunt. *Idem, in homelia XI:* Princeps omnium vitiorum, dum vidit Adam ex limo terræ ad imaginem Dei formatum, pudicitia armatum, temperantia compositum, caritate splendidum, invidus hoc terrenum hominem accepisse quod ipse, dum esset angelus, per superbiam perdidisset, primos parentes illis donis ac tantis bonis exspoliavit et peremit; nam cum homini abstulisset fidem, pudicitiam, continentiam, suo dominio subjugavit. *Item :* Amissa temperantia intemperans effectus est; perdita caritate malus inventus est. *Idem, in libro de fide, ad Petrum*, cum de spiritibus humanis loqueretur, ait : Cum ipsi in corporibus sint, non particulatim sunt; sed sicut in totis corporibus toti, sic in eorumdem corporum partibus sunt toti. Tamen cogitationum varietas diversitatem in eis temporalis mutationis ostendit, dum modo aliquid nesciunt, modo sciunt, modo volunt, modo nolunt, modo sapiunt, modo desipiunt, modo iniqui ex justis, modo justi sunt ex iniquis, modo pietatis illustrantur lumine, modo depravantur tenebroso impietatis errore. *Hieronymus, ad Rusticum :* Justitia justi non liberabit eum in quacunque die peccaverit; et iniquitas iniqui non nocebit ei quacunque die conversus fuerit. Unumquemque judicat sicut invenerit, nec præterita considerat sed præsentia, si tantum crimina vetera novella conversione mutentur. *Gregorius, in homeliis de angelis :* Per prophetam Dominus dicit, quia, quacunque hora justus peccaverit, omnes justitiæ ejus in oblivione erunt coram me; justus es, iram pertimesce ne corruas. *Idem, moral. lib. VIII :* Homo conditus, in eo quod ab ingenita standi soliditate voluntatis pedem ad culpam movit, a dilectione conditoris in semetipso protinus cecidit.

CXXXVIII.

Quod bonam voluntatem nostram gratia Dei non præcedat; et contra [1].

Chrysostomus, in epistola Pauli ad Hebræos, sermone XII: Si enim voluerimus stare firmi et immobiles, non commovebimur. Quid ergo?

[1] Deest hæc questio in Turon.

nihil Dei est? Omnia quidem Dei sunt, sed non ita ut liberum arbitrium lædatur. Si ergo Dei sunt, inquit, omnia, quid nos culpamur? Propterea dixi ut liberum arbitrium nostrum non lædatur; oportet quippe nos eligere primum quæ bona sunt; et tunc ipse quæ ab ipso sunt introducit. Non antecedit nostras voluntates, ne lædatur nostrum arbitrium; si enim nos bonum elegerimus, multam introducit tunc auxiliationem. Quomodo, inquit Paulus, neque volentis neque currentis, sed miserentis est Dei? primum quidem non sicut propriam sententiam introduxit, sed veluti ex his quæ proposita erant, hoc collegit. Dixit enim : scriptum est : miserebor cui miserebor. Est igitur neque volentis neque currentis, sed miserentis. Secundum autem illud dicendum est quia cujus est amplius, totum ejus esse dixit. Nostrum enim eligere tantum est et velle; Dei autem efficere et ad perfectionem perducere; quia ergo illius est amplius, ejus dixit esse universum; verbi gratia : videmus domum ædificatam et dicimus quia totum artificis est, et tamen non omne opus ejus est, sed etiam operariorum et ejus qui materiam tribuit. Item, in multitudine ubi plurimi sunt, omnes esse dicimus; ubi pauci, nullum. Veritas dicit : Non vos me elegistis, sed, etc.[1]. *Augustinus, ad Julianum :* Nec sane parvus est error illorum qui putant ex nobis ipsis nos habere si quid justitiæ in nobis est, scilicet definientes tantummodo esse Dei gratiam et adjutorium ut juste vivamus. Ad habendam vero bonam voluntatem ubi est hoc ipsum quod juste vivimus, nolunt nos divinitus adjuvari, sed nos ipsos dicunt arbitrio proprio nobis ad ista sufficere. Non nobis videatur error iste mediocris; proprium quippe arbitrium nisi Dei gratia juvetur, nec ipsa bona voluntas esse in homine potest. Deus est enim, inquit Apostolus, qui operatur in nobis et velle et operari pro bona voluntate. *Ex decretis Cœlestini papæ :* Quod ita Deus in cordibus hominum atque in ipso libero operetur arbitrio, ut sancta cogitatio, pium consilium omnisque bonæ motus voluntatis ex Deo sit, sine quo nihil boni possumus. *Augustinus, de baptismo parvulorum, lib. II :* Nolunt homines facere quod justum

[1] Cf. S. J. Chrysost. opp., tom. XII, pag. 124-125.

est, sive quod latet an justum sit, sive quod non delectat. Tanto enim quidque vehementius volumus quanto certius quam bonum sit videmus eoque delectamur ardentius. Ut autem innotescat quod latebat, et suave fiat quod non delectabat, gratia Dei est quæ hominum adjuvat voluntates; qua non ut adjuventur in ipsis itidem causa est, non in Deo, sive damnandi prædestinati sunt propter iniquitatem superbiæ, sive contra ipsam suam superbiam judicandi ut eruditi filii sint misericordiæ[1]. Nullius perinde culpæ humanæ in Domini referas causam; vitiorum namque omnium humanorum causa est superbia. Ad hanc convincendam atque auferendam Deus humilis descendit. *Item :* Tanto autem magis delectat opus bonum, quanto magis diligitur Deus, summum bonum, et auctor qualiumcunque bonorum omnium; ut autem diligatur Deus, *caritas* ejus *diffusa est in cordibus nostris,* non per nos, sed *per spiritum sanctum qui datus est nobis.* Sed laborant homines invenire in nostra voluntate quid boni sit nostrum, quid nobis non sit ex Deo; et quomodo inveniri possit, ignoro. Quapropter nisi obtineamus non solum voluntatis arbitrium quod huc atque illuc liberum flectitur, sed etiam voluntatem bonam nisi ex Deo nobis esse non posse, nescio quomodo defendamus quod dictum est : *Quid enim habes quod non accepisti?* Nam si nobis libera quædam voluntas ex Deo est, quæ adhuc potest esse vel bona vel mala, bona vero voluntas ex nobis est, melius est quod a nobis quam quod ab illo est. *Idem, in Enchiridio :* Ne quisquam, etsi non de operibus, de ipso glorietur libero voluntatis arbitrio, tamquam ab ipso incipiat meritum, audiat eumdem gratiæ præconem dicentem : *Deus est enim qui operatur in nobis et velle et operari pro bona voluntate;* præcedit enim bona voluntas hominis multa Dei dona, sed non omnia; quæ autem non præcedit ipsa, in eis est et ipsa; nam utrumque legitur : *Et misericordia ejus præveniet me, et misericordia ejus subsequetur me;* nolentem prævenit ut velit, volentem subsequitur ne frustra velit[2]. *Idem, de correptione et gratia :* Gratia vero Dei semper est bona; et per hanc fit ut sit homo voluntatis bonæ, qui prius fuit malæ. *Item :* Non enim homo gratiam sic

[1] Cf. Edit. tom. X, pag. 54. — [2] Cf. August. opp., tom. VI, pag. 208-209.

suscepit, ut propriam perdat voluntatem; tamen ne ipsa voluntas sine gratia Dei putetur boni aliquid posse, subjecit: Non ego autem, sed gratia Dei mecum, id est, non solus ac per hoc nec gratia Dei sola nec ipse solus.

CXXXIX.

Quod legis præcepta non perfecta sunt sicut sunt Evangelii, et contra.

Ex evangelio secundum Matthæum : Nisi abundaverit justitia vestra, etc. *Item:* Audistis quia dictum est antiquis, etc. *Paulus, in epistola ad Hebræos:* Reprobatio fit præcedentis mandati propter infirmitatem ejus et inutilitatem; nihil enim ad perfectum adduxit lex; introductio vero melioris spei per quam proximamus ad Deum. *Ex evangelio secundum Lucam:* Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo? At ille dixit: In lege quid scriptum est? quomodo legis? Ille respondit: Diliges Dominum Deum tuum, etc., et proximum sicut te ipsum. Dixitque illi: Recte respondisti; hoc fac et vives. *Paulus, in epistola ad Romanos:* Qui enim diligit proximum, legem implevit. Nam non adulterabis, etc.; et si quid est aliud mandatum, etc. Plenitudo ergo legis est dilectio.

CXL.

Quod opera misericordiæ non prosint infidelibus, et contra.

Augustinus, de trinitate, lib. XII: Opera misericordiæ nihil prosunt paganis sive Judæis sive hæreticis sive schismaticis. *Idem, in libro sententiarum Prosperi:* Omnis infidelium vita peccatum est, et nihil est bonum sine summo bono. Ubi enim deest agnitio æternæ et incommutabilis veritatis, falsa virtus est etiam in optimis moribus. *Idem, de tractatu XX evangelii secundum Johannem :* Sunt opera quæ videntur bona sine fide Christi, et non sunt bona, quia non referuntur ad eum finem ex quo sunt bona; finis enim legis Christus ad justitiam omni credenti. Ideo noluit discernere ab opere fidem, sed ipsam fidem

dixit esse opus. Ipsa est enim fides quæ per dilectionem operatur; nec dixit: hoc est opus vestrum, sed hoc est opus Dei, ut credatis in eum quem misit ille, ut qui gloriatur, in Domino glorietur. *Hieronymus, in secundo contra Jovinianum*[1]: Cornelius centurio ut spiritum sanctum acciperet ante baptisma elemosynis meruit crebrisque jejuniis. *Idem, ad Heliodorum* : Non facit ecclesiastica dignitas Christianum. Cornelius centurio, adhuc ethnicus, dono spiritus sancti mundatur. *Gregorius, in extrema parte Ezechielis, homel. VII:* Non enim virtutibus ad fidem, sed fide pertingitur ad virtutes. Cornelius enim centurio, cujus elemosynæ ante baptismum, angelo teste, laudatæ sunt, non operibus venit ad fidem, sed fide venit ad opera. Nam ei per angelum dicitur : Orationes tuæ et elemosynæ ascenderunt in conspectum Dei. Si enim Deo vero et ante baptisma non crediderat quem orabat; vel quomodo hunc Deus exaudierat si non ab ipso se in bonis perfici petebat? sciebat ergo creatorem omnium Deum, sed quia ejus filius incarnatus erat ignorabat. Non enim poterat agere bona nisi ante credidisset. Scriptum namque est : sine fide impossibile est placere Deo; fidem ergo habuerit, cujus orationes et elemosynæ placere Deo poterant. Bona autem actione promeruit ut Deum perfecte cognosceret et incarnationis ejus mysterium crederet, quatenus ad sacramenta baptismatis perveniret. Per fidem ergo venit ad opera; sed opere est solidatus in fide[2]. *Johannes Chrysostomus, super Matthæum :* Audi mysterium quod Petrus apud Clementem exposuit: Si fidelis fecerit opus bonum, et hoc ei prodest, liberans eum a malis et in illo sæculo ad percipiendum regnum cœleste. Si autem infidelis fecerit opus bonum, hoc ei prodest opus ipsius, et hoc ei reddit Deus pro opere suo. In illo autem sæculo nihil ei prodest opus ipsius. Nec enim collocatur inter cæteros fideles propter opus suum, et juste, quia naturali bono motus fecit opus bonum, non propter Deum. Ideo in corpus suum recepit mercedem corporis, non in anima sua. *Evangel. Lucæ*[3] *:* Quis vestrum habens servum arantem aut pascen-

[1] Deest Hieron. ad Heliod. locus in Turon. — [2] Gregorii pap. opp., tom. I, pag. 1381-1382. — [3] Hic locus deest in Abrinc. Vid. *Evang. Luc.*, cap. XVII, v. 7-10.

tem, qui regresso de agro dicat illi : Statim transi, recumbe; et non dicat ei : Para quod cœnem et præcinge te, et ministra mihi donec manducem et bibam; et post hæc tu manducabis et bibes? Numquid gratiam habet servo illi, quia fecit quæ ei imperaverat? Non puto. Sic et vos, cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : Servi inutiles sumus; quod debuimus facere fecimus.

CXLI.

Quod opera sanctorum non justificent hominem, et contra.

Paulus apostolus, in epistola ad Romanos : Ut sit ipse justus et justificans eum qui ex fide est Jesu Christi. Ubi est ergo gloriatio tua? exclusa est; per quam legem? factorum? Non; sed per legem fidei. Arbitramur enim hominem justificari per fidem sine operibus legis. *Item :* Si enim Abraham ex operibus legis justificatus est, habet gloriam, sed non apud Deum. Quid enim dicit scriptura? Credidit Abraham Deo, et reputatum est ei ad justitiam; ei autem qui operatur, merces non imputatur secundum gratiam, sed secundum debitum; ei vero qui non operatur, credenti autem in eum qui justificat impium, deputatur fides ejus ad justitiam secundum propositum gratiæ Dei. *Idem, post aliqua :* Nemini quidquam debeatis nisi ut invicem diligatis; qui enim diligit proximum, legem implevit. Nam non adulterabis, non occides, non furtum facies, non falsum testimonium dices, non concupisces, et si quid est aliud mandatum, in hoc verbo instauratur : Diliges proximum tuum sicut te ipsum; dilectio proximi malum non operatur. Plenitudo ergo legis est dilectio. *Item :* Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem. *Ambrosius, super eamdem epistolam :* Sine pœnitentia enim sunt dona et vocatio Dei; verum est quod gratia Dei non quærit gemitum aut planctum aut opus aliquid, nisi solam cordis confessionem. *Veritas :* Date elemosynam, et omnia munda sunt vobis. *Johannes Chrysostomus, super Matthæum :* Voluntas apud Deum remuneratur, non opus;

quia voluntas ex arbitrio nostro procedit, opus autem per Dei gratiam consummatur. *Augustinus, in sermone primæ dominicæ quadragesimæ :* Sed cum de elemosynis loquimur, non conturbetur angusta paupertas; omnia enim complevit qui quicquid potuit fecit : quia voluntas perfecta faciendi reputabitur pro opere facti. Sed hoc ille implere potuit qui omnem pauperem quasi se ipsum considerare voluerit, si ipse in tali necessitate esset. Hoc qui fecerit, novi et veteris testamenti præcepta complevit, implens illud evangelicum : Omnia quæ vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis. *Idem, super psalmum XXXI :* Apostolus, cum commendaret[1] justitiam quæ ex fide est adversus eos qui gloriantur de justitia quæ est ex operibus, ait : Si enim Abraham ex operibus justificatus est, habet gloriam, sed non ex Deo. Invenis multos paganos propterea nolle fieri christianos quia quasi sufficiunt sibi de bona vita sua. *Item :* Unde dicit scriptura justificatum Abraham? credidit Abraham Deo, et reputatum est ei ad justitiam. Vides ergo quia ex fide, non ex operibus justificatus est. Faciam ergo quicquid voluero, quia, etsi bona opera non habuero et tamen credidero in Deum, deputatur mihi ad justitiam. Respondeo ego, tamquam contra Apostolum de ipso Abraham, quod invenimus in epistola alterius apostoli qui volebat corrigere homines qui male intellexerant istum apostolum. Jacobus enim, contra eos qui nolebant bene operari de sola fide præsumentes, ipsius Abrahæ opera commendavit; cujus Paulus fidem prætulit; dicit autem operibus omnibus notum : Abraham filium suum immolandum Deo obtulit. Laudo fructum boni operis, sed in fide agnosco radicem ; si autem hoc præter rectam fidem faceret, nihil illi prodesset qualecunque opus esset. *Idem, ad Armentarium et Paulinam*[2] *:* Justa vero vita, cum

[1] Turon. *commemorat.* — [2] Ab hinc usque ad *Ambrosius de pœnitentia,* loci qui laudantur in Abrinc. desunt in Turon., pro quibus hos habet Turon. quos rursus Abrinc. omittit : *In evangelio :* Facite fructus dignos pœnitentiæ, etc. *Item :* Quid faciendo vitam æternam possidebo? Dicit illi Jesus : Serva mandata. *Item :* Qui reliquit patrem aut matrem aut sororem aut fratrem aut filium propter me, centuplum accipiet in hoc sæculo, et insuper vitam æternam possidebit. *Paulus apost., in epistol. ad Romanos :* Corde creditur ad justitiam, ore confessio fit ad salutem. *Idem, in eadem :* Qui reddet unicuique

volumus, adest, quia eam ipsam plene velle justitia est, nec plus aliquid faciendo justitia quam perfectam voluntatem requirit. Vide si labor est ubi velle satis est. Unde dictum est : pax in terra hominibus bonæ voluntatis. Ubi pax, ibi requies ; ubi requies, ibi finis appetendi et nulla causa laborandi. *Idem, ad Deogratias presbyterum : De eo quod scriptum est, in qua mensura mensi.* Unde hoc dixit Christus Paulo, superius satis elucet : nolite, inquit, judicare et non judicabimini; in quo enim judicaveritis judicio, judicabimini. Numquid si iniquo judicio judicabunt, iniquo judicabuntur? Absit ; sed ita dictum est tamquam si diceretur : in qua voluntate bene feceritis vel male, in ipsa liberabimini vel puniemini. In voluntate quippe propria metietur bonus homo bona facta, et in ea metietur ei beatitudo. Itemque in voluntate propria metietur malus homo mala opera sua, et in eadem metietur ei miseria ; quoniam ubi unusquisque bonus est, cum bene vult, ibi etiam malus cum male vult ; ac per hoc ibi etiam fit vel beatus vel miser, hoc est, in ipso suæ voluntatis affectu, quæ omnium factorum meritorumque mensura est. Ex qualitatibus quippe voluntatum, non ex temporum spatiis, sive recte facta sive peccata metiuntur ; in eadem igitur mensura, quamvis non æternorum malefactorum æterna supplicia remetiuntur, ut qui æternam voluit habere peccati perfruitionem, æternam inveniat in vindicatione severitatem [1]. *In libro XX de civitate Dei :* In cogitationibus enim, sicut scriptum est, impii interrogatio erit. Et Apostolus : cogitationibus, inquit, accusantibus vel etiam excusantibus in die qua Deus judicabit occulta hominum. *Idem, in psalmum CXVIII :* Omnia opera vel bona vel mala a cogitatione procedunt. In cogitatione quisque innocens, in cogitatione reus est; propterea quod scriptum est : Cogitatio sancta servabit te. Et alibi : In cogitationibus impii interrogatio erit. Et Apostolus : cogitationibus, ait, accusantibus, etc. *Idem, in epistolam Johannis, sermone X :* Fides sine operibus non salvat. Opus autem fidei ipsa dilectio est, dicente

secundum opera sua. *Idem, ad Corinthios :* Unusquisque autem propriam mercedem accipiet secundum suum laborem. *Veritas, in Evangelio :* Date elemosynam, et omnia sunt munda vobis. — [1] Cf. August. opp., tom. II, p. 282-283.

Apostolo : Est fides quæ per dilectionem operatur. *Ambrosius, de pœnitentia, lib. I*: Habet qui credit, suam gratiam; habet alteram si fides ejus passionibus coronetur. Neque enim priusquam pateretur Petrus, sine gratia fuit; sed ubi passus est, acquisivit alteram. *Hieronymus, ad Paulinum:* Paulus, novissimus in ordine, primus in meritis est, quia plus omnibus laboravit.

CXLII.

Quod peccatum actus sit, non res, et contra.

Augustinus, ad Eutropium et Jacobum, episcopos, contra objectiones Cestii de perfectione justitiæ hominis : Quærendum est quid est peccatum. Actus an res? Si res est, ut auctorem habeat necesse est; et si auctorem habere dicitur, jam alter, præter Deum, rei alicujus auctor induci videbitur. Respondebimus peccatum quidem dici et esse actum, non rem. Sed etiam in corpore claudicatio eadem ratione actus est, non res, quoniam res pes ipse vel corpus vel homo est qui pede vitiato claudicat. *Item :* Ipsum sane vitium quo claudicat homo, nec pes est, nec corpus, nec ipsa claudicatio, quæ utique non est quando non ambulat, cum tamen insit vitium quo claudicatio fit quando ambulat. Quærat ergo quod ei vitio nomen imponat, utrum rem velit dicere an actum, an rei potius qualitatem malam qua deformis actus existat. Sic et in interiore homine animus res est, rapina actus, avaritia vitium est, id est, qualitas secundum quam malus est animus etiam quando nihil agit. *Item :* Miror quia ausus est ponere testimonium, ubi dictum est : abstinens se ab omni re mala, cum hoc ab omni peccato vellet intelligi, et superius dixerit peccatum actum esse, non rem. Reminiscatur[1] ergo quod, si actus sit, res potest dici. *Idem, de natura et gratia*[2] *:* Audis confitentem, quid desideras disputantem? Sana, inquit, animam meam. Ab illo quære unde vitiatum sit quod sanari rogat. Et audi quod sequitur : quomodo peccavi tibi? hunc iste

[1] *Reminiscitur* Turon. — [2] Hic locus Augustini deest in Turon.

interrogat : O tu qui clamas : sana animam meam, quomodo peccavi tibi? quid est peccatum? Substantia aliqua aut omnino substantia carens nomen, quo non res, non existentia, non corpus aliquid, sed tantum perperam facti actus exprimitur? Respondet ille : Ita est ut dicis; non est peccatum aliqua substantia, sed tantum hoc nomine perperam facti actus exprimitur. Contra iste : Quomodo potuit violare animam tuam quod substantia caret? Nonne attenditur, ut alia omittam, etiam non manducare non esse substantiam? A substantia quippe recedit, quoniam cibus substantia est; sed abstinere a cibo non est substantia; et tamen substantia corporis, si omnino abstinetur a cibo, ita languescit, debilitatur ac frangitur, ut, si aliquomodo perduret in vita, vix possit ad eumdem cibum revocari; imo abstinendo vitiata est. Sic non est substantia peccatum ; sed substantia est Deus summa, a quo per inobedientiam recedendo audis quemadmodum dicat : Percussus sum, etc. *Seneca, in Proverbiis suis :* Omne peccatum actio est; omnis autem actio voluntaria est, tam honesta quam turpis; omne ergo peccatum voluntarium est. Omitte excusationem : nemo peccat invitus. *Ex scriptis Hieronymi, sententiæ ipsius viduales vel monachiles :* Duo sunt genera peccatorum; alterum quod ex proposito, alterum quod ex negligentia pendet. *Item :* Plerique metu, non innocentia cessant. Hi enim timidi, non innocentes sunt. *Augustinus ad Orosium, in libro per dialogum :* Unde malum? Discernendum est quid est malefacere. *Item :* Fortassis ergo libido in adulterio malum est. Nam ut intelligas libidinem in adulterio malum esse, si cui etiam non contingat facultas concumbendi cum uxore aliena, planum tamen aliquo modo sit eum id cupere, et, si potestas daretur, facturum esse, non minus reus est quam si in ipso facto deprehenderetur. Orosius : Nihil est omnino manifestius; clarum est enim jam nihil aliud quam libidinem in toto malefaciendi genere damnari. Augustinus : Scisne istam libidinem alio nomine cupiditatem vocari? Orosius : Scio. *Idem, de fide et operibus :* Si virgo nesciens viro nupserit alieno, si semper nesciat, nunquam ex hoc erit adultera. *Idem, in lib. I de civitate Dei :* Lucretiam certe ma-

tronam nobilem veteremque Romanam pudicitiæ magnis efferunt laudibus. Hujus corpore cum violenter oppresso Tarquinii regis filius libidinose potitus esset, illa scelus improbissimi juvenis marito Collatino et propinquo Bruto, viris clarissimis et fortissimis, indicavit, eosque ad vindictam constrinxit. Denique fœdi in se commissi ægra atque impatiens se peremit. Quid dicemus? adultera hæc an casta judicanda est? Egregie quidam ex hoc veraciterque declamans ait : Mirabile dictu; duo fuerunt et adulterium unus admisit. Splendide atque verissime; intuens enim in duorum corporum commixtione unius inquinatissimam cupiditatem, alterius castissimam voluntatem, et non quid conjunctione membrorum, sed quid animorum diversitate ageretur, attendens : duo, inquit, fuerunt, et adulterium unus admisit. Puduit eam turpitudinis alienæ in se commissæ etsi non secum, et romana mulier laudis avida nimium verita est ne putaretur, quod violenter est passa cum viveret, libenter passa si viveret[1]. *Idem, libr. III de doctrina christiana :* Non præcipit scriptura nisi caritatem, non damnat nec culpat nisi cupiditatem. Caritatem voco motum animi ad fruendum Deo propter ipsum, et se et proximo propter Deum; cupiditatem autem motum animi ad fruendum se et proximo et quolibet corpore non propter Deum. Quod autem agit indomita cupiditas ad corrumpendum animum et corpus suum, flagitium vocatur; quod autem agit ut alteri noceat, facinus dicitur. Et hæc sunt duo genera peccatorum. *Idem, super epistolam Johannis :* Non discernuntur filii Dei a filiis diaboli, nisi caritate. *Item:* Alia si non habeas, hoc habe et implesti legem. *Idem, de bono conjugali :* Continentia non corporis sed animi virtus est. Virtutes autem animi, etc. *Hieronymus, adversus Helvicium :* Quæ non est nupta cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta spiritu et corpore. Virginis definitio sanctam esse corpore dicit et spiritu, quia nihil prodest carnem habere virginem, si mente quis nupserit. *Idem, super epistolam ad Romanos, lib. I :* Fieri non potest ut, nisi quis mœchetur prius in corde, mœchari possit in corpore. *Ambrosius, de lapsu virginis consecratæ :* Revera non potest caro corrumpi ante, nisi mens

[1] Cf. Aug. opp., tom. VII, pag. 18-19.

fuerit prius corrupta. *Augustinus, super epistolam Johannis :* Non quid faciat homo, sed quo animo, considerandum est. In eodem facto invenimus Deum patrem, in quo Judam; facta est traditio a patre; facta est a filio; facta est a Juda. Diversa intentio diversa facta fecit. Cum sit una res ex diversis intentionibus, eam si metiamur, unum amandum est, alterum damnandum. *Item :* Sola benevolentia sufficit amanti, etiamsi non sit quod præstemus. *Idem, in lib. quæst. vet. et nov. legis:* Nulla natura probatur malum[1]; voluntas autem est. *Item, cap. III:* Aliquos scimus, subito dementes, quosdam et occidisse; captos autem et in judiciis oblatos, minime reos factos, eo quod non voluntate, sed impellente vi nescio qua, hoc gesserint nescientes. Quomodo enim reus constituitur, qui nescit quid fecerit? Ita et diabolus si bonum nescit, quare damnandus censetur qui non facit quod nescit[2]? *Item, cap. XCII:* Non omnis ignorans immunis a pœna est; hic enim qui potuit discere et non dedit operam, reum se fecit. *Isidorus, in synonymis, lib. II:* Non potest corrumpi corpus, nisi prius corruptus animus fuerit. *Item:* Munda a cogitatione animi caro non peccat. *Chrysostomus, super Matthæum :* Voluntas apud Deum remuneratur, non opus; quia voluntas ex arbitrio nostro procedit, opus autem per Dei gratiam consummatur.

CXLIII.

Quod peccator sit ille tamen qui assiduus est in peccatis, et contra.

Origenes, in epistola Pauli ad Romanos, lib. V: Cum dicat quia omnes peccaverunt, aliud est peccasse, aliud est peccatorem esse. Peccator dicitur qui in consuetudinem ac studium peccandi venit, sicut justus non is qui semel aut bis aliquid justitiæ fecerit, sed qui in usu et consuetudine justitiam habet. Nam si quis in cæteris fere omnibus injustus sit, semel aut bis aliquid justi operis fecerit, juste egisse diceretur, ita et justus peccasse quidem dicitur si aliquid commiserit aliquando quod non licet, non tamen ex hoc peccator appellabitur qui peccandi usum non tenet, sicut et medicus dicitur qui usum ac studium ac

[1] Cf. August. opp., tom. III, pag. 1. App., pag. 42. — [2] Cf. *Ibid.*, pag. 44.

disciplinam habet medendi. Omnes potest fieri ut peccaverint etiamsi sancti fuerint, quia nemo mundus a sorde, nec si unius diei fuerit vita ejus. *Aristoteles, in tractatu qualitatis:* Differt autem habitus a dispositione, quod permanentior et diuturnior est. Tales vero sunt scientiæ et virtutes. Scientia enim videtur permanentium et eorum quæ difficile moventur, ut si perfecte quis vel mediocriter scientiam sumat, nisi forte grandis permutatio facta sit vel ab ægritudine vel ab aliquo hujusmodi. Similiter autem et virtus ut justitia vel castitas et singula talium non videntur facile posse moveri neque permutari[1]. *Boetius, in comment.* super hunc locum: Virtus enim, nisi difficile, mutabilis non est. Neque enim qui semel juste judicat justus est, neque qui semel adulteravit est adulter, sed cum voluntas ista cogitatioque permanserit. Aristoteles enim virtutes non putat scientias, ut Socrates. *Idem, in libro divisionum:* Ut in se ipsa divisio sicut terminus convertatur. Convertitur enim terminus sic: virtus est intus habitus optimus; rursus: habitus mentis optimus virtus est. *Idem, in secundo Topicorum:* Sit quæstio an virtus mentis bene constitutæ sit habitus. Quæstio de definitione, etc. *Ambrosius, de pœnitentia, lib. I:* Et Dominus quidem venit ad peccatorem, cum peccatum ipse non haberet, et baptizari voluit, cui mundari necesse non erat. *Augustinus, super Johannem:* Servus autem non manet in domo in æternum. Aliud est peccare, aliud esse servum peccati; nemo enim potest non esse peccator; peccator in peccato, hoc est servum esse peccati. *Idem, ad Paulinum:* Quæritur utrum debeat homo sine peccato esse. Si debet, et potest, quia, si non potest, non debet; et si non debet esse sine peccato, debet esse cum peccato, et jam peccatum non erit. Quod si absurdum est, confiteri necesse est hominem debere esse sine peccato; et constat illum non aliud debere quam potest. Item per arbitrii libertatem factum est ut esset homo cum peccato; sed jam pœnalis vitiositas subsecuta ex libertate fecit necessitatem; unde et ad Dominum fides clamat: De necessitatibus educ me, Domine. *Idem, in sermone I epistol. Johannis:* Non potest homo, quamdiu carnem portat, non habere vel

[1] Cf. Arist. Categ., cap. VI, pag. 487, tom. I. Edit. Buhle.

levia peccata. Sed ista levia nolite contemnere; levia multa faciunt unum grande. Multæ guttæ implent flumen.

CXLIV.

Quod aliquando peccamus nolentes, et contra.

Paulus apostolus, in epistola ad Romanos : Non enim quod volo bonum, hoc ago, sed quod odi malum, hoc facio. Si autem quod nolo, illud facio, consentio legi quoniam bona est, etc. *Isidorus, de summo bono, lib. II, cap. XXII :* Plerique non voluntate sed sola necessitate peccant, pertimescentes temporalem inopiam, et dum præsentis sæculi necessitatem refugiunt, a futuris bonis privantur. *Ex scriptis Hieronymi, sententiæ ipsius viduales vel monachiles :* Omne peccatum actio est; actio autem omnis voluntaria est, etc. *Augustinus, de vera religione :* Nunc usque adeo peccatum voluntarium malum est, ut nullo modo sit peccatum si non sit voluntarium; et hoc quidem ita manifestum est ut nulla hinc doctorum paucitas, nulla indoctorum turba dissentiat. Quare aut negandum est peccatum committi, aut fatendum est voluntarie committi. *Item :* Voluntarie ergo peccatur, et quoniam peccari non est dubium, nec hoc quidem dubitandum in Deo habere animas liberum voluntatis arbitrium. Tales enim servos suos meliores esse Deus judicavit, si ei servirent liberaliter; quod nullo modo fieri posset, si non voluntate sed necessitate servirent. Liberaliter ergo Deo serviunt, neque hoc Deo sed ipsis prodest. *Idem,* hoc ipsum rursum *libro I Retractationum* commemorans et retractans, ait: Usque adeo, inquam, peccatum voluntarium malum est, ut nullo modo sit peccatum, si non sit voluntarium. Potest videri falsa hæc definitio; sed si diligenter discutiatur, invenitur verissima. Peccatum quippe illud cogitandum est, quod tantummodo peccatum est, non quod est etiam pœna peccati; quamvis et illa quæ non immerito non voluntaria peccata dicuntur, quæ a nescientibus vel coactis perpetrantur, non omni modo possunt sine voluntate committi; quoniam et ille qui peccat

ignorans, voluntate utique peccat, quod cum faciendum non sit, putat esse faciendum. Et ille qui, concupiscente adversus spiritum carne, non ea quæ vult facit, concupiscit quidem nolens et in eo non facit quod vult; sed si vincitur, concupiscentiæ consentit volens; et in eo quod[1] non facit nisi quod vult, liber est justitiæ servusque peccati. Et illud quod in parvulis dicitur originale peccatum, cum adhuc non utantur arbitrio voluntatis, non absurde vocatur etiam voluntarium, quia, ex primi hominis mala voluntate contractum, factum est quodammodo hæreditarium, ut nullo modo sit peccatum si non sit voluntarium. *Idem, in eodem :* Quod dixi nusquam nisi in voluntate esse peccatum, possunt Pelagiani pro se dictum putare, propter parvulos quos negant habere peccatum, quasi peccatum, quod eos ex Adam dicimus originaliter trahere, id est reatu ejus implicatos et ob hoc pœnæ innoxios detineri, usquam esse potuit[2] nisi ex voluntate, quia voluntate commissum est, quando divini præcepti facta est transgressio; potest etiam putari falsa ista sententia quia dixit Apostolus: *Si autem quod nolo, hoc facio, jam non ego operor illud, sed quod habitat in me peccatum.* Sed de quo sic est locutus Apostolus, ideo peccatum vocatur, quia peccato factum est pœna peccati, quando quidem hoc de concupiscentia carnis dicitur, quod aperit in sequentibus dicens : *Scio quia non habitat in me, hoc est, in carne mea bonum; velle enim adjacet mihi; perficere autem bonum, non.* Perfectio quippe boni est ut nec ipsa concupiscentia peccati sit in homine, cui quidem quando bene vivitur, non consentit voluntas; verumtamen non perficit bonum, quia inest adhuc concupiscentia cui repugnat voluntas. Cujus concupiscentiæ reatus in baptismate solvitur, sed infirmitas manet, cui, qui bene proficit, reluctatur. Peccatum autem quod nusquam est nisi in voluntate, illud præcipue intelligendum est quod justa damnatio consecuta est. Hoc enim per unum hominem intravit in mundum, quamquam et hoc peccatum, quo consentitur peccati concupiscentiæ, non nisi in voluntate committitur. Propter hoc et alio loco dixi : Non igitur nisi voluntate pec-

[1] Cf. August. opp., tom. I, pag. 20. Edit. deest *quod.* — [2] *Ibidem,* pag. 24.

catur. *Item :* Voluntatem definivi dicens : Voluntas est animi motus cogente nullo ad aliquid vel non admittendum vel adipiscendum. Quod dictum est sic ut ad illos referretur intentio, qui primi in paradiso fecerunt humano generi originem mali nullo cogente peccando, hoc est libera voluntate, quia scientes contra præceptum fecerunt, et tentator suasit, non coegit. Nam qui nesciens peccavit, non incongruenter nolens peccasse dici potest, quamvis et ipse quod nesciens fecit, volens tamen fecit ; quæ voluntas utique sic definita est : animi motus, etc. Ita nec tale peccatum sine voluntate esse potuit, sed voluntate facti, non peccati. Quod tamen factum, peccatum fuit ; hoc enim factum est, quod fieri non debuit. Qui autem sciens peccat, si potest cogenti ad peccatum sine peccato resistere[1] nec tamen facit, utique volens peccat ; quoniam qui potest resistere, non cogitur cedere. Qui vero cogenti cupiditati bona voluntate resistere non potest, et ideo facit contra præceptum, jam hoc ita peccatum est ut sit etiam pœna peccati. Quapropter peccatum sine voluntate esse non posse verissimum est. Itemque definitio peccati, qua diximus : Peccatum est voluntas retinendi vel consequendi quod justitia vetat et unde liberum est abstinere ; propterea verum est quia id definitum est quod tantummodo peccatum est, non quod etiam[1] pœna peccati. Nam quando tale est ut idem sit et pœna peccati, quantum est quod valet voluntas sub dominante cupiditate, nisi forte si pia est, ut oret auxilium. In tantum enim libera est, in quantum liberata est, et in tantum appellatur voluntas ; alioquin tam cupiditas quam voluntas proprie nuncupanda est. Quod si quisquam dicit etiam ipsam cupiditatem nihil esse aliud quam voluntatem, sed vitiosam peccatoque servientem, non resistendum est, nec de verbis, cum res constet, controversia est facienda etiam ; sic enim ostenditur sine voluntate nullum esse peccatum sive in opere sive in origine. *Item :* Respondemus naturam in his verbis meis me intelligi voluisse illam quæ proprie natura dicitur, in qua sine vitio creati sumus. Et iterum in eo quod dictum est peccati reum teneri quemquam,

[1] Deest in Turon. *nec tamen facit* usque ad *resistere non potest.*

quia non fecit quod facere non potuit, summæ iniquitatis et injuriæ est; cur ergo, inquiunt, parvuli tenentur rei? Respondetur, quia ex origine ejus tenentur qui non fecit quod facere potuit, divinum scilicet servare mandatum. Quod autem dixi, animæ quidquid faciunt, si natura, non voluntate faciunt, id est, si libero et ad faciendum et ad non faciendum motu animi carent, si denique abstinendi ab opere suo potestas nulla conceditur, peccatum eorum tenere non possumus; non perturbat de parvulis quæstio, quia ex illius origine rei tenentur qui voluntate peccavit, quando ei ab opere abstinendi summa potestas erat. *Idem, in eodem :* Dico, inquam, peccatum non esse, si non propria voluntate peccetur; ubi peccatum intelligi volui, quod non est etiam pœna peccati. Nam de tali pœna dixi alibi, in eadem disputatione, quod dicendum fuit.

CXLV.

Quod idem peccatum non puniat Deus hic et in futuro.

Origenes, super vetus testamentum, homel. XLIII : Homo, inquit, si maledixerit Deum, peccatum accipiet. Qui autem nominat nomen Domini, morte moriatur. Quid est hoc? qui maledicet Deum, non habet pœnam mortis, sed qui nominaverit nomen Domini? Nonne multo gravius est maledicere Deum quam nominare, quamvis in vanum nominasse dicatur? *Item :* Putant quod, qui maledicit nomen Domini, statim puniri debeat; ille vero qui nominabit nomen, hoc est superfluo et in vanum nominaverit, sufficiat accepisse peccatum. Sed majus esse peccatum, in quo maledicitur Deus, quam in quo nominatur, dubitare non possumus. Restat ut ostendamus multo esse gravius accipere peccatum et habere secum quam morte mulctari. Mors quæ pœnæ causa infertur pro peccato, purgatio est peccati ipsius pro quo jubetur inferri. Absolvitur ergo peccatum per pœnam mortis, nec superest aliquid quod pro hoc crimine judicii dies et

[1] *Est* pro *etiam* Turon. Cf. *Ibid.*, pag. 25.

pœna æterni ignis inveniat. Ubi vero quis accipit peccatum, et habet illud secum et permanet cum ipso, nec aliquo supplicio pœnaque diluitur; transit cum illo etiam post mortem; et qui hic temporalia non persolvit, ibi expendit æterna supplicia. Vides ergo quanto gravius sit accipere peccatum quam morte mulctari; hic enim mors pro vindicta datur, et apud justum judicem Dominum non judicatur bis in id ipsum, sicut propheta dixit; ubi autem non est solita vindicta, peccatum manet æternis ignibus exigendum. Possum tibi testes ex divinis voluminibus adhibere Ruben et Judam loquentes ad patrem suum Jacob, cum vellent Benjamin secum ducere ad Ægyptum. Ruben quidem ita dixit ad patrem : Ambos filios meos occide, nisi reduxero ad te Benjamin. Judas vero ait : Peccator ero in te nisi reduxero tibi. Jacob vero, sciens multo esse gravius quod promiserat Judas, Ruben quidem non credidit filium, tamquam qui leviorem elegerit pœnam, Judæ vero tradidit, sciens gravius esse quod elegerat. Vis et de evangeliis noscere quod qui recipit in hac vita mala sua, ibi jam non recipiat; qui autem hic non recepit, ibi reserventur omnia? *Memento, fili, quoniam recepisti bona in vita*, etc.; *nunc autem tu quidem cruciaris, hic vero requiescit.* Et solent homines, ignorantes judicia Dei quia sunt abyssus, multa conqueri adversus Deum et dicere : Cur homines iniqui in hac vita nihil patiuntur adversi, et contra colentibus Deum ærumnæ superveniunt? *Hieronymus, super Nahum prophetam : Quid cogitatis contra Dominum? consummationem ipse faciet. Non consurget duplex tribulatio;* hoc dicit Deus : afflixi te et non affligam te ultra. Si crudelis videtur Deus quod genus humanum diluvio delevit, Sodomam et Gomorrham igne et sulphure submersit, et Ægyptios in mari, Israelitas in deserto prostravit; scitote quia in præsenti ad horam punit ne in futura in æternum puniat. *Non judicabit Deus bis in id ipsum;* qui ergo puniti sunt, postea non punientur; aliter enim propheta mentitur, quod dicere nefas est. Receperunt ergo et qui in diluvio perierunt et Sodomitæ et Ægyptii et Israelitæ in deserto mala sua in vita sua. Quærat aliquis, fidelis si in adulterio deprehenditur et decollatur, quid de eo fiet?

aut punietur, et falsum est hoc : non judicabit Deus bis in id ipsum ; aut non punietur, et optandum erit adulteris ut sic moriantur. Respondeo Deum, sicut omnium rerum, sic suppliciorum mensuras nosse et non præveniri sententiam, nec illi in peccatorem exercendæ dehinc pœnæ auferri potestatem, et magnum peccatum magnis diutinisque cruciatibus elui; si quis autem punitus sit, ut ille in lege qui Israelitam maledixit, et qui in sabbato ligna collegerat, tales postea non puniri, quia culpa levis præsenti supplicio compensata est[1]. *Item :* Simile est in Ezechielis libro VI, ubi dicitur : *Pepercit oculus meus, ne interficerem eos atque delerem.* In quo quæritur quomodo eis pepercit, quorum cadavera in solitudine jacuerunt, et excepto Jesu Nave et Caleph nullus terram promissionis ingressus est; ex quo intelligimus vivere eos nec æternis suppliciis reservatos nec deletos esse de libro viventium. *Gregorius, Moralium lib. IX : Indica mihi cur me ita judices.* Duobus modis in hac vita judicat hominem Deus; quia aut per mala præsentia irrogare jam tormenta sequentia incipit, aut tormenta sequentia flagellis præsentibus extinguit; nisi enim delictis exigentibus justus judex et nunc et postmodum quosdam percuteret, Judas minime dixisset : *Secundo eos qui non crediderunt perdidit;* et de iniquis psalmista non diceret : *Induantur sicut diploide confusione sua.* Diploidem quidem vestimentum duplum dicimus; confusione ergo sicut diploide induti sunt qui juxta reatus sui meritum et temporali et perpetua animadversione feriuntur. Solos quippe pœna supplicio liberat quos immutat. Nam quos præsentia mala non corrigunt, ad sequentia perducunt[2]. *Idem, lib. XVIII,* de verbis Job, loquentis de divite iniquo : *Et velut turbo rapiet eum de loco suo.* Locus perversorum est temporalis vitæ delectatio et carnis voluptas. *Emittet super eum et non parcet.* Peccatorem Deus quoties feriendo corrigit, ad hoc flagellum emittit ut parcat. Cum vero ejus vitam in peccato permanentem feriendo concludit, flagellum emittit, sed nequaquam parcit. Qui enim flagellum emisit ut parceret, ad hoc emittit quandoque ne parcat. In hac namque vita Deus

[1] Cf. Hieron. opp., tom. III, pag. 1564. — [2] Cf. Greg. pap. opp., tom. I, pag. 319.

tanto magis studet ut parcat, quanto magis exspectando flagellat, sicut ipse voce angeli ad Johannem ait : *Ego quos amo, redarguo et castigo;* et sicut alias dicitur : *Quem diligit, Deus castigat; flagellat omnem filium quem recipit.* E contrario autem de flagello damnationis per Jeremiam Dominus dicit : *Plaga inimici percussi te, castigatione crudeli. Quid clamas super contritione tua? Insanabilis est dolor tuus.* Omnis ergo divina percussio aut purgatio in nobis vitæ præsentis est aut initium pœnæ sequentis. Propter eos qui ex flagello proficiunt, dictum est : *Qui fingis dolorem in præcepto;* quia, dum flagellatur iniquus et corrigitur, audire præceptum noluit, dolorem audivit. Dolor ergo in præcepto fingitur ei qui a malis operibus quasi præcepti vice dolore cohibetur. De his vero quos damnant flagella, non liberant, dicitur : *Percussisti eos, nec doluerunt; attrivisti eos, et noluerunt accipere disciplinam;* his flagella ab hac vita inchoant et in æterna perdurant percussione. Unde per Moysem Dominus dicit : *Ignis exarsit ab ira mea;* quantum vero ad æternam damnationem subditur : *Et ardebit usque ad inferos deorsum.* Licet a quibusdam dici soleat illud quod scriptum est : *Non judicat Deus bis in id ipsum;* qui tamen hoc de iniquis dicunt non attendunt : *Et duplici contritione contere eos, Domine;* et id quod alias scriptum est : *Josua, populum de terra Ægypti salvans, secundo eos qui non crediderunt perdidit.* Quibus tamen si consensum præbemus, quamlibet culpam bis feriri non posse, hoc ex peccato percussis atque in peccato suo morientibus debet æstimari quia eorum percussio hic cœpta illic perficitur; ut incorreptis unum flagellum sit quod temporaliter incipit, sed in æternis suppliciis consummatur, quatenus eis qui omnino corrigi renuunt, jam præsentium flagellorum percussio sequentium sit initium tormentorum[1]. *Idem, dialog. lib. III:* Super Sodomitas Dominus ignem et sulphur pluit; quia enim amore illicito corruptibilis carnis arserant, simul incendio et fœtore perierunt, quatenus in pœna sua cognoscerent quia æternæ morti fœtoris sui delectatione se tradidissent.

[1] *Ibid.*, pag. 571-572.

CXLVI.

Quod Chaïn non sit damnatus, et contra.

CXLVII.

Quod ea quæ condonat Deus ulterius non exigat, et contra.

CXLVIII.

Quod gravius sit aperte peccare, et contra [1].

CXLIX.

Quod adulterium post hæresim cæteris peccatis gravius sit, et contra.

CL.

Quod sine confessione non dimittantur peccata, et contra.

Augustinus, lib. I de pœnitentia : Non potest quisquam justificari a peccato nisi fuerit ante peccatum confessus. Unde Dominus ait : *Dic iniquitates tuas ut justificeris. Hilarius, in psalmum CXXXIV :* Extra veniam est qui peccatum cognoscit, nec cognitum confitetur. Confitendum autem semper est, non quod peccandum semper est ut sit semper confitendum, sed quia peccati veteris et antiqui utilis sit indefessa confessio [2]. *Ex decretis Calixti papæ :* Si infirmi in peccatis sint, et hoc presbyteris ecclesiæ confessi sint, ac perfecto corde ea relinquere atque emendare sat arguerint, dimittuntur eis; neque enim sine confessione emendationis queunt dimitti. Unde recte subjungitur : Confitemini alterutrum peccata vestra, etc. *Gregorius Eusebio ab-*

[1] Hæc quæstio longe antecedit in Cod. Turon. — [2] Locus Hilarii deest in Turon.

bati : Nullum quem conspicis delicta fletu delere, in conspectu divinitatis dubites misericordiam consequi, quia nullum peccantem reversum despicit qui peccatores sanguine suo redimere venit[1]. *Beda, in homelia de X leprosis :* Si quis vel judaica perfidia vel hæretica pravitate vel gentili superstitione vel fraterno schismate per Dei gratiam caruerit, necesse est ad ecclesiam veniat, coloremque fidei verum quem recipit, ostendat. Cætera vero peccata per se Deus in conscientia relaxat[2]. *Johannes Chrysostomus, de psalmo L :* Peccata tua dicito, ut deleas illa. Si confunderis alicui dicere, dicito Deo, qui curat ea; si fleveris, delentur. *Maximus, in sermone II feriæ paschæ :* Petrus prorupit ad lacrymas; nihil voce precatur. Invenio quod fleverit, non invenio quid dixerit. Lacrymas ejus lego, satisfactionem non lego. Quod defleri solet, non solet excusari, et quod defendi non potest, ablui potest. Lavant enim lacrymæ delictum quod voce pudor est confiteri; lacrymæ vero verecundiæ consulunt et saluti; veniam postulant, et merentur; causam non dicunt, et misericordiam consequuntur. Sermo interdum non totum profert negotium; lacrymæ semper totum produnt affectum ; et ideo Petrus jam non utitur sermone, quo fefellerat, quo peccaverat, quo fidem amiserat, ne per id et non credatur ad confitendum quo usus fuerat ad negandum. Invenio et aliud : cur tacuerit Petrus, ne tam cito veniæ postulatio per impudentiam plus offenderet quam impetraret. Solet enim citius mereri indulgentiam, qui verecundius deprecatur. *Ambrosius, super Lucam :* Non enim sat est in voluntate responsio confitentis Jesum, sed aperta confessio. Quid proderit verba involvere, si videri vis denegasse? Et ideo Petrus non de industria respondisse sic inducitur, quia postea recordatus est et tamen flevit. Maluit enim ipse suum peccatum accusare, ut justificaretur fatendo, quam gravaretur negando. Justus enim in primordio accusator est sui. Doluit et flevit, quia erravit ut homo. Non invenio quid dixerit, invenio quod fleverit[3]. Lacrymæ ejus veniam non pos-

[1] Locus hic in edit. Epist. Eusebio Abbati non reperitur. Cf. Greg. pap. opp., tom. II, pag. 599. — [2] Cf. Venerab. Bedæ opp., tom. VII, pp. 98, 42 seqq. — [3] Turon. addit : *Lacrymas ergo lego, satisfactionem non lego. Lavant lacrymæ delictum quod voce pudor est confiteri,*

tulant, et merentur. Invenio cur tacuerit Petrus, ne tam cito veniæ petitio plus offenderet. Ante flendum est; sic precandum; negavit primo Petrus et non flevit, quia non respexerat Dominus. Respice Domine Jesu, ut sciamus deflere peccatum.

CLI.

Quod timor Dei in sanctis perseveret, et non [1].

Ex psalmo XXXIII: Timete Dominum, omnes sancti ejus, quoniam, etc. *Ex proverbiis:* Beatus homo qui semper est pavidus; qui vero mentis est duræ, corruet in malum. *Ecclesiastes, cap. I:* Timor Dei expellit peccatum. Nam qui sine timore est, non potest justificari. *Veritas per semet ipsam:* Nolite timere eos qui occidunt corpus, animæ vero non habent quid faciant; sed timete eum qui potest et corpus et animam perdere in gehennam. *Ex epistola Pauli ad Romanos:* Filii Dei sunt. Non enim accepistis spiritum servitutis, iterum in timore; sed accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus: Abba, pater. *Ex epistola prima Johannis:* Deus caritas est, et qui manet in eo, etc. In hoc perfecta est caritas nobiscum ut fiduciam habeamus in die judicii, quia sicut ille est et nos sumus in hoc mundo. Timor est in caritate, sed perfecta caritas foras mittit timorem, quoniam timor pœnam habet. Qui autem timet, non est perfectus in caritate.

CLII.

Quod sit pro omnibus orandum, et contra.

Paulus apostolus, in epistola I [2] *ad Timotheum:* Obsecro igitur omnium primum fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones pro omnibus hominibus, pro regibus, et omnibus

et veniæ fletus consulunt et verecundiæ. Lacrymæ sine horrore culpam loquuntur, sine offensione verecundiæ. Lacrymæ ejus, etc. — [1] Hæc quæstio deest in Turon. — [2] Cap. II, v. 1.

qui in sublimitate sunt constituti, ut quietam et tranquillam vitam agamus in omni pietate et castitate. Hoc enim bonum est, et acceptum coram salvatore nostro Deo, qui omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire. *Ambrosius, de pœnitentia, lib. I :* Sed dicent : scriptum est : Si peccaverit homo in hominem, orabit pro eo; si autem in Deum peccaverit, quis orabit pro eo? Non scriptum est nullus, sed quis. Et alibi : Quis sapiens et intelliget hoc? Numquid nullus intelliget? Et quis fidelis dispensator et prudens quem constituit Dominus, etc. Similiter accipiendum : quis orabit pro eo? hoc est, singularis vitæ aliquis debet orare pro eo qui peccavit in Dominum. Quo major culpa, eo majora quærenda sunt suffragia. *Item : Est peccatum ad mortem, non de illo dico ut quis oret.* Non ad Moysem et Jeremiam loquebatur, sed ad populum qui suorum peccatorum alium peccatorem debet exhibere, cui satis est si pro levioribus delictis Deum precetur, graviorum veniam justorum orationibus reservandam putet. *Item :* Nonne ipse Johannes cognoverat Stephanum pro persecutoribus suis, qui Christi nomen audire non poterant, deprecatum, cujus precationis effectum[1] in Apostolo videmus qui lapidantium vestimenta servabat. *Item :* Denique Paulus docet, non deserendos eos qui peccatum ad mortem fecerint. *Beda, super epistolam Johannis : Qui scit fratrem suum peccare peccatum non ad mortem, petat et dabitur ei vita.* Loquitur autem de quotidianis levibusque peccatis, quæ sicut difficile vitantur, sic etiam facile curantur. Sed quo ordine hæc alterutrum petitio sit celebranda pro peccatis, Jacobus insinuat apertius dicens : Confitemini alterutrum, etc. Si igitur dictu vel cogitatu vel oblivione vel ignorantia forte deliquisti, vade ad fratrem, confitere illi, et tu ejus errata pie intercedendo dilue. Porro si gravius quid admisisti, induc presbyteros ecclesiæ et ad examen illorum castiga te. *Est peccatum ad mortem, non pro illo dico ut quis*

[1] Hic post *effectum,* ad calcem paginæ, in Cod. Turon. liber Abælardi desinit ex abrupto, et sequens pagina habet excerpta e Beda venerabili non brevia; quibus addita sunt illa Augustini retractationum excerpta quæ noster, sub finem prologi, operi suo adjunxisse et ipse sibi ad usum et cautelam confecisse profitetur. Cf. pag. 17.

roget. Ostendit nobis Johannes esse quosdam fratres pro quibus non orare nobis præcipitur, cum Dominus etiam pro persecutoribus orare nos jubeat; quod aliter solvi non potest nisi fateamur esse aliqua peccata in fratribus quæ inimicorum persecutione graviora sunt. Peccatum fratris ad mortem est, cum post agnitionem Dei, quæ per gratiam Christi data est, quisquam oppugnat fraternitatem, et adversus ipsam gratiam, qua reconciliatus est Deo, invidentiæ facibus agitatur; peccatum autem non ad mortem est, si quis amorem a fratre non alienaverit, sed officia fraternitati debita per aliquam infirmitatem non exhibuerit. Quapropter et Dominus ait: Pater, ignosce illis, quia nesciunt quid faciant; nondum gratiæ sancti spiritus participes facti, quod nondum Christo crediderunt, neque adversus illam communem gratiam dimicabant. Potest autem peccatum usque ad mortem accipi, pro quo rogare quempiam vetat, quia scilicet peccatum, quod in hac vita non corrigitur, ejus venia frustra post mortem postulatur. *Scimus quia omnis qui natus est ex Deo non peccat.* Sunt peccata ad mortem de qualibus dicit Apostolus: quoniam qui talia agunt, regnum Dei non consequentur. Qui natus est ex Deo non peccat peccatum, videlicet ad mortem; quod de omni crimine capitali, et de illo specialiter potest intelligi, quo violatur caritas, sicut exposuimus; sed et peccatum ad mortem usque ad tempora mortis pertractum diximus posse intelligi [1].

CLIII.

Quod nulla de causa mentiri liceat, et contra.

Augustinus, de mendacio : Sextum genus mendacii, quod nulli obest et alicui prodest; velut si quispiam, pecuniam alicujus injuste tollendam sciens, ubi sit nescire se mentiatur. Septimum, quod et nulli obest et prodest alicui; velut si, nolens hominem ad mortem quæsitum prodere, mentiatur. *Item :* Non est mentiendum sexto genere;

[1] Beda, tom. V, pag. 1043.

neque enim recte etiam testimonii veritas pro cujusquam temporali commodo ac salute corrumpitur; ad sempiternam vero salutem nullus ducendus est, opitulante mendacio. Neque septimo genere mentiendum est; non enim cujusdam commoditas aut salus temporalis fidei præferenda est, nec quisquam in recte factis nostris tam male movetur, ut fiat etiam animo deterior longeque a pietate remotior. *Idem, in quintum psalmum :* Ne quis arbitretur perfectum et spiritalem hominem pro ista temporali vita, in cujus morte occiditur anima, sive sua causa sive alterius, debere mentiri; sed, quoniam aliud est mentiri, aliud est verum occultare, si quidem aliud est falsum dicere, aliud est verum tacere; si quis forte vel ad dictam mortem visibilem non vult hominem prodere, paratus esse debet verum occultare, non falsum dicere, ut neque prodat neque mentiatur, nec occidat animam suam pro corpore alterius. *Item :* Duo sunt genera mendaciorum in quibus non magna culpa est, sed tamen non sunt sine culpa. Cum autem jocamur aut pro proximo mentimur, illud primum in jocando non est perniciosum quod non fallit; novit enim ille cui dicitur, joci causa esse dictum; secundum autem ideo mitius est quia retinet nonnullam benevolentiam. Illud vero quod non habet duplex cor, nec mendacium quidem dicendum est; tamquam, verbi gratia, si cui gladius commendetur, et promittit se redditurum, cum ille qui commendavit poposcerit; si forte gladium suum poposcerit furens, manifestum est non esse reddendum, ne vel se occidat vel alios, donec sanitas ei restituatur. Homo ideo non habet duplex cor, quia ille cui commendatus est gladius, cum promittebat se redditurum poscenti, non cogitabat furentem posse repetere. Manifestum est non esse culpandum aliquando verum tacere, falsum autem dicere non invenitur concessum sanctis [1]. *Isidorus :* Nonnunquam est pejus mendacium meditari quam loqui. Nam interdum quisque incautus solet ex præcipitatione loqui mendacium; meditari autem non potest nisi per studium [2]. *Item :* Quia scriptum est : *Os quod mentitur occidit*

[1] Cf. August., tom. IV, pag. 18. — [2] Cf. Isid. Hispal. opp., Sentent. 11, n. 6, tom. II, pag. 66.

animam, et perdet omnes qui loquuntur mendacium. Hoc quoque mendacii genus perfecti viri summopere fugiunt, ut nec vita cujuslibet per eorum fallaciam defendatur, nec suæ animæ noceant dum præstare salutem alienæ carni nituntur, quamquam hoc ipsum peccati genus facillime credimus relaxari. *Augustinus, quæst. in genesim, cap. CXLV:* Quod ait fratribus Joseph : *Nesciebatis quia non est augurio homo qualis ego;* quid sibi velit, quæri solet. An quia non serio sed joco dictum est, ut exitus docuit, non est habendum mendacium? Mendacia enim a mendacibus serio aguntur, non joco ; cum autem quæ non sunt, tamquam joco dicuntur, non deputantur mendacia [1]. *Hilarius, in psalmum XIV:* Est enim necessarium plerumque mendacium; et nonnunquam falsitas utilis est, cum aut percussori de latente mentimur, aut testimonium pro periclitante frustramus, aut fallimus difficultate curationis ægrotum. Oportet enim, secundum Apostoli doctrinam, sermonem nostrum sale esse conditum.

CLIV.

Quod liceat homini inferre sibi manus aliquibus de causis, et contra.

Hieronymus, in Jonam prophetam : Tollite me et mittite in mare, et cessabit mare a vobis. Non enim est nostrum mortem arripere, sed illatam libenter accipere. Unde et in persecutionibus non licet propria manu perire, absque ubi castitas periclitatur. *Ecclesiastica historia, lib. VI, cap. XXXIV :* Sed et admirandam virginem longævæ ætatis, Apollinam nomine, cum corripuissent, dentes ei primo effodiunt; congestis deinde lignis exstruxerunt rogum, comminantes se vivam eam incensuros nisi cum ipsis impia verba proferret. At illa, ut rogum vidit succensum, repente se e manibus eripuit impiorum atque in ignem sponte prosilivit, ita ut perterrerentur ipsi crudelitatis auctores, quia promptior inventa est ad mortem fœmina quam persecutor ad pœnam. *Augustinus, de civitate Dei, lib. I :* Restat de ho-

[1] Cf. August. opp., tom. III, pag. 413. Genes. 44, 15.

mine intelligamus quod dictum est : non occides ; neque alterum, ergo neque te[1]. Neque enim qui se occidit, aliud quam hominem occidit. *Item :* Non occides, his exceptis quos Deus jubet occidi, sive data lege pro tempore ad personam expressa jussione. Non autem ipse occidit qui ministerium debet jubenti, sicut adminiculum gladius utenti. *Item :* Quæritur utrum pro jussu Dei sit habendum quod Jephte filiam, quæ occurrit ei, occidit, cum se id vovisset im molaturum Deo quod ei revertenti de prælio victori primitus occurrisset. Nec Samson aliter excusatur quod se ipsum cum hostibus ruina domus oppressit, nisi quod latenter spiritus hoc jusserat qui per illum miracula faciebat. *Item :* Quicunque hoc in se ipsis perpetraverunt, animi magnitudine fortassis mirandi, non sapientiæ sanitate laudandi sunt, quamquam, si rationem diligentius consulas, nec ipsa quidem animi magnitudo recte nominabitur, ubi quisque, non valendo tolerare vel quæque aspera vel aliena peccata, se ipse interemerit. Magis enim mens infirma deprehenditur, quæ ferre non potest vel duram sui corporis severitatem vel stultam vulgi opinionem. *Item :* Si magno animo fieri putandum est, cum sibi homo ingerit mortem, ille potius Theobrotus[2] in hac magnitudine reperitur, qui fertur, lecto Platonis libro ubi de immortalitate animæ disputatum est, se præcipitem dedisse de muro atque ita de hac vita migrasse ad eam quam credidit esse meliorem. Quod tamen magne potius esse factum quam bene testis esse potuit Plato ipse quem legerat, qui profecto id præcipue potissimumque fecisset vel etiam præcepisset, nisi, ea mente qua immortalitatem animæ vidit, nequaquam faciendum, quinetiam prohibendum esse judicasset. *Item :* Sed tamen illi, præter Lucretiam, non facile reperiunt de cujus auctoritate præscribant, nisi illum Catonem qui se Uticæ occidit, non quia solus id fecit, sed quia vir doctus et probus habebatur. *Item :* Si turpe erat sub victoria Cæsaris vivere, cur auctor hujus turpitudinis filio fuit, quem de Cæsaris benignitate omnia sperare

[1] Cf. August. opp., tom. VII, pag. 20-25. — [2] Sic Cod. Leg. *Cleombrotus*. Cf. Platon. Phædon. vers. gallic., tom. I, pag. 189; Cicer. Tuscul. 1.

præcepit? Cur non et illum secum coegit ad mortem? *Item :* Restat una causa de qua dicere cœperam, quia utile putatur ut se quisque interficiat, id est, ne in peccatum irruat, vel blandiente voluptate vel dolore sæviente. Quam causam si voluerimus admittere, eo usque progressa perveniet ut hortandi sint homines tunc se potius interimere, cum lavacro regenerationis abluti universorum remissionem acceperunt peccatorum. Tunc enim tempus cavendi omnia futura peccata, cum sunt omnia deleta præterita. *Item :* O mentes amentes! quis est hic tantus non error sed furor? Sed quædam, inquiunt, sanctæ fœminæ, tempore persecutionis, ut insectatores suæ pudicitiæ devitarent, in rapturum atque necaturum se fluvium projecerunt, earumque martyria in catholica ecclesia veneratione celeberrima frequentantur. De his nil temere audeo judicare; utrum enim ecclesiæ aliquibus fide dignis testificationibus ut earum memoriam sic honoret, divina persuaserit auctoritas nescio; et fieri potest ut ita sit. Quid enim si hoc fecerunt non humanitus deceptæ, sed divinitus missæ, nec errantes sed obedientes? De Samson aliud nobis fas non est credere; cum autem Deus jubet seque jubere sine ullis ambagibus intimat, quis obedientiam in crimen vocet? quis obsequium pietatis accuset? Nam et miles, cum obediens potestati sub qua legitime constitutus est hominem occidit, nulla civitatis suæ lege reus est homicidii; imo, nisi fecerit, reus imperii deserti atque contempti est. Quod si ita est jubente imperatore, quanto magis jubente creatore! *Idem, ad Lætum :* Sicut autem hoc præceptum quo perdere jubemur animam nostram, non ad id valet ut se quisque interimat, quod inexpiabile nefas est, tamen valet ut interimat in se carnalem animæ affectum. *Macrobius, lib. I, de somnio Scipionis :* Quæso, inquam, pater sanctissime atque optime, quoniam hæc est vita, ut Africanum audio dicere, quid moror in terris? Quin huc ad vos venire propero? Non est ita, inquit ille; nisi enim cum Deus istis te corporis custodiis liberavit, huc tibi aditus patere non potest; quare et tibi, Publi, et piis omnibus retinendus animus est in custodia corporis, nec injussu ejus a quo ille est vobis datus, ex hominum

vita migrandum est, ne munus assignatum a Deo ipsi fugisse videamini. Hæc secta et præceptio Platonis est, qui in Phædone definit homini non esse sua sponte moriendum; sed in eodem tamen dialogo idem dicit mortem philosophantibus appetendam et ipsam philosophiam meditationem esse moriendi. Sed Plato duas esse mortes hominum novit; nec hoc nunc repeto, quod superius dictum est, duas esse mortes : unam animæ, animalis alteram; sed ipsius quoque animalis, hoc est hominis, duas asserit mortes, quarum unam natura, virtutes alteram præstant. Homo enim moritur, cum anima corpus reliquit solum lege naturæ; mori etiam dicitur cum anima adhuc in corpore constituta corporeas illecebras philosophia docente contemnit, et cupiditatum dulces insidias reliquasque omnes exuit passiones. Hanc ergo mortem dicit Plato sapientibus appetendam; illam vero quam omnibus natura constituit, cogi vel inferri vel accersiri vetat, docens exspectandam esse naturam. Hoc quoque addidit nos esse in dominio Dei, cujus tutela et providentia gubernamur; nihil autem esse invito Domino, de his quæ possidet, ex eo loco in quo suum constituerat auferendum; et sicut qui vitam mancipio extorquet alieno, crimine non carebit, ita eum qui finem sibi, Domino necdum jubente, quæsierit, non absolutionem consequi sed reatum. Hæc platonicæ sectæ semina altius Plotinus exsequitur. Cum constet, inquit, remunerationem animis esse illic tribuendam pro modo perfectionis ad quam in hac vita unaquæque pervenit, non est præcipitandus vitæ finis cui adhuc proficiendi esse possit accessio. Ergo, inquies, qui perfecte purgatus est, manum sibi debet inferre, cum non sit ei causa remanendi, quia profectum ulterius non requirit qui ad superna pervenit. Sed hoc ipso quo sibi celerem finem spe fruendæ beatitudinis arcessit, irretitur laqueo passionis, quia spes sicut timor passio est; et hoc est quod Paulus filium spe vitæ verioris ad se venire properantem prohibet ac repellit; nisi enim cum Dominus inquit istis....[1] nec dicit quod nisi

[1] Locus turbatus. Edit. : *ne festinatum absolutionis ascensionisque desiderium magis eum hac ipsa passione vinciat ac retardet, nec d.*

mors naturalis advenerit, emori non poteris, sed huc venire non poteris. Pari autem constantia nec veniens per naturam timenda est, nec contra ordinem cogenda naturæ.

CLV.

Quod nulla de causa liceat Christianis hominem occidere, et contra.

Augustinus, ad Macedonium : Non enim bonus est quispiam timore pœnæ, sed amore justitiæ; verumtamen non inutiliter etiam metu legum humana coercetur audacia, et ut tuta sit inter improbos innocentia, et in ipsis improbis, dum formidato supplicio frænatur facultas, invocato Deo sanetur voluntas. Sed huic ordinationi rerum humanarum contrariæ non sunt intercessiones episcoporum, imo vero nec causa nec locus intercedendi ullus esset, si ista non essent. Tanto enim sunt intercedentium et parcentium beneficia gratiora, quanto peccantium justiora supplicia. Nec ob aliud, quantum sapio, in veteri testamento sævior legis vindicta fervebat, nisi ut ostenderetur recte iniquis pœnas constitutas, ut, cum eis parcere novi testamenti indulgentia commonemur, aut remedium sit salutis quo peccatis parcatur et nostris, aut commendatio magnitudinis, ut per eos qui parcunt, veritas prædicata non tantum timeatur, verum etiam diligatur. *Item:* Et ideo non usque ad mortem protendenda est disciplina, ut sit cui prodesse possit. *Item :* Cum intercedimus pro peccatore damnando, sequitur aliquando quod nolumus, sive in ipso qui nostra intercessione liberatur, ut vel immanius impunita grassetur audacia, subdita cupiditati, ingrata lenitati, atque unus morti ereptus vel plurimos necet, vel, ipso per beneficium nostrum in melius commutato, moribus correpto, alius male vivendo pereat, sibique hac impunitate proposita, talia vel graviora committat. Non, ut opinor, hæc mala imputanda sunt nobis cum intercedimus pro vobis, sed potius illa bona quæ, cum id facimus, intuemur et volumus, id est, commendatio mansuetudinis ad conciliandam dilectionem verbo veritatis, et ut

qui liberentur a temporali morte, sic vivant ne in æternam, unde nunquam liberentur, incurrant. *Item :* Nihil nocendi cupiditate fiat, sed consulendi caritate ; et nihil fiat immaniter, nihil inhumaniter. Ita formidabitur ultio cognitoris ut nec intercessoris religio contemnatur, quia et plectendo et ignoscendo hoc solum bene agitur ut vita hominum corrigatur. Quod si tanta est perversitas et impietas, ut ei corrigendæ nec disciplina possit prodesse nec venia, a bonis tamen intentione atque conscientia, quam Deus cernit, sive severitate sive lenitate non nisi officium dilectionis impletur [1]. *Idem, ad Bonifacium :* Itaque hostem pugnantem necessitas perimat, non voluntas. Sicut rebellanti et resistenti violentia redditur, ita victo vel capto misericordia jam debetur. *Idem, de quæstionibus nov. et vet. testamenti, cap. IX :* Quare ergo sententia data est ut qui accipit gladium gladio pereat, nisi quod nulli licet, excepto judice, quemquam gladio occidere? Apostolo autem Petro usque ad hoc permissum est ut dolorem faceret, non quod occideret. Ob hoc enim audiens, ne iterum percuteret, didicit præterea quod Christianis jam factis occidere non licet. In misericordia enim positis lege juris mundo crediti uti non licet aspere [2].

CLVI.

Quod liceat hominem occidere, et non.

Hieronymus, super Isaiam, lib. V : Non crudelis est qui crudelem jugulat. *Idem, in epistolam ad Galatas :* Qui malos percutit in eo quod mali sunt, et habet causam interfectionis ut occidat pessimos, minister est Domini. *Idem, super Jeremiam :* Homicidas enim et sacrilegos et venenarios punire non est effusio sanguinis, sed legum ministerium. *Cyprianus, in nono genere abusionis :* Rex debet furta cohibere, adulteria punire, impios de terra perdere, parricidas et perjurantes non sinere vivere. *Augustinus :* Etsi homicidium est hominem occidere, potest occidi aliquando sine peccato. Nam et miles hostem et judex vel mi-

[1] Cf. August. opp., tom. II, pag. 530-531. — [2] *Ibid.*, tom. III, part. I. Append., p. 100.

nister ejus nocentem[1], et cui forte invito atque imprudenti telum manu fugit, non mihi videntur peccare, tantum hominem occidere. *Item:* Militi jubetur lege ut hostem necet, a qua cæde si temperaverit, ab imperatore pœnas luit. Nonne istas leges injustas vel potius nullas dicere audebimus? Nam mihi lex esse non videtur, quæ justa non fuerit. *Idem, in exodo, cap. XXVII:* Israelitæ furtum non fecerunt spoliando Ægyptios, sed Deo jubenti ministerium præbuerunt, quemadmodum cum minister judicis occidit eum quem lex jussit occidi, profecto, si id sponte faciat, homicida est, etiamsi eum quem occidit scit occidi a judice debuisse. *Idem, in levitico, cap. LXXV:* Cum homo juste occiditur, lex eum occidit, non tu. *Idem, lib. I de civitate Dei:* Non occides, his exceptis quos Deus occidi jubet, sive data lege pro tempore ad personam expressa jussione. Non autem ipse occidit qui ministerium debet jubenti, sicut adminiculum gladius utenti. *Item:* Miles cum obediens potestati sub qua legitime constitutus est, hominem occiderit, nulla civitatis lege reus est homicidii; imo, nisi fecerit, reus imperii deserti atque contempti est. Quod si sua sponte atque auctoritate fecisset, crimen effusi sanguinis humani incidisset. Itaque unde punitur si fecit injussus, inde punietur nisi fecerit jussus. *Idem, ad Publicolam:* De occidendis hominibus ne ab eis quisque occidatur non mihi placet consilium, nisi forte sit miles aut publica functione, ut non pro se hoc faciat sed pro aliis et pro civitate, accepta legitima potestate, si ejus congruerit personæ. *Item:* Dictum est: ne resistamus malo, ne nos vindicta delectet quæ alieno malo animum pascit, non ut correptionem hominum negligamus. *Idem, ad Marcellam:* Si terrena ista respublica præcepta christiana custodiat, et ipsa bella sine benevolentia non gerentur; misericorditer enim, etiam si fieri potest, bella gerentur a bonis, ut licentiosis cupiditatibus domitis hæc vitia perderentur, quæ justo imperio vel extirpari vel puniri debuerunt. Nam si disciplina christiana omnia bella culparet, hoc potius militibus consilium salutis petentibus in evangelio daretur, ut abjicerent arma seque militiæ omnino subtraherent. Dictum est autem eis: neminem

[1] Fortasse excidit: *ferientes* aut *cum feriunt.*

concusseritis; nulli calumnias feceritis; sufficiat vobis stipendium vestrum. Quibus proprium stipendium sufficere debere præcepit, militare utique non prohibuit. *Idem, ad Bonifacium comitem :* Utile tibi tuisque dabo consilium : arripe manibus arma; oratio aures pulset auctoris, quia, quando pugnatur, Deus apertis cœlis spectat, et partem quam inspicit justam, ibi dat palmam. *Idem :* Sive Deo sive aliquo legitimo imperio jubente, gerenda bella suscipiuntur a nobis. Alioquin Johannes, cum ad eum baptizandi milites venirent dicentes : et nos quid faciemus? responderet eis : arma abjicite, militiam istam deserite; neminem percutite; prosternite neminem. Sed quia sciebat eos hæc militando facere, non esse homicidas sed ministros legis, et non ultores injuriarum suarum sed salutis publicæ defensores, respondit eis : neminem concusseritis, etc. *Isidorus, Etymologiarum lib. XVIII, cap. III:* Justum bellum est quod ex prædicto geritur de rebus repetendis aut propulsandorum hostium causa[1]. *Nicolaus papa, ad consulta Bulgarorum :* Si nulla urget necessitas, non solum quadragesimali, sed omni tempore est a præliis abstinendum. Si autem inevitabilis urget opportunitas, nec quadragesimali est tempore, pro defensione tam sua quam patriæ seu legum paternarum, bellorum procul dubio præparationi parcendum, ne videlicet dictum videatur : homo tentare si habet quod faciat, et suæ et aliorum saluti consulere non procurat, et sanctæ religionis detrimenta non præcavet.

CLVII.

Quod pœna parvulorum non baptizatorum mitissima respectu cæterarum pœnarum damnatorum sit, et contra.

Augustinus, in Enchiridio : Mitissima sane omnium pœna erit, qui præter peccatum quod originale traxerunt, nullum insuper addiderunt. *Johannes Chrysostomus, de reparatione lapsi :* Excludi a bonis quæ præparata sunt sanctis, tantum generat cruciatum et dolorem, ut etiam,

[1] Cf. Isidor. Hisp. opp., tom. I, pag. 461.

si nulla extrinsecus pœna torqueret, hæc sola sufficeret. Omnes ergo gehennæ superat cruciatus, carere bonis quibus in potestate habueras frui *Item :* Nonnulli imperitorum putant sibi satis esse, si gehenna tantummodo careant. Ego autem multo graviores quam gehennarum dico esse cruciatus, removeri et abjici ab illa gloria; nec puto ita acerba esse gehennæ supplicia ut sunt illa quibus torquetur is, quum arceri contigit a conspectibus Christi. Hoc crede mihi pœnis omnibus gravius esse, hoc et solum quod superat etiam gehennam. *Ambrosius, de pœnitentia, lib. II :* Nihil autem est quod tam summi doloris sit quam si unusquisque positus sub captivitate peccati recordetur unde lapsus sit atque unde cecidit, eo quod corporea atque terrena ab illa speciosa ac pulchra divinæ cogitationis intentione defluxerit [1].

[1] Hic Codicis Abrincensis finis est qui videtur et ipse finis operis legitimus. Absunt in Cod. Abrinc. excerpta Bedæ Venerabilis; absunt ipsa Augustini Retractationum excerpta quæ Codex Turonensis habet et prologus in utroque promiserat. Cf. pag. 17 et pag. 150. Ista vero nos e Cod. Turonensi Bedæ et Augustini excerpta ad lucem promere et publici juris facere minus utile duximus, quippe quæ ampliora et suo disposita ordine in editis occurrunt, ad manum unicuique obvia.



INDEX QUÆSTIONUM

QUAS CONTINET

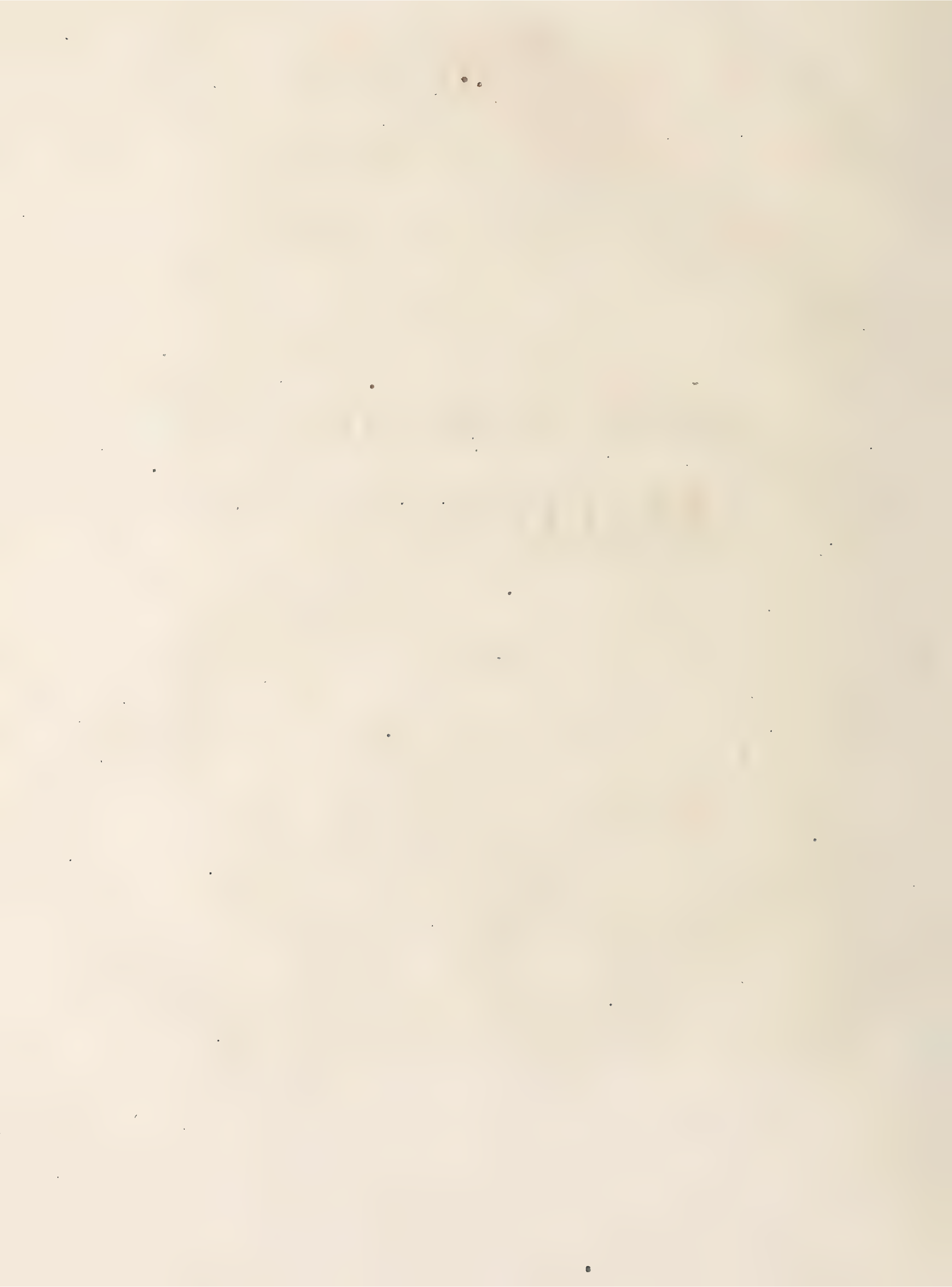
SIC ET NON.

FINIS INDICIS QUÆSTIONUM.



PETRI ABÆLARDI

DIALECTICA.



PETRI ABÆLARDI
DIALECTICA.

PARS PRIMA,

DE PARTIBUS ORATIONIS, IN TRES LIBROS DISTINCTA,

QUORUM PRIMUS PORPHYRIUM DE QUINQUE VOCIBUS,
SECUNDUS ARISTOTELEM DE PRÆDICAMENTIS, TERTIUS ARISTOTELEM DE INTERPRETATIONE,
AD MENTEM BOETHII, COMMENTANTUR [1].

LIBER PRIMUS IN PORPHYRIUM DE QUINQUE VOCIBUS EXCIDIT.

LIBER SECUNDUS IN ARISTOTELEM DE PRÆDICAMENTIS EST ACEPHALUS, ET A MEDIO CAPITE TERTIO OPERIS ARISTOTELICI [2], UBI DE PRIMO PRÆDICAMENTO, ID EST SUBSTANTIA AGITUR, SIC INCIPIT:

.... Unde * non universaliter in generibus substantiarum accipiendum est, quod ait generalissima substantiarum nomina qualitatem circa substantiam determinare. Quod autem ait [3] primas substantias hoc aliquid significare [4], id est rem suam ut discretam ab omnibus aliis demonstrare, de omnibus est intelligendum. Cum itaque specialia substantiarum nomina maxime propter qualitates quibus species efficiuntur determinandas inventa sint, propria maxime propter discretionem sunt reperta.

* Fol. 117 r°.

[1] Abest omnino hic titulus in cod. At cf. quæ auctor ipse ait infra, pag. 227-8. — [2] Edit. Buhle, pag. 450. Ergo hic tantum desideratur commentarius in duo priora capita, eademque brevissima, *De homonymis, synonymis et paronymis,* et *De iis quæ dicuntur.* — [3] Scilicet Aristoteles. — [4] Aristot. Categ. edit. Buhle, tom. I, pag. 458.

De communitatibus substantiæ.

[Omnino conflatum ex Aristotele; edit. Buhle, pag. 455-464; et ex Boethio in Prædicam., pag. 134-145; edit. Basil. 1546.]

Commune est autem omni substantiæ in subjecto non esse. Nulla enim substantia, sive sit prima sive secunda, fundamento sustentatur. Non est autem hoc substantiæ proprium, sed etiam convenit differentiis; neque enim differentia subjectæ speciei tanquam in fundamento per accidens inest, sed in substantiam ipsius venit eique substantialiter convenit, sicut secundus ante-prædicamentorum de differentia continet[1]. Quod etiam ex eo ostenditur quod, quemadmodum secundæ substantiæ de primis in voce prædicantur, id est nomine et definitione substantiæ, ita et differentiæ. Sicut enim Socrates et homo est et animal rationale mortale, ita idem et animal rationale et potens uti ratione dicitur. Accidentia vero quæ in substantiam rei nihil efficiunt, sed extrinsecus adhærent, cum definitione substantiæ prædicari nequeunt; quippe nullum substantiale esse accidentis nomen demonstrat.

Inest quoque substantiis nihil esse contrarium[2]. Sive enim primæ sint sive secundæ, a contrarietate omnino sunt alienæ, nisi forte per accidens, propter[3] susceptionem rerum contrariarum, contrariæ et ipsæ dicantur; ut homo albus et homo niger secundum albedinem et nigredinem, quas contrarias recipiunt; unde et in quantitate contraria quoque quodam modo dicuntur. Nam si est magnum parvo contrarium, ipsum autem idem simul est magnum et parvum, ipsum sibi erit contrarium, in susceptione scilicet eorum quæ contraria dicuntur, magni scilicet et parvi. Nulla itaque substantia in se contraria dicitur alteri, sed si forte per alteram. Sed nec istud proprium est substantiæ, sed in quantitatibus seu relationibus multisque aliis convenit. Quæ autem sint contraria aperiemus, ubi oppositionis species tractabimus.

[1] Porphyr. Isagog., edit. Buhle, tom. I, pag. 388. — [2] Aristot. Categ., pag. 459. — [3] *Propter* supplevimus.

Sed nec etiam comparari possunt substantiæ[1], quippe comparatio secundum adjacentiam, non secundum substantiam accipitur, quod etiam ex nominibus substantivis eorum quoque accidentium quæ ad comparationem veniunt, ostenditur. Neque *magis albedo* sicut *magis album* dicimus. Unde et multo magis substantiæ, quæ nullam habent adjacentiam, a comparatione sunt immunes, nec eorum nomina substantiva quæ substantias vocamus, cum magis et minus prædicantur. Non enim *magis* vel *minus homo* dicitur, sicut *magis* vel *minus album*. Sed nec istud substantiæ proprium esse potest, cum in quantitatibus multisque aliis conveniat. De comparatione autem quæ secundum augmentum ac detrimentum consistit, uberius tractabimus, cum motus species exequemur.

Maxime autem proprium substantiæ videtur esse[2], quod cum sit unum et idem numero, contrariorum susceptibile est; hoc enim inde proprie proprium Aristoteles dixit quod non solum omnibus, verum etiam solis substantiis competit. Quæ quidem sententia in eo pendet quod quælibet substantia accidentium est susceptibilis, ut videlicet eorum sustentamentum. Suscipere enim in sustentatione tantum accepit, non in formatione, alioquin et multis aliis conveniret. Albedo enim claritate et obscuritate, quæ contraria videntur, informatur. Quod autem contraria pro quibuslibet accidentibus posuit, ideo factum arbitror quod in susceptione istorum, omnium quoque aliorum susceptio intelligatur; quæ enim contraria sunt, maxime sunt adversa. Quod si ea quoque accidentia quæ maxime sunt adversa, suscipere possit substantia, multo magis et aliorum susceptio ipsi est adjuncta. Ideo quoque contraria appositione ostendere curavit, quod substantias ipsas contrarias esse negaverat. Unde fortasse alicui videretur quod contraria non possent suscipere, et ita non omnium accidentium susceptibiles essent, nec omnia accidentia in subjecto essent; quod quidem removet, cum ait contrariorum quoque ipsas esse susceptibiles, cum ipsa in se[3]

[1] Aristot. Categ., pag. 460. — [2] *Ibid.*, pag. 461. — [3] Cod. *ipsa in cont. Se* excidisse potuit.

contraria secundum diversa tempora suscipere queant et sustentare. Qui enim albus est, nigrum suscipere potest, et qui frigidus, calescere. Ac superflue « secundum sui mutationem » ad determinandum adjecit[1], ut scilicet Aristoteles præmissa proprietate orationem et intellectum excluderet, quæ secundum verum et falsum contraria videbantur suscipere. Neque enim, cum substantiæ non essent, accidentia aliqua sustentare poterant, licet eadem propositio vel idem intellectus diversis temporibus verus inveniatur vel falsus; ut si, Socrate sedente, quislibet intelligat eum sedere vel dicat, verus erit intellectus atque oratio prolata, falsa autem eadem postquam surrexerit. Quod itaque Aristoteles secundum se vel secundum sui mutationem apposuit, non fuit necessitatis, sed magis satisfactionis. Adeo enim importunus erat adversarius qui de istis oppositionem movebat, ut hæc a substantiis in sustentatione non divideret, nisi in modo suscipiendi, cum videlicet substantiæ per se et per propriam mutationem contraria possint suscipere, ista vero secundum statum alterius. De eo enim quod Socrates in sessione moraretur, vel ab ipsa moveretur, veri fiunt vel falsi intellectus seu propositiones. Cui quidem importunitati coactus satisfacere curavit, cum ait[2] : « sed et si quis hoc recipiat, sed tamen modo differt, etc.; » licet tamen nec rationabilem videret objectionem nec multum valere judicaret solutionem. Ut enim de intellectu taceamus, de oratione prorsus irrationabiliter opponi videtur, si rei veritatem subtilius intueamur.

Sed prius de qua agendum sit oratione perquiramus; pro eo scilicet quod sicut vocis nomen ad aerem et ad mensuram tenoris ejus æquivocant, ita etiam orationis vocabulum, sicut in tractatu quantitatis apparebit, cum de oratione disputabitur[3]; at vero si de substantiali non de quantitativa oratione agatur, male de ipsa opponitur, vel male ipsa, cum substantia sit, excluditur. Si autem de quantitativa dicatur, opponunt verum et falsum male ipsi attribui, qui mensuras ipsas nec audiri nec significare dicunt sed solum aerem strepentem;

[1] Aristot. Categ., pag. 463. — [2] *Ibid.*, pag. 46 . — [3] Vid. infra, pag. 190.

qui tamen ab Aristotele longe discedunt, de quo alias disputabitur. Sive autem quantitativam sive substantialem accipimus orationem; veri et falsi significatio quæ ipsi convenit, contraria non videtur, cum simul eidem inesse contingat. Si quis enim dixerit : *Petrus currit,* in eadem prolatione secundum vocis æquivocationem in diversis veros et falsos intellectus generabit. Amplius, si de quantitativa oratione agatur, cujus partes simul nullo modo consistunt, frustra de ipsa opponitur; quippe per « unum et idem numero[1] » jam est exclusa; neque ea quæ profertur Socrate sedente, eadem est cum ea quæ dicitur postquam Socrates[2] surrexit; « sed dictum est, inquit Aristoteles, et non potest amplius sumi[3]. » Sed nec ea quæ simul dicitur tota simul res una dici recte poterit, quippe id quod non est cum eo quod est unam non facit essentiam. Quæ vero partes prolatæ sunt, omnino jam perierunt. Sic itaque quod de oratione opponitur, non satis convenienter adducitur, nisi forte secundum hominum consuetam acceptionem, qui secundum similem formam prolationis diversas prolationes eamdem in essentia quoque vocant, quorum iste unus erat adversarius. Cum itaque Aristoteles adeo obstinatum adversarium haberet, cujus importunitas nec admitteretur, magis eum aliqua satisfactione mitigare voluit, atque aliqua diversitate suscipiendi aliquo quoque modo determinationis placare, quam ratione inhiantem contundere[4]. Unde et ipse[5] « secundum sui mutationem » apposuit, non tam pro necessitate quam pro satisfactione, ut hac saltem determinatione differentiam substantiarum ad alia adversarius intelligeret quam[6] minus certam capiebat, cum tamen nec hujusmodi differentia multum vigeat, nisi fortasse ad apposita contraria. Nam et fortasse multa præter substantias contraria per se, sicut et substantiæ, recipere possunt, ut calor et frigus calefacere et frigidum facere, quæ sunt, Aristotele teste, actiones contrariæ, et albedo, clarum et obscurum. Ipsæ quoque substantiæ quædam fortasse con-

[1] Aristot. Categ., pag. 461. — [2] Cod. *Aristoteles.* — [3] Aristot. Categ., pag. 468. Cf. Boeth. in Prædicam., pag. 148. — [4] Cod. *contendere.* — [5] Cod. *ipse sive,* quod sensu caret. — [6] *Quam* supplevimus.

traria non ex se sed ex aliis recipiunt, ut, secundum eos qui aerem significare dicunt, ipse aër verus et falsus, sicut oratio, dici potest, et contraria suscipere, secundum motum de quo agitur. Unde nec rationabilis solutio sicut nec oppositio videtur. Sunt tamen qui substantias per se mutari circa contraria dicant, et nulla alia, quod ex subjectione suæ naturæ, eo scilicet quod omnibus possint esse subjectæ *, mobiles sunt et circa formas suas instabiles. Formæ autem earum quæ ut per substantias subsistant ipsis adhærere desiderant, nunquam circa substantias ex se, sed ex mobilitate substantiarum moventur, quarum scilicet natura diversis formis æque est subjecta, nec perit propter susceptionem vel mutationem formarum. Si qua vero contraria formæ quandoque recipiant, hoc totum ex mobilitate substantiæ subjectæ contingit. Ut cum hæc albedo modo claritatem modo etiam obscuritatem suscipit, ex natura subjectæ substantiæ contingit, quæ æque omnibus est subjecta.

* Fol. 117 v°.

Potest et aliud in mutatione per se intelligi. Ipsæ enim substantiæ ita per se circa contraria possunt permutari, ut nihil aliud necesse sit permutari; formæ vero non possunt. Nam et cum formæ contraria aliqua recipiunt, subjecta quoque substantia quæ et ipsa sustentat, per ipsa quoque variatur.

Hæc quidem de substantia, Aristotelem plurimum sequentes, conscripsimus.

De quantitate.

[Cf. Aristotel. edit. Buhle, pag. 464-473; Boeth. edit. Bas., 143-155. — Sub hoc titulo, in duobus sequentibus capitulis disputat Abælardus de compositione continui in loco et in tempore, et sententiam magistri sui, ut videtur Willelmi Campellensis, adversus Aristotelem et Boethium tuetur, scilicet continuum ex punctis, seu simplicibus elementis, constare. Paulo infra, pag. 182, se arithmeticæ plane ignarum confitetur Abælardus.]

Quantitatis autem tractatus[1] tractatum substantiæ continuavit; cujus quidem ordinis causas, etsi non multum utilitatis afferunt, auctoritas[2] consideravit. Ita enim quantitas substantiæ inserta est, ut, dum substantiam quamlibet intelligimus, quantitatem quoque

[1] *Tractatus* excidit. — [2] Vid. Boeth., pag. 144.

ipsius concipiamus; dum vel unum vel multa ipsam fingamus. Ipsam autem materiam sæpe præter qualitates suas attendimus, ex qua quidem ratione quantitas præposita est qualitati; de qua quidem qualitate maxime dubitari poterat, eo quod multæ qualitatum ipsis substantiis ita adjunctæ sint ut omnino substantialiter insint, atque ab ipsis nec ratione valeant separari, quas nos differentias appellamus. Omne insuper corpus, ut Boethio placuit, tribus dimensionibus constat : longitudine scilicet, altitudine, latitudine; quæ, licet non esse quantitates appareat, ex comparatione tamen non nisi per quantitates accidere possunt, ut in sequentibus liquebit. Ex eo quoque vicinior substantiæ recte quantitas ponitur, quod ei similior esse convincatur; in eo scilicet quod nec contrarietatem nec comparationem suscipit; de uno ut[1] simili ad alterum facilior transitus erat. Inde etiam bene substantiam statim quantitas sequitur, quod de ea in substantia sæpe mentionem fecerat; unde quæ ipsa esset, statim ostendere debuerat. Est autem quantitas ea res secundum quam subjectum mensuratur, quam quidem notiori vocabulo mensuram possimus appellare.

Harum autem aliæ sunt simplices, aliæ compositæ. Simplices vero quinque dicunt : punctum scilicet, unitatem, instans quod est indivisibile temporis momentum, elementum quod est vox individua, simplicem locum. Compositas autem septem Aristoteles ponit : lineam videlicet, superficiem, corpus, tempus[2], locum compositum, orationem et numerum. Quas quidem tantum compositas ipse ad tractandum suscepit, eo quod eas solas ac tempus ad mensurandum homines sumunt. Neque enim indivisibiles ad mensurandum quantitates accipimus, cum nec ipsas nec earum subjecta sensu aliquo percipiamus. De his autem duas posuit divisiones, cum alias continuas, alias discretas appellavit, ac rursus alias constare ex partibus positionem ad se invicem habentibus, alias ex non habentibus positionem. At vero de simplicibus, quæ priores sunt naturaliter, deinde de compositis, disputemus. Has autem tantum, quæ simplices sunt, Magistri nos-

[1] Cod. *aut*. — [2] *Tempus* exciderat.

tri[1] sententia speciales appellabat naturas, eo videlicet quod sint unæ naturaliter quæ partibus carent; quæ vero ex his sunt compositæ, composita individua dicebat, nec una naturaliter esse, sicut hunc gregem vel hunc populum; magisque earum nomina, lineam, superficiem, etc., sumpta esse a collectionibus quibusdam seu compositionibus dicebat, quam substantiva; de quibus quoque, cum earum originem ex simplicibus ostendemus, convenientius disseremus, earumque divisiones, quas Aristoteles protulit, aperiemus. Nunc vero ad simplices revertamus.

De puncto et quæ ex eo nascuntur quantitatibus, linea, superficie, corpore, insuper de loco.

[Cf. Aristot. Categ., pag. 465-6; Boeth. in Prædicam., pag. 143-7].

Punctum autem, sicut in se indivisibile est, nec pro parvitate sui in partes aliquas dividi potest seu dividuari, ita et indivisibili subjecto adjacet, singulis scilicet corporis partibus individuis. Ex punctis autem linea, superficies, corpus quantitativam originem ducunt. Puncta namque in longum[2] disposita, lineam reddunt; in latum vero superficiem componunt; in spissum vero, corpus efficiunt. Sicut ergo linea abundat a puncto in longitudine, ita superficies a linea in latitudine aut superficie, corpus in spissitudine. Ac sicut linea minus quam duo puncta in sui constitutione habere non potest, ita superficies minus quam duas lineas, vel corpus minus quam duas superficies nequit continere. Lineam itaque diffinimus : puncta in longum sibi adhærentia; superficiem vero, lineas in latum sibi connexas; corpus vero, superficies in altum sibi cohærentes. Tres itaque compositarum quantitatum ex puncto originem ducunt, secundum quidem diversas dimensiones : aliæ quidem secundum dimensionem longitudinis, aliæ secundum adhærentiam latitudinis, aliæ secundum superpositionem altitudinis. Quum ergo superficies lineam continet, longitudinem quoque et latitudinem ex ipso reci-

[1] Willelmi Campellensis. Cf. infra, pag. 207-8. — [2] *Longum* excidit.

piunt; ut scilicet non solum spissum, verum et longum et latum sit; unde solidum ipsum Aristoteles appellat cum ait: « sed et soliditatis similiter et loci[1]. » Inde autem continuationem corporis Boethius[2] ostendit, quod una parte mota cæteræ omnes moveantur. Sunt autem quidam qui verbis auctoritatis nimis adhærentes eamque fortasse nimium simpliciter accipientes, neque lineam ex punctis neque superficiem ex lineis aut corpus ex superficiebus constare concedunt, plures quidem Boethii auctoritates afferentes. Qui in commentariis Categoriarum, cum de continuatione horum agitet: « non autem, inquit[3], verum hoc dicitur quod linea constet ex punctis, aut superficies ex lineis, aut solidum corpus ex superficiebus, sed quod vel lineæ puncta vel superficiei lineæ vel solidi corporis superficies non erunt partes, sed partium termini communes. » Ipse etiam in eodem supra docuerat lineam ex lineis conjungi cum præmisit[4]: « si quis, ait, dividat lineam, quæ est longitudo sine latitudine, duas in utraque divisione lineas facit. » At vero si omnem lineam ex aliis lineis constitui dicant, in infinitum ratio procedit, ita quidem ut nec finem cujuslibet corporis longitudo agnoscat. Non est itaque hæc constitutio ad omnem lineam referenda, sed ad majores quas sensu quoque ipso concipimus et per quas homines mensurare consueverunt. Quæ enim ex duobus vel tribus punctis conjungitur, etsi aliquam habeat longitudinem, non est talis, ut arbitror, quam sensu aliquo cum ipso subjecto percipere valeamus. Quod autem ait se non dicere puncta lineæ partes sed terminos communes, non essentiam constitutionis, sed dictum denegavit. Sicut enim Aristoteles ea partes non dicebat, nec tamen negabat, sed terminos, sic nec ipsi dicere necesse fuit qui Aristotelem exponebat, sed tantum communitatem copulationis, quam ad argumentum continuationis Aristoteles afferebat, cum videlicet punctum aliquod duabus lineis aut duobus aliis punctis medium interponitur, ea quæ extrema sunt, sui communitate continuet; nec quiddam extremo-

[1] Edit. Buhle, pag. 467. — [2] Edit. Basil., pag. 146. — [3] *Ibid.*, pag. 146. — [4] *Ibid.*, pag. 145.

rum est, sed terminus et meta quo illa firmantur, nec[1] totius tamen compositi pars erit. Unde præsens, quod præteritum et futurum continuat, pars extremorum non dicitur, sed magis videmus quod extrema connecti dicuntur, cum tamen totius compositi pars esse non dubitetur. Illud etiam quod Aristoteles ait[2]: « et ad quam particulam cæteræ copulantur; » punctum lineæ partem constitutivam[3] ostendit, respectu cujus cæteras dixit lineas lineæ partes. Afferunt quoque adversus hanc constitutionem * lineæ quæ de punctis est, quod in arithmetica Boethius ponit, cum scilicet ait[4]: « si punctum puncto supraponis, nihil efficies, tanquam si nihilum nihilo jungas. » Cujus quidem solutionis, etsi multas ab arithmeticis solutiones audierim, nullam tamen a me præferendam judico, quia ejus artis ignarum omnino me cognosco. Talem autem, memini, rationem Magistri nostri[5] sententia prætendebat, ut ex punctis lineam constare convinceretur: cum, inquit, linea, ubique possit incidi, atque separatis partibus in capite uniuscujusque puncta appareant, ut dicit Boethius, quæ prius erant conjuncta, oportet per totam lineam puncta esse. Quod si puncta per totam lineam sint disposita, vel ita quidem sint de essentia lineæ vel non. At vero si de essentia lineæ non sint, non[6] magis partes lineæ continuare possunt quam albedo supraposita vel pars aliqua loci individua. Sed ad hæc fortasse opponitur quod Aristoteles partes loci et corporis ad eumdem terminum continuari dicit[7], cum tamen easdem non habeant partes; unde illud *idem* non secundum essentiam, sed magis secundum similitudinem accipiunt aut quantitatem; ut quantus scilicet fuerit terminus partium corporis, tantus erit et loci. Quanta enim media superficies erit qua duæ extremæ continuantur, tantus locus adjacens erit quo alii loci copulantur. Sed mirum quomodo inter partes corporis partibus loci, vel inter partes loci partibus corporis insertis, ad se invicem vel partes corporis, vel partes loci copulantur, cum jam scilicet tale sit interpositum quod non sit de essentia compositi, sicut nec per

* Fol. 118 r°.

[1] *Nec* supplevimus. — [2] Aristotel., Categ., pag. 466. — [3] Cod. *cō.* — [4] Boeth. arithm., liv. II, edit. Basil., pag. 1020. — [5] Willelmi Campellensis. — [6] *Non* supplevimus. — [7] Aristot. Categ., pag. 466.

albedinem, cum non esset de essentia lineæ, partes lineæ copulari dicebamus. Unde fortasse expeditior videtur sententia, secundum communitatem ejusdem termini, ut locum easdem partes cum corpore habere concederemus, si forte aliquam dimensionem diversam in loco ipso reperiremus quæ differret a corpore; sed hanc nullam cogitamus. Ipse etiam Aristoteles partium diversitatem ostendit[1], cum continuationem partium loci ex copulatione partium corporis quibus semper adhærent, quasque semper comitantur, comparavit[2]: « Locum enim, inquit, quemdam particulæ corporis obtinent ut videlicet sibi adhærentes semper et adjacentes; quæ quidem particulæ » scilicet corporis, « ad quemdam communem terminum copulantur; ergo et loci, inquit, particulæ, quas obtinent singulæ corporis particulæ[3], » quas quidem circumscribit, « ad eumdem terminum copulantur ad quem etiam corporis particulæ. Quapropter continuus erit locus; ad unum enim communem terminum suas particulas continuat. » Ecce aperte partium diversitatem ostendit, cum alterius partes a partibus alterius contineri vel ipsas continere monstravit. Sed si diversæ sint, quo modo continua erit corporis spissitudo? Cum videlicet inter ipsas corporis partes ipsæ loci insertæ sint, aut multæ qualitates[4], veluti ipsi calores aut multa fortasse alia accidentia inter adjaceant atque ipsæ corporis substantiales partes, ut inter superiorem et inferiorem superficiem medium illud substantiæ jacet cui ipsæ adhærent utpote suo fundamento; quo modo ergo continuæ dicerentur düæ illæ superficies rebus tam dissimilis naturæ interpositis? Sin puncta interposita, cum de essentia lineæ non essent, visa sunt Magistro nostro continuationem partium lineæ dissolvere, cum tamen et ipsa inter quantitates recipiuntur; multo magis ea continuationem destruunt quæ omnino sunt a natura quantitatis aliena. Sed fortasse magis accipienda erit continuatio corporis vel loci secundum exterioris ambitus circuitum, quam secundum spissitudinis densitatem. Alioquin supraposita Magistri sententia, cui et nostra consentit, de consti-

[1] Aristot. Categ., pag. 466. — [2] Aristot., *ibid.* — [3] Cod. *quæ obtinent singulas corporis particulas.* Sed vid. Aristot., loc. cit. — [4] Cod. *inqualitates.*

tutione lineæ minus sufficiens erit. Sed fortasse dicetur nec punctum puncto continuari, propter interpositum locum vel particulam aliquam coloris vel aliquid aliud indivisibile accidens. Ipse etenim locus puncti totum ipsius quod circumscribit, circuit, qui etiam et sicut ipsum simplex dicitur, cum tamen major secundum comprehensionem ambitus videatur. At fortasse adeo subtilis est accidentium natura, ut alterum continuationi alterius non sit impedimento.

Non est autem de incisione lineæ quæstio prætermittenda, per quam videlicet sui partem ipsa possit incidi, atque inter quas ejus partes parvissimum acumen ferri possit deduci. Non autem per punctum quod omnino indivisibile est, incisio fieri potest. Sed nec inter duo puncta continua ferrum deduci poterit, cum nulla sit inter ea distantia, quippe nec in eo quod non est, spatio collocari potest, nec aliquid inter ea reperire quod incidere valeat, cum nihil prorsus intersit. Dicamus itaque ipsum acumen ferri non adeo tenuatum esse ut non plura puncta obtineat, quæ una cum eorum fundamentis, cum imprimitur, disrumpit atque prosternit; aut fortasse nihil corruit, sed dum imprimitur ferrum, ruptio ipsa punctorum separationem facit. Cum autem ex suprapositis de loci quoque constitutione ac continuatione satis manifestum, ubi de adjuncto ei corpore partibusque ipsius tractatum est; nunc vero de tempore tractandum occurrit.

De tempore.

[Cf. Aristot. Categ., pag. 467. Boeth. in Prædic., pag. 147-9. De continuitate temporis; de tempore simplici et composito; de præteriti et futuri natura, et ad præsens relatione.]

[Huc[1] autem circumscriptionem cujuslibet rei quidam diffiniunt, sed falso. Si enim quælibet res loco circumscriberetur, utique et locus alium locum circumscribentem se usque in infinitum haberet. Ipse etiam Deus qui omnia continet atque universa magnitudine

[1] Quæ uncinis includimus, huc immerito irrepsere; quippe quæ non ad tempus, sed ad locum manifesto pertinent.

suæ majestatis excedit, incircumscriptus atque omnino incomprehensibilis est; atque ex ipsius similitudine idem de incorporeis substantiis asseritur. Unde potior eorum sententia videtur qui locum compositum, scilicet de quo Aristoteles agit, circumscriptionem quantitativi corporis esse determinant. Aut si etiam locum simplicem in descriptionem loci credemus inducere, apponamus in definitione vel partes alicujus quantitativi corporis, ut videlicet dicamus omnem locum vel quantitativum corpus circumscribere vel aliquam partem ipsius.]

Quod etiam continuis quantitatibus Aristoteles aggregavit, eo scilicet quod ejus partes sine intervallo sibi succedant, ut scilicet post præteritum statim præsens succedat, ac post præsens futurum. Hæc itaque continuatio non aliter quam per continuam successionem partium fieri dicitur, nec, cum partes non permaneant, propria multum videtur; quippe id quomodo proprie copulari dicetur ei quod non est, aut quomodo unum totum cum ipso efficere? Hinc itaque apud veteres de continuatione temporis sicut et loci maxima dissensio. Unde et ipsum Aristotelem dicunt ea segregatim a continuis quantitatibus ponere, atque ultimas, quasi de ipsis dubitet, computare. Cum enim cæteras continuas quantitates præmisisset, adjecit atque ait[1]: « Amplius autem præter hæc tempus et locus ». Ac rursus: « Est autem tale tempus et locus ». De continuatione vero temporis partium[2] dubium videtur extitisse propter transitionem atque instabilitatem earum, nec magis quam orationis partes continuationem habere, quippe nec permanentes sunt, sicut illæ; sed falso; orationis enim prolatio nostræ subjacet operationi, temporis vero successio naturæ. Nostra autem operatione nihil ita continuari potest, ut non sit aliqua adjunctorum distantia. Nec minor de continuatione loci dissensio fuerat: nec satis validum visum est Aristotelis argumentum de continuatione partium corporis ad continuationem partium loci, eo quod hæ illi adhæreant. Sic enim et numerus, qui discretus est, continuus esse posset ostendi secundum adhærentiam singularum

[1] Aristot. Categ., pag. 464, 466. — [2] *Partium* supplevimus.

Fol. 118 v°. unitatum ad singulas corporis particulas; qui tamen, licet sæpe in continuo subsistat fundamento, ut quæ continuis partibus corporis adhærent unitates, semper tamen in natura discretionem habet, qui solam unitatis particularitatem requirit, non aliquam continuationem, sicut linea quæ ex punctis conjungitur, quæ non solum punctorum pluralitatem exigit, verum etiam certam eorum dispositionem secundum longitudinis continuationem. Unde cum nomen numeri pluralis simpliciter videatur atque idem cum eo quod est unitates, lineæ nomina vel superficiei vel corporis vel cæterorum sumpta a quibusdam compositionibus dicuntur, licet tamen et ex eis alia sumpta videantur, ut a linea lineatum, a corpore corpulentum.

Nunc vero ad tempus propositum revertentes, ipsius naturam diligentius intueamur. Horum[1] autem alia sunt simplicia, quæ instantia vocamus, id est indivisibilia momenta, alia ex his composita, ut cum hoc præsens momentum et illud quod præteritum et quod futurum est quasi unum compositum accipiamus, de quo Aristoteles egisse invenitur; quod quidem est quantitas secundum successionem partium in eo subjecto continua. Cum enim omnia secundum tempus mensurentur, et sua in se tempora habeant tanquam sibi adjacentes mensuras, non licet accipere compositi temporis continuationem in rebus diversis, etsi in eis partes simul existentes percipere possimus ex quibus rectius compositio fieri queat, sed momenta in eodem subjecto, more fluentis aquæ, sibi succedentia. Mensurantur autem res ipsæ secundum tempora, cum quælibet actio vel horaria vel diurna vel menstrua vel annua dicatur; præcipue enim actiones vel passiones secundum tempora dimetiuntur, quarum etiam partes non sunt permanentes, sed simul cum partibus temporis transeuntes; unde bene in verbis significatio temporis eis adjuncta videtur. Cum autem res singulæ sua habeant tempora in se ipsis fundata, sua scilicet momenta, suas horas, suos dies, vel menses, vel annos, omnes tamen dies simul existentes, vel menses, vel anni pro uno accipiuntur, secundum volutionem solis ab oriente in occidentem vel totius circuli

[1] Sic Cod. sub. *temporum*.

sui cursum. Nota autem quod dici solet hujus compositi constitutionem, sicut diversa est ab aliis, in eo scilicet quod per partes ejus non permaneant sed per unam partem semper existit, ita diversam inferentiæ naturam custodire. In aliis enim totis, totum positum ponit partem et pars destructa perimit totum parte, totum autem destructum non destruit partem nec pars posita ponit totum, ut si domus est, paries est, sed non convertitur: si paries est, domus est. In tempore vero e converso est, veluti in die. Si enim prima est, dies esse dicitur, sed non convertitur; eo scilicet quod per quamlibet partem sui dies existere dicatur. At vero si dies non est, prima non est, sed non convertitur, propter suprapositam causam. In his itaque totis, quæ per unam tantum partem semper existunt, illud, quod de inferentia totius et partis Boethius docet[1], non admittunt. Sed nec fortasse in his, si verba proprie pensemus, aliorum quoque inferentia frustrabitur, imo eadem consistet. Cum enim diem esse dicimus, si, quum diem nominemus, attendamus duodecim scilicet horas simul acceptas, ipsis omnibus collectis existere attribuimus, quæ quidem simul omnes esse non possunt nisi quælibet per se fuerit. Sed dicitur nullo jam tempore ulterius hanc propositionem veram esse: *dies est;* quippe nunquam omnes simul diei horæ existunt. Ac quidem verum est; nisi figurative atque improprie intelligamus, ut ipsum scilicet per partem subsistere dicamus, hoc est partem aliquam ipsius esse. Sed nec de se ipso diem prædicari contingit, ut[2] videlicet diem esse diem annuamus. Quod enim omnino non est, nec dies esse potest. Nullo autem modo duodecim horæ dici possunt existere dum una tantum, imo unum tantum unius momentum existit; nec proprie totum dici potest cujus una tantum pars existit. Quasi tamen unum integrum sæpe quæ vere non sunt accipimus, eisque nomina tamquam existentibus aptamus, dum aliquid de eis intelligi volumus. Sic namque præteritum et futurum eorum quæ non sunt nomina ponimus, cum aliquam de eis notitiam facere volumus, aut secundum ea subjectum aliquid mensurare; quæ quidem nec tempora recte dici pos-

[1] Boeth. de differentiis Topicis, lib. II, pag. 867. — [2] *Ut* supplevimus.

sunt, cum nec quantitates sint quæ in subjecto non sunt, nec in subjecto sint quæ nullo modo sunt; temporis tamen impositionem ad præteritum et ad futurum illi dirigunt qui omne verbum temporis significativum concedunt. Neque tempus quod fuit et non est, magis tempus dicendum esset quam humanum cadaver, homo. Utque in eo quod est homo mortuus, oppositio est in adjecto, ita et in eo recte diceretur esse quod est tempus præteritum et tempus futurum. Nota autem quod, cum præteritum et præsens et futurum circa diversa accipiantur, hic ordo est eorum ut antecedat præteritum, deinde præsens succedat ac postea futurum subsequatur, cum videlicet res ea quæ præterita est prius exstiterit quam ea quæ præsens est, atque ea quæ præsens est quam ea quæ futura dicitur. Si vero ad idem illa tria nomina referantur, ipsumque secundum hoc quod illis nominibus designatur, accipiamus, postea possumus appellare futurum, deinde præsens, ad ultimum vero præteritum; accipitur autem præsens tempus tanquam communis terminus præteriti et futuri. Unde et Aristoteles[1]: « præsens, inquit, tempus copulatur ad præteritum et ad futurum, » id est continuatum ad ea quæ ipsa medietate connecti quodam modo dicuntur.

Hactenus quidem de continuis quantitatibus disseruimus, linea scilicet, superficie, corpore, loco, tempore. Nunc vero ad discretas transeamus, numerum scilicet et orationem.

De Numero.

[Cf. Aristot. Categ., pag. 465. Boeth. in Prædicam, lib. II, pag. 143-5.]

Numerus autem ex unitate principium sumit; unde ipsa origo numeri diffinitur. Numerum autem collectionem unitatum determinant. Plures enim unitates numerum efficiunt, ut hoc binarium hæ duæ unitates, et hoc ternarium istæ tres, ac similiter alii quilibet numeri ex unitatibus constituuntur, in quibuscumque subjectis ipsæ accipiuntur, sive scilicet continuis, sive discretis. Unde maxime Magistri nostri sententia,

[1] Aristot. Categ., pag. 466.

memini, confirmabat binarium, ternarium, cæterosque numeros species numeri non esse, nec numerum genus eorum, cujus videlicet res una naturaliter non esset. Hæ namque duæ unitates in hoc homine Romæ habitante, et in illo qui est Antiochiæ consistunt, atque hunc binarium componunt. Quomodo una res in natura diceretur, aut quomodo ipsæ spatio tanto distantes unam simul specialem seu generalem naturam recipient? Unde potius numeri nomen et binarii et ternarii et cæterorum a collectionibus unitatum sumpta dicebat[1]. Sed si sumpta essent a quibusdam, ut ait, collectionibus, male ipsis Aristoteles ostenderet quantitatem non comparari, cum ait[2] : « neque enim est aliud alio magis bicubitum, nec in numero, ut trinarius quinario. » In sumptis enim non ea quæ ab ipsis nominantur, comparantur, sed tantum formæ quæ per ipsa circa subjecta determinantur; alioquin et substantias ipsas comparari contingeret, quæ sæpe à sumptis nominibus nominantur, ut ab eo quod est album et cæteris. Unde opportunius nobis videtur ut, sicut supra tetigimus, numeri nomen substantivum tantum sit ac particulare unitatis, atque idem in significatione quod unitates. Binarius vero vel ternarius cæteraque numerorum nomina inferiora sunt ipsius pluralis, sicut hominis vel equi ad animalia, aut albi homines et nigri, vel tres vel quinque homines ad homines. At fortasse quoniam omnia substantive numerorum nomina in unitatibus ipsis pluraliter accipiuntur, omnia ejusdem singularis pluralia poterunt dici, secundum hoc scilicet quod diversas unitatum collectiones demonstrant. Numerus quidem simplex metiatur plurale, alia* vero secundum certas collectiones determinata. At vero, dicitur, quod substantive numerorum nomina accipiamus, non minus in quæstione ducitur quod in ipsis quantitatem non comparari Aristoteles monstrat, cum videlicet certum sit nulla substantiva ad comparationem venire. Sed id fortasse nominibus constabat firmamque rationem comparationis a quantitate monstravit, cum neque ipsam[3] per substantiva nomina neque per sumpta ostendit. De sumptis

* Fol. 119 r°.

[1] Cod. *dicebant*. Sed *dicebat* magis placet ut ad Abælardi Magistrum referatur, sicut et *ait* quod sequitur. — [2] Aristot. Categ., pag. 472. — [3] Cod. *ipsas*.

autem per tria monstravit, quod a trinario sumptum est; de substantivis vero per tempus et trinarium[1]. Hi vero quibus videtur in specialibus aut generalibus vocabulis non solum ea contineri quæ una sunt naturaliter, sed magis ea quæ substantialiter ab ipsis nominantur, possunt fortasse et ista species appellari, quum videlicet magis logicam in impositione vocum sequuntur quam physicam in natura rerum investiganda.

Hæc quidem dicta sint de numero, et de oratione deinceps disserendum est.

De oratione.

[Cf. Aristot. Categ., pag. 465. Boeth. in Prædicam., pag. 148-9. Excerpta tantum hujus loci apponere operæ pretium videtur; hic autem de sententia quadam Magistri sui disputat Abælardus; deinde quæstiones agitat quæ tunc temporis moveri solebant, de orationis natura et ad intellectum relatione, etc.]

.... Quos quidem tenores Aristoteles orationes appellat, sive etiam fortasse voces, quas etiam significare voluit quando una cum aere ipso proferuntur. Nostri tamen, memini, sententia Magistri ipsum tantum aerem proprie audiri ac sonare ac significare volebat, qui tantum percutitur, nec aliter hujusmodi tenores vel audiri vel significare dici, nisi secundum hoc quod auditis vel significantibus aeribus adjacent. Sed jam et sic quamlibet ipsius aeris formam, ut colorem aliquem ejus, audiri ac significare possemus confiteri. Nos autem ipsum proprie sonum audiri ac significare concedimus, qui, dum aer percutitur, in ipso procreatur, atque per ipsum aer quoque sensibilis auribus efficitur. Sicut enim cunctis sensibus formas ipsas substantiarum proprie discernimus atque sentimus, ut gustu odores, visu colores, tactu calores, ita quoque auditu proprie tenorem prolationis concipimus atque sentimus.

* Fol. 119 v°.

.... Solet * autem hoc loco de significatione orationis præcipua esse quæstio, ut cum hæc oratio *homo est animal* significativa dicatur, quæ partes permanentes non habet, quando ipsa significare di-

[1] Aristot. Categ., pag. 472. Cf. Boeth. in Prædicam., pag. 154.

catur requiritur, sive scilicet dum prima pars, seu dum media, seu potius dum ultima profertur. At vero ejus significatio non nisi in ultimo puncto prolationis perficitur. Sed si tunc tantum oratio significare dicitur dum ultima ejus pars profertur, jam profecto illæ partes quæ non sunt, cum ea quæ est, significant; ut jam significationem esse confiteamur simul in eo quod est ac non est. Si enim eam tantum poneremus in ea orationis parte quæ existit, jam profecto ultimam litteram significare concederemus. Nostra autem in eo sententia pendet ut post omnium partium suarum prolationem oratio significare dicatur. Tunc enim ex ea intellectum colligimus, cum prolatas in proximo dictiones ad memoriam reducimus, nec ullius vocis significatio perfecta est, nisi ea tota prolata. Unde et sæpe contingit ut, oratione prolata, non statim eam intelligamus, nisi aliquantulum proprietatem auditæ constructionis mente invaserimus ac studiose rimaverimus [1], semperque audientis animus suspensus est dum vox in prolatione est, cui credit aliquid posse adjungi quod intelligentiam mutare valeat, nec cessat animus audientis donec quiescat lingua proferentis. Nulla enim adeo est perfecta oratio, ut non ei aliquid adjungi queat quod ad aliquem intellectum contendat; ut si ei qui dicit : *Socrates est homo,* vel *albus* vel *grammaticus* adjungam, vel ei qui dicit : *Socrates currit, bene,* vel aliam competentem verbo determinationem, aut ei qui dicit : *si est homo, est animal rationale mortale.* Cum itaque orationem significare dicamus prolatis omnibus ejus partibus, ac jam nihilo prorsus de ipsa existente, nulli vere per *significare* aliquam proprietatem dare possumus; sed ut figurative propositio ipsa intelligatur, si proprietatem aliquam in ea attribuere alicui volumus, potius animæ audientis intellectus attribuitur, qui, ut dictum est, a prolatis vocibus designatus est. Cum igitur dicimus prolatam orationem significare, non id intelligi volumus ut ei quod non est formam aliquam, quam significationem dicunt, attribuamus; sed potius intellectum ex prolata oratione conceptum animæ audientis conferimus. Ut, cum dicimus : *Socrates currit,* significa-

[1] Sic Cod.

tus hic videtur sensus quod intellectus, ex prolatione ipsius conceptus, in anima alicujus existit. Sic autem et *chimæra est opinabilis* figurative intelligitur, cum non forma aliqua chimæræ, quæ non est, attribuitur, sed potius opinio animæ alicujus opinantis chimæram. Si vero in eo nomine quod est significans nullam intelligimus formam, sed hoc tantum quod intellectus aliquis per ipsum generetur, possumus orationem quamlibet ita significativam dicere[1] quod unum de his ex quibus intellectus concipiatur; sed non ideo ipsam esse contingit cum, ut dictum est, non ea quæ sunt, sed potius ea quæ non sunt, significant, sitque hoc nomen *significans* potius ex una causa datum quam ex aliqua proprietate sumptum, ex ea scilicet causa quod intellectum in animo alicujus generat.

Solet etiam quæri, cum eadem vox a diversis adstantibus longe audiri dicatur, utrum ipsa vox ad aures diversorum simul et tota æqualiter veniat, an ipsa ante os proferentis remanens, unoque et eodem loco consistens, secundum modum sensuum ab ipsis simul discernatur et sentiatur, sicut spectaculum aliquod eminus oppositum, quod simul a pluribus conspicitur, simul ab ipsis secundum sensum videndi conspicitur, quodamque modo ad oculos diversorum venire dicitur, secundum eosdem sensus videndi scilicet qui simul ad ipsum diriguntur[2]. Sed sunt nonnulli qui non eamdem naturam in visu et auditu vel cæteris sensibus confitentur, in eo scilicet quod visum remota quoque concipere dicunt, auditum vero non nisi præsentia; unde et Priscianus ait « vocem ipsam tangere aurem dum auditur, » ac rursus ipse Boethius[3] totam vocem et integram cum suis elementis ad aures diversorum simul venire perhibet. Videtur et illud argumentum esse quod essentialiter vox vel quilibet sonus ad aures diversorum veniat ut audiri possit, quod videlicet tardius a remoto homine quam a proximo auditur. Si enim a longe hominem videris malleo percutientem, vel securi aliquid recidentem, post ictum aliquandiu sonum expectes. Si vero præsens existeres, vel in ipso ictu vel statim post ictum sonum audires, eo scilicet quod ad aures tuas

[1] Cod. *dici*. — [2] Cod. *rediguntur*. — [3] Boeth. Music., pag. 1071.

citius perveniret. Hinc et sæpe vidimus contingere quod impetus venti sonum aliquem cum ipso aere rapit, dumque auribus istorum a quibus venit ipsum aufert, auribus illorum ad quos tendit, ipsum defert. At vero quomodo vel ipsa quantitas vel ipse aer in diversis locis simul esse poterit? Quæ enim individua sunt, in diversis locis esse auctoritas negat[1], atque in hoc ab universalibus separat quæ simul in pluribus reperiuntur. Ipsum etiam Augustinum in Categoriis suis asserunt dixisse nullum corpus in diversis locis eodem tempore consistere. Quod quidem ipse exquisite de corporibus dixisse videtur, non de animabus; quippe eadem anima in singulis corporis partibus tota esse dicitur; unde et eas omnes simul vegetat. At vero mihi non aliter videtur posse dici in singulis partibus existere, nisi secundum vim et potestatem ipsius, quæ quidem, dum in una tantum parte corporis essentialiter manet, vires suas per omnia membra diffundit, unoque et eodem loco consistens omnia simul membra regit atque vivificat. At vero multo magis corpulenta substantia in diversis esse simul non[2] poterit. Quod si corporea natura simul in diversis non possit existere, nec aer, qui orationis est fundamentum, in diversis locis simul reperietur, nec ipsa quæ ei adhæret oratio, quam sine ipso impossibile est permanere. Quomodo ergo eadem vox simul a diversis audiri conceditur atque diversorum aures attingere? Sed ad hæc quidem diversi diversas proferunt solutiones. Hi quidem qui audiri etiam remota volunt, dicunt vocem ante os proferentis remanentem essentialiter secundum sensuum discretionem ad* aures diversorum venire, ut nos meminimus. Illi autem qui audiri nolunt nisi præsentia, hanc in voce physicam considerant quod quando lingua nostra aerem percutit sonique formam ipsi nostræ linguæ ictus attribuit, ipse quidem aer cum ab ore nostro emittitur exterioresque invenit aeres quos percutit ac reverberat, ipsis etiam quos reverberat consimilem soni formam attribuit, illeque fortasse aliis qui ad aures diversorum perveniunt. Unde etiam Boethius dicitur in libro musicæ artis[3] ad hujusmodi naturam similitudinem de lapillo misso

* Fol. 120 r°.

[1] Vid. Boeth. in Porphyr., pag. 75. — [2] *Non* excidit. — [3] Pag. 1071.

in aquam adhibuisse. Quiquidem aquam percutit; ipsa statim unda dum in orbem diffunditur, orbicularem formam assumit, undisque aliis quas ad ripas impellit, consimilem formam attribuit, dum ipsæ in orbem diffunduntur. Sic vocem non secundum essentiam, sed secundum consimilem formam eamdem ad aures diversorum essentialiter venire quidam concedunt. Alii vero eamdem essentialiter, ut dictum est, accipiunt, sed non essentialiter venire, sed secundum sensus recipiunt. Atque hæc dicta sint de oratione.

[Sequuntur divisiones Quantitatis, *prima* et *secunda divisio,* scilicet Quantum aliud esse discretum, aliud continuum, et aliud quidem ex partibus positionem inter se invicem habentibus constans, aliud vero ex non habentibus inter se positionem (V. Aristot. edit. Buhle, p. 464 sqq. Boeth. edit. Basil., pag. 149 sqq.); ubi cum pauca occurrant quæ, ut in lucem prodeant, digna videantur, duos tantummodo infra positos locos excerpsimus.]

.... Videtur quoque et illud retorquendum esse, si[1] continuum diffiniamus cujus partes ad se invicem per medium copulamus, utrum de omnibus aut quibusdam partibus sit intelligendum. Sed omnes quidem per medium terminum ad se invicem copulari dicere non possumus. Ipse enim medius terminus sæpe medio termino caret, alioqui in infinitum quantitas cresceret. Possumus etiam quamlibet quantitatem continuam sic mente nostra dividere, ut nullus inter partes ipsas terminus inveniatur, ut si duas tantum partes consideremus in tota compositi divisione; veluti cum tripunctalem lineam in bipunctalem lineam et punctum dividimus. Si autem non omnes in diffinitione partes, sed quædam accipiendæ sunt, sic videbitur diffinitio largior diffinito; ut si tripunctalem lineam et punctum ab ea spatio remotum, ratione colligamus, hæc continua non videntur, licet aliquas partes ipsius scilicet lineæ communi termino[2] copulatas habeant. Unde fortasse Aristoteles illud per diffinitionem continui non adduxit, sed magis per quamdam ostensionem continuationis, in his quidem continuis quæ pluribus partibus, ut dictum est, connectuntur, eo scilicet quod, ut diximus, majores ad tractandum suscepimus quam ad mensurandum assumi solent; vel manifestior

[1] *Si* excidit. — [2] Cod. *c. t.*

fortasse continuatio erat ubi medius terminus intercedebat. Si autem continuum proprie diffinire velimus, dicamus id esse continuum, cujus partes sibi sine intervallo sunt insertæ, hoc est, habet partes quarum[1] nullam facit distantiam interpositio alterius rei vel ulla ab invicem divisio.

.... Nunc* ad communitates et proprietates quantitatum procedamus. Nihil antiquitati contrarium Aristoteles dixit, quidquid ex eo appa-ret quod circa idem reperiri possit. Per magnum tamen et parvum, et multum et exiguum, quantitati contrarietas inesse videtur. Hæ enim quantitates et contraria videbantur, quæ utraque ipse falsa esse convincit[2]. Quantitates quidem inde non esse ostendit quod relativa sint et ad se invicem referantur, ita ut magnum respectu parvi dicatur, et e converso. Sicut enim hic mons respectu illius magnus vel parvus dicitur, ita hic numerus, ad illum relatus, multus vel paucus invenitur, et hi homines multi vel pauci ad illos comparati. Non est autem id magnum quod multum, vel parvum quod paucum. Magnum et parvum[3] in continuis, multum vero et paucum accipimus in disjunctis. Non solum autem hæc quantitates non esse, sed nec etiam contraria esse monstravit; primum quidem argumentum ex eo sumens quod relativa sunt, ut supra monstraverat; quæ videlicet relativa omni contrarietate sunt absoluta. Idem quoque secundo ex inductione inconvenientis monstravit, ostendens scilicet his qui ea pro contrariis habent, contraria simul in eodem existere, atque eadem sibi ipsi contraria esse in susceptione quidem contrariorum.

* Fol. 120 v°.

.... Hactenus* de quantitate disputationem habuimus. Nunc ad tractatum prædicamentorum reliquorum operam transferamus, eaque post quantitatem exequamur quæ ei naturaliter adjuncta videntur ac quodam modo ex eis originem ducere ac nasci. Hæc autem *quando* et *ubi* nominibus Aristoteles designat. Quorum quidem alterum ex tempore, alterum ex loco ducit exordium.

* Fol. 121 r°.

[1] Cod. *cujus*. — [2] Aristot. Categ., pag. 469. — [3] Cod. *paucum*.

De quando.

[Cf. Aristot. Categ., pag. 501. Boeth. in Prædicam., pag. 190. — De τοῦ Quando natura et duplici significatione.]

Est autem Quando in tempore esse, quædam scilicet proprietas quæ ex adjacentia temporis[1] ad substantiam ipsi innascitur personæ, tam a tempore[2] ipso quam a subjecta substantia diversa. Esse in tempore diversis modis fortasse intelligi potest, ut videlicet esse dicatur in tempore quod existit aliquo existente, vel ita quod temporis adjacentia suscipiat. At vero posterior expressio his videtur[3] maxime congruere quæ ad ea tantum referri possunt quæ temporis adjacentiam[4] habent; prior vero et ad tempora ipsa[5] et ad supremas et divinas personas quæ in tempore esse denegantur; imo ad omnia deflecti poterit.

Sicut autem plures temporum species considerant, annum, mensem, ebdomadem, diem, horam, momentum, ita et secundum hæc plures[6] Quando species licet attendere, ut esse in anno vel mense et cæteris, et quæcumque insuper ad interrogationem Quando adverbii reddunt, cum videlicet non de tempore, sed magis de adjacentia ex tempore nata quæritur. Juxta quod et ipse Aristoteles heri exemplum Quando posuit: « Quando autem, inquit, ut heri[7]. » Quod fortasse exemplum aliquid[8] dubitationis habet, cum videlicet heri rei existentis designativum non videatur. Sicut enim dies hesterna præterita est ac jam non est, ita et secundum quæ ea fuerat adjacentia, præterita videntur, ubi ipsius causa non permanet. Sed fortasse hi qui magis in speciebus rerum naturam quam vocabulorum impositionem attendunt, per heri quamdam præsentem adjacentiam designari volunt[9] quæ in ipsa re est, ex eo quod in hesterna die fue-

[1] Cod. *loci*. Perperam, ut liquet. — [2] Cod. *tam loco*. — [3] Cod. *posterior huic loco; huic loco* perperam ut supra; contra *expressio* et *videtur* e sequentibus huc revocavimus. — [4] Cod. *adjacentia*. — [5] Cod. *ipsa expressio prior videtur*. — [6] Sub. τοῦ q. — [7] Hæc verba in editis desunt; sed in Aristotelis versione, Boethii commentario præfixa (pag. 190), reperiuntur. — [8] Cod. *aliquid exemplum*. — [9] *Volunt* supplevimus.

rit; ut scilicet ex præteritis quoque temporibus præsentes retineat proprietates, secundum id scilicet quod in eis fuit. Sæpe autem, causis pereuntibus, effectus remanere contingit, ut post patrem aut matrem filium, vel post infirmitatem qui ab ea infertur, pallorem. Videntur autem et ex eodem tempore diversæ species Quando[1] secundum diversos transitus temporum generari, ut heri vel nudiustertius vel etiam cras secundum idem tempus accipiuntur, et illud insuper Quando quod cum ipso præsentialiter sit. Veluti in hoc die ostendi potest; hesterna enim die cras ipsum dicebamus, hodie vero quamdam adjacentiam, quam Quando dicimus, cum ipso fieri simul consideramus; in crastino vero heri secundum ipsum dicebamus, in tertio vero nudiustertius. Sic et aliis succedentibus diebus vel præcedentibus, diversæ secundum idem species fingerentur, uno fortasse individuo. Sic enim heri singulare videtur et individuum, quando quidem ex singulari die præterita natum est, sicut ipsa dies fuerat, quod etiam eidem contingit subjecto; et hoc quidem clarum est, cum posteriorem et propriam significationem[2] esse in tempore accipimus. Secundum vero aliam, species fortasse videntur ac multis inesse, secundum id scilicet quod multa existant die hesterna eadem permanente; singula vero sua diei individua habuerunt. Sicut autem tempus aut quælibet quantitates contrarietate carent, ita et quæ ex eis nascuntur, contrarietatem non habent. Comparari autem fortasse videbuntur, sicut de quantitate tractantes meminimus.

De ubi.

[Cf. Aristot. Categ., pag. 501. Boeth. in Prædicam., pag. 190. — De τοῦ Ubi natura et duplici significatione, secundum quantitativum et substantialem locum. Postea de Ubi et Quando, denique de sex ultimis prædicamentis in genere.]

Ubi vero in loco esse definimus. Unde et ipse Aristoteles: « Ubi, inquit, ut in loco[3]. » Quum autem et Quando in tempore esse et Ubi in loco determinamus, non incommode hoc loco demonstrabimus quot modis esse in aliquo accipimus. Boethius autem in editione prima

[1] Cod. *ubi*, ut supra *loco* pro *tempore*. — [2] Sub. τοῦ. — [3] Aristot. et Boeth. habent *Lycæo*.

super Categorias[1] novem computat : esse scilicet in loco, vel vase, sive in materia ut in subjecto forma esse dicitur, sive ut totum in partibus, vel partes in toto, seu species in genere, vel genus in speciebus aut ut in imperatore vel quolibet honori præsidente honor ipse dicitur esse, aut ut in fine, ut in beatitudine justitia. A qua quidem computatione male videtur reliquisse esse in tempore, de quo ipse in sequentibus objectionem movet, ac male post esse in loco adjunxisse esse in vase, nisi forte in loco esse secundum quantitatem loci acceperit, in vase autem secundum substantialem. Sicut autem Quando ex adjacentia temporis, ita Ubi ex adhærentia loci nascitur; tam ab ipso loco quam a subjecta persona diversa sunt. Esse autem in loco secundum loci æquivocationem duobus modis intelligi potest. Locum enim modo substantialem, ut domum vel theatrum intelligimus, modo vero quantitativum quum corporis circumscriptionem dicimus; de quo in quantitate actum est superius. Secundum autem quantitativum locum Deus incirconscriptus dicitur; secundum vero substantialem ubique esse perhibetur. Similiter et esse in loco dupliciter potest sumi, sive scilicet cum loco quantitativo sive substantiali. At vero de substantiali major est consuetudo, ut Romæ esse vel Tarenti vel Antiochiæ. Si quis etiam Romæ esse sive alia nomina secundum circumscriptionem rei accipiat, non videbitur loca permutare secundum accessum nostrum vel recessum, ut cum ad eam modo civitatem, modo ad istam properamus; eamdem enim circumscriptionem eadem corporis mei mensura tenet, sive in hac, sive in illa maneat civitate. Quæ quidem circumscriptio ita corpori monstrata est adhærere atque adjuncta esse ut singulæ partes hujus singulas partes illius obtineant, nec unquam alterum ab altero recedat, eademque dimensio utriusque credatur. Sic itaque idem locus quantitativus permanere videtur, cum de hac civitate ad illam meamus, sicut idem remanet corpus; nec mutari circumscriptio ipsa videtur,

[1] Boethii editiones duo in Categorias non habemus, ut in librum de Interpretatione: locum autem hic laudatum non in edito de Prædicamentis commentario et in neutra editione commentarii de Interpretatione invenimus.

nisi per augmentum corporis adjuncti vel determinati. Si itaque Romæ esse circumscriptionis nomen accipiatur, oportet ut vel ad horam sit impositum, ac quasi sumptum ex præsentia substantialis loci, vel nos confiteri idem simul habere et id quod Romæ esse dicitur et quod Antiochiæ esse nominatur, cum tamen nullus simul et Romæ et Antiochiæ possit esse. Si vero Ubi ad substantialem locum potius quam ad quantitativum reducimus, illud annotandum est non omnia corpora loco contineri, ut firmamentum * ipsum, ultra quod nihil reperitur. Illud quoque animadvertendum est quod quandoque species secundum ejusdem individui loci possumus intelligere continentiam. Cum enim Roma vel quælibet civitas una sit vel quælibet domus, esse tamen in hac civitate vel in hac domo multis esse commune poterit; multi enim simul et in hac civitate et in hac domo poterunt. In quibus etiam manifestum videtur multas species vel genera ad actus nostros pertinere, secundum id scilicet quod domos fabricamus vel civitates componimus, atque in his fortasse aliud cassari quod omne genus duabus speciebus sufficienter distribui possit, cum scilicet per operationem nostram specierum numerum vel minui vel augeri contingat.

* Fol. 121 v°.

Videntur autem nec generalissima esse Ubi vel Quando, eo quod prima principia non videantur. Quæ enim ex alio nascuntur, prima non videntur principia, sed ipsa quoque principia habent; Ubi autem ex loco, Quando autem ex tempore, sicut dictum est, originem ducunt. Sed secundum materiam summa dicuntur principia, non secundum causam; si enim principium secundum causam quamlibet accipimus, poterit substantia aliorum principium dici, in quo omnia alia fiunt, ac dum per ipsam sustentantur, per eam esse habere non dubitantur. Solet autem a multis in admiratione ac quæstione deduci cur magis ex loci vel temporis adjacentia prædicamenta innascantur quam ex adhærentia aliarum specierum sive generum. Tam enim bene Qualiter unius nomen generalissimi videtur, sicut Ubi vel Quando, cujus quidem species bona vel mala diceretur, sicut Quando heri vel nudiustertius, vel Ubi Romæ vel Antiochiæ

esse. Si quis autem Qualiter dicat nihil aliud quam qualitatem demonstrare, et Ubi dicemus nihil aliud quam locum designare, vel Quando nihil aliud quam tempus. Unde et earum definitiones recte vel *in loco esse* vel *in tempore* dicimus, quæ, si grammaticæ proprietatem insistamus, nihil aliud a loco vel tempore diversum ostendunt in quibus tantum loci vel temporis ponuntur, cum præpositionibus ipsorum, quas eamdem significationem cum casibus quibus apponuntur, constat obtinere. Cum enim dicimus *in domo,* non aliud per *in* quam per *domo* designatur. Videntur itaque magis pro nominibus accipienda esse *esse in loco* vel *esse in tempore* quam pro definitionibus. Hæc autem generalissima ipsa, ut arbitror, comparationis necessitas meditari compulit. Cum enim quantitates non comparari constaret, non poteramus comparationem Diu vel Diuturni vel Extra ad tempus vel locum reducere; indeque maxime inveniri prædicamenta arbitror ad quæ illa reducantur. Ac de his quidem prædicamentis difficile est pertractare quorum doctrinam ex auctoritate non habemus, sed numerum tantum. Ipse enim Aristoteles, in tota prædicamentorum serie, sui studii operam non nisi quatuor prædicamentis adhibuit, Substantiæ scilicet, Quantitati, ad Aliquid, Qualitati; de Facere autem vel Pati nihil aliud docuit, nisi quod contrarietatem ac comparationem susciperent. De quibus quidem, Boethio teste [1], ipse in aliis operibus suis plene perfecteque tractaverat. De reliquis autem quatuor. Quando scilicet, Ubi, Situ, Habere, eo quod manifesta sunt, nihil præter exempla posuit. Manifesta autem hæc quatuor vel inde dixit quod ex aliis innascantur, vel ex eo quod in aliis operibus suis de his satis tractatum sit; de Ubi quidem ac Quando, ipso quoque attestante Boethio [2], in Physicis, de omnibusque altius subtiliusque in his libris quos Metaphysica vocat, exequitur. Quæ quidem opera ipsius nullus adhuc translator latinæ linguæ aptavit; ideoque minus natura horum nobis est cognita [3].

[1] Boeth. in Prædic., pag. 190. — [2] *Ibid.* — [3] Cod. *incognita.* — Inde supra omne dubium ponitur tempore Abælardi nullam cognitam fuisse Physices et Metaphysices Aristotelis latinam versionem, imo et Abælardum græcæ linguæ ignarum fuisse.

De situ.

[Hunc locum omnino prætermittendum duximus. Id tantum memoratu dignum videtur, quod ait de Magistro suo, scilicet ab eo *situm* non relationi, ut Aristoteli et Boethio placuerat, sed qualitati adscriptum fuisse: «Unus, memini, Magister noster erat qui positionis nomen ad qualitates quasdam æquivoce detorqueret.... Ita quidem ut sessio situs a sessione qualitate denominari dicatur. Sic et in aliis».]

De relativis.*

* Fol. 121 v°.

[Cf. Aristot. Categ., pag. 474. Boeth. in Prædicam., pag. 155. Hæc autem tantum excerpenda visa sunt.]

Ad aliquid* nomen multis modis accipimus. Modo enim ipso in rebus, modo in vocibus utimur. Est autem vocis nomen secundum hoc quod ipsas relationes nominat; horum videlicet nominum : paternitas, filiatio, ac cæterorum; in rebus autem multipliciter accipitur. Plato enim omnia illa Ad aliquid esse voluit, quæcumque ad se invicem assignari per propria nomina quoquo modo possent, falsa constructionis regula, secundum quam quidem significationem ipse Aristoteles ex Platone mutuasse creditur illam diffinitionem quam primam posuit, ac postea correxit.

* Fol. 122 r°.

.... Cum* itaque Aristoteles tot inconvenientia sequi conspiceret ex ea diffinitione relativorum quam Plato nimis laxam dederat, ausus est errorem magistri corripuisse, et ejus magister fieri cujus se fuisse discipulum recognoscebat. « Sed sunt ea, inquit[1], potius « Ad aliquid, quibus est hoc ipsum esse ad aliud se habere », ut supra expositum est. Quæ quidem ab alia in eo maxime diversa creditur, quod hanc Aristoteles secundum rerum naturam protulit, illam vero Plato secundum constructionem nominum dedit. Unde ille dixit « dicuntur » ad constructionem vocum respiciens, iste vero « esse » posuit, ex proprietate veracius intuens. « Prior vero, inquit Aristoteles[2], diffinitio omnia sequitur » id est comitatur « relativa »; sed non in eis confert esse ad aliquid, cum sit scilicet continentior. Plura enim sunt quæ quodam modo ad alia possunt assignari, quæ relativa non sunt, ut in suprapositis continetur, cum videlicet esse unius ex esse alterius non pen-

* Fol. 122 v°.

[1] Arist., pag. 484. Boeth., pag. 169. — [2] Aristot., pag. 484. Cf. Boeth., pag. 169.

deat. Est enim, ut Aristoteles docuit, esse relativorum habere se ad aliud, id est ipsa proprietas secundum quam ipsa substantia ad alteram respicit. Ipsa est relatio, ut paternitas, quæ hanc substantiam cui adjacet ad illam cui filiatio inest respicere facit, secundum id scilicet quod hic est illius pater. Multa vero ad alia possunt quoquo modo assignari, nec tamen eorum sunt relationes, ut ala alati, quod potest dici non secundum relationem sed secundum possessionem, et remus remiti non secundum relationem sed secundum coaptationem et apparatum. Sicut enim Aristoteles in prædicamento relativorum docuit[1] animal non bene ad caput, vel navem ad remum secundum relationem assignari, eo videlicet quod multa animalia sine capitibus essent vel multæ naves quæ remis non egent, sed solo conto regerentur, ita etiam ex eodem loco innuit nec etiam alam ad alatum nec remum ad remitum bene referri, sicut Plato voluisse creditur, cum sæpe nec alæ sint alatorum nec remi remitorum. Ala enim abcissa nullius est alati, vel remus absconditus nullius remiti. Secundum ergo relationem ea tantum ad alia possunt assignari quorum, ut dictum est, essentia ex se invicem pendet, ut sunt quælibet relativa. Secundum autem possessionem multa quoque alia habent assignationem ad alia, ut bos meus dicitur id est mei, non quod secundum suam essentiam, ut videlicet ex essentia bovis, ad me respiciat, sed ex possessione mihi sit subjectus. Platoni autem imponunt eum in diffinitione illa non solum veram et propriam relationis assignationem accepisse, sed quamlibet, ut etiam in Ad aliquid ipsæ possint substantiæ includi; largior est itaque illa diffinitio quam nomen Ad aliquid. Unde et Aristoteles ait eam sequi quidem omnia relativa, sed non conferre eis esse ad aliquid. Sunt autem qui quemadmodum Platonicam diffinitionem nimis laxam vituperant, ita et Aristotelicam nimis strictam appellant. Dicunt enim eam neque relationi generalissimo neque individuis ejus posse aptari, sed tantum speciebus Ad aliquid sive subalternis sive specialissimis. Relationi quidem generalissimo convenire non potest, eo videlicet

[1] Aristot., pag. 477.

quod ipsa non habet[1] ad quæ possit[2] referri, neque videlicet in suo prædicamento neque in alio. In alio quidem non potest habere, cum non sint in aliis prædicamentis relativa; in suo quidem non habet, cum sit natura prior omnibus quæ hæc continet. Unde illam diffinitionem Aristotelis nullo modo ad Aliquid generalissimo convenire judicant; sed neque individuis relationibus, ut huic paternitati vel huic filiationi. Si enim, inquiunt, hæc paternitas haberet suum esse habere se ad aliud, veluti ad hanc filiationem, et jam utique habere se ad hanc filiationem substantiale esset huic paternitati, quare etiam paternitati. Quicquid enim substantiale est individuo, est substantiale speciei, cum videlicet tota sit individui substantia. Quod si paternitatis specialis substantia esset habere se ad hanc filiationem, utique hac filiatione destructa omnino ipsa species perimeretur. Amplius si, inquiunt, individua referri diceremus, sæpe contingeret idem relativum multorum esse, ut in homine habente plures filios qui unam paternitatem respectu omnium habet, vel in filio habente patrem et matrem qui unam filiationem habet respectu utriusque. Videntur insuper multa individua non posse in diffinitione Aristotelica includi, quod ipse dixerit priorem diffinitionem quam Plato dederat, omnia sequi relativa*: oportet enim secundum eam ipsa quoque individua per propria nomina ad se invicem reciprocari, sed nequaquam constructionis proprietas patitur dici : hic pater hujus filii hic pater. Neque, Prisciano auctore, genitivi casus a singularibus nominibus possunt regi. Sed cum dicitur Marcia Catonis, uxor oportet subintelligi; cui etiam congruit quod Aristoteles negavit omnes primas substantias ad aliquid videri, cum quædam secundæ videntur secundum constructionis assignationem. Neque enim in his constructionem valere ullo modo vidit; quod enim manus non dicitur alicujus quædam manus, sed alicujus manus, et quod caput non dicitur alicujus quoddam caput, sed alicujus caput[3]; ac si aperte ostenderet constructionem quidem communis et specialis ad genitivum valere, non singularis. Unde etiam ipsa individua referri non

* Fol. 123 r°.

[1] Cod. *habent*. — [2] Cod. *possint*. — [3] Arist., pag. 484.

videntur nec ipsa quoque in diffinitionem Aristotelicam venire; unde et Aristoteles de imperfectione restrictionis sicut Plato de acceptatione nimiæ largitatis culpabilis videtur; uterque enim modum excesserit, atque hic quasi prodigus, ille tanquam avarus redarguendus. Sed et si Aristotelem Peripateticorum principem culpare præsumamus, quem amplius in hac arte recipiemus? Dicamus itaque omni ac soli relationi ejus diffinitionem convenire, ipsique relationi generalissimo, circa ipsa quoque ejus individua, id quidem quod est omni ei convenire. Si enim individuis aptari non possunt, nec utique speciebus essentiæ. Neque enim substantia specierum diversa est ab essentia individuorum, sicut in Libro Partium ostendimus[1], nec res ita sicut vocabula diversas esse contingit. Sunt namque diversæ vocabulorum in se essentiæ specialium et singularium, ut homo et Socrates et Plato, sed non ita rerum diversæ sunt essentiæ. Unde illam rem quæ est Socrates illam rem quæ homo est esse dicimus; sed non illud vocabulum quod est Socrates, illud quod est homo. Unde quod in re speciali contingit, et in ipsius individuis necesse est contingere, cum videlicet nec ipsæ species habeant nisi per individua subsistere, nec in ea quæ informant et ad invicem faciunt respicere, nisi per individua, venire; quia enim hæc paternitas huic homini advenit, et paternitas homini necesse est advenire. Magis etiam propria ipsa individua referri videntur quam ipsæ species, cum sæpe relationem in speciebus deficere videmus quam in individuis tenemus, ut in æquali et simili et inæquali et dissimili. Neque enim æqualitas vel similitudo vel cætera ad alias secundum relationem species assignantur, sed ad se ipsas gratia individuorum; æqualis enim æquali æqualis dicitur, et similis simili similis. Sunt tamen qui æqualis et inæqualis, similis et dissimilis inter qualitates contrarias recipiant, ex eo quod ea contraria comparant, quæ privatoriis vocabulis designantur ut æqualis inæqualis, par impar, quod omnino respuimus....

[1] Scilicet in commentario qui excidit de Porphyrii Quinque vocibus. Cf. infra, pag. 205, 227, 228.

.... Illud quoque quod dicitur: substantialis esse speciei quicquid est individuo substantialis, nihil obest; de formis enim substantialibus est accipiendum. Non enim sicut species a generibus differentiis abundant, ita individua speciebus. Illæ enim solæ differentiæ Socratem constituunt, quæ hominem faciunt, veluti rationalitas, mortalitas et cætera, quæ quidem universales sunt, non singulares; nam fortasse hæc rationalitas Socrati substantialis, non homini. Quod itaque omnes formæ quæ individuis substantiales sunt, substantiales etiam sint speciebus secundum species non secundum individua, absque omni calumnia dici potest. Si quæ vero de speciei aut individuorum natura hic minus dicta sunt, in Libro Partium requirantur [1]. Solet autem in questione illud duci, utrum relationes ad se per singularia tantum nomina referantur, sive etiam per substantiva; utrum scilicet, quemadmodum dicimus pater filii pater, ita etiam dicamus paternitas filiationis* paternitas. Sed mihi quidem nihil videtur sonare hæc constructio substantivorum. Rationem quidem protendunt ut valeat; aiunt enim ipsas relationis essentias ex sua subsistentia sese exigere, et quod ipsa subjecta sese respiciant aut ad se invicem secundum eas referuntur, ex eis habere. Unde et ipsas id principaliter oportet tenere et ad se invicem substantias earum referri; unde etiam recta videtur substantivorum nominum relatio quæ eas in essentia designant.

* Fol. 123 v°.

.... Hæc quidem de relativis Aristotelem plurimum sequentes diximus, eo scilicet quod ex ejus operibus latina eloquentia maxime sit armata, ejusque scripta antecessores nostri de græca in hanc linguam transtulerint. Qui fortasse, si etiam scripta magistri ejus Platonis in hac arte novissemus [2], utique et ea reciperemus, nec forsitan calumnia discipuli de diffinitione magistri recta videretur. Novimus etiam ipsum Aristotelem et in aliis locis adversus eumdem magistrum suum et primum totius philosophiæ ducem, ex fomite fortassis invidiæ aut ex avaritia nominis, ex manifestatione scientiæ

[1] Hinc conjici potest in isto libro disputatum fuisse de generibus, speciebus et individuis et eorum natura. — [2] Liquet ergo Abælardum libris Platonis omnino caruisse.

insurrexisse, quibusdam et sophisticis argumentationibus adversus ejus sententias inhiantem dimicasse, ut in eo quod de motu animæ Macrobius meminit[1]. Sic quoque et hic fortasse oblita[2] est ipsius corrosio, cum vel non æque in positione nominis Ad aliquid secundum eum accepit, vel prave diffinitionis sensum exposuit, pravaque exempla ex se adjecit, ut quod emendare posset, inveniret. Sed quoniam Platonis scripta in hac arte nondum cognovit latinitas nostra, eum defendere in his quæ ignoramus, non præsumamus. Unum tamen confiteri possumus : si attentius Platonicæ diffinitionis verba pensentur, eam ab Aristotelica non discrepare sententia. Nam in eo quod dixit quod « hoc ipsum quod sunt aliorum dicuntur, » non tam visus ad vocalem constructionem, ut aiunt, respexisse, quam ad naturalem rerum relationem. Cum enim ait *hoc ipsum quod sunt,* essentiam demonstravit, non vocabulum. Neque enim ipsa res ipsum est vocabulum; nec vocabulum rei esse dici potest, sed rei essentiæ demonstratio; quod vero posuit *dicuntur,* nuncupativum est verbum quod vim habet substantivi, ac si videlicet diceret : *sunt.* Quum ergo dixit quod hoc ipsum quod sunt aliorum dicuntur, non quamlibet assignationem, sicut volunt accipere, sed propriam relationem monstravit. Illa enim assignatio unius ad alterum, quum secundum substantiam sit, propriam rerum ostendit relationem. Unde hæc assignatio : bos hominis bos, non est secundum relationem, neque bos in eo quod bos est hominis dicitur, sed in eo quod ab ipso possidetur. Ex possessione ergo hoc habet quod hominis dicitur, non ex substantia propria; ex accidenti casu quidem, et quasi non ex natura. Unde hujusmodi assignatio in relationem non venit, cum non sit in substantia respectus, in natura comitatio, nec unius substantia ex subsistentia alterius pendeat, quippe et absque assignatione[3] eorum substantias integras esse continget. Talis itaque videtur sententia Platonicæ diffinitionis : ea dicuntur ad aliquid quæ hoc ipsum quod sunt aliorum dicuntur, id est, quorum substantia ex

[1] Cf. Macrob. in Somn. Scip., lib. II (edit. 1670, Lugd. Bat., in-8°), pag. 170 sqq. — [2] Sic Cod. — [3] *Assignatione* supplevimus.

altero pendet, ut paternitas et filiatio quarum essentiæ ex se mutuo consistunt. Videntur quidem verba sonare relationem genitivorum esse in substantivis quoque nominibus, quod nos superius negavimus; sed potius sensus quam verba pensandus est; vel possumus illud quod dixerat *aliorum* correxisse per illud quod subjungitur : *vel quo modo libet altero,* ac si dixisset : si non per genitivum, qui in *aliorum* intelligitur, referentur in essentia, quocumque modo aliter ad se dicantur, dummodo ostendatur eorum ad invicem relatio. Opponuntur autem de appositis exempla, quæ non essentiæ relationem sed adjacentiæ demonstrant; veluti cum dicitur : pater filii pater. Nec ista quidem per exemplum sed per comparationem recipimus. Ubi enim ipsæ substantiæ ex ipsis relationibus se respiciunt, patet eas relationes esse. Cum enim dicimus : pater est pater filii, ipsamque patris substantiam in eo secundum quod pater est ad filium respicere dicimus, ipsarum essentiarum relationes ex se pendere manifestum est; cumque dicimus : pater est pater filii, relationem notantes, maxima vis in nomine patris est attendenda, ut in eo quod pater est filii esse intelligatur; alioquin simplex esset assignatio, non relatio, veluti cum dicitur bos hominis. Atque de relativis sufficiant hæc.

De qualitate.

[Cf. Aristot. edit. Buhle, pag. 486 sqq. Boeth, pag. 172 sqq. Sub hoc titulo continentur : *De habitu et dispositione* (fol. 124 r°); *de passibili qualitate seu passione* (fol. 124 v°); *de potentia naturali et impotentia; de forma et figura* (fol. 125 r°); *de supraposita divisione utrum sit per species* (fol. 125 v°); *de prima proprietate; de secunda* (fol. 126 r°); *de tertia; de quarta.* Extremum hunc locum, qui *de quarta* inscribitur, unum edimus.]

De quarta.

[Cf. Aristot. Categ., pag. 498. Boeth. in Prædicam., pag. 187. — De duplici secundum Platonem et Aristotelem relativi definitione.]

Hoc * autem est hujusmodi quod solæ[1] qualitates similes ac dissimiles dicuntur. Qui enim albedinem suscipiunt, secundum eam similes dicuntur ad invicem, ab his vero dissimiles qui nigredinem vel cæ-

* Fol. 126 r°.

[1] Cod. *solas.*

teros colores participant. At vero cum similitudo relationibus aggregetur, ex cujus adjacentia quælibet res similes dicuntur, non videtur secundum solas qualitates simile dici, nisi forte in eo quod per solas qualitates, ipsisque mediantibus, similitudo accidit. Hi vero qui similitudinem potius inter qualitates enumerant, ut Magistro nostro V.[1] placuit, si supra positam expositionem accipiant, ut scilicet similitudinem ipsam ex qualitatibus innasci dicant, videntur infinitatem incurrere, ut ipsa quoque similitudine mediante alia in infinitum innascatur, nisi forte æquivoce verbo proprietatis utantur, in eo scilicet ut ita omnes qualitates simile aut dissimile facere concedant, quod vel eis mediantibus similia aut dissimilia dicantur, vel proprie et statim ex informatione ipsarum, sicut ex adjacentia similitudinis ac dissimilitudinis. His autem qui simile ac dissimile inter qualitates computant, monstrari potest res quaslibet in eo quod dissimiles sunt, esse similes. In eo enim quod dissimiles sunt, eamdem dissimilitudinis qualitatem participant secundum quam similes inveniuntur; est enim similitudo, Boethio teste[2], eadem differentium rerum qualitas. At fortasse non impedit si in eo quod dissimilitudinem participant, similes inveniantur. Sed hoc omnino abnegandum est, nulla inter se dissimilia esse secundum eamdem qualitatem qua ab invicem differunt. Quod autem de similitudine dicitur, nulli qualitati videtur congruere, nisi forte his quas communes meditantur. Nulla enim particularis qualitas diversis inerit, ut hæc albedo sive illa nigredo; nec quidem aliquid secundum hoc quod hanc albedinem habet, cuicumque simile dici potest; sed magis in eo quod albedinem speciem cum illo participat, ipsi simile dicitur; in eo vero quod hanc habet, dissimile; ac si secundum id quod hanc albedinem habet simile non dicitur, ex ipsa tamen simile esse ostenditur; quia enim hanc habet, albedinem quoque habere convincitur, ex cujus participatione similis dicitur. Potest fortasse dici quod ex particulari albedine particularis similitudo innascatur; unde etiam similitudo inesse monstratur. Non

[1] Sic Cod. Willelmo Campellensi. — [2] Cf. Boeth., pag. 187.

tamen particularis albedinis adjacentia similitudinem exigit, quippe non nisi inter plura similitudo existit. Hanc autem albedinem possibile est subjecto suo inesse omnibus aliis peremptis, nec similis diceretur cum non esset cum quo similitudinem teneret. Unde magis communicatio qualitatis similitudinem efficit quam adjacentia; neque enim quia albedinem habeo, similis secundum eam dicor, sed potius quia eam cum aliis communico.

De facere ac pati.

[Cf. Aristot., pag. 500; Boeth., pag. 189. Disputatur præsertim de *fieri;* nihil autem quod alicujus momenti sit, invenimus.]

De habere.

[Cf. Aristot., pag. 501, 524; Boeth., pag. 191, 192, 214. — Nihil hic adnotandum, nisi quod Abælardus cum Boethio de authentia Post-prædicamentorum consentire se profitetur.]

LIBER TERTIUS, IN LIBRUM ARISTOTELIS DE INTERPRETATIONE [1].

* Evolutus superius textus ad discretionem significationis nominum et rerum naturas quæ vocibus designantur, diligenter secundum distinctionem decem prædicamentorum aperuit. Nunc autem ad voces significativas recurrentes, quæ solæ doctrinæ deserviunt, quot sint modi significandi studiose perquiramus.

* Fol. 127 r°.

De modis significandi.

[Cf. Aristot. de Interpretat. edit. Buhle, tom. II, pag. 14; Boeth. in lib. de Interpretat. editio prima, pag. 215; edit. secunda, pag. 289.]

Utrum omnis impositio in significatione ducatur.

[Cf. Aristot. De Interpretat., tom. II, pag. 15; Boeth. de Interpretat. edit. prima, pag. 217; edit. secunda, pag. 297.]

Nunc autem ad priorem modum revertentes quem in impositione *

* Fol. 127 v°.

[1] Titulus omnino deest in Cod.

posuimus[1], quasdam de ipso controversias dissolvamus. Alii enim omnia quibus vox imposita est ab ipsa voce significari volunt, alii vero ea sola quæ in voce denotantur atque in sententia ipsius tenentur. Illis quidem magister noster V.[2] favet; his vero Garmundus[3] consensisse videtur. Illi quidem auctoritate, hi vero fulti sunt ratione. Quibus enim Garmundus annuit rationabiliter ea sola quæ in sententia vocis tenentur justa diffinitione significandi, quæ est intellectum generare; de eo enim vox intellectum facere non potest de quo in sententia ejus non agitur. Unde nec a nomine generis speciem volunt significari, ut hominem ab animali, nec subjectum accidentis a sumpto vocabulo, ut corpus ipsum a colorato vel albo; neque enim homo in nomine animalis exprimitur, nec subjecti corporis natura in colorato denotatur, sed tantum illud quantum substantia animal sensibile dicitur, hoc vero tantum quod informatur colore vel albedine. Habet tamen et illud impositionem ad hominem et ad hoc corpus de quibus enunciantur. Unde manifestum est eos velle vocabula non omnia illa significare quæ nominant, sed ea tantum quæ definite designant, ut animal scilicet animal sensibile, aut album albedinem, quæ semper in ipsis denotantur. Quorum[4] sententiam ipse commendare Boethius videtur cum ait in divisione vocis[5] : « vocis autem in proprias significationes divisio fit, quotiens una vox multa significans aperitur et ejus pluralitas significationis ostenditur ». Rursus idem, cum de divisione vocis in modos ageret[6], infinitum inquit multa significare, sed multis modis, in quo tamen nomine ipse et mundum et Deum et multa alia contineri monstravit. Hi vero qui omnem vocum impositionem in significationem deducunt, auctoritatem protendunt ut ea quoque significari dicant a voce quibuscumque ipsa est imposita, ut ipsum quoque hominem ab animali, vel Socratem ab homine, vel subjectum corpus ab albo vel colorato; nec solum ex arte, verum etiam ex auctoritate grammaticæ id co-

[1] Scilicet in præcedentibus quæ omisimus. — [2] Willelmus Campellensis. — [3] Istius Garmundi nullus scriptor meminit; infra de eo non semel mentio erit. — [4] Cod. *quorum non.* — [5] Boeth. de Divisione, pag. 639. — [6] *Ibid.*, pag. 643.

nantur ostendere. Cum enim tradat grammatica omne nomen substantiam cum qualitate significare, album quoque, quod subjectam nominat substantiam, et qualitatem determinat circa eam, utrumque dicitur significare; sed qualitatem quidem principaliter, causa cujus impositum est, subjectum vero secundario. Si enim ad principalem significationem significandi vocabulum semper reducerent, quomodo verbum significare tempus sive personam concederent, quæ secundario a verbo activo vel passivo, non[1] principaliter, significatur? sed fortasse et ista quoque a verbo recte significari diceretur, in eo quod in sententia ejus ipsa quoque tenetur. Ex arte quoque individuum a specie vel genere sive speciem a genere significari[2] comprobant. Quod enim in substantia Aristoteles dixit[3] aliquem hominem manifestius demonstrari per nomen hominis quam per nomen animalis, aliquem etiam hominem ab utroque significari docuit. Rursus cum idem de Habere exempla poneret[4], dicens : « quare Habere significat quidem calceatum esse, armatum esse », rem speciei a vocabulo generis significari[5] monstravit. Boethius[6] quoque in primo Categoricorum *non homo* infinita significare monstravit hoc modo[7] : « et quoniam *non homo* significat equidem quiddam, quid autem significet in nomine[8] ipso non continetur. Potest enim non homo esse et lapis et equus et quicquid homo non fuerit; quoniam ea quæ figurare potest infinita sunt, infinitum nomen vocatur. Si tamen significare proprie ac secundum rectam et propriam ejus diffinitionem signamus, non alias res significare dicemus nisi quæ per vocem concipiuntur. Unde Boethium supra dixisse meminimus : « Vocis in proprias significationes divisio fit, etc.; » propriæ namque sunt illæ rerum significationes quæ determinate in sententia vocis tenentur. Etsi enim vox æquivoca pluribus imposita sit, plura tamen proprie significare non dicitur; quia æque tanquam plura non significat quibus ex eadem

[1] *Non* supplevimus. — [2] Cod. *significare*. — [3] Aristot. Categ., edit. Buhle, tom. I, pag. 453. — [4] *Ibid.*, pag. 501. — [5] Cod. *significare*. — [6] Cod. *idem*, sed perperam; è linea superiori *idem* huc irrepsit. — [7] Boeth., de Syllog. Categ., lib. I, pag. 581. — [8] Boeth. editio habet : *homine*.

causa est imposita, unam de omnibus tantum tenens sententiam. Laxe tamen nimium sæpe auctoritas ad omnem impositionem significationis nomen extendit.

Quæ voces naturaliter, quæ ad placitum significant.

[Cf. Aristot., pag. 16; Boeth., edit. prima, pag. 217; edit. secunda, pag. 302.]

Liquet autem ex suprapositis significativarum vocum alias naturaliter, alias ad placitum significare. Quæcumque enim habiles sunt ad significandum vel ex natura vel ex impositione, significativæ dicuntur. Naturales quidem voces, quas non humana inventio imposuit, sed sola natura contulit, naturaliter et non[1] ex impositione significativas[2] dicimus, ut ea quæ latrando canis emittit, ex qua ipsius iram concipimus. Omnium enim hominum discretio ex latratu canis ejus iram intelligit, quem ex commotione iræ certum est procedere in his omnibus quæ latrant. Sed hujusmodi voces quæ nec locutiones componunt, quippe nec ab hominibus[3] proferuntur, ab omni logica sunt alienæ. Eas igitur solas oportet exequi quæ ad placitum significant, hoc est secundum voluntatem imponentis, quæ videlicet, prout libuit ab hominibus formatæ, ad humanas locutiones constituendas sunt repertæ, et ad res designandas impositæ, ut hoc vocabulum Abælardus mihi in eo collocatum est ut per ipsum de substantia mea agatur. Significativarum autem ad placitum alias incomplexas, alias complexas, hoc est alias dictiones, alias dicimus orationes. Est autem dictio simplicis vocabuli nuncupatio, id est, vox totaliter, non per partes, significativa, ut *homo* vel *currit;* oratio autem dictionum collectio, id est vox ad aliquid significandum inventa, cujus partium aliquid extra significat, ut *homo currit.* Nam et *homo* et *currit* per se singula significant. At quoniam dictiones orationibus naturaliter priores sunt, quippe eas constituunt ac perficiunt, priorem quoque in tractatu locum obtinere ipsæ meruerunt, de quibus quidem illud in quæstione ducitur quomodo quasdam

[1] *Et non* supplevimus. — [2] Cod. *significative.* — [3] Cod. *omnibus.*

earum compositas dicamus, sicut *impius*, *respublica*, et omnes simplices voces confiteamur.

De compositis.

[Cf. Aristot., pag. 16; Boeth., edit. prima, pag. 221; edit. secunda, pag. 310. Priorem capitis partem edimus, ubi nonnulla reperiuntur ad dialecticarum quæ in duodecimo sæculo movebantur controversiarum historiam conferentia.]

Sed etsi omnes respectu orationis simplices inveniantur secundum partium orationis significationem, inter se tamen comparatæ quædam quoque dicuntur compositæ, secundum vocis compositionem quæ ex diversis dictionibus procedit, non jam tamen dictionibus in constitutione dictionis remanentibus, sed omnino per se acceptis tanquam syllabis non significativis. Cum enim *respublica* quod ex duobus integris compositum est, tanquam unum nomen communis ærarii *, non sicut orationem acceperis, in eoque officio partes ejus *respublica* extra intellexeris quod intra tenetur, solam in ipsis compositionem, non significationem invenies; ac magis tamquam syllabæ, non tanquam dictiones sunt sumendæ, quæ ad hoc simul conjunctæ sunt, ut jam singulæ nihil demonstrent, sed simul acceptæ communem nominent thesaurum; alioquin oratio diceretur. Nunc autem omnem compositam dicimus dictionem quæ diversarum dictionum sonos continet, nisi totius scilicet significatio significationi partium consentiat. Neque enim *magister* vel *domus* composita dicimus, illud quidem ex duobus adverbiis, hoc[1] autem ex verbo et nomine, sed simplicia, eo scilicet quod partium significatio, quando dictiones accipiuntur, a sensu compositi omnino sit disjuncta; sed hoc maxime in his accipiendum est compositis, quæ definitis partibus junguntur. Nam fortasse *impius* quod ex *in* præpositione et *pio* nomine per se sumptis conjungitur, significationi partium non videtur accedere. Nam *in* præpositio nunquam privatorie construitur, cum ex duabus casualibus ad eumdem casum compositio fit[2]; modo quidem secundum inhærentiam, modo secundum impositio-

* Fol. 128 r°.

[1] Cod. *hæc*. — [2] Sic Cod.; sensum autem non percipimus.

nem consistit; sicut in secundo Peri ermenias Aristoteles decrevit, qui quidem, postquam ostendit quæ plura per appositionem sibi conjuncta multiplicem enunciationem redderent aut quæ non, est dicens[1] : « At unum de pluribus vel plura de uno » etc.; adjecit quoque quæ plura per compositionem sibi conjungantur aut quæ non, cum subjunxit[2] : « Quoniam vero hæc quidem prædicantur composita » etc. Nostri tamen Magistri, memini, sententia et hoc secundum sententiam magis quam secundum compositionem accipiebat. Sed mirum erat quod *homo albus*[3] unum in significatione diceret, qui *homo albus ambulans* unum esse in significatione negaverat. Sed cum enim ex illis tribus unum non erat, sic nec his duobus; aut sicut ex his duobus unum universale sub homine fingebatur, ita et ex tribus poterat. Inter cohærentes quidem voces proponitur *respublica, citharædus bonus;* inter opposita vero *homo mortuus,* quod humani cadaveris nomen est. Si enim oratio sumeretur, cum de cadavere prædicaretur, falsa esset omnino, cum et *homo* per se significatum hominem poneret, et *mortuum* simul mortem attribueret, quæ simul in eodem non possunt consistere. Sed est, ut Aristoteli placuit[4], in hujusmodi compositione oppositio in adjecto, vel in eo quod alterum cui adjunctum est, in compositione per extra, tanquam dictio sumptum oppositum est, vel in eo quod adjectivum quod subditur, substantivo præcedenti oppositum dicitur, mortuum scilicet homini. Sed tamen memini qui *homo mortuus* pro oratione tenet, dicentem *homo* poni ad designandum de cadavere quod homo fuerit. Sed si hoc sit hominis sententia ut hominem præteritum circa cadaver detineat[5], tale est *homo* ac si dicatur quod fuit animal rationale mortale, nec in eo ulla oppositio erit inter hominem et mortuum; si vero *homo* propriam intentionem servet, ex præsentia animalis rationalis mortalis, erit quidem oppositio. Sed falsa propositio, quæ dicit cadaver esse hominem qui est mortuus; unde potius pro nomine sumendum est *homo mortuus*......

[1] Aristot., edit. Buhle, tom. II, pag. 43. — [2] Aristot., pag. 44. — [3] Cf. Aristot., pag. 43. — [4] Cf. Aristot., pag. 46. — [5] Cod. *detinet.*

De indefinitis.

[Cf. Aristot., tom II, pag. 17 sqq. Boeth., edit. prima, pag. 222; edit. secunda, pag. 311. — De præpositionum et conjunctionum significatione; et de oppositis dialecticorum et grammaticorum sententiis.]

Oportet enim ut etiam per se dictæ conjunctiones vel præpositiones aliquam significationem habeant. Alioquin non magis dictiones appellarentur quam litteræ, vel syllabæ quæ conjunctæ quidem significant; dictio autem a dicendo, hoc est a significando, dicta est. Unde et Boethius in prima editione Peri ermenias[1]: « una, inquit, nominis syllaba dictio non est, idcirco quod nihil per se separata significat ». Omnis enim hujusmodi[2] pars quæ per se nihil significat, non est dictio. Hinc itaque manifestum est has quoque orationis partes quas infinitas dicunt, per se etiam significare, ut[3] dictiones appellentur. At vero cum per se etiam significativæ sint hujusmodi dictiones, confusa per se et incerta earum significatio videtur. Nam et vel de se prolata ad omnia æque se habent a cujus specie sunt, tenentque animum auditoris ut aliud expectet cui illa conjungantur. Quæ non tam pro sua demonstratione inventæ sunt quam pro appositione vel conjunctione ad alia. At vero cum dico : *homo et lapis*, id est cum adjungo *et* conjunctionem dictionibus certum significantibus, per adjunctionem earum ipsa quoque et certam recipit[4] significationem *, cum scilicet certam hominis et lapidis conjunctionem facit. Cum vero per se dicitur indeterminate, ad quorumlibet conjunctionem nos mittit. Similiter et *de* præpositio per se dicta ad quælibet confuse nos mittit, secundum id quod de eis aliquid esse contingit; sed cum dico *de homine*, per hominis adjunctionem certam recipit significationem. Sunt itaque confusæ et ambiguæ præpositionum per se sive conjunctionum significationes, tanquam in multiplicitate æquivocationis earum consistat inventio, ac si ita inventæ sint ut pro appositione diversarum diversas habeant significationes. Qui autem intellectus ab hujusmodi dictionibus designentur, non

* Fol. 128 v°.

[1] Cf. Boeth., pag. 221. — [2] Cod. *cujus modi*. — [3] Cod. *in*. — [4] Cod. *respicit*.

est facile declarare; sicut et quarumdam orationum, ut earum quæ perfectæ sunt ac non enunciativæ, sicut ejus quæ ait : *veni ad me;* quam tamen ita quidem nimis temere solent exponere, quod : præcipio ut venias ad me. Sed hæc quidem enunciationis est sententia; unde melius animus intellectum concipit quam lingua disserere possit. Promptior enim est ad intelligendum ratio quam ad proferendum locutio, et melius rei proprietatem intelligimus quam proferre possimus; vis namque animæ major est quam linguæ. Sunt autem quibus videantur hujusmodi dictiones solos intellectus generare, nullamque rem subjectam habere, sicut et de propositionibus concedunt. Tota enim propositio nullam rem subjectam habet; tota tamen de rebus per partes suas designatis quemdam generat intellectum. Sic quoque et præpositiones et conjunctiones de rebus eorum quibus apponuntur, quosdam intellectus facere videntur, atque in hoc imperfecta earum significatio dicitur quod cum omnis intellectus ex alio quod intelligitur, procedat, ipsa quoque res de qua intellectus habetur, in hujusmodi dictionibus non tenetur sicut in nominibus et verbis, quæ simul et res demonstrant ac de ipsis quoque intellectus generant. At vero cum intellectum omnem ex aliqua re necesse sit haberi, quomodo intellectus existet, ubi nulla erit rerum demonstratio, ut scilicet hujusmodi dictionibus per se dictis intellectum aliquem capiamus, nullis adhuc rebus designatis? Unde certa apud grammaticos de præpositionibus sententia extitit ut res quoque eorum quorum vocabulis apponuntur, ipsæ designarent. Cum itaque dicimus *de homine,* dicunt *de* præpositionem hominem ipsum significare, secundum id quod aliquid de ipso esse dicitur. Sed dico quod si * in *de* præpositione submissi vocabuli significatio continetur, superfluit casus adjunctio propter rei demonstrationem; ubi enim vox quælibet prolata est, tota ejus significatio inclusa est. Unde illa quorumdam dialecticorum sententia potior videtur quam grammaticorum opinio, quæ omnino a partibus orationis hujusmodi voces, quas significativas esse per se non judicavit, divisit, ac magis ea quædam supplementa ac colligamenta partium orationis esse dicit;

* Fol. 129 r°.

quibus quidem illud Boethii quod in primo Categoricorum dicitur, assentit[1] : « Nomen, inquit, et verbum duæ solæ partes putan-« tur. Cæteræ enim non partes, sed orationis supplementa sunt, etc. » Sunt etiam nonnulli qui omnino a significativis hujusmodi dictiones removisse dialecticos adstruant. Alioquin præpositiones quoque sive conjunctiones in diffinitione nominis Aristoteles includeret, quam in sequentibus ponemus; nisi forte in significativo definitam significationem acceperit. At si et alia ipsius quoque Aristotelis verba pensemus, non poterunt hujusmodi voces orationis sensum supplere, nisi etiam in se fuerint significativæ, sicut nec una syllaba, si addetur. Unde in Peri ermenias dicitur[2] : « Sed erit affirmatio vel « negatio, si quid addatur, sed non una nominis[3] syllaba, » id est non faciendo additamentum unius syllabæ hominis nomen affirmationem vel negationem reddet vel aliquam orationem; quippe ipsa syllaba significationem per se non tenet. Illa ergo mihi sententia prælucere videtur, ut grammaticis consentientes qui etiam logicæ deserviunt, has quoque per se significativas esse confiteamur, sed in eo significationem earum esse dicamus, quod quasdam proprietates circa res eorum vocabulorum quibus apponuntur præpositiones, quodam modo determinent; ut cum dico *de homine* vel *pro homine,* quasdam proprietates quæ homini insunt præpositiones designant, in eo scilicet quod vel de eo aliquid vel pro eo est, tamquam inde causa sit. Conjunctiones quoque, dum quidem rerum demonstrant conjunctionem, quamdam circa eas determinant proprietatem; veluti cum dico : *homo et equus currit,* per *et* conjunctionem simul eos in cursu unio, ac per *et* ipsum quamdam simul demonstrationem facio. Quorum quidem significatio in eo imperfecta seu ambigua vel suspensiva dicitur, quod eas quas significat proprietates circa talia demonstrant quæ in significatione eorum non tenentur, sed potius in designatione oppositarum dictionum, tam scilicet nominum quam verborum, quorum demonstratio perfecta est. Sive enim de intel-

[1] Boeth., de Syllog. Categ., pag. 582. — [2] Aristot., de Interpret., tom. II, pag. 20. — [3] Aristoteles habet *hominis*.

lectu sive de proprietate alicujus formæ nominis aut verbi significatio fuerit, rei alicujus significationi semper adjuncta est.

De definitis.

Quæ quidem sola ex significationis privilegio inter partes orationis dialectici recipiunt, sine quibus veritatis aut falsitatis demonstratio fieri non potest, quorum, ut dicimus, in quæstione dialectica maxime desudat. In nomine autem nomina atque pronomina cum adverbiis et quibusdam interjectionibus incluserunt, his videlicet quas non natura docuit, sed inventio nostra composuit. Sunt enim quædam interjectiones naturales ut, *vah, ah, heu,* quæ nec dictiones, nec propriæ partes orationis dicuntur, quippe impositæ non sunt; quædam vero compositæ et ad placitum designativæ, ut : *papæ, atat, proh,* quæ et nomini sicut adverbia supponuntur. Sunt namque definitæ significationis, ut *papæ* admirationem, *atat* vero metum proferentis designat, ac sunt sine tempore. Quando autem interjectio dictioni omnino supponi non poterat, cum videlicet quædam sint, ut dictum est, naturales; nullam, ut arbitror, mentionem de interjectionibus dialectici fecerunt. Qui etiam in verbi vocabulo non solum verba grammaticorum, verum etiam participia comprehendunt, quæ etiam temporis designativa sunt. Cæteras autem, ut dictum est, orationis partes, quas imperfectæ significationis diximus, præpositiones scilicet ac conjunctiones, quædam partium orationis colligamenta ac supplementa dicebant : conjunctiones quidem in conjungendo, præpositiones vero in præponendo; quarum consideratio grammaticæ potius est disciplinæ; definitarum autem, ut dictum est, dictionum aliæ nomina sunt, aliæ verba.

De nomine.

[Cf. Aristot. de Interpret., pag. 16; Boeth., edit. prima, pag. 220; edit. secunda, pag. 308. Disputatur præcipue de nominis et verbi differentia et de casibus nominis. Duos tantum locos excerpsimus.]

* Fol. 129 v°.

.... Non * tam igitur in significatione temporis nomen a verbo rece-

dere videtur, quam in modo significandi. Verbum enim, quod solum[1] inhærentiam facit, in eo tempus quoque designat, quod inhærentiam rei suæ ad subjectam personam in tempore denotat. Nomen autem inhærendi significationem non tenet, nec aliquid quemadmodum verbum inhærere proponit, etsi rem aliquando ut inhærentem determinet[2], ut album albedinem tanquam adjacentem atque inhærentem significat, nec tamen vel adjacere vel inhærere proponit, sicut verbum facit, quod etiam substantivi verbi copulationem adjunctam propriæ significationi continet; tantumdem enim *currit* verbum proponit, quantum *est currens* dicere. Unde in secundo Peri ermenias Aristoteles[3] : Nihil, inquit, differt, hominem ambulare et hominem ambulantem esse; ac si aperte diceret : idem dicit *homo ambulat* quantum proponit *homo est ambulans*. Sed ad hoc, memini, Magister noster V.[4] opponere solet : si, inquit, verbum propriam significationem inhærere dicit, verum autem sit eam inhærere, profecto ipsum verum dicit, ac sensum propositionis perficit. Verum ipse verbo deceptus erat, ac prave id ceperat verbum dicere rem suam inhærere, ut *currit cursum*, quod dicebamus. Neque enim sensum propositionis accipiebamus tanquam cursum in subjecto ponentes, atque inhærere in prædicato; hunc enim sensum *currit* non habere ex serie ipsa orationis manifestum est, sed tantumdem intelligimus in *currit*, quantum in *est currens;* non quod pro[5] propositione accipiatur[6], ut *currens* subjectum, *est* vero prædicatum ponatur, sed tanquam pro parte propositionis, ut hujus quæ ait : *homo est currens,* subterjunctum copulatur. Cum autem cui copuletur in *est currens* subjectum deest ad perfectionem sensus enunciationis, nihil itaque aliud accipimus, cum dicimus *currit* demonstrare *cursum inhærere,* quam proponere esse currentem, sicut nihil aliud dicimus *animal homini inhærere* quam *hominem animal esse.* Alioquin diversi sensus essent, si videlicet *animal* unum de inhærentibus *homini* diceremus, ipsumque *animal* in subjecto inhærere, ut in prædicato,

[1] Cod. *solam.* — [2] Cod. *detinet.* — [3] Cf. Aristot. de Interpret., tom. II, pag. 19. — [4] Willelmus Campellensis. — [5] *Pro* supplevimus — [6] Cod. *accepto.*

atque *homini* in denunciatione utemur. Subjectarum vero rerum diversitas secundum decem Prædicamentorum discretionem superius est ostensa, quæ principalis ac quasi substantialis nomini significatio detur. Cæteræ vero significationes quæ secundum modos significandi accipiuntur, quædam posteriores atque accidentales dicuntur, quæ etiam breviter sunt nobis perstringendæ......

* Fol. 130 r°.

Sicut * autem casus a nomine dialectici dividunt, ita etiam infinita nomina, ut *non homo, non album*. Unde in eodem Peri ermenias dicitur[1] : « *non homo* vero non est nomen, at vero nec positum est nomen quo illud oporteat appellari. Neque enim oratio aut negatio est; sed sit nomen infinitum. » Finita enim sola, ut dictum est, sicut et recta in nomine inclusit; de impositione autem nominis infiniti talem idem in tractatu Verbi causam subjunxit[2]: « sed sit, inquit, infinitum, quoniam similiter in quolibet est, vel quod est, vel quod non est, » ut *non homo,* non solum de his quæ sunt dicitur, verum etiam de his quæ non sunt. Sicut enim equus, *non homo* dicitur, ita et chimæra vel hircocervus, quæ nulla sunt existentium, *non homo* dici possunt, et quicumque homines non sunt. Est autem supraposita causa vocabuli non tam ad significationem reducenda, cum scilicet nec solis nec omnibus infinitis videatur convenire, quam ad quamdam imponentis institutionem. Eadem causa hujusmodi vocibus infiniti nomen attribuit, quod infinita in ipsis vidit contineri, tam scilicet ea quæ sunt, quam ea quæ non sunt; licet tamen non in eis solis nec omnibus infinitis. Nam *res* quoque et *aliquid* significativum, quæ infinita non sunt, ea quoque quæ non sunt continere dicuntur, cum negativa particula careant, qua finiti significationem perimant. Unde in primo Peri ermenias dicitur[3] « hircocervus enim « significat aliquid; » hic enim *aliquid*, ut Boethius ostendit[4], nomen est rei non existentis, ex quo etiam innuitur hircocervum quoque significativum vocari. Sed nec omnibus infinitis supraposita causa conveniet; nulla enim existentia nominant, hoc est, cum omnia sua

[1] Aristot., pag. 17. — [2] *Ibid.*, pag. 18. — [3] *Ibid.*, pag. 15. — [4] Boeth. edit. prima, pag. 219; secunda, pag. 307.

finita contineant. Licet autem nec solis nec omnibus infinitis conveniat supraposita causa nominis, maxima tamen de parte dicta causam magis inventionis quam proprietatem significationis ostendit, cum ipse scilicet Aristoteles, hujus nominis in hac significatione inventor, ab infinitis infinita monstravit contineri. Sunt autem multæ compositionis vel inventionis nominum causæ, quæ nec solis nec omnibus subjectis rebus possunt applicari, ut *homo* ab *humo* nominatus est, quod quidem ex humo factus sit, non solus; *vox* quoque a *vocando*, id est significando, dici perhibetur, licet multæ sint non significativæ, ac nec solæ fortasse significativæ. Si quis autem hominis nomen secundum significationem ac vocis sententiam aperire voluerit, ejus diffinitionem proferat. Sic quoque et si quis juxta significationem infinitum dicere voluerit, dicat infinitum esse vocabulum ex negatione ac finito compositum. Cujus potius modus significationis infinitus atque incertus dici potest, quantum quod ad remotionem finiti, quoniam significatio infinita per multitudinem. Qui enim dicit *non homo,* nihil definite constituit hominem removendo. In eo enim quod hominem removet, quid non sit quidem demonstrat, quid vero sit non designat. Atque ideo incerta dici potest ejus significatio, in eo quod infinita dicitur, hoc est secundum remotionem finiti. In qua tantum remotione, dum attenditur prædicatum, negationem dicitur facere; cum vero rem aliquam de his quibus impositum est attribuit, affirmationem reddere; veluti cum dicimus : *Socrates est non homo,* hanc, ut aiunt, enuntiationem et in sensu affirmationis vertere possimus si scilicet ita intelligamus : est aliquid ex his quæ non sunt homo, et in sensu negationis, si hominem removeamus, ac si *non est homo* diceremus. Patet itaque ex suprapositis infiniti[1] diffinitionem non esse quod infinita continet, sed causam potius esse novæ transpositionis et impositionis nominis. Cum enim infinita ea dici Aristoteles sciret quorum infinita est multitudo, ab his idem vocabulum transtulit et hujusmodi nominibus imposuit, ex ea quidem affinitate quod in ipsis sæpissime infinitas res includi

[1] Cod. *infinita.*

videret, ut sit potius impositionis nominis causa quam diffinitionis proprietas; quales quidem causæ sæpe in etymologiis redduntur, ut *Brito* dictus est quasi *brutus;* licet enim non omnes vel soli sint stolidi, hoc tamen qui nomen *Britonis* composuit secundum affinitatem nominis *bruti,* in intentione habuit quod maxima pars *Britonum* fatua esset, atque hinc hoc nomen illi affine in sono protulit. Sunt autem qui omne infinitum, et in his quæ sunt et in his quæ non sunt esse concedunt, secundum id scilicet quod tam ea quæ sunt quam ea quæ non sunt quoquomodo significant, ut ipsum quoque non ens et quod ea quæ sunt removendo significat, et quæ non sunt simul nominat, utriusque esse dicitur. Sed profecto non in aliis vocabulum esse dicimus, nisi in his quibus est impositum, ac de quibus potest prædicari. Cum autem Aristoteles a nomine, ut dictum est, tam obliqua quam infinita separaverit, suprapositæ quidem diffinitioni quæ ea quoque, ut ipse docuit, comprehendit, innuit apponendum esse, ad eorum exclusionem, rectum finitum; ut sit nominis integra diffinitio : vox significativa ad placitum sine tempore, cujus nulla pars significativa est, scilicet recta finita.

De verbo.

[Cf. Aristot., pag. 18; Boeth. edit. prima, pag. 223; edit. secunda, pag. 313. Disseritur hic prolixius de verbi definitione secundum Aristotelem et Boethium; non omnia verba actionis et passionis significativa esse; de substantivi verbi natura et usu, de copulatione substantivi cum adjectivo per substantivum verbum; de copulatione adjectivi etiam non entis, aut futuri tantum, aut præteriti; de verbo infinito, et oratione infinita. E quibus ea tantum excerpsimus quæ de Willelmo Campellensi nonnihil continent.]

* Fol. 131 r°.

.... Non * est autem illud prætermittendum quod verba in enunciationibus posita modo proprie, modo per accidens prædicari dicuntur; proprie autem prædicantur hoc modo, *Petrus est, Petrus currit;* hic enim gemina vi funguntur, cum non solum copulandi officium tenent, sed etiam rei prædicatæ significationem habent. Per accidens autem et non proprie prædicari dicuntur, cum ipsum verbum [1] prædicato ad

[1] *Verbum* supplevimus.

ejus tantum copulationem apponitur, ita : *Petrus est homo*. Neque enim hic interpositam quoque rem prædicatam continet, quippe jam homo superflue supponeretur, sed tantum quod subjungitur prædicatum copulat; nec si jam aliquid præter hominem in ipso esset attributum, in eodem loco hominem copularet subjunctum. De hac autem prædicatione per accidens in secundo Peri ermenias [1] dicitur. Quando autem *est* tertium adjacens prædicatur, dupliciter fiunt appositiones; adjacens enim in eo dicitur verbum quod prædicato apponitur ad ipsum tantum copulandum, nec pro subjecta re prædicanda ponitur, sed ut tantum copulet id quod prædicatur. Cum autem proprie dicitur, rem etiam prædicatam continet atque aliquam rerum existentium indeterminate attribuit, veluti cum dicitur : *Petrus est*, hoc est, Petrus est aliqua de existentibus rebus. Quando quidem prædicationem ex accidentali necesse est consequi, pro eo quod sæpe rerum non existentium vocabula copulat, veluti cum dicitur *chimæra est opinabilis* vel non existens. Nec mirum, cum interpositum significationem essentiæ non habeat, sed tantum copulationis officium, ut dictum est, teneat. Unde etiam in secundo Peri ermenias dicitur [2] : « Homerus est aliquid ut poeta, ergo etiam est, an [3] non? » Ac rursus : « quod autem non est, quoniam opinabile est, non est verum dicere esse aliquid. Opinio enim ejus non est quoniam est, sed quoniam non est. » At vero quæritur, cum *est* verbum superius dictum sit inter quaslibet essentias copulare, quod omnes in essentia significat, quomodo illa potest copulare quorum significationem non continet, veluti non [4] ens aut opinabile, quod proprie acceptum sola non existentia, ut nobis placuit, nominat, aut quomodo constructionis proprietas servari poterit, nisi * intransitive ipsum quoque his quæ copulat conjungatur? Unde quidem cum dicitur, Homero quoque defuncto, *Homerus est poeta* [5], hoc est, memorialis fama Homeri adhuc manet per poema quod composuit, vel *chimæra est opinabilis*, esse quoque quod interponitur, in designatione non existentium volunt

* Fol. 131 v°.

[1] Cf. Aristot., pag. 47. — [2] *Ibid.* — [3] *An* exciderat. — [4] *Non* supplevimus. — [5] Cf. Aristot., pag. 47; Boeth. ed. prima, pag. 265; ed. secunda, pag. 423.

accipi. Sed quid ergo esse ea negat, si idem esse quod non existentia demonstrat, accipiat? Nostri vero sententia Magistri non secundum verbum accidentalem dicebat prædicationem, sed secundum totius constructionis significaturam, atque impropriam locutionem, quæ tota ad alium sensum explicandum composita est quam verba videantur habere. Cum enim dicimus, Homero defuncto, *Homerus est poeta,* si significatarum significationem dictionum pensemus, atque Homeri nomen hominis a poeta sumamus, verum est et simpliciter Homerum esse, ex eo scilicet quod poetæ proprietatem habere dicitur, atque propria fuit locutio. Si autem nullam constructionis proprietatem, sed significationem dictionum attendamus, sed magis alterius orationis sententiam quam in ea tota exprimere volumus, ut ejus quæ ait: fama Homeri per poesim ipsius manet, figurativam atque impropriam locutionem componimus. Veluti si, aliquo tyranno defuncto, filiis ejus superstitibus ac tyrannidem patris exercentibus, dicamus: ille defunctus tyrannus adhuc vivit in filiis, non quidem vitam tyranno attribuentes, imo illis quos genuit, tyrannidem ejus exercentibus, ac si aperte diceremus: illi, quos ipse genuit, adhuc vivunt, tyrannidem ejus exercentes. Unde quia vivere per filios tantum tyranni nomini conjunximus, quando filii nomen subtrahitur, non possumus simpliciter dicere quod vivat. Idem etiam de ea enunciatione quæ est, *Homerus est poeta,* dicunt, ut scilicet cum poetæ nomen quod ad poema quodammodo se habet, subtrahitur per quod Homeri nomen nomini copulabatur, *Homerus est* simpliciter non dicatur. Sed quæro in illa significativa locutione, *Homerus est poeta,* cujus nomen Homerus aut poeta accipiatur. At vero si hominis, falsa est enunciatio, eo defuncto; si vero poematis de quo agitur, cur esse et ipsum denegetur, aut quid figurativa locutio dicitur? non jam impropria est locutio, sed nova vocis æquivocatio. Sed ad hoc, memini, ut Magistri nostri sententiam defenderem, respondere solebam Homeri et poetæ nomen, si per se intelligantur, Homerum designare; unde bene denegatur simpliciter Homerum esse qui jam defunctus est. At vero cum totius constructionis sententia

pensatur, ac simul verba in sensu alterius enunciationis confunduntur, non jam singularum dictionum significatio attendenda est, sed tota magis orationis sententia intelligenda; atque in eo impropria dicitur orationis constructio, quod ejus sententia ex significatione partium non venit. Nec ullum poematis nomen de quo agimus, in enunciatione continetur. Aut fortasse in eo quoque impropria dici potest constructio, quod *Homerus,* qui recti casus vocem habet, in significatione obliqui utimur, cum poema Homeri existere dicimus, ac poetæ nomen ad poematis nominationem secundum resolutionem sensus non convenientem reducitur. Sic quoque et *chimæra est opinabilis* in eo figurativa atque impropria locutio dicitur, quod alia verba quam quæ videantur in voce, proponant in sensu; non enim chimæræ, quæ non est, aliqua proprietas per *opinabile* datur, sed magis animæ alicujus opinio de ipsa attribuitur, ac si ita diceremus : anima alicujus opinionem habet de chimæra.

.... De * orationibus vero infinitis, quare hoc loco Aristoteles mentionem non fecerit, solet quæri, cum et ipsæ quoque in enunciationem veniunt, velut ea quæ dicuntur, *non albus homo, non animal rationale mortale.* Quæ enim orationes impositione nominum habentur, infinitari quoque sicut et nomina videntur. Alii itaque Aristotelem simplicis enunciationis constitutionem demonstrasse hoc loco volunt, alii vero nullo modo orationem infinitari concedunt, quibus, memini, magister noster V.[1] assentiebat; nec quidem id tam secundum sententiam negabat quam secundum constructionis naturam; cujus quidem invalidam de conjunctione dictionum calumniam in Glossulis ejus super Peri ermenias invenies[2]. Si enim sensum exequamur, infinitationis quoque proprietas in oratione quoque invenietur, et quæcumque sub finita non continentur, sub infinita eadem possunt; ut, cum verum sit Socratem non esse album asinum, veram quoque et eam concedimus : *Socrates est non albus asinus,* ita quidem ut non solum album infinitetur et asinus rema-

* Fol. 132 r°.

[1] Willelmus Campellensis. — [2] Illud Willelmi opusculum nusquam laudatum invenitur.

neat, ac si ita dicatur, *est asinus non albus,* sed ut tota simul oratio *albus asinus* negatione excludatur. Alioquin magis una dictionum tantum infinitaretur quam oratio; sicut in secundo Peri ermenias ad albi tantum infinitationem Aristoteles negationem posuit [1], cum pro falsa eam propositionem induxit : *lignum est non albus homo.* « Si enim, inquit, de omnibus aut dictio est aut * negatio vera, cum lignum falsum sit dicere esse album hominem, erit verum de eo dicere esse non album hominem; » quod ac si diceret inconveniens est in eo scilicet, ut dictum est, quod albo tantum remoto hominem relinquit. Cum autem album tantum excluditur et homo remanet, verum est dicere omne non album hominem esse, et non album esse et hominem; tale est omne non album hominem, quod omne hominem qui est non albus. Cum vero tota infinitatur oratio, non est necessarium vel omne album hominem esse non album vel hominem esse, quippe albus equus est, non albus homo. Sed neque non albus simpliciter neque homo dici potest.

* Fol. 132 v°.

Hactenus quidem, Dagoberte frater, de partibus orationis, quas dictiones appellamus, sermonem texuimus. Quarum tractatum tribus voluminibus comprehendimus. Primam namque partem libri Partium ante Prædicamenta posuimus; dehinc autem Prædicamenta submisimus, denique vero Post-prædicamenta novissime adjecimus in quibus Partium textum complevimus.

[1] Aristot., pag. 48

PARS SECUNDA.

DE PROPOSITIONIBUS ET SYLLOGISMIS CATEGORICIS,

SEU

ANALYTICA PRIORA.

[Hujus tituli loco codex habet: *Petri Abælardi Palatini Peripatetici Analyticorum priorum primus* Hic et in sequentibus Abælardus tractatum Aristotelis de Interpretatione commentari pergit. Cum autem ad syllogismos accedit, Boethium sequitur; Aristotelis enim Analyticis carebat, ut ipse ait infra, pag. 229.]

PETRI ABÆLARDI PALATINI PERIPATETICI ANALYTICORUM PRIORUM PRIMUS.

Justa et debita serie textus exigente, post tractatum singularum dictionum, occurrit comparatio orationum. Oportuit enim materiam in partibus præparari, ac demum ex ea totius perfectionem conjungi. Sicut ergo partes natura priores erant, ita quoque in tractatu procedere debuerant, atque ad ipsas compositionem totius subsequi decebat. Non autem quarumlibet orationum constructionem exequimur, sed in his tantum opera consumenda est, quæ veritatem seu falsitatem continent, in quarum inquisitione dialecticam maxime desudare meminimus. Unde cum inter propositiones quædam earum simplices sint et natura priores, ut categoricæ, quædam vero compositæ ac posteriores, ut quæ ex categoricis junguntur hypotheticæ, has quidem quæ simplices sunt prius esse tractandas ex supraposita causa, unaque earum syllogismos ex ipsis componendos esse apparet. Nec propter æmulorum detractationes obliquasque invidorum corrosiones, nostro decrevimus proposito cedendum, nec a communi doctrinæ usu desistendum. Etsi enim invidia nostræ tempore vitæ scriptis nostris doctrinæ viam obstruat, studiique exercitium apud

29.

nos non permittat, tum[1] saltem eis habenas remitti non despero, cum invidiam cum vita nostra supremus dies terminaverit, et in his quisque quod doctrinæ necessarium sit, inveniet. Nam etsi Peripateticorum princeps Aristoteles categoricorum syllogismorum formas et modos breviter quidem et obscure perstrinxerit, utpote qui provectis scribere consueverat, Boethius vero hypotheticorum complexiones eloquentiæ latinæ tradidit, græcorum quidem Theophrasti atque Eudemi[2] operum moderator[3], qui tum de his scripserant syllogismis, uterque quidem, ut ipse ait[4], moderatæ doctrinæ terminos excedens, ita ut hic lectorem brevitate, ille vero prolixitate confunderet; post omnes tamen ad perfectionem doctrinæ locum studio nostro in utrisque reservatum non ignoro. Item quæ ab eis summatim designata sunt vel penitus omissa, labor noster in lucem proferat, interdum et quorumdam maledicta corrigat, et schismaticas expositiones contemporaneorum nostrorum uniat, et dissentiones modernorum, si tantum audeam profiteri negotium, dissolvat. Confido autem in ea, quæ mihi largius est, ingenii abundantia, ipso cooperante scientiarum dispensatore, non pauciora vel minora me præstiturum eloquentiæ peripateticæ munimenta quam illi præstiterunt, quos latinorum celebrat studiosa doctrina, si quis nostra eorum scriptis compenset, et quid ibi si vel æqualiter quidve nos ultra ponamus, aut qualiter eorum implicitas sententias evolvamus, æque dijudicet. Neque enim minorem aut fructum aut laborem esse censeo in justa expositione verborum quam in inventione sententiarum. Sunt autem tres quorum septem codicibus omnis in hac arte eloquentia latina armatur. Aristotelis enim duos tantum, Prædicamentorum scilicet et Peri ermenias libros usus adhuc latinorum cognovit; Porphyrii vero unum, qui videlicet de Quinque vocibus conscriptus, genere scilicet, specie, differentia, proprio et accidente, introductionem ad ipsa præparat prædicamenta; Boethii autem quatuor in consuetudinem duximus libros, videlicet Divisionum et To-

[1] Cod. *cum*. — [2] Cod. *eumdem*. Cf. Boeth. De syllogism. hypothet., edit. Basil., 1546, pag. 606. — [3] Cod. *moderatorum*. — [4] Cf. *Ibid.*

picorum cum syllogismis tam Categoricis quam Hypotheticis. Quorum omnium summam nostræ dialecticæ textus plenissime concludet, et in lucem usumque legentium ponet, si nostræ creator vitæ tempora pauca concesserit, et nostris livor operibus frena quandoque laxaverit. At vero, cum voluminis quantitatem mentis imaginatione collustro, et simul quæ facta sunt respicio et quæ facienda sunt penso, pœnitet, frater Dagoberte, petitionibus tuis assensum præstitisse ac tantum agendi negotium præsumpsisse. Sed cum lasso mihi jam et scribendo fatigato tuæ memoria caritatis ac nepotum disciplinæ desiderium occurrit, vestri statim contemplatione mihi blandiente languor omnis mentis discedit, et animatur virtus ex amore quæ pigra fuerat ex labore, ac quasi jam rejectum onus in humeros rursus caritas tollit, et corroboratur ex desiderio quæ languebat ex fastidio. Cum autem simplicium propositionum naturam ante earum syllogismos tractari conveniat, propositionis vero proprietatem absque natura generis ejus quod est oratio, nec consistere nec cognosci contingat, ab ipsa mihi texendum oratione videtur.

De oratione [1].

[De orationis definitione et a dictionibus differentia. Cf. Aristot., de Interpret., pag. 19; Boeth., in de Interpret., edit. secunda, pag. 318.]

Est igitur, ut Aristoteli visum est [2], oratio vox significativa ad placitum, cujus partium aliquid significativum est separatim. Cujus quidem diffinitionis sententia ex diffinitionibus partium in superiori libro earum diligenter expeditis, satis est manifesta, uti quid in singulis membris sit intelligendum, satis arbitror esse demonstratum. Sed, ne multorum interpositio memoriam subtrahat præmissis, singula breviter annotemus. Quod ergo oratio dicta est vox significativa ad placitum, convenientia ejus ad partes, dictiones scilicet, ostenditur. Quia enim partes ipsius ad placitum significant, oportet ipsam orationem non naturaliter, sed per inventionem, habere significa-

[1] Titulus deest in Cod. — [2] Aristot. de Interpretat., pag. 19.

tionem, ut istam: *homo currit.* Hæc enim composita fuit et conjuncta, ut de rebus ipsis agendo intellectum quemdam in animo audientis constitueret, ut videlicet ipse ex ea cursum homini inesse conciperet. Nec vacat interpositio *ad placitum;* quod si[1] subtrahatur, tota orationis diffinitio cuidam naturali voci aptari poterit, veluti continuo et longo latratui canis, cum scilicet et ipse totus et singulæ ejus partes, quæ etiam latratus sunt, iram canis manifestent. Quod autem oratio hujusmodi partes habere dicitur, quæ et extra conjunctionem ipsius significationem retineant, a partibus suis id est dictionibus separatur *, quarum quidem nulla pars per se est significativa; nec si etiam nomen sumas compositum, sicut in tractatu nominis superior textus continet. Excludit itaque ultima differentia dictionem cui præmissæ omnes differentiæ conveniebant, ut et per eas, adempta ultima differentia, describi recte dictio videatur; hoc modo: dictio est vox significativa ad placitum cujus partium nihil extra designat. In hoc igitur tantum a dictionibus oratio dividitur, quod non solum in toto, sicut dictiones, verum etiam in partibus significationem habet, ut ea quam supra posuimus: *homo currit;* nam et *homo* in se et *currit* ex quibus conjungitur, significationem habent singula, sed non earum vel litteræ vel syllabæ; potest autem et sic compendiosius oratio diffiniri, ut videlicet dicatur competens dictionum conjunctio. Nisi enim competenter jungantur dictiones, secundum regulas constructionis, orationem non reddunt, quippe nec aliquem intellectum constituunt, ut si præpositionem præpositioni conjungas, aut verbo sive adverbio seu conjunctioni vel alicui casui quem regere non queat, adjungas, aut verbum cum casu non convenienti ponas, seu quolibet alio modo structura sit inordinata, multæ quidem dictiones possunt appellari, sed non una debent oratio vocari; neque enim unam habent ad placitum significationem, nec ad unius intellectus demonstrationem contendunt. Sicut enim in dictionibus transpositio litterarum vel syllabarum significationem aufert, ut Cicero transversis syllabis proferam Roceci, ita et in

* Fol. 133 r°.

[1] *Si* excidit.

omnibus orationibus significationis veritatem destruit inordinata dictionum conjunctio, nec unam permittit fieri orationem quorum non sinit esse unius intellectus significationem. Nec mirum, cum etiam in his orationibus conjunctio ex orationibus diversis, quæ, per conjunctionem appositæ, ad unum rediguntur intellectum et unius orationis proprietatem, sola conjunctio remota veritatem vel intellectuum vel orationis destruat, ut si dicam : *si Socrates non est animal, Socrates non est homo,* unum pronuntio verum; si vero adimam propositam conditionem, duo falsa profero. Quod si ad veritatem orationis et in ipsis orationibus competens valet conjunctio, quanto magis in simplicibus dictionibus congrua servanda est constructio! Quis igitur pro oratione recipiat : *ego videt*, vel : *ego video equus,* quibus nullus potest sensus aptari? Non itaque orationem pluralitas dictionum facit, si conjunctio sensui competens defuerit.

De perfectis.

[Cf. Boeth., in de Interpret., edit. secunda, pag. 324. De perfectæ orationis, per inhærentiam verbo determinatam, constitutione.]

Orationum autem hæ quidem perfectæ sunt, illæ vero imperfectæ; perfectas autem illas dico, quas Priscianus constructiones appellat. Quarum videlicet et partium recta est ordinatio et perfecta sensus demonstratio, ut : *homo currit.* Imperfecta autem est quæ in dispositione dictionum competenti imperfectum sensum demonstrat, ut: *homo currens.* Competens enim est substantivi et adjectivi constructio, cum ad eumdem casum, ad idem genus et eumdem numerum copulantur. Sed nondum in eis completa est sensus perfectio. Adhuc enim, præmissa oratione prolata, suspensus audientis animus aliquid amplius audire desiderat, ut ad perfectionem sensus perveniat, veluti *est*, aut aliquid competens aliud verbum. Præter verbum namque nulla est sensus perfectio. Unde et omnes fere species perfectarum orationum ex verbis suis nominantur, ut enunciativa, imperativa et aliæ, quas in divisione perfectæ orationis apponemus.

Opponitur autem fortasse de quibusdam orationibus perfectis, quæ imperfectum habent sensum, ut hæc : *homo dedit,* vel *dabit.* Quis enim homo, vel quid, vel cui, vel quantum, vel ubi, vel quare dederit, indeterminatum relinquitur, atque id adhuc audientis animus requirit; unde non aliter perfectus videtur præmissæ orationis intellectus, nisi his omnibus determinatis. Sed falso; qui enim dicit: *homo dedit,* ac si de homine indeterminate atque indefinite dare enunciet, perfectum tamen, secundum copulationem alterius ad alterum, generat intellectum. Nec, quantum ad perfectionem sensus pertinet, requirendum ulterius est, qui verbo illius orationis exprimitur. Sed et mihi dicitur : similiter cum dicimus : *homo currens, homo albus,* perfecta est in se oratio, et plene eum qui ad se pertinet intellectum demonstrans, nec quicquam de eo quod ad ipsam pertinet, ulterius est requirendum, et quædam insuper inhærentia cursus vel albedinis ad hominem in ea exprimitur. Cum enim cursum vel albedinem circa hominem per *currens* vel *album* determinamus, quamdam procul dubio cohærentiam accidentis ad fundamentum secundum adjacentiam innuimus. Sed dico hoc ad perfectionem orationis non sufficere, ut quasi adjacentem homini albedinem vel cursum determinemus, nisi etiam adjacere dicamus, quod sine verbo fieri non contingit. In hoc enim verbum a participio abundat, quod non solum personam per impositionem demonstrat, aut ei cohærentem actionem vel passionem significat, verum etiam cohærere dicit; ex qua quidem demonstratione inhærentiæ modus enunciativus indicativus est nominatus, quod videlicet per ipsum solum aliquid alicui inhærere sive inhæsisse seu inhæsurum esse proponamus. Perfectio itaque sensus maxime pendere dignoscitur in verbis, quibus solum alicujus ad aliquid inhærentia secundum varios affectus animi demonstratur; præterque quamdam inhærentiam, orationis perfectio non subsistit. Cum enim dico : *veni ad me,* vel : *utinam venires ad me,* quodammodo inhærentiam veniendi ad me propono secundum visum meum vel desiderium meum, in eo scilicet quod jubeo illi ut venire ei cohæreat, vel desidero id ut ipse veniat. Unde

et sæpe in consequentiis verba optativi modi vim enunciativi tenent, veluti cum ita propono : *si fuisses hic, vidisses eum;* tam bene enim hæc consequentia dici potest, sicut ea quæ ex enunciationibus jungitur hoc modo : *si fuisti hic, audisti eum.* Unde et cum quidam de illa assumunt ac concludunt, partes ejus in enunciationes resolvunt, sicut : *sed fuisti hic, quare vidisti eum;* vel ita : *sed non vidisti quia non fuisti.* Infinitivo quoque verbo quodammodo inhærentia exprimi videtur; ut cum ita dicimus : *verum est Socratem currere* vel *possibile;* tale est enim ac si dicamus : *verum est* vel *possibile quod Socrates currit;* id est quod cursus Socrati adjacendo cohæreat. Nec tamen sicut hæc perfecta est supraposita[1] oratio, *Socratem currere;* sensum tamen propositionis in eo quod verum vel falsum monstrat, videtur exprimere idemque enunciare quod : *Socrates currit.* Sicut enim hæc proponit Socratem currere, quod vel falsum vel verum, sic et illa. Nec tamen propositio dicitur, licet verum significet. Si Socratem currere verum est, ipsa autem Socratem currere significat, ipsum profecto verum demonstrat. Unde et ex diffinitione propositionis quam in sequentibus dabimus[2], propositionem eam oportet esse; unde et orationem perfectam, cum scilicet perfectum sensum significat. Sed si nos quidem subtilius rei veritatem intueamur, nec jam orationem eam dicemus, imo quasi nomen illius quod propositione exprimitur, cui quidem per impositionem rectam applicatur, sicut *homo* vel *homo albus* homini. Non enim aliter * per *est* verbum aliquid ei vel ipsum alicui conjungeretur, nisi per impositionem subjectæ rei datum esset. Sic quoque et cum dicimus : *Socrates currit, verum est; Socrates currit* quod in subjecto proferimus, propositio non est, sed nomen ejus cui verum attribuitur. Si autem *Socratem currere* verum per impositionem habeat designare, non omnino propositionis significationem tenet, quæ scilicet significatio in dicendo est non nominando, ut in expositione diffinitionis propositionis aperiemus. Sed licet, cum dicimus : *Socratem currere verum est, Socratem currere* quod in subjecto propositionis profertur, nomen sit, cui scilicet verum conjungitur,

* Fol. 133 v°.

[1] Cod. *nec tamen hæc perfecta est sicut supraposite.* — [2] Vid. infra, pag. 238.

illud tamen quod per se proferimus, *Socratem currere,* oratio poterit esse, sed, ut dictum est, imperfecta, cum videlicet nullam personalis verbi resolutionem habeat. Sic quoque et animal rationale mortale, cum hominis diffinitio perfecta dicatur, nullo tamen modo perfecta conceditur oratio. Cum enim in diffiniendo perfectionem habeat, eo videlicet quod omni et soli ac specialiter homini conveniat, in dicendo aliquid nullam perfectionem servat, quæ perfectio propria est orationum, nihilque de proprietate orationis præter constitutionem tenet; sed potius nominis impositionem habet, ex qua etiam prædicari et subjici potest.

Atque hæc quidem de perfecta vel imperfecta orationum sententia dicta sufficiant. At quoniam solæ quæ imperfectæ sunt orationes doctrinæ serviunt, eo scilicet quod ipsæ solæ aliquid dicunt, earum divisionem ponamus in præsenti.

Divisio perfectarum.

[Cf. Aristot., pag. 20; Boeth. edit. prima, pag. 229; edit. secunda, pag. 324. — De vocatione an sit oratio; de interrogatione, quomodo ad Dialecticam pertineat.]

Harum igitur orationum quæ perfectæ sunt aliæ sunt enunciativæ, aliæ interrogativæ, aliæ deprecativæ, aliæ imperativæ, aliæ desiderativæ. Enunciativam autem eam Aristoteles diffinit[1] quæ enunciat aliquid de aliquo vel aliquid ab aliquo, ut sunt illæ quæ affirmant prædicatum de subjecto vel negant, hoc modo : *Socrates est homo,* vel *non est homo.* Interrogativa autem est per quam interrogamus hoc modo: *quis* vel *qualis* vel *quid est Socrates?* Deprecativa autem, per quam deprecamur sic : *Adesto Deus.* Imperativa, per quam imperamus, ut: *accipe codicem.* Desiderativa, per[2] quam nostrum exprimimus votum, veluti cum dicimus : *osculetur me amica.* Addunt autem quidam sextam speciem, vocativam scilicet orationem. Sed mihi quidem vocatio non videtur diversam speciem a suprapositis procreare, quæ quidem vocatio omnibus æqualiter potest apponi. Modo enim

[1] Aristot. de Interpret., pag. 21. — [2] *Per* excidit.

vocationem enunciationi apponimus, ut cum dico : *Petre, Socrates venit,* modo etiam interrogationi hoc modo : *Petre, quo pergit Socrates?* Similiterque cæteris speciebus vocationem apponimus. Unde si sit aliqua orationis species vocativa oratio, non oportet eam diversam a superioribus accipere, nec ut oppositam illis una cum eis in divisione orationis apponere, cum videlicet modo enunciativam orationem vocative, modo interrogativam, modo etiam imperativam ac similiter alias proferamus. Ac si constructionem[1] seriemque ipsam collocutionis studiosius attendamus, nec de ipsa oratione vocationem esse confitebimur; sed magis eam ita orationi præponimus, quasi cum ea ipsam numeremus[2], sed post ipsius responsionem orationem per se supponamus. Ut cum dico : *Petre, Socrates legit,* hic est rectus collocutionis ordo, ut dicto *Petre* et ipso qui vocatur respondente *audio,* per se ita supponatur enunciatio : *Socrates legit;* nisi enim ab ipso quem vocamus, nos audiri noverimus, frustra ei loquimur. Tunc autem nos exaudiri cognoscimus, cum ipse, *audio* respondens, se ipsum audire nos confitetur. Similiter et cum dicitur : *Petre, lege,* quasi ille ad vocationem respondeat : *audio, lege* supponitur, in quo etiam persona secunda, quæ *tu* nominativo designanda est, subintelligitur, cui legere secundum imperationem adjungitur; quæ quidem copulatio semper indiget nominativo. Sed fortasse opponitur vocativum casum non amplius recipiendum esse inter partes orationis, cum videlicet orationes non componat[3]; sed falso; nam etsi perfectam non constituat, saltem imperfectam componit, veluti istam : *Comita Socratem, o carissime comes.* Sicut enim conquestiva oratio dici potest qua tantum querela nostra exprimitur, veluti istæ : *hei mihi infelici, me miserum;* sic et vocativa merito oratio appellatur, quoniam ad vocationem pertinet.

Nota autem, quod superius tetigimus, omnes fere species perfectarum orationum a verbis quibus constituuntur, nominatas esse, ut scilicet enunciativa a verbo enunciativo propter quod scilicet enunciat, imperativa a verbo imperativo in quo imperatio[4] continetur,

[1] Cod. *constructionis.* — [2] Cod. *numeramus.* — [3] Cod. *cum non ponat.* — [4] Cod. *deprecatio*

interrogativa quæ communem verborum materiam cum enunciativa tenet, non a verbo nomen accepit, sed a modo proponendi qui interrogatione consistit. Nec mireris idem verbum secundum diversos affectus animi diversas orationes reddere, modo scilicet imperativam, quando sola imperatio attenditur, modo etiam deprecativam, quando deprecationem, nunc quoque desiderativam, quando desiderationem intelligimus, ut cum dico : *festinet amica;* hanc vel imperativam vel deprecativam vel desiderativam secundum varios animi affectus, ut dictum est, proferre possunt. Indicativo quoque verbo sæpe pro imperativo utimur; veluti cum in præceptis legis dicitur : *non occides, non mœchaberis, etc.* Cum enim hæc ad omnes dicta sint, si affirmative intelligeretur, falsum sæpe inveniretur; sola autem enunciatio præsenti tractatui pertinet, quæ sola verum vel falsum continet, quorum inquisitio dialecticæ relinquitur. Reliquæ vero species quatuor, ut ait Peripateticorum princeps [1], poetis relinquendæ sunt qui in fabulis suis sive historiis, modo interrogantes, modo imperantes, nunc etiam deprecantes sive desiderantes personas introducunt. Si quis autem æstimet interrogationem quoque ad dialecticam attinere, propter eam scilicet quæstionem quæ a dialecticis sæpe profertur eisque proprietas ascribitur; quæ quidem ex dividentibus propositionibus est constituta, de quarum veritate ipsa quærit hoc modo : *utrum omnis homo est animal vel non omnis homo est animal,* fallitur. Neque enim in eo quod dialecticus est ac secundum artem proprietate complexionis instructus, de veritate seu falsitate constructionis ambigit; sed si quis ambigerit, dubitationem argumentis suis auferre debet. Non itaque dialecticorum est interrogare, sed comparare potius. Unde etsi a dialecticis quæstiones hujusmodi sæpe proferri soleant, quia tamen eas non ex arte sed ex inscientia proferunt, artis intentioni vel negotio non sunt ascribendæ, ut videlicet eas in materiam et intentionem dialecticæ recipiamus. Qua enim dialectica scientia est, scientia vero comprehensio veritatis, unumquemque, in quantum dialecticus est, scientem esse

[1] Aristot., de Interpret., pag. 20.

oportet, et eorum quæ ad dialecticam pertinent veritatem non ignorare. Qui autem quærit, dubitationem suam exprimit, ut certitudinem quam nondum habet consequatur. Sed dicitur quod, cum interrogare ad inscientiam pertineat, scire tamen interrogationem componere doctrinæ ascribitur. Unde nec incommode de quæstionibus quoque dialectici tractant quarum tractatus a scientia non est alienus. Unde si qui fuerint qui nec ab intentione artis interrogationem dividant, secundo saltem * loco ac gratia enunciationum de quarum veritate, ut dictum est, quærit, admistam eam esse recognoscant. Nam et cum Aristoteles de ipsa quæstione dialectica in libro Peri ermenias egerit, gratia propositionum, cum ad ipsam responderet, factum esse cognoscimus; gratia quarum videlicet propositionum et ipsæ fiunt de veritate earum quærentes. Inde enim dialecticæ hujusmodi quæstiones quæ ex dividentibus propositionibus junguntur, appellantur, quod de veritate propositarum quæstionum quæritur, cujus investigatio dialecticorum est propria. In hoc hujus artis principale negotium existit quod per argumenta ipsius veritatem aut falsitatem veraciter convincimus. Unde ad eam solas orationes eas pertinere clarum est in quibus veritas aut falsitas continetur. Hæ vero sunt propositiones quas supra diximus enunciationes, quarum diffinitionem in Topicis suis Boethius secundum verum aut falsum ita proponit[1]:

* Fol. 134 r°.

Diffinitio propositionis.

[Quæritur præcipue in sequentibus utrum ad res an ad intellectus referantur verum et falsum, propositionumque significatio; quod quidem ad Realium et Nominalium controversias aliquatenus spectat.]

« Propositio est oratio verum falsumve significans. » Quæ quidem diffinitio eadem omnia et sola continet cum ea quam superius secundum Aristotelem protulimus[2]; in hoc tamen ab illa diversa, quod illa secundum affirmationem et negationem, hæc vero secundum verum ac falsum propositionem determinant. Nec quidem incom-

[1] Boeth., de Differentiis Topicis (Opp. ed. Basil., 1546), pag. 857. — [2] Pag. 230.

mode; sicut enim omnes propositiones vel affirmativæ vel negativæ ac solæ, ita etiam veræ vel falsæ. Atque hæc quidem propositionis diffinitio dupliciter exponi potest. Cum enim verum vel falsum triplicem habeat significationem, duæ ex eis æque huic loco videntur aptari; sed prius omnes distinguamus significationes. Sunt igitur verum ac falsum nomina intellectuum, veluti cum dicimus : *intellectus verus vel falsus,* hoc est habitus de eo quod in re est vel non est, quos quidem intellectus in animo audientis prolata propositio generat. Ut cum dicitur : *Socrates est homo* vel *non est homo,* id audiens in animo concipit quod homo Socrati inhæret aut minime. Sunt etiam nomina existentiæ rei vel non existentiæ de quibus ipsa propositio ait ac loquitur; veluti cum dicimus : *verum est Socratem currere* vel *falsum,* id est : ita est in re quod Socrates currit, vel non est in re. Neque enim cum dicimus : *verum est Socratem currere,* vel de ista voce quæ est *Socrates currere* possumus dicere, quippe cum non sit vera sed imperfecta oratio, vel de intellectu ipsius, cum nec ipse sit verus, sed imperfectus sicut ipsa oratio. Sunt rursus verum ac falsum nomina propositionum, ut cum dicimus *propositio vera vel falsa,* id est verum vel falsum intellectum generans. Significant [1] propositiones idem quod in re est vel quod in re non est. Sicut enim nominum et verborum duplex ad rem et ad intellectum significatio, ita etiam propositiones quæ ex ipsis componuntur, duplicem ex ipsis significationem contrahunt, unam quidem de intellectibus, aliam vero de rebus. De rebus enim, sicut illa, propositiones quoque agunt, ac de ipsis quoque, sicut illa, quosdam intellectus generant. Cum enim dicimus : *homo currit,* de homine ac cursu rebus ipsis agimus, cursumque homini conjungimus, non intellectus eorum ad invicem copulamus; nec quicquam de intellectibus dicimus, sed de rebus solis agentes, eos in animo audientis constituimus.

Patet insuper adeo per propositiones de rebus ipsis, non de intellectibus nos agere, quod aliter nulla fere consequentia necessitatem teneret, nisi scilicet quæ ex eisdem jungitur propositio-

[1] Cod. *sine.*

nibus hoc modo : *si est homo, est homo;* cum enim dicimus : *si est homo, est animal,* si ad intellectus propositionum consecutionem referamus, ut videlicet de ipsis intellectibus agamus, nulla est consequentiæ veritas, cum scilicet alter intellectuum sine altero omnino subsistat. Neque enim qui hominem Socrati in animo suo conjungit, animal simpliciter in ipso intelligit, quem scilicet intellectum sequens propositio designat. Qui enim hominem intelligit, formas quoque ipsius concipit; qui vero animal simpliciter, formas hominis non attendit. Alioquin nunquam unum tantum intellectum contingeret haberi. Cum enim infinita sint singulorum consequentia, ut ex : *omnis homo est animal* et *omnis homo est animatus,* vel *corpus* vel *substantia,* vel *quidam homo est animal,* vel e converso, vel fortasse *quidam homo non est lapis* vel *non est lignum* vel *color,* et multa alia consequantur, necesse esset hos omnes intellectus haberi cum omnem hominem animal esse intelligeremus ; quod aperta est falsitas. Quamvis enim non possit esse ut aliquis sit aliter quin inde sit vel corpus vel substantia et cætera, potest tamen cohærentia animalis ad hominem sine respectu inhærentiæ corporis simpliciter accipi vel substantiæ. Amplius cum necessaria sæpe sit consequentia inter falsum et verum veluti ista : *si Socrates est asinus, Socrates est animal,* vel *quoddam animal est asinus,* falsa omnino apparet consecutio, si de intellectibus accipiatur, ut videlicet intelligamus si ille existat intellectus et istum[1] necesse sit esse, cum videlicet simul in anima ejusdem non possint existere. Alioquin veritatem ac falsitatem contraria quæ ipsis intellectibus insunt in eodem esse contingeret, in ipsa videlicet anima quæ indivisibilis esse creditur. Ipse etiam ego si volo *Socratem esse asinum,* intelligo quod falsum est, non tamen simul hunc intellectum habeo quod sit animal, qui verus est. Ex his itaque manifestum est in consequentiis per propositiones de earum intellectibus agendum non esse, sed magis de essentia rerum, hoc modo scilicet ut, si ita est in re quod *omnis homo est animal,* ita est in re quod *homo est corpus,* et quæcumque ejusdem sunt consequentia necesse est in

[1] Cod. *istam.*

re esse, sed non intelligi. Et in hac quidem significatione eorum quæ propositiones loquuntur, una tamen exponitur regula quæ ait, posito antecedenti, poni quodlibet consequens ejus ipsius, hoc est: existente aliqua antecedenti rerum essentia, necesse est existere quamlibet rerum existentiam consequentem ad ipsam. Quæ quidem regula de intellectibus per omne falsa manifeste ex præmissis apparet. Si quis autem in consequentiis ad ipsas propositiones confugiat ex quibus ipsæ conjunguntur, ut scilicet de ipsis propositionibus admitteret in consequentiis agi, ea utique nomina oportet poni per quæ de propositionibus agatur. Quod si tota propositionis materia ipsi propositioni sit imposita ad agendum de ea, ut scilicet per hanc vocem *omnis homo est animal,* de ipsa agamus propositione quæ est : *omnis homo est animal,* ac rursus ista : *omnis homo est substantia,* in officio nominis alterius propositionis utamur, jam utique consequentia ex duobus constituta nominibus; ac si ita diceremus : *si homo animal est,* nec quodcumque veri vel falsi in ea existit. Amplius si de propositionibus ageremus, ut videlicet una existente aliam existere diceremus, falsa omnino consecutio esset, cum videlicet quælibet sine alia existere ac proferri contingat, ac veram esse vel falsam, alia omnino tacita. Rursus sive de intellectibus sive de propositionibus agatur, imperfecta est omnino locutio, cum nihil illis vel attribuatur vel ab eis removeatur. Neque enim posita sunt vocabula per quæ aliquid de eis affirmetur vel negetur, sed nec etiam nomina quæ ipsa significent. Non enim propositiones ex quibus consequentia constituunt, cum[1] perfectæ sint orationes, impositione nominis possunt incidere[2] sicut diffinitiones possunt et quæ prædicantur et subjiciuntur secundum suam impositionem ad res singulas. Restat itaque ut de solis rebus, ut dictum est, propositiones agant, sive idem de rebus quod in re est enuncient, ut *homo est animal, homo non est lapis,* sive id quod in re non est proponant, ut : *homo non est animal, homo est lapis,* ut etiam de significatione reali propositionis, non tantum de intellectuali, suprapositæ propositionis diffinitio possit exponi sic:

[1] *Cum* supplevimus. — [2] Sic Cod., quod sensu caret. An non *existere?*

significans verum vel* falsum, id est, dicens illud quod est in re vel quod non est in re, et in hac quidem significatione verum et falsum nomina sunt earum existentiarum rerum quas ipsæ propositiones loquuntur. Cum autem eamdem diffinitionem et de intellectibus ipsis hoc modo exponimus significantes verum vel falsum, hoc est generans secundum inventionem suam de rebus de quibus agitur, verum vel falsum intellectum; tunc quidem ipsos nominant intellectus. Nota autem sive de intellectibus sive de rerum existentiis exponamus, orationis præmissionem necessariam esse, ne scilicet impersonalia verba, ut *diescit, vesperascit, pugnatur* in proprietate propositionis claudantur, cujus habere significationem videntur. Qui enim dicit, *diescit* vel *pugnatur,* idem ponit ac si diceret *dies* vel *pugna fit.* Primæ quoque et secundæ personæ verba, ut *pugno* vel *pugnas,* quorum persona, quia certa est quando ipsius quoque significatio personæ in ipsis attenditur, propositionis sensum implere videntur ac si ita resolvatur: *ego pugno, tu pugnas.* Videntur itaque dictiones istæ propositionis habere sensum, non constitutionem; quippe orationes non sunt. Ex earum quoque negationibus *non pugno, non pugnatur,* earum sensus affirmativus convincitur. Atque ex eo propositionis esse sensus earum dignoscitur quod consequentia non constituunt hoc modo: *si pugnatur ab eo, tunc pugnatur.* Ob hujusmodi ergo dictiones a propositione separandas orationis præmissio necessaria fuit.

* Fol. 134 v°.

Utrum sint aliquæ res ea quæ a propositionibus dicuntur.

Dignum autem inquisitione censemus utrum illæ existentiæ rerum, quas propositiones loquuntur, sint aliquæ de rebus existentibus, sive una, sive multæ res sint putandæ; ut istud quod hæc propositio dicit: *homo est animal,* vel *homo non est lapis.* Ac fortasse dicetur quia aliquando una res est quod propositio dicit, cum scilicet de una tantum re in ea agitur, hoc modo: *Socrates est Socrates;* aliquando vero multæ, quando videlicet de multis, hoc modo: *Socrates est homo,* vel *non est lapis.* Neque enim est ratio ut, cum in aliqua propositione de di-

versis rebus agatur, una magis res quam alia propositionis significatio dicatur. At vero si ab hac propositione : *Socrates est Socrates,* solus Socrates designari dicatur, jam non plus significat aut dicit ipsa propositio quam hoc nomen *Socrates.* Unde et hoc vocabulum *Socrates* sensum propositionis habet, atque ipsum quoque verum vel falsum dici oportet, secundum propositionis sententiam quam tenere dicitur; sed falso. Si enim idem diceret *Socrates* quod illa propositio *Socrates est Socrates,* jam utique prolato subjecto propositionis intellectus fieret perfectus, ac jam superflue vel *est* apponeretur, vel *Socrates* in prædicato repeteretur. At fortasse dicetur non solum *Socratem* significari a propositione, verum cum ipso inhærentiam quoque ipsius, quam per verbum poni concedunt; sed ad hoc dico non per *est* verbum inhærentiam Socratis determinate poni; jam enim superflueret *Socrates* quod post *esse* adjungitur. Sed si fortasse àliqua inhærentiæ proprietas in verbo sit intelligenda, simpliciter inhærentia in ipso *est* accipienda, ne prædicati submissio, ut dictum est, superfluat. Quod si Socrates et inhærentia simpliciter a propositione tantum designari conceduntur, jam profecto hoc dico : nomina inhærentia et Socrates idem dicunt; unde et affirmationis sensum exprimunt qui nunquam sine verbo, ut Peri ermenias docent[1], generatur. Amplius si ad ea de quibus in propositionibus agitur aspiciamus, cum ipsius propositionis significationem pensamus, profecto cum dicitur: *Socrates est lapis,* oportet esse quod propositio dicit, cum videlicet illa tria existant, Socrates videlicet et inhærere et lapis. Sed nec inhærentia aliqua est proprietas quæ per verbum designetur cum dicitur : *Socrates est lapis,* sicut nec remotio cum : *Socrates non est lapis.* Si enim et in vera propositione, cum dicitur *Socrates est animal,* secundum hanc expositionem animal inhærere homini per *esse* verbum, inhærentiam aliquam proprietatem animali vellent[2] attribuere respectu hominis, jam profecto animal in subjecto, inhærentiam in prædicato, et hominem in determinatione oportet accipere; aut si in eadem propositione et inhærentia animali et animal homini attribueretur, pro-

[1] Aristot., de Interpret., pag. 21. — [2] Cod. *vellet.*

fecto multiplex propositio esset, quæ et diversa prædicata et diversa subjecta haberet. Rursus cum in ea propositione *homo est animal,* homo solus subjici recte concedatur, si per *esse* aliqua attribuatur proprietas quæ, ut volunt, inhærentia dicitur, profecto homini qui subjicitur eam oportet attribui; ut videlicet homo qui subjicitur dicatur inhærens, non animal quod prædicatur, cum nos potius prædicatum inhærere subjecto quam subjectum prædicato proponimus. Quod si cum inhærentia et animal simul homini attribuantur, necesse est sic quoque propositionem esse multiplicem quæ diversa de homine ipso enunciat, nec solum genus de specie amplius enunciari contingit, cum ubicumque per *esse* inhærentiam prædicamus quæ quoddam accidens esse creditur; neque etiam contingit amplius solius substantiæ prædicationem fieri, sine accidentis scilicet attributione, nec aliquam amplius unam esse propositionem. Quod aperte falsum est; etsi enim divina substantia simplex sit et nullis accidentibus informata, veraciter tamen et proprie de ea diceretur et quod simplex et quod sit Deus. Similiter et si hanc substantiam contingeret spoliari ab omnibus suis accidentibus, et in natura substantiæ, prout natura pateretur, remaneret, non minus de ea vere diceretur quia substantia est. Amplius si per *esse* inhærentiam necesse sit attribui, et cum dicitur *inhærentia est inhærentia,* inhærentiam quoque in inhærentia per verbum copulamus, in adjacentia scilicet sicut in aliis propositionibus. Si[1] enim in essentia attribueretur per verbum inhærentia inhærentiæ, superflue subderetur post verbum nomen inhærentiæ. Quod si per *est* verbum inhærentia secundum adjacentiam tribuatur, et rursus cum de illa quæ attribuitur vere dicatur quod est inhærentia, in ipsa quoque rursus inhærentiam oportet esse, ita ut in infinitum ratio procedat. Amplius si per *esse* oportet inhærentiam dari, necessaria est consequentia quæ ait : si substantia est, inhærentia est; aut si aliquid est, inhærentia est. Sed neque substantia ex necessitate inhærentiam exigit, quippe prior est in natura tanquam fundamentum, neque aliquid cum majus sit ea;

[1] Cod. *sicut.*

patet itaque ex præmissis nullum per *est* interpositum accidens attribui. Non enim, si in *est* verbo aliquid accidens poneretur quod per ipsum copularetur, posset per idem verbum alia essentia copulari. Quod ex aliis verbis apparet. Non enim potest fieri ut, cum dicitur: *Socrates currit homo, homo* per *currit* copuletur Socrati quod Socrati cursum jam copulaverit. Similiter et cum dicimus: *Socrates est homo,* id est Socrati[1] inhæret homo, posset *esse* hominem copulare quod jam inhærentiam copulaverat, quippe nec ullius proprietatis esset constructio; nullum enim præter subjectum et nuncupativum verbum aliquam significationem præter propriam actionem vel passionem copulare posset. Unde et si dicatur *Socrates legit sedens* vel *currit homo,* si proprietatem constructionis attendamus, homo vel sedens cum ipso Socrate in subjecto intelliguntur, ac si scilicet ita diceretur *Socrates ens* *-*sedens* legit vel *ens homo currit.* Substantivum autem et nuncupativum verbum, ut quibusdam placet, in quaslibet essentias copulare possunt, quia omnium in essentia acceptorum designativa sunt. Unde, quia tantum secundum essentiam ipsas copulant substantias, nihil refert sive habeat sive non habeat accidentia, dummodo hæc essentia sit illa. Si enim in omnibus aliis rebus destructis, tam scilicet substantiis quam accidentibus, solus existeret Socrates, non minus de ipso dici posset quia *est* aut quia *est Socrates.* Non itaque per verbum interpositum inhærentia copulatur quæ in illa[2] sit proprietas, sed sola hominis substantia attribuitur cum dicitur: *Socrates est homo,* illisque duobus casibus *Socrates* et *homo* verbum intransitive conjungitur, cum eorum ad se substantias copulat interpositum. Nec aliud quidem intelligendum hominem Socrati inhærere quam Socratem hominem esse, nec aliquam per esse designari substantiam quam Socratem. Similiter et cum hæc propositio *Socrates non est lapis,* sic exponatur: *lapis removetur a Socrate,* nulla per *removeri* proprietas attribuitur, quippe jam sequeretur quia si Socrates non est aliqua res, est; unde et *si nulla res est, aliqua res est* infertur. Nihil ergo aliud dicit *lapis removetur a Socrate,* quando negationis expositoria est, quam Socratem

* Fol. 135 r°.

[1] *Socrati* supplevimus. — [2] Sic Cod. forsan leg. *in illo.*

non esse lapidem, ut videlicet non aliquid lapidi attribui, imo lapidem Socrati auferri intelligamus. Et sunt quidem significativæ ac quodammodo impropriæ locutiones vel animal prædicari de Socrate vel animal removeri ab ipso, quando superiorum sunt expositoriæ, ut videlicet aliud in ipsis intelligamus quam verba sonare videntur; in illa quidem animal homini inesse, non prædicationem animali, in ista autem[1] lapidem auferri, non remotionem lapidi conferri. Clarum itaque ex suprapositis arbitror esse res aliquas non esse ea quæ a propositionibus dicuntur. Quod quidem et ex sensu hypotheticarum propositionum vel ex sensu modalium de possibili apparet. Omnibus enim rebus destructis, incommutabilem consecutionem tenet hujusmodi consequentia : *si est homo, est animal;* et quæcumque veræ sunt consequentiæ, veræ sunt ab æterno et necessariæ, ut in Hypotheticis nostris[2] aperiemus. Rursus, antequam omnino Socrates subsisteret, vere prædici poterat quia possibile est eum esse. Patet insuper ea quæ propositiones dicunt nullas res esse, cum videlicet nulli rei prædicatio eorum aptari possit; de quibus enim dici potest quod ipsa sint *Socrates est lapis* vel *Socrates non est lapis?* Jam enim profecto nomina oporteret esse si res designarent ipsas ac ponerent propositiones, quæ quidem ab omnibus in hoc dictionibus differunt, quod aliquid esse vel non esse aliquid proponunt. Esse autem rem aliquam vel non esse, nulla est omnino rerum essentia. Non itaque propositiones res aliquas designant simpliciter quemadmodum nomina. Imo qualiter sese ad invicem habent, utrum scilicet sibi conveniant annon, proponunt; quæ idcirco veræ sunt cum ita est in re sicut enunciant, tunc autem falsæ, cum non est in re ita. Et est profecto ita in re sicut dicit vera propositio, sed non est res aliqua quod dicit. Unde quasi quidam rerum modus habendi se per propositiones exprimitur, non res aliquæ designantur. Nunc autem propositionum expedita diffinitione et quid per eas designetur patefacto, ipsas quoque secundum divisionem tractemus.

[1] Cod. *dum.* — [2] Vid. infra, Pars quarta, de propositionibus et syllogismis hypotheticis, seu Analytica posteriora.

Harum itaque aliæ sunt categoricæ, id est prædicativæ, ut : *homo est animal;* aliæ hypotheticæ, id est conditionales, ut : *si est homo, est animal.* Sed hæ quidem quæ categoricæ sunt in præsenti tractentur; illæ vero quæ hypotheticæ, hypotheticorum syllogismorum tractatui reserventur. Est autem categoricarum natura secundum membra sive species demonstranda. Sunt autem membra ex quibus conjunctæ sunt prædicatum ac subjectum atque ipsorum copula, secundum hoc scilicet quod verbum a prædicato seorsum per se accipimus, veluti in ea propositione qua dicitur : *homo est animal,* animal prædicatur, homo vero subjicitur. Verbum vero interpositum prædicatum subjecto copulat; et in his quidem tribus categoricæ propositionis sensus perficitur.

De terminis categoricæ propositionis.

[Boeth., Introd. ad syllog., pag. 562. De syllog. categ., lib. I, pag. 583.]

Hos quoque terminos propositionis categoricæ vocavit auctoritas, inde scilicet quod divisionem propositionis terminent; ne videlicet ipsa vel ad syllabas vel ad litteras porrigatur, quæ non ut partes propositionum accipiendæ sunt, cum videlicet significationem per se non impleant, sed magis dictionum. Sed fortasse dicitur Boethius non alios terminos categoricis enunciationibus assignare quam prædicatum et subjectum.

De verbo propositionis.

[De verbo et præcipue de verbo substantivo in propositione, tanquam copula et prædicato, prolixius agitur.]

Fol. 135 v°.

De prædicato *.

[Quæ sequuntur, quamvis parvi momenti, tamen propter Willelmi Campellensis mentionem retinenda esse censuimus.]

Nunc autem quia verbi in propositione positi tam secundo loco quam primo loco prædicati proprietatem ostendimus, aliarum quoque partium, tam subjecti scilicet quam prædicati quodcumque

ponatur, proprietates exequamur. Ac primum prædicati naturam inspiciamus. Ex cujus quidem privilegio prædicativa nominata est hujusmodi propositio, sive etiam ab ipso verbo, quod ipsum prædicat atque copulat; sicut enim propositio hypothetica et a consequenti consequentia et a conditione conditionalis nominata est, ita prædicativa propositio et a verbo quod prædicat et ab eo quod per verbum prædicatur nomen suscipere potest. Quod autem prædicatum inter terminos propositionis privilegium habeat et subjecto dignius dicatur, ex eo manifestum est quod omne proprium et naturale prædicatum vel æquale subjecto, ut risibile homini, vel majus subjecto esse oporteat, unde nunquam minus subjecto regulare ac proprium prædicatum invenietur, sicut sæpissime subjectum prædicato. Oportet namque hujusmodi prædicatum totam subjecti substantiam complecti, quod fieri non possit nisi aut majus eo sit aut æquale. In his autem quæ secundum accidens prædicantur nec totam subjecti substantiam continent, sed in parte tantum subjectum attingunt, ut *rationalis mortalis,* sive e converso ut *homo animal,* non est necesse prædicatum vel majus esse subjecto vel æquale, veluti cum dicitur *animal est homo,* vel *quiddam animal est homo.* Quamvis tamen et hic quidam concedunt animal quod subjicitur non esse majus homine*. Dicunt enim quia animal quod homo est, ibi subjicitur, quod non est majus homine. Sed dico quia sicut ideo majus subjici negant cum dicitur: *animal est homo,* quia animal illud quod homo est, quod scilicet in re subjicitur, non est majus homine, et quando dicitur: *homo est animal,* oportet similiter confiteri quod animal quod ipse homo est ac de homine realiter prædicatur atque ipsi inhæret, non est homine majus, imo adest[1] prorsus in essentia; ac sicut falsam propositionem esse dicunt si animal aliud quam homo homini subjiceretur, sic et falsa esset si aliud prædicaretur. Si quis itaque secundum rerum inhærentiam realem acceperit prædicationem ac subjectionem, secundum id scilicet quod unaquæque res in se recipit ac subsistit, sicut nihil esse eam videret præter ipsam, ita eam nihil

* Fol. 136 r°.

[1] Cod. *ad.*

esse per se ipsam invenerit. At vero magis prædicationem secundum verba propositionis quam secundum rei existentiam nostrum est attendere qui logicæ deservimus, secundum quod quidem de eodem diversas facimus enunciationes hoc modo : *Socrates est Socrates,* vel *homo,* vel *corpus,* vel *substantia.* Aliud enim in nomine Socratis quam in nomine hominis vel cæteris intelligitur; sed non est alia res unius nominis quod Socrati inhæret quam alterius. Quod itaque prædicatum subjecto majus vel æquale dicitur, ad vocum enunciationem non ad essentiam rei reducitur. Oportet autem prædicatum subjecto intransitive copulari, ut videlicet in eadem re ipsius impositio in subjecto inveniatur; veluti cum dicitur : *homo est animal,* vel *albus,* et homo et animal vel album ejusdem nomina esse oportet. Quidam tamen transitivam grammaticam in quibusdam propositionibus esse volunt; qui quidem propositionum alias de consignificantibus vocibus, alias vero de significante et significato fieri dicunt, ut sunt illæ quæ de ipsis vocibus nomina sua enunciant hoc modo : *homo est nomen* vel *vox* vel *disyllabum.* Sed hos profecto talis ratio confundit : cum dicitur *homo est nomen,* quæro de quo per subjectum nomen agitur, ac dicitur quia de se ipso. At si de se ipso per ipsum agitur, tunc in ipso ipsum intelligitur atque ab ipso ipsum etiam significatur. Quod si vox subjecta se ipsam nominat, ac rursus prædicata ipsa nominetur, profecto prædicata vox et subjecta in eadem re conveniunt, atque hoc modo consignificant. Sic etiam cum dicitur *divini,* est genitivus casus; illud *divini* quod in subjecto profertur nomen est divini, quod nomen est rei et rectus quidem casus non obliquus; alioquin per *est* verbum non subjiceretur. Non est autem hoc loco reticendum, quo de prædicatione disputatur, quæ conjunctim prædicata universa et singula per se prædicentur, quæ vero minime, aut quæ simpliciter prædicata conjunctim quoque debeant prædicari, aut quæ non. Quæ quidem in secundo Peri ermenias Aristoteles strictim designavit[1]. Omnia autem quæ conjunctim prædicantur, vere et per se prædicari concessit, in quibus non est oppositio in adjecto vel

[1] Cf. Aristot. de Interpret., pag. 43 sqq.

accidentali prædicato; conjunctionem autem tam in appositione quam in compositione accepit. Nam *homo mortuus,* in quo de oppositione in adjecto exemplum dedit[1], compositum nomen est humani cadaveris, sicut in primo Post-prædicamentorum ostendimus[2]. Accidentalis vero prædicationis conjunctio in appositione tantum consistit, secundum eos qui *est* tertium adjacens prædicato non componunt, sed dictionem per se sumunt, ut in eo quod dicitur: *Homerus est aliquid ut poeta* vel *Homerus non est homo.* Accidentaliter autem prædicari tunc verbum videtur cum ipso secundo loco prædicatum ad ejus tantum copulationem ponitur, cujus significationi in quibusdam adest, et in quibusdam abest, ut in præmissis exemplis. Nam *aliquid* quod existentium nomen ac non existentium invenitur, juxta illud Aristotelis[3]: « hircocervus significat aliquid » tale est ut *est* verbum per quod copulatur, quod simul cum ipso contineat ut existentia quædam, non ut non existentia. Quia *est* verbum ab eo quod subjungitur prædicato in quibusdam excluditur, non necesse est, cum ipsi apponitur ad prædicandum de aliquo, per se quoque ipsum de eodem subjecto prædicari. Nam in quibusdam deficit, cum videlicet tale apponitur subjectum quod in verbo non tenetur, hoc modo: *chimæra est aliquid* vel *non homo.* Differre autem conjunctionem accidentalis prædicationis a conjunctione oppositionis in adjecto in eo volunt, quod hic inter conjuncta oppositio sit quando per se sumuntur, ut inter mortuum et hominem, illic vero non. Cum enim *est* verbum quædam contineat simul cum *aliquid* vel cum *non homo,* non est ipsis oppositum. Sed jam profecto illud exemplum quod de opinabili subjungit cum scilicet dixit: « opinabile illud quod non est ut chimæra[4], » non erit de accidentali prædicatione, quemadmodum volunt, sed magis de oppositione in adjecto, hoc est in adjuncto. Nam opinabile[5] oppositum est secundum id quod opinabile proprie accipitur in designatione tantum non existentium. Unde etiam subjunxit: « opinio enim ejus

[1] Aristot., de Interpret., pag. 46. — [2] Vide supra, pag. 215. — [3] Aristot. de Interpret., pag. 15. — [4] Cf. Aristot. de Interpret., pag. 47. Tamen hoc in loco hæc verba: *ut chimæra* nec in Aristotele nec in Boethio reperiuntur. — [5] Cod. *opinabili.*

non est quantum est, sed quantum non est. » Non itaque solum in compositione oppositio in adjecto servatur, veluti cum dicitur: *hoc cadaver est homo mortuus,* inter partes hujus compositionis *homo mortuus* quædam oppositio consistit, si per se dictiones accipiantur, atque ideo de eodem singula vere non prædicantur; verum etiam in appositione consistit hujusmodi oppositio, veluti cum dicitur: *chimæra est chimæra* vel *opinabilis* vel *non existens.* Omnia itaque quæ conjunctim tam in appositione quam in compositione prædicantur, vere singula prædicari possunt, in quibus non est oppositio in adjecto vel accidentalis prædicatio; veluti cum dicitur *: Socrates est homo albus* vel *animal rationale,* sive hæc pro una dictione sive pro oratione sumantur, per se quoque singula prædicari poterunt; aut cum vere dicitur : *Socrates est animal,* et *est* per se et *animal* de eodem prædicabuntur; quippe non inter ea oppositio vel in altero eorum accidentalis prædicatio. Magister autem noster V.[1] accidentalem prædicationem secundum figuratam atque impropriam locutionem totius enunciationis accipiebat; impropriam autem locutionem eam dicebat cujus verba aliud sententia proponunt quam in voce videantur habere; veluti cum, Homero jam mortuo, dicitur : *Homerus est poeta,* ac si diceretur: Homeri opus existit quod ex officio poetæ composuit. Operi itaque Homeri esse attribuitur, quando Homero aliquid. Sic quoque et cum, tyranno aliquo defuncto, filiis ejus superstitibus patrisque tyrannidem exercentibus, solemus dicere quod tyrannus ille adhuc vivat in filiis suis, non in sensu tyranno aliquid attribuimus sicut constructionis verba habere videntur, sed magis illis quos genuit. Sic quoque et eam accidentalem et impropriam locutionem[2] qua dicitur : *chimæra est opinabilis,* in cujus sensu nulla proprietas per *opinabilis* chimæræ, quæ non est, attribuitur, sed magis opinio datur animæ alicujus opinantis chimæram, ac si aperte diceretur aliquis opinari chimæram. Sed profecto cum opinabile non existentium tantum proprie nomen sumatur, secundum id quod de eo habeatur opinio, proprie ejus prædicatio ad chimæram ponitur cum dicitur: *chimæra est opinabilis,* hoc

[1] Willelmus Campellensis. — [2] Sub. *dicebat.*

est unum eorum de quibus habetur opinio, sicut et cum dicitur: *chimæra est non ens,* id est aliquid eorum quæ non sunt. De carmine autem Homeri potius quam de homine ipso, quem jam defunctum esse volebat, suprapositam enunciationem Magister noster intelligebat, eo scilicet quod ipsum esse simpliciter* Aristoteles negare videretur, quod nequaquam faceret si viveret. Ait enim Aristoteles:[1] « ut Homerus est aliquid ut poeta, igitur etiam est, an non? » Sed ad hæc dico cum in sensu de dictamine agatur, quod ejus nomen apponitur per quod de ipso agatur. Quod si Homerus nomen est dictaminis, quid non et Homerus simpliciter esse concedatur, hoc est dictamen Homeri, quod de ipso quoque defuncto remanet; aut si Homerus nomen est dictaminis, quid in poeta intelligitur? Si vero et ipsum poema a nomine poetæ nominetur, non est locutio significativa, sed nova vocis acceptio secundum æquivocationem. Ego autem, memini, ut ad defensionem Magistri nostri aliquid prætenderem, dicebam figuratas locutiones a proprietate rectæ constructionis recedere, quod earum sententia non ex significatione partium veniat, sicut earum quæ propriæ sunt enunciationum; sed tota simul enunciatio conjuncta est et invecta ad aliquem sensum demonstrandum qui a significatione partium longe recedit, secundum seriem constructionis acceptarum. Nam cum Homerus et poeta hominem ipsum nominent, et rectæ sint impositionis utpote casus nominativi, non hoc in resolutione sensus custodiunt, nec *est* interpositum secundo loco, sed primo prædicatur. Hic est enim sensus : poema Homeri est poeta. Itaque quod de poeta[2], de poemate quoque quidem innuebat; ex eo enim poeta dicitur quod poema componit, in resolutione sensus sensum poematis tenet, atque ipsum dictamen nominat; in quo est figura, cum potius *Homeri* impositum sit, *Homerus* vero oblique pro *Homero* utimur. Unde, quia in sensu *Homerus* ad determinationem carminis ponitur, *poeta* vero ad ejus nominationem, non potest per se dici : *Homerus est,* cum id scilicet subtrahitur quod ejus quod est esse propositum nomen in sensu accipitur, hoc est poeta. Sic quoque et cum dicitur : *ille tyrannus vivit*

* Fol. 136 v°.

[1] Aristot. de Interpret., pag. 47. — [2] Supplevimus *de poeta.*

in filiis, ac vivere tyranni nomini gratia filiorum conjungitur, qui potius in sensu vivere proponitur, filiorum nomine subtracto non dicitur simpliciter : *tyrannus vivit*. Hæc autem ego ad defensionem Magistri prætendebam. Sed omni quidem ambage remota, salvisque regulis constructionis, accidentalem prædicationem servemus in enunciatione supraposita de Homero ipso quoque vivente, sicut supra disseruimus....

*Fol. 137 r°.

De subjecto *.

Cum autem verbum interpositum ad prædicatum copulandum subjecto intercedat, maxime tamen ad personam et numerum subjecti in constructione respicit. Cujuscunque enim personæ vel numeri subjectum fuerit, et verbum oportet esse. Unde et cum dicitur : *omnia Cæsar erat;* secundum proprietatem constructionis et singularitatem personæ oportet Cæsarem subjici, ut si dicamus : *Cæsar erat omnia*. Si autem *omnia* in subjecto intelligeretur, quod pluralis est numeri, *erant*, quod ejus est numeri, oportuit apponi hoc modo : *omnia erant Cæsar*. Cujuscunque ergo numeri ponatur prædicatum, numerum subjecti semper verbum oportet sequi. Neque enim quamvis *Cæsar* in prædicato ponatur, quod singularis est numeri, vel *omnia* quod pluralis est, aut ibi singularis numeri verbum, aut hic pluralis est apponendum, sed ejus semper numeri cujus fuerat subjectum. Similiter et cum dicitur : *paries et tectum et fundamentum sunt domus*, vel *domus est paries et tectum et fundamentum*, ad pluralitatem vel singularitatem subjecti verbi conjunctio respicit secundum numerum, similiter et secundum personam; ejus namque persona semper fuerit cujus et subjectum, cujuscunque personæ ponatur prædicatum. Unde cum dicitur : *ego sum ille quem tu persequeris;* vel : *ego sum homo;* quamvis *ille* et *homo* prædicata[1] tertiæ sint personæ, non minus tamen verbum primæ personæ, quod ad subjectum in hoc maxime, ut dictum est, refertur, ea copulat.

[1] Cod. *prædicato*.

EXPLICIT PRIMUS; INCIPIT SECUNDUS EORUMDEM, HOC EST CATEGORICORUM[1].

Categoricarum igitur propositionum partibus seu membris quibus ipsæ componantur diligenter pertractatis, specierum quoque differentias exequamur. Quas quidem considerare possumus secundum enunciationem prædicati, vel acceptionem subjecti, aut secundum ipsorum multiplicitatem, vel totius enunciationis, sive secundum temporum verbi diversitatem. Ad prædicati vero enunciationem pertinet quod propositiones, ipsum affirmando vel negando enunciantes, affirmativæ dicuntur vel negativæ, quodque aliæ ipsum simpliciter, aliæ cum aliquo modo prædicant; unde alias simplices, alias modales appellamus. Ad subjectum vero illud refertur quod aliæ universales, aliæ particulares, aliæ indefinitæ, aut singulares nominantur. Ad multiplicitatem vero terminorum illud attinet quod aliæ unæ sunt, aliæ multiplices. Ad diversitatem vero temporum, quod aliæ de præsenti, aliæ de præterito, aliæ de futuro proponuntur. Nunc vero in singulis immoremur. Ac prius de affirmatione et negatione, quæ primæ sunt propositionis species, disputemus.

De affirmatione et negatione.

[Cf. Aristot. de Interpretat., pag. 21 sqq. Boeth. in de Interpretat., edit. prima, pag. 232 sqq.; edit. secunda, pag. 335 sqq. — E. sequentibus, ubi non parum est subtilitatis in contrarietatis et contradictionis distinctione perpendenda et in examinandis Aristotelis et Boethii sententiis, quædam, ut superflua, omisimus; cætera edimus.]

Est autem affirmatio enunciatio affirmativa, veluti : *omnis homo est animal, quidam homo est animal;* negatio vero enunciatio negativa, ut: *quidam homo non est animal, nullus homo est animal.* Habet autem omnis

[1] Sic Cod. Vid. supra, pag. 228.

affirmatio unam tantum propriam negationem secundum contradictionis oppositionem. Alia autem est contradictionis oppositio, alia contrarietatis. Quæ enim invicem contrariæ sunt propositiones, oppositione contrarietatis sibi maxime adversantur, veluti istæ : *omnis homo justus est, nullus homo justus est.* Quæ vero contradictoriæ sunt, atque inter se verum falsumque semper dividentes, contradictionis oppositione sibi repugnant, ut : *omnis homo justus est, non omnis homo justus est;* et rursus : *nullus homo justus est, quidam homo justus est;* sic etiam singulares : *Socrates est justus, Socrates non est justus.* Quæ autem invicem contrariæ propositiones vel contradictoriæ, quæ etiam subalternæ vel subcontrariæ dicantur, aut quas ad invicem inferentias vel differentias qualesque conversiones habeant, in his introductionibus diligentius patefecimus quas ad tenerorum dialecticorum eruditionem conscripsimus [1]. Nec in his rursus nobis immorandum est, sed ad altiora tractatum transferamus, atque affirmationum et negationum proprietates subtilius distinguamus. Cum enim singulare subjectum ponitur, unam tantum negationem vel affirmationem una acceptio subjecti facit; cum autem universale subjicitur, multas affirmationes vel negationes subjecti variatio secundum signa tenet. Ejus namque affirmationis quæ dicit : *omnis homo justus est,* cum ea videtur negatio quæ ait : *nullus homo justus est,* tum illa quæ proponit : *quidam homo justus non est,* vel *non omnis homo justus est.* Ejus quoque negationis : *nullus homo justus est*, duæ videntur affirmationes, vel : *omnis homo justus est,* vel : *quidam homo justus est.* Cumque eidem affirmationi vel negationi duæ sint oppositæ, quæ videlicet simul cum ea veræ esse non possint, altera contrarietatis [2] oppositione quamlongissime ab ea recedit, altera vero contradictionis [3] oppositione, ut quod ea proponebat tantum perimit ac simpliciter ei contradicit. Cum enim huic propositioni : *omnis homo justus est*, hæc contrarie opponatur : *nullus homo justus est;* illa vero contradictorie : *non omnis homo justus est,* atque utraque ipsius sententiam perimat,

[1] Istud opus Abælardi de dialectica, scriptum ad usum tironum, nunc desideratur. — [2] Cod. *contradictionis.* Prave, ut liquet ex sequentibus. — [3] Cod. *contrarietatis.*

hæc quidem : *non omnis homo justus est* simpliciter priori contradicit; illa vero : *nullus homo justus est,* plus facit, quæ non tantum ostendit non omni homini justum convenire, verum etiam ab omni removeri; unde magis oppositæ sint contrariæ quam contradictoriæ. Merito ergo hæc tamquam contraria priori opponitur quæ ei maxime est adversa. Ea namque opposita contraria diffiniunt quæ prima fronte sibi opponuntur, hoc est, quæ maxime sibi repugnant, velut album et nigrum, quæ nullo modo eidem simul inesse possunt. Plus autem adversa est, hoc est opposita : *nullus homo justus est,* ei quæ : *omnis homo justus est,* quam *non omnis homo justus est;* magis enim consentit ei *non omnis homo justus est* quam *nullus homo justus est;* hæc enim propter unum vera est si justitia careat, illa vero non nisi omnes careant. Facilius autem uno non existente justo contingere posset quod universalis affirmatio dicit, quam nullis existentibus justis. Unde manifestum est universalem negationem magis adversari universali affirmationi, quam particularem negationem; quippe hæc omnibus aufert quod illa omnibus attribuit. Quod autem dicitur particularis nec secum in falsitate posse pati universalem, sed, si hæc falsa sit, illam necessario veram, hoc ad oppositionem non pertinet contrarietatis, imo ad dividentiam contradictionis. Quod enim falsæ non possunt simul esse, id est quod non possunt simul non esse [1] ea quæ dicunt, ad immediationem potius attinet quam ad contrarietatem. Quod autem veræ non possunt simul esse, id est, quod non possunt simul esse ea quæ dicunt, id solum ad oppositionem pertinet vel contrarietatem. Nulla enim contraria ex natura contrariorum destructa se ponunt, sed omnia posita sese mutuo auferunt. Quod tam in complexis quam * in incomplexis licet inspicere. Quod itaque simul abesse non possit, oppositionem non exigit, sed dividentiam, seu immediationem. Immediatio autem oppositionem non exigit. Sunt enim multa immediatorum non opposita, sicut infinitum speciei, et finitum nomen generis, sicut *non homo,*

* Fol. 137 v°.

[1] Supplevimus : *id est quod non possunt simul non esse.*

et *animal*. Nec in his etiam ubi immediatio compositionem incumbit, immediatio oppositionem facit majorem; quod ex albo et non albo et nigro perpenditur. Non enim tantum adversa sunt album et non album, quamvis nec simul absint, quantum album et nigrum quæ simul abesse contingit. Quæ enim non alba sunt, non est necesse contrarium albi dicere, id est nigrum, sed crocea esse possunt, vel alterius coloris. Quod itaque quælibet simul esse non possunt, ad oppositionem pertinet; quod autem simul abesse nequeunt, ad immediationem. Unde, etsi subcontrariæ simul abesse non possint, non tamen oppositæ videntur, eo videlicet quod simul possint adesse in contingenti. Sed materia propositionum, sicut earum, dividentes abesse[1] universales, scilicet affirmativa et negativa, quas ex maxima oppositione, ut ostensum est, contrarias convenit appellari, cæteras vero contradictorias. Ex his itaque manifestum est ei quæ dicit : *omnis homo justus est*, magis repugnare : *nullus homo justus est*, quam : *non omnis homo justus est*. Unde merito ab universali affirmativa illa contraria ponitur quæ universalis est negativa; hæc vero contradictoria, quæ particularis dicitur. Eadem enim hæc : *non omnis homo justus est*, cum ea videtur quæ proponit : *quidam homo justus non est;* atque pro una et eadem utramque Boethius accipit[2], cum tamen earum sententia diversa appareat his qui eam perspicacius inspiciunt. Multum enim refert ad sententiam enunciationis, cum præposita negativa particula totam exigit et destruit affirmationem, et cum eadem interposita terminorum separationem facit, quod quidem ex hypotheticis quoque enunciationibus ostenditur. Non enim eadem est sententia istarum : *si est homo, non est justus*, et: *non si est homo, est justus*. Illa namque demonstrat hominis positionem non pati justum, hæc vero non necessario exigere justum; quod verum est, illud autem falsum. Et hæc quidem quæ negatione præmissa totam hypotheticam perimit, hanc scilicet : *si est homo, est justus,* ejus propria negatio dicitur ac recte dividens, quæ scilicet nec vera

[1] Sic Cod. locus autem mendosus nec facile sanandus esse videtur. — [2] Cf. Boeth. in de Interpretat., edit. secunda, pag. 344.

simul cum ea nec falsa esse potest, quippe ejus sensum simpliciter destruit. Illa vero simul esse falsa potest, nunquam autem simul vera. Unde potius contraria ei videtur quam contradictoria....

Unde * ea sola est : *non omnis homo est albus,* proprie dividens et recta negatio ejus quæ dicebat, *omnis homo est albus,* non ea quæ est : *nullus homo est albus,* quæ et simul cum ea falsa potest esse, plusque denegat quam illa proponebat; vel ea etiam, ut quibusdam placet, separativa particularis quæ dicit : *quidam homo non est albus,* quæ etiam, ut ostensum est, simul falsa esse poterit. Unde subtilius Aristoteles negationem universalem quam Boethius distinxit. Hic enim *non omnis homo est albus,* recte semper opponit[1]; Boethius autem : *quidam homo non est albus*[2], particularem negatione separativam quam eamdem esse cum ea quæ destructiva falso, ut ostensum est, arbitratur, cum scilicet aliquando simul falsa cum universali reperiatur particularis, ut supra docuimus. Dividentium autem affirmationis et negationis quum una vera sit, aliam necesse est falsam esse, et cum falsa sit, veram, sive scilicet res ipsa sit de qua agitur, sive non sit, sicut in oppositione affirmationis et negationis Aristoteles docuit[3]. Sive enim Socrates sit, sive non sit, semper in re est quod una dividentium dicit, et non est in re quod altera proponit, harum scilicet *Socrates est, non Socrates est.* Cum enim ipse est, vera est affirmatio, et falsa negatio; cum autem non est, e converso. Fortasse tamen opponitur, postquam Socrates perierit, nec veram esse, nec falsam esse : *non Socrates est Socrates,* cum videlicet propositionis amittat proprietatem pro subjecta voce, quæ jam significativa non est sive etiam prædicativa. Si enim, destructo Socrate, ipsius nomen priorem et propriam impositionem retineat, quæ in ipso tamquam existente facta est, profecto, ipso quoque destructo, Socrates dicitur; unde etiam homo, quippe ipsius nomen ut homini tali[4] quod ante fuit. At vero quod non est, homo dici non potest. Si enim quod non est homo diceretur, æquivocatio ad non existentem rem transferatur; jam non

* Fol. 138 r°.

[1] Aristot., pag. 24 sqq. — [2] Boeth. edit. secunda, pag. 381 sqq. — [3] Aristot. de Interpretat., pag. 26. — [4] Sic Cod. an non *nomen, ut hominis, tale?*

erat positæ affirmationis, quæ falsa erat, negatio qua de existente agebatur[1], nec jam etiam vera[2] quæ, vocis impositione mutata, idem a se removet, tanquam hoc cadaver a se ipso disjungeret. Oportet itaque Socratis nomen tam in affirmatione quam in negatione in eadem significatione accipi, in designatione scilicet ejus qui periit tamquam existentis; alioquin non esse oppositio contradictionis, nisi scilicet in eodem sensu acceptis. Unde ipse Aristoteles, in primo Peri ermenias, cum contradictionem affirmationis et negationis describeret, ait[3]: « Sit hoc contradictio, affirmatio et negatio oppositæ; dico autem « opponi ejusdem de eodem, non autem æquivoce, et quæcunque « etiam talium determinavimus contra argumentorum sophisticas im« portunitates. » Ac si aperte diceret : si contradictionem dividentium propositionum proponere velis, oportet utriusque propositionis terminos in eodem sensu accipi, omni videlicet * genere sophismatis exKATEGORIEN cluso. Sex autem sophismatum genera Aristotelem in Sophisticis Elenchis suis posuisse Boethius in secunda editione Peri ermenias commemorat[4], quæ quidem omnia contradictionis oppositionem impediunt. Hanc autem ipsam dixit æquivocationem, univocationem, diversam partem, diversum tempus, diversam relationem, diversum modum. Deficit autem oppositio contradictionis terminis æquivoce sumptis cum scilicet: *Alexander rapuit Helenam, Alexander non rapuit*[5]. Utraque enim vera est, affirmatio quidem[6] de filio Priami, negatio vero de rege magno Macedonum. Sæpe enim, voce in diversis accepta, de quibus univoce dicitur, contradictio perit; ut si quis dicat *Socratem esse hominem,* hominisque nomen circa inferiora intelligat, verum proponit. Quod si ad speciem illam hominis quam fingunt puram per abstractionem accidentium ipsum nomen referat, vera quoque erit negatio : *Socrates non est homo.* Nam et Socrates aliquis est de individuis hominibus, et illa species quæ homo est vere de-

* Fol. 138 v°.

[1] Locus aliquantulum perturbatus. — [2] Cod. *veram.* — [3] Aristot., pag. 23. — [4] Boeth., pag. 346. Hinc rursus liquet librum Aristotelis *de Sophisticis Elenchis* penes Abælardum non fuisse. Cf. supra, pag. 229-230. — [5] Cb. Boeth. in de Interpret. edit. prima, pag. 232 edit. secunda, pag. 340. — [6] Cod. *quod.*

negatur esse; de utroque autem homine tam simplici quam individuo univoce nomen hominis dicitur, cum ea scilicet diffinitione quæ est *animal rationale mortale.* Univocationem enim dicunt cum circa eamdem rem vox accipitur, sed indeterminate. Sicut vero æquivocum ad multa dicitur, ita univocum; unde Socratis nomen si commune non sit, neque æquivocum neque univocum dicitur. Diversæ partis acceptio contradictionem impedit, veluti si oculus et albus esse dicatur propter hanc partem, et non esse albus propter illam, vera utraque erit. Sed et diversum tempus contradictionem potest perimere; veluti si dicatur: *iste legit ac non legit,* ibique *legit* præteriti temporis designativum, hic vero præsentis accipiatur. In diverso quoque relatu contradictio falsa dicitur, veluti si dicatur: *Anchises pater,* et intelligatur Æneæ respectu, verum est; atque idem non esse pater intelligatur, respectu Priami, hoc quoque verum est. Diversus quoque modus enunciationis contradictionem auferre dicitur. Si enim dicatur: *rusticus est episcopus,* et id secundum potentiam sumatur, verum est; si vero non esse episcopus, et ad actum negatio referatur, hæc quoque vera est. Apparet autem ex suprapositis determinationibus Aristotelem contradictionem affirmationis et negationis non tam[1] secundum sententiam quam secundum constitutionis materiam demonstrasse. Si enim sententiam in rebus ipsis acciperet, dixisset idem in negatione de eodem auferri quod in affirmatione proponebatur, remque eamdem ab eadem re dixisset removeri. Æquivocationis exclusio quæ ad voces pertinet, inutilis videtur. Quæ enim eamdem rem ab eadem aufert, negationis sententiam tenet, etsi quandoque in constitutione deficiat, veluti cum dicitur: *Socrates est ensis, non est Socrates mucro; Socrates est homo, non Socrates est animal rationale mortale.* Hæ enim contradictionem in sensu custodiunt, sed non in voce proponunt, cum vocum materiam permutent. Quia vero Aristoteles non solum sententiam contradictionis, verum etiam constitutionem demonstrare intendit, quæ in eorumdem terminorum voce consistit, recte postquam eosdem terminos negationem habere dixit secundum prolatio-

[1] *Tam* excidit.

nem, cætera secundum sententiam determinanda videbantur. At vero illa sophismatum genera de diverso modo vel diverso relatu, quæ Boethius annumerat[1], his qui rationem bene perspiciunt inutiliter adjuncta videntur. Diversum autem enunciandi modum in eo intellexit quod ait: « ovum est animal, ovum non est animal[2], » ad potentiam hoc, ad actum illud referens. Nam in affirmatione, ut veritatem conservet, *est* verbi significationem secundum potentiam sumit: quod tamen nec in auctoritate inveni, nec ratio tenet. Si enim substantive non ponitur quod subditur animal, scilicet prædicatum non copulabit. Quod si est *animal* totum nomen, nonnisi ea quæ jam animata sunt continet, ovum vero non erit aliquod horum quæ jam animata sunt. Ita quoque negatio : *Æneas non est pater,* non potest simpliciter ostendere ipsum non esse patrem vel Priami, vel alicujus alterius, sed omnino eum esse patrem denegare, atque omnem qui in patris nomine continetur excludere. Nec qui dicit ipsum esse patrem, cujus sit pater monstrat[3], sed simpliciter quod sit pater enunciat. Non enim demonstratio fit ejus cujus pater est, cum nomen ejus reticetur. At licet, secundum rei veritatem, determinationes ejusmodi non essent apponendæ, propter importunitates tamen sophistarum fuerant tangendæ, qui non tam rationem quam opinionem usumque sectantur. Unde et ipse Aristoteles[4] : « quæ nos, inquit, determinamus contra sophisticas argumentorum importunitates ». Est itaque recta ac propria tam voce quam sensu negatio, quæ negatio præposita propositæ enunciationi sententiam ejus exstinguit. Cum autem sententia eadem perimitur, vocum significatio non mutatur. In his autem recta contradictio continetur. Ex his itaque manifestum est subtilius Aristotelem considerasse negationem universalis affirmationis quam Boethium. Illi enim quæ ait : *omnis homo justus est,* particularem illam separativam quæ ait : *quidam homo non est justus,* Boethius opponit[5] : cum tamen utrasque, ut ostensum est, falsas simul esse contingat. Aristoteles au-

[1] Cf. Boeth., in de Interpret. ed. secunda, pag. 337. — [2] Illud in Boethio (pag. 338) non invenimus. — [3] Cod. *non monstrat.* — [4] Aristot. de Interpret., pag. 23. — [5] Boeth. in de Interpret., ed. prima, pag. 234 sqq.; ed. secunda, pag. 343 sqq.

tem[1] eam assignat quæ dicit : *non omnis homo justus est,* quæ nunquam simul vera est vel falsa; sed semper invicem ita verum et falsum dividit quod, quotiens hæc vera est, illa falsa est, et e converso, sive scilicet res earum sint, sive non sint. Cum tamen res non sunt, non videntur orationis constitutionem habere, cum jam partium significatio perierit, ut supra quoque docuimus. Sed si eis constitutionis proprietas quandoque deficiat, divisio sensus nunquam deest; semper enim alterum erit quod dicitur, alterum non erit. Omni enim tempore constat esse, vel id quod *omnis homo justus est* proponit, vel quod *non omnis homo justus est* dicit, ac similiter non esse; unde rectam contradictionem faciunt. Quærent autem fortasse de hujusmodi negatione : *non omnis homo justus est,* cum particularis sententiam non teneat, ejus scilicet quæ ait : *quidam homo non est justus,* quæ sit propositio dicenda. Nos vero nec particularem eam proprie, nec universalem dicimus negativam, sed propriam universalis negationem. Nunc itaque necesse est eas quæ destructoriæ sunt ac propriæ negationes sub ea divisione categoricarum cadere quam Boethius per universalis ac particularis modum[2] proponit, in qua tamen omnes conclusit categoricas, opinans, ut ostensum est, *non omnis homo justus est,* particularem sententiam habere, ejus scilicet : *quidam homo justus non est.* Quoniam autem signa quantitatis subjectis apposita[3] vel subtracta multas faciunt differentias affirmationum et negationum, cum videlicet alias universales, alias particulares, vel modales esse secundum ea contingat, oportet eorum officia subtilius distinguere, et quam in propositione[4] vim significationis et locum obtineant, considerare.

[1] Aristot., de Interpret., pag. 25. — [2] Cod. *m. ac sin.* — [3] Cod. *opposita.* — [4] Cod. *positione.*

De signis quantitatis.

[Id est de *omni*, de *quodam* et de *nullo*. Fol. 139 *recto*, fol. 139 *verso*, fol. 140 *recto*. Quæritur an hæc tria terminorum vim in propositione habeant. Deinde agitur de oppositionibus propositionum contradictoriarum, contrariarum, etc.]

* Fol. 140 r°.

De modalibus *.

[Cf. Aristot. de Interpret., pag. 47; Boeth. edit. prima, pag. 266; edit. secunda, pag. 424.]

Harum itaque, id est modalium propositionum, aliæ adverbiales continent modos, aliæ casuales. Adverbiales quidem modi sunt ut : *bene, possibiliter, necessario;* casuales vero ut : *possibile, necesse.* Modi itaque dicuntur tam adverbia quam hujusmodi nomina quæ modum inhærentiæ vel remotionis determinant, ut cum dico : *Socrates bene legit,* qualiter lectio Socrati conveniat, cohæreat, per *bene* determino; vel cum dico : *Socrates possibiliter est episcopus,* episcopum quidem non simpliciter inhærere Socrati, sed possibiliter propono. Id quoque per eas quæ casuales habent modos contingit enunciari, ut cum dicimus : *bonum est Socratem legere,* vel *possibile est,* vel *necesse.* Resolvuntur enim hujusmodi nomina in adverbia, quæ videlicet adverbia proprie modos dicimus, et inde adverbia vocamus, quia verbis adposita eorum determinant significationem, sicut adjectiva nomina substantivis adjuncta, ut cum dicitur : *homo albus.* Idem itaque dicere : *Socratem possibile est esse episcopum,* et *Socrates possibiliter est episcopus.* Et, si sensum attendamus, idem quod in simplicibus prædicatur vel subjicitur, et in istis; ut in ea quæ dicit : *Socrates est episcopus, Socrates* subjicitur et *episcopus* prædicatur. Similiter et in ea quæ dicit : *Socrates est possibiliter,* vel *possibile est Socratem esse episcopum.* Idem enim de eodem modales debent enunciare modaliter, id est, cum determinatione, quod illæ de puro inesse simpliciter, et de his oportet fieri determinationem, de quibus simplicem facimus enunciationem. Unde

simplices ipsis modalibus, quasi compositis, priores sunt : ex ipsis modales descendunt, et ipsarum modificant enunciationem; in qua quidem modificatione tantum ab ipsis abundant et discrepant. Cum autem in sensu modales cum simplicibus eosdem retineant terminos, in his tamen modalibus quæ casuales habent modos, quantum ad constructiones, alii considerantur termini, ut cum dicimus : *possibile Socratem episcopum esse, esse* quidem subjicitur, et modus ipse, id est, *possibile,* prædicatur. Neque enim, secundum regulas constructionum, *est* copula obliquis poterat conjungi casibus. Unde *esse* locum obtinet in constructione recti casus. Similiter et *non esse* in affirmationibus illis in quibus ponitur, ut cum dicitur : *possibile est non esse episcopum.* Modi vero ubique prædicantur, ut : *possibile, contingens, impossibile, necesse;* unde ad prædicationem modificatio ista refertur. Cum autem plures sint modi qui modales faciunt propositiones, horum naturam tractare sufficiat quorum propositiones ad se æquipollentiam habent, ut sunt : *possibile, contingens, impossibile, necesse,* quorum propositiones Aristoteles inde ad tractandum eligit [1] quod ad se habeant æquipollentiam. Et ex istis etiam aliarum modalium in quibusdam proprietas apparet, in quibus etiam simplicium naturam supradictam licet inspicere, id est, quod aliæ sunt affirmativæ, aliæ negativæ, aliæ universales, aliæ particulares, et cætera quæ de simplicibus sunt data. Prius itaque in eis quæ sunt affirmativæ, quæ negativæ, demonstremus. In his enim quæ casuales habent modos, multi, Aristotele teste, in assignandis negationibus peccaverunt, inducti ex simplicibus propositionibus, in quibus illæ quæ secundum esse et non esse disponuntur, affirmationem et negationem reddunt. Sic etiam in modalibus contingeret, ut videlicet quæcunque secundum esse et non esse disponuntur, essent affirmatio et negatio; et ita : *possibile esse,* et *possibile non esse,* et aliæ; cum tamen simul vel veræ reperiantur utræque, ut : *possibile Socratem sedere,* vel *possibile non sedere;* vel utræque falsæ, ut : *necesse est ipsum sedere* vel *necesse est non sedere.*

[1] Aristot. de Interpret., pag. 47 sqq.

Sed si quidem et illam regulam ita in modalibus, sicut in simplicibus, acciperent, ut videlicet *esse* quod copulativum est, non quod subjectum, negativæ particulæ adhæreret, quod videlicet *esse* inhærentiam et in his facit, sicut in simplicibus, negationem rectam facerent, ut videlicet ita dicatur : *Socratem possibile est esse, Socratem non est possibile esse,* non ita : *Socratem non esse est possibile.* Similiter et in aliis, sive de contingenti, sive de impossibili, sive de necessario. Nam *impossibile est esse* negationem habet, *non est impossibile esse,* non *impossibile est non esse;* et *contingit esse, non contingit esse,* non *contingit non esse;* et *necesse est esse, non est necesse esse,* non *necesse est non esse.* Oportet enim ut et in istis negatio prædicatum removeat, modum scilicet ab eodem subjecto, sive scilicet *esse,* sive *non esse.* Tot enim fiunt de *non esse* affirmationes et negationes, quot de *esse*, ut in exemplis apparet : *possibile est non esse, non possibile est non esse, contingit non esse, non contingit non esse,* et similiter de impossibili et necessario. Variantur autem hujusmodi affirmationes et negationes, sicut simplices, per universales, particulares, indefinitas, singulares propositiones. Sunt autem universales, ut : *possibile est omnem hominem esse album,* vel *nullum hominem possibile est esse album, quemdam hominem possibile est,* vel *quemdam hominem non est possibile,* vel *hominem possibile est,* vel *hominem non est possibile,* vel *Socratem est possibile,* vel *Socratem non est possibile;* de qua quidem variatione in hypotheticis ait Boethius syllogismis. Longe autem numerus propositionum multiplex existeret, si in esse significantes[1], et necessarias et contingentes affirmativas propositiones per universales ac particulares et opposita et subalternas variaremus. Hæc autem variatio secundum subjectum sententiæ, non constructionis, contingit. Neque enim ad *esse* vel *non esse,* quæ subjecta sunt, secundum locutionem signa quantitatis apponuntur, sed ad hominem, quod hic quoque, si sensum attendamus, subjectum est, sicut et in simplicibus ex quibus descendunt, et in eis quæ adverbialem habent modum; quod itaque in istis : *omnis homo est albus,* vel *omnis homo*

[1] Id est *in τῷ significare.*

possibiliter est albus, subjectum est vel prædicatum, et in ista : *possibile est omnem hominem esse album*, quantum quidem ad sensum. Aliter enim istius sensum non constitueret, vel illius sensum non modificaret. Quia ergo et illius quæ simplex est prædicationem modificat, et illius in quam resolvitur sensum explanat, oportet idem cum eis prædicatum aut subjectum habere, saltem secundum sententiam.

Sed nunc quidem qualiter prædicationes modificent, aut qualiter ex simplicibus descendant propositionibus, monstrandum est, Cum ergo dicimus : *Socrates est episcopus possibiliter*, et verum enuntiamus, quomodo per *possibiliter* inhærentiam episcopi ad Socratem determinamus, cum ipsa omnino non sit? Nullo enim modo proprietas episcopi Socrati laico * cohæret. Nec *posse cohærere* dicendum est *cohærere*. Quomodo etiam *impossibile* determinare cohærentiam potest quam omnino destruit? Qui enim dicit : *Socratem impossibile est esse lapidem*, non tantum lapidem dici monstrat non esse in Socrate, sed nec posse. Aut qualiter *necessario* inhærentiam hominis determinat, cum nullam habeat ad aliud ex necessitate inhærentiam, nec talis inhærentia hominis sit inhærentia? Nulla enim res homo est ex necessitate. Sed prius quæ sit proprietas singulorum modorum inspiciamus [1].

* Fol. 140 v°.

Possibile quidem et *contingens* idem prorsus sonant. Nam contingens hoc loco non [2] quod actu contingit accipimus, sed quod contingere potest, si etiam nunquam contingat, dummodo natura rei non repugnet ad hoc ut contingat, sed patiatur contingere; ut, cum dicimus : *Socratem possibile est esse episcopum*, etsi nunquam sit, tamen verum est, cum natura ipsius episcopo non repugnet; quod ex aliis ejusdem speciei individuis perpendimus, quæ proprietatem episcopi jam actu participare videmus. Quicquid enim actu contingit in uno, idem in omnibus ejusdem speciei individuis contingere posse arbitramur, quippe ejusdem sunt omnino naturæ; et quæcumque uni communis est substantia, et omnibus; alioquin specie differrent quæ

[1] Cf. Aristot. de Interpret., pag. 47 sqq. Boeth. de Interpret. edit. prima, pag. 266; edit. secunda, pag. 424. — [2] *Non* excidit.

solis discrepant accidentibus. *Impossibile* vero possibile est abnegativum, et solam in sensu negationem *possibile* facit, etsi privatorio proferant vocabulo. *Necessarium* autem id dicitur, quod ita sit et aliter esse non possit. Hoc loco necessarium id accipiatur quod inevitabile; quæ quidem consueta et propria significatio est necessarii. Nunc autem singulorum modorum dictis significationibus, quæ sit eorum modificatio inspiciamus, et qualiter simplicem determinent, ut aiunt, inhærentiam.

Cum ergo dicimus : *Socrates est episcopus,* simplicem inhærentiam episcopi ad Socratem ostendimus; cum vero *possibiliter* vel *necessario,* adjungimus non solum quod inhæreat, sed etiam qualiter inhæreat, aliquo modo inhæreat, et ita inhæreat. Ait in Topicis Boethius [1] quod aliquod cum modo propositum, pars accipiatur, et simpliciter acceptum, totum intelligatur, ut : *cito currere,* et *currere. Currere* enim totum est : *cito currere* autem pars; unde et dicitur quod *si cito currit, currit;* sed non convertitur. Similiter autem, et si *possibiliter* modus est inhærendi, ad ipsum, veluti pars ejus, videtur antecedere. Quare, si aliquis possibiliter sit episcopus, tunc est episcopus; quod omnino a veritate alienum est. Sunt namque multa possibilia quæ tam ad non esse quam ad esse se habent, et plura sunt in quibus nunquam esse contingit, ut in supraposito exemplo quod rusticum sive laicum episcopum possibiliter esse confirmabat. At vero *possibiliter,* si veritatem attentius inspiciamus, non est in sensu modus, sed in voce. Quantum enim ad enuntiationem, *episcopus* et *Socrates,* qui duo sunt nominativi, per *est* verbum conjunguntur in constructione. Quantum vero ad sensum, accidentaliter prædicatur episcopus, id est, non per se, sed gratia possibilis. Invenimus autem sæpissime tales modos, qui quidem, quantum ad enuntiationem, non quantum ad sensum, modi vocantur, ut : *vere* vel *falso.* Neque enim cum dicimus : *Plato vere est philosophus, vere* inhærentiam philosophi determinat, cum videlicet quidquid inhæret, vere inhæreat, nisi forte per quamdam expressionem et excellentiam *vere* apponatur.

[1] Cf. Boeth. de differentiis Topicis (ed. Basil., 1546), pag. 867.

Falso autem inhærentiam omnino perimit, tanquam si negativa apponatur particula. Qui enim : *Socrates est falso asinus,* idem dicit quod *non est asinus.* Non ergo *falso* inhærentiam determinat, sed enecat. *Necessario* autem proprie modus videri potest, cum partem in natura faciat, ut scilicet *necessario esse hominem,* pars sit in natura esse hominem. Unde si necessario est homo, consequitur ut sit homo; sed non convertitur. In natura autem partem diximus, eo quod, si actum rei consideremus, nihil esse hominem necessario inveniemus. Est itaque *necessario* quantum ad sensus proprietatem, recte modus, cum videlicet *esse necessario* sit *esse* aliquo modo.

Restat autem nunc qualiter modales propositiones ex simplicibus descendere confiteamur. Est autem Magistri nostri sententia eas ita ex simplicibus descendere, quod de sensu earum agant, ut cum dicimus: *possibile est Socratem currere,* vel *necesse,* id dicamus quod possibile est, vel necesse quod dicit ista propositio : *Socrates currit.* Sed, si ita omnes exponant modales, miror quare conversiones in modalibus recipiant, aut quodammodo pro vera teneant hanc : *possibile est omnem hominem esse non hominem,* id est, possibile est quod dicit ista propositio : *omnis homo est non homo.* Insuper juxta hanc sententiam expositionis, contingit veras illas quæ falsæ sunt, et affirmativas esse quæ negativæ sunt, ut in ista apparet : *nullum hominem possibile est esse album.* Si enim ita exponamus : possibile est quod dicit hæc propositio : *nullus homo est albus,* affirmatio est de *non esse,* et vera, nec etiam modalis, dici debet, quia non est ibi modale prædicatum; non enim modi, sed simplicis prædicati. Ibi enim possibile attribuitur simpliciter essentiæ quam simplex propositio loquitur. Sed nunc quidem singula quæ adversus sententiam Magistri nostri proposuimus, persequamur. Miror, inquam, cum modales de sensu simplicium agere faciat, non de rebus ipsis de quibus simplex agit, cur non in istis, sicut in simplicibus, conversiones omnes recipiant. Neque enim, secundum eorum expositionem, conversiones in istis magis deficiunt quam in illis, nec, si sensum suæ expositionis attendant, unam veram in conversionibus, et aliam falsam, sicut æstimant,

invenient. Quod tam in conversione simplici, quam in conversione per contrapositionem licet inspicere. Cum enim possibile sit esse quod dicit una æquipollentium, possibile est esse et quod alia proponit; et de impossibili similiter, et necessario. Nihil ergo est quod in quibusdam conversionibus opponunt, si suas attendant expositiones. Opponunt autem tam in simplici conversione, quam in simplici etiam contrapositione sic : aiunt quidem istam propositionem : *omnem non lapidem esse non hominem possibile est,* veram esse, et eam quidem sic confirmant a partibus, quia omnem hominem et omnem non hominem possibile est esse non hominem. De non homine autem patet, cum scilicet jam sit non homo; de homine etiam patet quia non homo erit. Quod enim futurum est, possibile est; aliter enim futurum non esset, nisi scilicet possibile esset; neque enim futurum est quod natura non patitur. Cum autem veram teneant istam : *omnem non lapidem possibile est esse non hominem*, falsam tamen ejus conversam per contrapositionem non dubitant, id est, *omnem hominem possibile est esse lapidem.* Sed, si quidem suæ sententiæ expositionem attenderent, et primam falsam dicerent, hanc scilicet : *possibile est omnem non lapidem esse non hominem,* id est, possibile est quod dicit hæc propositio : *omnis non lapis est non homo.* Sed nec simplex, secundum eorum expositionem, fallit conversio, quam tamen in istis fallere putant : *nullum cæcum possibile est videntem esse, nullum** *videntem possibile est cæcum esse,* vel, per accidens, *quemdam videntem non est possibile cæcum esse.* Rursus : *nullum mortuum possibile est hominem esse, nullum hominem possibile est mortuum esse*, vel *omnem hominem possibile est mortuum esse*, et *quemdam mortuum possibile est hominem esse.* Amplius : *nullum corpus necesse est hominem esse, nullum hominem necesse est esse corpus.* In his enim omnibus alteram partem conversionis veram, alteram falsam concedunt. Sed, si secundum sententiam suam de sensu propositionum, non de rebus, eas exponant, invenient easdem hoc modo : *si nullum corpus necesse est esse hominem,* et *nullum hominem corpus,* id est, si necesse est quod dicit ista propositio : *nullus corpus est homo*, necesse est quod ista dicit : *nullus homo est corpus.*

* Fol. 141 r°.

Restat autem nunc post conversiones ut ostendamus, secundum eorum expositionem, eas falsas quas veras æstimant, ut istam: *possibile est hominem mortuum esse*, sic scilicet expositam : possibile est quod hæc propositio dicit : *homo est mortuus.* Si enim possibile est quod illa dicit propositio, possibile simul *mortuum* et *hominem* cohærere, quod quidem falsum est, cum ex natura oppositionis alterum non possit pati alterum. Neque enim homine vivente in eodem existere possunt, quippe cum mortuum vitam non perferat, nec homine [1] mortuo, quippe cum hominem mors non patiatur. Quia ergo, nec homine vivente nec mortuo nec etiam antequam homo crearetur, natura *hominem* et *mortuum* patitur [2], nunquam simul ea patitur. Nullo itaque modo videtur vera hæc propositio : *possibile hominem mortuum esse,* ut scilicet de sensu simplicis exponatur. Cum vero de rebus exponitur, vera videtur hoc modo : *possibile est hominem esse mortuum*, id est, id quod est homo potest mortuum fieri. Sed dico quia *fieri* mortuum non est *esse* mortuum; fieri enim mortuum, mori est, non mortuum esse. Moriens autem et mortuus adversa sunt; moriens enim viventis nomen est; neque enim moritur nisi vivens. Videtur ergo possibile hominem mori, unde mortalis dicitur, sed non mortuum esse. *Homo* enim *morienti* non est adversus, sed *mortuo;* simul enim moriens est et homo, sed non simul mortuus et homo. Ea ergo quæ natura rei non expectat, non possumus confiteri posse illi inesse, sed quæ tantum advenientia naturam rei non expellunt. Possumus itaque hoc corpus, quod tamen homo est, confiteri posse mortuum esse, si corporis proprietatem tantum attendamus, sed non hunc hominem. Corpori enim mortuum non repugnat, sed homini. Quod si per istam : *homo erit mortuus,* probare contenderit istam; *possibile est hominem esse mortuum*, oportet ut prius illam confirmet *homo erit mortuus,* quæ omnino falsa videtur. Cum enim categorica sit propositio, oportet ut de inhærentia agat, et cum sit quidem de futuro, oportet ut futuram demonstret inhærentiam. Quod ergo dicit: *homo erit mortuus*, id proponit quod *mortuus homini* inhærebit. Sicut

[1] Cod. *hominem.* — [2] Cod. *patiatur.*

enim *esse* ad *inhærere*, sic *erit* ad *inhærebit*, vel *fuit* ad *inhæsit* referendum est. At vero *mortuum* nunquam *homini* inhærebit, neque enim ipso existente, neque non existente; quod quidem patens est, cum videlicet alterum non patiatur alterum. Sed tamen hoc corpus, quod homo est, mortuum erit; quippe, ut corpus acceptum, mortuo non repugnat. Sicut ergo fatemur quia hoc corpus erit mortuum, sic et recipimus quia possibile est hoc corpus esse mortuum, sed non ideo hominem, quamvis tamen et hoc corpus homo sit. Aliud est enim corporis simplicem attendere in eo naturam, aliud hominis proprietatem in eodem considerare. Secundum namque substantiam quæ homo est, corpus remanebit, homine in se destructo, non tamen homo.

Nunc autem monstremus eas quæ falsæ sunt, veras esse, vel quæ negativæ sunt, affirmativas esse, secundum[1] supradictam expositionem, ut istam : *nullum hominem possibile est esse album.* Hæc enim, secundum eos, ex ista descendit : *nullus homo est albus,* et de sensu illius agit, ita scilicet quod dicit : possibile est esse illud quod ipsa dicit. Sed jam vera est, si ista exponatur, et affirmativa de non esse. Posset enim omni homini contingere albedo, sicut et omni animali sanitas. Unde Aristoteles[2] : sanis namque omnibus sanitas quidem erit, et cætera. Nullo enim modo natura hominis albedini repugnat. Affirmativa etiam est, cum scilicet possibile convenire dicat ei quod propositio dicit. Nec jam etiam modalis appellari potest, sed simplex, quia simpliciter possibile attribuit subjectæ propositionis essentiæ. Unde nec ulla est ibi modificatio rerum inhærentiæ; quippe nec de rebus agitur, sed de sensu propositionis. Quare, quoniam in vi modi non est *possibile,* modalem non facit propositionem. Unde oportet ut rectæ sint modales, ut etiam de rebus, sicut simplices, agant; et tunc quidem de possibili et impossibili et necessario; quod quidem tam in his quæ singulare subjectum habent, quam in his quæ universale, licet inspicere. Sed prius omnes apponamus, et quæ scilicet singulare subjectum, et quæ universale habent. Sunt autem hæ de singu-

[1] Cod. *sicut.* — [2] Cf. Categ., pag. 515.

lari : *possibile est Socratem esse album*, *non est possibile Socratem esse album*, *impossibile est*, *non est impossibile, necesse est, non est necesse;* et in his quidem omnibus *esse* subjicitur. Totidem etiam erunt si *non esse* subjiciatur. Sic : *possibile est Socratem non esse album*, vel *non impossibile est non esse*, vel *necesse* [1] *est non esse*, vel *non*. Sunt itaque in singulari, secundum singulos modos, quatuor propositiones; videlicet duæ de *esse*, affirmatio et negatio, et duæ de *non esse* similiter. Quando autem universale apponitur [2], secundum modos enuntiandi, duplicantur propositionum numeri, ut scilicet de uno quoque modo octo nascantur propositiones, secundum signorum quantitatis appositionem; quatuor quidem de *esse*, duæ scilicet affirmativæ et earum negativæ, et quatuor similiter de *non esse*, ut in exemplis apparet: *omnem hominem possibile est esse album, nullum hominem possibile est esse album, quemdam possibile est hominem esse album,* vel *quemdam possibile non est.* Totidem etiam sunt de non esse ex eodem modo sic : *omnem hominem possibile est non esse album*, *nullum hominem possibile non esse album, quemdam possibile est non esse, non omnem possibile est non esse,* vel *quemdam non est possibile non esse.* Sicut autem duplicantur propositiones de universali agentes, ita et ordines æquipollentiæ earum. Subjicientur autem, secundum propositionum æquipollentiam, ordines propositionum, tam de singulari quam de universali agentium. Et secundum earum dispositionem regulas æquipollentiæ depromamus :

Possibile est Socratem esse album.	Non impossibile est Socratem esse album.	Non necesse est Socratem non esse album.
Non possibile est Socratem esse album.	Impossibile est esse album.	Necesse est non esse album.
Possibile est Socratem non esse album.	Non impossibile est Socratem non esse album.	Non necesse est Socratem esse album.
Non possibile est Socratem non esse album.	Impossibile est Socratem non esse album.	Necesse est Socratem esse album.

Et hi quatuor ordines ita sunt dispositi quod primus incipit ab affirmatione *possibile* [3] de *esse,* secundus a negatione de *esse*, tertius ab affirmatione de *non esse*, quartus ab ipsius negatione, id est de *non esse.* Et* sunt quidem propositiones secundi dividentes cum propositionibus primi, et quarti cum secundi. Inferunt autem pro-

* F 1.141 v°.

[1] Cod. *non necesse.* — [2] Cod. *apponit.* — [3] Id est, *τοῦ poss.*

positiones quarti, propositiones primi; sed non convertitur; et propositiones secundi, propositiones tertii; sed non convertitur. Si enim *non est possibile Socratem non esse album, possibile est esse album,* sed non convertitur. Similiter et quælibet aliarum propositionum quarti ordinis quamlibet primi infert, sed non convertitur. Neque enim verum est quod si *possibile est esse album, non est possibile non esse album.* Utrumque enim possibile est, id est, *esse* et *non esse* album. Rursus, si *non est possibile Socratem esse album, possibile non esse album,* sed non convertitur, propter supradictam causam. Quædam enim, ut dictum est, possibilia sunt quæ ad utrumque, id est, ad esse et non esse se habent, ut etiam istud. Potes autem has supradictas positas consequentias probare secundum æquipollentiam propositionum earum, ut si quis de illa priori consequentia dubitet : *si non est possibile non esse album, possibile esse album,* mutet antecedentem, et ponat ei æquipollentem in eodem ordine sic : *si necesse est Socratem esse album, possibile Socratem album.* Sunt enim omnes cujuslibet ordinis propositiones ad se æquipollentes; quidquid autem ad unam sequitur æquipollentium, et ad aliam; vel ad quodcunque una sequitur, et alia. Sed nunc quidem antequam æquipollentias hujusmodi propositionum tradamus, et earum propositionum ordines disponamus qui ex propositionibus universalis subjecti constituuntur; quos quidem, secundum numerum propositionum, dupliciter fieri prædiximus, vel etiam, si per infinitas propositiones variemus, tripliciter. Sed quia indefinitæ particulares, ut supra dictum est, æquipollent, superfluum duximus indefinitas admisceri.

Possibile omnem hominem esse album.	Nullum hominem impossibile est esse album.	Nullum hominem necesse est non esse album.
Nullum hominem possibile esse album.	Omnem hominem impossibile est esse album.	Omnem hominem necesse est non esse album.
Quemdam hominem possibile esse album.	Quemdam hominem non impossibile est esse album.	Quemdam hominem non necesse est non esse album.
Quemdam hominem non est possibile esse album.	Quemdam hominem est impossibile esse album.	Quemdam hominem necesse [1] est non esse album.

Unde solas universales et particulares satis est apponere hoc modo. Nostra tamen sententia, memini, prohibere solet non ita in moda-

[1] Cod. *non necesse.*

libus[1], sicut in simplicibus, particulares fieri negativas dupliciter, id est, vel signum particularitatis apponatur vel signum universalitatis extinguatur. Non enim sicut has simplices : *non omnis homo est albus*, et *quidam homo non est albus*, particulares utrasque concedunt, sic etiam istas modales : *non omnem hominem possibile est esse album*, et *quemdam hominem non est possibile esse album*. Hæc enim : *quemdam hominem non est possibile esse album*, secundum Magistri prædictam expositionem, quæ de sensu simplicis agit; sic : non est possibile quod dicit hæc propositio : *quidam homo est albus*, in universalem redigitur sensum. Qui enim particularem destruit, universalem ponit[2], et qui universalem tollit, particularem relinquit. At qui dicit : *non omnis homo est albus*, vel *non quidam homo est albus*, in illa quidem particulariter, in ista removet universaliter. Sed, ut quidem prædiximus, non placet nobis ita modales ex simplicibus descendere propositionibus quod de sensu ipsarum agant, sed de rebus ipsis de quibus illæ simplices, sicut et illæ faciunt modales quæ adverbiales habent modos, in quas istæ, quæ casuales habent, resolvuntur. Sunt enim, ut dictum est, ejusdem sensus, ut : *omnis homo possibiliter est albus*, et *omnem hominem possibile est esse album;* sic itaque ex simplicibus modales descendere concedimus, quod in modo de iisdem rebus enuntiant, de quibus illæ simpliciter proponebant. Et sunt quidem simplices natura priores, quasi simplicia compositis; oportet enim prius inhærentiam considerare quam modificare. Relinquitur ergo particularem negativam esse : *quemdam hominem non est possibile esse album*, sicut et : *quidam homo non est albus*. Et est talis sensus : cujusdam hominis natura repugnat albo, vel non patitur album. Sic enim recte videntur mihi omnes hujusmodi propositiones exponi, ut de rebus ipsis agamus; sic : *omnem hominem possibile esse album*, id est, natura omnis hominis patitur albedinem, id est, nullius hominis natura repugnat albedini. *Nullum hominem possibile est esse album*, nullius hominis natura patitur album, id est, uniuscujusque hominis natura repugnat albo.

[1] Cod. *non vocalibus*. — [2] Cod. *poterit*.

Quemdam hominem possibile est esse album, cujusdam hominis natura patitur album, id est, non repugnat albo. Particularis autem negativa jam superius exposita est. Sic etiam alias modales de rebus exponas, ut eas quæ de necessario fiunt, sic : *omnem hominem necesse est esse album,* id est, omnis hominis natura albedinem necessario exigit, ut videlicet sic eam habeat, ut præter unam nullatenus subsistere queat. Sed sic vera erit hæc propositio : *necesse est Socratem esse corpus:* cum enim sit corpus, non potest existere sine corpore. Atque falsa mihi omnino videtur illa propositio, quamvis Magistro nostro placeat. In his enim quæ sempiterna sunt solis necessitas ista contingit. Socrates autem semper corpus non habuit, quia, antequam esset, non erat corpus; cum enim omnino non esset, corpus esse non poterat. Videtur itaque mihi sic exponendum necessarium quod illud ex necessitate est, quod ita est illud quod non potest aliter esse, id est, non potest non esse, ut *Deus necessario immortalis est;* sic enim est immortalis, quod non potest aliter esse, id est, non potest contingere ut non sit immortalis. At vero de Socrate potest contingere quod non sit corpus, quia adhuc continget quod non erit corpus; mortuo enim Socrate, verum erit dicere quia non est Socrates corpus, sicut et, antequam crearetur, verum erat. In his itaque solis necessitas contingit quorum existentiam vel actum potestas non præcessit, ut in Deo; neque enim prius potuit Deus immortalis esse quam fuit. Quæcumque igitur vel aliquando non fuerunt aliquod, vel aliquando non erunt, non sunt ex necessitate illud. Si enim unquam fuerunt vel erunt sine eo, non exigit illud ex necessitate natura. Nunc autem alios quatuor ordines apponamus, qui a propositionibus universalis subjecti circa non esse de possibili incipiunt.

Possibile est omnem hominem non esse album.	Non impossibile est omnem hominem non esse album.	Omnem hominem non necesse est esse album.
Nullum hominem possibile non esse album.	Omnem hominem impossibile est non esse album.	Omnem hominem necesse est esse album,
Quemdam hominem possibile est non esse album.	Quemdam hominem non impossibile est non esse album.	Quemdam hominem non necesse est esse album.
Quemdam hominem non possibile est non esse album.	Quemdam hominem impossibile est non esse album.	Quemdam hominem necesse est esse album.

Omnium autem harum propositionum sensus facilis est ex supra-

positarum expositione. Sed tamen, propter facilitatem intelligentiæ, et ex istis aliqua* exponamus. *Omnem hominem possibile est non esse album*, id est, omnem hominem possibile non habere albedinem, seu carere albedine, sive, ut quibusdam placet, esse sine albedine. Quæ quidem expositio mihi non videtur idonea. Cum enim chimæram possibile sit non esse hominem, quippe cum jam non sit homo, non tamen possibile est esse sine homine, quia nullo modo possibile est eam esse. Chimæra enim rei non existentis nomen est, ut non existentis. Nullo itaque modo ex *non esse* concedimus *esse* provenire; quod tamen quidam in his propositionibus adstruere volunt quod de singulari proponunt. Dicunt enim quod si possibile est vel necesse est Socratem non esse equum, possibile est vel necesse esse non equum; quod aperte falsum est. Jam enim sequeretur quod si necesse est non esse, necesse est esse, vel si possibile est non esse, possibile est esse. Si quid enim infert aliud antecedens antecedentis, infert consequens consequentis. Est autem *possibile non esse* antecedens ad *possibile est non esse equum;* et *possibile est esse* ad *possibile est esse non equum*[1], sicut *non esse* ad *non esse equum*, et *esse* ad *esse non equum*[2]; et de *necesse* similiter. Quod quidem ex his perpenditur: quod si possibile est esse antecedens, et consequens; quia si impossibile est esse consequens, et antecedens; et si necesse est esse antecedens, et consequens. In his autem propositionibus quæ de universalibus agunt rebus, non ita concedunt ut videlicet tantumdem valeat *non* ad *esse* præpositum, quantum ei quod *esse* copulat compositum. Dicunt enim quod si[3] conversa sit: *omne animal necesse est non esse hominem*, falsa est: *omne animal necesse est esse non hominem*. Primam enim ita de sensu propositionis particularis exponunt: *necesse est quod non omne animal est homo;* impossibile est enim quod omne animal sit homo. Si autem impossibile est unam dividentium esse veram, necesse est aliam esse veram. Sed non sic videtur exponenda mihi, sed in sensu universali sic: *unumquodque individuum animal necesse est carere homine;* et tunc

* Fol. 142 r°.

[1] Cod. *possibile est esse non equum* ad *possibile est esse.* — [2] Cod. *esse non equum* ad *esse.* — [3] *Si* excidit.

quidem falsa est, sicut et : *omne animal necesse est esse non hominem.* Et similiter videtur in istis æquipollentia, sicut in singularibus; sed in neutris concedimus. Neque enim cum necesse sit Socratem non esse equum, necesse est esse non equum. Si enim necesse esset esse non equum, sempiternum esse et semper verum. Sed, antequam esset Socrates, vel postquam morietur, falsum est dicere : *Socrates est non equus,* ut in tractatu affirmationis et negationis ostendimus[1]. Id etiam in universalibus fallit.

Nunc autem, dispositis in utroque genere propositionum ordinibus modalium, regulas æquipollentiæ tradamus. Qui enim ordines ad alios sint dividentes vel consequentes, etiam in his propositionibus universalium terminorum ex ordinibus singularium facile cognosci potest. Illæ ergo de possibili et impossibili æquipollentes redduntur, circa idem subjectum ad eamdem quantitatem et diversam qualitatem, ut videlicet utraque *esse* vel utraque *non esse* subjiciat, et utraque sit universalis vel utraque particularis vel utraque singularis, sed una quidem affirmativa, altera negativa. Ad illas vero de necessario æquipollentiam habent eadem de possibili, circa diversa subjecta, ad diversam qualitatem et eamdem quantitatem ; illæ vero de impossibili ad eas de necessario, circa diversa subjecta, ad eamdem qualitatem et quantitatem. Quas quidem æquipollentiæ regulas in suprapositis ordinibus inspicere licet. Sunt autem quidam qui et nostram tenent sententiam, qui, in consequentiis modalium inferentiæ, simplicium locos vel regulas non admittunt. Dicunt enim totius vel partis naturam in talibus omnino[2] deficere inferentiis. Falsum enim aiunt quod si omne animal impossibile est esse hominem, omnem hominem impossibile est esse hominem; vel, si omne animal necesse est non esse hominem, tunc omnem hominem necesse est non esse hominem; vel si hanc rem neque secundarie neque non secundarie necesse est, nec rem esse necesse est; vel si futurum hominem necesse est non esse hominem, neque Socratem Platonem possibile est esse ; et similiter quemlibet alium hominem qui existit nec

[1] Cf. pag. 254. — [2] Cod. *omnia.*

hominem possibile est esse; vel si Socratem impossibile est esse asinum, impossibile est esse animal. Sed prima quidem consequentia, si prima propositio recte exponatur, sic: *omne animal impotens est ad hoc ut sit homo,* id est, uniuscujusque animalis natura repugnat homini, non magis invenietur falsa quam simplex, hæc scilicet: *si omne animal est homo, omnis homo est homo.* Secunda quidem quæ a partibus est, sicut nec simplex, necessaria est, et magis quidem fortasse simplex probabilitatis videtur habere. Tertia autem, sicut et simplex, probabilis videtur, si homo circa ea quæ existunt accipiatur, id est circa existentes tantum species. Ut si impossibile sit esse Socratem vel Platonem, et similiter de aliis, et hominem aliquem existentem; impossibile autem quia, ut dictum est, abnegativum est, quartam cassat consequentiam ad modum simplicium. Neque enim in simplicibus, parte abnegata, totum removetur.

Nunc autem utrum aliqua proprietas per modalia nomina, ut quidam volunt, prædicetur[1], persequamur. Aiunt enim per possibile possibilitatem prædicari, per necesse necessitatem, ut, cum dicimus: *possibile est Socratem esse* vel *necesse,* possibilitatem aut necessitatem ei attribuimus. Sed falso est. Multæ veræ sunt affirmationes hujusmodi etiam de non existentibus rebus, quæ, cum non sint, nullorum accidentium proprietates recipiunt. Quod enim non est id quod est sustentare non potest. Sunt itaque hujusmodi veræ: *filium futurum possibile est esse, chimæram possibile est non esse,* vel *necesse est non esse hominem;* nihil tamen attribui per ista his quæ non sunt intelligitur, sed, ut superius dictum est, per possibile id demonstratur quod natura patiatur, per necesse quod exigat et constringat. Alioquin haberemus quod, si erit, tunc est, vel, si non est, est. Quod sic ostenditur: *si erit, possibile est esse; unde et possibilitatem existendi habet, unde et est; quare si erit, et est.* Sic quoque: *si non erit, est,* ostenditur: *si non est, possibile est non esse; unde et possibilitatem non existendi habet; unde est:* sic igitur si non est, est.

De his quoque modis *vero* et *falso* pauca sunt annotanda. Qui

[1] Cod. *prædicaretur.*

quidem ad supradictos mutuam non habent inferentiam secundum æquipollentiam. Sed ad hoc quoque verum antecedit, et ad illud sequitur; antecedit quidem ad possibile, sequitur vero ad necessarium. Falsum autem ad impossibile tantum sequitur. Si enim necesse est esse, verum est esse, et si verum est esse, possibile est esse; si vero impossibile est esse, falsum est esse. Quæ quidem ex præposita proxime per destructionem consequentis ostenditur. Sicut enim possibile et impossibile dividentia sunt et omni medio privata, ita falsum et verum. Unde et sicut illa sibi contrarie[1], sic et ista sibi constat æquipollere, affirmationem scilicet negationi, et e converso.

Sed nunc quidem veri falsique significationes distinguamus, ut, quæ modalibus applicentur, cognoscamus. Sunt autem tres utriusque significationes. Verum enim nomen est propositionis, et tunc sumptum dicitur a significatione veri intellectus, vel rei existentiæ, ut, cum dicimus : propositio est vera. Inde enim vera dicitur quia illum generat de re aliqua intellectum, vel quia dicit illud quod in re est. Rursus accipitur nomen intellectus, et tunc sumptum est a qualitate veritatis, quæ cum intellectum informet, in ipsa fundatur anima. Accipitur quoque nomen existentiæ rei, et nihil dicit aliud nisi quia ita est in re. Falsum quoque tribus modis accipitur, id est*, et nomen orationis, et dicitur sumptum a significatione falsi intellectus, vel a demonstratione non existentiæ rei, eo videlicet quod dicat propositio id quod non est in re; vel nomen intellectus sumptum a qualitate quadam ipsius quæ falsitas dicitur, vel ipsius non existentiæ rei, sicut et[2] existentiæ. Sicut enim impossibile abnegativum est possibilis, sic et falsum veri. Sed duæ quidem primæ significationes a modalibus alienæ sunt propositionibus. Sive enim orationi, sive intellectui suas attribuant formas, simplicem facio prædicationem, sicut si albedinem Socrati, vel quodlibet accidens suo fundamento. Et ex hac quidem propositione : *Socratem esse hominem verum est*, manifeste ostenditur quia neque de oratione, neque de intellectu agimus. Neque enim hæc oratio quæ subjecta dicitur, *So-*

*Fol. 142 v°.

[1] Sic Cod. an non *contra ire?* — [2] Cod. *et autem.*

cratem esse hominem, vera est, nec ejus intellectus verus; quippe cum ipsa propositio non sit, sed imperfecta oratio. Quod si dicatur ibi *Socratem esse hominem* unum nomen vel orationis, vel intellectus, quod quidem oportet, secundum intransitionem constructionis, si vel orationi vel intellectui verum attribuimus, jam, ut dictum, simplex est, non modalis propositio. Restat enim tertiam significationem congruere modalibus, quæ scilicet est de existentia rei, ut, cum dicimus : *Socratem hominem esse verum est,* id intelligimus quod hoc quod dicit hæc propositio : *Socrates est homo,* verum est de his quæ in re sunt, id est, una est de numero existentium rerum. Oportet enim per *est* alicui verum dari, id est, ut aliquid dicamus esse in re, id est ipsam essentiam quam simplex loquitur propositio; quamvis tamen illud, ut supra monstravimus, non sit aliqua res existens. Similiter et quando dicimus: *possibile est Socratem esse hominem,* non aliquam alicui attribuimus proprietatem, sed id dicimus quod id quod dicit hæc propositio : *Socrates est homo,* est unum de his quæ natura patitur esse. Videtur itaque in hujusmodi propositionibus secundum copulationem verbi modus prædicari, et de existentia rei, et ita ubique agi de rei existentia, quod superius falsum ostendimus, secundum conversionis proprietatem, et secundum sensum universalium negativarum, ut hujus : *nullum hominem possibile esse album;* quæ quidem vera videtur, si de sensu universalis negativæ exponatur affirmativa. Sed potest et aliter de sensu propositionis exponi quod falsa erit universalis negativa, ut scilicet removeat possibile ab existentiis singularum propositionum in quibus album alicui homini attribuitur, ac si diceret : *nullum hominem possibile est esse album.* Et tamen, non secundum hanc acceptionem modalis videtur, sed secundum expositionem de rebus. Quantum ergo ad principalem modi ad existentiam rei prædicationem accepta propositio, modalis non dicitur; sed quantum ad inhærentiam simplicis refertur. Contingit autem modales istas aliquando simpliciter et sine determinatione proponi, ut in suprapositis exemplis; aliquando cum determina-

tione, ut istam : *possibile est* vel *necesse est Socratem vivere, dum vivit,* vel *dum est homo*. Quamvis enim modales omnes, si ad eas de puro inesse referantur, non simplices inveniantur, ad se tamen invicem comparatæ, illæ simplices et sine determinatione, istæ autem cum determinatione et quasi compositæ, invenientur....

[Disputatur in reliquis de modalium propositionum determinatione per præpositionem *dum*. Quæ, cum in re plane perspicua nihil relatu dignum exhibeant, omittenda duximus.]

* Fol. 143 r°.

EXPLICIT SECUNDUS; INCIPIT TERTIUS [1] *.

Quoniam autem propositionum naturam in his enuntiationibus ostendimus quæ præsenti utuntur tempore, earum quoque tractatum non prætermittamus quæ alia tempora recipiunt, præteritum scilicet, seu futurum. Fiunt enim affirmationes et negationes veræ vel falsæ, circa alia tempora, ut *Socrates fuit, erit.* Unde contradictionem rectam Aristoteles intendens ostendere in omnibus cujuscumque temporis sint propositionibus, et prius propositiones de præsenti abjecit : « et circa ea, inquit [2], quæ sunt extra præsens tempora « similiter contingit omne quod quis affirmaverit negare, et quod « quis negaverit affirmare ». In quo quidem maxime alia tempora aggregasse mihi videtur, propter enuntiationes de futuro contingenti, de quo contradictio quibusdam non videbatur posse fieri, hoc est, affirmatio et negatio dividentes, eo scilicet quod nulla propositio de hujusmodi futuro vera videtur; pro eo videlicet quod, dum adhuc futurum est, non sit eventus rei determinatus. Nulla enim vera videbatur posse dici propositio nisi quæ determinate esset vera, et falsa similiter, ut sunt omnes illæ de præsenti vel præterito, et necessario futuro vel naturali. Quia enim omnium præsentium, vel præteritorum vel futurorum, necessariorum vel naturalium eventus in natura sui determinatus est, quæcumque propositiones de

[1] Cod. *quartus*. Male; hic enim liber præcedenti apprime adhæret. — [2] Aristot. de Interpret., pag. 23.

istis veræ sunt, determinate veræ sunt, et quæcumque falsæ, determinate sunt falsæ, in eo scilicet quod determinatos eventus rerum enuntiant de quibus agunt. Determinatos autem eos rerum eventus dicimus quicumque vel ex existentia sui cognosci possunt, vel ex natura rei certi sunt. Ex existentia quidem sui cognosci potuerunt tam præsentia quam præterita. Ipsa namque præterita, quia quandoque præsentia fuerunt, ex præsentia sui cognosci valuerunt. Futura vero necessaria sive etiam naturalia ex proprietate naturæ determinata sunt. Necessarium* autem futurum dictum quod dicitur : *Deus erit immortalis;* naturale vero : quod *homo morietur.* Poterit vero fortasse utrumque naturale dici, sed non utrumque necessarium; quod enim necessarium est, deesse non potest; homo vero necessario non morietur; omnibus enim mortuis, nullum amplius mori contingeret. Videtur itaque necessarium futurum species naturalis futuri; quod enim necessarium est, secundum naturam, non secundum actum, pensatur. Futuri quoque duæ rursus dicuntur species, naturale scilicet et contingens futurum. Contingens autem futurum appellatur quod ad utrumlibet se habet, id est, quod non magis ad esse se habet quam ad non esse, sed æqualiter ad utrumque, ut : *me hodie pransurum esse* vel *lecturum.* Æque enim contingere potest ut prandam hodie et non prandam[1], et legam et non legam; nec magis ex actu vel natura meæ substantiæ certi sumus de esse quam de non esse. Ex actu quidem rei nulla est certitudo, cum actus ipse qui futurus est, nondum est, vel fuit; ex natura quoque nulla est certitudo, cum cæteros homines qui ejusdem naturæ sunt hos quidem homines legere, illos non legere, vel prandere fortasse et non prandere contingat. Sicut autem eventus contingentis futuri indeterminatus est, ita et propositiones quæ illos eventus enuntiant, indeterminate veræ vel falsæ dicuntur. Quæ enim veræ sunt, indeterminate veræ sunt, et quæ falsæ, indeterminate falsæ sunt, secundum indeterminatos, ut dictum est, eventus, quos pronuntiant. Nam fortasse et veræ determinate vel falsæ

* Fol. 143 v°.

[1] Cod. *prandere.*

quodam modo, secundum præsentem inhærentiam veritatis vel falsitatis, videbuntur enuntiationes de hujusmodi quoque futuro. Cum enim omnia præsentia determinatum eventum habeant, omniumque dividentium certum sit alteram veram esse, alteram falsam, de quocumque tempore proponatur, cum dicimus : *Socrates hodie leget*, oportet jam alteram veram esse, alteram falsam, ut jam videlicet huic præsentialiter verum insit, illi vero falsum. Quod autem præsens est, determinatum est saltem in natura. Cum enim secundum hominum scientiam numerus astrorum incertus sit, utrum videlicet ipsa paria sint an imparia, in natura tamen determinatum est illud quod est, hoc est, non recusat ex se cognosci quod jam actu subsistit. Sic quoque et quælibet præsentia naturaliter ex se ipsis determinata sunt. Unde et quæcumque propositio veritatem jam habet, determinate eam habet, ac determinate fortasse vera dici potest, secundum susceptionem veritatis, non fortitudinem[1] eventus de quo agit. Sed fortasse dicitur et ipse eventus rei determinatus esse. Cum enim ex veritate propositionis rei eventus nunquam videatur inferri, quicumque de veritate propositionis certus est, de eventu quoque dubitare non potest; si enim certum est antecedens, et consequens. Sed aliud certum est, aliud determinatum. Ea namque tantum determinata sunt quæ jam ex se ipsis cognosci possunt. Futura vero ex se cognosci non valent; sed si aliquam certitudinem per responsum divinum, vel per signa aliqua, de futuris habere contingeret, certa quidem esse possent quocunque modo cognita, sed non determinata, nisi ex proprio eventu cognoscerentur. Non ergo verum recipimus quod si determinatum sit antecedens, determinatum sit et consequens. Sed fortasse si certum fuerit antecedens, certum erit et consequens. Est autem certum[2] quasi genus determinati; fortasse enim certa possunt esse contingentia futura, sed indeterminata; quæ quidem sola Aristoteles futura vocare consuevit. Quæ enim ex natura rei determinata sunt futura, tanquam præsentia dixit, pro determinatione sui. Sed nec fortasse futura dici possunt quæ necessaria dicimus; quod enim necessario

[1] Sic Cod. an a forte et fortasse? Malim legere *certitudinem*. — [2] Cod. *contrarium*.

futurum est, semper erit futurum [1]. Quod autem semper erit futurum, nunquam erit præsens. Quod autem nunquam erit præsens, non est futurum. Omne quod futurum est præsens erit quandoque. Quod itaque necessario est futurum, non videtur esse futurum. Sed non est ita; non enim verum est quod omne quod semper futurum erit, nunquam erit præsens. Idem enim et simul futurum est circa idem, et præsens, sicut iste circa sessionem, qui et jam sedet et sessurus est, et quæcumque perpetuum actum habent, ut cœlum, quod et semper volvendum est, et semper volvitur, et Deus qui[2] semper est et fuit et erit. Cum autem propositionum de contingenti futuro nulla sit vera vel falsa determinate, omnium tamen dividentium determinatum est et necesse alteram esse veram et alteram falsam, cujuscunque sit temporis, ut sunt illæ et quæ de futuro contingenti fiunt, veluti istæ: *Socrates hodie leget, Socrates hodie non leget;* quas tamen dividentes esse denegabant, cum neutram illarum veram esse vel falsam dicerent, eo quod determinate quæ vera vel falsa esset, nescirent. Cum enim neutram per se veram esse vel falsam recognoscerent, neutram veram esse vel falsam volebant; ac si minus aliquid eorum quæ propositiones dicunt, in re esset vel non esset, propter eorum cognitionem vel ignorantiam, secundum quæ scilicet ipsæ propositiones veræ esse vel falsæ dicendæ sunt. Si enim ita est[3] ut propositio dicit, vera est; si autem non, falsa, sive hæc nobis cognita sint sive non. Si[4] enim par[5] sit numerus astrorum, etsi nos nesciamus, non minus propositio vera est quæ illud dicit. Similiter et in futuro; si enim futurum sit ut propositio dicit, etsi ignoratum nobis sit, vera est propositio; sin autem futurum non sit, falsa est. Certum autem est quia est futurum vel non est futurum; unde et certum est vel eam esse veram propositionem quæ dicit esse futurum, vel quæ dicit non esse futurum. Amplius: « si est album, nunc, inquit Aristoteles[6], verum erat dicere prius quoniam erit album; quare omnia futura, antequam præsentia sint, vere possunt prædici, quia futura sunt, »

[1] Cod. *nunquam erit præsens.* Male; natum est e lin. sqq. — [2] In Cod. *qui* deest. — [3] *Est* excidit. — [4] Cod. *sit.* — [5] Cod. *pars.* — [6] Aristot. de Interpret., pag. 30.

licet nondum nobis determinatum sit quod futura sint. Sed fortasse dicitur non esse vera illa propositio quæ id dicit quod in re non est; verum propositiones de futuro id quod nondum est enuntiant; unde veræ esse non videntur. Sed ad hæc dico quod dum adhuc ipsa res futura est de qua propositio agit, id tamen etiam in re esse potest quod propositio dicit, ut ea quæ de bello futuro fit, hoc modo : *bellum fiet.* Dum enim nondum fit, ita est ut propositio dicit, quod scilicet fiet; dum autem ipsum fit, non jam quod fiet[1] dicetur, sed quod fit.

Erant quoque quidam qui adversus proprietatem dividentium propositionum quam Aristoteles dederat, ex hujusmodi propositionibus de contingenti futuro argumentationem componebant, quod ipse quoque Aristoteles in primo Peri ermenias[2] ponit ac dissolvit : « cum enim omnium affirmationum et negationum, cujuscunque sint temporis, necesse est esse alteram veram, alteram autem falsam, etc. » Sed quidam[3], minus capientes verborum sententiam, expositionibus de contingenti futuro id falsificare nitebantur sic argumentantes : si omnium affirmationum et negationum dividentium scilicet necesse est esse alteram veram et alteram falsam, tunc omnium eorum quæ dividentes propositiones enuntiant, alterum necesse est esse, quod scilicet vera dicit, alterum non esse, quod videlicet falsa proponit. Quare[4] et eorum quæ contingentia futura sunt, necesse est alterum esse quando, sed alterum non esse. Hic enim *esse* et *non esse* circa quælibet tempora propositionum accipienda sunt, cum jam scilicet nulla amplius ad *esse* et *non esse* æqualiter sese habeant, quod est proprium utrumlibet, ubi scilicet omnia ex necessitate contingunt; hi namque addunt quod irrita fiunt amplius consilium et negotium. Ut quid enim oporteret consiliari* vel negotiari ut ea quæ fieri volumus, fierent, cum[5] ex necessitate futura sint, quippe vel quæ fierent etsi nullum esset aut consilium aut negotium nostrum? Quod enim ex necessitate contingendum est, nullo poterit casu disturbari vel impediri. Assumunt autem postea per consequentis destructionem, hoc

* Fol. 144 r°.

[1] Cod. *fiet, ut jam fiet dic.* — [2] Aristot. de Interpret., pag. 29. — [3] Cf. Boeth. de Interpretat., edit. secunda, pag. 367. — [4] Cod. *quorum.* — [5] *Cum* supplevimus.

modo : sed ista non pereunt; idque ex eo demonstrant quod multa futura sunt quæ ad utrumlibet se habent, hoc est, quæ fieri et non fieri æqualiter possunt, ut hanc vestem, quæ incidenda est, possibile incidi et non incidi. Plura etiam contingere videremus per consilium et negotium nostrum. Concludunt itaque illud quoque destruendo quod in proximo præcessit, hoc modo : quare non omnium eorum quæ dividentes propositiones dicunt, necesse est alterum esse, alterum non esse. Unde et primum destruunt antecedens, hoc modo : quare non omnium dividentium propositionum necesse est alteram esse veram, alteram falsam.

Occurrit autem hoc loco, priusquam hanc argumentationem dissolvamus, ut utrumlibet [1] ejusque species demonstremus, quas quidem Boethius [2] casum, liberum arbitrium, naturæ facilitatem appellat. Ad utrumlibet autem omnia illa sese habere volunt quæcumque æqualiter ad fieri et non fieri se habent. Unde Aristoteles [3] « similiter enim, » hoc est, æqualiter, « fieret vel non fieret res quælibet, » si scilicet utrumlibet esset, hoc est, æque sese haberet ad fieri et non fieri, ut scilicet utrumque æqualiter posset. Qui etiam adjunxit : « Utrumlibet enim nihil magis sic vel non sic se habet aut habebit, » quamdiu scilicet utrumlibet fuerit. In his namque quæ præsentia sunt vel præterita, jam utrumlibet esse non volunt, licet plura jam ita sint, ut possint etiam non esse. Non enim jam æqualiter sese habent ad esse et non esse, cum jam scilicet in ipsis determinatum est, atque ex ipso eventu de *esse* jam certi sumus, quod jam contigisse videmus. Quæ autem ad utrumlibet se habent, aliquando contingere secundum liberum arbitrium nostrum Boethius docuit, aliquando casu, aliquando vero secundum naturæ facilitatem. Unde hæc tria sub utrumlibet quasi species ipsius collocavit. Quarum etiam proprietates secundum ipsum distinguamus. Casus, inquit [4], est inopinatus rei eventus ex confluentibus actionibus, propter

[1] Cf. Aristot., pag. 29. Boeth. de Interpret., edit. prima, pag. 240; edit. secunda, pag. 364. — [2] *Ibid.*, edit. secunda, pag. 367. — [3] Aristot. de Interpret., pag. 30. — [4] Boeth. de Interpret., edit. secunda, pag. 360.

aliud incœptis; ut, si aliquis abscondit thesaurum in agro, et alius, fodiens agrum causa agriculturæ, inveniat thesaurum, secundum casum illa inventio; ex absconsione enim thesauri et ex fossione agri, præter intentionem abscondentis et fodientis, evenit. Hæc igitur casu evenire dicuntur quæ per alias actiones, propter aliud tamen incœptas, eveniunt. Liberum arbitrium est, ut ipsa indicia sunt vocabula, liberum de voluntate judicium, ut cum ad aliquam rem perficiendam venimus, præsumpta prius animi deliberatione et dijudicatione, utrum ea res sit facienda an non, nullo tamen extrinsecus violenter cogente aut violenter impediente. Non enim, teste Boethio[1], in sola voluntate liberum consistit arbitrium, sed etiam in judicio mentis. Quotiens enim imaginationes animo concurrunt et voluntatem provocant, eas ratio perpendit, ac judicat quod melius sibi videtur. Cum arbitrio perpenderit, et dijudicationem collegerit, tunc facit, atque ideo quædam dulcia et specie utilitatis conferentia[2] spernimus, quædam amara, licet nolentes, fortiter tamen sustinemus; usque adeo non in sola voluntate, sed in judicio, voluntatis liberum arbitrium consistit. Alioquin muta animalia quæ sponte aliqua fugiunt, aliqua sponte appetunt, liberum arbitrium dicerentur habere. Rursus facilitas consideratur naturæ in rebus quæ conveniunt non ex libero arbitrio, nec ex casu fiunt, sed ita quod ex facilitate naturæ et fieri et non fieri possunt : ut hic calamus frangi possibile est, non quantum ad nostram potentiam, sed ad hoc rei referatur natura. In his autem supradictis Stoici à Peripateticis longe dissentiunt[3]. Stoici enim omnia fato, id est, necessitati supponi putant, scilicet quod, ut ab æterno provisa sunt, necessario proveniunt et non provenire non possunt; casu tamen dicunt aliqua fieri, non quantum ad incertam rei constantiam, sed quantum ad nostram ignorantiam, scilicet quod, cum in natura sua necessitate fiant, tamen ab omnibus ignorentur, secundum casum fieri dicuntur. Peripatetici vero dicunt potius nobis esse ignota quod in sua natura nullam necessitatis cons-

[1] Boeth. de Interpret., edit. secunda, pag. 360. — [2] Cod. *auferentia.* — [3] Cf. Boeth., edit. secunda, pag. 360.

tantiam habent[1]. Item Stoici, quamvis omnia necessitatibus supponant[2], liberum arbitrium custodire conantur. Dicunt enim naturaliter ipsam animam necessariam quamdam habere voluntatem ad quod ex propria natura ipsius voluntatis ipsa anima impellitur, ut quidquid facimus ex voluntate, illa necessario facimus, ita quod ipsam voluntatem providentiæ necessitas constringat. Ita quoque dicunt omnia ex necessitate contingere quotiens voluntas necessitatem consequitur ut constringat. Sed quia voluntas ex nobis est, in eo servare liberum arbitrium volunt quod quidquid facimus, ex voluntate nostra facimus. Sed, ut supradictum est, non in eo constat liberum arbitrium quod quisque voluerit, sed quod quisque judicio aut actione[3] rationis collegerit. Item Stoici diffiniunt possibile quod potest fieri et non, hoc[4] ad nostram possibilitatem non ad rerum naturam referentes, ita scilicet quod hoc[5] quod possumus possibile dicunt, quod vero non possumus id impossibile concedunt. Sed, ut dictum est, res potius in sua natura possibiles sunt esse et non esse. Est autem et illud annotandum cujus nomen vel casus vel utrumlibet dici possit. Certum namque est liberum arbitrium dici animi liberam dijudicationem; naturæ vero facilitatem ipsam rei possibilitatem, qua scilicet res ex propria natura ad fieri et non fieri sese habet. Casus igitur nomen est inopinati eventus, hoc est rei ipsius quæ inopinabiliter evenit, aut potius cujusdam proprietatis in ipsa ex qua inopinabiliter contingere dicitur. Inopinabiliter autem dicimus hujusmodi eventum[6] non tantum quantum ad nostræ cognitionis actionem, verum etiam quantum ad naturam, in eo scilicet quod nec naturæ illud cognitum. Si enim secundum nostram tantum cognitionem inopinatum eventum diceremus, fortasse et quæ necessaria sunt futura vel naturalia casui subjacerent, in eo scilicet quod contingere possent, nobis prius ea ignorantibus. At vero si quantum etiam ad naturam inopinatus est eventus contingentium futurorum, mirum est quod dicunt per astronomiam quosdam

[1] *Habent* excidit. — [2] Supplevimus *supponant.* — [3] Cod. *animatione.* — [4] Cod. *hic.* — [5] Cod. *hic.* — [6] Cod. *eventum quem non.* Delevimus *quem.*

horum quoque futurorum præscios esse. Quod enim naturæ inopinatum est atque incognitum, quo modo per artem naturalem cognosci possit, aut quomodo ex aliqua rei natura certi esse possimus de eo quod naturæ quoque incognitum est? Ea insuper argumenta quæ Physicæ sunt necessaria dicuntur. Hæc vero futura ab omni necessitate sunt sejuncta. Asserunt tamen per artem istam sectatores ipsius futura quoque hujusmodi prænoscere, atque vere prædicere hunc hominem in crastino moriturum[1] esse, quod contingens est futurum naturale, non[2] vero ipsum esse mortuum[3], quod semper determinatum est. At vero id quod nobis ignotum est potius dimittamus quam quicquam temere de eo diffinire præsumamus, atque ad negotii* nostri propositum redeamus. Utrumlibet ergo nomen ponunt omnium futurorum contingentium, secundum id quod fieri et non fieri possunt, ut hujus vestis, quæ ita circa incisionem[4] futura est ut etiam non incidenda esse possit; vel etiam hujus[5] proprietatis nomen esse potest quæ in rebus futuris circa aliquod jam existit, antequam fiant, quasi scilicet cujusdam proprietatis possibilitatis earum ad fieri et non fieri.

* Fol. 144 v°.

Nunc autem de fato, hoc est, providentia divina, superest uberius disputare, secundum quod quidem omnia necessario videntur contingere. Cum enim ab æterno Deus omnia futura esse, sicut futura erant, providerit, ipse autem in dispositione suæ providentiæ falli non possit, necesse est omnia contingere sicut providit; si enim aliter contingere possent quam ipse providerit, possibile esset ipsum falli. Cujuscumque antecedens possibile est, et consequens; et cujus impossibile est consequens, et antecedens. At vero vera est hæc consequentia : *si aliter contingunt futura quam Deus providerit, Deus fallitur.* Unde et istam, secundum propositam regulam, veram esse oportet : *si possibile est futura aliter evenire quam Deus providerit, possibile est Deum falli.* At vero pessimum est omnium inconveniens atque dictu abominabile quod falli possit hic cui omnia

[1] Cod. *mortuum.* — [2] *Non* excidit. — [3] Cod. *moriturum.* — [4] Cod. *incissionem.* — [5] Cod. *cujus.*

tam futura quam præsentia, sive præterita, tamquam præsentia sunt, a cujus dispositione omnia contingunt. Non igitur possibile est res aliter evenire quam Deus providerit. Quod si aliter quam ipse providet evenire nequeant, nec aliter quam eveniunt contingere possunt; quippe ipse eo tantum modo quo contingunt eas evenire providet, nec dissidet eventus a providentia nec providentia ab eventu. Quod si aliter quam eveniunt evenire non possunt, tunc ita ex necessitate eveniunt ut eveniunt. Itaque omnia ex necessitate fieri ipsa Dei providentia compellit, ut jam amplius nulla ad utrumlibet se habeant, nec per consilium aut negotium nostrum contingant. Sed non est ita. Licet enim Deus ab æterno omnia providerit sicut futura erant, ipsa tamen ejus providentia nullam rebus necessitatem infert. Si enim ipse providet futura evenire, ea ita providet[1] ut non evenire etiam possint, non ita ut ex necessitate conveniant; alioquin aliter ea provideret quam contingent; sic namque ipsa eveniunt ut non evenire etiam possint. Unde cum ipsa ejus providentia ea providerit evenire sicut eveniunt, ipsa autem ita eveniunt ut etiam non evenire possint, non solum ejus providentia in eo est quod eveniant, verum etiam quod non evenire queant; omnia namque quæ in omnibus sunt, simul providet. Unde, et secundum ipsius providentiam, potius ad utrumlibet futura se habent quam ad necessitatem, quæ scilicet ita providet evenire ut etiam queant non evenire. Illud quoque firmissimum est apud mentes omnium fidelium, Deum, cujus solius dispositione omnia contingunt, nullo modo falli posse, cujus solius velle efficere est. Res tamen aliter evenire quam eveniunt possibile est, atque aliter evenire quam in providentia Dei fuit, quam jam habuit, nec tamen ideo ipsum posse decipi. Si enim res aliter eventuræ essent, alia fuisset Dei providentia quam ipse eventus sequeretur, nec istam, quam modo habuit providentiam, unquam habuisset, imo aliam quæ alii eventui congrueret, sicut ista isti. Sed quid adversus consequentiam illam dicemus: *si possibile est rem aliter evenire quam Deus providit, possibile est Deum falli,* quam præmissa regula probare videtur? Dicimus au-

[1] Supplevimus *ea ita providet.*

tem eam quodammodo intellectam, veram esse, cum scilicet antecedens quoque ipsius verum[1] est, alio vero modo, falsam, cum videlicet ipsum antecedens falsum[2] accipitur. Est autem verum hoc modo intellectum, cum illud *aliter quam Deus providit* determinatio est prædicati quod est *possibile,* hoc modo : *rem evenire est possibile aliter quam Deus providit,* quippe potentiam aliter proveniendi habet. Si vero ad subjectum determinatio ponatur, quod est *evenire,* atque ita dicatur : *rem evenire aliter quam Deus providit,* istud totum, *est possibile,* falsum est nec probari potest. Omnino enim impossibile est quod hæc propositio dicit : *res aliter evenit quam Deus providit,* quod scilicet totum subjectum est; *possibile* vero simpliciter prædicatum, sicut et istud : *res aliter evenit quam evenit.* Multum autem refert ad sententiam orationis determinationes prædicatis modis adjungi sive eorum subjectis, sicut in tractatu modalium supra monstravimus[3]. Cum autem possibile simpliciter enuntiatur, atque id totum subjicitur : *rem evenire aliter quam Deus providit,* tunc quidem regula supraposita aptari potest consequentiæ quæ ait : cujuscumque antecedens possibile est, et consequens; quippe hoc totum : *res aliter evenit quam Deus providit,* antecedens erat ad illud : *Deus fallitur.* Quare huic toti, sicut et illi, possibile attribuendum erat. Aliter enim regula nihil ad consequentiam, cum hæc vera, illa falsa esse, ut dictum est, possit. Illa quoque fortasse consequentia necessitatem non tenet : *si res aliter quam providit Deus evenire non possibile, nec aliter quam eveniunt evenire queunt;* licet eventus rei ac Dei providentia in eodem consistant, sicut nec ipsius conversa vera est, hæc scilicet : *si possibile est aliter evenire quam evenit, possibile est aliter evenire quam Deus providit;* quemadmodum nec illa simplex : *si res aliter evenit quam evenit, aliter evenit quam Deus providit.* Possibile enim aliter evenire quam evenit, et secundum Dei providentiam contingere, pro eo scilicet quod aliam providentiam habuisse posset quam istam quam habuit, secundum alium eventum. Insuper, quamvis paria concedantur se comitantia, rei eventus et Dei providentia quæ de ipso

[1] Cod. *falsum.* — [2] Cod. *verum.* — [3] Cf. supra, pag. 263.

est, non tamen necessariam inferentiam tenent, quorum neuter in enuntiatione alterius intelligitur.

Nunc ad solutionem suprapositæ argumentationis veniamus, singulasque ipsius propositiones perquiramus. Prima quidem propositio hujusmodi erat : si omnium affirmationum et negationum necesse est alteram esse veram, et alteram falsam, tunc alterum eorum quæ dicunt necesse est esse, alterum vero non esse. Si quam enim necesse est esse veram, et illud quod dicit esse necesse est; vel, si falsam, non esse. Sed prius nobis inspiciendum est qualiter ipsius antecedens Aristoteles intellexerit, a quo argumentatio incipit, hoc videlicet : omnium affirmationum et negationum necesse est alteram esse veram, alteram esse falsam, ut, hoc prius discusso, ipsum ab inconvenienti facilius absolvamus. Potest autem et vere et falso accipi, sicut et illud quod in tractatu oppositorum de eisdem affirmationibus et negationibus dixit[1], alteram scilicet semper esse veram, et alteram falsam, veluti istarum : *Socrates est sanus, Socrates non est sanus.* Si enim ita intellexeris quod uni et eidem semper verum inhæreat, falsum est, cum potius neutra illarum veritatem custodiat, sed modo vera sit eadem, modo falsa. Si vero ita sumpseris ut alteram non circa unam tantum* teneas, sed indifferentem accipias, ac si dicas alterutra, verum est. Semper enim alterutra vera est, hoc est, semper ita se habet quod vel hæc vel illa vera est. Hæc quidem Aristotelis acceptio extitit, cum scilicet ait alteram semper esse veram et alteram falsam, ut illud scilicet *alteram* dividue sumeret ac si[2] *alterutram* diceret. Sic quoque et hoc loco, cum ait : alteram necesse est esse veram, et alteram falsam; quod quidem ipse manifeste in sequentibus in solutione hujus argumenti declaravit, cum ait[3] : « igitur esse quod est quando est, et non esse quod non est quando non est, necesse est; sed non quod est omne necesse est esse, nec quod non est necesse est non esse; non enim idem est omne quod est esse necessario quando est, et simpliciter esse ex necessitate. Similiter autem et in eo quod non est. Et in contradictione

* Fol. 145 r°.

[1] Aristot. de Interpret., pag. 25. — [2] Excidit *si*. — [3] Aristot. *ibid.*, pag. 34.

eadem ratio est; esse quidem vel non esse omne necesse est et futurum esse vel non. Non tamen dividentem dicerem alterum necessarium[1]. Dico autem : necesse est futurum esse bellum navale cras vel non futurum esse; sed non futurum esse bellum navale cras necesse est vel non futurum, futurum autem esse vel non esse necesse. Quare quoniam orationes similiter veræ sunt quemadmodum res, manifestum est quoniam quæcunque sic habent se ut utrumlibet sint, et contraria ipsorum contingere queant, necesse est similiter se habere et contradictionem[2]. Quod contingit in his quæ non semper sunt, et in illis quæ non semper non sunt. In his enim necesse est alteram partem contradictionis veram esse vel falsam, non tamen hoc vel illud, sed utrumlibet, et magis quidem alteram veram, non tamen jam veram vel falsam. Quare manifestum est quoniam non est necesse omnes affirmationes et negationes oppositas, hanc quidem veram, illam vero falsam. Neque enim quemadmodum in his quæ sunt, sic se habet et in his quæ non sunt, possibilibus tantum esse vel non esse, sed quemadmodum dictum est. »

Ex his itaque Aristoteles manifeste demonstrat ipsas affirmationes et negationes in proprietate veri ac falsi sequi illos eventus rerum quos enuntiant, gratia quorum tantum veræ esse vel falsæ dicuntur, in eo scilicet quod quemadmodum quamlibet rem necesse est esse quando est, vel non esse quando non est, ita quamlibet propositionem veram necesse est esse veram dum vera est, vel non veram non esse veram dum vera non est. Sed non ideo omnem veram necesse est esse veram simpliciter, nec omnem quæ non est vera necesse est non esse veram; alioquin nunquam quæ vera est posset esse non vera, nec ea quæ non est vera posset fieri vera. Quod enim ex necessitate est, aliter esse non potest. Rursus quemadmodum necessarium simpliciter enuntiamus sub disjunctione de his omnibus quæ dividentes affirmationes et negationes dicunt, sic et de orationibus. Omne enim esse vel non esse necesse est, et futurum esse vel non. Sic quoque om-

[1] Cod. *necessario*. Sed cf. Boeth. ed. prima, pag. 248. — [2] Cod. *contradictioni*. Sed cf. Boeth., loc. cit.

nem affirmationem et negationem veram esse vel falsam necesse est, sed non semper veram esse necesse est nec semper falsam esse necesse est. Et hoc est quod ait : « Quare manifestum est quoniam non est necesse omnes affirmationes vel negationes oppositorum, hanc quidem veram, illam vero falsam esse ; » ac si ita singula distinguat : non necesse est hanc esse veram, non necesse est illam esse falsam, sed utramque vel veram esse vel falsam, vel alteram esse veram et alteram falsam, sicut superius determinatum est.

Nunc vero propositæ propositionis sententiis diversis expeditis, propter solutionem præsentis argumentationis inquirendam illud discernendum est, quod si procedat adversarius ex posito Aristotelis sicut ipse[1] intelligit, dividue scilicet, sicut dictum est, et quod inde infert dividue similiter debet accipere hoc modo : omnium quæ dicit affirmatio et negatio alterum necesse est esse et alterum non esse, hoc scilicet vel illud esse necesse est, similiter et non esse. At vero non jam poterit inferri interitus utrumlibet[2] vel consilii sive negotii; quod secunda consequentia proponebat. Si vero ex verbis Aristotelis aliter procedat quam ipse ea intellexerit atque aliter quam vera sint, quod etiam discussum est superius, vera etiam fortasse erit secunda consequentia; sed nihil adversus Aristotelem. Si enim eorum quæ futura sunt alterum necessario contingeret et alterum necessario non contingeret, oporteret perire utrumlibet ac consilium sive negotium. Sed fortasse dicitur quod non necesse esset consilium ideo vel negotium perire. Possent enim ex necessitate per consilium et negotium contingere, ut similiter in necessitate consilium et negotium tenerentur, et ita essent. Sed esse quidem Aristoteles ea non denegat, sed efficaces causas esse futurorum. Unde etiam ait[3] : « videmus enim esse principium futurorum et ab « eo quod consiliamur atque agimus aliquid, » quod quidem non esset si ex necessitate contingeret. Si enim ex necessitate fierent, per illud non contingeret quod ex necessitate certum est non esse, nec causam sui illud haberent quod ad esse et non esse se habet,

[1] Cod. *ipsum.* — [2] Scilicet τȣ *utrumlibet.* — [3] Aristot. de Interpret., pag. 33.

ut scilicet consilium nostrum et negotium. Sed fortasse Aristoteles non hic satisfecit adversario, qui fortasse et consilium et negotium ex necessitate fieri volet [1], sed magis ad inconveniens secundum rei veritatem quam secundum ipsius concessionem ducit. Sed nec Aristotelis fortasse hæc argumentatio fuit, sicut supradiximus, imo adversus se commotam ipse eam proponit ut dissolvat. Cui quidem cum in pluribus fortasse resistere posset, ut in secunda consequentia quæ inter opposita proponitur et quando ipsius antecedens falsum accipitur, illud tamen præcipue curavit resecare quod maxime adversum se videbat contendere, atque de proprietate contradictionis proposita sententiam suam aperire. Sic autem falsa potest ostendi secunda consequentia : si quia hoc ex necessitate continget, non eveniet per consilium vel negotium, et quia per illa ex necessitate continget, non continget per ipsa; unde si per illa ex necessitate continget, non continget per illa ex necessitate, quod falsum est. Omnem insuper differentiam inter opposita calumniamus, sicut in loco ab oppositis demonstrandum esse proposuimus [2].

De unis et multiplicibus seu compositis et simplicibus propositionibus.

Nunc autem quæ sint unæ quæve multiplices propositiones ordo est exequendi. Sunt enim quemadmodum dictiones aliæ unæ in sensu ut quæ unam habent impositionem, sicut univocæ et singulares, aliæ vero multiplices quæ scilicet diversas habent impositionis causas, sicut æquivocæ; sic etiam orationes alias unas esse, alias contingit esse multiplices; nec solum perfectas quemadmodum propositiones hujusmodi divisio comprehendit, verum etiam imperfectas, ut diffinitiones seu descriptiones. Est enim hujus diffinitionis *animal rationale mortale* una sententia secundum hominis constitutionem quam ostendit; hujus autem : *homo albus ambulans,* multiplex est sensus. Quæ quidem homines albos ambulantes describit, nec eorum constitutionem ostendendo, quippe accidens substantiam non

[1] Cod. *valet.* — [2] Cf. infra, in Topicis.

constituit, cum non sit prius in natura, imo posterius, sed eos accidentium informatione quodammodo depingendo. Sed de hac quidem multiplicitate uberius in sequentibus disputabitur. Multiplicium autem propositionum aliæ in parte multiplicitatem habent, aliæ in toto. Quæ vero in toto multiplicitatem habent atque diversarum propositionum sensus continent, modo ambiguæ sunt, velut ista : *video* * *lupum comedere panem;* modo non, velut ista : *Socrates dormit et idem stetit.* Ambiguæ vero sunt quæ in eadem vocis materia diversos exprimunt intellectus, sive in eodem constructionis ordine sive in diverso illud faciant. Casus enim aliquando loca permutant secundum sensuum diversitatem, hoc modo : cum dicitur : *mancipium defert pomum,* potest et mancipium proponi nominativus et pomum subjungi accusativus, vel e converso. In eodem autem ordine structuræ multiplicitas quandoque existit, veluti cum dicitur : *quoddam animal est rationale et irrationale.* Potest enim hic intelligi sensus unius propositionis falsus, aut duæ videri. Si enim illud et unam propositionem particularem alii conjungat hoc modo : *quoddam animal est rationale et quoddam animal est* irrationale, duæ sunt enuntiationes. Si vero sola prædicata conjungat circa idem illud subjectum, ut videlicet quoddam animal utrumque esse intelligatur, falsus est omnino sensus, cum potius nullum animal sit utrumque. Multiplicitas vero partis alia est in dictione, alia in oratione; in dictione quidem hoc loco : *canis est substantia;* in oratione vero hic : *Socrates est homo albus ambulans.* Hac enim oratione Aristoteles in secundo Peri ermenias unam enuntiationem non efficere propter sui multiplicitatem ostendit[1] « Ex albo autem « inquit, et homine et ambulare non fit unum, quare non sunt unum; « quare nec, si unum aliquid de his affirmet aliquis, erit affirmatio « una, sed vox quidem una, affirmationes vero multæ, nec si de uno « ista, sed similiter plures ». At vero nobis inquirendum est quare magis *homo albus* una sit dicenda oratio quam *homo albus et ambulans.* Si enim illud quod præmiserat ipse Aristoteles pensemus, cum

* Fol. 145 v°.

[1] Aristot. de Interpret., pag. 43.

scilicet ait[1] : « at vero unum de pluribus vel plura de uno affirmare « vel negare, si non est unum ex pluribus, non est affirmatio una vel « negatio », non magis unam hanc appellare posse videmur quam illam, cum nulla res ex homine et albo constituatur; quippe accidens substantiam non constituit. Ipse tamen *homo albus* unam videtur accipere cum in sequentibus ait : [2] « de homine enim verum est dicere et « extra animal et extra bipes, et ut unum, et hominem et album, et « hæc ut unum; » ut videlicet *homo albus* unam prædicationem reddat sicut *animal bipes*. Sed, sicut in primo Postprædicamentorum ostendimus, non de unitate sensus hoc loco agitur, sed magis de unitate dictionis per compositionem. Unam tamen fortasse prædicationem hæc oratio *homo albus* facit, atque eam in sensu unam esse confiteri possumus. Quod tamen illam *homo albus ambulans* unam esse omnino negamus, quodque ait superius Aristoteles non unam prædicationem fieri in pluribus vocabulis ex quibus non efficitur unum, ita accipiendum est : ex quibus unus sensus non generatur, ut videlicet illud « unum » magis ad unitatem intellectus quam ad constitutionem ejusdem rei referatur. Unum autem intellectum demonstrat unius adjectivi nominis ad substantivum suum adjunctio, ut *homo albus, animal rationale,* unde et unum nomen effici possunt. Si vero plura accidentia circa fundamentum determinentur, veluti si dicamus *homo albus ambulans*, albedinem et ambulationem circa hominem determinamus. Dum videlicet ipsum tamquam informatum illis accipimus, non est una prædicatio nec una sententia rationis. Sed cum utraque eidem, hoc est homini, accidentia sint, atque singula circa hominem accipiantur atque ad ipsum referantur, talis est sententia ac si diceremus : *homo albus homo ambulans,* duas scilicet orationes diversim proponentes. Unde et cum dicimus *animal rationale mortale,* si unam sententiam velimus efficere, non sunt circa eamdem animalis essentiam rationalitas et mortale accipienda neque utræque formæ ad eamdem materiam referendæ, sed mortale circa speciem illam quæ est *animal rationale*

[1] Aristot. de Interpret., pag. 43. — [2] Aristot., pag. 44.

determinatur; alioquin multiplex esset oratio, tanquam diceretur *animal rationale animal mortale,* si videlicet utraque circa animal acciperetur. Est itaque *animal rationale* in diffinitione hominis primo substantivo nomine speciei animalis positum, cui *mortale* tamquam adjectivum copulatur, et sic una est in sensu diffinitio, sicut *homo albus*. At vero quæritur, cum *homo albus* hominem et albedinem significet ex quibus rebus una non fit substantia, quomodo una sit ipsius sententia. Ait namque Aristoteles in primo Peri ermenias[1]: « Si vero « unum nomen duobus impositum sit ex quibus non fit unum, non « est una affirmatio vel negatio, ut si quis ponat hoc nomen tunica « homini et equo. » Sed ibi quidem egisse videtur de significatione per impositionem quæ in sententia continetur. Nam *homo albus* et hominem album per impositionem demonstrat et albedinem circa ipsum determinat. De significatione quoque sententiæ determinamus pro eo quod animal et homini et equo, ex quibus unum fit, per impositionem datum est; sed nullius sententiam determinate in se continet, atque ideo in significatione multiplex dictio non est. Quæ vero multiplex est dictio secundum impositionem multas continet sententias, atque res singulas in sententia tenet. At vero quod Aristoteles ait hoc modo potius accipiendum est, ut multiplicem illam dictionem dicamus quæ pluribus imposita est ex quibus non fit unum, hoc est, plura in sententia tenet non secundum id quod ex eis unus procedat intellectus. Sic autem e converso omnis illa una est dictio quæ plurium significativa est, secundum id quod ex eis unus intellectus procedat. Sed non necesse est omnes illas dictiones unas esse quæ talia significant ex quibus una res constituitur. Nam etsi animal et rationalitas hominem constituant, potest tamen illud nomen æquivoce dari. Quæcunque ergo voces plura ita significant quod ex ipsis non unus intellectus consistat, multiplices dicuntur; quæ vero ita quod unus ex eis intellectus proveniat, unæ erunt, etsi unius rei substantiam non perficiant res significatæ; ut *homo albus* una est in sensu oratio, licet ex albedine et homine nullius rei substantia con-

[1] Aristot. de Interpret., pag. 28.

stituatur. At vero *homo albus ambulans* non nisi multiplex esse potest; nec *homo albus* primo substantiæ vocabulo poni potest, cum id quoque designet quod per accidens inest. Nec hominis substantia in eo quod alba est tamquam fundamentum ambulationis recte sumitur, vel in eo quod ambulans est tamquam subjectum albedinis; sed utrique æqualiter ipsa hominis essentia subjecta est, nec alterum per alterum homini inest, sed unumquodque quod in[1] se subjecta hominis essentia suscipit, quæ tunc tantum tamquam fundamentum proprie sumitur cum in essentia sua tantum accipitur, quam integram et cum accidentibus et sine eisdem conservare potest. Sunt autem qui adstruant diversa accidentia unam enuntiationem facere, cum talia sumuntur quæ ad diversa referuntur, veluti si dicatur : *homo citharœdus bonus*[2]. Nam citharœdus per se inest homini, bonitas vero per citharizationem, cum non bonus nisi in arte citharizandi intelligatur; ut sicut homo subjectum ponitur * citharœdi, ita citharœdus boni. At si multiplicitatem enuntiationis facit relatio diversorum ad idem, multo magis relatio diversorum ad diversa, quando non solum ea quæ referuntur multa sunt, verum etiam ea ad quæ referuntur, multiplicitas geminatur. Sic namque magis multiplicem dicimus enuntiationem quæ plura de pluribus enuntiat, quam quæ plura de uno vel unum de pluribus prædicat. Fortasse etiam nec una oratio dici potest *homo citharœdus bonus,* cujus partium conjunctio competens non videtur. Cum enim pro substantivo utimur vocabulo citharœdi, alii substantivo, quod est *homo,* non recte adjungitur tamquam ipsius adjectivum, nec est insuper citharœdus tale sumptum quod adjectivum debeat dici, sicut nec *vir* nec *femina* seu *virgo* aut *miles,* et quæ in neutro genere deficiunt. Non enim in constructione substantivis bene adjunguntur, ut videlicet dicamus *homo vir* vel *homo miles.* Imo hæc quoque tamquam substantiva præjacere facimus, hoc modo : *vir bonus, vir pius, miles strenuus, virgo sapiens.* Quod si *citharœdus bonus* primo nomine sumamus, sicut oportet, ut bonitatem in

* Fol. 146 r°.

[1] *In* deest in Cod. — [2] Cf. Aristot. de Interpret., pag. 44; Boeth. edit. prima, pag. 162; edit. secunda, pag. 419.

citharizando intelligere valeamus, quemadmodum in primo Postprædicamentorum ostendimus, tunc quoque competens non erit conjunctio, cùm citharœdus bonus propter suprapositam causam adjectivum dici minime possit, quod scilicet neutro caret. Verum etiam adjectivum dici non potest quod ex his componitur quæ sibi in oratione tamquam substantivum et adjectivum opponi dicuntur; sicut nec *homo albus* nec *miles fortis* ullo modo adjectiva esse substantivi permittit adjunctio, quando nomina composita sumuntur. Patet autem ex suprapositis descriptiones quæ ex pluribus accidentibus fiunt unam prædicationem non facere, nec unas in sensu consistere, licet unam rem subjectam habeant quæ describitur, ut hæc descriptio : *homo albus, Crispus Sophronici filius.* Cum autem partis multiplicitas non solum in sensu, verum etiam in rebus significatis est, multo magis multiplex enuntiatio est, veluti ista : *latrabile animal est canis,* vel *omnis canis substantia;* cum canis æquivoce in designatione trium ponitur et dicitur *latrabile animal est canis;* tantumdem ponitur ac si diceretur esse illa tria quæ a canis nomine significantur. Ut sit semper enuntiatio falsa in quadam una significatione sua, hujusmodi voces enuntiantur. Quidam tamen has etiam veras servare volunt in quibus multa de uno prædicari dicunt, eam prædicationem sub disjunctione ponentes; veluti cum dicitur : *latrabile animal est canis,* id volunt intelligi : latrabile animal esse vel latrabile animal vel marinam belluam vel canis sidus, hoc est aliquam de his tribus rebus quas significat *canis.* Sed hoc quoque non est prædicari multa sed unum, quoniam scilicet unum tantum illorum trium attribuit; nec canis nomen secundum æquivocationem ita est accipiendum, ut unum de illis tribus identitate[1] in ipso intelligatur, quippe jam esset una impositio ipsius secundum sensum unum, sed pro tribus nominibus convenit ipsum locari. Sic enim Priscianus multa nomina in unam vocem incidere dixit, quoniam scilicet eadem vocis materia diversorum nominum significationis sententiam tenet atque officium. Unde oportet, cum dicitur : *latra-*

[1] Sic Cod.

bile animal est canis, si canis nomen æquivoce sumatur, tantumdem ipsum efficere quantum tria nomina quibus æquipollet. Unde bene Aristoteles cum tunicæ nomen homini et equo æquivoce imponi dixisset, talemque enuntiationem fieri[1] : *tunica est alba* « nihil, inquit, differt dicere quam dicere equus est albus et homo albus », quippe tunicæ nomen unicuique per se tamquam proprium nomen datum fuit, secundum id scilicet quod unumquodque erat in se, non ex ea communi causa quidem impositum illis duobus quod ipsa sit de collectione; alioquin illa non esset multiplex impositio, sed semel facta ex eadem causa utrumque designaret, nec diversa vocis sententia esset sed eadem. Patet autem ex superioribus multiplicitatem in parte propositionis consistere, quotiens ipsa pars multos generat intellectus, sive oratio sit sive dictio. Est autem multiplex intellectus, vel cum multæ res subjectæ sunt, vel cum una. Nam *homo albus ambulans,* vel cum prædicatur vel cum subjicitur, unam tantum rem demonstrat, quæ scilicet albedinem et ambulationem suscipit. *Canis* autem multiplicitas non solum intellectu est, verum etiam in rebus; unde multa per ipsum vel prædicari vel subjici possunt. Si quis enim dicat : *omnis canis est substantia,* id tantum ponit ac si diceret et latrabile animal et marinam belluam et canis sidus substantiam esse. At in eo multiplex apparet illa. Sed opponitur quod similiter quælibet universalis propositio multiplex debeat judicari, veluti ista, quæ una est : *omnis substantia est substantia,* multiplex debet vocari, in eo scilicet quod multis æquipolleat propositionibus, his scilicet : *omne corpus et omnis spiritus est substantia,* quas quidem cum inferre dicatur, ab ipsis quoque mutuo inferri conceditur. Sed licet mutuam inferentiam ad alias habere concedatur, non tamen ideo propter illas multiplex judicanda est, nisi earum sententias contineret, quod falsum est. In nomine enim substantiæ nullo modo sententia inferiorum nominum continetur, imo potius in inferioribus sensus superior tenetur; cumque substantiæ nomen univocum sit, non est ipsius intellectus multiplex, sed unus, quod ex eadem

[1] Aristot. de Interpret., pag. 28.

naturæ convenientia significatis est impositum. At vero canis sicut multiplicem habuit impositionem, ita etiam multiplicem tenet significationem secundum intellectuum diversitatem. Unde ea propositio quæ dicit : *omnis canis est substantia,* recte pluribus propositionibus æquipollere videtur eamdemque cum ipsis tenere sententiam, cum his scilicet quas supraposuimus. Sed fortasse opponitur quod, si ea quæ dicit : *omnis canis est animal* eadem est in sensu cum his tribus : *latrabile animal est animal, marina bellua est animal, canis sidus est animal,* oportet, cum hæc falsa sit, illas quoque tres falsas esse; quod enim falsæ propositioni æquipollet, falsum esse necesse est. At vero hæ tres neque tantum falsæ neque tantum veræ dici possunt, quarum una falsa est, duæ autem veræ. Illa vero tantum falsa dicitur cum sit ejus dividens vera : *non omnis canis est animal, ut cœleste sidus.* At vero si æquipollentiam secundum inferentiam, non secundum identitatem sententiæ, accipiamus, non necesse erit fortasse omnia quæ falsis æquipollent falsa esse; quippe : *omnis substantia est corpus* ad istas duas *omne corpus est corpus* et *omnis spiritus est corpus,* secundum mutuam inferentiam dicitur habere æquipollentiam; quæ cum tantum falsa sit, istæ tamen duæ neque falsæ dici neque veræ possunt, sed una tantum vera et altera falsa. At vero quæcumque veris æquipollent, vera esse necesse est. Si vero æquipollentiam non tantum secundum mutuam inferentiam, verum etiam secundum identitatem sententiæ sumamus, verum est et quæcumque eadem sunt cum falsis falsa esse. Sed fortasse *omnis canis est animal,* quando in sententia trium propositionum sumitur, neque vera tantum neque falsa dici potest, sed partim vera et partim falsa, secundum veri vel falsi continentiam. Possunt autem vel plura prædicari vel* plura subjici singulatim, nec tamen multas propositio sententias in se continet. Si enim dicam : *hoc latrabile animal est canis,* unumquodque illorum trium, hoc est unius tantum enuntiationis sensum facio falsum; veluti si dicam : *Socrates est rationalis et irrationalis,* hæc tantum falsa est enuntiatio cujus dividens tantum vera esse comprobatur, hæc scilicet : *Socrates non est rationale*

* Fol. 146 v°.

et irrationale, hoc est, non est utrumque. Si autem hæc propositio : *Socrates est utrumque,* eadem esset cum his duabus : *Socrates est rationalis, Socrates est irrationalis,* neque vera tantum neque falsa esse diceretur. Sic quoque et : *quoddam animal est rationale et irrationale,* cum falsa sit, eo videlicet quod nullum animal sit utrumque, duarum verarum sensus non continet, harum videlicet : *quoddam animal est rationale, quoddam animal est irrationale;* nec ista : *quoddam animal neque est rationale neque est irrationale,* hoc est, *quoddam animal est neutrum,* quæ etiam falsa est, harum sententias continet quæ veræ sunt : *quoddam animal non est rationale, quoddam animal non est irrationale;* cum enim *quoddam animal* semel ponitur, idem animal in ipso accipitur. Cum autem bis[1] profertur, potest secundum diversa animalia verus consistere sensus. Nam et quoddam animal rationale est et quoddam irrationale, quantum ad diversa animalia individua; sed non ideo quoddam est utrumque, imo nullum utrumque est sicut et nullum neutrum dici potest. Possunt itaque plura de eodem singulatim prædicari, nec tamen diversi erunt propositiones sensus, si videlicet subjectum semel sumatur. Oportet enim, ut multæ sint sententiæ utrorumque terminorum in quibus propositiones consistunt, æqualiter plures acceptiones esse, atque ad singulas copulationem referri; alioquin non erunt multæ propositiones in sensu, nisi multis propositionibus earum sensus exprimi possint. Ad sensum vero uniuscujusque propositionis et terminorum necessaria est positio et copulæ interpositio. Possunt etiam multa esse subjecta quibus singulis unum attribuatur, nec tamen multi propositionum sensus erunt, veluti cum dicitur : *omnis canis est animal,* hoc est unaquæque de significationibus illius nominis quod est canis, est animal; quod tantum falsum est. Similiter et ejus æquipollens, hæc scilicet : *latrabile animal, marina bellua, canis sidus sunt animalia,* falsa est tantum et unius propositionis sententiam tenet, hanc scilicet quod animal unicuique illorum trium convenit. Possunt etiam plura singula de pluribus singulis prædicari in sensu unius propositionis, veluti si dicam unumquodque illorum trium esse

[1] Cod *his.*

unumquodque illorum trium, et Socratem et Platonem singulos esse Socratem et Platonem singulos. Cum autem propositiones aliæ unitatem vel multiplicitatem in parte, aliæ in tota enuntiationis sententia habeant, illæ quæ in parte multiplicitatem habent, dividentem propositionem habere possunt. Sunt namque dividentes : *hoc latrabile animal est illa tria, et ipsum non est illa tria.* At vero quando multiplex in sensu est tota enuntiatio, multis propositionibus multæ dividentes debentur, ut sunt quidem in contradictione hinc multæ affirmationes, illinc multæ negationes; nec jam necesse est hanc partem esse veram, illam vero falsam. Unde in primo Peri ermenias Aristoteles[1] : « quare non necesse est hanc quidem contradictionem veram esse, illam vero falsam. » Bene autem dixit « non necesse est in multiplicibus enuntiationibus hanc partem contradictionis esse veram, illam vero falsam », innuens scilicet quod aliquando altera pars vera sit, altera falsa; quando scilicet multiplicitas est in parte, vel quando etiam multiplicitas est secundum totam enuntiationem. Aliquando una pars contradictionis est vera et alia falsa, veluti *hic homo est rationale* et *hic homo est mortale;* aliquando minime, veluti cum dicitur : *hic homo est homo, hic homo est equus, hic homo non est homo, hic homo non est equus.* Unam enim partem contradictionis hinc duas affirmationes ponimus, illinc vero duas negationes, quarum utræque nec veræ sunt nec falsæ, sed utrarumque una vera est et altera falsa. At vero si multis propositionibus unam velimus dividentem reddere quæ omnium simul sensum perimat, tunc quoque non necesse erit alteram partem esse veram et alteram falsam; nam illæ plures quæ destruentur tales esse poterunt quod veræ erunt nec falsæ. Licet autem Aristoteles[2] unam diffiniat enuntiationem quæ unum de uno enuntiat, sæpe tamen unitatem propositionis destruit vel diversa enuntiatio prædicati, hoc modo : *Socrates est homo, Socrates non est homo,* vel *Socrates currit, Socrates non currit,* vel diversa subjecti acceptio, sic : *omnis homo est homo, quidam homo est homo,* vel diversa verbi tempora, ut cum *est* et *fuit* et *erit* proponitur, et quidquid insuper diversum propositionis

[1] Aristot. de Interpret., pag. 28. — [2] *Ibid.*, pag. 21.

sensum facit. Sæpe etiam partis multiplicitas in terminis non est, sed in determinatione, hoc modo : *ego video canem,* illa videlicet tria.

Cadunt autem sub divisione unarum et multiplicium propositionum non solum categoricæ enuntiationes, verum etiam hypotheticæ. Sunt multiplices hypotheticæ in quibus vel ex uno plura, vel ex pluribus unum, vel ex pluribus plura consequuntur; ex uno quidem plura sic : *si est homo, et rationale et mortale;* ex pluribus vero unum hoc modo : *si est rationale vel mortale, est animal;* ex pluribus autem plura ita : *si homo et equus, est rationale et irrationale.* Unarum autem vocum aliæ unæ sunt naturaliter, aliæ conjunctione ; et rursus multiplicium, aliæ naturaliter sunt multiplices, aliæ per inconjunctionem. Sunt autem unæ naturaliter, quæ secundum suam inventionem unam tantum tenent sententiam. Unas vero conjunctione dici volunt, ad quarum sensus unitatem vel continuatio proferendi est necessaria vel aliqua conjunctio. Continuatio quidem proferendi, ut, si in diffinitione hominis *animal rationale mortale,* unum velint intellectum secundum unam subjectam substantiam designare, oportet continue dictiones ipsas proferri. Si enim cum intervallo eas protulerim, unitatem sensus destruo; quippe tunc non ita designantur res sicut in constitutione hominis inveniuntur, quando per se singulæ capiuntur. Una etiam dicitur esse per conjunctionem hypothetica propositio, quæ cum ex diversis propositionibus copulata sit quæ singulæ diversos continent sensus, in unam tamen sententiam consequentiæ ipsæ conveniunt, per oppositam conditionem quæ una est conjunctio. Naturaliter autem multiplices sunt, quæ ad unum sensum applicari nequeunt; per conjunctionem vero multiplices fieri dicuntur voces illæ quæ, vel per incontinuam prolationem, vel per subtractam conjunctionem efficiuntur multiplices. Nota autem quod continuatio proferendi ad unitatem orationis quandoque necessaria sit, non tamen ad eam efficiendam sufficit. Unde Aristoteles[1] : « quare autem unum sit et non multa animal gressibile bipes? » Neque enim in eo quod pro-

[1] Aristot. de Interpret., pag. 21. Cf. Boeth. edit. prima, pag. 230; edit. secunda, pag. 324.

pinquæ sunt partes unum erit; sed de hoc est alterius tractare negotii. Si enim hoc sufficeret ad unitatem quod propinquæ partes proferuntur, omnes multiplices orationes unæ possent fieri. At vero quæ naturaliter sunt multiplices, nullo modo unæ esse possunt. Juvat itaque ad unitatem orationis continuatio proferendi, sed non sufficit. Non est autem idem simplex quod unum, nec multiplex quod compositum; unum namque et multiplex secundum sensum dicuntur, simplex vero et compositum secundum constitutionem. Quæcumque enim ex simplicibus terminis jungitur nec scilicet orationem in terminis habet, simplex dicitur, sive una sit, ut ista : *Socrates est,* sive multiplex, sicut ista : *canis est.* Composita vero appellatur quæ orationem aliquam terminum habet, sive una sit, ut ista : *homo* * *est animal rationale mortale,* sive multiplex, ut ea quæ ait : *Socrates est homo albus ambulans.*

* Fol. 147 r°.

Hæc autem de proprietatibus categoricarum enuntiationum dicta sufficiant. Nunc autem in figuris et modis syllogismorum qui ex ipsis fiunt, propositum nostrum perficiamus.

De syllogismis categoricis [1].

Syllogismum itaque in primo Analyticorum suorum Aristoteles tali diffinitione terminavit [2] : « Syllogismus, inquit, oratio est in qua « positis aliquibus aliud quid a positis ex necessitate consequitur ex « ipso esse. Dico autem ex ipso esse per ipsa contingere ; per ipsa vero « contingere, nullius extrinsecus egere termini ut fiat necessarium. » Quam etiam diffinitionem Boethius in secundo Categoricorum suorum commemorat [3], ac diligenter singulas expediendo differentias pertractat, sicut in illa altercatione de loco et argumentatione monstravimus, quam ad simplicem dialecticorum institutionem conscrip-

[1] Exciderat hic titulus. — [2] Ista et quæ in sequentibus (pag. 307) ex Analyticis Aristotelis laudantur, nescimus unde Abælardus deprompserit. Aristotelis enim Analyticis carere se aperte dixit (pag. 228), et ea quæ hic afferuntur, in Boethii operibus non reperimus, nisi verbis non parum immutatis, et sine Aristotelis mentione. Cf. Boeth., pag. 593, 599. — [3] Cf. Boeth. de syllog. categ., lib. II, pag. 591 sqq.

simus [1]. At vero hic quoque quia [2] syllogismorum naturam principaliter tractandam suscepimus, non incommode singula breviter annotamus. Quod igitur syllogismum orationem vocavit quamdam, ipsius differentiam a simplicibus dictionibus ostendit. Per id vero quod plures propositiones ponit in argumento ex quibus conclusio infertur, ab enthymemate sive exemplo dividitur. In eo vero quod ex concessis infert, argumentum habere monstratur, atque a quibusdam hypotheticis propositionibus differt quæ, cum formam syllogismi teneat earum complexio, non sunt tamen antecedentes propositiones concessæ veluti ista : *si omnis homo est asinus et nullus asinus est equus, nullus homo est equus;* in hoc vero quod necessario quædam ex præmissis conclusio pervenit, ab inductione differre dicitur. Hoc vero quod ipsa conclusio diversa a præmissis propositionibus esse debet, ridiculosos syllogismos excludit ut sunt isti : *omnis homo est risibile, sed omne risibile est risibile, ergo omnis homo est risibile;* rursus : *omnis homo est homo, sed omnis homo est homo, ergo omnis homo est homo.* Hi quidem nec syllogismi proprie debent dici nec argumentatio, quod eam quæ jam concessa fuerat propositio, tanquam dubiam concludunt. Quod ergo ait ipsam conclusionem pervenire per proposita, tale est ut ita perfecta sit inferentia syllogismi ut complexione [3] antecedentium propositionum quodam modo jam contineatur [4] complexio conclusionis. Idque ipsum poni dicimus ad differentiam talium complexionum in quibus aliquid aut plus quam debeat aut minus ponitur. Plus autem quam deceat superflue aliquid aggregatur hoc modo : *omne bonum justum est, omnis virtus bona est et sol in cancro est, omnis igitur virtus justa est.* Minus autem ponitur hoc modo : *omnis homo animal est, sed omne animal animatum est, igitur omnis homo corpus est.* Defuit enim ad perfectionem inferentiæ ea propositio quæ omne animatum corpus esse ostenderet.

Syllogismorum autem alii categoricæ formæ sunt, alii hypotheticæ. Categoricam quidem compositionem habent qui ex solis cate-

[1] Hic rursus alluditur ad opus Abælardi plane nobis incognitum, de quo jam supra, pag. 254. — [2] Cod. *nisi.* — [3] Cod. *complexionem.* — [4] Cod. *innuatur.*

goricis propositionibus componuntur, qui etiam categorici nominantur, ut sunt hi de quibus in præsenti tractandum est nobis. Hypotheticam formam tenent qui aliquam hypotheticam propositionem in sui constitutione continent; unde etiam hypothetici nominantur, veluti iste : *si est homo, est animal, sed est homo, ergo est animal.* Licet enim et assumptio et conclusio categorica sit enuntiatio, ex sola tamen propositione prima quæ hypothetica est, hypotheticus syllogismus totus appellatur. Sed de his alias [1]. Nunc vero de solis categoricis cura est disputare.

Horum autem Aristoteles alios perfectos, hoc est evidentes per se esse dixit, alios imperfectos, id est non per se perspicuos[2]. « Perfec-« tum autem, inquit, dico syllogismum qui nullius alterius indigeat « præter assumpta ut appareat esse verus », ut illi quatuor quos in prima figura ipse disponit; « imperfectum vero quod indiget aut « unius aut plurium » ut sunt omnes illi quos ipse in secunda et tertia figura posuit, quarum complexio cum per se evidentiam non habet ut statim inferentiæ credatur ejus, in modos primæ figuræ resolvuntur a quibus etiam principium sumunt per conversionem, sicut posterius apparebit, ac per ipsos qui evidentes sunt, fidem capiunt modo quidem una propositione conversa, modo duabus, sicut in sequentibus liquebit.

Nunc vero quid formam syllogismi, quidve figuram aut modum appellemus, distinguendum censeo. Significant autem diversas ipsius compositiones. Formam quidem eam dicimus compositionem syllogismorum secundum quam categorici et hypothetici dividuntur ab invicem, in eo scilicet quod hi [3] categoricam constitutionem habent, in eo quod ex solis categoricis propositionibus constant; illi hypotheticam, secundum id quod aliquam continent propositionem hypotheticam. Figuram vero secundum dispositionem medii termini accipimus quem tribus modis variari contingit in his quæ proponuntur propositionibus ad demonstrationem conclusionis. Cum

[1] Cf. P. quart. de propositionibus et syllogismis hypotheticis, seu Analytica posteriora. — Cf. supra, pag. 305, not. 2, et Boeth., pag. 593. — [3] *Hi* excidit.

enim singulæ figuræ syllogismorum minus quam tribus terminis contineri non possint, ille qui medius intendit, modo ita disponitur ut, cum in una propositione subjiciatur, in alia prædicetur quæ prima est figura, hoc modo : *omne bonum justum est, omnis virtus bona est;* modo vero ita communis est utrique propositioni ut in utraque prædicetur, quod quidem secundam figuram dicimus, hoc modo : omne justum bonum est, nullum malum bonum est; modo etiam ita ab utraque participatur ut in utraque subjectus sit quæ tertia figura vocatur, hoc modo : *omne bonum justum est; omne bonum virtus est.* Modorum vero diversitates secundum qualitatem aut quantitatem propositionum syllogismi consideramus, in eo scilicet quod quidam ex solis affirmativis, quidam vero ex affirmativis simul et negativis constituuntur, aut quidam ex solis universalibus, alii vero ex universalibus simul et particularibus. Nam affirmativum et negativum ad qualitatem enuntiandi, universale vero et particulare ad quantitatem subjiciendi referuntur, in eo scilicet quod prædicatum modo affirmando, modo negando enuntiatur. Subjectum vero modo circa omnes, modo circa unum accipitur hoc modo : *omnis homo est albus, quidam homo est albus, nullus homo albus est, quidam homo albus non est.*

Manifestum est autem ex his quæ dicta sunt, figuras syllogismorum etiam his consistere propositionibus quæ altero termino participant. Sunt autem propositiones aliæ invicem participantes quæ scilicet aliquem communem terminum habent, aliæ modo non participantes quæ scilicet nullum eumdem terminum communicant veluti istæ : *Socrates legit, Plato disputat.* Participantium autem duo sunt modi. Aliæ namque utroque termino participant, aliæ vero altero tantum. Quæ vero utroque participant, aliæ ad eumdem ordinem, aliæ ad ordinis commutationem; ad eumdem quidem ordinem sicut contrariæ vel subcontrariæ, subalternæ sive contradictoriæ; ad ordinis vero commutationem participatio in conversione consistit. Sed de his quidem quæ utroque termino participant in secundo Enchiridii[1] nostri

[1] Cod. *poicherii*, quod sensu omnino caret. Librum autem intelligimus quem sæpe Abælardus appellat *introductiones nostras*, pag. 254, 305-306, 332.

satis dictum esse arbitror. Nunc vero de his superest tractare quæ altero termino participant in quibus figuras syllogismorum consistere supra diximus. Prima namque figura in his dignoscitur in quibus id quod in una subjicitur, in alia prædicatur, hoc modo : *omne justum bonum est, omnis virtus justa est;* vel ita : *omne justum bonum est, omne bonum virtus est;* sive enim * id quod in prima subjicitur, in secunda prædicetur, sive quod in prima prædicatur, in secunda subjiciatur, primam figuram facimus. Non enim transpositio ordinis propositionum diversam figuram facit, sed conversio terminorum. Procreatur enim ex prima figura secunda et tertia per conversionem alterius propositionis. Secundam quidem ex prima Boethius in[1] secundo Categoricorum ostendit[2] majore extremitate conversa, tertiam vero ex eadem nasci per conversionem minoris extremitatis. Extremitates autem vocamus terminos conclusionis, ad quorum inter se cohærentiam vel remotionem comprobandam medius terminus in propositis enuntiationibus intercedebat. Medium vero terminum illum dicimus qui ad conclusionem eorum quæ probare volumus, interponitur, utrique quidem antecedentium propositionum communis, cum in conclusionem nunquam veniat. Majorem autem et minorem extremitatem non secundum continentiam rerum, sed secundum quamdam dignitatem accipimus. Illam namque majorem, hoc est digniorem dicimus quæ in conclusione prædicatur. Quæ vero in ipsa subjicitur, minorem et posteriorem appellamus, quippe principalis terminus propositionis prædicatus dicitur a quo etiam propositio prædicata nominatur, de quo etiam quæstio quæ probatur, fieri dicitur, cujus quoque inhærentiam ad minorem extremitatem vel remotionem syllogismus ostendit. Si quis igitur ex prima figura secundam procreare desideret, convertat eam propositionem in qua major extremitas ponitur, alia propositione manente, veluti cum tales sint primæ figuræ propositiones : *omne justum bonum est, omnis virtus justa est,* talem in primo modo primæ figuræ conclusionem habentes; ex qua quidem conclusione apparet *bonum* majorem extremitatem ap-

* Fol. 147 v°.

[1] Cod. *qui in.* — [2] Boeth. de syllog. Categ., pag. 593.

pellari. Si quis eam præcedentium propositionum converterit quæ scilicet fuit prima propositio syllogismi, secundam figuram efficiet hoc modo : *omne bonum justum est, omnis virtus justa est.* Si vero eam propositionem convertat in qua minor ponitur extremitas, quæ scilicet secunda ponebatur superius, tertia figura provenit, ex eadem figura, ex prima scilicet, et erunt tales propositiones : *omne justum bonum est, omne justum virtus est.* Continet autem unaquæque figura plures modos secundum diversitatem, ut dictum est, qualitatis aut quantitatis propositionum. Prima namque figura, auctore Aristotele, quatuor modos habet; secunda quoque totidem tenet; tertia vero sex comprehendit. Sunt autem hi primæ figuræ :

Omne justum bonum est; omnis virtus justa est; omnis igitur virtus bona.

Nullum bonum malum est; omne justum bonum est; nullum igitur justum malum est.

Omne bonum virtus est; quoddam justum bonum est; quoddam igitur justum virtus est.

Nullum bonum malum est; quoddam justum bonum est; quoddam igitur justum malum non est.

Hi vero quatuor perfecti dicuntur eo scilicet quod per se evidentiam habent, nec ullius propositionis indigent ut necessario provenire conclusio ex præmissis enuntiationibus videatur, propositione scilicet et assumptione syllogismi. Quippe ipsa complexionis dispositio directa est, non per reflexionem conversionis implicita, sicut complexiones aliarum figurarum quæ ex prima per conversionem provenire demonstratæ sunt. Ita quoque recta est hujus figuræ dispositio, ut qui medius in sensu terminus intercedit, medius quoque in constructione locum teneat, quæ vero extrema sunt, extremum. Sed non ita in cæteris figuris est. Unde omnes earum syllogismi in hos quatuor primæ figuræ syllogismos resolvendi sunt ut evidentiam ex ipsis accipiant, sicut posterius ostendendum est.

Nunc vero propositos quatuor syllogismos diligenter inspiciamus earumque regulas generales apponamus. Primus quidem omnino simplex est cujus propositiones nec qualitate differunt nec quantitate; quippe omnes sunt affirmativæ et omnes universales. Hujus autem regula talis est : si aliquid prædicatur de alio verbo et aliud

subjiciatur subjecto verbo, id quoque subjiciatur prædicato, eodem modo id est ut veluti cum justum bono supponatur ut et virtus bona justo, bono quoque ipsam necesse est supponi. Omnes vero alii syllogismi, cujuscumque figuræ sint, propositionibus vel qualitate vel quantitate differentibus conjunguntur. Omnes namque alii propositionem vel particularem vel negativam continent. Quicumque vero particularem habent propositionem, universalem quoque habere oportet; quippe ex solis particularibus nulla est syllogismi necessitas; et quicumque negativam aliquam habent, aliquam quoque affirmativam habere necesse est. Nullus enim verus est qui ex solis negativis texatur syllogismus. Ejus autem quem secundum modum posuimus, cujus propositiones sola qualitate disjunctæ sunt, talis est regula : si aliquid removetur ab alio universaliter et aliud subjiciatur subjecto universaliter, primum prædicatum removetur a secundo subjecto universaliter, veluti cum malum removeatur a bono universaliter et justum supponatur bono universaliter, ab ipso justo scilicet, quod erat subjectum secundæ propositionis, malum removetur quod in prima propositione prædicabatur. Tertii quoque modi, cujus propositiones sola distant quantitate, regula talis est : si aliquid prædicatur de alio universaliter et aliud subjiciatur subjecto particulariter, idem subjicitur prædicato quoque particulariter. Quarto vero modo cujus propositiones, hæ qualitate invicem, illæ vero quantitate dissident, talem regulam assignamus : si aliquid removetur ab alio universaliter et aliud subjiciatur subjecto particulariter, primum prædicatum removetur a secundo subjecto particulariter. Sicut autem tertius a primo differt in eo tantum quod posteriores propositiones particulares habet, ita quartus a secundo, et sicut isti ab eadem propositione, ita et illi incipiunt, ut sint novem primæ figuræ modi, quatuor quidem ab Aristotele inventi; quinque vero a Theophrasto et Eudemo superadditi quibus secundum[1] Boethium Porphyrius in hac additione visus est consensisse. Hi vero quinque a primis quatuor exordium sumunt atque ex ipsis per quamdam proposi-

[1] Cod. *universaliter.* Cf. Boeth., pag. 596.

tionum conversionem descendunt, quod quidem catanaclasim[1] vocant, id est per refractionem quamdam conversionemque propositionum. Ac prius quidem omnes ordine disponamus; dein qualiter ex quatuor suprapositis nascantur, aperiamus.

Omne justum bonum est; omnis virtus justa est; quoddam bonum virtus est.

Nullum bonum malum est; omne justum bonum est; nullum malum justum est.

Omne bonum virtus est; quoddam justum bonum est; quædam virtus justa est.

Omne bonum justum est; nullum malum bonum est; quoddam justum malum non est.

Quoddam bonum justum est; nullum malum bonum est; quoddam justum malum non est.

Nascitur autem quintus ex primo, primis propositionibus manentibus atque universali conclusione particulariter conversa; a quo etiam comprobatur. Quicumque enim universalem affirmativam in conclusione demonstrat, particularem quoque conversionem ipsius per accidens ostendit; quippe omnis universalis affirmativa particularem conversam infert. Sextus vero ex secundo venit, primis propositionibus manentibus et conclusione universali universaliter conversa; a quo etiam fidem accipit. Quicumque enim universalem negationem concludit, ejus quoque simplicem conversionem probavit. Omnis enim universalis negativa sibi ipsi convertitur. Septimus vero * ex tertio manat, primis enuntiationibus manentibus et conclusione particulariter conversa; a quo etiam probationem sumit. Quisquis enim particularem affirmativam ostendit, ejus quoque conversionem simplicem comprobavit. Omnis namque particularis affirmativa sibi ipsi convertitur. Ex quarto vero per conversionem conclusionis nullus procreari potuit, pro eo scilicet quod particularis negatio conversionem quam inferat nullam habet. Imo octavus et nonus qui restant, conversis prioribus propositionibus quarti, in ipsum resolvuntur. Octavus quidem in quartum resolvitur, prima quarti propositione in secunda octavi universaliter conversa et prima octavi particulariter in secunda quarti conversa, eadem in utroque manente conclusione. Nonus quoque in eumdem resolvitur,

* Fol. 148 r°.

[1] Scilicet κατ' ἀνάκλασιν. Vid. Boeth. de syllog. categ., lib. II, pag. 594-5.

prima propositione quarti in secundam noni universaliter conversa et secunda quarti particulariter in primam noni, eadem in utroque conclusione retenta. His autem conversionibus factis priorum propositionum, octavus et nonus ex quarto demonstratur juxta hanc regulam : quidquid ex consequenti provenit, et ex antecedenti. At vero primæ propositiones octavi et noni primas propositiones quarti inferunt; unde eadem primis propositionibus horum conclusio venit quæ ex primis propositionibus quarti. In propositionibus vero aliorum trium qui per conversionem conclusionis nascebantur, talis erat regula : quidquid infert antecedens, et consequens. His igitur quinque superadditi modi qui in quatuor primos resolvuntur, imperfecti dicuntur sicut omnes alii tam secundæ quam tertiæ. Si quis autem vel in his vel in cæteris regulas generales requisierit, secundum terminorum dispositionem assignandæ sunt, sicut in quatuor præmissis ostendimus; nec in his assignandis ulterius immorandum nobis esse censemus, sed ad cæterarum figurarum modos transeamus. Illud tamen notandum quod aliis verbis in regulis syllogismorum usi sumus quam Aristoteles; pro eo namque quod diximus *aliud de alio* verbum prædicari, ipse ponit aliud *omni alii inesse;* pro eo quod diximus *universaliter removeri*, ipse dicit *nulli inesse;* pro eo vero quod diximus *particulariter prædicari* vel *removeri*, ipse usus est *alicui inesse* vel *non inesse.* At vero hæc verba magis elegimus quæ contemporaneorum nostrorum exercitium in usum deduxit, nihil quidem aliud quam in verbis Aristotelis accipientes.

In secunda vero figura quatuor tantum modos communis omnium sententia tenet. Cujus quidem conclusiones in eo a conclusionibus primæ figuræ differunt, quod, cum in prima figura per novem supradictos modos et affirmatio et negatio universalis et affirmatio et negatio particularis in conclusionem veniat, in secunda figura solæ negativæ universales sive particulares concluduntur. Fit igitur secundæ figuræ primus modus, quotiens per primam figuram ex universali negatione et universali affirmatione universalis negatio concluditur. Secundus vero est qui ex universali affirmatione et uni-

versali negatione universalem negationem colligit. Tertius vero, quando ex universali negatione et particulari affirmatione particularis negatio infertur. Quartus autem fit, cum ex universali affirmatione et particulari negatione particularis negatio provenit, ut subjecta descriptio monstrat :

Nullum malum bonum est; omne justum bonum est; nullum igitur justum malum est.

Omne justum bonum est; nullum malum bonum est; nullum igitur malum justum est.

Nullum malum bonum est; quoddam justum bonum est; quoddam igitur justum malum non est.

Omne justum bonum est; quoddam malum bonum non est; quoddam igitur malum justum non est.

Primi quidem talis est regula : si aliquid removetur ab aliquo verbo et aliud subjiciatur prædicato verbo, primum subjectum removetur a secundo subjecto verbo. Secundi vero ea est : si aliquid prædicatur de aliquo verbo et prædicatum removetur ab aliquo verbo, subjectum removetur ab eodem verbo E regulis autem istorum, cæterorum quoque regulas perpende, quantum ab istis in particularitate posteriorum propositionum differunt, tertius quidem a primo, quartus vero a secundo, ab eadem incipientes propositione. Quoniam autem imperfectos omnes hujusmodi syllogismos supra esse diximus atque fidem sui capere ex his quatuor quos in prima figura Aristoteles posuit, qualiter hi quoque in eos resolvantur, ostendamus. At vero primus et secundus et tertius per conversionem resolvuntur, primus quidem et secundus secundæ figuræ modus in secundum primæ figuræ modum; tertius vero secundæ in quartum primæ figuræ ; quartus vero secundæ figuræ ex primo primæ figuræ per impossibilitatem solam ostenditur. Resolvitur autem primus secundæ figuræ in secundum primæ hoc modo : conversa prima universali negatione universaliter, et remanente secunda quæ universalis affirmatio fuit, eadem in utroque conclusio consistit. Secundus vero secundæ figuræ in eumdem primæ figuræ resolvitur sic : convertatur prima universaliter, manente secunda, et commutetur propositionum ordo ut hic affirmativa ponatur, ibi vero secunda sit; fiet conclusio universalis negativæ quæ consequebatur, conversio.

Tertius autem modus secundæ de quarto primæ procreatur, ita ut universalis negatio in prima propositione convertatur, cæteris propositionibus non mutatis. Quartus vero modus secundæ per solam impossibilitatem, ut dictum est, in secundum primæ figuræ resolvitur, eo videlicet quod ejus propositiones simplicem conversionem non habeant. Non enim universalis affirmativa vel particularis negativa simpliciter converti possunt. Unde non aliam de hoc modo ostensionem facere possumus quam per impossibile. Quæ quidem impossibilitas per secundum modum primæ figuræ demonstratur hoc modo : si quis duas propositiones tertii concesserit, particularem quoque negationem quæ ex his infertur, concedere cogitur, ex eo scilicet quod ex præmissis propositionibus necessario infertur. Aut enim præmissæ propositiones necessario consequentem exigunt, aut ipsæ dividentem ipsius secum patiuntur. At vero sumit adversarius quod dividentem patiantur, quæ est hujusmodi : *omne malum justum est;* quæ, cum primæ propositioni ejusdem tertii modi aggregatur hoc modo : *omne justum bonum est, omne malum justum est,* evenit per secundum modum primæ figuræ ut hæc quoque vera sit : *omne malum bonum est.* At vero cum jam prius concessa fuerit assumptio tertii *quoddam malum bonum non est,* et modo comprobata sit ejus contradictoria *omne malum bonum est,* duas simul habemus contradictorias veras, quod est impossibile.

Restat autem nunc ut de modis tertiæ figuræ disputemus quorum quidem conclusiones a conclusionibus superiorum figurarum in eo differentiam tenent quod, cum in superioribus et universales et particulares colligantur, in hac solæ particulares concluduntur. Cujus quidem modos sex esse prædiximus. Primus autem tertiæ figuræ modus ex duabus universalibus affirmativis particularem affirmativam concludit; secundus autem ex universali affirmativa et universali negativa particularem negativam; tertius vero ex particulari affirmativa et universali affirmativa particularem affirmativam; quartus quidem ex universali affirmativa et particulari affirmativa particularem affirmativam; quintus autem ex particulari negativa et univer- * Fol. 148 v°.

sali affirmativa particularem negativam; at vero sextus ex universali negativa et particulari affirmativa particularem negativam infert. Quorum quoque exempla subjiciemus:

Omne bonum justum est; omne bonum virtus est; quædam virtus justa est.

Nullum bonum malum est; omne bonum justum est; quoddam justum malum non est.

Quoddam bonum justum est; omne bonum justum est; quædam virtus justa est.

Omne bonum virtus est; quoddam bonum justum est; quoddam justum virtus est.

Quoddam bonum malum non est; omne bonum justum est; quoddam justum malum non est.

Nullum bonum malum est; quoddam bonum justum est; quoddam justum malum non est.

Erant autem quidem, ut Boethius meminit[1], qui septem in hac figura modos constituebant addentes unum, quique secundum faciebant transpositis tantum præcedentibus propositionibus primi modi et conclusitione conversa hoc modo : *omne bonum virtus est; omne bonum justum est; quoddam justum virtus est.* Sed hunc, inquit, à primo modo Aristoteles non dividit, sed hos duos unum putat quorum eadem est complexionis regula hæc scilicet : si aliqua duo prædicantur de eodem verbo, primum prædicatum secundo convenit particulariter. Unde et nos Aristotelem sequentes sex tantum modos hujus figuræ esse deprehendimus. Secundi vero modi talis est regula : si aliquid removetur ab aliquo verbo et aliud prædicetur de eodem subjecto verbo, primum prædicatum removetur a secundo particulariter. Tertio quoque talis aptari potest. Si aliquid prædicatur de aliquo particulariter, et aliud eidem prædicato supponatur universaliter, secundum prædicatum de priori dicitur particulariter. Ex his autem supra positis regulis cæterorum quoque regulas perpende. Est autem annotandum quod in hac figura per omnes modos idem in prima propositione et conclusione prædicatur, quod est major extremitas; minor vero dicitur quæ in assumptione prædicatur. In secunda vero figura id quod in prima propositione subjicitur, in conclusione prædicatur, quod majorem dicimus extremitatem; minorem vero quæ in secunda subjicitur. In prima autem figura per quatuor

[1] Boeth. de syllogism. categoric., lib. II, pag. 598.

priores et perfectos modos idem in propositione et conclusione prædicatur, quod major extremitas vocatur; secunda vero quæ in assumptione subjicitur. In cæteris vero quinque qui in eadem figura superadditi sunt, conversio propositionum id non servat, sed quæ minor fuit extremitas in superioribus quatuor, major est hic appellanda secundum prædicationem conclusionis quæ per conversionem pervenit. Ac fortasse non multum necessitatis habuit horum quinque appositio, sed satis ad naturam complexionum ostendendam illos fuisse arbitror quos Aristoteles posuit, ex quibus liquide cæterorum quoque complexiones per eamdem figuram apparent. Nunc vero superest ut tertiæ figuræ modos quos novissime posuimus, qui etiam per se perspicui non sunt, in primos quatuor primæ figuræ modos resolvamus.

Quorum quidem quintus per solam impossibilitatem ostenditur, sicut quartus secundæ figuræ; reliqui vero omnes per conversionem quoque possunt comprobari. Primus enim tertiæ figuræ modus in tertium primæ figuræ modum resolvitur hoc modo : ut prima propositio primi modi tertiæ figuræ particulariter convertatur et secunda ejus hanc particularem præcedat, tertium primæ figuræ modum efficis, eadem conclusione retenta; qui quidem tertius conversus sit, et de hoc dubitare non poteris; quidquid enim provenit ex consequenti, et ex antecedenti. Verum propositiones quæ in tertio proponuntur, ex his consequi possunt quæ in primo præcedunt. Secundus quoque tertiæ figuræ in quartum primæ ita resolvendus est, ut prima manente propositione et secunda quæ universalis est particulariter conversa, eadem inferatur conclusio. Tertius in tertium resolvitur hoc modo : ut prima hujus et secunda illius eadem maneat et prima hujus in secundam illius particulariter convertatur, fiatque prima in illo quæ secunda est in isto, conversa vero alterius secunda ponatur. Per conversionem quoque conclusionis redit tertius primæ figuræ syllogismus. Quartus quoque in eumdem resolvitur, manentibus prima et tertia propositionibus et secunda particulariter conversa. Sextus quoque de primo procreatur prima et tertia pro-

positione manentibus et secunda particulariter conversa. Quintus vero qui restat per impossibile tantum ostenditur propter eamdem causam quam de quarto modo secundæ figuræ supra reddidimus. Hæc autem impossibilitas ex tertio primæ figuræ modo demonstratur hoc modo : vere positis præmissis propositionibus quinti, conclusio ejus necessario ponitur. Aut enim illis positis conclusio necessario provenit, aut ipsæ præcedentes dividentem conclusionis patiuntur. Ponit autem adversarius quod præmissæ propositiones simul esse possunt cum dividente conclusionis. Quæ quidem dividens talis est : *omne justum malum est,* cui quidem cum assumptio quinti adjungitur hoc scilicet : *quoddam bonum justum est,* per tertium primæ figuræ modum infertur : *quoddam bonum malum est;* quæ quidem contradictoria est primæ propositionis quinti quæ jam concessa fuit. Duæ itaque contradictoriæ simul veræ conceduntur, quod est impossibile. Non solum autem quartus secundæ figuræ et quintus tertiæ in priores et perfectos primæ figuræ per impossibile resolvi poterant, verum etiam omnes alii qui per conversiones ostensi sunt, per impossibile ex eisdem quoque monstrari possunt. Tertius enim secundæ ex secundo primæ per impossibile monstratur, secundus ex tertio, primus ex quarto. Quas quidem resolutiones eodem modo dispone quo modo in resolutionem quarti fieri monstravimus, ipsa videlicet conclusione in contradictoriam suam mutata atque adjuncta assumptione ejus modi quem resolvere volumus. Omnes quoque tertiæ figuræ modi ex eisdem quatuor primæ figuræ per impossibile demonstrari possunt, quemadmodum quintus resolutus est, sextus quidem tertiæ figuræ in tertium primæ, quartus in quartum, tertius in secundum, secundus in primum. Nec nos illud contrahet quod in quibusdam hæc impossibilitas per contradictorias, in quibusdam per contrarias ostenditur; æque enim, imo magis, peccat qui contrarias concedit quam qui contradictorias, quippe magis sibi contrariæ quam contradictoriæ adversantur. Illud quoque in perturbationem duci non debet si aliis quandoque terminis usi sumus in resolvendo modos quam prius in disponendo. At vero

illud aliquos movere poterit quod in ostensione impossibilitatis per contradictoria ac recta dividentibus utimur his propositionibus quas superius in secundo contradictorias esse negavimus, cum quandoque eas non esse veras contingat, universalem scilicet affirmativam et particularem negativam, ut sunt istæ : *omne justum virtus est, quoddam justum virtus non est*. At vero etsi non necessitate hujusmodi resolutio constringat, probabilitatem tamen maximam tenet. In eo etiam ipsa ex necessitate non cogit, quod non est necesse ex præmissis propositionibus aut hanc sequi contradictoriam aut illam. Multa enim sunt ex quibus neutra duarum contradictoriarum sequitur. Ex hac enim propositione quæ ait : *omnis homo animal*, neque *omnis homo est rationale* provenit, nec multo minus ipsius contradictoria quæ falsa est. Id quoque in figuris syllogismorum contingit. Ex his namque duobus : *omne justum bonum est, omnis virtus justa est*, neque ista provenit : *omnis corvus est niger*, neque ipsius contradictoria. Illud quoque disjunctionis propositum quod apponimus, satisfacere non videtur, cum scilicet dicimus : aut præmissæ propositiones necessario inferunt conclusionem, aut ipsius patiuntur dividentem. Multæ enim videntur propositiones quæ duarum contradictoriarum hanc quidem non inferunt nec illam patiuntur, neque hoc recipimus : *si Socrates est hic lapis, non est homo*, nec antecedens dividentem sequentis patitur. At vero de calumnia hujus consequentiæ Topicis nostris discutiendum reservamus. Sicut tamen hæc consequentia maximam tenet probabilitatem, ita et supra posita resolutio impossibilitatis maxima probabilitate obnixa est.

* Fol. 149 r°.

De permistionibus modorum.

Contingit autem aliquando modales enuntiationes simplicibus aggregari in modis suprapositarum figurarum, sicut in Analyticis suis Aristoteles ostendit[1], in prima quidem hoc modo : *omne justum possibile est esse bonum; omnis virtus justa est; omnem igitur virtutem*

[1] Cf. Aristot. analyt. pr., lib. I, pag. 180 sqq.

possibile est bonam esse. Similiter et necessarium et verum per modos singulos. Sic quoque et in secunda figura contingit. Si quis enim istas concedat : *nullum malum possibile est esse bonum, omne justum possibile est bonum esse,* huic quoque non contradicet : *nullum justum est malum.* Idem in cæteris modis accidit. Tertiæ quoque figuræ sic adjunguntur : *omne bonum possibile est justum esse; omne bonum virtus est; quamdam igitur virtutem possibile est justam esse.* Sic et in cæteris.

Videntur quoque syllogismi ex solis modalibus veraciter componi. Si quis enim dicat : *omne quod possibile est mori possibile est vivere; omnem autem hominem possibile est mori; omnem igitur hominem possibile est vivere,* recte primum primæ figuræ modum perfecisse videtur. Tales namque etiam syllogismos qui videlicet ex solis modalibus componantur, Aristoteles disposuisse invenitur. Ut enim ostenderet quod id quod futurum est necesse est fieri, tale præmisit argumentum in primo Peri ermenias[1] : *quod futurum est non potest non fieri; quod autem non potest non fieri impossibile est non fieri; quod vero impossibile est non fieri necesse est fieri.* Quare intulit *quod futurum est necesse est fieri.* Id quoque in secundo ad falsam opinionem recidendam de æquipollentia modalium propositionum talis syllogismi usus est argumentatione, cum ait[2] : « ac certe impossibile est sic poni necessarii contradictionem; nam quod necessarium est esse possibile est esse; » adjecit autem post ea : « at vero quod est possibile esse non impossibile est esse; quod vero non impossibile est esse non necesse est esse » secundum malam dispositionem, conclusit itaque : « Quare quod necesse est esse non necesse est esse, quod est inconveniens. » At vero mihi hi non esse syllogismi videntur qui ex solis modalibus compositi sunt, quorum primæ propositiones medio termino non connectuntur. Cum enim dicitur : *omne quod possibile est mori possibile est vivere,* illud quod possibile est mori subjectum est in sensu, sicut homo, cum dicitur : *omnem hominem possibile est vivere.* Tale est enim omne illud quod possibile est mori, id est omnem illam rem quam mori contingit possibile est vivere. Si ergo in secunda propositione

[1] Aristot. de Interpretat., pag. 31. — [2] *Ibid.,* pag. 55.

ipsum prædicaretur hoc modo : *sed omnis homo est illud quod possibile est mori; ergo omnem hominem possibile est vivere*, recte in syllogismo per primam figuram conclusisset. Sed jam secunda propositio simplex esset in qua illud quod possibile est mori simpliciter de homine prædicatur. Talis autem et iste syllogismus : *omne corpus quod possibile est mori, possibile est vivere; sed omnis homo est corpus quod possibile est mori; quare omnem hominem possibile est vivere.* Cujus quoque assumptio simplex est in qua corpus simpliciter homini attribuitur, determinatum quidem per illud quod subjungitur *quod possibile est mori.* Sic quoque in simplicibus sæpe syllogismi esse videntur qui non sunt. Si quis enim dicat : *omne quod homo non est, est non homo; sed hic lapis non est homo; ergo est non homo*, primam quam non fecit figuram fecisse videtur, cum præmissæ propositiones medium terminum non communicent. In prima namque propositione illud *quod homo non est* subjectum fuit quod in secunda prædicari debuit hoc modo : *sed hic lapis non est illud quod non est homo.* At tunc recte concludetur : *quare hic lapis est homo.* Quod autem *homo* in secunda propositione removetur, nihil ad participationem medii termini, cum videlicet *homo* nec prædicatus terminus nec subjectus in prima propositione fuerit, sed in determinatione subjecti positum. Sic quoque nec medius terminus intercedit cum dicitur : *quod necesse est esse possibile est esse, et quod possibile est esse non impossibile est esse*, nisi ita intelligatur : *quod necesse est esse est illud quod possibile est esse; et quod possibile est esse non est impossibile esse.* Sed jam prima propositio simplex, non modalis, fuerit, in qua illud quod possibile est esse simpliciter enuntiatur de eo quod necesse est esse. Licet autem syllogismi recte dici non possint hi quos ex solis modalibus constitutos adjecimus, quia tamen maximam probabilitatem tenent, non incommodi quandoque a disputantibus inducuntur. Videtur autem aliquando medius terminus syllogismi in altera propositione nec prædicari nec subjici, sed in determinatione terminorum poni, quando videlicet obliquitas casuum incumbit hoc modo : *omnis homo est animal; sed quædam albedo est hominis; ergo est ani-*

malis[1]; *omnis homo est animal; sed quædam albedo accidit homini; ergo animali;* vel ita : *informat hominem; ergo animal;* vel etiam ita : *fundatur in homine; ergo animali.*

De permistione temporum.

Possunt quoque per tempora propositiones syllogismorum variari in singulis figuris; in prima autem sic : *omnis homo morietur; omnis citharœdus est homo; quare omnis citharœdus morietur;* vel ita : *omnis senex fuit puer; Nestor autem est senex; quare fuit puer.* In secunda vero hoc modo : *nullus lapis morietur; omnis homo morietur; quare nullus homo est lapis;* vel ita : *nullus puer fuit juvenis; omnis autem senex fuit juvenis; quare nullus senex puer est.* In tertia quoque talis fit admodum temporum admistio : *omne mortale morietur; omne autem mortale vivum est; quoddam igitur vivum morietur;* vel ita : *omnis senex fuit puer; omnis senex est non puer; quoddam non puer fuit puer.* Sic quoque per singulos modos trium figurarum præsenti tempori cætera quoque potuerunt aggregari. Ex solis autem propositionibus cæterorum temporum nulla secundum aliquam figuram syllogismi necessitas videtur contingere; sicut nec ex solis particularibus aut negativis. Si quis enim talem primæ figuræ dispositionem faciat : *nullus puer fuit juvenis; omnis senex fuit puer; nullus senex fuit juvenis,* falsum omnino videtur. Erunt tamen fortassis qui, subtilius inspicientes, dicant hic quoque necessariam esse conclusionem, si medius terminus, id est *puer*, eodem modo et in prima et in secunda propositione sumatur, sicut in singulis* singularum figurarum modis convenit. Si enim medius terminus dissimiliter, hoc est in diversa significatione ponatur, ad extremorum conclusionem non est idoneus. At si *puer* in secunda quoque propositione sicut in prima circa existentes modo tantum accipiatur, falsa prorsus videbitur ipsa secunda quæ ait : *omnis senex fuit puer.* Tale est enim ac si diceret : *omnis senex fuit aliquis eorum qui modo pueritiam habent.* Quod quidem intelligi convenit si per se una dictio *puer*

* Fol. 149 v°.

[1] Cod. *homo animal.*

accipiatur, sicut in secundo Postprædicamentorum ostendimus. Si vero *fuit puer* in secunda propositione pro una dictione acceptum prædicetur, vera fortassis enuntiatio erit, sicut in eodem demonstravimus. Sed jam figura syllogismi sicut et necessitas deperit, quippe medius terminus non consistit. Sed cum in prima propositione *puer* subjectus sit[1], in secunda *fuit puer* prædicatur. Sic quoque et si dicatur : *omnis qui fuit juvenis fuit puer; omnis autem senex fuit juvenis; quare omnis senex fuit puer,* licet necessario provenire conclusio videatur, nulla tamen est figuræ dispositio, sicut nec in his complexionibus quas ex solis modalibus supra convinximus. In prima namque propositione ille *qui juvenis fuit* subjicitur, qui in secunda non prædicatur. Non enim ita dicebatur : *omnis senex est ille qui fuit juvenis,* imo ita : *omnis senex fuit juvenis,* in quo tantum juvenis prædicari a pluribus dicitur. Si vero *fuisse juvenem* pro uno prædicato sumamus, eædem fortassis propositiones erunt, hæ scilicet : *omnis senex fuit juvenis,* et tunc medii termini communitas figuræ complexionem servabit. Sed jam secunda propositio de præsenti videbitur in qua est copula, intelligi, ac si hoc modo diceretur : *omnis senex est ille qui fuit juvenis.*

Hæc de categoricis tam propositionibus quam syllogismis dicta doctrinæ sufficiant.

[1] *Sit* supplevimus.

PARS TERTIA.

TOPICA.

[Codex habet : *Petri Abælardi, Palatini peripatetici, Topicorum primus.* At in sequentibus divisio Topicorum in plures libros nusquam invenitur.]

* Fol. 149 v°.

Sicut* ante categoricorum syllogismorum constitutionem, ipsorum materiam in categoricis propositionibus oportuit præparari, ita et ante hypotheticorum compositionem eorum propositiones hypotheticas, unde et ipsi hypothetici nominantur, necesse est tractari. Nullæ autem idoneæ propositiones in constitutione syllogismi sumuntur nisi quibus auditor consensit, hoc est quas pro veris recipit, sicut ex diffinitione syllogismi quam in extrema parte categoricorum posuimus, manifestum est. Quoniam ergo hypotheticæ enuntiationes quarum sensus sub consecutione conditionis[1] proponitur, inferentiæ suæ sedem ac veritatis evidentiam ex locis quammaxime tenent, ante ipsas rursus hypotheticas propositiones Topicorum tractatum ordinari convenit, ex quo maxime hypotheticarum propositionum veritas seu falsitas dignoscitur. Locum ergo generaliter diffinientes vim inferentiæ dicimus. Veluti cum talis proponitur consequentia : *Si est homo, est animal,* homo cujus habitudo ad animal vim inferentiæ tenet, locus dicitur, cumque homo ad animal utpote species ad genus suum sese habeat, locus ipse a specie assignandus est. Locum autem arctius accipientes philosophi diffinierunt argumenti sedem, vel id esse unde trahitur conveniens argumentum ad propositam quæstionem comprobandam. Quarum quidem diffinitionum

[1] Annon *sub consecutionis conditione?*

prima Ciceroni adscribitur; secunda vero Themistii esse creditur [1]. Sed unde istæ strictæ dicendæ sint, facilius apparebit si unde præmissa larga dicatur prius patuerit, quæ scilicet vim inferentiæ locum esse determinavit. Quæ quidem breviter est aperienda. Inferentia itaque in necessitate consecutionis consistit, in eo scilicet quod ex sensu antecedentis sententia exigitur consequentis, sicut in hypothetica propositione dicitur, ut in sequentibus monstrabitur. Hæc autem inferentia alias perfecta est, alias imperfecta. Perfecta quidem est inferentia cum ex ipsius antecedentis complexione consequentis veritas manifesta est, et antecedentis constructio ita est disposita ut in se consequentis quoque constructionem contineat, veluti in syllogismis aut in his hypotheticis quæ formas habent syllogismorum. Si quis enim dicat : *omnis homo est animal*, *omne animal est animatum*, atque ex his inferat : *ergo omnis homo est animatus*, antecedentes propositiones quæ et hominem animali et animal animato omnino subjiciebant, tertiæ quoque sensum quæ ex ipsis infertur liquide continebant, quantum etiam ad constructionis dispositionem in qua quidem et ipse homo animato supponitur. Nam sicut una media hypothetica dicuntur duæ hypotheticæ in quibus per communitatem medii duo extrema in unius hypotheticæ sensum conjunguntur, ita et una media categorica dici debent duæ categoricæ quarum extremitates per medii termini communitatem vel sibi convenire vel a se removeri monstrantur; convenire quidem, ut in præmisso animatum homini adhærere ostenditur, mediante animali, cum ita quidem proponitur : *omnis homo est animal, omne animal est animatum;* removeri quidem hoc modo : *omnis homo est animal, nullum animal est lapis;* hic enim lapis ab homine quoque per animal removeri monstratur. Ad hanc autem perfectionem inferentiæ notandam *per ea ipsa* in diffinitione syllogismi, sicut in categoricorum syllogismorum secundo Boethius dicit [2], appositum est. Quæ quidem diffinitio est hujusmodi : « Oratio in qua positis quibusdam et concessis necesse est per ea quæ posita sunt et concessa aliud evenire quam sint ea

[1] Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 872. — [2] Boeth. de syllog. Categ., lib. II, pag. 599.

quæ posita sunt et concessa. » Quæ quidem plenius apparebit cum in sequentibus diffinitionem ipsam exponemus, per singula argumentationis species uberius tractantes. Similiter et illæ consequentiæ perfectam habent inferentiam quæ syllogismorum formas tenent, et sola concessione antecedentium propositionum a syllogismo distare videntur, ut cum ita proponitur : *si omnis homo est animal et omne animal est animatum, omnis homo est animatus,* vel ita : *si omnis homo est animal et nullum animal est lapis, nullus homo est lapis.* Sunt autem aliæ inferentiæ quæ imperfectæ sunt, cum videlicet una tantum propositio antecedit, et si de eisdem antecedentibus substracta una fiat ad ultimam inferentiam hoc modo : *si omnis homo est animal, omnis homo est animatus,* vel : *si omnis homo est animal, nullus homo est lapis.* Quæ quidem inferentiæ, quamvis imperfectæ sint quantum ad antecedentis constructionem, tamen necessitatem ex rerum natura sæpissime tenent, veluti ista quam prius posuimus de animali ad animatum, cum videlicet natura animalis cui animatum ut substantialis forma inest, ipsum animal præter animationem existere nusquam patiatur. Perfectio itaque necessitatis etiam in his est inferentiis, non constructionis. Cum enim dicimus : *si est animal est animatum,* quantum quidem ad rerum naturam quam novimus, de veritate consequentiæ certi sumus, quia scilicet animal sine animato non posse subsistere scimus, non quidem quantum ad complexionem inferentis. Quamvis enim animal in se animatum contineat, nulla tamen apponitur propositio quæ animal in animato contineri demonstret. Unde et clarum est, et si idem ad se ipsum sequi facias hoc modo : *si est animatum, est animatum,* non perfectam esse inferentiam, quantum quidem ad inferentis constructionem. Nam quamvis certum sit idem sine se ipso non posse consistere, non est tamen inferentia complexionis perfecta, ubi idem ad sui positionem simpliciter sequitur nisi et ipsum in se contineri demonstretur per adjunctam antecedenti propositionem quæ est : *omne animatum est animatum.* Verum si ita proponatur : *si omne est animatum, et omne animatum est animatum, omne animal est animatum,* perfecta quoque est

secundum complexionem inferentia. Quod quidem inde patet quare ex se tantum, non ex natura terminorum hæc inferentia perfecta est, quod, qualescumque terminos apponas * sive cohærentes sive remotos, nullo modo cassari valet consecutio. Si enim dicas : *si omnis homo est lapis, et omnis lapis est lignum, omnis homo est lignum,* necessaria est et indubitabilis inferentia, quamvis nulla propositionum sit vera. Neque enim vel veritas propositionum veritatem exigit consequentiæ vel falsitas falsitatem, sed ex veris propositionibus falsa texitur consequentia hoc modo : *si hic lapis non est homo, hic lapis non est animal,* et ex falsis vera hoc modo : *si hic lapis est homo, hic lapis est animal.* Aliud enim est partium sensum speculari, aliud consecutionem totam attendere quæ neque hoc esse vel non esse neque illud proponit; sed si hoc est, non est illud esse vel non esse; sive hoc vel illud sit vel non sit. Cæteræ vero consequentiæ quarum inferentia ex rerum natura pendet, non in quorumlibet terminorum rebus veræ consistunt[1], sed in his tantum quæ naturam ejus consecutionis servant. Cum enim vera sit hujusmodi consequentia : *si est homo est animal,* ex natura speciei ac generis, potes, altero illorum mutato, consecutionem destruere, si videlicet tale apponas in loco cujuslibet cujus essentia ad alterum nullam consecutionis habeat naturam. Veluti si *hominem* mutes sic : *Si est lapis est animal,* vel *animal* ita : *Si est homo est lapis;* istæ ergo consequentiæ recte ex natura rerum veræ dicuntur quarum veritas una cum rerum natura variatur. Illæ vero veritatem ex complexione, non ex rerum natura tenent quarum complexio necessitatem in quibuslibet rebus, cujuscumque sint habitudinis, æque custodit, sicut in syllogismo vel in consequentiis quæ formam eorum tenent, ostenditur. Sed fortasse in syllogismis ad concessionem antecedentium propositionum habitudines rerum necessariæ videntur, ut videlicet : *omnis homo est animal,* vel *omne animal est animatum,* inde concedamus quia generis cohærentiam in animali ad hominem vel in animato ad animal consideramus. Quantum autem ad inferen-

* Fol. 150 r°.

[1] Cod. *vera consistit.*

tiam syllogismi quæ fit de duabus præcedentibus propositionibus ad tertiam, nulla est cohærentiæ habitudo necessario sicut in illis consequentiis quæ formas tenent syllogismorum; unde, quia ita in se perfectæ sunt hujusmodi inferentiæ ut nulla habitudinis natura indigeant, nullam ex loco firmitatem habent. Cujus quidem loci proprietas hæc est : vim inferentiæ ex habitudine quam habet ad terminum illatum conferre consequentiæ, ut ibi tantum ubi imperfecta est inferentia, locum valere confiteamur; veluti cum de quolibet dicimus : *si est homo est animal*, ex hominis habitudine ad animal, quia scilicet species ejus est, valere constat inferentiam. Hoc ergo quod ad perfectionem inferentiæ deest, loci supplet assignatio, cum hominem qui animal probat animalis speciem consideramus, et speciei quidem naturam talem cognoscimus ut suum genus necessario ponat, quod maxima dicit propositio quæ nihilominus locus dicitur, sicut in sequentibus apparebit, quæ quidem maxima propositio post assignationem loci differentiæ suæ extra ad modum propositionis ostendendum affertur. Itaque ubi inferentia perfecta non est, loci valet habitudo; ubi vero perfecta, nequaquam. Quod enim perfectum est, nullo eget supplemento, nec perfectioni quicquam deesse potest. Perfectam autem diximus syllogismi inferentiam quæ nullorum habitudine terminorum indiget. Quorumcumque enim terminorum inferentia componatur, si formam complexionis syllogismi teneat, incommutabilis consistit. Unde non quilibet termini, secundum constructionem speciei ac generis dispositionem suam habentes, veram faciunt consecutionem. Cum enim dico : *si Socrates est homo, est animal,* verum est; si autem *hominem* et *animal* quæ prædicantur mutavero, et *hominem* et *asinum* prædicata apposuero, falsam eorum inferentiam fecero. Sed quæritur, si omnis inferentia syllogismi perfecta sit, quomodo auctoritas alios perfectos dicat[1], ut illi qui primæ figuræ sunt, alios imperfectos, ut sunt secundæ et tertiæ figuræ. Sed hæc imperfectio non ad inferentiam, sed ad evidentiam refertur. Similiter enim et in istis qui imperfecti dicuntur, inferentia est necessaria sicut in illis, et

[1] *Dicat* supplevimus.

complexio sequentis propositionis in contextione antecedentium propositionum continetur, sed non tam cito potest discerni in conversione propositionum sicut in recta dispositione....

[Postea tractatur de locis in syllogismo, de locorum ad partes syllogismi, scilicet propositionis, conclusionis, subjecti, prædicati relatione; de locis a genere, a specie, etc.; de maximis propositionibus, id est de propositionibus quæ, cum per se notæ sint, nihil ulterius requirunt quo demonstrentur. Cf. Boeth. de differentiis Topicis, lib. II, pag. 865.]

Divisio locorum.

[Hic agitur de differentiis maximarum propositionum, quæ et differentiæ loci et differentiæ topicæ dicuntur, scilicet argumentorum speciales loci.]

Unde loci differentiæ dicantur.

[Cf. Boeth. De differ. Topic., lib. II.]

Sed* nunc quidem qualiter hujusmodi res quæ in ipsis positæ consequentiis vim inferentiæ teneant, maximarum propositionum differentiæ dicantur, considerandum est. Neque enim proprie ex ipsis maximæ propositiones constant, quippe vocem res componere non possunt. Cur itaque res illa quæ est homo, quæ animal infert in hac consequentia *si est homo, est animal,* et cæteræ quæ similiter sua genera probant, hujus maximæ propositionis: de quocumque prædicatur species, et genus, differentiæ[1] dicantur, cum ipsam non informent nec constituant? Sed hoc quidem modo maximam propositionem ex ipsa re quæ locus dicitur, constare accipimus, quod ipsam in sensu suo continet. Unde et ipse etiam fine ejusdem libri eorumdem Topicorum[2], cum per locos differentias ipsarum maximas propositiones differre inter se ostenderet, ait : « omnes enim maximæ propositiones vel diffinitionem continent, vel descriptionem, vel nominis interpretationem, vel totum, vel genus, vel species, vel partes, vel cætera quibus differunt inter se maximæ propositiones. Nam in eo, inquit, quod sunt maximæ, non differunt, sed in eo quod hæc quidem a diffinitione, illa vero a genere, et aliæ ab aliis locis veniunt. » Quo igitur modo maximæ propositiones locos differentias continent, ita et ex eis cons-

* Fol. 151 r°.

[1] Cod. *quare.* — [2] Boeth. de different. Topic., pag. 871-72.

tare ac per ipsas differre dicuntur, agendo scilicet de ipsis et modum inferentiæ ipsarum consequentia sua, secundum habitudinem quam ad ea habent, ostendendo. Veluti hæc maxima propositio : de quocumque prædicatur species, et genus, differt ab hac alia maxima propositione : de quocumque prædicatur aliquod oppositorum, ab* ipso removetur alterum, secundum id quod illa inferentiam quorumlibet ad genera sua, ista autem ad opposita demonstrat. Etsi enim eædem res et species sint et oppositæ ad aliud et ad aliud relatæ, ut *homo* et *animalis* species et *lapidi* dicitur esse oppositum, et ad illud [1] ut species, ad hoc vero ut oppositum antecedat, nihilominus tamen maximæ propositiones diversæ reperiuntur ex locis differentiis, non tam quidem in adversitate substantiæ eorum quam in discretione comparationis, quia videlicet ista eorum inferentiam ad illa quibus comparantur ut genera, illa [2] vero antecessionem ipsorum ad illa quibus comparantur ut opposita, demonstrant. Unde videtur magis proprie relatio ipsa substantiæ quam ipsum subjectum differentia maximæ propositionis appellanda; ut specialitas quam in relatione, ut in *homine* respectu *animalis,* ponunt, vel oppositio respectu lapidis, potius differentia [3] propositionis quam subjectus homo dicatur. Cum enim utraque præmissarum maximarum propositionum de homine agat, diversorum quidem respectu, non in substantia hominis differre videntur, quam æqualiter continent, sed in diversitate habitudinum ipsius, cum hæc ipsius inferentiam ad ea quæ ut species respicit, ostendat, illa vero ad ea quibus [4] opponitur, comparamus. Sed etsi differentiæ maximarum propositionum hujusmodi habitudines ab his qui eas res aliquas existimant aut proprietates quasdam esse in subjectis substantiis credunt, concedantur, nullo tamen modo loci vocandæ sunt, cum videlicet ipsæ in proposita consequentia nullam habeant inferentiam, quippe nec in ea ponuntur. Quæ enim in ea ponuntur vocabula, essentiæ tantum, non habitudinis sunt designativa, ut *homo* et *animal* et *lapis.* Qui itaque dicunt : *si est homo est animal, si est homo, non est lapis,* nullo modo de habitudinibus rerum sed de essentiis

* Fol. 151 v°.

[1] Cod. *aliud.* — [2] Cod. *ad illa.* — [3] Cod. *prius differentiam.* — [4] Cod. *non opponitur.*

agunt, ita scilicet ut, si aliquid sit essentia hominis, et essentia animalis esse concedatur et lapidis substantia esse denegetur. Sicut autem propositæ consequentiæ de earum essentiis, non etiam de habitudinibus agunt, sic etiam maximas earum propositiones oportet, quæ ipsarum continent sensus. Non itaque vel genus, vel species, vel oppositum, vel cætera habitudinum nomina, in maximis propositionibus posita, aliquarum proprietatum designativa sunt, imo ipsarum substantiarum, ut cum dicitur : de quocumque prædicatur species, et genus, hic est sensus ut, si aliquid sit ea res quæ est species, id est vel homo vel equus et cætera, sit quælibet res quæ eorum genus est, veluti animal aut corpus aut substantia; per genus itaque ac species substantiæ ipsæ, non aliquæ earum proprietates attribuuntur. Sed de his uberius in tractatu maximarum propositionum disputabitur[1]. Cum igitur nec consequentiæ nec earum propositiones maximæ de rerum habitudinibus, sed de ipsis tantum substantiis agant, secundum inferentiam tamen quam habent ad ea ad quæ fortasse secundum illas habitudines respiciunt, quomodo propriæ ipsæ habitudines differentiæ maximarum propositionum propriæ videantur? Sed dicitur et illud maxime in differentia consistere quod ad locum differentiam consequitur, sed secundum hoc scilicet quod locus differentia non in se maximam propositionem differre facit, quippe diversæ maximæ propositiones eamdem rem, ut ostensum est, locum differentiam habent, sed secundum id ad quod inferendum affertur, ut supra dictum est; quod videlicet hic ad genus suum, ibi vero ad oppositum antecedit. Et nos quidem ipsam quoque rem quæ sequitur, differentiam esse concedimus, sed non locum. Quod enim inferentiæ vim in ipsa consecutione tenet, necesse secundum inferentiam semper antecedere quocumque modo, sive scilicet positum sive remotum. Quod quidem cum in Topicis suis Boethius superiorem differentiam maximæ propositionis appellet[2], ex privilegio quidem vis inferentiæ quam habet, et illud quoque ad quod inferendum affertur, differentiam quoque innuit esse

[1] Vid. infra, pag. 359 sqq.. — [2] Boeth. de different. Topic., pag. 866.

inferiorem ac posteriorem, secundum id quidem quod infertur. Diversitas quoque inferentiæ sæpe differentiam maximarum propositionum facit, ut, cum eadem differentia diversas habeat maximas propositiones, non secundum quidem locum differunt, quippe eidem termini sunt atque habitudo inferentiæ secundum diversum modum ipsius inferentiæ, ut sunt istæ quæ speciei deserviunt : De quocumque prædicatur species, et genus, vel quodcunque prædicatur de specie, et de genere; pariter vel : quicquid removetur a genere, et a specie pariter. Prima enim ab aliis sejungitur per hoc quod ad prædicationem speciei prædicationem generis supponit, duæ quoque aliæ a se invicem separantur ex hoc quidem quod illa illud quod speciei attribuit, et generi, hæc autem quod aufert speciei, et generi. Non est autem prætermittenda[1] ad cognitionem loci differentiæ doctrina Introductionum nostrarum quas ad primam tenerorum introductionem conscripsimus[2], in quibus secundum terminorum mutationem locos pensandos esse docuimus; secundum id scilicet quod modo unus terminorum antecedentis propositionis uni terminorum consequentis, pro quo ipse mutatur, secundum vim inferentiæ quam ad ipsam habet, comparatur, ex ea per quam ipsam respicit habitudinem secundum quam et locum assignamus; modo utrique ad utrosque sigillatim, modo etiam tota antecedens propositio toti consequenti; terminus autem termino secundum vim inferentiæ comparandus est, cum tales proponuntur consequentiæ : *si omnis homo est animal, omnis homo est substantia; si omnis homo est animal, Socrates est animal.* Quæ quidem simplices sunt hypotheticæ, vel tales quæ compositæ dicuntur : *si quia Socrates est homo Socrates est animal, et quia est homo est substantia.* In illis enim simplicibus, nisi antecedens categorica consequentem infert, secundum prædicati sui, quod mutatur, vim inferentiæ ad prædicatum alterius quod in locum ipsius succedit, in consequenti propositione vel secundum vim inferentiæ subjecti præcedentis propositionis ad subjectum sequentis locus est pensandus, et secundum habitudinem inferentis termini ad alium assignandus.

[1] Cod. *præmittenda.* — [2] Vid. supra, pag. 254, 305, 308.

ut si species ille qui antecedit alterius fuerit, *a specie* locus dicatur, vel secundum quamlibet ipsius habitudinem ad alium assignetur. In his quoque quæ compositæ sunt hypotheticæ, secundum mutationem terminorum antecedentis consequentiæ locus est considerandus et assignandus, ut videlicet secundum id quod propositio aliqua antecedentis consequentiæ mutata ad alteram, quæ in sequenti consequentia loco ipsius apponitur, se habuerit, locus assignetur; ut si ejus antecedens vel consequens fuerit, *ab antecedenti* vel *consequenti* locus dicatur; cum vel antecedens categorica consequentem secundum utrumque terminum, id est prædicatum et subjectum, probaverit, vel antecedens hypothetica consequentem secundum utrumque terminum, et antecedens videlicet et consequens duplex erit locus, secundum id scilicet quod prædicata sese ad invicem habuerint, aut antecedentia[1] aut consequentia, ut in istis apparet : *si omnis homo est animal, Socrates est substantia; si quia Socrates est animal, Socrates est corpus, et quia Socrates est homo, Socrates est substantia.* Si enim pensemus in simplici quomodo prædicatum ac subjectum antecedentis, secundum quæ infertur ad prædicatum et subjectum sequentis, sese habuerint, duas inveniemus habitudines, unam inter prædicata, aliam inter subjecta, secundum quas quidem duo sunt assignandi loci. Nam et animal species est substantiæ et homo genus Socratis, et quantum ad animal prædicatum, quod species est substantiæ, locus est unus *a specie,* quantum vero ad hominem subjectum, qui genus est Socratis, alius est locus *a genere.* In composita quoque hypothetica cujus præcedens hypothetica consequentem infert, et secundum antecedens et secundum consequens duplex est locus. Nam secundum hoc quod prioris consequens antecedens est consequentis partis posterioris consequentiæ, locus unus est *ab antecedenti ;* secundum id vero quod ejusdem præcedentis antecedens consequens est antecedentis sequentis hypotheticæ, alius est locus *a consequenti.* Secundum autem totas antecedentes propositiones locus consistit, cum dicitur : *si omnis*

[1] Cod. *aut substantia aut antecedentia.*

*homo est animal, omne non animal est non homo; si nullus homo est lapis, nullus lapis est homo; si quia Socrates est homo, Socrates est animal, et quia non** est animal, non est homo.* Tota enim præcedens propositio toti consequenti, secundum hoc quod ei æquipollet, comparatur. Nunc autem eorumdem locorum quorum præmisimus cognitionem, supponamus divisionem, ac per singulos currentes, eorum universos inferentiæ modos ponamus, singulisque maximas propositiones aptemus; in quo tamen illud præsciendum est nos, qui hæc ad doctrinam artis dialecticæ scribimus, eos solum locos exsequi quibus ars ista consuevit uti.

* Fol. 152 r°.

Divisio locorum differentiarum.

Horum autem alii inhærentes sunt, alii extrinseci, alii medii[1]. Inhærentium autem alii *a substantia,* alii *a consequenti substantiam.* Locus a substantia ille est qui a diffinitionibus dicitur, sive illa sit nominis quæ interpretatio dicitur, sive rei quæ vel diffinitio substantialis vel descriptio nominatur. Omnes namque diffinitiones expressam rei substantiam demonstrant, ideoque hujusmodi locus *a substantia* est nominatus. Diffinitionum vero proprietates in libro earum uberius distinguendæ sunt ac perquirendæ[2]; hic autem solas earum inferentias satis est demonstrare. Sunt igitur quatuor hujus inferentiæ regulæ; cum videlicet diffinitio ad diffinitum antecedit, duæ quidem cum ipsa prædicantur, duæ vero cum subjiciuntur. Si enim diffinitio prædicatur de aliquo et diffinitum de eodem, ut : *si Socrates est animal rationale mortale, est homo,* vel si removetur, similiter, ut : *si idem non est animal rationale mortale, non est homo;* et in his quidem maximis propositionibus diffinitio et diffinitum cum prædicatis ponuntur; in his vero quæ consequuntur, in subjectis : quicquid prædicatur de diffinitione, et de diffinito, vel quicquid removetur, similiter : *Si animal rationale mortale currit vel non, homo currit vel non,* ut singula quidem singulis referantur,

[1] Cf. Boeth. de differ. Topic., lib. II, pag. 866. — [2] Hic alludit ad librum definitionum qui mox insequitur.

affirmatio quidem ad affirmationem, negatio ad negationem. Sed nunc quidem utrum omnium inferentia suprapositarum consequentiarum veritatem custodiant, consideremus, quod facilius hoc modo fecerimus, ac prius in quo hypotheticæ propositionis veritas consistat, deliberemus, ac demum qui sit harum consequentiarum sensus[1] investigemus. Sententia itaque hypotheticæ propositionis in consecutione est, in eo videlicet quod alterum sequitur vel non sequitur ad alterum; consecutionis autem veritas in necessitate tenetur, in eo scilicet quod id quod in antecedenti dicitur, non potest esse absque eo quod in consequenti proponitur; veluti cum talis proponitur consequentia : *Si est homo, est animal*, hæc consequentia inde necessario conceditur, quod non potest esse ut homo existat, nisi etiam animal fuerit. Sunt autem quidam qui non solum necessarias consecutiones, sed quaslibet quoque probabiles veras esse fateantur. Dicunt enim veritatem hypotheticæ propositionis modo in necessitate, modo in sola probabilitate consistere; in qua quidem sententia Magistrum etiam nostrum deprehensum doleo. Sed hi nimirum probabilitatis expositionem non tenent; est autem probabile quod verisimilitudinem tenet, id est quod facile ab auditore conceditur. Id vero modo verum modo falsum esse per existimationen audientis contingit; multa enim videntur quæ non sunt, et multa sunt quæ non videntur. Probabilitas itaque ad visum referenda est, veritas autem sola ad rei existentiam. Tunc enim verum est cum ita[2] in re esse contingit, sive videatur, sive non; tunc autem probabile cum videtur, sive sit, sive non. Quis itaque probabilitatem amplius veritati omnino supponat? At vero quod necessarium est, verum esse quis dubitet? Quod enim necesse est esse, ita in esse suo a natura confirmatum est, ut ad non esse se habere non possit. Necesse autem hic quod inevitabile dicitur, accipimus, cujus quidem sempiternus est actus, sive circa esse sive circa non esse, id est cum sit, non potest non esse, vel cum non sit, non potest esse, nec in esse vel in non esse principium habuerit, sed semper vel est ita vel non est. Patet itaque

[1] *Sensus* supplevimus. — [2] Cod. *ita videtur.*

necessarium omnino comprehendi in vero, probabile modo[1] cum vero convenire cum videlicet auditor veram tenet opinionem, modo etiam dissentire cum tenet falsam. Dicunt tamen quia omne quod probabile est verum est, saltem secundum eum cui est probabile; sed hi nimirum non jam verum secundum rei essentiam, sed secundum opinionem sicut probabile pensant. Quid enim aliud in eo quod verum aliquid secundum illum dicitur, potest intelligi, nisi quia verum ei[2] videtur? Ut jam idem sit verum quod probabile, cum tamen id in rei existentia, illud vero in opinione sola consistat; quæ quidem opinio rei nullo modo essentiam mutat, cum nec quidquam[3] ei auferat nec conferat. Quod autem veritas hypotheticæ propositionis in necessitate consistat, tam ex auctoritate quam ex ratione tenemus. Ait in primo Hypotheticorum Boethius, cum sensum hypotheticæ propositionis aperiret hoc modo[4] : « Cum dicimus : Si peperit, cum viro concubuit, id tantum proponitur quod partus non potuisset esse nisi cum viro fuisset concubitus; » qui enim dicit alterum non posse esse altero absente, profecto dicit ipsius existentiam necessario exigere alterius præsentiam. Adduxit quoque post expositionem categoricæ enuntiationis[5] : « In conditionali vero illud intelligimus quod si fuerit aliqua res quæ homo dicatur, necesse sit aliquam esse quæ animal nuncupetur; » id est sit. Nuncupativum enim verbum sensu substantivi fungitur, et hoc quidem necessitas totius est consecutionis, non enuntiationis consequentis categoricæ, ut videlicet necessario consequens ex antecedenti provenire intelligatur, non animal necessario inesse ei qui fuerit homo; hoc enim falsum est. Addidit quoque in eodem Hypotheticorum, cum omnium hypotheticarum sententiam in necessitate consistere demonstraret, tam videlicet earum quæ necessarias[6] propositiones in partibus habent ut ista : *si necesse est Socratem vivere, necesse est animatum esse*, quam aliarum quæ non habent, veluti ista : *si vivus, animatus est* : « [7] omnes vero, inquit, necessariam volunt

[1] Cod *vero.* — [2] Cod. *eo.* — [3] Cod. *quicquid.* — [4] Boeth. de syllog. hypoth., lib. I, pag. 607. — [5] *Ibid.* — [6] Cod. *necessario.* — [7] Boeth. de syllog. hypoth., pag. 614.

tenere consequentiam, et quibus necessitas in partibus additur et quibus non. » Quantum enim ad vim conditionis et ad sensum consecutionis pertinet, omnes consequentiæ necessariam proponunt inferentiam, tam illæ videlicet quæ necessarii propositiones habent quam illæ quæ non habent. Aliud enim habere necessitatem in partibus, aliud in sensu totius consecutionis, sicut et de veritate patet, cum scilicet modo ex veris propositionibus falsa consequentia, modo ex falsis vera[1] texatur. « Hæc enim, ut ipse ait, necessitas terminis applicatur, id est propositionibus categoricis quæ partes sunt consequentiæ, etc. Necessitas vero, inquit, hypotheticæ propositionis et ratio earum propositionum ex quibus junguntur inter se connexiones, consequentiam quærit. Unde[2] cum dico : *si Socrates sedet, et vivit,* neque sedere eum neque vivere necesse est, » ut videlicet necessitas ista non ad consequentem partem sed ad totius consequentiæ sententiam inferatur, ac si dicamus necessariam esse consequentiam. « Item, inquit, cum dicimus : sol movetur, necessario venit ad occasum, tantumdem significat quantum : si sol movetur, veniet ad occasum. » Ecce quod aperte auctoritas clamet sensum ac veritatem consequentiæ in necessitate consistere. Unde et ipse in Topicis[3], cum discuteret quæ scientia, quibus utamur argumentis, et philosophis maxime necessitatem subjacere monstraret, eam[4] ubique nomine veritatis appellare consuevit. Cum enim omne argumentum in inferentia consistat, inferentia vero in consecutione maneat, idem est veritas argumenti, quantum ad inferendum conclusionem, quod ipsius necessitas. Rursus cum in tertio eorumdem Topicorum antecedens describeret hoc modo[5] : « antecedentia, quibus positis statim necesse est aliud consequatur, »* consequentiæ monstravit necessitatem. Ipse quoque Aristoteles ubi de sensu hypotheticæ propositionis egisse reperitur, necessitatem aperte demonstravit, veluti in ea quam de hypotheticis propositionibus dedit regula hoc modo: idem cum sit et non sit, non necesse est idem esse, ac si aperte diceret quia ad affirmationem et negationem ejusdem non sequitur idem

* Fol. 152 v°.

[1] Cod. *ex veris falsa.* — [2] Edit. *ut.* — [3] Id. de differ. Topic., pag. 862. — [4] Cod. *eamque.* — [5] Id. ibid., pag. 874.

consequens, veluti cum ad : *Socrates est homo,* sequatur *Socrates est animal,* ad negationem ejusdem quæ est : *Socrates non est homo,* non sequitur idem consequens, id est *Socrates est animal;* de qua quidem regula latius in sequentibus disseremus. Nunc vero in auctoritatibus investigandis de necessitate sensus hypothetica laboramus; quarum numerum quia jam sufficere credo, ad rationem quæ idem confirmet transeamus.

Si, inquam, alias hypotheticas veras quam necessarias acciperemus, multa contingerent inconvenientia secundum conjunctionem extremitatum mediarum hypotheticarum. Mediæ autem sunt hypotheticæ, ut in sequentibus apparebit, in partibus quarum media intendit propositio qua conjunguntur extrema, veluti in ista : *si est homo, est animal, si est animal, est animatum,* unde infertur secundum conjunctionem extremorum : *si est homo, est animatum.* Sed prius eam falsam sententiam ex inductione inconvenientium monstremus, cui omnes fere adhærent qui [1] inter veras consequentias omnes quoque probabiles recipiunt. Probabiles autem omnes eas concedunt in quibuscumque aliqua loci habitudo potest assignari quæ saltem probabilitatem teneat, ut sunt etiam illæ quæ vel a simili vel a majori vel a minori vel a communiter accidentibus vel ab auctoritate procedunt, quæ nullam tenent necessitatem et quæcumque causis maxime et rhetorum usui deserviunt. Si igitur omnes etiam illas consequentias inter veras admittamus in quibuscumque loci habitudo possit notari, profecto et eas semper consequentias concedemus quæ verum habent antecedens et falsum consequens, ut eas aliquando quas Themistius inter majus et minus vel e converso proponit [2]. Ipse namque majus et minus secundum id quod magis vel minus existimatur, deliberat, ut cum verberari rusticum vel servum magis videatur quam militem vel dominum, hoc majus, illud vero minus secundum visum appellat. Inter quas quidem consequentias fieri docuit hoc modo de minori quidem ad majus sic : *si servo vel rustico pepercerunt, et domino vel militi;* de majori quidem ad minus converso modo sic : *si nec*

[1] Cod. *quæ.* — [2] Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 869.

domino nec militi pepercerunt, nec servo vel rustico. Quas quidem consequentias tunc ex vero antecedenti et falso consequenti contingit esse, cum non id quod magis videtur, sed id quod minus æstimatur, contingit, veluti cum militem et non rusticum quacumque causa verberari contingit, et talis proponitur consequentia : *si rusticus non est verberatus, nec miles;* vel *si miles est verberatus, et rusticus,* utraque a parte falsa est, cum verum habeat antecedens et falsum consequens, et tamen in eas qualescumque locorum habitudines vel a majori vel a minori assignari possunt, secundum hoc scilicet quod hoc magis, illud vero minus videtur. Neque enim Themistius majus secundum veritatem rei, sed secundum visum accipit, secundum hoc scilicet quod cuilibet magis vel minus videtur; quod ex appositis exemplis appositum est. Ait enim, cum exemplum loci à minori poneret[1] : « si hominis diffinitio est animal gressibile bipes, idque minus videatur diffinitio hominis quam animal rationale mortale, erit diffinitio hominis animal rationale mortale. » Si enim rei veritatem attendamus, non magis hæc hominis erit diffinitio quam illa. Hanc namque dux Peripateticorum Aristoteles diffinitionem : animal gressibile bipes, homini dedit, in *gressibile* quidem intelligens quod tantum gradi potest, non etiam volare, sicut et in *bipes* intelligitur quod tantum duos pedes habere possit, non plures. Æque igitur et hæc et illa hominis est diffinitio, si rei veritatem teneamus. Sed quoniam ista : *animal rationale mortale* in majori consuetudine habetur, magis videtur hominis diffinitio. Patet insuper et ex maxima propositione minus et majus secundum visum accipi, quæ est hujusmodi : si id quod minus inesse videtur, inest, et quod magis inesse videtur, inerit. Quotiens itaque id quod minus videtur, illud infert quod magis existimatur, vel e converso, a minori vel a majori inferentia trahitur, in qua tamen sola consistit probabilitas, non veritas, propter supra dictam causam.

Amplius si probabiles omnes inferentias veris admisceamus, utique et istam : *si Socrates non est sanus, est æger,* in qua habitudo

[1] Boeth. de differ. Topic., pag. 869.

immediatorum tenet probabilitatem, cum scilicet sanum et ægrum circa animam cui Socrates supponitur, immediata sint. Sed id quoque quod hæc consequentia dicit falsum atque impossibile, ex eo manifestum est esse, quod ex ipso falsum atque impossibile consequitur, quod nec etiam probabilitatem habet, id scilicet : *si non est, est æger,* cum potius verum sit, *si non est, non est æger,* unde etiam *si non est, est* inferri potest, quod etiam omni caret probabilitate; similiter et *si non est, est sanus* ex eadem proposita consequentia inferri potest, ipsa prius *est* per contrapositionem conversa. Quod quidem valde adversum esse manifestum est priori consequenti, ei scilicet : *si non est, est æger.* Potest quoque et secundum eos qui ab oppositis inferentiam tenent necessariam, inferri æque et *si est lapis, est sanum,* et *si est lapis, est ægrum,* quæ ab omni probabilitate sunt alienæ. Sunt quoque qui eas quas falsas auctoritas clamat falsæque manifeste apparent, veras confiteantur secundum quamdam inferentiæ considerationem locique habitudinem, veluti istam : *si Socrates vel hic lapis est animal, est homo,* veram dicant, si similitudinis habitudo pensetur, in eo scilicet quod animal et homo similia sunt, vel in convenientia Socrati vel in remotione hujus lapidis; si vero complexio generis ad speciem attendatur, falsam esse concedunt. Quibus quidem statim respondendum est eos talium consequentiarum sensus secundum complexionem male pensare, cum videlicet sensus earum non sint in complexione, sicut maximarum propositionum, quæ inferentias habitudinum suarum differentiarum complectantur. Illa autem tantum inferentiam suorum terminorum ostendit, de quibus tantum agit. Si enim complexionem inferentiæ speciei ad genus ostenderet, utique omnes consequentias hujusmodi probaret. Amplius cum unus tantum sit ejus sensus, ille autem vel verus sit vel falsus, oportet eam vel veram tantum esse vel falsam; secundum enim proprium sensum unaquæque propositio vera vel falsa dicenda est. Ista autem consequentia, secundum cujuscumque[1] habitudinis inferentiam sensus ejus pensetur, unam tantum habet

[1] Cod. *cujusque.*

sententiam, cum eamdem ubique vocem materiam in eadem significatione retineat. Amplius quicumque hujusmodi consequentias pro veris recipiunt, ignorare videntur quæ ex ipsis consequentiæ consequantur, quæ tam veritate quam probabilitate privantur; veluti ista : *si est asinus, est homo,* et multæ aliæ quarum sensus omnino est abhorrendus.

Fallitur itaque quicumque inter veras recipit eas omnes consequentias quæ probabilitatem tenent, etsi in eis videatur posse assignari aliqua loci habitudo quæ probabilitatem, non veritatem teneat. Aut si verius loci probabilitatem pensemus, nec locus qui vis inferentiæ dicitur, assignari potest*, ubi inferentia non valet. Quomodo enim inferentiæ firmitas consistere queat, ubi non est firma inferentia? Imo nulla est, sed videtur. Si quis igitur in hujusmodi inferentiis, quæ veritate privatæ sunt, unde sit locus, id est vis seu firmitas inferentiæ, requisierit, non possumus ei vere respondere locum, cum omnino ibi non sit, nisi forte locum secundum verisimilitudinem ac probabilitatem, non tantum secundum inferentiæ veritatem pensemus, veluti illi qui suprapositos omnes locos recipiunt, nec a proprietate locorum secernunt; sed et si inter locos hos quoque recipiunt, nunquam eis veritatem inferentiæ, sed[1] probabilitatem ascribant, juxta id scilicet quod facile ex ipsis adquiescitur consequenti post probationem antecedentis. Sæpe enim etiam ille qui falsam judicat consecutionem ex eo quod in antecedenti proponitur, fidem consequentis capit, etsi consecutionem et inferentiæ necessitatem non concedat; etsi enim cognoscam non necessarium esse ad amorem puellæ quod sæpe deprehensa est in nocte cum juvene loquens secreto, tamen facile per hoc colloquium amorem suspicor et concedo, ex eo scilicet quod hujusmodi colloquia nunquam videamus contingere nisi inter amantes. Ex eo itaque quod ad inferentiam tunc admitto, fidem sæpe capio, et quod ad inferentiam non videtur sufficere, maxime tamen ad fidem videtur valere, et quæ in inferentiæ veritate probabilitas non

* Fol. 153 r°.

[1] Cod. *scilicet.*

consistit, in commendatione fidei recipitur. Hanc autem probabilitatem quæ ad inferentiam tendit, dialecticorum requirit discretio, cum aliquid probandum contenditur. Neque enim dialecticus curat sive vera sit sive falsa inferentia propositæ consequentiæ, dummodo pro vera eam recipiat ille cum quo sermo conseritur. Sed ubi pro vera audiens eam receperit, tam bene ex ea dialecticus procedet ac si sit vera. Sed hæc quidem probabilitas, id est facilis concessio veræ inferentiæ, in necessitate recipienda est. Neque enim, ut dictum est, alia est inferentiæ veritas, nisi necessitas, et bene necessitatem in inferentiis suis dialecticorum cura requirit, ne[1] in his maxime argumentationibus quæ ad extremorum conjunctionem per medium contendunt, quæ sæpe a dialecticis proponuntur, sophismatis nodum incurrant. Sæpe enim in talibus decipitur, si aliæ quam necessariæ admittantur consequentiæ, quod in sequentibus, in inquisitione veritatis singularum locorum inferentiarum, apparebit. Et bene a dialecticis veræ inferentiæ proprietas attenditur, quibus præcipue veritatis inquisitio relinquitur, quorumque exercitium in investigatione veri ac falsi consumitur, atque hæc certis comprehendere regulis tota studii assiduitate laborant; probabilitas autem casualis[2] est et falsitati sæpe adjuncta; necessitas autem[3] determinata, et incommutabilis veritas ejus consistit; unde non alia firma est cujuslibet ostensio nisi quæ necessitate fulcitur. Amplius, si æque et probabiles et necessariæ inferentiæ veræ concedantur, quæcumque maximæ propositiones de inferentiis agunt imperfecte proferuntur ut veræ dicantur, veluti istæ : quicquid infert antecedens, et consequens, vel : quicquid sequitur ad consequens, et ad antecedens, vel : si aliquid infert aliud quod inferat aliud, primum infert ultimum. Neque enim, ut ex supra positis patet, secundum probabiles inferentias istæ regulæ possunt custodiri, sed ad necessarias tantum eas necesse est reduci. Unde et singulis inferentiis necessitatis nomen sæpe oportet apponi, ac si ita dicamus : quicquid infert necessario antecedens, necessario et consequens. Sed, et si ita proferatur, nulli

[1] Cod. *nec.* — [2] Cod. *causalis.* — [3] Cod. *aut.*

amplius aptabitur consequentiæ, sed plus de inferentia quam singulæ consequentiæ proponet. Cum enim vis conditionis æque et ad necessitatem et ad probabilitatem se habere concedatur, cum dicimus: *si hoc est, illud est,* nullam ex verbis necessitatem concipimus. Ex hac itaque etiam ratione convincitur eam solam constare sententiam, quæ ubique vim conditionis in necessitate[1] custodit. Hæc enim clara est conditionis et verbi copulationis discretio, quod illud quidem in prædicatione solum actum rerum inhærentiæ, hæc vero necessitatem consecutionis proponit. Cum ita per *est* verbum *animal homini* copulatur, actus tantum ejus inhærentiæ demonstratur; cum vero per *si* conditionem idem eidem conjungitur, incommutabilis consecutionis necessitas ostenditur. Quod autem necessarium est, sempiternum est nec principium novit. Unde et id quod ista consequentia vera proponit: *si est homo, est animal,* ita est semper ut dicitur, sive solæ res ipsæ de quibus agitur permaneant, sive non; et omnes veræ consequentiæ ab æterno sunt veræ. Categoricarum autem propositionum veritas, quæ rerum actum circa earum existentiam proponit, simul cum illis incipit et desinit. Hypotheticarum vero sententia nec finem novit nec principium. Unde et antequam homo et animal creata fuerint, vel postquam etiam omnino perierint, æque in veritate consistit id quod hæc consequentia proponit: *si est homo animal rationale mortale, est animal,* cum videlicet nullo modo quodlibet tale animal esse possit nisi animal ipsum fuerit. Sed opponitur quod destructo homine non possit vera esse: *Si est homo, est animal,* imo *si est homo, non est animal,* quæ ipsius est contraria. Homine enim destructo verum est quia nullus homo est animal, cum scilicet falsa sit ejus dividens *quidam homo est animal,* quippe omnino homo non est; cum nullus homo sit animal, contingit animal omnino ab homine removeri et ita ei oppositum esse; et ideo veram esse inter opposita consequentiam illam[2]: *si est homo, non est animal.* Videtur quoque et ex universali negativa proposita consequentia extrahi, secundum quidem hanc regulam in qua differentiam a subjecto quidam assignant: si aliquid

[1] Cod. *necessitatem.* — [2] Cod. *illa.*

removetur ab aliquo universaliter, tunc si aliquid subjicitur subjecto, primum prædicatum removetur ab eodem quod videlicet subjiciebatur subjecto, id est secundo subjecto. Sed hujus quidem regulæ sententiam cassam in sequentibus opportunius ostendemus, cum videlicet eas consequentias tractaverimus quæ ex categorica conjunguntur et hypothetica. Nunc autem illud quod de oppositione opponitur recidamus. Non sunt, inquam, ulla opposita quia sibi non cohærent, sed quia, cum sint in eodem, simul ea natura non patitur, ut sunt homo et lapis quæ etiam natura a se remota sunt; animal autem ab homine non alia causa remotum, nisi quia ipse homo non ullo modo consistit. Unde inhærentiam quam sola rei destructio aufert, lex naturæ exigit, cum nullatenus hominem natura pateretur esse, nisi ei animal inhæreret. Unde et in natura sibi semper adhærentia videntur ex quo naturalem consecutionem semper custodiunt, nec ullam ad invicem oppositionem recipere, sicut nec ipse homo sibi ipsi opponi potest, licet tamen a se ipso vere removeatur cum omnino non sit. Quod enim omnino non est, nec homo est. Cum autem, homine[1] nullo modo existente, nullus homo sit homo, non tamen ideo oppositus sibi ipse est homo, nec ista ideo vera consequentia : *si est homo, non est homo,* quam nec etiam oppositionis proprietas veram faceret, si etiam ipsum hominem sibi oppositum esse contingeret, ut in tractatu vis inferentiæ oppositorum apparebit[2] cum nullam hujusmodi consequentiam ex oppositionis quoque natura veram esse convincemus. Sed præcipue suppositæ consequentiæ * veritas, quæ scilicet ait : *si est homo, est animal,* cassari videtur, cum, jam cæteris animalibus creatis, homo nondum factus esset. Si quis enim, homine non existente et cæteris animalibus manentibus, talem proponat consequentiam : *si est homo, est animal,* falsa omnino reperiretur, si propositionum ex quibus jungitur significationem secundum singularum dictionum impositionem accipiamus. Nam tunc per *animal* tantum ea quæ homines non sunt nominantur, ut equus vel asinus et cætera, quippe ea sola animalia

* Fol. 153 v°.

[1] Cod. *ab homine.* — [2] Cf. infra, pag. 402.

jam sunt quæ sola animalis naturam participant, ad quam significandam animalis nomen est inventum. Et tunc quidem cum aliquid animal esse dicitur, eorum animalium numero aggregatur quæ homines non sunt. Quod vero homo dicitur, his quæ non sunt associatur, quippe nondum sunt homines. Unde manifesta videtur consequentiæ falsitas[1] : *si est homo, est animal;* tale est enim ac si diceremus : *si est homo, est vel equus vel asinus vel aliquid ex his animalibus quæ homines non sunt;* et fortasse si[2] singularum enuntiationum sensus dictionumque impositionem attendamus, falsa erit consequentiæ sententia. Sed si secundum rei naturam inferentiæ necessitatem pensemus, quæ nulla enuntiatione mutari potest, nulla variabitur significationis mutatione. Sed jam convenienter verbis quibus solet exprimi non poterit, cum nondum ad illam continentiæ capacitatem impositio nominis animalis pervenerit, quam post creationem hominis consecuta est. Sed nec proprie dici possunt vel consequentiæ propositiones, vel orationes hujusmodi enuntiationes, quæ ea nomina quæ rebus ut existentibus imposita sunt, continent, ipsis tamen rebus non existentibus, veluti si, animali vel homine destructo vel nondum creato, talis fieret consequentia : *si est homo, est animal,* vel talis enuntiatio prædicationis : *homo est animal, vel homo non est animal.* Nec orationes dicendæ essent, quippe nec dictiones essent *homo* et *animal;* neque enim nomina neque verba sunt, suis non existentibus significationibus; quippe ex præsenti natura hominis vel animalis, quæ jam non sunt, imposita fuerant. Ubi autem nominis causa periit, nomen quoque in ipsis remanere non potest. Sed licet in enuntiatione proprietas orationis vel propositionis non remaneat, sententiæ tamen firmitas non mutatur, sive verbis exprimi convenientibus possit sive non, nec enuntiationis variatio rerum naturam mutare potest. Neque enim, ut in libro Peri ermenias Aristoteles docuit[3], propter affirmare vel negare res erit vel non erit; et nota quod cum, homine non existente et cæteris animalibus, talis sit consequentia : *si est homo, est animal,* et vis significationis vocum

[1] Cod. *falsitatis.* — [2] *Si* exciderat in Cod. — [3] Aristot. de Interpret., pag. 32.

proprie attenditur, ac si ita diceretur : *si est homo, qui tamen non est, est unum de his quæ animalia sunt,* quod quidem falsum, cum potius eorum natura hominem expelleret; non est idem cum eo quod modo utrisque, id est homini et animali existentibus, eadem enuntiatio proponit; unde, cum illud falsum sit, hoc tamen semper verum esse contingit, id est in re semper ita est esse, ut semel vere et propria etiam enuntiatione vere dici potuit, rebus scilicet jam existentibus ac sua nomina habentibus. Patet autem, homine quoque destructo et animali, veram esse hanc consequentiam : *si est homo, est animal,* ex ista : *si non est animal, non est homo,* quæ vera est. Hæc autem, animali destructo, de quolibet vera sic potest ostendi : animali destructo, verum est de quolibet quod non est animal; unde ex necessitate contingit quod non est homo. Aut enim animal negatum negat hominem, aut animal negatum patitur secum hominem. Quicquid non exigit unam dividentium, patitur secum alteram. At vero falsum est animal negatum pati secum hominem. Est enim impossibile ut, animali non existente in aliquo, *homo* ibi, id est animal rationale mortale reperiatur, quod cum non possit esse præter animal, materiam suam, nec præter animal alicubi potest existere tale animal, id est homo. Non itaque remotio animalis patitur secum præsentiam hominis : restat ergo ut hominem excludat negatio animalis hoc modo : *si non est animal, non est homo;* unde et illa relinquitur : *si est homo, est animal,* quæ mutuam inferentiam vel consecutionem habet ad illam. Patet itaque ex supra positis omnes consequentias veras ab æterno veras esse, id est ita ut in eis semel veræ proponantur semper esse, sive scilicet res de quibus in eis agitur existant sive non. Unde et earum necessitas est manifesta, quæ nulla rerum præsentia vel absentia potest immutari, quam nos ostensuros superius proposuimus.

Patet et ex hoc differentia categoricæ et hypotheticæ enuntiationis, cum hæc, ut supra quoque diximus, actum inhærentiæ rerum, illa necessitatem[1] consecutionis ostenderet, quæ quidem, ut

[1] Cod. *necessitate.*

diximus, ipsis quoque rebus destructis, incommutabilis consistit. Quia vero categoricæ enuntiationes actum rerum proponunt quantum ad enuntiationes inhærentiæ prædicati, actus vero rerum ex ipsarum rerum præsentia manifestus est, necessitas autem inferentiæ ex actu rerum perpendi non potest, quæ æque, ut dictum est, et rebus existentibus et non existentibus, permanet, arbitror hinc locum tantum in hypotheticis propositionibus requiri; cum de vi inferentiæ rerum earum dubitatur quæ ex actu rerum convinci non possunt[1]. Neque enim quoniam albedo omni cycno inest secundum accidens, vel nigredo omnino abest, vel hæc consequentia : *si est cycnus, est albus,* vel ista : *si est cycnus, non est albus,* vere proponi potest; quippe et præter albedinem substantia cycni posset existere utpote ipsius fundamentum et prius in natura[2], etsi ubique cum ea reperiatur. Quia ergo actus rei ad necessitatis ostensionem non sufficit, naturæ vis inviolabilis in consecutione relinquitur. Unde non alias categoricas ad hypotheticas antecedere concedimus, nisi quod rerum naturam ostendant, quæ consecutionis necessitatem in perpetuum custodiant ut istam : *animal est genus hominis,* ad hujusmodi consequentiam : *si est homo, est animal,* et quæcumque rerum tales assignant habitudines, quæ hypotheticarum sequentium vim consecutionis conservant. Hypotheticarum autem negationes quælibet a multis possunt categoricis inferri, tam ab his videlicet quæ rerum naturam quam ab his quæ solum actum prænuntiant. Si enim omnis homo sit non albus, vel quidam vel omnis homo sit niger, non est vera : *si est homo, est albus;* neque enim potest esse ut quodlibet aliud necessario exigat sine quo reperiri valeat. Ex hypotheticis autem categoricas alias sequi non recipimus, nisi negativas; quippe omni rerum essentia destructa, consecutionis non violatur necessitas, ut ex præmissis manifestum est. Concedimus autem ex ea : *si est homo, non est lapis, nullus homo est lapis;* vel ex ista : *si est homo, est animal, quidam homo est animal,* quæ[3] non sunt opposita. Sed de his quoque consequentiis quæ vel ex catego-

[1] *Possunt* in cod. deest. — [2] Cod. *naturam.* — [3] *Quæ* supplevimus.

rica et hypothetica, vel e converso, junguntur, latius et competentius in inferioribus disputabitur. Nunc vero ad consecutionis necessitatem redeuntes, eam subtilius inspiciamus.

Videntur autem duæ consecutionis necessitates : una quidem largior, cum videlicet id quod dicit antecedens, non potest esse absque eo quod dicit consequens; altera vero strictior, cum scilicet non solum antecedens absque consequenti non potest esse verum, sed etiam consequens[1] ex se ipso[2] exigit; quæ quidem necessitas in propria consecutionis sententia consistit, et veritatem tenet incommutabilem, ut, cum dicitur : *si est homo, est animal,* homo proprie ad animal antecedit, cum ex se[3] ipso animal exigit. Cum enim in substantia hominis animal contineatur, cum homine semper animal attribui contingit. Unde et bene Priscianus ait in inferioribus superiora * intelligi. Qui enim *homo* dicit et animal tale ponit, necessario attribuit. Hæc autem recta est et simplex veræ consecutionis necessitas, quæ ab omni absoluta est inconvenienti, quæque mihi in sensu hypotheticæ enuntiationis sola contineri videtur, ut nihil aliud hoc illud antecedere credatur quam hoc ex se illud exigere. Quam quidem antecessionem in Topicis suis Boethius commemorat[4] : « Antecedentia, inquit, sunt, quibus positis statim necesse est aliud consequi. » Cum enim *necesse est* statim adjunxit, in ipso antecedentis sensu consequens jam contineri monstravit. Ex illa autem necessitate nimis laxa, quam in sententia quoque consecutionis alii recipiunt, multa videntur inconvenientia contingere, ex omnibus scilicet illis consequentiis quarum consecutio inter diversas rerum substantias proponitur hoc modo : *Si homo est, lapis non est; si paternitas est, filiatio est.* Patet autem in antecedentibus harum consequentiarum consequentia contineri, nec ex sensu antecedentium sententiam consequentium constare, sed posterius ex natura, discretione, et proprietatis naturæ cognitione nos cum antecedenti de ipso quoque

* Fol. 154 r°.

[1] Supplevimus : *sed etiam consequens.* — [2] Cod. *ipsum.* — [3] *Se* exciderat in Cod. — [4] Boeth., de different. Topic., pag. 874.

certos esse consequenti, ex eo scilicet quod novimus natura ita hominem et lapidem esse disparata[1], quod in eodem sese simul non ferre queant; ut paternitatem et filiationem ita ex natura relationis simul esse conjuncta, ut alterum absque altero permanere nullatenus valeat. Ex sententia autem antecedentis sententia consequentis perpendi non potest, cum scilicet ita rerum essentiæ de quibus agitur in se discretæ sint, ut nihil illius insit hujus substantiæ; quique aliquid hominem esse dicit, solum hominem affirmat, nihilque de remotione lapidis vel cujuslibet ex verbis suis demonstrat; similiter et qui paternitatem esse proponit, nihil de essentia filiationis tangit. Maximam autem probabilitatem in consecutione necessitas ista tenet, cum videlicet antecedens absque consequenti non potest existere. Quæ quidem necessitas, si recte consecutionis necessitatem pensemus, invenietur[2] vel potius ad enuntiationem categoricam quam hypotheticam pertinere, cum id scilicet intelligitur: hoc non posse esse absque illo, ut jam secundum hujusmodi necessarii expositionem hæc quoque consequentia: *si Socrates est lapis, est asinus,* necessaria reperiatur, cum primum sine secundo non possit esse. Quod enim omnino non potest esse, et sine illo non potest esse, et quod sine illo potest esse, constat procul dubio quia potest esse. Quæ autem ex hac necessitate inconvenientia contingant, si ipsa quoque in veritatem consecutionis recipiatur, in sequentibus apparebit, cum hujusmodi inferentiæ locos tractaverimus.

Est autem illud maxime notandum quam maxime in enuntiatione consequentiarum vocum[3] proprietas et recta impositio sit attendenda, ac magis quidem quam rerum essentia, consideranda. Cum enim proponitur: *si est corpus, est corporeum; si est corpus, est coloratum,* quamvis eadem corporis sit substantia quæ et corporea est et colorata, et quicquid coloratum esse contingit, et corporeum, et e converso, ut jam nulla sit in re distantia inter substantiam quæ colore formatur aut corporeitate constituitur; illam tamen enuntiationem

[1] Cod. et Boeth. de syllog. hypoth., lib. I, pag. 608 : *disperata.* — [2] Cod. *inveniemus.* — [3] Cod. *magis vocum.*

veram esse, hanc vero falsam esse contingit, secundum id quod diversis modis substantia corporis accipitur; hic quidem secundum id quod corporeitate, ibi vero secundum id quod colore formatur. Quarum quidem formarum hæc secundum substantiam, illa vero secundum accidens, inest corpori. Quia vero corporeitatis forma substantialiter corpori inest, in substantiæ ipsius nomine ipsa quoque intelligitur, et, cum corpus quidlibet esse dicitur, corporea substantia esse proponitur, sed non colorata; quippe absque colore omni substantia corporis integra posset consistere. Quia ergo coloratum ex accidentali forma substantiam corporis designat, sine qua quidem forma quælibet res in natura corporis omnino possit consistere, corporeum vero ex substantiali, præter quam nullo modo substantia corporis vel intelligi potest, hæc consecutio necessitate quam illa tenet, privatur. Sic quoque et in enuntiatione prædicationis, significationis proprietas maximam facit differentiam. Aliud enim proponitur in : *Socrates est corporeus,* quam in : *Socrates est coloratus.* Alioquin non essent diversi sensus propositarum consequentiarum, quæ tantum secundum consequentiam diversæ inveniuntur. Patet quoque maxime[1] ex his consequentiis : *si est homo, est animal, si est homo, est,* quas, destructo homine, veras confitemur, quantum ex discretione impositionis vocum manifesta sit consecutio. Si enim substantiam prout se habet attendamus, eam non existere inveniemus; ac si ut existentem eam acceperimus, quis eam vel ad animal vel ad esse antecedere concesserit? Sed si nominis hujus, quod est *homo,* propriam impositionem tenuerit, secundum id scilicet quod substantiæ hominis ut existenti ex animali et rationalitate et mortalitate datum est, ratam omnino consecutionem viderit. Qui enim, destructo homine, quidlibet dicit hominem esse, rem quidem quæ non est attribuit, sed ut existentem eam ponit; alioquin nominis impositionem non teneret, nisi scilicet in ea significatione eo uteretur, homine quoque destructo, in qua ipsum tenet hominem non existentem, et cum rem quidem quæ destructa est

[1] Cod. *maxime esse.*

ponit, quæ scilicet erat vera hominis substantia quæ absque animali nullatenus vel existere vel intelligi potest, animal simul necessario attribuit. Quippe nihil potest esse illa vera hominis substantia quæ destructa est, nisi animalis vera fuerit essentia. Ponamus enim esse hominem et non esse animal, si fieri posse videatur, certe si quid per *hominem* accipitur attendamus, id est animal rationale mortale, inveniemus idem animal esse et non esse, quod est impossibile. Si quis itaque vocum impositionem recte pensaverit, enuntiationum quarumlibet veritatem facilius deliberaverit, et rerum consecutionis necessitatem velocius animadverterit. Hoc autem logicæ disciplinæ proprium relinquitur, ut scilicet vocum impositiones pensando, quantum unaquaque proponatur oratione sive dictione, discutiat. Physicæ vero proprium est inquirere utrum rei natura consentiat enuntiationi, utrum ita sese, ut dicitur, rerum proprietas habeat vel non. Est autem alterius consideratio alteri necessaria. Ut enim logicæ discipulis appareat quid in singulis intelligendum sit vocabulis, prius rerum proprietas est investiganda. Sed cum ab his rerum natura non præ se sed præ vocum impositione requiritur, tota eorum intentio referenda est ad logicam. Cum autem rerum natura percepta fuerit, vocum significatio secundum rerum proprietates distinguenda est, prius quidem in singulis dictionibus, deinde in orationibus quæ ex dictionibus junguntur, et ex ipsis suos sensus sortiuntur. Neque enim absque partium discretione composita perfectio cognosci potest. Cumque hypotheticarum enuntiationum sententiam tractandam ad[1] veri falsique discretionem suscepimus, ex partibus earum nobis inchoandum videtur esse, quæ sunt antecedens et consequens et quæ ea conjungit conditio. Sed quoniam conditionis conditionem in necessitate consistere supra monstravimus, antecedentis ac consequentis regulas in præsenti ponere sufficiat. Sed prius antecedentis ac consequentis significationes distinguamus.

Accipiuntur autem antecedens et consequens modo in designatione integrarum enuntiationum, veluti cum in hac consequentia :

[1] Supplevimus *ad*.

si Socrates est homo, Socrates est animal, primam categoricam ad secundam* antecedere dicimus, vel eorum quæ ab ipsis dicuntur; modo vero in designatione simplicium dictionum sive eorum quæ ab ipsis significantur, ut in eadem consequentia speciem ad genus antecedere dicimus, id est hominem ad animal, natura vel habitudo vim inferentiæ tenet. Per id vero quod antecedens et consequens accipiuntur in designatione totarum enuntiationum quæ hypotheticam perficiunt vel in designatione eorum quæ per eas dicuntur, dictum est quia nullum verum infert falsum. Si enim ad terminos aspiciamus antecedentium et consequentium enuntiationum, inveniemus sæpe a vero falsum inferri; veluti cum dicimus : *Si vera est : omnis homo est animal, falsa est: nullus homo est animal, vel non omnis homo est animal.* Si vero totas enuntiationes pensaremus, verum potius a vero hic inferri viderimus. Verum est enim quia vera est : *omnis homo est animal,* et quod falsa est : *nullus homo est animal* vel *non omnis homo est animal.* Cum autem per antecedens et consequens sive dictiones simplices sive integras enuntiationes accipimus, tunc ea quidem hypotheticarum enuntiationum partes appellare possumus, ex quibus scilicet ipsæ consequentiæ conjunguntur, non quidem de quibus agitur[1], sed ex quibus constant. Neque enim veram hanc consequentiam : *si est homo, est animal,* de vocibus agentem possumus accipere, sive dictionibus sive propositionibus. Falsum est enim ut si hæc vox *homo* existat, hæc quoque sit quæ est *animal;* ac similiter de enuntiationibus sive earum intellectibus. Neque enim necesse est ut qui intellectum præcedenti propositione generatum habet, habeat quoque intellectum ex consequenti conceptum. Nulli enim diversi intellectus ita sunt affines ut alterum cum altero necesse sit haberi, imo nullos simul intellectus diversos animam retinere ex propria quisque discretione convicerit, sed totam singulis intellectibus, dum eos habet, vacare invenerit. Quod si quis essentiam intellectuum ad se sequi sicut essentiam rerum ex quibus habentur intellectus, concesserit, profecto quemlibet intelligentem infinitos intellectus habere conce-

*Fol. 154 v°.

[1] Cod. *agatur.*

deret, secundum id scilicet quod quælibet propositio innumerabilia consequentia habet. Amplius sive de enuntiationibus sive de intellectibus earum agatur, oportet nomina earum in consequentiis poni; sed si vel homo vel animal accipiantur nomina vel enuntiationum vel intellectuum, profecto consequentia esse non poterit : *si est homo, est animal* quæ ex solis juncta est dictionibus, ac si sic diceretur : *si homo, animal;* imo omnino imperfecta est oratio. Ut igitur veritatem consecutionis teneamus, de rebus tantum eam agere concedamus, et in rerum natura regulas antecedentis ac consequentis accipiamus.

[Sequitur antecedentis et consequentis regularum expositio prolixior. Quæ quidem regulæ octo sunt numero, scilicet : 1° Posito antecedenti poni consequens. 2° Perempto consequenti perimi antecedens. 3° Posito antecedenti non necessario perimi consequens. 4° Perempto antecedenti non necessario perimi consequens. 5° Perempto antecedenti non necessario poni consequens. 6° Perempto consequenti non necessario poni antecedens. 7° Posito consequenti non necessario poni antecedens. 8° Posito consequenti non necessario perimi antecedens. — Quas omnes regulas confirmat præcipue, ut ipse ait, «per inductionem impossibilis,» id est monstrando quæ oriantur absurda, si admittantur regulæ suprapositis contrariæ.

Deinde, quod ad sex ultimas regulas attinet, *necessario* adjiciendum esse admonet, cum termini fortasse reperiri possint in quibus antecedens negatum neget consequens, etc.; istius vero modi consecutionem non antecedentis et consequentis complexionis natura perfici, sed gratia terminorum contingere. Unde ad quæstionem devenit quomodo ab antecedenti inferentia per medium terminum ad consequens extendatur, et conjungantur extrema. — Quæ ad controversias ea de re tunc temporis agitatas pertinent, edimus.]

.... Quidam tamen has regulas non solum in tota antecedentis et consequentis enuntiatione, verum etiam in terminis eorum assignantes, dicunt in quibusdam ex immediatione contingere ut, antecedenti destructo, consequens ponatur; veluti cum sanum ad ægrum ex oppositione antecedat, ut positum illud removeat, sic : *si est sanum, non est ægrum*, idem remotum ex immediatione ponit ægrum hoc modo : *si non est sanum, est ægrum;* sed, sicut in sequentibus apparebit, neutra harum consequentiarum firmitatem tenet; nec in rebus terminorum suprapositæ regulæ sunt accipiendæ, sed in his quæ tota propositionum enuntiatione dicuntur. Nam quamvis et in quibusdam possint rebus aptari præmissæ regulæ, ut sunt illæ quæ aiunt posito antecedenti poni consequens, vel perempto consequenti perimi antecedens,

veluti homo[1] quod animal antecedit, posito in aliquo animali quod consequens ejus est, ponitur in eodem; vel, animali remoto a quolibet, et ipse homo removetur, tamen liberius expediuntur et assignantur secundum sensus totarum enuntiationum, et laxius accipiuntur, ut videlicet ita exponantur: posito antecedenti, id est existente eo quod dicit antecedens propositio, existit illud quoque quod consequens proponit. Veluti si ita sit in re ut ista enuntiatio dicit: *Socrates est homo,* ita est in re ut ista proponit: *Socrates est animal;* ac destructo consequenti, id est non existente quod consequens propositio dicit, non remanet quod antecedens proponit; veluti, si non fuerit id quod dicit: *Socrates est animal,* nec quidem: *Socrates est homo* proponit. Sic enim intellectæ, non solum rerum cohærentium ac de se prædicabilium inferentiam ostendent; sed quæcumque pro veris accipiuntur consequentiis applicabuntur, sive vis earum inferentiæ in sententia totarum enuntiationum, sive in rebus quoque terminorum consistat. Est enim aliud pensare vim inferentiæ secundum proprietatem atque habitudinem rerum, aliud ipsam inspicere secundum totarum antecedentis enuntiationum sententiam. Sunt namque pleræque consequentiæ quæ, si rerum naturam inspiciamus, eas falsas judicabimus. Si vero totarum enuntiationum sensus recte tenuerimus, veras easdem confitebimur, ut sunt istæ: *si omnis homo est lapis, quidam lapis est lapis; si Socrates est brunellus, Socrates est homo;* vel *si idem est animal, est homo.* Si enim hominis et lapidis in priori consequentia subjectorum naturam inspexerimus, quæ in eodem sese non perferunt, quomodo ex subjectione unius alterius subjectionem concedemus? ut scilicet quia homo lapidi universaliter supponatur, ideo lapis eidem particulariter subjiciatur, cum videlicet et multis hominem supponi videamus, quæ nullam lapidis prædicationem suscipiant. Aut si brunelli et hominis in partibus secundæ consequentiæ prædicatorum oppositionem animadverterimus, quomodo prædicationem unius alterius prædicationem exigere concedemus? Aut, cum animal genus sit

[1] Cod. *hominem.*

hominis, quis ad ejus positionem hominem poni recipiat? Sic tamen ostendi poterunt suprapositæ consequentiæ hoc modo : *si omnis homo est lapis,* vera est simul et : *quidam lapis est homo;* quod si veræ sunt : *omnis homo est lapis,* et *quidam lapis est homo,* contingit necessario veram[1] esse : *quidam lapis est lapis.* Hæc est enim forma inferentiæ tertii modi primæ figuræ. Unde et sic per extremorum conjunctionem infertur : *si omnis homo est lapis, quidam lapis est lapis.* Sic quoque secunda convincitur vera : *si Socrates est brunellus,* vera est simul et *brunellus est Socrates.* Ex his autem duabus necessario consequitur : *Socrates est Socrates,* ex qua etiam infertur *Socrates est homo.* Conjunctis itaque extremitatibus concluditur : *si Socrates est brunellus, Socrates est homo.*

Huic tamen extremorum conjunctioni nonnulli resistere conantur ex medii termini dissimilitudine. Ait enim in Hypotheticis suis Boethius[2], cum numerum mediarum hypotheticarum inquireret, eumque numero earum quæ ex tribus terminis junguntur compararet, ut sunt illæ quæ vel ex categorica et hypothetica vel e converso connectuntur, nec unam vocari hypotheticam cui medius terminus dissimiliter accipitur, nec extrema per eum connecti. Dissimilitudinem vero medii termini accipiunt[3], non solum quando diversi termini ponuntur in medio, veluti cum ita proponitur *si est homo, est rationale, si est rationale**, *est animal,* aut cum dissimiliter idem enuntiatur hoc modo : *si est homo, est rationale, si non est rationale, non est Deus,* verum etiam quotiens talis præmittitur enuntiatio, cujus veritas rerum habitudines perimit, ex quibus posteriores consequentiæ vim suæ consecutionis custodiunt; veluti cum talem propositam consequentiam : *si omne animal est homo, quoddam animal non est homo,* per medium ostendi viderint in valida argumentatione, non nisi ex dissimilitudine ista resistere possint. Est autem hujusmodi argumentatio : *si omne animal est homo, omnis asinus est homo;* unde et *omnis asinus est animal,* et ita *quoddam animal est asinus;* quare et *quoddam animal non est homo.* In hac autem argumentatione ultimæ inter opposita consequentiæ nonnulli ex

* Fol. 155 v°.

[1] *Veram* supplevimus. — [2] Boeth. de syllog. hypoth., pag. 611. — [3] Cod. *accipiuntur.*

dissimilitudine contradicunt. Dicunt enim hominem, qui unus erat de mediis terminis, dissimiliter accipi, cum videlicet prius ut cohærens asino, ac postea ut oppositum eidem accipitur. Nam cum prima enuntiatio : *omne animal est homo,* homini animal universaliter supponeret, utique et sub homine asinum qui unum est de animalibus collegit, in quo eorum omnem oppositionem removet. Destructa autem oppositione eorum, consequentia ultima quæ ex sola oppositione vim habebat, falsa relinquitur. Sic quoque et ex dissimilitudine medii termini illi quoque superiori argumentationi quæ ostendebat : *si Socrates est brunellus, Socrates est homo,* per denegationem ultimæ consequentiæ quæ ait : *si Socrates est Socrates, Socrates est homo,* resistere laborant. Aiunt enim istam consequentiam non aliunde veram videri, nisi ex eo quod Socrates hominis inferius fuerit. Illum autem hominis inferius esse non jam recipiunt, ubi in præmissa enuntiatione *brunellus* qui hominem expellit, conjunctus *Socrati* fuerat, imo *asinus*[1] per brunellum qui ei copulatur; neque enim jam ipsum aliud a brunello esse nullo modo aiunt. Sed hi nimirum qui in[2] præmissa enuntiatione ex *Socrate* cui *brunellus* copulabitur, hominem sequi non concedunt, profecto nec ex brunello, postquam Socrates conjungitur, asinum inferri debent concedere. Ubi enim Socrates qui homo est conjungitur, non remanet inferius asini. Si quis itaque sic proposuerit : *si Socrates est brunellus, quidam homo est brunellus; si quidam homo est brunellus, quidam homo est asinus,* non recipietur secunda consequentia, cum *brunellus* inferius asini non remaneat. Sed nec similiter prima, cum jam *Socratem,* ubi *brunellus* supponitur, *homini* necesse sit opponi. Sed sunt plerique qui primæ argumentationis consequentiæ obviandum non censeant propter illam terminorum enuntiationem. Neque enim resistendum in hujusmodi argumentationibus dicunt, nisi ex dissimilitudine medii termini. Medius autem nondum existit, una tantum consequentia proposita. Ut enim medius intercedat terminus, oportet ipsum et in prima consequentia subsequi, et in secunda antecedere; priori vero con-

[1] Cod. *asini.* — [2] *In* supplevimus.

sequentiæ contradicere non audent, eo quod compellantur confiteri falsas eas quoque quæ ex falsis propositionibus vere texuntur; veluti ista : *si omnis homo est margarita, omnis homo est lapis;* neque enim jam margarita, hominem prorsus continens, species lapidis remanet. Sed priores consequentias ex ulla terminorum enuntiatione non denegent, quæ modo illam argumentationem absolvunt quæ Aristotelicam auctoritatem oppugnat, ubi in tractatu oppositorum[1] : « Sanis, inquit, omnibus, sanitas quidem erit, languor vero non erit. » Est autem talis argumentatio quæ potius ostendat, si omne animal sit sanum, languorem esse; quod plane Aristoteles contradicit, qui, si omne animal sanum sit, languorem non esse confirmat. Est autem hujusmodi argumentatio : *si omne animal est sanum, omne languidum est sanum,* a toto. Animal namque etiam languentia continet. Quod si omne languidum est sanum, omne languidum est animal; unde et quoddam animal est languidum, unde et languor in quodam animali consistit, et ita languor est. Itaque per medium ostensum est quod, si omne animal est sanum, languor est. Quæ quidem argumentatio cassari non dicitur nisi in priori consequentia. Sed primam quidem consequentiam pro eo contradicunt quod prima ejus positio quasi concessa præmittatur; cujus veritatis concessio jam omnino perimit continentiam languidi in animali; ubi enim animal sano prorsus supponi conceditur, nullum continere languidum annuitur. Tunc itaque terminorum enuntiationem unius quoque per se positæ consequentiæ inferentiam perimere dicunt, cujus habitudinis vim enuntiationis veritas aufert, cum subcontinua conditio apponitur, id est cum id quod jam concessum fuerat conjungit. Cum autem non solum continuativa est nec quicquam concessionis requiritur, sed sola conditionis copulatio attenditur, id quod nec verum est nec concessum, consecutionem impedire non dicunt. Sed vim[2] majorem inde adversus enuntiationem secundæ vel tertiæ[3] consequentiæ quam adversus enuntiationem primæ habeat primæ partis enuntiatio, cum videlicet nec vera sit nec concessa; sicut in supe-

[1] Aristot. Categ., edit. Buhle, tom. I, pag. 515. — [2] Cod. *unum.* — [3] Cod. *totæ.*

rioribus argumentationibus, ubi vel ex *omne animal est homo, quoddam animal non est homo*, vel ex *Socrates est brunellus, Socrates est homo* extrahebatur, non ex primis quidem propositionibus ut ex concessis argumentari incipimus, nec ullam earum concessionem requirimus, sed sub conditione solum, si hoc est, illud esse proponimus. Quæ quidem conditionis copulatio æque et in veris et in falsis enuntiationibus consistit. Nulla itaque exhibetur[1] ratio ut prioris enuntiatio partis magis sequentes quam priores consequentias oppugnare valeat, si æqualiter ejus veritas adversa utriusque fuerit. Sed nec pro enuntiatione quacumque impediri potest quæcumque consequentia vera consistit. Quod enim sempiternum est[2] ac necessarium, nullo potest impediri casu; nec propter enuntiare, ut Aristoteles meminit[3], erit aliquid aut non erit. Enuntiatione ergo resistendum non est, sed si forte enuntiationis[4], alioquin per oppositam enuntiationem quamlibet possemus impedire veritatem, qui sic[5] quidlibet vel esse vel non esse enuntiare. Si ergo sola enuntiationis veritas impediat, nulla autem vera enuntiatio sic[6] præmissa consecutionem[7] posteriorum hypotheticarum impediat, profecto inique calumniantur ex veritate præmissæ enuntiationis consequentias posteriores; nam quæ præmittuntur consequentiæ, veræ quidem conceduntur ab ipsis, veluti illa quæ ait: *si omne animal est homo, omnis asinus est homo*, et *si Socrates est brunellus, homo*[8] *est Socrates*. Sed earum veritas aliarum veritatem nullo modo impedit. Neque enim verum vero potest esse impedimento. Non itaque ex veritate illius præmissæ enuntiationis calumniari oportuit posteriores consequentias. Sunt autem et qui singulas recipiunt consequentias, sed extremorum conjunctionem non admittunt, propter dissimilitudinem enuntiationis medii termini; cumque talis inducitur regula: si aliquid infert aliud quod inferat aliud, primum inferens inferre ul-

[1] Cod. *exhibet*. — [2] Cod. *non est*. — [3] Aristot. de Interpret., p. 32. — [4] Locus perturbatus. Aut hic aliquid deest, quod nobis non succurrit, aut *sed si forte enuntiationis* delendum est. — [5] Cod. *sit*. — [6] Cod. *sit*. — [7] Cod. *consecutione*. — [8] Cod. *brunellus;* sed cf. supra.

timum, id subintelligendum et determinandum esse dijudicant, terminis eodem modo acceptis, non scilicet dissimiliter enuntiatis. Sed si hæc suppleatur determinatio, nullis amplius mediis hypotheticis regula poterit aptari, cum id scilicet quod in determinatione apponitur ex inferentiis mediarum vel mediorum terminorum* enuntiationibus perpendi non possit. Sed nec ulla potest dici dissimilitudo enuntiationis medii termini in supradictis, cum mediæ semper propositiones vocesque earum in eadem semper significatione, cum intercedunt mediæ, accipiuntur....

* Fol. 156 r°.

[In reliquis, de tribus ultimis regulis accurate disputatur; quod ad sextam et octavam attinet, demonstratur : perempto aut posito consequenti non poni aut destrui antecedens, nisi contradictoriæ sint, nec contrariæ tantum, antecedentis et consequentis propositiones.]

De maximis propositionibus*.

* Fol. 157 v°.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 865. — 1° De maximarum propositionum natura et a categoricis et hypotheticis propositionibus differentia. 2° Vim inferentiæ in antecedenti propositione consistere, nec e re ipsa et specie vel genere, sed ex unius propositionis ad alteram relatione pendere. 3° Omnes maximas propositiones esse consequentias multiplices, utpote quæ multarum hypotheticarum et categoricarum sensus contineant. 4° Multiplicitatem istam e vi relativorum pronominum manifestam esse; unde de pronominum relativorum in maximis propositionibus loco et vi agitur. 5° De generis ad species suas relatione in maximis propositionibus. 6° Non necessario in maximis propositionibus antecedens particulariter, consequens autem universaliter accipi. 7° Maximas propositiones non solum in conjunctione sed etiam in disjunctione adhiberi, eumdemque locum in disjunctione ac in conjunctione usurpari. 8° Quomodo, consequentiarum partibus cum determinatione prolatis, vis inferentiæ in determinatione ipsa consistat, nec ad prædicationem vel remotionem necessario redigatur. Edimus autem quæ sub num. 1, 2, 5, 8 inclusimus.]

Nunc autem ad discretionem veritatis singularum consequentiarum antecedentis et consequentis inferentiis assignatis, maximarum quoque propositionum proprietates inspiciamus, quibus quidem singularum veritas consequentiarum exprimitur, quæque ultimam et perfectam omnium consecutionum probationem tenent. Ita enim notas eas esse oportet ut nihil notius inveniri valeat[1]; a nullo eis fides est adhibenda, sed ipsam potius[2], ut Boethius ait[3], in propria natura sui gerunt. Unde et quicumque eis contradicere præsumpserit quæ ultimæ sunt et perfectæ propositiones, nulla poterit ulterius

[1] Cod. *possit inveniri valeat.* — [2] Cod. *poterit.* — [3] Cf. de differ. Topic., pag. 865.

cogi ratione, cum id quoque, quod cæteris notius est naturaliter, non admittat, et quod ad cæterorum perfectam propositionem inventum est; unde eas in Topicis suis Boethius [1] maximas seu universales sive principales aut indemonstrabiles ac per se notas appellat. Maximæ autem proprie sive universales dictæ sunt quantum ad diversarum consequentiarum continentiam. Hæc enim quæ ait : de quocumque prædicatur species, et genus, omnium illarum consequentiarum sensus continet in quibus ad positionem speciei suæ quodlibet genus ponitur; veluti istarum : *si est homo, est animal, si est animal, est substantia, si est margarita, est lapis,* et aliarum quarumlibet, eumdem inferentiæ modum secundum eamdem habitudinem habentium. Principales autem ex eo dicuntur quod ex ipsis aliæ demonstrantur; indemonstrabiles vero seu per se notæ vocantur, quod ex se ipsis cognoscantur. Quod tali possit descriptione terminari : maximæ propositiones illæ dicuntur regulæ, quæ, multarum consequentiarum sensus continentes, communem inferentiæ modum secundum vim ejusdem habitudinis demonstrant; veluti ea quam supraposuimus, quæ communem modum inferentiæ * speciei ad genus demonstrat; quæ [2] in multis proponitur consequentiis quarum omnium sensus ipsa continet tanquam multiplex consequentia; quæ quidem multiplicitas posterius apparebit. Nunc autem præmissæ diffinitionis singula consideremus, a quibus scilicet enuntiationibus differentiam faciant.

* Fol. 158 r°.

Cum itaque diximus eas consecutionis sensum habere, categoricas enuntiationes exclusimus. Sunt enim quidam qui inter maximas propositiones recipiant quasdam categoricarum enuntiationum regulas, ut sunt illæ quæ multarum categoricarum sensum secundum eamdem terminorum habitudinem demonstrant, veluti istæ : omne genus prædicatur de qualibet sua specie, vel nullum oppositum prædicatur de suo opposito. Quas quidem inde maximas non esse apparet, quod locum differentiam non habeant, sine quo maximam propositionem non posse consistere Boethius docuit [3], sicut nec homo

[1] Boeth. de differ. Topic., pag. 859. — [2] Cod. *qui.* — [3] Cf. de differ. Topic., pag. 865.

præter rationalitatem, quæ est ipsius differentia. Quod vero dictum est multarum consequentiarum sensus contineri in maxima propositione, ejusque multiplicitas ostenditur, una[1] excluduntur hypotheticæ; quæ scilicet unam consecutionem exprimunt, ut ista : *si est homo, est animal.* Quod vero dictum est eas demonstrare communem inferentiæ modum secundum vim ejusdem habitudinis, excluduntur quædam hypotheticæ regulæ, ut sunt illæ quæ complexiones perfectas syllogismorum demonstrant; quæ ex nullius rei habitudine, ut superius jamdiu ostensum est, vim suæ consecutionis recipiunt, cum videlicet æque in quibuslibet rebus eorum complexio vera consistat. Sunt autem hæ : si aliquid prædicatur de aliquo universaliter et aliud subjicitur subjecto universaliter, idem quoque subjicitur prædicato; ut et aliæ hujusmodi, sive categoricorum complexiones sive hypotheticorum demonstrent, veluti ista : si aliquid inferat[2] aliud, et ex illato aliud inferatur, primum inferens infert ultimum. Sunt quoque et aliæ regulæ quæ non syllogismorum complexiones, sed simplicium consequentiarum sensus continent, nec tamen maximæ propositiones debent dici, cum locum differentiam non habeant; ut sunt omnes illæ quæ rerum habitudines sub conditione præmittunt inferentiæ illius habitudinis; veluti cum dicimus : si aliquid est species alterius, ipsum positum ponit alterum; veluti *si homo est species animalis, tunc si est homo, est animal;* aut cum ita proponimus : si aliquid prædicatur de altero universaliter, tunc si aliud prædicatur de prædicato universaliter, et de subjecto, hoc modo : *si omnis homo est animal, tunc si omne animal est animatum, omnis homo est animatus;* aut cum ita enuntiamus : si aliquid infert aliud, quicquid infert antecedens, et consequens, hoc modo : *si quia est homo, est animal, tunc si quia est risibile, est homo, et quia risibile, est animal.* Quas quidem tamen maximas propositiones non esse apparet, quia communem modum inferentiæ secundum vim ejusdem habitudinis rerum non ostendunt, quamvis tamen quidam locos differentias his assignent. Volunt enim in tota enuntiatione vim inferentiæ

[1] Cod. *unæ.* — [2] *Inferat* supplevimus.

illius habitudinis accipere, secundum quam consequentes hypotheticas veras considerant. Quæ quidem habitudo in præmissa propositione monstratur; veluti cum dicimus : *si homo est species animalis, tunc si est homo, est animal,* antecedens propositio illam rerum habitudinem demonstrat secundum modum cujus inferentiæ sequens hypothetica disponitur, inter speciem scilicet et genus. Ideoque in[1] illa tota consequentia eumdem locum differentiam assignare volunt qui in sequenti hypothetica attenditur. Sed falso; neque enim speciei proprietas, quæ in aliquo præcedentium terminorum insit, operatur ad hoc, ut ex categorica præmissa posterius hypothetica inferatur. Æque enim et de his rebus complexio illa vera est, quarum nulla alterius species[2] vel genus esse potest. Si enim dicatur : *si homo est species lapidis, tunc si est homo, est lapis,* hæc consequentia nihilominus vera est quam supraposita. Quia ergo hujusmodi complexio in omnibus æqualiter terminis vera consistit, cujuscumque scilicet habitudinis sint, patet in ea speciei vel generis proprietatem vim inferentiæ non tenere, quippe cum ad consecutionem hypotheticæ ad categoricam nulla vel speciei vel generis operetur proprietas, sed ad veritatem quidem sequentis hypotheticæ. Sive enim homo sit species lapidis sive oppositum, non minus illa tota consequentia quæ inter categoricam et hypotheticam proponitur, vera est, ut ex homine patet et lapide. Sed si quidem hominem lapidis speciem esse contingeret, tunc sequentem[3] consequentiam quæ ait : *si est homo, est lapis,* ex natura speciei oporteret concedi; quod quidem ex eo patet quia quicumque terminus antecedat lapidem, non fit inferentia vera. Ad consequentem itaque hypotheticam speciei natura videtur operari; non ad totam, quæ ex categorica et hypothetica conjungitur. Amplius cum in antecedenti, in quo locum, id est vim inferentiæ, oportet esse, æque de specie ipsa ac genere agatur, cum ita proponitur : *si est homo, est species animalis,* etc., non magis species in inferentia vim habere videtur quam genus. Si vero vis in specie potius attendatur, eo quod

[1] *In* supplevimus. — [2] Cod. *specierum.* — [3] Cod. *si quidem sequentem.*

speciei vocabulum prædicatur, et si ita dicatur : *si lapis est genus hominis* etc., vis inferentiæ in genere esse dicetur; quod tamen nullus dicit, propter consequentis hypotheticæ dispositionem, secundum quam locum in tota considerant hypothetica. Sed neque res quæ genus est vel species, ut dictum est, quippe sæpe ibi non ponitur, vim habet[1], sed hoc quod aliquid sit genus vel species alterius, quod præcedens dicit propositio. Unde cum ex eo solum quod dicit[2] antecedens propositionum categorica, vis inferentiæ ad hypotheticam consequentem consistat, id solum quod ipsa dicit locum oportet nominari, secundum id scilicet quod ipsum necessario exigit, ut videlicet ab antecedenti assignetur; quo posito, consequens necesse est poni, velut hypotheticam sequentem.

Patet insuper et ex assumptione quoque maximæ propositionis supradictam regulam maximam propositionem non esse. Cum enim ex loco differentia et maxima ejus propositione quorumlibet inferentiam terminorum extrahere volumus, prius ipsius differentiæ habitudinem ad rem quam inferre volumus, consideramus; utque eam in rebus ipsis cognoverimus, modum quoque inferentiæ earum cogitamus; quamdam[3] inde maximam propositionem designamus, ac secundum hanc statim consequentiam de propositis rebus componimus; quam quidem cum ex loci differentiæ habitudine et maxima propositione confirmare volumus, assumimus et assignamus in rebus ipsis inferentiæ habitudinem, ac demum propositam concludimus consequentiam; veluti cum de homine ad animal consequentiam constituere volumus, prius ejus habitudinem ad animal consideramus, et cum speciem esse viderimus, speciei ad genus communem inferentiæ modum excogitamus; quem maxima propositione sic exprimimus : de quocumque prædicatur species, et genus; ac deinde talem de propositis rebus consequentiam disponimus: *si est homo, est animal;* de qua si quis dubitaverit, eam per habitudinis assignationem et maximam propositionem, quam jam conces-

[1] Cod. *habent.* — [2] *Dicit* supplevimus. — [3] Cod. *quemdam.*

serit, probamus, sic assumentes; *sed homo est species animalis, quare vera est consequentia illa : si est homo, est animal.*

* Fol. 160 r°.

.... Non* est autem prætereundum quod sæpe consequentiarum partes cum determinationibus proferuntur, in quibus quidem determinationibus vis inferentiæ consistit, veluti cum dicitur : *si ego video hominem, ego video animal. Video* namque per *hominem* sive *animal* determinatur; in *homine* autem, quod in determinatione ponitur, vis inferentiæ consistit, secundum habitudinem quam ad animal tenet, quod in illa determinatione intelligitur, ut etiam sit a specie locus, talisque maxima propositio inducatur : si aliquis videt speciem, et genus; unde homo species est animalis, quare si ego video hominem, et animal. Hæc autem maxima propositio dici potest propositio, quæ omnium specialium ac generalium terminorum consecutionem secundum appositi verbi determinationem ostendit, ubi vero sensus mutari non debet, sicut nec ubi substantivum ponitur verbum quod nullam recipit determinationem, veluti hoc loco : *si est homo, est animal.* Cum enim hoc loco talis inducitur maxima propositio : de quocumque prædicatur species, et genus, *prædicari* tantum pro *esse* accipitur, ac si videlicet diceremus : quicquid est species, est genus ipsius. Nec[1] secundum verbi significationem extenduntur maximæ propositiones, sed secundum comprehensionem inferentiæ omnium terminorum ejusdem habitudinis. Sunt autem qui vim inferentiæ non solum in determinatione hic pensent, verum etiam inter prædicata, in prædicatis quidem ipsas quoque determinationes concludentes. Cum enim dicitur : *si ego video hominem, ego video animal, videre hominem* quasi unum prædicatum, et *videre animal* quasi aliud accipiunt, ut hic quoque possint aptare regulam : de quocumque prædicatur species, et genus. Unde videre species, ad videre animal; quare si videre hominem convenit mihi, ac videre animal. Nec nos quidem et id denegamus et ita posse vim inferentiæ deliberari; sed prius videtur accipi in sola determinatione quæ præcipue videtur vim habere.

[1] Cod. *hæ.*

Sunt autem et qui vim in determinationibus tantum intelligunt, ac secundum etiam verbi determinationis extensionem propositionem maximam extendunt, hoc modo : si aliquid prædicatur de aliquo respectu speciei, et de eodem respectu generis; veluti cum videre conveniat mihi respectu hominis, qui est species animalis, idem convenit mihi respectu animalis. In respectu vero quamlibet determinationem accipiunt, sive illa ad verbum sive ad nomen ponatur; ad verbum quidem, ut in præmisso exemplo, ad nomen vero sic : *si est caput hominis, et animalis.* Liberius autem nos expediemus, si in maximis propositionibus ad sensus propositarum consequentiarum, quanto magis poterimus, accesserimus; ut videlicet tali propositæ consequentiæ : *si video hominem, video animal,* talis inducitur maxima propositio : quicquid videt speciem, videt genus; vel, si de actionibus omnium verborum velimus agere, ita dicamus : quicquid agit in speciem, agit in genus, quod tantumdem valet : cujuscumque actum suscipit species, et genus; vel si passiva[1] apponantur verba, hoc modo : *si videtur ab homine, videtur* ab animali,* vel talis potest induci regula : quicquid videtur a specie, et a genere, vel talis : quicquid patitur a specie, et a genere; id est, cuicumque infertur passio a specie, et a genere. Sed notandum est quod si[2] verbi quoque significationem extendimus, non sufficit tantum assignatio habitudinis inferentiæ, verum etiam illa est facienda demonstratio qua verbum positæ consequentiæ in verbo maximæ propositionis includi designemus. Ut cum præpositæ consequentiæ : *si videtur ab homine, videtur ab animali,* talem inducimus regulam : quicquid patitur a specie, et a genere, non solum monstrandum est hominem esse speciem animalis, verum videri ab eo aliquod subjectum pati[3]. Si autem[4] vel genitivi vel dativi vel cæteri obliqui casus apponantur, qui similiter in determinatione veniunt, et secundum eos oportet regulas apte componere, velut si dicatur : *si est caput hominis, est animalis,* tali confirmetur regula :

* Fol. 160 v°

[1] Cod. *pars illa.* — [2] *Si* supplevimus. — [3] Cod. *verum videri c̃toñ subpati;* quod nequaquam intelligimus. — [4] Cod. *sed autem.*

quicquid est speciei, et generis. Vel si ita proponatur : *si datur homini, et animali,* talis potest maxima propositio induci : quicquid fit speciei, et generi; aut si ita : *si est ex auro, est ex ære*[1], talis : quicquid constat ex specie, et genere; vel *si informatur ex albedine, et colore,* talis : quicquid informatur specie, et genere; et ex his quidem cæteras quoque in determinatione regulas aperte convenit secundum propositas consequentias ordinare.

Sunt tamen nonnulli qui has abhorreant maximas propositiones in quibus neque de prædicatione vel remotione neque de consecutione agatur. Sed si ad ista semper velint respicere, quid dixerint in istis consequentiis : *si domus est, paries est, si pater est, filius est,* in quibus totum vel relativum vim inferentiæ tenet? Si enim dicatur : quicquid prædicatur de toto, et de parte, quicquid de[2] uno relativorum, et de altero, nihil falsius. Cum enim domus sit domus, non est paries domus, vel cum pater sit pater, non necesse est esse patrem et filium. Amplius si ad prædicationem vel consecutionem omnes velint reducere regulas, multa inconvenientia contingent. Non est autem prætereundum illas determinationes cassas et inutiles esse, quæ a quibusdam minus eruditis maximis propositionibus apponuntur superflue, quasi integris vestimentis panniculi quidam assuantur. Quas quidem in his Introductionibus quas ad parvulorum institutionem conscripsimus[3], nos posuisse meminimus, veluti cum dicimus : de quocumque prædicatur species vere et affirmative sine modo, et[4] de eodem prædicatur genus eodem modo; vel cum dicimus : quicquid infert antecedens in vera conjuncta naturali consequentia affirmativa, infert et consequens. Quas quidem omnes superfluas viderimus, si maximæ propositionis sensus recte pensaverimus et consequentiarum sensus quibus inducuntur eæ[5], acceperimus. Ac prius de ea quam præmisimus agamus, quæ erat hujusmodi : si species prædicatur de aliquo, et genus de eodem ; ac primum quomodo[6] *prædicari* conveniat accipi videamus. Tribus autem

[1] Sic Cod. Annon pro *ære* legendum est *metallo?* — [2] Pro *quicquid de,* Cod. habet *idem.* — [3] Cf. supra, p. 254, 305, 306, 308, 332. — [4] Cod. *et cum.* — [5] Cod. *eas.* — [6] Cod. *quidem.*

modis *prædicari* sumitur : uno quidem secundum enuntiationem vocabulorum ad se invicem in constructione; duobus vero secundum rerum ad se inhærentiam, aut cum videlicet in essentia cohæret sicut materia materiato, aut cum alterum alteri secundum adjacentiam adhæret, ut forma materiæ. Ac secundum quidem enuntiationem omnis enuntiatio categorica tam vera quam falsa, tam affirmativa quam negativa, prædicatum et subjectum habere dicitur, velut etiam istæ : *omnis homo est lapis, nullus homo est lapis*. Hanc autem prædicationem in Topicis suis Boethius monstrat[1], cum modo nomen, id est vocem significativam incomplexam, de oratione, modo orationem de nomine vel de oratione prædicari ostendit; et de hoc quidem prædicato et subjecto propositio conjungitur. Sed non de his in propositione agitur, sed de prædicatione tantum rerum, illa scilicet solum quæ in essentia, quæ verbo substantivo exprimitur, consistat, sicut in libro Categoricorum syllogismorum ostendimus[2]. Tantum itaque *prædicari* illud accipimus quantum si hoc illud *esse* diceremus, tantum per *removeri* quantum per *non esse*. Alioquin partes regulæ sensum partium propositæ consequentiæ, sicut oportet, non continerent. Cum itaque per *prædicari, esse* accipiamus, superflue vel *vere* vel *affirmative* apponitur. Quod enim est aliquid, vere est illud, affirmative autem enuntiationis est determinatio, quia tantum in vocibus consistit affirmatio sicut et modi vel determinationis oppositio. Modus enim vel determinatio tantum vocum sunt designativa quæ solæ moderantur vel determinant in enuntiatione positæ. Vel si etiam ad rerum inhærentiam has omnes determinationes nitamur reducere, superfluum totum esse convincitur, cum propositæ consequentiæ sensum[3] quæ nullas habet determinationes, maxima propositio, simpliciter quoque prolata, recte demonstret, hæc scilicet : si species prædicatur de aliquo, et genus, id est : si aliquid est species, et genus quodlibet ipsius; veluti si est homo, est animal, et corpus, et quodlibet insuper hominis superius. Cum autem in consequentiarum partibus modi ponerentur hoc

[1] Boeth. de differ. Topic., pag. 858. — [2] Cf. supra, pag. 238. — [3] Cod. *sensu*.

modo : *si est homo, necessario et animal, necessario* et in maximis propositionibus, ut et aliæ[1] determinationes, non relinquitur, ac si dicamus : cuicumque species necessario inhæret, et genus, vel cuicumque potest inhærere, similiter. Patet itaque nihil in maximis propositionibus esse determinandum quæ simplicibus famulantur hypotheticis, ut sunt illæ quæ de prædicatione sive subjectione agunt. Sed nec in illis quæ in præpositis, quæ scilicet de antecessione vel consecutione agunt, si videlicet competenter intelligantur, et in essentiarum demonstratione antecedens et consequens accipiantur, sicut in præpositis consequentiis. Nihil itaque aliud[2] in antecedere hoc ad illud vel inferre hoc illud accipimus, quam si hoc est, illud esse. Inferentia vel propria antecessio non est in conjunctione conditionalis, ut scilicet idem sit antecedens quod inferens, vel consequens quod illatum. Sic itaque quod dicitur : quicquid infert antecedens, et consequens, accipe : quidquid infert inferens, et illatum. Quod autem antecedens et consequens in disjunctis quoque Boethius accipit[3], non ad rerum essentias, sed ad enuntiationum constitutionem respexit. Si enim sensus disjunctarum pensemus, non sensum primæ propositionis ad sententiam antecedere viderimus, sed id quod dividens prioris dicit ad id quod secunda pars proponit; quod ex resolutione disjunctæ dignoscitur; ex qua etiam resolutione hypotheticæ, id est conditionales disjunctivæ quoque sunt appellatæ.

De loco a substantia.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 866. Locum a substantia per definitionem et descriptionem constitui, præsertim autem per definitionem. Definitionem ad definitum secundum quatuor modos antecedere, scilicet : 1° De quocumque prædicatur definitio, prædicatur quoque definitum. 2° A quocumque removetur definitio, removetur quoque definitum. 3° Quicquid prædicatur de definitione, de definito quoque prædicatur. 4° Quicquid removetur a definitione, a definito quoque removetur. — Primum et tertium modum non necessitatem habere; definitum enim definitione æquari, non totum contineri; itaque non idem prorsus definito et definitione designari. — In loco a definitione, definitionem rei, non vocis accipi; unde in consequentia de rebus, non de vocibus agi probatur. Deinde quomodo, etiamsi definito omnino adæquata sit definitio, locus tamen non ab eodem, sed a definitione sit. — Initium tantummodo omisimus.]

[1] *Ut et aliæ* ex conjectura supplevimus; *aliæ* nimirum determinationes a possibili et a contingenti. — [2] *Aliud* supplevimus. — [3] Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 874.

.... Non* itaque animalis ad rationalitatem et mortalitatem conjunctio hominis substantiam quam per se non facit, per se non exigit. Cum tamen hæc tria ad constituendum hominem non sufficiunt, sufficiunt tamen ad diffiniendum. Si enim vel bipes vel gressibile post ista in diffinitione poneretur, superfluitas in constructione judicaretur, cum illa per se hominem æquali diffinitione determinent. Quicquid enim homo est, animal rationale mortale est, et e converso. In rei tamen constitutione nihil Deus superflue posuit. Cum vero in rerum conjunctione superfluum nihil existat, in constructione tamen nominum potest notari superfluitas. Sed si tamen diffinitionem dare velimus quæ totam hominis substantiam exprimat, non videtur superfluum omnes apponere differentias, ac si sic diceremus : *homo est animal informatum rationalitate et mortalitate, bipes, gressibile,* etc. Si vero ad æqualitatem tantum tendamus, sufficit talem diffinitionem componere quæ ad diffinitum converti possit, secundum quidem actum rei, non secundum naturam. Ita enim in actu modo contingit quod nullum animal rationale et mortale simul informatum reperitur præter hominem; nulla tamen id natura videtur exigere. Has itaque diffinitiones quæ totam rei substantiam non exprimunt, non necesse est ita ad diffinitum antecedere sicut consequi. Consequi vero idem necesse est quod et singula ejus membra consequantur; si enim homo est, animal est, sive rationale sive etiam mortale; unde et si homo est, est animal rationale mortale; sed non convertitur. Neque enim in diffinitione hujusmodi tota diffiniti vocabuli significatio clauditur. Unde cum in antecedenti consequens non claudatur, necessaria non potest esse de diffinitione ad diffinitum inferentia, si, inquam, sensum diffinitionis secundum significationem singularum partium pensemus. Recordor enim quia, secundum quamdam diffinitionis acceptionem, ad diffinitionem [1] diffiniti prædicationem poni concedebam. Dicebam enim eam modo in vi diffinitionis prædicari, modo simpliciter in vi orationis enuntiari; et cum quidem in vi diffinitionis prædicabatur, totam et expressam diffiniti substan-

* Fol. 161 r°.

[1] Cod. *prædicationem.*

tiam prædicabat, et tunc ad eam diffinitum sequi concedebam; et totum in diffinitione quod in diffinito vocabulo intelligebam, ut videlicet tantumdem diceret animal rationale mortale simul quantum homo. Si vero eam tantum in vi orationis prædicarem, ut videlicet tantum partium significationem attenderem quæ ad tria nos mittunt, in quibus tantum homo non consistit, necessitatem inferentiæ denegabam. Unde diffinitio cum orationis sit species, naturam orationis non potest excedere; sed, sicut omnis oratio ex partibus suis suam contrahit significationem, ita diffinitio ex suis; alioquin dictio videretur, si videlicet ad significationem totius, non partium, respiceremus; unde ab omni necessitate alienam censemus illam consequentiam in qua[1] hujusmodi diffinitio diffinitum ponit, quæ quidem diffinitio licet sit hominis substantiæ, tamen eam omnino non exprimit, cum non omnia illa quæ in ejus substantiam conveniunt, contineat[2]. Unde illæ quæ substantiam omnino determinant, ad diffinitum mutuo et antecedunt et consequuntur, ut est ea quam substantiæ dedimus: res per se existens, id est nullo egens subjecto. Idem enim prorsus diffinitum vocabulum et diffinitio notant; *homo* vero et *animal rationale et mortale* ad eamdem quidem rem impositionem et enuntiationem habent; sed non secundum idem eamdem rem demonstrant. In homine enim omnes ejus differentiæ debent intelligi; in diffinitione vero illa non nisi duæ apponuntur. Licet autem eadem res per animal rationale mortale et per homo prædicetur, quia tamen illam esse diversis modis demonstrant, non est vera consequentia, sicut nec ista : *si est corpus, est coloratum.* Licet enim essentia illa, quæ per coloratum attribuitur, eadem* cum illa sit quæ per corpus ponitur, tamen quia aliunde a colorato quam a corpore nominatur, ex adjacentia scilicet coloris[3], absque quo omnino corpus posset existere, quippe ejus non[4] est fundamentum, omni profecto necessitate consequentia illa destituta est. Sed opponitur quod ubi eadem res per utrumque inesse dicitur, non potest

* Fol. 161 v°.

[1] Cod. *quibus.* — [2] Cod. *non contineat.* — [3] Cod. *corporis.* — [4] *Non* supplevimus.

inferentia cassari. Idem enim, quoquo modo[1] ponitur, se ipsum necessario ponit[2]. Verum coloratum et corpus idem sunt; cum igitur quidlibet corpus sit, necesse est et coloratum esse. Similiter animal rationale mortale et homo idem sunt; si itaque sit animal rationale mortale, et hominem necesse est esse. Sed dico quia quidem verum est quod si aliquid inest alicui, idem inest eidem, et quod animal rationale mortale idem prorsus est quod homo, nec tamen ex his sequi ut si quid sit animal rationale mortale, sit homo, si propriam vocum demonstrationem attendamus. Si vero magis rei essentiam quam vocum proprietatem insistamus, magisque identitatem essentiæ quam vim verborum attendamus, profecto consequentiam non recipimus[3] ut videlicet vel totum in *animal rationale mortale* quod in *homo* intelligamus, vel in *homine* tantum quantum in *animal rationale mortale*. Nam talis est *idem* pronominis relativi demonstratio, quod in regula prædicta ponitur, ut, ad quodcumque referatur, nomen ejus simpliciter significationem contineat; veluti cum dicimus : si est animal rationale mortale, est idem; quod si est homo, est idem, nihil aliud in *idem* quam in præcedentibus vocibus accipi debet, ac si sic dicamus : si est animal rationale mortale, est animal rationale mortale; vel si est homo, est homo. Ubi tamen et animal rationale mortale damus, essentiam illam quæ homo est, prædicamus. Nec tamen ipsa, per hoc nomen *homo* designata, ad se ipsam per diffinitionem assignata necessario consequitur, si vocum proprietas recte pensetur. Unde clarum est quantam vim cum enuntiationibus vocum proprietas teneat; maximeque illa attendenda est vocum significatio quæ prima est, id est quæ in voce ipsa denotatur, et secundum quam ipsa vox imponitur, non ea cui imponitur. Nam et cum diffinitio et diffinitum ad eamdem prorsus substantiam habeant impositionem atque enuntiationem, sæpe tamen non idem prorsus de ipsa notant. Nam animal rationale mortale secundum id tantum hominis substantiæ

[1] Visum est supplendum esse *quoquo modo*, aut quidquam simile. — [2] Sic Cod. — [3] *Non recipimus* excidit e Cod.

datum est, quod est animal informatum rationalitate et mortalitate; homo vero secundum cæterarum quoque formarum differentiarum informationem. Quarum itaque vocum eadem est subjecta res, diversæ sunt impositionum causæ, quæ constructionum proprietates variant.

Non est autem prætereundum, cum in hujusmodi consequentiis locum a diffinitione respondemus, de quo etiam in maximis propositionibus propositarum consequentiarum agimus, diffinitionem nomen rei accipi. De quo quidem per diffinitionem vocalem agitur, ut sit quidem diffinitio tam rei diffinitæ quam diffinientis orationis nomen, active quidem et passive acceptum. Hæc autem ratio diffinitionem in rei demonstratione accipi probat, cum a diffinitione locus assignatur, quod in ipsa consequentia tantum de rebus non de vocibus agitur. Falsa enim esset quælibet suprapositarum consequentiarum, si de vocibus ageretur. Nulla enim necessitas in vocum enuntiatione consistit, cum, qualibet prolata, altera possit oratio taceri. Cum itaque dicimus : *si est animal rationale mortale vel non est, est homo vel non est, animal rationale mortale* in designatione tantum rei, non orationis, utimur; nullo enim modo aliter veritatem vel probabilitatem propositæ consequentiæ tenerent. Res illa quæ est animal rationale mortale, de qua in antecedenti agitur, vim inferentiæ tenet, ac proprie locus dicitur; de qua etiam in maxima propositione agi convenit, quæ ait : de quocumque prædicatur diffinitio, et diffinitum, id est si aliquid est diffinitio, et diffinitum. Aliter enim maxima propositio[1] illius consequentiæ non esset, nec ejus sensum contineret, nisi de eisdem rebus ageret; nec ullam aliter probabilitatem haberet. Quis enim hoc recipiat, ut si aliquid sit ulla diffiniens oratio, sit homo vel non sit, cum videret hominem et illam orationem omnino opposita[2] esse, ita ut nihil possit esse homo et illa oratio? Verum res ad se cohærentiam habent, cum omnino hæc sit illa, et idem prorsus sint, sicut dictum est.

Sed opponitur potius locum ab eodem esse quam a diffinitione,

[1] *Propositio* supplevimus. — [2] Cod. *apposita*.

quia[1] idem est diffinitio quod diffinitum. Unde etiam in Topicis questionem de eodem de diffinitione Boethius appellat[2]. Sed licet tamen idem sit diffinitio et diffinitum, sicut animal rationale mortale et homo, secundum id tamen quod de eis in proposita consequentia, non est locus ab eodem simpliciter sed a diffinitione assignandus. Quædam enim in re ipsa, secundum id quod per diffinitionem et per nomen designatur, potest diversitas ostendi, secundum, ut dictum est, diversam vocum enuntiationem, modo quidem secundum id quod tantum[3] animal rationale mortale accipitur, modo vero secundum id quod cum omnibus cæteris quoque formis quæ non[4] designantur, intelligitur. Atque ideo rectius per diffinitionem locum assignamus quam per idem, quia ipsa res vim inferentiæ tenet accepta simpliciter, secundum id quod per diffinitionem exprimitur, non secundum id quod eadem prorsus cum ipso intelligitur. Qui enim animal rationale mortale concipit, eamdem quidem rem cum homine intelligit; sed non ut eamdem accipit, si et eam ut animal rationale mortale simpliciter et non ut[5] hominem consideret. Unde et bene in maxima propositione dicitur : de quocumque prædicatur diffinitio, et diffinitum; non : de quocumque prædicatur[6] idem, de eodem prædicatur idem; quare non eodem modo, sed secundum diversos idem denotatur. Sed dicitur quare, secundum id quod diffinitum vocabulum designatur, res non est diffinita dicenda, imo secundum id quod per diffinitionem significatur? Quia enim diffinitio diffiniens est, et quod ea demonstratur diffinitum esse oportet. Unde res ipsa melius secundum id quod diffinitione terminatur diffinita videtur dici, quam secundum id quod diffinito vocabulo nominatur, et tunc quidem bene passive diffinitum dicitur respectu diffinientis orationis. Amplius, sive diffinitio idem prorsus cum diffinito vocabulo sive minus notet, non debet per *idem* relativum pronomen locus assignari; locum enim in antecedenti oportet intelligi. Unde si secundum hoc quod in antecedenti posita res aliqua vim inferentiæ tenet,

[1] *Quia* supplevimus. — [2] De differ. Topic., pag. 873. — [3] Cod. *tantum non.* — [4] *Quæ non* supplevimus. — [5] *Ut* supplevimus. — [6] Cod. *prædicabatur.*

eam[1] volumus demonstrare, non possumus per relativum pronomen, quod[2] quidem secundum[3] secundam cognitionem oportet facere. Neque enim ita convenienter regulam possumus componere, ut idem in antecedenti ponatur hoc modo : si idem prædicatur de aliquo, idem prædicatur de eodem, sed in consequenti sic : si aliquid prædicatur de aliquo, idem prædicatur de eodem, ut semper idem in consequenti positum secundum cognitionem secundam relationem faciat. Bene autem quæstio de diffinitione de eodem potest dici, veluti ista : utrum homo sit animal rationale mortale? quia questiones ex prædicatis suis nomina sumunt. Per idem autem relativum pronomen quælibet res cum in prædicato ponitur, designari potest, cum jam per nomen subjectum fuerit designata, quod primam fecerat cognitionem.

Manifestum est autem omnem substantiæ diffinitionem ad diffinitum duas in necessitate tenere regulas. Duæ vero aliæ maximam tenent probabilitatem. Quicquid enim a diffinitione, et a diffinito necessario removetur; vel a quocumque diffinitio, et diffinitum; aliæ vero duæ probabilitate fultæ sunt. Tot etiam necessarias et totidem probabiles diffinitum ad diffinitionem secundum consequentis et antecedentis destructionem necesse est habere, et hæ quidem necessitatem habent : de quocumque prædicatur diffinitum, et diffinitio, vel quicquid de diffinito, et de[4] diffinitione; hæ vero probabilitate sola suffultæ[5] sunt : quicquid removetur a diffinito, et a diffinitione; vel a quocumque diffinitum, et diffinitio. Possumus autem tam eum locum qui a diffinitione, quam eum qui a diffinito dicitur, a substantia vocare. Nam et diffinitum diffinitionis, sicut diffinitio diffiniti expressa est in re ipsa substantia. Nullum tamen a substantia locum auctoritas posuit nisi a diffinitione, eo videlicet quod sæpius ad fidem diffinitio quam diffinitum * afferatur, secundum id scilicet quod oratione diffinitionis res ipsa explicatius ostendatur quam nomine diffinito, ut superius diximus.

* Fol. 162 r°.

[1] Cod. *ea.* — [2] *Quod* supplevimus. — [3] *Secundum* supplev. — [4] *De* supplev. — [5] Cod. *submissæ.*

De loco a descriptione.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 866. Descriptionem ad descriptum non necessario antecedere.]

Ab interpretatione.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 866, 867. Locum ab interpretatione modo necessitatem, modo probabilitatem tenere.]

Regulæ vero ab interpretatione nominis, secundum id quod ipsa interpretatio modo substantiam rei continet, modo vero quibusdam accidentibus subjectum depingit, modo necessitatem modo probabilitatem proponunt. Est autem substantialis interpretatio ut si Anthropos[1] græcum nomen quod est homo latina diffinitione aperiemus, hac scilicet : animal rationale mortale, vel si aliquod græcum nomen latina descriptione. Est autem interpretatio secundum id quod ignotum aperit vocabulum cujus nullam adhuc significationem tenebamus; diffinitio vero vel descriptio, secundum id quod rem[2] jam quodam modo cognitam alicui manifestius secundum ejus proprietates demonstrat. Si vero interpretatio etymologiam fecerit, ut videlicet magis secundum nominis compositionem quam secundum rei substantiam fiat, veluti cum hoc proprium nomen *Bartolomeus* filium regis interpretamur; secundum id scilicet quod *Bar* græce[3] filius latine dicitur, *tolomeus* autem rex, hujusmodi interpretatio, quia solius nominis compositionem sequitur nec rei potius proprietatem exprimit, nullam probabilitatem exigit. Atque hæc de locis a substantia sufficiant.

De locis a consequenti substantiam.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 867, 868. — Locorum substantiam consequentium enumeratio. De loco a toto, id est a genere et ab integro.]

[1] Cod. *atropos.* — [2] *Rem* supplev. — [3] Sic Cod.; legendum *hebraice.*

De loco a genere.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 867. Loci a genere quatuor regulas esse, scilicet : a quocumque removetur genus, species quoque removetur; quicquid non convenit generi, nec speciei convenit; quicquid prædicatur de genere, de specie quoque prædicatur; de quocumque prædicatur genus universaliter, de eodem prædicatur quælibet species. Duas tantum priores, quæ negativæ sunt, necessitatem habere.]

Tres autem regulas a genere in usum duximus, has quidem : a quocumque removetur genus, et species; vel quicquid non convenit generi, nec speciei, id est quicquid prorsus removetur a genere, et a specie; vel quicquid prædicatur de genere ut de contentivo [1], et de specie, ut subjecta monstrant exempla : *si hic lapis non est animal, non est homo; si nullum animal est lapis, nullus homo est lapis; si omne animal est lapis, omnis homo est lapis.* Potest quoque quarta apponi quæ nihilominus veritatem tenere videtur; sed ideo illam in consuetudinem non duximus, quia semper falsis membris conjungitur, quæ est hujusmodi : de quocumque prædicatur genus universaliter acceptum, de eodem prædicatur quælibet ipsius species; ut si aliquis est omne animal, quilibet homo. Sed et ista quidem, sicut et aliæ regulæ, ex regulis a specie per consequentis et antecedentis destructionem ostenditur. Sed nunc quidem quæ ex suprapositis necessitatem et quæ non custodiant demonstremus. Et duæ quidem priores, quæ in remotione datæ sunt, incommutabilem veritatem conservant. Aliæ vero duæ solam probabilitatem tenent; quod ex corpore et homine maxime patet. Neque enim necessarium est quod ita proponimus : *si omne corpus est corpus, omnis homo est corpus,* quippe æternum non est, cum videlicet primum sine secundo aliquando exstiterit; veluti solis creatis elementis ac nondum in species per differentias redactis, de his quoque substantiis, quæ postea vel homo vel asinus vel cæteræ species per differentiarum informationem effectæ sunt, verum erat in principio dicere quia corpora erant, nondum homine aut asino creatis. Nullo tamen modo vere

[1] Cod. *contento.*

poterat dici quia homo est corpus vel asinus. Hæc enim nomina specialia substantias ipsas ut differentiis informatas significant. Nomen vero generis omnibus est impositum ex simplici natura corporis, quod quidem posse existere peremptis omnibus speciebus auctoritas ipsa docuit, cum scilicet Porphyrius [1], peremptis speciebus animalis, ejus simplicem naturam rationabiliter intelligi posse monstravit. Cum itaque corpus hoc nomen pluribus sit impositum ex simplici natura corporis quæ est substantia corporea, quisquis per hoc nomen quod est corpus de aliquibus agit, secundum id tantum ea colligere debet quod substantiæ sunt corporeæ, non etiam secundum id quod posterioribus formis sunt constitutæ, vel animatione scilicet vel rationalitate, quæ etiam in nominibus specierum intelliguntur. Quis igitur ad genus necessario consequi speciem dicat, cum tota generalis materia, præter quaslibet inferiores formas, tota possit et in omnibus consistere, in sua simplicitate substantiæ? Sed dicitur quia omne universalitatis signum quod generalissimo apponitur, ipsas quoque colligit species; et verum est quidem, sed in eo tantum quod corpora sunt, quæ si, in eo quod corpora sunt, existant, non ideo tamen necessarium est esse in eo quod sunt talia corpora, id est differentiis specierum informata, sicut per specialia nomina designantur. Et hæc quidem ratio in his tantum generibus vigere videtur quæ tota non sunt specierum substantia, quod videlicet post ipsa differentiæ quoque restant; sed non ita in his quæ sunt specierum tota substantia; ut homo Socratis et Platonis, et cæteræ species suorum individuorum, quæ ex eis sola Dei creatione, non ulla adjunctione formæ, condita sunt, sicut in libro Partium [2] docuimus; sed nec ibi hujusmodi consecutionem recipimus : *si*, scilicet, *omnis homo est, Socrates est. Socrates* enim ut discretæ substantiæ impositum est determinate, in homine vero indeterminate quælibet accipiuntur; et quotiens aliquos hominum contingit existere, vera est hæc propositio : *omnis homo est,* falsa tamen semper est ista : *Socrates est,* nisi Socrate per-

[1] Porphyr. Isagog., edit. Buhle, Arist. opp., I, pag. 402. — [2] Scilicet in commentario perdito de Porphyrii Isagog. Cf. supra, pag. 204, 205, 227, 228.

manente. Non itaque ex *omnis homo est homo* necessario inferri potest *Socrates est homo;* sicut nec conversa vera est, ut scilicet : *si Socrates non est homo, quidam homo non est homo.* Vera enim prima sine secunda potest reperiri, nondum enim Socrate nato aut jam defuncto. Quod enim non est, nec homo esse potest. Quis tamen aut quemdam hominem non esse hominem inde minus falsum, aut omnem hominem esse hominem minus esse verum concedat? Alioquin, primo homine defuncto, semper verum esset : *quidam homo non est homo,* quod nos quotidie pro inconvenienti in sophisticis argumentationibus proponimus. Licet vero, Socrate existente, cum dicimus : *omnis homo est homo,* ipsum Socratem colligamus, in quantum quidem *homo* est, non in quantum *hic homo* determinate *, nullo tamen modo ex ipso antecedenti consequentis habetur sententia. Idem enim semper antecedens propositio dicit, quibuscumque hominibus existentibus, id est quod homini circa omnia ejus inferiora conveniat homo. Nec quidem, ex verbis propositionis, Socrate quoque existente, magis ipsum in ea comprehendi manifestum est quam non existente, sed fortasse, ex nostra discretione, cum ipsum hominem esse tenemus. Sed fortasse dicitur quare si ex ista regula : quicquid prædicatur de genere universaliter, idem prædicatur de qualibet ejus specie, illam consequentiam *si omnis homo est homo, Socrates est homo,* concedamus provenire, cum illa semper vera sit regula, et istam veram esse necesse est consequentiam. Illam autem regulam semper indubitabilem dicunt substantia ipsius, æque accipiantur genus scilicet et species, quæ res ipsas secundum id quod sese ad invicem habent nominant, ut videlicet alterum alterius nullo modo genus esse queat, nisi dum alterum ejus species erit. Dum vero Socrates vel homo nondum creati erant, nec iste hominis nec ille corporis species erant, nec corpus vel homo illorum genera; unde, illis nondum creatis, ad propositas de eis consequentias nihil attingere prædicta regula videtur; sed tantum postquam creati sunt et habitudines illas susceperunt, necessaria de eis potest proponi consequentia. Sed hi nimirum qui hoc dicunt, necessitatis proprietatem male attendunt, quod, ut jam sæpe dic-

* Fol. 162 v°.

tum est, initium non novit. Nec quidem recte maximarum propositionum verba accipiunt. Ut propositarum consequentiarum sensus ipsa contineat, oportet nomina in ista non in relatione proponi, quia et falsæ essent maximæ propositiones, et propositarum consequentiarum sensus non continerent, sed quasi substantiva generum ac specierum nomina intelligi, sicut de maximis propositionibus tractantes docuimus. Quis insuper ab inconvenienti se possit absolvere, si hujusmodi consequentias inter genus et speciem receperit? Ex hac enim consequentia : *si omnis homo est homo, omnis homo est albus,* quis hoc sequi deneget : *si omnis homo est homo, quidam homo est albus, unde quidam homo necessario est albus?* Rursus ex ista : *si omnis homo est et homo albus, omnis homo niger est homo albus,* quis hoc inferri prohibeat : *si omnis homo est homo albus, quidam homo est niger, vel homo niger?* Ex hac quoque : *si omnis homo est albus, omnis homo niger est albus,* ista denegari non potest : *si omnis homo est albus, quidam homo est niger.* Si enim omnis homo niger est albus, id est omnis informatus nigredine est informatus albedine, oportet eumdem hominem simul et nigredine et albedine informari, unde et eum hominem qui albus est nigrum esse oportet, et ita quemdam hominem esse nigrum. Sicut autem nec illa a genere regula necessitatem habet : cuicumque convenit genus universaliter acceptum, et quælibet ipsius species, solæ itaque illæ duæ stabiles sunt quæ in remotione sunt datæ, et ex se ipsis per æquipollentiam negativarum ostenduntur; aliæ vero duæ, etsi non æquam habeant firmitatem, maximam tenent probabilitatem. Sæpe autem et ad specierum omnium collectionem genus antecedit. Si quid enim removetur a genere, et ab omnibus ejus speciebus; vel si genus ab aliquo, et omnes ejus species; vel si aliquid de genere prædicatur, et de omnibus ejus speciebus; vel si genus de aliquo, et species ejus, sub disjunctione, id est aliqua ex omnibus speciebus de eodem prædicatur; aut si genus universaliter acceptum cuilibet convenit, et omnes ipsius species de eo prædicantur [1].

[1] Hic sequitur in Cod. *verbi gratia,* sed sine ullo exemplo.

Ab integro.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 867. Cum, toto existente, quælibet ejus pars necessario existat, regulam loci à toto hanc esse : Quicquid convenit toti totaliter, id est secundum singulas ejus partes, convenit cuilibet partium ejus. Quomodo locus iste a loco ab universali differat.]

* Fol. 163 r°.

A partibus. *

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 867. Partes dupliciter sumi, sicut totum; alias scilicet generis esse, quæ divisivæ sunt, alias integri, quæ constitutivæ. Unde duos locos a Partibus esse, unum scilicet a Divisivis, alterum autem a Constitutivis.]

A divisivis.

[Speciem quamque talibus erga genus teneri regulis : De quocumque prædicatur species, genus quoque prædicatur; quicquid prædicatur de specie, de genere quoque prædicatur particulariter; quicquid removetur a specie, a genere quoque removetur particulariter; a quocumque removetur species, eidem genus non convenit universaliter.]

A constitutivis.

[Qualibet parte destructa, totum integrum destrui. Partes omnes, simul conjunctas, ad totum integrum, velut definitionem ad definitum, antecedere. De totis quibusdam, quæ nec genera nec integra sunt.]

A pari.

[Locum a pari diversis modis, secundum prædicationem, significationem, comitationem, quantitatem et inferentiam accipi.]

A pari in prædicatione.

[Loci a pari regulas quatuor esse, scilicet : de quocumque prædicatur unum par, alterum quoque prædicatur; a quocumque removetur unum par, alterum quoque removetur; quicquid prædicatur de uno pari, de altero quoque prædicatur; quicquid removetur ab uno pari, ab altero quoque removetur. Vim inferentiæ in natura speciei et differentiæ constitutivæ potius quam in proprietate paritatis consistere. In paribus neque idem prorsus neque diversas substantias assumi, sed eamdem secundum diversum acceptionis modum substantiam.]

A paribus in inferentia.

[De regulis parium in inferentia. De paribus in judicio de vero et falso.]

A prædicato vel subjecto.

[Maximam propositionem loci a prædicato non esse : si aliquid prædicatur de aliquo universaliter, etsi aliud prædicatur de prædicato universaliter, hoc de subjecto quoque prædicatur; de veritate enim antecedentis hypotheticæ non inferentiam totius consequentiæ pendere, sed antecedentis

tantum inferentiam ad consequentem hypotheticam, id est prædicati ad subjectum; unde talis habetur maxima propositio : quicquid prædicatur de prædicato, de subjecto quoque prædicatur. — Locos a prædicato et subjecto, a toto, a pari, a specie vel genere, non rerum natura, sed habitus comparatione differre. Unde tot regulæ esse possint a subjecto quot sunt a parte divisiva, tot a prædicato quot sunt a toto universali, etc. Tales autem locos in compositis consequentiis non recipi; earum enim ad syllogismos affinitatem nihil hic valere; quippe compositas hypotheticas consequentias sub syllogismorum regulas non cadere, et nulla necessitate teneri. Scilicet prædicationem et subjectionem ad actum tantummodo rerum, non ad naturæ necessitatem pertinere. Vim inferentiæ non in subjecto et prædicato per se, sed in eo quod genus vel species sunt, consistere. Prædicatione et subjectione probabilitatem, non necessitatem gigni. — Initium tantum et finem edimus.]

Nunc autem locos a prædicato vel subjecto tractemus. Quos quidem multi in his tantum consequentiis assignant quæ ex categorica et hypothetica junguntur, sicut in Introductionibus parvulorum[1] ostendimus. Cum enim dicimus : *si omnis homo est animal; tunc si omne animal est animatum, omnis homo est animatus,* vel ita : *si omnis homo est animal, tunc si omne risibile est homo, omne risibile est animal,* in illa a prædicato, in ista vero locum[2] a subjecto assignant. Illud enim locum dicunt quod in sequenti hypothetica vim inferentiæ tenet, et secundum id quod in antecedenti categorica sese habuit locum assignant[3], si videlicet prædicatum fuerit, a prædicato, vel si subjectum, a subjecto. At nos quidem neque talem locorum assignationem in hujusmodi consequentiis recipimus, nec ullam in eis veritatem esse deprehendimus. Sed prius de assignatione loci disputemus, ac de ea maxima propositione quæ inducitur a prædicato, quæ est ita[4] : si aliquid prædicatur de aliquo universaliter, tunc si aliud prædicatur de prædicato universaliter, et de subjecto. Sed si istam pro maxima propositione differentiæ a prædicato recipimus, oportet locum a prædicato esse in omnibus his terminis quibus ipsa aptari poterit. Cum autem ipsa omnibus terminis, cujuscumque sint habitudinis, sive cohæreant sibi* sive non cohæreant, possit aptari, dummodo secundum eam disponantur, oportet locum a prædicato in omnibus recipi, ut in his quoque, cum dicitur : *si omnis homo est lapis, tunc si omnis lapis est asinus, omnis homo est asinus,* locum a prædicato assignemus; quod nec ipsi negant. Sed

Fol. 164 r°.

[1] Cf. supra, pag. 254, 305, 306, 308, 332, 366. — [2] Cod. *in illa vero a prædicato, in ista locum,* etc. — [3] Cod. *asignat.* — [4] Cod. *quid ista.*

quid sit ibi locus a prædicato videndum est. Sed certum est secundum eos quia lapis, secundum id scilicet quod in præcedenti categorica de homine prædicatur. Sed si lapis vim inferentiæ tenet ex prædicatione ad hominem, quæro sive ex prædicatione secundum vocum enuntiationem, sive secundum rerum cohærentiam. Sed nulla in re est cohærentia lapidis ad hominem. Quod si ad solam prædicationem enuntiationis respiciamus, nullam etiam probabilitatem consequentia tenet. Quis enim consequi concedat ut, si lapis de homine universaliter enuntietur quacumque enuntiatione, sive scilicet vera sive falsa, vera sit illa consequentia quæ sequitur? Unde est quia lapidem, vel quidlibet, de homine possumus enuntiare. Sed nihil veritatis enuntiatio nostra consequenti hypotheticæ confert quæ aperte falsa est, sed nec maxima quoque propositio de prædicatione enuntiationis, sed inhærentiæ, sicut ipsa consequentia, agit. Qui enim dicit *omnis homo est lapis*, per vocum quidem enuntiationem rerum ostendit cohærentiam quæ non est, et ideo falsa est antecedens categorica sicut sequens hypothetica. Sed fortasse dicitur quia illa antecedens categorica quasi vera accipitur, et tunc idem locus a prædicato secundum ipsam rerum cohærentiam potest assignari. Sed dico quod nec[1] in his locus a prædicato ubi vera est antecedens categorica, veluti in ea quam primam posuimus quæ ait : *si omnis homo est animal, tunc si omne animal est animatum, omnis homo est animatus.* Neque enim, ex eo quod animal homini tanquam prædicatum cohæret, ex illa categorica illa procedit hypothetica, id est vera est illa tota consequentia ex categorica et hypothetica conjuncta, sed fortasse illa tantum consequens hypothetica quæ ait : *si omne animal est animatum, omnis homo est animatus.* Si enim quod animal hominis prædicatum est, illam hypotheticam totam ex categorica et hypothetica veram esse exiget, profecto necesse est talem consequentiam recipi : si animal est hominis prædicatum universaliter, tunc vera est illa tota consequentia; id est *si omnis homo est animal*, sequitur : *si omnis homo est animal, tunc si omne animal est animatum, omnis homo est animatus;* quod nullo modo procedit. Non

[1] Cod. *ne*.

itaque hoc quod animal homini in rei veritate cohæreat, illam totam hypotheticam veram facit quæ ex categorica et hypothetica jungitur, sed eam quæ in illa sequitur hypotheticam, ad quam ipsa prædicatio animalis ad hominem antecedit. Patet insuper veræ prædicationem inhærentiæ nullam vim inferentiæ conferre illi totius consequentiæ complexioni, cum videlicet æque in omnibus terminis ipsa complexio recipienda sit, cujuscumque scilicet sint habitudinis, sive cohæreant sive non. Tam bene enim hæc consequentia *si omnis homo est lapis, tunc si omnis lapis est asinus, omnis homo est asinus* recipienda est, quantum ista *si omnis homo est animal, tunc si omne animal est animatum, omnis homo est animatus,* licet nihil concessum antecedat. Nam concessio antecedentis ad veritatem consequentiæ in qua antecedit non operatur, sed ad concessionem veritatis consequentis, ut id quod *Socrates est homo* non operatur ad veritatem hujus consequentiæ *si Socrates est homo, Socrates est animal;* æque enim si non esset homo, vera esset consequentia; sed ad veritatem consequentis partis, quæ est *Socrates est animal.* Nullam itaque vim inferentiæ consequentia quælibet recipit ex concessione vel veritate sui antecedentis, sed, ex proprio sensu, quod id[1] sine illo non possit esse, sive scilicet hoc vel illud sit, sive non sit. Juxta genus conficiunt ad concessionem antecedentis categoricæ illi qui, ut vim inferentiæ a prædicato in ea concedant, primam categoricam quasi veram ponunt, cum, nec ubi vera est, vis inferentiæ sit ex prædicatione, quæ æque ex quorumlibet terminorum complexione consistit, sicut et syllogismi complexio, ex qua talis consequentiæ dispositio sumpta est, sicut in sequentibus apparebit. Sicut enim talis complexionis syllogismi inferentia *omnis homo est animal, sed omne animal est animatum, ergo omnis homo est animatus,* fallere non potest, quicumque sint termini, sic nec ista complexio consequentiæ usquam secundum eos deficit: *si omnis homo est animal, tunc si omne animal est animatum, omnis homo est animatus,* sive scilicet termini sint cohærentes, sive non. Unde nihil ad inferentiam[2] totius consequentiæ operari convincitur concessio vel veritas antecedentis propositionis,

[1] Cod. *id est id.* — [2] Cod. *differentiam.*

quandoquidem in omnibus terminis æque firma complexio manet, sed ad veritatem quidem sequentis hypotheticæ. Scimus enim quod si vera esset antecedens categorica, quæ est *omnis homo est animal*, animal hominis esset[1] prædicatum; unde et quicquid animali conveniret, homini quoque convenire concederent; veluti si omne animal esset animatum, et omnis homo animatus esse diceretur. Quod itaque animal hominis sit prædicatum, ad veritatem tantum sequentis hypotheticæ juvat. Unde et in esse vis inferentiæ ex prædicato potius videtur esse, talisque maxima propositio danda : quicquid prædicatur de prædicato, et de subjecto; unde animal hominis est prædicatum; unde, si animatum prædicatur de animali, et de homine....

.... Sunt tamen qui ex loco a prædicato vel subjecto veritatem consequentiæ velint ostendere in his quæ a genere vel a specie veniunt consequentiis, vel etiam in his omnibus quæ inter prædicatum ac subjectum necessariæ proponuntur. Nec nos quidem denegamus vim inferentiæ vel prædicatum vel subjectum habere, sed non ex eo simpliciter quod sunt vel prædicatum vel subjectum, sed potius ex eo quod sunt vel genus vel species. Unde potius ad veritatis comprobationem a specie vel a genere locus est assignandus quam a prædicato vel subjecto, quorum maximæ propositiones inviolabiles consistunt. Illæ autem a prædicato vel subjecto ubique falsæ. Quod autem de omni egerit prædicato vel subjecto, verum esse non potest, cum id quod de omnibus dixerit in quibusdam non inveniatur. Æque enim hæc propositio *omnis homo est non Socrates* propter unum falsa* est, ac si propter mille. Similiter et istam regulam generalem : quicquid subjicitur subjecto, et prædicato, falsam esse ubique certum est, quia nusquam id quod ipsa dicit de omnibus contingit. Sunt tamen miseri quidam qui eam veram esse confirment : ubicumque species posita ponit genus. Sed nec ibi nec alibi vera est, cum nec ibi nec alibi id quod ipsa de omni prædicato ac subjecto proponit, contingat. Neque enim ipsa tantum continet sensus earum consequentiarum quæ necessariæ inter speciem et genus proponuntur,

* Fol. 165 v°.

[1] Cod. *esse*.

sed quæcumque inter quælibet subjecta ad quælibet sua prædicata fieri possunt. Cum ergo in quibusdam deficiat quod ipsa dicit, non potest in omnibus esse, sicut ejus sententia tenet. Secundum autem propriam sententiam uniuscujusque enuntiationis veritas seu falsitas est pensanda, ut si ipsa de omnibus egerit, in omnibus quod ipsa proponit vera[1] inveniatur, alioquin pro falsa teneatur.

Licet autem prædicatio aut subjectio nullam consecutionis necessitatem teneant, maximam tamen probabilitatem habent, cum ex eis argumenta ad aliquid probandum adducuntur, eo scilicet quod si propositioni resistere volumus, calumniantes consecutionem, adjuncta antecedenti propositioni altera propositione quæ prædicationem vel subjectionem assignat, ad conclusionis concessionem cogemur[2]; veluti si per *omnis homo est corpus* huic tamen non adquiescamus : *omnis homo est coloratus*, adjungenda est antecedenti propositioni *omne corpus est coloratum*, ut in modum syllogismi consequentia composita nulla possit impediri contradictione. Cumque apposita antecedenti propositio certa sit, nihil plus de antecedenti per concessionem consequentis probandum est quam una tantum propositione apposita. Jamque ideo eas sæpe recipimus postquam de prædicatione aut subjectione certi sumus, cum ex eorum antecedentibus facile concessioni consequentium adquiescimus; cum tamen veris indigemus consequentiis, nullo modo eas admittimus; veluti cum medias hypotheticas componimus, quarum ut extremitates cohæreant, firmum ex necessitate vinculum oportet interponi. Patet autem ex simplicibus compositas quoque necessarias non esse, sed tamen illas quoque maxime probabiles videri; in quibus quidem nullo modo vel a prædicato locus debet videri, sicut supra docuimus[3]. Sed si qui fortasse eas recipiunt, communem in eis ab antecedenti locum assignent, secundum id scilicet quod categorica ad hypotheticam antecedit, talemque maximam propositionem adaptent : posito antecedenti, ponitur consequens; quod autem categorica ad hypotheticam antecedat, id est quod vera sit illa consequen-

[1] *Vera* supplevimus. — [2] Cod. *cogemus*. — [3] Vid. supra, pag. 381.

tia, regula illa super inducta quam non esse maximam prædiximus[1]: si aliquid prædicatur de aliquo universaliter, etc., illud ostendant; de qua quidem assumptio habitudinis ad propositionem consequentiæ fieri non potest, ut supra diximus; sed quædam ipsius coaptatio ad terminos sufficiat, hoc modo facta, ut si hoc de illo prædicatur, tunc si illud aliud prædicatur de hoc[2], et de illo. At fortasse ita constare debent hujusmodi consequentiæ, quarum antecedentia habitudines terminorum proponunt, ut ex ipsa assignatione veritas earum sit manifesta vel falsitas, ut nec locus nec maxima propositio sit ulterius requirenda.

Sunt autem qui a causa locum judicant assignandum quando assignatio habitudinis antecedit, putantes habitudinem terminorum causam veritatis consequentis, veluti cum dicitur : *si animal est genus hominis, tunc si non est animal, non est homo*. Hoc, quod animal est genus hominis, causam[3] posterioris consecutionis dicunt. Sed potius effectus quam causa[4] dicendum est, cum sit natura et tempore posterius. Semper enim quod consequentia dicit in re fuit, non tamen semper homo fuit animal.

Ab antecedenti vel consequenti.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 874. — Loci ab antecedenti et consequenti maximas propositiones has esse : posito antecedenti, ponitur consequens; quicquid infert antecedens, consequens infert; destructo consequenti, destruitur antecedens; posito consequenti, non necessario ponitur antecedens. Locum ab antecedenti et consequenti ad alium locum semper referri debere, velut ad locum a genere et a specie, etc. Quæ quum in superioribus, ubi de propositionibus hypotheticis agebatur, maxima ex parte tractata sint, omisimus.]

* Fol. 166 r°.

De extrinsecis *.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 868.]

Nunc vero tractemus extrinsecos. Quorum alii ab oppositis, alii ab immediatis assignantur, qui quidem non tam in re quam in diverso propositionis modo discrepant. Idem enim ad alterum et oppositum est et immediatum, veluti sanum ad ægrum, homo ad non

[1] Vid. supra, pag. 381. — [2] Cod. *homine*. — [3] Cod. *causa*. — [4] Cod. *causa quam effectus*.

homo. Sed tunc quidem inferentiam secundum naturam oppositionis pensamus, cum altero posito alterum tollitur, hoc modo : *si est sanum, non est ægrum.* Tunc vero secundum immediationem, cum altero ablato alterum ponitur, hoc modo : *si non est sanum, est ægrum.* Sed nunc quidem prius locum ab oppositis exequamur.

De oppositis.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 869. De Aristotelis divisione oppositorum in relativa, contraria, habitum et privationem, affirmationem et negationem. De largiori oppositorum sensu. Opposita esse in significatione, in essentia, in adjacentia, in respectu seu relatione.]

Quatuor modis opposita Aristoteles disgregavit; alia enim relativa, alia contraria, alia habitum et privationem, alia affirmationem et negationem vocavit. Et stricte quidem Aristoteles opposita in hac divisione accepit[1], eas videlicet tantum oppositiones quæ ad unum possunt esse. Unius enim relativi[2] unum tantum est relativum, ut paternitatis[3] filiatio; unius contrarii unum, ut albedinis nigredo; unius habitus una privatio, ut visionis cæcitas; unius affirmationis tantum una propria et simplex negatio, ut *omnis homo est albus**, *omnis homo est non albus*[4]. Largius autem oppositionem accipientes, omnia quoque illa vocamus opposita quæ sese in eodem non patiuntur, ut sunt etiam homo et asinus, homo et equus, vel lignum, vel lapis, vel quicquid hominis naturam expellit; quæ quidem Boethius in primo Hypotheticorum[5] disparata vocavit, quæ etiam opposita dici innuit in libro Divisionum[6], cum omnem generis divisionem per opposita fieri dixit, ac commune præceptum de divisionibus secundum accidens tradidit, dicens quicquid in ipsis[7] dividitur per opposita segregari. Large itaque oppositionem accipientes, omnia ea dicimus opposita quæ sese circa idem expellunt, et horum quidem alia in significatione, alia in essentia tantum, alia

* Fol. 166 v°.

[1] Aristot. Categ. edit. Buhle, pag. 502. — [2] Cod. *relativa.* — [3] Cod. *paternitas.* — [4] Supplevimus *omnis homo est non albus.* — [5] Boeth. de syllog. hypoth., pag. 608. — [6] Boeth. de Divis., pag. 541. — [7] Cod. *ipsi.*

in adjacentia, alia in respectu sibi adversantur. Sunt autem in significatione voces oppositæ, modo quidem complexæ voces, ut affirmatio et negatio de eodem, quæ simul veræ esse non possunt, modo incomplexæ, ut hæc nomina *homo, equus,* quæ eidem simul convenire non possunt. In essentia vero oppositæ sunt quælibet diversæ rerum essentiæ, ut albedo et nigredo. Sed horum alia in essentia tantum opposita, ut albedo et duritia, alia etiam in adjacentia, ut albedo et nigredo. Sicut enim in eadem re[1] non potest simul esse albedo et nigredo, ita nec simul ea participare, id est simul alba esse et nigra. In respectu vero opposita relativa dicimus, quæ quidem cum eidem simul adjaceant, nunquam eodem respectu conveniunt; cum enim eumdem et patrem et filium esse ad diversos contingat, ad eumdem non potest contingere. Sed fortasse in quibusdam videtur id fallere. Idem enim ejusdem secundum diversas scientias et disciplinas et discipulus et magister poterit esse; sed si non in personis, saltem in scientiis respectus variatur. Idem quoque ejusdem et antecedens est et consequens et prædicatum et subjectum. Sed nunc quidem in vi oppositionum quas Aristoteles ad tractandum elegit, proprietates ac differentias uberius planiusque[2] assignemus.

De relativis.

Unde in relativis, quorum natura in prædicamento ipsorum diligenter pertractata est, non est diutius immorandum. Quæ quoniam *simul* esse diximus alterumque altero[3] prius vel posterius esse constat, prioris tantum modos seu simul ad relativorum discretionem in præsenti tractare sufficiat.

De simul.

[Simul et secundum tempus et secundum naturam esse. Ea simul esse secundum naturam quæ mutuo convertuntur, nec alterum alterius causa sunt, ea vero secundum tempus quæ eodem tempore gignuntur.]

[1] Cod. *res.* — [2] Cod. *uberiusque planius.* — [3] Cod. *neutrumque alio.*

De Priori.

[De prioris quinque modis, ab Aristotele enumeratis, et de quinto præcipue modo, secundum quem propositum propositione prius est. Hanc autem conditionem requiri ut propositio fiat et enuntietur. Conversionem propositi et propositionis non ex eo quod paria sunt, effici.]

De contrariis *.

* Fol. 167 r°.

Nunc autem secundam oppositorum speciem tractemus, quæ in contrariis continetur, quæ quidem ideo contraria excellentia oppositionis nominantur, eo videlicet quod maxime sibi sint adversa ac prima fronte opposita. Cum enim idem ad diversa contingat oppositum, omne ad id contrarium dicitur quod maxime est ei adversum, ut cum pauperi et dives et superabundans opponatur, et avaro largus et prodigus, et pavido fortis et temerarius, illa tamen contraria eis[1] sunt quæ longissime dissident, pauperi quidem superabundans, avaro prodigus, pavido temerarius; vincunturque omnes cæteræ oppositiones adversitate contrariorum. Neque enim adeo adversantur sibi cæteræ oppositiones. Relativa quidem in eodem et simul contingit esse;

De majori oppositione contrariorum quam relativorum.

[Secundum quosdam, contraria genera in eodem subjecto simul esse posse, contrarias autem species non posse; sed revera contraria in eodem subjecto esse nunquam posse. De medio inter contraria, et virtute in medio posita. Quomodo contrariorum major sit oppositio quam relativorum.]

Contraria vero nunquam, ut idem nunquam simul est et album et nigrum vel bonum et malum vel calidum vel frigidum; sed idem simul pater est et filius, et magister et discipulus, licet diversis respectibus. Sed fortasse in contrariis generibus id non potest servari, ut in virtute et vitio, motu et quiete, quæ in eodem simul reperiuntur per quædam sua inferiora; quæ contraria non sunt, sed sibi consentientia. Idem enim et avarus est et castus, et qui quiescit in loco secundum alterationem movetur, unde eadem res simul et virtutem et vitium et quietem et motum habet, quæ contraria genera Aristoteles appellat.

[1] Cod. *ei*.

Sed constat ipsum quoque omnino respuere in eodem contraria, ut supra meminimus, ex ea videlicet probatione qua magnum et parvum, quæ in eodem, diversis tamen respectibus, videbat, contraria non esse convincit[1]. Sunt autem quidam qui contraria genera in eodem esse non abhorrent, sed contrarias species in eodem esse impossibile confitentur. Dicunt enim quod cum omnia accidentia per individua in subjecta veniant, et ipsa contraria genera per individua sua subjectis contingunt. Quæ quidem individua primo speciebus sunt supposita, quæ eorum sunt tota substantia, ut virtus et vitium quæ in hoc homine per hanc castitatem et hanc avaritiam recipiuntur, quæ individua sunt castitatis et avaritiæ, quæ invicem species non sunt contrariæ. Quod si genera contraria per individua specierum non contrariarum in eodem contingant, non est inconveniens. Quippe ipsa contraria non sunt eorum tota substantia sicut species. Verum species contrarias esse in eodem per aliqua sua individua illud prohibet quod nec ipsarum individua in eodem possunt esse, quorum sunt tota substantia ea quæ sunt contraria, utpote species; ideoque inquiunt Aristotelem bene negasse magnum et parvum, quæ contraria tenebantur, in eodem esse, quæ species non genera esse constabat. Sunt autem et qui species contrarias in eodem posse consistere non denegant. Nec eam quidem sententiam[2] confitentur duxisse adversarium ad inconveniens in rei veritate, sed ad tale quod pro inconvenienti habebat. Tam namque desipientem adversarium inducunt, qui, ex eo quod contraria in eodem esse dicerentur, crederet ea in eodem esse in vi contrariorum, id est secundum id quod se expellunt, quod est inconveniens. Sed[3] quis tam desipientem adversarium inveniat, aut quis philosophus ad veræ confirmationem sententiæ falsum ac sophisticum inconveniens adducat? Sic enim quodlibet etiam verum improbare posset. Quis etiam, si quidam in eodem contraria reciperet quædam, crederet eum pro inconvenienti adduxisse quod contraria essent in eodem vel saltem non determinasse inconveniens pro qualitate contrariorum? Omnia itaque contraria

[1] Aristot. Categ., pag. 469. — [2] *Sententiam* supplevimus. — [3] Cod. *si.*

in eodem esse negamus, sicut et ipse in eodem docuit[1] : « sed nihil, inquit, quod videatur simul contraria recipere posse, » post quæ contrariorum exempla adjicit, nihilque aliud simul contraria suscipiet.

Sed nulla in eodem sint contraria; quomodo virtutem et vitium, quæ contraria genera dicunt, contraria dicemus, quæ in eodem videmus? aut cum genus ipsa sit specierum omnium collectio, quasdamque ex istis speciebus contrarias *, quasdam non contrarias videamus, quomodo ipsum genus contrarium dicere possumus? Sunt autem in virtute quædam species contrariæ, quædam non, ut sunt illæ quæ sunt mediæ contrariorum vitiorum, ut pavidi et temerarii forte, prodigi et avari largum, de quibus Horatium dixisse recordor[2]:

* Fol. 167 v°.

Virtus est medium vitiorum et[3] utrinque reductum.

Nam largitas et fortitudo extremis contrariis quasi composita videntur, et ex utrisque aliquid mutuare, sed id quod ex hoc recipit cum eo quod ex illo assumit obtemperare. Largus enim dicitur qui rationabiliter et secundum temporis opportunitatem sua modo distribuit, modo conservat, et fortis vel audax cujus rationabiliter movetur animus ut modo se ad pugnam erigat, modo extrahat, secundum temporum discretionem. Unde et qui fortis est temerario accedit in eo quod resistit, ac pavido in eo quod desistit, cum uterque[4] alterum tantum sine discretione cognoscat, temerarius quidem semper in surgere, pavidus vero semper in recedere. Sic quoque et largus in eo quod sua distribuit prodigo consentit, in eo vero quod propria conservat, avaro congruit. Sicque media vitiorum ex utrisque extremis Flaccus meminit esse reducta, quasi ex utraque parte aliquid decerperent, quæ ipse quoque virtutes appellat. Cum ergo quædam virtutis species contrariæ sint ac quædam contrariæ non sint, quarum generalem virtutis collectionem contrariam dixit, aut fortasse ea quæ media sunt vitiorum Aristoteles non virtuti sed sapientiæ supposita putat, eo scilicet quod in rationabili consideratione, ut dictum est, consistant,

[1] Aristot. Categ., pag. 508. — [2] Cf. Horat. epist. I, 18, 9. — [3] *Et* deest in Cod. — [4] Cod. *utrumque.*

aut ea quæ media sunt unum in natura non æstimat sed diversa, secundum id scilicet quod ex diversis est junctum, ut medius color ex albedine et nigredine vel tepor ex calore et frigore, inter quæ sunt media. Hæ namque minutiæ albedinis illis minutiis nigredinis junctæ, unum faciunt medium colorem quasi diversa puncta lineam; ubique omnes minutiæ simul fundantur, et medius color ex eis conjunctus; quippe nihil aliud est quam ipsæ simul; atque hoc modo recte contrarium genus virtutem dixit[1], cujus omnes species contrarias credidit, ac si non videatur his qui Ethicam verius insistunt. Si quis itaque virtutem et vitium in eodem esse monstraverit, profecto contraria in eodem esse convincet, sed nunquam quæ inter se contraria sint in eodem reperiet; non sunt enim castitas et avaritia sibi contraria, sed aliis. Omnes quoque species motus et quietis contrarias esse arbitratus est, secundum quod etiam singulis in tractatu motus assignat contraria[2]. Unde et hæc quoque genera recte contraria vocavit. Sed nunquam ex hoc potest ostendi ea quæ inter se contraria sunt in eodem contingere; quippe non quilibet motus cuilibet quieti contrarie opponitur. Unum enim tantum, ut dictum est, contrarium unius est. Unum dico secundum communionem naturæ, non secundum proprietatem substantiæ. Hæc enim albedo cuilibet nigredini æque adversa est. Quæ quidem adversitas, quæ ex natura speciei contingit, proprie ad ipsas species refertur, secundum quod quidem unam tantum naturam unius esse contrarium contingit[3].

Quod quidem multos in hanc sententiam induxit ut contrarium nomen tantum universalium, non etiam singularium confiterentur, albedinis quidem et nigredinis, non hujus albedinis vel hujus nigredinis. Sic quoque et relativum et privatio et habitus nomina tantum universalium dicunt. Relativa quidem, ut supra meminimus, tantum universalia dicebant ex relatione constructionis. Habitus quoque et privatio universalium tantum nomina dicunt, eo quod in individuis non possunt servari. Si enim hæc visio mea alicujus cæcitatis esset habitus, simul et aliqua cæcitas esset ejus privatio. Sunt namque re-

[1] Cf. Aristot. Categ., pag. 516. — [2] *Ibid.*, pag. 522. — [3] *Contingit* supplevimus.

lationum nomina habitus et privatio, sed quæ, cum nulla sit simul in ea quæ eam privet[1], nullaque fortasse in toto tempore vitæ mihi contingeret. Unde potius ipsa universalia visio et cæcitas, quæ permanentia sunt, videntur habitus et privatio dici. Sed si habitus et privatio tantum sunt universalium nomina, quomodo possumus per hanc visionem et cæcitatem, quæ circa eumdem catulum contingunt temporibus diversis, ordinem privationis et habitum et naturam ostendere, quippe cum non sint privatio et habitus? Amplius species ab individuis in essentia non discrepant. Oportet individuorum substantiam habere quod speciei naturam recipit. Sed neque de speciebus ipsis magis dicendum videtur quod sunt privatio et habitus quam de individuis, si earum statum inspiciamus totamque earum collectionem comprehendamus, quasi hinc omnes cæcitates, illinc vero omnes visiones, in quibuscumque sint subjectis, constituamus. Neque enim vel omnes simul omnium simul privationem vel habitum dicimus, cum non contingant circa idem, sed circa diversa, nec aliqua alicujus, propter eamdem causam. Si igitur ad statum vel existentiam vel specierum vel individuorum respiciamus, ea privationem et habitum proprie non dicimus.

Sed hæc nomina relativa non[2] teneamus; oporteret enim simul esse quæ eis nominarentur. Unde Aristoteles relativa ea videtur innuere[3] cum eorum relationem ostenderet, dicens quia cæcitas privatio visionis, non cæcitas visionis dicitur. Sed profecto vere non sunt relativa sicut et negatio et affirmatio, quia nequaquam reciprocantur. Neque enim quemadmodum dicimus : privatio habitus privatio, vel negatio affirmationis negatio, ita quoque contingit dicere : habitus privationis habitus, vel affirmatio negationis affirmatio. Sicut enim affirmatio prior est naturaliter negatione, ita habitus privatione; nec dico tantum in substantia, sed etiam in proprietate habitus; ex

[1] Sic Cod. Locus manifesto corruptus; cui quomodo medendum non videmus, quamvis sensum facile suspicemur hunc esse : sed privatio, si nihil accidat quod perimat habitum, nulla fortasse in toto tempore vitæ mihi contingeret. — [2] *Non* supplevimus. — [3] Aristot. Categ., pag. 507.

quo enim ipsa est cæcitas, habitus dici potest. Cujus videlicet habitus est hæc proprietas, ut a subjecto præter ullam substantiæ corruptionem recedere possit, si nunquam amplius natura ejus ipsum regredi permittat. Privatio vero est quæ adveniens subjecto quod naturaliter habitus susceptibile est, ipsum expellit, nec ulterius reverti patitur. Cum itaque aliquid privationem dicimus alicujus, non relationem assignamus, sed quid privaverit ostendimus. Privatio enim quasi privans dicitur, eo videlicet quod aliquid privaverit et expulerit a subjecto, id est habitum. Sic quoque et cum dicimus : videns quod videtur videt[1], vel quod videtur a vidente videtur, non relationem assignamus; sed hic actionem inferre passionem, illic passionem inferri ab actione monstramus. Sicut autem nomen relativorum aut contrariorum in individuis quoque servamus, sic etiam vocabula privationis et habitus in ipsis quoque custodimus.

Postquam autem ostendimus contraria majorem tenere oppositionem quam relativa, idem quoque ipsa * ad alia habere convincamus, sive ad privationem et habitum, sive ad affirmationem et negationem; ac prius ad privationem et habitum.

* Fol. 168 r°.

De majori oppositione contrariorum quam privationis et habitus.

Cum quidem magis quam contraria videntur sibi adversari, in eo scilicet quod alterum sine licentia ulla regressionis expellat, nec expulsum amplius reverti permittat, contraria vero sibi mutuo succedunt, sive mediata sint sive immediata; etenim ex calido frigidum et ex frigido fit calidum, et ex sano ægrum et ex ægro sanum. Sed hæc est maximæ oppositionis in contrariis compositio, quod sæpe adventus contrariorum et recessus substantiam ipsam novat et perimit, ut eorum quæ naturalia sunt, sicut calor ignis[2]. Privatio vero et habitus nunquam motum substantiæ, sed alterationem, faciunt. Eadem enim prorsus utrumque substantia recipit. Unde illud est quod Aristoteles ait[3]: « Privatio vero et habitus dicuntur quidem circa idem « aliquid, ut visio et cæcitas circa oculum. » Constat itaque contraria

[1] Cod. *videns.* — [2] Cod. *igni.* — [3] Aristot. Categ., pag. 505.

magis sibi adversari quam privationem et habitum, quamvis alterum inregressibiliter expellat alterum, id est quælibet privatio suum habitum. Non bene enim ad oppositionis augmentum prohibitio regressionis operari videtur. Contingeret enim jam ipsam privationem magis oppositam esse habitui, quem sibi succedere non permittit, quam habitum ipsi; quod impossibile est. Tantum enim oppositionis hoc ad illud [1] necesse est habere quantum illud ad istud habet.

De majori oppositione contrariorum quam affirmationis et negationis.

[De contrariorum et contradictoriorum differentia. De contrariorum subjecto. Contraria aut in eodem genere esse, aut in contrariis generibus, aut ipsa genera esse. Quæ prædicamenta, secundum Aristotelem, contrariorum oppositioni subjaceant. Deinde quæritur quomodo contraria, in eodem genere, magis inter se quam res diversi generis opposita sint.]

Affirmationem et negationem in oppositione contraria superant. Facilius enim de eodem veras esse simul affirmationem et negationem natura permitteret, quam in eodem simul esse contraria. Possibilius enim videtur simul esse quod dicunt istæ propositiones: *Socrates est albus,* et *non est albus,* quam quod istæ proponunt: *Socrates est albus,* et *Socrates est niger.* Quas complexa contraria Aristoteles dicit[2], eo videlicet quod remotio albi magis consentiat positioni ipsius quam positio nigri. Neque enim ex eo quod albedine careo, tantum sum diversus ab eo quantum ex eo quod sum niger. Carere enim albedine posset medio colore coloratus, qui non tantum albedini quantum nigredo, quæ[3] ejus est contrarium, adversatur. Sed de hoc quidem uberius in libro Categoricorum egimus[4], cum contrariarum propositionum maximam oppositionem esse convinceremus. Nunc autem, causa nominis contrariorum ostensa, eorum proprietates diligenter consideremus.

Horum autem Aristoteles alia mediata, alia immediata esse docuit. Mediata vero ea determinavit quorum non est necessarium alterum inesse suo susceptibili, ut sunt album et nigrum, quæ proprium susceptibile corpus habent. In quo cum medios colores esse videamus, determinatum est neutrum contrariorum ibi esse. Immediata vero

[1] Cod. *aliud.* — [2] Aristot. Categ., pag. 512. — [3] Cod. *quam.* — [4] Cf. supra, pag. 254.

ea diffinit quorum necessarium est alterum inesse suo susceptibili, ut sanum et ægrum circa animal. Nullum enim contingit esse quod horum alterum non habeat, etsi absque utroque possit substantialiter animalis natura consistere; quippe prior est eis naturaliter, utpote eorum sustentamentum. Mediata vero sive immediata quantum ad naturam proprii susceptibilis dicit, secundum id scilicet quod determinatum est eam aut[1], ubicumque est, esse cum altero eorum, aut alicubi sine altero utroque consistere. Unde nihil est illud quod quidam opponunt album et nigrum immediata esse circa cycnum vel corvum vel corpus non medio colore coloratum, quamvis tamen alterum inesse certum sit. Hæc enim non sunt propria eorum susceptibilia, sed subjecta corporis natura. Unde quantum ad proprium susceptibile, ubicumque sunt album et nigrum, mediata debent appellari. Similiter et immediata secundum proprii subjecti naturam pensamus, ut sanum et ægrum secundum subjectam animalis naturam; quæ fortasse quantum ad corpus vel substantiam mediata videntur dici, cum in aliquo eorum neutrum contingat veluti in insensibilibus aut spiritibus; sed nullo modo propter hoc mediata sunt dicenda, sed, ut dictum est, propter proprium susceptibile.

Propria vero contrariorum susceptibilia modo multa videntur in natura, modo unum. Multa enim sunt, ut ea quæ bonum et malum recipiunt. Neque enim solæ substantiæ bonæ sive malæ dicuntur, sed etiam qualitates ipsæ, sive etiam passiones aut actiones et multa alia accidentia. Quæ quoniam diversis subjacent prædicamentis, nulla communi natura possunt uniri. Sed fortasse diversæ sunt bonitates diversorum prædicamentorum, et bonum secundum illa multipliciter accipitur; cujus multiplicatem ipse nos Boethius docuit[2], cum bona alia esse monstravit, secundum hoc quod retinent boni qualitatem, id est bonitatem ipsam, quæ contraria est malitiæ; alia secundum hoc quod faciunt actionem[3] bonam. Bonæ quidem ex qualitate boni substantiæ dicuntur; virtutes vero ex eo quod eas bonas faciunt. Non ita facere bonum et facere malum contraria videntur sicut malum et bonum.

[1] Cod. *eam autem.* — [2] Boeth. in Prædicam., pag. 201, 205. — [3] *Actionem* supplevimus.

Fortasse enim in eodem possunt simul contingere, sicut pati bonum et pati malum, vel amare bonum et amare malum. Videntur itaque omnia contraria unam communem naturam habere semper subjectam, sive generalem sive specialem. Et si quidem Aristoteles susceptibile secundum sustentationem suscepit[1], ex ipsis clarum est substantiis, quæ solæ accidentia omnia sustentant, veluti ipsam quoque claritatem cum albedine quæ ea informatur. Unde et ipse ait Aristoteles[2]: « Palam vero est quia circa idem aut specie aut genere naturam habent fieri contrarietates, ut languor et sanitas in corpore animalis vel albedo et nigredo simpliciter in corpore, aut justitia et injustitia in homine. » Hic quoque naturalia et propria contrariorum susceptibilia posuit, quæ prima et primo loco ea suscipiunt. Nam etsi animal sanum et homo sanus[3] et corpus album et homo albus dicatur, hæc quidem propria est prædicatio, illa vero per accidens enuntiatio. Nam quod homo sanitatis[4] susceptibilis est vel albedinis, ex animalis vel corporis natura, quam participat, habet, non ex propria substantia.

Sunt mediatorum contrariorum modo plura media, ut albi et nigri fuscum et pallidum et cæteræ mediorum colorum species; aliquando unum, ut calidi et frigidi tepor. His vero quæ in medio sunt modo nomina posita sunt, modo ea, vocabulorum penuria, negatione extremorum proferri convenit[5], ut inter bonum et malum id dicitur esse quod neque bonum est neque malum, ut ipsa bonitas quæ neque bona dicitur, cum se ipsa non sit informata, neque mala, cum contrarium non recipiat. Sic et multa alia neque bona neque mala dicuntur. Insunt autem contraria quibusdam naturaliter, ut calor igni et albedo nivi, quæ eis insunt substantialiter, quibusdam vero per accidens, utpote suis fundamentis, ut eadem ferro vel cycno.

Adjecit quoque Aristoteles omnia contraria vel in eodem genere esse, vel * in contrariis generibus, vel ipsa esse genera. « Sunt enim

* Fol 168 v°.

[1] Cf. Aristot. Categ., pag. 510. — [2] *Ibid.*, pag. 515. — [3] Cod. *sanum.* — [4] Cod. *sanitas.* — [5] Cf. Aristot. Categ., pag. 504, 505.

albedo, inquit[1], et nigredo in colore, justitia et injustitia in virtute et vitio, quæ sunt contraria genera. Bonum vero, inquit, et malum non sunt in genere, sed ipsa sunt genera aliquorum existentia. » Ex quo quidem quidam talem eum divisionem innuisse dicunt, quod contraria alia sunt genera, alia specialissima. Specialissima vero sic subdividuntur ut eorum alia sub eodem genere alia sub diversis contrariis ponantur. Sed quid dicemus de eo quod[2] ait bonum et malum non esse in eodem genere, sed genera esse contraria? Sunt enim utraque in qualitate, aut fortasse in aliquo aliorum prædicamentorum. Certum enim est non diversis prædicamentis contraria contineri. Unde et ipse dixit[3] : « Si ex contrariis unum fuerit quale, palam est quoniam et reliquum erit quale. » Ipsa etiam Boethii expositio in qualitate ea collocat. Sed nec genera videntur esse bonitas et malitia, sed species specialissimæ, nisi forte pro virtute et nequitia accipiantur, quod etiam Boethius plane innuit[4], cum, super hanc divisionem commentans, justitiam sub bono et malo contrariis generibus dicit contineri, quæ ipse sub virtute et nequitia collocaverat. Quod igitur prius Aristoteles virtutis et nequitiæ nomine designaverat, id deinde in bono ac[5] malo intellexit. Sunt etiam eadem contraria et in contrariis generibus et in eodem, et fortasse etiam genera, ut justitia et injustitia in virtute et nequitia et in qualitate continentur. Possunt fortasse reperiri et quædam contrariæ species quæ neque in eodem genere sint neque in contrariis generibus. Videntur enim quædam actiones quibusdam passionibus contrariæ, nec tamen earum genera sunt contraria, ut delectari ac contristari quæ ipse in Facere ponit contraria[6]. Placari scilicet et irasci, ut etiam contristari, active accipiatur, vel etiam gaudere et contristari, quod est passio a contristatione illata. Sed id quidem[7] omnino auctoritas, ut dictum est, adjicit, ut in diversis prædicamentis contraria invicem contineantur. Unde passionem tantum passioni et actio-

[1] Cf. Aristot. Categ., pag. 516. — [2] Cod. *quidem.* — [3] Aristot. Categ., pag. 496. — [4] Boeth. in Prædicam., pag. 206. — [5] Cod. *a.* — [6] Cf. Aristot. Categ., pag. 500. — [7] Cod. *quod.*

nem actioni oportet apponi contrarie. Ut autem oppositionem in membris suprapositæ divisionis servare possis, ita accipe esse in genere eodem tantum, ut videlicet illud *tantum* ad utrumque et ad genus et ad idem referatur, ut et in genere tantum sint et in eodem tantum. Cum autem in genere tantum esse dicantur, ea esse genera excludimus et specialissima esse innuimus; cum autem in eodem tantum, opposita genera separamus. Cum autem dicimus: alia[1] in contrariis generibus sunt, *tantum* etiam est apponendum ad removendum esse genera, ut et ista specialissima intelligantur; et sic quidem bonum est illud quod subjungitur: alia non in eodem continentur genere tantum videlicet, sed etiam, inquit, sunt genera[2].

Non est autem prætermittendum sub quibus prædicamentis contraria cadant, et quæ sint contrarietate absoluta. Certum est autem ex auctoritate Aristotelis nihil substantiæ vel quantitati vel relationi contrarium esse. Cum enim proprietatem substantiæ vel quantitatis investigaret, nihil illis contrarietatis accidere dixit[3]. Cum autem in tractatu Quantitatis magnum et parvum non esse contraria convinceret, firmum ex relatione argumentum sumpsit. Quia enim relativa erant ea, contraria esse negavit. Tria itaque prædicamenta omni contrarietate absoluta esse Aristoteles testatur. Tribus quoque ipse aliis inesse contraria docet[4], Qualitati quidem, Actioni et Passioni[5]. De contrarietate autem in vi prædicamentorum nihil omnino in textu Prædicamentorum quem habemus determinavit, horum scilicet: Quando, Ubi, Situs, Habere. Nec nos quidem quod auctoritas indeterminatum reliquit, determinare præsumemus, ne forte aliis ejus operibus quæ latina non novit eloquentia contrarii reperiamur. Hæc tamen contraria quæ ex quantitate nascuntur, Quando, Ubi, contrarietate, sicut ipsa quantitas, absoluta videntur.

Nota autem id quod diximus, contraria maxime esse adversa, eorum obesse sententiæ qui eamdem in essentia materiam generis in omnibus proponunt speciebus ipsis, ut eadem prorsus sit in essentia

[1] Cod. *aliam.* — [2] Cf. Aristot. Categ., pag. 516. — [3] *Ibid.*, pag. 459-469. — [4] Cod. *omni.* — [5] Aristot. Categ., pag. 475-500.

materia hominis et asini, quæ est animal, sed diversæ quidem hic et ibi illius formæ. Si enim omnium specierum est eadem in essentia materia, tunc albedinis et nigredinis et cæterorum contrariorum, quæ omnia, ut dictum est, ejusdem generis species esse necesse est. Si autem albedo et nigredo in essentia materiæ suæ conjuncta sint, quomodo sibi ita adversari poterunt, sicut ea quæ nec materiam eamdem habent nec formis eisdem conficiuntur, ut sunt ea quæcumque in diversis consistunt prædicamentis, ut homo et albedo? Si quæ enim sunt formæ quæ substantiam albedinis constituant, hominis non possunt substantiam facere, quia diversorum generum et non subalternatim positorum diversas esse tam species quam differentias Aristoteles docuit[1]. Nostra quoque sententia tenet solas substantiæ species differentiis confici, cæterasque species per solam subsistere materiam, sicut in libro Partium[2] ostendimus. Si ergo eadem prorsus est materia, quæ est in ipsis diversitas? Sed eadem quæ est in consimilitudine substantiæ, non indeterminatæ essentiæ. Neque enim ea qualitas quæ est essentia albedinis, essentia est nigredinis, esset enim albedo nigredo, sed consimilis in natura generis superioris. Consimilitudo autem vel substantiæ vel formæ contrarietatem non impedit.

Dubitari potest ab his qui facile et difficile et possibile et impossibile tamquam contraria sibi opponunt, quare magis contraria invicem non dicant facile et impossibile, vel necesse et impossibile; hæc enim magis adversantur sibi. Hæc quidem dicta sint de oppositione contrarietatis. Cui quidem oppositionem privationis et habitus subjungi ordo ipse exigit.

De privatione et habitu.

[De habitu et privatione secundum Aristotelem. E privatione ad habitum non esse regressum. Habitum et privationem atque habere et privari non idem esse, sed in eo tantum differre, quod hæc ad prædicationem de subjecto, illa ad essentiam rei pertineant. Quorum maximam partem, ubi Aristoteli nihil additur, omittimus.]

[1] Aristot. Categ., pag. 448. — [2] Id est in commentario, qui excidit, in Porphyrium de quinque vocibus.

.... Amplius*, cum inter privari et privationem per eorum prædicationem Aristoteles differentiam daret, dicens privari quidem de homine sed non privationem prædicari[1]: « Sed cæcus, inquit, dicitur homo, cæcitas vero nullo modo dicitur. » Unde nihil aliud colligere est[2], nisi quia in adjacentia, non in essentia, cæcitas de homine dicitur. Hoc enim vocabulum adjacentiæ, illud essentiæ, et utrumque cæcitatem diversis modis significat, sed alterum quidem cæcitatem tantum significat, alterum vero ipsum quoque fundamentum nominat, quod est cæcum, ideoque de ipso enuntiari potest, ut dicatur homo cæcus non cæcitas, cæcitatem quidem habere, non esse. Sicut autem prædicationem cæcitatis in essentia homini abstulit, sic etiam posset et illius proprietatis quæ privari esse creditur, et cujuslibet accidentis. Nihil itaque aliud rationabiliter ex verbis Aristotelis concipi potest, nisi differentia vocabulorum substantivorum scilicet et sumptorum, quæ videlicet cum et in significatione et soni similitudine conveniunt, ut privatum et privatio, cæcus et cæcitas, secundum prædicationem tamen modumque significandi discrepant. Hoc itaque quod dixit privari vel habere habitum, nihil aliud nisi nominatas personas intellexit, quæ scilicet privatæ sunt vel quæ habent habitum, ut sunt ipsæ substantiæ; ut videlicet magis vocum proprietates quam rerum diversitates intendat distinguere. Si enim omnia ejus opera studiose inspiciamus, magis eum in vocibus immorari quam in rebus inveniemus, liberiusque verba ejus de vocibus quam de rebus exponerentur, quippe qui logicæ deserviebat. Sic[3] enim, cum differentiam affirmationis et negationis ad alia ostenderet, secundum dividentia veri ac falsi vocabula aliorum accepit, cum ea incomplexa vocavit, nam complexum et incomplexum ipse in designatione tantum vocum cognovit accipere, juxta illud Prædicamentorum[4]: « Eorum quæ dicuntur alia quidem secundum complexionem dicuntur, » ut orationes, « alia sine complexione, » ut simplices voces, de quibus quidem ipse intendebat. Quod autem privari et habere habitum eumdem modum opposi-

* Fol. 169 v°.

[1] Aristot. Categ., pag. 506. — [2] *Est* supplevimus. — [3] Cod. *si*. — [4] Aristot. Categ., pag. 446.

tionis dixit habere cum privatione et habitu, ipsas videlicet personas quæ eas suscipiunt, secundum susceptionem earum, non secundum naturam substantiæ dictum puta, et ordinem quem in ipsis personis secundum accidentia consideramus, ut eadem[1] scilicet persona[2] secundum habitus susceptionem præcedat se ipsam naturaliter secundum privationem.

Solet autem de morte et vita quæri utrum in privationem et habitum, an potius in contraria recipiantur. Videntur enim ex ordine suo privatio et habitus. Sed hæc quidem subjecti natura recte impedire videtur. Neque enim fiunt circa idem subjectum, sed circa hoc quod substantialiter est mutatum, cum modo sit sub animato, modo sub inanimato transeat. Sicut autem animatum et inanimatum contraria dicimus, sic etiam mortem et vitam qualitates quasdam, non actiones. Nam mors et vita actiones, unde verba ipsa mori et vivere dicuntur sumpta, contraria non sunt, sed in eodem simul; nam quicumque moritur, vivit; sed potius qualitates quædam, quæ etiam mors et vita nominantur, quæ in eodem simul nullo modo possunt existere. Unde recte dicitur nullum vivum mortuum esse ac nullum mortuum vivum; et hic quidem *mortuum* nomen est qualitatis, non participium præteritæ actionis; de hoc enim fortasse dici potest *quiddam mortuum est vivum,* quia videlicet quiddam quod moriens fuit, est vivum, ut ille qui jamdudum mori cœpit, ac, nondum mortuus, in extremo vitæ positus anhelat. Ipse enim secundum id quod jamdiu moriens fuit, mors actio in eo vel secundum quiddam suum inferius præterita est, ac secundum aliud adhuc in ipso est; hæc enim accidentia quæ actiones sunt vel passiones, sibi consimiles habent partes et suæ naturæ, ut singulæ partes mortis mors dicuntur. In corpore quoque Phœnicis quod resuscitatum est, videtur posse dici quiddam mortuum vivum; quia moriens semel extitit, omni tempore mortuum amplius diceretur; sicut et quod semel amatur, omni tempore sequenti amatum dici potest ex præterita passione, et quod semel amabitur, omni tempore quod ullam

[1] Cod. *eamdem.* — [2] Cod. *personam.*

ejus amationem præcedet, amandum. Unde non ita in prædicatione opposita sunt participia contrariarum actionum vel passionum quæ præteriti sunt temporis vel futuri, sicut ea quæ sunt præsentis. Non enim sicut dicimus : *nullum calefaciens est frigidum faciens* [1], ita possumus enuntiare : *nullum calefacturum est frigidum facturum,* aut, sicut dicimus : *nullum quod calefacit frigidum fit,* ita contingit dicere *nullum calefactum est frigidum factum,* aut *nullum calefaciendum est frigidum faciendum,* eo videlicet quod præteritorum et futurorum multæ sint partes. Præsentia vero indivisibilia sunt. Unde in præterito aut futuro secundum diversas eorum partes contraria in eodem poterunt esse; sed non in præsenti, quippe partibus caret. Verum est enim quod idem ferrum et calidum fiet et frigidum fiet alio quodam [2] et alio tempore, et rursus idem et calefactum est et frigidum factum. Sed nunquam idem et calefit et frigidum fit, et calefaciens est et frigidum faciens. Hæc autem de oppositione privationis et habitus dicta sint. Nunc oppositionem affirmationis et negationis tractare superest.

De affirmatione et negatione.

[Per ea quæ affirmantur et negantur, nec vocabula nec conceptus, sed rerum essentias significari.]

Horum autem proprium est semper alterum verum esse et alterum falsum, sive quidem ipsæ res sint sive non sint. Neque enim hic aliam negationem nisi propriam et dividentem accipimus, quæ scilicet simpliciter sensum affirmationis perimit, de qua in Peri ermenias dictum est. Aut enim qui dicit verus est, aut qui negat. Sive enim Socrates sit sive non sit, semper alterum eorum quæ istæ propositiones dicunt *Socrates est homo, non est Socrates homo,* necesse est esse, et alterum non esse. Cum enim Socrates existit, vera est affirmatio et falsa negatio; cum autem non est, e converso est. Sicut autem Aristoteles privari a privatione et habere habitum ab habitu separavit, ita ea quæ sub affirmatione et negatione jacent ab affirma-

[1] Cod. *facientis.* — [2] Cod. *quo.*

tione et negatione divisit. Eumdem tamen et[1] illa modum oppositionis habere dixit[2]. Quidam autem per jacere sub affirmatione et negatione finitum et infinitum vocabulum accipiunt ut : *sedet, non sedet;* quidam vero intellectus ab affirmatione et negatione generatos : sed nos potius ea quæ ab affirmatione et negatione dicuntur accipimus, essentias scilicet rerum de quibus per affirmationem et negationem agitur, de quibus scilicet in consequentiis affirmationum et negationum agitur. Quæ quidem cum affirmatione et negatione in eo modum eumdem oppositionis* habent quod, sicut affirmatio et negatio[3] utrumque neque simul verum esse neque simul falsum esse potest, sed semper alterum verum et alterum falsum, ita[4] quæ ab ipsis dicuntur, neque simul esse neque simul non esse possunt, sed alterum semper est et alterum non est. Quod ad affirmationem et negationem, in eo differentiam habent quod illæ orationes sunt, hæc autem orationum significata; unde bene sub affirmatione et negatione jacere dicuntur tanquam earum significationes. Nunc autem, suprapositis oppositionibus pertractatis, ad earum differentias veniamus, quas et ipse Aristoteles diligenter distinxit.

* Fol. 170 r°.

Differentia relativorum ad cæteras oppositiones.

[Relativa et simul esse et ad se invicem reciprocari.]

Relativa igitur et simul sunt natura et ad se invicem reciprocantur, quibus quidem cæteræ oppositiones carent. Neque enim contraria simul sunt natura, ut sanitas et ægritudo, cum omnino alterum sine altero possit esse. Unde et ipse Aristoteles ait[5] : « sanis namque omnibus, sanitas quidem erit, languor vero non erit; » ac si aperte diceret quod in omni animali posset sanitas contingere; unde et languorem non esse contingeret. Sic quoque et privatio deesse potest omnino cum habitus fuerit, et negationem perimere necesse est cum affirmatio vera manserit. Reciprocari etiam secundum se ista

[1] Cod. *est.* — [2] Aristot. Categ., pag. 507. — [3] Cod. *affirmationem et negationem.* — [4] Cod. *ita esse.* — [5] Aristot. Categ., pag. 515.

non possunt. Neque enim dicitur album nigri album, vel nigrum albi nigrum vel cæcum videntis cæcum vel e converso, vel Socrates sedet[1] non Socrates sedet Socrates sedet, vel e converso.

Contrariorum ad privationem et habitum.

[Contrariorum immediatorum alterutrum semper in subjecto esse, non autem semper habitum aut privationem. Contrariorum mediatorum nunquam alterutrum subjecto e necessitate inesse; cum autem venerit tempus a natura constitutum, subjecto e necessitate inesse aut habitum aut privationem.]

Differunt quoque contraria et privatio et habitus in se invicem et ab affirmatione et negatione; ac prius quas inter se habent differentias aperiemus. Differunt autem privatio et habitus tam ab mediatis quam immediatis contrariis. Ab immediatis quidem in eo segregantur, quod alterum immediatorum semper est manente suo susceptibili, ut in animali sanitas vel languor. Non autem semper inesse necesse est vel privationem vel habitum. Ante enim determinatum tempus, neque cæcitas neque visio inest oculo. A mediatis quoque contrariis, sive naturalibus sive non naturalibus, separantur privatio et habitus; a naturalibus quidem, in eo quod nullo tempore necesse est alterum inesse suo susceptibili, cum videlicet medium contingere possit; privationis vero et habitus alterum necesse est inesse postquam res ad determinatum tempus venerit, in his videlicet quibus natura tempus determinavit. Amplius in hujusmodi contrariis quæ videlicet naturalia non sunt, possibile est in alterum fieri mutationem, manente susceptibili, ut ex sano ægrum et ex ægro sanum, et ex albo nigrum, et e converso. Unde in privatione et habitu impossibile est mutationem fieri in alterutrum. Cum enim ab habitu in privationem[2] mutatio fiat, a privatione in habitum fieri non potest; » neque enim, inquit[3], cæcus factus rursus vidit, nec cum esset calvus, rursus comatus factus est, nec cum esset edentulus, dentes ei orti sunt. » A naturalibus autem in eo clara est differentia quod, manente susceptibili, id quod naturale est necesse est ei inesse; cumque determinate al-

[1] Sub. τοῦ. — [2] Cod. *privatione.* — [3] Aristot. Categ., pag. 511

terum semper insit, certum est alterum semper abesse. Ex natura enim nivis et ignis certi sumus et hunc semper calere[1] et illam semper albere, ut scilicet horum contraria nequeant suscipere. « Neque enim, inquit[2], possibile est ignem frigidum esse neque nivem nigram. » Privationis vero et habitus non semper, ut dictum est, alterum inest, nec quod accidit determinate contingit, et quod contingit recedere potest, quæcumque non secundum naturam, sed per accidens insunt, et non esse possibile est, ut visionem ipsam quæ, veniente cæcitate, recedit[3]. Posset et ipse homo, si simplicem ejus substantiæ naturam respiciamus, integer et perfectus omni tempore vitæ suæ subsistere absque utroque, tam visione quam cæcitate. Quicquid enim natura non impedit, possibile est fieri, et quicquid ipsa non exigit, possibile non esse. Ipsa neutrum exigit, cum sine utroque aliquando consistat, ante quidem, non post determinatum tempus. Videtur tamen et post temporis determinationem neque visionem neque cæcitatem in ipso homine esse, veluti in dormiente. Si enim, inquiunt, visio esset in eo, videre eum oporteret. Si vero cæcitas inesset, nunquam amplius ipsum videre contingeret. Dicimus autem visionem in dormiente quoque esse, non illam quæ actio est, sed quæ est qualitas, quæ habitus dicitur, quæ etiam de ipso dormiente prædicatur, ut videlicet dicamus ipsum dormientem videntem esse, non quidem secundum id quod agat, sed quod qualitate quadam oculi ejus informati sint, quæ æque et cum actione et sine ea potest esse. Atque hoc quidem ad differentiam contrariorum et privationis et habitus dicta sufficiant.

Nunc autem affirmationis et negationis distantiam ad alia monstrare oportet[4]. Horum autem, ut dicimus, proprium est semper alterum esse verum et alterum falsum, sive scilicet res sit, sive non sit. Nullum autem supradictorum verum est vel falsum, neque scilicet relativa, neque contraria, neque privatio et habitus. Quod quidem ex eo Aristoteles confirmavit quod nulla eorum quæ illa significant, vera sunt vel falsa in significatione, sed omnino sunt incomplexa voca-

[1] Cod. *talem.* — [2] Aristot. Categ., pag. 508. — [3] *Recedit* supplevimus. — [4] *Oportet* supplevimus.

bula, ut sanum, ægrum, et cætera; incomplexorum autem, ut ipse ait[1], nulla veritas vel falsitas consistit. Sed fortasse contrariis complexis, vel privationi et habitui complexis non potest supradicta proprietas auferri. Complexa autem contraria eas dicimus propositiones quæ de eodem contraria enuntiant hoc modo : *Socrates est sanus, Socrates est æger.* Similiter et in complexione privationem et habitum accipiunt : *Socrates est videns, Socrates est cæcus.* In his autem suprapositaproprietas affirmationis et negationis videtur contingere, eo quod alterum falsum et alterum verum contingat, sed non semper; in quo quidem a proprietate affirmationis et negationis recedunt. Cum enim Socrates non fuerit, omnia de eo falsa, et eum scilicet sanum esse et eum ægrum esse et cæcum esse et videntem esse. Manente etiam susceptibili contrariorum vel privationis et habitus, sæpe neutrum in eo contingit, contrariorum quidem cum mediata fuerint, privationis vero et habitus, ante temporis determinationem.

De loco ab oppositis.

[Opposita eodem modo, quo se invicem habent, invicem se destruere.]

De incomplexis oppositis.

[Regulam inferentiæ in incomplexis oppositis hanc esse : altero oppositorum posito, alterum aufertur.]

De complexis *.

* Fol. 170 v°

[Eamdem inferentiæ regulam ut in incomplexis oppositis, ita in complexis valere; ubi non partes propositionis, sed tota propositio attendenda est.]

Locus ab oppositis secundum affirmationem et negationem seu ab immediatis.

[Immediatorum alia complexa esse, alia incomplexa.]

De incomplexis.

[Immediationum alteram in finiti et infiniti vocabuli oppositione consistere; alteram certo genere contineri, et generis, ad quod refertur, mentionem requirere. De immediatorum et non mediatorum discrimine. Immediationem modo secundum prædicationem, modo secundum adjacentiam, modo secundum essentiam accipi.]

[1] Aristot. Categ., pag. 512.

* Fol. 171 r°.

De complexis *.

[Immediata complexa propositiones immediatas esse. Mox de immediatorum consecutionis vi, cujus hæc regula est : altero ablato, ponitur alterum.]

* Fol. 171 v°.

De constantia *.

[De constantiæ vi; scilicet, ut immediata inferentiam habeant, adjiciendum esse cujus respectu immediata sint; quam quidem determinationem constantiam appellat Abælardus. Constantiam autem inter partes consequentiæ numerandam esse, id est ad antecedens pertinere. Constantiam inde vocari quod in antecedenti cum alia determinatione consistat, cui per adverbium conjungatur.]

* Fol. 172 r°.

De locis mediis *.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 870. Locorum mediorum alios, qui simplices sunt, a relativis, a toto seu partibus, ab excedentibus et excessis esse; alios, qui compositi sunt, ex inhærentibus et extrinsecis mixtos esse.]

De loco a relativis.

[Loci a relativis inferentiam in eo esse quod in relativo antecedenti relativum consequens non intelligi non possit. Loci a relativis maximam propositionem hanc esse : si unum relativorum alicui rei insit, alterum alii rei inesse necesse est. Signis universalitatis aut particularitatis appositis, nihilominus relativa inter se reciprocari.]

* Fol. 173 r°.

A contingentibus *.

[Contingentia esse quæ parte quadam mutuo se contingunt; loci a contingentibus regulam hanc esse : quicquid prædicatur aut negatur universaliter de uno contingentium, de altero particulariter prædicatur aut negatur.]

De mediis mixtis.

[Locorum mediorum mixtorum regulam hanc esse : si diversarum consequentiarum antecedens et consequens per medium conjungantur in unam consequentiam, locus mixtus ex iis unde consequentia conjuncta est, adhiberi potest. Sic locos mixtos esse a genere et oppositis, a specie et oppositis, a pari et oppositis, etc.]

Unde inhærentes vel extrinseci sive medii dicantur.

Nunc autem expedita divisione locorum quos in usum dialectici trifariam partiti fuimus [1], alios inhærentes, alios medios, alios extrinsecos appellantes, unde hi inhærentes, illi extrinseci, alii medii

[1] Cod. *nunc autem locorum quos in usum dialectici expedita divisione trifariam locos partiti fuimus.*

dicantur, exponamus. Inhærentes autem dicti sunt quod ad ea ad quorum inferentiam inducantur secundum vim cohærentiæ quam ad ea habent, afferantur antecedentia, ut species ad genus suum vel unum par ad reliquum, et cætera. Extrinseci vero dicuntur, in quorum inferentia non cohærentia, sed magis remotio esse attenditur. Medii vero, quod æque et cohærentia et extrinsecitas in eorum inferentia consideretur; nam et relativorum ad se et partium ad totum et contingentium inter se quædam est cohærentia et disjunctio. Ex oppositione enim quam habent relativa, extrinsecitatem recipiunt; ex commutatione vero relationis qua[1] ad se invicem referuntur ac sine se esse non possunt, quamdam habent invicem affinitatem adhærentiæ, secundum quam et Themistius et Tullius eorum locos inter inhærentes posuerunt[2]. Totum etiam parti et adhærens est et ab ipsa sejunctum; adhæret quidem secundum id quod in quantitate et constitutione sui eam tenet, secundum quod et ipsi locos eorum inter inhærentes collocaverunt; disjuncta vero sunt secundum prædicationem; neque enim totum de parte neque pars de toto prædicantur. Contingentia quoque et conveniunt et dissident circa diversa, ut homo et album circa albos homines junguntur et a se recedunt in aliis, quibus alterum tantum convenit, ut in lilio, cui album solum convenit, et in nigro homine, cui tantum homo inest. Hos vero medios qui mixti sunt ex inhærentia et extrinsecitate quam in partibus habent, medios recte dici apparet.

Hæc de locis dicta sint quorum inferentias vel in necessitate firmatas vel maxima probabilitate suffultas dialecticorum disputatio in usum deduxit. Sunt autem alii quibus dialectici raro ac nunquam fere utuntur, quos tamen Boethius, Græci Themistii atque Romani Tullii divisiones de locis plene executus, non prætermisit. Hos quoque, ne quid doctrinæ subtrahere videamur, eaque etiam tractare pigrum non sit quæ de divisionibus eorumdem auctorum restare atque nostro deesse tractatui videntur; ac prius, sicut ipse Boethius, divisionem Themistii ponamus.

[1] *Qua* supplevimus. — [2] Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 867.

Divisio Themistii.

[Cf. Boeth., pag. 875 sqq.]

Hic igitur locos differentias, sicut et nos, in tres species partitus, alios inhærentes, alios extrinsecos, alios medios appellavit. Inhærentes quoque, quemadmodum nos superius, in duo divisit, cum videlicet alios a substantia, alios a consequenti substantiam assumi dixerit. Quos vero locos a substantia dixit, omnes superius* plene tractavimus, et quosdam insuper consequentes substantiam, eos scilicet qui a toto sunt tam generali quam integro, vel a partibus tam divisivis quam constitutivis. Nam locum quoque ab integro vel ejus parte inhærentem tantum vocavit, quem nos tamen medium dici convenientius ostendimus. Restant autem ex consequentibus substantiam hi quos vel in causis posuit, vel a generatione, vel a corruptione, vel ab usu, vel a communiter accidentibus fieri dixit, quos nos quidem prius tractemus quam eos quos ipse vel extrinsecos vel medios supposuit. At nunc in causis immoremur, quarum proprietates cum plene distinxerimus, qualiter ex eis loci veniant facilius docebimus, cum ipsæ scilicet ad probationem suorum effectuum inducantur.

* Fol. 173 v°.

De causis.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 868.]

Causas autem quatuor Boethius computat, efficientem scilicet, materialem, formalem, finalem. Efficientem autem eam descripsit quæ movet atque operatur ubi aliquid explicetur, id est effectus, ut faber, dum cultellum fabricatur, ipsi materiæ ferri sua operatione formam cultelli aptando motum præstat ut in cultellum transeat, de qua uberius in sequentibus tractabimus, cum ad species motus veniemus.

De materiali.

Materialem vero in causa ex qua fit separavit, ex qua fit, id est ferrum, in qua fit, id est incus. Sed hæc quidem in qua fit absurde

et incongrue materia dicitur, sed ea sola ex qua fit, quæ scilicet in substantiam effectus transit, ut animal in hominem, ligna et lapides in domum. Non autem causam aliquam negamus esse eam in qua fit, sicut est et illa per quam fit, ut ferreus malleus, id est martellus, sed materialem dici prohibemus, tametsi Boethius, alios nimium secutus, materialem in Topicis suis appellaverit[1], cum tamen ejus locum non posuerit, sciens eam non proprie materiam dici. Sola enim materia proprie dicitur ex qua rei substantia constat. Unde et illi qui farinam panis materiam appellant quam in constitutione panis esse non concedunt, decepti sunt. Neque enim ideo materia putanda quod ab ea panis principium sumpserit, nisi etiam ipsam in sui constitutione retineat, sicut nec forma rei putanda est nisi quæ ipsam actualiter informat. Unde et Boethius firmam posuit probationem a materia[2], cum Mauros inde arma non habere convincit quod eis ferrum, quod armorum est materia, desit; quæ quidem probatio infirma esset, si sine materia materiatum reperiretur, sicut in pane concedunt. Sed procul dubio non est farina panis materia putanda, cum in ejus constitutione nunquam sit; neque enim jam farina remanet, sed micæ. Micæ itaque panis materia sunt, non farina. Nota autem quod ea quæ constituta sunt alia præjacentem materiam habuerunt[3], ut navis; prius enim ligna fuerunt quam ex eis aut domus aut navis constituerentur; alia simul cum materia cœperunt, ut elementa quæ in materiam cæterorum corporum prima creata sunt, quæ a se ipsis incœperunt. Quæ vero primæ sunt creaturas nulla præjacens materia præcessit. Sic et accidentia simul cum materia sua nascuntur. Sed sive tempore præcedat materia materiatum, sive non, natura necesse est et dignitate præcedere, secundum id scilicet quod materialiter creat et facit esse; nec aliud quidem putandum est materiatum quam materialis essentia, postquam in ejus constitutione est posita. Neque enim animal quod in homine est, id est quod rationalitate et mortalitate est formatum, res est alia ab homine, nec ligna aut lapides quæ in constitutione domus, aliud putanda

[1] Boeth. de differ. Topic., pag. 868. — [2] Id. *ibid.* — [3] Cod. *habuerit.*

sunt a domo. Quæ enim essentiæ partes sunt, omnes simul acceptæ idem prorsus sunt quod totum, utpote propria et tota rei essentia[1]; in quid materiam de materiato prædicari omnium auctoritate convincitur.

De formali.

Forma vero in essentia non componit, sed superveniens substantiæ perfectionem effectus reddit, et hæc est formalis causa. Sicut enim absque materia consistere non potest quæ ex ipsa componitur substantia, sic nec præter formam perfici potest, cujus adventu ipsam compleri ac perfici Porphyrius dixit[2], ut hominem rationalitatis ac mortalitatis informatione. Fortasse enim substantia hominis in materia generis quodam modo posset consistere, sed præter differentiarum informationem perfecta[3] non esse. Non autem omnem formam in causa recipimus, nisi eas tantum quæ ad creationem substantiæ necessariæ[4] sunt, ac præter quas effectus ipse consistere non potest. Quæ igitur accidentales sunt, ut albedo Socratis, causæ dicendæ non sunt, cum nullo modo propter[5] eas subjecta consistant, imo ipsæ propter subjecta. Omnia enim accidentia posteriora sunt suis subjectis, atque in eis semper sunt ac per ea subsistunt. Unde magis accidentium causa ex subjectis pendet, quam subjectorum ex accidentibus, et sunt quidem fundamenta causæ in quibus accidentia fiunt; quam quidem causam, ut supra meminimus, Boethius non satis commode materiali aggregat. Illam autem per quam fit, ut ea per quæ operamur instrumenta, omnino prætermisit, nisi forte et in efficienti tam eam quæ[6] efficit quam eam per quam efficit acceperit.

De finali.

Finalem vero eam appellavit ut incidere causa est fabricationis cultelli; ideo enim factus est ut per eum incidamus. Quæ quidem causa, cum posterior sit temporaliter, maxime tamen præcedit ex[7]

[1] Cod. *propriam et totam rei essentiam.* — [2] Porphyr. Isagog., pag. 392. — [3] Cod. *perfectam.* — [4] Cod. *necesse.* — [5] Cod. *præter.* — [6] Cod. *quam.* — [7] Cod. *et.*

proprietate causæ. Hæc enim est propter quam totum agitur, et ad quam tota respicit operatio; et est quidem victoria causa belli, quia scilicet intentio est victoriæ quæ compulit hominem ad pugnandum, bellum vero victoriæ, sed hoc quod ex eo contingit, et, nisi præcederet bellum, esse non potuit; bellum vero omnino præter victoriam potuit esse, ac secundum hoc quod Tullius effectum vocat, quod Themistius finem appellat[1].

De efficiente.

Breviter autem omnibus causis designatis, ad efficientem revertentes, quemdam de ipsa errorem recidamus. Sunt enim qui inter causas efficientes quasdam incommode causas aggregant, ut qui patrem filii causam efficientem confitentur, matrem vero causam in qua fit. Dicunt enim patrem movere atque operari, ut aliquid explicetur, quod efficientium proprietas exigit. Sed hi nimirum miror quare et matrem efficientem causam non vocent. Ipsam etiam, dum cohabitat, in motu esse necesse est atque in eodem pariter operari. At vero si proprietatem efficientium integre pensemus, neuter[2] generantium efficientibus est aggregandus, sed solus Creator, cujus mira et occulta operatio formam infuso semini paulatim adaptat et imprimit. Hæc enim sola proprie causa efficiens dicitur quæ, de subjecta materia operando, rei formandæ suam formam imprimit operatione, ut faber cultello atque natura homini. Largius tamen efficientem causam in divisione Tullii Boethius sumens[3], solem quoque efficientem causam diei vocavit, cum videlicet ait : « causa est efficiens quæ quamlibet rem præcedens efficit, non tempore, sed proprietate naturæ, ut sol diem. » Non enim sol de materia aliqua operando atque ipsam formando diem[4] efficit*, sicut faber cultellum aut natura hominem, quæ, ipso quoque patre defuncto, infusum semen in corpus humanum coaptat. Hæcque proprie una dicuntur secundum naturam, quæ per operationem propriam Deus creat ac

* Fol 174 r°.

[1] Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 878. — [2] Cod. *neutrum*. — [3] Boeth. de differ. Topic., pag. 874. — [4] Cod. *solem*.

format ac perficit; cætera vero quæ hominum operatio, ut sunt navis et domus, nec creantur ab hominibus, quippe nihil substantiæ efficitur, sed solæ quæ jam creatæ sunt substantiæ conjunguntur, nec una proprie dici possunt quæ scilicet natura substantiæ non unit, sed forte per accidens una dici possunt quæ sola operatio conjungit. Est itaque creare, substantiam ipsam facere, quod solius est summi artificis; conjungere vero est jam creata componere, quod hominibus competit. In his ergo homines efficientes esse possunt, quæ ad conjunctionem rerum jam a Deo creatarum pertinent; in his vero Deus quæ ad creationem attinent, efficere; itaque hominum est simpliciter componere, Dei vero substantiam ipsam creare. Si quis autem et ipsos homines creatores, quantum scilicet ad compositionem, præsumat dicere, non est audiendus. Neque enim vel ipsam formam creant, sed aptant componendo subjecta; nec sunt efficientes in creando, sed in aptando. Ipse enim Deus in eorum operatione simul creat quod eorum operatio adaptat. Cum autem et Deus efficiens causa sit, quantum, ut dictum est, ad creationem, et homo quoque quantum ad compositionem, uterque movet, id est motum præstat ei quod efficitur, Deus quidem secundum generationem, dum substantiam creat, homo vero secundum alterationem, dum compositionem adaptat. Sed nunc quoque motus species ad horum discretionem tractemus.

De motu.

[Cf. Aristot. Categ., pag. 521. Boeth. in Prædicam., pag. 211.]

Motus itaque alius secundum substantiam, alius secundum quantitatem, alius secundum qualitatem, alius secundum locum contingunt.

De motu substantiæ.

[Motus substantiæ duas species esse, generationem scilicet et corruptionem. Generationis et corruptionis causam Deum esse; unde et generum et specierum auctorem unum esse Deum; genus enim et species non formæ mutatione, sed substantiæ creatione constitui.]

Motus autem fit secundum substantiam, quotiens res aliqua in substantia sua generatur vel corrumpitur. Generatur autem, dum ali-

quod substantiale esse assumit; veluti, dum aliquod corpus vivificatur, animati corporis substantiam assumit, vel animalis vel hominis. Corrumpitur autem, dum eamdem substantialem deserit naturam, ut cum moriendo inanimatum[1] redditur. Sunt itaque motus substantiæ duæ species[2]: generatio scilicet, quæ est ingressus in substantiam, et corruptio, quæ est egressus a substantia; et sunt quidem invicem contrariæ, etsi simul in eodem generatio et corruptio contingant, sed non quæ sunt contrariæ. Dum enim quodlibet corpus animatur, inanimatum deserit; sed quod corrumpitur, et animatum assumit secundum quod generatur. Unde in eodem generatio simul et cum corruptione, sed non ideo contraria. Neque enim contraria sunt generatio animati et corruptio inanimati, sed generatio animati et corruptio ejusdem, et generatio inanimati et corruptio ejusdem, quæ in eodem simul consistere nequeunt. Hic vero motus qui generatio dicitur, secundum quem scilicet in naturam substantiæ quælibet res transfertur, soli creatori subjacet. Corruptio tamen ipsius nobis subjecta videtur, secundum hoc scilicet quod vel aliquem interficimus, vel lignum comburendo in cinerem resolvimus, aut fenum in vitrum liquefacimus. In quo etiam generatio nobis subjecta videtur. Nam dum per actum nostrum priorem deserunt substantiam ea[3] quæ corrumpuntur, aliam assumunt secundum quam generantur, ut simul et corrumpere videamur et generare. Si enim inde dicimur corrumpere quia per hoc quod circa substantiam agimus[4], ipsa in corruptionem cadet, similiter et generare concedamur, quia per actum nostrum in generationem venit, et fortasse in his generationibus id refelli non potest quæ primæ non sunt. Nam primæ rerum creationes, in quibus non solum formæ, sed ipsæ etiam substantiæ creatæ sunt a Deo, veluti cum ipsis corporibus prius esse contulit, soli Omnipotenti ascribi possunt, earumque corruptiones. Neque enim corporis alicujus substantiam actus ullus hominis adnihilare potest. Primas vero creationes dicimus per quas rerum materiæ prius incœperunt esse, quæ scilicet præjacentem

[1] Cod. *inanimato.* — [2] Boeth. in Prædicam., pag. 211. — [3] Cod. *in.* — [4] Cod. *ab.*

non habuerunt materiam. Unde in Genesi dictum est : *In principio creavit Deus cœlum et terram,* id est in prima creatione; ab ipsis enim operari cœpit, et in ipsis materiam omnium corporum conclusit. In ipsis enim omnia posuit elementa quæ cæterorum corporum sunt materia. Non enim pura et distincta creavit elementa, ut quasi per se ignem poneret vel terram vel aerem vel aquam, sed omnia in singulis permiscuit; et singulæ quidem fabricæ ex elementis quæ in eis abundabant nomina traxerunt, aeris quidem fabricæ ex humiditate et levitate aerii elementi, ignis vero ex levitate et siccitate ignei, aquæ vero massa ex humiditate et mollitie aquatici, terræ vero ex gravitate et duritia terrei elementi. Secundæ vero creationes sunt, cum jam creatam materiam per adjunctionem substantialis formæ novum facit ingredi esse, veluti cum de limo terræ hominem Deus creavit. In quo quidem nulla materiæ novitas, sed solius formæ videtur diversitas, et quantum ad formam substantiæ pertinet videtur mutari natura substantiæ; et hæ quidem postremæ creationes generationi et corruptioni videntur subjacere. Nam id quod prius esse incipit, dum fit nec adhuc extitit, quomodo motum generationis possit habere, cum scilicet omnino non sit? In his etiam quæ omnino pereunt, ut de animabus pecudum aut de accidentibus dicitur, quo tempore putemus motum corruptionis, cum nec motum corruptionis valeamus discernere? At vero illæ creationes quæ præjacentem habent materiam nunquam deficientem, generationi subjacent et corruptioni; veluti cum limum terræ ille summus artifex ex inanimato vivificaret et in hominem formaret, et ipsam terræ substantiam jam creatam per adjunctionem formarum in hominem verteret. Unde recte in eodem Moyses : *formavit,* inquit, *Dominus hominem,* in quo aperte hanc creationem per formas fieri demonstravit, atque a prima separavit. Ibi enim creare simpliciter dixit, hic etiam formare posuit. In qua secunda creatione ipsa terræ materia, quæ jam existebat, motum generationis habere poterat, dum informaret eam Deus animatione, sensibilitate, rationalitate, mortalitate et cæteris, aut corruptionis, dum inanimatum desereret. De qua etiam crea-

tione secunda idem ait in eodem : *masculum et fœminam creavit eos.* Sed nec hujusmodi creationes postremæ nostris subjacent facultatibus, sed omnis creatio a nostris actibus est aliena, et soli Deo adscribenda. Neque enim, in fornace posito cinere feni ut in vitrum transeat, noster actus in creationem vitri quicquam operatur, sed ipse Deus, nobis etiam physicam ignorantibus, in natura eorum quæ præparavimus occulte operatur, ac novam perficit substantiam. Ubi autem vitrum a Deo creatum est, nostra operatione [1] in vasa multifarie formatur, sicut ex lignis et lapidibus jam a Deo creatis domum componimus, nihil quidem creando, sed creata conjungendo. Nulla * itaque generatio nostris actibus est permissa. Unde a patre filius recte creari non potest dici [2], nisi secundum id quod ex ipsius substantia manans divina operatione ad humanam naturam provehitur. Unde potius filius ex patre fieri quam per patrem dicitur, secundum id scilicet quod quædam, quæ ex ipso manaverunt, occulte Dei operatio formavit in hominem. Cum nulla nobis subjecta sit substantiæ generatio, corruptio potest subjecta videri, nec mirum; facilius enim est in omnibus destruere quam componere, et levius nocere quam prodesse possumus, et promptiores ad malum operandum quam ad bene faciendum sumus. Qui enim hominem formare non possumus, ipsum destruere valemus; ac fortasse quamdam ipsi generationem facere videmur secundum inanimationem. Nam dum animationem auferimus, inanimationem reddimus, quæ in substantiam veniens generationem facit. Sed auferre quidem possumus, quod corruptioni pertinet, sed nil conferre in substantiam, quod generationis est; non animatum ergo facimus, sed inanimationem quoque solus Deus creat. Non autem idem est non esse animatum et esse inanimatum. Multa enim sub negationem cadunt quæ privationem non suscipiunt; quantum vero ad negationem, corruptio est, quantum vero ad formam privationis, generatio, quæ etiam soli Deo adscribenda est. Nam si nihil in substantiam ageremus, non minus quan-

* Fol. 174 v°.

[1] Cod. *operatio.* — [2] *Non potest dici* supplevimus.

doque Deus eam in animationem reduceret; sed potest esse ut citius per hoc quod agimus ipsam resolvat.

Hic igitur substantiæ motus, quem generationem dicimus, soli Deo adscribendus est, tam in primis quam in postremis creationibus. In quibus quidem naturæ creationibus generales ac speciales constitutæ sunt substantiæ. Neque enim formæ mutatio diversitatem specierum aut generum facit, sed substantiæ creatio. Quocumque enim modo varientur formæ, si identitas manserit, nihil ad essentiam generalem vel specialem agitur. Cum autem et formæ nullæ diversæ sint, diversa tamen possunt esse genera, ut sunt generalissima in suæ discretione substantiæ, aut fortasse quædam species, ut de speciebus accidentium, infinitatem vitantes, concedimus. Quamdiu itaque essentia materialis naturæ in se diversa atque aliud ab alio[1] fuerit, diversa contingit esse genera vel species. Diversitas itaque substantiæ diversitatem generum ac specierum facit, non formæ mutatio. Nam etsi in speciebus substantiæ specierum diversitatis causa sit differentia, hoc tamen ea rerum diversitate substantiæ quam faciunt, contingit. Unde etiam substantiales sunt appellatæ hujusmodi differentiæ, quæ, in substantiam venientes, et discretionem substantiæ faciunt et unionem communis naturæ; neque enim alia in speciali aut generali natura concludimus, nisi ea quæ natura substantiæ divina univit operatio. Hæc quidem de prima specie motus, quæ generatione et corruptione dividitur, dicta sufficiant, quam nos secundum substantiam fieri diximus.

De motu quantitatis.

[Cf. Aristot. Categ., pag. 521. Boeth. in Prædicam., pag. 211. Motus quantitatis duas species esse, augmentum scilicet et detrimentum. Augmentum et detrimentum nec in eo quod adjicitur nec in eo cui adjicitur fieri, sed in composito respectu partium.]

* Fol. 175 r°.

De comparatione *.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 874. Nihil nisi accidens, ut Boethius ait, in comparationem venire, nec substantiva accidentium nomina, sed adjectiva tantum comparari. Communia acci-

[1] Cod. *alia*.

dentis comparari, non propria. Comparationem, ut augmentum et detrimentum, quatuor modis fieri, scilicet secundum longitudinem, latitudinem, spissitudinem, numerum. Secundum spissitudinem accidentia comparari. De positivo, comparativo et superlativo. Quantitatis motum non secundum omnes modos sub hominis operationem cadere, sed secundum numerum. — Edimus autem duos tantummodo locos, ubi de comparatione secundum quatuor modos et de permisso homini quantitatis motu, agitur.]

.... Cum * autem quatuor modis magnitudo aut parvitas, sicut augmentum vel detrimentum, contingat, secundum videlicet longitudinem vel latitudinem vel spissitudinem vel numeri multiplicationem, quærendum restat utrum secundum has omnes dimensiones, an secundum quasdam, accidentia in comparationem veniant; ut videlicet hoc subjectum albius illo dicatur, secundum hoc quod latior est ejus albedo vel longior vel spissior, vel plures partes albedinis in isto sint quam in illo. Sed manifestum est non secundum latitudinem vel longitudinem majorem albedinis hoc subjectum illo albius dici, cum videlicet hæc parva margarita vel hæc minima nix illo albo equo albior dicatur, et hoc minimum subjectum magis esse parvum quam illud magnum; ut punctum illo corpore. Sed nec secundum multiplicationem partium albedinis hoc subjectum illo albius dicatur, cum plures fortasse sint partes albedinis in corpore equi albi quam in minima nive. Amplius si majorem numerum partium ad comparationem valere dicamus, cur non etiam quantitates comparari concedamus, secundum id scilicet quod plures partes hujus linea vel superficies habet quam illius, aut etiam calorem circa hunc majorem et illum minorem ignem quibus est substantialis? Restat itaque ut secundum spissitudinem albedinis ipsius comparationem accipiamus, ut videlicet hoc corpus albius illo dicatur, quantumcumque hoc sit vel illud, quia spissiorem habet albedinem, id est, plures albedinis partes hic sibi sunt suppositæ quam ibi. Sed idem fortasse et de quantitatibus dicetur; secundum id namque quod densius est subjectum, plures in superposito lineas aut superficies habet; sed nunquam plures eidem corpori inhærent vel superficies vel lineæ, sed singulæ singulis partibus corporis, nec ita sibi supponuntur quantitates in eodem corpore sicut colores, sed per totum corpus

* Fol. 177 r°.

singulæ substantiæ partes singulas suas habent dimensiones. Itaque substantiis familiariter adhærent, ut idem sit earum numerus et substantiarum. Qualitates autem plures esse contingit quam subjecta, et plures albedines eidem corpori tingendo attribuimus. Cum enim semel pannum in tincturam posueris, tenuis adhuc color subjectam substantiam non satis cooperit. Sed, merso iterum panno aliamque superficiem albedinis inducto, minus apparet subjecta corporis substantia, et magis colorata dicitur. Sic quoque in floribus colorandis natura operatur. Prima enim die, lilium quadam albedinis superficie vestit, nec bene per eam coloratum reddit, donec et alias superponat secundum temporum diuturnitatem. Quo ergo plures in superpositione albedinis partes recipit, albius dicitur et coloratius, et unum quidem albedinis individuum sunt albedo superposita alii in eodem subjecto et alia. Sed non unitas unitati in diverso subjecto apposita unum faciunt unitatis individuum. Omnis enim unitas indivisibilis est. Quæ autem duas contineret unitates, dividi posset per eas. Unde magis unum non potest dici hoc quam illud, cum in eadem unitate non sit unitas unitati superposita, una pars unitatis alteri, sicut hoc albius illo dicitur secundum superpositionem partium ejusdem albedinis. Et fortasse hoc subjectum albius illo dici potest, secundum partium densitatem albedinis collatum aliter dispositarum, non sibi superpositarum. Quanto enim densius sibi coadjacent, tanto melius subjectam substantiam velant.

* Fol. 177 v°.

.... Non* est autem prætermittendum utrum omnis secundum quantitatem motus nostræ sit operationi subjectus. Et fortasse cujuslibet compositi diminutionem efficere valemus, sed non ita secundum quodlibet augmentum subjecta unire. Neque enim æstimo hominum operatione ulla ita conjungi corpora ut nulla sit inter ea distantia. Unde nec lineæ longitudo continua vel superficiei latitudo vel corporis spissitudo nostræ subjacet actioni, sed fortasse numeri multiplicatio secundum aggregationem ad eumdem locum; veluti cum huic acervo lapidum aliquem aliorum lapidum aggregamus, vel ligna lapidibus conjungimus in compositione domus, aut lignis stro-

phas inserimus in constructione navis. Hæc itaque nostra uniuntur operatione, non naturæ creatione, et hæc quidem secundum compositionem, non secundum creationem efficimus, dum ea quæ secundum suam creationem plura sunt ac divisa, nostra operatione in unam fabricam componimus. Hæc itaque hominum operatione, non naturæ creatione, una dicuntur; quorum quidem nomina, sicut numeri vel populi vel gregis vel turbæ, quidam collectiva esse autumant, sed falso; hæc enim quocumque modo uniri necesse est, ut domus vel navis fiant, quamdamque compositionem simul juncta recipere; illa, etiam disgregata, suas retinent proprietates. Hæc enim unitas hominis Parisiis habitantis et illa hominis Romæ manentis, hunc faciunt binarium. Unde sola unitatum pluralitas numerum perficit, populum vero hominum conventus, et turbam vel gregem irrationalium congregatio. Neque enim populum aut gregem vel turbam accipimus in animalibus per loca longinqua diffusis, sed simul congregatis; navis autem aut domus non solum in pluralitate rerum aut congregatione consistunt, sed in certa rerum compositione. Neque enim, quoquo modo jungatur materia, domum aut navim efficit, nisi propria compositione uniantur membra. Unde non ita horum nomina, quoquo modo uniantur, pluralia esse contingunt sicut eorum ex quibus unum non efficitur, ut diversarum unitatum aut diversorum animalium; quod quidem et ex eo manifestum est quod non ita istorum singularis numeri nominibus plurales verborum personas apponimus, sicut illorum. Non enim sicut dicimus *populus* vel *grex* vel *turba veniunt,* ita dicimus *domus* vel *navis fiunt,* quæ factitia sunt tota.

Hæc quidem de motu quantitatis dicta terminavimus. Nunc vero consequens ut eum motum quem secundum qualitatem fieri diximus, tractemus.

De motu qualitatis[1].

[Cf. Aristot. Categ., pag. 521; Boeth. in Prædicam., pag. 211. Motum qualitatis alterationem esse. Non omnem motum alterationem esse.]

[1] Cod. *quantitatis.*

* Fol. 178 r°.

De motu secundum locum *.

[Cf. Aristot. Categ., pag. 523; Boeth. in Prædicam., pag. 211-2. Motui secundum locum contrariam esse quietem secundum locum eumdem. De argumentis a quatuor causis supra demonstratis. De argumentis a consequenti substantiam, scilicet a generatione et corruptione, ab usu, a communiter accidentibus.]

* Fol. 178 v°.

De extrinsecis *.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 868-9, 873-5. Locos extrinsecos esse, secundum Themistium, teste Boethio, a rei judicio, a simili, a majori vel minori, a proportione, ab oppositis, a transumptione. — De loco a rei judicio, seu, ut Tullius vocat, ab auctoritate. Locum ab auctoritate ad locum ab effectu quodammodo reduci. — De loco a simili. Similitudinem a Themistio, Boethio teste, secundum quantitatem et qualitatem accipi; proprie autem ad qualitatem referendam esse. Loci a simili maximam propositionem hanc esse : quod contingit de uno simili, de altero quoque contingit. — De loco a majori vel minori. Magis et minus a Themistio secundum id quod videtur, a Cicerone secundum id quod res ipsa in se major minorve est, accipi. — De loco ab oppositis. Non, ut Themistio placuit, contraria contrariis semper convenire; sæpe enim, ut docet Aristoteles, malo malum contrarium esse, ita ut sub idem contrarium duo contraria cadant. — De loco a proportione. Locum a proportione non, ut locum a similitudine, in rerum comparatione, sed in comparatione habitudinum consistere, secundum Themistium, teste Boethio; proportionem autem ipsam rebus per habitudinem inesse. — De loco a transumptione. Locum a transumptione in eo esse, ut refert ex Themistio Boethius, cum, prima quæstione proposita necdum probata, alia quæstio assumitur atque probatur, ut deinde ad faciendam priori fidem afferatur. Locum a transumptione modo tantum tractandi a cæteris locis extrinsecis differre; itaque loci istius mentionem nullam a Tullio factam esse.]

* Fol. 180 r°.

De mediis *.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 870. Locos medios, secundum Boethium, vel a casu vel a conjugatis vel a divisione sumi. Locorum a divisione quosdam inhærentes, quosdam extrinsecos esse. Locos autem a casibus et a conjugatis singulos et inhærentes et extrinsecos simul esse. — Quæ ad locum a divisione pertinent, edimus.]

.... Restat locus a divisione, ad cujus cognitionem illud prædicendum est nullam loci habitudinem in nomine divisionis accipiendam esse, sicut et de transumptione dictum est, sed potius exprimi modum tractandi argumentationem quæ per divisionem incipit. Cum igitur de habitudine hujus loci requiritur, non a divisione respondendum est, sed a partibus vel ab oppositis in divisione, prout loci se habuerit habitudo. « Omnis autem, inquit[1], divisio vel negatione fit vel partitione; negatione quidem hoc modo : omne animal aut

[1] Boeth. de differ. Topic., pag. 870.

habet pedes aut non habet, vel ita : animal aliud habet pedes, aliud non habet; partitione vero sic : omne animal aut sanum est aut ægrum, » vel ita : animal aliud sanum est, aliud ægrum. Earum autem quæ partitione proponuntur sex modos in libro Divisionum Boethius docuit[1], cum alias esse generis in species, alias totius in partes, alias vocis in significationes vel modos, alias subjecti in accidentia, alias accidentis in subjecta, alias accidentis in accidentia docuit; quas omnes convenientius atque uberius exequemur cum Divisionum libro operam dederimus. Nunc vero nostro id solum proposito sufficit, earum argumentationum locos tractare quæ per divisionem incipiunt. Ac primum de ea agamus quæ per negationem fit. Hæc autem divisio tunc tantum proprie proponi videtur, quando in directa ratiocinatione argumentatio ducitur, veluti cum ex parte divisionis seu disjunctionis propositæ quam adversarius concedit, ipse prius ad inconveniens ducitur, atque ita pars ipsa quæ assumpta fuit et concessa falsa esse convincitur, ex qua falsum consequi monstratum est; deinde vero pars altera vera concluditur; cujus rei tale Boethius posuit exemplum : « Tempus, inquit[2], aut habet originem aut non habet. » Sumit quidem alter disputantium quod originem habet, quod verum est; unde tali argumentatione sophistica ad inconveniens ducitur : si tempus habet originem, non fuit semper tempus; fuit itaque quando non fuit tempus; sed fuisse, temporis significatio est; fuit igitur tempus quando non fuit tempus, quod omnino falsum est. Non itaque verum est quod tempus originem habeat. Restat itaque ut verum sit quod originem non habeat, quod fuit in altero divisionis membro. Si enim vera non sit affirmatio, veram constat esse negationem, et e converso. In hac autem argumentatione duo principales loci a divisione esse a Boethio conceduntur[3], cum videlicet vel impossibile concluditur ex concessione, vel, falsificata parte, altera vera esse ostenditur, quæ oppositæ invicem sunt tamquam affirmatio et negatio. Talis autem inferentia fuit de parte ad totum,

[1] Boeth. de divis., pag. 638. — [2] Boeth. de differ. Topic., pag. 870. — [3] Boeth. de differ. Topic., pag. 870.

cum in impossibili facta fuit conclusio : *si fuit quando non fuit tempus, fuit tempus quando non fuit tempus;* nam significatio *fuit* quasi pars temporis erat. Hic igitur locus cohærens fuit. Cum autem ad alteram partem disjunctionis reditur, atque inter affirmationem et negationem illatio fit, quæ opposita sunt, locus est extrinsecus. Quia ergo locus a divisione modo cohærens est, modo extrinsecus, neque cohærentem tantum ipsum neque extrinsecum Themistius dixit, sed medium inter utrosque collocavit. Hujus autem suprapositæ argumentationis sophisticæ solutionem primus Introductionum[1] nostrarum liber plene continet. In ea quoque argumentatione quæ per partitionem incipit, modo cohærens locus est, modo extrinsecus. Cohærens autem est, si sic dicatur : *omne animal aut sanum est aut ægrum; arbor autem neque sana neque ægra; quare nec animal ipsa est.* Extrinsecus autem erit si sic dicatur : *aut est sanum aut est ægrum; sed non sanum est; igitur ægrum;* vel ita : *sed est sanum; non igitur ægrum.* Hic namque inter opposita proponitur illatio. Hic autem locos assignamus secundum eos qui in syllogismis quoque locos esse recipiunt. Quoniam ergo in argumentatione utriusque divisionis modo cohærens locus est, modo extrinsecus, ideo locum a divisione medium Themistius vocavit, non ita quidem ut singuli loci a divisione medii dicantur, cum potius unusquisque vel cohærens tantum sit vel extrinsecus, sed totam ipsorum multitudinem in qua quidam cohærentes, quidam extrinseci ponuntur, inter utrosque collocavit....

* Fol. 180 v°.

De divisione Tullii *.

[Cf. Boeth. de differ. Top., pag. 872. — Locorum secundum Tullium enumeratio; deinde Tullianorum locorum ad Themistianos reductio. Quæ quidem e Boethio omnino deprompta sunt.]

* Fol. 181 r°.

De locis argumentorum *.

[Argumentum fieri non posse, nisi quædam concessa fuerint.]

Nunc autem omnium conditionalium vi inferentiæ demonstrata, secundum quam locos nimium laxe accepimus, eas quoque locorum

[1] Cod. *fantasiarum. Introductionum* conjecimus; cf. supra, pag. 254, ubi Cod. habet *poicherii nostri*, et præsertim, pag. 305, 308, 332, 366.

diffinitiones exequamur quas superius juxta auctoritatem protulimus, in quibus non comprehenditur vis cujuslibet inferentis, sed concessi tantum. Unde a Tullio hujusmodi locus bene descriptus est argumenti sedes, sive a Themistio sic[1] : « Unde trahitur argumentum ad propositam quæstionem comprobandam *. » Quod enim ille argumentum nominavit, iste autem probationem quæstionis posuit, uterque concessionem innuit. Neque enim argumentum esse potest quod non est concessum, nec probatio fieri nisi ex concessis. Est enim probare, fidem facere; ex dubiis autem fides non sumitur. Cui enim per se non creditur, nec ad[2] alterius fidem idonee affertur. Unde et in Topicis Boethius[3] : « si ignota, inquit, notis probantur, argumentum vero rem dubiam probat, necesse est ut quod ad fidem quæstionis affertur ipsa sit notius quæstione. » Non est itaque idem probare quam inferre, nec argumentum quod antecedens. Sed plura probant quæ non inferunt, et plura inferunt quæ non probant. Infert enim : *Socrates est margarita, Socrates est lapis;* sed, cum concessione careat, ad fidem non est idoneum. Unde assumptio adjuncta ad fidem est necessaria. Probare enim potest quod non veram tenet inferentiam; ut ex eo quod illam rapuerim, ipsam amare reputor. Sic et in cæteris argumentis contingit quæ probabilia sunt ac non necessaria. Cum autem loci argumentorum tractantur propter id comprobandum de quo dubia quæstio proponebatur, jure in singulis argumentationibus, unde etiam propositæ quæstiones sint, assignantur. Quia autem et ille per argumentum locum et iste per quæstionem describit, utrumque prius est tractandum. Neque enim aliter cognosci potest quod diffinitur, nisi et ea præcognita sint per quæ diffinitur; ac prius de quæstione agendum est.

* Fol. 181 v°.

De quæstione.

[Cf. Boeth. de differ. Top., pag. 857 sqq. Quæstionem aut ab eo quod quis interrogat aut ab eo quod quid quæritur, definiri posse, scilicet in quærentem et quæsitam dividi. Quæstionem quærentem quæstione quæsita constitui, sive affirmativa sive negativa. Categoricarum quæstionum alias

[1] Boeth. de differ. Topic., pag. 857. — [2] *Ad* supplevimus. — [3] Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 861.

de inhærentia, alias de inhærentiæ modo proponi; quæstiones autem de inhærentiæ modo, vel de genere, vel de differentia, vel de proprio, vel de definitione seu eodem, fieri. Categoricæ quæstionis de inhærentia duas species esse, unam scilicet quæ thesis vocatur, alteram autem quæ hypothesis. In quibus quidem Boethium Abælardus quam proxime sequitur.]

De argumento.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., 861-2. Argumentum et propositionum et notionum, præcipue autem rerum significatarum nomen esse. De argumento necessario et probabili.]

Hoc autem Tullius rationem rei dubiæ fidem facientem diffinivit. Neque enim aliter argumentum esse potest, nisi ei de quo dubitatur fidem faceret, id est credulitatem, ut scilicet ei auditor consentiat, veluti cum ex eo quod rotundum est cœlum, volubile esse convincimus. Quod ergo cœlum rotundum est argumentum dicitur, quod ad concessionem conclusionis dubium prius auditorem cogit. Est autem argumentum tam propositionum antecedentium nomen quam significationum earum, veluti in quolibet syllogismo propositio simul et assumptio argumentum dicuntur; secundum quam significationem nominis argumenti Boethius maximam propositionem in argumento includi, sicut ejus partem, docuit[1]. Cum enim sit vox maxima propositio, rei partem esse impossibile est. Dicuntur in argumentis ea quæ a propositionibus ipsis significantur, ipsi quidem intellectus, ut quibusdam placet, quorum conceptio, sine etiam vocis prolatione, ad concessionem alterius ipsum cogit dubitantem. Unde et bene rationis nomen in præmissa diffinitione dicunt apponi; ratio enim nomen est intellectus qui in anima est. Sed, si divisionis verba attendamus, potius argumentum accipiendum erit in designatione eorum quæ a propositionibus dicuntur, quam eorum intellectuum qui ab ipsis generantur. Est autem talis, quam idem supposuit[2], divisio: « Argumentorum, inquit, alia sunt probabilia et necessaria, alia probabilia ac non necessaria, alia necessaria ac non probabilia, alia nec probabilia nec necessaria. » Necessarium autem diffinit quod videtur ita esse atque aliter esse non potest; probabile vero, quod secundum id quod videtur facile conceditur. Quæ quidem diffinitiones in desi-

[1] Boeth. de differ. Topic., pag. 465. — [2] Boeth. de differ. Topic., pag. 861.

gnatione intellectuum non commode possunt exponi. Neque enim in propositione quidquam de intellectu dicitur, sed, cum de rebus agitur, per ipsam intellectus generatur, qui neque in sua essentia necessitatem tenet, neque inferentiam ad alterum. Sunt enim quædam quæ in se necessitatem habent, ut Deum esse immortalem, quædam vero quæ tantum in antecessione ad alterum, ac non in se, ut Socratem esse hominem ad Socratem esse animal. Intellectus vero neque antecedit ad alios, quippe cum non de ipsis in consequentia agatur, ut dictum est, nec ullam ad se necessitatem eorum tenet comitatio. Unde potius de his quæ propositiones ipsæ dicunt, suprapposita diffinitio seu divisio est accipienda, ac sicut argumentum non in se, sed quantum ad conclusionem dicitur, ad cujus videlicet concessionem arguit, sic et necessarium vel probabile quantum ad ipsam dicendum est, non quantum ad se ipsum. Alioquin et in ista consequentia : *si Socrates non est asinus, est non asinus,* necessarium esset argumentum, et in ista non necessarium : *si Socrates est homo, est animal.* Non enim necesse est Socratem esse hominem, cum possibile sit non esse. Est itaque necessarium argumentum quod ad ejus concessionem ad quod necessario antecedit auditorem compellit, probabile vero per quod alteri facile acquiescitur, ut ex rapina amori. Licet enim non necessariam videam inferentiam rapinæ ad amorem, rationabiliter tamen ex rapina suspicor amorem.

Sunt autem, memini, qui, verbis auctoritatis nimis adhærentes, omne necessarium argumentum in se ipso necessarium dici velint. Alioquin diffinitio necessarii, quam juxta Boethium superius assignavimus, non recte argumento assignaretur, quæ videlicet ait quod ut dicitur ita * est, atque aliter esse non potest. Si enim in hoc enthymemate : *Socrates est homo, ergo est animal,* illud quod præcedit, sive intellectus sit, sive id quod propositio dicit, argumentum dicamus, non poterit ipsi diffinitio aptari, cum ita ut dicitur semper non sit. Si vero dicatur esse necessarium quantum ad conclusionem ac sane vere etiam intelligatur, toti potius consecutionis inferentiæ necessitas

* Fol. 182 v°.

attribuitur. At nullum necessarium argumentum dici volunt[1], nisi in se fuerit necessarium veluti : *hic Socrates non est animal, quare nec est homo.* Similiter et de probabili. Nota autem in supraposita divisione argumenti duo membra, præter quam necesse est aggregata videri, hæc scilicet quibus probabilitas aufertur. Omne enim argumentum probabile esse oportet. Quomodo enim argumentum fecerit[2], qui per ipsum non acquiescit conclusioni? Quomodo acquiescet, nisi idoneum hoc ad illud viderit esse? Unde, si rei veritatem teneamus, æque ab argumentis separanda videntur, tam ea quæ necessaria sunt ac non probabilia quam ea quæ nec necessaria sunt nec probabilia, cum tamen Boethius ultimum tantum membrum excludat, quod sophistis deservire docuit; cujus tale protulit exemplum[3], Diogenem habere cornua eo quod quisque habeat quod non perdidit; sed et de eo quod necessarium est ac non probabile objectionem posuit, quam et ipse postea dissolvens, ipsum inter argumenta reliquit. Docuit enim non solum probabilia ea dici quæ statim ut audita sunt recipiunt, sed quæ etiam per alia ad probationem idonea efficiuntur, ubi, adjuncta extrinsecus probatione, commode ad fidem afferuntur. Quæ tamen solutio non multum rationabilis videtur, sed potius confirmare nullum argumentum esse quod non sit probabile. Si enim illud quod statim recipitur et quod ex probatione monstratur, probabile dicitur, profecto omne probabile videtur. Nullum est quod aliter fidem faciat, nisi ad id faciendum videatur idoneum. Sed, ne nimis auctoritatis regulas[4] culpemus, ei quantum possumus assentire conemur, ut, quæ etiam in ratione non teneamus, ore profiteamur, dummodo morsus detrahentium vitare queamus.

Non est illud prætermittendum quod ipse ostenderit quæ scientia, quibus utatur argumentis, dialecticos quidem et rhetores maxime probabilitatem attendere, philosophos vero necessitatem, sophistas vero neutrum, quantum ad eorum intentionem, non quantum ad audientium existimationem, qui sophismatum laqueos non[5] animad-

[1] Cod. *unum nec. arg. dici non volunt.* — [2] Cod. *fuerit.* — [3] Boeth. de differ. Topic., p. 862. — [4] Cod. *auctoritati rellas;* quod minime intelligendum videtur. — [5] *Non* supplevimus.

vertunt. Cum autem dialecticus probabilitatem maxime requirat, cui aliquando necessitas incumbit, necesse est et ipsum necessaria sæpe argumenta assumere, sicut et philosophum quandoque probabilia. Sed quod maxime in intentione est, magis est attendendum. Nec minus tamen a dialecticis quibus argumenta proponuntur, vera ac necessaria requirenda sunt, imo nulla alia recipere debent, nisi quæ vera sunt. Sed sola sufficit probabilitas his qui proponunt. Tam bene enim fidem faciunt per ea quæ necessaria non sunt, dummodo conceduntur ab eo cum quo disputatur, sicut per ea quæ necessitatem habent. Sed, ut firmæ sit propositionis ostensio omnemque sophismatis nodum effugiat, non alia ille cui propositio ponitur argumenta debet admittere, nisi quæ vera ac necessaria cognoverit.

Nunc autem quæstione atque argumento gratia diffinitionum loci pertractatis, sensum earum aperiamus. Quod ergo Tullius ait, locum esse sedem argumenti, Themistius autem illud unde trahitur argumentum ad quæstionem comprobandam, eamdem protulerunt sententiam. Cum enim id quod in quæstione positum fuit probare volumus, rei alicujus habitudinem ad aliquem terminum quæstionis consideramus, modumque ipsius propositionis qui proposito nostro congruat, ac dein, re ipsa cognita quæ ad alteram comprobari convenit, modoque ejus propositionis qui maxima propositione monstretur, statim secundum hanc argumentum disponimus, quo propositam quætionem probemus, de qua prius quærebatur. Unde tam ex re ipsa quæ habitudinem ad aliam habet, quam differentiam maximæ propositionis superius diximus, quam ex maxima propositione qua modus propositionis exprimitur, argumentum trahitur. Unde utrumque sedem argumenti, id est locum, convenit appellari. De quibus uberrime supra disseruimus. Non est autem idem argumentum quod argumentatio. Id enim solum quod probat, argumentum dicimus. Totam vero complexionem probantis et probati argumentationem dicimus, ut totum syllogismum vel totum enthymema, ita scilicet ut in argumentatione argumentum, quasi pars in toto, contineatur.

De argumentatione.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 865.]

Est igitur argumentatio oratio in qua id quod dubium fuerat, ex alio comprobatur argumento. Hujus autem duæ sunt species, syllogismus scilicet atque inductio. Ex his vero aliæ duæ manant, enthymema scilicet atque exemplum. Sed quoniam syllogismorum natura ex libro Categoricorum syllogismorum satis est manifesta, quo eorum diffinitionem expedivimus, ad reliquas species transeamus.

De inductione.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 864.]

Inductionem ergo dicimus eam argumentationem in qua ex particularibus alterum cumparticulare vel eorum probatur universale. Ex particularibus autem cumparticulare hoc modo : quia in regendis curribus, in regendis navibus non sorte sed peritia moderandi rectores sunt eligendi, ita et rebus publicis secundum privilegium artis sunt imponendi [1]. Hæc enim omnia regendarum rerum particularia sunt, currus scilicet, navis, res publica. Si vero ex his omnibus præmissis inferam : ergo in omni re quam regi volumus, rectores magis secundum artem assumendi sunt quam sorte perficiendi, ex particularibus universale ostenditur.

De enthymemate et [2] exemplo.

[Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 864. Enthymema categoricum e categorico syllogismo, ex hypothetico autem et hypotheticum et categoricum fieri. Enthymematis et exempli inferentiam imperfectam esse.]

Sicut autem enthymema ex syllogismo fit per substractionem alicujus præpositarum propositionum, sic exemplum ex inductione. Sed non ita ex qualibet inductione exemplum licet componere, sicut ex quovis syllogismo enthymema. Nam in exemplo semper ex uno

[1] Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 864. — [2] Cod. *sive*.

particularium alterum ostendi auctoritas voluit, sicut ex regimine navium regimen curruum vel rerum publicarum. Unde ad exempli constitutionem illa valet inductio quæ universale concludit. Si quis enim ex uno particularium de universali universaliter inferret, nec etiam probabilitatem faceret. Unde nec inter argumentationes talem complexionem receperunt. Ex omni vero syllogismo per substractionem vel* propositionis vel assumptionis, enthymema nascitur, veluti ex isto syllogismo : *omnis homo est animal; omne animal est animatum; ergo omnis homo est animatus;* vel istud : *omnis homo est animal, ergo omnis homo est animatus;* vel istud : *omne animal est animatum, ergo omnis homo est animatus.* Et ex categorico quidem syllogismo categoricum tantum provenit enthymema. Ex hypothetico vero etiam categoricum nasci potest, cum scilicet assumptio categorica fuerit. Si enim ex isto syllogismo : *si est homo est animal; sed est homo; ergo est animal*, priori propositione prætermissa quæ hypothetica syllogismum fecit hypotheticum, ita dicam : *est homo, ergo est animal,* categoricum enthymema composui[1]. Si vero consequentiam præponam, hypotheticum quoque enthymema erit propter eam, sicut syllogismus, quamvis necessitatem quam syllogismus habet non teneat. Sicut ergo enthymema[2] imperfectus est syllogismus, sic exemplum imperfecta inductio dicitur. Horum autem omnium, præter syllogismi, inferentia imperfecta est, locique assignatione ad evidentiam egens. In quibus firmam terminorum complexionem aggregata propositioni assumptio non facit. Cum enim in inductione plures præponantur, sicut in syllogismo, propositiones, nullam tamen eorum assumptionem oportet dici. Omnis enim assumptio vel medium terminum ad extremorum conjunctionem assumit, ut in categoricis syllogismis, aut in hypotheticis, in quibus hypothetica per extremorum conjunctionem concluditur aut unam totam de partibus propositæ consequentiæ ponit vel destruit. Ponit quidem ut in isto : *si est homo, est animal; sed est homo, ergo est animal;* vel in isto : *si est homo, est animal; si est animal, est animatum; sed est homo,*

* Fol. 183 r°.

[1] Cod. *composuit.* — [2] Cod. *syllogismus.*

ergo est animatum. Aufert quidem sic : *si est homo, est animal; sed non est animal, ergo non est homo;* vel hoc modo : *si est homo, est animal; si est animal, est animatum; sed non est animatum, ergo non est homo.* Quæ quidem assumptiones, quantum ad concessionem solam propositæ propositionis vel ejus negationis, non quantum ad complexionem quæ per eam fiat, operantur. Inductiones quæ categoricæ proferuntur hujusmodi assumptionem habere non possunt, veluti ista : *hic lapis non est rationale, quare non est animal.* Si vero sic dicemus : *hic lapis non est rationale et hic lapis non est irrationale; sed omne animal est vel rationale vel irrationale, quare hic lapis non est animal,* tunc profecto universalis assumptio syllogismum perficeret. Sed nec categoricam habent assumptionem quæ ad extremorum conclusionem contendunt. Neque enim vel locus in ea qui a dividentibus est, assignari posset, vel maxima propositio proferri. Sed nec in his inductionibus quæ hypothetice componuntur assumptiones hypotheticæ fiunt, veluti in ista : *si est homo, est risibile; si est equus, est hinnibile; quare si est asinus, est rudibile.* Neque enim aliquam de præcedentibus propositionibus totam ponunt vel auferunt propter conclusionis concessionem, vel medium assumunt terminum propter extremorum conjunctionem, ut in apposito liquet exemplo : *si est homo, est animal; si est animal, est animatum; quare si est homo, est animatum.* Videntur autem quædam inductiones enthymemata esse. Si enim ex isto syllogismo : *omne rationale est animatum et omne irrationale est animatum; sed omne animal vel rationale vel irrationale; ergo omne animal est animatum,* assumptionem demerint, imperfectum relinquimus syllogismum quem enthymema supra diximus. Sed in eodem videmur inductionem componere de particularibus ad universale, nec bene enthymema videtur, cum ex pluribus inferat, nisi forte irregulare, ut est illud quod ex irregulari et plures quam tres terminos continente nascitur, ut hoc : *omnis homo est animal, omne animal est animatum, ergo omnis homo est corpus,* quod ex isto provenit syllogismo : *omnis homo est animal, omne animal est animatum, omne animatum est corpus, ergo omnis homo est corpus,* substracta tertia

propositione. Sed et sicut syllogismus irregularis est quod plures habet assumptiones, sic enthymema quod ex eo nascitur, una propositionum adempta. Sic et fortasse et illud irregulare fuit enthymema in quo particularia proponuntur, quæ regularis erat inductio et ex irregulari syllogismo nascebatur, vel nec enthymema dici poterat, quamvis imperfectus esset syllogismus, cum inductionis teneret proprietatem.

Cum autem sint quatuor argumentationum species, quas superius distinximus, inter quas syllogismus et natura et firmæ probationis privilegio principalis supereminet, de syllogismis tantum tractatus a dialecticis constituti sunt, non de reliquis speciebus; quos quidem pro qualitate ipsorum duobus voluminibus diviserunt, de categoricis prius ac de hypotheticis tractantes posterius. Nos vero, quia de categoricis superius actum est, ad hypotheticos operam convertamus.

PETRI ABÆLARDI PALATINI PERIPATETICI

TOPICORUM LIBER EXPLICIT.

PARS QUARTA.

DE PROPOSITIONIBUS ET SYLLOGISMIS HYPOTHETICIS,

SEU

ANALYTICA POSTERIORA.

[Codex habet : *Petri Abælardi, Peripatetici Palatini, Analyticorum posteriorum primus.*]

ANALYTICORUM POSTERIORUM LIBER PRIMUS.

* Fol. 183 r°.

Novam[1] accusationis calumniam adversum me de arte dialectica scriptitantem æmuli mei novissime excogitaverunt, affirmantes quidem de his, quæ ad fidem non attinent, christiano tractare non licere. Hanc autem scientiam non solum nos ad fidem non instruere dicunt, verum fidem ipsam suarum implicamentis argumentationum destruere. At vero mirabile est cur non mihi liceat tractare quod eis permissum sit legere, aut quid tractare sit malum quod legere sit concessum. Neque enim fidei intuitus[2] quem dicunt consequeretur, si lectionis usus substraheretur; adempta[3] namque lectione, cognitio peribit scientiæ. Si vero adversus fidem militare artem concedant, eam procul dubio non esse scientiam confitentur. Est enim scientia veritatis rerum comprehensio, cujus species est sapientia in qua fides consistit. Hæc autem est honestatis sive utilitatis discretio : veritas autem veritati non est adversa. Non enim sicut falsum falso vel ma-

[1] Cf. *Invecticam in quemdam ignarum dialectices,* pag. 238, opp. Abæl., edit. Amb.; nec non initium tertii libri *Theologiæ Christianæ,* Thesaur. nov. Anecdotorum, tom. V, pag. 1241-1243, ubi nonnulla sunt quæ rursus hic usurpantur. — [2] Cod. *ĭtĭtus.* — [3] Cod. *adepta.*

lum malo contrarium potest reperiri, ita verum vero vel bonum bono potest adversari, sed omnia sibi bona consona sunt et convenientia. Scientia autem omnis bona est, et ea quæ de malo est, quia justo deesse non potest. Ut enim justus malum caveat, eum prænosse malum necesse est; neque enim vitaret nisi prænosceret. Cujus itaque mala est actio, bona potest esse cognitio, ut, cum malum sit peccare, bonum est tamen peccatum cognoscere, quod aliter non possumus vitare. Ea quoque scientia cujus nefarium est exercitium, quæ mathematica appellatur, mala putanda non est. Neque enim crimen est in sciendo quibus obsequiis aut quibus immolationibus dæmones nostra vota perficiant, sed in agendo. Si enim et hoc scire malum esset, quomodo ipse quoque Deus malitia absolvi posset? Ipse quoque qui omnium scientias, quas creavit, continet ac solus omnium vota cogitationesque universas inspicit, scit utique et quæ diabolus desideret, et quibus factis ejus assensum consequi possimus. Si ergo scire malum non est, sed agere, nec* ad scientiam sed ad actum referenda est malitia. Ex his itaque scientiam omnem, quæ a Deo solo est et ex ipsius munere procedit, bonam esse convincimus. Unde et omnis scientiæ studium bonum oportet concedi, ex quo id quod bonum est, adquiritur; ejus autem doctrinæ studium præcipue est insistendum, cujus potior veritas cognoscitur. Hæc autem est dialectica, cui quidem omnis veritatis seu falsitatis discretio ita subjecta est, ut omnis philosophiæ principatum, dux universæ doctrinæ, atque regimen possideat. Quæ fidei quoque catholicæ ita necessaria monstratur, ut schismaticorum sophisticis rationibus nullus possit, nisi qui ea præmuniatur, resistere. Neque enim Ambrosium Mediolanensium antistitem, virum catholicum, Augustinus, gentilis adhuc philosophus et christiani nominis inimicus, ex unitate deitatis, quam veraciter in tribus personis religiosus ille episcopus confitebatur, angustiasset, si et ipsum dialectica præmunisset; cum videlicet talem ei regulam per inscientiam, absque omni determinatione, venerabilis episcopus concessisset: ut cujuscumque pluralis numeri singulare de pluribus nominibus

* Fol. 183 v°.

sigillatim prædicaretur, et plurale de eisdem insimul enuntiaretur. Quæ quidem in his nominibus cassa est quæ unius substantiæ atque ejusdem essentiæ designativa sunt, ut cum et Pater sit Deus, et Filius Deus et Spiritus Sanctus Deus rectissime credantur, non tamen plures Dei sunt confitendi; quippe ejusdem divinæ substantiæ illa tria nomina sunt designativa. Sic quoque cum et Tullius homo vere dicatur, et rursus Cicero, et iterum Marcus homo nominetur, nequaquam tamen Marcus et Tullius et Cicero homines sunt, cum ejusdem substantiæ vocabula sint designativa, et plura quidem sola voce, non significatione diversa substantiæ. Et si ita supraposita determinatio non satisfaceret rationi, eo quod non una tantum persona sit in Deo sicut in Marco, ad impugnationem tamen regulæ sufficere posset. At vero perpauci sunt quibus hujus scientiæ secretum, imo sapientiæ thesaurum divina revelare gratia dignetur; quæ quidem quanto subtilior est, tanto difficilior; quanto autem difficilior, tanto rarior; quanto autem rarior, tanto pretiosior; quanto pretiosior, tanto majoris studii digna exercitio. Sed quia labor hujus doctrinæ diuturnus ipsos assiduitate legendi fatigat lectores, et multorum studia et ætates subtilitas nimia inaniter consumit, multi, nec quidem irrationaliter, de ea diffidentes, ad ejus angustissimas fores non audent accedere; plurimi vero ejus subtilitate confusi, ab ipso aditu pedem referunt; et quasi in ipso gustu incogniti saporis evomunt, et dum gustando non possunt saporis qualitatem discernere, subtilitatis laudem in crimina vertunt, veramque ingenii sui imbecillitatem ficto crimine scientiæ defendunt, ac dum ipsos in invidiam dolor accendit, his detrahere non erubescunt quos hujus artis peritiam vident consecutos. Quæ quidem sola id in excellentia sua privilegium tenet, ut non eam exercitium, sed potius conferat ingenium. Quantocumque enim tempore in ejus doctrina desudaveris, laborem inaniter consumis, nisi mente tua arcani tanti capacitatem cœlestis gratiæ munus effecerit. Cæteras vero scientias quibuslibet ingeniis potest exercitii diuturnitas ministrare; hæc autem divinæ gratiæ tantum adscribenda est, quæ nisi mentem præstruat

interius, frustra qui docet aerem verberat exterius. Quanto autem hujus artis ministrator clarior est, tanto quæ ministratur pretiosior. Hæc æmulorum nostrorum calumniæ satis est respondisse; nunc ad propositum accedamus, congruoque ordine, post categoricorum syllogismorum traditionem, hypotheticorum quoque tradamus constitutionem. Sed sicut ante ipsorum categoricorum complexiones categoricas propositiones oportuit tractari, ex quibus ipsi materiam pariter et nomen ceperunt, sic et hypotheticorum tractatus prius est in hypotheticis propositionibus eadem causa consumendus, de quarum quidem locis ac veritate inferentiæ, quia in Topicis nostris satis, ut arbitror, disseruimus, non est hic in eisdem immorandum. Sed satis earum divisiones exequi, aut si qua alia doctrinæ videantur necessaria.

EXPLICIT PROLOGUS.

De hypotheticis conjunctis[1].

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 606 sqq. Propositiones hypotheticas modo per conjunctionem, modo per disjunctionem fieri. Conjunctarum hypotheticarum alias naturales, alias temporales esse.]

Hypotheticorum nobis tam propositionum quam syllogismorum proprietates aperientibus, discutiendum prius occurrit quot modis *hypothesis* nomen, unde hypotheticum dictum est, accipiatur. Est autem, ut Eudemo placuit[2], duplex ejus significatio. Modo enim hypothesis propositionem aliquam dicimus per consensum, modo per conditionem. Per consensum autem et concessionem hypothesis propositio illa dicitur quæ non in se vera reciperet, sed gratia argumentandi conceditur, ut quid ex ea possit extrahi videatur. Per conditionem vero illa hypothesis appellatur de qua in præsenti tractandum est, cujus quidem partes, antecedens scilicet et consequens, conditione conjunguntur, cujusque sensus in conditione consistit; veluti cum dicitur : *si est homo, est animal;* neque enim absolute vel hominem vel animal dicimus, sed ea conditione ani-

[1] Titulus deest in Cod. — [2] Cf. Boeth., de syllog. hypothet., pag. 607.

mal esse si fuerit homo, enuntiamus. Hujus autem, sicut et categoricæ propositionis, tres sunt partes, termini scilicet ejus, antecedens et consequens, et quæ ea innectit conjunctio, ut in præmissa hypothetica. Antecedentem eam dicimus propositionem quæ præcedit, cui scilicet conditio apponitur; quæ vero sequitur atque ex priore infertur, consequens appellatur. Harum autem duo modi secundum appositas conjunctiones considerantur. Aliæ enim in conjunctionem, aliæ in disjunctionem proponuntur. In conjunctionem quidem ut supra posita : *si est homo, est animal,* cui conjunctiva[1] conjunctio apponitur; in disjunctionem vero hoc modo : *aut nox est, aut dies,* cum videlicet disjunctivæ[2] conjunctiones adhibentur. Sed prius de conjunctis agendum est.

Harum autem alias naturales alias temporales auctoritas vocat. Naturales quidem et rectas hypotheticas eas dicunt, quæ propriam secundum inferentiam consecutionem conditionis ostendunt, ut illa quoque quam præmisimus : *si homo est, animal est.* Temporales vero illas Boethius vocavit quæ temporaliter, non conditionaliter, aliquid alicui conjungunt, ut ista : *cum pluit, tonat.* Non enim hoc loco proponitur quod si pluit, tonat, sed magis id dicitur quod quando pluit, et tonat, in quo tempore unum contingit, et alterum; ac si videlicet utrumque simul fieri diceretur. In his nulla natura consecutionis attenditur, sed sola comitatio secundum idem tempus proponitur*, id scilicet tantum quod utrumque simul fiat, sive absque se omnino esse valeant, sive alterum exigat alterum. Æque enim verus est et qui dicit : *cum Socrates est animal, est homo,* et qui proponit : *cum ipse est homo, est animal.* Apparet itaque in temporalibus nullam consecutionis naturam secundum vim habitudinis terminorum atque inferentiæ necessitatem, sed solam, ut dictum est, comitationem esse pensandam. Unde merito a naturalibus dividuntur; de quibus quidem uberius et convenientius in sequentibus disputabitur.

* Fol. 184 r°.

[1] Cod. *conjuncta.* — [2] Cod. *disjunctæ.*

De connexis naturalibus. Quæ per positionem terminorum, quæ non.

[Cf. Boeth. de syllog. hypothetic., pag. 609. Connexarum naturalium eas per positionem terminorum fieri, in quibus antecedens consequentis causa est; eas autem non per positionem terminorum fieri, in quibus antecedens consequentis causa non est.]

De negationibus hypotheticis.

[Cf. Boeth. de syllog. hypothet., pag. 612. In propositionibus hypotheticis, ejusdem propositionis duas negationes esse, unam nimirum contradictoriam, alteram vero contrariam. Contradictoriam proprie negationem esse, eam nimirum quæ, negatione præposita, totam propositionem negat. Hypotheticæ propositioni duas propositiones contrarias esse, quarum altera contrarium consequens, altera contradictorium enuntiat; majorem autem oppositionem ejus esse quæ contradictorium consequens enuntiat.]

Quæ unæ vel multiplices.

[Cf. Boeth. de syllog. hypothet., pag. 610. Hypotheticarum propositionum eam unam esse quæ unum consequens ad unum antecedens consequi enuntiat; multiplicem autem quæ unum ad plura vel plura ad plura consequi enuntiat.]

Quæ simplices vel compositæ.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 610. Hypotheticas propositiones simplices esse quæ ex categoricis tantum, compositas autem quæ non ex categoricis tantum propositionibus constant.]

Divisio compositarum *.

* Fol. 184 v°.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 610. Compositas hypotheticas propositiones alias ex duabus hypotheticis, alias ex una categorica et altera hypothetica constare, alias denique medias esse.]

De mediis hypotheticis.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 612. De iis hypotheticis propositionibus, quæ ex tribus terminis constant, quorum unus inter duos extremos terminos medius est.]

De temporalibus *.

* Fol. 185 r°.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 608. De temporalibus conjunctis, in quibus nimirum non consecutionis necessitas, sed in tempore tantum comitatio enuntiatur. Regulas temporalium hypotheticarum has esse : quicquid comitatur antecedens, comitatur consequens; quorumcumque antecedentia sese comitantur, et consequentia; cum antecedens est, quælibet ejus consequentia simul sunt; cum quolibet existat antecedens, quodlibet ipsius consequens existit. Temporales propositiones non hypotheticis sed categoricis annumerandas esse; in temporalibus enim comitationem temporis esse, non conditionem. Initium tantummodo et finem edimus, ubi Abælardus ad Introductiones suas et ad disputationes olim a se de dialectica habitas provocat.]

Nunc autem conjunctarum hypotheticarum naturalium speciebus diligenter pertractatis, ad eas quas temporales Boethius appellat et ex quibus compositas hypotheticas jungit, transeamus. Tres namque conditionalium proponunt species secum conjunctas, scilicet tam naturales quam temporales atque disjunctas. De naturalibus vero superius egimus, nunc vero de temporalibus in proximo disputandum est. In his autem, ut dictum est, nulla natura consecutionis attenditur, sed sola comitationis societas, ut videlicet simul sit utrumque, sive absque se esse omnino valeant, sive alterum exigat alterum. Æque enim qui dicit : *cum Socrates est animal, est homo,* verus est, et qui proponit : *cum ipse est homo, est animal,* sed non ita si conditionem vertimus enuntiatione [1]; non enim ita recipitur : *si est animal, est homo,* sicut, *si est homo, est animal.* Unde apparet in illis quæ propriam consecutionem retinent ac vim conditionis necessariam monstrant in inferentiam secundum ipsorum terminorum naturam, naturam [2] consecutionis secundum terminorum habitudinem quæ necessitatem exigat, esse pensandam. In his autem quarum consecutio nihil aliud est dicenda quam in eodem tempore comitatio, nulla est consecutionis natura pensanda; sed dum membra sint vera, et ipsam esse veram consequentiam concedunt, alioquin falsam; et indifferenter alterum ad alterum et antecedere potest et consequi. Unde me in Introductionibus parvulorum [3] confirmasse memini talium consequentiarum conversiones, sicut et disjunctarum, simplices esse; quod in sequentibus convenientius ostendemus. Nunc autem utrum ipsæ temporales, ut Boethio placuit, inter hypotheticas recipiendæ sint, an rationabilius categoricæ dicantur, nobis est discutiendum. Sed prius quibus regulis ex ipsis naturales consequentiæ jungantur, expediamus.

* Fol. 186 r°.

Memini* tamen quia dicere solebam tunc hypotheticam esse propositionem cui temporale adverbium apponebatur, cum ipsum ad propositiones totas referebatur, tunc vero categoricam, cum ad simplices terminos ponebatur; sicut et de disjunctiva conjunctione. Est enim

[1] Cod. *enuntiationem.* — [2] Cod. *natura.* — [3] Cf. supra, pag. 254, 305, 308, 366, 419.

categorica : *omne animal est aut sanum aut ægrum*, hypothetica vero: *aut omne animal est sanum aut omne est ægrum.* At vero, licet hujusmodi temporales rationabilius categoricæ quam hypotheticæ videantur, nos tamen, Boethio adhærentes, eis tamquam hypotheticis in modis syllogismorum utamur. Quem tamen fortasse de destructione earum, si attentius inspiciamus, nullo modo in quibusdam defendere possimus, sed emendare. Nam sicut, cum temporalis affirmativum consequens habet, ipsi tamen negationem in destructione apponit, ita et, cum negativum est consequens, ipsi soli negationem demus; ut videlicet ejus quæ ait : *cum est animatum, non est lapis,* hanc dividentem opponat : *cum est animatum, est lapis.* Nos vero potius in omnibus toti consequentiæ negationem præponi volumus. Atque hæc de temporalibus enuntiationibus ad discretionem hypotheticarum dicta sint; hæc autem de conjunctis tam naturalibus quam temporalibus dicta ad præsens sufficient. Nunc ad disjunctas procedamus.

De disjunctis.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 636. Conjunctæ cuilibet hypotheticæ propositioni disjunctam æquipollere, scilicet : conjunctæ e duabus affirmativis disjunctam e negativa et affirmativa; conjunctæ e duabus negativis disjunctam ex affirmativa et negativa; conjunctæ ex affirmativa et negativa vel ex negativa et affirmativa disjunctam e duabus negativis vel duabus affirmativis. Conjunctionem in orationis constructione conjunctivam esse, in sensu autem disjunctivam. Non necesse esse alterum disjunctæ membrum esse, sed tantum, si membrum alterum tollatur, alterum esse; quod immediatorum oppositioni proximum est. De disjunctis quæ e pluribus terminis constant. —Finem edimus, ubi ad controversias illo tempore de hypotheticis habitas alluditur.]

.... Notandum * vero quod cum disjunctivæ conjunctiones tam categoricarum propositionum quam hypotheticarum terminis applicentur, alium tantum et sensum pro qualitate enuntiationum in[1] hypotheticis enuntiationibus quam in categoricis habere videntur. Qui enim dicit : *Socrates est vel sanus vel æger,* et ad prædicata disjunctiones apponit, id solum proponere videtur quod sit alterum illorum; quippe unumquodque animal est aliquid eorum. Qui vero hypotheticam componit, ad ipsas scilicet propositiones antecedentem et consequentem disjunctiones referens, hoc modo : *aut Socrates est*

* Fol. 187 r°.

[1] *In* supplevimus.

sanus aut Socrates est æger, non solum innuit esse alterum eorum quæ propositiones dicunt, verum etiam, altero non existente, alterum necessario existere, vel si unum non sit, alterum esse. Quod quidem falsum est; sequitur enim ex eo tale inconveniens : si nulla res est, aliqua res est; vera tamen est categorica quæ aiebat Socratem esse aut sanum aut ægrum, vel alterum illorum. Sunt tamen quidam qui nec discretionem ullam inter categoricam et hypotheticam in disjunctione compositas habent, sed idem dicunt proponi cum dicitur : *Socrates est vel sanus vel æger,* et cum dicitur : *aut Socrates est sanus aut æger;* ut scilicet omnis enuntiatio quæ disjunctas recipit conjunctiones, hypothetica credatur. Volunt itaque semper in hujus modi categoricis quæ disjunctiones recipiunt hypotheticæ sensum intelligi, quasi proponatur disjunctio inter temporales de eodem subjecto ad diversa prædicata æqualiter relato; veluti cum dicitur : *Socrates est sanus vel æger,* tale est ac si dicatur : *aut Socrates est sanus aut Socrates est æger.* Quod quidem falsum esse convincitur ex eis categoricis quæ, cum universales sint, disjunctivas habent conjunctiones, veluti ista : *omne animal est vel sanum vel ægrum.* Cum enim hæc vera esse non dubitetur, falsa est manifeste hypothetica quæ ita proponitur : *aut omne animal est sanum, aut omne animal est ægrum;* cum videlicet neutrum sit. Quod ex pari conjuncta monstratur, hac scilicet : *si non omne animal est sanum, omne est ægrum;* quippe cum hæc verum habeat antecedens et falsum consequens. Patet itaque alium esse sensum categoricæ in disjunctione propositæ, alium hypotheticæ. Nec mirum aliam vim habere disjunctiones quando propositionibus applicantur et quando simplicibus terminis, cum videlicet, quando terminis applicantur, per conjunctionem resolvi non possunt; quippe inter simplices terminos non potest consecutio consequentiæ consistere, sed semper propositionum sensus, vel tales qui in eos resolvuntur. Hujus enim consequentiæ partes, quamvis enuntiativæ, in propositiones tamen per assumptionem et conclusionem resolvuntur. Hæc quidem de disjunctis dicta sufficiant.

De conversionibus.

[Conversiones hypotheticarum propositionum per transpositionem terminorum fieri.]

Nunc autem de conversionibus omnium hypotheticarum superest disputare. Quarum quidem duplex est conversio, quemadmodum et categoricarum propositionum. Aliæ namque simpliciter, aliæ per contrapositionem convertuntur. Temporales quidem hypotheticæ et disjunctæ simplicem tenent conversionem. Sicut enim æque dici potest : *aut nox est, aut dies est,* vel *aut dies est, aut nox est,* ita æque dicitur : *cum pluit, tonat,* et *cum tonat, pluit.* Neque enim potest esse ut hoc sit cum illo, nisi etiam illud simul fuerit cum isto. Naturalium autem conjunctarum conversiones per contrapositionem solum fieri possunt[1] hoc modo : *si est homo, est animal, si non est animal, non est homo.* Conversiones autem in hypotheticis propositionibus, sicut in categoricis, secundum transpositionem terminorum pensamus, in illis quidem prædicati et subjecti, in istis autem antecedentis et consequentis; in illis quidem cum de prædicato fit subjectum et e converso, in istis autem cum de consequenti fit antecedens, et e converso. Tunc vero simplicem conversionem in illis dicebamus esse, cum simpliciter termini transponebantur, nihil eis adjuncto vel ablato, sed eidem prorsus termini servabantur, veluti hic : *nullus homo est lapis, nullus lapis est homo, quidam homo est lapis, quidam lapis est homo;* tunc vero per contrapositionem, cum de prædicata voce subjectum ac de subjecta prædicatum faciebamus secundum contrapositionem, ut videlicet tales per se termini in conversione ponerentur[2], qui quasi sibi adversantes contra se ponantur, ut sunt finitum et infinitum, quæ secundum affirmationem et negationem sibi dicuntur opponi, ut in hoc loco : *omnis homo est animal, omne non animal est non homo; quidam homo non est animal, quidam non animal non est non homo;* sunt autem opposita *homo, non homo, animal, non animal.* Eosdem quoque conversionis modos in hypotheticis esse ani-

[1] *Possunt* supplevimus. — [2] Cod. *ponerent.*

madvertimus, simplicem quidem conversionem ut in suprapositis disjunctis et conjunctis temporalibus, per contrapositionem vero in conjunctis naturalibus, juxta illam quidem regulam : si aliquid antecedit ut aliud consequatur, si id quod consequitur non fuerit, nec illud quoque quod antecedit, erit. Contrapositionem vero rectam secundum affirmationem et negationem appositio negationis facit. Sunt tamen nonnulli qui ad nomen conversionis hypotheticarum obstrepant, et vehementer obstupeant eo quod de earum conversionibus Boethium tractare non viderint, nec alium quemquam qui consequentiarum naturam ostenderet. Unde nos quidem non ex falsitate, sed ex novo conversionis nomine redarguunt. Nec me quidam contra auctoritatem locutum, sed fortasse ultra auctoritatem ostendere possunt : nec est quidem eorum calumnia rationabilis. Si enim ex additamento vel novitate me accusent, quomodo et illi absolvi possunt, quicumque ad alicujus scientiæ perfectionem * ex se aliquid post primos tractatores adjecerunt? Sed nec ex novitate in conversionibus consequentiarum me accusare poterunt quasi hujus conversionis invectorem, si singulorum dicta quos in arte latini celebrant, memoria confirmaverit, Aristotelis videlicet seu Porphyrii seu Boethii. Ait enim Aristoteles, cum de ultima significatione Prioris loqueretur : « Eorum [1] enim quæ convertuntur secundum quod est esse « consequentiam, quod alteri quolibet modo causa est, digne prius « natura dicitur; esse namque hominem convertitur ad de se veram « enuntiationem; nam si est homo, vera est oratio qua dicitur, quia « homo est, et homo convertitur; quare est. » Rursus idem cum de secundo modo simul loqueretur [2] : Naturaliter, inquit, simul sunt « quæcumque convertuntur secundum quod est esse consequentiam. « Sed nequaquam causa est alterum alteri ut sit, ut in duplo et di« midio; convertuntur etenim hæc. Nam cum [3] sit duplum, est dimi« dium, et cum sit dimidium, est duplum. » Hæc aperte Aristoteles de conversione consequentiæ loquitur in libro Prædicamentorum, de qua etiam in libro Peri ermenias ipsum egisse reperies, cum vide-

* Fol. 187 v°.

[1] Aristot. Categ., edit. Buhle, pag. 518. — [2] *Ibid.*, pag. 519. — [3] *Cum* deest in Cod.

licet consequentias inferentiæ modalium propositionum ostenderet. « Consequentiæ, inquit[1], secundum ordinem fiunt ita ponentibus : « illi enim quæ est possibile esse illa quæ est contingit esse, et hæc « illi convertitur. » Idem in eodem[2] : « Ergo[3] impossibile et non impos- « sibile ad[4] illud quod est contingens et possibile et non contingens « et non possibile; sequuntur quidem contradictorie, sed conversim. » Ipse etiam Porphyrius in his quas ad Prædicamenta scripsit Isagogis, conversiones consequentiarum non tacuit; ait enim, cum differentiam a proprio differre monstraret[5] : « et differentia quidem illis est « consequens quorum est differentia; sed non convertitur; » ut videlicet ad speciem antecedat; quod scilicet si esset, converteretur. Multa quoque Boethii dicta conversionem consecutionis indicant. Ait enim in primo Categoricorum, cum de inferentia subalternarum loqueretur[6] : si universales vere fuerint, veras esse particulares; converti autem non posse; rursus cum falsæ sint particulares, falsas esse universales, sed minime converti, ut videlicet, sicut illæ ad istas veras antecedunt, ita istæ ad illas, vel sicut istæ falsæ ad illas falsas, ita illæ falsæ ad istas falsas, quod videlicet, si esset conversio consequentiæ, fieret. In Hypotheticis quoque suis, sæpissime illam quam per contrapositionem diximus conversionem consequentiarum monstravit, veluti in secundo et tertio modo[7] figuræ tertiæ, cum eos in modos primæ figuræ resolvit, conversis secundis per contrapositionem consequentiis; et in secundo quidem ait istam consequentiam *si non est C, non est A* ita verti posse : *si est A, est C :* in tertio quidem istam : *si est C, non est A,* hoc modo : *si est A, non est C.* Commendat itaque consequentiarum quoque utrumque conversionem, non solum ratio, verum etiam auctoritas; et est quidem naturalibus conjunctis per contrapositionem conversio naturalis, in disjunctis autem sive conjunctis temporalibus simplex conversio. Si itaque vera sit vel falsa naturalis consequentia, similiter et ejus per contrapositionem

[1] Aristot. de Interpret., pag. 52. — [2] Cod. *eadem.* — [3] *Id. ibid.,* pag. 54. — [4] *Ad* deest in Cod. — [5] Porphyr. Isagog., edit. Buhle, pag. 410. — [6] Boeth. de syllog. categ., pag. 585. — [7] Boeth. de syllog. hypoth., pag. 629.

conversa. Similiter et qualis fuerit temporalis conjuncta, talis erit ipsius simplex conversa. Nota autem id quod de simplici conversione temporalis supra diximus, cum adhuc eam quasi hypotheticam teneremus, non posse servari in his quæ generalia habent adverbia, ut ista : *quamdiu Socrates ambulat, movetur.* Sed nec per contrapositionem illam quam putant, ut videlicet ita dicant, quamdiu non movetur, non ambulat; hæc enim cum illa nunquam simul vera esse potest, sicut nec partes hujus cum partibus illius.

EXPLICIT PRIMUS HYPOTHETICORUM.

INCIPIT SECUNDUS.

[Pauca excerpsimus ex hoc secundo libro, qui fere omnis Boethium de Syllogismo hypothetico, exprimit.]

Omnium autem hypotheticarum propositionum natura diligenter pertractata, ad earum syllogismos descendamus; atque illud prius notandum est nullum syllogismum a temporali hypothetica incipere, sed tantum a conjuncta naturali vel a disjuncta. De syllogismis autem conjunctarum in præsenti disserendum est; in syllogismis vero disjunctarum operis nostri laborem finiemus. Ac prius eos disponamus qui ex simplicibus hypotheticis descendunt.

De simplicibus hypotheticis et earum syllogismis.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 615 sqq. Simplices hypotheticas quatuor numero esse, quarum duæ in terminis naturaliter inter se connexis, una autem in disparatis, alia denique in immediatis, adhibentur. Ex unaquaque simplicium hypotheticarum syllogismos duos fieri, unum per positionem antecedentis, alterum per consequentis destructionem. Unde ad regulas antecedentis et consequentis in Topicis constitutas, respicitur.]

* Fol. 188 r°.

Per positionem antecedentis *.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 615-6. De quatuor syllogismis qui e quatuor simplicibus hypotheticis per positionem antecedentis fiunt. Si autem pro antecedenti ponatur consequens, syllogismos non fieri, nisi forte secundum terminorum, qui oppositi sint, proprietatem; nec sic quidem vere esse syllogismos, quamvis illos Boethius eo nomine appellet.]

Per destructionem consequentis.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 616-7. De quatuor syllogismis qui e quatuor simplicibus hypotheticis, per destructionem consequentis, fiunt. Si autem pro consequenti destruatur antecedens, syllogismum non fieri, ne secundum quidem terminorum, qui oppositi sint, proprietatem.

De compositis ex categorica et hypothetica et earum syllogismis *. * Fol. 188 v°.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 618. Hypotheticarum ex categorica et hypothetica compositarum quatuor esse in quibus primus antecedentis terminus affirmatur, quatuor autem in quibus negatur; unde octo syllogismi fiunt, quorum quisque duos modos habet; itaque sexdecim syllogismorum modos ex categorica et hypothetica fieri, octo nimirum per positionem, octo autem per destructionem.

De connexis ex hypothetica et categorica et earum syllogismis *. * Fol. 189 r°.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 621 sqq. Hypotheticarum ex hypothetica et categorica compositarum quatuor esse in quibus primus antecedentis terminus affirmatur, quatuor autem in quibus negatur; unde octo syllogismi fiunt, quorum quisque duos modos habet; itaque sexdecim syllogismorum modos ex hypothetica et categorica fieri, octo nimirum per positionem, octo autem per destructionem.

De conjunctis ex utraque hypothetica et earum syllogismis.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 632 sqq. Hypotheticarum e duabus hypotheticis compositarum octo esse in quibus primus antecedentis terminus affirmatur, octo autem in quibus negatur; unde duo et triginta modi syllogismorum fiunt, sexdecim quidem per positionem, sexdecim autem per destructionem. — Finem edimus, ubi cur hypotheticas e duabus hypotheticis compositas ante medias posuerit Abælardus, contra Boethium, exponit.]

.... Omnes * itaque modi syllogismorum qui a consequentiis ex utraque hypothetica conjunctis conveniunt, duo et triginta sunt numero, sexdecim per positionem ac rursus sexdecim per destructionem, qui omnes connumerati sunt; in quibus quidem ordinem illum hypotheticorum syllogismorum quem Boethius tenet, commutavimus. Ipse namque Boethius inter syllogismos consequentiarum ex altera tantum hypothetica constantium et [1] syllogismos consequentiarum ex utraque hypothetica connexarum eos medios locavit qui, ex mediis propositionibus nascentes, tribus figuris continentur, quos nos nondum posuimus; nec id quidem irrationaliter fecisse videtur, sed bene eos syllogismos medios inter

* Fol. 189 v°.

[1] *Et* supplevimus.

alios locasse videtur, quorum primas propositiones medias inter alias ipse prædixerat. Hinc etiam post syllogismos consequentiarum ex categorica et hypothetica, vel e converso, constantium, syllogismos mediarum hypotheticarum sese posuisse commemorat[1] « quia ut su-« periores, inquit, propositiones, ita hæ quoque tribus terminis con-« nectuntur, et a similibus ad similia facilior transitus fiet. » Nos tamen his syllogismis qui figurati non sunt eos qui figurati sunt et a longe diversis propositionibus nascuntur, interserere noluimus, quorum ad se similitudinem, sicut et earum propositionum, ipse etiam Boethius notavit. Sicut enim simplices consequentias et compositas ex duabus hypotheticis consimiles invicem esse voluit, in eo scilicet quod sicut in illis utræque propositiones ejusdem generis sunt, hoc est categoricæ, ita in istis utræque propositiones ejusdem generis sunt, id est hypotheticæ, sic quoque eorum syllogismos sibi consimiles esse dixit qui ex similibus propositionibus veniunt, quarum etiam assumptiones et conclusiones, sicut in illis, ejusdem generis sunt; ita in istis eos quoque rursus syllogismos confirmavit ad invicem, sicut propositiones eorum qui a consequentiis descendunt ex categorica et hypothetica, vel e converso, constantibus; utrorumque namque consequentiæ ex dissimilibus propositionibus junguntur, cum altera categorica sit, altera hypothetica; ac rursus utrorumque assumptiones et conclusiones dissimiles ab invicem. Nunc igitur ad eos transeamus syllogismos qui ex mediis propositionibus originem ducunt.

De figuris hypotheticorum syllogismorum.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 623 sqq. De syllogismis qui e mediis propositionibus fiunt; quorum tres figuræ sunt : prima quidem, in qua id quod alterius consequens est, rursus alterius fit antecedens; secunda, in qua duo ejusdem consequentia sunt; tertia denique, in qua duo ejusdem antecedentia sunt.]

* Fol. 190 r°.

Primæ figuræ propositiones cum syllogismis *.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 623. Primæ figuræ propositiones octo esse, quatuor in quibus antecedentis prior terminus affirmatur, quatuor autem in quibus negatur.]

[1] Boeth. de syllog. hypoth., pag. 623.

Per positionem.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 623-4. Ex octo mediis propositionibus primæ figuræ quæ per positionem fiunt, octo syllogismorum modos fieri, qui primam propositionem assumunt et ultimam concludunt.]

Per destructionem.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 624. Ex octo mediis propositionibus primæ figuræ quæ per destructionem fiunt, octo syllogismorum modos fieri, qui ultimam assumunt et in conclusione primam tollunt.]

Quomodo secunda et tertia ex prima nascantur.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 626 sqq. Hypotheticorum secundam et tertiam figuram ex prima oriri, secundam nimirum per primæ consequentiæ conversionem; tertiam vero per conversionem secundæ consequentiæ.]

Quæ æquimodæ, quæ inæquimodæ.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 628. Æquimodas illas propositiones esse in quibus medius terminus, eodem modo enuntiatus, et antecedens et consequens est; inæquimodas autem, in quibus medius terminus, diverso modo enuntiatus, antecedit et consequitur. Nonnisi ex inæquimodis syllogismum confici posse.]

De assumptionibus secundæ et tertiæ figuræ. Modi secundæ *.

* Fol. 190 v°.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 626 sqq. Ex inæquimodis propositionibus secundæ figuræ sexdecim syllogismos fieri.]

Modi tertiæ.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 629. Ex inæquimodis tertiæ figuræ sexdecim syllogismos fieri.]

De syllogismis disjunctarum *.

* Fol. 191 r°.

[Cf. Boeth. de syllog. hypoth., pag. 636 sqq. E disjunctis, quarum unaquæque conjunctæ simplici æquipollet, octo syllogismos fieri, quatuor quidem per assumptionem antecedentis, quatuor autem per assumptionem consequentis. Omnes demum hypotheticos syllogismos centum viginti octo numero esse.]

PETRI ABÆLARDI PALATINI PERIPATETICI ANALYTICORUM POSTERIORUM POSTERIOR EXPLICIT.

PARS QUINTA.

LIBER DIVISIONUM ET DEFINITIONUM.

[Codex habet : *Petri Abælardi, Peripatetici Palatini, divisionum.*]

* Fol. 191 r°.

Dividendi * seu diffiniendi peritiam non solum ipsa doctrinæ necessitas commendat, verum diligenter multorum auctoritas tractat. Quorum nos quidem æmulatores non ingrati, eorum quoque vestigia studiose amplectentes, ad tuam, frater, imo ad communem omnium utilitatem, in eisdem desudare compellimur. Non enim tanta fuit antiquorum scriptorum perfectio ut non et nostro doctrina indigeat studio, nec tantum in nobis mortalibus scientia potest crescere ut non ultra possit augmentum recipere. Quoniam vero divisiones diffinitionibus naturaliter priores sunt, quippe ex ipsis constitutionis suæ originem ducunt, ut posterius apparebit, in ipso quoque tractatu divisiones merito priorem locum obtinebunt, diffinitiones vero posteriorem. Quæ etiam qualiter divisionibus ipsis necessariæ sint non prætermittemus, quibus ita quoque adjunctæ sunt ut eosdem terminos participent, atque in eadem materia consistant; unde et recte earum tractatus conjunximus, de quibus deinceps disserendum est.

Quot modis divisionis nomen sumatur.

[Cf. Boeth., de divis., pag. 638.]

Est autem multiplex significatio nominis hujus quod est divisio. Primo quidem et proprie divisio dicta est oratio in qua aliquid per

aliqua dividi monstratur, cum videlicet vel partium ejusdem diversitatem vel significationum[1] multitudinem aperimus, partium quidem sive divisibiles sint, tanquam species, sive constitutivæ, quæ proprie partes nominantur. Vocis autem multiplicis divisio secundum significationes fit, ut in sequentibus apparebit. Est etiam divisio nomen tam divisi quam dividentium. Est autem in hac divisione : *substantia alia corpus, alia spiritus,* substantia divisum, corpus autem et spiritus dividentia. Nomen autem dividentium in eo invenitur quod in tertio Topicorum, Boethius[2] locum ab* enuntiatione partium a divisione esse dixit. Utriusque etiam, sive divisi sive dividentium, ponitur, cum in libro Divisionum idem ait quod divisionibus junctis una componitur diffinitio, sicut in sequentibus monstrabimus. Divisio quoque dicitur ipsa partium actualis vel intellectualis distributio. Unde idem in divisionibus[3] : « oportet, inquit, non omnia speculari quasi actu « dividantur, sed quasi animo et ratione, ut vinum aquæ mixtum « actu ipso dividimus : in vinum vero et aquam ex quibus mixtum est « sola ratione. » Hæc enim jam mixta separari actu non possunt. Cum autem tot[4] modis aut fortasse pluribus divisionis nomen sumatur, de propria tantum ac prima significatione ipsius in præsenti nobis tractandum est, hoc est de orationibus ipsis per quas aliquid per aliqua dividi monstramus. De his namque tantum in libro Divisionum Boethius intendit quarum terminos eosdem cum terminis esse diffinitionum, quas et orationes esse certum est, docuit. Hinc etiam certum est divisiones de quibus intendit, sicut et diffinitiones, orationes esse, quod ait[5] : « fieret autem omnis divisio omnisque diffi- « nitio duobus terminis tantum, nisi indigentia quæ sæpe existit in « nomine prohiberet. » Hæ vero orationes, quas divisiones appellamus, multiplices sunt propositiones; cum enim dicimus : *animal aliud rationale, aliud irrationale,* duas hic comprehendimus propositiones, ac si videlicet diceremus quoddam animal rationale esse et quoddam aliud irrationale esse. Nunc autem eas divisiones, quas Boethii auc-

* Fol. 191 v°.

[1] Cod. *significatione.* — [2] Cf. Boeth. de differ. Topic., pag. 867, 875. — [3] Boeth. de divis., pag. 646. — [4] Cod. *totot.* — [5] Boeth. de divis., pag. 643.

toritas distinxit, nos quoque tractandas suscepimus. Si qua vero ex nobis ad doctrinam ponantur, non pigeat. Hic igitur omnium divisionum alias secundum se, alias secundum accidens esse dixit.

Divisionum divisio.

[Cf. Boeth. de divis., pag. 638. De divisionibus secundum se, ac primum de sensu hujus locutionis : secundum se. De divisione generis in species, vocis in diversas significationes, totius in partes. De tribus divisionibus secundum accidens, a Boethio enumeratis, scilicet de divisione subjecti in accidentia, accidentis in subjecta sua, accidentis in coaccidentia.]

Quæ vero secundum se dicuntur, hoc modo subdividit, alias dicens esse generis in species, alias vocis in significationes, alias totius in partes. Quarum differentias ab invicem diligenter perquirit; earum quoque quas secundum accidens esse voluit, tres species ponit, cum videlicet vel subjectum in accidentia sua, vel accidens in subjecta, vel accidens per coaccidens distribuitur, quæ per singula colligentur. Sunt itaque sex divisiones de quibus tantum Boethium egisse videmus. Tres quidem quas secundum se esse dixit, tres vero secundum accidens. *Secundum se* autem istas dici arbitror, ad distinctionem aliarum quæ accidentia recipiunt, sive in diviso, sive in dividentibus, sive in utroque. Quod itaque dixit : *secundum se,* tale est ac si accidens excluderet, sic : hoc est non secundum accidens. Sic quoque Porphyrius, cum differentias alias per accidens esse, alias per se diceret [1], nihil aliud in eo quod secundum se dixit intellexisse dicitur, nisi quod eas per accidens inhærere speciebus denegavit, quibus scilicet substantialiter insunt. Hæ itaque divisiones per se, hoc est, non secundum accidens, fiunt in quibus neque accidens cum subjecto neque cum coaccidente ponitur, ut sunt illæ tres quas prius posuimus, de quibus primo loco nobis tractandum est.

Fit igitur divisio generis in species, quotiens genus per species suas dividitur hoc modo : substantia alia corpus, alia species; rursus corpus aliud corpus animatum, aliud inanimatum; hic enim genera per species suas dividuntur; substantia quidem per corpus et spe-

[1] Porphyr. Isagog., edit. Buhle, pag. 387.

ciem, corpus vero rursus per animatum et inanimatum. Vocis autem ea divisio dicitur, quando vocis multiplicis diversæ significationes aperiuntur, vel vox unum significans diversis modis quibusdam attribuitur[1]; vocis autem multiplicis diversæ significationes ostenduntur, vel quando nominis æquivocatio demonstratur, vel quando multiplicis orationis intellectus distinguuntur. Vox autem æquivoca per res significatas hoc modo dividitur. *Canis* et latrabilis animalis nomen est et marinæ bestiæ et cœlestis sideris; vel ita : *amplector* et actionem significat et passionem. Multiplex quoque oratio in eos intellectus quos designat, hoc modo dividitur : hæc oratio : *mancipium defert pomum,* et hunc intellectum designare potest quod puer deferat pomum; et hunc : quod pomum deferat puerum; etsi enim hic falsus sit, æque tamen ex ipsa verbi constructione haberi potest. Vocis autem secundum modos divisio ita perficitur : Infinitum aliud dicitur secundum tempus, aliud secundum numerum, aliud secundum mensuram. Secundum tempus quidem dicimus diem infinitam, cujus supernæ vitæ terminus secundum tempus inveniri non potest. Sic et mundum infinitum dicere possimus. Idem quoque secundum mensuram suæ magnitudinis, quæ a nobis comprehendi non potest, infinitus vocari potest; arena vero maris infinita secundum multitudinem sui dicitur. Cum autem diversis modis ista infinita dicantur, una tamen diffinitione de omnibus istis infiniti nomen prædicatur, quæ est hujusmodi : cujus terminus inveniri non potest, sive secundum magnitudinem, sive secundum multitudinem, sive secundum tempus. Unde hanc vocem Boethius non multa significare, sed multis modis, voluit. Totius vero divisionem fieri Boethius voluit quotiens totum in proprias partes dividimus, sive illæ[2] partes constitutivæ sunt, sive divisivæ. Partes proprie illæ quoque quæ divisivæ sunt, appellantur quæ tantum partes divisi sunt, non etiam species, ut Socrates et Plato hominis. Quod enim specialissimum est, speciem non continet. Sive ergo ita dixerimus : *domus alia pars paries, alia tectum, alia fundamentum,* sive

[1] Cod. *attribuit.* — [2] Cod. *illas.*

hoc modo : *homo alius Socrates, alius Plato,* et sic de singulis, utramque divisionem a toto Boethius dicit; sed prima quidem ab integro fuit, secunda vero ab universali.

Nunc autem, positis exemplis, de his tribus divisionibus quæ secundum se dicuntur, ad alias tres transeamus, quas secundum accidens idem vocavit. Hæ vero sunt hujusmodi, cum vel subjectum in accidentia, vel accidens in subjecta sua, vel accidens in coaccidentia dividitur; subjectum quidem in accidentia sua sic : corpus aliud album, aliud nigrum, aliud medio colore coloratum, et rursus albedo aliud clara, aliud obscura. Non enim in nomine subjecti solam substantiam quæ sustamentum est omnium accidentium, accipimus; verum quamlibet essentiam quamcumque formam ita suscipientem, ut præter eam subsistere queat. Accidentis vero in subjecta hoc modo fit divisio : album aliud animatum corpus, aliud inanimatum. Accidens autem in coaccidentia dividitur hoc modo : album aliud durum, aliud molle. Nam et divisum et dividentia in eodem subjecto simul reperiuntur, in hoc quidem albedo simul et duritia, in illo vero albedo et mollities. Non enim aliter fit hujusmodi divisio, nisi eidem divisum et dividentia coaccidant. Omnium autem divisionum exemplis appositis, singulas diligenter tractemus, ac demum earum communitates ac differentias annotemus.

Divisio generis.

[Cf. Boeth. de divis., pag. 639 sqq. Genus in proximas species dividi. Sæpe autem aut definitiones, aut differentias, aut negationes specierum loco adhiberi, quamvis improprie. De oppositionibus quibus, ut Boethius refert, divisio fieri potest, scilicet contradictione, contrarietate, privatione et habitu; relativorum enim oppositionem a generis divisione omnino alienam esse. In generis divisione in species per differentias, non species ipsas sed specierum formas differentiarum nominibus significari; unde Willelmi Campellensis sententia oppugnatur, qua genera et species, non tantum vocabula, sed res ipsas esse volebat; quam quidem Abælardus argumento e relativi natura desumpto evertere conatur. Initium omisimus, ubi nihil Boethio additum erat.]

Fol. 192 v°.

.... Juvat* autem nunc diligenter perquirere, cum dicitur divisio generis fieri per differentias, atque in loco specierum differentiæ poni dicuntur, utrum per differentiarum nomina ipsas formas specierum

accipiamus, an potius ipsa vocabula differentiarum intelligamus, quæ a quibusdam sumi dicuntur in officio specialium nominum ac pro speciebus designandis usurpari, ut tantumdem rationale valeat quantum rationale animal, et tantumdem animatum quantum animatum corpus, ut non solum formæ significatio, verum etiam materiæ teneatur in nominibus differentiarum. Quæ quidem sententia W.[1] magistro nostro prævalere visa est. Volebat enim, memini, tantam abusionem in vocibus fieri ut, cum nomen differentiæ in divisione generis pro specie poneretur, non sumptum esset a differentia, sed substantivum speciei nomen poneretur[2]. Alioquin subjecti in accidentia divisio dici potest secundum ipsius sententiam, qui differentias generi per accidens inesse volebat. Per nomen itaque differentiæ speciem ipsam volebat accipere; unde Porphyrius, cum de differentiis ageret[3] : « per eas, inquit, genera in species dividimus. » Ipsum etiam infinitum nomen[4] in designatione oppositæ speciei majori abusione usurpabat, veluti si dicatur : *substantia alia corpus, alia non corpus, non corpus* in designatione tantum speciei[5] accipitur nec est infinitum in significatione, sed substantivum nomen et speciale. Unde Boethius[6] : « necesse est autem speciem negatione componere cum ea quæ simplici nomine species. » Volebat enim omnem divisionem secundum se juxta auctoritatis propositam divisionem vel generis in species esse vel totius in partes, vel vocis in significationes. At vero nihil obest si in ea annumeratione divisionum secundum se non sint comprehensæ hujusmodi divisiones quæ vel in differentias in negationem factæ adduntur, necessitate postea incumbente, cum videlicet speciebus vocabula desunt. Sic enim et divisionem vocis in modos postea adjunxit[7], quam prius non communicaverat aliis. Amplius si differentiarum vocabula vel infinita nomina in significatione nova usurparemus pro ipsis specierum nominibus, nullum pondus littera haberet, cum ipse Boethius in libro Divisionum, propter divisionem generis in differentias, differentiarum naturam ita dili-

[1] Scilicet *Willelmo Campellensi.* — [2] Cod. *ponetur.* — [3] Porphyr. Isagog., pag. 389. — [4] Cod. *speciei.* — [5] Cod. *species.* — [6] Boeth. de divis., pag. 642. — [7] *Ibid.*, pag. 646.

genter tractaverit, et ea diffiniat, et quomodo cognosci queant, studiose requirat. Qui etiam cum in negatione specierum sententiam contineri negaret his verbis [1] : « negatio per se nullam speciem « facit veram : cum dico homo, etc., » adjunxit, cum de ordine ejus divisionis loqueretur [2], prius affirmationem aut simplex nomen proferendum esse quam totam negationem aut infinitum nomen. « Nam « si prius, inquit, negatio dicta sit, etc. » At vero si ipsum etiam infinitum nomen specialem teneat significationem, quare propter facilitatem intellectus illud prius proferendum est quam istud, cum nihil significatio istius ad significationem illius attineat, quia [3] omnino diversam speciem ponit? Amplius sæpe etiam ipsa oratio in divisione generis venit, sicut infinitum nomen. Sicut enim dicimus : *animal aliud homo, aliud non homo,* ita etiam proponimus : *animal aliud est homo, aliud est non homo.* Nullo tamen modo oratione negativa speciem volumus [4] intelligere. Dicimus itaque infinitum nomen sive totam negationem non ita pro speciebus poni, ut in ipsis significationem specialium nominum intelligamus, sed ita ut ibi posita intelligantur, ubi [5] specialia nomina, si haberentur, ponerentur. Idem et de nominibus differentiarum sciendum est, ut non quidem substantiva, sed sumpta a differentiis sumantur, posita tamen loco specierum. Oportet enim in eadem significatione vocabula differentiarum sumi in divisione generis, in qua significatione ipsa in diffinitione speciei ponuntur, cum scilicet nomini generali adjacent. Sic enim ex divisionibus generis in differentias Boethius diffinitiones specierum descendere docuit, ut diviso generali nomini dividens differentiæ vocabulum copuletur. Unde ipse in primo Divisionum cum eamdem divisionum et diffinitionum materiam esse ostenderet [6] : « in eodem, « inquit, divisionis et diffinitionis ratio versatur. Nam divisionibus « junctis una componitur diffinitio; » vel conjuncto uno de vocabulis differentiarum dividentibus diviso nomini generis, una fiet diffinitio speciei. « Quæ enim, inquit, ad generis divisionem sumenda non

[1] Boeth. de divis., pag. 642. — [2] *Id. ibid.* — [3] Cod. *qui.* — [4] Cod. *volemus.* — [5] Cod. *nisi.* — [6] Boeth. de divis., pag. 641.

« sunt, neque ad diffinitionem speciei sunt commoda : omne enim « quod ad divisionem generis natum est, idem ad diffinitionem spe- « ciei rectissime congregamus. » Sed hoc quidem de his divisionibus dixit quæ in differentias fuerint, non de his quæ sunt per species; species namque in diffinitionem speciei non venit, nisi genus quoque fuerit. At vero differentiæ quæcumque genus dividunt, eædem quoque speciem diffiniunt. Unde etiam Porphyrius, cum de ejusmodi differentiis loqueretur[1] : « cum ergo, inquit, eædem differentiæ aliquo « modo quidem acceptæ sint constitutivæ, aliquo autem modo di- « visivæ, specificæ omnes vocantur, et his maxime opus est ad divi- « siones generum et diffinitiones specierum, sed non his quæ sunt « secundum accidens. » Si quis autem opponat, cum genus per differentias dividimus, ipsam divisionem subjecti in accidentia fieri[2]; potest dici eam tantum divisionem a Boethio subjecti in accidentia vocari quæ in pura fit accidentia, nulli videlicet speciei divisi substantialia, aut potius, sicut in nostra fixum est sententia, nullo modo inter accidentia differentias admittamus. Quod autem Porphyrius per differentias genus in species dividi dixit, secundum eam dictum est sententiam qua naturam generalem in species redigi atque distribui per susceptionem differentiarum realiter voluit; aut potius per differentias genus in species dividi voluit, cum earum vocabula adjuncta nomini generis speciem designant, atque diffinitionem speciei componunt, hoc modo : *animal aliud rationale, aliud irrationale animal.* Cum autem genus aut in species aut in differentias solvitur, non in posteriores sed in superiores dividendum est. Ut enim supra meminimus, divisio generis determinat[2] distributionem in proximas species. Porphyrius tamen animatum quoque et inanimatum, sensibile et insensibile divisivas substantiæ differentias vocavit[3]. Quæcumque enim divisivæ sunt inferioris, et superioris. Sed quæcumque constitutivæ sunt superioris, constitutivæ sunt inferioris; sic quoque et quæcumque species inferioris sunt, et superioris, et quæcumque

[1] Porphyr. Isagog., pag. 390. — [2] Cod. *omnem; fieri* conjecimus. Cod. *divisionem generis determinatum.* — [3] Porphyr. Isagog., pag. 390.

genera superioris sunt, et inferioris speciei genera erunt. Proprie tamen genus in proximas tantum vel species vel differentias dividitur. Quæcumque enim magis sunt proximæ, magis sunt naturaliter affines, et ad demonstrationem generis magis utiles. Si autem genus semper vel in proximas species vel in proximas differentias divideretur, omnis divisio generis, sicut Boethio placuit[1], bimembris esset. Voluit enim ut unumquodque genus duas in natura proximas species haberet[2] quibus sufficienter hæreret, quarum nomina si haberemus, omnis divisio generis semper in duas species compleri posset; sed hoc interdum fieri nequit, cum nominibus specierum non abundamus. Hoc autem ad * eam philosophicam sententiam respicit[3] quæ res ipsas, non tantum voces, genera et species esse confitetur; sed ad hæc, memini, objectionem de relatione habebam. Si enim in omnibus id contigit generibus, ut duabus proximis speciebus contineantur, utique et ad aliquid[4] duabus proximis speciebus comprehenditur quibus sufficienter dividitur. Licet enim earum nomina non habeamus, in natura tamen[5] rerum non minus consistunt, sed ad supremum genus non possunt referri[6]. Quippe id quod omnibus relativis prius est, genus omnium est; simul cum ipsis non est; unde nec relativum est ad ea; omnia enim ad aliquid simul esse natura Aristoteles in prædicamentis docuit[7]. Ex eo quoque ad ipsum referri non possunt duæ illæ species, quia ejusdem diversa non possunt esse relativa, sicut nec contraria, nec privatio ejusdem[8] vel habitus, nec affirmationes propriæ vel negationes multæ erunt ejusdem, sed, ut in libro Peri ermenias dictum est[9]: « una tantum unius. » Sed nec ad subjectas species referri possunt. Si enim aliqua illarum specierum ad inferiores specierum ad[10] aliquid referatur, itaque vel ad sibi suppositam vel ad suppositam alteri. Sed ad suppositam sibi non potest, cum prior in natura sit ut genus. Quod si hæc ad speciem illi suppositam, et illa ad speciem isti sup-

* Fol. 193 r°.

[1] Cf. Boeth. de divis., pag. 643. — [2] *Haberet* supplevimus. — [3] Alluditur ad Realismum et ad controversias adversum Willelmum. — [4] Scilicet τὸ *ad aliq.* — [5] Cod. *tantum.* — [6] *Referri* supplevimus. — [7] Aristot. Categ., pag. 480. — [8] Cod. *ejus.* — [9] Aristot. de Interpret., edit. Buhle, tom. II, pag. 27. — [10] *Ad* supplevimus.

positam referatur, necesse est alteram altera priorem et posteriorem esse in natura. Quod[1] enim prius est vel posterius aliquo eorum quæ natura simul sunt, altero quoque prius esse vel posterius necesse est. Hæc autem specierum, secundum id quod genus est relativi speciei coæquævæ, prius est ipso, et tamen prior est quoque coæquæva specie, et eodem modo illa conversio prior ista, ut scilicet quælibet altera prior sit ac posterior in natura ac se ipsa etiam; quod quidem facilius apparebit, si prædicamenti collectionem literis designemus. Ordinem quoque ipsius tali figura distinguamus. Si itaque hinc C et D, illinc vero B et L relativa ad se invicem fuerint, cum B prior D fuerit tanquam specie sua, D vero simul cum C suo relativo erit, utique et B C præcederet; quare et B speciem ipsius et suum relativum; unde et se ipsum. Amplius manifestum est in hac relatione[2] una inferiorum specierum destructa totum perire prædicamentum, ut si D destruatur tam B quam C necesse est interire, quæ totum generalissimum comprehendunt. Cum enim D relativum sit ad C, destructum destruit ipsum. Sed rursus C, cum sit genus L, perimit L quod erat relativum ad B, et ita B quoque interimit. Itaque D destructo, tam B quam C destruitur, et ita relatio. Sed ante, B et C ad se invicem referri dicamus, quod verius videtur; cæteræque omnes coæquævæ species sub generibus suis ad se invicem referantur ut D et F inter se, et rursus G et L, similiterque alia, si qua sunt coæquæva, sub inferioribus generibus invicem referantur. Jam una existente specierum ad aliquid, omnes oportet simul existere, ut cum D existat et B suum genus necessario existit; B vero existente necesse ipsius relativum C consistere; C autem non consistet nisi per aliquam suarum specierum quæ, quia alii relativa est, per se subsistere non potest, sed et aliam necesse est existere. Una itaque existente specierum ad aliquid, omnes alias existere continget; quod apertissime falsum est, neque enim alicujus alterius speciei existentiam exigit præter ejus cum qua simul est et ad quam refertur; neque enim pater servum vel discipulum esse exigit, sed tantum filium. Si vero cum a proximis

Relatio.			
B.		C.	
D.	F.	G.	L.

[1] Cod. *quo.* — [2] Pro : *in hac relatione* Cod. habet : F *hanc relationem.*

speciebus ad aliquid ad individua sua descendimus per genera subalterna vel species, non coæquævæ[1] species ejusdem generis inter se referantur, sed species unius dividentium generum ad species alterius sub eodem genere positorum, sicut animati et inanimati species inter se, oportet, duabus speciebus existentibus, omnes alias existere. Si vero species proximæ speciei ad species alterius referantur, sicut species corporis ad species spiritus, non est hoc necesse. Nota itaque hujus prædicamenti generalissimum duabus contineri speciebus; aut nos itaque in his ultra quam oporteat subtiles sumus, aut, si auctoritatem salvam conservemus, non ad omnium prædicamentorum genera respexit. Sicut et in eo quod de speciebus in multis operibus suis confirmat, omnem scilicet ex materia generis per formam differentiæ constitui, quod propter infinitatem specierum in omnibus teneri non potest; sed ad substantiæ[2] prædicamentum illud referendum est sic et istud fortasse. Atque hæc quidem ad tractandas proprietates divisionis generis sufficiant.

Totius.

[Cf. Boeth. de divis., pag. 646. Totius duas species esse, integrum scilicet et universale; de differentia integri et universalis. Integrorum alia continua esse, alia non continua; hæc autem non habere unitatem; quod vero natura unum est, partes eodem genere comprehensas habere. Totius divisionem per principales partes faciendam esse. Principales partes neque ab eo quod partium partes non sint, neque ab eo quod destructæ destruant totum, assignari posse; tum enim totius partes, dummodo simul accipiantur, partium partes fieri posse, tum, qualibet parte destructa, totum destrui. Principales partes eas potius esse quarum conjunctionem totius perfectio sequitur. De totis quæ partes permanentes non habent; quæ quidem non proprie partibus constant, nec proprie sunt tota, sed quasi tota considerantur. De Roscellini sententia, qua nullam rem partibus constare, sed vocibus tantum partes separari contendebat. De divisione totius ut formæ in potentias; unde de divisione animæ fusius agitur. De anima mundi et de sententia Platonicorum. De divisione totius in materiam et formam. Quæ omnia Boethius strictim tractaverat, Abælardus accuratius et dialecticum in modum explicat.]

Sequitur autem ut divisionem totius in partes tractemus, quæ secundum obtinebat locum inter divisiones secundum se; totum autem aliud secundum substantiam, aliud secundum formam, aliud secundum utrumque dicitur. Totum autem secundum substan-

[1] Cod. *coæquævas.* — [2] Cod. *subjectum.*

tiam aliud secundum comprehensionem quantitatis, quod dicitur integrum, aliud secundum diffusionem communis essentiæ, quod universale est; ut cum species suis distribuitur individuis hoc modo: *homo alius hic, alius ille.* Quorum quidem totum secundum substantiam ipsa recte dicitur, cum tota ipsorum ipsa sit, substantia; sed non ita genus specierum; quippe præter genus etiam differentia speciei inest in substantia, sed post speciem nihil est quod in substantia individui veniat. Unde ipsa totum recte individuorum dicitur, quorum tota est substantia; unde et Porphyrius ait[1] ipsa individua speciei partes dici, non species; hoc autem totum universale esse apparet quod de singulis prædicatur partibus, integrum autem minime, sed de omnibus simul collectis, ut hæc domus de his parietibus et hoc tecto et hoc fundamento simul acceptis. Hoc autem quod integrum est, universale non potest esse, quippe partes in quantitate universalitas non habet, sed in suæ communitatis diffusione per multa de quibus singulis prædicatur. Integrum autem singularem ad se prædicationem habet, ut Socrates qui ex his est compositus membris. Quod autem Plato, sicut in Isagogis suis Porphyrius meminit[2], in specialissimis dividentem quiescere jubeat, ne usque ad individua divisionem porrigat, non tantum ad naturam dictum est, sed quantum ad individuorum multiplicitatem et permutationem, quorum quidem subsistentia generationi et corruptioni subjecta est, nec eam habet permanentiam quam universalia tenent, quæ quidem existere necesse est, quolibet ex his individuis quibus diffusa sunt, existente. Infinitas autem ista quam non facit natura rerum, sed nostra inscientia atque existentiæ mobilitas in his quidem diu persistere non posset individuis, ut in primis animalium subjectis, aut immobilium accidentium individuis, divisionis impedit actum, non naturam. Posset enim natura pati ut et ea quæ permittantur individua nostram expectarent divisionem et nostram haberent cognitionem. Quod autem divisionem per specialissima reliquit cum ipsa infinita videantur, cuncta simul consideremus,

[1] Porphyr. Isagog., pag. 380. — [2] *Ibid.*, pag. 382.

ideo factum secundum pluralitatem suam arbitror quod, ut et Boethius voluit[1], secundum unamquamque divisionem duæ sufficiant species ad genus proximorum dividendum, sed non duo individua; sed quantumcumque sunt, apponenda sunt, quippe æqualiter a sua distant specie quorum ipsa, ut dictum est, tota est substantia. Hanc igitur etiam divisionem quantum ad naturam Boethius nobis tradidit, cum omnium divisionum doctrinam exequeretur quam Plato relinquendam esse ex actu ipso individuorum dixerat*.

* Fol. 193 v°.

Horum autem totorum quæ integra sive constitutiva dicuntur, alia sunt continua, ut hæc linea quæ continuas habet partes, alia non, ut hic populus, cujus partes disgregatæ sunt; horum autem totorum divisio non ita eodem casu, id est nominativo, profertur quo divisio universalis. Quod quidem illud impedit quod ad singulas partes prædicationem, quæ nominativo fit, non habet id quod est integrum, sed ita eam proferri genitivo convenit : hujus lineæ alia pars est hæc lineola, alia illa, vel hujus populi alia pars hic homo, alia ille. In quibus quidem, secundum constructionem divisionis universalium, non ipsam lineam, sed partem lineæ per hanc et per illam dividi dicunt, quasi sit divisio universalis totius, secundum id scilicet quod pars lineæ de singulis illis partibus habet prædicari, ac talis fit forma constructionis : pars hujus lineæ alia est hæc, alia illa. De hac enim per se ac de illa pars lineæ enuntiatur. Sed in omnibus sensus atque intentio magis est insistendus, quam verba. Non enim attendimus partis prædicationem ostendere, sed totius compositionem, quam quidem monstramus cum hanc rem illius partem esse et illam attendimus, etiam si formam divisionis per aliud et aliud non componamus, sed proferamus : hæc et illa lineola sunt partes hujus lineæ. Unde et Boethius, in libro Divisionum, totius fieri divisionem dicit[2], cum hominis partes esse Catonem, Virgilium et alios dicimus, ad sensum potius quam ad verba respiciens.

In his quidem totis unitas naturæ consistere non potest, in quibus partium disgregatio contingit. Neque enim res una est in natura hic

[1] Boeth. de divis., pag. 643. — [2] *Ibid.*, pag. 638.

populus, sed naturaliter plures, tot videlicet quot sunt ibi homines. Hanc enim totalitatem sola facit rerum pluralitas, non aliqua rerum secundum eamdem substantiam compositio. Neque enim eadem substantia ex diversis animalium substantiis constitui potest in natura, ut hæc membra in Socrate, aut conjungi hominum quoque operatione, ut hæc ligna vel lapides in fabrica hujus domus. Horum autem totorum partes quæ sola facit pluralitas, non necesse est eidem generali substantiæ supponi. Hæc enim albedo et hic digitus in uno toto conveniunt; alterum tamen substantiæ et alterum qualitati supponitur. Illas autem partes quæ in una compositi sui natura uniuntur, eidem generi supponi necesse est; quippe una potest esse substantia quam materialiter naturæ omnino discretæ constituant, nec eidem supponi generalissimo unum necessarium est[1] in natura, cum nulli possint[2] aptari prædicamento, quæ in rerum natura omnino sunt discreta. Ac fortasse in his quoque totis quæ nostra componit operatio aut ipsa natura disponit, sed non unit in substantia, ut de punctis tenemus quæ lineam faciunt, partes omnes ejusdem generis esse contingit. Sicut autem divisio generis non per quaslibet species suas recte fiet, sed per proximas, sic nec divisio totius per quaslibet partes suas propria erit, sed per principales. Si quis enim orationem per syllabas aut litteras diviserit, quæ primo loco partes partium sunt, id est dictionum, non recte fecisse videbitur, sed naturalis ordo est ut unumquodque per illa dividatur quorum conventu statim efficitur : oratio quidem per dictiones, hæ vero per syllabas, syllabæ autem per litteras. Neque enim syllabæ vel litteræ orationem primo loco constituunt, quod etiam ex significatione ejus, quam ex se, cum significativæ non sint, non uniant, liquidum est. Quæ quidem significatio ex partibus ipsis in orationem contingit, id est dictionibus, quæ sunt nomina aut verba.

Est autem quæstio quas principales, quas secundarias partes vocari conveniat; alii enim secundum constitutionem, alii secundum destructionem has considerant. Hi namque eas[3] principales vocant quæ partium partes non sunt, sed tamen totius, ut in hoc homine animam

[1] Cod. *esse.* — [2] Cod. *possit.* — [3] Cod. *ad eis.*

et corpus, quibus conjungitur, vel in hac domo, hunc parietem et hoc tectum et hoc fundamentum. Qui vero principalitatem secundum destructionem considerant, dicunt eas tantum principales esse quæ substantiam totius destruunt, ut caput, quod abscissum hominem perimit. Substantiæ vero destructionem ideo considerant : ad quantitatis totius diminutionem cujuslibet partis destructio sufficit, ut si hic etiam unguis pereat, quantitas Socratis corporis eadem[1] remanere non potest, cum tanta jam non sit quanta prius erat. Sicut enim per adjunctionem cujuslibet totum crescit, sic per ejus substractionem diminuitur. Cum autem, ungue adempto, quantitas corporis eadem non remaneat, Socraticæ tamen essentia substantiæ non videtur mutata; adhuc enim et homo et Socrates dicitur. Sed non omnia illa quæ prius erant secundum quantitatem esse contingit, id est unguem cum cæteris omnibus partibus. Sed nunc quidem utramque sententiam perquiramus.

Hi quidem principales partes eas solum vocant quæ partium partes etiam sint, miror quare parietem aut tectum aut fundamentum principales partes appellant. Nam si domus bifariam divisionem consideremus, ut illinc fundamentum per se partem unam constituamus, hinc autem alteram partem ponamus parietem simul et tectum et fundamentum, inveniemus aut parietem aut tectum partes partis. Sic quoque etiam, quolibet composito, quamlibet principalem partem secundum aliquam divisionem possumus habere secundariam, ut in hoc etiam homine, si hunc pedem per se unam partem dicamus, et residuum corpus cum anima alteram accipiamus, aut quamlibet secundariam principalem, ut hunc pedem qui nullius partis secundum hanc divisionem pars invenitur. Contingit itaque secundum diversos constitutionis respectus ejusdem compositi partes et secundarias esse et principales, et quaslibet utrumque habere.

Illi autem qui secundum totius destructionem in substantia principalitatem accipiunt, sæpe partes quoque partium inter principales recipiunt, ut caput, quod pars est corporis hominem ex anima et cor-

[1] Cod. *eodem*.

pore conjunctum constituentis. Sed utrum omnes partes destructæ suum etiam in substantia destruant totum, prius est inspiciendum. Quod utique videtur, ut quislibet lapillus hujus parietis destructus hanc domum in substantia quoque destruit. Si enim hic lapillus non est, hæc domus quæ ex ipso constat in sua substantia non remanet, quippe nec existit; si autem ideo non existit, nec suam retinet existentiam. Quod autem, hoc lapillo destructo, hæc domus non sit quæ ex ipso constat, clarum est, si prius quid per hoc *domus* accipiatur, discernamus. Hæc itaque domus nihil aliud accipitur quam omnes partes ejus insimul acceptæ. Cum autem et in partibus ejus hic lapillus contineatur[1], oportet hanc domum esse hunc lapillum et omnes simul alias partes. Qui* ergo existentiam huic domui attribuit, profecto eamdem huic lapidi et omnibus aliis simul partibus concedit; quippe nihil aliud est hæc domus quam hic lapis et cæteræ simul partes omnes. Cum itaque hæc domus existat, oportet hunc lapillum et cæteras omnes simul partes. Quod si hæc omnium collectio simul est, profecto et hunc lapillum necesse est esse. Si enim hic lapillus non est, non est omnium collectio, id est hujus lapilli simul et cæterorum. Si itaque hæc domus est, et hic lapillus. Unde si hic lapillus non est, hæc domus non est. Nunc autem dicimus quod si hic lapillus auferretur, in residuis partibus domus non remanet, sed non hæc quæ scilicet ex illo lapillo et cæteris partibus constaret; quæ quidem singularis domus constituta fuerat ex partibus et secundum omnium partium compositionem hæc fuerat dicta. Ubi autem hujus domus substantia, quæ in tota ipsius materia est, non remanet, et ipsam domum in substantia necesse est perimi. Neque enim amplius dici poterit : *hæc domus est* de ea quæ prius erat, id est de collectione hujus lapilli et cæterarum simul partium, sed de collectione tantum reliquarum partium; quæ quidem collectio ab alia prorsus quæ prius erat, diversa est, veluti pars a toto in cujus quantitate clauditur. Illud enim quod modo hæc domus dicitur, pars fuerat prioris domus. Sic itaque ostensum esse arbitror ut si hic lapillus

* Fol. 194 r°.

[1] Cod. *non contineatur*.

non est, hæc domus non est, id est hic lapillus et simul cæteræ partes quæ in ejus constitutione ponuntur non existunt; et bene hanc domum non esse apparet, destructo hoc lapillo, cum nulla res hæc domus esse monstrari possit, id est hic lapillus et cæteræ partes. Sed fortasse dicitur, remoto hoc lapillo et per se existente extra conjunctionem, domus (neque enim substantia corporis omnino adnihilari potest) hæc domus, quæ prius erat, esse, id est hic lapillus et quæ cum eo fuerant partes existere; quod quidem nec nos negamus. Sed non ideo hanc domum esse contingit. Neque enim hæc domus dici poterunt quibus compositio domus defuerit, nec ut hæc domus sit, materiæ sufficit existentia; jam enim, ante fabricationem ipsam, domus possent vocari ligna ipsa et lapides; sed formæ quoque necessaria est compositio. Non itaque consequitur ut si hæc ligna et lapides existant, hæc domus existat, nisi scilicet secundum compositionem quæ in dispositione partium est, maneant. Quam quidem compositionem, cum sit omnium simul partium, necesse est mutari, qualibet partium ablata. Videtur quoque et ex natura principalis partis demonstrari ut hoc lapillo destructo domus quoque ipsa omnino destruatur, hoc modo: si enim hic lapillus non fuerit, non erit illud cujus ipse est pars principalis, quo toto scilicet perempto necesse est et illud perimi cujus et ipsum erat pars principalis. Quo iterum destructo, illud quoque destrui necesse est cujus hæc etiam pars principalis fuerat, totiensque ex singulis partibus destructis tota ipsa quæ principaliter componunt, continget destrui, donec ad destructionem parietis perveniatur; quo quidem interempto domum necesse est perimi. Sic itaque qualibet parte cujuslibet compositi ablata, totum necesse est intercipi. Unde omnes secundum destructionem principales esse convenit. Sunt tamen qui huic novissimæ argumentationi resistere conantur tali ratione: cum dicimus, inquiunt, si hic lapillus non est, hoc totum ipsius non est, cujus scilicet est pars principalis, veluti hi duo lapides ex natura partis et etiam principalis, consequentiæ firmitas constat, et hi duo lapides secundum totius naturam comprobantur. Cum autem ex eis ad aliud

totum ipsorum procedo, non ex ipsis quasi toto, sed quasi partibus, totum infero, cui quidem inferentiæ constantia videtur supplenda, hæc scilicet : cum sint partes, et principales; secundum hoc enim quod prius sequebantur, ut totum tantum accipiebantur; secundum autem hoc quod antecedunt ad aliud, ut pars considerantur. Cum autem non omne totum partem contingat esse, quippe in infinitum substantia cresceret, id quod ut totum prius accipiebamus in consecutione, ut ad aliud antecederet simul, hac scilicet constantia : quod sit pars. Ubi autem constantia non[1] interseritur, extremorum conjunctio non procedit. Sed hi nimirum miror quare in his consequentiis : *Si est homo, est animal, si est animal, est substantia,* concedant amplius extremorum conjunctionem. In priori namque consequentia animal ut genus sequebatur, in posteriore vero ut species antecedit, cui quidem secundæ consequentiæ constantia secundum eorum rationem oportet suppleri, cum videlicet non omne genus sit species, hanc scilicet constantiam : *cum sit animal species substantiæ;* quam tamen nec ipsi nec alii apponendam censent. Sic nec in suprapositis rationabiliter apponi constantia videtur, cum medius terminus ex duabus inferentiæ habitudinibus suis æque et consequi ad illud et antecedere possit ad istud. Constat itaque et ex argumentatione novissima, qualibet partium destructa, totum quoque ipsum necessario destrui, ut scilicet omnes partes principales esse confiteamur, si vim quoque destructionis in substantia pensemus. Sicut enim, ungue Socratis ablato, quantitas quædam in residuo corpore manet, sed non ea tota quæ prius in toto fuerat, sic quoque substantia remanet, sed non ea tota quæ prius extiterat, cujus videlicet pars unguis ademptus extiterat. Non itaque magis quantitatem ex ungue destrui contingit quam substantiam, cujus quidem substantiæ unguis ipse pars fuerat. Sed quid dicemus, si ex cujuslibet partis destructione totius substantiæ sequitur interitus, cum, ungue perdito aut tota etiam manu vel pede, Socratem remanere viderimus et in ipso adhuc hominis integram substantiam permanere? Non itaque hic homo in omnibus suis par-

[1] *Non* supplevimus.

tibus simul consistere videtur, sed in his tantum præter quas reperiri non potest; alioquin æquivoca ejus prædicatio per diversa tempora videbitur, secundum augmenta corporis sui vel detrimenta. Si enim omnium simul quæ in homine modo sunt, Socrates aut hic homo nomina fiunt, cum dicitur hoc corpus, hic homo esse, omnia quæ in eo sunt prædicabuntur. Si vero, ungue adempto vel pede abscisso, hic homo de residuo corpore enuntietur, non eadem prædicatio fuerit, substantia jam diminuta, nec hujus hominis substantia quæ prius erat ea quæ modo est poterit dici, id est hæc manus cum reliquo corpore reliquum corpus esse, sed cujus auctoritas manum quoque ipsam animalis partem esse non annuat, cujus sensum maxime per ipsam exercemus, aut linguam hominis cujus officio nostram profitemur humanitatem et discretionem ostendimus, aut manum * etiam ipsam, quæ etiam in nobis a[1] cæteris animalibus differentiam facit. Oportet itaque ut, manu quoque ablata, hic homo qui prius existebat, non maneat; unde quicumque manum abstulit, aut quamlibet hominis partem, homicidium perpetrasse videtur. Sed fortasse non quælibet hominis destructio homicidium dicitur, sed illa tantum quæ animam sede sua expellet; est enim homicidium hominis interfectio, interfectio autem fieri non potest nisi expulsione animæ.

* Fol. 194 v°.

Nunc autem utraque de principalitate partium sententia cassata, quid nostro præluceat arbitrio supponamus. Principales itaque partes, ut supra notavimus, nobis appellari videntur quarum ad se conjunctionem totius perfectio statim subsequitur, ut tecto et fundamento aut pariete conjunctis, domus statim perficitur, sed non ita eorum partibus compositis; etsi non in tecto omnes partes ejus jam sint dispositæ, ac similiter in pariete aut fundamento, deest tamen ad perfectionem domus compositorum et parietis, tecti et fundamenti ad se invicem conjunctio, quorum quidem conventus domus perfectionem statim reddit.

Libet quorumdam totorum et partium naturam inspicere quæ superioribus adversa videntur, cum quibus tamen ejusdem proprietatis in eo conceduntur, quod integra dicuntur, ut sunt tota temporalia,

[1] Supplevimus *a*.

velut hæc dies quæ ex his duodecim horis componi dicitur, et ad eas totum constitutivum esse. In hoc tamen toto e contra dicitur esse quantum ad alia integra, in eo scilicet quod quælibet pars ejus ipsum ponit, et ipsum destructum quamlibet partium suarum destruit. Si enim prima est, et dies esse dicitur, unde et si dies non fuerit, prima esse negabitur; horum enim totorum existentiam quæ partes permanentes non habent, ut in orationibus et temporibus contingit, non possumus secundum omnes partes simul accipere; quippe cum ipsæ simul nunquam sint sed sibi succedant, unde tantum secundum partium ipsarum existentiam totorum dimetimur essentiam. Et orationem quidem in ultimæ litteræ prolatione, qua etiam tantum significationem suam habet, existere dicimus, diem autem esse qualibet suarum partium existente, sive scilicet prima, sive tertia, sive sexta, seu nona, aut quolibet ipsarum momento permanente. Sed si significationem diei vel orationis recte teneamus, nullo tempore diem esse proprie et vere dicemus vel orationem, quippe nullo tempore duodecim horæ sunt, quæ dies dicuntur, vel plures simul dictiones quæ oratio dicuntur. Non enim si diversi simul homines plures proferant dictiones, oratio poterunt dici, nisi sibi in prolatione succedant ad intellectum orationis perficiendum; neque enim videntur a diversis prolatæ litteræ vel dictiones ad unius orationis intellectum conjungi, sed casu proferri ab his quorum intellectus diversi fortasse fuerant; nec quando simul proferuntur, bene singularum significatio discernitur; sic et in die partes sibi in eodem subjecto succedentes accipi oportet, non hanc primam et illam quæ in eo deest, vel in illo simul, sed hanc quæ præteriit consequentibus aliis horis circa idem subjectum; alioquin diem totum compleri in singulis horis diceremus, secundum id scilicet quod multæ primæ insimul acciperentur in una die vel multæ tertiæ circa quidem subjecta diversa, ac jam quidem Aristoteles salvari non posset, qui in partibus temporis continuationem recipit sine permanentia [1], in oratione autem neutrum. Contingeret namque e contrario pror-

[1] Cf. Aristot. Categ., pag. 467.

sus in partibus temporis, ut videlicet permanentiam haberent sine continuatione. Quia enim subjecta disgregata essent, et accidentia disgregari necesse esset. In partibus quoque orationis permanentia reperiretur, si videlicet a diversis simul prolatæ litteræ, quod tantum consonantes componerent quæ orationem efficerent. Oportet itaque orationem et diem accipere in sibi succedentibus circa idem subjectum, secundum id scilicet quod ipsum spatio illo temporis mensuramus quo cursum suum ab Oriente in Occidentem sol perficit, secundum quem quidem cursum solis eumdem omnium creaturarum mensuras quæ simul sunt, unam diem dicimus. Sed si rei veritatem confiteamur, nunquam proprie ista partibus constare contigerit. Nullum enim compositum una contentum est parte; neque enim pars esset quam totius quantitas non excederet; sed si una tantum esset, idem profecto cum toto fieret. Plures autem simul partes in tempore nunquam sunt, quia plures simul non existunt. Unde nec tempus ex pluribus partibus unquam consistit, nec prima scilicet manente nec media nec ultima, cum semper una tantum exstiterit. Nec unquam dies esse proprie dici potest, sed figurative, ac si per partem ipsum existere dicamus, id est partem ipsius existere, nec etiam proprie partem, quippe non componit, cum sola sit. Si enim dies tantum diversarum horarum nomen sit, quomodo ipsum existere proprie dicemus, nisi plures horæ permaneant? Omne enim compositum idem est cum omnibus suis partibus simul collectis; quare et quicquid toti attribuitur, et omnibus simul partibus, et e converso cuicumque totum, et partes omnes simul convenient, et e converso.

Si itaque rei veritatem insistamus, oportet ista tota non esse confiteri, sed tamen quasi de totis philosophos de eis egisse, secundum hoc scilicet quod ea quæ præterita erant vel futura, cum eo quod præsentialiter est consideratione sua quasi unum colligebant, ut eorum naturam ostenderent, ac si ex eo quod est et quod non est aliquid esset. Quæ itaque in re tota non sunt, secundum tamen eorum considerationem quasi tota accipiuntur; ac si simul chimæram et hominem, aut esse centaurum et hircocervum quæ non exis-

tunt, simul considerarent. Fuit autem, memini, magistri nostri Roscellini[1] tam insana sententia ut nullam rem partibus constare vellet, sed sicut solis vocibus species, ita et partes adscribebat. Si quis autem rem illam quæ domus est, rebus aliis, pariete scilicet et fundamento, constare diceret, tali ipsum argumentatione impugnabat : si res illa quæ est paries, rei illius quæ domus est, pars sit, cum ipsa domus nihil aliud sit quam ipse paries et tectum et fundamentum, profecto paries sui ipsius et cæterorum pars erit. At vero quomodo sui ipsius pars fuerit? Amplius omnis pars[2] naturaliter prior est suo toto. Quomodo autem paries prior se et aliis dicetur, cum se nullo modo prior sit? hæc vero argumentatio in eo debilitatur quod cum dicitur paries, sui et cæterarum partium pars esse conceditur, sed simul acceptorum et conjunctorum, veluti et cum domum dicunt illa tria esse, non * singula concedunt eam esse, sed simul accepta et conjuncta; unde neque parietem esse verum est, neque aliquid aliorum, sed illa tria simul. Sic quoque paries pars sui et cæterorum simul conjunctorum est, hoc est totius domus, non sui per se[3], et prior quidem se et aliis simul conjunctis dicitur, non ideo se[4] per se; prius enim paries fuit quam illa conjuncta essent, et unamquamque priorem naturaliter esse oportet quam collectionem efficiat in qua comprehendatur.

* Fol. 195 r°.

Fit etiam totius divisio secundum formam, ut cum animam tribus potentiis suis partimur, potentia scilicet vegetandi, sentiendi, discernendi; quarum quidem in plantis unam tantum exercet, quæ est vegetabilitas, secundum quam crescunt; in animalibus autem duas, eamdem scilicet et sensibilitatem, in homine vero tres simul continet, id est consilium[5] cum superioribus, scilicet rationalitatem. Fit autem hujusmodi divisio hoc modo : animæ alia potentia est vegetandi, alia sentiendi, alia discernendi. Sed utrum de anima generali sive de anima mundi, quam singularem Plato cogitavit quamque alii speciem contentam uno individuo asserunt, sicut est phenix, divisio hujusmodi rectius fiat considerandum est. Videtur autem Boethius

[1] Cod. *Ros.* Inde evincitur et ipsum quoque Roscellinum Abælardi magistrum fuisse. — [2] *Pars* supplevimus. — [3] Cod. *super se.* — [4] Cod. *sui.* — [5] Cod. *omnes.*

eam fecisse de anima generali in eo quod in libro Divisionum dicit[1] : « Quod autem anima jungitur partibus hujusmodi, non quidem omnis « omnibus, sed alia aliis, hoc ad naturam totius referri necesse est. » Cum enim *omnis* aut *alia* dixit, universalem animam accepisse monstratur. Sed qualiter istæ potentiæ ad animam se habeant, inspiciendum est. Videtur autem ei prima substantialis quæ est scilicet vegetandi, aliæ autem non, cum ei non inhæreant[2] sed speciebus ejus fortasse, ut sensibilitas quidem animali animæ, rationalitas vero humanæ. Sed nunc etiam verba quibus hujusmodi divisionem Boethius protulit[3], inspiciamus : « et animæ, inquit, alia pars in « virgultis, alia in animalibus; et ejus quæ est in animalibus, alia ra- « tionalis, alia sensibilis, et rursus hæc aliis divisionibus dissipantur. » Cum dixerit animæ partem aliam esse in virgultis, aliam in animalibus, partes non in speciebus animæ, sed in potentiis sunt accipiendæ; alioquin generis esset in speciem divisio, ac si ita diceremus : animæ alia pars, id est potentia ejus, in virgultis, alia in animalibus. Nunc autem hic sensus est ut alia sit vegetabilitas, alia sensibilitas; neque enim subdivisio de sensibilitate posset fieri, ut scilicet sensibilitatis potentiam aliam diceremus ipsam sensibilitatem, aliam rationalitatem. Cum itaque dixit aliam in animalibus, duas simul comprehendit in una parte potentias quarum subdivisio fuit, velut integri totius in membra illa quibus jungitur. Prima autem in potentiis quæ imperfecta esset si in secundo membro sensibilitatem, ut quidam volunt, tantum intelligeremus. Unde omnes simul oportet accipi, sicut in constitutione animæ ex ipsis supramonstraverat, hoc modo[4] : « dicitur quoque totum quod ex quibusdam virtutibus id est potentiis « constat, ut animæ alia est potentia sapiendi, » id est discernendi, « alia sentiendi, alia vegetandi. » Sola enim anima vegetat corpus, et sola ipsa corpori crescendi motum præstat; sola etiam discernit, id est boni et mali notitiam tenet. Sola autem sentire non videtur, imo nec sentire posse creditur, cum nec sensus ejus esse dicantur,

[1] Boeth. de divis., pag. 646. — [2] Cod. *cum eam vero quæ cum hoc est non habeant.* — [3] Boeth. de divis., pag. 646. — [4] *Ibid.*

sed corporis unius[1]. Aristoteles in Prædicamento ad aliquid[2]: « Sensus, inquit, circa corpus et in corpore sunt, » quia videlicet ipsa instrumenta quibus sensus suos anima exercet, et in corpore animalis fixa sunt et de corporibus quæ per ipsa concipiuntur, notitiam faciunt; unde alia potentia sentiendi in anima, alia in corpore recte videri potest, cum utrumque dicatur sensibile; et vera quidem et prima potentia sentiendi in anima est, licet sensus corporis esse dicantur, secundum id scilicet quod eorum instrumenta, quibus anima potentiam suam exercet, in corporibus sint posita, ut auris qua audimus, oculus quo vidimus, nasus quo odoramur, et interiora oris quibus gustamus, et manus et cætera quælibet membra quibus est tactus communis, qui etiam sensus in omni solus animali contingere videtur. Sunt enim quædam animalium quæ cæteris omnibus instrumentis carent, ut ostrea vel conchyliæ quæ nec capita habent in quibus alii sensus fixi sunt, ut Boethius in primo Prædicamentorum commentario meminit[3]. Illa autem sensibilitas quæ corpori animalis attribuitur[4], quasi ejus differentia ex ipsa quæ in anima est descendere et nasci videtur; nec quidquam aliud animal videtur sensibile esse, quam animam habere inclusam, quæ in ipso potentiam sentiendi valeat exercere. Ab habitu itaque animæ sensibile quoque corpus dicitur, anima autem a propria potentia sensibilis recte nominatur. Si autem opponatur sensibile, cum sit differentia substantialis animalis, qualitatem esse, eo videlicet quod omnis differentia qualitas annuatur; habere autem animam sensibilem non sit qualitas, imo in Habere prædicamento ponitur, oportet aut qualitatem pro forma intelligere, nisi omnis differentia qualitas dicitur, aut quamdam potentiam in corpore quoque animalis per sensibile designari quam per qualitatem esse necesse sit, secundum id scilicet quod omnes potentias sive impotentias qualitatis generalissimo auctoritas nomini[5] supponit, ac si videlicet ipsum animal dicamus jam aptum natum[6] exercitio potentiarum animæ secundum sensuum qualitatem, quibus

[1] Cod. *unum*. — [2] Aristot. Categ., pag. 482. — [3] Boeth. in Prædicam. edit. prim., pag. 161.
[4] Cod. *attribuit*. — [5] Cod *omnium*. — [6] Cod. *notum*.

veluti instrumentis[1] anima jam inclusa propria potentiæ vi fungatur.

Oportet autem diversas esse sensibilitates animæ ac corporis, seu rationalitates, cum, sicut Prædicamentorum institutio tradit, non eadem sint differentiæ seu species generum non subalternatim positorum, ut sunt corpus et anima quorum alterum alterius nullam recipit prædicationem. Non autem solum in nominibus differentiarum animarum et corporum contingit æquivocatio, verum etiam in vocabulis accidentium, ut eorum ex quibus in anima existentibus quædam in ipsis corporibus proprietates innascuntur, ut cum scientiarum aut virtutum proprium sit animæ fundamentum, dicitur tamen et homo qui corpus est, sciens et studiosus, non ab qualitate scientiæ seu virtutis, quippe in ipso non sunt, sed ab habitu animæ habentis illas. Sic et dialecticus et grammaticus homo dicitur, et lætus aut tristis, securus vel pavidus, iracundus vel demens, et insuper ab omnibus animæ qualitatibus quarum exercitium absque præsentia corporis vel ostendi vel fieri non potest. Corpora ipsa et nomina contrahunt, et proprietates ipsis quædam innascuntur, de quibus quidem in tractatu ad aliquid Aristoteles meminit[2], cum animali perempto scientiam dixit perimi. Neque enim scientiam illam quæ in anima est, animali perempto, necesse est perimi, cum ipsa tenebroso carcere corporis absoluta, ampliores habeat scientias, sed de exercitatione ipsius* scientiæ quæ per præsentiam corporis exhibetur, accipiendum est, quam perimi necesse est suo fundamento interempto, quod est animal. Habet autem hujusmodi divisio, ut ait Boethius[3], aliquid cum divisione generis vel integri commune. Quod enim ad potentias suas animæ prædicatio sequitur, hoc ad generis divisionem refertur quod ad species sui divisibiles sequitur. Si enim est vegetabile, est anima. Quod autem potentiis ipsis anima jungitur, ad integri naturam pertinet, quod partibus suis constat; et est quidem similitudo in compositione simpliciter, non in modo compositionis; aliter enim ex partibus integrum, aliter ex potentiis anima conjungitur. Illa enim

* Fol. 195 v°.

[1] Cod. *quibus veluti de instrumentis.* — [2] Aristot. Categ., pag. 481. — [3] Boeth. de divis., pag. 646.

compositio fit materialis, secundum quantitatem essentiæ; hæc vero secundum susceptionem et informationem differentiæ. Neque enim in quantitatem substantiæ qualitas venit; nec, quod idem est, natura potest materialiter jungi ex rebus diversorum prædicamentorum.

Sunt autem et qui hanc divisionem virtualis totius non de anima generali sed singulari, quam animam mundi Plato vocavit, accipiunt; quam ipse ex *noy*, id est mente divina, naturæ[1] asseruit, et eamdem in omnibus simul esse corporibus finxit. Non tamen omnia animatione replevit, sed illa sola quorum mollior[2] natura ad animandum fuit idonea; cum enim eadem et in lapide tota simul et animali credatur, in illo tamen præ duritia corporis suas exercere potentias non potuit; sed omnis animæ virtus in eo cessavit.

Sunt autem nonnulli[3] catholicorum qui, allegoriæ nimis adhærentes, sanctæ Trinitatis fidem in hac consideratione Platoni conantur adscribere, cum videlicet ex summo Deo quem *Tagaton* appellant, *Noi* naturam intellexerunt quasi Filium ex patre genitum; ex *Noi* vero animam mundi esse, quasi ex Filio Spiritum sanctum procedere. Qui quidem Spiritus, cum totus ubique diffusus omnia contineat, quorumdam tamen fidelium cordibus per inhabitantem gratiam sua largitur charismata, quæ vivificare dicitur suscitando in eis virtutes; in quibusdam vero dona ipsius vacare videntur quæ sua digna habitatione non invenit, cum tamen et ipsis præsentia ejus non desit, sed virtutum exercitium. Sed hæc quidem fides Platonica ex eo erronea esse convincitur quod illam quam mundi animam vocat, non coæternam Deo sed a Deo, more creaturarum, originem habere concedit. Spiritus enim sanctus ita in perfectione divinæ Trinitatis consistit, ut tam Patri quam Filio consubstantialis et coæqualis et coæternus esse a nullo fidelium dubitetur; unde nullo modo tenori catholicæ fidei adscribendum est quod de anima mundi Platoni visum est constare. Sed ab omni veritate figmentum hujusmodi alie-

[1] Cod. *natura.* — [2] Cod. *mollior est.* — [3] Ipse Abælardus in istum errorem inciderat in *Introductione ad Theologiam,* lib. I, pag. 1012, lib. II, pag. 1095, 1096; necnon in *Theologia,* lib. I, pag. 1186.

nissimum recte videtur, secundum quod duas in singulis hominibus animas esse contingit. Nam et ipse Plato singulorum animas ab initio creatas in comparibus stellis finxit et voluit, quæ in humana corpora innituntur ut singuli homines creentur, et hæ quidem solæ, secundum ipsius quoque sententiam, animare corpora videntur quarum præsentiam animatio mox sequitur ubique et comitatur, non illa scilicet quam vel ante corporis animationem vel post corporis solutionem in ipso cadavere æque consistere opinio philosophica tenet. De hac itaque anima quam nec fides recipit, nec ulla rei similitudo sequitur, agere supervacaneum omnino duximus; ac de generali anima liberius suprapositam divisionem expediemus. De qua tamen et in questione relinquitur cur magis hujus totius potentias quam aliorum accepit, aut cur a divisionibus aliis generum per differentias hujusmodi divisionem, quæ per potentias fit, separavit. Sed hi nimirum qui de anima mundi quam Platonici fingunt, eam accipiunt, claram habent ab omnibus aliis divisionibus differentiam, cum eidem ac singulari animæ omnes hujusmodi differentiæ substantialiter inesse possint videri, cum æque eas animæ substantia[1] ubique contineat, etsi non ubique exerceat. Qui vero de generali anima, quod rationabilius est, eam intelligunt, non magis hanc animæ divisionem quam aliorum totorum per potentias sive impotentias, ut sunt rationalitas et immortalitas, seu quaslibet alias substantiæ formas divisionibus per formas connumerant; sed istam fortasse magis in exemplum adducunt, eo quod magis sint hujusmodi differentiæ præcognitæ. Et habet hæc quoque divisio totius differentiam a divisionibus quibus differentias fieri Boethius dicit, quod ibi pro speciebus designandis vocabulis differentiarum utimur, nec nisi appositas differentias ac divisibiles recipimus, nec[2] potentias ejusdem totius enumeramus, nec specierum substantias diversas attendimus, nec differentiarum oppositionem curamus, nec tantum divisibiles accipimus.

Atque hæc de divisione illa quam totius in potentiarum formas Boethius posuit, dicta sint. Nunc autem ea restat divisio quam in

[1] Cod. *substantias.* — [2] Cod. *hi cum.*

materiam simul et formam hoc modo componimus. Hominis enim alia pars substantia animalis, alia forma rationalitatis vel mortalitatis. Componit autem animal hominem materialiter, rationalitas vero et mortalitas formaliter. Neque enim rationalitas et mortalitas, cum qualitates sint, in essentiam hominis qui substantia est, possunt converti; sed sola animalis substantia homo efficitur, per informationem tamen substantialium ejus differentiarum. Unde recte Porphyrius eas substantiales differentias esse diffinit[1], secundum quas ipsa genera quæ ab ipsis divisa sunt, specificantur. Rationalitas enim et mortalitas, advenientes substantiæ animalis, eam in speciem creant, quæ est homo. Nec cum ipsæ generis substantiam in speciem reddunt, ipsæ quoque in essentiam speciei simul transeunt, sed sola genera vel subjecta specificantur, non quidem separata a differentiis, sed, nisi ei differentiæ adveniunt, ipsa sola non etiam differentiæ species efficitur, non quidem cum differentiis, sed per differentias, sicut in libro Partium, tractatu speciei, disseruimus[2]. Si enim differentiæ in speciem transferrentur cum genere, non videlicet, sicut quorumdam sententia tenet, alium et rationalitatem et mortalitatem hominem esse confiteremur, non alium tantum informatum illis duobus, sed animal et illa duo, illud enim unum est de illis tribus, illa vero tria sunt; sicut et aliud est homo parieti conjunctus, aliud homo ipse et paries; profecto cogeremur fateri et differentias ipsas cum genere æque in essentia speciei convenire; unde et ipsas de substantia rei esse*, et in partem materiæ venire contingeret. Nihil enim compositæ substantiæ prædicationem recipit, nisi materia, quia nihil aliud intelligendum est materialiter quam ipsa materia jam actualiter formæ conjuncta, ut nihil aliud statua quam æs figuratum intelligatur, non æs ipsum et figura[3]; quippe cum non sit ipsa compositio formæ de essentia statuæ. Unde et ipse Boethius cum de hujusmodi totius loqueretur[4]: « aliter, inquit, constat statua ex partibus suis, » id est singulis partibus æris quæ essentiæ quantitatem conjungunt ut materiam, « aliter

* Fol. 196 r°.

[1] Porphyr. Isagog., pag. 389. — [2] Liber deperditus. Cf. pag. 173. — [3] Cod. *figuram*. — [4] Cf. Boeth. de divis., pag. 646.

ex ære et specie, » id est compositione formæ; neque enim compositio ad[1] materiam venit ut de essentia rei fiat, sed ut per ejus conjunctionem substantia æris in statuam transeat, quæ jam nihil aliud est a statua accipienda. Nihil enim, ut dictum est, aliud materia jam formis actualiter conjuncta quam ipsum materiatum, ut nihil aliud est hic annulus aureus quam aurum in rotunditatem ductum, aut hæc domus quam hæc ligna et hi lapides quibus hæc compositio est superaddita. Non solum autem in hujusmodi divisione substantialem formam recipere videmur, sed etiam accidentalem. Statuæ namque compositio, quam Boethius ponit, substantialis non videtur, cum substantiam speciei non creet. Statua namque species non videtur, cum nec natura sit unum, sed operatione hominum, nec substantiæ nomen, sed accidentis, cum statua videtur et a quadam compositione sumptum. Cujuscumque enim fuerit substantiæ simulacrum, sive scilicet æreum sive ferreum sive ligneum, dummodo animalis similitudinem teneat, statua dicetur. Unde magis statuæ vocabulum adjacentiæ videtur quam essentiæ. Sed etsi substantiam speciei statuæ compositio non reddat, quasi tamen substantialis statuæ sua inhæret compositio, sicut et justitia justo. Neque enim justus præter justitiam esse potest, nec statua præter suam compositionem, non quidem in substantiæ suæ natura, sed in proprietate formæ, ex qua justus aut statua dicitur. Sic in Topicis suis Boethius[2] quasi substantiales differentias regis ac tyranni vocavit sumere imperium legibus ac premere populum violenta dominatione, cum tamen nec rex nec tyrannus specierum designativa sint, sed accidentium. Cum enim homo sit specialissimum, nulla potest esse post ipsum species; sed quoniam in proprietate regis ac tyranni nihil potest esse nisi qui hæc fecerit. Ac de divisione quidem cujuslibet quæ doctrinæ necessaria vidimus, breviter colligemus. Venit autem fortasse in quæstionem si inter supraposita tota et illa contineantur quæ in Topicis suis Boethius hoc modo adjecit[3] : « Licet « autem, inquit, non solum in substantiis, verum etiam in modo, « temporibus, quantitatibus, tota partesque respicere. » Totum autem

[1] Cod. *a.* — [2] Boeth. de differ. Topic., pag. 873. — [3] *Id. ibid.*, pag. 867.

in modo est currere ad celeriter currere, et celeriter currere pars est ejus in modo. Sed id quidem universali toti est aggregandum; si quis celerem cursum cursui comparaverit, partem ejus divisibilem recte invenerit, cum de ipsa per se cursum vere prædicaverit. In hoc autem ab aliis totis dissidet, quod alio modo in enuntiationem tractatur quam alia, in eo scilicet quod per nomen totius modo sibi adjuncto determinatum designatur. Tota vero in tempore vel loco aut quantitate sub integro continentur. Totum autem in tempore *semper* posuit[1], in loco vero *ubique;* in quantitate vero *omnia; semper* simul tempora colligit quorum collectio ad singula quasi ex ipsis conjunctum totum accipitur; sic et *ubique* ad singula loca et collectio quarumlibet rerum plurium ad singulas ex ipsa collectione. Quæ quidem aliis totis in eo separavit, quod in determinatione eis utimur; nam adverbiis quasi adjectivis verborum utimur. Signa quoque quantitatis eorum quibus apponuntur acceptionem determinant, ut cum dico : *omnis homo* vel *quidam homo,* ibi hominem circa omnia inferiora sua, hic circa unum accipio.

Vocis.

[Cf. Boeth. de divis., pag. 646 sqq.]

Nunc autem de divisione vocis superest tractare. Tertio loco posita fuit inter divisiones secundum se; hujus autem, ut Boethius docuit, duo sunt modi, cum videlicet vox per significationes vel secundum modos significandi dividitur. Sed prius de ea quæ in significationes fit, agendum est.

In significationes.

[Cf. Boeth. de divis., pag. 646. Vocum significationes proprie secundum notionem quam in audientis animo efficiunt, largius autem secundum impositionem quamlibet accipi.]

De æquivocis, univocis, diversivocis, multivocis *. * Fol. 196 v°.

[Æquivocationem stricte accipi, univoca autem large, si quælibet rerum recipiatur definitio, sive sit secundum substantiam, sive secundum accidens, sive secundum communem causam; large itaque nomen infinitum pro eorum quæ sunt et eorum quæ non sunt nomine accipi posse. Æquivocatio-

[1] Boeth. de differ. Topic., pag. 867.

nem et univocationem non ex essentia rerum, sed e nominum impositione fieri. Æquivocationem non in nominibus tantum, sed etiam in orationibus, per significationis ambiguitatem, fieri. — Pauca tantum quæ ad controversias de æquivocatione spectant, edimus.]

*Fol. 197 r°.

.... Hoc* itaque nomen quod est æquivocum sive univocum ex vocabulis tantum in rebus contingit, sicut e converso in significationibus suis vocabula sæpe nominantur, ut cum ea quoque vel genera vel species vel universalia vel singularia vel substantias vel accidentia nominamus. Nomen autem, ut et ipse ait Boethius, hoc loco accipiendum est quælibet vox significativa simplex qua rebus præposita vocabula prædicamus, non solum proprium vel appellativum quod ad illud tantum pertinet nomen quod casibus inflecti potest. Alioquin verborum æquivocationem hic non comprehenderemus, ut *amplector, osculor, criminor,* et cæterorum communium, quæ actionis et passionis designativa sunt. Quod autem commune supposuit, voces unius tantum singularis substantiæ designativas separavit, ut Abælardus, quod mihi uni adhuc convenire arbitror. Sed fortasse quædam possunt esse æquivoca, non communia, cum videlicet per[1] eamdem rem possit æquivocatio fieri cujusdam nominis secundum diversas diffinitiones, ut *non homo* quod infinitum veri ac picti quidem sicut suum finitum æquivocum oportet esse, de hoc uno lapide æquivoce prædicatur, modo scilicet cum hac diffinitione quod non est animal rationale mortale, modo etiam cum hac quod est assimilatio animalis rationalis mortalis. Rursus subjectum de uno Socrate æquivoce dicitur, secundum id scilicet quod vel est inferius, vel fundamentum, vel significatum, vel cujus prædicato in enuntiatione supponitur. Iterum hoc forte quod a viribus sumptum est, vel ab habitu animæ virtutibus illustris de uno Socrate æquivoce dicitur, quod ex diversis proprietatibus quas in eo ponit clarum est, nec tamen ad eumdem communia possunt esse; communitas enim non nisi plurimorum est. Sed forte in his æquivoca est ad eumdem prædicatio, sed non æquivoca impositio; cum diversis namque diffinitionibus sicut æquivoca prædicantur, sed non de diversis rebus

[1] *Per* supplevimus.

enuntiantur, et ideo prædicationem quidem æquivocorum habent, non impositionem. Nec æquivoca ex sola debent prædicatione judicari; sed nec univoca propter eamdem communionis causam; nec mirum, cum propria sint, et in una tantum substantia singulari accepta. Oportet enim, sicut in libro Divisionum Boethius docet[1], ut in his quæ secundum significantiam dividuntur, non solum dividendæ sint significationes, sed etiam diversæ res esse quæ significantur diffinitione monstrentur; unde diversis rebus æquivoca manifestum est semper imposita esse. Sunt autem nonnulli qui in hac multiplicitate non ad ea quibus est[2] impositum vocabulum æquivocum et de quibus enuntiatur, respiciunt; imo ad ea ex quibus est impositum; ut *amplector,* cum ad eamdem personam, amplectentem simul et amplexam, æquivocum dicatur, secundum diversarum proprietatum diffinitiones, actionis scilicet et passionis, non ad personam commune dicatur, sed ad proprietates quas æque designat, secundum quas et ipse vocis divisionem in libro Topicorum sic protulit[3] : « *Amplector* aut actionem significat aut passionem. » Sed fortasse aliquando nomen erit æquivocum ex diversis eidem causis impositum, non ex diversis rebus quas ponat; in quo non poterimus fugere ad rerum quas ponat multiplicitates. Unde mihi potior videtur prior sententia....

In modos*.

* Fol. 198 r°.

[Cf. Boeth. de divis., pag. 646-7. In modos quoque fieri divisionem vocis, ut, verbi gratia, de infinito fieri potest; quod quidem exemplum Boethius attulerat. Infinitum enim secundum mensuram, aut multitudinem, aut tempus, aut speciem esse. Infinitum non unam proprietatem esse, nec nisi vocis divisione in diversos modos, divisionem subire. De infiniti in Deo et creaturis diverso modo.]

At quoniam vocis in significationes omnem divisionem monstravimus, illam quoque vocis divisionem quæ in modos fit, pertractemus, cujus tale Boethius exemplum protulit[4] : « Infinitum, inquit, « aliud secundum mensuram, aliud secundum multitudinem, aliud « secundum tempus; » cujus quidem divisionis ad divisionem æquivo-

[1] Boeth. de divis., pag. 647. — [2] Cod. *sunt* — [3] Boeth. de divis., pag. 871. — [4] *Id. ibid.,* pag. 646.

cationis hæc est differentia, quod illius divisum ad dividentia æquivocum est, hoc autem minime; una enim secundum hoc nomen infinitum diffinitio : res cujus terminus inveniri non possit aut secundum mensuram aut in quantitate terræ aut secundum similitudinem partium sive totius sive generis, aut secundum temporis diuturnitatem, ut Deus cujus, inquit[1], terminus supernæ vitæ tempore nullo concluditur. Sed cum infinitum omnibus istis ex eadem causa unaque ejus diffinitione exprimitur impositum, sic et idem de omnibus dicat; alioquin non esset univocum. Quomodo diversis modis vocem illam de singulis Boethius prædicari dicit? Non enim diversus prædicationis est modus, ubi vocis eadem prorsus acceptio et idem sensus. Unde nec vocis divisio proprie videtur, cum in ea de voce non agatur, imo de rebus tantum. Non enim dicitur infinitum et hoc et illud significare; quippe in significationes fieret divisio, non in modos, nec, ut diximus, significationem Boethius hoc loco quamlibet accipit, sed propriam tantum, illam scilicet de qua intellectum proprie vox queat generare, sed ita proposuit : infinitam rem quamlibet esse dicimus aut secundum mensuram aut secundum multitudinem, et cum vocis tamen eam appellavit, non tam ad significationem quam ad modum tractandi aspiciens, eo videlicet quod ita divisio hujus modi componatur ut quod dividitur vocabulum, idem, in dividentibus repetitum, quibusdam adjectionibus modos impositioni nominis designantibus determinatur et modificatur; dicimus enim sic : infinitum aliud dictum est infinitum hoc modo, aliud illo. Neque enim infinitum unius est proprietatis designativum, quæ communis sit mundo et arenæ et Deo, quæ infinita diversis modis dicuntur; quippe divina substantia innumera et simplex dicitur, quia nullis est accidentibus informata; sed ex una causa omnibus impositum fuit, quæ una ejus diffinitione designatur. Unde et vocis divisio proprie videtur, in qua non res una per alias distribui monstratur, sed commune esse vocabulum innuitur, cum plura diversis modis infinita esse dicimus, de rebus quidem

[1] Boeth., pag. 647.

agentes ac singulos impositionis modos ex ipsis innuentes. Si autem rerum attendimus divisionem et communem quamdam proprietatem infinito significari fingamus, quæ sit et in Deo et in cæteris quibus dividatur, profecto eam divisionem accidentis in subjecta confitemur. Quod si infinitum non unum[1] ponere teneamus, sed omnibus esse eadem causa impositum, et multitudinis rerum subjectarum divisionem attendamus, ac si sic diceremus : ea quæ de numero infinitorum sunt, alia sunt hæc infinita, alia illa, profecto totius divisionem componimus. Quæcumque igitur vocis sit significatio, non est attendenda rerum divisio, sed vocabuli secundum modos distributio. Sed assensum Boethii præbeamus, et cum prædicari diversis modis vocabulum dicimus, nihil aliud intelligimus quam hanc rerum alio modo esse infinitam quam illam; ac cum de rerum cohærentia loquimur, diversis quoque modis vocabulis factam impositionem, ex eadem tamen causa, sicut dictum est, quodam modo innuimus.

Hæc autem divisio dividentium oppositionem non exigit, quippe eadem res diversis modis infinita esse potest, ut Deus ipse et secundum tempus infinitus dicitur, et secundum substantiæ quantitatem, quæ nullo modo potest concludi loco. At fortasse cum infinitum Deum et creaturam aliquam dicimus, si veracius rerum proprietatem intueamur, æquivocari vocabulum inveniemus et non eumdem diffinitionis sensum inveniemus, quæ est : cujus terminus inveniri non potest. Sic enim Deus infinitus est, ut nullo modo ejus terminum inveniri natura patiatur, quem nullo fine concludi patitur. Creaturæ autem non quantum ad naturam, sed quantum ad nostram cognitionem infinitæ dici possunt. Omnes enim suos noverunt terminos, etsi nostra eos non attingat agnitio; et hanc quidem infinitatem secundum naturam in creaturis confiteri, summum fuit apud illos quoque gentiles inconveniens, apud autem catholicos non solum est pro inconvenienti reputandum, sed hæresi maxime adscribendum, ut videlicet creatori suo terminos omnes excedendo crea-

[1] Cod. *unam*.

tura comparetur, nec ejus terminos creator ipse cognoscat, qui jam non fuerint. Cum autem infinitum recte videri possit de Deo et creaturis æquivoce prædicari, placuit tamen Boethio æquivocum illud confiteri, et una ejus diffinitione ipsum terminari. Atque hæc de divisione vocis dicta sufficiant, in cujus quidem consummatione tractatus omnium secundum se divisionum proprietates terminavimus, ex quibus quidem proprietatibus assignatis clara est ipsarum ad se differentia, quas etiam breviter colligamus.

De differentiis divisionum secundum se.

[Cf. Boeth. de divis., pag. 640. Divisionem totius fieri secundum quantitatem, generis autem secundum qualitatem. Totum partibus posterius esse, genus autem speciebus prius. Genere sublato, species tolli, non autem, toto sublato, tolli partes. Genus, in speciem transeundo, partium in totum compositionem quodammodo referre. Genus de speciebus singulis prædicari, non autem totum de singulis partibus. De differentiis divisionis generis et vocis. Genus speciebus prius esse, vocem autem rebus significati posteriorem. Divisionem generis e natura, vocis autem e consuetudine esse. De differentiis divisionis totius et vocis. Totum e partibus constare, non autem vocem e significationibus. Totum, sublata parte qualibet, tolli; vocem autem, si significationes aliquæ sublatæ sint, non tolli.]

Nunc autem divisionibus secundum se omnibus expeditis, ad majorem earum cognitionem singularum differentias, prout Boethius eas distinguit, inspiciamus, quæ modo secundum divisorum, modo secundum dividentium, sive utrorumque proprietatem considerantur. « Differt, inquit[1], generis distributio a totius divisione, « quod totius divisio secundum quantitatem fit, generis vero distri- « butio minime, sed magis secundum qualitatem. » In distributione enim rei universalis non quantitatis ejus vel integritatis comprehensio, sed sola participationis diffusio per inferiora monstratur. Qui enim dicit hoc animal rationale animal esse, illud vero irrationale, profecto animalis naturam modo a rationalitate, modo ab irrationalitate occupari demonstrat, quæ ipsis inseparabiliter adhærent speciebus quas creant, et in substantia insunt, nec ab eis vel ratione separari queunt. Unde recte generis divisio secundum qualitatem fieri contingit, in his quidem speciebus quarum substantia differentiis

[1] Boeth. de divis., pag. 640.

completur. Divisio vero totius integri scilicet non ad qualitatum susceptionem pertinet, sed ad quantitatis compositi comprehensionem; etsi enim partes omni qualitate sint absolutæ, non minus substantiæ totius divisionem facerent, cujus essentiam conficerent, dum in ejus comprehensione remanerent, nec, sive qualitatibus partes informantur sive non, qualitatum proprietates attenduntur, sed sola materialium partium comprehensio consideratur, cum in partes totum dividitur; quod quidem inspicere licet tam in his partibus quæ sola * ratione a se separari possunt, quam in his quæ etiam actu. Vinum enim et aquam mixta ut vinum[1] et aquam sola ratione separare possumus, dum hujus et illius per se naturam[2] in illa conjunctione speculamur; eadem quoque actu separare valemus per vinum et aquam hinc et illinc conjuncta, sed non per vinum hinc constitutum per se et aquam inde positam.

* Fol. 198 v°.

Amplius : genus omne naturaliter prius est suis speciebus, totum vero posterius partibus, sive illæ natura tantum, sive tempore, compositionem totius præcedant. Quod enim in materia rei collocatur natura, necesse est præcedere id quod ex eo efficitur. Partes autem totius materia sunt, genus vero specierum. Unde fit ut genus in posteriora distribuatur, totum vero in priora dividatur. Hinc quoque illud contingit ut quemadmodum, destructo genere, speciem perimi necesse est, perempta vero specie, genus remanere contingit, ita, destructa parte, totum interire necesse sit; sed, toto ablato, partem possibile est consistere, non quidem in proprietate partis, sed in natura propriæ substantiæ, ut hic paries id quod erat in conjunctione per se etiam remanebit. Unde hominis substantia, animali destructo aut quolibet superiorum generum, nullo modo poterit permanere; quod tamen quidam in his determinant in quorum constitutione materia suum esse non mutat, sed quod habebat per se, etiam in conjunctione retinet, ut hic paries qui, et in constitutione domus, paries manet, sicut ante fuerat. Farina autem panis materia dicitur, sed versa in panem suum mutat

[1] Cod. *in unum*. — [2] Cod. *natura*.

esse, cum scilicet farinam esse deserit et in micas convertitur. Unde nequicquam conceditur ut si farina non sit, panis desit. Sed hi nimirum quomodo farinam materiam panis vere appellant, quam in ejus constitutione non considerant? Neque enim materia esse potest nisi ex quo aliquid materialiter est constitutum. Ex eo autem quod non esse in pane dicunt quomodo panem consistere concedunt? Non igitur ex farina panem recte dicunt constare, quippe jam farina non est, sed ex eo quod farina fuit. Sic nec ligneæ domus arbores materiam dicimus esse, propter ligna quæ jam post abscissionem exsiccata[1] arbores non sunt, sed ea quæ arbores quandoque fuerunt; nec cadaveris materiam hominem esse, sed illa membra quæ animata homo fuerunt. Sicut autem in constitutione speciei genus quod quasi materia ponitur, accepta differentia quæ quasi forma superadditur, in speciem transit, ita partes compositionem totius assumentes, ipsum reddunt compositum, ipsumque efficiunt. Sed fortasse non omnibus necessaria est compositio, ut in his quæ nullo modo tota una sunt, vel scilicet natura, vel aliqua operatione, sed sola multiplicitatis comprehensione tota dicuntur, ut hic populus, vel hic lapidum acervus. Sed et hic etiam quædam congregationis proprietas necessaria videtur. Neque enim vel populus vel acervus in dispersis substantiis et longe a se positis dicuntur esse; sed licet vel populus vel acervus non dicantur ea quæ maximo spatio a se remota sunt, tota tamen secundum solam partium multiplicitatem esse convenit, ut hæc unitas hujus hominis manentis et illa Romæ habitantis hunc binarium conficiunt; unde illi duo dicuntur qui eas habent.

Amplius generis prædicationem singulæ species recipiunt, toti autem non singulæ partes, sed omnes simul acceptæ subjiciuntur. Non enim sicut homo animal dicitur, sic paries domus appellatur, quod quidem modo contingit quia totam hominis materiam animal complet, paries vero ad materiam domus non sufficit. Videntur tamen quædam partes idem esse cum toto, quæ quidem videlicet ejusdem sunt cum ipso substantiæ, ut si virgam æream accipias quæ in

[1] Cod. *esicata*.

hanc et in illam virgulam, quæ ejusdem æris sunt, dividi potest, et sibi partes consimiles habet et de singulis prædicari videtur, cum dicitur : hæc virgula ærea est virga ærea. Sed falso ideo recipitur totum de parte prædicari. Illa enim virga quæ conjuncta est ex duabus virgis, de nulla earum per se vere dicetur. Sed virgæ quidem æreæ communis substantia de hac et illa poterit prædicari, sive communius æreæ virgæ proprietas, si forte ærea virga, quia factitium est totum, inter universales substantias non recipitur.

Atque hæc dicta sint ad differentiam divisionis generis et totius, quod scilicet integrum et proprie totum auctoritas vocavit. Cæterorum autem totorum satis est manifesta discretio. Nunc autem divisionis generis et vocis differentias promamus[1]. Est autem earum hujusmodi differentia quod vox quidem in proprias significationes separatur, genus vero non in significationes, sed in quasdam a se creationes disjungitur. Genus enim materialiter speciem creat, cum videlicet ipsa generalis essentia in substantiam speciei transfertur; vocis autem substantia in constitutione rei significatæ non ponitur. Et genus quidem universalius est in natura subjecta specie, æquivocatio vero significatione sua dicitur continentior sola voce. Non etiam totum est in natura; neque enim vox aliqua naturaliter rei significatæ inest, sed secundum hominum impositionem. Vocis enim impositionem summus artifex nobis commisit, rerum autem naturam propriæ suæ dispositioni reservavit. Unde et vocem secundum impositionis suæ originem re significata posteriorem liquet esse. Genus specie prius oportet esse, ut et ex hoc quædam sit differentia divisionum. Illud quoque ad differentiam pertinet, quod ea quæ in natura generis uniuntur, et nomen ejus et diffinitionem eamdem recipiunt. Omnia enim quæ de subjecto dicuntur, Aristoteles nomine et ratione prædicari de ipso confirmat[2]. Significationes autem non solum æquivocationis nomen participant. Amplius divisio generis, quæ rei naturam exprimit[3], quæ quidem apud omnes eadem est[4], ad naturam recte per-

[1] Cf. Boeth. de divis., pag. 640. — [2] Aristot. Categ., pag. 451. — [3] *Exprimit* supplevimus. — [4] Cod. *eædem sunt.*

tinere videtur, et eadem apud omnes esse. Vocis autem divisio ad consuetudinem, sicut et ipsa vocis impositio, pertinet. Unde et ipsa pro impositionis variatione apud diversos permutatur. Neque enim fortasse contingit apud Græcos æquivocatio ejusdem nominis in tribus significationibus *canis,* quæ contingit apud nos; sed sunt illic propriis vocabulis singula designata. Unde non ad naturam sed ad consuetudinem et positionem hominum divisio vocis pertinere videtur recte, generis vero ad naturam.

Et hæ quidem sunt differentiæ divisionis generis et vocis. Restat autem vocis et totius distributionis differentias dare. Quæ quidem ex eo manifestæ sunt, cum totum constat ex suis partibus, vox ex suis non constituitur significationibus. Et fit quidem divisio totius in partes, vocis vero in significationes. Nam etsi hoc in quibusdam vocibus contingat, ut scilicet ex suis jungantur significationibus, ut hoc vocabulum quod est *ens* ex litteris suis quas etiam significat, non tamen id ad naturam vocis, sed totius referendum est; in eo enim quod ex eis constat, totum est earum, non eas significans. Est autem et alia quorumdam solutio, ut scilicet concedant nullam vocem conjungi ex significationibus diversis, ad quas videlicet diversas impositiones secundum æquivocationem habeat. Neque enim *ens* ad quælibet plura dicunt æquivocum, sed tantum ad diversorum substantias prædicamentorum. Unde de litteris quæ in eodem clauduntur prædicamento æquivoce non dicitur. Quia vero totum partibus conjungitur, sublata qualibet partium necesse est ipsum * perire; vox quæ diversa significat, sublata qualibet subjectarum rerum, poterit sive in substantia sua sive in officio quoque significationis permanere.[1] Atque hæc de differentiis divisionum secundum se dicta sint, in quibus earum tractatum terminemus. Consequens autem est, ut eas quæ secundum accidens proponuntur, exequamur.

* Fol. 199 r°.

[1] *Permanere* supplevimus.

De divisionibus secundum accidens.

[Cf. Boeth. de divis., pag. 648. Divisionum secundum accidens commune præceptum esse, secundum Boethium, quicquid dividitur in opposita disgregari, quæ in eodem subjecto se invicem excludant.]

De differentiis earum.

[Divisionem accidentis in coaccidentia solam converti posse, per accidentium reciprocationem. Conversionem autem nec in divisionibus secundum se nec in divisione subjecti in accidentia et accidentis in subjecta fieri posse. Quoties divisio vel secundum se vel secundum accidens per affirmationem et negationem vel per habitum et privationem fit, affirmationem ante negationem, habitum ante privationem poni oportere. Ex affirmatione enim negationem, ex habitu privationem intelligi.]

De aliis divisionibus a suprapositis.

[Quasdam divisiones esse quæ in suprapositis non continentur, veluti cum in dissimilia membra divisio fit, aut differentia dividitur in differentias.]

Movet autem fortasse quosdam quod sint quædam divisiones quæ in sex suprapositis non connumerantur, ut quæ in dissimilia membra proponuntur, veluti ista : *substantia alia corpus, alia incorporeum.* Horum namque dividentium alterum species est substantiæ, alterum vero differentia. Dissimilia itaque membra quæ dividunt dicuntur, quando ex diversis habitudinibus divisum respiciunt. Sed nec omnes illæ quæ in similia membra componuntur, superioribus sex divisionibus adjungi possunt, veluti istæ : *homo alius homo albus, alius homo niger, alius homo medio colore coloratus.* Non enim homo generalissimo esse potest, cum sit specialissimum; sed fortasse totius in partes dici poterit, in qua species per individua sua distribuitur, sicut ea quam Boethius ponit : « hominum* alii in Europa, alii « in Asia, alii in Africa. » Hac etiam divisio : *rationale aliud mortale, aliud immortale,* in qua differentia per coadjacentes differentias dividitur, nulla superiorum esse videtur. Sed nec etiam istæ quæ sequuntur, superioribus possunt admisceri : *non homo aliud equus, aliud non equus, album aliud equus, aliud non equus; equus aliud albus, vel non albus; album aliud durum, aliud non durum;* et fortasse plures reperies divisiones quas superioribus non poteris connumerare; sed quas

* Fol. 199 v°.

auctoritas[1] tractat quarumque usus promptior est, cura nobis exequi fuit.

Hactenus quidem de divisionibus tractatum habuimus, de quibus satis est disputasse. Nunc vero consequens est ut ad diffinitiones nos convertamus quæ, sicut dictum est, ex divisionibus nascuntur.

Quæ sint diffinitionis significationes.

[Cf. Boeth. de definitione, pag. 648 sqq. Definitionem proprie genere et differentiis tantum constitui, latius autem acceptam, ad interpretationem et descriptionem extendi.]

Diffinitionis quoque vocabulum plures acceptiones habet. Proprie namque diffinitiones eas dicimus, quæ genere ac differentiis tantum constituuntur, velut hominis diffinitio : *animal rationale mortale*, vel animalis : *substantia animata sensibilis*, vel corporis : *substantia corporea;* secundum quam quidem significationem Tullius talem diffinitionis diffinitionem dedisse creditur : « Est, inquit, diffinitio oratio « quæ id quod diffinitur, explicat quid sit. » Largius autem diffinitionis vocabulum Themistius sumpsit, cum in ipso omnem quoque interpretationem ac quamlibet descriptionem inclusit; unde omnem quoque locum et ab interpretatione vel a descriptione a diffinitione assignavit. Hic itaque diffinitionem omnem illam orationem vocavit quæ, univoci prædicatione adæquata, ejus significationem quoquo modo declarat. Una autem vox dicitur quæ unam sententiam secundum unam impositionis causam tenet, velut homo album aut Socrates; licet enim homo et album diversis imposita sint, idem tamen, de singulis enuntiata, notant, et secundum eamdem naturam aut proprietatem omnibus imposita sunt. Quæ vero dictio diversos generat sensus, multiplex dicitur, nec una diffinitione terminatur, sed pluribus. In prædicatione autem voci quam diffinit oratio ipsa adæquatur, quando nec nomen orationem, nec oratio nomen in re aliqua subjecta reperitur excedere, ut sunt *homo* et *animal rationale mortale*. Quicquid enim homo est, animal rationale mortale est, et e converso.

[1] Cod. *alteritas*.

De interpretatione.

[Cf. Boeth. de diffinit., pag. 648. Definitionem nominis, secundum Boethium, interpretationem esse; proprie vero tunc tantum interpretationem fieri, cum secundum partes compositum nomen explicatur. De interpretatione et etymologia. Res vocabulo involute et confuse, definitione autem distincte significari. Interpretatione enim substantiam tantum, definitione autem qualitates proprie significari.]

Diffinitionem autem aliam nominis esse dixit, aliam rei. Eam autem quæ nominis est, interpretationem vocavit; interpretatio vero ea dicitur diffinitio per quam ignotum alterius linguæ vocabulum exponitur, veluti cum *philosophus*, quod græcum est, latina expositio nobis sic resolvit, id est *amator sapientiæ;* nam *philos* amoris designativum dicunt, *sophia* vero sapientiæ. Et tunc quidem recte interpretationem fieri puto, cum secundem partes compositum nomen exponitur, ut in præmisso exemplo. Nam si quis huic nomini græco quod est *antropos*[1], id est homo, latinam dederit diffinitionem, quæ est *animal rationale mortale*, non videtur mihi interpretari, sed diffinire. Non itaque omnis diffinitio nominis alterius linguæ interpretatio proprie dicitur, sed quæ ipsum secundum partes interpretatur. Sunt etiam qui interpretationem ejusdem linguæ cum nomine ipso fieri concedunt, cum videlicet ipsum secundum partium compositionem exponitur; ut cum *sacerdos*, quod ex *sacro* et *dante* compositum dicitur, dans, id est ministrans sacrum interpretatur. Sed has quidem non inveni interpretationes appellari, sed forte etymologiæ vocis ipsius sonum maxime consequuntur, sive sint orationes, ut supraposita, sive dictiones, ut *Britones* quasi *brutones*[2] dicti sunt, eo quod *bruti* et irrationabiles ex insipientia videantur. Attende autem quod cum interpretatio sive etymologia maxime nomen aperiant, rei quoque subjectæ faciunt notitiam; alioquin vocabulum non aperirent; sed maxime rei demonstrationem diffinitio facit, quæ non solum ipsam substantiam tractat, verum etiam ipsum quibusdam suis proprietatibus depingit. Aliter enim diffinitio quam diffinitum vocabulum rem ipsam manifestat; illud enim involute,

[1] Sic Cod. — [2] Cf. Aristot. Categ., pag. 459.

hæc autem explicite ipsam designat, cum ipsius materiam seu formam per partes suas designet, ut hæc hominis diffinitio : *animal rationale mortale,* per *animal* materiam, per *rationale* vero ac *mortale* formas significat. Quæ tamen omnia et hoc nomen *homo* habet significare, sed confuse; generalis enim substantiæ vel specialis nomen, sicut in Prædicamentis dictum est[1], qualitatem circa substantiam determinat, cum ipsam substantiam ut qualitatibus informatam designat, ut homo animal secundum id quod rationalitate ac mortalitate est occupatum. Sed cum homo et ipsam substantiam nominet, et circa eam substantiales ejus formas determinet, non plene ista sicut diffinitio demonstrat, quia singulas partes suas non distinguit, sed simul omnia comprehendit; quæ vero simul colliguntur, minus singula discernuntur quam ea quæ sigillatim ponuntur. Unde multi cum significationem substantiæ hujus nominis quod est homo agnoscant, nec qualitates ipsius satis ex ipso percipiant, tantum propter qualitatum demonstrationem diffinitionem requirunt. Unde diffinitiones maxime propter ostensiones proprietatum inducuntur; interpretationes vero ita nomen aperiunt, ut sola substantiæ demonstratio sufficere queat. Tunc enim interpretatio proprie requiritur, cum de nominata[2] quoque substantia dubitatur, nec cui etiam substantiæ impositum sit tenetur; tunc autem diffinitio superadditur, cum formæ proprietas ignoratur. Cum autem vel interpretatio de qualitate quoque, vel diffinitio de substantia etiam proponat, principaliter tamen illa propter substantiam monstrandam, hæc vero propter qualitates ad aliarum rerum differentiam et plenam rei demonstrationem componitur. Unde hanc semper cum diffinito convertibilem oportet fieri. Illa autem interpretatum sæpissime excedit; neque enim omnes qui sapientiam amant, philosophos dicimus, sed qui jam artis doctrinam perceperunt; philosophum tunc amatorem sapientiæ interpretamur, juxta hoc quidem quod vocis compositio sonusque ipse innuere videtur. Unde merito hæc nominis, illa autem rei diffinitio dicitur.

[1] Cf. supra, pag. 222. — [2] Cod. *nominativa*.

De diffinitionibus rerum substantialibus.

[Cf. Boeth. de diffinit., pag. 651. Rei definitionem, cum secundum substantiam fit, definitionem proprie esse; cum secundum accidens, descriptionem. De definitione substantiali, quæ scilicet genere et differentiis constituitur.]

Rei autem diffinitio alia secundum substantiam fit, quæ proprie diffinitio dicitur, alia secundum accidens, quæ descriptio nominatur. Est autem diffinitio substantialis scilicet quæ materiam ac formam substantialem tantum, quæ rei substantiam conficiunt, in partibus comprehendit, ut ea quæ genus ac substantiales differentias colligit, ut sunt istæ : *substantia corporea, corpus animatum sensibile,* id est animalis, aliud quoque hominis; cætera vero quæ supponuntur eodem, videlicet differentiæ constitutivæ. Solæ igitur species diffiniri substantialiter possunt, quæ solæ genus et substantiales differentias habent, ut in libro Divisionum Boethius ostendit[1]. Neque enim generalissima genera diffinitionem possunt recipere; quippe nec genera * habent, nec constitutivas differentias, cum neque aliunde aliquam constitutionem habeant, quæ suprema sunt et prima rerum principia, neque individua, cum ipsa quoque specificis differentiis in se careant; neque enim ex se differentias quas participant habent, sed ex speciei participatione. Unde nec differentiis a se invicem segregantur quæcumque sub eadem specie sunt individua, formæ vero accidentia quæ tantum substantiam alterant, nihilque essentiæ creant; alioquin non accidentia, sed substantialia dicerentur, si quid substantiæ eorum adventus efficeret vel recessus perimeret, sicut substantiales specierum formæ, secundum quas generatio substantiæ corruptioque consistit. Sola itaque illa sub diffinitione cadere possunt, quæ inter generalissimum atque individua, quæ extremitates sunt prædicamentorum, media interjacent; extrema vero descriptionem non recusant, ut cum substantia dicitur *quod omnibus accidentibus possit esse subjectum*, vel *Socrates homo albus, crispus, musicus, Sophronisci filius.* Sunt enim descriptiones quæcumque, ut dictum

* Fol. 200 r°.

[1] Boeth. de divis., pag. 644

est, rerum diffinitiones ex genere ac differentiis tantum non consistunt, sive scilicet solas admittant differentias, ut cum homo per rationale et mortale describitur, sive genus præter differentias ponatur, ut si corpus substantia colorata dicatur. Est enim coloratum corpori accidens, sive species cum accidentibus ponatur, ut in ista Socratis descriptione : *homo albus, crispus, musicus, Sophronisci filius;* sive accidentia sola sic : *albus, crispus, musicus, Sophronisci filius.* Has autem omnes secundum accidens fieri dicimus, cum non secundum substantiam fiant, cujus constitutio materiam tantum ac formam significat.

De descriptionibus.

[Cf. Boeth. de diffinit., pag. 656-7. Descriptiones alias per determinationem, divisionum modo, alias per divisionem, alias per negationem, alias per quamdam causæ enuntiationem, alias secundum effectum fieri.]

De determinationibus.

[Determinationes alias orationum, alias dictionum esse. Orationes modo complemento, modo dubii alicujus explicatione, modo ambiguitatis discretione determinari. In orationibus et dictionibus quibus diversa genera significantur, determinationem per genus fieri.]

* Fol. 201 r°.

Quomodo diffinitiones ex divisionibus aut quæ a quibus veniant*.

[Cf. Boeth. de divis., pag. 653 sqq. Ad definitionem conficiendam divisionem fieri oportere generum in species oppositas, speciei in species oppositas inferiores, etc., usque ad specialissimum. Descriptiones e divisionibus secundum accidens fieri.]

Secundum quas diffinitiones univocatio vel æquivocatio consistat.

[Æquivocationem et univocationem illis maxime definitionibus ostendi quæ non solum rem continent, verum etiam sententiam nominis aperiunt.]

* Fol. 201 v°.

.... Sicut* autem nomina quædam substantiva dicuntur quæ rebus ipsis, secundum hoc quod sunt, data sunt, quædam vero sumpta quæ scilicet secundum formæ alicujus susceptionem imposita sunt, sic et diffinitiones quædam secundum rei substantiam, quædam vero secundum formæ adhærentiam assignantur. Secundum substantiam quidem diffinitiones specierum ac generum dantur, secundum adjacentiam vero diffinitiones sumptorum nominum veluti homo, rationale, album.

Quid in diffinitione sumpti diffiniatur.

[De nominibus sumptis et sumptorum definitionibus, utrum, ut ii volebant qui universalia primo loco ponebant, formata designent, an formas tantum; ubi ad controversias de Universalibus alluditur. Deinde strictim recolliguntur quæ supra de definitione exposita sunt.]

At vero in his diffinitionibus quæ sumptorum sunt vocabulorum, magna, memini, quæstio solet esse ab his qui in rebus universalia primo* loco ponunt, quarum significatarum rerum ipsæ esse debeant dici; duplex enim horum nominum quæ sumpta sunt, significatio dicitur, altera vero principalis quæ est de forma, altera vero secundaria quæ est de formato. Sic enim album et albedinem quam circa corpus subjectum determinat, primo loco significare dicitur, et secundo ipsius subjectum quod nominat. Cum itaque album hoc modo diffinimus : formatum albedine, quæri solet utrum hæc diffinitio sit tantum hujus vocis quæ est album, an alicujus suæ significationis. At vero cum vocem non secundum essentiam suam, sed significationem diffiniamus, videtur hæc diffinitio recte ac primo loco illius esse. Restat ergo quærere sive illius significationis sit quæ prima est, id est albedinis, sive ejus quæ secunda est, quæ est subjectum albedinis. At vero si hæc diffinitio albedinis sit, prædicatur de ipsa, et de quocumque albedo dicitur, et ipsa diffinitio prædicatur. At vero quis vel albedinem vel hanc albedinem formari albedine[1] concedat? Omne enim quod albedine formatum est, corpus est. Si vero diffinitio supraposita ejus rei quam album nominant esse dicatur, id est quæ albedinis subjectum est, quæritur utrum uniuscujusque sit per se quod albedinem suscipiat[2], sive omnium simul acceptorum. Quod si uniuscujusque sit illa diffinitio, utique et margaritæ. Unde de quocumque illa diffinitio dicitur, et margarita prædicatur, quod omnino falsum est. Si vero omnium simul acceptorum esse concedatur, oportebit ut de quocumque diffinitio illa enuntiatur, omnia simul prædicentur, quod iterum falsum est. Sed ad hæc, memini, tales erant solutiones quæ ab omnibus suprapositis

* Fol. 202 r°.

[1] Cod. *albedinem.* — [2] Cod. *suscipiunt, sit sive.*

objectionibus liberare viderentur. Dicatur itaque illa diffinitio albedinis esse non secundum essentiam suam, sed secundum adjacentiam acceptæ. Unde et eam prædicari convenit et de ipsa albedine secundum adjacentiam, hoc modo : omne album est formatum albedine, et de omnibus de quibus ipsa in adjacentiam prædicatur. Dici quoque potest esse uniuscujusque subjecti albedinis, nec tamen ideo ipsum necesse est de omni illo dici de quo diffinitio prædicatur. Illam namque regulam : de quocumque diffinitio prædicatur, et diffinitum ad eas tantum diffinitiones pertinere dicunt, quæ secundum substantiam fiunt. Hæc vero substantiæ subjectæ albedini non secundum id quod ipsa est, verum secundum quamdam formam sui, attribuitur. Eadem quoque solutio eos liberare videtur qui omnia albedinis subjecta simul accepta diffiniri dicunt, vel etiam concedantur omnia prædicari sub disjunctione, scilicet de omni illo de quo diffinitio prædicatur, ut videlicet si quid albedine sit formatum, id vel margarita vel cycnus esse vel aliquid aliorum concedatur. Potest etiam dici diffinitio eadem esse hujus nominis quod est album, non quidem secundum essentiam suam, sed secundum significationem, nec in essentia sua de ipso prædicabitur, ut videlicet dicamus hanc vocem album esse formatam albedine, sed [1] per significationem, id est scilicet cum significando, ac si diceremus res quæ alba nominatur, est formata albedine. Est autem vocem diffinire ejus significationem secundum diffinitionem aperire, rem vero diffinire ipsam demonstrare. Itaque sive diffinitio vocis esse, sive cujuscumque significationis esse [2] ejus diceretur, solvi poterat; scilicet, profecto nihil est diffinitum nisi declaratum secundum significationem vocabulum dicimus, nec rem ullam de pluribus dici, sed nomen tantum concedimus. Cum autem omnis diffinitio illud cujus esse dicitur, vocabulum declarare debeat, oportet ex talibus semper nominibus jungi quarum cognita sit accepta significatio. Non enim ignotum per ignota possumus declarare ; diffinitio vero est quæ maximam rei demonstrationem facit quam nomen diffinitum continet.

[1] Cod. *sed secundum per signific.* — [2] Cod. *est.*

Hoc enim inter diffinitum nomen et diffinitionem distare Boethius[1] innuit, quod cum utrumque eamdem rem[2] subjectam habeat, in modo tamen significandi differunt. Ipsa namque diffinitio, quæ singulis partibus singulas rei proprietates distinguit, ipsam expressius atque explicatius ostendit. Diffinitum vero vocabulum non per partes singula distinguit, sed confuse omnia ponit. Ac licet diffinita vocabula plures sæpe rei proprietates quam diffinitum nomen contineant, in his tamen quæ utrumque continent, major est diffinitionis demonstratio quam nominis, aut etiam quantum ad res, ad significationem magis diffinitio quam nomen operatur, quando ipsa pro re subjecta quæ ignoratur, inducitur, quam distincte per partes suas determinat.

Sicut autem diffinitio unius vocis est, ita et simplicis. Non enim oratio diffiniri dicitur, sed dictio tantum; etsi enim diffinitiones quandoque ad declarationem aliarum diffinitionum inducantur, non tamen earum diffinitiones dicuntur, sed diffiniti nominis. Cum itaque Aristoteles esse in subjecto, quod est diffinitio accidentis, ita determinaverit[3] dicens esse in subjecto, « quod cum sit in ali« quo non sicut quædam pars, etc.; » hæc quidem determinatio magis accidentis diffinitio dicenda est quam alterius diffinitionis. Non enim diffinitio recte diffiniri dicitur, sed nomen. Ubi enim per diffinitionem recipitur, clara ei constat qui eam per diffinitionem tenet. Cum autem omnis diffinitio quæcumque cognitionem faciat, videtur incongruum quod relativa per se mutuo diffinimus.

[1] Cf. Boeth. de divis., pag. 645. — [2] *Rem* supplevimus. — [3] Aristot. Categ., pag. 447.

EXPLICIT FELICITER.



INDEX EORUM

QUÆ IN

DIALECTICA ABÆLARDI

CONTINENTUR.

FINIS INDICIS DIALECTICÆ.



PETRI ABÆLARDI

FRAGMENTUM SANGERMANENSE,

DE GENERIBUS ET SPECIEBUS.



PETRI ABÆLARDI

FRAGMENTUM SANGERMANENSE,

DE GENERIBUS ET SPECIEBUS.

Totum integrum aliud continuum, aliud disgregatum. Possumus * Fol. 41 r°, c. 1. autem dicere domum vel disgregatum totum esse vel continuum.

Quod si continuum dicamus, quidam inde sic argumentantur : Si domus est, paries est ; et si paries est, dimidius paries est ; et si dimidius paries est, et dimidium dimidii est, et ita usque ad ultimum lapillum. Quare si hæc domus est, et ultimus lapillus est ; si ergo nullus lapillus est, etiam nulla domus est. Quod si sic accipiatur, non est non conveniens. Sed si de determinata domo argumentaremur sic : si hæc domus est, hic paries est ; et si hic paries est, hic dimidius paries est, et ita usque ad hunc lapillum ; et postea ita destruendo concluderemus : si hic lapillus non est, hæc domus non est, inconvenientem faceremus conclusionem. Contradicendum est igitur tali incongruæ conclusioni. Solebat autem opponere magister Willelmus huic argumentationi sic : Licet prima consequentia, id est : si hæc domus est, hic paries est[1], vera sit, non tamen ideo illa quæ sequitur, id est : si hic paries est, hic dimidius paries est, vera erit. Non enim verum est complexionaliter quod, si quælibet pars sequitur ad suum totum, idcirco ad positionem ejusdem partis sequatur pars illius. Sequitur enim bipunctalem lineam pars ejus, id est, punctum, non tamen ad punctum pars ejus sequitur, quia nullam habet. Et aliter determinandum est quod pars continui totius alia principalis, alia secundaria. Principalis : alia principalis in essentia,

[1] Post *hic paries est*, Cod. habet : *hic dimidius paries est.*

alia principalis in quantitate, alia in utroque. Pars principalis in essentia est quæ destructa destruit suum totum; ut cor[1] vel cerebrum Socratis destructum destruit Socratem. Principalis pars in quantitate est inferior medietas Socratis vel superior; plus enim continet medietas Socratis de toto corpore quam pes vel manus[2]. Non[3] tamen, destructo inferiori trunco, destruitur Socrates, quia remanet in superiori parte cor et cerebrum, quæ sunt principales partes in essentia. Non ergo sequitur ad dispositionem Socratis pars illa quæ, licet principalis sit in quantitate, non tamen est principalis in essentia. Non enim sequitur : si Socrates est, et inferior medietas Socratis est; sed principalis in essentia tantum vel in utroque sequitur, posito toto. Si enim et Socrates est, et cor ejus est vel* cerebrum vel superior medietas[4] est, in qua continetur cor et cerebrum. Quare si cor locum non habet[5], nec Socrates est[6]. Similiter quæcumque pars partis est principalis in essentia, ponitur ad positionem ejus, et destructa destruit ipsam. Si enim domus, et paries est, et si hic paries est, et hoc lignum vel hic lapis hujus parietis est, si talis sit pars quæ destructa destruat parietem. Ponitur ergo pars illa quæ est destructiva hujus parietis ad positionem totius, id est hujus domus, et destructa destruit hanc domum; et ita usque ad ultimum quæcumque particulæ positivæ sunt vel destructivæ partium, etiam positivæ vel destructivæ totius. Concedimus ergo consequentiam talem : si hæc domus est, et hic paries est, cum sit paries ejus principalis in essentia; sed eam quæ est : si hic paries est, hic dimidius paries est, non recipimus. Nescimus enim an hic dimidius paries sit pars essentialis ad hanc domum. Ut domus namque, multoties factis ostiis et fenestris et foraminibus, plus quam dimidium partis subtrahitur, nec tamen minus existere dicimus[7] eumdem parietem qui prius fuerat, non eumdem dico in forma sed eumdem in essentia. Duobus enim modis potest destrui hic dimidius paries, uno quidem modo, ut ita adnihiletur quod nihil remaneat de ipso, et hoc modo destructus

Fol. 41 r°, c. 2.

[1] Cod. *corporalis.* — [2] Cod. *manorum.* — [3] *Non* supplevimus. — [4] Cod. *medierum.* — [5] Cod. *est* — [6] Cod. *nec Socrates non est.* — [7] *Dicimus* supplevimus.

potest destruere suum totum; alio vero destrui potest ita ut non penitus tota illa massa auferatur, sed ablatis quibusdam lignis vel lapidibus, factis ibi ostiis vel fenestris, forma, tantum remanentibus ejus quibusdam partibus, mutetur, et hoc modo destructus hic dimidius paries non destruit hunc parietem. Vel aliter, secundum magistrum Willelmum[1]: prius videndum est quid dicant voces istæ: si paries est, et hic dimidius paries. Dicitur inde: hic paries non est positus ex duobus lapidibus vel quatuor et forma, sed corpus infectum tali proprietate quod parietem faciat. Quotiens ergo in aliquo subjecto talem formam reperiunt, sive augmentetur quantitas sive diminuatur, forma tamen, quæ prius fuerat, remanet. Verbi gratia: si alterum caput serpentis duo capita habentis amputetur, serpens tamen qui prius fuerat* remanebit. Revertamur itaque ad hoc unde processimus: si hæc domus est, hic paries est. Hoc quidem recipitur; sed si hic paries est, hic dimidius paries est, contradicitur. Quod si quis sic probare velit a destructione consequentis: vere si hic paries est, et hic dimidius paries est; quia si hic dimidius paries non est, neque hic paries est; nec hoc sequitur. Posset enim, velut jam dictum est, hic dimidius paries destrui, non dico destrui omnino, quia tunc sequeretur, sed destrui, inquam, posset hic dimidius paries in forma, nec tamen minus remaneret hic paries in essentia. Ponamus enim constare parietem ex quatuor lapidibus[2], et sic uterque dimidius paries constabit ex duobus; posset itaque destrui alter de duobus dimidiis, uno de duobus ablato lapide, non minus tamen in tribus lapidibus superexistente pariete. Concedimus autem in hujusmodi subtractione dimidii parietis ut paries tamen non destruatur, sed[3] tantum subtrahi ut illud quod remanet sufficiat ad essentiam parietis. Si enim tantum subtrahatur ut illud quod residuum est non possit parietem facere, sive aliquid addatur sive non, paries idem non potest remanere. Si enim non remanet idem, nullo apposito, nec idem esse poterit aliquo adjuncto.

*Fol. 41 v°, c. 1.

Si autem dicamus hanc domum disgregatum totum esse, tunc

[1] Cod. M. G. — [2] Cod. *ex quatuor et sic uterque lapidibus.* — [3] Supplevimus *sed.*

quodlibet lignum sequitur ad positionem hujus domus, vel quilibet asser, vel quælibet particula disgregata vel destructa destruit hanc domum. Sicut enim verum est dicere : si hic grex est, et hæc ovis est, et intelligam hunc gregem determinate, centum oves vel quemlibet numerum determinatum, et ponam quamlibet ex illis centum ad positionem totius gregis, et sicut verum[1] est : si quælibet ex illis non est, nec ille grex integer remanet, ita et si hæc domus accipiatur disgregatum totum sub certo numero lapidum vel asserum, quælibet ex ipsis disgregatis particulis ponetur ad positionem ejus, et destructa destruet ipsam funditus. Sciendum est quod sicut quælibet disgregata pars sequitur ad suum totum, ita etiam quælibet pars essentialis cujuslibet disgregatæ partis sequitur ad illud idem. Si enim verum est dicere : si hic grex est, et hæc ovis est, verum erit etiam : si hic grex est, et cor hujus ovis; ergo si cor hujus ovis non est, nec iste grex est. Similiter in domo quæcumque * pars erit destructiva hujus asseris vel cujuslibet disgregatæ partis, erit et hujus domus pariter destructiva, et ponetur ipsa posita. Ex hac sententia quidam adhuc argumentantur : si hæc domus est, et quælibet ejus disgregata pars est, et ita hic asser est cum sit ejus disgregata pars; et si hic asser est, medietas hujus asseris est, dein dimidium dimidii, et sic usque ad punctum. Itaque si hæc domus est, et hoc punctum hujus asseris est. Quare si hoc punctum non est, nec ista domus est, quod est inconveniens. Sed, ut ad superiora revertamur, non sequitur si hic asser est, et medietas hujus asseris est; posset enim destrui medietas, non, quemadmodum jam dictum est, non quantum ad totam ejus massam, sed quantum ad formam, et tamen remanentibus ejus aliquibus particulis non destrueretur hic asser, quoniam medietatis ejus materia, forma tantum pereunte, tota non periret. Sed nec etiam si tantum per ventum auferretur ex una parte, tota reliqua pars asseris ad positionem ejus asseris sequeretur. Nam secundum eamdem rationem etiam ipsa magna pars posset destrui in forma, non tantum pereunte tota ejus essentia.

* Fol. 41 v°, c. 2

[1] Cod. *verus*.

De destructione Socratis.

Si quælibet duo puncta proxime juncta faciunt bipunctalem lineam quæ sit una creatura, tunc habebit unum fundamentum; sed una atomus non erit ejus fundamentum; jam enim esset bipunctaliter lineatum. Oportet ergo ut ex duabus constituatur atomis una creatura corporea in qua fundatur illa bipunctalis linea. Quod si cedatur, quæritur num[1], si tertium punctum addatur bipunctali lineæ, vere fiat una creatura illud additum punctum cum illa bipunctali linea. Quod si tertium concedatur, oportet illam creaturam habere fundamentum. Aut ergo habebit illud fundamentum ubi fundata est prior bipunctalis linea, aut aliud. Illud non habet, quia duo puncta in una esse contingeret atomo. Fit igitur aliud fundamentum ex priori scilicet fundamento bipunctalis lineæ et alia atomo superaddita; quod iterum conceditur. Sic itaque crescendo novasque creaturas progressive* creando, donec ad aliquam Socratis perveniatur particulam, utpote ad ungues, et habebis unam magnam naturam quæ erit pars Socratis, et non Socrates, quia in ejus constitutione[2] non est ungula, quæ ungula pars est etiam Socratis cum illa magna parte. Hac autem ungula destructa destruitur pars illa naturæ cujus ungula pars est, quæ natura est Socrates, et ita destruitur Socrates. Illa autem natura magna quæ prius pars Socratis erat et non Socrates, destructa ungula, remanet Socrates, et ita quod prius non erat Socrates, fit Socrates. Ad hoc autem duas facimus solutiones. Et prior quidem[3] talis est: non concedimus ex quibuslibet atomis vicine junctis fieri unam naturam, nec ex quibuslibet punctis lineam; sed dicimus tot atomos adunari quot sufficiant ad constitutionem unius membri, totque puncta componi quæ sint satis ad magnæ compositionem lineæ quæ competenter in eo membro debeat fundari. Quod ut apertius[4] fiat, dictæ creationis exemplo pateat : in digito Socratis qui est unum ejus membrum, coadunantur atomi ex quibus digitus integraliter componitur, et ex quibusdam illorum atomis infra digitum natura

* Fol. 42 r°, c. 1.

[1] *Num* excidit in Cod. — [2] Cod. *constitutionem.* — [3] Cod. *quæ.* — [4] Cod. *apertis.*

nulla componitur, sed omnis sic atomus per supervenientem formam in digitum redigitur. Notandum autem quod, sicut ex atomis centum unius digiti componitur natura, sic pariter ex centum punctis illis centum adjacentibus atomis una sic efficitur linea centenaria, ut ex paucioribus infra centum pars centenariæ lineæ nulla minor efficiatur linea. Quod autem dictum est de digito, idem de palma et reliquis membris dicito; sed notandum iterum quod ex digito et palma una natura non componitur, nec manus una natura esse reputetur, nec etiam ex palma et brachio aliquid componi ubi una fiat natura dicatur; et sic de cæteris. Et quemadmodum ex digito nihil componitur, sic ex linea digiti et palmæ una non perficitur linea; sic in reliquis. Sed, quemadmodum Socrates componitur ex totis partibus istis, sic totius Socratis magna linea ex omnibus istis componitur lineis.

Fol. 42 r°, c. 2. Nunc tandem restat intueri * qualiter prædictum inconveniens per ea quæ præmisimus verba valeat vitari. Destructa una parte Socratis, cæteræ quæ remanent non fiunt Socrates, sed ex ipsis fit Socrates, et ita secundum hoc neque cogimur dicere quod Socrates pereat neque quod non Socrates Socrates fiat; sed hoc tantum, salva essentia Socratis, consentimus ex istis, ut Socrates ex paucioribus existat. Huic sententiæ quam de digito diximus, opponi a quibusdam non ignoramus. Hæc enim sententia medium digiti naturam unam esse negat, sed, si abscindatur, creaturam esse merito dubitat. Aut ergo creatura erat in digito priusquam amputaretur, aut post abscissionem creatur. Solutio : creantur ibi nova accidentia et efficitur novum totum, sicut de mortuo etiam est intelligendum. Item dictum est quod ex medietate punctorum quæ faciunt lineam digiti, aliqua linea non efficitur, quod ideo falsum videtur esse quia dimidius digitus eo quod longus sit, lineam habere putatur. Sed nos dicimus quia nec lineam habet, nec longum quid[1] est, sed sunt particulæ tali ordine dispositæ. Unde sufficiens possimus exemplum proferre[2]. Quamvis plures homines unus ante alium in longum

[1] Cod. *quod.* — [2] Cod. *perferre.*

ordinentur, non tamen ex illis una linea fieri putatur. Potest et aliter quod diximus solvi, si dicamus non ex quibuslibet punctis lineas fieri, nec ex quibuslibet atomis aliquid creari. Sed tamen iterum opponitur : ubi bipunctalis linea fundabitur, cum nec in una atomo possit fundari, nec ex duabus atomis una creatura in qua fundatur, effici ? Ad quod dicimus quod bipunctalis linea in Socrate fundabitur et de eodem Socrate prædicatur; ipse enim bipunctaliter lineatus secundum eam dicitur. Vel possumus dicere quod ipsa bipunctalis linea fundatur in illis duabus atomis ut in subjectis, non in subjecto. Quod si opponatur illud Aristotelis : « in subjecto esse dico, etc.[1] »; hæc autem linea non est in subjecto, sed in subjectis, dicamus illam Aristotelis scripturam quæ dicit esse in subjecto, etc., ita debere intelligi, ut per *esse in subjecto* intelligamus tam *subjecto* quam *subjectis*.

De generibus et speciebus.

Diversi diversa sentiunt. Alii namque voces solas genera et species universales et singulares esse affirmant, in rebus vero nihil horum assignant. Alii vero res* generales et speciales universales et singulares esse dicunt; sed et ipsi inter se diversa sentiunt. Quidam enim dicunt singularia individua esse species et genera subalterna et generalissima, alio et alio modo attenta. Alii vero[2] quasdam essentias universales fingunt quas in singulis individuis totas essentialiter esse credunt.

*Fol. 42 v°, c. 1

Horum[3] ergo si quid rationaliter stare possit, discutiamus, et primum hanc sententiam inquiramus cujus hæc est positio : homo quædam species est, res una essentialiter, cui adveniunt formæ quædam et efficiunt Socratem : illam eamdem essentialiter eodem modo informant formæ facientes Platonem et cætera individua hominis; nec aliquid est in Socrate, præter illas formas informantes illam materiam ad faciendum Socratem, quin illud idem eodem tempore in

[1] Aristot. Categ., pag. 447. — [2] Quæ sententia est Willelmi Campellensis, ut refert iisdem fere verbis Abælardus in *Histor. Calamit.*, ed. Amb., pag. 5. — [3] Cod. *harum*.

Platone informatum sit formis Platonis. Et hoc intelligunt de singulis speciebus ad individua et de generibus ad species. Quod si ita est, quis potest solvere quin Socrates eodem tempore Romæ sit et Athenis? Ubi enim Socrates est, et homo universalis ibi est, secundum totam suam quantitatem informatus Socratitate. Quicquid enim res universalis suscipit, tota sui quantitate retinet. Si ergo res universalis, tota Socratitate affecta, eodem tempore et Romæ est in Platone tota, impossibile est quin ibi etiam eodem tempore sit Socratitas, quæ totam illam essentiam continebat. Ubicumque autem Socratitas est in homine, ibi Socrates est; Socrates enim homo Socraticus est. Quid contra hoc dicere possit, rationabile ingenium non habet.

Amplius sanitas et languor in corpore animalis fundatur; albedo et nigredo simpliciter in corpore. Quod si animal totum existens in Socrate languore afficitur, et totum, quia quicquid suscipit, tota sui quantitate suscipit, eodem et momento nusquam est sine langore; est autem in Platone totum illud idem; ergo etiam ibi langueret; sed ibi non languet. Idem de albedine et nigredine circa corpus. Ad hæc enim non refugiant ut dicant ita : Socratem languere, animal non languere[1]; si enim Socratem; et animal concedunt in inferiori; languere[2] et non universalitatem attendant qui dicunt, cum negant animal in universalitate languere, quod in inferiori languet, non id intelligunt non languere in illo accidenti. Id enim possent dicere quia non languet in singularitate, quia si attendunt animal in universalitate, id est animal universale, non languere, falsi sunt, cum langueat in inferiori, cum idem sit animal universale et ipsum in inferiori*. Addunt: animal universale languet, sed non in quantum est universale. Utinam se videant! Si enim id intelligunt : animal non languet in quantum est universale, id est, hoc quod est universale non confert illi languere, idem dicant : in quantum est singulare non languet, quia hoc quod est singulare non confert. Si id dicant : in quantum est universale non

* Fol. 42 v°, c. 2.

[1] Cod. *langueat.* — [2] Cod. *inferiori animal languere.*

languet, id est hoc quod est universale aufert, nunquam languet, quia semper est universale, similiter hoc et[1] singulare aufert in quantum est singulare, quod nullum singulare languet in quantum est singulare, et ita bis habemus in quantum, ita : in quantum est universale non languet in quantum est universale. Si ad status se transferant, dicentes : animal in quantum est universale non languet in universali statu; respondeant de quo velint agere per has voces : *in statu universali?* utrum de substantia an accidenti? si de accidenti, concedimus nihil languere in illo accidenti. Si de substantia agitur, aut de animali, aut de alia. Si de alia, et hoc quoque concedimus quod animal in substantia alia a se non languet. Si de animali agitur, falsum est animal in universali statu non languere, id est animal in se languorem cum habeat. Nec enim hoc video illis refugium.

Item omnis differentia veniens in proximum genus speciem facit, ut rationalitas in animali. Quam statim enim rationalitas illam naturam tangit, scilicet animal, tam statim species efficitur, et in ea rationalitas fundatur. Illa ergo totum informat animal. Quicquid enim genus suscipit, tota sui quantitate[2] suscipit. Sed eodem modo irrationalitas totum animal informat eodem tempore. Ita duo opposita sunt in eodem secundum idem. Nec hoc dicant : non est inconveniens duo opposita esse in eodem universali, quia ad hæc reclamat Porphyrius[3] negans in eodem universali esse opposita : « neque enim opposita habet; nam in eodem simul habebit opposita; » atque in solutione hac sic : « neque ex his quæ non sunt, aliquid fiet, nec opposita circa idem sunt, » cum de genere loquitur. Nec ad hoc refugiant, ut dicant Porphyrium ibi non habere pro inconvenienti duo opposita esse in eodem, dum[4] non sint in actu constitutionis illius in quo sunt; alioquin non est inconveniens albedinem et nigredinem esse in eodem, quæ non hoc constituunt. Illud ergo majoris simplicitatis quod dicunt quidam, quia dif-

[1] Cod. *est.* — [2] Cod. *totam sui quantitatem.* — [3] Cf. Porphyr. Isagog., pag. 391. — [4] *Dum* supplevimus.

ferentiæ quidem adveniunt generi, sed in genere non fundantur. Unde et per se dicitur quia sibi ipsi facit subjectum. Sed dico : facta est species ex genere et* substantiali differentia, et sicut in statua æs est materia, forma autem figura, similiter genus est materia speciei, forma autem differentia. Materia est quæ suscipit formam. Ita genus in ipsa specie constituta formam sustinet. Nam et postquam constituta est, ex materia et forma constat, id est ex genere et differentia. Et ita redimus ad idem, quia ipsa differentia in genere fundatur. Sed dicunt : rationalitas quidem fundatur in carne quæ extra speciem genus est, sed non in ipsa specie, et sic duo impossibilia concedunt, alterum, quod genus extra speciem sit et ejus individua, cum dicat Boethius[1] : « specierum diversarum similitudo, quæ « nisi in speciebus et individuis earum esse non potest, efficit genus; » alterum vero, quia concedunt quiddam esse existens in specie[2], illam rem quæ eodem momento est genus extra speciem, et illud primum tantum non esse genus. Item si forma fundatur in specie, fundatur in constituto ex se et genere, et ita ipsum constitutum est ei fundamentum; unde et intellectu posset disjungi fundamentum et forma. Animi enim potestas hæc est, et disjuncta conjungere et conjuncta disjungere. Sed quis animus rationalitatem disjungeret ab homine, cum in homine claudatur rationalitas? Item cum rationalitas aliquid sit, sub aliquo membro Aristotelicæ divisionis continebitur, hujus scilicet[3] : « aut dicitur de subjecto et non est in subjecto, etc. » Credo, huic aptabunt : « quod dicitur de subjecto et est in subjecto. » Nam rationalitas de subjecto dicitur hac rationalitate. In subjecto autem est homine. Quod si est in homine aut in subjecto, non est ibi sicut quædam pars, etc.; sic enim diffinitur ibidem esse in subjecto; sed hominis est pars formalis, et sic est pars; quærendum ergo est illi aliud subjectum cujus ipsa non sit pars. Sed dicent : rationalitas est in homine ut in subjecto, nec in eo est ut pars integralis, quod solum negavit Aristoteles; et hoc contradico. Animal in homine est ut in subjecto, nec est ibi sicut pars integralis. Quod si dicant

* Fol. 43 r°, c. 1

[1] Cf. Boeth. in Porphyr., pag. 56 — [2] Cod. *in specie esse.* — [3] Aristot. Categ., pag. 447.

quia ultima pars diffinitionis illi non convenit[1] : « quod enim impossibile est esse, etc. » Nam possibile est esse animal sine homine et sine aliis inferioribus, esse large, non actualiter; sed idem dicas de rationalitate. Nam, secundum eos, etsi rationalitas non esset in aliquo, tamen in natura remaneret. Item omne materiatum sufficienter constituitur ex sua materia et forma. Socratis autem materia species homo, forma autem Socratitas, ex quibus sufficienter constituitur. Sed item ex elementis constat Socrates, quia omne corpus ex quatuor elementis constat. Si solvant, ergo non possunt dicere * unde conveniant elementa in Socrate. Aut enim materia erit aut pars materiæ, aut forma aut pars formæ. Quod si neutrum est, qualiter ibi esse possit, rationabile non videt ingenium. Velut domus constituitur ex pariete et tecto et fundamento et forma; tamen[2] compositione constare dicimus ex ligno et lapide. Quod idcirco esse potest, quia lapis et ligna partium domus partes sunt.

* Fol. 43 r°, c. 2

Item genera et species aut creator sunt aut creatura. Si creatura sunt, ante fuit suus creator quam ipsa creatura. Ita ante fuit Deus quam justitia et fortitudo, quas quidam esse in Deo non dubitant et aliud a Deo. Itaque ante fuit Deus quam esset justus vel fortis. Sunt autem qui negant illam divisionem esse sufficientem : quicquid est, aut est creator aut creatura; sed sic faciendam esse dicunt : quicquid est, aut genitum est aut ingenitum. Universalia autem ingenita dicuntur et ideo coæterna, et sic secundum eos qui hoc dicunt, animus, quod nefas est dictu, in nullo est obnoxius Deo, qui semper fuit cum Deo nec ab alio incœpit, nec Deus aliquorum factor est. Nam Socrates ex duobus Deo coæternis conjunctus est. Nova ergo prima fuit conjunctio, non aliqua nova creatio. Nam æque ut materia, ita et forma universalis est et ita Deo coæterna; quod quantum a vero deviet, palam est.

Sed et illud occurrit quod si eadem essentia est quæ cum rationalitate facit hominem, cum irrationalitate asinum, unde procedit quod talia duo contraria de una essentia faciunt duas? Neque enim,

[1] Aristot. Categ., pag. 447. — [2] Cod. *tandem.*

si pateretur natura ut in eodem digito simul essent albedo et nigredo, tamen[1] de uno digito efficerentur duo digiti. Multa sunt quæ hanc insaniam non patiuntur, quæ opponeremus nisi supradicta sufficere putamus.

Nunc itaque illam quæ de indifferentia est, sententiam perquiramus. Cujus hæc est positio : Nihil omnino est præter individuum; sed et illud aliter et aliter attentum species et genus et generalissimum est. Itaque Socrates in ea natura in qua subjectus est sensibus, secundum illam naturam quam significat adesse[2] Socrati, individuum est ideo quia tale est proprietas cujus nunquam tota reperitur in alio. Est enim alter homo, sed Socratitate nullus homo præter Socratem. De eodem Socrate quandoque habetur intellectus non concipiens quicquid notat hæc vox Socrates; sed Socratitatis oblitus, id tantum perspicit de Socrate quod notat idem *homo,* id est animal rationale mortale, et secundum hoc species est; est enim prædicabilis de pluribus in quid de eodem statu. Si intellectus postponat* rationalitatem et mortalitatem, et id tantum sibi subjiciat quod notat hæc vox *animal,* in hoc statu genus est. Quod si, relictis omnibus formis, in hoc tantum consideremus Socratem quod notat *substantia,* generalissimum est. Idem de Platone dicas per omnia. Quod si quis dicat proprietatem Socratis in eo quod est homo non magis esse in pluribus quam ejusdem Socratis in quantum est Socrates; æque enim homo qui est Socraticus in nullo alio est nisi in Socrate, sicut ipse Socrates; verum, quod concedunt; ita tamen determinandum putant : Socrates in quantum est Socrates nullum prorsus indifferens habet quod in alio inveniatur; sed in quantum est homo plura habet indifferentia quæ in Platone et in aliis inveniuntur. Nam et Plato similiter homo est, ut Socrates, quamvis non sit idem homo essentialiter qui est Socrates. Idem de animali et substantia.

* Fol. 43 v°, c. 1.

Huic sententiæ æque auctoritas et ratio contradicunt; et primum quibus auctoritatibus contraria sit videamus.

[1] Cod. *non tamen.* — [2] Cod. *deesse.*

Porphyrius dicit[1] : « decem quidem generalissima; specialissima quidem in numero quodam, non tamen[2] indefinito; individua vero infinita sunt. » Positio vero hujus sententiæ hoc habet : singula individua substantiæ, in quantum sunt substantia, generalissima esse. Itaque non potius individua infinita sunt quam generalissima. Solvunt tamen illi dicentes : generalissima quidem infinita esse essentialiter, sed per indifferentiam decem tantum; quot enim individua substantiæ, tot et sunt generalissimæ substantiæ. Omnia tamen illa generalissima generalissimum unum dicuntur, quia indifferentia sunt. Socrates enim in eo quod est substantia, indifferens est cum qualibet substantia in eo statu quod substantia est. Item paulo post dicit Porphyrius[3] : « collectivum enim multorum in unam naturam species est, et magis id quod genus est; » quod de Socrate rationabiliter dici non potest. Neque enim Socrates aliquam naturam quam habeat Platoni communicat, quia neque homo qui Socrates est neque animal in aliquo extra Socratem est. Ipsi tamen[4] ad indifferentiam currentes, dicunt quia Socrates in eo quod est homo colligit Platonem et singulos homines; proinde quia indifferens essentia homini, Socrates[5] est Plato. Item Porphyrius[6] : « genus est quod prædicatur de pluribus differentibus specie in eo quod quid sit, species quidem de pluribus differentibus numero. » Si ergo Socrates in statu animalis genus est, pluribus differentibus speciebus inhæret; si in statu hominis species est, pluribus differentibus numero. Quod minime est verum. Neque enim vel animal vel homo qui Socrates est, alii quam Socrati inest. Sed et hi dicunt : Socrates in nullo statu alicui inhæret nisi sibi essentialiter; sed in statu hominis pluribus dicitur inhærere, quia alii sibi indifferentes inhærent; eodem modo in statu animalis. Boethius quoque huic sententiæ multis refragatur[7] locis. In secundo commentario super Porphyrium sic ait[8] : « Nihilque aliud species putanda est, nisi cogitatio collecta ex individuorum dissimilium

[1] Porphyr. Isagog., pag. 380. — [2] Cod. *tantum.* — [3] Porphyr. Isagog., pag. 382. — [4] Cod. *tantum.* — [5] Cod. *quia Socrates.* — [6] Porphyr. Isagog., pag. 373. — [7] Cod. *refrangitur.* — [8] Boeth. in Porphyr., pag. 56

numero, substantiali similitudine; genus vero est cogitatio ex specierum similitudine. » Quod in hac sententia non convenit : Socrates, in quantum homo est, species est, qui tamen nullo* modo de pluribus colligitur, quia in pluribus non est. Quod tamen ipsi ad indifferentiam referentes, dicunt ita : Socrates, in quantum est homo, de se colligitur et de Platone cæterisque; unumquodque individuum in quantum est homo de se colligitur. Quod quam ridiculum sit, inde patet quod eodem modo dici potest de quolibet et quod ipse fuit homo quia quoddam indifferens illi ibi est. Item in commentario super Categorias[1] : « genera et species non ex uno singulo intellecta sunt, sed ex omnibus singulis mentis ratione collecta vel concepta. » Hic plane confirmat *homo* unam essentiam, sicut hominem non ex solo Socrate collectum, sed quod ex omnibus colligitur. Qui vero Socratem in eo quod est homo esse speciem dicunt, ex solo individuo colligunt speciem. Omnes apponere auctoritates quæ hanc sententiam abnuunt, gravaremur.

* Fol. 43 v°, c. 2.

Sed nunc ut rationi sit consentanea videamus. Unumquodque individuum hominis, in quantum est homo, speciem esse hæc sententia asserit. Unde vere possit dici de Socrate : hic homo est species; sed Socrates est hic homo vere dicitur; itaque secundum modum primæ figuræ rationabiliter concluditur : Socrates est species. Si enim aliquid[2] prædicatur de aliquo et aliud subjiciatur subjecto, subjectum subjecti subjicitur prædicato prædicati. Hoc nemo rationabiliter denegabit. Procedo. Si Socrates est species, Socrates est universale; et si est universale, non est singulare; unde sequitur : non est Socrates. Negant hanc consequentiam : si est universale, non est singulare. Nam impositione suæ sententiæ habetur : omne universale est singulare, et omne singulare est universale diversis respectibus. At contra cum dicitur : substantia alia universalis, alia singularis, talem divisionem, credo, nemo negat esse secundum accidens. Sed, ut dicit Boethius in libro Divisionum[3] : « harum commune est præcep-

[1] Boeth. in Prædicam., pag. 129. — [2] Cod. *si enim est species aliquid.* — [3] Boeth. de divis., pag. 541.

tum : quicquid eorum dividitur in opposita segregari ; » ut si subjectum in accidentia separemus, non dicamus : corporum alia sunt alba, alia dulcia, quæ non opposita sunt, sed : corporum alia sunt alba, alia nigra, alia neutra. Ecce eodem modo negare possumus hanc non esse divisionem secundum accidens : substantia alia universalis, alia singularis; hæc non magis opposita sunt, universale et singulare, quam album et dulce. Dicunt illi non esse dictum de omnibus divisionibus secundum accidens, sed de regularibus. Si quæras quæ sunt regulares; aiunt : quibus illud convenit. Videte quantæ impudentiæ sint! Quod tam plane dicit auctoritas, cum de divisionibus secundum accidens loqueretur, « harum omnium commune præceptum est, etc., » non dictum universaliter mentiuntur. Sed in hoc non consistent. Nam de his specialiter, id est universali et singulari, negat auctoritas : nullum universale est singulare, et nullum singulare est universale. Boethius enim in Commentario super Categorias, cum de hac divisione loqueretur : substantia alia universalis, alia singularis, ait[1] : « ut autem accidens in naturam substantiæ transeat esse non potest, vel ut substantia in naturam accidentis transeat haberi non potest. At vero nec particularitas nec universalitas in* se transeunt. Namque universalitas potest prædicari de particularitate, ut animal de Socrate vel Platone, et particularitas suscipit prædicationem universalitatis; sed non ut universalitas sit particularitas, nec quod particulare est, universalitas fiat. » *Universalitas* et *particularitas* hæc nomina pro universali et particulari accipi notant exempla, ut animal de Socrate. Contra hoc rationabiliter nihil dici potest. Illi tamen non quiescunt, sed dicunt : nullum singulare in quantum est singulare, est universale, et e converso; et cum universale est, singulare est universale, et e converso. Contra quod dico verba ista : nullum singulare in quantum est singulare, hunc sensum videtur habere : nullum singulare, manens singulare, est universale manens universale, quod utique falsum est. Nam Socrates manens Socrates est homo manens homo. Item hunc sensum habere posset : nulli singulari confert hoc quod est sin-

* Fol. 44 r°, c. 1.

[1] Boeth. in Prædicam., pag. 120.

gulare esse universale; vel homini singulari aufert hoc quod est singulare esse universale, quod totum fallit inter Socratem et hominem. Nam in Socrate hoc quod est Socrates exigit hominem, et nulli singulari aufert aliquid esse universale; nam secundum eos omne singulare est universale. Item si dicant: Socrates in quantum est Socrates, id est in tota illa proprietate in qua notatur ab hac voce quæ est *Socrates,* non est homo in quantum est homo, id est in illa proprietate in qua notatur ab hac voce : *homo est;* hoc quoque falsum est. Nam Socrates notat hominem Socraticum, in quo et hominem, quod scilicet notat *homo.* Quod si dicant : Socrates in tota illa proprietate in qua notatur a *Socrates,* non est id tantum quod notat homo, quid ultra dicere possint? Videat alius si fieri possit.

Amplius : speciem ex genere et substantiali differentia constare, ut statua ex ære et figura, auctore Porphyrio[1], constat. Itaque pars est speciei materia et similiter differentia. Ipsa vero species est totum diffinitivum eorum. Unde ad invicem sunt relativa et ita inter se opposita, et sicut nullus pater sui ipsius est pater, sed alterius, ita nullum totum sui ipsius est totum, sed alterius. Similiter et de parte. Unde hoc totum sui ipsius non est. Est autem sui ipsius pars. Sed idem homo et animal ejus materia. Ut autem aliquid totum sit et sui ipsius et alterius, magis est impossibile. Amplius si idem est homo species et animal suum genus, cum omne genus suæ speciei inhæreat, idem sibi ipsi inhæret, quod esse non potest, testante Boethio super Topica Tullii in commentario in libro primo sic[2] : « quod ne intelligi quidem potest quemadmodum in ipso hærere possit quod ipsum est, cum sibi nihil inhæreat. » Et de his hactenus.

Nunc illam sententiam quæ voces solas genera et species universales et particulares prædicatas et subjectas asserit et non res, insistamus.

Res quidem genera et species esse auctoritas affirmat et Boethius qui in secundo commentario super Porphyrium[3] : « nihil aliud* species

* Fol. 44 r°, c. 2.

[1] Porphyr. Isagog., pag. 392. — [2] Boeth. in Topic., pag. 769. — [3] Boeth. in Porphyr., pag. 56.

« esse putanda est, nisi cogitatio collecta ex individuorum dissimilium « numero substantiali similitudine; genus vero collecta cogitatio ex « specierum similitudine. » Quod autem has similitudines res appellet, paulo superius aperte demonstrat : « sunt igitur hujusmodi res in corporalibus atque in sensibilibus. Intelliguntur autem præter sensibilia. » Item idem Boethius, in commentario super Categorias[1], dicit: « quoniam rerum decem genera sunt prima, necesse fuit decem quoque esse simplices voces quæ de simplicibus rebus dicerentur. » Hi tamen[2] exponunt genera, id est manerias. Quasdam autem res universales ait Aristoteles in Peri ermenias[3] : « rerum aliæ sunt universales, aliæ sunt « singulares. » Hi tamen exponunt rerum, id est vocum. Boethius quoque in commentario super Categorias[4] : « cum dico animal, talem substantiam significo quæ de pluribus prædicatur. » Hæc auctoritas res esse universales asserit, cum dicat : de pluribus prædicari, quæ est diffinitio universalis[5]. Quod autem res et prædicatæ et subjectæ sint, dicit Boethius in Hypotheticis, his verbis[6] : « Itaque prædicativa rem quam subjicit prædicatæ rei nomen suscipere declarat. » His autem tam apertis auctoritatibus rationabiliter obviare non valentes, aut dicunt auctoritates mentiri, aut exponere laborantes, quia excoriare nesciunt, pellem incidunt.

Item voces nec genera sunt nec species nec universales nec singulares nec prædicatæ nec subjectæ, quia omnino non sunt. Nam ex his quæ per successionem fiunt, nullum omnino totum constare ipsi qui hanc sententiam tenent, nobiscum credunt. Si ergo non sunt nec genera nec species nec universales nec singulares nec prædicatæ nec subjectæ, et in omnibus his dicunt auctoritatem mentitam, sed non deceptam esse. Amplius : quemadmodum statua constat ex ære materia, forma autem figura, sic[7] species ex genere materia, forma autem differentia, quod assignare in vocibus impossibile est. Nam cum animal genus sit hominis, vox vocis nullo modo est altera

[1] Boeth. in Prædicam., pag. 113. — [2] Cod. *tantum*. — [3] Aristot. de Interpret., pag. 23. — [4] Boeth. in Prædicam., pag. 131. — [5] Cod. addit. : *et prædicari cum dicat de pluribus prædicatur;* quod superfluum videtur. — [6] Boeth. de syllog. hypoth., pag. 607. — [7] Cod. *sicut*.

alterius materia; nam neque in qua sit neque de qua sit. Nam de hac voce *animal* non fit hæc vox *homo*, neque in ea. Sed aiunt figuram totam[1] esse locutionem : genus est materia speciei, id est : significatum generis materia est significati[2] speciei. Sed hoc secundum eos stabile est. Nam cum habeat eorum sententia nihil esse præter individua, et hæc tamen significari a vocibus tam universalibus quam singularibus, idem prorsus significabit animal et homo; unde hoc e converso vere dici potest : significatum speciei esse materiam significati generis. Quod si ipsi concedant, cum rationabiliter negare non possint, læduntur a Boethio in Divisionibus[3], qui in hoc ostendit differentiam divisionis generis et totius, quod genus materia est speciebus, totius vero materia sunt partes. Quod si æque ut partes totius, ita species sunt materia generum, non utique in * hoc differunt, imo conveniunt. Amplius : significatum generis significati speciei materia esse non potest, cum prorsus idem sint in sententia, quod indifferentia dictum est. Nam idem formam non suscipit ad se ipsum constituendum; sed, ait Boethius[4], « genus accepta differentia transit in speciem. » Nec idem est pars sui ipsius. Nam si idem sibi esset totum et pars, idem esset sibi oppositum : et de his hactenus.

Fol. 44 v°, c. 1.

Quoniam supradictas sententias rationibus et auctoritatibus confutavimus, quid nobis potius tenendum videatur de his, Deo annuente, amodo ostendemus.

Unumquodque individuum ex materia et forma compositum est, ut Socrates ex homine materia et Socratitate forma; sic Plato ex simili materia, scilicet homine, et forma diversa, scilicet Platonitate, componitur; sic et singuli homines. Et sicut Socratitas, quæ formaliter constituit Socratem, nusquam est extra Socratem, sic illa hominis essentia, quæ Socratitatem sustinet in Socrate, nusquam est nisi in Socrate. Ita de singulis. Speciem igitur dico esse non illam essentiam hominis solum quæ est in Socrate, vel quæ est in aliquo alio individuorum, sed totam illam collectionem ex singulis aliis

[1] Cod. *totum*. — [2] Cod. pro *materia est significati*, habet tantum : *significatum*. Vide paulo infra. — [3] Boeth. de divis., pag. 640. — [4] *Id. ibid.*

hujus naturæ conjunctam. Quæ tota collectio, quamvis essentialiter multa sit, ab auctoritatibus tamen una species, unum universale, una natura appellatur, sicut populus, quamvis ex multis personis collectus sit, unus dicitur. Item unaquæque essentia hujus collectionis quæ humanitas appellatur, ex materia et forma constat, scilicet ex animali materia, forma autem non una, sed pluribus, rationalitate et mortalitate et bipedalitate, et si quæ sunt ei aliæ substantiales. Et sicut de homine dictum est, scilicet quod illud hominis quod sustinet Socratitatem, illud essentialiter non sustinet Platonitatem, ita de animali. Nam illud animal quod formam[1] humanitatis quæ in me est, sustinet, illud essentialiter alibi non est, sed illi indifferens est in singulis materiis singulorum individuorum animalis. Hanc itaque multitudinem essentiarum animalis quæ singularum specierum animalis formas sustinet, genus appellandum esse dico : quæ in hoc diversa est ab illa multitudine quæ speciem facit. Illa enim ex solis illis essentiis quæ individuorum formas sustinent collecta est; ista vero quæ genus est, ex his quæ[2] diversarum specierum substantiales differentias recipiunt. Et hoc est quod voluit Boethius in secundo commentario super Porphyrium[3] his verbis : « Nihil aliud species esse pu« tanda est, etc. » Item, ut usque ad primum principium perducatur, sciendum est quod singulæ essentiæ illius multitudinis quæ animal genus dicitur, ex materia aliqua essentia corporis et formis substantialibus, animatione et sensibilitate, constat, quæ, sicut de animali dictum est, nusquam alibi essentialiter sunt; sed illæ indifferentes formas sustinent omnium specierum corporis. Et hæc talium corporis essentiarum multitudo genus dicitur illius naturæ quam ex multitudine essentiarum animalis confectam diximus. Et singulæ corporis, quod genus est, essentiæ ex materia, scilicet aliqua essentia substantiæ, et forma, corporeitate constant. Quibus indifferentes essentiæ incorporeitatem, quæ forma est, species, sustinent, et illa talium essentiarum multitudo substantia generalissimum dicitur, quæ tamen nondum est simplex, sed ex materia mera essentia, ut ita di-

[1] Cod. *formas*. — [2] *Quæ* supplevimus. — [3] Boeth. in Porphyr., pag. 56.

cam, et susceptibilitate contrariorum forma constat. Quæ mera es- *Fol. 44 v°, c. 2. sentia an genus sit et quare non* sit, postea discutietur. Quod autem in substantia dictum est, simile in aliis prædicamentis intelligatur.

Nunc quid ratio sive auctoritas de hac sententia judicet, videamus. Speciem esse dicimus multitudinem essentiarum inter se similium, ut hominem[1]. Species autem hominis est materia suorum individuorum. Itaque tota illa multitudo quæ humanitas dicitur, materia est Socratis et singulorum. Materia autem est quæ suscipit formam. Itaque homo species Socratitatem suscipit; quod minime verum est, quia, ut jam supra dictum est, illud tantum humanitatis informatur Socratitate quod in Socrate est. Ipsum autem species non est, sed illud quod ex ipsa et cæteris similibus essentiis conficitur. Attende. Materia est omnis species sui individui et ejus formam suscipit, non ita scilicet quod singulæ essentiæ illius speciei informentur illa forma, sed una tantum, quæ tamen quia similis est compositionis, prorsus cum omnibus aliis ejusdem naturæ essentiis, quod ipsa suscipit compactum, ex ipsa et cæteris suscipere auctores voluerunt. Neque enim diversum judicaverunt unam essentiam illius concollectionis a tota collectione, sed idem, non quod hoc esset illud, sed quia similis creationis in materia et forma hoc erat cum illo. Sic autem esse et[2] usus loquendi approbat. Nam massam aliquam ferream de qua faciendi sunt cultellus et stylus, videntes, dicimus : hoc futurum materia cultelli et styli, cum tamen nunquam tota suscipiat formam alterutrius, sed pars styli, pars cultelli.

Item species est quæ de pluribus in quid prædicatur. Prædicari autem est inhærere; sed illa multitudo Socrati non inhæret; Socratem enim non tangit nisi una essentia illius multitudinis. Audi et attende : prædicari quidem inhærere dicunt. Usus quidem hoc habet; sed ex auctoritate non inveni; concedo tamen : inhærere autem dico humanitatem Socrati, non quod tota consumatur in Socrate, sed una tantum ejus pars Socratitate informatur. Sic enim dicor tangere parietem, non quod singulæ partes mei parieti hæreant, sed

[1] Cod. *homine.* — [2] Cod. *est.*

forsitan sola summitas digiti, qua hærente, dicor tangere. Eodem quoque modo exercitus aliquis dicitur hærere muro vel alicui loco, non quod singulæ personæ exercitus illi hæreant, sed aliquis de exercitu. Similiter de specie, quamvis major sit identitas alicujus essentiæ illius collectionis ad totum quam alicujus personæ ad exercitum; illud enim idem est cum suo toto, hoc vero diversum.

Item species in quid prædicatur de individuo; prædicari autem in quid, ut aiunt, est prædicari in essentia; prædicari autem in essentia est hoc esse illud. Cum ergo dicitur : Socrates est homo, cum hic species prædicetur de Socrate in essentia, hic est sensus : Socrates est illæ multæ essentiæ; quod plane falsum est. Et habebimus illud idem inconveniens quod in aliis sententiis, scilicet : singulare est universale. Nam Socrates homo est illa multitudo, homo autem species; quare singulare est universale. Audi vigilanter. Prædicari, inquiunt, est prædicari in essentia. Hoc consentio prædicari in essentia dicere, hoc esse illud nego. Nam prædicari in substantia dicit Boethius[1] idem esse cum prædicari de subjecto; prædicari autem de subjecto dici de inferiori cujus sit essentia. Hoc commune est generibus et speciebus et substantialibus differentiis, respectu illorum quibus conferunt essentiam. Nam et homo et rationalitas æque prædicantur de Socrate, ut de subjecto et in substantia. Nec tamen dicitur : Socrates est rationalitas, sed Socrates est rationalis, id est res in qua est rationalitas. Eodem modo homo species prædicatur * de : Socrates est rationalis, id est res in qua est rationalitas in substantia. Nec tamen dicitur : Socrates est homo illa species, sed Socrates est unum de his quibus inhæret illa species.

*Fol. 45 r°, c. 1.

Sed, dicunt, similitudo non procedit. Nam rationale alterius nomen est, pro impositione scilicet animalis, et aliud est quod principaliter significat, scilicet rationalitas quam prædicat et subjicit; homo vero nihil aliud vel nominat vel significat quam illam speciem. Absit hoc; imo sicut rationale et homo, sic et quodlibet aliud universale substantivum alterius nomen est, per impositionem quidem ejus quod

[1] Boeth. in Prædicam., pag. 124.

principaliter significat. Verbi gratia : rationale vel album impositum fuit Socrati vel alicui sensilium ad nominandum propter formas, id est rationalitatem et albedinem, quas principaliter significant. Eodem modo homo impositum fuit cuilibet materialiter constituto ex homine ad nominandum, propter eorum materiam, scilicet speciem quam principaliter significaret. Itaque cum dicitur : Socrates est homo, hic est sensus : Socrates est unus de materialiter constitutis ab homine, vel, ut ita dicam, Socrates est unus de humanis. Sicut cum dicitur : Socrates est rationalis, non iste est sensus : res subjecta est res prædicata, sed Socrates est unus de subjectis huic formæ quæ est rationalitas. Quod autem homo impositum sit his quæ materialiter constituuntur ab homine, id est individuis, et non speciei, dicit Boethius in commentario super Categorias, his verbis[1] : « Qui enim primus hominem dixit, non illum qui ex singulis conficitur in mente habuit, sed hunc individuum atque singularem cui nomen hominis imponeret. » Et nota quod nomina illa tantum dicuntur substantiva quæ imponuntur ad nominandum aliquem propter ejus materiam, ut homo et cætera universalia substantiva, vel propter expressam essentiam, ut Socrates; idem enim nominat et significat, scilicet compositum ex humanitate et Socratitate; adjectiva vero illa dicuntur quæ imponuntur alicui propter formam quam principaliter significat, ut rationale et album res illas nominant in quibus inveniuntur rationalitas et albedo. Nam quod dici solet adjectivum esse quod significat accidens, secundum quod adjacet, et substantivum quod significat essentiam, ut essentiam, ridiculum est vel sine intellectu. Nam cum dicunt album esse adjectivum quod significat albedinem ut adjacentem, aut iste est sensus : albedinem quæ adjacet, et idem potest dici quod albedo, aut albedinem ita quod adjacentiam; circa ipsam idem inquiretur, utrum adjacentiam ut adjacentem aut alio modo. Neutrum rationabiliter concederetur. Sed opponetur : si homo tantum sensilium nomen est, his tantum vocibus consignificat quæ de materiatis ab homine agere possunt; coagit autem huic voci

[1] Boeth. in Prædicam., pag. 129.

quæ est species vel universale, quæ nominibus individuorum non consignificat. Sciendum est ergo : vocabula quæ imposita sunt rebus propter aliud significandum principaliter circa eas, quandoque transferuntur ad agendum de principali significatione; ut cum rationale impositum sit substantiis ad nominandum, et album similiter, translative tamen dicitur rationale est differentia et* album est species coloris, nihil aliud intelligo quam rationalitas et albedo. Sic et homo transfertur ad agendum de natura quam principaliter significat, cum dicitur : homo est species. Quæretur an æquivocum sit homo cum transfertur ad speciem. Translationum enim duo genera sunt, alterum commoditate, alterum necessitate. Commoditate quidem, causa curialitatis, ad rem habentem nomen nomen alterius rei transferimus; ut, cum navis gubernator suo nomine nauta appelletur, per quamdam officii similitudinem auriga dicitur, et talis tamen translatio non facit æquivocationem. Necessitate fit translatio cum nomine alicujus rei rem nomen non habentem significamus; ut, cum pictura homo dicitur, et sic æquivoce hoc nomen homo dicitur. Quod si sic est, æquivocum esse videtur cum homo ad speciem transferetur; nec enim ad rem habentem nomen fit translatio. Non est autem æquivocatio : est enim, ut ait Boethius[1], sophisma univocationis : homo concedit, homo non concedit, si in una agitur de individuo, in alia de specie. Concedimus itaque hanc translationem necessitate fieri, sed non omnem quæ necessitate fit facere æquivocationem, non nisi per impositionem stabile ei illud nomen imponatur. Ait enim Boethius in commentario super Categorias[2] : « neque enim vocabula æquivoca sunt, nisi res subjectæ propriis et immutabilibus vocabulis appellentur; » hic autem forsitan nulla fuit impositio. Sed ita tantum usus habuit ut in alia translatione nemo nautæ imposuit auriga, sed quidem injunxit : auriga regit navim, pro similitudine officii, videns in tali contextu per aurigam nautam posse intelligi.

*Fol. 45 r°, c. 2.

Item opponitur : si homo, cum nomen sit inferiorum, principa-

[1] Boeth. de Interpret., pag. 337. — [2] Boeth. in Prædicam., pag. 117.

liter significat speciem, species autem nihil aliud sit quam illa essentiarum collectio, homo autem illam multitudinem significat; et sic anima alicujus audiens hanc vocem *homo*, concipiendo operatur in illa multitudine, et ita vel unam tantum essentiam illius collectionis vel plures vel omnes concipit; quæ singula falsa sunt. Audiens enim *homo*, in nullam essentiam illius collectionis auditor per hoc nomen descendit. Verum quidem istud concedo. Nam sæpe intellectum habemus de aliqua hominum multitudine quam a longe videmus cujus forte nullum cognoscimus, et neque tamen in unum vel in plures vel in omnes cogitatione descendimus, et tamen in tota multitudine cogitando laboramus, ut de aliquo acervo* quem aliquando videmus, neque tamen ad aliquam essentiam illius acervi animum dirigimus. Hoc autem voluisse mihi plane videtur Boethius in secundo commentario super Peri ermenias, his verbis : « cum[1] enim tale « aliquid animo speculamur, non in unamquamque personam mentis cogitatione deducimur, sed per hoc nomen quod est homo, scilicet in omnes[2] quicumque diffinitionem humanitatis participant; » et alibi : « humanitas ex singulorum hominum collecta naturis in « unam quodam modo redigitur intelligentiam atque naturam. »

* Fol. 45 v°, c. 1.

Item contra dicitur : si nihil aliud est species quam illud quod conficitur ex multis essentiis, quotiens et illud mutabitur, mutabitur etiam species. Illud autem singulis horis mutatur. Verbi gratia : ponamus humanitatem constare tantum ex decem existentiis, in momento nascetur aliquis homo, et jam conficietur alia humanitas. Non est idem acervus constans ex undecim existentiis, et decem et, ut plus dicam, singulæ essentiæ humanitatis quæ illam speciem confecerunt, ante mille annos modo prorsus perierunt, et novæ subcreverunt quæ humanitatem quæ hodie species est, conficiunt. Itaque nisi singulis momentis significatio hujus vocis *homo* mutetur, non potest vere dici bis : *Socrates est homo*. Nam cum iterum dixeris : Socrates est homo, si dicas esse de humanitate quam prius dixeris, falsum est; nam illa jam non est. Attende. Verum est quod illa hu-

[1] Boeth. in de Interpret. edit. secunda, pag. 339. — [2] Cod. *homines*.

manitas quæ ante mille annos fuit vel quæ heri, non est illa quæ hodie est; sed tamen est eadem cum illa, id est creationis non dissimilis. Non enim quicquid idem est cum alio, idem est illud; homo enim et asinus idem sunt in genere, nec tamen hoc est illud. Socrates quoque ex pluribus atomis constat vir quam puer, et tamen idem est. Vocis quoque significatio non mutatur quamvis hoc non sit illud, ut patet in hac voce *Cæsar* quæ idem significat, mortuo Cæsare, quamvis non sit verum dicere : Cæsar est Cæsar; cum enim dicitur hodie : Cæsar vicit Pompeium, de eadem re habetur intellectus de qua vivente Cæsare; hodie tamen Cæsar non est Cæsar. Similiter homo nominat aliquid materiatum ab homine, scilicet humanitate; sed non ex vocis significatione est utrum ex humanitate constante ex decem sive ex amplioribus. Tamdiu ergo verum est dicere : Socrates est homo, quamdiu est materiatum ab humanitate, ex quantislibet essentiis humanitatis constante.

Amplius : species est quæ de pluribus differentibus numero in eo quod quid est, prædicatur, id est quæ pluribus inhæret materialiter. Quod si verum est etiam[1] dicere quod omne quod sic prædicatur, sit species, non una tantum erit species humanitas, sed multæ. Ponamus enim decem tantum essentias esse humanitatis quæ illam speciem conficiunt. Dico quod quinque illarum erunt una species et quinque alia. Nam illud confectum ex quinque prædicatur, hoc est inhæret materialiter pluribus, id est quinque individuis ab eis materialiter constitutis, et eodem modo illud quod ex aliis quinque efficitur. Nosse debes quod nusquam quid sit prædicari plane dicit auctoritas. Nam quod solet dici quod prædicari est inhærere, usus est ex* nulla auctoritate procedens. Mihi autem videtur quod prædicari est principaliter significari per vocem prædicatam; subjici vero, significari principaliter per vocem subjectam, et hoc quodammodo videor habere a Prisciano, quod in tractatu orationis ante nomen dicit præpositiones et conjunctiones *syncategoreumata*, id est consignificantia. Scimus autem *syn* apud græcos *cum* præpositionem si-

* Fol. 45 v°, c. 2.

[1] Cod. *etiam Socrates.*

gnificare, *categorare*[1] autem *prædicari;* unde *categoriæ prædicamenta* dicuntur. Si ergo idem est categoreumata quod significantia, idem erit prædicari quod significari principaliter, quam solam significationem recepit Aristoteles[2], juxta illud: « album nil significat, nisi qualitatem. » Cum enim album subjectum albedinis nominando significet, illam solam significationem notavit Aristoteles, in qua intellectus constituitur per vocem. Revertamur ergo, et videamus an illud constitutum tantum quinque essentiis, prædicetur in quid de pluribus, ut dictum est. Cum enim dicitur : Socrates est homo, non prædicatur nisi quod ex singulis humanitatis essentiis constituitur. Neque enim principaliter aliud significatur per hoc nomen *homo* quod est homo, quam tota multitudo, nec aliqua una essentia nec aliquid constitutum ex pluribus essentiis illius multitudinis, juxta illud Boethii quod dictum est « humanitas[3], etc. » utique actualiter significatur[4]. Nec ita accipiendum est in diffinitione speciei prædicari actualiter; alioquin omnibus tacentibus nulla species esset; nam nil significaretur; sed aptum ad prædicandum, id est ad principaliter significandum per vocem prædicatum, quod convenit collecto ex quinque essentiis. Possent enim duo nomina poni quorum alterum daret intellectum de uno collecto, et alterum de altero; hoc falsum est; per nullum enim nomen talis haberetur intellectus de illo conjuncto discernens ab alio conjuncto. Non enim conciperet vel diversam materiam vel diversam formam vel res diversorum effectuum, quod quale sit post dicetur, sed sicut ensis et gladius eumdem generant intellectum, ita illa duo nomina facerent. Item opponi potest : illud constitutum ex quinque essentiis aptum est prædicari de pluribus; quare cras forsan prædicabitur per hoc nomen *homo*. Contingere enim potest ut humanitas quæ hodie ex decem essentiis constat, ex quinque tantum essentiis cras constituatur; falsum est. Illud constitutum ex quinque essentiis, dum sit in constitutione humanitatis constitutæ ex amplioribus, non est aptum ut de ea habeatur intellectus, quamvis paulo post habebi-

[1] Sic cod. — [2] Aristot. Categ., pag. 459. — [3] Cod. *humanitatis*. Cf. supra, pag. 526. — [4] Cod. *non significatur*.

tur, cum ad numerum quinque essentiarum humanitas redigetur. Sicut enim vox aliqua ante impositionem potest quidem significare, sed tamen non est apta ad significandum, licet post impositionem significet, et sicut penna potens est ut per eam scribatur ante incisionem, nec tamen apta est, sic[1] illud constitutum ex quinque essentiis, dum manet pars humanitatis ex pluribus constitutæ, potens quidem est significari per vocem, sed non est aptum, dum sit pars humanitatis ex pluribus constitutæ. Quod* si prædicari quidem pro inhærere accipiatur, quod et nos concedimus, neque enim bonum usum abolere volumus, sic[2] dicendum est: omnis natura quæ pluribus inhæret individuis materialiter, species est.

* Fol. 46 r°, c. 1.

Quod si quis opponat: ergo constitutum ex quinque essentiis species est; ipsum enim pluribus inhæret materialiter; responde modo: nil ad rem, quia non est natura; hic autem tantum agitur de naturis. Si autem quæras quid appellem naturam, exaudi: naturam dico quicquid dissimilis creationis est ab omnibus quæ non sunt vel illud vel de illo, sive una essentia sit sive plures, ut Socrates dissimilis creationis ab omnibus quæ non sunt Socrates. Similiter et homo species est dissimilis creationis ab omnibus rebus quæ non sunt illa species vel aliqua essentia illius speciei; quod non convenit cuilibet collecto ex aliquot essentiis humanitatis. Nam illud non est dissimilis creationis a reliquis essentiis quæ in illa specie[3] sunt.

Amplius quæritur utrum omni speciei conveniat prædicari in quid, etc. Quod si concedatur, dicunt quod convenit phœnici quæ ex pluribus essentiis collecta non est, sed una tantum est essentia, sed ista nec pluribus est apta inhærere nec principaliter significari, pluribus existentibus subjectis quorum sit materia, quia, cum una indivisibilis essentia sit, pluribus eodem tempore esse non potest. Respondemus: Boethius hanc facit oppositionem[4], et solvit quia illa diffinitio non convenit omni speciei, sed a majori parte data est. Sed aliter solvit. Multa dicuntur secundum naturam quæ non sunt secundum actum; ita

[1] Cod. *sicut.* — [2] Cod. *sicut.* — [3] Cod. *species.* — [4] Boeth. in Prædicam., pag. 71.

phœnix, quamvis actualiter non prædicetur quidem de[1] pluribus, apta est tamen[2] prædicari, quod qualiter verum sit non video, nisi dicatur: illa materia quæ sustinet formam hujus phœnicis, potest illam amittere et, alia accepta forma, aliud individuum constituere; et sic eadem materia quæ species est; diversis temporibus et non eodem pluribus potest inhærere. Ita ergo intelligenda est diffinitio : species est illa natura quæ de pluribus apta est prædicari, etc., sive eodem tempore sive diverso. Forsitan dicetur : cum una tantum essentia sit phœnicis materia, poterit vere dici hæc phœnix sua materia, quod non poterit dici inter individua hominis et speciem, hominem scilicet; neque Socrates est illæ multæ essentiæ quæ sunt species. Hoc negamus; alioquin haberemus inconveniens, quod singulare est universale, hoc modo : hæc phœnix est phœnix sua materia; sed illa est universale; ergo hæc phœnix est universalis. Generaliter autem dicimus omnem materiam oppositam esse suo materiato, ita scilicet ut hoc non sit illud.

Amplius opponetur : illa essentia hominis quæ in me est, aliquid est aut nihil; si aliquid est, aut substantia aut accidens; si substantia, aut prima aut secunda; si prima, individuum est; si secunda, aut genus aut species. Respondemus tali essentiæ nullum nomen esse datum, nec per impositionem nec per translationem. Neque enim auctores dederunt nomina nisi naturis; hanc autem ostensum est non esse naturam. Itaque nec aliquid nec substantia potest appellari proprie. Quod si absurdum videatur, concedimus aliquid vel substantiam esse. Sed hoc[3] non* concedimus : si est substantia vel prima vel secunda; hæc divisio non est facta nisi de naturis. Quam si concederemus, duceremur in arctum, scilicet ut vel individuum esset vel genus vel species. Secundæ enim substantiæ sunt species et earum genera, ut ait Aristoteles[4]. Nec cui mirum videatur nos concedere non esse omnem substantiam vel primam vel secundam; hoc idem alii faciunt; concedunt enim hominem album esse substantiam, nec tamen primam vel secundam.

* Fol. 46 r°, c. 2.

Hæ sunt auctoritates. Quoniam omnia quæ rationabile ingenium

[1] *De* supplevimus. — [2] Cod. *tantum*. — [3] Cod. *hanc*. — [4] Aristot. Categ., pag. 451.

contra nostram sententiam opponere poterat, resecuisse nos putamus, jam eas auctoritates quæ illi contradicere videntur, insistamus. Boethius in secundo commentario super Porphyrium dicit[1] : « quantæcumque enim sint species, in omnibus genus unum est; non quod de eo singulæ species quasi partes aliquas carpant, sed quod singulæ uno tempore totum genus habent. » Hic plane videtur negare quod dicimus; hoc enim habet nostra sententia quod pars essentiarum animalis quæ illud genus faciunt, informatur rationalitate ad faciendum hominem; pars vero irrationalitate ad faciendum asinum, et nunquam illa tota quantitas in aliqua specierum est. Boethius autem e contra dicit nunquam partem, sed totum esse in singulis. Hoc solvimus. Boethius dicit hoc in eo tractatu ubi probat genera et species non esse; quod si non sophismate probari non poterat. Dicimus ergo illud esse falsum quod dicit; nec est inconveniens si, dum sophisma facit, falsum interserit. Inconveniens enim nisi per falsum probari non potest. Potest et aliter dici : cum negat Boethius species partes generis carpere, non de essentiis illam multitudinem conjungentibus agebat, sed de partibus diffinitivis. Verbi gratia : animal genus ex corpore constat materia, ex sensibilitate forma. Cum ergo per partes suæ quantitatis transit in species, non arripit una de speciebus materiam et non formam, et alia materiam et non formam, sed in singulis speciebus materia et forma generis est. Item in tractatu differentiæ super hunc locum[2] : « Differentia est quæ abundat species a genere » sic ait Boethius[3] : « neque enim sicut in corpore solet esse alia pars alba, alia nigra, ita fieri in genere potest. Genus enim per se consideratum partes non habet, nisi ad species referatur. Quicquid igitur habet, non partibus sed tota sui magnitudine » quantitate « retinebit. » Et hoc esse contra nos videtur. Hoc enim habet nostra sententia, quod animal illud genus in parte sui suscipit rationalitatem et in parte irrationalitatem. Nec aliquo modo pars illa quæ rationalitate tangitur, irrationalitate efficitur, vel e converso. Hoc enim per quod vitamus duo opposita non

[1] Boeth. in Porphyr., pag. 54. — [2] Porphyr. Isagog., pag. 391. — [3] Boeth. in Porphyr., pag. 87.

esse in eodem, quod scilicet inconveniens effugere non possunt qui grandis asini sententiam tenent. Solvimus hoc : hoc dicit Boethius in eo loco in quo probat aut differentias nil esse aut duo opposita esse in eodem, quod utique falsum est, nec si non sophismate probari potest. In hac ergo probatione falsum hoc interserit, et tamen non fallitur. Sciebat enim falsum esse, interseruit tamen, ut ad finem suum sophisma perduceret. Vel dicas eum quantitatem appellare non illam quæ essentiis genus illud conjungentibus conficitur, sed illam quæ ex diffinitivis partibus. Ut secundum hoc dici possit : unaquæque essentia illius generis quantitatem generis habet. Quod autem dicitur genus et species ex partibus integralibus non constare, plane* falsum esse dicimus, nisi hoc concedamus quia auctores partes integrales non appellaverunt, nisi essent dissimilis creationis; unde essentias genus vel species conficientes recte partes appellare non potuerunt; ipsæ enim sunt similis prorsus creationis. Item in eodem commentario dicit Boethius [1] : « quemadmodum eadem linea curva et cava est, ita et universalitati et particularitati idem subjectum est. » Hoc videtur Boethius voluisse, singulare esse universale. Sed nulla est oppositio, tantum vide quod dixerit. Non enim accepit particulare pro singulari, ut æstimant, sed pro specie; dixit enim : « generibus et speciebus, id est universalitati et particularitati idem subjectum est; » per universalitatem genus, et particularitatem speciem generis. Sic ergo intelligendum est : quemadmodum cavitati et curvitati eadem linea subjecta est, ut accidentibus, sic idem Socrates generi et speciei, scilicet homini et animali, subjectum est ut prædicatis. Vel aliter : materia hujus phœnicis et ipsum individuum idem sunt, id est non substantialiter differunt. Materia vero subjecta est universalitati, individuum singularitati subjectum est. Nec tamen singulare est universale, quamvis hoc sit idem cum illo, sicut supra dictum est.

* Fol. 46 v°, c. 1.

Et hæ quidem sunt auctoritates quæ maxime huic sententiæ nostræ videntur contrariæ. Illas autem omnes enumerare quæ ipsi firmamentum conferunt, gravaremur. Dicamus modo aliquas de multis

[1] Boeth. in Porphyr., pag. 56.

quæ hanc confirmant. Videamus[1] : Porphyrius dicit[2] : « collectivum in unam naturam species est et magis id quod genus. » Collectionem vero in alia sententia non reperies. Boethius in secundo commentario super Porphyrium[3] : « Cum genera et species cogitantur, tunc ex sin-« gulis in quibus sunt, eorum similitudo colligitur, ut ex singulis « hominibus inter se dissimilibus humanitatis similitudo. Quæ simi-« litudo cogitata animo veraciterque perfecta fit species. Quarum spe-« cierum diversarum rursus similitudo considerata, quæ nisi in specie-« bus aut earum individuis esse non potest, efficit genus. Nihilque « aliud species esse putanda est, nisi cogitatio collecta ex[4] indi-« viduorum dissimilium numero, similitudine substantiali. Genus « vero collecta cogitatio ex specierum similitudine. » Item in commentario super Categorias[5] : « genera et species non ex uno singulo intellecta sunt, sed ex omnibus singulis mentis ratione concepta. » Hoc plane est contra sententiam de indifferentia. Item in eodem[6] : « Qui primus hominem dixit, non illum qui ex singulis conficitur in « mente habuit, sed hunc individuum atque singularem cui nomen « hominis imponeret. » Aliquem voluit confici ex singulis. Item in secundo commentario super Peri ermenias[7] : « Cum tale aliquid animo « speculamur, non in unam quamque personam mentis cogitatione « deducimur per hoc nomen quid est homo, sed in omnes quicum-« que humanitatis diffinitione participant. » Item in commentario eodem[8] : « Humanitas ex singulorum hominum collecta naturis in* « unam quodam modo reducitur intelligentiam atque naturam. » Vix numero comprehendi poterunt firmamenta sententiæ hujus quæ diligens logicorum scriptorum inquisitor inveniet.

* Fol. 46 v°. c 2.

Post omnium tam rationum quam auctoritatum nobis adversantium solutionem, restare videtur illa oppositio de elementis quam in aliis sententiis fecimus, scilicet : cum quælibet res sufficienter ex materia et forma constituatur[9], sicut quodlibet individuum substantiæ ex specia-

[1] Cod. *videamur.* — [2] Porphyr. Isagog., pag. 382. — [3] Boeth. in Porphyr., pag. 56. — [4] Cod. *quidem.* — [5] Boeth. in Prædicam., pag. 129. — [6] *Id. ibid.* — [7] *Id.* in libr. de Interpret., pag. 339. — [8] *Id. ibid.*, pag. 340. — [9] *Constituatur* supplevimus.

lissima specie et forma propria, species vero ex genere et forma differentia, unde procedant elementa de quibus constant corporales substantiæ? Dicit enim Aristoteles in Categoriis: « ignis enim et aqua ex quibus ipsum animal constat, prius est quam animal. » Dura est hæc provincia, nec ab ullo magistrorum nostrorum[1] antehac, ut intellexi, dissoluta rationabiliter. Tamen quod mihi verius videtur hoc est. Physici, rerum naturas investigantes, visibiles res quas subjectas sensibus habebant, primitus inquisierunt. Eorum vero naturam utpote integraliter compositorum cognoscere non poterant plane, nisi ipsorum componentium proprietatem cognovissent. Institerunt ergo ipsas partes componentes subdividendo, usque dum ad illam partem minutissimam intellectu venirent, quæ in partes integrales dividi non poterat. Integralium vero partium deficiente divisione, investigare cœperunt an talis essentiola ex materia constaret et forma, an omnino simplex esset. Invenit itaque ratio illa corpus esse calidum vel frigidum vel alterius formæ. Hujusmodi enim puto a Platone appellata esse pura elementa. Relicta itaque forma, consideravit materiam, an et illa simplex esset. Invenit eam corpus, et ita constare ex corporeitate et substantia. Relicta itaque forma consideravit materiam, sed et ipsam invenit constare ex susceptibilitate contrariorum forma, materia autem mera essentia. Quam item materiam undique speculantes simpliciter omnino invenerunt, nec omnino ex aliqua materia vel forma constantem. Hanc itaque meram essentiam cum aliis quæ essentialiter rerum sensilium formas[2] sustinebant, universale appellavit, id est informe, non scilicet quod formas non sustinet, sed quod ex formis non constaret. Sed dices: constabat itaque anima ex universali. Si enim materialiter constat ex substantia, quæ materialiter constaret ex mera essentia, quæ universale appellatur, ex universali constare necesse est. Quicquid enim materialiter constat, ex materiato et ex ejus materia, ut animal, quia materialiter constat ex corpore et ex substantia. At contra, qui sic opponit, non intellexit quod dixeram. Neque enim universale appellata est tota illa collectio

[1] Hic plures magistros habuisse ipse Abælardus profitetur. — [2] *Formas* supplevimus.

essentiarum omnium quæ, susceptibilitate contrariorum informata, partim distribuitur in corpus, partim in spiritum, sed illud tantum de illa multitudine quod susceptibilitate contrariorum informante essentialiter sustinet corporeitatem; in quo essentia non communicat spiritus.

Nec adhuc cessat oppositio. Dicetur enim : impossibile est parti illius multitudinis impositum esse nomen et non alii parti quæ ei indifferens est, sicut supra in speciem dictum est; sed contra verum quidem est nullum dari illi nomen dans intellectum rem dissimilis creationis concipientem* ab illa quæ illi est indifferens; hoc autem dictum est in tractatu speciei. Illud vero nemo poterit cogere hujus vocabuli impositionem æque in animo habuisse essentias quæ informantur in spiritum, ut illas quæ informandæ erant in corpus; neque enim ab insensibilibus ascendit ad intellectualia, sed ab sensibilibus tantum. Illi[1] ergo materiæ tantum, quam essentialiter offendit cogitatio means a sensibilibus ad intellectualia, physicus nomen imposuit, et non cuilibet quod erat indifferens cum illa, quod forsan vel non cogitavit vel non curavit. Neque enim officium ejus est simulare vel dissimulare, ut dialectici; unde et Plato de hac ante tempus suum nullum egisse dicit. Ut igitur clare appareat qualiter incorporalium rerum constitutione suboriantur elementa, quamvis omnia ex generali et speciali constent materia vel forma, sic attende. Unumquodque individuum corporis quantum est, tantum in se habet fructum; habiles formæ enim supervenientes quantitates non auxerunt, sed aliam naturam fecerunt. Ponamus ergo Socratem nobis in exemplum, ut quod in eo ratio inveniet, in aliis quoque idem esse non dubitet. Est igitur in Socrate quædam pars meræ essentiæ quæ universale appellatur, quæ integraliter ex essentia constat quæ in se quoque partes habet; sed[2] hæc non est substantia, sed susceptibilitas contrariorum; eam informant, et ex his constituitur quædam essentia substantiæ. Hoc autem sciendum quod, sicut illi toti advenit susceptibilitas contrariorum, ita singulis particulis illius essentiæ;

* Fol. 47 r°, c. 1.

[1] Cod. *ille*. — [2] Cod. *partes habiles sunt hæc*.

sed et illud constitutum ex mera essentia quæ in Socrate est, et susceptibilitate contrariorum et corporeitate efficitur, et ex his quædam essentia corporis efficitur. Sed quam statim corporeitas illud totum afficit, tam statim suæ corporeitates singulas illius totius particulas afficiunt, et faciunt corporeas essentias. Ita illa toti advenit animatio, et facit quamdam essentiam animati corporis. Sed non jam aliquibus partibus illius totius advenit animatio, sed contrarium illius, inanimatio; cum enim totum animatum sit, singulæ particulæ illius inanimatæ sunt. Item toti advenit sensibilitas, et facit essentiam quamdam animalis, partibus vero ejus aliæ formæ quæ faciunt aliquas essentias specierum in animatis, quarum nomina in promptu non habeo. Item toti advenit perceptibilitas disciplinæ, et facit hominem; singulis vero particulis adveniunt formæ quædam, et faciunt alias essentias in animatis. Tandem Socratitas totam illam essentiam humanitatis informat, et Socratem facit. Tam statim vero alias atomos illius essentiæ humanitatis afficiunt colores et formæ ignis et ignem faciunt, alias formæ aquæ et aquam faciunt, alias formæ aeris et aera faciunt, alias terræ et terram faciunt, et sic singulæ particulæ vel ignis sunt vel aqua vel aer vel terra. Ita non plus est impossibile Socratem constare ex quatuor elementis, quam constare ex manibus et pedibus; sicut enim sunt partes componentes, ita et illa. Nota quia hic ortum elementorum assignavimus et ortum individuorum, ne absurdum videatur generales et speciales essentias ex elementis constare. Quod tamen si diceretur, quam statim animatio afficit corpus, tam statim singulas essentias illius corporis informari formis elementorum, vel saltem quam cito sensibilitas afficit animatum corpus, tam cito singulas partes illius effici elementa, non multum male diceretur, cum dicit Aristoteles ignis, animal, et aqua, et alia hujusmodi, ex quibus ipsum animal constat, ante sunt* quam animal omnino. Et nota quod dicit Plato ex hyle[1] prius fieri elementa et ex elementis cætera. Nos autem e converso videmur fecisse. Alia via incedit quod dicit Plato : generalis est regula simplicia priora esse compositis; unde Plato prius consideravit

* Fol. 47 r°, c. 2.

[1] Ὕλη.

compositionem simplicium, quibus conjunctis res corporeas subjectas sensibus constantes dixit. Et hæc hactenus.

De differentia [1].

Supra dictis prout rationabilius potuimus pertractatis, restat nunc de differentiis, an aliquo prædicamento sint adscribendæ, an omnino a prædicamentis removendæ justius videantur. Dicunt omnes quidem species ex genere et differentia constare; confirmat auctoritas Porphyrii dicentis [2] : « Nihil igitur superfluum continet neque minus generis dicta descriptio : omne genus prædicatur de pluribus, etc. » Boethius vero exponit de differentibus speciebus, id est speciali qualitate [3] : « Unde habemus quod omnes species differunt speciali qualitate, cum omne genus de talibus prædicetur. » Alibi Porphyrius [4] : « Quemadmodum statua constat ex ære materia, forma autem figura, ita species constat ex genere materia, forma autem differentia; » et hic vult plane omnem speciem ex differentia constare. Aristoteles in Categoriis [5] : « diversorum generum et non subalternatim positorum diversæ sunt species et differentiæ. » Boethii quoque auctoritas hoc asserit, quod diligens inquisitor in plerisque locis inveniet. Sunt tamen qui solum prædicamentum substantiæ differentias habere dicunt, et cum qualitas dividatur in duas proximas species, dicunt illas non diversificari a genere per aliquas differentias; sed sicut illa essentia hominis quæ est in me, non est illa [6] quæ est in altero, et tamen dissimili forma non differunt, eodem modo albedo non est nigredo, nec tamen aliqua forma suæ essentiæ differt ab ea; sed utraque mera est essentia, et tamen sunt species coloris, quamvis non sit simplicior color quam albedo. Contra hoc agere vile est. Neque videt rationabile ingenium quomodo color genus sit albedinis, cum nihil diversum offendat intellectus concipiens albedinem et colorem, cum æque utraque sit simplex et ejusdem naturæ. Illam ergo sententiam quam authentici recipiunt viri, insistamus. Concedunt omnes species ex

[1] Titulum adjecimus. — [2] Porphyr. Isagog., pag. 375. — [3] Boeth. in Porphyr., pag. 65. — [4] Porphyr. Isagog., pag. 392. — [5] Aristot. Categ., pag. 448. — [6] Cod. *quæ illa*.

differentiis constare; concedunt itaque in aliquo vel aliquibus prædicamentis eas esse; quicquid enim est, in aliquo prædicamento est. Dicunt omnes differentias esse in qualitate; omnes enim prædicantur in quale. Porphyrius dicit[1] : « qualis est homo, est rationalis; » Boethius quoque in secundo commentario super Porphyrium[2] : « quæ prædicantur, alia in quid, alia in quale. Quæ in quale, alia substantialiter, alia accidentaliter. » Quæ prædicantur in quale substantialiter, dicit esse differentias. Quod si omnes differentiæ in qualitate tenentur, differentiæ specierum qualitatis in eodem prædicamento annumerandæ sunt. Quod qualiter stare possit, videamus.

Præceptum est Boethii in libro Divisionum[3], omne genus per duas proximas species sufficienter naturaliter dividi. Duæ ergo species sunt sub qualitate generalissima, in quas ipsum generalissimum sufficienter distribuitur. Hæ per adventum differentiarum in genus constituuntur, quo differentiæ qualitates sunt, si omnes differentiæ prædicamento qualitatis* annumerandæ sunt. Quod si est, aut erunt ipsum generalissimum, aut ipsæ species dividentes, aut sub illis ipsis speciebus proximis continebuntur. Ipsum generalissimum sui ipsius forma non est, ut ex his constituatur species. Nam si idem materia esset se ipsum, ut formam essentialiter suscipiens, sine ipso esse posset. Item ipsæ differentiæ species non sunt quæ ab ipsis constituuntur; et ut clarius appareat quod dicimus, ponamus dividi qualitatem per species quibus sint nomina *a* et *b;* dico quod *a* et *b* non possunt esse differentiæ advenientes generi ipsi ut ex ipsis constituatur, ipsæ scilicet *a* et *b*. Prætereo quod solet dici quod idem prius esset et posterius respectu sui et quod aliquid prius constitueret aliquid quam ipsum intelligeretur constitui; ad id accedo quod natura non patitur. Si enim *a* informat qualitatem ut ipsum constituatur, idem in tota sui ipsius proprietate pars est essentiæ sui ipsius; quod ratio non patitur. Quod si dicas : *a* informans qualitatem se ipsum non constituit, sed potius *b;* et e converso *b* veniens in qualitatem,

* Fol. 47 v°, c. 1.

[1] Porphyr. Isagog,, pag. 386. — [2] Boeth. in Porphyr., pag. 62. — [3] Boeth. de divis., pag. 643.

genus non constituit *b*, sed potius *a*, æque habebis[1] impossibile. Nam si *a* substantialis forma est *b*, *b* continet *a* ut partem suæ essentiæ, et præter *a* qualitatem suam materiam; quo concesso, impossibile *b* formam substantialem esse *a*. Nam si esset *a* utique cum genere qualitate, *b* ut partem formalem suæ essentiæ contineret, quod scilicet *b* propius totum diffinitivum erat, in parte suæ essentiæ *a* continens. Natura autem non recipit ut idem quod compositum est ex aliquo, in compositione sui componentis secundum se totum sit. Sed neque species *a* et *b* possent esse ipsorum differentiæ, et species quidem *a* non est differentia *a*. Omnis enim differentia universaliter est in specie quam constituit, et ita species *a* prorsus continet ipsum *a*; quod idcirco esse non potest quia, cum sit species *a* cum sua opposita, dividit ipsum *a*, et ita *a* prorsus continet illam speciem quæ est sibi differentia, et excedit illam in opposita in oppositione. Quod si eam excedit, ab ea prorsus non continetur. Ne quærat aliquis ad quantitatem et ad unitatem, ut dicat : quamvis quantitas genus sit unitatis, tamen omnis quantitas est una. Ut enim hoc concedamus, quod minime tamen recipimus[2], de unitate speciei quantitatis nemo poterit hoc ostendere ut tot sint unitates quot quantitates. Nam, cum omnis linea sit quantitas et omnis unitas sit quantitas, nemo potest ostendere quod plura non sint individua quantitatis quam unitatis, cum plura individua sint lineæ et unitatis similis quam solius unitatis. Idem inconveniens habebis, si dicas speciem *b* ipsius esse substantialem differentiam. Forsitan dicetur : species *a* est substantialis *b* et species *b* est substantialis *b*; hoc esse non potest. Si enim species *a* est substantialis *b*, ut de *b* prædicetur, et prorsus continet illud, ut, quantumcumque extendatur *b*, ibi etiam sit aliqua essentia suæ differentiæ. Nusquam enim aliquid est, si non sua essentia. Quod si species *a* prorsus continet *b*, non potest prorsus contineri ab aliqua specie *b*. Quod si nulla species *b* potest æquari cuidam speciei *a*, impossibile est quod prorsus contineat *a* genus illius speciei, cum omne genus excedat suam speciem. Fortasse dicent aliqui,

[1] Cod. *habebit*. — [2] Cod. *recepimus*.

effugium quærentes : qualitas sicut dividitur per *a* et per *b*, proximas species, ita in aliam divisionem per alias species sufficienter dividitur *c* et *d*. Et duæ unius divisionis erunt substantiales duarum alterius divisionis, et e converso. Quasi dicatur[1] cum dividatur animal per rationale et irrationale, et item per mortale et immortale, rationale et irrationale sunt substantiales differentiæ mortalis animalis, et e converso. Hoc dicimus gratia exempli, sed hoc quoque stare non potest. Nam si *c* est substantialis differentia *a*, et *b d*, non poteris habere e converso quod *a* sit substantialis differentia *c*, nec *b d*, propter * supradictum inconveniens, scilicet quod res illa quæ in parte suæ essentiæ aliquid habet, sic composita transiret in partem formalem illius quod est pars in compositione sui. Sed neque hoc patitur ratio, ut, cum *c* sit differentia *a* et *d b*, quod *b* sit substantiale *c* quod erat substantiale *a*, et *a d* quod erat substantiale *b*. Si enim *b* cum sit compositum ex qualitate materia et *d* forma, est substantiale quod erat *a*, simplicius erit *b* quam *c* quod constituitur ex *b*, et ita simplicius est quam *a*, quælibet pars componens essentiam *b* simplicior erit quam *a*. Unde nulla pars *b* posset habere in parte suæ essentiæ *a*, quia necessario simplicior esset *a* eo quod componeret *c*, cum concessum sit illud magis compositum esse.

* Fol. 47 v°, c. 2.

Variis argumentis hoc stare non posse probaremus, nisi quia his quæ posuimus, rationabiliter responderi non videmus. Est tamen unum quod, et prætermissis omnibus aliis, hoc esse errorem et non sententiam esse ostendit, scilicet quod differentiæ in qualitate[2] tenentur. Nam quocumque modo dividas qualitatem, nulla species qualitatis erit quam non sit necesse differentiam esse alicujus speciei qualitatis. Quod si verum est, nullius speciei alterius prædicamenti poterunt esse differentiæ. Dicit enim Aristoteles[3] : « diversorum generum et non subalternatim positorum diversæ sunt species et differentiæ. » Ita, cum omnibus speciebus voluimus assignare differentias, nullæ habebunt differentias, nisi illæ quæ sunt prædicamenti qualitatis. Si gravatus in hoc aliquis velit ad hoc resurgere, ut dicat :

[1] Cod. *dicentur*. — [2] Cod. *quantitate*. — [3] Aristot. Categ., pag. 448.

differentias autem specierum qualitatis in aliquo alio prædicamento, nec hoc modo effugiet. Nam eodem modo necessarium erit illa duo prædicamenta tantum habere differentias. Nam si species actionis substantiales differentiæ specierum qualitatis sunt, prorsus continent eas. Unde earum substantiales differentiæ esse non possunt illæ qualitates quæ minus contineant quam illæ. Ita cum primarum specierum qualitatis differentiæ in actione vel aliquo alio prædicamento sunt, non possunt aliqua inferiora specierum substantiales differentiæ earum specierum quæ sunt differentiæ primarum specierum qualitatis, cum non possint illis æquari. Aut ergo illas quas constituunt habebunt differentias, et relabimur in antiquum inconveniens; aut differentias in prædicamento qualitatis habere non possunt. Quo amplius refugere possit hujus erroris defensor non habet. Propter, ut ostensum est, insolubiles rationes videtur mihi substantiales differentias in nullo prædicamento esse, sed simplices formas tantum esse, nec aliquo modo ex materia et forma constare, ipsas autem in subjectam materiam venientes naturam aliquam constituere, quamvis a nullo constituantur. Ad hoc autem concedendum non ducor sola ratione, verum etiam Boethius in commentario super Categorias potentissima confirmat auctoritate, ita dicens[1] : « cum tres substantiæ sint : materia, species et quod ex utrisque conficitur, scilicet undique compacta et composita substantia, hic neque de sola specie neque de sola materia, sed de utrisque mixtis compositisque proposuit. Partes autem substantiæ incompositæ et simplices sunt ex quibus substantia ipsa conficitur quas per transitum nominat dicens : secundarum substantiarum partes et ipsas esse substantias. » Ecce hic apertissime dicit Boethius substantialem formam in prædicamento non esse. Speciem enim quam hic nominat aliud quam formam constitutivam alicujus essentiæ significare non potest. Simplicem vero materiam et incompositam nihil aliud appellare potest quam illam meram essentiam quæ formas generalissimarum naturarum sustinet, velut illam naturam quæ sustentat susceptibilitatem

[1] Boeth. in Prædicam., pag. 130.

contrariorum. Cum igitur dicat Boethius Aristotelem hoc non egisse in prædicamentis, nil vere aliud potest intelligi nisi quod illa prædicamentales essentiæ non sunt; alioquin in prædicamento substantiæ de differentiis tractavit, dicens : « non est proprium substantiæ quod « in subjecto non est[1]. » Iste ergo sensus est quod res ex materia et forma* compositæ in prædicamentis sunt; res vero simplices in prædicamento non sunt. Quod si forte invenias auctoritatem quæ videatur asserere omnes res esse in prædicamento, de compositis dici intelligas, illamque divisionem quæ est : quicquid est, substantia aut accidens, de compositis factam esse dicimus. Simplices enim formas accidentia non appellamus, nisi accidens large dicatur quicquid per aliud existit; hoc vero concesso non omne accidens in prædicamento esse dicimus.

* Fol. 48 r°, c. 1.

Nunc restat grandis labor vitare ne concedere cogamur et materiam substantiæ generalissimum[2] esse genus, et susceptibilitatem contrariorum, et quaslibet simplices formas esse species. Et materiam quidem substantiæ idcirco genus esse videtur, quia prædicatur de pluribus differentibus specie in quid[3], quocumque modo prædicari exponas. Nam et pluribus speciebus inhæret quarum est materia, et de ea potest haberi intellectus pluribus speciebus existentibus subjectis quorum est materia. Hic respondendum est quod in diffinitione generis intelligendum est id quod genus est debere prædicari de pluribus speciebus proxime sibi suppositis, quod, quia deest illi materia[4], idcirco non est genus. Neque enim illi aliquæ species supponuntur proxime; scilicet corpus et species quæ primæ species sunt in prædicamento substantiæ, substantiæ generalissimæ proxime supponuntur, quæ constituta est ex mera essentia et susceptibilitate contrariorum. Possumus etiam dicere quia illa mera essentia ad interrogationem factam per quid convenienter non respondetur. Neque id respondere debemus interroganti, quod ille qui interrogat, se scire demonstrat. Cum enim interrogatur de aliquo quid est, certum se demonstrat qui quærit quod sit; præteriit enim priorem quæstionem quæ est : an sit. Si ergo quæritur quid est substan-

[1] Aristot. Categ., pag. 456. — [2] Cod. *generalissimi*. — [3] Cod. *inquit*. — [4] Cod. *materiæ*.

tia, respondeamus : est. Neque enim potest responderi per nomen substantia; namque non est nomen nisi materiatorum a substantia, vel ipsius substantiæ. Per translationem supervacue responderi manifestum est. Item dicetur : si susceptibilitas contrariorum sustinetur ab illa mera essentia, prædicatur de illa, ut possit dici : mera essentia est susceptibilis contrariorum; quod si est, erit substantia, et ita in prædicamento substantiæ; si enim erit ipsa substantia, erit generalissimum; si vero erit inferius substantiæ, erit corporea vel incorporea; utrumlibet horum sit, erit in prædicamento. Attende ergo. Illud non concedimus quod quælibet forma prædicetur de ea materia in qua est, ut per vocem subjectam agatur de materia; ut cum rationalitas in animali sit, materiam non tamen verum est ipsum animal esse rationale, teste Porphyrio[1] : animal enim nihil horum est, id est rationale neque mortale. Si enim animal ipsum rationale est, vel homo vel Deus; si homo, vel Socrates vel Plato. Quod si verum est, obiit nostra sententia, quæ nullum universale esse singulare recipit. Concedimus autem prædicari de ipso animali, si de inferioribus agatur, quoddam animal est rationale. Item dicetur : animal ipsum est rationale quia est fundamentum rationalitatis, quod minime concedimus. Rationale enim non est nomen subjecti rationalitatis, sed rei quæ a rationalitate constituitur, quæ non est ipsum animal. Dicimus quoque meram essentiam non esse susceptibile contrariorum, quamvis in ea fiat susceptibilitas contrariorum; susceptibile enim nomen non est nisi compositorum a susceptibilitate contrariorum. Sed dices : si susceptibile est de essentia substantiæ, quare igitur non est substantia vel differentia sicut corporeitas? Nomen hoc illi non concedimus; nam substantialis differentia non appellatur nisi quæ dividit genus et constituit speciem, quod susceptibili non convenit; sed concedimus eam conferre æque essentiam substantiæ, sicut corporeitatem corpori; item dicimus de Socratitate.

Amodo ea quæ simplices formas cogere videntur esse species, insistamus; et primum ad id respondeamus quod supra dictum est, idcirco

[1] Cf. Porphyr. Isagog., pag. 377, 398.

differentias esse qualitates, quia prædicantur in quale; qualitas vero est secundum quam quales dicimur. Scias ergo prædicari in quale large et stricte accipi : large acceptum, tantum valet prædicari in quale quantum prædicari in forma; quod solum qualitatibus non convenit, sed etiam quantitatibus; et sic accipiendum est prædicari in quale, cum dicitur : differentia prædicatur in quale; stricte vero acceptum prædicari in * quale, cum dicitur : est prædicari rem prædicamento qualitatis acceptum, et rationalitas, quod ut in una exemplicemus, idcirco species esse videtur quia prædicatur de pluribus differentibus numero in quid. Inhæret enim ut materia huic et huic rationalitati quæ numero solo a se differunt, non etiam substantiali differentia. Hic Aristotelis rationalitas vel quælibet simplex forma, sicut sui nullam habet materiam, ita ipsa nullius est materia, unde nullum est ut materia. Sed dices : illud rationalitatis quod in me est, non est illud quod in te, et hæc videntur esse individua rationalitatis. At contra illud humanitatis quod in me est, non est illud humanitatis quod in te est, et tamen illud humanitatis quod in me est, non est vel genus vel species vel individuum humanitatis, sed una tantum de essentiis ex quibus colligitur humanitas quæ est species. Eodem modo illud rationalitatis quod in me est, nil aliud est nisi una de essentiis de quibus conficitur rationalitas quæ differentia est. Homo est autem aliquid quod materialiter constituatur ex rationalitate et sit ejus individuum, quemadmodum ex humanitate Socrates.

* Fol. 48 r°, c. 2.

Amplius dices : Boethius dicit differentias prædicari de subjecto; prædicari autem est prædicari in quid. At contra particulare est verum quod quædam quæ prædicantur de subjecto prædicantur in quid. Sed neque illud etiam verum est nisi [1] prædicari in quid large accipiatur. Æque enim concedo rationalitatem prædicari de homine in substantia, ut animal, sed illud ut formalem essentiam, animal [2] vero ut materialem. Vere [3] autem assero nullam simplicem formam de alio prædicari substantialiter quam de his quæ formaliter cons-

[1] Id quoquomodo elicimus e Cod. cujus lectio nec bene percipi oculis nec animo concipi potuit. — [2] Cod. *aliud*. — [3] Cod. *ut*.

tituit. Amplius dices : vera[1] est hæc propositio : Socrates est hoc rationale, ubi individuum rationalitatis prædicatur. At contra, si intendas Socratem suppositum individuo rationalitatis, falsa est[2]; potest tamen vera esse, si materialitatem prædices, agendo de certo supposito ipsius. Velut cum dicitur : ego lego, de certo supposito lectioni agitur, et tamen lectio prædicatur. Tandem dices : danda est notitia quas appellemus simplices formas, ut certum sit nobis quas a prædicamentis removere debeamus. Ad hoc illud dico : simplices et non esse in prædicamento, quæ naturas faciunt, ut susceptibilitas corporei Socrati, album, et linea, et quælibet prædicamentalis forma venientes ad subjectum nullam naturam creant; ut, nata albedine in Socrate, non fit tertia natura diversa a Socrate et albedine. Nam, ut dicit auctoritas, ex substantia et accidenti nil efficitur, accidens hic stricte accipiens. Nam ex Socratitate quæ large est accepta, id est res quæ per aliud existit, et homine fit Socrates, natura diversa ab utroque componente; unde Socrates dicitur albus; materia autem non dicitur Socrates.

Amplius quæris : si ita sunt simplices formæ et incompositæ de quibus agis, ideo sunt non diversæ, quemadmodum singulæ essentiæ humanitatis idem sunt, quia non sunt diversæ creationis; at contra res quæ in materia et forma suæ creationis non differunt, in effectibus differre, quod non habent hujusmodi simplices formæ; ut rationalitas, cum in materia et forma suæ creationis non differat ab irrationalitate, quia nullam habet, sed alium facit effectum; est enim forma per quam ratiocinamur, quod non habet irrationalitas. Sed dices eodem modo: illæ essentiæ quæ rationalitatem suscipiunt alium effectum faciunt, scilicet hominem, et alium illæ quæ irrationalitate informantur, scilicet asinum, et ita non sunt idem. At contra non est diversus effectus materiarum*, imo formarum. Si enim contingeret ut rationalitas informaret illas essentias quæ non sustinent rationalitatem, æque rationalitas cum illis faceret hominem, et irrationalitas cum aliis asinum. Unde apparet quod ille effectus sequitur formas et non materiam;

* Fol. 48 v°, c. 1.

[1] Cod. *ut*. — [2] Cod. *falsus*.

sicut vides quod eadem essentia corporis quæ cum animatione modo constituit animatum, quandoque cum inanimatione constituet inanimatum. Ita ergo materiæ quæ eosdem effectus cum diversis formis aptæ sunt ad faciendum, idem dicuntur; diversæ vero formæ simplices minime dicuntur idem, quia hoc non habet eamdem diversitatem effectum inveniens in meris essentiis generalissimarum. Verbi gratia, si fieri posset ut mera essentia quæ est materia qualitatis generalissimæ, mutaret facere, qualis est illa mera essentia quæ est materia generalissimæ substantiæ, et ejus formam susciperet, nunquam ex materia substantiæ cum tali forma fieret vel substantialis qualitas; nec enim Socrates ex materia qualitatis et susceptibilitate contrariorum fieret vel substantia vel qualitas, quemadmodum ex illa eadem essentia substantiæ quæ incorporeitate constituit spiritum fieret corpus, suscepta corporeitate; ex illa quæ modo corpus constituit fieret spiritus[1], incorporeitate informante.

Modalium[2] propositionum aliæ sunt cum adverbiali modo, aliæ cum casuali; sed illæ de adverbiali modo, quia parum distant ab illis de simplici esse, nullam ambiguitatem habent.....

[1] Cod. *corpus.* — [2] Hic ex abrupto incipit tractatus alter de propositionibus modalibus, non multum dissimilis ab illo quem habemus in cod. Victorino. Cf. supra, pag. 262.

PETRI ABÆLARDI

GLOSSÆ IN PORPHYRIUM.



PETRI ABÆLARDI

GLOSSÆ IN PORPHYRIUM.

[Cod. habet : *Petri Abælardi junioris Palatini summi Peripatetici editio super Porphyrium incipit.*] * Fol. 29 r°, c. 1.

Intentio Porphyrii est in hoc opere tractare de sex vocibus, id est de genere, et de specie, et de differentia, et de proprio, et de accidenti, et de individuo, et de significatis eorum. Et cum intendat tractare de istis sex vocibus, et omne tractare [1] tamen non proponit, nisi de quibusdam tantum. Ideo non ponit de individuo, quia individuum continetur sub unoquoque, et in significatione et in prædicamentali ordine; nam quemadmodum genera et species proprie ponuntur in prædicamento, eodem modo individua ipsorum. Et de omnibus istis intendit tractare, rogatu cujusdam sui amici scilicet Chrysaorii, qui legerat vel legere intendebat Categorias [2], in quibus quasdam difficiles esse sententias noverat, aut per se aut per alium, quas per se intelligere non poterat. Unde rogavit Porphyrium suum amicum ut faceret sibi quoddam ut introductorium opus ad ipsas Categorias Aristotelis. Et quia ipse Porphyrius noverat intelligentiam Aristotelis et ipsum tractatum, considerans * nullas voces magis esse necessarias ad Categorias quam istas sex voces, quoniam ex istis sex vocibus constituuntur prædicamenta, ideo [3] perelegit tractare de istis sex vocibus. Hujus operis sunt materia istæ sex voces et earum significata. Finis ipse Categoriarum [4] scientiæ inveniendæ [5] supponitur iste tractatus, quia hic docemur invenire rationes sufficientes ad probandas quaslibet quæstiones factas de istis sex vocibus et de significatis earum. Et cum talis sit intentio, secundum [6] modum operis intitulavit [7] librum

* Fol. 29 r°, c. 2.

[1] Cod. *tractat.* — [2] *Categorias* supplevimus. — [3] Cod. *cum id eo.* — [4] Cod. *Categoriæ.* — [5] Cod. *inveniendi.* — [6] Cod. *sed.* — [7] Cod. *non titulavit.*

suum : sic incipiunt Isagogæ Porphyrii, id est introductiones ducentes lectorem in Categorias. Sed in prologo plus facit [1], et ostendit materiam de qua tractet et quo modo tractet, scilicet introductorie, et cui hoc [2] faciat, et quanta sit utilitas, et quas sententias apponat, et quas prætermittat et quos [3] imitetur auctores [4].

Accessus ad litteram.

Mea intentio est facere introductionem ad Categorias, et cum sit, tentabo aggredi ea quæ sunt dicta ab antiquis de genere et de aliis, et hoc breviter, at non ita breviter ut insit obscuritas, sed medio [5] modo, id est vero modo introductionis. Hoc ideo faciam, cum hoc est quidem nosse quid sit genus et per præceptiones et per destructiones, et quid differentia, etc.

Cum, Chrysaori, sit tibi necessarium, id est utile et ad eam doctrinam prædicamentorum quæ est apud Aristotelem quam requiris, et ad significationem diffinitionum, id est ad diffinitiones assignandas, id est constituendas intransitive; quia si ignoremus quod essent genus et quod differentia, nesciremus constituere diffinitiones rectas; item si ignoremus quid sit accidens, nesciremus constituere descriptiones; et cum sit necessarium omnibus [6] ad ea quæ sunt utilia in divisione, id est, ad illas præceptiones de divisionibus, vel cum sit necessarium ad ea quæ sunt utilia in demonstratione, quia locus a genere, a specie, ad diffinitionem servit demonstrativis syllogismis : dico *tentabo aggredi,* id est facere intendens traditionem tibi, id est tractatum tibi traditum; traditionem dico compendiosam, id est abundantem, utilem in speculatione istarum rerum, id est sex vocum.

Altioribus quidem. Dico quia tentabo aggredi hoc modo, abstinens quidem me altioribus quæstionibus.

Mox de generibus. Dico abstinens me ab altioribus quæstionibus, et *mox* id est etiam ecce a quibus : de generibus et speciebus recusabo dicere illud, quod sive subsistant, id est sive sint, id est habeant

[1] Cod. *facti.* — [2] Cod. *hic.* — [3] Cod. *quas.* — [4] Cod. *actores.* — [5] Cod. *veld,* unde nihil elicere potuimus. — [6] Cod. *omnium.*

esse, sive sint posita in solis nudis puris intellectibus, id est ut tantum intelligantur essentiæ, et non sint, sive sint subsistentiæ, id est si habeant esse. Recusabo dare utrum sint separata a sensibilibus, id est a numero sensibilium, an sint posita in sensibilibus, id est numerata inter ipsa sensibilia et consistentia circa ea. Recusabo dare scilicet quæstiones affines istis* in difficultate. Aliter de generibus et speciebus recusabo dicere sive subsistant, id est sive sint substantiæ, sive non sint substantiæ, sed sint positæ in aliis prædicamentis. Postea quæritur sive sint posita in solis intellectibus, sive non sint posita in solis intellectibus. Illa dicimus poni in solis intellectibus quæ tantum intelliguntur et non sunt. Et si non sint posita in solis intellectibus, postea quæritur sive sint posita in intellectibus nudis ab indumento veritatis, sive non sint posita in intellectibus nudis. Illa dicimus poni in nudis intellectibus, quæ, cum sint, aliter intelliguntur esse quam sint. Et si non sint posita in nudis intellectibus, postea quæritur sive sint posita in intellectibus simpliciter puris, id est sine aliqua commixtione falsitatis, sive non sint posita in intellectibus puris, sed cum aliqua adjunctione falsitatis. Illa dicimus poni in puris intellectibus quæ intelliguntur simplicer ut sunt. Aliud membrum : *Et si sint subsistentia*, id est substantiæ, recusabo dare an sint corporalia an incorporalia. Et si sunt corporalia, recusabo dare utrum sint separata a sensibilibus an posita in sensibilibus, id est an debeant computari inter sensibilia, an non. Cætera non mutantur.

* Fol. 29 v°, c. 1.

Altissimum enim. Ideo recusabo, nam negativum est hujusmodi, altissimum et egens majoris inquisitionis quam sit mea [1] ad tractandum et tua ad inquirendum. A causa.

Illud vero. Ista recusabo dare, sed illa tibi monstrabo [2] de his, id est de genere et de specie ac de aliis propositis, id est de differentia et de aliis quæ tractaverunt antiqui, trahentes inde probabilem et quem ad modum [3] ipsi tractaverunt; et horum antiquorum maxime fuere tractantes Peripatetici, quos volo imitari.

Videtur autem. Proposuit se tractaturum de genere, sed quoniam

[1] Cod. *in ea.* — [2] Cod. *monstrare.* — [3] Cod. *ad quemadmodum.*

genus est æquivocum ad multa, significat enim collectionem et principium et materiam et masculum et fæminam et generata[1], ideo exequitur æquivocationem generis, ne, ubicunque audiretur genus, intelligeretur philosophicum genus. Sed aliis æquivocationibus prætermissis, ideo de collectione et principio[2] assumpsit, quia philosophicum genus quamdam habet similitudinem cum istis. Sic continuatur : quibusdam videtur quod genus et species dicatur simpliciter, sed mihi non videtur.

Genus enim. Genus vere non dicitur simpliciter, sed collectio et principium et philosophicum genus distinguuntur; tamen genus non dicitur simpliciter ab oppositis, quia ponendo negat, et hoc est : *genus enim est collectio aliquorum,* et quia collectio potest intelligi sicut collectio lapidum et vulgi, quæ non est genus, addit *habentium se ad unum aliquid,* per quod removetur talis collectio a genere; et quia adhuc est collectio quæ habet se ad unum aliquid, ut collectio latronum habet se ad unum aliquid, id est ad latrocinium*, et sicut parentum collectio ex parte patris et ex parte matris habet se ad unum aliquid, id est ad filium, quod talis collectio non dicitur genus, addit *ad se invicem;* id est, ita illa collectio habet se ad unum aliquid ut ex illo uno ipsa tota collectio linea consanguinitatis copuletur; et quia posset intelligi habere se ad se invicem, ita : qui omnes essent in eodem gradu consanguinitatis, quod omnes essent vel fratres tantum vel nepotes, ideo addit *quodam modo,* id est competenti modo, scilicet quod quidam sint fratres, quidam nepotes.

* Fol. 29 v°, c. 2.

Secundum quam significationem, id est descriptionem, collectio Romanorum dicitur genus, quia habet se ad unum; quod dixit in regula, hoc ostendit sub exemplo, ubi dicit : *Secundum quam,* etc. Dico *ab habitudine unius* et ab habitudine multitudinis habentium eam cognationem quæ est ab illo, id est Romulo, ad se invicem[3]; et *aliquo modo* non mutatur; *multitudinis dico*[4], id est determinate; *dictæ secundum divisionem,* id est propter divisionem, scilicet ut separet istud genus

[1] Cod. *inginatica.* — [2] Cod. *principium.* — [3] Cod. *vicem.* — [4] Cod. iterat : *non mutatur multitudinis dico.*

quod est collectio ab aliis generibus, id est principali genere et philosophico, vel ita *multitudinis dico dictæ* ut separet collectionem istam Romanorum ab Atheniensi collectione.

Dicitur autem. Non solum collectio dicitur genus, sed et principium uniuscujusque[1] generationis. Et *aliter,* id est propter aliam causam principium dico sumptum, *vel ab eo qui genuit,* ut pater, *vel a loco in quo quis genitus est,* ut Thebæ. Aliam causam habet principium, scilicet pater, quare dicitur genus, id est filiorum[2] a se generatorum, quam sit illa alia causa quare collectio dicitur genus, quare collectio propter consanguinitatem. Principium scilicet pater dicitur genus, propter filium quem ex se generat. Locus vero dicitur genus, quia in eo generatur aliquid.

Sic enim. Probat a partibus quod principium gignentis est genus. Tantalus et Hercules sunt genus; sed Tantalus et Hercules principium gignens; ergo principium gignens est genus. Iste modus tertiæ figuræ est : Hercules et Tantalus sunt partes principii gignentis, et hoc est : *Sic enim nos dicemus Orestem habere genus a Tantalo, sic* id est *principium,* etc. *Et rursus;* unde locus est genus, est principium; Thebæ et Athenæ sunt genus, sed Thebæ et Athenæ sunt locus in quo quis genitus est; ergo locus in quo quis genitus est, est genus, id est *principium*[3]. A partibus; Thebæ et Athenæ sunt partes loci. Etenim Thebæ[4] et Athenæ sunt genus, principium, quia omnis patria. A toto; et hoc est : *etenim patria,* etc. *Quemadmodum pater,* id est propter eamdem causam, scilicet filium in se generatum. Sed alio respectu dicitur filius causa ad locum, et alio quantum ad patrem. Hoc autem dixit quod patria sit genus ut pater. *Sed hæc significatio,* quod pater dicitur genus, *esse videtur promptissima,* id est rectior, et in hoc quod dicit, removet locum a paterno genere, quia vult philosophicum genus habere similitudinem cum paterno genere.

Romani enim. Unde pater promptius est genus quam locus. Romulus et Cecrops sunt patres; sed Romulus et Cecrops sunt promptius

[1] Cod. *uniuscujus.* — [2] Cod. *filium.* — [3] Cod. *principium id est.* — [4] Cod. *inter Thebæ.*

Fol. 30 r°, c. 1. genus si illi qui descendunt ex genere Romuli dicuntur Romani, et illi qui descendunt a genere Cecropis dicuntur Cecropidæ, et horum proximi, id est similes in cognatione. Tunc Romulus et Cecrops sunt promptius genus. A causa, et hoc est : *Romani enim.* Et quia quemadmodum quidam sumunt nomen sumptum a patribus, ut Romani a Romulo, ita quidam sumunt a loco, ut a Lauduno Laudunensis, sciendum est : hi tales sumentes nomen a patria non dividunt[1] consanguinitatis creationem a loco; et ideo addit : *horum proximi.* Et prius in ordine tractatus præposuerat istud genus quod est collectio generis principalis; et ne aliquis vellet intelligere quod prius ista vox genus esset imposita ad significandam collectionem quam principium, hoc removet dicendo prius esse genus principium quam collectionem, et hoc est : *et*[2] *prius quidem.*

Namque dividentes. Bene dico quod multitudo descendens a Romulo dicitur genus. Nam ita superius diximus. Ab auctoritate, et hoc est ; *namque nos dividentes,* id est divisionem facientes hujus significationis quæ est collectio, ab aliis significationibus generis, *et ab aliis separantes,* id est ostendentes hanc significationem generis esse diversam ab aliis significationibus generis, *dicebamus,* etc.

Aliter autem. Non solum collectio et principium dicitur genus, sed etiam illa vox *dicitur genus cui supponitur species;* et *aliter* id est propter aliam causam quam supradictam *supponitur*[3] dico; in ordine prædicamenti *genus* dico. *Dictum fortasse ad similitudinem horum;* ideo dicit *fortasse,* id est dubitative, quia philosophicum genus non habet eamdem similitudinem cum collectione quam habet cum principali genere, quia collectio est colligens quædam, et eadem res est et colligens et collecta, continens et contenta. Sed quando dicimus : genus continet, ibi habemus diversa, continens et contentum, quemadmodum principali genere diversa sunt generans et generatum, id est pater et filius; et sicut filius procreatur ab ipso patre, ita genus et species sunt diversa, et similiter species procreantur ab ipso genere

[1] Cod. *divent.* — [2] Cod. *ex.* — [3] Cod. *supponit.*

cum differentiis in diffinitione, ut in hac diffinitione: *animal rationale mortale,* procreatur homo.

Etenim. Vere genus cui supponitur species simile est; nam istis, collectioni et principio. A partibus; et hoc est : *etenim principium earum,* id est non diversarum, sed earum *quæ sub ipso sunt.* Vel ita : nam in hoc est simile principio quod genus principium quoddam, id est materiale, suarum specierum, et in hoc est simile collectioni quod continet multitudinem specierum quæ sub eo sunt. A partibus similitudinis.

Videtur etiam. Vere philosophicum genus habet similitudinem cum collectione, quod sicut collectio multa continet et ad unum respicit, similiter genus multas species continet, quæ in ipso genere inveniuntur.

Tripliciter igitur. Quandoquidem collectio dicitur genus, et principium dicitur genus, et illud cui supponitur species dicitur genus, igitur tribus modis dicitur genus. Quod prædicatur de pluribus individuis et de differentibus specie, id est de diversis speciebus, et quod prædicari faciunt de diversis speciebus, convenit tam accidentalibus differentiis quam* substantialibus. Addit *in eo quod quid,* id est ad interrogationem factam per quid. Nota quod per *prædicari de pluribus* removet individua, per *prædicari de pluribus differentibus speciebus,* removet species, et per *prædicari in eo quod quid*, removet differentias et accidentia, quæ de diversis speciebus prædicantur; et quia hæc tota descriptio convenit adhuc æquivocis, supplendum est *prædicari in quid univoce,* ut [1] æquivoca excludantur [2] quæ non univoce prædicantur [3]. Erant qui coloratum genus ad album solebant dicere et nigrum [4]; sed nihil est, quia nihil quidem recipit magis et minus et est species, quod ista habent; igitur non sunt genus nec species.

* Fol. 30 r°, c. 2.

Eorum enim. Reddit causam quare singulas differentias apposuit in generis descriptione. Ideo scilicet hanc primam apposuit *prædicari de pluribus,* quare per hanc facit differre genus ab his quæ

[1] *Ut* supplevimus. — [2] Cod. *excludant.* — [3] Cod. *in voce prædicitur.* — [4] Cod. absque sensu : *qui coloratum erat genus ad album solebant dici et nigrum.*

de uno solo dicuntur, sicut individua; quod videtur esse falsum quod individua de uno solo prædicentur, cum hoc individuum Socrates de pluribus habeat prædicari, ut *hoc album est Socrates, hic veniens est Socrates.* Sed ideo dicitur non prædicari de pluribus, quia de duobus oppositis non habet prædicari, scilicet de Socrate et Platone, quod habet homo, hoc modo : *Cicero est homo, Plato est homo;* per hoc quod apponit *hic vel hoc,* innuit alia individua, quod quædam nomina individua in simplici voce ut *Plato,* quædam sunt individua per adjectionem articuli, ut *hic homo, hoc album.*

Alia vero. Dixi quod prædicari de pluribus convenit generi, per quod differt ab individuis; et non solum generi convenit, sed etiam speciei et cæteris. Proprium accidens alicui est, ut *hoc album,* quod non prædicatur de pluribus.

Est autem. Non solum ostendi tibi per descriptionem quid sit genus, sed etiam ostendo tibi per exempla; et hoc est : *est autem,* etc.

Ab his ergo. Quandoquidem individua de uno solo prædicantur, et genus de pluribus, ergo genus differt ab individuis. A partibus differentiæ. Quia quidem differt aliud per prædicari de pluribus, aliud de uno solo, aliud alio modo; et subdit unum inferat assignata, id est ut assignavimus.

Ab his autem. Et non solum differt genus ab his quæ[1] prædicantur de uno solo, sed etiam ab his quæ de pluribus prædicantur. Numerum vocat collectionem accidentium confectam ex pluribus accidentibus unam proprietatem efficientibus, ut : *Socrates est albus ambulans musicus,* etc.; tot accidentia sunt addenda quod soli individuo conveniat illa collectio.

Homo enim. Vere species prædicatur de pluribus differentibus numero, quia homo. A parte speciei.

Animal vero. Species differt, scilicet quia sunt oppositæ species diversa individua continentes, ut homo continet Socratem et Platonem, et bos hunc bovem et hunc bovem; ideo dicit numero differre, quia numerus[2] inferior est etiam superior.

[1] *Quæ* supplevimus. — [2] Cod. *numeris.*

A proprio vero. Non solum a prædictis differt genus, sed[1] a proprio*. *Fol. 30 v°, c. 1. Per hoc quod dicit proprium prædicari *de una sola specie,* vult intelligi quod specialissima species sola habet proprium, ut homo risibile; per quod constat quod[2] sensibile non est proprium animal, quia prædicatur de oppositis speciebus, ut de homine et equo; neque coloratum est proprium corpori, quia de oppositis speciebus prædicatur. Per prædicari in quid de pluribus speciebus, facit genus differre a proprio, et si prædicari in quid, ista differentia facit differre genus a proprio, tunc ponit omnes differentias superiores, sicut sensibile positum ponit animatum et substantiam; ut si est sensibile est animatum, et si est sensibile animatum, est substantia, et ipsa differentia ablata facit suum diffinitum convenire cum suo opposito, ut sensibile ablatum ab animali facit convenire animal cum suo opposito, scilicet cum arbore, in hac differentia quæ est animatum; quod falsum est, quod omnis differentia sequens ponit superiores, quia ubi sunt permixtæ differentiæ, fallit; ut in hac diffinitione: *animal rationale mortale,* quia si est mortale, non sequitur ut sit rationale, et similiter prædicari in quid non ponit supra dictas differentias generis.

Non recte videtur in hoc loco dare differentiam inter genus et proprium, cum omne genus differat a proprio per sequentem differentiam, illam scilicet quam dat inter genus et differentias et accidentia, quum omnia propria continentur sub accidenti; sed recte differentiam, cum sit mos in omni diffinitione quod præcedens differentia facit differre quantumcumque potest, et ideo non erravit reservare hanc differentiam.

Differentiæ et communiter accidentia non prædicantur ad interrogationem factam per quid, sed ad factam per quale, per quod genus differt ab istis.

Interrogantibus enim. Vere prædicatur in quale; quia nos dicimus, hominibus interrogantibus nos illud subjectum de quo differentiæ et accidentia prædicantur, dicimus non prædicari in quid, sed in quale. Ab effectu[4] dicimus; effectus est et auctoritas.

[1] *Sed* supplevimus. — [2] Cod. *qui.* — [3] Cod. *prædicare.* — [4] Cod. *affectu.*

Interroganti enim. Differentia et accidens prædicantur in quale, quia rationale est et nigrum. A parte.

Est autem. Quia mixte dederat exempla, ostendit quod horum fiet differentia et quod accidens; et hoc est : *Est autem,* etc.

Quando autem. Differentia et accidens prædicantur in quale, sed genus in quid.

Est autem. Commendatio exempli est; quare hæc illatio videtur esse eadem quæ superius, sed non est. Continuatur sic : quandoquidem genus differt per prædicari de pluribus ab individuis, ergo prædicari de pluribus ab individuis est par ad illud quod prædicari de pluribus facit genus differre. Quod dicit *sicut species* id est ita prædicatur quod sint species, etc. *Vel quo modo se habent* additum est, quia superius dixerat accidentia et differentiam prædicari in quale, quod non est verum de omnibus, quia quando quæritur quo modo habet se Socrates, respondemus : disputat vel ambulat.

Nihil igitur. Quandoquidem omnes partes quæ sunt in descriptione generis operantur, ergo nihil est superfluum. Ab oppositis, quia ponendo removet*. *Neque minus continet;* nihil ad locum, sed addita sententia est quia superius non dixerat quod [1] esset convertibilis, ideo apponit *neque minus continet,* si enim non est minus continens, et est convertibilis diffinitio.

* Fol. 30 v°, c. 2.

Species autem. Finito tractatu generis, incipit de specie, exequendo æquivocationem speciei, sicut superius generis; et ideo apponit [2] tantum has duas significationes speciei; quin species plures habet significationes, sed istæ duæ satis sufficiunt ad ostendendam æquivocationem; et hoc est; *species dicitur forma,* id est ut pulchritudo tam mulierum, ut Petronillæ, quam virorum.

Dicitur autem. Non solum forma dicitur species, sed etiam illa vox dicitur species quæ supponitur generi lege prædicamenti, sed per significationem, id est descriptionem; scilicet quia supponitur species generi, homo est species animalis. *Album* pro albedine, *triangulum* [3] pro triangulatione accipe.

[1] Cod. *quo.* — [2] Cod. *non apponit.* — [3] Cod. *vel angulum.*

Quod si. Reddit causam quare fecit mentionem speciei in descriptione generis, et generis in descriptione speciei; quasi dicat : ubi dixi : species est quæ ponitur sub assignato genere, feci mentionem generis. Quod *si* est pro *cum* [1] *etiam assignantes meminimus speciei, dicentes sic : quod de pluribus,* etc. Et si illud fecimus, et istud facere licet, scilicet mentionem generis in descriptione speciei; et hoc est : *et speciem dicimus,* etc. Vel sic [2] non immerito dictum est *si* pro *cum genus,* etc.

Nosse autem. Quod feci mentionem unius in descriptione alterius, non sine causa fuit, sed propter istam quod [3] genus et species relativa sunt; et hoc est : *et genus alicujus speciei est genus, et species alicujus generis species;* et quia sunt relativa, idcirco, id est propter hanc causam, necesse est uti utriusque vocabulis, id est genere et specie in diffinitionibus utrorumque, quoniam diffinitio unius relativi non potest dignosci sine diffinitione sui relativi.

Assignant [4] *ergo.* Quandoquidem quia relativa sunt, oportet fieri mentionem unius in descriptione alterius, ergo id est propter hoc quod relativa sunt *assignant speciem sic,* id est faciendo mentionem generis; et hoc est : *species quæ ponitur sub genere,* et quia istud convenit differentiis et quibusdam accidentibus, ut grammaticum, addit *de qua genus prædicatur in quid,* supple : *materialiter.* A simili, propter eamdem causam.

Amplius. Non solum supra dictis modis assignant species, sed etiam sic : species est quod prædicatur de pluribus et differentibus numero tantum; hoc supplendum est, quia per *tantum* excludimus genera quæ, quamvis prædicentur de pluribus differentibus numero, nòn *tantum,* quia de multis speciebus et multis aliis prædicantur. Item quia species prædicantur de pluribus differentibus numero in quid, et remanent in eodem modo prædicandi, quia scilicet *in quid* per hoc excluduntur differentiæ et accidentia, quæ, licet prædicentur in quid de suis individuis, tamen non remanent [5] in eodem modo

[1] Cod. *quod pro et istud est si pro cum.* — [2] Cod. *sic quam dictum.* — [3] Cod. *quam.* — [4] Cod. *assignavit.* — [5] Cod. *remaneat.*

prædicandi, quia prædicantur in quale. Dicimus enim qualis est Socrates albus, et etiam dicimus quid est hoc album*, et quid est hoc rationale est rationale.

* Fol. 31 r°, c. 1.

Sed hæc quidem[1]. Duas dedit assignationes speciei, sed hæc proxima est specialissimæ speciei, quia est illius quæ est solum species. A pari. *Aliæ vero assignationes* non tantum sunt specialissimæ speciei, sed subalternarum.

Planum autem. Dixi quod quædam sunt specialissimæ speciei, quædam subalternarum, sed hoc erit tibi planum sic. *In uno quoque prædicamento,* id est prædicamentis collectim acceptis, quædam sunt nomina quæ dicuntur generalissima, et quædam alia quæ dicuntur specialissima. Quippe si in singulis prædicamentis dicerentur esse generalissima, quod littera videtur velle, falsum esset. In prædicamento enim substantiæ non est nisi unum nomen generalissimum, licet possint esse plura specialissima; sic in cæteris. Item nota quod ideo constituit prædicamentum, ut in constitutione prædicamenti ostenderet quibus vocibus supradictæ assignationes conveniant, et quia iste liber est introductorius ad prædicamenta quia ubi dicet : *specialissima species, cum sit species post quam non erit alia inferior species,* ostendet quod eidem conveniet assignatio superius data, hæc scilicet : *species est quod prædicatur de pluribus numero differentibus in quid.*

Est autem. Hic diffinivit generalissimum sic : Illud nomen dicitur *generalissimum, quod,* cum sit genus, *nullum aliud supervenit quod sit genus ejus,* et ideo supplendum est : *cum sit genus,* quia aliter res vel ens esset genus, quod falsum est. Item illud nomen dicitur *specialissimum quod,* cum sit species, *non habet aliud nomen quod dicatur species post se,* et quia Socrates et Plato et grammaticum hujusmodi non habent sub se nomen quod vocetur species, ideo supplendum est : *cum sit species.*

Inter generalissimum autem et specialissimum sunt genera et species, et ne quis vellet genera et species accipere in diversis, addit : *eadem,*

[1] Cod. *sed quis.*

id est eædem voces sunt et genera et species; et ne quis vellet accipere genera et species eodem respectu, subdit: propter diversum respectum sunt genera, et propter diversum species.

Sit autem. Diffinivi generalissimum, specialissimum, medium. *Sed hoc sit tibi manifestum,* etc.

Substantia est quiddam, id est univocum, scilicet unam naturam ponens in omnibus suis significatis, et quia non omne univocum est genus, addit: *et ipsa est genus.* Talis est constitutio quod *sub hac pono corpus,* etc.

Sed horum. Quasi præposui substantiam supponendo alia, et non ostendi quid de illis esset generalissimum vel specialissimum; sed modo ostendo, et hoc est: *substantia est generalissimum, quia est solum genus.* A pari. *Hômo specialissimum, quia solum species.* A pari.

Non autem. Dixerat quod homo continebat particulares homines; et ne intelligeretur quod homo genus esset particularium hominum, hoc removet *quod non est genus.*

Et omne. Dixi quod homo est solum species, et hanc universalem sententiam do: *omne quod est proximum,* et cum recto ordine prædicamenti per hoc removemus * grammaticum et [1] hujusmodi accidentia; et per hoc quod supplemus: ante individua specialissimæ speciei, removemus genera quæ sunt proxima ante sua individua, ut hoc animal est animal.

* Fol. 31 r°, c. 2.

Quemadmodum igitur. Quandoquidem omne quod est proximum ante sua individua est solum species, ergo homo est sola species. A toto. Et non solum ex hoc toto potest probari quod homo est solum species, sed etiam ex hoc pari: cum [2] homo esse sit species, postquam non est alia inferior species, est sola species. A pari. Dixi quod post hoc non est alia inferior species, et ne aliquis vellet quod quemadmodum post animal et rationale est differentia, quod junctum cum animali facit speciem, ita post homo esset aliqua differentia, quæ juncta cum aliqua voce faceret speciem, addit: neque aliquid eorum quæ possent dividi sunt sub homine, sed sola individua. Unde individua

[1] *Et* supplevimus. — [2] *Cum* supplevimus.

sunt sub homo; nam Socrates et Plato. Et unum hoc habes quod si[1] homo sit species post quam non sit alia inferior species, sit sola species in homo[2], quia quemadmodum substantia est genus generalissimum, cum suprema sit, eo quod nullum genus supra eam sit, sic et homo, cum sit species post quam non sit alia inferior, est sola species. A simili propter diversas causas. *Sola species* ponitur ad remotionem generis, quod ita est species quod non sit genus; *ultima* post subalterna, ultimo loco ordine prædicamenti ponitur; *specialissima*[3] quantum ad comparationem.

Quæ vero. Communem regulam de generalissimo et specialissimo dederat; de mediis nullam communem dixerat, licet dixisset : *corpus est species substantiæ, genus vero animati corporis* et alia; hic communem regulam inducit, et hoc est : *quæ vero*, etc. Quæritur, quandoquidem media sunt species superiorum genera inferiorum, igitur duas habent habitudines, id est duos respectus a partibus duarum habitudinum.

Extrema vero. Media duas habent, sed extrema unam tantum.

Nam. Unde extrema habent etiam habitudinem et specialissimum et generalissimum sunt extrema, sed generalissimum habet unam habitudinem. Igitur extrema unam habent habitudinem; et hoc extra. A partibus extremarum, et unde extrema unam habent habitudinem; *nam generalissimum*, etc. A partibus habentibus unam habitudinem. Quod dicit : *specialissimum etiam*, species superior videtur habere duas habitudines; quod non est, quia non dicitur genus et species, sed species tantum.

Quod autem. Dicit specialissimum esse species individuorum, ne aliquis prave intelligeret individua esse genera, dicit *species est individuorum*, id est continens individuas species superiorum, id est continetur a superioribus. Quod autem dicit specialissimum unam habere habitudinem, hoc ideo dicit quia non mutat nomen; dicitur species ad genus et species ad individua. Alia vero, id est media, mutant nomen, quia dicuntur genus et species.

[1] Cod. *sit.* — [2] Cod. *habeo.* — [3] Cod. *specie altissima.*

Determinant autem. Hic ostendit ex qua causa philosophi dederunt generalissimo* et medio descriptiones tales : quandoquidem extrema habent unam habitudinem, ergo propter causam talem determinant generalissimum ; ita inter causam et effectum[1] una habitudo est causa, quod talis est descriptio : *quod cum sit genus*, etc.

* Fol. 31 v°, c. 1.

Ea vero. Hoc ostendit, ex qua causa media habent duas descriptiones, quas supponit quasi dicat : extrema ex una habitudine habent suas descriptiones, sed media[2] ex hoc quia habent duas habitudines, habent hujusmodi descriptiones, has scilicet : quod[3] *vocantur subalterna genera et subalternæ species*, et hanc aliam scilicet *quod unumquodque eorum possunt*, etc.

Ea vero. Ostensa natura generalissimorum, specialissimorum et mediorum, quo modo se habent in prædicamento, inducit de individuis, quam naturam habeant in prædicamento. Continuatur sic : generalissima, specialissima, media sic se habent in prædicamento ut dictum est ; sed ea scilicet individua quæ sunt in ascensu ante specialissima ipsa dicuntur ascendentia, scilicet[4] genera et species, id est ipsa significata harum vocum ; et ne per genera vellet aliquis accipere generalissima, addit : *subalterna individua dico ascendentia usque ad generalissimum*. Natura enim individuorum semper est ascendere suscipiendo prædicationem superiorem de uno ad aliud, sicut e contrario natura generalissimorum est descendere per divisionem, si opus est, usque ad specialissima ; natura autem mediorum ascendere et descendere. Ita individua ascendunt, ut patet in hoc simili de familia : *ut Agamemnon dicitur Atrides*, et per *Atrides*[5] ascendit ut dicatur *Pelopides*, et ita gradatim ascendit usque ad Jovem, quod dictus est *filius Jovis*. Similiter Socrates istud individuum est homo, et per homo ascendit ad animal, et per animal gradatim ascendit usque ad substantiam, quod est filius substantiæ.

Sed in familiis. Talis est similitudo inter individua et genera et species ejusdem prædicamenti quod ascendunt, et in familiis quod si-

[1] Cod. *affectum.* — [2] Cod. *medio.* — [3] Cod. *qui.* — [4] Cod. *hanc rem scilicet.* — [5] *Atrides* supplevimus.

militer gradatim fit ascensus de uno ad aliud; sed in hoc est dissimilitudo, quia diversæ familiæ reduci possint ad unum principium, sed individua et species et genera diversorum prædicamentorum nunquam reducentur ad unum generalissimum. Aliter sic: generalissima, media, specialissima hujusmodi descriptiones habent. Sed media aliam hanc habent proprietatem quod ea scilicet media dicuntur ascendentia usque ad generalissimum; media dico quæ dicuntur genera et species; et ne per genera acciperes generalissimum, determinat subalterna genera, id est subalternatim recto ordine posita. Ita est similitudo inter media et familias; sed in hoc est dissimilitudo, quia non dicuntur media diversorum prædicamentorum ad unum generalissimum, et hoc est : *in generibus non sic;* nec[1] habent reductionem[2] diversorum prædicamentorum.

Neque enim. Vere genera et species diversorum prædicamentorum non reducuntur ad unum generalissimum, quia ad ens non reducuntur, de quo magis * videtur. A majori.

* Fol. 31 v°, c. 2.

Nec omnia. Et vere ens non est commune genus omnium, quia omnia non sunt species. A relativis ejus, et hoc est : non dico ex auctoritate mea, sed *quemadmodum Aristoteles.* Non est unum genus omnium ens, sed sunt decem generalissima, vel hac ratione probo quod ens non est genus omnium, sed est æquivocum. Non est genus omnium : ab oppositis.

Si enim. Vere si ens est æquivocum, non est commune genus omnium, quia si esset commune genus omnium, non esset æquivocum. Hoc debet ponere, sed loco istius ponit suum oppositum, scilicet univocum. Talem collige regulam : quicumque terminus positus ponit alium alii termino oppositum, ille alius oppositus removet priorem terminum, qui ponebat oppositum; sed commune genus omnium ponit univocum oppositum æquivoco; quare æquivocum positum removet commune genus omnium, vel sic : corvus positus ponit nigrum oppositum albo; quare album positum removet corvum.

Cum vero. Probavi auctoritate Aristotelis quod ens est æquivocum,

[1] Cod. *sed.* — [2] Cod. *reductio.*

et non solum auctoritate, sed hac regula, quia communio entis est solum nomen, id est hoc nomen *ens* est omnibus rebus commune, id est æquivocum non est, etiam secundum diffinitionem rationis, quæ sit secundum nomen impositionis; videlicet illam diffinitionem quam habet ens in prædicamento substantiæ, nunquam habebit in prædicamento quantitatis. Sic in aliis quidem est, quod ens non habet unam substantialem diffinitionem cum qua prædicetur de omnibus generalissimis, cum hac diffinitione prædicatur ens de substantia: substantia est ens quod neque est qualitas nec quantitas, etc.

Decem quidem. Aristoteles decem dicit esse generalissima, et ego totidem esse, non plus.

Specialissima vero. Quia prædicamenta decem esse dixerat, et ne videretur alicui quod specialissima possent poni sub certo numero, indefinita dicit esse specialissima, id est quæ non continentur sub certo numero quem, propter aliquem facientem divisionem per ponentes partes, certum[1] dico. Descendentem, dico, a generalissimis usque ad specialissima jubet Plato quiescere in ipsis specialissimis ponendis, in divisione scilicet; quia non omnes scilicet specialissimas species ponere potest, quia infinitæ sunt, et quia cum Boethius dicat quod semper debet fieri divisio propter intelligibiliora, tunc si quis vellet facere divisionem per ponentes, enumerando omnes specialissimas species in ipsa divisione, potius obscuraret[2] quam intelligibilitatem generaret. Ponentes partes dico, ubi non ponuntur negativa particularia, scilicet[3] ut hic animal aliud homo aliud bos, etc.; per non ponentes partes fit divisio generis sic : animal fit aliud homo, aliud non homo. Ideo dicitur pars non ponens, quia habet negativam particulam præpositam.

Descendere autem. Plato jubet descendentem, id est dividentem in specialissimis quiescere, sed[4] quemlibet dividentem per specificas differentias jubet descendere per media. Addendum est cum iste dicat debere fieri divisionem per differentias, et Boethius dicat

[1] Cod. *illum.* — [2] Cod. *obscurantur.* — [3] Cod. *scilicet non.* — [4] Cod. *si.*

in libro Divisionum[1] quod non debet fieri divisio per differentias, nisi quando caremus nominibus specierum, sed semper* per species, videntur esse contrarii; sed[2] non sunt, quia iste dicit fieri ideo divisionem per specificas differentias, quia sunt constitutivæ specierum; ille vero ideo per species præcipit divisionem fieri, quoniam naturalis divisio, quoniam genus per species dividitur.

* Fol. 32 r°, c. 1.

Infinita inquit. Ideo jubet Plato in specialissimis quiescere, inquit, quia individua[3] infinita, et ideo relinquenda.

Neque enim. Unde quia sunt infinita relinquenda sunt, quia non posset haberi disciplina, id est divisio eorum intelligibilis. A causa.

Descendentibus igitur. Quandoquidem jubet Plato descendere per media, igitur descendamus. Ab auctoritate. *Descendentibus nobis necesse est ire,* etc. Multitudinem dividentem dicit differentias et species et individua, quæcumque dividunt genus.

Ascendentibus autem. Ponit oppositam sententiam; descendentibus necesse est ire per multitudinem, sed ascendentibus est necesse colligere multitudinem; supplemus : *per genus et per speciem;* sic Socrates et Plato sunt homo, rationale et irrationale animal, sensibile et insensibile animatum, corpus animatum et inanimatum corpus, corporeum et incorporeum substantia. Attende quod illa multitudo differentiarum et aliorum dividentium, quæ erat dividens dividendo, est modo collecta in unum ascendendo.

Collectivum enim. Vere species colligit, quia est collectivum multorum individuorum suorum euntium per ipsam speciem in suam diffinitionem, et sic gradatim ducendo usque in descriptionem generalissimi; hinc scilicet substantia est, quod neque est qualitas, nec quantitas, nec aliquid aliorum. *Et magis id quod genus est;* id est genus plura colligit quam species, quia et ipsas species et earum individua.

Particularia vero. Species et genus sunt collectiva. Sed *particularia* pro eodem accipe. *Id quod est unum dividunt,* id est hanc vocem quæ

[1] Boeth. de divis., pag. 641. — [2] Cod. *si.* — [3] Cod. *esse.*

est *homo* ostendunt dari diversis significatis Socrates et Plato, vel sic continua. Non solum specificæ differentiæ dividunt, sed singularia.

Participatione enim. Vere species colligit, quia hæc species quæ est homo. A parte speciei, et hoc est : *participatione enim speciei,* id est hominis, *plures homines,* id est Socrates et Plato, *sunt unus* in hac voce quæ est homo, et in hominis diffinitione.

Particularibus enim. Opposita sententia. Vere particularia dividunt, nam particularia hominis. A partibus particularium, et hoc est : *particularibus;* particularibus id est per particularia nomina.

Divisivum enim. Vere particularia dividunt, quia omne singulare est divisivum. A toto.

Collectivum enim. Vere species est collectivum, quod est quia omne commune; ita dico quia non sit æquivocum. *Est collectivum,* et sic collectivum quod reducat omnia quæ colligit in unam diffinitionem. A toto.

Assignato. Diffinivi genus et speciem, et hoc propter introductionem, et non solum illud erat faciendum, sed etiam istud propter eamdem causam. Scias quod genus habet hanc naturam secundum ordinem prædicamenti, quod prædicetur de specie. *Semper* ideo addidit, ne Chrysaorius putaret quod similiter lege prædicamenti species prædicaretur de genere, quemadmodum genus de specie. Videbat enim * Chrysaorius in quinto modo primæ figuræ speciem de genere prædicari, et ne vellet lege prædicamenti intelligere, hanc addidit sententiam[1], et hoc est : *assignato genere et specie,* et non dico assignato tantum per exempla, sed quid est utrumque, id est, per diffinitionem assignato; in diffinitione generis dictum vel intellectum quod unum genus plures habet species.

* Fol. 32 r°, c. 2.

Semper enim. Bene dico : *uno genere assignato, pluribus speciebus, nam semper*[2] *divisio generis fit per plures species.* Ab effectu[3]; quod divisio generis fit per plures species, est effectus istius causæ quod est assignatum genus habere plures species.

[1] Cod. *sententia.* — [2] Cod. *species.* — [3] Cod. *affectu.*

Species autem. Genus habet prædicari de specie, species non de genere.

Neque enim. Vere species non prædicatur de suo genere, nec de superioribus, quia non fit conversio. A causa.

Oportet autem. Dixerat quod genus prædicaretur de specie lege prædicamenti[1] cum simplici veritate, et videtur quod paria sunt, cum simplici veritate prædicantur de sese. Ne Chrysaorius putaret quod prædicatio de paribus fieret lege prædicamenti, hoc removet, ostendendo ipsam prædicationem.

Neque enim. Vere minora non prædicantur de majoribus lege prædicamenti, quia hoc minus *homo* non prædicatur de *animali* in simplici veritate, id est in omni modo prædicandi, scilicet universaliter et particulariter. A parte.

De quibus autem. Dixi quod genus prædicatur de specie, et species non de genere; sed hoc habet species, quia de quibuscumque prædicatur, facit superiora prædicari.

Si enim. Vere de quibus prædicatur species, facit superiora prædicari, quia si verum est Socratem dicere hominem, homo[2] autem animal, sequitur istud : verum est Socratem dicere animal; et si verum est Socratem dicere animal, animal autem[3] est substantia[4], verum est Socratem dicere substantiam. A parte illa de quibus prædicantur et eorum quæ prædicantur de Socrate per speciem.

Semper enim. Vere animal et substantia prædicantur de homine, quia omnia superiora de inferioribus. A toto.

Species quidem. Hoc habet species, quod facit superiora prædicari de inferioribus, et hoc habet ex natura sui, quæ prædicatur de individuis.

Genus autem. Dixit quod genus prædicatur de specie, et de quibus species prædicatur facit superiora prædicari, et species prædicatur de individuis. Ex his colligitur quod genus prædicatur de specie et individuo, et hoc est : *Genus autem.*

[1] Cod. *prædicati.* — [2] *Homo* supplevimus. — [3] *Autem* supplevimus. — [4] Cod. *substantiam.*

Generalissimum autem. Quia adhuc non ostenderat prædicationem generalissimi, ostendit.

Dicitur enim. Dixit quod generalissimum et omnia superiora de inferioribus prædicantur, et non determinavit an de omnibus an de quibusdam. Addit universalem regulam unde omnia superiora de inferioribus prædicantur; quia generalissimum et omnia genera [1].

Individuum. Ostensa prædicatione superioris, ostendit prædicationem individui, de qua nihil adhuc dixerat. Unde individuum prædicatur de uno solo, quia hoc individuum Socrates et hoc album. A * partibus individui; et hoc extra, et bonum exemplum dedi de individuo. Individuum enim dicitur Socrates et hoc album. Commendatio exempli, etc.

*Fol. 32 v°, c. 1.

Individuum ergo. Quandoquidem Socrates et hoc album etc. prædicantur de uno solo, ergo dicuntur individua. A pari. Individuum esse et prædicari de uno solo paria sunt. Verum non solum ex hac causa quod prædicantur de uno solo dicuntur individua, sed etiam ex hac alia causa, scilicet quoniam unumquodque individuorum consistit ex talibus proprietatibus accidentalibus, quæ insimul collectæ et eodem modo acceptæ, nunquam recipiuntur in alio particulari. Ideo supplendum est *particulari,* quia non illud est individuum cujus [2] omnes proprietates non recipiuntur in alio, quia proprietates hominis ut est omnis non recipiuntur in bove.

Socratis enim. Vere proprietates unius individui nunquam reperiuntur in alio individuo, quia proprietates Socratis nunquam reperiuntur in alio. A parte individui, et hoc est : *Socrates,* etc.

Hæ vero proprietates individui non erunt in aliis; sed proprietas individui hominis, hominis dico communis, id est specialis, *erit eadem in pluribus. Sed magis,* possum dicere, *in omnibus,* et hoc apparet *in eo,* id est *ex eo, quod hominis sunt,* id est quod homo ista vox convenit omnibus hominibus.

Continetur. Dixit quod species prædicatur de individuo; inde in-

[1] Cod. *animalia.* — [2] Cod. *quorum.*

fert[1] : sic quandoquidem species prædicatur de individuo, igitur individuum continetur sub specie. A relativis.

Species autem. Et ubi dixit genus prædicari de specie, ibi dixit speciem contineri sub genere. A relativis.

Totum enim. Vere genus continet speciem, quia genus est totum. A parte. Continens aliud in parte totum, aliud universale totum, aliud integrum, aliud accidens, et cujus modi sit totum addit *quoddam,* id est universale.

Pars alterius, id est unius vocis tantum; *aliis,* id est pluribus.

Partibus enim. Vere species est totum pluribus, quia omne totum est totum suis partibus. A toto.

Differentia vero. Finito tractatu generis et speciei, tractat de differentia, propter eamdem causam, scilicet introductionem....

[Pergit in sequentibus glossa *de differentia, de proprio, de accidente, de communitatibus et differentiis quinque vocum, de convenientia et discrimine generis et differentiæ, generis et speciei, generis et proprii, generis et accidentis, speciei et differentiæ.* Cujus glossæ finem tantum huc apponimus.

Genus ergo. Quandoquidem dictum est quod differentia, species, proprium, accidens differant a genere, ergo dictum est quo modo genus differat ab aliis quatuor. A relativis.

Contingit autem. Non solum dicendum erat quod genus differret ab aliis quatuor; sed etiam istud dicendum erat quod contingit unumquodque eorum aliorum differre ab aliis quatuor. Quod si hoc diceremus quod unumquodque eorum differret ab aliis quatuor, cum sint quinque res, id est quinque voces, et unaquæque quatuor habeat * differentias, erunt viginti differentiæ; quater quinque viginti fiunt. Sed non est dicendum, quia ubi dixit genus differre a differentia et ab aliis, ibi ostendit differentiam et alia differre a genere, et ita genus habet quatuor differentias. Differentia vero habet tres, quia superatur duobus, scilicet a genere et a differentia. Proprium vero unam habet differentiam, quantum quia superatur tribus differentiis, id est specie, differentia et genere. Accidens autem superatur quatuor

* Fol. 35 v°, c. 2.

[1] Cod. *differt.*

differentiis, id est proprio, specie, differentia, genere, et ita sunt decem differentiæ, scilicet quatuor, tres, duæ, una.

Et secundis quidem una differentia superatis, quod est[1]: secundi a differentia, quæ est secunda a genere. Differentia dico superata ab ipso genere una differentia, quia genus habet quatuor differentias quantum ad differentiam et ad alia; differentia vero tantum tres, quantum ad alia tria, scilicet speciem, genus, accidens.

Genus autem. Vere genus habet quatuor differentias, quia istas. A partibus differentiæ.

Quatuor enim. Quandoquidem differt ab istis quatuor, ergo sunt quatuor differentiæ. A partibus supra.

Relinquitur igitur. Quandoquidem dictum est quod differentia differt a genere, dicendum est quod differat ab aliis; tantum dicendum est quod differat. Reliquum igitur, ut dicatur quomodo differat ab aliis tantum. Ab immediatis.

Rursus species.... dictum est, id est enumeratum est, etc.

Relinquitur ergo. Dictum est quod species differt et genere et a differentia. Igitur dicendum est quod species differat a genere et a differentia.

Nam si. Vere species prædicatur in quid; nam ista species *homo;* et hoc est: *nam et si homo;* et removet quamdam objectionem talem. Dicit aliquis : cum homo constituatur ex animali materialiter et a rationali et mortali formaliter, sicut habet ab animali quod prædicetur in quid, ita habet a rationali et mortali quod prædicetur in quale, quod non sequitur; et principaliter constituitur ab animali et secundario a rationali et mortali; et cum principaliter constituatur a genere ut a materia, secundario a differentia, juste retinet modum generis, prædicandi in quid, et non modum differentiæ, scilicet prædicandi in quale, quia etiam ipsæ differentiæ junctæ generi in diffinitione amittunt modum prædicandi in quale, et assumunt prædicari in quid, causa generis cui junctæ sunt; et hoc est : *nam et si homo*

[1] Cod. *q : differentiis sec.*

accipiatur velut qualitas, id est constitutum a qualitate, scilicet rationali et animali, non simpliciter erit qualitas, id est non principaliter est constitutum homo a qualitate, id est rationali et mortali, sed potius ab animali, etc[1].

[1] Hic Cod. abrumpitur.

PETRI ABÆLARDI

GLOSSÆ IN CATEGORIAS.



PETRI ABÆLARDI

GLOSSÆ IN CATEGORIAS.

[Titulus et initium desunt in codice.]

.... propterea ita determinandum est: secundæ substantiæ et communes differentiæ prædicantur de subjecto, nomine et diffinitione, dico vel sibi æquipollente, vel ex se constituta cum diffinitione sibi æquipollente, sicuti animal prædicatur de sibi suppositis cum hac diffinitione sibi æquipollente, quæ est : substantia animata sensibilis. Cum hac diffinitione ex se constituta substantialiter prædicatur substantia de corpore et de aliis sibi suppositis, ut cum dicimus : quid est corpus? substantia corporea. Similiter substantiales differentiæ prædicantur de subjecto nomine, non diffinitione sibi æquipollente, quia nullam habent, sed diffinitione ex se constituta; sicuti rationale prædicatur de hoc homine, et de hoc homine cum hac diffinitione constituta ex se, quæ est : animal rationale mortale. Non tamen [1] quælibet differentia prædicatur de subjecto cum qualibet diffinitione ex se constituta; potest enim dici : homo est gressibilis; non tamen [2] diceretur : homo est animal gressibile quadrupes. Tamen [3] cum alia diffinitione ex se constituta potest prædicari gressibile de subjecto; possumus enim dicere : homo est animal gressibile bipes.

Alia ergo. Dictum est superius quia primæ substantiæ sunt maximæ, et si sunt maximæ, tunc sunt subjectæ omnibus. A pari. Et si sunt subjectæ omnibus, ergo omnia alia aut dicuntur de principalibus substantiis sibi subjectis, id est minoribus, et quo modo prædicantur, aut in propria voce, sicuti *animal*, aut in voce alterius, sicuti

[1] Cod. *tantum*. — [2] Cod. *tantum*. — [3] Cod. *tantum*.

rationalitas servata lege prædicamenti, aut pariter, sicuti hoc rationale prædicatur de Socrate, aut sunt in eis subjectis, id est fundamentis, prædicabiliter, sicuti formatæ, imprædicabiliter, sicuti formæ. Locus a relativis.

Hoc autem. Non tantum manifestum est sub regula quod omnia alia aut prædicantur de principalibus substantiis, aut sunt in eis; sed etiam hoc manifestum est ex his quæ proponuntur per singula exempla, ut : *animal prædicatur de aliquo homine;* et vere animal prædicatur de homine ; si prædicatur de homine, et prædicatur de aliquo homine. Sed animal prædicatur de homine; ergo de aliquo homine animal prædicatur. A pari.

Nam si. Et unde hoc habes quod si prædicatur de homine, ideo prædicetur de aliquo homine. Nam si de nullo aliquorum hominum prædicatur, nec omnino de homine, id est de nullo homine. Ab oppositis secundum affirmationem et negationem.

Rursus. Dedi exemplum de illis quæ dicuntur de principalibus substantiis, ut de subjectis; rursus do tibi exemplum de illis quæ sunt in principalibus substantiis ut in subjectis : color est in aliquo corpore; *si est in corpore, et est in aliquo corpore;* sed color est in corpore; ergo et in aliquo corpore est. A pari.

Nam si. Vere si est in corpore, et est in aliquo corpore. Nam si non est in aliquo singulorum, nec omnino in corpore, id est in nullo corpore. Ab oppositis secundum affirmationem et negationem.

Quare. Quandoquidem animal prædicatur de aliquo homine, et ita est in omnibus aliis; et color est in aliquo corpore, et ita est in omnibus aliis. *Quare alia omnia,* etc. A partibus.

Non ergo. Dictum est quia omnia alia aut prædicantur de primis substantiis, aut sunt in eis. Per quod datur intelligi quia sunt superiora; et quia sunt superiora, constat quia destructa destruunt principales substantias; et ne videretur quod ista lex non esset in primis substantiis, scilicet quod primæ substantiæ destructæ non destruant omnia alia, et inde videretur istud quia principales substantiæ sunt

subjectæ omnibus, ad hoc ut ostendat esse eamdem legem in primis substantiis quæ est in aliis superioribus, scilicet quemadmodum omnia alia destructa destruunt principales substantias, ita principales substantiæ destructæ destruunt omnia alia*, ad istud ostendendum facit hanc illationem sic : *Quandoquidem alia omnia aut dicuntur de principalibus subjectis, aut sunt in eis, non ergo*, etc. Inter causam et effectum repræsentatio causæ est in libro, ubi dicit : *Omnia enim alia*, etc.

* Fol. 37 r°, c. 1.

Secundarum vero. Ostendit quæ sint primæ, quæ sint secundæ substantiæ, et assignavit genera et species æquali nomine, quia eas vocavit secundas substantias. Et ne videretur quod quemadmodum designantur æquali nomine, eodem modo in prædicamento ponerentur in æquali ordine, ideo hanc apponit sententiam, in qua ostendit quod in ordine prædicamenti species subjaceret generi. Genus vero præest speciei. Continuo, genera et species dicuntur secundæ substantiæ, sed non ponuntur in æquali ordine, quia secundarum substantiarum species est magis substantia quam genus. Nec ideo dicitur magis substantia quod sit fundamentum plurium accidentium quam genus, sed quia subjacet pluribus quam genus.

Propinquior enim. Vere species est magis substantia quam genus, quia *propinquior est primæ substantiæ* quam genus. A parte, quia illud quod est magis substantia quam genus, aliud est illud quod est in propinquis primæ substantiæ, aliud est ipsa prima substantia.

Si quis enim. Vere species est propinquior primæ substantiæ quam genus, quia *evidentius assignat,* id est demonstrat evidentius primam substantiam quam genus. Ab effectu; et hoc est : *si quis enim,* etc.

Ut assignando quemdam hominem, id est faciendo assignationem de quodam homine, *manifestius assignando assignabit hominem,* id est ponendo hominem in assignationem illius, *quam assignando animal,* id est quam ponendo animal in assignationem illius.

Illud quidem. Dico quia manifestius assignabit assignando hominem quam animal. Nec istud dictum est sine ratione : *illud quidem,* etc. Ipse ostendit in principalibus substantiis specialissimarum specierum,

quod evidentius assignantur per speciem specialissimam quam per genus. Eamdem legem vult ostendere in principalibus substantiis subalternarum specierum, quod principales substantiæ evidentius assignantur per subalternas species quam per genus; et hoc est: *cum aliquem arborum reddideris,* id est repræsentaveris ad faciendam assignationem, *de ea manifestius assignabis,* etc.

Amplius. Probo quod species est magis substantia quam genus. Vere species est magis substantia quam genus. Si species subjacet generi, tunc species est magis substantia quam genus. A pari; et hoc est ubi dicit : *subjacet enim species generi.* Et vere species subjacet generi; si genera prædicantur de speciebus, tunc species subjacet generi. A relativis, et hoc est ubi dicit : *genera namque de speciebus prædicantur.* Genera prædicantur de speciebus, species non prædicantur de generibus lege prædicamenti, et hoc est : *species autem de generibus convertuntur.* Et unde hoc habes quod, si species subjacet generi, ideo dicatur magis substantia quam genus. Si principales substantiæ, eo quod sunt substantiæ omnibus, dicuntur maximæ substantiæ, tunc si species subjacet generi, dicitur magis substantia quam genus. A simili, propter diversas causas. Et hoc est : *principales substantiæ ideo dicuntur maximæ substantiæ, eo quod omnibus aliis superioribus subjectæ sunt.* Et ne accipiamus illam subjectionem in prædicatione tantum, subdit : *Et ita dico quod sunt subjectæ omnibus aliis, quod et omnia alia de his prædicantur aut in eis sunt.* Et hoc quod dico de principalibus substantiis non vacat, sed sicut principales substantiæ habent se ad omnia* alia, quia subjacent omnibus aliis, et inde contrahunt quod dicantur magis substantiæ quam genus.

* Fol. 37 v°, c. 1.

Quare. Quandoquidem species est propinquior primæ substantiæ quam genus, quare species est magis substantia genere. A parte. Ex his potest hoc modo concludi, et ex his quod species subjacet generi, potest eodem modo concludi quod species est magis substantia genere. A pari.

Ipsarum vero. Ostendit quod species est magis substantia quam genus, et quia non ponuntur in eodem ordine, quia species sub-

jacet generi, genus vero præest speciei, et ne videretur alicui quod eodem modo esset in specialissimis speciebus, scilicet quod altera sit magis substantia altera, ideo apponit hanc sententiam continuo: *Species est magis substantia quam genus.* Sed ipsarum specierum quæcumque non sunt genera, nihil magis alterum altero substantia est; altera non supponitur alteri, sed sunt positæ in æquali ordine, et ita sunt oppositæ. Et hoc quod dicimus de specialissimis speciebus, id est quod altera non dicitur magis substantia respectu alterius, intelligendum est de omnibus aliis speciebus, quod una non est magis substantia respectu alterius; sicuti rationale animal non dicitur magis substantia respectu irrationalis animalis.

Nihil enim. Vere specialissimarum specierum altera non est magis substantia altera, si *nihil familiarius assignabit aliquem hominem, assignando hominem de aliquo homine,* id est ponendo hominem in assignatione alicujus hominis respectu equi, quam assignabit aliquem equum *assignando equum de aliquo equo,* id est ponendo equum in alicujus assignatione equi respectu hominis; ac si dicat: si homo non assignat familiarius suum individuum quam equus illud idem individuum, cum equus nullo modo assignet individuum hominis, et si equus familiarius assignat suum individuum quam homo illud idem individuum, cum homo nullo modo assignet individuum equi, cum utrumque, scilicet homo et equus, sit commune, si istud est, tunc specialissimarum specierum altera non est magis substantia altera. A pari.

Similiter autem. Eamdem legem vult ostendere in principalibus substantiis quam ostendit in specialissimis speciebus, scilicet quod una principalis substantia non est magis substantia alia. Et hoc ideo facit, quia hic homo videtur esse magis substantia quam hoc corpus, ideo quia hic homo ponit plures certas qualitates quam hoc corpus. Sed tamen hic homo non est magis substantia quam hoc corpus, quia alterum non supponitur alteri. Continuo: Non tantum est hoc specialissimis speciebus; *similiter autem,* etc.

Nihil enim. Vere principalium substantiarum nihil magis alterum

altero substantia est, quia aliquis homo non est magis substantia quam aliquis bos. Et per ista figurentur alia. A partibus.

Merito autem. Superius ostendit quod genera et species dicuntur secundæ substantiæ, et determinat[1] quæ species et quæ genera, illæ scilicet species in quibus continentur principales substantiæ, et genera harum specierum. Per hoc removet omnes alias species et omnia genera aliorum prædicamentorum. Modo vult reddere causam; quare ita determinavit, scilicet quare vocavit secundas substantias species continentes principales substantias et genera harum specierum, et hæc sola. Continuo : dictum est quia genera et species ordinata post principales substantias sola dicuntur secundæ substantiæ, nec immerito. Sed species et genera ordinata post principales substantias *sola aliorum,* id est ex omnibus illis quæ ponuntur in prædicamento substantiæ, merito dicuntur secundæ substantiæ.

* Fol. 37 v°, c. 2.

Sola aliorum.* Dicit *aliorum,* ad remotionem differentiarum et accidentium, quæ non sunt secundæ substantiæ.

Hæc enim. Vere genera et species merito dicuntur secundæ substantiæ, illa scilicet quæ ordinantur post principales substantias, quia *hæc sola eorum,* id est quæ prædicantur, *indicant principalem substantiam;* sed inæquale; ideo sic determinandum est quod genera et species ordinata post principales substantias sola aliorum indicant primam substantiam quidem. A parte meriti.

Aliquem enim. Vere genera et species indicant primam substantiam quidem, quia homo et animal indicant aliquem hominem; quod est a partibus, et hoc est : *aliquem enim,* etc. Non ideo servat comparationem istam inter speciem et genus, dicendo quod species familiarius assignat primam substantiam quam genus, quod ipsa comparatio valeat ad locum, sed ideo ne videatur contrarie suæ sententiæ, quia superius dictum est quod species magis est substantia quam genus. Et si taceret comparationem, jam videretur quod species et genera æqualiter primam substantiam indicarent.

Aliorum vero. Genera et species familiariter indicant primam

[1] Cod. *determinant.*

substantiam quid est; *aliorum vero,* etc., *extranee* assignare vocat, quando aliquid assignatur per quale. Quandoquidem hæc sola aliorum indicant primam substantiam quid est, ergo merito, etc. Ista est principalis conclusio superioris loci, quæ est a parte meriti.

Amplius. Probo quod genera et species, sola aliorum, dicuntur merito secundæ substantiæ. Si solæ principales substantiæ merito dicuntur primæ substantiæ, et genera et species sola aliorum merito dicuntur secundæ substantiæ. Assumptio ibi : sed principales substantiæ proprie, id est merito, dicuntur primæ substantiæ, et supponit meritum, ubi dicit : *eo quod aliis omnibus subjaceant.* A pari comitanti; maxima propositio : si aliquid[1] relativum prædicatur de se ipso cum solo, et relativum illius prædicatur de se ipso cum solo. Sed prima substantia prædicatur de se ipsa cum solo; ergo secunda substantia prædicatur de se ipsa cum solo, et ita probatur per medium : Si solæ principales substantiæ sunt primæ, et solæ principales substantiæ habent secundas; et si solæ principales substantiæ habent secundas, et solæ secundæ habent primas; et si solæ secundæ habent primas, tunc solæ secundæ sunt secundæ; et si solæ secundæ sunt secundæ, tunc genera et species sunt secundæ. A pari.

Sicut autem. Hoc quod ego induxi de principalibus substantiis, propter secundas non vacat; sed sicut principales substantiæ habent se ad alia omnia, id est quod omnia alia aut prædicantur de eis aut sunt in eis, ita species et genera principalium substantiarum habent se ad reliqua omnia, aut in prædicatione aut in fundatione.

De his enim. Vere genera et species ita se habent ad reliqua omnia quemadmodum primæ substantiæ; de his enim, id est de primis substantiis et de speciebus et de generibus reliqua omnia prædicantur. A parte similiter se habere. Hoc modo reliqua omnia prædicantur de his, quia quicquid prædicatur de primis substantiis substantialiter aut accidentaliter, prædicatur de generibus et specie-

[1] Cod. *aliquis.*

bus eodem modo, et quicquid non prædicatur de speciebus et de generibus substantialiter aut accidentaliter, non prædicatur de primis substantiis substantialiter aut accidentaliter.

Aliquem enim. Vere reliqua omnia prædicantur de his, quia grammaticum prædicatur de quodam homine, et de homine, et de animali. A partibus. Hoc ordine prædicatur grammaticum : aliquem hominem dicis esse grammaticum, ergo et hominem dicis esse grammaticum ; a parte ergo et animal dicis esse grammaticum. A parte *.

* Fol. 38 r°, c. 1.

Commune autem. Ostendit quæ sint primæ et quæ sint secundæ substantiæ, dando eis diversas diffinitiones, per quod quodam modo ostendit diversitatem inter primas et secundas substantias. Modo vult ostendere quamdam communitatem inter primas et secundas substantias, in qua proprietate operatur differentiam secundario de substantiis ad accidentia. Continuo : in hoc differunt primæ et secundæ substantiæ, quia habent diversas diffinitiones. *Commune autem est,* etc.

Principalis namque. Vere nulla substantia est in subjecto. Omnis substantia aut est prima aut secunda. Sed prima substantia non est in subjecto; hoc extra. Nec secunda substantia est in subjecto; hoc intra, ubi dicit : *secundarum vero,* etc. A partibus substantiæ. Et vere prima substantia non est in subjecto. Prima substantia est illud quod neque dicitur de subjecto neque est in subjecto, ens individuum secundarum substantiarum ; sed illud quod hoc habet, non est in subjecto. A diffinitione ; maxima propositio : quicquid removetur a diffinitione, et a diffinito,

Homo enim. Vere secunda substantia non est in subjecto, quia homo. A parte, et hoc est : *Homo enim,* etc. Quod dicit *homo quidem de subjecto aliquo homine dicitur,* non valet ad locum ; sed ideo apponit, quia per hoc videretur alicui quod homo esset in subjecto. Cum enim dicimus quod homo dicitur de subjecto, habemus quia prædicatur de subjecto. Et si homo prædicatur de subjecto, tunc homo inhæret[1] subjecto; et ita videtur esse in subjecto ut in fundamento, sed tamen[2] non est.

[1] Cod. *inhenti.* — [2] Cod. *tantum.*

Non enim. Vere homo in nullo subjecto est: *non enim,* etc. A majori.

Amplius. Probo quod secundæ substantiæ non sunt in subjecto. Nullum quod est in subjecto prædicatur nomine et diffinitione. Hæc assumptio est, ubi dicit: *secundarum vero,* etc. Ergo secundæ substantiæ non sunt in subjecto. A toto; maxima propositio: unde removetur totum, et illud removetur a qualibet parte illius; sed prædicari nomine et diffinitione, quod est totum ad secundas substantias, removetur ab esse in subjecto; quare esse in subjecto removetur a secundis substantiis.

Rationem namque. Vere ratio secundarum substantiarum prædicatur de subjecto, quia ratio hominis et animalis prædicatur de aliquo homine. A partibus secundarum substantiarum, et a parte subjecti. Ideo probat de ratione, et prætermittit de nomine, quia quicquid prædicatur ratione, prædicatur nomine; sed non convertitur.

Ergo. Quandoquidem nec prima nec secunda substantia est in subjecto, ergo substantia non erit horum, id est ex his quæ sunt in subjecto. A partibus. Hæc est principalis conclusio: *non est autem.* Convenit omni substantiæ in subjecto non esse: *non est autem,* etc.

Bipes enim. Vere differentia non est in subjecto, quia bipes et gressibile. A partibus.

Non enim. Vere bipes et gressibile non est in subjecto: *non enim,* etc. A majori.

Ratio quoque. Quamdam dedit proprietatem secundis substantiis, scilicet prædicari nomine et diffinitione, per quam ostendit secundas substantias non esse in subjecto. Per eamdem proprietatem ostendit differentias non esse in subjecto. Continuo: ratio secundarum substantiarum prædicatur de subjecto.

Ratio quoque differentiæ, etc. Falsum videtur esse ut de quocumque prædicetur differentia, de eodem prædicetur ratio ejus differentiæ. Nam de homine prædicatur gressibile; non tamen prædicatur de eodem quælibet diffinitio constituta ex gressibile. Non enim potest dici: homo est animal gressibile quadrupes. Et ideo sic determinandum est: de quocumque prædicatur differentia, de eodem prædicatur ratio ejus

differentiæ aliqua convenienter constituta ex ipsa differentia, quantum ad ipsum diffinitum.

* Fol. 38 r°, c. 2.

Est enim. Vere gressibile prædicatur * de homine, quia ita est in re. A causa pari, et hoc est : *est enim,* etc.

Non nos vero. Dictum est quia commune est omni substantiæ in subjecto non esse. Sed videtur esse falsum, quia partes substantiarum constitutivæ videntur esse in subjecto, et propter has causas quia nec nomine nec diffinitione prædicentur de suo toto. Et quemadmodum formæ, licet non prædicentur de subjecto, tamen generant ex se voces prædicabiles, eodem modo partes constitutivæ substantiarum, sicuti caput, manus; sicuti manus manuatum, caput capitatum. Et ad hoc removendum quod partes substantiarum non sunt in subjecto, apponit hanc sententiam. Continuo : *commune est omni substantiæ in subjecto non esse;* quod videtur esse falsum propter partes substantiarum. *Non nos vero,* etc.; ne pro nimia conturbatione ad hunc finem forte deveniamus, ut confiteamur eas partes esse in subjecto, et per hoc cogamur confiteri eas non esse substantias.

Non enim. Vere partes substantiarum non sunt in subjecto, quia nullæ partes. A toto, et hoc est : *Non enim,* etc.

Inest autem. Dedit quamdam proprietatem secundis substantiis et communibus differentiis, scilicet prædicari nomine et diffinitione, diffinitione dico vel sibi æquipollenti vel ex se constituta substantialiter; et hoc ad remotionem accidentium. Modo vult dare eamdem proprietatem eisdem, id est secundis substantiis et communibus differentiis, sed in largiori significatione, quia non excludit accidentia ab hac proprietate. Scilicet dat eis prædicari univoce, quod est idem cum prædicari nomine et ratione. Sed hic largius accipit rationem, quia hic accipit rationem, id est diffinitionem vel sibi æquipollentem vel compositam ex ipsa[1], vel etiam compositam ex accidentibus. Et hanc proprietatem dat secundis substantiis et communibus differentiis, ad remotionem primarum substantiarum. Continuo dedi substantiis et communibus differentiis prædicari nomine et diffinitione. Nec tantum

[1] Cod. *ipso.*

istud inest illis, sed inest substantiis et differentiis, quibus concessit prædicari nomine et diffinitione, tam sibi æquipollenti quam ex se constituta, omnia prædicari univoce sumpta ex his, id est ex substantiis secundis et ex communibus differentiis; ac si dicat : omnes secundæ substantiæ et communes differentiæ prædicantur univoce.

Omnia enim. Vere omnes secundæ substantiæ et communes differentiæ prædicantur univoce. Omnes secundæ substantiæ et communes differentiæ aut prædicantur de individuis tantum, aut prædicantur de speciebus et de individuis. Sed omnia prædicata aut de individuis tantum aut de speciebus et de individuis prædicantur univoce. A partibus secundarum substantiarum et communium differentiarum. Propositio, ubi dicit : *omnia quæ sunt prædicata, sumpta ex his,* id est ex secundis substantiis et communibus differentiis, ac si dicat : omnes secundæ differentiæ et communes quæ prædicantur, aut prædicantur de individuis tantum, aut prædicantur de speciebus et de individuis. Assumptio et conclusio extra. Notandum quia quædam differentiæ communes prædicantur de individuis tantum, sicut immmortale de Deo; quædam vero communes differentiæ prædicantur de speciebus et de individuis, sicuti rationale. Eodem modo quædam substantiæ secundæ prædicantur de individuis, ut animal.

A principali namque. Bene determinavi, ex his : *a principali namque,* etc. Causa est*:

* Fol. 38 v°, c. 1.

De nullo enim. Vere principalis nulla substantia prædicatur univoce; de nullo enim subjecto dicitur. A toto, quia quod prædicatur de subjecto, aliud univoce, aliud æquivoce.

Secundarum vero. Secundæ substantiæ prædicantur univoce, et non uno modo : *secundarum vero,* etc.

Ubi dicit quod *differentiæ prædicantur de speciebus et de individuis,* supplendum est quod quædam differentiæ prædicantur de individuis tantum, ut immortale de Deo.

Rationem namque. Vere species prædicantur de primis subtantiis univoce, quia prædicantur nomine et ratione. A pari, et hoc est :

primæ substantiæ suscipiunt rationem specierum, ac si dicat : species prædicatur de primis substantiis nomine et ratione; ideo prætermisit de nomine, quia, ubi dicit quod prædicantur ratione, constat quod prædicantur nomine; sed non convertitur. Dictum est quod primæ substantiæ suscipiunt rationem specierum; hoc etiam habent quod suscipiunt rationem generum, et species suscipiunt rationem generis. Et unde hoc habes quod primæ substantiæ suscipiunt rationem generis. A causa. Et unde hoc habes, quod si species suscipiunt rationem generis, ideo primæ substantiæ suscipiunt rationem generum. Quæcumque enim de prædicato dicuntur, eadem et de subjecto dicuntur. A toto.

Univoca autem. Talem feci consequentiam, quod si prædicantur nomine et diffinitione, prædicantur univoce; nec sine ratione : *univoca autem*, etc.

Quare omnia. Quandoquidem omnes secundæ substantiæ et communes differentiæ et illæ quæ prædicantur de individuis tantum, et illæ quæ prædicantur de speciebus et de individuis, prædicantur univoce : *quare omnia*, etc. Hæc est principalis conclusio. A partibus.

Omnibus autem. Superius fecit talem divisionem : substantia alia prima, alia secunda. Quæ quidem[1] divisio non videtur valere, quia omnis substantia videtur esse prima; ideo omnis substantia videtur esse prima, quia omnis substantia videtur significare hoc aliquid. Et de prima substantia non dubitatur quin significet hoc aliquid; de secunda substantia ideo videbatur quod esset prima, quia est singularis numeri, quemadmodum prima. Modo ad confirmandam suam divisionem, et ad destruendam illorum opinionem quibus videbatur quod omnis substantia esset prima, inducit hanc sententiam; quam inducendo sententiam ponit providere quiddam aliud, scilicet quod secundæ substantiæ significant aliquid quale, ex quo videbatur quibusdam quod secundæ substantiæ prædicarentur in quale; quod si esset, assignarent primas substantias extranee. Et ita falsum esset quod secundæ substantiæ assignarent

[1] Cod. *quæque*.

primas substantias in quid; et ita non essent secundæ substantiæ. Modo discutiendo sententiam istam, ostendit quo modo debeamus intelligere quod secundæ substantiæ significant aliquid quale, et hoc facit ad removendam stultam opinionem illorum qui dicebant secundas substantias assignare primas substantias in quale. Continuo: talem feci divisionem : substantia alia prima, alia secunda. Omnis autem substantia videtur significare aliquid hoc, id est individuale. Ubi dicit *indubitabile,* determinat sic : *et tale indubitabile quod est verum*, quia indubitabile aliud verum, aliud falsum; indubitabile est Socratem esse asinum, et tale indubitabile quod est falsum.

Individuum enim. Vere primæ substantiæ significant aliquid hoc individuale, quia illud * quod significatur a prima substantia, scilicet illa vox quæ est [1] individuum et unum numero, id est parificatum numerali descriptione, id est significatur ab hac voce quæ est individuum et unum numero. A pari. Paria enim sunt illud quod significatur a prima substantia esse individuum et unum numero, et unam substantiam significare hoc aliquid [2]. . . . .

. . . .

. . . .

* Fol. 38 v°, c. 2.

Quia etenim *. Cum deberet probare quod oratio esset discreta quantitas, primitus probat quod sit quantitas, quia videbatur quibusdam quod oratio esset substantia, et propter hanc causam, quia quando dicimus : Socrates legit, hæc vocalis oratio est aer, et omnis aer est corpus, et omne corpus est substantia. Igitur hæc vocalis oratio : Socrates legit, est substantia. Hoc quidem verum est. Sed ipse non agit de vocali oratione, sed de oratione quantitativa adjacente vocali orationi, id est de ipso tenore producto vel brevi. Et vere oratio est discreta quantitas. Si oratio est quantitas, et est discreta quantitas. A causa, et hoc est : *etenim manifestum est quia oratio est quantitas,* supple : *et est discreta.* Regula talis : si aliquod genus cum

* Fol. 40 v°, c. 2

[1] Cod. *quæ est scilicet et consimilia est ind.* — [2] Cætera omittenda duximus, et finem glossæ tantummodo apponendum.

sua divisibili differentia prædicatur de aliquo separatim, utrumque potest prædicari de eodem conjunctim.

Mensuratur enim. Probat unam partem, scilicet quod oratio est quantitas : Si est mensura per se, et est quantitas. A pari, et hoc est : *Mensuratur enim.* Et vere oratio est mensura, quia partes ejus, id est syllabæ scilicet breves et longæ; ipsi tenores adjacentes vocalibus syllabis mensurantur. A partibus orationis, et hoc est : *mensuratur enim,* etc. Regula talis : Cuicumque supponuntur partes alicujus totius, eidem supponetur totum illarum partium. Sed orationis partes mensuræ supponuntur ; quare ipsa oratio supponitur eidem.

Dico autem. Dictum est quia oratio est quantitas, et non accipio orationem quolibet modo, scilicet vocalem aut intellectualem ; sed dico orationem prolatam cum voce, id est cum vocali oratione, id est ipsum tenorem adjacentem vocali orationi.

Ad nullum enim. Vere oratio est discreta quantitas, quia est illa discreta quantitas cujus partes non copulantur ad communem terminum. Non est enim communis terminus ad quem syllabæ copulantur; sed unaquæque divisa est. Et quia habet unaquæque res ut sit divisa, personaliter subjungit : *ita dico*, unaquæque est divisa quod sit secundum se ipsam, quod conjuncta alii nullam efficit continuitatem. A causa.

Potes enim. Vere linea est continua quantitas, quia illa continua quantitas cujus partes copulantur ad communem terminum. A parte continuæ quantitatis. Quia continua quantitas alia est simplex, ut punctum[1], alia est illa quæ habet partes copulatas ad eumdem terminum; et hoc : *potes enim*, etc., *et superficiei lineam*, id est potes sumere lineam, communem terminum superficiei.

Plani namque. Vere partes superficiei copulantur ad communem terminum, quia partes plani. A pari, et hoc est : *plani namque,* etc.

Est autem. Tractavit de linea, de superficie, de aliis continuis quantitatibus, eo modo quo sunt integra tota. Modo vult tractare

[1] Cod. *punctus.*

de tempore et de loco separatim post alia, quemadmodum superius separatim posuit in exemplis. Continuo : non tantum istæ sunt communes quantitates; sed etiam tempus et locus sunt talium, id est continuarum quantitatum.

Præsens enim : Vere tempus est continua quantitas, quia est illa continua quantitas cujus partes copulantur ad communem terminum, quia præteritum et futurum copulantur ad præsens. A partibus temporis. Et cum deberet hoc dicere, ponit æquipollens, scilicet quia præsens tempus copulatur ad præteritum et ad futurum. Sciendum est quia in hoc loco accipit tempus integrum totum, quemadmodum superius accepit lineam, superficiem, corpus, integra tota. Et cum accipiat tempus integrum totum, non accipit simplex tempus ut momentum, quod nullas habet partes[1]. . . . .

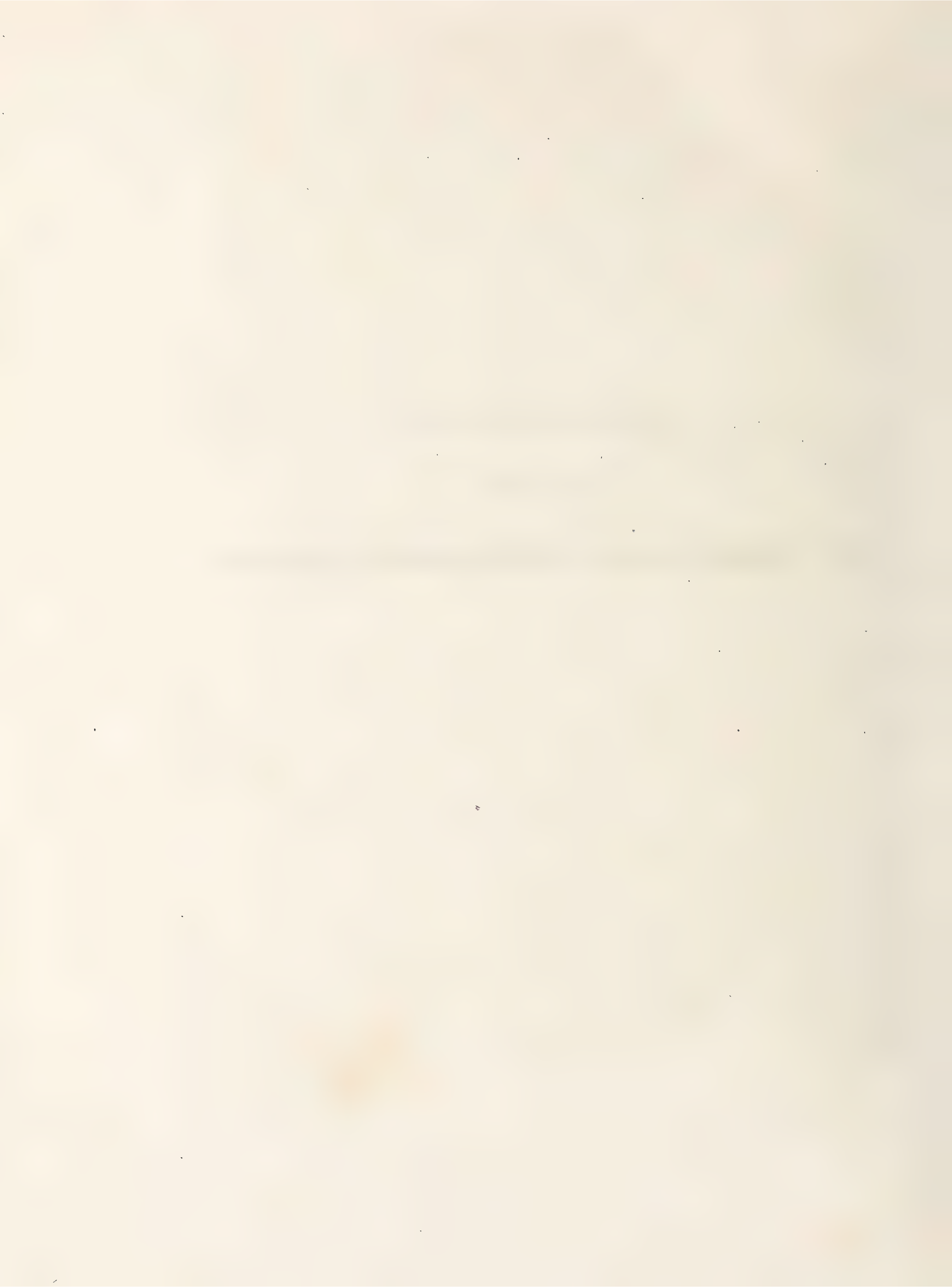
[1] Hic Cod. abrumpitur.



PETRI ABÆLARDI

GLOSSÆ

IN LIBRUM DE INTERPRETATIONE.



PETRI ABÆLARDI

GLOSSÆ

IN LIBRUM DE INTERPRETATIONE.

[Titulus et initium desunt in Codice.]

*Nullus** *homo est justus.* Jam erunt veræ insimul : *omnis homo est justus,* et *nullus homo est justus,* quæ sunt contrariæ; non vero ostendit quare angulares universales non possint simul esse veræ. Repetit de contrariis quod non sint simul veræ, quæ scilicet est causa quare illæ angulares insimul nequeunt recipere veritatem. Continuo, non solum sciendum est illud quod præmissum est de propositionibus, sed etiam aliud, quod illa quæ est : *nullum animal est justum,* est contraria ei quæ est : *omne animal est justum;* et quoniam hoc est, scilicet quod sunt contrariæ, manifestum est quoniam hæ nunquam erunt veræ. Et quia in diversis temporibus potuerunt esse veræ, ut *omnis homo est justus* fuit vera in aureo sæculo, falsa vero in ferreo sæculo, addit *simul* et in eodem tempore. Et quia subjectum possit diversis modis accipi, et ita possint esse veræ; ut ista : *omnis homo est albus* vera est, si intelligo de Rhuteno, et *nullus homo est albus,* si intelligatur de Æthiope, addit : neque veræ sunt, si *in eodem* subjecto accipiantur *ipso,* id est eodem modo in utroque intellectu, tamen ut essent contrariæ, si subjectum diversis modis acciperetur, nisi quantum ad eamdem vocem.

* Fol. 53 r°, c. 1.

His vero. Universales non sunt simul veræ, sed oppositæ his, id est particulares erunt veræ aliquando.

Sequuntur vero. Superius ostendit Aristoteles consequentiam propositionum simplicium et infinitarum, ubi est finitum subjectum. Modo vult ostendere æquipollentiam earum, quam nondum superius

manifestaverat; et hoc ostendit in quatuor propositionibus, scilicet in duabus universalibus et duabus particularibus; et secundum hoc non debet homo intelligi cum justo in prædicato, quia si homo intelligeretur in prædicato ut superius, non possent fieri æquipollentiæ. Nota hanc regulam esse in omnibus æquipollentibus, quæque propositiones constant ex eodem subjecto et prædicato, variato secundum finitum et infinitum, ita quod una sit affirmativa, alia negativa sub eadem quantitate, scilicet æquipollentes. Continuo: contrariæ non sunt sibi consecutivæ, sed illa quæ est : *omnis homo est non justus* sequitur eam in æquipollentia quæ est : *nullus homo est justus,* et similiter earum oppositæ sunt æquipollentes, id est contradictoriæ earum, et hoc est illa quæ est : *aliquis homo est justus* opposita[1] ad : *nullus homo est justus,* non *omnis homo est justus* existens opposita, sed ad *omnis homo est non justus.*

Necesse est enim aliquem esse. Hoc probat a causa. Quod si vera est : *aliquis homo est justus,* vera est : *non omnis homo est justus,* quia si aliquis homo est justus, ita se habet res quæ significatur ante *omnis homo est non justus,* scilicet *aliquis est justus.*

Manifestum est autem. Postquam Aristoteles tractavit de numero et inferentia simplicium propositionum, priusquam etiam ostendat quæ quibus consentirent et quæ quibus non consentirent, illum tractatum prætermittens, docens proponit quamdam proprietatem de singularibus, hanc scilicet quod in singularibus aliqua fiat interrogatio descendens ab affirmativa propositione singulari, et ad eam interrogationem respondeatur vera negatio, de eodem singulari negativa potest inferri alia singularis vera de infinito prædicato, et de eodem genere de quo fuit propositio posita in quæstione, scilicet affirmativa. Quod totum non habet universalis affirmativa. Videamus ergo in exemplum, ut res clarius pateat. Si quæratur *utrum Socrates est sapiens,* et respondeatur : *Socrates non est sapiens,* potest inferri vera: *ergo Socrates est non sapiens.* Sed in universalibus non est similiter. Si enim quæratur *utrum omnis homo est sapiens,* et respondeatur vere:

[1] Cod. *oppositam.*

non omnis homo est sapiens, non tamen vere inferri potest propositio habens infinitum prædicatum idem eodem genere existens, de quo est propositio posita in quæstione, scilicet universalis affirmativa, quæ est : *omnis homo est non sapiens.* Littera sic continuatur, et legitur. Non solum manifestum est hoc quod superius de propositionibus dictum est, sed etiam manifestum est quod in singularibus, si verum est interrogatum hominem negare, id est si vera est negatio quam facit aliquis interrogatus ad singularem interrogationem, quoniam etiam[1] verum est affirmare, hæc vera est affirmatio de eodem singulari et de infinito prædicato, ut patet in hoc exemplo : *Putasne Socrates sapiens est? Non,* scilicet, *Socrates sapiens est.* Unde concludere potes[2]: *igitur Socrates est non sapiens.* A pari.

In universalibus vero non est vera affirmatio universalis de infinito prædicato, quæ similiter dicitur, id est quæ similiter infertur ex negatione responsa ad universalem interrogationem. Et ne alicui videretur quod illa responsa negatio vera non esset, ideo subdit : *vera autem est negatio,* cum ad universalem respondeatur interrogationem.

Inde exemplificat : *putas ne omnis homo sapiens est?* Responsio, *non* omnis homo sapiens est, unde aliquis concludit *igitur omnis homo non est sapiens. Hoc autem,* dicit Aristoteles, *falsum est,* hoc duobus modis potest intelligi : scilicet quod omnis homo est non sapiens falsa est, vel possumus dicere : hoc falsum est quod omnis homo non sapiens. Sequitur : *sed non igitur omnis homo est sapiens est vera.* Hoc iterum potest exponi secundum utramque sententiam : dixerat quod falsum est quod omnis homo est sapiens sequitur ex non omnis homo est sapiens, unde forsitan aliquis vellet concludere : igitur omnis homo est sapiens est vera, aut sua contraria, igitur nullus homo est sapiens, est vera. Sed melior est sententia Boethii; exponit enim Boethius ita[3] : « hoc falsum est id est falsa est conclusio et non similis est ei quod supra de singulari subjecto prædiximus, sed potius illa vera est quæ dicit *non omnis igitur homo sa-*

[1] Cod. *quam.* — [2] Cod. *potest.* — [3] Boeth. in libr. de Interpret., ed. secunda, pag. 409.

piens est ut respondentis negatio ad *omnis* jungatur, et fiat negatio particularis; est enim hæc vera. »

Hæc enim opposita est. Reddit causam cur non possit fieri similis illatio in universalibus sicut in singularibus. In singularibus enim, ut dicit Boethius, illa affirmativa quæ dicit : *Socrates est sapiens* et manens sub eadem oppositione quantum ad *Socrates non est sapiens,* tamen bene dividit verum vel falsum cum illa affirmativa *Socrates est non sapiens;* sed in universalibus duplex oppositio est; particularis enim negativa est contraria ad illam contradictoriam quæ posita est in quæstione, scilicet ad *omnis homo est sapiens;* illa vero, scilicet *omnis homo est non sapiens* contraria ad *omnis homo est sapiens,* quia consentit universali negatione finitæ, quæ dicit : *nullus homo est sapiens.* Itaque quia in eis est duplex oppositio, non possunt sibi consentire in æquipollentia particularis negativa finita et universalis negativa finita. Et hoc est causa, ut dicit Boethius, quare aliter est in universalibus quam in singularibus. Hoc autem significat nobis Aristoteles, cum dicit : *hæc autem opposita est ut contradictoria, illa vero contraria.*

Illæ vero. Quia de propositionibus factis de infinitis nominibus tractaverat, quamdam dubitationem de infinitis nominibus et verbis dissolvit. Videbatur enim quibusdam quod infinita nomina atque verba comparata quantum ad sua finita quædam essent negationes; quod videbatur esse contrarium suæ sententiæ quam superius dederat, scilicet affirmationem [1] vel negationem [2] constare ex nomine et verbo. Hoc ergo removet Aristoteles, ostendens omnem negationem esse veram vel falsam. Sed ipsa infinita neque vera sunt neque falsa; itaque nec sunt negationes. Sic continuatur et legitur : tractavi superius de propositionibus factis de infinitis prolationibus; sed illæ scilicet prolationes vel voces quæ sunt contrajacentes suis finitis secundum hoc quod sunt infinita nomina vel verba. Et pro nominibus exemplificat : *ut in eo quod est non homo vel non justus,* illæ in quo prolationes *videbuntur esse, quasi* id est *revera negationes sine nomine*

[1] Cod. *affirmatio.* — [2] Cod. *negatio*

vel verbo, sed non sunt. Hoc modo omnis negatio vel vera vel falsa est, sed infinita nomina vel verba neque vera neque falsa sunt, quare non sunt negationes; propositionem enim habemus, ubi dicit : *semper enim,* etc. Quia autem ea neque vera neque falsa sunt ostendit in parte, dicens : *qui vero dixit non homo, nihil magis verus vel falsus fuit* de homine, id est quam pronuntiando *non homo;* adeo non major falsitas vel veritas efficitur ponendo *homo* quam pronuntiando *non homo,* sed etiam *minus verus vel falsus fuit* ille qui protulit *non homo,* quam ille qui protulit *homo* secundum casum. Nam quia *homo* rem finitam designat vel ponit, propinquior videtur veritati ille qui dicit *homo,* quam ille qui dicit *non homo,* quia nihil definitum ponit, sed quod definitum est perimit. Quidam vero hoc accipiunt *minus* pro *non,* et sic dicunt quia dixerat quidem quod dicens *non homo* non magis verus vel falsus est quam ille qui dicit *homo,* ne aliquis adhærens vocabulo quod dixerat, comparative intelligeret quod aliquantulum minus verus vel falsus fuisset vel æqualiter, ideo subdit : *sed etiam minus,* id est non verus vel falsus fuisset ille qui diceret *non homo,* si non addatur aliquid quod cum eo junctum reddat affirmationem vel negationem.

Significat autem. Postquam de propositionibus infinitis habentibus prædicatum sufficienti disputatione locutus est, earumque oppositiones ostendit, in medio detractis nominibus, quæ essent negationes harum pernotavit; nunc redit ad eas propositiones quæ subjectum habent infinitum, volens quam æquipollentiam habeant inter se * ostendere.... [1]

* Fol. 53 r°, c. 2.

[1] Cætera omittimus, a fol. 53 r°, c. 2, ad fol. 56 v°, c. 2.



PETRI ABÆLARDI

GLOSSÆ IN TOPICA BOETHII.



PETRI ABÆLARDI

GLOSSÆ IN TOPICA BOETHII.

[Codex habet : *Petri Abælardi super Topica glosæ incipiuntur felici omine.*]

Topicorum* intentio est, sicut Boethius in sequentibus dicturus est, verisimilium argumentorum, id est probabilium copiam demonstrare. Quod quidem ipse Boethius facit hic demonstrando de locis qui dicuntur differentiæ maximarum propositionum, ex quibus videlicet locis ipsa probabilia argumenta trahuntur.

*Fol. 168 r°, c. 1.

Nunc autem singula verba intentionis breviter persistamus.

Est itaque argumentum ratio rei dubiæ faciens fidem, hoc est aliquid certum per quod fit fides alicui dubio. Veluti si quis deneget *cælum esse volubile*, potest ei hoc ostendi per hoc *quod est rotundum*, et hæc propositio *cælum est rotundum*, illius alterius cujus facit fidem est argumentum.

Argumenta vero alia sunt probabilia, alia non. Probabilia sunt ea quæ statim per se sine propositione alterius recipiuntur, sicut ea quæ sunt de aperta re physica, non de occulta. Quibus quidem probabilibus argumentis dialecticus atque orator ex propria intentione utuntur. Uterque enim, sicut Boethius ipse dicit[1], probabilitatem solam intendit, et, sive necessaria sint argumenta sive non, in eo tantum quod probabilia sunt ea assumit. Cum ergo hoc opus dialectico atque oratori dicat Boethius se conscribere[2], bene de probabilibus intendit in eo tantum quod probabilia sunt, quia et illi quibus scribit, eadem intentione, scilicet quod sunt probabilia, illis utuntur.

[1] Boeth. de differ. Topic., pag. 862. — [2] *Id ibid.*

Bene autem dicunt esse copiam argumentorum probabilium, quia aliter magnum pondus intentio non haberet, nisi copiam daret. Quippe ex naturali ratione unusquisque argumentum scit componere; sed copiosus in inventione argumentorum per tractatum efficitur. Unde et ipse Boethius in primo super Topica Ciceronis[1] : « est, inquit, Topicorum intentio facilis argumentorum inventio; non igitur invenire docet Topice, quod est naturale ingenii, sed facilius invenire. Omnis quippe[2] ars imitatur naturam, atque ab hac suscepta materia, rationem ipsam viamque format, ut tum facilius id quod ars quæque[3] promittit, tum elegantius fiat. » Ac si dicat ars, id est scriptum quod subjectis præceptis scientiam coarctat, ipsam amplificat quam natura suscitat, et cum initium scientiæ ratio naturalis conferat, scriptum eam quam naturaliter habemus, adauget; ut videlicet is, qui scripto quoque instructus est, illud quod aliquo modo per naturam faceret, commodius et facilius et abundantius per scriptum faciat. Et initia quidem scientiarum, quæ a natura habemus, augentur et perficiuntur per scriptum et exercitium; unde bene propter augmentum *copiam* posuit, quia si quis naturali ingenio sufficiat ad inventionem unius artis, instructus scripto multa facile argumenta invenire poterit ad eamdem quæstionem etiam comprobandam, ad quam et argumentum a specie, vel a pari et ab aliis locis inducere poterit.

Sequitur tractando de locis differentiis, etc. Est autem sedes argumenti ad aliquid probandum; veluti cum volo ostendere Socratem esse animal, considero hominem, qui est species animalis, et naturam speciei ad genus; quam scilicet naturam maxima[4] propositio exprimit quæ ait : De quocumque prædicatur species, et genus; et inspecta specie et modo probandi quem[5] maxima[6] propositio exprimit, statim secundum hanc duo argumenta dispono, convincens scilicet Socratem esse animal per hoc quod est homo; et ita *Socrates est homo* est argumentum ad *Socrates est animal,* quod argumentum

[1] Boeth. in Topic. Cic., pag. 762. — [2] Cod. *namque quippe.* — [3] Cod. *quoque.* — [4] Cod. *maximam.* — [5] Cod. *quam.* — [6] Cod. *maximam.*

ex homine specie quam continet tractum est, secundum eum comprobandi modum quem maxima propositio demonstrat. Unde tam ipsa species quam maxima propositio locus, id est sedes argumenti dicitur.

Locus itaque alius est maxima propositio, alius differentia maximæ propositionis. Sunt autem maximæ propositiones regulæ quædam argumentorum, quæ ad hoc institutæ sunt ut secundum eas et inveniantur argumentationes et inventæ confirmari possint, veluti ea quam supra posuimus : de quocumque prædicatur species, et genus; locus autem differentia maximæ propositionis ille est, qui a termino ducitur quæstionis, hoc est qui assumitur in argumentatione ad probandam quæstionem de habitudine per quam recipit terminum quæstionis; veluti homo secundum hoc quod species est animalis, id est secundum hoc quod animal ex specialitate respicit, ad probationem taliter[1] sumitur, et quæcumque insuper, facta aliqua argumentatione, ad interrogationem unde locus respondentur, locus differentia dicuntur, veluti cum quæritur unde locus, et respondetur : a genere, vel a specie, genus vel species in aliqua argumentatione ad interrogationem unde locus convenienter * responderetur; veluti si tali argumentatione proposita : *est homo, ergo est animal,* locus differentia quæreretur, unde locus est : respondeatur *a specie,* species est; genus cum dicitur a genere, vel par cum dicitur a pari, vel cum proprium vel majus vel minus, etc., quæ convenienter respondentur ad interrogationem unde[2] locus. Sunt loci differentiæ maximarum propositionum, pro eo scilicet quod per eos maximæ propositiones ab invicem differant, veluti ista : de quocumque prædicatur species, de eodem prædicatur genus, per speciem, quæ est locus differentia quam continet, differt ab ista maxima propositione : cuicumque convenit oppositorum aliquid, ab eodem removetur alterum. Quippe hæc nomen oppositi, illa speciei nomen continet in se, et ita hæc per oppositum, illa per speciem differt; unde bene species et oppositum, quæ quidem nomina, proprie dicuntur loci

* Fol. 168 r°, c. 2.

[1] Cod. *tali.* — [2] Cod. *tantum.*

differentiæ, sicut in sequentibus ostendemus secundum materiam[1] auctoris. De his autem locis qui sunt differentiæ maximæ propositionis, non de ipsis maximis propositionibus, in hoc opere tractatus principaliter habetur. Unde bene locos differentias hujus operis materiam principalem vocamus, ex tractatu quorum copiam argumentorum intendit operare. Quod et ipsa tituli inscriptio plane fatetur, quæ est *De topicis differentiis*, id est de differentiis localibus, quæ videlicet sunt loci differentiæ maximæ propositionis; ex qua quidem materia apparet differentia horum topicorum a topicis Aristotelis. Quippe Aristoteles non de locis differentiis, sed de locis maximis propositionibus tractat, sicut in expositione topicorum Ciceronis Boethius docet[2]; Themistius autem et Tullius, quos Boethius imitatur, per locos differentias tantum, non per maximas propositiones instruere nos de argumentis intendunt. Quarum quidem differentiarum non est tam multus numerus, quantus maximarum propositionum, cum sæpe eidem loco differentiæ plures maximæ propositionis inducuntur, ideoque facilius doctrina comprehendi possunt quam maximæ propositiones. Cum autem loci differentiæ secundum intentionem sint principalis materia, multa tamen alia, si ad actionem tractatus aspiciamus, materia sunt dicenda, de quibus similiter agit, utpote propositio, quæstio, conclusio, argumentum et argumentatio.

Modum[3] etiam quo tractat de locis et ipse demonstrat, diffiniendo eos et dividendo secundum duas divisiones duorum auctorum, Themistii scilicet et Tullii, et insuper aperiendo quomodo conveniant et differant divisiones istæ, et quomodo mutuo includant, et communiter et summatim singulos locos per exempla tractando, et præterea distinguendo qui loci quibus argumentationibus serviant.

Utilitas hujus operis in eo consistit quod qui præceptis his instructus erit, facile et copiose ad probandum aliquid probabilia argumenta inveniet. Quorum[4] etiam utilitatem ipse in sequentibus

[1] Cod. *materia*. — [2] Cf. Boeth. in Topic. Cicer., pag. 765, 767. — [3] Cod. *modus*. — [4] Cod. *quarum*.

aperit, ut in hoc opere non solum dialecticum et oratorem juvari dicit[1], verum etiam demonstratorem, in eo scilicet quod omnia probabilia inquirit argumenta. Per quam etiam partem hæc scientia topicorum supponatur[2] logicæ ipse diligenter discutit[3], scilicet per scientiam inveniendi, non per scientiam judicandi. Visa autem nunc intentione, materia, modo tractandi, utilitate, et cui parti logicæ præsentis operis scientia supponatur, litteram insistamus. . . .

[Hi sunt loci Boethiani quos præsertim commentatur Abælardus :]

Edit. Basil. 1546, lib. I, p. 857, lin. 1. *Omnis ratio disserendi, quam logicen peripatetici auctores appellavere.* Cod. fol. 168 r°, col. 2.

Ed. B. *ibid.*, l. 5. *A Græcis topice, a nobis localis dicitur.* Cod. fol. 168 v°, col. 2.

Ed. B. *ibid.*, l. 23. *Ut igitur cuncta perspicuis rationibus constent.* Cod. fol. 169 r°, col. 2.

Ed. B. p. 858, l. 46. *Simplicium vero hypotheticarum propositionum quatuor sunt differentiæ.* Cod. fol. 171 r°, col. 1.

Ed. B. p. 859, l. 36. *Quæstio vero cum sit ipsa quidem oratio.* Cod. fol. 173 r°, c. 1.

Ed. B. p. 859, l. 39. *Quæstionis autem duæ sunt species.* Cod. fol. 174 r°, c. 2.

Ed. B. p. 859, l. 48. *An ei quod subjectum est id quod prædicetur, inhæreat.* Cod. fol. 176 r°, c. 1.

Ed. B. p. 860, l. 9. *Itaque dialecticæ simplices quæstiones.* Cod. fol. 177 r°, c. 1.

Ed. B. p. 860, l. 13. *Sed tantumdem est de differentia quærere.* Cod. fol. 177 v°, c. 1.

Ed. B. p. 861, l. 23. *Facta igitur prædicativarum quæstionum ac conditionalium divisione.* Cod. fol. 178 v°, c. 1.

Ed. B. p. 861, l. 36. *Conclusio vero est argumentis approbata propositio.* Cod. fol. 178 v°, c. 2.

[1] Boeth. de differ. Topic., pag. 862. — [2] Cod. *supponuntur.* — [3] Boeth. de differ. Topic., pag. 857.

Ed. p. 861, l. 39. *Argumentum est ratio rei dubiæ faciens fidem.* Cod. fol. 179 r°, c. 1.

Ed. B. p. 862, l. 7. *Quæ quidem nec argumenta dici possunt.* Cod. fol. 181 r°, c. 2.

Ed. B. p. 862, l. 8. *Dici tamen potest.* Cod. fol. 181 v°, c. 1.

Ed. B. p. 862, l. 26. *Sed quia quatuor facultatibus.* Cod. fol. 181 v°, c. 2.

Ed. B. p. 863, lib. II init. *Omnia quidem.* Cod. fol. 182 v°, c. 1.

Ed. B. p. 863, l. 29. *Argumentatio est per orationem argumenti explicatio.* Cod. fol. 182 v°, c. 2.

Ed. B. p. 864, l. 14. *Sæpe autem.* Cod. fol. 183 v°, c. 2.

Sæpe autem. Post illam inductionem quæ ex particularibus probat universale, ostendit illam quæ ex particularibus probat aliud particulare. Hic a simili locus est assignandus, quod argumentationis propositis exemplis utramque inductionem commendet; hoc genus, id est hanc maneriam argumentationis, quæ est inductio [1].....

[1] Hic Codex abrumpitur.

FINIS.

APPENDICE.



APPENDICE.

I.

INTRODUCTION, pages XVI et XVII. — Page LV. — Pages LXXV-LXXX. — RABAN MAUR.

Pour en finir avec les écrits de Raban que contient le manuscrit de Saint-Germain, et que, dans notre Introduction, nous avons considérés seulement par rapport au problème de Porphyre, nous croyons devoir en donner ici une notice régulière et complète.

Le manuscrit de Saint-Germain 1310, autrefois 635, renferme deux gloses de Raban Maur, et, entre ces deux gloses, un fragment d'une troisième sans aucun titre et qui peut bien être du même auteur. Nous allons examiner successivement ces trois morceaux.

I. Au fol. 86 r°, col. 1, se présente une glose de Raban Maur sur l'Introduction de Porphyre, avec ce titre : *Rabanus super Porphyrium.*

Elle commence par un long prologue, qui occupe sept colonnes et demie, et qui est divisé en deux parties : la première où Raban détermine l'objet du traité de Porphyre, et la place qu'il doit occuper dans l'ensemble de la logique ; la seconde (fol. 83 v°, col. 2), où il examine le préambule du traité en question.

Ce prologue commence ainsi :

« Intentio Porphyrii est in hoc opere facilem intellectum ad Prædica-
« menta præparare, tractando de quinque rebus vel vocibus, genere scilicet,
« specie, differentia, proprio et accidente, quorum cognitio valet ad Prædi-
« camentorum cognitionem. Licet Porphyrius in hoc tractatu de rebus in-
« numeralibus agat, de omnibus scilicet rebus generalibus et omnibus spe-
« ciebus et differentiis propriis et accidentibus, de quinque tamen agere
« dicitur, quia de his omnibus secundum quinque proprietates tractat, se-
« cundum has scilicet quod vel genera vel species vel differentiæ vel

« propria vel accidentia ea omnia dicuntur. Dicitur etiam Porphyrius de « propositis duobus modis tractare, scilicet secundum proprium esse et « secundum hoc quod ad aliquid referuntur..... »

L'auteur discute ensuite la question de savoir si Porphyre, dans son Introduction, traite de mots ou de choses. Nous avons cité ce passage dans l'Introduction, page LXXVII.

Après avoir montré, d'après Boëce, l'utilité de l'Introduction de Porphyre pour l'intelligence des Catégories, et aussi pour la Division et la Démonstration, Raban examine à quelle partie de la Logique cette Introduction doit être rapportée.

« Quæritur (fol. 86 r°, col. 1) autem cui parti philosophiæ supponatur. « Dividitur enim philosophia in tres partes, Physicam, Ethicam, Logicam. « Physicæ non supponitur nec ethicæ, cum neque de rerum naturis tractet, « quod ad physicam pertinet, neque de moribus, quod ad ethicam pertinet, « loquatur. Restat ergo ut logicæ supponatur. Post quam vero partem logicæ « supponatur, quærendum est. Habet enim logica tres partes, grammaticam, « rhetoricam, dialecticam. Post grammaticam, non enim de genere secun- « dum grammaticam tractat, quia neque quomodo genus declinetur ostendit, « neque si sit primitivum an derivativum, quæ omnia ad grammaticam per- « tinent. Neque in hoc tractatu docemur quomodo causas debeat disponere « orator, quod ad rhetoricam pertinet. Relinquitur igitur ut per dialecticam « logicæ supponatur. Quæritur post quam partem dialecticæ. Dialecticæ « enim duæ sunt partes, una scilicet scientia inveniendi, alia scientia ju- « dicandi, etc. »

Raban aborde alors le préambule de Porphyre : *Cum sit necessarium.* « Talis est descensus ad litteram, etc. »

Nous voyons dès la première colonne que Raban ne connaissait pas les Analytiques d'Aristote. « Vel in demonstratione, id est ad librum « demonstrationum. Volunt enim quemdam librum esse qui vocetur *liber « demonstrationum*, qui apud nos in usu non est. »

De la fin de la 2ᵉ col. du fol. 86 v°, jusqu'au milieu de la 2ᵉ col. du fol. 87 v°, s'étend le commentaire sur la phrase célèbre : *Mox de generibus et speciebus.* Nous avons cité ce morceau dans notre Introduction, pag. LXXVIII et LXXIX.

On arrive ainsi à la partie de la glose qui porte sur le corps même de l'ouvrage de Porphyre.

Fol. 87 v°, col. 2 : *Explicit prologus.* Puis vient le commentaire sur le premier chapitre de Porphyre : *De genere.*

Fol. 89 r°, col. 2. *Explicit de genere. Incipit de specie.*
Fol. 90 v°, col. 2. *Explicit de specie. Incipit differentia.*
Fol. 92 v°, col. 1. *Incipit de proprio.*
Fol. 93 r°, col. 1. *Incipit de accidenti.*

Ici les titres et les divisions manquent dans la glose de Raban. Cependant, pour plus de clarté, nous continuons de la diviser suivant les chapitres de l'édition de Buhle.

Fol. 93. r°, col. 1. *De communitate et discrimine generis et differentiæ.*
Fol. 93 v°, col. 1. *De convenientia et discrimine generis et speciei.*
Ibid. *De convenientia et discrimine generis et proprii. — Generis et accidentis.*
Ibid. *De convenientia et discrimine speciei et differentiæ.*
Fol. 93 v°, col. 2. *De convenientia et discrimine proprii et differentiæ.*

Il faut remarquer dans cette glose l'emploi de formes qui se reproduisent dans les gloses d'Abélard avec plus de suite et d'uniformité. Ainsi Raban indique quelquefois le *lieu commun* auquel peut se ramener l'argument de Porphyre. Par exemple, fol. 88 r°, col. 1, *genus enim.* « Probat quod genus non dicitur simpliciter, sic : si genus « dicitur tripliciter, tunc non dicitur simpliciter. Locus ab appositis, « maxima propositio : si aliquid oppositum convenit alicui, suum oppo- « situm removetur ab eodem. » On trouve aussi la forme *vere... quia,* si fréquente dans Abélard. Fol. 88 r°, col. 2 init. : « Vere ille qui genuit « et locus in quo quis genitus est, vocatur genus, quia Tantalus et Hercules, « et Thebæ et Athenæ. » Ces rapprochements établissent l'existence d'une espèce de tradition de formes chez les glossateurs, au moins du IXe siècle au XIIIe.

Du reste, la glose de Raban n'offre rien qui mérite d'être cité. Nous indiquerons seulement, fol. 89 r°, col. 1, un passage où il examine une contradiction apparente entre Porphyre et Aristote dans les Catégories. Porphyre avait dit : « Eorum enim quæ prædicantur, alia quidem « de uno dicuntur solo, sicut individua. » Raban ajoute : « Videtur etiam « Porphyrius esse contrarius Aristoteli, quia concedit individuum substan-

« tiæ de aliquo prædicari ; Aristoteles autem dicit nullum individuum « substantiæ de aliquo prædicari : ibi a principali substantia nulla est præ- « dicatio. Sed respondendum est ibi Aristotelem agere tantum de prædica- « tione ut de inferiori. Hic vero Porphyrius accipit prædicationem vel ita « quod superius prædicetur de inferiori, vel etiam ita quod idem de se ipso « prædicetur. »

II. De la feuille 94 r°, col. 1, à la feuille 95 r°, col. 1, inclusivement, se trouve un fragment de glose sur le *De differentiis Topicis,* lequel commence au milieu de l'explication de cette phrase de Boëce : « Aliquoties enim quæ « dividuntur simul esse possunt, ut si vocem in significationes dividamus, « omnes simul esse possunt, veluti cum dicimus : *amplector,* aut actionem « significat aut passionem, utrumque simul significare potest; » c'est-à-dire vers la fin du IIe livre de l'ouvrage de Boëce (ed. 1546, in-fol., Bâle, pag. 870-1). Au tiers environ de la 2e colonne du fol. 94 r°, commence le commentaire sur le IIIe livre. La dernière phrase du texte qui soit citée est celle-ci (page 879) « nam multorum in multis similitudo proportio est. » La glose se termine ainsi : « *Nam multorum.* Vere locus a proportione est « locus a simili, quia proportio est similitudo multorum in multis. Locus « a causa, et hoc est : nam multorum in multis, etc. » Il manque donc la glose sur les dernières lignes du IIIe livre; et il n'est pas question du IVe, qui traite des lieux de rhétorique et ne se rapporte plus à l'étude de la dialectique.

Dans cette glose, comme dans celle de Raban sur Porphyre, nous retrouvons souvent cette forme qui se rencontre sans cesse dans Abélard, *locus a causa, a pari,* etc., pour indiquer le lieu d'où est tiré l'argument. Dans la dernière phrase que nous venons de citer, elle est suivie de la forme *et hoc est* qui annonce la citation du texte original. Mais cette forme, si familière à Abélard, est ici très-rare. En revanche celle de *vere... quia* est très-fréquente.

Ce fragment ne présente rien en lui-même d'où l'on puisse tirer quelque conclusion sur l'époque à laquelle il a pu être composé, ou sur l'auteur auquel il faut le rapporter; mais comme il se trouve placé entre deux ouvrages qui portent le nom de Raban, et qu'il est de la même écriture que le second et finit sur la même feuille où celui-ci commence, il est naturel de l'attribuer également à Raban.

III. Après ce fragment vient un commentaire de Raban, qui s'étend du

fol. 95, r°, col. 2 init., au fol. 100 v° col. 2, après quoi il est brusquement interrompu.

Ce commentaire a pour titre : *Rabanus super terencivaa;* ce dernier mot n'a pas de sens, et, comme nous l'avons dit, Introd., page LXXVI, il cache probablement un titre tel que : *Aristotelem de Interpretatione;* car cet écrit est un commentaire sur le Traité de l'Interprétation.

La version latine qui sert de texte est celle de Boëce.

En tête sont d'assez longs prolégomènes, qui s'étendent depuis le commencement de la 2ᵉ colonne du feuillet 95 v°, jusqu'au tiers de la 1ʳᵉ colonne du v° de ce même feuillet, ce qui fait trois ou quatre pages in-4°, au moins.

Voici le début : « Intentio Aristotelis est in hoc opere de simplici enun- « tiativa interpretatione et de ejus elementis, nomine scilicet atque verbo, « gratia ipsius simplicis enuntiativæ interpretationis pertractare, in tantum « in quantum animi cogitationes intellectusque significant. »

Cette introduction est calquée sur celle de Boëce dans son second commentaire sur le Traité de l'Interprétation. Raban rapporte d'après Boëce les opinions des différents commentateurs, d'Andronicus de Rhodes, d'Aspasius, d'Alexandre d'Aphrodisée. C'est par les mêmes arguments et dans les mêmes termes qu'il défend l'authenticité de l'ouvrage original, contestée par Andronicus; c'est dans les mêmes termes encore qu'il en assigne la place et le rôle dans l'ensemble de la logique d'Aristote.

Par l'extrême subdivision du texte, le commentaire de Raban finit par se rapprocher de la forme de la glose. En voici le contenu.

Fol. 96 v°, col. 1 : explication du premier chapitre du traité de l'Interprétation : *De nomine.*

Fol. 96 r°, col. 1. *De verbo.*

Fol. 96 v°, col. 1. *De oratione.*

Fol. 96 v°, col. 2. *De enuntiatione.*

Fol. 97 v°, col. 1. *De affirmatione et negatione.*

Fol. 97 v°, col. 2. *De affirmationum et negationum contrarietatibus et contradictionibus.*

Fol. 98 r°, col. 2. *De oppositionc quando non est una affirmatio aut negatio.*

Ibid. *De oppositionibus in futuris continentibus.*

Fol. 100 r°, col. 1. *De oppositione enuntiationum tertii adjacentis* (Boëce : *De enuntiationibus infinitis*). Le manuscrit s'interrompt sur ce chapitre à la

moitié environ du commentaire. Vient ensuite une paraphrase des Psaumes d'une écriture différente.

II.

Introduction, page LXXX. — Gloses du xe siècle sur les Catégories, etc.

Le manuscrit de Saint-Germain n° 1108, autrefois n° 442, est évidemment celui dont parlent Mabillon et l'*Histoire littéraire*. Voici d'abord ce qu'en dit Mabillon (*Nouv. Traité de diplom.* tome III, page 349) : « Dès le xe siècle, « on commençait à conjecturer qu'il pouvait y avoir des antipodes. Dans « une note marginale sur la Dialectique et les Prédicaments renfermés dans « le manuscrit 613 de Saint-Germain-des-Prés, qui est de ce siècle-là, on « lit : Manifestum est quod antipodes supra se cœlum habent. Ferunt qui- « dam esse antipodes homines in alio orbe, quos dividit a nobis Oceanus, « quos etiam dicunt vivere more et cultu Persarum. Quod autem vivere « possint subtus terram, non repugnat fidei, quod hoc agit natura terræ « quæ speroides (sphæroides) est. » En effet, nous trouvons cette note marginale dans le manuscrit 1108, f° 30 r°.

Ce manuscrit contient un assez grand nombre d'opuscules latins :

1° Traité de l'Interprétation d'Aristote : *Incipiunt Periermeniæ Aristotelis*. C'est la traduction de Boëce. Sur les marges et entre les lignes de la première page, on lit le commencement d'une glose, évidemment empruntée au premier commentaire de Boëce sur le Traité de l'Interprétation. En voici les premières lignes : « Iste liber inscribitur Periermenias, « id est de interpretatione. Est autem interpretatio vox significativa, per se « ipsa aliquid significans. Hoc facit nomen, ut homo ; hoc et verbum, ut « currit, etc. » La glose ne s'étend pas au delà de la première page, et elle s'arrête à la sixième ligne du chapitre *de nomine* (Boeth. ed. p. 221). F° 11 v°, fin. *Explicit liber Periermeniarum Aristotelis.*

2° F° 12 r°. La Dialectique, attribuée à saint Augustin, « Aurelii Au- « gustini de Dialectica incipit liber, » accompagnée d'une glose marginale et interlinéaire, et précédée d'un prologue, sans nom d'auteur, que nous donnerons tout entier :

« Aurelius vocatur dompnus Augustinus ab aura, id est favore populari ;
« Augustinus item propter amplificatus, eo quod amplificaverit rem pu-
« blicam in libris scribendis. Episcopus Hipponæ segregat eum ab alio
« Augustino qui fuit doctor in Anglis. Nam scimus hunc Augustinum esse
« episcopum de Hippona civitate. *Dia* enim, quando per iota scribitur,
« significat *de* vel *ex* præpositionem ; quando vero per y, significat duo,
« sicut est *dyalogus; dya* enim duo, *logos* sermo dicitur, unde et *dyalogos*
« duorum sermocinatio exponitur. Sed omisso isto nomine, transferamus
« nos ad dialecticam, de qua nunc nobis loqui oportet. Dyalectica autem
« proprie *de dictione* quum in ea rationabiliter de dictis disputatur. Ne
« quidem videretur *de* per appositionem dici, quemadmodum dicimus *de*
« *monte, de domo;* junctim proferenda est dyalectica. Secundum vero Joan-
« nem Scottum, est dyalectica quædam fuga et insecutio, ut cum quis dicit :
« omnis honestus est, et insequitur alius dicendo : omnis honestus non
« est, talis hæc disputatio fugæ et insecutioni videtur esse consimilis. Di-
« citur microloga, id est parviloga, sicut rhetorica macrologa, id est lon-
« giloga dicitur. *Macron* enim dicunt græce longum. Est autem dialectica
« disciplina rationalis diffiniendi, disserendi, ac vera de falsis discernendi
« potens.

« Hunc libellum edidit dompnus Augustinus de origine, etymologia
« verborum, partim quidem ad imminutionem Stoicorum, partim vero ad
« confusionem. Nam Stoici dicebant nullum verbum esse quod non ha-
« beat originem, aut sciatur, aut lateat. Quibus ille contradicit, innumera-
« bilia inquiens verba quorum ratio reddi non possit. »

La glose commence en prenant pour point de départ cette phrase du prologue où la dialectique est dite *microloga* et la rhétorique *macrologa*. « Dialectica nempe est pugnus astrictus, sicut et rhetorica palma quædam
« extensa. Unde raros et studiosos requirit magistros. Pauci enim sunt qui
« eam diligentissime ac plenissime scire et investigare possunt. Rhetorica
« autem in turbas populorum procedit vehementissime, sicut videtur in
« legislatoribus et reliquis viris qui optime sciunt rhetorizare, et longe
« lateque verba sua extendendo fundere. »

On trouve dans le courant de cette glose un assez grand nombre de mots latins traduits en grec et écrits en caractères grecs. On n'avait à cette époque qu'une connaissance fort superficielle du grec, comme on a pu le voir par le prologue, où *dialogus* et *dialectica* sont dérivés de δύο et même

de *δια*, qui n'est pas grec. De même, à la marge du feuillet 16 v°, nous lisons : *Bonus, agatos; melior, agatoteros.*

3° F° 21 v°, 22 r°. Deux courts fragments, sans nom d'auteur, sur le rapport de l'être à la forme et au bien. Comme les morceaux de métaphysique sont rares au xe siècle, nous donnons ces deux fragments.

I. « Nonnulli differentiam quærunt inter esse nostrum et id quod est in « forma. Quibus sciendum est esse nostrum in Deo esse simplex. Id vero « quod est et apparet in forma. Licet ab esse Dei quod est nostrum esse « procedat, compositum tamen esse non simplex, et ideo particeps est « accidentium dum in forma consistit cui subjecta est materia. Ipsum vero « esse nostrum nullum accidens admittit, quippe in Deo est, et, ut dicam, « Deus ipsum est, cui nihil extrinsecus accidit, sed idem ei est esse quod « est ens, nobis autem longe aliter. Quanto enim longius in ipsa creationis « mutabilitate ab ejus esse recessimus, tanto amplius nostrum ens compo- « situm ejus simplici dissimile est.

II. « Omnia quæ sunt bona sunt in eo quod sunt, id est in hoc quod « esse habent bonum; non tamen sunt substantialia bona, quia non per se « ipsa bona sunt, sed a Deo qui est esse omnium sumpserunt ipsum bo- « num. Posset autem aliquis dicere : quia ergo dicis non a se ipsis habent « bonum, sed aliunde, id est ab esse suo acceperunt, bonum quod habent « participatione habent, id est per accidens. Boethius occurrit ei argumen- « tando, dicens nec participatione ipsa bonum habere. Nam si participatio- « nem haberent, tale esset in eis bonum participatione bonitatis quale est « album in his quæ alba sunt participatione albedinis, id est accidens. Non « sunt igitur participatione bona, quia in eo quod sunt, id est quod subsis- « tunt, a bono esse suo habent bonum. Alba vero quæ sunt non sunt alba in « eo quod sunt, quia non ab esse suo hoc acceperunt quod alba sunt : hoc « enim non habent albedinem in essentia sua, sed extrinsecus acceperunt « eam, per accidens, id est per eventum aliquem contingentem substantiæ. « Ideo etiam alba non sunt alba in eo quod sunt, id est in eo quod subsis- « tunt, quia ille qui albus non est ea esse alba voluit. Sed nec justa sunt in « eo quod sunt, id est in sua essentia ea quæ justa sunt, licet justus sit ille « qui ea justa esse voluit. Hoc enim differt bonitas a justitia quod bonitas ab « esse procedit, justitia ab actu. Omne igitur quod est bonum est, sed non « omne quod est justum est; ac per hoc bonum generale est, justum vero « speciale; ideoque omne justum bonum, non omne bonum justum. »

Le dernier de ces deux fragments est évidemment une sorte de résumé du traité de Boëce intitulé *An omne quod est bonum sit.*

4° Entre le feuillet 23 v° et le feuillet 24 r°, est intercalée une petite feuille de parchemin qui contient quelques vers de différents auteurs, savoir : de Jean Scot, de Bède, de Juvencus, de Prudence, de Virgile, de Perse, et enfin quelques vers d'anonymes, entre autres une épitaphe de saint Augustin.

Nous ne rapporterons que les deux vers de Jean Scot, que caractérise le mélange bizarre du grec avec le latin :

> Si vis uranias sursum volitare per auras,
> Ommate glaucivido lustrabis templa sophyæ.

5° Fol. 24 r°. Le traité sur les Catégories, attribué à saint Augustin, avec le prologue en vers d'Alcuin imprimé dans les œuvres de saint Augustin, t. 1, appendix, et une glose marginale et interlinéaire. L'auteur de cette glose, d'ailleurs insignifiante, paraît avoir été un certain Henri, professeur à Reims; car on lit au haut de la quatrième page, f° 25 v° : « Henricus, magister Remigii, fecit has glossas. »

A la fin du texte se trouvent ces vers :

> Explicit ampla suum stringens dialectica pugnum.
> Augustine, tonas divini fulmina verbi,
> De quibus humanos præterebras animos.

6° Entre les feuillets 32 v° et 33 r° est intercalée une petite feuille de parchemin contenant une épitaphe en vers, sans nom d'auteur, sur Diogène le cynique :

> Dic, canis, hic cujus tumulus. Canis. O canis, inquit,
> Diogenes obiit? non obiit, sed abit;
> Diogenes, cui parva penus, cui dolia sedes,
> Ad manes abiit, Cerberus unde vetat.
> Parva polenta, tripos, baculus, scyphus, arta supellex
> Ista fuit cynico; deputat hoc nimium.

C'est l'épigramme de l'*Anthologie* citée par Ménage, notes sur Diogène de Laerte, tom. II, lib. VI, pag. 254.

7° F° 38 v°. Dissertation anonyme, d'une demi-page environ, sur le rapport et la différence de l'*image*, de la *similitude* et de l'*égalité*.

8° *Ibid.* Dissertation anonyme, adressée à un abbé qui en avait fait la demande par l'entremise d'un certain Fredilo, sur le mêlange d'huile et de cire dont les athlètes se frottaient avant le combat.

9° Sur la marge et au bas de la seconde page de la petite dissertation dont nous venons de parler, se trouvent les noms des Muses avec leurs attributions, le commencement d'une fable en vers, l'Homme, le Serpent et le Sanglier, et quelques phrases détachées de saint Augustin, etc.

10° f° 40 r°. 1° Fragment d'un auteur ecclésiastique, désigné par ces seuls mots : *Johannis episcopi;* probablement saint Jean-Chrysostôme.

2° Glose sur quelques passages de la seconde épître de saint Paul aux Corinthiens. Il y est fait mention d'une copie de cette épître, qu'un évêque Chuduin avait apportée d'Angleterre en Bretagne, et qui était ornée de miniatures. Il s'agit de ce verset : « A Judæis quinquies quadragenas una « minus accepi ».... « Præceptum namque erat legis, ut qui delinquentem « verberarent, ita modum vindictæ temperarent, ut plagarum modus « quadragenarium numerum minime transcenderet. Quod ita ab antiquis « intellectum testatur etiam pictura ejusdem libri quem reverentissimus ac « doctissimus vir Chuduinus, orientalium Anglorum antistes, veniens a Roma, « secum Britanniam detulit, in quo videlicet libro omnes pene ipsius apos- « toli passiones sive labores per loca opportuna erant depicta. Ubi hic « locus ita depictus est quasi denudatus jaceret apostolus, laceratus lacri- « misque perfusus, superastaret ei tortor quadrifidum habens flagellum in « manu, sed unam e fidibus in manu sua retentam, tres vero reliquas « solum ad feriendum habens exertas. »

11° f° 40 v. 1° Explication d'un certain nombre de mots grecs et hébreux, et étymologie de quelques mots latins.

2° Fragments du commentaire de saint Jérôme sur le traité d'Origène, περὶ ἀρχῶν.

12° f° 41 r° - 41 v°. Tables du cours de la lune, par Bède. C'est une partie de l'Embolismus imprimé dans le 1er volume de ses œuvres.

13° f° 42 r°. Table des lettres dominicales composée à ce qu'il paraît par un frère de Jean Scot, nommé Aldelmus : on lit au haut de la page : « Frater Johannis Scotti Aldelmus fecit istam paginam ;.... anno Domini DCCCXCVI, etc. » C'est ici la seule mention que nous connaissions d'un frère de Jean Scot.

14° f° 42 v°. Table de saint Jérôme, pour trouver la lune de chaque jour.

15° f° 43 r°. Fragment d'un traité de musique, sur les sons que donnent deux flûtes qui sont entre elles dans différents rapports de diamètre et de longueur.

16° f° 43 r°-44 r°. Fragment sur les quatre classes d'hommes qui seront jugées au jugement dernier, sur la nature de l'âme, sur les vertus, etc.

17° f° 44 r°. Liste des noms de nombre cardinaux en grec, avec la traduction latine, et pour titre, ce vers :

Græcorum latio produntur grammata rythmo.

18°. Fol. 44 v°. Fragment sur les vies des premiers philosophes, les sept sages, Phérécyde, Thalès, Anaximandre, Anaximène, Xénophane, Parménide, Pythagore, Empédocle et Héraclite. Ce fragment n'occupe que treize lignes, et est tout-à-fait insignifiant.

19°. Fol. 45 r°. Fragment anonyme d'un sermon sur la nécessité de la pénitence.

20°. Fol. 45 v°; 52 v° fin. Introduction de Porphyre aux Catégories, avec glose marginale et interlinéaire. Cette glose est précédée d'un prologue, calqué sur le prologue du second commentaire de Boëce, et qui, par conséquent, ne nous a pas paru mériter d'être publié. Nous avons donné dans l'Introduction (pag. LXXXII-LXXXV) les passages qui se rapportent à la phrase célèbre du texte de Porphyre sur la nature des genres et des espèces. Fol. 52 v°. *Explicitus est liber Porphyrii.*

Scripturæ finem sibi quærunt hic Isagogæ;
Parva quidem moles, magna sed utilitas.
Jepa (?) hunc scripsi glossans utcunque libellum;
Quod logicæ si sit, scire legens poterit.

21° f° 52 v°. Fragment du commentaire de Boëce sur les Catégories, chapitre des Oppositions (pag. 196-7 de l'édition de 1546).

22° f° 53 r°-57 r°. « Anitii Manlii Severini Boethii viri clarissimi et « illustris exconsulis ordinarii patritii incipit liber : Quomodo Trinitas unus « Deus ac non tres dii, ad Quintum Aurelium Memmium Symmachum et « illustrem virum clarissimum exconsulem ordinarium atque patritium « socerum. » (édit. de 1546, pag. 957-962).

23° f° 57 r° fin.-58 r°. « Boethii de sancta Trinitate liber explicit. Anitii

« Manlii Severini Boethii viri clarissimi et illustris exconsulis ordinarii pa-« tritii ad Johannem diaconum : Utrum pater et filius et spiritus sanctus de « divinitate substantialiter prædicentur » (édit. de 1546, pag. 957-962). Il y a un commencement de glose à la marge de la première page.

24° f° 58 r°-60 r°. « Item ejusdem ad eumdem : Quomodo subs-« tantiæ in eo quod sint bonæ sint, cum non sint substantialia bona » (édit. 1546, pag. 963-965).

25° f° 60 r°-62 v°. Traité, sans nom d'auteur et sans titre, sur la foi chrétienne et ses principaux dogmes, contre les Sabelliens, les Manichéens, les Pélagiens et les Nestoriens. Ce morceau ne se trouve dans aucun des ouvrages imprimés de Boëce. Par les pensées et par le style il ne s'éloigne pas de la manière de cet auteur.

26° f° 62 v°. *Ticilpxe* (*explicit* renversé). « Boethii adversus Nestorium « et Eutychen pro persona et natura Christi; Domino sancto ac venerabili « patri, Joanni diacono Boethius filius » (édit. de 1546, pag. 948-957). Il y a quelques gloses sur les marges.

27° Fol. 71 r°-80 r°. Traité d'Apulée sur l'Interprétation. « De Perier-« meniis. Sequitur dehinc liber periermenias subtilissimus et per varias « formas iterationesque cautissimus, de quo dicitur Aristoteles : quando « periermenias scriptitabat, calamum in mente tingebat. » F° 80 r°. « Pe-« riermeniæ Apulei expliciunt, in quibus continentur categorici syllo-« gismi. »

28° F° 80 v°. Commencement du premier commentaire de Boëce sur le Traité de l'Interprétation. Ce fragment occupe deux pages (fol. 80 v°, 81 r°) qui terminent le manuscrit.

En résumé, voici les données que fournit le manuscrit de Saint-Germain n° 1108 pour l'histoire de la philosophie scolastique :

1° Une glose du xe siècle sur le traité de Porphyre;

2° Quelques renseignements sur Jean Scot Erigène : de cet auteur célèbre deux vers sur la philosophie, et une sentence sur la Dialectique. Nous apprenons qu'il avait un frère nommé Aldelme, versé dans les mathématiques;

3° Une glose d'un écolâtre de Reims, nommé Henri, sur les Catégories attribuées à saint Augustin.

III.

INTRODUCTION, page CXII. — GUILLAUME DE CHAMPEAUX.

Le manuscrit de Notre-Dame coté 222, petit in-4°, d'une écriture du XII[e] ou XIII[e] siècle, renferme une collection d'opuscules ou d'extraits relatifs à la théologie, parmi lesquels se trouvent deux écrits de Guillaume de Champeaux, l'un déjà publié, l'autre inédit. C'est par celui-ci que commence le manuscrit que nous allons parcourir.

1° F° 1-23 r°. « Incipiunt sententiæ Guillelmi Cathalaunensis episcopi. « Symoniaca hæresis a Simone mago non habuit principium. Multi enim « ante Symonem eadem hæresi peccaverunt; ut ille qui dixit domino Jesu : « Magister, sequar te quocumque ieris, etc. »

Ce livre n'est pas, comme on pourrait le penser d'après l'analogie du titre avec celui de l'ouvrage de Pierre le Lombard et de tous les livres de sentences qui ont suivi, et comme le dit l'abbé Lebeuf (*Dissert.*, II, 130), un cours de théologie et de morale chrétienne; c'est un assemblage de petits chapitres détachés contenant des dissertations ou explications sur des points spéciaux de doctrine, sur des vertus ou des vices, et sur des passages de l'écriture sainte : ainsi, f° 1-3 r°, de la simonie; f° 3 v°-7 r°, du mariage; f° 7 r°, du sens de cette sentence : « Que l'homme est conçu et engendré dans le péché; » f° 7 v°-8 v°, de la prophétie; f° 11 v°-12 r°, de la charité; f° 12 r°-13 r°, de l'orgueil; f° 20 r°, du péché, etc. Ces passages sont souvent très-courts, et de quelques lignes seulement. Ils sont mêlés de citations des Pères, principalement de saint Augustin et de saint Grégoire le Grand. Voici les dernières lignes : « Voventibus virginitatem vel viduitatem vel castitatem, « non solum nubere, sed etiam velle damnabile est. Omnis enim hujus- « modi similis est uxoris Loth, quæ retro aspexit. Si quis tamen talis alicui « nupserit, non solvatur conjugium, nisi sacrata vel a sacerdote fuerit ve- « lata; sed pro voto fracto injungetur pœnitentia. »

2° F[os] 23 r°-25 v°. « De origine animæ, secundum magistrum Guillel- « mum. » C'est l'ouvrage que Martène a imprimé dans le tome V (p. 884) de son *Thesaurus anecdotorum*.

3° F[os] 25 v°-86 r°. Collection d'extraits d'auteurs ecclésiastiques, principalement de saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise et saint Grégoire le Grand, et de dissertations ou interprétations théologiques

analogues à celles dont se composent les sentences de Guillaume de Champeaux. Cette compilation commence par une lettre du pape Melchiades sur le baptême et la confirmation, et se termine par un passage de saint Augustin. Les dissertations ont pour objets principaux les sacrements, les cérémonies de l'église, l'excommunication, et surtout les allégories et figures de l'Ancien Testament.

4° Du feuillet 86 r° jusqu'à la fin du manuscrit, f° 107 r° : « Incipit al-« tercatio cujusdam christiani et judæi de fide catholica. » On trouve aux XIIe et XIIIe siècles un assez grand nombre d'ouvrages théologiques sous la forme d'une controverse entre un juif et un chrétien. Celui-ci, qui ne porte pas de nom d'auteur dans notre manuscrit, est dédié à Alexandre, évêque de Lincoln. Ce n'est ni l'écrit de Gislebert Crispin, abbé de Westminster, qui est imprimé dans les œuvres de saint Anselme sous ce titre : *Disputatio Judæi cum Christiano*; ni l'*Altercatio Ecclesiæ et Synagogæ,* publiée par Martène (*Thes. anecd.,* tom. V, pag. 1497). Voici le prologue de cette petite composition; l'auteur nous y apprend dans quel but et à quelle occasion il a écrit et publié son dialogue :

« Reverentissimo Alexandro, Dei gratia Lincolnensi episcopo, quidam « fidei christianæ propugnator et servus in spiritu Dei recta sapere et de ejus « semper consolatione gaudere. Quoniam plurimum litteris estis instructus, « et non solum humanis sed etiam divinis legibus eruditus, et personalis « gratiæ honore prælatus, mitto vobis disputatiunculam parvam vestro exa-« minandam judicio, quam nuper cum quodam judæo confligens edidi. « Quidam mihi cum cognitus esset judæus cujusdam negotii causa, tandem, « cogente amore, frequenter illi suadebam quatenus judaismo relicto chris-« tianus efficeretur. Cui etiam multimodas erroris sui vias veritatis luce « monstraveram, et quod dicebam suæ legis et nostræ testimoniis appro-« babam. Sed cum obdurato corde in sua infidelitate persisteret, et errorem « suum ineptis quæstionibus vel argumentationibus tueretur, tandem ami-« cabili conventione convenimus et disputandi gratia resedimus. Igitur ro-« gaverunt me auditores ut hoc pro utilitate fidei litteris traderem; quibus « libenter obaudiens, pro capacitate ingenioli mei sub persona Judæi et « Christiani disputantis apicibus annotavi. In quo si quid bene dictum est, « Dei gratiæ tribuatur; si quid otiosum vel inutile, vestra prudentia noverit « resecare, sive totum sive partem; libentissime fecerim quicquid vobis « inde placuerit facere. Ergo judæus ille plurimum sua lege peritus, nos-

« trarumque etiam litterarum non inscius, sic incipit : *Judæus.* Si patienter « me velles audire, etc. »

Le dialogue se termine par ces paroles du chrétien : « Inde quoque « venturus est ad judicium quo singulis reddet secundum suum meritum, « malos mittens in ignem æternum, bonos autem in vitam æternam, quam « nobis tribuat qui fecit eam. Amen. »

IV.

INTRODUCTION, pag. CXXVI-CXXIX. — BERNARD DE CHARTRES.

Les deux poëmes du *Megacosmus* et du *Microcosmus* sont déjà connus par l'analyse étendue qu'en a donnée l'Histoire littéraire de la France. Nous ne voulons pas refaire ici ce travail, mais y ajouter seulement, d'après le manuscrit 6415 in-f°, de la bibliothèque royale, quelques extraits qui puissent servir à donner une connaissance plus complète de la philosophie de Bernard de Chartres.

On sait que les deux poëmes en question sont un mélange de prose et de vers, que le sujet du premier est la création du monde, et celui du second la création de l'homme.

MEGACOSMUS.

Le Megascosmus commence par un dialogue entre l'Intelligence, *noys*, et la Nature, *natura*. Ces deux personnages allégoriques s'entretiennent ensemble de la nécessité de tirer le monde du chaos, *sylva*, où il est encore enseveli; puis ils se mettent à l'œuvre. La matière dont toutes choses doivent être tirées est la matière première :

« Erat yle vultus antiquissimus, generationis uterus indefessus, forma« rum prima subjectio, materia corporum, substantiæ fundamentum. Ea « siquidem capacitas nec terminis nec limitibus circumscripta tantos sinus « tantumque a principio continentiam explicavit quantam rerum universitas « exposcebat. . . Illud igitur inconsistens et convertibile hujus et illius con« ditionis, qualitatis et formæ cum propriæ descriptionis judicium non ex« pectet, elabitur vultus vicarios alternando, et quod figurarum omnium « susceptione convertitur, nullius suæ formæ signaculo specialius insignitur. »

C'est à cette matière que la Providence applique les empreintes des Idées :

« Cumque quam fert silva grossitiem elimatius expurgasset, ad æternas in-
« trospiciens notiones, germana et proximante similitudine rerum species
« reformavit. Yle cæcitatis sub veterno quæ jacuerat obvoluta, vultus ves-
« tivit alios, idearum signaculis circumscripta. »

De la masse primitive sortit d'abord le feu, puis la terre, ensuite l'eau, enfin, l'air.

Après la création des éléments vient la création de l'âme du monde, que Bernard de Chartres appelle *endelychia*, par une corruption de l'ἐντελέχεια d'Aristote. Elle émane de l'intelligence divine : « Ea igitur Noys summi et
« exsuperantissimi Dei est intellectus et ex ejus divinitate nata natura, in
« qua vitæ viventis imagines, notiones æternæ, mundus intelligibilis, rerum
« cognitio præfinita. Erat igitur videre velut in speculo tersiore quicquid
« operi Dei secretior destinaret affectus. Illic in genere, in specie, in indi-
« viduali singularitate conscripta quicquid yle, quicquid mundus, quicquid
« parturiunt elementa. Illic exarata supremi digito dispunctoris textus tem-
« poris, fatalis series, dispositio sæculorum. Illic lacrymæ pauperum for-
« tunaque regum ; illic potentia militaris ; illic philosophorum felicior dis-
« ciplina ; illic quicquid angelus, quicquid ratio comprehendit humana ; illic
« quicquid cœlum sua complectitur curvatura. Quod igitur tale est, illud
« æternitati contiguum, idem natura cum Deo, nec substantia est dispara-
« tum. Hujusce igitur sive luce, sive lucis origine vita jubarque rerum En-
« delychia quadam velut emanatione defluxit. . .

« Comparuit igitur exporrectæ magnitudinis globus, terminatæ quidem
« continentiæ, sed quam non oculis verum solo provideas intellectu. Ejus
« admodum clara substantia liquentis fluidique fontis imaginem præferebat,
« inspectorem suum qualitatis ambiguo præconfundens, cum plerumque
« aëri, plerumque cœlo cognatior videretur. Quis enim tuto diffinivit essen-
« tiam quæ consonantiis vel quæ numeris careret (cod. *emoveret*)? Cum igitur
« quodam quasi præstigio veram imaginem fraudaretur, non erat in manibus
« inspectantis unde fomes ille vivificus sic maneat ut proire non possit,
« cum speciatim singulis totus et integer refundatur. Hæc igitur endelychia
« propinquis contiguis ad Noym natalibus oriunda. Mundum silva matre
« progenitum ne maritum sponsa gloriosior imparem recusaret, cujusdam
« fœderis pactiones providentia curavit, quibus silvestris cœlestisque natura
« congruo per congruos numeros modulamine convenirent. Quod enim
« spontanea obtusitati subtilitas non accedit, applicatior numerus in vir-

« tute complexionis medius intercessit, qui corpus animamque quodam « quasi glutino copulisque conjugibus illigavit. Ergo moribus ad gratiam « immutatis, cum alteri in altero complaceret, consensus amicitiam pepe- « rit, amicitia fidem, quod hactenus approbatur. Pulsationibus et molestiis « ægritudinum quas patitur plerumque mundus indoluit, quotiens vel de « calore pyrosis, vel de humore nimio cataclysmus, cursum naturæ soli- « tum perturbavit. Ad id endelychia totius auxilio celeritatis occurrit, et « resarcire citius sedes quas incolit, elaborat. Fide quidem hospitii reser- « vata, cum expugnatore tabernaculi sui nec participat nec consentit. Ubi « igitur animæ mundique de consensu mutuo societas intervenit, vivendi « mundus nactus originem, quod de spiritus infusione susceperat, mox de « toto reportavit ad singula, eo vitæ vel vegetationis genere cui pro captu « proprio fuerant aptiora. Ætherea æthereis, pura puris conveniunt. Nimi- « rum consentaneum natura fidelius amplexatur. Cum cœlo, cum syderibus « endelychiæ vis et germanitas invenitur. Unde plenaque nec decisa poten- « tiis ad confortanda cœlestia supera regione consistit. Verum in inferioribus « virtus ejus degenerat. Quippe imbecillitas corporum tarditatem importat, « quo se minus talem exerat, qualis est per naturam. Itaque viventis animæ « beneficio confortata, de nutricis silvæ gremio se rerum series explicavit. »

Après avoir décrit en vers toutes les espèces d'êtres, Bernard ajoute:

« Eam igitur generatorum sobolem multiformem cum ignita cœli subs- « tantia levitate qua trahitur circuiret in gyrum, secutum est ut elementa, « partes mundi primarias partesque partium porrectiore contineret circulo « circumferentia firmamenti. Quicquid enim ad essentiam sui generis pro- « motione succedit, ex cœlo tanquam ex Deo, vitæ substantiæ suæ causas « suscipit et naturam.... Sic igitur providentia de generibus ad species, de « speciebus ad individua, de individuis ad sua rursus principia repetitis an- « fractibus rerum originem retorquebat. Ex eo incipientis vitæ primordio « cum volvente cœlo de motu quoque siderum substantia temporis nasce- « retur, quæ successerunt sæcula simplici æternitatis initiata principio cum « sua numerus varietate suscepit. Rerum porro universitas mundus, nec in- « valida senectute decrepitus nec supremo est obitu dissolvendus, cum « de opifice causaque operis, utrisque sempiternis, de materia formaque « materiæ, utrisque perpetuis, ratio cesserit permanendi. Usia namque « primaria, æviterna perseveratio, fæcunda pluralitatis simplicitas. Una « est, sola est ex se vel in se tota natura Dei, cujus quicquid loci est nec

« essentiæ nec majestatis infinibile circumscribit; hujus modi, si virtutem,
« si salutem, si vitam diffiniendo dixeris, non errabis. Ex ea igitur luce inac-
« cessibili splendor radiatus emicuit, imago nescio dicam an vultus patris
« imagine consignatus. Hæc est Dei sapientia, vivis æternitatis fontibus vel
« nutrita vel genita, de sapientia consilium, voluntas de consilio, nascitur
« de divina mundi molitio voluntate. Porro Dei voluntas omnis est bonitas.
« Dei ergo vel voluntas vel bonitas summi patris est, ejusque mentis in
« eadem operatione consensus. Quisnam ergo mundo et æternitati ejus au-
« deat derogare, ad cujus continentiam causas æternas videat convenisse,
« Dei quidem de voluntate consensum, de sapientia consilium, de omni-
« potentia causas pariter et effectum? De stabilitate, de æternitate sibi
« mundus conscire præsumit, quod gradatim firmoque dispositis cau-
« sarum sibi succedentium ordinibus mundus sensilis integrascit. Præce-
« dit yle, natura sequitur elementans; elementanti naturæ elementa, ele-
« mentis elementata conveniunt; sic principia principiis; sed a principe
« principio cohæserunt. Nisi cœlum, nisi motus sydereus illis quas importat
« varietatibus afficiat elementa, pigra jaceant, jaceant otiosa luminaria sol et
« luna, et qui dicuntur erratici, quorum conversio non quiescit; elementa
« quæ subjacent non præferunt non moveri. Est igitur elementans natura
« cœlum, stellæque signifero pervagantes, quod elementa commoveant in-
« genitas actiones. Sua igitur in mundo non fatiscunt ligamina nec solvuntur,
« quod universa a cardine, nexu sibi continuo, deducuntur. Verum incolu-
« mitas vitaque mundi causis quidem principalibus et antiquis, spiritu,
« sensu, agitatione, ordinatione consistit. Vivit Noys, vivunt exemplaria,
« sine vita non vivit et rerum species æviterna. Præjacebat yle, præjacebat
« in materia, præjacebat in spiritu vivacitatis æternæ. Neque enim credibile
« est sapientem opificem insensatæ materiæ nec viventis originis fundamina
« prælocasse. Mundus quidem est animal; verum sine anima substantiam non
« invenias animalis. De terra porro pleraque consurgunt; sed sine vegetatione
« non stirpea, non plantaria, non cætera compubescunt. Ex mentis igitur
« vita, silvæ spiritu, anima mundi, mundialium vegetatione rerum æterni-
« tas coalescit. In Deo, in Noy scientia est, in cœlo ratio, in syderibus in-
« tellectus; in magno vero animali cognitio viget, viget et sensus, causarum
« præcedentium fomitibus enutritus. Ex mente enim cœlum, de cœlo sy-
« dera, de syderibus mundus unde viveret, unde discerneret, linea con-
« tinuationis excepit. Mundus igitur quiddam continuum; et in ea ca-

«tena nihil vel dissipabile vel abruptum; unde illum rotunditas, forma «perfectior, circumscribit. Si se igitur plerumque influentis sylvæ ne-«cessitas vel turbidius vel impensius importabit, qui multiplex inest «mundo vel sensus vel spiritus malitiam non patitur ultra lineas ex-«cursare. Quicquid extenditur spatiis, vel annosum vel sæculare vel «perpetuum vel æternum. Annosum senio, sæculare dissolvitur ævitate; «æterno perpetuum durabilitate concertat, sed, quia quandoque cœ-«perit, ad supremam æternitatis eminentiam non aspirat. Mundus igi-«tur quædam annosa, quædam sæculari, quædam agitatione perpetua «vel continuat vel evolvit. Æquæva namque generatione mundus et tem-«pus quibus innascuntur principiis eorum imagines propinquas et simili-«mas æmulantur. Ex mundo intelligibili mundus sensilis, perfectus natus «est ex perfecto. Plenus erat qui genuit, plenumque constituit plenitudo. «Sicut enim integrascit ex integro, pulchrescit ex pulchro, sic exemplari «suo æternatur æterno. Ab æternitate tempus initians, in æternitatis «resolvitur gremium, longiore circuitu fatigatum. De unitate ad numerum, «de stabilitate digreditur ad momentum. Momenta temporis præsentis «instantia, excursus præteriti. Has itaque vias itu semper redituque con-«tinuat; cumque easdem totiens totiensque itineribus æternitatis evolverit, «ab illis nitens et promovens, nec digreditur nec recedit. Quandoquidem «ubi finiunt, inde renascuntur, relinquitur ad ambiguum quænam præ-«cessio in tempore, ut non eadem consecutio videatur. Ea ipsa in se re-«vertendi necessitate, et tempus in æternitate consistere et æternitas in «tempore visa est commoveri. Suum temporis quod movetur. Æternitas «est ex qua nasci, in quam et resolvi habet; quod in immensum por-«rigitur. Si fieri possit ne decidat in numeros, ne defluat in momentum, «idem tempus est quod æternum. Solis successionum nominibus variatur, «quod ab ævo nec continuatione nec essentia separatur. Æternitas igitur, «sed et æternitatis imago tempus, in moderando mundo curam et operam «partiuntur. Ignes sidereos æternitas naturæque ætherea purioris utraque «vegetanda suscepit. Depressas et ab aere subtus inclinatas materias vel con-«tinuat vel evolvit agitatio temporalis. Mundus igitur tempore, sed tempus «ordine dispensatur. Sicut enim divinæ semper voluntatis est prægnans, sic «exemplis æternarum quas gestat imaginum Noys endelychiam, endely-«chia naturam, natura ymarmenem, quid mundo debeat, informavit. «Substantiam animis endelychia subministrat, habitaculum animæ corpus

« artifex natura de initiorum materiis et qualitate componit; continuatio « temporis ymarmenem, quæ continuatio temporis est, sed ad ordinem « constituta disponit, texit et retexit quæ complectitur universa.

Explicit megacosmus. »

MICROCOSMUS.

Le monde créé, Noys se félicite de son œuvre auprès de la déesse Nature :

« ..... Ecce mundus operis mei, excogitata subtilitas, gloriosa con-« structio, rerum specimen prædecorum, quem creavi, quem formavi se-« dula, quem ad æternam ydeam ingeniosa circumtuli, mentem meam pro-« piore vestigio subsequuta. Ecce mundus cui Noys vita, cui ydeæ forma, « cui materies elementa. »

Suit une description pompeuse du monde. Ensuite les deux déesses se mettent en route afin d'aller implorer le secours d'Uranie pour la création de l'homme.

Ce voyage, dont on trouve dans l'*Histoire littéraire* (t. XII, page 268) une analyse exacte, sauf l'orthographe du mot *Anestros,* l'une des régions célestes, qui est écrit *Anastros* dans notre manuscrit, n'offre guère de remarquable que l'hypothèse de la préexistence des âmes.

« Cancri circa confinium turbas innumeras, vulgus aspicit animarum; « quæ quidem omnes vultibus quibus itur ad cœlum et quibusdam quasi « lacrymis exturbatæ. Quippe de splendore ad tenebras, de cœlo ditis « ad imperium, de æternitate ad corpora per cancri domicilium quæ fue-« rant descensuræ, sicut puræ, sicut simplices obtusum cæcumque cor-« poris quod apparari prospiciunt habitaculum exhorrebant. »

Arrivée au dernier cercle du firmament, *Noys* y rencontre le dieu *Pantomorphos* et le génie subordonné à Pantomorphos, *Oyarsès :*

« Hoc igitur in loco Pantomorfos, persona deus venerabili, et decrepitæ « sub imagine senectutis occurrit. Illic Oyarses idem erat et genius in artem « et officium pictoris et figurantis addictus. In subterjacente enim modo « rerum facies universa cœlum sequitur, sumptisque de cœlo proprietatibus « ad imaginem quam conversio contulit figuratur. Namque impossibile est « formam unamquamque alteri simillimam nasci, horarum et climatum « distantibus punctis. Oyarses igitur circuli quem *pantomorfon* græcia, lati-

« nitas nominat omniformem, formas rebus omnes et associat et adscripsit. »

Uranie déclare à *Nature* que ce n'est pas à elle de construire un corps à l'homme, mais qu'elle instruira l'âme humaine dans les choses du ciel, dont le souvenir lui restera dans sa vie terrestre :

> Mens humana mihi tractus ducenda per omnes
> Æthereos, ut sit prudentior.
> Parcarum leges et ineluctabile fatum,
> Fortunæque vices variabilis;
> Quæ sit in arbitrio res libera, quidve necesse,
> Quid cadat ambigui sub casibus;
> More recordantis quam multa reducet eorum
> Quæ cernet penitus non immemor.
> Ingeniis animoque deos cœlumque sequetur;
> Ut regina suum vas incolet.
> Quæ stellis virtus et quanta potentia cœlo,
> Et quis sydereis vigor axibus,
> Quid valeant radiis duo lumina, quinque planetæ,
> Sentiet ingrediens vas corporis.
> De cœlo speciem, vultus animique tenorem,
> Et morum causas sibi contrahet.
> Legibus astrorum vivendi tempora nactus,
> Extremique viam discriminis,
> Corpore jam posito cognata redibit ad astra,
> Additus in numero superum Deus.

Les trois déesses partent ensemble pour aller trouver la déesse Physis, qui peut seule construire le corps humain.

Arrivée aux confins de la région de la Lune, Uranie décrit à Nature les divers ordres d'esprits qui peuplent les régions supralunaires, lunaires et sublunaires; les anges, les démons, les Pans, les Sylvains, les Néréides, etc. Cette idée d'une hiérarchie de génies chargés de fonctions différentes dans les différentes parties du monde, dérive des doctrines du Timée. Bernard de Chartres désigne aussi le Dieu suprême, Dieu le père, par la dénomination platonicienne de *Tagaton*.

« E sedibus quidem quas Tagaton suprema divinitas habitatrix insistit, « splendor emicat radiatus. — In sublimiori igitur fastigio, si quod cœlo « sublimius tabernaculum, Tagaton suprema divinitas collocatur. »

Uranie et Nature aperçoivent Physis dans un jardin fleuri : « Eo igitur in « loco Physim residem superaspiciunt, theoricæ et practicæ individuo filia-

« rum consortio cohærentem. Studiosa rerum in seposito et tranquillo ubi « nichil offenderet mansitabat, naturarum omnium origines, proprietates, « potentias, effectus, postremo universam omnemque Aristotelis categori« cam materiam cogitationis effecerat. »

Lorsque les quatre déesses sont enfin réunies, Noys leur adresse sur la créature à la formation de laquelle elles vont procéder, un discours en vers qui n'est pas dépourvu de noblesse et d'harmonie :

Pignora cara, Deæ, quas ante creata creavi
Sæcula, de partu glorior ipsa meo.
Summa voluntatis hæc est : venistis ad istas
Consilii partes propositique mei.
In rebus formisque suis si defuit orbi,
Suppleat id nostro numine vestra manus.
Plena minus, perfecta minus, minus esse decora
Quæ feci totiens est mihi turpe nimis.
Sensilis hic mundus, mundi melioris imago,
Ut plenus plenis partibus esse queat,
Effigies cognata deis et sancta meorum
Ac felix operum clausula fiet homo,
Qualis ab æterno, sub mundo principe, vivit
Digna nec inferior mentis ydea meæ.
Mentem de cœlo, corpus trahet ex elementis,
Ut terras habitet corpore, mente polum.
Mens, corpus, diversa licet, jungentur ad unum,
Ut sacra complacitum nexio reddat opus.
Divus erit, terrenus erit, curabit utrumque,
Consiliis mundum, religione Deos ;
Naturis poterit sic respondere duabus,
Et sic principiis congruus esse suis,
Ut divina colat, pariter terrena capessat,
Et geminæ curam sedulitatis agat.
Cum superis commune bonum rationis habebit ;
Distrahet a superis linea parva hominem.
Bruta patenter habent tardos animalia sensus,
Cernua dejectis vultibus ora ferunt ;
Sed majestatem mentis testante figura,
Tollet homo sacrum solus ad astra caput,
Ut cœli leges indeflexosque meatus
Exemplar vitæ possit habere suæ.
Dii superi stellæque sibi cœlumque loquetur.
Consilium Lachesi notificante suum,

Viderit in lucem mersas caligine causas,
Ut natura nihil occuluisse queat.
Aerios tractus, tenebrosa silentia ditis,
Alta poli, terræ lata, profunda maris
Viderit; unde vices rerum, cur æstuat æstas,
Siccitat autumnus, ver tepet, alget hyems;
Viderit unde suum Phœbo jubar, unde sorori,
Unde tremit tellus, unde marina tument;
Cur longis æstiva dies extenditur horis,
Parvaque contrahitur nox breviore mora.
Ut sua sint elementa, volo sibi ferveat ignis,
Sol niteat, tellus germinet, unda fluat,
Terra sibi fruges, pisces sibi nutriat unda,
Et sibi mons pecudes, et sibi silva feras.
Omnia subjiciat, terras regat, imperet orbi;
Primatem rebus pontificemque dedi.
Sed cum nutarit, numeris in fine solutis,
Machina corporeæ collabefacta domus,
Æthera scandet homo, jam non incognitus hospes,
Præveniens stellæ signa locumque suæ.

Pour guider chacune de ses trois compagnes dans la part qu'elle doit prendre à la formation de l'homme, Noys leur donne à l'une le miroir de la Providence, à l'autre la table du Destin, à la troisième le livre de Mémoire. Dans la description du miroir de la Providence, il est encore question des Idées:

« Providentiæ speculum Uraniæ; tabulam Fati Naturæ; et tibi, Physi, « librum Recordationis exhibeo. Trina hæc est, ut verum fatear, consiliorum « Dei notitia, veritas et purgatissima certitudo. Erat igitur speculum Pro- « videntiæ, cujus magna admodum circumferentia, interminata latitudo, « extensa semper facies, perspicuus introspectus, ut quas olim contineret « imagines non rubigo detereret, non deleret antiquitas, non turbaret in- « cursus. Vivebant ideæ; vivebant exemplaria, nullo nata tempore, nulloque « in tempore desitura. Speculum igitur Providentiæ, mens æterna, in qua « sensus ille profundissimus, in qua rerum genitor extortorque omnium « intellectus. Erat in exemplaribus invenire simulacrum, cujus vel generis, « quale, quantum, quando et quomodo proventurum. »

La table du Destin est d'une grandeur finie, faite de bois; le temporel y est représenté comme l'éternel dans le miroir de la Providence : « Ea speculi « tabulæque differentia quod in speculo specialiter status naturarum cœles-

« tium indeflexus, in tabula quidem quam maxime temporales qui permu-
« tantur eventus. »

Enfin le livre de Mémoire représente le contenu du miroir de la Providence et de la table du Destin, mais sous la forme seulement de la probabilité : « Erat quoque et liber Recordationis, non communibus litteris, verum « charactere notisque conscriptus, brevis ad sententiam, et pagina pau-« ciore contentus. In ea quidem brevitate res Providentiæ Fatique con-« gestæ subnotari poterant, non poterant provideri. Liber enim Recor-« dationis non aliud quam qui de rebus se ingerit et compellat memoriam « intellectus, ratione sæpe veridica, sed probabili sæpius conjectura. »

Les trois déesses se mettent à l'œuvre, et combinent les éléments pour en former l'homme. Nous ne suivrons pas Bernard de Chartres dans la longue description du corps humain, par laquelle il termine son poëme.

Le Microcosmus est suivi dans notre manuscrit d'un poëme de huit cent quarante-huit vers élégiaques, intitulé *Mathematicus*.

Les auteurs de l'Histoire littéraire en font mention sans en donner le titre, mais en citant les deux premiers vers :

Semper ut ex aliqua felices parte querantur,
Leges humanæ conditionis habent.

Ce poëme, qui est incomplet, semble fait pour prouver que nul ne peut échapper à sa destinée, qui est écrite dans les astres.

Deux époux accomplis se désolent de n'avoir pas d'enfants. La femme consulte un astrologue. Il lui annonce qu'elle accouchera d'un fils qui deviendra le maître de l'univers, mais qui tuera son père. Le père, instruit par sa femme de cette prédiction, lui donne ordre de faire périr son enfant dès qu'il viendra au monde. Elle le sauve, et le fait élever loin d'elle. Ce fils devient en effet général, puis empereur de Rome. Lorsqu'il apprend de sa mère la prédiction qui pèse sur lui, il assemble le peuple romain, et demande la permission de se donner la mort pour éviter le crime que le destin le condamnerait à commettre. Quelques orateurs cherchent à le détourner de son dessein. Le poëme en reste à un discours fort obscur d'un certain Camille :

. . . .
Pone citus trabeam, verum citus exue regem.
Liber et explicitus ad mea vota meus.

Explicit mathematicus.

Le dernier vers est probablement une addition de quelque copiste qui a cru le poëme achevé. Du reste, la perte de la fin de ce poëme ne peut donner lieu à beaucoup de regrets : ce qui nous en reste est plein de longueurs et de déclamations.

A la suite du *Mathematicus* vient un petit poëme de quatre-vingt-huit vers hexamètres, rimés deux à deux. C'est celui dont les auteurs de l'Histoire littéraire (p. 273) citent le premier vers :

> Roma duos habuit, res est non fabula vana,

et qui, d'après l'Histoire littéraire, est intitulé : *De gemellis* dans le manuscrit 370 du Vatican. Dans notre manuscrit ce poëme n'a point de titre.

La courte analyse qu'en donne l'Histoire littéraire n'est pas exacte. Il ne s'agit pas, dans ce poëme, de « deux jumeaux dont l'un aurait été très-heureux et l'autre très-malheureux pendant tout le cours de leur vie, et cela par la force du destin et l'influence des astres. » Les deux frères, parfaitement semblables l'un à l'autre, sont atteints en même temps de la même maladie. Les médecins déclarent que tous deux périront si l'on ne prend le parti d'en ouvrir un pour chercher le principe du mal, et sauver l'autre. Le père y consent : un des jumeaux est sacrifié et l'autre guérit. La mère accuse le père devant le tribunal, le père se défend sur ce qu'il valait mieux sauver un de ses fils que de les perdre l'un et l'autre. Le poëme se termine ainsi :

> Res ubi facta fuit et disceptatio talis,
> Diffinivit eam sententia judicialis.

Le *De gemellis* est suivi d'un troisième poëme intituté : *De quodam qui pro paupertate se suspendit.* L'Histoire littéraire en fait mention sous le titre *De paupere ingrato*. Il commence ainsi :

> Mœsta parens miseræ paupertas anxietatis
> Afflictis satis est dura superque nimis.

Il est composé de quatorze distiques rimés. C'est l'histoire d'un homme que la misère détermine à se pendre, et qu'un soldat sauve de la mort et nourrit pendant onze mois. Puis il l'abandonne, croyant avoir assez fait

pour lui : Le pauvre lui intente un procès, soutenant qu'il fallait ou le laisser mourir ou continuer de lui fournir les moyens de vivre. Ici encore nous ne savons pas ce que décident les juges ; le dernier vers est celui-ci :

> Res hæc judicibus discutienda datur.

Enfin notre manuscrit se termine par deux petites pièces l'une de sept vers, la seconde de huit, la première en hexamètres, la seconde en distiques rimés. Il n'en est fait aucune mention dans l'Histoire littéraire.

Le premier de ces petits poëmes est intitulé *De forma vivendi*. Nous allons le transcrire.

> Formula vivendi præsto est tibi : pauca loquaris,
> Plurima fac ; sit utrisque comes modus, utile, pulchrum.
> Sobrius a mensis, a lecto surge pudicus.
> Obsequiis instes ; ea pro te præmia poscant
> Ut decet et prodest. Et amabis et oderis idem.
> Stans casum metuas, speres prostratus et illum.
> Quem colis in titulis, miserum abjectumque tuere.

Ces vers pourraient bien avoir fait partie du *Liber dictaminum* dont il est fait mention dans un ancien catalogue de la bibliothèque de Saint-Benoît de Burn en Bavière (Pez, *Anecdot.* III, pag. 3, pag. 62), et auquel les auteurs de l'Histoire littéraire (page 274) inclinent à rapporter ces trois vers cités par Jean de Salisbury :

> Mens humilis, studium quærendi, vita quieta,
> Scrutinium tacitum, paupertas, terra aliena,
> Hæc reserare solent multis obscura legendo.

Les quatre distiques qui suivent le *De forma vivendi* ne portent pas de titre, et commencent par

> Esse quidem dicam rem prosperitatis amorem.

Le sens en est que les dangers qui accompagnent les aventures amoureuses en empoisonnent les plaisirs. Cette pièce est de tout point indigne de Bernard de Chartres, et il nous semble très-douteux qu'il en soit l'auteur.

Le Megacosmus et le Microcosmus se trouvent aussi dans les manuscrits de la Bibliothèque royale cotés 6752 A, 7994, 8808 A, 8320, 8751 C.

Dans le manuscrit 8751 C., du XIIIe siècle, le Megacosmus porte le titre de *Cosmographia :* « Incipit cosmographia magistri Bernardi Sylvestris, seu « mundi descriptio. » Il se termine par *explicit megacosmus.*

Dans le manuscrit 6752 A, il est intitulé *Cosmographus :* « Incipit cosmo-« graphus Bernardi Silvestris. »

Dans deux manuscrits, l'un du XIIe siècle (8808 A), l'autre du XIIIe (7994), les deux mots grecs qui forment les titres des deux poëmes sont suivis d'une explication de leur signification : *Megacosmus, id est major mundus; Microcosmus, id est minor mundus.*

Dans les deux manuscrits 6752 A et 8808 A, l'épître dédicatoire adressée à Thierri (Terricus) est placée à la suite des poëmes.

Dans les manuscrits 6752 A, 8808 A, et 7994 se trouve, soit en tête, soit à la suite des poëmes, un sommaire en prose des matières qui y sont traitées. Dans le manuscrit 8808 A ce sommaire a été ajouté par une main plus récente de près de deux siècles que celle qui a copié les deux poëmes.

Dans le manuscrit 8320, du XIIIe siècle, le Microcosmus est incomplet : il en manque plusieurs feuillets, vers la fin.

Dans le manuscrit 8751 C, il est suivi du *Formula vitæ honestæ* qui a été imprimé parmi les œuvres de saint Bernard.

Nous n'avons trouvé dans tous ces manuscrits aucun des petits poëmes qui suivent le Microcosmus dans le manuscrit 6415.

COMMENTAIRE DE BERNARD DE CHARTRES SUR LES SIX PREMIERS LIVRES DE L'ÉNÉIDE.

Dans le manuscrit du fonds de Sorbonne, 526 A, autrefois R, 580 C, in-fol., de plusieurs écritures, toutes du XVe siècle, parmi un grand nombre d'ouvrages de différents auteurs et sur différents sujets, se trouve, au feuillet 38 r°, et à la suite d'un traité de mythologie par lequel commence le volume (*Poetria magistri Alberici*), un fragment d'un commentaire de Bernard de Chartres, sur l'Énéide, qui comprend vingt-quatre feuillets et demi.

Il n'est fait aucune mention de cet ouvrage dans l'*Histoire littéraire* de France, et aucun auteur que nous sachions n'en a parlé. Il n'est donc pas sans intérêt de le faire connaître par quelques extraits. En voici le prologue :

« Incipit commentum Bernardi Silvestris super sex libros Æneidos « Virgilii.

« Geminæ doctrinæ observationem perpendimus in sola Æneide Maronem « habuisse, teste namque Macrobio qui et veritatem philosophiæ docuit, « et figmentum poeticum non prætermisit. Si quis vero Æneida legere « studuerit ita ut ejusdem voluminis lex deposcit, hæc in primis oportet « unde agat et qualiter et cur demonstrare, et geminam observationem in « his præmonstrandam non relinquere. Quoniam autem in hoc opere et « poeta et philosophus perhibetur esse Virgilius, primo poetæ intentionem et « modum agendi et cur agat breviter exponemus. Intendit itaque casus Æneæ « aliorumque Trojanorum pariter exulantium labores evolvere. Itaque hoc « non secundum historiæ veritatem quam Phrygius Dares descripsit, sed « utique ut Augusti gratiam lucretur, Æneæ facta figmentis extollit. Scribit « autem Virgilius, latinorum poetarum maximus, imitando Homerum, græ- « corum poetarum maximum. Quemadmodum namque ille in Iliade tro- « janum exitum, in Odyssa vero Ulixis exilium enarrat, ita et iste in secundo « libro breviter enarrat Trojæ subversionem, in cæteris autem Æneæ labo- « rem. Notandum est quidem in hoc loco geminum esse narrationis ordi- « nem, naturalem et artificialem. Naturalis est quando narratio secundum « rerum et temporum seriem describitur, quod fit dum ordine quo gesta « est enarratur, dumque quid tempore primo, quid secundo, quid ultimo « gestum sit distinguitur. Hunc ordinem habuerunt Lucanus et Statius. « Artificialis vero est quando a media narratione incipimus atque inde ad prin- « cipium recurrimus. Hoc ordine scribit Terentius atque in hoc opere Vir- « gilius. Tum enim iste foret ordo naturalis si primo excidium Trojæ descri- « beret, atque inde Trojanos in Cretam, a Creta in Siciliam, a Sicilia vero « in Lydiam deduceret. Primo eos ad Didonem deducit, atque Æneam « subversionem trojanam et cætera quæ passus est enarrantem introducit. « Hactenus unde agat et qualiter ostendimus; deinceps cur agat inspi- « ciamus. Poetarum quidam causa utilitatis, ut satyrici; quidam causa « delectationis, ut comœdi; quidam causa utriusque, ut historici. Unde « Horatius :

> Aut prodesse volunt aut delectare poetæ
> Aut simul et jucunda et idonea dicere vitæ.

« Ex hoc opere ex ornatu verborum et figura orationis et ex variis

« casibus et operibus hominis enarratis quædam habetur declaratio. Si quis « vero hæc omnia studeat imitari, maximam scribendi peritiam conse- « quetur; maxima etiam exempla et excitationes aggrediendi honesta, et « fugiendi illicita per ea quæ narrantur, habentur. Est itaque lectorum ge- « mina utilitas : una scribendi peritia, quæ habetur ex imitatione, altera « vero recte agendi prudentia, quæ capitur exemplo et exhortatione; verbi « gratia, ex laboribus Æneæ tolerantiæ exemplum habemus; ex affectu ejus « in Anchisem et Ascanium, pietatis; ex veneratione quam Diis exhibebat, « et ex oraculis quæ poscebat, ex sacrificiis quæ offerebat, ex votis et pre- « cibus quas fundebat, quodammodo ad religionem incitamur; per immo- « deratum vero Didonis amorem ab illicitorum appetitu revocamur. Cum « procemium officii in captanda lectoris vel auditoris benevolentia, doci- « litate et attentione totum consistit, relictis septem quæ a plerisque nuntiis « voluminum quæruntur, hæc tantum nos considerasse sufficiat : unde agat « autor ut docilis reddatur lector; qualiter ut sit benevolus; cur ut at- « tentus. Nunc vero hæc eadem circa philosophicam veritatem videamus. « Scribit enim in quantum est philosophus humanæ vitæ naturam. Modus « vero agendi talis est : sub integumento describit quid agat vel quid patia- « tur humanus spiritus in humano corpore temporaliter positus. Atque in « hoc scribendo, naturali utitur ordine, atque ita utrumque narrationis « ordinem observat, artificialem poeta, naturalem philosophus. Integumen- « tum vero est genus narrationis, sub fabulosa narratione veritatis involvens « intellectum, unde et involucrum dicitur. Utilitatem vero capit homo ex « hoc opere secundum sui agnitionem; hominis vero magna utilitas est, ut « ait Macrobius, si se ipsum cognoverit. Unde de cœlo descendit : noti « sheliton (sic cod. γνῶθι σεαυτόν), id est cognosce te ipsum.

« Hactenus unde agat et qualiter et cur secundum utramque doctrinam « perspeximus. Ordo est deinceps ut singulorum duodecim voluminum inte- « gumentum secundum ordinem aperiamus. »

Le commentaire est une explication allégorique. Bernard de Chartres voit dans toutes les fictions de Virgile des symboles physiques ou moraux dont il prétend dévoiler le sens. Ainsi il retrouve dans l'épisode de Junon et de ses nymphes, d'Iris et d'Éole, tous les phénomènes météorologiques. Énée est l'esprit qui habite le corps. Les tempêtes qu'il éprouve sur la mer sont les sécrétions et les excrétions du corps, « influxiones et effluxiones ; » ses sept vaisseaux sont ses sept volontés; ses compagnons sont

les membres de son corps; sa femme Créuse est le désir du bien; ses voyages en différentes contrées marquent les passions que traverse l'âme humaine.

Parvenu au sixième livre, le commentaire, toujours conçu dans le même esprit, devient très-développé. «*Sic fatur,* etc. Quoniam in hoc «sexto volumine descensus Æneæ ad inferos enarratur, idcirco in primis «de locis inferorum et de descensu intueamur. Et quia profundius philo-«sophicam veritatem in hoc volumine declarat Virgilius, ideo non tan-«tummodo summam, verum etiam verba exponendo, in eo diutius im-«moremur...

«Eorum enim quæ sunt quædam sunt spiritus, quædam sunt corpora, «quædam spirituum vel corporum accidentia. Spiritu vero corpus esse «inferius evidentissimum est, cum spiritus sit immortalis, rationabilis, «indivisibilis, corpus vero mortale, irrationale sit atque divisibile. Iterum «spiritus regit, corpus regitur. Accidentibus etiam inferius est, cum illa «incorporalia sint, ut ait Boethius, immutabilem sui substantiam sortita. «Itaque corpus inferius spiritibus et accidentibus. Corporum iterum «quædam sunt cœlestia, quædam caduca. Sunt caduca quæ sunt dissolu-«bilia. Quis non videat tamen caduca etiam natura inferiora? Caducorum «quædam sunt hominum, quædam bestiarum et herbarum vel arborum, «quædam inanimatorum. Humanum vero reliquis est inferius; bestiali, «quia corpora bona majora sunt in eo quam in humano. Non enim, «ut ait Boethius, elephantes mole, tauros robore, tigres velocitate præi-«bimus. Arboribus hoc corpus inferius est humanum, quia arbor, si præs-«cisa fuerit, rursus virescit et rami ejus pullulant. Inanimatis quoque in-«ferius est humanum corpus. Inter inanimata namque quid fragilius est «vitro? quo humanum corpus est inferius. Corpus enim humanum et «violenta collisione et morbo et senectute interire potest. Illud autem «collisione, non morbo nec senectute potest deficere. Cumque ita nil «inferius humano corpore, infernum idem appellatur. Quod autem inferis «legimus animas coactione teneri, quædam a spiritibus carceriis, hoc idem «dicebant pati animas in corporibus a vitiis.»

La suite est remplie d'interprétations du même genre que celles des livres précédents, et nous croyons inutile de les reproduire. Le seul morceau qui eût pu offrir un intérêt vraiment philosophique eût été l'explication de ces vers célèbres : «Principio cœlum ac terras camposque li-

« quentes, etc. » Mais le fragment que nous possédons du commentaire de Bernard de Chartres ne s'étend pas jusque-là; il s'arrête au vers 637 : « His « demum exactis, perfecto munere divæ. » Nous nous contenterons de citer la dernière page. Elle commence avec le commentaire sur le vers 616 :

> Saxum ingens volvunt alii, radiisve rotarum
> Districti pendent.

« *Saxum,* laboriosum conatum. *Radiis,* casibus. *Rotarum,* fortunarum, « quia fortuna ad modum rotæ volubilis est, ita quod quoslibet sistit sum« mos, quoslibet imos, quosdam de summo ad imum trudit, quosdam de « imo ad summum erigit. Unde quidam dixit :

> Glorior elatus, descendo minorificatus,
> Imus in axe teror, rursus ad astra feror.

« Ideo per rotam figurantur. *Pendent,* dubii sunt, ut exponit Macrobius. « *Theseus,* sapientia. *Infelix,* calamitosa. Miseriæ enim hujus vitæ plurimum « philosophos urgent, ut patet per Socratem, Platonem, Senecam, Anaxa« goram, Scanios, Soranos, in quibus sapientia ab ipsis est lacessita. *Fle« gias,* quia flegeia, id est ardens, virtus dicitur. *Miserrimus,* quia homo « habet proprium omnes labores tolerare. *Voce,* instructione. *Umbras,* bona « temporalia. *Discite;* ecce hortamentum virtutis. *Divos,* scientia et virtus. « *Vendidit,* hoc est virtutes quasdam vitiorum notare exemplis. *Non mihi;* quia « nefas est castos intrare tartarum, ideo Sybilla non introduxit Æneam; « per quod datur intelligi quia intelligentia contemplantem spiritum non « contaminet. In malam vitam non sistit; pravorum tantum errores ei « aperit. Et hoc hactenus. Sybilla Æneam quæ sint in tartaro docuit. *Cen« tum ora* habet Sybilla, quoniam centum probationes habet intelligentia; « centum pro infinito numero. *Formas,* species. *Viam;* contemplatione per« ficere; quia enim agnovistis quæ sint in tartaro, restat requirere quæ sint « in Elysiis. *Mœnia;* visibilibus peragratis, restat invisibilia perquirere, « et ideo dicit Sybilla se cernere cœlum. *Cyclopum;* quia cyclops polis (sic « cod. κύκλος πολύς), id est pluralitas circulorum. Per circulos autem fine ca« rentes et punctui indivisibili et immutabili adhærentes vel accedentes « figurantur spiritus immortales creatori indivisibili et immutabili adhæ« rentes. Cyclops ergo multitudo circulorum, est ordo spirituum; plures « Cyclopes, spirituum multitudines. Mœnia ergo Cyclopum sunt cœli, quæ

« sunt naturales regiones spirituum. *Conspicis;* patent enim cœlestia intel-« ligentiæ. *Educta,* altiora cæteris. *Caminis*, igneis tabernaculis quæ sunt « duodecim partes cœli; non enim solum zodiacum in duodecim a philoso-« phis legimus divisum, sed totum cœlum a polo australi usque ad arcticum, « unde austrina et..... signa nullis partibus dicuntur esse, vel ipsæ superæ « stellares; atque fornix est cerebrum humanum testudineum. *Portæ,* « cellulæ. Per has enim, ut supra dictum est, exercendo ingenium, ratio-« nem, memoriam, cœlestia contemplatione ingredimur. *Adverso*, respicit « capite ad cœlum. *Hæc ubi*, id est in quibus portis, quia in cellula memo-« riæ. *Dona*, philosophiam. *Pariter,* socialiter incedunt. *Viarum*, virtutum. « *Medium,* ipsam virtutem quæ medium est hominum et divinarum sub-« stantiarum. *Foribus* appropinquant, dum quædam ingenio inveniunt, « ratione discernunt, memoriæ commendant. *Occupat,* occupat aditum dum « exercet ingenium. *Corpus spargit recenti aqua*, dum substantia se ipsam « scilicet nova irrigat doctrina. Hæc enim intelligenda sunt, scilicet inge-« nium, exercitium, et doctrinæ erudimentum. Unde Horatius :

> Natura fieret laudabile carmen an arte,
> Quæsitum est.

« Scilicet quia sequitur ingenii inventionem, memoriæ commendationem addit. *Ramum,* philosophiam. *Limine adverso,* cellula postica. »

Expliciunt glosulæ Eneidos secundum integumentum.

V.

PLUSIEURS ÉCRITS DE GERBERT. — COMMENTAIRE D'HONORÉ D'AUTUN SUR LE TIMÉE. — INTRODUCTION DE PORPHYRE ET CATÉGORIES D'ARISTOTE MISES EN VERS.

Nous trouvons à la bibliothèque du Roi un manuscrit de Saint-Germain, coté 1095, qui contient divers morceaux intéressants pour l'histoire de la première époque de la philosophie scolastique. Nous donnerons d'abord la description complète du manuscrit et nous y joindrons des extraits des deux morceaux les plus remarquables.

1° F° 1, f° 6 v°. Traité en latin, sans titre et sans nom d'auteur, d'une écriture du XIIIe ou XIVe siècle, sur un jeu consistant en certaines combinai-

sons de nombres et que l'auteur appelle *rythmimachia* : « Rythmimachia « græce numerorum pugna exponitur » etc. C'est le même traité dont l'abbé Lebeuf a parlé, d'après le manuscrit de Colbert n° 4001, dans sa Dissertation sur l'état des sciences depuis Charlemagne (page 85), et qu'il attribue à Gerbert. En effet, dans le manuscrit de Colbert, que nous avons examiné, et qui porte aujourd'hui à la Bibliothèque royale le n° 7185, ce traité, ou plutôt le fragment de ce traité qui y est contenu, vient à la suite de la géométrie de Gerbert, et il est d'une écriture du XIe siècle. Toutefois nous devons faire observer que l'écriture du traité de géométrie est d'un temps postérieur, et que dans le manuscrit de Colbert, comme dans celui de Saint-Germain, la Rythmimachia ne porte pas de nom d'auteur, mais bien ce simple titre : *Ludus qui dicitur rythmimachia.* Oudin assure que cet ouvrage a été imprimé.

2° F° 7 r°, 4 v°. De la même écriture que ce qui précède : l'Arithmétique de Boëce ; la fin manque.

3° F° 47 r°, 48 v°. D'une écriture du XIe siècle : fragment d'un traité sur la multiplication et la division appliquées aux mesures.

« Init. : Id de omnibus generaliter tenendum est quia singularis quæcum« que multiplicaverit sive decenum sive centenum sive millenum vel ulte« riores, in eodem ponet digitum, in secundo articulum », etc. Fin. : « Vi« deor in culpam illam incidisse in quam Porphyrius cum de genere trac« tabat dicitur devenisse. Cum enim omnem demonstrationem ex notioribus « oporteat constare, deputant illi in vitium ad generis diffinitionem speciem « innotiorem habuisse. Ego similiter quoque fecisse comprobor. Cum enim « untiarum comparationes ex notioribus monstrare debuissem, minutias « ignotiores, id est sextulam, sicilicum et cæteras intermiscui. Sed Boethius « Porphyrio succurrit et mihi, dum dicit nullam rem nisi ab iis in quibus « substantiam suam habet posse demonstrari. Sicut enim genus a specie « substantiam sumit, sic et untia a partibus suis, id est sextula, sicilico et « cæteris quibus pereuntibus ipsa non manebit. Nunc autem, paululum untiis « intermissis, aliquantulum non pigeat scribere de minutiis, ut, et minutiis « et untiis pleniter cognitis, de utrarumque divisionibus et ductionibus post« modum abunde dicatur. »

4° F° 48 v°-52 v°. « Regulæ ex libris Ptolemei regis de compositione astrolapsus, » Règles tirées des livres de Ptolémée, pour la composition de l'astrolabe, de la même écriture que le fragment qui précède. Il n'y a pas non

plus de nom d'auteur; mais c'est évidemment le même ouvrage dont l'abbé Lebeuf[1] a fait mention et cité le commencement d'après les manuscrits de la Sorbonne n[os] 1249 et 1269, et que ces manuscrits attribuent à Gerbert : «Incipit liber Gileberti de Astrolabio.» Voici ce commencement, d'après notre manuscrit; il ne diffère de celui que donne l'abbé Lebeuf que par de très-légères variantes :

«Quicumque astronomicæ peritiam disciplinæ et cœlestium sphærarum «geometricaliumque mensurarum altiorem scientiam diligenti veritatis «inquisitione altius rimari conatur, et certissimas horologiorum quorum-«libetve climatum rationes et quælibet ad hæc pertinentia industrius «discriminare nititur, hanc vualzacoram[2], id est planam sphæram Ptolemei «seu astrolapsum solerti indagatione perquirat.»

Tout porte à croire en effet que ce traité est de Gerbert; on y trouve une connaissance de l'astronomie et de la langue scientifique des Arabes, telle que lui seul pouvait la posséder dans ce siècle. Il y a un chapitre intitulé : «De vocabulis latinis et arabicis stellarum et formationibus eorum, etc.» Ce traité, dans notre ms. 1095, étant de la même écriture que le fragment sur les mesures dont il est immédiatement précédé, il se pourrait bien que celui-ci fût aussi de Gerbert, dont le nom se serait trouvé au commencement, que nous n'avons plus.

5° F° 53 r° - 60 v°. Commentaire anonyme, incomplet, d'une écriture de la fin du XII[e] siècle, sur le Timée de Platon.

On sait que le Timée de Platon était connu par le commentaire de Chalcidius, au moins dès le VIII[e] et le IX[e] siècle, puisqu'on le trouve dans des manuscrits qui remontent à cette époque, On sait aussi que les doctrines qui y sont exposées étaient devenues au XII[e] siècle un sujet d'étude et de controverse. L'influence des théories platoniciennes est visible dans Bernard de Chartres. Cependant c'est une question incertaine, si ce dernier connaissait Platon autrement que par Macrobe. On a vu qu'Abélard ne cite jamais que Macrobe, et il n'y a qu'un seul auteur du XII[e] siècle que l'on sache positivement avoir commenté Platon; cet auteur est Honoré d'Autun. Non-seulement dans le premier livre de l'*Imago mundi* (c. LXXXI et LXXXIII), il s'occupe de l'explication des fameux nombres du Timée, mais dans le premier livre de sa *Philosophia mundi* (l. I, c. XV),

[1] Lebeuf, État des sciences en France depuis Charlemagne jusqu'au roi Robert (Recueil de divers écrits, etc.), 1738, in-8°, tome II, page 89. — [2] Lebeuf : *walzagoram.*

après avoir rapporté plusieurs opinions qui avaient cours de son temps sur l'âme du monde, il renvoie, pour l'explication de la doctrine platonicienne sur ce point, à des gloses qu'il aurait écrites sur Platon : « Hanc dicit Plato ex dividua et individua substantia esse excogitatam et « ex eadem natura et diversa : cujus expositionem si quis quærat, in glo-« sulis nostris super Platonem inveniat. » Il serait donc possible que le commentaire contenu dans le manuscrit de Saint-Germain, 1195, fût celui d'Honoré. En effet, l'auteur (f° 60 v°, c. 1) nous apprend qu'il avait composé sur la physique un livre, qu'il appelle *Nostra philosophia*, et où il avait démontré qu'il ne peut y avoir de corps situés dans une région supérieure à celle du feu. « Nullum ergo naturali aspiratione su-« perius debet esse igne. Quod enim dicunt aquas congelatas esse ibi, ita « absurdum quod illud dedignamur refellere. In nostra philosophia satis « idem diximus. » Or, nous retrouvons cette idée en plusieurs endroits de la *Philosophia mundi* (l. III, c. v, vi, etc.). Enfin les auteurs dont il est fait mention dans le commentaire que nous avons sous les yeux sont précisément les mêmes que cite ordinairement Honoré d'Autun dans ses écrits sur la physique : ce sont Boëce, Macrobe et Constantin l'Africain.

Nous donnerons tout à l'heure un extrait de cet ouvrage; mais continuons la description du manuscrit.

6° F° 61 r° - 68 v°. Commentaire anonyme incomplet sur le traité de Priscien, De la construction : « Grammaticalia super Priscianum de cons-« tructione. » Ce titre est d'une écriture beaucoup plus récente que celle du corps du traité, laquelle paraît être du xiie siècle.

7° Abrégé en vers, précédé d'une préface, de l'Introduction de Porphyre et des Catégories : écriture du xe au xie siècle.

La préface est adressée à un évêque nommé Bennon, que l'auteur traite comme un personnage éminent, amateur de l'étude des lettres, et qui avait dû subir un exil dont il était revenu. Est-ce Bennon, évêque de Meissen, qui joua un si grand rôle dans les querelles de l'empereur Henri IV, et qui mourut en 1107, âgé de près de 96 ans? Quant à l'auteur de cet opuscule, il est possible que son nom soit caché dans le signe figuré au-dessus de la ligne où se trouve le nom de Bennon, *Bennoni*. Faut-il lire *Yvo?* Rien n'est moins certain, et nous nous contenterons de donner cet écrit comme l'œuvre d'un dialecticien anonyme du xe ou du xie siècle.

Nous allons publier maintenant des extraits du commentaire sur le Timée, et l'abrégé en vers de l'introduction de Porphyre et des catégories d'Aristote, sans essayer de restituer par d'arbitraires conjectures les mots que le mauvais état du manuscrit ne nous a pas permis de déchiffrer.

COMMENTAIRE SUR LE TIMÉE.

« Incipientibus Thimeum Platonis inquirendum est quæ compositionis « illius causa fuerit, et unde in eo agatur, et qualiter, etc., et cui parti « philosophiæ subponatur, et titulus. Causa vero compositionis hujus ope« ris talis fuit : cum inter omnes recte philosophantes justitiam in con« servatione reipublicæ principatum obtinere certum sit, circa illius inqui« sitionem maxima fuit eorum intentio. Quorum Thrasymachus orator sic « ipsam definivit : Justitia est quæ plurimum prodest ei (supplevimus « *ei*) qui plurimum potest, illud attendens quod propter conservationem « justitiæ ad illum qui plurimum potest gubernandæ reipublicæ trans« feruntur. Cujus definitione relata in scholis, Socrates ait : non; imo « justitia est quæ plurimum prodest ei qui minimum potest. Qui enim « plurimum potest, se et sua sine omni justitia conservat ; sed qui « minimum, minime. Et quia tam perfectam de ea dederat sententiam, « rogaverunt eum sui discipuli ut de illa tractatum componeret. Quorum « satisfaciens voluntati, de parte ipsius justitiæ, id est de positiva justitia « tractavit. Justitia enim alia positiva, alia naturalis. Et est positiva, quæ « ab hominibus inventa, ut suspensio latronis, naturalis vero quæ non « est ab homine inventa, ut parentum dilectio, et similia. Sed quoniam « positiva justitia circa instituta reipublicæ maxime apparet, in tractatu de « ea ad rempublicam se transtulit, ut circa eam justitiam ostenderet. Sed « quia in nulla republica perfectam potuit invenire justitiam quam in « exemplum prætenderet, novam secundum veterem Atheniensium con« finxit. Deinde Plato, ejusdem discipulus, cum decem volumina de re« publica composuisset, volens perficere quod magister suus prætermi« serat, de naturali justitia hoc opus composuit. Sed quoniam illa circa « creationem mundi maxime apparet, ad illam se transfert. Unde possu« mus dicere quod materia hujus libri est naturalis justitia vel creatio « mundi. De ea enim propter naturalem justitiam agit. Agit hoc modo de « tali materia : ostendendo efficientem, formalem, finalem, materialem

« causam mundi, deinde causam excogitationis animæ, et modum et con-
« junctionem ejus cum corpore, et potentias quas in eo exercet; postea crea-
« tionem cœlestis animalis, aerii, aquatilis, reptilis. Deinde agit de ætatibus
« hominis, de officio et utilitate membrorum ejusdem, ad ultimum de primor-
« diali materia. Hac utilitate agit de tali materia tali modo, ut, visa poten-
« tia divina et sapientia et bonitate in creatione rerum, timeamus tam po-
« tentem, veneremur tam sapientem, diligamus tam benignum. Non uni
« tantum parti philosophiæ supponitur, sed de pluribus aliquid in eo con-
« tinetur. Quod ut melius intelligatur, partes philosophiæ divisione pro-
« damus. Philosophia igitur eorum quæ sunt et non videntur et eorum quæ
« sunt et videntur vera comprehensio. Hujus duæ sunt species : practica et
« theorica. Practicæ vero sunt tres : ethica de instructione morum, *ethos*
« enim mos, ethonomica (*sic*) dispensatura, ethonomus enim est dispensator;
« hæc docet qualiter unusquisque propriam familiam debeat dispensare;
« politica, civilis, *polis* enim est civitas; hæc docet qualiter respublica trac-
« tetur. Theoricæ similiter sunt species tres : theologia, mathematica, phy-
« sica; et est theologia de divinis; *theos* enim est Deus; *logos* est ratio. Ma-
« thematica quadrivium continet, dicta mathematica, id est doctrinalis.
« *Mathesis* cum aspiratione est doctrina, sine ea est vanitas; et dicitur
« doctrinalis antonomasice, quia scilicet perfectior sit doctrina in quadrivio
« quam in cæteris artibus. In aliis enim sola voce fit doctrina; in ista ut et
« voce, et oculis; ut enim dicitur ab ore regula, ostenditur sub oculis in
« figura. Mathematicæ sunt quatuor species : arithmetica, musica, geome-
« tria, astronomia. Physica vero de naturis et complexionibus corporum
« est; *physis* enim est natura. Musicæ sunt species tres : instrumentalis,
« mundana, humana. Instrumentalis tres, melica, metrica, rithmica. Melicæ
« tres : diatonica, enarmonica, cromatica. De omnibus igitur artibus in hoc
« opere aliquid continetur; de practica, in recapitulatione positivæ justitiæ;
« de theologia, ubi de efficiente, formali et finali causa mundi et de anima
« mundi loquitur; ubi vero de numeris et proportionibus, de mathematica;
« ubi vero de quatuor elementis et creatione animalium et de primordiali
« materia, physicæ. Titulus talis est : *Incipit Thimæus Platonis*, dictus a quo-
« dam discipulo suo. Mos enim Platoni fuit intitulare volumina a nominibus
« discipulorum, ut conferret honorem discipulo, ut et vitaret arrogantiam
« et ut subtraheret æmulis occasionem reprehendendi. Vel Thimæus dictus est
« quasi flos; *thimio* (*sic*) enim est floreo, quia in eo est flos philosophiæ.

« *Isocrates,* etc. Thimæus Platonis diu difficilis habitus est; non quia tam per-
« fectus auctor aliquid obscure dixisset, sed quia lectores ignorabant artes
« quarum ex necessitate facit mentionem. Cum enim de creatione mundi
« ageret, de diversis artibus mentionem facere oportuit, juxta uniuscujusque
« proprietates probationes inducendo. Est igitur ignoratus a latinis usque ad
« tempus Osii papæ; qui, cum sciret in eo multa utilia nec fidei contraria
« contineri, rogavit Chalcidium, archidiaconum suum, in utraque lingua pe-
« ritum, ut de græco in latinum illum transferret. Cujus auctoritati obediens,
« primas partes illius transtulit. Sed quia ignorabat utrum placeret annon,
« misit ad illum ut de illis judicaret, ut, si placerent, cum majori audacia
« cætera aggrederetur. Et quoniam difficiles erant ad intelligendum, super illas
« commentum fecit, et cum parte translata et commento has litteras misit,
« quarum continentia hæc est. In principio excusat se de ignorantia; postea
« captat ejus benevolentiam; deinde ostendit quare totum illum non trans-
« tulit et quare super partem translatam commentum fecit.

« Descensus ad litteram talis est. Difficilis res erat transferre librum Pla-
« tonis de græco in latinum; sed virtus tua et amicitia fecit eam mihi facilem.
« Sed ad hoc quidem aliquis posset dicere : potestne virtus hoc facere ?
« Probat quidem. . . . auctoritate Isocratis, sic dicens : *Isocrates*[1], ille rhetor
« de quo in rhetorica legitur, *in exhortationibus suis*, id est in eo libro sic
« vocato, *laudans virtutem,* virtus est habitus animi modo naturæ rationi
« consentaneus, *dixit penes eam* (virtutem) *consistere causam totius prosperi-*
« *tatis;* ex virtute enim omnis prosperitas, quia, ut probat Boethius, omnia
« quæ contingunt bonis bona sunt; quæ vero malis, mala sunt; *et omnium*
« *bonorum*, id est temporalium et æternorum. Et cum hæc diceret, addidit
« *eam* (virtutem) *solam esse quæ redigeret ad possibilem facilitatem*, id est fa-
« ceret faciles *res impossibiles,* non natura sed usu. Et ne putaret aliquis eum
« mentitum esse, subjungit *præclare*, id est aperte et vere. *Quid enim.* Probat
« quod virtuti res difficilis facilis est, removendo a virtute ea quæ generant
« difficultatem. Hæc sunt invita incœptio, impatientia laboris, et hoc est
« quod dicit : *quid enim generosam magnanimitatem*, id est virtutem, et est
« periphrasis; *aggredi,* id est incipere, ac si diceret nihil honestum. *Vel quid*
« *cœptum,* id est incœptum *fatiget*, nihil scilicet. Antequam enim incipiat,
« providet an ad perficiendum sufficiat. *Ut temperet se a labore.* Sed quia quod
« caret alterna requie durabile non est, subjungit : *tanquam victa diffi-*

[1] Chalcidii editio (cur. Meursio, Ludg. Batav. 1607) habet *Socrates;* male.

« *cultatibus.* Interpolare enim labores naturæ est necessitas, sed vinci fra-
« gilitas. *Eadem est.* Probato quod virtus faciat rem difficilem facilem, hoc
« idem de amicitia, quæ quædam virtus est, dicens : *eadem est vis ami-*
« *citiæ* quæ et virtutis est. Est amicitia voluntas bonorum erga aliquem causa
« illius ipsius qui diligitur, cum ejus pari voluntate. Exponit qualiter sit
« eadem vis, et est *par extricatio,* id est expositio, *rerum pene impossibilium,*
« id est difficilium. Tricæ sunt maculæ retis; inde intricare dicitur invol-
« vere, extricare evolvere. *Cum alter.* Subjungit qualiter amicitia rem
« difficilem faciat facilem, scilicet *cum alter ex amicis;* inter duos enim ad
« minus est amicitia re ipsa. Religiose imperare est debita et honesta im-
« perare et possibilia; *adminiculentur,* id est subveniant *effectui complaciti*
« *operis,* id est ad efficientiam operis utrique placiti. *Alter voto parendi,*
« id est ex voto et voluntate obediendo. Ex voto obedire est sine spe
« remunerationis, sine coactione timoris, sine conjunctione sanguinis obe-
« dire. *Conceperas*, etc. Huc usque excusavit se de arrogantia; modo captat
« benevolentiam Osii ejusdem, per hoc quod utilem rem prævideat. *Con-*
« *ceperas animo,* id est prævideras; sed antequam ostendat quidem, ne
« videretur mala conceptio, commendat Osium sic : *florente omnibus studiis*
« *humanitatis.* Studium est vehemens applicatio animi ad aliquid agendum
« cum magna voluntate. Sed studia alia sunt humanitatis, ut practicæ, alia
« divinitatis, ut theoricæ. Sed cum iste in omnibus floreret, maxime in
« studiis humanitatis, quia humanus homo erat. Vel studia humana di-
« cuntur omnia quæ ab homine sciri possunt, in quibus omnibus iste flo-
« rebat. Sed quia studium sine ingenio non sufficit, secundum illud Horatii

Ego nec studium sine divite vena,
Nec rude quid possit video ingenium.

« addit et ingenium. Ingenium est naturalis vis ad aliquid cito intel-
« ligendum; unde dicitur ingenium quasi intus genitum. Sed quia inge-
« niorum alia sunt summa, alia minima, alia media, ad cumulum laudis
« addit *excellenti.* Deinde, commendato eo, ostendit quod conceperat di-
« gnam spem *operis proventu,* id est operis Platonis de græco in latinum pro-
« venturi. Sed ne videretur superflua hæc translatio, addit *intentati;* nul-
« lus enim adhuc transtulerat. *Et quanquam.* Alio modo captat ejusdem
« benevolentiam, scilicet removendo ab ea arrogantiam. Continuo, hoc quod
« mihi injunxisti melius quam ego posses facere. *Et quanquam hoc ipse,*

« id est hanc translationem posses facere *facilius*, quia doctor, *commodius* « quia majoris auctoritatis, tamen *ei potius malueris injungere*, id est mihi, « *quem judicares alterum te*, id est quem ut te diligebas. Et tractum est a « Tullio qui in libro Amicitiæ dicit : « amicus meus est alter ego. » Sed ne « videretur injunxisse vel propter ignorantiam vel propter indignationem, « ait : *credo propter admirabilem verecundiam*. Est enim quædam verecundia « bona, quædam mala. Mala est quando in bono frigidi malum quod fe- « cimus confiteri vel dimittere erubescimus; bona est qua malum perpe- « trare erubescimus, et scientiæ vel virtuti quæ in nobis sunt nos impares « judicamus. *Possemne*. Ad hoc quidem aliquis posset dicere : etsi iste im- « perasset, tamen ex arrogantia incœpisti, cum te posses excusare; probat « quod non posset, et hoc est : *oro te*, o aliquis vel o Osi. *Excusare munus*, « id est hoc officium *injunctum* mihi *a te*, *quamvis res*, id est translatio operis « illius *esset ardua*, ego *de quo ita senseras*[1], quem te alterum judicabas, ac « si diceret : non. *Et qui nunquam;* probat quod non posset, argumento a « minori, quia nec in aliqua parva re voluntati illius unquam contradixerat, « nedum in ista; et hoc est : et ego contradicerem *huic tanto;* ad quantita- « tem, quia multa magna vilia sunt, subjungit : *et tam honesto desiderio, qui* « *nunquam*...... id est officium ad te pertinens ; officium id est congruus ac- « tus, quem juxta mores et instituta civitatis, vel ex lege vel ex natura opor- « tet nos adimplere. *Nec etiam in solemnibus*, id est communibus; *solon* (*sic*) « enim est commune; inde solemnia quasi festa communia dicuntur. « *Usitatis*, id est quotidianis, in quibus amicus amico quasi in nugis « contradicit sæpe, sed in seriis nunquam. *In quo*. Diceret aliquis : et si « ita non posses excusare, diceres te ignorare. Responsio : nolui, quia « putaretur callida simulatio scientiæ. Quidam enim sic negantes callide « simulant, et hoc est : *in quo*, id est in qua petitione *declinatio*, id est « evitatio hujus *speciosi muneris excusatione ignorationis*, id est excusando « per ignorantiam, scilicet dicendo me ignorare *futura esset*, id est repu- « tari posset callida simulatio scientiæ. *Itaque*, etc. Non erat conveniens « excusatio; *parui*, et maxime quia sciebam te Deo volente hoc impe- « rare, et hoc est : *certus id munus*, id est hujus translationis officium, *non* « *injungi mihi a te sine divino instinctu*, id est divina voluntate. *Propterea*, « quia non erat causa excusationis et quia non imperabas sine divino « instinctu, *aggressus primas partes Thimæi Platonis alacriore mente* de incœp-

[1] Sic cod. Edit. : *censeres*.

« tione, *spe confirmatiore* de perfectione, non solum transtuli, *sed etiam partis* « *ejusdem* translatæ commentarium feci. Ut ait Priscianus super exercita- « tionibus puerorum : « comminisci est plura studio vel doctrina in mente « habita in unum colligere. » Unde commentum possit dici plurium studio « vel doctrina in mente habitorum in unum collectio; et quia secun- « dum hanc definitionem commentum possit dici quislibet liber, tamen « non hodie vocamus commentum nisi alterius libri expositorium, quod « differt a glosa. Commentum enim solum sententiam exequens, de « continuatione vel expositione litteræ nihil agit. Glosa vero omnia illa « exequitur; unde dicitur glosa quasi lingua. Ita enim aperte debet « exponere ac si lingua doctoris videretur docere. *Putans*, etc. Huc usque « excusavit se de arrogantia, reddiditque benevolum illum laudando; « deinde docilem, quod transtulit Thimæum Platonis ostendendo. Modo os- « tendit quare super eas partes commentarium fecerit, scilicet quia per se « ad intelligendum erant difficiles, et ita reddit attentum, dicens : feci « commentarium et superflue; scilicet *putans*, etc. Est exemplum vel res « recondita liber Platonis in græco, simulacrum vero ejusdem in latino. « Sed simulacrum est obscurius ipso exemplo, quia obscurior est cujus- « libet libri translatio quam ejusdem in prima lingua compositio. *Causa* « *vero*, etc. Quare librum divisit et non totum simul transtulit, ostendit; « est *operis prolixitas*, et utrum placeret annon dubietas, et hoc est *cau-* « *sa*, etc. »

On pourrait croire, d'après ce début, que notre commentaire ne sera qu'une paraphrase du commentaire de Chalcidius. Mais il n'en est pas ainsi. Chalcidius ne s'est proposé que de donner l'interprétation des passages du Timée qui supposent la connaissance des sciences, telles que l'arithmétique, la géométrie, la musique, etc. Ici au contraire nous avons un commentaire régulier, qui suit le texte pas à pas, et sans rien omettre.

« *Unus, duo, tres*. Plato, tractaturus de naturali justitia, recapitulat ea quæ « dixerat de positiva justitia, ut sit unus et continuus justitiæ tractatus, « quod facit tali modo, introducendo quatuor personas, Socratem, Thi- « mæum, Hermocratem, Critiam, sub tali figmento. Cum esset id moris « Atheniensium ut in festa die Palladis in domum alicujus philosophi conve- « nirent, ut ab eodem in aliquo instruerentur, confingit Thimæum, Hermo- « cratem et Critiam quartumque, cujus nomen hic reticet, die festo Palladis « in domum Socratis convenisse, et ab eodem in positiva justitia instructos

« esse, finitoque tractatu, quæsitoque ab eis mutuo, id est tractatu de naturali
« justitia, promissoque, in crastinum venit. Sed quartum de sociis non inve-
« niens, sic incipit narrare : *unus, duo, tres.* Sed quæritur cur Plato, quem
« constat nihil sine causa fecisse, cur librum suum a numeris incœpit; et si a
« numeris fuit incipiendus, quare ab istis numeris potius (supplevimus *potius*)
« quam ab aliis, et quare tres numeros nec plures posuit, et quare per cardinalia
« nomina, non ordinalia illos vocavit. Primo igitur, ut Pythagoricus, sciens
« maximam perfectionem in numeris esse, quippe cum nulla scilicet creatura
« sine numero possit existere, numerus tamen sine quolibet potest existere,
« ut perfectionem sui operis ostenderet, a perfectis scilicet numeris incœpit.
« Ab istis vero numeris idcirco quia sunt partes perfecti numeri, id est
« senarii. Perfectus est numerus cujus partes aggregatæ reddent æqualem
« summam. Pars autem senarii secunda sunt tres, tertia duo, sexta unum,
« quæ aggregata talem summam reddunt, id est sex. Propter ergo perfec-
« tionem, a partibus perfecti incœpit. Amplius inter hos numeros inve-
« niuntur proportiones quæ musicas reddunt consonantias. Inter duo enim
« et unum est dupla proportio : ex hac nascitur diapason; inter tres et unum
« sesquiquarta, ex qua diapente; inter quatuor et tres sesquitertia, ex qua
« diatessaron. Quia igitur de creatione rerum, quæ concorditer et pro-
« portionaliter facta est, tractare disposuerat, recte a numeris obtinen-
« tibus proportiones incœpit. Tres vero tantum numeros ponit, quia de
« tribus simplici modo, secundum auctoritatem Boethii, agit : de divinis
« intellectualiter, de mathematicis doctrinaliter, de physicis naturaliter.
« Tractare de divinis intellectualiter est, remota omni opinione, quicquid
« dicatur de divinis certa ratione subjecta confirmare. De mathematicis
« doctrinaliter agere, est de eis quæ pertinent ad quadrivium sic tractare,
« ut quod regula dicitur sub oculis in figura ostendatur, ut in quadrivio
« agitur. De physicis vero naturaliter agere est de naturis corporum, sub-
« jecta physica ratione, tractare. Per cardinalia nomina illos vocat, non
« ordinalia, ne uni alium præferre videretur. Et hæc sunt verba Socratis
« in crastinum venientis, nec omnes socios invenientis : *unus, duo, tres; o*
« *Thimææ, requiro quartum de numero vestro.* Quartus ille Plato fuit, qui quasi
« ab opere se subtraxit, dum non sibi, sed Thimæo, propter prædictas
« rationes, illud attribuit. *Qui hesterni,* etc. »

L'auteur continue de commenter longuement le préambule du Timée. Il est inutile de le suivre dans ses développements sur le déluge de

Deucalion, fondés sur une mauvaise physique, et absolument dépourvus d'intérêt. Ses explications sur l'origine d'Athènes et la fable d'Érichtonius n'ont pas plus de valeur.

Le commentaire sur le discours même de Timée commence aux deux tiers de la première colonne du feuillet 56 v°. En voici le début :

« Est * igitur Thimæus de naturali justitia tractatus ad creationem mundi « circa quam maxime apparet se transferre. Ut eum perpetuitati .... « quatuor illius causas, scilicet efficientem, formalem, finalem, materialem « ostendit, ut ex talibus causis quoddam perpetuum posse creari mani- « festet. Est efficiens causa divina essentia, formalis divina sapientia, finalis « divina bonitas, materialis quatuor elementa. Quæ ut melius intelligantur, « bimembrem proponit divisionem, in cujus altero membro efficiens, for- « malis, finalis causa mundi continetur, in altero materialis, et effectus. « Quæ divisio talis est : quicquid est vel est carens generatione et semper « est, vel habet generationem nec semper est. Hæc ut melius intelligamus, « dicamus, quid sit generatio, quid sit habere generationem, quid carere « generatione, quid semper esse nec semper esse. Generatio igitur, ut ait « Boethius in quinto super Categorias, est ingressus in substantiam, id « est principium existentiæ; carere vero generatione est carere principio « existentiæ. Semper esse est sine præterito et futuro existere; non sem- « per esse est per temporales successiones * transire. Caret ergo gene- « ratione et semper est, quod nunquam incœpit esse nec aliquid præteritum « nec futurum habet. Hoc convenit divinæ essentiæ : ea enim nec habuit « principium existentiæ nec vices temporis. Hæc est efficiens causa mundi; « ipsa enim est omnium creatrix. Hoc idem convenit divinæ sapientiæ. Si « enim Deus caret principio, nec potuit sine sapientia esse; idem est enim « illi et esse et sapientem esse. Ergo et ejus sapientia caret principio. Semper « vero est quia illi nihil præteritum, nihil futurum est, sed omnia præ- « sentia. Hæc formalis causa mundi est, quia juxta eam creatione mundum « formavit. Ut enim fabricator, volens aliquid fabricare, prius illud in mente « disponit, postea, quæsita materia, juxta mentem suam operatur, sic « creator, antequam aliquid crearet, illud in mente habuit, deinde opere « illud adimplevit. Hæc eadem a Platone dicitur archetipus mundus : « mundus, quia omnia continet quæ in mundo sunt; archetipus, id est « principalis forma. *Archos* (*sic*) enim est princeps, *tipos* (*sic*) forma vel figu- « ra. Idem convenit divinæ bonitati; ea enim caret principio et semper

Fol. 56 v°, c. 1

* Fol. 56 v°, c. 2.

« est præsens. Illa est finalis causa mundi, quia sola bonitate, ut in sequen-
« tibus apparebit, omnia creavit. Ita sub hoc membro, efficiens, formalis,
« finalis causa mundi continentur; sub alio vero materialis et effectus, et
« duo elementa; et quicquid ex eis est principium habent essentiæ et per
« successiones temporales variantur, etc. »

Nous ne croyons pas nécessaire de pousser plus loin ces extraits. Nous ne donnerons plus qu'un passage qui présente un intérêt particulier, puisqu'il y est question des Idées. Il s'agit de cette phrase de Platon : *Sensilem mundum in quo omnia genera et quasi quidam fontes continentur animalium intelligibilium.* — * Et hic periphrasis archetipi mundi, id « est divinæ sapientiæ in qua continentur intelligibilia animalia. Mos « fuit Platonis divinam cognitionem de aliqua re nomine ipsius rei vocare, « sed etiam differentiam adjungere intelligibilem. Unde divinam cogni- « tionem de homine vocat intelligibilem hominem, de lapide, intelligibilem « vocat lapidem, quæ eadem vocabat ydeas, id est formas. Ita enim ut « cognovit res formavit. In divina igitur mente, quæ est archetipus mundus, « genera intelligibilium animalium continentur, id est cognitiones de di- « versis generibus animalium. *Et quasi quidam fontes.* Ut enim rivus est a « fonte, sic omnia ab eis sunt quæ sunt in divina mente, si quidem vere « in eo continentur. »

* Fol. 59 r°, c. 2.

Le commentaire ne s'étend pas dans notre manuscrit au delà du feuillet 60 v°, à la fin duquel il est tout à coup interrompu. Ainsi nous ne possédons de l'ouvrage d'Honoré d'Autun qu'un fragment qui comprend à peine la moitié de la première partie du Timée. En voici les dernières lignes :

« *Nec vero manus fuerunt ei necessariæ cum nihil,* etc., *nec pedes*, quia nul- « lus motus ad quem pedes sint necessarii ei convenit. Quod ut sit fa- « cilius, dicamus quod motus alius localis, alius non. Et est localis motus « cum tota res modo in uno loco modo in alio invenitur. Sed localis motus « species sunt septem : ante, retro, sursum, deorsum, dextrorsum, sinis- « trorsum, in circuitu. Ad hos pedes sunt necessarii. Sed nullus istorum « potest mundo convenire, extra quem nullus locus est. Motus non lo- « calis, qui et rationalis dicitur, alius spiritualis, alius corporalis est; qui « rationalis motus corporalis motus in eodem loco est, id est habere partes « aliter simul in eo loco, qui firmamento convenit, quia pars illius modo « est in oriente modo in occidente. Spiritualis vero motus animæ est; « moventur enim ad intelligendum, etc. Ita rationalis motus convenit

« animæ et firmamento, sed corporalis firmamento, spiritualis animæ,
« et hoc est : *nec pedes duxit ei necessarios quoniam nullo modo motus localis ei*
« *competebat*, ut expositum est, *sed rationalis*, id est in eodem loco, qui di-
« citur rationalis. »

Abrégé en vers de l'Introduction de Porphyre et des Catégories d'Aristote.



Bennoni. Quod frater fratri vel quod pia mater utrisque.

« Postquam, frater dilectissime, litteris dilectionis tuæ inspectis, sanum te « ab exilio reversum et secundum velle tuum scholaribus curis absolutum « quæ tibi, frater amande, sæpe tædio erant, tamen quasi usui forent, si « bene valeres et non displicerent pro libitu tuo vivere intellexi, Deo gratias « egi. Sed enim de magistri mei, patris etiam nostri, avunculi tui infirmitate « tristitia quanta affectus sim et exanimatus, Deum cui me pro salute ejusdem « hostias immolare prout meruisset, scriptis tuis hortatus es, contestor; « quod...... patris etiam loco qui me advenam et peregrinum pie, ut nosti, « laribus suis suscepit et ut te ipsum propinquum suum incorruptissimus « custos nutrivit et docuit. Ad hoc etiam pro et quo illi laus debetur a me et « gratia major, quod te talem ac tantum mihi associavit amicum. Nulla ete- « nim mihi te fors obtulit, sed optimus ille. His pro beneficiis mihi ab illo « impensis, cum grates condignas nequeo persolvere ad præsens, hostias, ut « monuisti, pro illo Christo quotidie immolavi. Hæc hactenus. Petitionibus « vero tuæ caritatis, pro versibus in quibus...... primum per vacuum impo- « suisti vestigia, tametsi majora petiisses sanus et adhuc scholarum curis « implicitus, si legatus ille de quo me nihil dubitare suasisti ad me per- « veniret, statim libens, fidus ut amico, satisfacerem. Tamen ad me non « pervenit, et adhuc incertus sum quis esset. H...... mitto petita et promissa « majora r...... Quoniam complurium mei ordinis scholasticorum, præsul ve- « nerande, oblatas tibi litteras omni gratiarum alacritate sæpius te audio sus- « cepisse, horum licet omnium parvitate ingenii et totius professione virtutis « me cognoscam infimum esse, tuæ confisus tamen pietati aliqua et ego offerre « litterarum jocularia præsumo tuæ majestati. Fert animus, Dei aspirante « gratia, quam paucissimis oratione metrica absolvere, quod Porphyrii « Isagoge et Aristotelis Categoriæ videntur in se continere. Quod hanc ob « causam maxime decrevi agere, ut quæ illi latius diffudere breviter collecta « per me tenaci diligentius crederem memoriæ. Nomina quoque græca quæ-

« dam interposui ubi lege metri constrictus latina non potui; quod cuique « facilius liquebit, qui talium notitiam habebit. Id mihi ne ducatur vitio, pri- « mum abs te, pater piissime, cui hoc litterarum munere ingenii mei primi- « tias immolo, deinde ab omnibus veniam postulo. »

Doctor Aristotiles, cui nomen ipsa dedit res,
Ingenio pollens miro præcelluit omnes.
Hic [1], natis post se dialectica ne latuisset,
Primos componens Analiticos studiose,
De syllogismis ratio perpenditur in quis,
Credidit ut sapiens hos planos omnibus esse.
Sed cum nullus eis [2] intellectu capiendis
Sufficeret, rursus tentat proferre secundos;
Quos neque posse capi cum sensit, Topica scripsit;
Hinc Perihermenias, postremo Cathegorias;
Post quas finitas, descendere noluit infra.
Hic genus ac speciem, proprium, distantia [3], stringens,
Simbebicos [4] etiam quid sint omnino tacebat.
Porphyrius tandem cernens, nisi cognita quinque [5]
Hæc sint, bis quinas nesciri cathegorias,
Cuique suum finem signavit convenientem:
Dicens esse genus quod præpositum speciebus;
At speciem generi subjectam maxime dici
Ex individuis numero distantibus uno;
Ordine quæ [6] sequitur post istam [7] quale quid infert,
Adsumpta generis vi formatrix specierum.
Ast hoc est proprium quod soli semper et omni;
Cujus [8] id est formæ junctum non deserit illam [9].
Restat symbebicos [10], varium et mirabile semper,
Sed non subjecto corrupto, cernitur in quo.
Ni nimis est longum, communia dicier horum
Non nos horreret; sed malumus ergo tacere,
Ne generetur in his tibi nausea discutiendis.

Cathegoriarum liber primus de substantia

Post hæc, bis quinas pandamus cathegorias,
In quis vir doctus non ex ipsis quasi rebus,

[1] Supra lineam, eadem manu : *Scilicet Aristoteles.* — [2] Supr. lin. : *Analyticis.* — [3] Supr. lin. *differentia.* — [4] Συμβεβηκός. Supr. lin. : *id est accidens.* — [5] Supr. lin. *genus, species, differentia, proprium, accidens.* — [6] Supr. lin. *scilicet differentia.* — [7] Supr. lin. *scilicet speciem.* — [8] Supr. lin. *proprii.* — [9] Supr. lin. *formam vel speciem.* — [10] Supr. lin. *id est accidens.*

Sed signativis de rerum vocibus orans,
Sumit ab omonymis [1] tractandi synonymisque [2]
Principium, proprium dicens hoc omonymorum,
Nomine concordent ut solo, non ratione,
Ut canis est pictus, latrabilis, atque marinus.
Synonymis autem nomen dedit et rationem,
Ut generis ratio [3] speciebus congruat æque.
Hinc aptum quærit proprium quod paronymis det.
Concordant etenim re, nomine, prætitulatis [4],
Hæc extrema [5], nisi disjungit syllaba verbi;
Exempli causa pater est ut voxque paterna.
His ita finitis, insistit cathegoriis,
Dicens omne quod est usiam [6] symbebicosque [7],
Quæ generalia sunt aut particularia semper.
Non tamen est ab re sciri quid cuique sit esse.
Consonat usiæ generali particularis,
Non in subjecto sed subjectum simul ut sint.
Hoc autem distant: de subjectis sibi multis
Jus generalis habet dici, sed particularis
Prorsus de nullis, nisi solis ex enarithmis [8].
Symbebicos superest, generale et particulare,
Conjunctum quibus est subjecto semper inesse
At quadam longe distant alia ratione.
Nam generale potest de subjectis sibi dici.
Particulare quidem negat ex aliquo potuisse.
Hinc quidnam dicis post quod nihil inferius sit?
Quatuor his rerum natura viget variarum
Quæ fuerant, quæ sunt, quæcumque futura sequentur.
Adde [9] quod ut denis nequit [10] addi cathegoriis,
Sic [11] nihil his [12] demi, quod docto cuique liquebit.
At cur usias cognomine......
Est ratio testis, quoniam sunt subdita cunctis,
Unde quidem species, genus autem.....
Quæ patet usyas sapientibus esse secundas.
His [13] nisi subjectis, etiam qui symbebicotis
Ad subsistendum primum locus eligeretur?
Nam generalem quis cignum cognosceret album
Aut corvum nigrum, nisi viso particulari?

[1] Supr. lin. *id est æquivocis.* — [2] Supr. lin. *id est univocis.* — [3] Supr. lin. *differentia.* — [4] Supr. lin. *id est denominativis.* — [5] Supr. lin. *id est denominativa.* — [6] Οὐσία. Supr. lin. *id est substantiam.* — [7] Supr. lin. *id est accidens.* — [8] Supr. lin. *id est individuis.* — [9] Cod. *atque.* — [10] Cod. *ne quid.* — [11] Cod. *si.* — [12] Supr. lin. *scilicet quatuor.* — [13] Supr. lin. *scilicet individuis.*

Post hæc usiæ proprium scrutando requirens,
Primum proponit quod non soli, licet omni[1]
Congruat, hinc soli quod consonet, haud tamen omni[2];
Quod sequitur jungi nec soli nec valet omni[3];
Postremo soli semper concurrit et omni,
Quod vere proprium dici constat manifestum.
Hoc tali cupiens usyæ claudere finem,
Semotis aliis, soli dedit illud et omni,
Una eademque manens contraria sumat ut in se.
Hæc super usyam præcepta dedisse patescat.
Symbebicota novem restant, quibus omnibus esse
Pendet in hac sola, sine qua nam sunt nihil ipsa.

De quantitate.

At post usyam cur statim proxima quanta[4]
Subjungantur ei, non hoc ratione carebit.
Nam simul ulla tuis obtutibus objicitur res,
Primum perspicies hæc : an sit multa vel una;
Quæ quis quanta neget? Sed nos, cognoscere quærens
Hujus[5] quot species sint, doctor sic docet ipse :
Principio ponens discretum continuumque;
At sub continuo quinas, quarum patet ordo :
Gramme[6], planities[7], corpus, tempus, locus atque;
Discreto binas tribuit : logon[8] numerumque.
His definitis septem, nullam magis addit.
Quid tamen inter se distent hæc, claret aperte :
Punctum pes[9] grammes, caput atque, nec est tamen illa
Qua poteris solum sine lata cernere longum
Purius et per se, capias licet interius te.
Haud tamen hanc cuiquam monstras nisi corpore mixtam;
Totum namque quod est subjecto debita solvit.
Epiphania[10] quidem cum longo suscipit[11] ipsa
Latum per spatium mensura quanta vocata;
Cujus communis medio fit linea finis.
Juncta simul longum, latum quod cernis, et altum
Perficiunt corpus dimensum sex periochis[12]:

[1] Supr. lin. *scilicet ut hominem esse gressibilem.* — [2] Supr. lin. *ut hominem grammaticum esse.* — [3] Supr. lin. *ut genera et species de individuis sola prædicantur, quoniam et differentiæ similiter de individuis dicuntur.* — [4] Supr. lin. *id est quantitas.* — [5] Supr. lin. *scilicet quantitatis.* — [6] Γραμμή. Supr. lin. *id est linea.* — [7] Λόγον. Supr. lin. *orationem.* — [8] Supr. lin. *id est superficies.* — [9] Supr. lin. *finis.* — [10] Supr. lin. *id est superficies.* — [11] Cod. *cosuscipit.* — [12] Supr. lin. *id est circumstantiis.*

Præ, post, dextrorsum, læva, sursumque deorsum.
Terminus hujus item fit gramme planitiesque.
Nemo negare potest etiam tempusque locumque
Subdi continuo, cum partes temporis unum
Finem communem medium teneant et eumdem,
Ad quem perpetua vice se simul ultima jungant,
Inter præteritum præsens velut estque futurum,
Hujus [1] perspicue finis, caput illius [2] autem.
Dicimus ergo locum qui circumfunditur ipsum
Corpus, sive supra, laterum vel parte, vel infra.
Hinc ubi continuum corpus, locus [3] esse probatur.
Post hæc discretum tractat quot sit specierum,
Appositis binis, sermone simul numeroque.
Nam quis secerni non cognoscat duo ternis,
Aut hoc quis dubitet quod quævis syllaba distet
Ex alia, numero vel naturæ ratione,
Cum manifestum sit quia longa sit aut brevis omnis?
Horum quantorum fit subdivisio rursum:
In queisdam situs est, partes numerentur ut ejus,
In queisdam non est; quibus exemplum dat utrisque.
Linea cum solido, locus, insuper epiphania,
Quatuor ista situm retinent, tria cætera nullum,
Logos, et numerus, tempus. Nam qui [4] potuisses
Cujusquam numeri dextram vel cernere lævam?
De sermone quidem vel tempore daret id ipsum.
Tempus enim currit, semperque volubile transit;
Sermo non dictus nihil est, dictusque peribit.
His definitis, non sunt plures [5] speciebus.
At si quæ [6] fuerint aliæ, pro symbebicotis
Debent apponi. Multum dicetur et album;
Non hoc immensum per sese dicitur album,
Multa superficies sed quod sit, cernitur in qua.
Restat quod soli quanto propriumque quod omni
Adsit quæratur, quod tale quidem replicatur:
Aut par aut impar, æquale suumve repugnans [7]
Suscipit; at numerus solus specialiter illud
Par imparque tenet proprii meriti ratione;
Cætera corporeæ naturæ quanta subesse
Rectius æquali vel inæquali statuuntur.

[1] Supr. lin. *præteriti.* — [2] Supr. lin. *futuri.* — [3] Supr. lin. *scilicet continuus.* — [4] Supr. lin. *quomodo.* — [5] Supr. lin. *scilicet species.* — [6] Supr. lin. *aliquæ.* — [7] Supr. lin. *id est inæquale.*

De relatione.

Quale [1] sequi quantum [2] deberet continuatim ;
Ast in calce [3] quia quanti sunt insita quædam
Quæ genus in pros ti [4] videantur posse referri ,
Ceu minus et majus , prius ex hoc dicere mavult ,
Ut discussis his quæ convenienter utrisque
Aptentur, tandem dissolvatur chaos omne.
Dicitur id pros ti cui pendet in alterius vi
Esse , duplum veluti si sit, præcedere simplum
Debet; idem ex aliis poterit cognoscere quivis :
Thesin [5], diathesin [6], episthemin [7], estesin [8], exin [9].
At non vos turbet species quia dantur eædem
Pros ti quæ poetes [10], dum dissimili ratione
Fiat; nam sensus cum sensilis esse alicujus
Dicitur, est pros ti; cum per se , quale fit illud.
Addidit hinc aliam veram pros ti rationem,
Dicens occasu vel in uno claudier ortu ,
Servus ut et dominus , qui vel non sunt simul aut sunt.
Hac tamen ergo via privatim categoriam
Pros ti [10] designant ad singula singula tantum
Ut referantur, uti sonat hujus gratia verbi :
Est Cato Platoni similis Ciceroque Maroni.
Sed quidam , vires rerum nimis inspicientes ,
Affirmant quædam pros ti sibi dissociata ,
Et dant exemplum cum sensu sensile junctum ,
Hæc in natura dicentes esse priora
Cuncta quibus constant , ignem , terram , mare , cœlum ,
Hisque ex sensilibus primis procedere sensus ,
Dum corpus quodvis subsistere sumit ab illis.
Queis depellendis melior sententia surgit.
Dicitur omne quod est vel eneria [12] dinamive [15] ;
Quas si dissociet quis , non intelligit [14] ille
Quod dictum pros ti subsistit in alterius vi.
Sensile quippe simul sensusque cohæret in unum.
Non licet eneria dinami......; hincque remotis

[1] Supr. lin. *id est qualitas.* — [2] Supr. lin. *id est quantitatem.* — [3] Supr. lin. *fine.* — [4] Πρός τι. Supr. lin. *id est aliquid* (leg. *ad aliquid*). — [5] Θέσιν. Supr. lin. *positio.* — [6] Διάθεσιν. Supr. lin. *affectio.* — [7] Ἐπιστήμην. Supr. lin. *disciplina.* — [8] Αἴσθησιν. Supr. lin. *sensus.* — [9] Ἕξιν. Supr. lin. *habitus.* — [10] Ποιότητος. Supr. lin. *vel qualis.* — [11] Supr. lin. *id est ad aliquid.* — [12] Ἐνεργείᾳ. Supr. lin. *operatione.* — [15] Δυνάμει. Supr. lin. *potestate.* — [14] Cod. *intellexit.*

Omnibus ambiguis, verum communiter illud
In pros ti quædam genitivum perque dativum
Atque ablativum dici, patris est uti natus,
Parque pari velut est, nec non vel sensile sensu.
Antistrophenta [1] quidem grata vice cathegoriæ
Huic insunt semper, si fiant convenienter.
Namque chaos [2] fuerit, conversio dum titubabit,
Imprudenter avis pennam quis dixerit ut si,
Antistrophen vacuum; nam penna nec est avis omnis;
Sunt etenim pennæ quas non avium liquet esse,
Ut mirmicarum, muscarum, vel reliquarum
Quas dedit ejusdem naturæ forma fuisse.
Quod si quis pennam pennati dixerit, illa
Creditur a queisdam quasi sit conversio vera.
Sed tamen usiæ partes in symbebicotis
Ne sic ponantur, meliore via aggrediamur:
Prætitulamus uti solius sunt ea pros ti,
Est quibus occasus semper simul unus et ortus,
Ut domini et servi, conversio recta fit in queis.

De qualitate.

Quale, quod hinc sequitur, ne cursim prætereamus.
Cui cum bis binæ species numerentur adesse
Exis [3], diathesis [4], phisices [5] dinamis [6] poetesque [7]
Passibilis, potius seu pathos [8], scemata [9] morphæ [10],
Cuique suum finem jungens disterminat a se.
Exin enim dicit quod longo tempore duret,
Diathesim mentis virtutem quis velut artis
Cujusquam capiat, valeat quam prodere nunquam
Corporis hanc gravior forsan perimat nisi languor.
Contra diathesis levis est impulsio mentis;
Inspicit et si quis, vere cognoverit exis
Ut sit diathesis, tantum permanserit hæc si.
At phisicen dinamim [11] tradit sic posse videri,
Ut si quos pueros membrorum mole torosos
Conspicimus, quoddam mox dicimus inde futurum,
Vel gladiatores vel cursores fore fortes;
Non his quod studiis jam sint vel in arte; sed illis

[1] Supr. lin. *id est conversibilia.* — [2] Supr. lin. *confusio.* — [3] Supr. lin. *habitus.* — [4] Supr. lin. *affectio.* — [5] Supr. lin. *naturalis.* — [6] Supr. lin. *potestas.* — [7] Supr. lin. *qualitas.* — [8] Supr. lin. *passio.* — [9] Σχήματα. Supr. lin. *figuræ.* — [10] Μορφῆς. Supr. lin. *formæ.* — [11] Supr. lin. *naturalem potestatem.*

Cum membris vigeant, promittere magna videntur.
Passibilis poetes, vel pathos tertia pars est,
Quale dat albedo nobis signumque nigredo;
Non ita passive quicquam patiantur ut ipsæ,
Sed quo quamque pati rem cogant cui sociantur.
Dulce sit ut nam mel, non a dulcedine passum est,
Infert sed sensum suavem gustantibus illud.
Quod tamen has species disjungat percipe paucis:
Passio jam simul est, confestim desinit esse,
Quis velut ignitam subito sit motus in iram,
Et mox, hac [1] posita, linguam mentemque refrænat.
Ast ex adverso poetes passiva, secundum
Quam quales dici nos convenit, usque [2] manebit;
Pallidus ut si quis procedens viscere matris,
Quam longum vitæ spatium sit, palleat omne.
Quarta dehinc species, cui formæ suntque figuræ,
Pone sequens, tradi quærit formas animatis;
Dicimus eumorfos ut quosque viros vel amorfos,
Atque figuras his quæ non animata vocantur.
Circulus et trigonus velut est, conusque kylindrus.
Complures alias huic cum videamus inesse,
Quid tamen has omnes per singula dicere prodest?
Sufficiat tantum proprium nunc quale sit ejus
Scrutari, soli quod consociatur et omni,
Ut poetes similis dicatur dissimilisve.

De facere et pati.

Cum sint bis binæ majores cathegoriæ
Late diffusæ, breviter sequimur remanentes:
Procedunt qualis de stirpe pati facere atque;
Ignis enim calidum qui quodque facit, calet ipse;
Et calor et calidum quod fit, sunt qualia dicta.
Confligunt multi quæ non opus est super istis;
Quorum quid refert nobis discernere lites?
Tantum sufficiat nobis hæc regula certa:
His commune genus, sed non est una duobus
Forma. Proinde liquet contraria suscipere in se
Et magis atque minus; veluti nam quisque calere
Plusve minusve potest, ita quantum vult calefiet.

[1] Supr lin. *ira*. — [2] Supr. lin. *id est semper*.

Non dubitatur et hoc quia passio semper et actus
Sunt simul; et neutrum disjungitur alterius vi.
His quid sit proprium de nobis nemo requirat,
Cum nec Aristotiles quid id esset diceret ipse.

De situ.

Subsequitur post hæc situs ordine continuato.
In pros ti quamvis ejus natura sit omnis,
Ut queisdam placuit, per se tamen est aliud quid;
Nam quod[1] stare quidem denominat a statione
Quisquam non fallit; sed si contenderit ut sint
Hæc unum, longe declinabit ratione;
Sicut enim sapiens non est sapientia, sic nec
Stare quod est statio, sed erit cognatio quædam.

De ubi et quando.

Jam videamus Ubi, Cum, Quando, quid sit in illis.
Quando non tempus, vel ubi locus esse probatur;
Temporis atque loci sed certa statuta requirunt.
Autumat et ratio contraria quod teneant hæc,
Ut dicatur, ubi velut est, sursumve deorsum;
Tempus præteritum, præsens, junctumque futurum,
Quæ negat inter se contraria nemo fuisse.

De habere.

Restat habere modis bis dinumerare quaternis;
Cujus eam speciem primam cognoscimus esse
Quæ veniens animi monstrat bona vel mala quæ sint,
Ut sit in exemplum pietas simul impietasque.
Inde secunda sequens patet, ex qua corpore quales
Dicimus, albedo velut est pariterque nigredo.
Tertia de quanto prodit, domus hæc ut in alto
Centenos cubitos habet, in longumque ducentos.
Cognitio quartæ post hanc est, cum quid habere
Firmamur, toto non corpore, parte sed ejus,
Ut pedibus pedicas, aut in manibus chirotecas[2].
Quinta quidem circa corpus consistit et extra,

[1] *Quod* supplevimus. — [2] Cod. *cyrotecas*.

Ceu sint vestitus, nostros tegimus quibus artus.
In sexta partes ipsas narramur habere
Corporis, ut nares, oculos, digitos, caput, aures.
Septimus hic gradus est, veluti dicamus habere
Vas aliquid vinum, genus alteriusve liquoris;
Octavus vero, quem limite ponimus imo,
Cognoscetur in his quæ nostri sunt bona juris,
Ut quis habere domum, rus dicitur atque paternum.
Hoc etiam verbum multi firmant male dictum
Uxor habere virum cum dicitur, ille[1] vel illam[2];
Quicquid habetur enim non est habeat quod habentem.
Rectius uxori contendunt esse maritum.

Tandem bis quinis completis cathegoriis,
Quæ jungi scimus contraria ne taceamus.
Quorum jugis in his cum mentio facta fuisset,
Ut quæ suscipiant contraria quæve remittant,
Quid tamen ipsa forent nihil est quod adhuc patuisset.
Idcirco nunc est instandum dicere plane
Hæc et verborum quasdam formas aliorum,
Teque rogamus sis æquus super his capiendis.
Oppositum genus est ejus, speciesque quaternæ.
Prima relativa est, si conferimus dupla simplis;
Inde secunda subest, contraria dicta secundum;
Quæ sunt inter se longe disjuncta, nec hærent.
Namque bonum pariterque malum, contraria cum sint,
Indiget alterius neutrum vi possit ut esse;
Namque mali bonitas non est conversio nec fit.
Attamen est horum tripla subdivisio rursum.
Sunt etenim quædam mediata vel immediata;
Insuper et quædam quæ, quamvis sint mediata,
Sed non nomen habent, utriusque negatio ni quid
Junxerit oppositi; pandetur quid tamen hæc sint.
Sunt mediata quidem, velut est albedo nigredo,
Cum permultorum sint, ut claret, mediorum.
Est nam sandiceus[3], venetum, fuscum rubeumque.
Immediata quidem medium queis non erit ullum;
Illud ut est: ægrum quemvis sanumque fuisse;
Alterum inest quorum subjecto corpore semper.
At mediata carent quæ nomine lucida clarent,

[1] Supr. lin. *scilicet vir.* — [2] Cod. *illa.* Supr. lin. *scilicet uxorem.* — [3] Supr. lin. *scilicet medium albi et nigri.*

Ut cum dico boni mediata malive fuisse
Hæc quæ nec bona sunt, nec sunt mala; qualiter illud
Esse potest, quisquam si projicit ore salivam.
Tertia post prodit species, habitus steresisque[1];
Id proprium quibus est in tempore reque locoque
Semper ut uno sint, quod veri luce patebit.
Stultitia et ratio consistunt in sapiendo,
Queis idem locus est, animi cordisque sub antris.
Optatum tempus tamen hæc duo maxime quærunt.
Calvus enim nemo recte dicetur in illo
Tempore, ni careat cum debet habere capillos.
Nuper enim natus prohibetur qui fore calvus,
Prorsus adhuc nulli cui debent esse capilli;
At vir si caret his, mox calvi nomen habebit.
Inter quæ tandem decet hæc et nos meminisse
Quod non unum sint ratio atque capax rationis;
Non tamen est ratio[2], sunt idcircoque nec unum.
Hinc affirmando quartam speciemque negando,
Declarare licet veri falsique capacem.
In qua non minimas retinet complexio vires,
Cum nil firmemus sine qua nihil atque negemus;
Namque quid est verum vel falsum, nomine solo
Cum quis ait: Socrates, complexio ni fit adhærens,
Disputat ut Socrates, Socrates non disputat atque?
Haud hoc nos etiam tacitos transire licebit
Opponi mala posse malis contraria; namque
Sunt mediata mali quædam, velut ecce liquebit
Inter plusque minus justum. Mediam sibi justum
Elegit sedem; quod habet nomen mediocre.

De priore.

Quinque modis dici prius ex hoc rite patescit,
Quorum primus hic est, cum tempore quis prior esse
Dicitur, ut Sanson præcedit tempore Salmon.
Ille secundus erit qui debet id omne priori
Ipse quod est, veluti debet binarius uni.
Namque duo non sunt, nisi præcedat prior unus.
Tertius est autem constans, ut in ordine quodam.
In libris etenim scribendis littera primum,
Syllaba deinde, locum post dictio quærit habere.

[1] Στέρησις. Supr. lin. *id est privatio.* — [2] Supr. lin. *scilicet humanum genus.*

Ex his sermonum corpus componitur omne.
Vulgaris quartus nimis a doctis reprobatus,
Ut re majores cum dicimus esse priores;
Ut quoties pariter duo sunt, potius tamen hoc est
Esse quod alterius facit; hinc, uti constat apertum,
Si sit homo, mox nos animal concedimus esse,
Quod ratione vigens, risus capax, moriatur,
Quamvis hæc recte duo convertantur utrinque.
Sed quoniam ratio constare nequivit aperta,
Ni verax hominis natura prius patuisset,
Ex his propterea quæ verti diximus in se,
Jure videtur homo sedem retinere prioris.

De simul.

De simul et motu restat nos solvere votum.
Sed simul in ternas prior (est) divisio formas;
Quarum prima patet, quantum quimus meminisse,
Cum duo sunt tempus quibus est communis et ortus,
Ut calor et splendor solari luce videntur.
Quæ sequitur species sic discutienda liquescet,
Cum per naturam simul existunt duo quædam
Alterius juri quorum neutrum dabit ut sit,
Ut si sit simplum pariterque duplum liquet esse;
Illud at his tantum dat sola relatio quod sunt.
Tertia pone subit, quisquam quotiens ea jungit
Quæ sunt ejusdem generis manantia fonte,
Una natura, sed non concordia forma,
Mulus ut atque caper manant simul ex animali,
Quorum discordant species, cum sit genus unum.

De speciebus motus.

Post hæc quot species sint motus scire volentes,
Ex hoc ter binas noscant procedere formas,
Nomina sola quibus damus, et nihil addimus his plus.
Quæ quia metrica vis prohibet sermone latino,
Sit licitum petimus nos saltem promere græco.
Auxesis[1], megesis[2], genesis[3], ftoras[4], aliusis[5],

[1] Αὔξησις. Supr. lin. *augmentum.* — [2] Μείωσις. Supr. lin. *diminutio.* — [3] Γένεσις. Supr lin. *ortus* — [4] Φθορά. Supr. lin. *interitus.* — [5] Ἀλλοίωσις. Supr. lin. *commutatio.*

Et kata ton foras[1], metabeles[2] associata,
Congrua designant bis ternis nomina formis.

Hæc, pater, ex nostro quæ paupere carpsimus horto
Apposita modica tu clemens suscipe mensa.

VI.

Guillaume de Conches.

Le manuscrit de Saint-Germain n° 1112 in-4°, d'une écriture du XIIe siècle, renferme, en outre de l'épître apocryphe d'Aristote à Alexandre connue dans le moyen âge sous le nom de *secretum secretorum*, et des règles d'Avicenne *de conservatione sanitatis*, deux opuscules de Guillaume de Conches intitulés : *secunda philosophia* et *tertia philosophia*. Ce sont les mêmes ouvrages dont l'*Histoire littéraire de la France* (tome XII, page 465) fait mention d'après le manuscrit du Roi 6588. Comme le dit l'Histoire littéraire, le premier est un dialogue sur l'anthropologie entre le maître et le disciple; et le second, dans la même forme que le précédent, est un abrégé de cosmographie, tiré de ce que l'auteur avait dit sur ce sujet dans sa *Philosophia minor*, intitulée, dans l'édition qui en a été donnée parmi les œuvres de Bède : περὶ διδάξεων, *sive quatuor libri de elementis philosophiæ*. Ce dernier ouvrage lui-même n'était qu'un abrégé de la *Magna de naturis philosophia*, où Guillaume de Conches avait traité fort au long de toutes les matières que la philosophie embrassait de son temps. Ainsi, en suivant cet auteur dans ses différents écrits, nous le voyons procéder par résumés successifs de sa *Philosophia magna;* il la reprend tout entière dans sa *Philosophia minor*, qu'il décompose dans sa *philosophia secunda* et *philosophia tertia*. Ces deux petits traités offrent peu d'intérêt par eux-mêmes, comme nous nous en sommes assuré, et ne renferment guère d'idées que l'auteur n'ait exposées avec plus d'étendue dans ceux de ses écrits qui sont publiés. Nous croyons devoir nous contenter de donner la table des chapitres de l'un et de l'autre, avec quelques-uns des chapitres qui se rapportent plus particulièrement à la philosophie.

[1] Κατὰ τὸν τόπον. Supr. lin. *secundum locum*. — [2] Μεταβολή. Supr. lin. *transgressio*.

Incipiunt capitula in libro qui dicitur secunda philosophia magistri Willermi de Conchis.

Incipit secunda philosophia magistri Willermi de Conchis, et primo de homine.

« Dicendum est igitur de terreno animali quod in duo dividitur, scilicet in « rationabile et irrationabile. Sed quoniam irrationabilia sunt infinita, nec

« ad lectionem philosophorum, propter quam hoc opus incipimus, multum « pertinentia, de ipsis tractare postponamus, ut de homine, qui dignior est « cæteris animalibus, disseramus. Homo est igitur animal rationale mortale, « ex anima vel corpore constans. Sed quamvis corpus anima sit inferius, « prius tamen nostræ cognitioni occurrit; ideo prius de ipso, deinde de « anima disseremus. Et quoniam de primi hominis compositione, quare « videlicet de limo terræ sit factus, superius docuimus, de quotidiana homi- « nis creatione, formatione, nativitate, ætatibus, membris, membrorum « officiis et utilitatibus dicamus. »

XXIX. De imaginatione.

« Est præterea quædam animalis actio quæ dicitur imaginatio. Est enim « imaginatio vis animæ, per quam percipimus figuram et colorem. Per ima- « ginationem nobis comportamus (*sic*), ideoque cum iterum illum vidimus, « statim recognoscimus. Quod nunquam vidimus, nunquam imaginamus, sed « similitudinem ejusdem generis quam vidimus, ut ille virgilianus Tityrus Ro- « mam quam non viderat similem suæ civitati imaginabatur. Dicit enim « Augustinus : mare rubrum quod nunquam vidi imaginor ad similitudinem « alterius maris quod vidi, sed colore mutato. Ista enim est nobis et brutis « animalibus communis; inde est quod bruta animalia videntur dominos « suos agnoscere, unum fugere, alium appetere; quod non ex discretione, « ut quidam autumant, faciunt, sed ex imaginatione. Hæ sunt duæ serenis- « simæ animales actiones, quæ nobis et brutis animalibus sunt communes. « et in quibus ab ipsis separamur. Acutius enim videt lynx quam homo, « discretius odorat canis, velocius lepus progreditur. Qui igitur in figuris, « coloribus, odoribus, saporibus præ regimine beatitudinem ponunt, minus « beatos se brutis animalibus constituunt. Ad servitium non ad dominium « dati sunt sensus homini, nec per eos beatior, imo miserior efficitur homo. « Si enim retinens rationem et intelligentiam istis careret, non solum « beatior sed beatissimus esset. Nonne beatissimus et sapientissimus ille « ait : ecce mors intrat per fenestras? *Discipulus :* Istæ actiones in nobis aut « sunt animæ aut corporis, aut compositæ aut neutrius. Sed si corporis sunt, « quare anima per eas damnatur? quare corpus viduatum anima istas non « haberet? Et si animæ sunt, unde sensus corporis nominantur? Si neutrius « sunt, nec compositum ex utroque; compositum namque suas qualitates

« contrahit a suis partibus. *Philosophus :* Hæ actiones in nobis animæ sunt, « unde juste per eas damnatur et cooperatur anima. Sensus cum triplici ra- « tione dicuntur corporis : quia nihil nisi circa corpus operantur; et quia per « instrumenta corporea explentur, et quia duntaxat anima dum est in cor- « pore per illos operatur. Sunt aliæ actiones quæ nobis et divinis spiritibus « sunt communes, quæ faciunt hominem supra hominem, imo vere homi- « nem, de quo amodo dicemus, si prius pauca de anima hominis dixeri- « mus. *Discipulus :* Nihil mihi dulcius esse potest hoc tractatu. »

XXX. De anima.

« *Philosophus :* Est igitur anima hominis spiritus qui corpori conjunctus « est. Idoneitatem discernendi homini confert et intelligendi. Constat igitur « homo ex duobus, videlicet ex anima rationali et corpore. *Discipulus :* Cum « corpus et anima sint de constitutione hominis, vel anima est apposita cor- « pori, vel commixta, vel concreta, vel conjuncta. Sed si appositum illi, et « extra ipsum est. Item omne quod est appositum alicui, fortius exercet vires « in exteriori parte illius quam in interiori. Ignis appositus mihi plus me « accendit extra quam intus, aqua apposita plus humectat. Sed anima magis « exercet vires suas in nostris interioribus quam in exterioribus; non ergo « corpori apposita. Si igitur corpori mixta esset, ex illis duobus unum fieret, « neutro remanente quod prius erat, ut cum aurum et argentum in com- « mixtione electri misceantur. Cum igitur in homine utrumque suum esse « obtineat, non est mixta corpori. Si corpori concreta est, tunc in qualitatem « corporis est versa, ut aqua in qualitatem salis; quod non est verum. Si « est conjuncta, cum proprius locus spirituum cœlum sit, et omnis res quod « suum est appetit atque suum contrarium fugit, quid est quod se tam in « immundo vase conjungit, et eam amare facit? *Philosophus :* Quia causam « philosophicam quæris, illam accipe. Omni enim animæ tantus amor pro- « portionis et concordiæ a Deo datus est, ut etiam in sonis qui extra ipsum « sunt penitus illa delectetur. Et hoc est quod Plato significare voluit, cum « Deum animam ex musicis consonantiis constituisse narravit. Corpora « namque humana ex quatuor elementis proportionaliter et concorditer « conjunctis sunt constituta. Hæc proportio et concordia animam allicit, « et corpori conjungit, et in corpore retinet. Et si proprie et vere velimus « loqui, dicemus animam nec corporis ejus qualitates, sed proportionem

« et concordiam quibus partes corporis sunt conjunctæ diligere; unde ea « quæ hanc proportionem conservant appetit, et quæ illam destruxerint, « fugit. Sed ex quo incipiunt elementa discordare, abhorret anima corpus, « et ab eo separatur. *Discipulus :* Si anima corpori est conjuncta, estne « in una parte illius, aut in quibusdam, aut in singulis tota ? *Philosophus :* Nulla « pars humani corporis est in qua anima tota non sit; non tamen idem « operatur in omnibus. *Discipulus :* Si in manu hominis tota est anima, « abscisa manu, separabitur anima a corpore. *Philosophus :* Si tota esset in « manu, itaque non esset tota in alio membro, valeret tunc tua objectio. « Etsi igitur manus in qua est tota absciditur, remanet tamen in aliis mem- « bris in quibus prius erat tota. *Discipulus :* Cui sententiæ accedis, an illorum « qui dicunt omnes animas simul creari ? »

XXXI. De creatione animarum.

Philosophus : « Christianus sum, non academicus. Unde cum Augustino « credo et sentio quotidie novas animas non ex traduce, non ex aliqua sub- « stantia, sed ex nihilo, solo jussu creatoris, eas creari. Sed quando crea- « tur, an ex quo homo concipitur, an quando corpus est aptum animæ in « utero formatum, an in die motus, an in hora nativitatis, non legi. Conji- « ciunt tamen multi quia corpore præparato illi adjungitur, quia corpori « Adam formato inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ. Cui videtur « consentire Plato, cum dicit : aptatæ materiæ, irriguo et fluido corpori « circumligabant circuitus animæ. *Discipulus :* Sufficit mihi de anima. Sed de « ejus actionibus quas bruta animalia non habent audire desidero. *Philoso-* « *phus :* Illæ actiones multæ et diversæ sunt : est ingenium, opinio, ratio, « memoria, intelligentia. »

XXXII. De ingenio.

« Est autem ingenium vis quædam animis insita, suis viribus prævalens, « vel ingenium vis animæ naturalis ad aliquid cito percipiendum; unde qui « cito intelligunt illud quod audiunt, boni et acuti dicuntur ingenii; qui « tardi et duri, hebetes.

XXXIII. De opinione et ratione.

« Opinio et ratio ex sensu hoc modo proveniunt. Cum anima in præ- « dicto instrumento visus figuram et colorem rei percipit, statim quod ipsa

« res sit, et quanta et qualis perpendit, in quo conveniat cum aliis rebus
« et in quo differat. In hoc quandoque decipitur. Putat enim sæpe rem esse
« quod ipsa non est, quanta non est, vel qualis non est, vel convenire in
« quo non convenit, vel differre in quo non differt; et hæc opinio falsa dici-
« tur. Aliquando in istis non decipitur anima, sed fluctuat et nescit an ita sit,
« necne; et tunc vera opinio dicitur. Est igitur opinio falsum de rebus judi-
« cium, vel verum fluctuans et incertum. Si vero hoc judicium de re corpo-
« rea vel assensu sapientum vel argumentis necessariis confirmetur, est ratio.
« Ratio est certum et firmum judicium de re corporea. Quædam opinio in
« rationem potest transire. Si vero anima de corporeis judicat et fallitur,
« tunc est falsa opinio; sed si non fallitur et fluctuat, vera est opinio; sed si
« prædicto modo confirmatur, est intelligentia. Sed quia incorporea a sensi-
« bus nostris remota sunt, pauci sunt qui de eis certi sunt. Unde in Platone :
« intelligentia solius Dei, admodum paucorum hominum. *Discipulus :* Quod
« opinio e sensu est nata, ratio ex opinione, video; sed an intelligentia ex
« ratione, ignoro. »

XXXIV. De intelligentia.

Philosophus : « Intelligentia nascitur ex ratione, non quia ratio fiat intelli-
« gentia, sed quia a causa illius est. Cum enim primi homines, ratione du-
« cente, naturas rerum cognoscerent, perpenderunt quod corporea agere
« possent. Percipientes actus qui ex corporibus esse non possunt, per-
« penderunt agentem esse quod non erat corpus. Hunc vocaverunt spiri-
« tum, dirigentesque in eum acumen ingenii, prius de eo habuerunt quas-
« dam opiniones falsas, quasdam veras. Falsas vero longo tempore et magna
« industria elongaverunt, veras necessariis argumentis confirmaverunt;
« sicque, ratione ducente, vera est intelligentia. Intelligentia est verum et
« certum judicium de incorporeis. Intelligentia ista nobis a creatione as-
« cendit. Cum enim viderunt primi philosophi actiones quæ nec homini
« nec angelo nec naturæ poterant ascribi, cognoverunt quamdam invisibilem
« esse substantiam cujus essent illæ actiones. Deinde diu meditantes et dis-
« putantes de ipsa, ejusque proprietates, si non omnes, tamen quasdam
« comprehenderunt et scripserunt. Testatur enim se Augustinus in scrip-
« tis philosophorum legisse quicquid in principio Joannis Evangelii usque
« ad hunc locum legitur : fuit homo missus a Deo. »

XXXV. De memoria.

« Memoria est vis animæ, qua firme retinet homo ante cognita. *Discipu-*
« *lus :* Ex verbis tuis perpendo : aliud est ratio, aliud est intelligentia. Quid?
« Dicimusne Deum habere rationem? Si rationem non habet, rationalis non
« est. *Philosophus :* Aliud est proprietates sermonum cognoscere, aliud usus
« translationes. Proprietatem hujus nominis quod est ratio audisti; modo
« usum illius accipe. Aliquando esse verum et certum judicium de quacum
« que re dicitur ratio; juxta hoc dicimus in Deo esse rationem. Aliquando
« quodlibet rationale; unde dicimus quod ratio est qua Deum diligimus. Ali-
« quando computatio, ut ibi : redde rationem villicationis tuæ. Aliquando
« ordo rerum gerendarum quo cognoscimus quid in quo loco faciendum,
« dicendum sit; multisque aliis modis idem unum accipitur. *Discipulus :*
« Cum sint illæ actiones animæ, unde est quod infantia et pueritia, actiones
« rationis et intelligentiæ cum habent, carent? *Philosophus :* Animam hominis
« si corpus, quod corrumpitur, non aggravaret, ex quo esset, plenam et
« perfectam scientiam haberet eorum quæ in hac vita sciri possunt. Quod ex
« anima primi parentis quæ, ex quo fuit, plenam sapientiam habuit, perpendi
« potest. Sed modo corrupta humanitate, ex quo conjungitur corrupto, gra-
« vatur. Potestatem vimque discernendi et intelligendi retinens, nec intel-
« ligit nec discernit; nec nisi longi usus experientia et alicujus doctrina
« excitata incipit intelligere et discernere, ut acutos habens et tenens oculos,
« si (supplevimus *si*) tenebroso carcere detruditur, videre non potest, nisi in
« tenebris consuescat, vel lumine accendatur. Quod vero ex corpore sic he-
« betatur anima, testatur Salomon, qui ait : corpus quod corrumpitur aggra-
« vat animam, et deprimit terrena habitatio sensum multa cogitantem. De
« quo Virgilius :

Quantum corpora noxia tardant.

« In prima ætate nec expressit usus convenientiam, nec est ætas doc-
« trinæ conveniens. Illa enim ætas, cum sit calida et humida, statim cibum
« digerit et alium appetit; unde frequentius influxione et refluxione indiget,
« spissusque communis fumus generatur : qui cerebrum petens, in quo
« anima exercet discernendi et intelligendi officium, ipsam turbat. Si ad
« juventutem, quæ est calida et sicca, pervenerit, desiccatus est humor

« quem homo ex utero matris contraxit. Non enim nascitur tam spissus fu-
« mus, nec est tanta interior turbatio; et tunc homo aptus ad dicernendum
« perfecte consequitur, si lampas doctrinæ convenientis accendatur. Juven-
« tutem sequitur senectus quæ est frigida et sicca; extinctus est enim calor
« naturalis; unde est quod in hac ætate viget memoria; sed vires corporis
« deficiunt. Ex frigiditate enim et siccitate quorum est constringere, est me-
« moria; ex calore cujus est impetum facere, sunt vires corporis. Ultimum
« est senium frigidum et humidum; unde in illa ætate madida fit memoria
« et debilitantur homines. Extincto enim naturali calore, desinit homo
« vivere. »

Explicit secunda philosophia magistri Willermi de Conchis.

« Incipiunt capitula in libro qui dicitur tertia philosophia magistri Wil-
« lermi de Conchis. »

I. De constitutione mundi.
II. De umbra quæ videtur in medio lunaris corporis.
III. De pluviis.
IV. De arcu cœli.
V. De nive et grandine.
VI. De fulmine et tonitruo.
VII. Quare mare est salsum.
VIII. Quare quædam aqua videtur dulcis et quædam salsa.
IX. Quare aqua putei est calida in hyeme, et frigida in æstate.
X. De herbis terræ et crescentibus.

« Incipit tertia philosophia magistri Willermi de Conchis et primo de
« constitutione mundi.

« Mundum istum ad similitudinem ovi esse constitutum philosophi con-
« firmant. Ut igitur in medio ovi est medulla, ex ovi ejus parte est albinum,
« et tela, juxta quam testa, extra quam nihil est de ovo, sic in medio
« mundi est terra, circa quam ignis, extra quem nihil est. Nota quod, tem-
« pore Martii, pori superficiei terræ, frigore hiemis prius clausi, calore
« solis aperiuntur. Sol vero ad radices herbarum et arborum penetrans, hu-
« morem quem coordinatum in hyeme reperit attrahere nititur. Herba vero
« et arbor suam monitionem sentiens, a terra attrahit humorem, quem in
« sui similitudinem, adjuvante calore, transmutat, sicque reviviscit. Inde
« est quidem quod mensis Aprilis dicitur, quia terram prædicto modo

« aperit. Est autem proprium hujus temporis quod sit inconstans; nam
« modo pluviosum ex vicinitate hyemis, modo siccum ex vicinitate æstatis;
« eadem ratione modo calidum modo frigidum. Inde est quod in Martio
« sæpe infirmantur homines. Cum corpora humana aperta sunt calore,
« frigus subito ortum ad interiora penetrat, et infirmitatem juxta materiam
« præparatam generat. Sed si quis in hoc tempore sibi provideret, tar-
« dius in illo quam in alio infirmaretur. *Discipulus :* Quæro, cum hoc tem-
« pus sit temperatum, unde est quod, si aliquis intrat hyemem cum ali-
« qua infirmitate, non tam sæpe moritur in hyeme sicut in vere. *Philoso-
« phus :* Respondeo : infirmitates ex humoribus generantur frequentissime,
« quæ ex frigiditate hyemis constringuntur, ne possint defluere; ex calore
« autem veris dissolvuntur; quibus per membra concurrentibus, succumbit
« homo et moritur. Nota : dicit Constantinus quod infirmitas quæ nascitur
« ex humore contrario tempori est pessima. Verbi gratia : si quis incipit in
« hyeme tertianam pati, significat magnam abundantiam esse choleræ, quæ
« in tempore frigido et humido potest accendi. Si tamen idem in æstate
« eamdem tertianam incurreret, graviorem illam sentiret, et difficilior ad
« curandum esset. Similiter de aliis judica. Nota : in autumno est utile uti
« calidis et humidis, quia est tempus inæquale ex vicinitate hyemis et æsta-
« tis, ex quo ex fructibus et succis eorumdem tunc abundantium periclitan-
« tur homines. »

FIN DE L'APPENDICE.



TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.







